ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. L'ABBÉ J. BAREILLE

chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE SAINT THOMAS, D'EMILIA PAULA, ETC.

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SEPTIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 13

1869

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

HOMÉLIES

SUR SAINT MATTHIEU

(SUITE)

HOMÉLIE LXXI.

« Mais les Pharisiens, apprenant qu'il avait imposé silence aux Sadducéens, se réunirent, et l'un d'eux, docteur de la loi, l'interrogea de la sorte pour le tenter : Maître, quel est le grand commandement dans la loi? »

1. L'Evangéliste indique de nouveau la raison pour laquelle il eût fallu se taire ; il signale en même temps par là l'audace de ces hommes. Comment et pourquoi ? Parce qu'ils provoquent le Sauveur, quand les autres avaient été réduits au silence. Ils renouvellent donc le combat, au lieu de s'abstenir comme ils l'auraient dû, et c'est un docteur de la loi qu'ils mettent en avant, non certes pour s'instruire, mais pour dresser un piége ; ils demandent donc à Jésus quel est le premier commandement. Ils savent bien que c'est celui-ci : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu ; » mais ils espèrent qu'il donnera prise à leurs accusations en changeant cet ordre, dans le but de prouver qu'il est Dieu lui aussi ; de là cette insidieuse question. Que répond le Christ? Leur montrant qu'il n'ignore pas leur mobile, qu'ils sont venus parce qu'ils n'ont aucune espèce de charité, poussés par l'envie, le cœur plein de fiel, il s'exprime de la sorte : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. Voilà le premier et le plus grand des commandements. Le second est semblable à celui-là : Vous aimerez le prochain comme vous-même.» Pourquoi, « semblable à celui-là ? » Parce que l'un sert de préparation à l'autre, qui le corrobore à son tour. En effet, « quiconque fait le mal haït la lumière, se garde bien de se présenter au jour. » *Joan.*, III, 20. Il est écrit encore : « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu. » *Psalm.* LII, 1. Qu'en est-il résulté? « Ils se sont corrompus, ils sont devenus abominables dans leurs voies. » *Psalm.*, XIII, 2. Il est dit ailleurs : « La racine de tous les maux, c'est l'avarice : entraînés par ses appétits, quelques-uns ont abandonné la foi. » I *Tim.*, VI, 10. Le Sauveur dit aussi : « Celui qui m'aime gardera mes commandements. » *Joan.*, XIV, 15. Et tous ses commandements se résument dans cette formule : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, et votre prochain comme vous-même. » Or, l'amour de Dieu implique l'amour du prochain, puisqu'il a dit : « Si tu m'aimes,

En quoi le second commandement est semblable au premier.

Pierre, pais mes brebis; » *Joan.*, XXI, 16; et l'amour du prochain garantit l'observation de la loi. C'est donc à bon droit qu'il ajoute : « En cela consistent la loi et les prophètes. »

Aussi renouvelle-t-il en cette occasion ce dont il avait déjà donné l'exemple. Interrogé sur le mode et l'essence de la résurrection, il en avait enseigné plus qu'on n'en demandait : on lui demande également ici quel est le premier commandement, et voilà qu'il énonce de plus le second, qui n'est pas de beaucoup inférieur au premier, étant de même nature et venant immédiatement après. Cette réponse fait entendre du reste quel est le mobile de la question, l'hostilité. « La charité n'est pas jalouse. » I *Cor.*, XIII, 4. Le Sauveur montre de plus par là qu'il respecte la loi et les prophètes. Mais comment se fait-il que Matthieu nous montre dans ce docteur qui l'interroge l'intention de le tenter, tandis que Marc affirme le contraire? « Jésus voyant qu'il avait sagement répondu, lui dit : Vous n'êtes pas éloigné du royaume de Dieu. » *Marc.*, XII, 34. Et cependant il n'y a pas là de divergence, mais plutôt un accord parfait. Cet homme interroge d'abord dans le but de tenter; mais, la réponse ayant changé ses dispositions, il mérite l'éloge qui lui est donné. Ce n'est pas au début que le Christ le loua; c'est quand il eut déclaré que l'amour du prochain l'emportait sur les holocaustes, qu'il recueillit ce témoignage : « Vous n'êtes pas éloigné du royaume de Dieu. » Il s'était élevé déjà, il avait foulé les premiers degrés de la vertu. Les observances légales, en effet, les sabbats et tout le reste, n'avaient pas d'autre fin. Et même avec cela l'éloge n'est-il pas encore sans restriction et sans réserve. En disant : « Vous n'êtes pas éloigné, » on déclare qu'il reste un intervalle à parcourir, c'est une exhortation à franchir cet espace. Si Jésus le loue de ce qu'il a dit : « Il n'y a qu'un Dieu, il n'en est pas d'autre en dehors de lui, » *Ibid.*, 32, n'en soyez pas étonné; remarquez plutôt comment cette réponse s'accommode à l'opinion des auditeurs.

Ils ont beau dire du Christ mille choses indignes de sa gloire, ils n'oseront pas cependant affirmer d'une manière absolue qu'il n'est pas Dieu. Pourquoi donc le loue-t-il d'avoir dit qu'il n'est pas d'autre Dieu que le Père. Ce n'est pas que le Christ avoue qu'il n'est pas lui-même Dieu; non certes; mais le moment n'était pas venu de manifester sa divinité : il laisse donc le Pharisien à ses premières idées, il le loue même de posséder si bien les anciens dogmes, afin de mieux le disposer aux enseignements de la nouvelle loi quand le temps sera venu de l'introduire. Cette sentence, d'ailleurs : « Il n'y a qu'un Dieu, il n'en est pas d'autre en dehors de lui, » ne doit s'entendre ni dans les livres de l'Ancien Testament, ni dans aucun autre, comme excluant le Fils; l'exclusion n'est donnée qu'aux idoles. Voilà donc le sens des éloges qui sont ici décernés. Après avoir répondu, Jésus interroge : « Que pensez-vous du Christ? De qui est-il le fils? Ils lui disent : De David. » Voyez après combien de miracles et de questions, après quelle démonstration éclatante, et par la parole et par les œuvres, de son accord avec le Père, après quelles louanges données à celui qui proclame l'unité de Dieu, il interroge à son tour, afin qu'on ne puisse pas dire que, s'il a fait des miracles, il n'en est pas moins l'adversaire de la loi et l'ennemi de Dieu. C'est donc pour cela qu'il interroge ensuite ses auditeurs, voulant ainsi les conduire sans qu'ils s'en aperçoivent à confesser qu'il est Dieu. Il demande d'abord à ses disciples ce que les autres disent de lui, puis ce qu'ils en disent eux-mêmes. Il procède autrement ici; car l'impudence de ses interlocuteurs leur aurait fait déclarer qu'il était un homme trompeur et pervers. Aussi ne craint-il pas de provoquer l'expression de leur sentiment.

2. Comme il est sur le point d'aller à la Passion, il rappelle la prophétie qui le proclame hautement Seigneur, non sans but, ni seulement dans celui d'en venir à ce témoignage, mais pour un motif que la raison comprend. Les ayant d'abord interrogés sans avoir obtenu d'eux une réponse vraie sur sa nature et sa mission, puisqu'ils avaient déclaré qu'il n'était qu'un homme, il ne saurait mieux détruire cette

fausse opinion qu'en leur présentant David, qui proclame sa divinité. C'est bien parce qu'ils le regardaient comme un pur homme, qu'ils avaient répondu que le Christ était fils de David; et lui, pour relever cette erreur, fait comparaître le prophète qui l'appelle Seigneur, le reconnaît Fils de Dieu par nature, lui rend le même hommage qu'au Père; il ne s'en tient pas à cette citation; pour leur inspirer aussi la frayeur, il ajoute la suite du texte : « Jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. » C'est encore un moyen qu'il emploie pour les attirer. De peur qu'ils ne pussent dire que *c'était là* simplement un mot flatteur, l'expression tout au plus d'une opinion humaine, Jésus leur parle ainsi : « Comment donc David l'appelle-t-il Seigneur dans un moment d'inspiration, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds? Or, si David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils. » *Psalm.* CIX, 1.

Avec quelle modération il les amène à se former une juste idée de lui! Il a commencé par leur dire : « Qu'en pensez-vous? De qui est-il fils? » Par de telles questions il veut les conduire à rendre eux-mêmes témoignage de la vérité. Mais, quand ils ont répondu : « De David, » il ajoute toujours par questions : « Comment David dans l'inspiration l'appelle-t-il donc Seigneur? » C'est une forme adoucie par laquelle il évite de les choquer. Il ne leur dit pas, dans la même intention : Que pensez-vous de moi? Non, mais : « Du Christ. » De là vient cette modération de langage que les apôtres montrent aussi lorsqu'ils parlent du même personnage : « Qu'il nous soit permis de dire librement au sujet du patriarche David, qui est mort et a été enseveli. » *Act.*, II, 29. Lui-même donc affecte d'interroger et de discuter, alors qu'il établit le dogme : « Comment David dans l'inspiration l'appelle-t-il Seigneur, en disant : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds? » Et puis encore : « Si David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils? » Veut-il nier par là qu'il soit le fils de David? Assurément non; car il n'eût pas pour cela réprimandé Pierre. Il se bornait à redresser le jugement des autres. Le sens de cette parole : « Comment est-il son fils? » est donc celui-ci : Votre affirmation est erronée. En effet, ils lui concédaient le titre de fils de David, mais non celui de Seigneur. Après avoir cité ce témoignage, il poursuit en termes plus radoucis : « Si David l'appelle donc Seigneur, comment peut-il être son fils? » A ce raisonnement, ils ne répondent rien; ils repoussent volontairement toute lumière. C'est lui-même dès lors qui déclare que le Christ est le Seigneur de David. Et encore n'est-ce pas en son propre nom qu'il le déclare; il s'appuie sur l'autorité du prophète, sachant bien les résistances opiniâtres que cet enseignement et son autorité personnelle soulèveraient dans une telle réunion. Cette considération doit nous faire accepter sans scandale ce qui dans son discours semble le rabaisser et le déprimer : c'est la cause, parmi tant d'autres, qui lui fait tenir un langage à la portée de ses auditeurs. C'est pour cela qu'il transmet sa doctrine par des questions et des réponses, en insinuant toujours ainsi sa propre dignité. Ce n'était pas la même chose d'écouter le Seigneur des Juifs ou celui de David.

Voyez aussi comme il saisit l'occasion favorable. En affirmant qu'il n'est qu'un Seigneur, il parle de lui-même; car il l'est réellement, et de par ses œuvres, et de par la prophétie. Il montre de plus que le Père le vengera de ses contradicteurs : « Jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » De là ressort une fois encore son parfait accord avec le Père, et même son égalité d'honneur. C'est par de telles paroles qu'il couronne son discours, ce grand et sublime enseignement si propre à commander le silence. Aussi les Pharisiens se taisent-ils désormais, en dépit d'eux-mêmes, parce qu'ils n'ont plus rien à lui opposer; il leur a fait au cœur une si profonde blessure qu'ils n'osent plus revenir à la charge, comme l'atteste l'historien sacré : « A partir de ce jour nul n'osa plus l'interroger. » Or, ce fut là pour la multitude un précieux avantage; et dès

ce moment c'est à la multitude qu'il adresse la parole, après avoir écarté les loups et déjoué leurs embûches. Quant aux Pharisiens, la leçon devenait stérile, aveuglés qu'ils étaient par l'orgueil, et travaillés par cette dangereuse maladie.

L'on recherche la vaine gloire en faisant du bien comme en faisant du mal.

Oui, c'est là une maladie dangereuse et multiple : sous l'action de ce mal, les uns aiment les distinctions, les autres l'argent, d'autres encore la puissance. En avançant, il en vient à mendier, à jeûner, à prier, à dogmatiser : c'est une bête féroce à plusieurs têtes. Mais qu'on soit alors le jouet de la vaine gloire, rien en cela d'étonnant ; ce qu'il y a d'étrange et de lamentable, c'est qu'on jeûne et qu'on prie dans ce but. Ne nous contentons pas cependant de blâmer, allons plus loin, indiquons le moyen d'échapper à cette triste maladie. Quels sont ceux par lesquels nous commencerons? Ceux qui se glorifient de leurs richesses ou de leurs vêtements? Ceux qui se complaisent dans le pouvoir ou dans la science, ou dans la force du corps, ou dans les arts, ou dans la beauté, ou dans la parure? Ceux qui tirent vanité de leur caractère impitoyable, ou même de leur bonté pour le prochain et de leurs aumônes? Ceux qui cherchent la renommée dans le vice ou dans la mort, et jusques après la mort? Je l'ai dit, il y a dans cette maladie des complications sans nombre, elle franchit les bornes même de notre vie. Un tel est mort, vous dira-t-on, et, pour être encore admiré, il a donné tels ou tels ordres. Voilà pourquoi l'un est dans le dénuement et l'autre dans l'opulence; car, ce qu'il y a de terrible, ce mal réunit les éléments les plus opposés.

On recherche la vaine gloire même après la mort

3. Quels sont donc ceux que nous attaquerons les premiers, sur qui nous dirigerons nos armes? Un seul et même discours ne saurait suffire pour tous. Voulez-vous que nous attaquions d'abord ceux qui se glorifient dans l'aumône? Pour moi, j'y suis tout disposé, et d'autant mieux que j'ai plus d'amour pour la chose elle-même. Je souffre en la voyant viciée, et je regarde la vaine gloire comme une nourrice corrompue qui s'efforce de perdre une vierge royale : elle la forme pour la ruine et l'ignominie, la pousse à méconnaître les volontés de son père, à se parer pour plaire à des hommes le plus souvent indignes et dépravés, lui procure elle-même, en consultant les goûts de ces étrangers, et non la sagesse paternelle, ces honteux ornements qui flétrissent l'âme et le corps. Soit, commençons par là, supposons une aumône largement faite, mais pour l'ostentation. C'est ainsi qu'elle se glisse avant tout hors de la maison paternelle. Le père ne veut pas qu'elle jette même un regard à droite ; et la voilà qui s'étale à la vue des passants, des esclaves, des inconnus. Voyez-vous la courtisane, la femme perdue qui se porte à la rencontre des insensés, en se couvrant des ornements qui leur conviennent? Mais ce n'est pas là seulement de la corruption, c'est de la frénésie. Jugez-en plutôt vous-même : Laissant de côté le ciel, elle s'en va dans les rues détournées et les carrefours, à la poursuite de vils fugitifs et de parasites, d'hommes flétris et déshonorés, qui de plus la haïssent et ne veulent pas la voir : Est-il une folie plus lamentable?

Il n'est personne qu'on déteste généralement comme ceux qu'on voit en quête de renommée. On les accable de récriminations et de sarcasmes ; c'est bien toujours cette fille de roi précipitée du trône et jetée à des êtres dégradés qui n'ont pour elle que de l'aversion. Ils sont ainsi faits que plus vous les recherchez, plus ils s'éloignent ; tandis que, si vous demandez à Dieu la gloire, il vous accueille avec faveur, il vous récompense, il vous comble de ses éloges et de ses biens. Voulez-vous après cela savoir le dommage que vous éprouvez en donnant par ostentation et par vaine gloire, réfléchissez sur la profonde douleur, sur la tristesse éternelle que le Christ vous laissera dans l'âme en vous déclarant que vous avez perdu toute récompense. Partout la vaine gloire est un mal ; mais elle l'est principalement dans l'exercice de la bonté, elle est même alors une véritable barbarie, puisqu'elle s'élève sur l'infortune du prochain et qu'elle est un outrage pour les pauvres. Si redire ses propres bienfaits est une insulte, comment appellerez-vous cet étalage qu'on en fait aux yeux de tous. Quel

moyen, par conséquent, d'éviter un travers aussi funeste? Il faut apprendre à faire l'aumône, il faut voir quels sont ceux dont nous voulons l'approbation. Dites-moi, quel est le premier auteur de l'aumône? Evidemment celui qui nous en a donné l'exemple et la leçon, Dieu lui-même, qui possède à fond cette science et qui la pratique à l'infini.

Eh quoi, si vous appreniez l'art de la palestre, sur qui porteriez-vous vos regards, sur un marchand de légumes ou de poissons, ou bien sur un homme qui le professe? Ceux-là sont nombreux cependant, et celui-là est seul. Or, pourvu que vous méritiez son approbation, que les autres se moquent de vous, peu vous importe; avec lui vous vous moquerez d'eux. Si c'est le pugilat que vous apprenez, ne porterez-vous pas également vos yeux sur celui qui l'enseigne? Si vous pratiquez l'art oratoire, n'ambitionnerez-vous pas les éloges d'un rhéteur, en dédaignant ceux de tous les autres? N'est-ce pas dès lors une chose contraire à la raison de ne faire attention qu'au maître dans un art quelconque, et de tenir ici une conduite tout opposée, quand le dommage est si différent dans les deux cas? Dans le premier, si vous luttez au gré de la multitude, et non de celui qui professe l'art, tout le dommage se borne à l'arène; dans le second, vous pouvez devenir à jamais semblable à Dieu par la miséricorde. Efforcez-vous donc de lui ressembler en évitant l'ostentation. Il recommandait aux malades qu'il guérissait de n'en rien dire à personne.

Mais vous voulez que les hommes proclament votre générosité. Et quel gain en retirerez-vous? Aucun, certes, un incalculable dommage plutôt. Ceux dont vous mendiez le suffrage sont des larrons qui vous dépouillent des biens célestes. Disons mieux, c'est nous-mêmes qui nous les ravissons et qui dissipons notre futur héritage. Etrange calamité, maladie incompréhensible! où les vers ne rongent pas, où les voleurs ne font pas effraction, la vaine gloire exerce ses ravages. Telle est la rouille du céleste trésor, tel le voleur des richesses célestes; les biens mis en lieu sûr ne se dérobent pas à ses atteintes : sa main souille et détruit tout. Sachant que ce lieu ne laisse aucun accès aux voleurs, est à l'abri des vers et des autres fléaux de ce genre, le diable nous en dérobe les trésors par le moyen de la vaine gloire.

4. Peut-être que la gloire réelle a des charmes pour vous. Mais ne vous suffit-il pas de celle que vous départit ce Dieu plein de bonté à qui vous-même rendez gloire? Vous faut-il aussi celle qui vient des hommes? Prenez garde que le contraire n'ait lieu, qu'on ne vous accuse d'être sans entrailles, de courir après le faste et la renommée, de mettre à nu le malheur d'autrui. C'est un mystère que l'aumône. Fermez donc la porte sur vous, pour que personne ne voie ce qu'il n'est pas permis de montrer. Nos mystères sont avant tout miséricorde et bonté de Dieu pour l'homme; c'est son cœur prenant pitié de nous, dans son ineffable tendresse, quand nous étions éloignés de lui. La première prière que nous faisons en faveur des énergumènes, respire la miséricorde; celle qui vient ensuite en faveur des pénitents n'en est pas moins empreinte; et la troisième que nous faisons pour nous-mêmes met en avant les enfants du peuple qui dans leur innocence implorent la bonté de Dieu. Comme nous condamnons nos péchés, nous prions pour ceux qui, ayant beaucoup péché, sont dans la nécessité de faire pénitence : et pour nous prient les enfants, eux qui par leur simplicité sont le type des futurs habitants du ciel. La formule même de la prière nous le montre; nous y voyons que les hommes humbles et sincères comme les enfants peuvent surtout prier pour les coupables. La miséricorde et la bonté qui respirent dans le mystère même, c'est chose connue des initiés.

Prière en faveur des énergumènes.

Vous aussi, par conséquent, quand vous secourez un homme dans la mesure de votre pouvoir, fermez votre porte; ne soyez vu que de celui à qui vous donnez, et pas même de lui, si c'est possible. Si vous ouvrez la porte, vous divulguez votre mystère; et sachez que celui-là même dont vous recherchez les applaudissements, sera votre accusateur et votre juge. Si c'est un ami, il vous condamnera en lui-même; si c'est un ennemi, il vous livrera à la risée des

autres, et c'est le contraire de ce que vous désiriez qui vous arrivera. Vous désiriez que cet homme vous proclamât généreux; mais il ne le dira pas, il dira que vous cherchez la vaine gloire, que vous mendiez les applaudissements, il ajoutera des choses bien plus pénibles encore. Si vous vous tenez caché, il tiendra un tout autre langage, vous serez alors un homme bon et généreux. Dieu ne permet pas que le bien reste caché; si vous le cachez vous-même, lui prend soin de le manifester, et de là résulte une admiration plus grande comme un plus grand gain. L'ostentation est donc un obstacle à la gloire; l'ardeur avec laquelle nous recherchons l'objet de nos désirs est précisément ce qui nous empêche d'arriver à ce but. Non-seulement nous n'acquérons pas la réputation d'homme généreux, mais encore nous acquérons une réputation contraire. A cela viennent se joindre bien d'autres inconvénients. Que toutes ces considérations nous déterminent à repousser la vaine gloire, à n'aimer que la gloire de Dieu. Par là nous obtiendrons déjà la gloire en ce monde, et nous jouirons de plus des biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXII.

« Alors Jésus parla à la multitude et à ses disciples, en disant : Sur la chaire de Moïse se sont assis les Scribes et les Pharisiens. Faites donc tout ce qu'ils vous diront; mais ne faites pas selon leurs œuvres. »

1. Alors, quand donc? Après avoir prononcé de tels discours, quand il leur eut fermé la bouche, quand ils furent réduits à ne plus oser le tenter, quand il leur eut montré que leur mal était incurable. Mais, comme il avait parlé de Seigneur et Seigneur, il revient encore à la loi. La loi cependant, m'objecterez-vous peut-être, n'a rien dit de pareil; voici comment elle s'exprime : « Le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur. » *Deut.*, VI, 4. Or la loi, dans le langage de l'Ecriture, c'est tout l'Ancien Testament. En parlant donc de la sorte, le Christ veut nous montrer qu'il est toujours en parfaite harmonie avec son Père. S'il lui était opposé, c'est surtout par rapport à la loi qu'il manifesterait cette opposition; mais il exige un tel respect pour la loi, qu'il ordonne de l'observer, en dépit même de la corruption de ceux qui l'enseignent. Il touche encore ici à la doctrine des mœurs et de la vie, par la raison que la cause principale de leur incrédulité était leur dépravation, avec leur amour pour la vaine gloire. Pour corriger ses auditeurs, il leur ordonne par dessus tout ce qui peut le mieux les conduire au salut, le respect pour les maîtres, la soumission à l'égard des prêtres. Il ne se borne pas à commander, il donne lui-même l'exemple. En effet, il ne prononce pas la déchéance de ces hommes corrompus; et par là même, tout en attirant sur eux un jugement plus sévère, il ne laisse à ses disciples aucun prétexte pour désobéir. Nul ne pourra dire : C'est parce que le maître a prévariqué que je suis tombé dans la négligence. Il rend impossible un tel raisonnement. Il maintient si bien l'autorité malgré la corruption de ceux qui l'exercent, qu'il a pu dire en face d'une aussi grave accusation : « Faites tout ce qu'ils vous diront; » car ils ne parlent pas d'eux-mêmes, ils parlent de la part de Dieu, en ordonnant ce qu'il a prescrit par le ministère de Moïse. Voyez comme il respecte le grand législateur, mettant encore une fois en évidence son accord avec l'ancienne loi, puisqu'il va jusqu'à couvrir les docteurs de cette autorité. « Ils se sont assis sur la chaire de Moïse, » dit-il. Ne pouvant pas les recommander par le caractère de leur vie, il les recommande par les seuls moyens en son pouvoir, par le siége qu'ils occupent, par l'héritage qu'ils ont recueilli.

Le mot « tout » qu'il prononce en cette occasion ne doit pas vous faire croire qu'il impose la loi tout entière, ce qui regarde les aliments, par exemple, les oblations et les autres choses semblables. Comment eût-il pu comprendre dans cet ordre ce qu'il avait antérieurement abrogé? Par ce mot, il entend tout ce qui redresse les mœurs et rend la vie meilleure, tout

ce qui s'accorde avec les préceptes de la nouvelle Alliance, sans laisser les fidèles sous le joug de la loi. Pourquoi donc s'appuie-t-il alors sur cette même loi de Moïse, au lieu de s'appuyer sur la loi de grâce? C'est que, avant la croix, le temps n'était pas encore venu de dire hautement ces choses. Pour moi, je vois encore dans ce que dit le Sauveur une précaution pleine de sagesse. Comme il va les accuser, pour que les insensés ne puissent pas dire qu'il agit ainsi par ambition ou par inimitié, il écarte d'abord ce nuage, et c'est après s'être mis à l'abri du soupçon qu'il leur adresse ses reproches. Mais pourquoi ce long acte d'accusation qu'il dresse contre eux? Pour empêcher la multitude de tomber dans les mêmes désordres. Ce n'est pas la même chose d'interdire le mal ou de signaler les méchants, tout comme ce n'est pas la même chose de louer le bien ou de présenter l'exemple de ceux qui le pratiquent. De là, ce conseil donné d'avance : « Ne faites pas selon leurs œuvres. » Il pose cette restriction pour que ses auditeurs ne s'imaginent pas qu'on doit imiter aussi celui qu'il faut écouter. Ce qui paraît un témoignage d'honneur, est donc une accusation. Quoi de plus déplorable, en effet, qu'un instituteur qui ne saurait faire de bien à ses disciples qu'à la condition qu'ils n'imiteront pas sa vie? Non, il n'est pas de plus forte accusation qu'un tel témoignage; car c'est dire à ces hommes qu'on se perd en les imitant. C'est ainsi qu'il les traduit à son tribunal.

Là n'est pas le seul motif de ce langage; le Christ veut de plus mettre à découvert leur vieille incrédulité, et montrer que le crime audacieux qu'ils commirent plus tard, en le crucifiant, retombait tout entier sur eux à cause de leur aveugle ingratitude, et nullement sur le crucifié dont ils n'avaient pas écouté la parole. Voyez comment il commence et quel poids il donne à ses accusations : « Ils disent et ne font pas. » Quiconque transgresse la loi est digne d'être réprimandé, mais surtout celui qui est revêtu de la magistrature de l'enseignement. Celui-là mérite une double et même une triple condamnation ; d'abord, parce qu'il est prévaricateur ; ensuite, parce qu'il est lui-même boiteux, quand il prétend redresser les autres, ce qui le rend passible d'un plus grave châtiment ; en troisième lieu, parce qu'il est la cause d'une corruption plus profonde, en prévariquant dans une position élevée. A ces reproches qu'il leur fait, il en ajoute un autre, c'est d'être impitoyables envers leurs subordonnés : « Ils lient de lourds fardeaux, des fardeaux accablants, et les placent sur les épaules des hommes ; tandis qu'ils ne voudraient pas les toucher du bout du doigt. » Il y a là une double perversité : exiger rigoureusement des autres une conduite de tout point irréprochable ; s'affranchir soi-même de tout devoir onéreux. C'est tout l'opposé de ce que doit être celui qui commande, un juge sévère et rigoureux en ce qui le regarde lui-même, plein de condescendance et de bonté pour les hommes confiés à sa charge. Le contraste est vivant.

2. Aux Pharisiens ressemblent tous ceux qui raisonnent beaucoup sur la sagesse, ne sachant rien pardonner ni rien adoucir, moins encore confirmer cet enseignement par celui des œuvres. Ce n'est pas une légère perversité que celle-là, et le reproche dont elle est l'objet n'est pas peu grave. Considérez, je vous prie, comment le Christ pèse là-dessus. Au lieu de dire : Ils ne peuvent pas, il dit : « Ils ne veulent pas. » Porter le fardeau ? Non ; mais seulement : « Le toucher du bout du doigt, » en approcher, l'effleurer. En quoi sont-ils donc pleins d'ardeur et de zèle ? Dans les choses défendues : « Ils font toutes leurs œuvres pour que les hommes les voient. » Vous apercevez là cet orgueil qui les a perdus. D'abord c'était la cruauté avec la négligence, et maintenant c'est la folie de la vanité. Voilà ce qui les a séparés de Dieu ; voilà ce qui les a poussés à lutter sur un autre théâtre, sous d'autres yeux, pour y trouver leur perte. Dans tout genre de combat, on se conforme au goût des spectateurs auxquels on veut plaire : quand on lutte en présence d'hommes courageux, la lutte revêt ce même caractère ; quand c'est en présence d'hommes timides et lâches, on est soi-même envahi par la torpeur. Cherchez-vous l'approbation et les regards d'un homme au caractère

riant et léger, vous riez et plaisantez pour flatter ce caractère; tandis que celui qui voudra capter la faveur d'un homme sérieux et réfléchi, s'efforcera pour la même raison de lui ressembler. Voyez encore ici comme le Sauveur aggrave ses reproches. Pas d'exception, pas de distinction dans leurs œuvres; ils agissent toujours pour le même motif.

Après les avoir accusés ainsi de vaine gloire, il fait voir qu'ils s'enorgueillissent, non de choses utiles et grandes, puisqu'ils n'ont rien de pareil, étant dénués de bonnes œuvres, mais de choses frivoles et de nulle valeur, signe trop certain de leur dépravation. « Ils élargissent leurs phylactères, poursuit-il, ils étalent les franges de leurs vêtements. » Qu'étaient-ce donc ces phylactères et ces franges? Comme les Juifs oubliaient sans cesse les bienfaits de Dieu, Dieu leur avait ordonné d'écrire ses merveilles sur de petits rouleaux qu'ils devaient porter suspendus à leurs mains; il leur avait dit: « Qu'ils ne sortent pas de devant vos yeux. » *Deut.*, VI, 8. On les appelait phylactères, moyens pour garder ou conserver: c'est comme nous voyons aujourd'hui beaucoup de femmes ayant les évangiles suspendus au cou. Le but est de réveiller la mémoire, et le moyen ressemble à celui qu'on emploie bien souvent en s'attachant un fil au doigt pour éviter d'oublier une chose. Dieu leur avait imposé cette précaution comme à des enfants: ils devaient coudre au bord de leurs vêtements une bandelette hyacinthe, flottant de la sorte autour de leurs pieds, afin qu'en y portant la vue, ils se souvinssent des préceptes de la loi. C'est ce qu'on appelait franges ou crépines. Ils étaient très-amoureux de cet ornement, ils étendaient de plus en plus ces bandelettes et ces franges: c'était là le dernier degré de la vanité. Pourquoi donner à de tels objets ces proportions affectées? Cela vous tiendra-t-il lieu de bonnes œuvres? De quoi cela vous servira-t-il, à moins que vous n'en retiriez un gain? Dieu ne vous demande pas cette extension et ce luxe; il vous demande de ne pas oublier ses préceptes et ses bienfaits. S'il n'est pas permis de se glorifier de l'aumône et du jeûne, œuvres cependant laborieuses et saintes, et qui de plus sont les vôtres, comment étalez-vous, ô Juif, ce qui ne fait, après tout, que trahir votre négligence?

Que voulait dire le mot phylactère.

Mais ce n'est pas en cela seulement, c'est en des choses bien moindres que la maladie se manifestait: « Ils aiment les premières places dans les repas et les premiers siéges dans les synagogues; ils veulent qu'on les salue sur les places publiques et que les hommes leur donnent le nom de maître. » Quelques petites que ces choses paraissent, elles sont néanmoins la source de grands maux; elles ont plus d'une fois bouleversé les cités et les Eglises. Maintenant même, je ne puis m'empêcher de pleurer lorsque j'entends parler de préséance et de respect exigé; car je songe en même temps aux calamités que de pareilles exigences ont enfanté dans les Eglises de Dieu. Il n'est pas nécessaire que je vous les rappelle ici; les anciens n'ont pas besoin de les apprendre de notre bouche. Examinez plutôt, je vous prie, jusqu'où devait aller l'amour de la vaine gloire, en pensant au lieu d'où le Christ veut l'exclure: il s'étalait dans les synagogues, où les docteurs venaient pour corriger les autres. Il semblerait moins repoussant et moins grave dans les repas, bien que le ministre de la doctrine doive mériter l'admiration jusque-là, donner l'exemple partout, et pas seulement dans les réunions saintes. De même que l'homme, en quelque lieu qu'il se montre, se distingue des animaux; de même on doit partout reconnaître le docteur, qu'il parle ou qu'il garde le silence, qu'il prenne son repas ou se livre à toute autre occupation, à sa démarche, à son aspect, à sa manière d'être, absolument à tout. « Ils aiment, » dit le Sauveur; mais, si le désir est un crime, que sera l'action? Quel mal n'est-ce pas de faire la chasse aux dignités, de les poursuivre jusqu'à ce qu'on les ait obtenues?

3. Dans les autres choses, il s'est contenté de formuler une accusation, les regardant comme moins importantes et ne jugeant pas que ses disciples eussent besoin d'être corrigés à cet égard. Quand il en vient à la source de toutes les maladies morales, à la soif du pouvoir, à l'invasion du trône de la doctrine, il traîne le vice au grand jour, il s'efforce de le réprimer,

il insiste là-dessus avec beaucoup de véhémence. Que dit-il, en effet? « Pour vous, ne prenez pas le nom de maître. Vous n'avez qu'un maître, un seul; et vous êtes tous frères. » L'un n'a rien de plus que l'autre, n'ayant rien de soi. Voilà pourquoi ce langage de Paul : « Qui est Paul? qui est Apollo? qui est Céphas? Ne sont-ils pas des ministres? » I *Cor.*, III, 4-5. Il n'a pas dit docteurs. Le Christ ajoute : « Ne prononcez pas le nom de père; » ce qui n'est pas évidemment une défense absolue, mais bien un moyen de leur apprendre à qui convient éminemment le nom de Père. Ici-bas il en est du père comme du docteur : ce n'est là qu'un reflet. Lui seul est le type et la source de tous les docteurs et de tous les pères. Il revient sur ce point : « Ne prenez pas le nom de maître; vous n'avez qu'un Maître, le Christ. » Il n'a pas dit : Moi. C'est comme antérieurement, quand il disait : « Que pensez-vous du Christ? » *Matth.*, XXII, 42. Il n'avait pas dit non plus : De moi. Volontiers j'interpellerais ici ceux qui n'appliquent qu'au Père ce mot répété : « Un, un, » et refusent de l'étendre au Fils unique. Que peuvent-ils prétexter pour justifier cette exclusion?. Le Père nous enseigne-t-il? Tous le déclarent, personne ne le nie. Et cependant il n'est qu'un Maître, le Christ, selon la parole du Christ lui-même. De même donc que le Père n'est pas exclu par cette parole, de même le Fils ne l'est pas quand le Père est proclamé docteur unique; l'unité n'est là que pour établir la différence qui distingue Dieu de la nature humaine et du reste de la création.

Après avoir porté remède à cette grave maladie, il nous apprend comment nous pouvons encore nous y soustraire par l'humilité. De là ce qu'il ajoute : « Que le plus grand parmi vous soit le serviteur des autres; car celui qui s'exaltera sera humilié, et celui qui s'humiliera sera exalté. » Rien n'est comparable à la modestie : et c'est pour cela qu'il ne cesse de leur recommander cette vertu. Il l'enseigne quand il présente un enfant aux yeux de tous, il l'enseigne encore dans la circonstance présente; c'est le sens de la première béatitude dans le sermon sur la montagne, et maintenant il déracine l'orgueil en disant : « Celui qui s'humilie lui-même sera exalté. » *Luc.*, XIV, 11. Voyez-vous l'impulsion vigoureuse qu'il donne à l'auditeur dans une direction complétement opposée? Non-seulement il défend d'ambitionner les distinctions, mais il ordonne encore de chercher la dernière place. — C'est ainsi que vous obtiendrez l'objet de vos désirs, semble-t-il nous dire. C'est pour cela qu'il faut aspirer au dernier rang, après avoir étouffé le désir du premier; car « celui qui s'humiliera sera exalté. » Mais où trouverons-nous cette humilité? Voulez-vous que nous rentrions dans la cité de la vertu, sous les tentes des saints? c'est ainsi que j'appelle les montagnes et les bois. Là, nous trouverons cet abaissement sublime; là, des hommes qui naguère brillaient, les uns par leur rang dans la société, les autres par leurs richesses, se rabaissant eux-mêmes sous tous les rapports, par le vêtement, l'habitation et le travail, écrivant par là même le code de l'humilité.

Humilité des moines.

De là sont exclues toutes les choses qui servent d'aliment à la superbe, la splendeur des ornements, la beauté des édifices, le nombre des serviteurs, autant de piéges où viennent périr souvent les meilleures intentions. Les solitaires allument eux-mêmes leur feu, vont couper le bois, préparent les aliments, servent même leurs hôtes. Jamais d'injures prononcées ou reçues, nul ne commande, et nul n'est commandé, tous servent à l'envi, chacun lave les pieds des voyageurs : à cet égard l'émulation les transporte. Ils ne se demandent pas quel est l'homme auquel ils rendent de pareils services, s'il est esclave ou libre; ils sont les mêmes envers tous. Parmi eux aucun n'est grand, aucun n'est petit. Quoi donc? est-ce la confusion? Loin de là, c'est l'ordre le plus parfait. Si quelqu'un est petit, le grand n'y prend pas garde, il s'estime même plus petit que lui, et dès lors il devient plus grand. Même table pour tous, pour ceux qui servent comme pour ceux qui sont servis; mêmes aliments, mêmes vêtements, mêmes demeures, même genre de vie. Le plus grand est celui qui s'empare du plus vil ministère. Le mien et le tien ne sont pas connus dans ce séjour; elle en est proscrite, cette expression source de tant de guerres.

4. Vous étonneriez-vous qu'il n'y ait là qu'un même genre de vie pour tous, une même table, les mêmes vêtements, alors qu'il n'y a qu'une âme, non-seulement quant à la substance, ce qui s'applique à tous les hommes sans exception, mais aussi quant à la charité? Or, comment une âme pourrait-elle affecter des airs de dédain vis-à-vis d'elle-même? Là point de pauvreté ni de richesse, point de gloire ni de déshonneur. Comment donc l'arrogance et l'orgueil y trouveraient-ils accès? Il n'y a là d'autre inégalité que celle de la vertu; mais nul ne s'en aperçoit, comme je viens de le dire. Le petit ne gémit pas là sous le poids du mépris, vu qu'il ne se rencontre là personne qui méprise; et, s'il arrivait qu'on y fût méprisé, on se trouverait préparé d'avance à cette épreuve : les hommes sont formés dans cette école à subir les humiliations, à désirer même d'être abaissés en actes comme en paroles; leur vie s'écoule parmi les mendiants et les estropiés, on voit à leur table beaucoup de convives de ce genre; et voilà pourquoi les habitants du désert sont dignes d'habiter le ciel. L'un soigne les plaies des infirmes, l'autre conduit un aveugle, un autre encore porte celui qui ne saurait se mouvoir. Point de parasites, point de flatteurs; on ne sait pas même ce que c'est que la flatterie. D'où leur viendrait donc une pensée d'orgueil? Entre eux règne l'égalité parfaite, et dès lors une grande facilité pour la vertu. Ceux qui resteraient attachés à la terre sont mieux corrigés par là que s'ils étaient contraints à céder la première place. L'homme violent n'a pour instituteur que celui qui reçoit les injures avec patience; l'ambitieux ne comprend de même d'autre leçon que l'exemple de l'abnégation, le mépris des grandeurs humaines. Voilà le principe qui dirige constamment leur vie.

L'ardeur que nous mettons à nous disputer les premières places, ils la mettent à les fuir, à rester dans la poussière; ils rendent les honneurs avec autant d'empressement qu'ils les repoussent. Toutes leurs occupations, du reste, leur enseignent la modestie et les mettent à l'abri de l'enflure. Qui s'enorgueillirait jamais, dites-moi, en remuant la terre, en creusant des canaux, en plantant des arbres, en tressant des corbeilles ou des cilices, en se livrant enfin à des travaux manuels? Quand on vit dans la pauvreté, quand on est aux prises avec la faim, pourrait-on ressentir cette maladie? Non certes. Aussi l'humilité est-elle facile au sein d'une pareille mortification. De même qu'il nous est malaisé de nous modérer parmi les applaudissements et les éloges, de même l'anachorète y parvient sans effort, n'ayant dans la pensée que sa solitude même, devant les yeux que le vol des oiseaux et le balancement des arbres, n'entendant que le souffle du zéphir et le murmure du torrent dans la vallée. D'où viendrait l'orgueil, quand on vit dans une telle solitude? Et toutefois, ce ne sera pas une excuse pour nous d'avoir vécu dans la foule, si nous avons nourri notre esprit de pensées superbes. Abraham, quoique vivant au milieu des Chananéens, disait : « Je ne suis que terre et cendre, » *Genes.*, XVIII, 26; David, à la tête des armées : « Je suis un ver et non un homme, » *Psalm.* XXI, 6; et l'Apôtre, parcourant l'univers : « Je ne suis pas digne de porter le nom d'Apôtre. » I *Cor.*, XV, 9. Quelle sera donc notre consolation, quel moyen de justification aurons-nous, si nous ne savons pas nous renfermer dans les bornes de la modestie, quand nous avons de si magnifiques exemples? Ceux qui les premiers entrèrent dans le chemin de la vertu seront dignes de mille couronnes : par contre, nous serons dignes de mille châtiments si de semblables leçons, transmises jusqu'à nous, et l'exemple encore vivant de ces hommes qui forcent l'admiration par le caractère de leur vie, ne peuvent nous enflammer d'un saint zèle.

Qu'aurez-vous donc à dire si vous ne vous amendez pas? Que vous ne savez pas lire, que dès lors les Ecritures vous restent fermées et que vous ne sauriez ainsi connaître les vertus des anciens? Mais c'est là surtout votre faute, puisque, l'Eglise vous étant toujours ouverte, vous ne venez pas puiser à cette source pure. D'ailleurs, si les saints des premiers temps vous demeurent inconnus parce que vous ne pouvez pas lire les Ecritures, fallait-il du moins ouvrir les yeux sur ceux qui vivent de nos jours. Mais

personne n'est là pour vous conduire à leurs demeures ? Venez, et je vous montrerai le séjour des saints ; venez, et je vous ferai participer à leurs salutaires leçons. Ils éclairent tout l'univers de leur lumière ; ils servent de citadelle et de rempart à nos cités. En se retirant dans les déserts, ils vous ont appris à dédaigner les folles agitations du monde. Leur force leur eût permis de jouir du calme dans la tempête ; tandis que vous auriez besoin de repos pour reprendre haleine, après les continuels orages dont vous êtes de toute part assailli. Allez donc fréquemment vers eux, afin d'obtenir par leurs *exhortations* et leurs prières que vos souillures soient purifiées, que la traversée de la vie s'accomplisse pour vous d'une manière heureuse, et que vous entriez en possession des biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire, puissance, honneur au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXIII.

« **Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous dévorez les maisons des veuves, tout en faisant de longues oraisons : aussi serez-vous frappés d'un jugement plus sévère.** »

1. C'est contre leur voracité qu'il se déchaîne en ce moment ; surtout à cause de cette circonstance aggravante, qu'ils se repaissent, non de la dépouille des riches, mais de la substance des veuves, et qu'ils s'acharnent sur une pauvreté dont ils auraient dû soulager le malheur. Ils ne se bornaient pas à manger, ils dévoraient, ajoutant au vol un artifice plus coupable encore : « Tout en faisant de longues oraisons. » Quiconque fait le mal mérite d'être châtié ; mais, quand on se couvre pour cela du masque de la religion, quand on cache l'iniquité sous de telles apparences, le supplice doit être incomparablement plus grand. Pourquoi ne les dépouilla-t-il pas de leur dignité ? Parce que le moment de cette dégradation n'était pas encore venu. Il les tolère pour le présent, mais en prémunissant le peuple contre l'erreur, en le mettant en garde par ses instructions contre l'exemple des hommes constitués en dignité. Comme il venait de dire : « Faites tout ce qu'ils vous enseigneront, » il circonscrit le sens de cette parole au bien seulement, de peur que les esprits faibles ne s'imaginent devoir imiter les mauvais docteurs.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens, parce que vous fermez aux hommes le royaume de Dieu. Vous n'entrez pas vous-mêmes, et vous empêchez les autres d'entrer. » Si c'est un mal de n'être utile à personne, quelle indulgence mérite celui qui nuit et fait obstacle au bien ? Quels sont ceux que les Pharisiens empêchent d'entrer ? Ceux qui voudraient et pourraient. C'est en leur imposant des préceptes intolérables, des fardeaux accablants, tandis que pour eux-mêmes, non-seulement ils ne faisaient rien de ce qu'ils auraient dû, mais, ce qui est bien plus grave, ils corrompaient et perdaient les autres. Voilà ceux qui sont appelés des fléaux, qui se prennent à tâche la ruine du prochain, et forment de la sorte un contraste parfait avec les vrais instituteurs. S'il appartient à ces derniers de sauver les hommes en danger de périr, perdre ceux qui se sauvaient, c'est une œuvre diabolique. Il formule encore un autre grief : « Vous parcourez en tout sens la mer et la terre pour faire un prosélyte, et, quand vous l'avez trouvé, vous en faites un fils de la géhenne deux fois plus coupable que vous-mêmes. » Cela signifie : Vous avez tant de peine à le gagner, il vous faut pour cela tant de fatigues, ce qui ne vous dispose pas à l'épargner ; et cependant nous conservons une chose avec d'autant plus de soin qu'elle nous a plus coûté : vous êtes donc inaccessibles à ce sentiment. Il y a là deux reproches dans un : il leur reproche d'abord de ne rien faire pour le salut de la multitude, bien qu'ils s'imposent tant de peines et de sueurs pour gagner un homme ; puis, celui qu'ils ont acquis, de le laisser périr par leur négligence, ou plutôt de le perdre par trahison en le corrompant par leurs exemples, au point de le faire tomber au-dessous d'eux. Et dans le fait, lorsqu'un disciple a de tels maîtres sous les

yeux, il devient pire, il ne s'arrête pas dans le mal à la limite du maître. Si le maître était bon, il se bornerait à marcher sur ses traces; mais, mauvais, il le dépasse, parce que rien ne l'arrête dans cette voie.

« Fils de la géhenne, » c'est une expression qui rend avec force le supplice même. « Deux fois plus coupable que vous, » c'est encore une expression ayant pour objet d'effrayer les disciples, et de réprimander vivement les maîtres parce qu'ils enseignent l'iniquité. Non contents de conduire leurs disciples au degré d'iniquité qu'ils ont eux-mêmes atteint, ils s'efforcent de les pousser beaucoup plus loin; ce qui du reste trahit une corruption bien profonde. Il leur reproche ensuite de leur inspirer follement le mépris des plus importants préceptes. Plus haut néanmoins il semblait dire tout le contraire. « Ils lient de lourds fardeaux, des fardeaux accablants.» *Matth.*, XXIII, 4. Mais le reproche est bien fondé; ces hommes étaient réellement coupables, ils ne négligeaient rien pour pervertir leurs subordonnés. Ils étaient d'une extrême rigueur pour les petites choses, d'un parfait dédain pour les grandes. « Vous payez la dîme de la menthe et de l'anis; mais vous laissez de côté les grands préceptes de la loi, le jugement, la miséricorde et la foi. Voilà ce qu'il fallait accomplir, sans omettre les autres choses. » C'est une belle parole! L'aumône ne doit pas, en effet, être séparée de la dîme. Quel préjudice l'aumône pourrait-elle nous causer? Ce n'est pas parce qu'ils respectent la loi que le Sauveur leur adresse ce langage; il ne dit rien de pareil, il ajoute même : « Voilà ce qu'il fallait accomplir, sans omettre le reste. »

La pureté extérieure résulte nécessairement de la pureté intérieure.

Il ne parle plus ainsi lorsqu'il est question des purifications et des impuretés légales; il pose alors une distinction et déclare que de la pureté intérieure résulte nécessairement la pureté extérieure, tandis que l'opposé n'a pas lieu. S'agit-il de la miséricorde, il passe sans y regarder sur les observations légales, soit à cause de l'importance de l'objet, soit parce que le moment n'était pas encore venu de les abroger; mais quant aux purifications extérieures et corporelles, il les supprime ouvertement. C'est pour cela qu'il dit au sujet de l'aumône : « Il fallait accomplir ces choses et ne pas omettre les autres; » il ne dit pas la même chose concernant les purifications. Que dit-il donc? « Vous purifiez l'intérieur du calice, afin que l'extérieur le soit également. » C'est une comparaison tirée d'un objet matériel et dont le sens est manifeste.

2. Pour montrer ensuite qu'il ne résulte aucun dommage réel de l'oubli des purifications corporelles, qu'un grave châtiment menace, au contraire, ceux qui négligent de purifier leur âme, vu que c'est là négliger la vertu, il désigne le premier soin sous le nom de moucheron, et le second sous le nom de chameau, faisant ainsi ressortir l'inutilité de l'un et l'extrême importance de l'autre : « Vous retirez le moucheron et vous avalez le chameau. » Cela n'a même d'autre but que ceci, c'est-à-dire la miséricorde et la justice. Les pratiques extérieures étaient alors sans résultat, dès qu'elles demeuraient seules; les légères prescriptions devant servir à l'observation des grandes, du moment où celles-ci se trouvaient méconnues, et celles-là seules observées, le bien n'existait plus : les petites ne supposent pas les grandes, c'est tout l'opposé. En parlant de la sorte, il leur enseignait de plus qu'avant même le règne de la grâce les prescriptions légales n'étaient qu'un moyen, et que le but était plus haut. Or, s'il en était ainsi dès cette époque, de telles prescriptions sont désormais sans objet; il n'est plus nécessaire de les observer, maintenant que nous avons des préceptes si sublimes. Partout donc le mal moral est une chose funeste, mais principalement quand on se persuade n'avoir aucun besoin de se corriger, et plus encore quand on s'imagine qu'on fait assez en corrigeant les autres. Voilà quelle était la pensée du Christ en les appelant des guides aveugles qui se mêlent de conduire d'autres aveugles. Qu'un aveugle, en effet, pense n'avoir pas besoin de guide, c'est le comble de la misère et de l'aveuglement, on pourrait le croire; mais, s'il pousse la prétention jusqu'à vouloir conduire les autres, jugez dans quel abîme il les précipitera.

De telles paroles mettaient à nu leur into-

lérable orgueil : cette maladie nous apparaît là dans le paroxysme de la rage. Oui, ce qui fut pour eux la cause de tous les maux, c'est qu'ils faisaient tout pour l'ostentation. C'est ce qui les éloigna de la foi, détruisit en eux tout zèle pour la vertu, les absorba dans les purifications corporelles, ne leur laissa plus aucun souci de la pureté de l'âme. Le Christ veut donc les ramener à la véritable vertu, à cette pureté spirituelle; et c'est pour cela qu'il leur parle de la miséricorde, du jugement et de la foi. Les principes conservateurs de notre vie, et purificateurs de notre âme, ce sont bien en réalité la bienveillance, la justice et la vérité : la première nous conduit au pardon en nous empêchant de nous montrer impitoyables envers les prévaricateurs, ce qui pour nous est un double gain, puisque nous y gagnons d'être bons envers nos frères et d'obtenir que le Dieu de l'univers nous traite nous-mêmes avec une extrême bonté; elle nous dispose à donner nos sympathies aux opprimés, à prendre en main leur défense. La seconde nous éloigne de toute fraude et de toute supercherie. Quand le Sauveur dit : « Il fallait accomplir ces choses-ci et ne pas omettre celles-là, » il n'entend nullement parler des observances légales, nous l'avons déjà démontré. Et quand il dit ensuite : « Purifiez l'intérieur du calice, afin que l'extérieur le soit également, » il ne nous ramène pas non plus à ces anciennes pratiques; c'est tout le contraire qu'il veut : il nous fait voir qu'elles sont inutiles. Après nous avoir ordonné de purifier l'intérieur, il ne nous ordonne pas de purifier aussi l'extérieur. Non ; l'un suit nécessairement l'autre. Ajoutons qu'il ne parle pas ici d'un calice ou d'un vase matériel, mais bien du corps et de l'âme, désignant le corps par l'extérieur et l'âme par l'intérieur. Or, s'il ne faut pas négliger l'intérieur d'un calice, à bien plus forte raison ne devez-vous pas négliger votre intérieur. — Mais vous, dit-il, vous agissez en sens inverse; car vous avez grand soin des choses minimes et matérielles, tandis que vous laissez de côté les choses importantes et spirituelles. De là pour vous une perte irréparable, par la raison que, pensant avoir accompli tout votre devoir, vous négligez le reste; et le mépris que vous en faites ne vous permet pas de vous en occuper et de mettre la main à l'œuvre.

Il les presse de nouveau sur l'article de la vaine gloire, en les traitant de sépulcres blanchis, en les appelant tous hypocrites ; et ce vice est la source de tous les maux, un principe assuré de ruine. Il ne se contente pas de leur appliquer le nom de sépulcres blanchis, il les déclare pleins de pourriture et de duplicité. C'est leur mettre sous les yeux la cause pour laquelle ils n'ont pas cru, rien ne s'opposant à la foi comme la corruption et l'hypocrisie. Ce n'est pas le Christ seul qui leur adresse de tels reproches, les prophètes leur avaient dit souvent avant lui qu'ils étaient des hommes de rapine, que leurs chefs ne les jugeaient pas selon le droit et la raison ; ce sont là néanmoins les choses que Dieu demande à chaque instant, repoussant même pour cela les sacrifices. Rien d'insolite donc, rien d'étrange, ni dans le précepte ni dans l'accusation, pas même dans l'image du sépulcre. Le prophète l'avait employée déjà et de plus en avait fait l'application : « Leur bouche est un sépulcre béant. » *Psalm.* v, 11. Beaucoup réalisent encore aujourd'hui cette image, prenant grand soin d'embellir le dehors et laissant le désordre régner au dedans. De nos jours on dépense beaucoup d'efforts et de peines pour la propreté du corps, et l'on ne songe pas même à celle de l'âme. S'il était possible d'ouvrir la conscience de chacun, vous y verriez fourmiller les vers, vous n'y trouveriez que pourriture et puanteur ; j'entends par là des passions effrénées, de basses convoitises, bien plus impures que les vers.

3. Que les Pharisiens fussent tels, la chose, quoique grave, perdrait néanmoins de sa gravité; mais que nous, après avoir été faits les temples de Dieu, devenions ensuite des sépulcres exhalant une si funeste odeur, c'est le dernier excès de la misère. Peut-on assez déplorer qu'une maison où le Christ habitait, où l'Esprit saint a fait sentir son action, où de si grands mystères se sont accomplis, soit désormais un sépulcre? Quelles larmes et quels gémissements

ne doit-on pas répandre en voyant les membres du Christ n'être plus qu'un réceptacle d'impuretés? Songez à la dignité de votre naissance, aux honneurs dont vous avez été comblé, au vêtement que vous avez reçu, comment vous avez été fait un temple aussi beau que solide, qui possédait pour ornement non l'or ou les pierres précieuses, mais un bien plus riche trésor, l'Esprit saint lui-même. Songez que nulle part on n'admet un sépulcre dans l'intérieur des cités; vous ne pourrez donc pas paraître dans la cité céleste. Si de tels objets sont repoussés ici-bas, beaucoup plus le seront-ils là-haut. Vous exciteriez la pitié même sur la terre si vous alliez traînant partout le spectacle d'une âme morte, et non-seulement la pitié, mais encore la répulsion et l'horreur. Dites-moi, si quelqu'un s'en allait traînant partout un cadavre, est-ce que tout le monde ne s'éloignerait pas, ne prendrait pas aussitôt la fuite? Appliquez-vous cette comparaison; car vous étalez partout un bien plus repoussant spectacle, une âme morte sous le coup de ses péchés, une âme en dissolution. Qui pourrait avoir pour un tel homme un sentiment de pitié?

Nulle part on ne construisait de sépulcres dans les villes.

Si vous n'avez pas vous-même pitié de votre âme, un autre vous accordera-t-il sa commisération en vous voyant agir envers vous-même comme un implacable ennemi? Supposez qu'on enfouît un cadavre au-dessous de votre table ou de votre lit, que ne feriez-vous pas pour vous en débarrasser? Et vous enfouissez une âme morte, non sous votre lit ou votre table, mais dans un corps qui fait partie de celui du Christ : ne craignez-vous pas que mille foudres ne tombent du ciel sur votre tête? Comment osez-vous fréquenter les églises de Dieu, nos saints temples, quand vous exhalez une telle puanteur? Qu'un homme transportât un cadavre et l'enfouît dans une demeure royale, il n'échapperait pas au dernier supplice : alors donc que vous pénétrez dans cette enceinte sacrée, la remplissant de pareilles exhalaisons, songez quel châtiment vous encourez. Imitez cette pécheresse qui répandit des parfums sur les pieds du Christ, et remplit ainsi la maison tout entière d'une agréable odeur. C'est le contraire que vous faites dans la maison de Dieu. Qu'importe que vous ne sentiez pas vous-même l'odeur que vous répandez? C'est le signe le plus certain de la gravité de votre mal, c'est une preuve que vous êtes atteint d'une maladie incurable, plus fatale assurément que ces plaies corporelles qui affectent si péniblement l'odorat. Cette dernière infirmité qui porte du moins ses émanations aux sens du malade, ne saurait être l'objet d'une juste récrimination, et n'excite que la pitié, tandis que l'autre provoque l'indignation et la vengeance.

Puis donc que le mal le plus grave est que le malade ne le sente pas comme il devrait le sentir, courage, donnez-moi toute votre attention, et je vous montrerai clairement le danger d'un pareil état. Ecoutez d'abord ce que vous dites, en chantant, le psaume : « Que ma prière s'élève comme l'encens en votre présence. » *Psalm.* CXL, 2. Quand ce n'est plus l'encens, mais la fétide exhalaison de vos actes et de votre nature corrompue qui s'élève, quel châtiment ne méritez-vous pas? Quelles sont ces exhalaisons funestes? Ceux-là le savent en trop grand nombre, qui fixent leurs imprudents regards sur la beauté des femmes; et d'autres encore, qui les portent même sur la figure des enfants avec une curiosité criminelle. Et vous n'êtes pas étonné que la foudre n'éclate pas, que tout ne soit pas bouleversé de fond en comble? Sans doute, de tels faits méritent la foudre et la géhenne; mais Dieu, dans sa patience et sa miséricorde inépuisables, suspend son courroux, vous exhortant à la pénitence, vous conjurant de revenir à lui. Que faites-vous, ô homme? Vous examinez les femmes qui sont autour de vous, et vous ne frémissez pas en outrageant ainsi le temple du Seigneur? Prenez-vous donc l'église pour un lieu de prostitution, la mettant dans votre estime au-dessous de l'agora? Là, vous rougiriez, vous craindriez de porter des regards indiscrets sur les femmes; et, dans cette enceinte sacrée, alors que Dieu même vous parle, vous reprochant précisément ce genre de prévarication, vous commettez l'adultère dans votre cœur!

Oui, vous vous livrez à l'impureté dans l'instant même où vous entendez qu'elle est défendue. Et vous ne frémissez pas d'horreur, vous

n'êtes pas saisi d'épouvante? Voilà le fruit des leçons qui vous sont données dans les théâtres, ce foyer d'impudicité, ce fléau si difficile à combattre, cette coupe empoisonnée, ce lourd filet dans lequel vont tomber et périr, attirées par l'appât de la volupté, tant d'âmes imprudentes. Voici ce que le prophète dit à ce sujet : « Ni tes yeux ni ton cœur ne sont bons. » *Jerem.*, XXII, 17. Il vaudrait mieux pour les amateurs de ces spectacles qu'ils fussent privés de la vue que d'en user de la sorte; il vaudrait mieux qu'ils fussent paralysés par la maladie. C'est au-dedans de vous-mêmes que devrait s'élever la barrière qui vous séparerait des femmes dans l'église; mais puisqu'il n'en est pas ainsi par défaut de bonne volonté, nos pères ont jugé nécessaire d'y suppléer par ces barrières de bois; car nos anciens nous ont appris que cette séparation n'existait pas à l'origine. « Dans le Christ Jésus il n'est pas de distinction entre les sexes. » *Galat.*, III, 28. Au temps des apôtres, les hommes et les femmes étaient réunis. C'est que les hommes étaient alors vraiment des hommes, et les femmes vraiment des femmes : aujourd'hui les mœurs se sont altérées au point que les femmes ont perdu leur pudeur naturelle et que les hommes sont devenus des animaux sauvages. N'avez-vous pas entendu que les hommes et les femmes se trouvaient dans le cénacle, et que cette assemblée était digne du ciel. Rien de plus simple au reste; car les femmes possédaient alors une grande philosophie, et les hommes étaient pleins de réserve et de prudence. Ecoutez cette marchande de vieux lambeaux de pourpre s'exprimant ainsi : « Si vous me jugez fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison et demeurez chez moi. » *Act.*, XVI, 15; XVIII, 18. Souvenez-vous de ces femmes qui suivaient avec un courage viril les apôtres parcourant le monde, d'une Priscille, d'une Perside et des autres, aussi supérieures aux femmes de nos jours que de pareils hommes l'étaient à nos contemporains.

4. Elles voyageaient à cette époque, et leur réputation n'en souffrait nullement : on les renferme maintenant dans les gynécées, sans pouvoir toujours les dérober aux mauvais soupçons. La cause en est dans les parures et les délices. Leur œuvre était de favoriser et d'étendre la prédication : elle est désormais de se montrer elles-mêmes sous un jour favorable, d'attirer les regards et de séduire les cœurs. Voilà leur gloire, voilà ce qui leur tient lieu de salut; quant aux nobles et grandes actions, ce sont des fantômes qui ne traversent plus même leurs rêves. Quelle est la femme qui s'applique sérieusement à rendre l'homme meilleur? Mais aussi quel est l'homme qui met sa sollicitude à ramener la femme au bien? Cela ne se voit plus : la femme n'a d'autre souci que celui des bijoux, des brillantes parures, de tout ce qui peut embellir le corps et parfois augmenter les richesses; à ce dernier souci l'homme en joint plusieurs autres, mais tous également temporels. Quel est celui qui, sur le point de contracter une alliance, examine avec attention les mœurs et l'éducation de la jeune fille? Plus personne; on s'occupe uniquement de l'argent et des terres, des diverses possessions qui doivent constituer la dot, absolument comme s'il était question d'une transaction commerciale. C'est même une expression que j'ai souvent entendue. Le contrat est passé entre un tel et une telle. C'est du mariage qu'on veut parler. Voilà quel prix on attache aux dons de Dieu, on se marie comme on achète et comme on vend. Les précautions sont même plus grandes dans la rédaction d'un acte de mariage que dans celle d'un acte de vente ou d'achat.

L'on se marie pour acquérir des richesses.

Apprenez de quelle façon les anciens faisaient choix d'une femme, et tâchez de les imiter. Comment donc y procédaient-ils? En tenant compte avant tout des bonnes mœurs, des heureuses qualités, des vertus de l'âme. Aussi n'avaient-ils nul besoin de l'appareil des écritures; la sagesse de la fiancée tenait lieu de tout. Je vous en conjure, ne cherchez ni les trésors ni les possessions; cherchez la réserve et la modestie, la piété, la philosophie chrétienne, parce que cela l'emporte de beaucoup sur toutes les richesses. Du reste, si vous avez en vue les choses de Dieu, les autres vous seront données par surcroît; si vous cherchez uniquement ces dernières, elles vous échapperont. — Un tel, me direz-vous, s'est enrichi par un mariage. — Ne rougissez-vous pas de

citer de pareils exemples? J'aimerais mille fois mieux être pauvre, ai-je entendu souvent, que d'acquérir la fortune en prenant une femme. Quoi de plus amer qu'une telle richesse? Quoi de plus honteux que de briller à ce prix, et de faire dire par tout le monde : Celui-là est devenu riche par sa femme? Et je ne parle pas des ennuis domestiques nécessairement engendrés par une telle position : l'arrogance de la femme, la dépendance du mari, les querelles, l'insolence enfin des serviteurs. — Le misérable, le déguenillé, l'obscur personnage, de quel recoin est-il sorti? qu'avait-il en venant dans cette maison? est-ce que tout n'appartient pas à notre maîtresse? — Mais vous ne relevez pas de tels propos; vous n'êtes pas libre. Les parasites entendent des paroles plus acerbes, sans en éprouver la moindre peine; ils se font même un honneur d'une pareille honte, quand nous leur décochons ces traits. — A la bonne heure, disent-ils; que nous attrapions quelque bon et succulent morceau, et puis, qu'il nous étouffe. — Oh! la parole satanique! de tels adages, qui ruinent tout dans la vie de ceux qui les adoptent, ne peuvent en réalité venir que du diable. Examinez bien la fatale portée de ce mot, les effets désastreux qu'il doit produire. C'est comme si le diable disait à son suppôt : Ne tiens aucun compte du déshonneur, aucun compte de la justice; laisse tout cela de côté; ne cherche qu'une chose, le plaisir. Cette chose devrait-elle t'étouffer, tu dois la désirer encore. Que tous les hommes te conspuent en passant devant toi, qu'ils te jettent la boue à la face, qu'ils te chassent comme un chien, supporte tout sans sourciller. — Les pourceaux tiendraient-ils un autre langage, s'ils savaient parler? ne serait-ce pas aussi celui des chiens impurs? Peut-être cependant ne diraient-ils pas ce que le diable inspire à ces pauvres insensés.

Honte que les parasites éprouvent dans une maison.

Donc, je vous en conjure, comprenez le sens honteux de semblables paroles, et gardez-vous de les prononcer jamais; puisez dans l'Ecriture des sentences tout opposées, comme celles-ci : « Ne marche pas à la remorque des convoitises de ton âme, et ne te laisse pas entraîner par tes appétits. » *Eccli.*, XVIII, 30. Touchant la courtisane, voici quelque chose de bien contraire au proverbe reçu : « N'accorde pas un regard à la femme impudique; le miel découle des lèvres de la courtisane, elle t'enivre un instant de sa douceur; mais bientôt tu le trouveras plus amer que le fiel, plus aigu qu'un glaive à double tranchant. » *Prov.*, V, 2-4. Ecoutons ces conseils et non les autres, qui produisent en abondance des pensées dégradantes et serviles, propres à changer les hommes en brutes; car l'homme s'abrutit à vouloir partout chercher le plaisir, en se laissant gouverner par un adage dont l'absurdité n'a pas besoin d'être mise en relief par nos paroles. En effet, que vous reste-t-il du plaisir quand une fois il vous a suffoqué? Cessez donc de vous livrer de la sorte au ridicule et d'allumer contre vous les feux inextinguibles de la géhenne. Quoique bien tard peut-être, portons un regard attentif sur l'avenir, après avoir dissipé le nuage qui couvre nos yeux. Nous ferons ainsi d'une manière honorable, avec autant de modestie que de piété, la traversée de la vie présente, et nous obtiendrons les biens futurs, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXIV.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui élevez des sépulcres aux prophètes, et qui embellissez leurs monuments, et qui dites : Si nous avions vécu dans les jours de nos pères, nous n'aurions pas versé de concert avec eux le sang des prophètes. »

1. Malheur, leur dit-il, non parce qu'ils bâtissent, ni parce qu'ils font le procès à leurs pères, mais bien parce que, en feignant de les accuser, ils commettent encore de plus grands crimes. Que leurs accusations ne soient qu'une vaine parade, Luc le dit clairement : Vous consentez par le fait même de vos constructions. « Malheur à vous, parce que vous bâtissez des monuments aux prophètes; vos pères les avaient mis à mort. Vous leur apportez donc votre témoignage, vous participez à leurs œuvres, puisque vous élevez des sépulcres à ceux qu'ils

ont tués. » *Luc.*, XI, 47-48. Ce qu'il condamne ici, c'est la pensée dans laquelle ils bâtissent; car ils se proposent en cela, non l'honneur des victimes, mais en quelque sorte la glorification des meurtriers ; ils ont l'air de craindre que, les tombeaux venant à crouler sous l'action du temps, le souvenir de ces audacieuses exécutions ne disparaisse avec le monument. Voilà sous quelle inspiration ils élèvent des sépulcres, splendides trophées destinés à réhabiliter les forfaits avec les coupables. — Vos audaces présentes, semble leur dire le Christ, montrent assez que le même esprit vous anime dans ces constructions. Vous avez beau prétendre le contraire, condamner ouvertement vos aïeux; vous avez beau dire : Si nous avions vécu dans leurs jours, nous n'aurions pas pris part à leurs actes. C'est en vain ; tout trahit votre pensée. — C'est cette pensée qu'il veut dévoiler, mais avec certaines précautions de langage. Après leur avoir ainsi parlé : « Vous dites : Si nous avions vécu dans les jours de nos pères, nous n'aurions pas versé de concert avec eux le sang des prophètes, » il ajoute : « Ainsi vous attestez vous-mêmes que vous êtes les fils de ceux qui mirent à mort les prophètes. » Mais est-ce donc un crime d'être le fils d'un homicide, quand on n'a pris aucune part à son forfait? — Non certes; ce qui prouve évidemment qu'il leur jette ces mots à la face pour leur signifier qu'il a toujours sous les yeux la même perversité.

Il le déclare encore dans les paroles qu'il prononce après : « Serpents, race de vipères. » De même que les vipères reçoivent le venin avec la vie, de même vous avez hérité des homicides instincts de vos pères. Comme il a découvert ainsi le fond de leur âme qu'ils cachaient à tous les yeux, il appuie sa parole sur ce qu'ils oseront plus tard, et qui sera manifeste pour tous. Il leur a déjà dit : « Ainsi vous attestez vous-mêmes que vous êtes les fils de ceux qui ont mis à mort les prophètes; » leur montrant bien qu'il parle d'une parenté de malice, et que dans leur bouche cette parole n'est qu'une dissimulation : « Nous n'aurions pas pris part à leurs actes. » Il poursuit : « Achevez de remplir la mesure de vos pères. » Assurément ce n'est pas un ordre qu'il leur donne, il annonce ce qui doit arriver, qu'il sera lui-même mis à mort. C'est à la suite de cet argument, quand il leur a fait voir par là qu'ils se défendent à l'aide d'un mensonge, en voulant paraître séparer leur cause de celle des meurtriers des prophètes ; — et comment ceux qui n'ont pas épargné le Maître auraient-ils épargné les serviteurs? — c'est alors, dis-je, qu'il emploie des expressions plus sévères, les traitant de serpents, les appelant race de vipères, et leur disant : « Comment échapperez-vous au jugement de la géhenne, » après de tels forfaits et de telles dénégations, quand vous cachez ainsi votre pensée? Il les réprimande encore avec plus de force, en ajoutant : « J'enverrai vers vous des prophètes, des sages, des scribes, et vous en tuerez plusieurs, vous les crucifierez et les flagellerez dans vos synagogues. » Peut-être auraient-ils dit : Bien que nous ayons crucifié le Maître, nous n'aurions pas trempé nos mains dans le sang des serviteurs, si nous avions vécu à cette époque. — Voilà donc, leur dit-il, que je vous envoie des serviteurs, des prophètes même, et vous ne les épargnerez pas. — En tenant ce langage, il montre qu'il y a rien d'étonnant à ce qu'il soit mis à mort par les enfants de tels pères, vu qu'ils ne sont ni moins cruels ni moins artificieux, qu'ils poussent même plus loin et la ruse et l'audace.

Orgueil des ennemis du Sauveur.

Il montre encore par là combien ils sont dominés par l'amour de la vaine gloire. Quand ils disent, en effet : « Si nous avions vécu dans les jours de nos pères, nous n'aurions pas pris part à leurs actes, » ils parlent uniquement pour se glorifier; cette philosophie qu'ils étalent en paroles, ils la renient entièrement par les faits. « Serpents, race de vipères; » ce qui revient à dire : Fils pervers d'hommes pervers, et plus pervers encore que vos pères. Il leur fait voir qu'ils ont commis des crimes plus grands, et de beaucoup plus intolérables, bien que les coupables prétendent qu'ils ne les auraient jamais commis. Ils achèvent l'œuvre fatale, ils mettent le couronnement à l'édifice du mal. Les autres avaient tué ceux qui étaient envoyés à la vigne : eux ont tué le fils lui-même, et les serviteurs

chargés d'inviter à la noce. Le Christ se proposait en leur parlant ainsi de leur prouver qu'ils ne devaient pas se vanter d'avoir Abraham pour père, que cette origine ne leur servirait de rien, s'ils n'imitaient pas les œuvres du patriarche. Il poursuit donc : « Comment échapperez-vous au jugement de la géhenne, » marchant comme vous le faites sur les traces de ceux qui l'ont mérité ? Il leur rappelle ici les accusations de Jean : Jean leur avait appliqué les mêmes qualifications et leur avait également mis sous les yeux le jugement à venir. Puis, comme ils ne se laissaient effrayer ni par le jugement ni par la géhenne, soit parce qu'ils ne croyaient pas, soit parce qu'il n'était là question que de choses futures, il essaie de les frapper par la vue du présent : « Aussi voilà que j'envoie vers vous des prophètes, des sages, des scribes, et vous en tuerez plusieurs, vous les crucifierez et les flagellerez dans vos synagogues, afin que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez mis à mort entre le temple et l'autel. En vérité, je vous le dis, toutes ces choses viendront sur cette génération. »

2. Voyez par combien d'arguments il tâche de les convaincre. Il avait dit : Vous condamnez vos pères en déclarant que vous n'auriez pas pris part à leurs actes. C'était déjà beaucoup pour les couvrir de honte ; mais il avait ajouté : Et, tout en les condamnant, vous commettez des crimes encore plus graves. C'était aggraver le poids de leur confusion. Il va plus loin : Cela ne saurait rester impuni. Ce langage doit leur inspirer une incompréhensible terreur ; car le châtiment n'est autre que la géhenne. Enfin, la géhenne étant une chose future, il les menace de malheurs présents : « Toutes ces choses viendront sur cette génération. » Il affirme qu'ils auront à souffrir les maux les plus terribles, que le châtiment est au-dessus de toute expression ; et rien de tout cela ne peut les rendre meilleurs. Si quelqu'un me demande pourquoi cette extrême rigueur avec laquelle ils furent traités, je répondrai que leur audace n'a pas été moins extrême, et qu'ils sont restés sourds à toutes ces effrayantes leçons. N'avez-vous pas entendu Lamech disant : « Il a été tiré sept fois vengeance de Caïn ; de Lamech il en sera tiré soixante-dix fois sept fois ? » *Genes.*, IV, 24. C'est un aveu très-formel qu'il méritait d'être plus sévèrement puni que Caïn. — Et pourquoi ? Il ne s'était pas néanmoins rendu coupable d'un fratricide. — Non ; c'est parce que l'exemple ne l'avait pas retenu. Cette même doctrine, Dieu nous l'enseigne ailleurs : « Je ferai retomber les péchés des parents sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération pour ceux qui me haïssent. » *Exod.*, XX, 5. Ce n'est pas assurément que les uns aient à subir la peine des péchés des autres ; c'est que, lorsqu'on n'est pas rendu meilleur par l'exemple des fautes et des châtiments de ses devanciers, lorsqu'on les imite dans leurs crimes, il est juste qu'on subisse aussi leurs châtiments. Voyez avec quel à-propos il rappelle le souvenir d'Abel, nous faisant voir que le meurtre est encore ici l'œuvre de la jalousie. — Que pourriez-vous donc objecter ? Ignorez-vous quel fut le sort de Caïn ? Dieu resta-t-il dans l'inaction après ce qui s'était passé ? Le coupable ne subit-il pas une peine terrible ? N'avez-vous pas entendu raconter les malheurs éprouvés par vos pères, quand ils eurent trempé leurs mains dans le sang des prophètes ? Les supplices ne se multiplièrent-ils pas sur eux ? Pourquoi ne vinrent-ils donc pas à résipiscence ? Mais faut-il vous retracer les coups frappés jadis par la justice divine ? Vous-mêmes qui condamnez vos pères, n'avez-vous pas fait pire qu'eux ? C'est sur vous qu'a retenti cette sentence : « Il perdra les méchants, en mesurant le châtiment à leur malice. » *Matth.*, XXI, 41. Quel espoir de pardon pouvez-vous avoir désormais, osant de tels forfaits après une telle sentence ?

Quel est maintenant ce Zacharie dont il parle ? Les uns disent que c'est le père de Jean, les autres que c'est le prophète, d'autres encore que c'est un prêtre portant deux noms et que l'Ecriture appelle Jodaë. Ce qui mérite votre attention, c'est que le crime des meurtriers était double : non-seulement ils immolaient les saints,



mais encore ils les immolaient dans un lieu saint. De telles paroles, en frappant les Juifs de terreur, étaient une grande consolation pour les disciples, qui voyaient par là que tous les justes avaient souffert avant eux les mêmes épreuves. C'était en prédisant aux Juifs qu'ils subiraient les derniers supplices comme leurs devanciers, qu'il cherchait à les ébranler par la crainte. C'est encore dans ce but qu'il appelait les justes des prophètes, des sages, des scribes ; de plus, il ôtait à leurs persécuteurs tout moyen de justification. — Vous ne pouvez pas prétexter, semblait-il dire, que je vous avais envoyé des hommes pris parmi les Gentils, et que c'est là le motif de votre indignation. Non ; votre conduite s'explique uniquement par vos instincts homicides et votre soif de sang. — Il leur avait donc annoncé qu'il leur enverrait des prophètes et des Scribes. Et voilà ce que leur reprochaient aussi tous les prophètes : « Ils mêlent le sang au sang, » disaient-ils ; *Ose.*, IV, 2 ; ils les appelaient des hommes de sang. Voilà pourquoi le Seigneur ordonna que leur propre sang fût répandu ; car, si le sang des animaux devait être respecté, beaucoup plus devait l'être le sang des hommes. C'est dans le même sens qu'il avait dit à Noé : « Je vengerai tout le sang répandu.» *Genes.*, IX, 6.

On trouverait mille autres passages semblables où Dieu défend de donner la mort. La défense de manger d'un animal suffoqué tient à la même cause. O que la bonté du Seigneur est admirable ! Quoiqu'il sût bien qu'ils n'en profiteraient pas, il fait tout de son côté pour les empêcher de se perdre. — J'envoie vers eux, quoique je n'ignore pas qu'ils tueront mes envoyés. — Ils étaient donc convaincus de mensonge, quand ils disaient : Nous n'aurions pas pris part aux actes de nos pères. Eux aussi tuaient les prophètes dans les synagogues, sans égard pour la sainteté du lieu ni pour la dignité des personnes. En effet, ce n'était pas des hommes vulgaires qu'ils mettaient à mort, c'étaient des prophètes et des sages, et cela, pour n'avoir pas à supporter leurs représentations. Il désigne par ces noms les apôtres et les successeurs des apôtres, dont plusieurs, en effet, ont eu le don de prophétie. Il met le comble à la terreur par ces paroles : « En vérité je vous le dis, toutes ces choses viendront sur cette génération ; ce qui signifie : Je ferai tomber tous ces malheurs sur votre tête, j'exercerai ma vengeance dans toute sa rigueur. Rien de plus juste ; quand on a vu par un grand nombre d'exemples ce que deviennent les pécheurs, et qu'on n'en est pas devenu plus sage ; quand on commet les mêmes péchés, et même des péchés plus graves, on mérite de bien plus graves châtiments. Il suffit de vouloir, pour tirer un grand profit de l'exemple des autres, en devenant meilleur ; et c'est pour cela qu'on est passible d'une peine plus sévère quand on ne s'amende pas : on avait reçu de plus grandes leçons dans les châtiments infligés aux autres, et ces leçons étaient restées sans fruit.

Affection de Notre-Seigneur pour les Juifs.

3. Il adresse ensuite la parole à la cité, toujours dans le but d'instruire ses auditeurs ; il s'écrie : « Jérusalem, Jérusalem ! » Pourquoi cette répétition ? C'est l'expression de la pitié, de la douleur et de l'affection la plus vive. Comme à l'égard d'une personne aimée, constamment et complétement aimée, mais qui n'a payé cet amour que d'ingratitude, et qui dès lors doit être punie, il se défend et s'excuse sur le point de frapper. Il tient à peu près le même langage dans les prophètes. « J'ai dit : Reviens à moi ; et elle n'est pas revenue. » *Jerem.*, III, 7. Ayant de la sorte interpellé la ville, le Christ lui rappelle les meurtres qu'elle a commis : « Toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu réunir tes enfants, et tu ne l'as pas voulu ! » Il se justifie donc sur sa conduite à l'égard de ce peuple. — Je ne me suis pas pour cela détourné de toi, tu n'as pu m'arracher ainsi l'amour que je t'ai voué ; malgré tes désordres, j'ai voulu, non pas une ou deux fois, mais souvent te rappeler à moi. « Que de fois j'ai voulu réunir tes enfants comme la poule réunit ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! » Il leur montre bien que le péché les a fréquemment dispersés, tout comme il leur témoigne admirablement son amour par une telle image ; car rien de plus ardent que l'amour de la poule pour sa progéniture. Cette



image des ailes protectrices reparaît souvent dans les prophètes; on la trouve dans le cantique de Moïse et dans les Psaumes, exprimant partout la sollicitude et les soins de la Providence envers nous. « Et vous n'avez pas voulu, » dit-il; puis il ajoute : « Voilà que votre maison restera déserte, » dénuée de ma protection. C'était donc lui qui la protégeait auparavant, qui l'occupait en quelque sorte et la conservait; c'est également lui dès lors qui les châtie dans toutes les circonstances. Et la peine qu'il leur inflige est celle précisément qu'ils redoutaient le plus; car c'était le renversement complet de leur fortune qui leur était annoncé.

« Je vous le dis, en effet, vous ne me verrez plus à partir de ce moment jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Ce langage est empreint d'un ardent amour; il manifeste le désir de les attirer par la considération des choses futures, et non pas seulement par le souvenir du passé : il fait briller ainsi à leurs regards le jour de son second avénement. — Mais quoi, ne le virent-ils donc plus dans la suite? — L'expression qu'il emploie n'est pas circonscrite à l'heure présente, elle embrasse tout le temps qui devait s'écouler jusqu'à son crucifiement. Comme ils l'accusaient sans cesse du même crime, d'être l'adversaire et l'ennemi de Dieu, il ne cesse de leur montrer, pour gagner leur affection, qu'il est en parfait accord avec le Père, et que les prophètes ont parlé de lui; c'est encore pour cela qu'il leur adresse le langage même d'un prophète. Il leur fait aussi pressentir la résurrection, en faisant allusion à son second avénement; il prédit même aux plus incrédules que tous l'adoreront alors. — Et comment leur prédit-il ces choses? — En déroulant devant eux l'avenir, en leur déclarant qu'il leur enverrait des prophètes, auxquels ils feraient souffrir la mort, et jusque dans leurs synagogues; qu'ils auraient à subir les derniers malheurs et que leur maison resterait déserte; qu'ils seraient enfin soumis à des tribulations telles qu'il n'en avait jamais existé d'aussi terribles. C'en était bien assez pour convaincre de sa seconde venue les esprits même les moins clairvoyants et les plus opiniâtres. Interrogeons-les eux-mêmes : Vous a-t-il envoyé des prophètes et des sages? Ne les avez-vous pas tués dans les synagogues? Votre maison n'est-elle pas restée déserte? Les supplices ne furent-ils pas infligés à cette génération? — Tout cela certes est manifeste, et nul ne le contredira. Or, de même que ces choses sont arrivées, de même les autres arriveront. Ils se soumettront entièrement alors; mais ils ne pourront rien alléguer pour leur justification, pas plus que ceux qui se repentirent quand leur ville fut renversée.

Ainsi donc, pendant que nous en avons encore le temps, appliquons-nous à la pratique des bonnes œuvres. De même qu'il ne leur servira plus de rien de connaître la vérité, de même le repentir de nos péchés nous sera alors inutile : c'est le regret du pilote quand, par sa négligence, le navire a sombré; et du médecin, quand le malade a péri par sa faute. Chacun doit donc, avant que la fin vienne, avoir recours à tous les moyens, mettre tout en œuvre, pour éviter le péril et la honte; car ensuite tous nos efforts seraient vains. Sentons-nous les atteintes d'une maladie, appelons les médecins, ne craignons aucune dépense, n'épargnons aucun soin, afin d'échapper à nos vices et de recouvrer la santé; faisons au moins pour notre âme malade ce que nous faisons pour nos serviteurs quand ils souffrent dans leur corps. Evidemment, nous sommes plus près de nous-mêmes que de nos serviteurs, et le corps n'a pas le prix de l'âme; et cependant, à peine si nous prenons le même soin, si nous témoignons le même intérêt. Si nous ne profitons pas du moment présent, si nous attendons d'avoir quitté la terre, il ne nous restera plus aucun espoir de justification.

4. Et quel est l'homme assez misérable, me demanderez-vous, pour ne pas montrer dans ce cas une égale sollicitude? — Voilà précisément ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est que nous n'ayons pas pour nous-mêmes l'attention et le respect que nous avons pour nos serviteurs. Ont-ils la fièvre, nous nous hâtons de faire venir le médecin, nous leur assignons une demeure plus saine, nous exigeons qu'ils obéissent aux prescriptions de l'art, nous établissons des gardiens auprès de leur couche, pour les empê-

cher, même par la force, de satisfaire leurs appétits; nous dirait-on qu'une médecine est très-chère, cela ne nous arrête pas, nous voulons qu'on accomplisse tout ce qui est prescrit, et de plus, nous récompensons les auteurs de ces mêmes prescriptions. Si c'est nous qui sommes malades, et nous le sommes toujours, nous n'appelons pas le médecin, nous ne faisons aucune dépense, nous laissons notre âme de côté, comme on le ferait d'un barbare ou d'un ennemi. Si je m'exprime de la sorte, ce n'est certes pas que j'improuve les soins dont les serviteurs sont l'objet; ce que je me propose, c'est que nous ayons la même sollicitude pour notre âme. — Que faudra-t-il faire pour cela? me demanderez-vous. — Elle est malade; appelez les médecins, faites que Paul, Matthieu, Jean, viennent s'asseoir à son chevet. Apprenez de leur bouche quels sont les remèdes qui conviennent à sa maladie. Ils vous les diront, soyez-en sûr; ils ne vous les cacheront pas; car ils ne sont pas morts, ils vivent, ils parlent. — Mais l'âme ne s'aperçoit pas qu'elle est dévorée par la fièvre. — C'est à vous à l'en convaincre; faites appel à son entendement. Amenez aussi les prophètes. Voilà des médecins qui n'exigent pas de rémunération, qui ne font payer ni leur travail ni leurs remèdes.

Il est cependant une dépense qu'ils vous imposeront : celle de l'aumône. Quant au reste, loin de vous exploiter, ils vous enrichiront : en vous obligeant à pratiquer la tempérance, ils vous mettent à l'abri des folles et ruineuses dépenses; en vous interdisant les excès, ils augmentent votre fortune. Voyez-vous l'art de ces médecins? Ils donnent les biens extérieurs en même temps que la santé. Cultivez-les donc et demandez-leur de vous apprendre la nature de la maladie. Aimez-vous l'argent, par exemple? le désirez-vous comme un fiévreux désire l'eau fraîche? prêtez l'oreille à leurs conseils. De même qu'un médecin vous dit : Si vous écoutez votre convoitise, vous périrez, elle aura tel et tel résultat; de même, Paul vous tient ce langage : « Ceux qui veulent s'enrichir tomberont dans la tentation et dans les piéges du diable; ils seront le jouet de leurs convoitises insensées et funestes, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la mort. » I *Tim.*, VI, 9. Peut-être manquez-vous de patience? écoutez-le de nouveau : « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, il ne saurait tarder. » *Hebr.*, X, 37. « Le Seigneur est proche; soyez donc sans sollicitude. » *Philip.*, IV, 5. Ailleurs il dit : « La figure de ce monde passe. » I *Cor.*, VII, 31.

Il ne s'en tient pas à donner des prescriptions, il console, toujours comme le médecin. Les médecins n'ont pas que des rafraîchissants; ils ont parfois recours à d'autres moyens. C'est ainsi que lui-même donne le change à la convoitise. — Vous voulez donc vous enrichir? Devenez riche en bonnes œuvres. Vous désirez accumuler des trésors? Je le veux bien, pourvu que ce soit dans les cieux. Le médecin vous dira : L'eau froide nuit aux dents, aux nerfs, aux os. Paul vous dit la même chose en moins de mots, parce qu'il aime la brièveté, mais d'une manière plus claire et plus forte : « La racine de tous les maux, c'est l'avarice. » I *Tim.*, VI, 10. De quoi faut-il user? Il le dit également : du nécessaire, au lieu du superflu : « C'est un grand bien que le suffisant avec la piété. » *Ibid.*, 6. Si cette prescription vous pèse, si vos désirs vont plus loin, si vous n'avez pas encore le courage de repousser tout superflu, il montre encore au malade comment il doit en user : « Que ceux qui se réjouissent dans leurs richesses soient comme ne se réjouissant pas; ceux qui possèdent, comme ne possédant pas; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas. » I *Cor.*, VII, 30-31. Avez-vous compris le conseil? Voulez-vous que j'introduise maintenant un autre médecin? Pour moi, rien ne me sera plus agréable; car les médecins dont je parle ne sont pas comme ceux qui soignent le corps, et dont les rivalités tournent souvent à la perte du malade. Non, ils ne sont pas ainsi : ils se proposent le salut de leurs frères infirmes, et leur propre intérêt ne les guide point. Ne craignez donc pas de les voir se multiplier autour de vous; c'est leur Maître à tous, le Christ qui parle par leur bouche.

L'orateur se déchaîne contre l'avarice.

5. En voici donc un autre qui se présente, et

qui fait parler gravement le Maître lui-même touchant cette maladie : « Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'argent. » *Matth.*, VI, 24. — Sans doute, me direz-vous ; mais quel moyen prendre? Comment imposerons-nous un frein à la concupiscence? — C'est ce que vous apprendrez ici. — Et de quelle manière l'apprendrons-nous? — Ecoutez le Maître vous dire : « N'amassez pas des trésors sur la terre, où la rouille et les vers les rongent, où les voleurs les forcent et les enlèvent. » *Ibid.*, 19. Voyez-vous comment, par la considération du lieu et par celle des causes de ruine, il nous détourne de cette concupiscence dont la terre est l'objet, et la dirige vers le ciel où règne une sécurité parfaite? — Si vous transportez vos richesses, nous dit-il, dans ce lieu que n'infestent ni la rouille, ni les vers, ni les voleurs, vous avez d'abord porté remède à votre maladie, vous avez ensuite constitué votre âme dans une grande abondance. — Il ajoute un exemple frappant bien propre à vous inspirer la sagesse. Comme le médecin, voulant faire peur à son malade, lui dit qu'un tel est mort pour avoir bu de l'eau froide, il nous présente un riche étendu sur son lit, qui désire ardemment la vie et la santé, sans pouvoir les obtenir, parce que l'avarice le consume, et qui disparaît de ce monde dans un complet dénuement. Cet exemple n'est pas le seul : un autre Evangéliste nous a conservé celui de ce riche dévoré par les flammes et qui n'avait pas même une goutte d'eau pour se rafraîchir.

Pour nous montrer après que l'accomplissement des préceptes est facile, il poursuit : « Regardez les oiseaux du ciel. » *Ibid.*, 26. Dans sa condescendance, il n'abandonne pas même les riches au désespoir. « Les choses impossibles aux hommes, dit-il ailleurs, sont toujours possibles à Dieu. » *Luc.*, XVIII, 27. Bien que vous soyez riche, le médecin peut vous guérir. Il ne vous enlève pas vos richesses, seulement il ne veut pas que vous en soyez l'esclave ou l'adorateur. Par quelle conduite le riche pourra-t-il donc se sauver? En partageant avec les pauvres ce qu'il a, comme faisait Job ; en étouffant l'ambition d'acquérir toujours davantage, en ne dépassant pas les limites du besoin. A ces exemples, joignez celui du publicain si promptement guéri de cette fièvre de l'avarice qui le possédait. Qui donc est plus avide qu'un publicain? Celui-là renonça néanmoins aux richesses, parce qu'il obéit aux prescriptions du médecin. En effet, le Christ avait des disciples atteints des mêmes maladies que nous avons, et qui furent promptement guéris. Il nous les montre tous, afin que nous ne désespérions pas. Gardez-vous donc de perdre de vue ce publicain. Considérez encore cet autre chef de publicains qui promettait de rendre le quadruple de ce qu'il avait enlevé, et de donner la moitié de ses biens, pour avoir le bonheur de recevoir Jésus. — Mais vous êtes insatiable de possessions? — Eh bien regardez celles de tous comme étant les vôtres. Je vous accorde plus que vous ne demandez, puisque je vous ouvre les maisons de tous les riches de la terre. En effet, « celui qui quittera son père, ou sa mère, ou ses champs, ou sa maison, recevra le centuple. » *Matth.*, XIX, 29. Non-seulement donc vous aurez des biens plus amples, mais encore vous satisferez pleinement la soif dont vous étiez consumés, vous supporterez tout sans peine, renonçant alors au superflu, souvent même au nécessaire. Ainsi Paul eut faim, et dans ses privations il trouvait plus de gloire que dans l'abondance ; car l'athlète qui combat pour obtenir la couronne, ne cherche pas le repos et l'inaction ; il ne les cherche pas non plus, le marchand qui traverse les mers dans l'intérêt de son négoce.

Et nous, si nous goûtons avec les dispositions requises les fruits spirituels, nous tiendrons pour néant toutes les choses présentes, pleins d'ardeur que nous serons, et transportés d'une sublime ivresse pour les choses futures. Goûtons-les donc ces doux fruits, afin d'échapper au tumulte du temps et d'acquérir les biens de l'éternité, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIE LXXV.

« Etant sorti du temple, Jésus se promenait. Et ses disciples vinrent à lui pour lui montrer la beauté de cet édifice. Or, répondant à leur pensée, il leur dit : Voyez-vous toutes ces choses? En vérité je vous le dis, il ne restera pas là pierre sur pierre, qui ne soit renversée. »

1. Comme il avait dit auparavant : « Votre maison restera déserte, » comme il leur avait annoncé d'innombrables malheurs, les disciples, sous l'impression de ces prophéties, lui faisaient admirer avec eux la beauté du temple, et semblaient lui demander si cette splendide construction, tant de riches matériaux, tant d'œuvres d'art devaient disparaître; ce n'est plus la solitude simplement qu'il leur annonce, c'est le renversement entier, la destruction complète. « Voyez-vous toutes ces choses, » qui vous transportent d'admiration? « Il n'en restera pas pierre sur pierre. » — Comment en subsiste-t-il quelque chose, me demanderez-vous, et qu'est-ce que cela signifie? — La sentence n'en est point ébranlée. Ou bien, en parlant de la sorte, le Sauveur annonçait la suprême désolation; ou bien il entendait parler du lieu seul dans lequel il se trouvait. En effet, il est des parties du temple qui ont disparu jusque dans leurs derniers fondements. D'après cela, nous avons le droit d'affirmer, et les esprits les plus indociles sont dans l'obligation de croire que le reste doit disparaître aussi, le passé répondant de l'avenir.

« Quand il se fut assis sur la montagne des Oliviers, les disciples s'approchèrent et lui firent à part cette question : Dites-nous quand est-ce que ces choses arriveront? quel sera le signe de votre avénement et de la consommation des siècles? » S'ils vont le trouver à part, c'est donc pour l'interroger sur de telles choses. Ils étaient impatients d'apprendre le jour de son avénement, parce qu'ils l'étaient de voir sa gloire, cette gloire qui devait être la source de tant de biens. Il y a là deux questions distinctes : l'une concernant le temps où la désolation du temple aurait lieu; l'autre sur le signe qui précéderait le second avénement du Christ. Luc ne mentionne qu'une question, celle qui concerne Jérusalem, parce que les disciples étaient persuadés que l'avénement et la destruction arriveraient à la même époque. Marc ne dit pas que tous l'aient interrogé sur la destruction de Jérusalem; il nomme Pierre et Jean comme étant ceux qui lui parlaient avec plus de confiance. Que répond le Sauveur? « Veillez à ce que personne ne vous trompe. Beaucoup viendront en mon nom, vous disant : C'est moi qui suis le Christ. Et ils en séduiront beaucoup. Vous entendrez parler de guerres, on fera circuler des bruits alarmants. Ne vous laissez pas cependant aller au trouble; il faut que ces choses aient lieu, mais ce n'est pas encore la fin. » Ils étaient disposés à croire qu'ils demeureraient étrangers aux châtiments dont Jérusalem allait être frappée, qu'ils ne seraient pas enveloppés dans ce désastre; et dès lors ils n'avaient devant les yeux que des félicités, qui toutes leur paraissaient devoir se réaliser avant peu. C'est pour cela que le Christ leur annonce des malheurs, voulant ainsi ranimer leur courage et les mettre en garde sous un double rapport contre les artifices des séducteurs, pour qu'ils n'en soient pas les victimes; contre les coups redoublés de la grande catastrophe, pour qu'ils aient la force d'y résister.

Il y aura à Jérusalem près de sa ruine une double guerre, celle des docteurs et celle des Romains.

Il y aura, leur dit-il, une double guerre, celle des faux docteurs et celle des ennemis; mais la première sera de beaucoup la plus terrible, parce qu'elle surviendra dans le désordre des événements, et quand les hommes seront dans la perturbation et la frayeur. Ce sera une affreuse tempête : les Romains prévaudront, les villes seront prises, partout le déploiement des armées et le bruit des armes; la crédulité sera grande alors dans le monde. — C'est de la guerre de Jérusalem qu'il parle, et non de celles qui pouvaient avoir lieu dans les autres parties de l'univers. Car en quoi ces dernières devaient-elles les toucher? Il n'eût rien dit de nouveau, s'il avait simplement parlé des calamités qui ne cessent d'arriver sur la terre. Les guerres, les tumultes et les combats n'avaient certes pas manqué dans les temps antérieurs. Il

leur annonce donc cette guerre des Romains contre les Juifs, qui devait bientôt éclater, et qui déjà tenait les âmes en sollicitude. Il annonce tous ces malheurs pour les prémunir contre une perturbation si naturelle dans ce cas. Il leur apprend ensuite que lui-même fera la guerre aux Juifs ; aussi joint-il à l'image des combats celle des fléaux que le ciel déchaîne, des famines, des contagions et des tremblements de terre ; il ne cache pas que les ennemis viendront poussés par lui, que les événements prédits n'auront pas lieu sans dessein, ni suivant le cours accoutumé des choses humaines, qu'ils seront conduits par le céleste courroux. Il déclare qu'ils n'arriveront pas d'une manière inattendue et soudaine, que des signes les précéderont. Pour ôter aux Juifs la possibilité de dire que ces malheurs étaient causés par ceux qui avaient embrassé la foi, il en révèle la cause véritable. « En vérité, je vous le dis, leur avait-il déclaré d'avance, toutes ces choses arriveront sur cette génération. » *Matth.*, XXIII, 36. C'était leur rappeler le meurtre commis par eux.

Après cela, de peur qu'à la vue de cette nuée de maux ils ne s'imaginent que la prophétie pourrait être ébranlée, il ajoute : « Ne vous laissez pas aller au trouble, car il faut que ces choses aient lieu, » les choses que j'ai prédites ; les épreuves qui surviendront n'en sauraient arrêter l'accomplissement ; les désordres et les bouleversements ne porteront aucune atteinte à mes oracles. Puis encore il dit aux Juifs : « Vous ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » *Matth.*, XXIII, 39. Et comme les disciples pensaient que la consommation arriverait en même temps que la catastrophe de la ville, il combat directement cette opinion : « Mais ce n'est pas encore la fin. » Que telle fût en réalité leur pensée, vous le voyez d'après la question qu'ils font. Quelle est cette question, en effet ? « Quand est-ce que ces choses arriveront ? » C'est-à-dire : Quand est-ce que Jérusalem sera détruite ? « Et quel sera le signe de votre avénement et de la consommation des siècles ? » Tout d'abord il ne répond rien à cette question ; il commence par leur apprendre ce qui leur importait le plus de savoir, ce qui les touchait de plus près. Il ne parle pas sur l'heure de la ruine de Jérusalem, ni de son second avénement ; il parle de maux qui frappent déjà à leur porte, et c'est pour cela qu'il ranime leur courage en disant : « Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise. » Beaucoup viendront en mon nom avec cette parole à la bouche : « C'est moi qui suis le Christ. » Pour mieux exciter leur zèle à bien écouter ses leçons, « prenez garde, leur dit-il, que quelqu'un ne vous séduise ; » c'est quand il leur a donné l'éveil et l'alerte, c'est après leur avoir parlé des séducteurs et des faux prophètes, qu'il leur retrace les malheurs de Jérusalem, donnant toujours à l'avenir la garantie du passé pour convaincre les esprits même les moins éclairés et les plus opiniâtres.

2. Par ces guerres et ces bruits alarmants dont il est parlé dans sa prophétie, il faut entendre les bouleversements dont la Judée sera le théâtre. Puis, comme les disciples pensaient, je l'ai déjà dit, qu'après cette guerre viendrait la fin du monde, voyez de quelle façon il les rassure : « Mais ce n'est pas encore la fin. » Il poursuit : « La nation s'élèvera contre la nation, et le royaume contre le royaume. » Ainsi débuteront les calamités des Juifs. « Toutes ces choses sont le commencement des douleurs, » des revers qui vont éclater. « Alors on vous accablera de tribulations, vous serez mis à mort. » Il saisit le moment favorable pour annoncer les maux des siens, ces maux étant en quelque sorte adoucis par ceux de la nation tout entière ; mais il les adoucit beaucoup mieux en ajoutant : « A cause de mon nom. Vous serez pour tous un sujet de haine à cause de mon nom. Beaucoup alors seront scandalisés et se trahiront les uns les autres ; il s'élèvera beaucoup de faux christs, beaucoup de faux prophètes, qui séduiront un grand nombre d'hommes. Et comme l'iniquité débordera, la charité de plusieurs sera refroidie. Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » L'un des plus grands maux, ce fut bien en effet la guerre intestine ; car beaucoup de faux frères se produisirent alors. C'était donc une triple guerre : aux séducteurs et aux ennemis s'étaient

joints les faux frères. Ecoutez Paul déplorant de tels malheurs : « Au dehors les combats, au dedans les terreurs et les périls provenant des faux frères ; » II *Cor.*, VII, 5 ; et plus loin : « Tels sont les faux apôtres, ouvriers trompeurs, qui se transforment en apôtres du Christ. » *Ibid.*, XI, 13.

Le Sauveur passe ensuite au trait le plus sombre de ce tableau : c'est qu'ils n'auront pas les consolations de la charité. Pour montrer cependant que l'homme généreux et ferme n'aura pas à souffrir de tout cela, « soyez sans trouble, » leur dit-il, et sans crainte. Si vous montrez la fermeté qui vous convient, vous serez invincibles à tous ces maux. Et la preuve éclatante de cette vérité, c'est que la prédication se répand partout dans le monde : vous serez alors tellement élevés que les revers ne sauront vous atteindre. Peut-être auraient-ils dit : Comment y survivrons-nous ? Il passe par delà cette pensée, en leur disant : Vous vivrez et vous enseignerez dans toutes les contrées de la terre. Ecoutez-le plutôt : « Cet Evangile sera prêché dans tout l'univers pour qu'il soit rendu témoignage à toutes les nations ; et c'est alors que la fin viendra, » non du monde, mais de Jérusalem. Que telle soit la fin dont il parle, que l'Evangile ait été prêché avant cette catastrophe, c'est Paul qui l'atteste : « Leur parole a retenti par toute la terre. » *Rom.*, X, 18. Il dit ailleurs : « L'Evangile a été prêché à toute créature qui vit sous le ciel. » *Coloss.*, I, 23. Vous le voyez lui-même s'élancer de Jérusalem jusque dans l'Espagne. Or, s'il s'est emparé seul d'une partie si considérable du monde, imaginez ce qu'auront fait les autres. C'est en leur écrivant que Paul déclare une fois de plus que l'Evangile se développe et fructifie parmi toutes les créatures qui sont sous le ciel.

Que signifie cette expression : « Pour qu'il soit rendu témoignage à toutes les nations ? » Il a été prêché partout ; mais plusieurs n'ont pas cru, il n'a pas été partout accueilli. Il rendra donc témoignage, il s'élèvera comme une perpétuelle accusation contre ceux qui ne l'auront pas embrassé. « En témoignage » encore, parce que les fidèles témoigneront contre les infidèles et les condamneront. Voilà donc pourquoi, lorsque l'Evangile eut été prêché dans tout l'univers, Jérusalem fut détruite ; et de la sorte il ne restait pas une ombre d'excuse aux ingrats qui l'avaient repoussé. Après l'avoir vu faire éclater sa puissance de toute part, et sillonner en un instant le monde entier, quel espoir de pardon pouvaient avoir ceux qui demeuraient dans leur obstination ? Donc, alors déjà l'Evangile avait été partout prêché, selon la parole de l'Apôtre : « L'Evangile a été prêché à toute créature qui vit sous le ciel. » Il n'est pas de plus magnifique argument de la puissance du Christ, que cette effusion de sa doctrine jusqu'aux dernières extrémités du monde en vingt ou trente ans. Cela fait, nous dit-il lui-même, la fin de Jérusalem viendra. La suite de son discours détermine clairement le sens de cette parole. Il déploie tout l'appareil de la prophétie pour affirmer cette destruction : « Quand vous verrez l'abomination de la désolation, annoncée par le prophète Daniel, s'étaler dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne. » *Dan.*, IX, 27. Il les renvoie donc à Daniel. Il appelle abomination la statue de celui qui s'était emparé de la ville, statue qu'on érigea dans le temple après que tout eut été ravagé ; d'où vient le mot de désolation ajouté à celui d'abomination. Il va même jusqu'à leur dire que plusieurs d'entre eux seront encore vivants quand ces événements s'accompliront : « Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation. »

3. C'est ici surtout qu'il faut admirer, avec la puissance du Christ, le mâle courage de ses disciples, qui prêchèrent dans de telles circonstances, dans un temps où la république des Juifs était si furieusement attaquée, la nation proscrite comme un foyer de révolte, alors que César avait donné l'ordre de l'exterminer. Représentez-vous une mer bouleversée par la tempête, des nuages épais obscurcissant les airs, les naufrages se succédant sans interruption, les pilotes n'osant plus affronter les éléments, les monstres marins venant à la surface des ondes et se liguant avec elles pour engloutir les vaisseaux, la foudre tombant avec fracas, les pirates déchaînés, et de plus, les navigateurs se dressant mutuellement des embûches ; en ce moment, quelqu'un prend des hommes sans expérience,

ne connaissant pas la mer, et leur ordonne de s'asseoir au gouvernail, de manœuvrer un petit navire, un seul, de s'avancer au combat contre une flotte entière, et, malgré le trouble dont ils doivent être saisis, de s'en emparer et de la submerger : c'est quelque chose de pareil qui s'accomplit alors. Les apôtres étaient haïs par les étrangers à titre de juifs; ils étaient lapidés par les Juifs comme ennemis de leurs lois : ils ne trouvaient nulle part un asile. Tout pour eux était semé de précipices, d'écueils et de récifs, dans les villes, les campagnes et l'intérieur des maisons; chacun leur faisait la guerre, les chefs, les gouverneurs, les simples particuliers, les nations entières, tous les peuples à la fois; la perturbation était telle que la parole ne saurait l'exprimer. La race juive était profondément détestée dans tout l'empire romain, à raison des difficultés sans nombre qu'elle avait soulevées.

Difficultés qui auraient dû entraver les progrès de l'Evangile

Et rien de tout cela ne nuisait à la prédication. La ville est prise et brûlée, les habitants sont plongés dans un déluge de maux; et c'est de là que les apôtres sont partis pour s'en aller établir des lois nouvelles et commander à ces mêmes Romains. Chose inouïe, chose incompréhensible! les Romains ont emmené des myriades de Juifs en esclavage; mais tout leur pouvoir échoue contre douze hommes qui combattent nus et sans armes. Quelle parole serait en état de reproduire une telle merveille? Pour faire triompher un enseignement, il faut d'abord que les docteurs inspirent une pleine confiance, qu'ils plaisent ensuite à leurs auditeurs, que la doctrine elle-même soit de nature à devoir être aisément acceptée; ajoutons à ces conditions, que les temps ne sont pas trop profondément agités. Tout ici se présente dans un sens inverse. Les nouveaux docteurs n'étaient pas jugés dignes de foi, et semblaient prendre à tâche de détourner leurs auditeurs de ce qui pouvait les persuader; bien loin d'être aimés, ils étaient un objet de haine, n'ayant pas craint de s'attaquer à ce que les hommes aiment le plus, les mœurs, la patrie, les lois. Ce qu'ils commandaient ne pouvait s'accomplir qu'avec peine; ce qu'ils défendaient ne respirait que le plaisir. Eux et leurs disciples subissaient mille dangers, étaient sujets à mille morts. De plus, les difficultés du temps étaient effrayantes, la guerre, le tumulte et le désordre ne connaissaient plus de bornes; ce qui suffisait assurément à jeter le trouble dans les âmes, en dehors même des dangers personnels. C'est bien le cas de s'écrier : « Qui racontera les puissances du Seigneur, qui pourra jamais célébrer ses louanges? » *Psal.* CV, 2.

Si les frères de Moïse, après tant de merveilles opérées, n'écoutaient pas sa voix, par cela seul qu'ils avaient à pétrir l'argile, comment a-t-on pu persuader à des hommes, sur qui chaque jour était suspendu le glaive de la persécution, qui souffraient des maux intolérables, d'abandonner une vie exempte de soucis pour en embrasser une autre semée de périls, arrosée de sang, et qui n'était qu'une mort permanente, alors surtout qu'on parlait à des étrangers, et souvent à d'implacables ennemis? Supposez qu'on introduisît chez un peuple, dans une cité, dans la plus petite masure, un homme détesté de tous ceux qui l'habitent, pour tenter de les séparer par un semblable intermédiaire de tous les objets aimés, d'un père, d'une mère, d'une femme, d'enfants, ne serait-on pas mis en pièces avant même d'avoir ouvert la bouche? L'homme et la femme seraient-ils à se quereller, il n'aurait pas le temps de franchir le seuil qu'ils se seraient réunis pour l'accabler de pierres. Et, si cet homme abhorré venait imposer des préceptes onéreux, appeler à la philosophie des êtres perdus de mollesse; si, de plus, il entrait en lutte avec des adversaires nombreux, évidemment plus forts que lui, serait-il possible qu'il échappât à la mort? Eh bien, ce qui ne saurait s'accomplir dans une seule maison, le Christ l'a réalisé dans tout l'univers, parmi les précipices et les fournaises, les abîmes et les écueils, la guerre étant déchaînée sur la terre et sur la mer; car c'est à travers tout cela qu'il envoya les médecins du monde. Et si vous voulez savoir les détails de ce siége mémorable, si vous voulez connaître ces famines, ces pestes, ces tremblements de terre, toutes ces horreurs, ouvrez le livre de l'historien Josèphe, lisez, et vous en acquerrez la certitude la plus exacte. De là le langage qu'il tenait : « Soyez sans trouble, car

il faut que toutes ces choses aient lieu... Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé... Cet Evangile sera prêché dans le monde entier.» Les voyant abattus et brisés par la crainte à l'annonce de pareils débuts dans le ministère de la prédication, il les ranime en leur affirmant que l'Evangile devait être prêché partout, en dépit de ces obstacles, et qu'alors viendrait la fin.

4. Voyez-vous comment les choses se passèrent à cette époque, que de combats il fallait soutenir; et cela, dans le principe, quand toute œuvre de bien exige le plus de calme et de tranquillité? Quel était donc l'état des choses? Rien n'empêche que nous ne résumions ce tableau. Premièrement, la guerre faite par les séducteurs : « Viendront alors, a-t-il dit, les faux christs et les faux prophètes; » deuxièmement, celle des Romains : « Vous entendrez parler de combats; » troisièmement, la famine qui doit survenir; quatrièmement, les pestes et les tremblements de terre; cinquièmement, les persécutions : « On vous livrera à la mort; » sixièmement : « Vous serez un objet de haine pour tous à cause de mon nom; » septièmement, ils se trahiront et se haïront les uns les autres : c'est ici la guerre civile. Après cela viendront les faux christs et les faux frères; puis encore, « la charité d'un grand nombre se refroidira; » et c'est là le malheur capital, source de tous les autres. Voyez-vous que de guerres et que de guerres inouïes? C'est néanmoins à travers tous ces obstacles et d'autres plus grands, puisqu'à la guerre civile se joindra la guerre domestique, c'est alors que la prédication triomphera dans tout l'univers, selon cette parole : « Cet Evangile sera prêché dans le monde entier. » Où sont maintenant ceux qui, sous prétexte de fortifier la doctrine de l'Eglise, y veulent introduire la fatalité des successions et des révolutions amenées par le temps? Qui jamais a raconté qu'un autre christ se soit montré dans le monde, que rien de semblable ait antérieurement eu lieu.

Ils inventent cependant et débitent bien des fables, comme ces myriades de siècles qu'ils prétendent s'être écoulés déjà. Mais leur imagination ne pouvait pas aller jusque-là. De quelle révolution voulez-vous donc parler? Ni la destruction de Sodome et de Gomorrhe, ni le déluge universel ne sont arrivés une seconde fois. Combien de temps encore jouerez-vous avec cette fantasmagorie de révolutions et de successions? — Et comment, m'objecterez-vous, se fait-il que bien des choses soient prédites et s'accomplissent? — C'est parce que vous vous êtes privés vous-mêmes du secours divin, et que, trahissant vos propres intérêts, vous vous êtes jetés en dehors de la Providence; c'est pour cela que le démon mène et change à son gré les événements de votre vie. Il n'a pas la même action sur les saints, pas même sur nous, quoique nous soyons pécheurs; car nous méprisons souverainement ces choses. Notre vie sans doute est bien coupable; mais, comme nous conservons avec le plus grand soin, grâce à la bonté divine, les enseignements de la vérité, nous sommes supérieurs aux embûches des démons. Et que sont enfin ces successions dont on nous parle? Iniquité et confusion, pas autre chose; l'idée que tout est conduit par le hasard, va même à l'encontre de la raison et de la justice. — S'il n'en était pas ainsi, m'objecterez-vous, comment celui-là serait-il riche et cet autre indigent? — Je l'ignore. Pour le moment, ce dont je voudrais vous persuader, c'est qu'il ne faudrait pas tout scruter de la sorte, ni croire que les choses vont à l'aventure, poussées par un aveugle destin. De ce que vous en ignorez quelques-unes, vous ne devez pas en supposer d'autres qui ne sont pas. Mieux vaut accepter noblement une certaine ignorance, que vouloir bon gré mal gré tout savoir.

Quand la cause nous reste cachée, nous pouvons encore être guidés par la raison; mais quand on en invente une fausse, ne connaissant pas la vraie, on n'apercevra pas aisément celle-ci; il faudra beaucoup plus d'application et de travail pour se dépouiller d'abord des idées préconçues. Sur des tablettes vierges, on écrit aisément ce qu'on veut; il n'en est plus de même quand elles sont déjà remplies, puisqu'on doit commencer alors par effacer ce qui avait été mal fait. Le médecin qui ne donne aucun remède est bien préférable à celui qui en administre de mauvais. Celui qui bâtit d'une manière peu solide est bien

Sur des tablettes on ne peut écrire si elles sont remplies, qu'après avoir préalablement effacé ce qui s'y trouve.



au-dessous de celui qui ne construit pas. La terre qui ne produit rien est de beaucoup supérieure à celle qui ne produit que des épines. Ne nous hâtons donc pas de prétendre tout savoir, sachons nous résigner à certaines obscurités, de peur que, si nous trouvons quelqu'un qui puisse les faire disparaître, nous ne lui causions un double labeur. Souvent, pour avoir méconnu ce principe, on n'est plus sorti d'une fausse doctrine dans laquelle on était une fois tombé : c'était désormais une maladie incurable. Arracher les mauvaises herbes d'un champ, c'est un tout autre travail qu'ensemencer une terre où rien n'a germé. Dans un cas, il faut commencer par détruire pour édifier ensuite ; dans l'autre, les âmes sont toutes préparées.

Pourquoi donc tel homme est-il riche? Je vous le dirai maintenant. Pour l'un, c'est un don de Dieu; pour l'autre, c'est une simple permission divine; pour un autre encore, c'est une disposition particulière de la Providence que nous ne pouvons pas expliquer. Voilà qui est court et simple. — Comment Dieu fait-il riche, me direz-vous, le fornicateur, l'adultère, le corrupteur, celui qui fait un mauvais usage des richesses? — C'est une chose qu'il ne fait pas, mais qu'il permet; or, c'est bien différent de faire ou de permettre. — Pourquoi même permet-il? — Parce que le temps du jugement n'est pas encore venu, pour que chacun reçoive selon son mérite. Quoi de plus pervers que ce riche qui ne donnait pas même à Lazare les miettes de ses repas? Aussi fut-il le plus malheureux des êtres; il n'eut pas une goutte d'eau pour étancher sa soif, à cause principalement qu'il s'était montré sans pitié dans l'opulence. De deux hommes vivant dans l'iniquité, qui ne jouissent pas ici-bas des mêmes avantages, dont l'un est riche et l'autre indigent, le premier sera traité là-haut d'une manière bien plus sévère que le second.

5. Vous le voyez, le supplice s'aggrave à raison des biens qu'on avait reçus en ce monde. Lors donc que vous apercevez un riche heureux dans l'iniquité, gémissez, versez des larmes; car sa fortune augmentera son malheur. De même que ceux qui ont beaucoup péché et ne veulent pas faire pénitence accumulent sur eux un trésor de colère; de même, ceux qui n'ont pas été châtiés ici-bas et qui ont toujours vécu dans la prospérité, subiront un plus grand supplice. Je puis vous le prouver, si vous le voulez bien, sans porter votre pensée sur la vie future, uniquement par un exemple tiré de la vie présente. Lorsque le bienheureux David eut commis le mal avec Bersabée, dans les reproches qui lui furent adressés par le prophète, ce qui ressort le plus, c'est qu'il eût payé de cette ingratitude les bienfaits dont il avait été comblé. Entendez le langage que Dieu lui tient : « Ne t'ai-je pas donné l'onction royale? ne t'ai-je pas arraché des mains de Saül, en te donnant tout ce qui avait appartenu à ton maître, avec la maison entière d'Israël et de Juda? Si cela t'eût semblé peu, j'en eusse ajouté tout autant. Pourquoi donc as-tu fait le mal en ma présence? » II *Reg.*, XII, 7-9. Les châtiments des mêmes péchés ne sont pas, en effet, toujours les mêmes; ils varient dans bien des cas, suivant l'époque, les personnes, la dignité, l'instruction et beaucoup d'autres choses semblables.

Pour rendre ceci plus clair, je prends pour exemple un péché, la fornication; et voyez de combien de manières il est puni, en consultant seulement les saintes Ecritures. Si quelqu'un a commis la fornication avant la loi, il est puni d'une manière; et c'est Paul qui nous l'apprend : « Quiconque a péché sans la loi, périra de même sans la loi. » *Rom.*, II, 12. A-t-on commis le même crime sous le règne de la loi, on sera puni d'une manière bien plus rigoureuse : « Quant à ceux qui ont péché sous la loi, c'est par la loi même qu'ils seront jugés. » *Ibid.* Est-ce un prêtre qui s'est rendu coupable, sa dignité rend le châtiment tout autrement terrible. Aussi punissait-on simplement de mort les jeunes filles qui avaient prévariqué, tandis que les filles des prêtres mouraient par le feu, le législateur voulant nous faire entendre par là quelle serait la peine du prêtre lui-même; car, si la jeune fille subit un plus grave châtiment par la raison qu'un prêtre est son père, bien plus le prêtre lui-même. Il a été fait violence à une femme, elle n'est pas châtiée; c'est une femme riche, ou bien une femme pauvre qui a

péché, le châtiment ne saurait être égal. Cela ressort de ce que nous disions tout à l'heure touchant le crime de David.

Quelqu'un est-il tombé dans la fornication depuis l'avénement du Christ, mais n'étant pas encore initié, il sera plus sévèrement puni que tous ceux dont nous avons parlé; mais le même crime a-t-il été commis après le bain sacré du baptême, rien qui l'atténue, rien qui le console. Paul nous le montre bien en disant : « Si quelqu'un a fait mépris de la loi de Moïse, il est mis à mort sans pitié devant deux ou trois témoins. » *Hebr.*, x, 28. Pouvez-vous imaginer alors quel sera le supplice de celui qui foule aux pieds le *Fils même* de Dieu, qui profane le sang de la nouvelle alliance, dans lequel il a été sanctifié, qui répond par l'outrage à la grâce de l'Esprit saint? Un prêtre aujourd'hui se rend-il coupable du même désordre, c'est ici surtout le comble du mal. Avez-vous vu combien un même péché présente de différences? Il n'est pas avant la loi ce qu'il est ensuite, ni pour le simple particulier ce qu'il est pour le prêtre, ni pour la femme pauvre ce qu'il est pour la femme riche; il n'est pas non plus la même chose de nos jours dans le catéchumène, le fidèle et le prêtre. Il diffère beaucoup aussi selon le degré d'instruction : « Celui qui sait la volonté de son Maître et qui ne l'accomplit pas, sera plus sévèrement puni. » *Luc.*, XII, 47.

Le supplice augmente encore quand le péché vient après des exemples si nombreux et si frappants. Le Seigneur peut nous dire: Et même à cette vue vous n'avez pas fait pénitence, bien que la religion vous inonde de ses splendeurs. De là les reproches qu'il adresse à Jérusalem : « Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, et tu n'as pas voulu ! » *Luc.*, XIII, 34. Le danger du luxe et de la mollesse, vous le voyez dans l'histoire de Lazare. L'aggravation du mal par le lieu, le Christ vous la déclare lui-même: « Entre le temple et l'autel. » Pour les circonstances du délit : « Il n'est pas étonnant qu'on surprenne quelqu'un à voler, car il vole pour soutenir une vie défaillante; » *Prov.*, VI, 30; et encore: « Tu as égorgé tes fils et tes filles, ajoutant ce crime à toutes tes fornications, à toutes tes turpitudes. » *Ezech.*, XVI, 20. Voici quant à la personne outragée : « Si quelqu'un pèche contre un homme, on priera pour lui; mais, s'il pèche contre Dieu, comment lui donnera-t-on le secours de la prière? » I *Reg.*, II, 25. Pour ceux qui surpassent en négligence les pécheurs même les plus désespérés, voici le reproche que Dieu leur fait par son prophète : « Tu n'as pas même égalé la justice des nations. » *Ezech.*, V, 7. Ne sommes-nous pas corrigés par l'exemple des autres : « Elle a vu sa sœur, et sa conduite l'a justifiée. » *Ibid.* Avons-nous été spécialement protégés : « Si de tels prodiges s'étaient accomplis dans Tyr et dans Sidon, elles auraient fait jadis pénitence. Du reste, le sort de Tyr et de Sidon sera moins rigoureux que celui de cette ville. » *Matth.*, XI, 21-22. Quelle précision dans ce langage, et comme il est évident que la peine des mêmes péchés n'est pas toujours la même! Lorsque la longanimité du Seigneur n'a produit en nous aucun bien, nous n'avons fait qu'aggraver notre supplice; et Paul nous l'enseigne encore : « Par ton insensibilité, par l'impénitence de ton cœur, tu accumules contre toi des trésors de colère. » *Rom.*, II, 5.

Exhortation morale.

Le sachant, ne nous laissons pas scandaliser ni troubler par les choses qui nous arrivent, ne nous livrons pas à la tempête de nos pensées; mais, nous soumettant aux incompréhensibles dipositions de la divine Providence, appliquons-nous à la pratique de la vertu, fuyons l'iniquité; et nous obtiendrons les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXVI.

« Alors, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient vers les montagnes; que celui qui est à couvert ne descende pas pour retirer quelque chose de sa maison; que celui qui est dans les champs, ne revienne pas prendre ses habits, » et la suite.

1. Après avoir parlé des malheurs qui devaient fondre sur la ville et des épreuves que les apôtres

auraient à subir, après avoir annoncé qu'ils seraient invincibles et qu'ils parcourraient l'univers, il expose de nouveau les calamités des Juifs, faisant contraster avec ces images lugubres la gloire dont ses ministres se couvriraient en instruisant tous les hommes. Remarquez de quelle façon il peint la guerre future, comment il en retrace au vif l'atrocité par des détails qui semblent sans importance. « Alors, dit-il, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient vers les montagnes. » Alors, quand donc? Quand ces choses arriveront, quand l'abomination de la désolation se dressera dans le lieu saint, ce qui me paraît s'appliquer aux armées. —Fuyez alors; car vous n'aurez plus désormais aucun espoir de salut. — Dans les guerres désastreuses qu'ils avaient plus d'une fois endurées, de la part de Sennachérib, par exemple, et puis de la part d'Antiochus, ils s'étaient toujours relevés; dans la dernière, quand leur pays était envahi par l'ennemi, le temple aux mains des étrangers, les Macchabées avaient attaqué les envahisseurs et changé la face des affaires. Pour qu'ils ne s'imaginent pas qu'un pareil changement doive maintenant se produire, il détruit en eux toute illusion. A peine s'ils pourront échapper eux-mêmes, dépouillés de tout. Aussi ne permet-il pas à ceux qui se trouveront en lieu sûr de rentrer dans leur maison pour en retirer leurs habits: il ne saurait mieux leur retracer les maux inévitables dont ils seront assaillis, l'impossibilité de se soustraire à la catastrophe finale, dès qu'on y serait une fois tombé. Il ajoute, exprimant toujours la même pensée : « Que ceux qui sont dans les champs ne revienent pas dans leur maison pour en retirer leurs habits. » Si la maison doit être abandonnée par ceux qui s'y trouvent, beaucoup moins doivent s'y réfugier ceux qui en sont dehors.

Après la mort du Christ les Juifs ne devaient plus avoir d'espoir.

« Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourrissent; » aux premières, parce qu'il ne leur est pas facile de fuir, avec le fardeau qu'elles portent; aux dernières, parce qu'elles seront retenues et comme enchaînées auprès de leurs tendres nourrissons, qu'elles ne pourront pas même sauver. Il est aisé de prendre ou de laisser l'argent ou les habits; mais comment échapper aux liens imposés par la nature? comment une femme enceinte serait-elle agile, et la nourrice abandonnerait-elle son enfant? Il insiste, et par de nouveaux traits, il montre la grandeur de la catastrophe : « Priez pour que votre fuite n'ait pas lieu pendant l'hiver ou le jour du sabbat; car alors aura lieu une tribulation si grande qu'il n'en fut jamais de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à ce moment, et qu'il n'en existera jamais. » Evidemment donc, le discours s'adresse aux Juifs, et sur eux se déchaîneront les maux dont il est ici parlé. Les apôtres, en effet, ne devaient pas observer le sabbat, ni même se trouver dans la Palestine dans le temps où Vespasien viendrait accomplir la prophétie; le plus grand nombre seront morts à cette époque, et ceux qui resteront se trouveront dans d'autres parties du monde. Pourquoi désire-t-il que la fuite n'ait lieu ni dans l'hiver ni dans le sabbat? D'une part, à cause des difficultés de la saison, et, de l'autre, par respect pour la loi. Il faudra fuir, fuir avec précipitation; et dans ce tumulte les Juifs craindraient de manquer à la loi; la fuite ne serait pas plus facile en hiver. De là cette parole : « Priez. Alors aura lieu une tribulation telle qu'on n'en vit et telle qu'on n'en verra jamais de pareille. » N'allez pas vous persuader que ce sont là des expressions hyperboliques; parcourez les livres de Josèphe, et vous verrez qu'elles renferment l'exacte vérité.

On ne dira pas que cet historien amplifie les malheurs de son peuple, parce qu'il avait embrassé la foi et pour accréditer la prophétie; non, il était resté juif, il comptait parmi les plus zélés sectateurs de Moïse, après la venue même du Christ. Que raconte-t-il donc? Qu'il n'est pas de tragédie comparable à ces malheurs, que jamais semblable guerre n'envahit une nation. La famine fut si terrible que les mères elles-mêmes mangèrent leurs enfants, qu'il y eut des querelles et des combats à ce sujet, que beaucoup d'enfants déjà morts furent arrachés au sein maternel pour être dévorés. Volontiers donc je demanderais aux Juifs d'où vient que la colère du ciel s'est déchaînée sur eux avec une telle vio-

lence, au point que leur infortune a surpassé, non-seulement celles qu'ils avaient éprouvées eux-mêmes, mais encore tout ce qui pouvait être arrivé de pareil dans le monde entier. N'est-il pas manifeste que le crucifiement est la cause de ces calamités? Tous les hommes le diront; mais, après tous les hommes, ou même avant, la vérité des faits le proclamera.

Examinez, je vous prie, quelle doit être la grandeur d'une catastrophe à laquelle on ne peut rien comparer ni dans les temps antérieurs, ni dans les siècles suivants. Non, rien de semblable dans l'univers entier, dans toute la durée des âges; l'intelligence elle-même ne saurait rien imaginer de semblable. Il le fallait, c'était justice; car l'homme n'a dans aucun temps commis ou pu commettre un forfait aussi grand. C'est pour cela que le Seigneur dit : « Alors aura lieu une tribulation telle qu'il n'en fut et n'en sera jamais de pareille. Et, si les jours n'en eussent été abrégés, toute chair aurait été détruite; mais ces jours seront abrégés à cause des élus. » C'est un signe qui nous manifeste que les Juifs étaient dignes d'un supplice encore plus affreux que celui dont il est parlé; les jours sont ici ceux de la guerre et du siége. Voici donc le sens de ces paroles : Si la guerre qui leur était faite par les Romains avait duré plus longtemps, tous les Juifs auraient péri; car l'expression « toute chair » s'applique à la nation juive, et comprend non-seulement les Juifs habitant la Palestine, mais encore ceux du dehors. Les premiers n'étaient pas les seuls contre lesquels fut dirigée cette guerre d'extermination : dans toutes les contrées du monde, ils étaient persécutés et proscrits, la haine les poursuivait partout.

2. Que faut-il entendre ici par les élus? Les fidèles vivant au milieu de ce peuple. Pour que les Juifs n'eussent pas à dire que la prédication de l'Evangile et l'adoration du Christ avaient attiré sur eux tous ces malheurs, il leur montre que les fidèles, loin d'être pour eux la cause d'un mal, les ont préservés d'une entière destruction. Si le Seigneur eût permis, en effet, que la guerre se fût prolongée, rien ne serait resté de la nation juive. C'est pour préserver d'un tel malheur ceux de cette nation qui avaient embrassé la foi, qu'il arrête le désastre et met un terme à cette fatale guerre.

« A cause des élus, ces jours seront abrégés. » Il tenait ce langage pour laisser une consolation aux disciples vivant parmi les Juifs, pour ranimer leur courage, en leur faisant espérer qu'ils ne périraient pas avec les autres. Si, dès le temps présent, il a pour les fidèles de tels égards qu'il sauve tous les autres à cause d'eux, qu'il laisse subsister par considération pour les chrétiens les débris de la nation juive, quel honneur ne leur accordera-t-il pas quand sera venu le temps des couronnes? C'est encore un motif de consolation qu'il leur fournit, en leur apprenant à ne pas trop s'affliger des périls qui les menacent, vu que leurs frères les subissent également, et sans aucun avantage, uniquement pour leur malheur. Il ne se borne pas à les consoler, il les détourne ainsi petit à petit, et sans qu'il y paraisse, des mœurs de leurs aïeux. S'il ne doit plus survenir de changement, si le temple ne se relève pas de ses ruines, il est évident que la loi doit cesser. Il ne dit pas ouvertement une telle chose, il ne fait que l'insinuer par la prédiction de ce vaste bouleversement. S'il ne parle pas d'une manière plus claire, c'est pour ne pas les effrayer avant le temps. Aussi n'est-ce pas dès le principe qu'il aborde un semblable sujet; il n'y vient qu'après avoir déploré le sort de la ville et mis ses disciples dans le cas de lui faire remarquer les assises du temple et de l'interroger : c'est donc la nécessité de leur répondre qui l'amène à leur dévoiler l'avenir. Observez ici les sages dispositions prises par l'Esprit saint : Jean n'a rien écrit de tout cela, de peur de paraître avoir fait une prophétie sous la dictée des événements; car sa vie se prolongea bien au delà du renversement de la ville. Ce sont ceux qui moururent avant qui nous ont fait la description de cette catastrophe, pour que la puissance de la prophétie ne fût obscurcie d'aucun côté.

« Si quelqu'un vous dit alors : Ici ou là est le Christ, ne le croyez pas. De faux christs et de faux prophètes se lèveront, ils opèreront des signes et des prodiges, au point qu'ils séduiront, si possible était, les élus eux-mêmes. Voilà que je vous l'ai prédit. Si l'on vient donc vous dire :

Il est dans le désert, ne vous y rendez pas : il est dans les antres, ne le croyez pas non plus. Comme l'éclair part de l'Orient et brille jusque dans l'Occident, ainsi rayonnera tout à coup l'avénement du Fils de l'homme. Partout où sera le corps, là se réuniront les aigles. » Ayant terminé ce qui concerne Jérusalem, il passe à son second avénement, il leur en fait connaître les signes, non-seulement pour leur bien, mais encore pour le nôtre et pour celui des générations qui viendront après nous. « Alors, » quand donc? Ce mot, comme je l'ai souvent remarqué, ne rattache pas d'une manière immédiate les événements qui sont ensuite exposés à ceux qui précèdent. Quand le Sauveur a voulu marquer une série de faits sans interruption, il s'est exprimé de la sorte : « Aussitôt après les tribulations de ces jours. » *Matth.*, XXIV, 29. Il n'en est plus de même ici ; le mot alors indique simplement que les choses dont il va parler arriveront dans le temps déterminé. Pareillement, lorsque l'Evangéliste dit : « En ces jours-là vint Jean-Baptiste, » *Matth.*, III, 1, il ne veut pas dire que les faits qu'il va raconter aient immédiatement suivi ceux dont il s'occupait tout à l'heure, puisqu'ils n'auront lieu que bien des années après. En effet, à peine a-t-il raconté la naissance du Christ, la venue des mages et la mort d'Hérode, qu'il ajoute aussitôt : « En ces jours-là vint Jean-Baptiste ; » trente ans devaient cependant s'écouler auparavant. C'est l'usage de l'Ecriture de coordonner ainsi les événements dont elle fait l'histoire.

Voilà comment, dans ce passage, omettant tout le temps qui devait s'écouler entre la ruine de Jérusalem et les signes avant-coureurs de la fin du monde, le Christ en vient tout à coup à la description de ces signes. « Si quelqu'un vous dit alors : Ici ou là est le Christ, ne le croyez pas. » Il prémunit ses disciples en les tenant en garde contre cette détermination de lieu, en leur faisant connaître les caractères de sa venue et les prestiges des séducteurs. Ce ne sera pas alors comme la première fois où son apparition avait eu lieu dans Bethléem, dans un petit coin du monde, personne n'en étant instruit au commencement; il se manifestera d'une manière éclatante, avec une irrésistible splendeur, de telle sorte que la chose n'aura pas besoin d'être proclamée. Il est certain, en effet, qu'il ne s'enveloppera plus dans les voiles du mystère. Observez qu'il ne parle plus de la guerre en ce moment, ne voulant pas qu'on puisse confondre avec un tel sujet ce qui regarde sa seconde venue ; mais il parle des hommes qui s'efforceront de tromper les autres. Les faux docteurs qui parurent au temps des apôtres n'eurent qu'une trop grande force de séduction : « Ils viendront, avait dit le Sauveur, et beaucoup se laisseront séduire par eux. » Ils seront surpassés néanmoins par ceux qui paraîtront aux approches de la fin du monde; « car ils opéreront des signes et des prodiges tels qu'ils induiront en erreur, si c'était possible, les élus eux-mêmes. » Dans ce verset, il est évidemment question de l'Antechrist et de quelques-uns de ses ministres. Voici comment en parle Paul, après l'avoir appelé l'homme du péché, le fils de la perdition : « Donc sa venue s'accomplira d'une manière conforme aux œuvres de Satan, avec toute la puissance, les signes et les prestiges du mensonge, avec toutes les illusions de l'injustice, pour le malheur de ceux qui périront. » I *Thessal.*, II, 9. Voyez de quelles précautions le divin Maître entoure ses disciples : — N'allez pas dans le désert, n'entrez dans aucun réduit. — Il ne leur dit pas : Allez, mais ne croyez pas. Non; il leur dit : N'entrez ni ne sortez. Il y aura là un grand danger de séduction, puisque des prodiges se feront dans ce but.

3. Après avoir dit comment son ennemi viendrait, qu'on le verrait dans un lieu déterminé, il dit comment il viendra lui-même. Et comment viendra-t-il? Comme l'éclair part de l'Orient et brille jusque dans l'Occident, ainsi rayonnera l'avénement du Fils de l'homme. « Partout où se trouvera le corps, là se réuniront aussi les aigles. » Comment paraît l'éclair? Il n'a pas besoin de se faire annoncer, rien ne le précède ; il brille à la fois partout; ceux qui sont renfermés dans leur maison, ou même dans leur lit, l'aperçoivent. Ainsi sera cet avénement ; on le verra de tous les points du monde, tant sera vif le rayonnement de sa gloire. Le Sauveur nous en donne un autre



signe. « Où sera le corps seront aussi les aigles ; » ce qui s'applique aux chœurs des anges, des martyrs et de tous les saints. Il annonce ensuite des prodiges effrayants. Quels sont ces prodiges ? « Aussitôt après les tribulations de ces jours, le soleil s'obscurcira. » Quels sont les jours dont il annonce les tribulations ? Les jours de l'Antechrist et des pseudo-prophètes. Alors, en effet, auront lieu de grandes tribulations, tant nombreux seront les séducteurs. Mais la durée n'en sera pas longue. Si la guerre des Juifs est abrégée par égard pour les élus, beaucoup plus le sera cette épreuve, et pour la même raison. Aussi ne dit-il pas simplement : « Après ces tribulations, » mais bien : « Aussitôt après les tribulations de ces jours, le soleil s'obscurcira ; » tous ces événements seront en quelque sorte simultanés. A peine les faux prophètes et les faux christs seront-ils venus jeter le monde dans le trouble, que lui-même apparaîtra ; et ce ne sera pas un trouble ordinaire que celui dont le monde sera saisi.

Comment donc viendra le Juge ? Au milieu de la création transformée ; car « le soleil s'obscurcira ; » il ne sera pas détruit, mais éclipsé par l'éclat du Fils de l'homme. « Et les étoiles tomberont. » A quoi serviraient-elles désormais, la nuit ne devant plus se produire ? « Et les vertus des cieux seront ébranlées ; » et cela se comprend sans peine à la vue d'un pareil changement. Si, lorsque les astres furent créés, elles furent transportées d'admiration et d'une sorte d'effroi, selon cette parole de l'Ecriture : « Quand les astres furent faits, tous les anges me louèrent d'une voix puissante ; » *Job.*, XXXVIII, 7 ; comment n'éprouveraient-elles pas un plus profond ébranlement, une terreur plus grande, en voyant les serviteurs de leur commun Maître soumis au plus rigoureux examen, le monde entier comparaissant au tribunal redoutable, tous les hommes, depuis Adam jusqu'à cet avénement même, venant rendre compte de tout ce qu'ils ont fait ?

« Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme, » c'est-à-dire la croix, plus éclatante que le soleil ; car le soleil s'obscurcit et se cache, tandis que la croix rayonne ; ce qui n'aurait pas lieu si la lumière qu'elle répand n'était pas plus brillante que celle de cet astre. Mais pourquoi ce signe est-il déployé ? Pour confondre pleinement l'impudence des Juifs. C'est avec un tel instrument de justification et de gloire, que le Christ vient s'asseoir sur son tribunal ; avec ses blessures, il étale à tous les regards sa mort ignominieuse. « Alors les tribus gémiront. » Il ne sera plus nécessaire de dresser leur acte d'accusation, dès qu'elles auront aperçu la croix : elles gémiront, parce que la mort du Sauveur aura été stérile pour elles, parce qu'elles ont crucifié celui qu'il fallait adorer. Voyez-vous sous quelles sombres couleurs il peint son avénement ? Voyez-vous comme il relève aussi l'âme de ses disciples ? Après avoir d'abord présenté des choses lugubres, il déroule un spectacle de joie, pour les consoler et les raffermir. Il rappelle de nouveau sa résurrection, il réhabilite la croix d'une manière éclatante, afin de dissiper en eux toute honte et toute douleur, puisque lui-même vient précédé de ce signe, ériger cet étendard. Un prophète avait dit : « Ils verront celui qu'ils avaient transpercé. » *Zach.*, XII, 10. Voilà pourquoi les tribus gémiront, ne pouvant pas douter qu'il ne soit le même.

Après avoir ainsi mentionné la croix, il ajoute : « On verra le Fils de l'homme venant, » non sur la croix, mais « sur les nuées du ciel, avec une grande gloire et une grande majesté. » *Joan.*, XIX, 37. De ce que l'image de la croix vous est offerte, n'allez pas vous représenter ici quelque chose de triste, semble dire l'historien sacré : « Il viendra avec une grande puissance et une grande majesté. » Si la croix le précède, c'est pour que l'iniquité des hommes soit par là même condamnée : tel un homme frappé d'un coup de pierre, montre la pierre elle-même ou ses vêtements ensanglantés. Il descendra sur les nuées ; il était monté de même. A cet aspect, « les tribus gémiront. » Là ne s'arrêtera pas leur malheur ; elles gémiront, parce qu'elles prononceront elles-mêmes leur jugement et leur condamnation. L'Evangéliste reprend : « Il enverra ses anges avec une grande trompette, et des quatre vents ils réuniront les élus,

d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. » En entendant ces paroles, songez au supplice de ceux qui seront laissés ; c'est une aggravation de leurs peines éternelles. Comme il était dit plus haut que les hommes s'écrieraient : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, » *Matth.*, XXIII, 39, ainsi nous est-il dit maintenant qu'ils se lamenteront. Les ayant entretenus de guerres désastreuses, il veut qu'ils sachent bien qu'après les maux de la vie présente, viennent encore les tourments de l'éternité ; et c'est pour cela qu'il nous présente l'image de la désolation, les malheureux séparés des élus et bientôt précipités dans la géhenne. Voilà donc qu'il ranime de nouveau ses disciples, en leur montrant de quels malheurs ils seront délivrés, de quels biens ils jouiront.

Pourquoi le Sauveur convoquera-t-il tous les hommes par le ministère de ses anges.

4. Et pourquoi les convoque-t-il par le ministère des anges, devant lui-même venir avec un tel éclat ? C'est encore un honneur qu'il leur fait. Paul ajoute qu'ils seront enlevés dans les nuées. Voici ce qu'il dit de plus, en parlant de la résurrection : « Le Seigneur lui-même descendra du ciel sur l'ordre, à la voix de l'archange. » I *Thessal.*, IV, 15. Ainsi donc, après la résurrection, les anges réuniront les élus, et les nuées les enlèveront ; tout cela dans un instant, en un clin d'œil. Le juge ne se tient pas là-haut, se contentant de les appeler ; il descend lui-même au son de la trompette. Mais pourquoi ces trompettes et ce bruit ? C'est le réveil, c'est le triomphe ; et c'est aussi la stupeur et le désespoir de ceux qui seront laissés. Malheur à nous à cause de ce jour terrible ; ces choses devraient nous remplir de joie, et voilà qu'elles nous jettent dans l'angoisse, l'abattement et la frayeur. Est-ce que je suis le seul envahi par de telles impressions, et vous réjouiriez-vous en m'entendant ? Seriez-vous calmes pendant que le frisson me saisit à mesure que je parle, pendant que je suis dans un abîme de douleur et que les gémissements oppressent ma poitrine ? Ce n'est pas tout cet appareil qui me fait trembler ; c'est ce qui vient immédiatement après dans l'Evangile, la parabole des vierges, celle des talents à faire valoir, celle du mauvais serviteur. Voilà pourquoi je pleure, en considérant de quelle hauteur nous tomberons, quels biens nous aurons à jamais perdus, et par notre faute incessante, pour n'avoir pas voulu montrer un peu de zèle. S'il fallait subir un long et pénible travail, si la loi nous imposait un joug difficile à porter, encore devrions-nous mettre tout en œuvre. Mais enfin, la négligence semblerait avoir quelque excuse, frivole à la vérité, plausible néanmoins en apparence : elle invoquerait la rigueur des préceptes, le poids accablant du labeur, la longue durée de l'épreuve.

Les choses étant ce qu'elles sont, nous ne pouvons rien prétexter de pareil ; et c'est là ce qui nous sera plus cuisant alors que la pensée même de la géhenne, de voir que la crainte d'un labeur de quelques instants, d'une légère sueur, nous aura fait perdre le ciel et les biens inénarrables de l'éternité. En effet, bien court est le temps de la vie présente, bien petit le travail qu'il nous faut accomplir ; et nous manquons de courage, et nous restons dans l'apathie. Vous combattez sur la terre, et la couronne est dans les cieux ; vous êtes persécuté par les hommes, et Dieu vous comble d'honneur ; vous avez à courir deux jours seulement, et votre palme brillera dans les siècles des siècles ; la lutte a lieu dans un corps qui se dissout, et la gloire est dans l'incorruptibilité. De plus, songeons que nous refuserions en vain de souffrir quelque chose pour le Christ, et que nous n'échapperons nullement à la nécessité de la souffrance. Si vous ne mourez pas pour le Christ vous ne serez pas immortels pour cela ; si pour le Christ vous ne répandez pas vos richesses, n'espérez pas pour cela les emporter avec vous. Il ne vous demande que ce que vous donneriez également d'une manière inévitable, parce que vous êtes mortel. Il veut que vous fassiez de votre plein gré ce que vous ferez toujours forcément. La seule chose qu'il exige, c'est que vous le fassiez pour lui ; car c'est la nature elle-même qui vous soumet à cette succession d'épreuves et de douleurs. Voyez donc comme la lutte est facile.

Ce qu'il vous faut nécessairement souffrir, dit le divin Maître, consentez à le souffrir pour moi ; ajoutez simplement cette condition, et je

tiendrai cela pour une obéissance méritoire. L'or que vous emprunteriez à d'autres, recevez-le de moi : vous le posséderez avec plus de fruit et de sécurité. La milice que vous exerceriez sous un autre drapeau, exercez-la sous le mien; et la récompense que je vous donnerai l'emportera de beaucoup sur vos fatigues. Partout ailleurs, qu'il s'agisse de prêt, d'achat, de milice même, vous préférez celui qui donne le plus; vous ne repoussez que le Christ, qui cependant donne infiniment plus que les autres. Quelle est donc cette antipathie? Quelle est cette résistance? Quelle indulgence méritez-vous, comment pourriez-vous justifier votre conduite, quand les choses qui vous font préférer l'homme à l'homme, ne vous déterminent pas à préférer Dieu à l'homme? Pourquoi confiez-vous à la terre votre trésor? Déposez-le dans mes mains. Ne vous semble-t-il pas que le Seigneur vous offre plus de garantie que la terre? Celle-ci se borne à vous rendre le dépôt, souvent même elle ne vous le rend pas : le Seigneur ajoute à ce dépôt la récompense qu'il a lui-même méritée en vous le conservant. Tel est l'amour qu'il a pour nous. Voulez-vous prêter à usure, il est toujours disposé à recevoir; ensemencer, de même; bâtir une maison, il vient à vous en disant : Bâtissez sur mon fonds. Pourquoi vous réfugier auprès des pauvres, frapper à la porte des hommes, qui sont des mendiants comme vous? Courez à Dieu, qui, pour de légers sacrifices, vous donnera de grands biens. Mais voilà des leçons que nous ne supportons même pas; nous refusons de les entendre, et nous nous précipitons vers tout ce qui produit les querelles et les combats, les hostilités de tout genre, les procès et les calomnies.

5. N'est-ce donc pas avec justice que Dieu se détourne et se venge, puisqu'il ne cesse de s'offrir à nous pour essuyer de continuels refus? Tout le monde en conviendra sans peine. — Que vous vouliez vous parer de mes ornements, vous couvrir de mes armes, vous envelopper de mon manteau, vous asseoir à ma table, marcher par mon chemin, recevoir mon héritage, habiter la patrie et recevoir le droit de cité dans la ville dont je suis l'architecte et l'artisan, que vous vouliez vous construire une demeure au milieu de mes pavillons, non-seulement je n'exige aucune rétribution pour ce que je vous aurai donné, mais encore je vous récompenserai moi-même, nous dit le Seigneur, de ce que vous avez voulu vous servir de mes biens. Que pouvez-vous comparer à cette munificence? Je suis père, je suis frère, époux, maison, nourriture, vêtement, racine et base, tout ce que vous pouvez désirer; et je n'ai besoin de rien. Je vous servirai même, car je suis venu pour servir, et non pour être servi. Je suis un ami, un membre du même corps, la tête, une sœur, une mère, je suis tout; et je ne vous demande que de m'apporter votre confiance. Je suis devenu pauvre pour vous, pour vous j'ai mendié, pour vous je suis monté sur la croix et descendu dans le sépulcre; là-haut, j'intercède pour vous auprès de mon Père, et je m'étais fait suppliant ici-bas pour me présenter à mon Père en votre faveur. Vous êtes tout pour moi, un frère, un cohéritier, un ami, un membre.

Le Christ est tout pour nous.

Que désirez-vous de plus? Pourquoi repoussez-vous celui qui vous aime tant? Comment vous fatiguez-vous pour ce monde et puisez-vous ainsi dans un vase percé? Voilà bien ce que c'est que de prendre de la peine pour le temps présent. Pourquoi frapper l'air ou le feu? pourquoi courir en vain? Est-ce que tout art n'a pas un but? C'est ce que personne ne conteste. Or, montrez-moi le but de vos préoccupations terrestres. Vous ne le pourrez pas. « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité. » *Eccle.*, I, 1. Allons aux tombeaux, et là, montrez-moi un père, une épouse. Où sont maintenant, et celui qui portait des habits d'or, et celui qui était porté sur un char éclatant, l'homme qui commandait aux armées, qui ceignait le baudrier, qui s'entourait de hérauts d'armes, celui qui faisait mourir les uns et jetait en prison les autres, qui tuait et délivrait à son gré? Je ne vois plus rien que des os, des vers, des araignées; tout le reste, poussière, mythe, ombre et rêve; tout le reste, pure fiction, peinture sans réalité. Ce n'est pas même une peinture; la peinture nous offre du moins une image : ici l'image n'existe même pas. Et plût à Dieu

que le mal s'arrêtât là ! Il est vrai que pour le moment les honneurs, les délices, l'éclat extérieur, ne sont qu'une vaine ombre, un mot dénué de sens ; mais les conséquences ne sont pas une ombre et une vaine parole ; elles subsistent, elles nous suivent à notre départ, elles sont visibles pour tous. Non, les rapines et la cupidité, les fornications et les adultères, toutes les iniquités, ne s'évanouiront pas comme une image, ne s'en iront pas en poussière : actions ou paroles, elles sont écrites là-haut.

Comment pourrons-nous dès lors soutenir la vue du Christ? Il n'ose pas regarder son père, l'enfant qui se sent coupable envers lui ; comment pourrons-nous donc lever les yeux sur le plus tendre de tous les pères? comment oserons-nous paraître devant lui? Nous serons traînés cependant au tribunal du Christ, nous serons soumis à l'examen le plus rigoureux. Ne croyez-vous pas au jugement futur, regardez ce qui se passe ici-bas, les malheureux renfermés dans les prisons et dans les mines, gisant dans l'ordure ; les démoniaques, les hommes privés de la raison, ceux qui sont aux prises avec des maladies incurables, avec une continuelle pauvreté, plongés dans un complet dénuement ; ceux qui succombent sous le poids des chagrins ou des fers. Eh bien ! ils n'auraient pas à souffrir ainsi sur la terre, si tous les autres coupables des mêmes péchés ne devaient pas payer plus tard leur dette à la justice. Puisque ces derniers n'ont pas été punis ici, soyez certain qu'il reste un compte à régler à notre sortie de la vie présente. Car enfin, le souverain Seigneur de tous les êtres n'aurait pas châtié les uns, en laissant impunis chez les autres les mêmes péchés ou des péchés encore plus graves, s'il ne s'était réservé d'exercer plus tard sa vengeance. Que de tels raisonnements et de tels exemples nous apprennent à nous humilier. Qu'ils croient désormais au jugement ceux qui n'y croyaient pas jusqu'à cette heure, et qu'ils deviennent meilleurs, afin que, menant sur la terre une vie digne des cieux, nous évitions les supplices futurs et parvenions aux biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Exhortation morale.

HOMÉLIE LXXVII.

« Apprenez une parabole prise du figuier : Lorsque les branches en sont déjà tendres et que les feuilles commencent à paraître, vous comprenez que l'été est proche. Ainsi, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et qu'il est à la porte. »

1. Il avait dit : « Aussitôt après les tribulations de ces jours ; » et les disciples demandaient après combien de temps, désirant même savoir le jour précis. C'est pour cela qu'il leur présente la parabole du figuier, par laquelle il leur montrait bien que l'intervalle ne serait pas long, et que son avénement ne se ferait pas attendre. Ce n'est pas seulement par la parabole qu'il le leur apprend, c'est encore par cette expression claire et formelle : « Sachez que le Fils de l'homme est proche et qu'il est à la porte. » De plus, il leur prophétise par ce langage un été spirituel, cette sérénité dont les justes, échappant aux tempêtes de ce monde, jouiront après ce jour. Par contre, il prédit aux pécheurs l'hiver succédant à l'été, quand il leur affirme que son jour les surprendra parmi les délices. Aussi n'est-ce pas uniquement pour déterminer le temps qu'il place sous leurs yeux l'image du figuier, puisqu'il eût pu leur donner le même enseignement d'une autre manière ; il leur montre encore par là que sa parole ne pouvait pas manquer de se réaliser. L'une de ces choses n'est pas moins inévitable que l'autre. Quand il veut signifier qu'un événement doit nécessairement avoir lieu, il prend un terme de comparaison dans la marche irrésistible de la nature. Et le bienheureux Paul, son fidèle imitateur, en fait de même. De là ce que le Sauveur dit touchant la résurrection : « Si le grain de froment tombant dans la terre ne meurt pas, il demeure seul ; s'il meurt, au contraire, il se multiplie ; » *Joan.*, XII, 24-25. Formé par de telles leçons, Paul a recours au même exemple, en parlant aussi de la résurrection aux Corinthiens ; il dit : « Insensé, ce que tu sèmes n'est pas vivifié, à moins de passer par la mort. » I *Cor.*, XV, 36.

Et puis, de peur qu'on ne vînt aussitôt lui demander encore quand arriverait ce moment, le divin Maître leur rappelle ce qui doit précéder, en disant : « En vérité je vous le dis, cette génération ne passera pas que toutes ces choses ne soient accomplies. » « Toutes ces choses ; » lesquelles ? je vous le demande. Celles qui concernent Jérusalem, les guerres, la famine, la peste, les tremblements de terre, les faux christs, les faux prophètes, l'Evangile partout annoncé, les séductions, les bouleversements, tout ce dont nous avons parlé comme devant précéder sa venue. Pourquoi dit-il alors : « Cette génération ? » Il ne parle pas de ceux qui vivaient à cette époque, il parle de ses fidèles adorateurs ; par génération, il ne désigne pas seulement le temps, souvent il désigne aussi la transmission des idées et des mœurs, comme dans ce passage : « Telle est la génération de ceux qui cherchent le Seigneur. » *Psal.* XXIII, 6. Il avait dit auparavant : « Il faut que tout cela s'accomplisse, » et de plus : « L'Evangile sera prêché. » Il insiste maintenant là-dessus : Toutes ces choses s'accompliront infailliblement, et la génération des fidèles nullement corrompue par ces revers subsistera toujours ; Jérusalem sera détruite et la majeure partie de la nation exterminée. Quant à cette génération, rien n'en triomphera, ni la famine ni la peste, ni les traîtres ni les scandaleux qui pourront s'élever dans son propre sein, rien de semblable, en un mot.

Il excite ensuite de plus en plus le sentiment de la foi dans l'âme de ses disciples, en poursuivant : « Le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront pas. » Cela revient à dire : Ces créatures inébranlables dans leurs fondements seraient plutôt anéanties, que ne tomberait une seule de mes paroles. Celui qui s'élève contre cet enseignement doit en peser avec soin toutes les expressions, et, s'il les trouve vraies, comme il les trouvera sans doute, croire aux prophéties qui regardent l'avenir, en voyant réaliser celles qui regardent le passé. Or, que son examen soit sérieux et complet, et dès lors il se convaincra que l'événement proclame toujours la vérité de la prophétie. Le Sauveur en appelle aux éléments, soit pour établir que l'Eglise l'emporte en dignité sur le ciel et la terre, soit aussi pour montrer qu'il est lui-même le créateur de tous les êtres. Comme il parle de la fin des temps, chose à laquelle beaucoup ne croient pas, il cite encore le ciel et la terre pour révéler sa puissance infinie ; il se déclare par là le maître absolu de l'univers, et de plus, il manifeste aux plus indécis combien ses paroles sont dignes de foi.

« Concernant ce jour et cette heure, personne n'en est instruit, ni les anges des cieux ni le Fils lui-même, si ce n'est le Père seul. » En disant que les anges l'ignorent, il réprime la curiosité de ceux qui veulent savoir ce que ne savent pas ces purs esprits ; mais, en ajoutant que le Fils partage lui-même cette ignorance, il ne réprime pas seulement la curiosité, il interdit toute question. Que tel soit le sens de son langage, vous le voyez après sa résurrection, par la manière encore plus décisive dont il ferme la bouche à ses disciples, qui témoignent alors un désir plus ardent de savoir. Il leur a maintenant fait connaître de nombreux et signalés prodiges ; plus tard, il leur dira simplement : « Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments. » *Act.*, I, 7. Et, pour qu'ils ne disent pas : Nous sommes indignes de cette révélation parce que nous manquons de zèle ou de foi, il ajoute : « Que le Père a mis en son pouvoir. » Il avait extrêmement à cœur de les honorer, de leur donner une instruction complète. C'est pour cela qu'il réserve ce point au Père seul, leur laissant voir ainsi combien c'était là une chose terrible, et leur interdisant de l'interroger là-dessus. Si telle n'était pas l'explication de cette parole, si réellement il l'ignorait, quand l'apprendrait-il ? Serait-ce en même temps que nous ? Qui oserait le dire ? Il connaît parfaitement le Père, il le connaît aussi bien que le Père connaît le Fils ; et ce jour lui resterait-il caché ? En outre, « l'Esprit sonde les profondeurs de Dieu ; » I *Cor.*, II, 10 ; et lui ne saurait pas l'époque du jugement ? Il sait comment les hommes doivent être jugés, il connaît les secrets de chacun ; et voilà qu'il ignorerait une chose bien moins importante ? Si « tout a été fait par lui, et rien en dehors de lui, » *Joan.*, I, 3, se peut-il qu'il ignore ce jour ? Le créateur des siècles l'est par là même du temps, et, par voie de conséquence, il l'est aussi du

Réfutation des Anoméens.

jour : comment donc ne connaîtrait-il pas son œuvre?

2. Quoi, vous prétendez connaître même sa substance, et vous ne voulez pas que le Fils connaisse le jour, le Fils qui demeure à jamais dans le sein du Père, dont l'essence ne souffre pas évidemment de comparaison avec les jours! Vous vous attribuez le plus, et vous n'accordez pas le moins au Fils, « en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de l'intelligence! » *Coloss.*, II, 3. Mais non; vous ignorez la substance de Dieu, quelque obstinée que soit votre folle prétention; et le Fils n'ignore pas le jour, il le voit à découvert. C'est donc pour le motif indiqué plus haut qu'après avoir tout annoncé, signalé les temps et les circonstances, mené les événements jusqu'à la porte, selon son expression, il se tait sur le jour. — Si vous me demandez le jour et l'heure, vous n'apprendrez rien de moi; s'agit-il des temps et des signes qui précèdent, je ne vous cacherai rien, je vous dirai tout sans restriction. Que je ne l'ignore pas, j'en ai déjà donné des preuves, je vous ai dit tout ce qui doit arriver, sans en excepter l'intervalle qui sépare de ce jour l'époque présente. — C'est par la parabole du figuier qu'il nous l'apprend; encore une fois, il nous conduit jusqu'à la porte. — Si je ne l'ai pas ouverte devant vous, c'est encore pour votre bien.

Voulez-vous une autre preuve que ce n'est pas par ignorance qu'il se tait, voyez un nouveau signe qu'il ajoute aux précédents : « Comme les hommes se conduisaient dans les jours de Noé, mangeant et buvant, épousant des femmes et donnant leurs filles en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, ignorant leur sort, jusqu'au moment où le déluge vint et les emporta tous : ainsi feront-ils à l'avénement du Fils de l'homme. » C'est déclarer hautement qu'il arrivera tout à coup et sans être attendu, pendant que la plupart se livreront aux délices. Paul affirme la même vérité, quand il écrit : « C'est tandis qu'ils parlent de paix et de sécurité, qu'un soudain trépas fond sur eux. » I *Thessal.*, v, 31. Cette soudaineté ressort encore de la comparaison qui suit : « Comme les douleurs s'emparent d'une femme enceinte. » Comment donc le Christ disait-il : « Après les tribulations de ces jours? » *Matth.*, XXIV, 29. Si les délices, la paix et la sécurité doivent alors régner, comme tout le monde le déclare, comment parler de tribulations? Les tribulations et les délices peuvent-elles aller ensemble? Les délices et la paix supposent des hommes qui ne sentent rien. Aussi l'Apôtre ne dit-il pas : Tandis qu'ils jouissent de la paix; il dit : « Tandis qu'ils parlent de paix et de sécurité, » nous peignant ainsi l'insensibilité des hommes, qui ressembleront vraiment à ceux du temps de Noé : les méchants ne cherchaient que le plaisir sur le point de tomber dans l'abîme; mais les justes, loin d'agir ainsi, étaient dans la douleur et l'angoisse. Il en résulte que les premiers, quand viendra l'Antechrist, s'adonneront de plus en plus aux voluptés dégradantes, désespérant de leur propre salut. Alors la gourmandise et la gloutonnerie, les longs repas et les longues ivresses.

Avénement de l'Antechrist.

L'exemple est donc bien en rapport avec le sujet. De même que les contemporains de Noé, refusant de croire à la catastrophe que leur annonçait néanmoins cette arche placée sous leurs yeux et dont ils pouvaient suivre la construction, se plongeaient dans les délices comme si rien ne devait arriver; de même en sera-t-il de la génération qui verra l'Antechrist, après lequel arriveront cependant la consommation, les maux dont elle doit être accompagnée, les intolérables supplices. Et les pécheurs, saisis par l'ivresse de l'iniquité, n'éprouveront pas même la crainte d'un aussi terrible danger. De là cette parole de l'Apôtre : « Comme les douleurs s'emparent d'une femme enceinte, » I *Thess.*, v, 3, tomberont sur eux les coups accablants de cet effroyable cataclysme. Pourquoi n'a-t-il pas cité le désastre de Sodome? C'est qu'il voulait un exemple universel, l'exemple d'un malheur prédit, mais auquel on ne veut pas croire. Or, comme cela n'est que trop fréquent, il se sert du passé pour persuader ses disciples et pour frapper leur entendement. Il montre encore par là que lui-même est l'auteur des premiers événements. Vient ensuite un autre signe qui, joint à tous les autres, achève de prouver que le Christ n'a pas ignoré ce jour. Quel est ce signe? « Deux hommes seront alors

dans un champ, l'un sera pris et l'autre sera laissé; deux femmes iront moudre leur grain à la même meule, l'une sera prise et l'autre sera laissée. Veillez donc, car vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur viendra. » Tout cela ne laisse aucun doute sur le point que nous voulons établir, et sur l'intention du Sauveur d'empêcher ses disciples de l'interroger. C'est pour cela qu'il rappelle les jours de Noé; c'est encore pour cela qu'il parle de ces deux hommes qui travaillent dans un champ et de ces deux femmes occupées d'une chose moins sérieuse même que celle-là : c'est toujours l'imprévu de son avénement et leur incurie dont il nous offre l'image.

Ajoutez qu'il prend ou laisse sans distinguer entre les maîtres et les serviteurs, entre les personnes inoccupées et celles qui travaillent, sans avoir aucun égard à la différence des positions; il était dit de même dans l'Ancien Testament : « Depuis celui qui est assis sur le trône jusqu'à la femme captive qui tourne la meule. » *Exod.*, XI, 5. Comme il a dit que les riches se sauveraient difficilement, il nous fait voir ici qu'ils ne périront pas tous, et que les pauvres ne seront pas tous sauvés, qu'un choix sera fait parmi les uns et les autres. Il me semble indiquer aussi que son avénement aura lieu pendant la nuit. Du reste, Luc le déclare d'une manière expresse. Voyez-vous comme tout lui est parfaitement connu. Puis, pour prévenir toute question, il ajoute : « Veillez donc, parce que vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur viendra. » Il ne dit pas : Je l'ignore, mais bien : « Vous ne savez pas. » Après les avoir en quelque sorte menés jusqu'à cette heure, quand il semble prêt à l'articuler, il arrête de nouveau toute question, pour qu'ils soient constamment sur leurs gardes. En leur disant : « Veillez, » il leur fait connaître le motif pour lequel il s'est tu. « Or, sachez bien que, si le père de famille connaissait l'heure à laquelle le voleur doit venir, il veillerait, certes, et ne laisserait pas forcer sa maison. Vous aussi, soyez toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. » S'il leur annonce, encore une fois, qu'il viendra quand ils seront loin de l'attendre, c'est pour exciter leur ardeur, pour les animer à la pratique de la vertu. Cela revient à dire : Si les hommes savaient quand ils mourront, ils se prépareraient à ce jour avec tout le zèle possible.

3. C'est pour que celui-là seul ne fût pas l'objet de leur vigilance, qu'il ne leur révéla ni la fin commune du genre humain ni celle de chaque homme; il voulait ainsi qu'ils fussent toujours dans l'attente, toujours pleins de ferveur : voilà dans quel but il nous tient cachée la dernière heure de notre vie. Il se donne ensuite ouvertement le titre de Seigneur, et jamais il n'avait à cet égard parlé d'une manière aussi claire. C'est encore une vive leçon qu'il me paraît adresser aux indolents, qui témoignent moins de sollicitude pour leur âme que n'en déploient pour leur argent ceux qui redoutent la visite du voleur. Tant que ces derniers éprouvent une pareille crainte, ils veillent et ne laissent rien enlever de leur trésor : et vous, tout assurés que vous êtes de la venue du Fils de l'homme, vous ne veillez pas, nous dit-il, vous ne vous tenez pas prêts, vous demeurez exposés à quitter ce monde sans y penser. Aussi ce jour arrivera-t-il pour le malheur de ceux qui dorment. De même que ceux-ci, sachant l'heure du vol, ne manqueraient pas de s'y soustraire; de même, si vous aviez soin de vous tenir prêts, échapperiez-vous à la dernière catastrophe. — Après cela, comme il a fait mention du jugement, il adresse désormais la parole aux docteurs, il les entretient des supplices et des récompenses, commençant par les justes et finissant par les pécheurs, de telle sorte que son discours se termine par une impression de crainte.

Pourquoi Dieu nous laisse dans l'incertitude de notre vie.

Voici donc ce qu'il dit d'abord : « Quel est le serviteur bon et prudent, à qui le Seigneur a confié le soin de sa famille, pour qu'il donne à chacun la nourriture en temps opportun? Heureux le serviteur que son maître au retour trouve occupé de ce soin. En vérité, je vous le dis, il le constituera sur tous ses biens. » Cette conduite montre-t-elle qu'il ignore le jour, dites-moi? Cette parole : « Le Fils lui-même ne le sait pas, » vous a suffi pour prétendre qu'il l'ignorait en effet. Que direz-vous alors devant ce dernier

texte : « Quel est donc?... » Prétendrez-vous encore qu'il est dans l'ignorance à cet égard? Assurément non. Nul n'est assez insensé pour le dire, bien que la difficulté soit plus aisée à résoudre dans un cas que dans l'autre. Et, quand il fait cette question : « Pierre, m'aimez-vous? » *Joan.*, XXI, 15, sera-ce aussi de l'ignorance, ou bien lorsqu'il demandait : « Où l'avez-vous mis? » *Ibid.*, XI, 34. Mais le Père lui-même ne tient pas quelquefois un autre langage. C'est lui qui disait : « Adam, où es-tu? » *Genes.*, III, 9; et encore : « Le cri des habitants de Sodome s'est multiplié devant moi. Je descendrai donc pour voir s'ils agissent conformément à ce cri qui est venu frapper mon oreille, ou pour savoir s'il en est autrement. » *Ibid.*, XVIII, 20-21. Ailleurs il s'exprime ainsi : « Peut-être écouteront-ils, peut-être comprendront-ils. » *Ezech.*, II, 5. Dans l'Evangile même : « Peut-être respecteront-ils mon Fils. » *Luc.*, XX, 13. Ce sont là tout autant d'aveux d'ignorance. On n'admettra pas ici néanmoins une ignorance réelle; on y voit partout une sage disposition de la divine Providence : pour Adam, elle veut l'amener à se justifier de son péché; au sujet des habitants de Sodome, elle nous apprend à ne pas porter un jugement sans avoir examiné les choses par nous-mêmes; il parle ainsi dans le prophète pour éloigner cette fausse idée, que d'une prédiction faite résulte l'impossibilité d'éviter la prévarication annoncée; dans la parabole de l'Evangile il a voulu nous montrer que les hommes auraient dû craindre et respecter son Fils.

Pourquoi Dieu parle quelquefois comme s'il ignorait l'avenir.

Dans le dernier texte que nous avons cité, il se propose d'abord de modérer notre curiosité, et de nous apprendre ensuite que la connaissance dont il s'agit est extrêmement rare et précieuse. Voyez d'ailleurs quelle ignorance impliquerait cette parole, s'il fallait l'entendre à la lettre, si réellement le Seigneur n'avait pas su quel était ce serviteur qu'il prépose à sa maison. Car enfin il le béatifie : « Heureux ce serviteur, » dit-il, sans ajouter qui il est, puisqu'il avait déjà fait cette question : « Quel est ce serviteur à qui le Seigneur a confié le soin de sa famille? » et qu'il dit encore : « Heureux celui qu'il aura trouvé occupé de ce soin. » Ce n'est pas seulement des biens temporels qu'il s'exprime ainsi, c'est encore et surtout de la parole, de l'autorité, des dons spirituels, de toute administration que chacun peut avoir reçue. La parabole convient admirablement aux magistrats eux-mêmes qui gouvernent les cités. Chacun doit faire concourir au bien de tous ce dont il dispose. Que vous possédiez la sagesse, la puissance, la richesse, ou tout autre avantage, ne vous en servez pas pour le malheur de vos frères, et pour votre perte à vous. C'est pour cela qu'il exige deux conditions dans son serviteur, la prudence et la fidélité. Les égarements de la vie ont leur source dans ceux de l'intelligence. Il appelle ce serviteur fidèle, parce qu'il n'a rien détourné à son profit ni rien fait perdre des biens de son maître; prudent, parce qu'il a su les administrer d'une manière avantageuse. Voilà deux qualités qui nous sont également nécessaires, pour nous mettre à l'abri des tentations de la convoitise et de celles de l'incurie. Quand l'une manque, l'autre chancelle, et n'atteint pas son but. Si le serviteur est fidèle, s'il ne vole pas, mais ne sait pas faire valoir ou dissipe ce qui lui est confié, c'est un grand vice; c'en est un plus grand encore, s'il ne montre de l'habileté dans l'administration que pour réaliser un gain illicite.

Ecoutons ces avis, nous qui possédons quelques richesses; car ce n'est pas seulement aux docteurs, c'est encore aux riches que le Sauveur s'adresse. Les uns et les autres ont reçu des biens en dépôt : aux docteurs ont été confiés les plus nécessaires; à vous les moins importants. Si, tandis que les premiers distribuent les choses les plus précieuses, vous refusez de donner celles qui le sont moins, si vous n'avez pas cette générosité, je me trompe, ce discernement et cette reconnaissance, puisque ce n'est pas votre bien que vous donnez, quel moyen de justification aurez-vous? Mais, avant même le supplice des prévaricateurs, écoutons quelle est en ce monde déjà la récompense de l'homme vertueux : « En vérité, je vous le dis, il le constituera sur tous ses biens. » Quoi de comparable à cet honneur? Quelle parole pourrait exprimer la grandeur et

la félicité de l'homme que le Roi des cieux constituera sur tous ses biens? Voilà pourquoi le Christ l'appelle prudent; car par sa fidélité dans les petites choses, il a gagné que les grandes lui fussent soumises, et par sa modération ici-bas, il a conquis le royaume céleste.

4. A la gloire promise aux bons, le divin Maître joint, selon sa constante habitude, la menace des supplices réservés aux méchants, pour rendre plus utile la leçon qu'il donne à ses auditeurs; il poursuit donc en ces termes: « Mais, si le mauvais serviteur dit en lui-même: Mon maître tarde à venir, et là-dessus commence à frapper ses compagnons, mange et boit avec ceux qui sont adonnés à l'ivresse, le maître de ce serviteur viendra le jour qu'il ne l'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas; il le séparera et lui fera sa part avec les hypocrites. Là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Quelqu'un dira-t-il : Voyez la pensée qui résulte de ce que le jour nous est inconnu; on en vient à dire : « Mon maître tarde à venir; » nous répondrons que les choses se passent ainsi parce que le serviteur est mauvais, et non parce que le jour est inconnu. — Pourquoi une semblable pensée ne se présente-t-elle pas au serviteur prudent et fidèle? Comment, malheureux, parce que ton maître se retarde, as-tu présumé qu'il ne reviendrait plus? Pourquoi n'es-tu pas resté sur tes gardes? — Cela nous apprend de plus que le maître ne se retarde même pas. Cette parole n'est pas de lui, elle est du mauvais serviteur; et c'est pour cela qu'elle devient un objet d'accusation. Que le Maître ne se retarde pas en réalité, c'est Paul qui vous l'enseigne : « Le Seigneur est proche, ne vous troublez pas... Celui qui doit venir viendra, et il ne saurait tarder. » *Philipp.*, IV, 5-6 : *Hebr.*, X, 37. Mais écoutez les paroles suivantes, et voyez comme il revient sans cesse sur ce jour inconnu, montrant à ses serviteurs que cette ignorance est un bien pour eux, qu'elle est propre à les tirer de leur sommeil, à ranimer leur courage. Qu'importe qu'ils n'en aient pas profité? Plusieurs n'ont pas mieux profité de ses autres secours: ce qui ne l'empêche pas de continuer à leur témoigner sa miséricorde.

Mais que dit-il après? « Il viendra le jour qu'il ne l'attend pas, à l'heure qu'il ne sait pas, » et il leur infligera le dernier supplice. Vous le voyez donc, il revient toujours là-dessus, pour leur persuader l'utilité de cette ignorance et les tenir constamment en éveil. Voilà ce qu'il a le plus à cœur, de nous inspirer une infatigable vigilance. Comme les délices nous sont une cause permanente de chutes, comme nous nous relevons principalement dans le malheur, à chaque instant il nous affirme que les calamités fondent sur nous quand nous sommes dans le calme et l'inaction. Il nous avait auparavant donné cette leçon par l'exemple de Noé; de même il dit ici : Lorsque ce serviteur sera dans l'ivresse et qu'il frappera ses compagnons, l'intolérable châtiment le surprendra. Ne nous bornons pas à considérer la punition de cet homme; examinons si nous n'imiterions pas sa conduite sans nous en apercevoir. Ils lui ressemblent ceux qui, possédant des richesses, ne donnent pas aux indigents. Oui, vous êtes l'économe et le dispensateur de vos biens, tout comme l'est l'administrateur des biens de l'Eglise. Celui-ci ne peut pas dépenser au hasard et selon ses caprices ce qu'il a reçu de vous, puisque vous avez donné pour l'entretien des pauvres. Vous ne pouvez pas davantage user ainsi de votre bien. Tout ce que vous possédez vous aurait-il été transmis par vos pères, tout néanmoins appartient à Dieu.

Certes, vous prétendez qu'on administre avec sagesse ce que vous avez donné : ne pensez-vous pas que Dieu vous demande compte à vous-même de ses dons avec encore plus de rigueur? Souffrira-t-il qu'ils soient dissipés en vain? Cela n'est pas, cela ne saurait être; s'il a laissé de tels biens en votre possession, c'est pour que vous donniez la nourriture aux pauvres en temps opportun. Qu'est-ce à dire, dans le temps opportun? Quand ils sont dans le besoin, quand ils souffrent la faim. Ce que vous exigez d'un serviteur de notre commun Maître, celui-ci l'exige de vous : il vous impose le sage emploi de ses dons, comme vous le faites vous-même. Il pourrait vous les retirer; mais il vous les laisse pour que vous ayez une occasion de pratiquer la vertu, pour développer en nous le sentiment de la cha-

Exhortation à l'aumône.



rité, en nous obligeant à prendre soin les uns des autres. Et vous, après avoir reçu, vous frappez, au lieu de donner l'aumône. Si ne pas donner est un mal, mérite-t-on le pardon quand de plus on frappe?

5. Ce langage me semble s'adresser aux hommes insolents et rapaces : c'est une grave accusation contre les riches qui maltraitent ceux qu'ils devraient nourrir. Il me paraît encore désigner les hommes qui se plongent dans les délices, et qui par là même se préparent un terrible châtiment; ils sont personnifiés par ce serviteur, qui « mange et boit avec ceux qui sont adonnés à l'ivresse. » — Votre bien ne vous est pas donné pour que vous le consacriez au plaisir, il vous est donné comme un moyen de faire l'aumône. Est-ce que vos possessions vous appartiennent en réalité? C'est le bien des pauvres qui vous est confié, quand même vous l'auriez reçu par héritage ou gagné par un légitime labeur. Dieu n'aurait-il pas pu vous le soustraire? S'il ne le fait pas, c'est pour vous donner la faculté de vous montrer généreux envers les déshérités de la terre. Examinez, je vous prie, comment dans toutes les paraboles il punit ceux qui n'emploient pas leurs richesses à secourir les indigents. Les vierges folles n'avaient pas volé le bien d'autrui, elles étaient seulement coupables de n'avoir pas donné du leur; le serviteur qui enfouit le talent n'avait pas commis d'injustice, il avait seulement négligé de le faire valoir : ceux qui passent avec mépris à côté des pauvres, ne sont pas non plus châtiés pour avoir spolié le prochain, ils le sont pour n'avoir pas fait part de ce qu'ils possèdent. C'est ce que nous voyons dans le serviteur dont nous avons parlé.

Ecoutons donc, nous tous qui nous livrons aux plaisirs de la table, qui dépensons en repas somptueux un argent qui n'est pas à nous, mais aux pauvres. N'allez pas vous imaginer qu'il est à vous parce que la divine miséricorde, dans ses inépuisables inventions, vous a prescrit d'en faire part comme d'une chose qui vous appartiendrait. Elle vous l'a confié comme un instrument qui doit tourner à votre gloire. Ne pensez donc pas faire une générosité quand vous ne faites qu'une restitution. Si vous-même faites un prêt à quelqu'un, pour qu'il puisse faire là-dessus quelques bénéfices, vous ne direz pas que l'argent prêté appartient à cet homme. C'est ainsi que Dieu vous a prêté un argent dont vous pouvez acheter le ciel; que la grandeur de sa bonté ne vous soit pas une occasion d'ingratitude. Songez combien il était à désirer qu'une seconde voie nous fût ouverte après le baptême pour effacer nos péchés. Si le Seigneur n'avait pas dit : « Faites l'aumône, » que d'hommes se seraient écriés : Pourquoi ne pouvons-nous pas avec de l'argent nous délivrer des maux à venir? — Maintenant que la chose est possible, ils s'abandonnent également à l'apathie. — Mais je donne, me direz-vous. — Que donnez-vous donc? Vous n'avez pas encore donné autant que celle qui donna les deux oboles; ce que vous avez même fait n'est rien en comparaison; tandis que vous dépensez beaucoup d'une manière non moins inutile que déraisonnable, en mets exquis, en vins recherchés, pour la satisfaction de la gourmandise, tantôt invitant les autres, tantôt invité par eux, vous imposant et leur imposant des frais ruineux, cause d'une double torture, puisque à ce que vous faites se joint ce que les autres font.

Remarquez cette même accusation dirigée contre le serviteur : « Il mange et boit avec ceux qui sont adonnés à l'ivresse. » Il punit donc non-seulement ce vice, mais encore l'approbation tacite qu'on donne par sa présence à de tels excès; et certes à bon droit; car agir ainsi, c'est se corrompre soi-même et faire bon marché du salut des autres. Or, rien n'excite le courroux du Seigneur comme cet oubli des intérêts du prochain. Il exprime ce courroux en ordonnant que le serviteur soit séparé. Aussi fait-il de la charité le signe distinctif de ses disciples : celui qui aime veille nécessairement au bien de l'objet aimé. Ne nous écartons donc pas de cette route; elle conduit sûrement au ciel, en la suivant nous marchons sur les traces du Christ, et nous devenons dans la mesure de nos forces les imitateurs de Dieu. Considérez à quel point sont nécessaires les vertus qui ont dressé



leurs tentes le long de ce chemin ; si vous le voulez, examinons-les avec plus d'attention et jugeons-les selon Dieu. Donc on peut dire qu'il est deux voies qui conduisent à la perfection de la vie : l'une sauvegarde le voyageur lui-même; l'autre sauvegarde le prochain. Voyons quelle est la plus parfaite, celle qui nous élève à la cime de la vertu. L'homme qui ne s'occupe que de lui-même est mille fois condamné par Paul, c'est-à-dire par le Christ lui-même. L'homme qui s'occupe aussi du prochain est comblé d'éloges et de couronnes.

Où trouvons-nous cette vérité? Ecoutez comment l'Apôtre parle de l'un et de l'autre : « Que personne ne cherche ses propres intérêts, que chacun ait à cœur les intérêts du prochain. » I *Cor.*, x, 24. Voyez-vous comment il admet celui-ci et repousse celui-là? Il dit encore : « Que chacun de vous plaise à son prochain pour le bien, pour l'édification. » *Rom.*, xv, 2. Vient ensuite un éloge ineffable se joignant à l'exhortation : « Car le Christ n'a pas cherché ce qui pouvait lui plaire. » *Ibid.*, 3. Ces sentences suffiraient assurément pour nous donner gain de cause; mais, pour que le triomphe soit plus complet, distinguons parmi les bonnes œuvres celles qui se bornent à nous, et celles qui de nous vont à notre prochain. Jeûner, coucher sur la terre nue, garder la virginité, vivre dans la continence sont autant de vertus avantageuses à celui qui les observe. Celles qui vont au prochain sont l'aumône, l'enseignement, la charité. Et maintenant, écoutez encore Paul : « Donnerais-je tout ce que je possède, livrerais-je mon corps de telle sorte que je sois consumé, si je n'ai pas la charité, cela ne me servira de rien. » I *Cor.*, xiii, 3.

6. Comme la charité brille par elle-même, quelles louanges et quelles couronnes lui sont décernées ! Si vous le voulez cependant, je rendrai pour ma cause un troisième combat. D'un côté, mettez un homme qui jeûne, qui garde la chasteté, qui souffre le martyre, qui périt par le feu ; et, de l'autre, un homme qui, pour l'édification du prochain, diffère de subir le martyre, ou même perd l'occasion de le subir : qui des deux recevra le plus de gloire à leur départ de cette vie? Il n'est pas besoin d'un long discours, l'artifice des paroles est inutile ; voici le bienheureux Paul qui prononce et dit : « Tomber en dissolution et m'en aller avec le Christ, c'est ce qu'il y aurait de meilleur pour moi ; mais que je demeure encore dans la chair, c'est ce qu'il y a de plus nécessaire pour vous. » *Philip.*, i, 23-24. Vous l'entendez, il met l'édification du prochain au-dessus du bonheur d'aller avec le Christ. Au fond, le meilleur moyen d'être avec le Christ, c'est d'accomplir sa volonté; et le Christ veut avant tout que vous procuriez le bien de vos frères.

Avant tout procurons le bien de nos frères.

Essayons, si vous y consentez, d'une quatrième démonstration. « Pierre, si tu m'aimes, dit le Sauveur, pais mes brebis. » *Joan.*, xxi, 15. Après l'avoir trois fois interpellé de la même manière, il lui déclare que c'est là par excellence la preuve de l'amour. Et ce n'est pas aux prêtres seuls que cette parole s'applique, c'est à chacun de nous, du moment où le plus petit troupeau nous est confié. Quelque petit qu'il soit, ce n'est pas une raison de le dédaigner; car « mon Père se complaît en eux, » a dit le Christ. *Luc.*, xii, 32. Chacun de nous a du moins une brebis; qu'il la mène dans de salutaires pâturages. Que l'homme, aussitôt qu'il a quitté son sommeil, ne cherche rien tant que d'exciter à la piété toute sa famille : tel doit être le but de ses paroles et de ses actions. Que la femme veille également sur la maison, en faisant passer par dessus tous les autres soucis celui de coordonner par rapport au royaume des cieux tous les membres de la famille, en les soumettant à la pratique de la vertu. Si, dans les choses temporelles, avant de nous occuper de notre intérieur, nous avons soin de nous acquitter de nos devoirs envers la république, de peur qu'une négligence à cet égard ne nous expose à la prison, à comparaître devant les tribunaux, à toute sorte d'humiliations; beaucoup plus devons-nous agir ainsi dans les choses spirituelles, remplir avant tout nos devoirs envers Dieu, le Roi de tous les êtres, afin de n'être pas plongés dans ce séjour où sont les grincements de dents.

Soyons donc pleins de zèle pour les vertus

qui sont à la fois salutaires pour nous, et éminemment utiles aux autres. Telles sont l'aumône et la prière; disons plus, celle-ci reçoit de celle-là des forces et des ailes. « Vos prières et vos aumônes sont montées comme un souvenir en la présence de Dieu. » *Act.*, x, 4. Ce n'est pas la prière seule, c'est le jeûne aussi que l'aumône corrobore. Si vous jeûnez sans faire l'aumône, le jeûne perd sa valeur et son nom. Celui qui jeûne de la sorte est même au-dessous de celui qui se livre aux plaisirs de la table, et d'autant plus que l'homme cruel est au-dessous du voluptueux. Et que parlé-je du jeûne? Pratiqueriez-vous la continence, auriez-vous embrassé la virginité, vous serez rejeté de la chambre nuptiale, si de plus vous ne faites pas l'aumône. Que peut-on néanmoins comparer à la virginité ? C'est une vertu si sublime, que le Nouveau Testament lui-même ne nous en fait pas une loi. Et cette vertu, quand elle n'a pas l'aumône pour compagne, est jetée dehors. Donc, si les vierges, pour ne l'avoir pas assez largement pratiquée, se trouvent exclues, qui pourra, ne l'ayant pas, espérer le pardon? Personne assurément ; on ne peut manquer de périr sans le secours de l'aumône. Si, dans les choses temporelles, nul ne vit pour soi ; si l'artisan, le soldat, l'agriculteur, le commerçant concourent tous à l'utilité publique, au bien de leurs semblables, beaucoup plus cela doit-il avoir lieu dans les choses spirituelles.

Les vierges folles furent exclues de la salle des noces pour avoir négligé de faire l'aumône.

Mais c'est alors surtout qu'on vit; car celui qui ne vit que pour lui-même, plein de mépris pour tous, est un être inutile, ce n'est pas même un homme, il ne fait pas partie de l'espèce humaine. — Et qu'en sera-t-il, me direz-vous, si je néglige mes propres intérêts pour m'occuper de ceux des autres? — Il ne se peut pas, non, il ne se peut pas qu'en s'occupant des autres, on se néglige soi-même. Dans ce cas, on n'afflige personne, on a pitié de tous, on aide son prochain dans la mesure de ses forces, on ne fait aucun tort, on ne commet ni violence ni fraude, on ne porte pas faux témoignage, on s'abstient de toute iniquité, on embrasse toute vertu, on prie pour ses ennemis, on fait du bien à qui vous tend des embûches; l'homme ainsi disposé n'outrage ni ne maudit, alors même qu'on l'accablera de malédictions, il redira ces paroles de l'Apôtre : « Qui est infirme, sans que je le sois avec lui ? Qui souffre le scandale, sans que je sois consumé? » II *Cor.*, XI, 29. Si nous cherchons nos propres intérêts, nous oublions entièrement ceux d'autrui.

Dociles à toutes ces leçons, persuadés que nous n'obtiendrons pas le salut, si nous ne nous proposons pas l'utilité commune, à la vue du sort que subit le serviteur dont nous avons parlé, tout comme celui qui avait enfoui le talent, prenons la route qui nous est tracée, afin de parvenir à l'éternelle vie. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXVIII.

« Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges, qui, prenant leurs lampes, allèrent au-devant de l'époux. Or, cinq étaient prudentes et cinq étaient folles. Ces dernières ne prirent pas de l'huile; tandis que les prudentes prirent de l'huile dans leurs vases en même temps que leurs lampes. L'époux cependant tardant à venir..... » et la suite.

1. Cette parabole ressemble à la précédente, touchant le fidèle serviteur et le serviteur infidèle qui a dissipé les biens de son maître. En tout, il existe quatre exhortations tendant au même but par des voies différentes; je veux parler de ce qui regarde l'aumône, le devoir de secourir le prochain par tous les moyens en notre pouvoir, le salut n'étant pas possible d'une autre manière. Mais cela s'applique généralement à tout genre de bien que nous devons faire à nos semblables : dans la parabole des vierges, il est spécialement question de l'aumône, du secours matériel, et certes en termes beaucoup plus forts que dans la première parabole. C'est là un serviteur violent, adonné à l'ivresse, dissipant et faisant périr les biens de son maître, que le Sauveur châtie; ici, c'est celui qui refuse son secours, qui même ne donne pas avec abondance aux indigents. Les vierges avaient de l'huile sans doute, mais pas en assez

grande quantité ; et c'est pour cela qu'elles sont punies. Pourquoi donner ce rôle à des vierges, et ne pas prendre indistinctement une personne quelconque ? Il avait dit de magnifiques choses sur la virginité : « Il est des eunuques qui se sont faits tels pour le royaume des cieux ; » et encore : « Qui pourra comprendre, comprenne. » *Matth.*, XIX, 11. Il savait d'ailleurs en quelle estime la tiennent la plupart des hommes. C'est une chose extrêmement ardue de sa nature ; ce qui le prouve, c'est que dans l'Ancien Testament elle n'était pas observée, même par les plus saints et les plus grands personnages, et qu'il ne nous en est pas fait une loi dans le Nouveau. Non, le Christ ne nous l'a pas commandée, il a laissé ses auditeurs et ses disciples entièrement libres à cet égard. Paul l'atteste : « Concernant les vierges, je n'ai pas de précepte à vous donner de la part du Seigneur. » I *Cor.*, VII, 25. Je loue celui qui s'élève jusque là ; mais je n'y contrains pas celui qui s'y refuse, je n'en fais pas un commandement.

Comme c'était donc là une grande chose, et tenue pour telle dans l'opinion commune, on aurait pu penser que cette seule vertu remplaçait toutes les autres, et négliger dès lors celles-ci ; c'est pour prévenir cette illusion que le Sauveur expose cette parabole, bien propre à nous persuader que la virginité, traînant même à sa suite toutes les autres vertus, quand elle n'y joint pas la beauté de l'aumône, est traitée à l'égal de la fornication ; que l'homme sans entrailles est mis au rang des impudiques ; et certes avec raison, puisque, ce que l'amour des corps fait d'un côté, l'amour de l'argent le fait de l'autre. Or, ces deux passions n'ont pas la même puissance : la première est de beaucoup plus impérieuse que la seconde ; et moins est fort l'adversaire à terrasser, moins sont excusables celles qui se laissent vaincre. C'est pour cela qu'elles sont appelées folles ; car, après avoir triomphé d'un plus rude labeur, elles ont tout perdu devant un moindre obstacle. Les lampes désignent ici le don même de la virginité, la pureté de la vie, et l'huile symbolise la bienfaisance, l'aumône, la pitié pour les malheureux. « Or, l'époux tardant à venir, toutes s'endormirent et se laissèrent aller au sommeil. » Cela nous fait entendre qu'il dut s'écouler un temps considérable', et les disciples apprennent par là qu'ils ne doivent pas s'attendre à voir immédiatement arriver le règne de leur Maître. C'est ce qu'ils espéraient ; aussi s'applique-t-il souvent à les détourner d'une telle pensée. Nous voyons encore ici que la mort est un sommeil : « Elles s'endormirent. »

« Mais, au milieu de la nuit, un cri se fit entendre. » Ou bien c'est un trait qu'il ajoute à la parabole, ou bien il signifie de nouveau que la résurrection se fera dans la nuit. Paul fait aussi mention de ce cri quand il dit : « Sur l'ordre, à la voix de l'archange, au son de la trompette dernière, il descendra du ciel. » I *Thessal.*, IV, 16. Pourquoi cette trompette, pourquoi ce cri ? « L'époux vient. Lorsque les sages eurent disposé leurs lampes, les folles leur dirent : Donnez-nous de votre huile. » Voilà qu'il les appelle folles pour la seconde fois, nous apprenant ainsi qu'il n'est rien de plus insensé que d'amasser de l'argent sur la terre, pour aller se présenter nu dans une région où nous seraient surtout nécessaires l'amour et la miséricorde à l'égard du prochain. Ce n'est pas à cause de cela seul qu'elles méritent le nom de folles, c'est encore pour avoir espéré qu'elles obtiendraient quelque chose en un pareil moment, et pour l'avoir intempestivement demandé ; et toutefois rien de plus compatissant que les autres vierges, puisque c'est par là surtout qu'elles s'étaient distinguées. Elles ne demandaient pas même tout : « Donnez-nous de votre huile ; » elles exposaient leur dénuement : « Nos lampes s'éteignent. » Et, malgré tout, elles essuyèrent un refus ; ni la bonté de celles qu'elles imploraient, ni la facilité du secours à donner, ni la nécessité pressante ne purent rien obtenir. Quelle leçon y puisons-nous ? C'est que personne ne pourra secourir plus tard ceux qui n'auront pas le secours de leurs propres œuvres, non par défaut de volonté, mais par défaut de puissance. Elles se rejetaient donc sur l'impossible. Voilà ce que nous apprend le bienheureux Abraham quand il parle de la sorte : « Et maintenant un immense chaos s'interpose entre vous et nous, si bien qu'on ne saurait le franchir en dépit de tous les efforts. » *Luc.*, XVI, 26.

« Allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en. » Qui sont ces vendeurs? Les pauvres. Où donc? Sur la terre, dans le temps présent; c'est alors qu'il fallait se pourvoir et ne pas attendre à cette heure.

2. Voyez-vous quel négoce avantageux nous pouvons faire avec les pauvres? Vous ne sauriez les supprimer sans faire disparaître un grand moyen de salut. Il faut donc ici-bas faire notre provision d'huile, afin de nous en servir quand le moment sera venu, quand l'appel retentira. Ce ne sera pas alors le temps de la récolte; ce temps, le voici. Ne dépensez donc pas en vain vos ressources, ne les employez pas aux délices ni à l'ostentation. Vous aurez besoin là-bas d'une abondante provision d'huile.

Sur cette réponse, les suppliantes s'éloignèrent, mais sans obtenir de résultat. Le Sauveur déroule ainsi le tissu de la parabole, soit pour achever son tableau, soit pour nous apprendre que les sentiments de charité que nous pourrions éprouver après notre départ de ce monde, ne nous seraient d'aucune utilité pour échapper à l'éternel supplice. Cet empressement donc ne leur servit de rien, parce qu'elles avaient manqué le temps favorable; tout comme il ne servit de rien au mauvais riche d'être devenu tellement humain qu'il voulait pourvoir au salut de ses proches. En effet, celui qui ne daignait pas même regarder le pauvre étendu devant sa porte, s'empresse maintenant de soustraire au danger des malheureux qu'il ne voit pas, de les arracher aux feux de la géhenne : il demande qu'on leur envoie quelqu'un pour les avertir. Mais, je le répète, cela ne lui sert de rien, sa démarche est inutile comme celle des vierges. Après qu'elles se furent éloignées pour accomplir ce qu'on venait de leur dire, « l'Epoux vint, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui. » Les autres furent laissées dehors. Après tant de peines et de sueurs, un aussi long et rude combat, de si nobles victoires remportées sur la nature en fureur, les voilà qui se retirent couvertes de honte, les lampes éteintes, la tête tristement penchée. Rien n'est plus lugubre que la virginité, quand elle n'est pas illuminée par l'aumône. Aussi les hommes sans pitié sont-ils vulgairement appelés les ténébreux. Où donc est l'éclat de la virginité, où sa récompense, puisqu'elles ne virent pas même l'Epoux, qu'elles frappèrent vainement à la porte et n'entendirent que ce mot effrayant : «Retirez-vous, je ne vous connais pas?» Cela dit, il ne reste plus que la géhenne, l'éternel châtiment; ce mot même est plus terrible que la géhenne.

Voici ce qu'il dit encore à ceux qui opèrent l'iniquité : « Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. » Il conclut incessamment par là, nous montrant ainsi combien il nous est utile d'ignorer le moment où nous quitterons la vie. Où sont maintenant ceux qui passent cette vie tout entière dans la négligence, et qui répondent à nos reproches par ces mots : A la mort je ferai des legs pour les pauvres? — Qu'ils écoutent cette leçon et qu'ils reviennent de leur erreur. Beaucoup, enlevés subitement, n'ont pu réaliser leurs intentions, ni signifier à leurs proches ce qu'ils auraient voulu. Cette parabole a donc trait à la manière dont on fait l'aumône; et celle qui suit est dirigée contre ceux qui ne veulent secourir le prochain ni de leur argent, ni de leur parole, ni de leur protection, ni d'une autre manière quelconque, préférant tout enfouir. Mais pourquoi celle-ci nous présente-t-elle un roi, tandis que l'autre parlait d'un époux? Pour que vous compreniez bien quel est l'amour du Christ envers les vierges qui se sont dépouillées de leurs biens. C'est là du reste la vraie virginité. Aussi Paul la définit-il de la sorte : « La femme non mariée se préoccupe des choses qui regardent le Seigneur, elle s'efforce d'être modeste et de se tenir toujours décemment en sa présence. » I *Cor.*, VII, 34-35. Tel est l'objet de notre exhortation.

Si la parabole des talents se présente dans Luc sous une autre forme, disons simplement que l'une de ces paraboles n'est pas l'autre. Là, une même somme produit des intérêts différents; car l'un quintuple le capital, et l'autre le décuple : d'où vient que les récompenses ne sont pas les mêmes? C'est le contraire ici, et voilà pourquoi la couronne est égale. En effet, celui à qui deux talents ont été confiés, en rend deux autres, tout comme celui qui en a reçu cinq en rend cinq. Dans le premier cas, je le répète, les

résultats ne sont pas les mêmes et les récompenses dès lors ne le sont pas non plus. Observez que le maître n'exige jamais sur l'heure. Après avoir confié sa vigne aux agriculteurs, il part pour un long voyage : de même ici, le voilà qui s'éloigne après avoir confié son bien, toujours pour nous montrer combien sa patience est grande. Pour moi, je suis persuadé que ce langage s'applique à la résurrection. Il n'est plus maintenant question de vigne et d'agriculteur; tous sont des ouvriers. Il ne s'adresse pas seulement aux chefs du peuple, ni même aux Juifs; il s'adresse à tout le monde sans exception. Ceux qui vont rendre leurs comptes déclarent ouvertement ce qui vient d'eux et ce qui vient du maître. L'un dit : « Seigneur, vous m'avez remis cinq talents. » Un autre en déclare deux. Tous reconnaissent qu'ils ont reçu de lui le moyen de faire une opération avantageuse, lui témoignent une grande reconnaissance, rapportent tout à sa bonté. Que répond le maître? « Courage, bon serviteur (la bonté se manifeste par cette attention qu'on accorde à ce qui regarde le prochain), serviteur fidèle; ta fidélité s'est montrée dans de petites choses, je t'établirai sur de grandes choses; entre dans la joie de ton Seigneur. » C'est de la complète béatitude qu'il entend ainsi parler. Telle n'est pas la pensée du mauvais serviteur. Quel est donc son langage? « Je savais que vous êtes un homme rigide, moissonnant où vous n'avez pas semé, recueillant où vous n'avez pas répandu, et, saisi de crainte, j'ai caché votre talent. Voilà ce qui vous appartient. » Que répond alors le maître? « Serviteur pervers, il te fallait parler, conseiller, exhorter. » — Mais on n'en tient aucun compte. — Ce n'est pas ton affaire à toi. — Quelle mansuétude !

3. Les hommes certes n'agissent pas ainsi; celui qui prête, demeure toujours responsable à leur égard. Telle n'est pas la conduite du maître : il te fallait déposer l'argent, dit-il, et me laisser le soin de le réclamer. Je l'eusse exigé avec usure. — L'œuvre est ici l'usure ou l'intérêt de la parole entendue. — Tu n'avais à faire que le plus facile, en laissant le plus difficile à ma charge. — Cela n'étant pas fait par le serviteur, « reprenez-lui son talent, dit le maître, et donnez-le à celui qui en a dix. Il sera donné à qui possède déjà, et il sera dans l'abondance; et, quant à celui qui n'a pas, on lui enlèvera le peu qu'il possède. » Quel est le sens de ce texte? Celui qui a reçu pour le bien des autres la grâce de la parole et de l'enseignement, mais qui ne l'a pas mise en œuvre, la grâce lui sera ravie : le ministre zélé s'attire au contraire une grâce plus abondante, pendant que l'autre perd celle qu'il avait. Là ne s'arrête pas le malheur du paresseux; vient ensuite l'intolérable châtiment, et ce châtiment est annoncé par une sentence qui en aggrave les rigueurs : « Prenez le serviteur inutile et jetez-le dans les ténèbres extérieures; il y aura là des cris de douleur et des grincements de dents. » Vous le voyez, ce n'est pas seulement l'homme de rapine, l'homme insatiable d'argent, celui qui fait le mal, c'est encore celui qui ne fait pas le bien, dont la conduite est punie par le dernier supplice.

Quel est le sens de ces mots : On donnera encore à celui qui possède et on enlèvera même le peu qu'il a à celui qui n'a pas.

Rendons-nous attentifs à cet enseignement; tandis que nous le pouvons encore, prenons en main l'œuvre de notre salut, faisons notre provision d'huile, pour que notre lampe ne s'éteigne pas, faisons valoir le talent reçu; car, si nous vivons ici-bas dans l'inaction et l'indolence, nul n'aura pitié de nous là-haut, verserions-nous des larmes intarissables. Il se condamna lui-même également, celui qui se présenta avec un habit sordide, et rien ne put le sauver. Le serviteur dont nous parlons rendit l'unique talent qui lui avait été confié, et subit aussi sa condamnation. De même les vierges eurent beau se tenir à la porte et frapper, tout fut inutile. Puisque nous le savons, mettons notre argent, notre zèle, notre crédit, tout ce que nous avons, au service de notre prochain. Par talent, il faut entendre le degré de puissance de chacun, l'autorité dont on jouit, tout, comme la fortune qu'on possède, l'enseignement qu'on peut donner et toute autre chose du même genre. Que personne ne dise : Je n'ai qu'un talent, je ne puis donc rien faire. — Vous pouvez encore agir d'une manière digne avec un talent. Car enfin vous n'êtes pas plus pauvre que la veuve de l'Evangile, ni d'un es-



prit plus inculte que Pierre et Jean, ces hommes simples et sans instruction, qui néanmoins, par le zèle ardent dont ils ont fait preuve, et par leur dévouement sans réserve au bien commun, ont conquis les cieux.

Rien n'est agréable à Dieu comme de consacrer sa vie à faire du bien aux hommes. Il nous a donné la parole, les mains, les pieds, la force corporelle, l'intelligence et le jugement, pour que nous mettions toutes ces facultés au service de nos frères, à procurer leur salut en même temps que le nôtre. La parole nous sert, non-seulement pour célébrer les divines louanges et remercier le Seigneur de ses bienfaits, mais encore pour instruire et moraliser nos semblables. Si nous en usons dans ce but, c'est Dieu que nous imitons; autrement, c'est le démon. Lorsque Pierre confessa le Christ, il fut proclamé heureux comme ayant parlé d'après l'inspiration du Père : quand il témoignait son horreur pour la croix et la repoussait, il fut repris avec force comme ayant exprimé les pensées de Satan. Or, s'il était réprimandé sans ménagement, quoiqu'il n'eût parlé que par ignorance, quel moyen de justification pourrons-nous avoir, nous qui péchons avec pleine volonté ? Appliquons-nous donc à ne dire que des choses qui viennent ouvertement du Christ. Ce n'est pas uniquement quand je dirai : « Lève-toi, et marche, » *Matth.*, IX, 5, ou bien : « Thabithe, levez-vous, » *Act.*, IX, 40, que je parlerai le langage du Christ; c'est encore et beaucoup plus quand je répondrai par des bénédictions aux injures dont on m'accablera, quand je prierai pour ceux qui me persécutent.

Naguère je disais que notre langue est une main au moyen de laquelle nous touchons les pieds de Dieu : je dis beaucoup plus maintenant, notre langue devient en quelque sorte la langue même du Christ, lorsqu'elle prononce sans y rien altérer des paroles conformes à son esprit, telles qu'il les veut dans notre bouche. Quelles sont les paroles qu'il veut nous entendre prononcer ? Des paroles pleines de sagesse et de douceur, conformes à ses propres paroles ; comme, par exemple, en répondant à ceux qui l'outrageaient : « Je ne suis point possédé du démon ; » *Joan.*, VIII, 49 ; et plus tard : « Si j'ai mal parlé, rendez témoignage du mal que j'ai dit ; » *Ibid.*, XVIII, 23 ; ou bien, en s'adressant au disciple qui le trahissait : « Ami, pourquoi es-tu venu ? » *Matth.*, XXVI, 50. Si vous parlez de la même manière, si vous n'avez en vue que l'amendement du prochain, votre langue est semblable à celle de Jésus. Dieu lui-même l'avait dit : « Celui qui d'une chose vile tire une chose précieuse, sera comme ma bouche. » *Jerem.*, XV, 19. Avoir une langue semblable à la langue du Christ, une bouche qui soit comme la bouche du Père, être soi-même le temple de l'Esprit saint, quelle dignité peut-on comparer à celle-là ? Non, auriez-vous une bouche d'or, une bouche de diamant, elle ne brillerait pas du même éclat qui l'entoure quand elle a la sagesse pour ornement. Quoi de plus beau, quoi de plus aimable qu'une bouche qui ne sait pas outrager, qui ne s'ouvre que pour bénir et pour enseigner la vertu ? Si vous n'avez pas le courage de bénir celui qui vous maudit, gardez le silence. Contentez-vous de cette vérité pour le moment ; plus tard, en déployant le zèle convenable, vous avancerez dans le chemin, vous arriverez à ce degré de perfection, votre bouche sera telle que nous venons de la représenter.

4. Ne pensez pas qu'il y ait de la témérité dans notre parole ; le Seigneur est plein de bonté pour nous, et de cette bonté provient un pareil don. La témérité serait d'avoir une bouche semblable à celle du diable, une langue qui rappelle celle de cet esprit pervers, quand surtout on est devenu participant des divins mystères, quand on a reçu la chair même du Seigneur. Méditant sur ces vérités, efforcez-vous de lui ressembler dans la mesure de vos forces. S'il en est ainsi, le démon n'osera pas même vous regarder en face. Il reconnaît le sceau royal, il reconnaît les armes du Christ, il n'a pas oublié sa propre défaite. Quelles sont ces armes ? La douceur et la modestie. Quand sur la montagne le Sauveur repoussa victorieusement ses attaques et le terrassa, l'adversaire ne savait pas qu'il avait affaire au Christ. Celui-ci l'enveloppa dans le filet de ses propres paroles, le vainquit par la modestie, le mit hors de combat par la douceur.



Faites de même : si vous voyez un homme devenu tout à coup un démon et venant sur vous, triomphez-en de la même manière. Le Christ nous a donné le droit de lui ressembler dans une certaine proportion. Ne tremblez pas en entendant cette parole. Ce qui doit plutôt vous faire trembler, c'est de ne pas lui devenir semblable. Parlez donc comme il parlerait, et vous lui ressemblerez sous ce rapport autant qu'un homme le puisse. Parler ainsi vaut encore mieux que prophétiser ; ceci n'est qu'un don de la grâce, cela réclame de plus vos peines et vos sueurs. Instruisez votre âme à former ainsi votre bouche sur le modèle de la bouche du Christ. Elle est capable d'une telle création pourvu qu'elle le veuille : elle connaît cet art pourvu qu'elle secoue son indolence. — Et comment une pareille bouche sera-t-elle formée, me demanderez-vous, de quelle couleur, de quelle matière ? — Il n'est besoin ni de matière ni de couleur ; la vertu seule, la sagesse et l'humilité suffisent.

Voyons aussi comment se forme une bouche diabolique, afin d'en repousser loin de nous les traits hideux. Oui, comment se forme-t-elle ? Par les malédictions, par les outrages, par les imprécations, par les inspirations de l'envie. En imitant le langage du diable, c'est sa langue qu'on prend. Or, quelle indulgence pourrons-nous obtenir, ou mieux, à quel supplice ne nous exposons-nous pas quand nous permettons des propos diaboliques à cette même langue qui a goûté la chair du Seigneur ? Ne les lui permettons donc plus, appliquons-nous de toutes nos forces à la former selon le type divin placé devant nous. En la formant de la sorte, nous pourrons un jour paraître avec une entière confiance devant le tribunal du Christ. Celui qui n'aura pas su tenir un semblable langage, le souverain Juge ne l'écoutera pas plus tard. Dans les tribunaux de la terre, si le juge est romain, il ne vous écoutera pas dans votre défense, il ne vous comprendra même pas à moins que vous ne parliez sa langue. Il en sera de même du Christ : si vous ne parlez pas sa langue, il ne vous écoutera pas, il ne prêtera pas l'oreille à votre parole. Apprenons dès lors à parler comme notre Roi sait entendre ; faisons tout ce qui dépend de nous pour retracer son langage. Etes-vous dans le deuil, prenez garde que la violence du chagrin ne pervertisse votre langue ; prenez exemple sur le Christ dans les paroles que vous prononcerez : lui aussi pleura sur Lazare, et puis sur Judas. Etes-vous dans la crainte, parlez encore comme il a parlé : lui aussi connut la crainte par rapport à vous d'après l'économie de l'incarnation. Dites à sa suite : « Qu'il arrive néanmoins, non comme je veux, mais comme vous voulez. » *Matth.*, XXVI, 39. Versez-vous des larmes, qu'elles soient modérées comme celles qu'il a versées lui-même. Etes-vous entouré d'embûches et de douleurs, supportez-les de la même manière que le Christ : les embûches ne lui manquèrent pas, ni les impressions douloureuses, puisqu'il a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » *Ibid.*, XXVI, 38.

Ayons soin de ne pas nous écarter de la modération et de la modestie.

Il n'est pas d'exemple qu'il ne vous ait donné pour que vous teniez la même ligne de conduite, pour que vous ne vous écartiez pas des principes qui nous ont été posés. Ainsi vous pourrez avoir une bouche semblable à sa bouche ; ainsi, foulant encore la terre, vous imiterez le langage de celui qui est assis dans le ciel, par la mesure que vous garderez dans le chagrin, la colère, le deuil, l'angoisse. Combien parmi nous qui désireraient voir la figure du Sauveur ! Avec du zèle nous pouvons non-seulement la voir en elle-même, mais encore la reproduire en nous. Ne différons donc pas. Moins chère est à son cœur la bouche des prophètes que celle d'un homme modeste et doux. « Beaucoup me diront : N'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? Et je leur répondrai : Je ne vous connais pas. » *Matth.*, VII, 22-23. Moïse était si modeste et si doux, selon ce témoignage du Livre saint : « Moïse était le plus doux des hommes qui sont sur la terre ; » *Num.*, XII, 3 ; et sa bouche dès lors était si précieuse et si agréable aux yeux de Dieu, que Dieu lui parlait bouche à bouche, comme s'il eût été présent, comme un ami parle à son ami. Maintenant vous ne commandez plus aux démons ; mais désormais vous commanderez au feu de la géhenne, si réelle-

ment vous avez une bouche semblable à la bouche du Christ. Vous commanderez à l'abîme enflammé, vous lui direz : « Tais-toi, garde le silence ; » *Marc.*, IV, 39 ; et, plein d'une noble confiance, vous vous élancerez vers les cieux, vous vous emparerez du royaume. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXIX.

« Quand le Fils de l'homme sera venu dans sa gloire, et tous les saints anges avec lui, il prendra place sur le trône de sa gloire. Il séparera les brebis et les boucs. Parmi les hommes réunis en sa présence, il accueillera les uns, parce qu'ils l'ont nourri quand il avait faim, abreuvé quand il avait soif, recueilli quand il était sans asile, vêtu quand il était nu, visité quand il était malade ou prisonnier et il leur donnera le royaume. Les autres, qui auront fait tout le contraire, il les précipitera dans les feux éternels, préparés pour le diable et pour ses anges.

1. Suaves sont les paroles que nous avons sans cesse à la bouche ; écoutons maintenant avec autant de componction que de zèle celles-là mêmes qui terminent à bon droit ce discours. Vous savez combien le Christ avait à cœur la compassion et la charité. Après en avoir parlé plus haut sous des formes diverses, il en parle ici d'une manière plus évidente et mieux caractérisée, en se mettant en face, non de deux ou trois ou cinq personnes, mais de l'univers entier. Il est vrai qu'en plaçant sous les yeux de ses auditeurs deux seules personnes, comme il l'a fait auparavant, il opposait deux partis contraires, celui des mauvais serviteurs et celui des serviteurs fidèles ; il n'est pas moins vrai cependant que son discours devient plus terrible à la fois et plus concluant. Il ne s'exprime donc plus ainsi : « Le royaume des cieux est semblable... ; » il se dévoile ostensiblement lui-même en disant : « Quand le Fils de l'homme sera venu dans sa gloire. » La première fois il est venu dans l'humiliation, dans le déshonneur et l'opprobre : on le verra s'asseoir alors sur le trône de sa gloire. La gloire revient incessamment dans son discours. Comme la croix était proche, le signe le moins équivoque de l'ignominie, il s'efforce de relever les âmes, en déroulant devant elles le spectacle du jugement, en y faisant comparaître l'universalité des créatures. Et ce n'est pas là seulement ce qui frappe de terreur, c'est encore la vue du ciel vide. En effet, tous les anges viendront avec lui, nous dit-il, pour lui rendre témoignage, pour déclarer la mission qu'ils ont remplie de la part du Seigneur en vue de procurer le salut des hommes. Ce jour sera donc sous tous les rapports un jour d'épouvante.

Il dit après : « Toutes les nations seront réunies, » tout le genre humain sans exception. « Et il séparera les hommes les uns des autres, comme un berger sépare ses brebis. » Dans ce monde la séparation n'existe pas, tous sont mêlés ; mais alors se fera la séparation la plus rigoureuse, et déjà les hommes seront distingués par la place même qu'ils occuperont ; les noms par lesquels il les désigne ensuite nous disent la différence de leurs mœurs, puisqu'il appelle les uns des boucs et les autres des brebis. Le premier de ces noms caractérise la stérilité, puisque les boucs ne donnent aucune espèce de bénéfices ; tandis que le second est un gage de fécondité, puisque les brebis donnent la laine, le lait, les agneaux, toutes ces choses qu'elles seules peuvent fournir. Observons que les animaux présentent cette différence en vertu de leur nature même ; tandis que chez les hommes c'est un effet de la volonté : d'où vient que ceux-là reçoivent le châtiment et ceux-ci la couronne. Du reste, la sentence n'est portée contre les méchants que lorsque leur cause est contradictoirement instruite ; aussi le Juge énonce-t-il leurs griefs après leur avoir assigné leur place. Ils répondent certes avec modestie ; mais cela ne leur sert désormais de rien ; et c'est justice, puisqu'ils ont précisément laissé de côté ce à quoi le Sauveur ajoutait le plus d'importance. Les prophètes eux-mêmes le disent partout et toujours : « Je veux la miséricorde, et non le sacrifice. » *Ose.*, VI, 6. Le législateur des Hébreux pousse au même but par tous les moyens, par les paroles

et par les actes. C'est enfin une leçon qui nous est donnée par la nature.

Or les accusés l'ont méconnue, non sur un point ou deux, mais dans tout son ensemble. Ils n'ont pas nourri le Christ quand il avait faim, ils ne l'ont pas couvert quand il était nu, ils ne l'ont pas même visité quand il était malade, négligeant envers lui le devoir le plus facile. Et voyez quel ménagement il met dans les ordres qu'il donne. Il ne dit pas : J'étais en prison et vous m'avez délivré ; j'étais infirme, et vous m'avez relevé ; mais il dit simplement : « Vous m'avez visité, vous êtes venus à moi. » Il n'exige même rien d'onéreux pour soulager sa faim ; ce n'est pas une table somptueuse, c'est l'aliment nécessaire à la vie qu'il implore, et de la manière la plus propre à réveiller la pitié. Tout se réunit donc pour réclamer leur supplice : la facilité de la chose demandée, puisque ce n'est que du pain ; le triste état de celui qui demande, puisque c'est un pauvre mendiant ; l'identité de nature et la sympathie qu'elle produit, puisqu'il s'agit de secourir un homme ; la grandeur des biens promis, c'est le royaume qui nous est offert en récompense ; la crainte du châtiment, qui n'est autre que la géhenne ; la dignité de celui qui reçoit, c'est à Dieu qu'on donne dans la personne du pauvre ; l'honneur incomparable qu'il nous fait, en daignant descendre jusqu'à nous ; la justice se couvrant des apparences de la générosité, puisque nous ne lui donnerons après tout que de son propre bien. En dépit néanmoins de toutes ces raisons, les hommes sont aveuglés par l'amour de l'argent quand une fois ils en sont devenus les esclaves ; de pareilles menaces ne peuvent rien sur eux.

En vain le Christ avait-il dit auparavant qu'en repoussant les pauvres on serait un jour traité plus rigoureusement que les habitants de Sodome ; en vain dit-il aussi : « Toutes les fois que vous n'avez pas secouru l'un des plus petits de mes frères qui sont devant vous, c'est moi que vous n'avez pas secouru. » *Matth.*, XXIV, 45. — Que dites-vous? ils sont vos frères et vous les appelez petits ? — Ils sont mes frères précisément parce qu'ils sont humbles, indigents, méprisés. — Voilà quels sont surtout ceux qu'il honore du nom de frères, ceux que le monde méconnaît et dédaigne. Et ce n'est pas seulement des moines, des solitaires habitant sur les montagnes, qu'il entend parler ; tout fidèle, alors même qu'il n'aura pas quitté le siècle, dès qu'il est dans le dénuement, qu'il souffre la faim, qu'il n'a ni vêtement ni demeure, est investi par lui des mêmes droits, et doit obtenir la même sollicitude. La fraternité s'acquiert par la réception du baptême et la participation aux mystères sacrés.

2. Pour faire encore mieux ressortir l'équité de la sentence, il commence par louer les hommes vertueux, ceux qui furent dociles à ces préceptes : « Venez, les bénis de mon Père, acceptez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; » et tout ce qui vient ensuite. De peur que les méchants ne prétextent qu'ils n'avaient rien, il les condamne par l'exemple de ceux qui se trouvaient dans la même condition qu'eux : il oppose les vierges aux vierges, le serviteur esclave de son ventre au serviteur fidèle, celui qui avait enfoui le talent à celui qui en rapporta deux ; les pécheurs, quels qu'ils soient, aux justes. Ce parallèle repose parfois sur l'égalité, comme dans ce dernier exemple et dans celui des vierges ; parfois il s'aggrave par l'inégalité, comme lorsque le Sauveur dit : « Les hommes de Ninive se lèveront et condamneront cette génération, eux qui crurent sur la prédication de Jonas ; et il y a plus que Jonas ici. La reine du Midi condamnera cette génération, parce qu'elle vint pour entendre la sagesse de Salomon ; et il y a plus que Salomon ici. » *Matth.*, XII, 41-42. L'égalité reparaît dans ce texte : « Eux-mêmes seront vos juges ; » *Ibid.*, 27, puis encore l'inégalité : « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? combien plus les êtres temporels? » I *Cor.*, VI, 3. Poursuivant le parallèle d'égalité, le divin Maître compare les riches aux riches et les pauvres aux pauvres. Il prouve par là, non-seulement que la sentence est juste, puisque d'autres dans la même condition ont suivi la voie droite, mais de plus que les pécheurs n'ont pas même accompli les choses où la pauvreté n'est pas un obstacle, comme de donner

à boire à celui qui a soif, visiter le prisonnier et l'infirme. Après avoir loué les hommes de bien, il fait entendre quel a toujours été son amour pour eux : « Venez, les bénis de mon Père, acceptez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » A quels biens n'équivaut pas un tel nom? Ils sont bénis, et bénis par le Père.

Mais d'où leur est venu cet excès d'honneur? quelle en a été la cause? — « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire... » Admirables paroles! paroles de gloire et de félicité! Il ne se borne pas à dire : Recevez; mais il dit : « Recevez en héritage, » comme un bien de maison, un bien paternel, un bien à vous et qui de tout temps devait vous revenir. Avant que vous eussiez reçu l'existence, ces biens vous étaient préparés et destinés, parce que je savais ce que vous deviez être. — En retour de quoi reçoivent-ils ces biens? En retour de l'asile, du vêtement, du pain, du verre d'eau froide, de la visite faite au malade ou bien au prisonnier. Ce qu'il réclame partout, c'est le nécessaire, et quelquefois pas même cela. Le malade et le prisonnier, comme je l'ai déjà dit, ne désirent pas seulement notre visite; ils veulent de plus être délivrés, l'un de son infirmité, l'autre de sa chaîne. Mais lui, dans sa mansuétude, demande simplement ce que nous pouvons, moins que cela même, nous laissant le soin de nous élever à des choses plus parfaites. Quant aux autres, il leur dit : « Éloignez-vous de moi, maudits. » Il n'ajoute pas : Par mon Père; car Dieu ne les maudit pas lui-même, c'est leur propre vie qui les maudit. « Allez au feu éternel, préparé (non pour vous, mais) pour le diable et ses anges. » En parlant aux élus il avait dit : « Venez, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » Ce n'est plus la même chose ici; le feu a été « préparé pour le diable et ses anges. » Le royaume, c'est pour vous que je l'ai préparé; mais le feu, je l'ai préparé pour le diable et ses anges, non pour vous. Si vous y tombez, c'est que vous l'avez voulu, c'est à vous seuls que vous devez vous en prendre. — Ce n'est pas dans ces paroles seulement, c'est dans les suivantes qu'il semble se justifier, en rejetant la faute sur eux. « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. » Aurais-je été devant un ennemi, n'était-ce pas assez de mes souffrances, de la faim, du froid, des chaînes, de la nudité, de la maladie, pour toucher et briser le cœur le plus inhumain? Il eût suffi de ce spectacle pour mettre fin à toute haine. Et vous, c'est un ami, mais un ami qui est en même temps votre bienfaiteur et votre Maître, que vous n'avez pas secouru. Un chien que la faim tourmente vous émeut souvent, vous ne pourriez pas même voir ainsi souffrir une bête féroce; et, quand c'est votre Seigneur que vous voyez dans cet état, vous n'êtes pas touchés? Comment pourriez-vous excuser votre conduite?

N'y aurait-il que cela, ce ne serait pas assez pour mener l'homme à la récompense. Je ne dis pas pour mériter d'entendre en présence de tout l'univers la parole de celui qui est assis sur le trône de son Père, et d'obtenir ainsi le royaume du ciel, mais bien de gagner par vos œuvres une véritable rémunération. Sa générosité va plus loin : devant toutes les créatures réunies, parmi les splendeurs de sa gloire ineffable, il vous proclame et vous couronne, il reconnaît avoir reçu de vous la nourriture et l'hospitalité. Il ne rougit pas d'un tel aveu, dans le but d'ajouter à l'éclat de votre triomphe. Ainsi, tandis que les uns sont punis par la justice, les autres sont couronnés par la grâce. Auraient-ils accompli des œuvres sans nombre, ce serait toujours la divine bonté qui, pour des choses au fond sans importance ou de peu de valeur, leur décernerait une pareille gloire, une place dans les hauteurs du ciel, un immortel royaume. « Et il arriva, lorsque Jésus eut achevé ces discours, qu'il dit à ses disciples : Vous savez que dans deux jours la Pâque arrive, et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. » C'est encore avec opportunité qu'il parle de sa passion après les avoir entretenus du royaume, des rémunérations à venir, des éternels supplices. C'est comme s'il leur disait : Pourquoi craignez-vous les maux du temps, lorsque de tels biens vous attendent?

3. Remarquez de nouveau, je vous prie, avec

quel art il adoucit et voile par les premières paroles ce qui doit surtout les affliger. Il ne dit pas tout d'un coup : Vous savez que dans deux jours je serai livré. Que dit-il donc? « Vous savez que la Pâque arrive dans deux jours, et le Fils de l'homme sera livré; » et c'est alors seulement qu'il ajoute : «Afin d'être crucifié.» Il leur montre de la sorte qu'un mystère va s'accomplir, que cette fête est établie pour le salut du monde, et que lui-même a prévu ses souffrances. Persuadé que cela suffit pour leur consolation, il ne leur parle pas de la résurrection en ce moment; il était inutile de revenir sur ce sujet, après qu'il leur avait donné de si grandes leçons. Il leur fait d'ailleurs comprendre, comme je l'ai déjà remarqué, que la Passion elle-même délivrera le genre humain de mille maux, et cela, en leur rappelant les bienfaits dont ils avaient été comblés en Egypte par la Pâque antique.

« Alors les princes des prêtres, les scribes et les anciens du peuple se réunirent dans la maison du grand-prêtre, appelé Caïphe; et là ils tinrent conseil pour s'emparer de Jésus par la ruse et le mettre à mort. Or, ils disaient : Non dans un jour de fête, de peur qu'il ne s'élève quelque sédition parmi le peuple. » Voyez-vous dans quelle inexprimable corruption était plongée la république des Juifs? Pour mener à bout une entreprise inique, c'est avec le grand-prêtre qu'ils viennent se concerter; ils espèrent trouver des moyens là où ils auraient dû ne rencontrer que des obstacles. Et combien de grands-prêtres y avait-il donc? La loi n'en voulait qu'un; mais il y en avait plusieurs. Il est donc manifeste que tout commençait à tomber en dissolution. Moïse, je l'ai dit, avait disposé qu'il n'y aurait qu'un grand-prêtre, qui ne devait être remplacé qu'à la mort; avec sa vie finissait, d'après la loi, l'exil des meurtriers involontaires. D'où vient donc qu'il y en avait alors plusieurs? Plus tard, leur charge devint annuelle. L'Evangéliste nous l'apprend, quand il parle de Zacharie, en disant qu'il était « de la période d'Abia. » *Luc.*, I, 5. Ici donc sont appelés grands-prêtres ceux qui en avaient rempli les fonctions. Or, quel est le complot qu'ils vont former? de prendre Jésus dans leurs piéges, de le faire mourir? L'un et l'autre. Ils craignaient cependant le peuple. Voilà pourquoi ils eussent voulu différer jusqu'après la solennité; ils disaient : « Non dans un jour de fête. » Le diable ne voulait pas qu'il fût mis à mort dans la Pâque, de peur que sa passion n'eût trop de retentissement; eux se proposaient en cela d'éviter le tumulte.

Observez qu'ils ne craignent pas Dieu ni l'aggravation d'une infamie commise dans un pareil temps, et qu'ils n'ont dans l'esprit que des considérations humaines. Toutefois, la fureur dont ils sont transportés les fait ensuite changer d'avis. Après avoir dit : « Non dans un jour de fête, » ayant un traître sous la main, ils ne tiennent plus compte du temps, et le meurtre est accompli pendant la solennité. Mais pourquoi s'emparent-ils alors de Jésus? Ils sont poussés par la rage, encore une fois, ils pensent pouvoir mieux le trouver alors, ils agissent en tout comme des aveugles. Bien que leur perversité serve admirablement à l'accomplissement de ses desseins, ils n'en sont pas plus excusables, ils sont même dignes de mille supplices pour un tel forfait. Alors qu'il eût fallu délivrer tous les prisonniers, sans en excepter les plus coupables, ils feront mourir l'innocent, celui qui les a comblés de bienfaits, qui pour eux a dans le principe laissé de côté les nations. Mais, ô comble de bonté! ces hommes pervers et dont les iniquités sont sans nombre, il entreprend de nouveau de les sauver, il prie pour eux. « Nous remplissons un ministère de la part du Christ,» dit l'Apôtre. II *Cor.*, v, 20. Ayant de tels exemples sous les yeux, mourons pour nos ennemis, serais-je tenté de vous dire, comme j'en aurais le droit; mais, notre faiblesse étant désormais si grande, ne portons pas envie à nos amis, vous dirai-je simplement, ne haïssons pas nos bienfaiteurs. Non, je n'ose pas dire : Faisons du bien à ceux qui nous font du mal. Je voudrais bien aller jusque-là; la pesanteur de nos âmes m'en empêche. Du moins, ne nous vengeons pas. Notre religion ne serait-elle qu'un jeu, une vaine parade? Comment notre conduite est-elle diamétralement opposée aux lois qu'elle nous prescrit?

Ce n'est pas pour rien qu'ont été consignées

par écrit, avec tout le reste, les choses que le Sauveur fit au temps de sa Passion, et qui certes auraient pu faire revenir au bien ses ennemis ; c'est pour que vous imitiez sa bonté, pour que vous retraciez sa bienfaisance. Voyez, il jette à la renverse les méchants, il remet l'oreille au serviteur, il répond avec mansuétude ; sur la croix même il accomplit de grands miracles, il arrête les rayons du soleil, il fend les rochers, il ressuscite les morts, il effraie par des songes la femme du juge ; pendant le jugement, il avait montré une douceur sans bornes, non moins capable que les prodiges d'attirer à lui les cœurs ; il avait prophétisé devant les tribunaux ; sur la croix il s'écrie : « Père, pardonnez-leur ce péché. » *Luc.*, XXIII, 34. Après sa sépulture, que n'a-t-il pas encore fait pour leur salut ? Une fois ressuscité, n'a-t-il pas aussitôt appelé les Juifs, accordé le pardon aux pécheurs, répandu des biens innombrables ? Quoi de plus merveilleux ? Ceux qui l'avaient crucifié, qui ne respiraient que le sang, deviennent à la suite de ce crime les enfants de Dieu. Que peut-on comparer à cette disposition de la Providence ? Cachons-nous en entendant de pareilles vérités, nous qui sommes si loin de celui qui nous est proposé pour modèle. Considérons la distance qui nous sépare de lui, afin de nous condamner nous-mêmes de ce que nous sommes en guerre avec ceux pour lesquels le Christ a donné sa vie, de ce que nous ne voulons pas nous réconcilier avec ceux qu'il a réconciliés en s'immolant lui-même. Est-ce une perte d'argent, est-ce une dépense, après cela, que ce que vous donnez en aumône ?

Bonté du Sauveur envers ses ennemis.

4. Réfléchissez sur la responsabilité qui vous incombe, et non-seulement vous ne refuserez pas le pardon à ceux qui vous ont fait tort, mais encore vous vous hâterez de les prévenir, pour que votre démarche vous soit à vous-mêmes une cause de pardon, une source de consolation dans vos maux. Les enfants de la gentilité, qui n'espéraient rien de grand, ont souvent montré sur ce point beaucoup de philosophie : et vous, que sollicitent de si magnifiques espérances, vous hésitez, vous restez en arrière ? Ce que le temps fait tout seul, vous n'avez pas le courage de le faire avant le temps par respect pour la loi de Dieu ? Vous aimez mieux que votre passion s'éteigne sans mérite de votre part qu'en méritant une récompense. Si vous laissez au temps le soin de tout faire, vous n'en aurez rien de plus. Que dis-je ? vous serez rigoureusement puni de ce que la loi de Dieu n'a pu vous déterminer à faire une œuvre que le temps se charge d'accomplir. Si vous me dites que le souvenir de l'injure vous enflamme d'indignation, rappelez-vous aussi le bien qu'a pu vous faire celui dont vous vous plaignez, pensez aux torts dont vous-même avez été coupable envers les autres. Il a dit du mal de vous, il vous a couvert de honte ? Repassez dans votre esprit tout ce que vous avez dit de mal à votre tour. Comment obtiendrez-vous une indulgence que vous n'avez jamais accordée ? Vous n'avez rien dit de tel, m'objecterez-vous. Mais vous avez écouté les médisants, en approuvant leur langage. Or, cela même est un péché.

Voulez-vous savoir quel bien c'est que l'oubli des injures, à quel point il est agréable à Dieu ? Il fait tomber sa vengeance sur ceux qui se réjouissent des justes châtiments qu'il inflige ; alors même qu'un homme subit un juste châtiment, vous ne devez pas en éprouver de la joie. Après bien d'autres reproches, un prophète ajoute celui-ci : « Ils n'ont rien ressenti dans les revers de Joseph ; » *Amos*, VI, 6 ; un autre dit : « La voisine n'est pas allée porter ses doléances dans la maison qui tient à la sienne. » *Mich.*, I, 11. Et cependant Joseph, c'est-à-dire les tribus issues de Joseph, aussi bien que les habitants de la maison voisine, ne recevaient que le châtiment voulu de Dieu ; mais Dieu voulait de plus qu'on prît part à leur affliction. Si nous, tout méchants que nous sommes, nous voyons un de nos serviteurs rire du châtiment que nous infligeons à l'autre, nous tournons contre lui notre indignation et notre courroux ; à plus forte raison Dieu frappera-t-il ceux qui se réjouissent du malheur d'autrui. Or, s'il n'est pas permis de s'élever contre les personnes que Dieu châtie, s'il est même ordonné de compatir à leurs souffrances, l'obligation ne saurait être que plus grande à l'égard de ceux

qui nous ont offensés nous-même. C'est le signe de la charité, que le Seigneur préfère à toute chose. De même que, dans le déploiement de la pourpre royale, c'est l'honneur ou même le prix des fleurs et des teintures de servir d'ornement à la chlamyde ; de même, les vertus tirent leur prix du degré de charité qu'elles renferment.

Mais rien n'accuse la présence de la charité comme l'oubli des injures qui nous ont été faites. Dieu s'est-il occupé de celui qui en est l'auteur ? est-ce qu'il envoie celui qui a fait le mal vers celui qui l'a souffert ? est-ce à lui qu'il ordonne de quitter l'autel pour aller se réconcilier avec son frère, pour l'appeler ensuite à la table sacrée ? N'attendez donc pas que votre ennemi vous devance ; car vous auriez tout perdu. C'est pour vous obliger à le prévenir que le Seigneur vous a surtout promis une ineffable récompense. Si vous vous réconciliez parce que vous en êtes prié, ce n'est pas le divin précepte, c'est le zèle d'un homme qui ravive l'amitié : votre couronne passe donc à l'autre, vous avez perdu la palme du combat. Que dites-vous ? Vous avez un ennemi, et vous n'êtes pas couvert de honte ? N'était-ce pas assez d'avoir le diable pour ennemi, et vous en fallait-il un autre de la même nature que vous ? Plût à Dieu que celui-ci ne voulût pas entrer dans la lutte et devenir comme un autre démon ! Ne saviez-vous pas de quel bonheur la réconciliation est suivie ? Qu'importe que vous ne vous en aperceviez guère tant que dure l'inimitié ? Qu'il soit plus doux d'aimer que de haïr celui qui nous fait du mal, vous le comprendrez d'une manière éclatante quand la haine aura cessé.

5. Pourquoi donc imitons-nous ces maniaques qui se déchirent réciproquement, ou qui même tournent leur rage contre leur propre chair ? Ecoutez avec quel soin l'ancienne loi elle-même combattait ce travers : « Les voies de ceux qui gardent le souvenir des injures vont à la mort. « *Prov.*, XII, 28. « L'homme garde le ressentiment contre l'homme, et demande le remède à Dieu. » *Eccli.*, XXVIII, 3. Elle permettait cependant d'exiger œil pour œil et dent pour dent ; comment dès lors en fait-elle un reproche ? Le but de cette concession n'est pas que nous en venions au fait ; la loi voulait seulement nous éloigner du crime par la crainte du châtiment. Ces choses s'expliquent du reste par une colère instantanée ; tandis que le ressentiment accuse une perversité longtemps réfléchie. Vous avez souffert de cruelles injustices, me direz-vous. Eh bien, votre agresseur ne vous a pas fait autant de mal que vous vous en faites à vous-même par votre souvenir obstiné. D'ailleurs, l'homme de bien est tel qu'on ne saurait lui nuire. Supposez un homme ayant femme et enfants, plein de sagesse, pouvant subir mille torts divers, possédant une grande fortune, des amis nombreux, des honneurs et des distinctions, mais philosophe, encore une fois ; ceci rentre essentiellement dans mon hypothèse. Maintenant, supposons aussi que les revers pleuvent sur sa tête : un malfaiteur survient et prépare sa ruine. Qu'importe à qui regarde les biens matériels comme néant ? Ses enfants sont mis à mort ; mais son âme est fondée dans l'espoir de la résurrection. On égorge sa femme ; mais il sait que la mort est un sommeil qu'il ne faut pas troubler par des larmes. Sa réputation est flétrie ; mais qu'importe, lorsque toutes les choses présentes sont à ses yeux comme la fleur de l'herbe ? Qu'on le frappe dans son corps, si vous le voulez, qu'on le jette en prison ? qu'importe à celui qui connaît cette leçon, que l'homme intérieur se renouvelle pendant que l'homme extérieur tombe en dissolution ; et que la tribulation montre ce que nous sommes ? Pour moi, je vous garantis qu'on ne saurait alors éprouver aucun préjudice.

On ne saurait nuire à l'homme de bien.

Je vais plus loin, et je dis que cela nous est d'un grand secours, nous communique plus de force et de gloire. Ne faisons donc pas retomber notre douleur sur les autres ; car c'est nous blesser nous-mêmes et rendre notre âme plus débile. Le mal ne provient pas tant de la perversité du prochain que de notre propre indolence. Quand nous sommes outragés par quelqu'un, nous pleurons et nous nous laissons abattre ; la même chose a lieu quand on nous dérobe notre bien. Nous ressemblons à ces petits enfants que d'autres plus developpés tourmentent à propos de choses sans valeur, et qui ne cessent de les



aiguillonner s'ils les voient se mettre en colère, mais qui s'arrêtent dès que les autres rient. Plus insensés que ces derniers, nous gémissons de choses qui ne devraient exciter en nous que le rire. Dépouillons-nous donc, je vous en conjure, de ces puériles pensées, et marchons à la conquête du ciel. Le Christ veut que nous soyons des hommes, et des hommes parfaits. C'est aussi là le précepte que Paul nous donne : « Mes frères, ne soyez pas enfants par vos pensées, soyez seulement enfants en malice. » I *Cor.*, XIV, 20. Ayons cette innocence du premier âge, fuyons l'iniquité, embrassons la vertu, si nous voulons acquérir les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXX.

« Comme Jésus était à Béthanie dans la maison de Simon le lépreux, vint à lui une femme portant un vase rempli d'un précieux parfum, elle le répandit sur sa tête pendant qu'il était à table. »

1. Il semble que cette femme soit la même dans tous les Evangélistes. Il n'en est pas néanmoins ainsi; trois, à mon avis, parlent d'une seule et même femme ; mais Jean parle d'une autre, digne de toute admiration, la sœur de Lazare. Ce n'est pas sans motif que l'Evangéliste mentionne la lèpre de Simon ; il nous explique par là comment cette femme se présente avec confiance. Cette maladie étant réputée chose immonde, abominable, et Jésus en ayant délivré son hôte, — il n'aurait pas voulu s'arrêter et manger dans la maison d'un lépreux, — cette femme se persuade qu'il fera de même aisément disparaître l'impureté de son âme. Ce n'est pas sans intention non plus que se trouve indiqué là le nom de la ville de Béthanie ; c'est nous apprendre que volontiers le Sauveur s'avance vers sa Passion. Il s'était antérieurement échappé de leurs mains, alors qu'ils étaient dans le paroxysme de l'envie ; maintenant il approche, il n'est plus qu'à quinze stades ; ce qui prouve que la première fuite rentrait dans le plan de l'incarnation.

Le voyant donc, cette femme prend confiance et vient vers lui. Or, si celle qui était affligée d'une perte de sang, bien que sa conscience fût tranquille, n'approcha qu'en tremblant, avec beaucoup d'hésitation et de crainte, à cause de cette impureté qui n'était cependant que naturelle ; combien plus devait hésiter et trembler celle dont la conscience était impure. Elle vient à la suite de plusieurs, de la Samaritaine, de la Chananéenne, de l'hémorrhoïsse et de tant d'autres ; elle frémit à la vue de ses souillures et de ses scandales : aussi n'est-ce pas en public, mais dans l'intérieur d'une maison qu'elle ose se présenter. Tandis que tous les autres venaient chercher la santé du corps, elle vient dans l'unique but de rendre hommage et d'obtenir la guérison de son âme. Aucune infirmité corporelle ne l'y amenait ; sa démarche n'en était que plus admirable. Elle ne le traite pas comme un pur homme, puisqu'elle ne se serait pas servie de ses cheveux pour lui essuyer les pieds ; elle le met au-dessus de la nature humaine. C'est pour cela qu'elle incline sa tête, la plus noble partie de son corps, sur les pieds du Christ : « Les disciples le voyant, poursuit l'historien sacré, furent saisis d'indignation et dirent : Pourquoi cette perte ? Voilà un parfum qu'on aurait pu vendre un très-haut prix, pour le donner aux pauvres. Jésus sachant leur pensée leur dit : Pourquoi causez-vous de la peine à cette femme ? C'est une bonne action qu'elle vient d'accomplir envers moi. Vous avez toujours des pauvres avec vous, et vous ne m'aurez pas toujours. En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture. En vérité je vous le dis, partout où sera prêché cet Evangile dans le monde entier, sera rapporté ce qu'elle a fait et revivra sa mémoire. »

Et d'où vint aux disciples une telle pensée ? C'est qu'ils avaient entendu le Maître leur dire : « Je veux la miséricorde, et non le sacrifice ; » *Osee*, VI, 6 ; reprocher aux Juifs de laisser de côté les choses importantes, le jugement, la miséricorde et la foi ; recommander instamment l'aumône dans son sermon sur la montagne.

Recueillant tous ces faits, ils pensaient en eux-mêmes que, si le Seigneur n'admettait pas les holocaustes et les cérémonies de l'ancienne loi, à plus forte raison devait-il repousser l'effusion de ce parfum. Voilà quelle était leur appréciation ; mais lui qui voyait les sentiments de cette femme, approuva son action. Elle était animée d'une piété sincère, d'une admirable ferveur : il lui permit donc, avec une condescendance non moins admirable, de lui verser sur la tête l'huile qu'elle portait. S'il n'a pas refusé de se faire homme, d'habiter le sein d'une femme, de se nourrir de son lait, vous étonneriez-vous qu'il ait également accepté cet hommage? De même que son Père avait agréé la fumée de l'encens et des sacrifices, de même il agréa, comme je l'ai déjà dit, l'offrande de la courtisane, par égard pour les sentiments dont elle était animée. Jacob avait aussi versé de l'huile sur un cippe en l'honneur de Dieu, l'huile était offerte dans les anciens sacrifices, les prêtres en étaient oints; et toutefois, les disciples, ne connaissant pas les dispositions de cette femme, la blâmaient sans raison, et par leurs récriminations faisaient ressortir sa générosité.

Lorsqu'ils disent, en effet : On aurait pu vendre ce parfum trois cents deniers, ils montrent ce qu'elle a dépensé dans ce but, quelle a été sa munificence. Aussi les réprimande-t-il par ce mot : « Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme? » Puis il dit le motif de cette action, afin de leur rappeler encore une fois la passion qu'il allait subir : « Elle l'a fait pour ma sépulture. » Il ajoute encore ce raisonnement : « Vous avez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours. » Il émet enfin cette prédiction : « Partout où sera prêché cet Evangile, on racontera ce qu'elle a fait. » Voyez-vous comment il annonce que les apôtres iront chez les Gentils, les consolant encore par là de sa mort? Sa puissance doit être telle après la croix, que la prédication retentira dans toutes les contrées de la terre. Qui serait assez misérable aujourd'hui pour combattre cette vérité? Ce qu'il a dit s'est accompli, l'accomplissement est sous vos yeux ; allez où vous voudrez dans le monde, vous entendrez partout proclamer cette femme. Ce n'était pas là néanmoins un personnage remarquable, peu de témoins étaient réunis; l'action s'était passée, non sur un vaste théâtre, mais dans une maison particulière, dans la maison d'un lépreux, en présence seulement des disciples.

2. D'où viennent le retentissement et l'éclat d'une telle action? De la puissance évidemment de celui qui prononça cette parole. Les hauts faits de rois et de généraux sans nombre sont ensevelis dans le silence de l'oubli, bien que les monuments de plusieurs subsistent : ils ont bâti des villes, élevé des remparts, remporté des victoires, érigé des trophées, subjugué bien des nations; ils ne sont néanmoins connus ni par leurs actes ni par leur nom, en dépit des statues qu'ils ont dressées et des lois qu'ils ont établies. Or, qu'une femme perdue ait répandu de l'huile dans la maison d'un lépreux, en présence de douze hommes, voilà ce que tous vont redisant et chantant dans le monde entier, ce dont tant de siècles écoulés n'ont pas affaibli la mémoire : les Perses, les Indiens, les Scythes, les Thraces, les Sarmates, la race des Maures, les habitants des Iles britanniques, publient à l'envi ce qui s'est passé dans un recoin de la Judée, dans une maison obscure, de la part d'une courtisane inconnue. L'inépuisable bonté du Seigneur supporte les hommages de la courtisane, souffre qu'elle lui baise les pieds, les arrose d'huile et les essuie de ses cheveux. Oui, le Seigneur la laisse faire, et de plus réprimande les accusateurs qui méconnaissent les intentions et l'amour de cette femme. Considérez ici quelles seront plus tard et leur élévation d'âme et leur généreuse pitié. Comment le Sauveur ne leur dit-il pas simplement : Elle a fait une bonne œuvre? et commence-t-il ainsi : « Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme? » Il leur enseigne par là qu'il ne faut pas dès le début, et tant que l'homme est faible encore, exiger de lui des choses élevées. Aussi n'examine-t-il pas l'action d'une manière absolue, il tient compte de la personne qui l'accomplit. S'il établissait une loi, il ne mentionnerait pas la femme; mais il veut vous apprendre qu'il parle pour elle, qu'il demande aux siens de ne pas étouffer cette

foi naissante, mais plutôt de la seconder.

Il nous apprend à tous par un tel langage que nous devons accueillir et favoriser un bien quelconque, n'importe quel en sera l'auteur, et tâcher de le conduire à la perfection, au lieu d'exiger qu'il soit parfait dès le principe. Le Christ nous a bien montré que telle était sa volonté, puisqu'il permettait à ses disciples d'avoir de l'argent sur eux, n'ayant pas lui-même où reposer sa tête. Ce n'était pas le moment de relever un défaut, il fallait alors accueillir un bien. De même que, si quelqu'un lui eût posé la question avant l'acte de cette femme, il aurait déclaré que cela ne devait pas se faire; de même, l'acte une fois accompli, il ne se propose plus qu'une chose, de mettre cette femme à l'abri des pénibles récriminations de ses disciples, et de l'acheminer par ses encouragements vers un plus grand bien. Quand l'huile était déjà répandue, leur réprimande devenait intempestive. Et vous aussi, quand vous voyez un fidèle offrir ou procurer à l'Eglise des vases sacrés, ou bien orner d'une autre façon les murs et le parvis du temple, ne lui commandez pas de vendre ces ornements ou de les enlever, de peur de refouler cet élan de zèle. S'il vous demande conseil avant d'avoir fait aucuns frais, conseillez-lui de donner l'argent aux pauvres. Tel est l'exemple du Sauveur; il n'a pas voulu refroidir la piété de cette femme, et tout ce qu'il dit tend à l'encourager. Puis, comme il avait prononcé cette parole : « Elle l'a fait pour ma sépulture, » craignant de l'avoir jetée dans l'anxiété par cette image funèbre, en évoquant les idées de sépulture et de mort, voyez comment il la relève, en ajoutant : « Ce qu'elle a fait sera raconté dans le monde entier. » C'était là pour ses disciples une consolation, et pour la femme un magnifique éloge.

Toutes les générations futures la célébreront, semble-t-il dire; elle a maintenant annoncé ma passion, en préludant à ma sépulture : que personne donc ne lui fasse un reproche. Je suis tellement éloigné de la condamner comme si elle avait fait une mauvaise action, de prétendre la trouver en faute, que je ne laisserai pas sa démarche inconnue, que je la manifesterai aux yeux de tout l'univers, bien que cette démarche ait eu lieu dans l'intérieur d'une maison et comme dans le secret; car elle est partie d'une âme pieuse, d'une ardente foi, d'un cœur repentant. — Pourquoi ne promet-il à cette femme qu'un souvenir éternel sans aucune grâce spirituelle? Dans l'un de ces bienfaits, il lui donnait un gage de l'autre. En accomplissant un bien, elle méritait évidemment une récompense en rapport avec ce bien même.

« Alors, l'un des douze, Judas, surnommé Iscariote, alla trouver les princes des prêtres, et leur dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » Alors, quand donc? Quand il prononça cette parole : « Pour ma sépulture. » Le traître n'en fut pas touché; il ne fut pas saisi de crainte lorsqu'il entendit que l'Evangile serait prêché dans toutes les contrées du monde. C'était là, néanmoins, la preuve d'une puissance ineffable; mais, pendant que des femmes, et des femmes perdues, rendaient de tels hommages au Sauveur, Judas accomplissait l'œuvre du diable. Pourquoi donne-t-on ici son surnom? Parce qu'il y avait un autre Judas. Et l'historien sacré n'hésite pas à dire que le traître était l'un des douze. Les Evangélistes ne cachent rien de ce qui peut les humilier; et cependant ils auraient pu dire simplement qu'il était du nombre des disciples, puisqu'il en existait plusieurs. Non, ils déclarent qu'il est l'un des douze, qu'il appartient au chœur apostolique, qu'il est de ceux que le Maître a choisis comme les meilleurs, avec Pierre et Jean. Ils avaient en vue la vérité seule, et jamais ils ne déguisaient les faits. Ils peuvent omettre bien des miracles; mais ils n'omettent pas ce qui peut les couvrir de honte : action ou parole, quoi que ce soit, ils proclament tout avec une entière confiance.

3. Sous ce rapport, celui dont le langage est le plus sublime, Jean, ne se distingue pas des autres. C'est même lui principalement qui rappelle les humiliations et les outrages qu'il a dû subir. Maintenant, considérez de près l'iniquité de Judas, la spontanéité de sa démarche quand il reçoit le prix de sa trahison, et quel misérable prix! Luc rapporte qu'il fit ce pacte avec les chefs, avec ces quelques Juifs que les Romains, dans l'intérêt de l'ordre, pour éviter les séditions,

avaient investis d'une certaine autorité ; car leur souveraineté n'existait plus, elle avait disparu selon les divins oracles. Judas va donc trouver les chefs de sa nation, et leur dit : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? Ils s'engagèrent à lui donner trente pièces d'argent. Et dès ce moment il cherchait l'occasion pour le livrer. » Il avait peur de la multitude, il voulait le surprendre seul. O démence ! comment l'amour de l'argent l'avait-il de la sorte aveuglé ? Lui qui souvent avait vu le Sauveur passer à travers ses ennemis sans qu'ils pussent le prendre, manifester par des signes nombreux sa puissance et sa divinité, maintenant il espère encore s'emparer de lui, ne se souvenant même plus des paroles terribles et douces par lesquelles Jésus s'était efforcé de l'arracher à ce funeste dessein. Dans la cène même, il tenta de le guérir ; jusqu'au dernier jour, il ne cessa de le ramener sur ce sujet. Tout fut inutile ; mais ce n'est pas une raison pour le Seigneur d'arrêter le cours de ses bienfaits.

Le sachant, et nous aussi mettons en œuvre tous les moyens en notre pouvoir pour corriger les pécheurs et ranimer les indolents ; prodiguons-leur les instructions et les conseils, les exhortations et les prières, alors même que nous n'y gagnerions rien. Le Christ savait certes que le traître ne se convertirait pas ; il ne cessa pas néanmoins d'employer à son égard toutes les ressources de la charité, les avertissements et les menaces, plaignant même son malheur, jamais d'une manière ouverte, toujours à mots couverts. Dans l'acte même de la trahison, il reçoit son baiser ; mais, encore une fois, tout est inutile. Voilà quel mal c'est que l'amour de l'argent ; cet amour a fait de Judas un sacrilége et un traître. Ecoutez-le, vous tous avares, vous qu'affecte la maladie de Judas ; écoutez, et tenez-vous en garde contre cette maladie. Cet homme qui vivait avec le Christ, qui avait accompli des prodiges et reçu de si belles leçons, tomba dans un plus profond abîme, parce qu'il ne sut pas se mettre à l'abri d'un tel mal ; combien plus n'y succomberez-vous pas, vous qui n'entendez pas les divines Ecritures, qui n'avez eu d'attachement que pour les choses présentes, si vous ne déployez pas désormais un zèle infatigable ? Il était chaque jour avec celui qui n'avait pas où reposer sa tête, chaque jour il apprenait, et par les œuvres et par les paroles, qu'il ne faut posséder ni or ni argent, ni deux tuniques ; et rien ne put le convertir : comment pouvez-vous espérer de vous affranchir de cette maladie, si vous ne mettez pas à vous corriger l'application la plus énergique et l'ardeur la plus constante ? C'est là, sans doute, un animal furieux, et sa rage est implacable ; si vous le voulez, toutefois, vous en viendrez facilement à bout.

La soif de l'or tourmente les avares.

Cette cupidité ne dépend pas précisément de la nature, comme on le voit par ceux qui n'en subissent pas le joug ; une chose qui tient à la nature est commune à tous. C'est la négligence qui seule la produit en nous ; telle en est la source, de là son accroissement, et l'imprudent dont elle s'est une fois emparée, elle le jette dans un genre de vie en dehors de la nature. N'est-ce pas, en effet, vivre en dehors de la nature que de méconnaître ses concitoyens, ses amis, ses frères, sa famille, tous les hommes, en un mot, sans en excepter soi-même ? Il en suit évidemment que l'iniquité n'est pas chose naturelle, ni dès lors cette maladie de l'argent qui fit de Judas un traître. — Et comment devint-il tel, me demandera-t-on, après avoir été appelé par le Christ ? — Parce que la vocation divine ne force pas la volonté, et ne fait nullement violence à qui ne veut pas embrasser la vertu ; elle exhorte, elle conseille, elle tâche par tous les moyens possibles de rendre les hommes meilleurs ; mais elle n'exerce sur eux aucune contrainte : ils sont libres de la repousser. Voulez-vous savoir pourquoi cet homme est devenu tel ? vous ne trouverez pas d'autre cause de sa perte que l'amour de l'argent. — Mais comment, me direz-vous encore, a-t-il été subjugué par cette passion ? — Par sa pure négligence. Voilà d'où proviennent de tels changements, tout comme le contraire provient du zèle. Que d'hommes naguère violents sont maintenant plus doux que des brebis ! Que de voluptueux sont devenus chastes ! Que d'avares et de ravisseurs distribuent aujourd'hui leur bien propre !

C'est l'apathie, je le répète, qui produit une

Giézi pécha tout en vivant avec un saint prophète.

conduite opposée. Et Giézi, de même, vivait avec un homme saint, ce qui ne l'empêcha pas de tomber dans l'iniquité par suite de la même convoitise; car il n'est pas de passion plus funeste que celle-là. Les effracteurs de tombes obéissent à ce mobile, aussi bien que les meurtriers; de là les haines et les guerres, tous les maux qu'il vous plaira d'imaginer. L'homme jouet de cette passion est impropre à tout, à commander une armée, à gérer une magistrature; non-seulement il ne peut pas s'occuper des affaires publiques, mais encore il compromet les affaires privées. Faut-il choisir une femme, il ne sera pas guidé par la vertu, il prendra la plus insensée de toutes; faut-il acheter une maison, il ne regardera pas ce qui convient à son honneur, il ne consultera qu'un misérable intérêt; faut-il se procurer des serviteurs, un objet quelconque, il tombera toujours sur ce qu'il y a de plus vil. Mais pourquoi parler du commandement des armées, de la direction des affaires publiques ou privées? Seraiton roi, on est le plus malheureux des hommes, le plus pauvre de tous, en même temps que le plus funeste. Un tel homme n'aura pas d'autres sentiments que ceux de la foule; au lieu de tenir pour siens les intérêts de tous, il s'isole dans son estime, pour ravir les biens de chacun, se regardant toujours comme le moins favorisé; car il mesure ce qu'il possède à l'étendue de ses désirs, et cette comparaison le lui fait considérer comme rien.

Rien de plus inique que l'avare : Portrait de l'avare.

4. Voilà pourquoi il est dit : « Rien de plus inique que l'avare. » *Eccli.*, x, 9. Celui qui mérite ce nom se vend lui-même, on voit en lui l'ennemi commun du genre humain; il circule partout, déplorant que la terre ne produise pas de l'or à la place des épis, que les fontaines ne coulent pas des flots d'or, que les montagnes ne soient pas formées de ce métal, au lieu d'être des entassements de pierres; le bien des autres l'aigrit, il est mal à l'aise dans le bonheur public, il déteste tout ce qui ne fournit pas de l'argent, il se résigne à tout pourvu qu'il en retire deux oboles. Il a tous les hommes en horreur, les pauvres et les riches : ceux-là, craignant qu'ils ne viennent lui demander; ceux-ci, parce que leur fortune lui semble une diminution de la sienne. Pour lui, quiconque possède, est le détenteur de son bien; il juge que tous lui font tort, et de là sa haine contre tout le monde. Il ne connaît pas le rassasiement, il ignore ce que c'est qu'un désir satisfait; faut-il s'étonner qu'il soit le plus malheureux des hommes? Celui qui n'est pas sujet à de telles ignominies n'est-il pas de tous les sages le plus digne d'envie? L'ami de la vertu, qu'il soit esclave ou libre, est le plus heureux des hommes. On ne peut pas lui causer le moindre mal, tous les habitants de la terre se réuniraient-ils pour l'écraser de leurs armes et de leurs bataillons. Le jouet du vice, celui dont nous avons fait le portrait, serait-il roi, je l'ai dit, aurait-il le front ceint de mille diadèmes, est toujours soumis aux insultes du dernier de ses sujets. Telle est l'infirmité du vice, telle est la force de la vertu. Pourquoi donc versez-vous des larmes quand vous êtes dans la pauvreté? Pourquoi gémissez-vous dans un jour de fête? car c'est alors une fête pour vous. Pourquoi pleurer, je vous le demande encore? Oui, c'est une grande fête que la pauvreté, si la sagesse l'accompagne. Pourquoi donc ces soupirs, pauvre enfant?

C'est bien un petit enfant qu'un tel homme. — Quelqu'un vous a frappé? qu'est-ce que cela? Il vous a fourni l'occasion de montrer plus de patience. Vous a-t-il dérobé votre bien? Il vous a délivré d'une rude charge. A-t-il blessé votre réputation? C'est me dire que vous lui devez un autre genre de liberté. Ecoutez comment s'expriment là-dessus les philosophes étrangers eux-mêmes : vous n'avez souffert aucun mal, si ce n'est dans votre imagination. — Mais il vous a ravi cette grande maison que vous aviez si bien arrondie de toute part? — Eh bien! vous avez devant vous la terre entière, cette demeure immense où tout est réuni, le superflu comme le nécessaire. Quoi de plus agréable et de plus beau que ce dôme du ciel? Jusques à quand vous en irez-vous mendier auprès des créatures? On n'est riche qu'à la condition de l'être dans son âme : on n'est pauvre également que lorsqu'on a la pauvreté dans le cœur. Du moment où l'âme est supérieure au corps, ce n'est pas la partie la plus noble qui est entraînée; c'est plutôt celle-ci qui s'empare de l'autre et la transforme en se l'assi-

milant. Si le cœur a subi quelque altération, le corps tout entier s'en ressent, le mal dont il est affecté se communique à tout le reste : est-il dans un équilibre parfait, tous les membres y participent. Le mal est-il ailleurs, pourvu que l'intérieur demeure sain, la corruption est aisément arrêtée dans ses ravages. Expliquons-le mieux : que signifient des branches verdoyantes, dites-moi, si la racine est desséchée? Qu'importe aussi que les extrémités se flétrissent, quand la racine conserve sa vigueur? De même, à quoi servent les richesses, l'âme étant dans le dénuement? Quel préjudice peut causer la pauvreté, quand l'âme est dans l'abondance? — Et comment, me direz-vous, l'âme sera-t-elle riche, quand on est dans la pénurie? — C'est alors surtout qu'on est riche, c'est de là que l'opulence nous vient.

Si, comme nous l'avons souvent démontré, la vraie richesse consiste à mépriser les richesses, à n'avoir besoin de rien, c'est la pauvreté surtout qui fait l'homme riche ; car il est plus facile de mépriser les richesses dans la pauvreté que dans l'abondance : il est donc évident qu'on devient riche par l'effet de la pauvreté. Or, nul n'ignore que le riche est plus avide que le pauvre : l'ivresse excite beaucoup plus la soif que l'usage modéré de la boisson. Il n'est pas dans la nature de la cupidité d'être apaisée par une plus grande abondance ; cela ne fait que l'enflammer de plus en plus. Le feu monte à mesure que vous lui fournissez plus d'aliments : l'amour des biens matériels s'exalte de même dans la proportion du trésor qu'il acquiert. Si désirer toujours davantage est un signe de pauvreté, le plus pauvre est celui qui se trouve ainsi disposé par l'opulence. Vous le voyez donc, l'âme est pauvre dans la possession des richesses; elle est riche au sein de la pauvreté. Vérifions-le par un contraste, si vous le voulez bien : supposons deux hommes dont l'un ait dix mille talents et l'autre seulement dix; supposons qu'on les leur enlève : quel est celui des deux qui souffrira le plus ! N'est-ce pas le premier? Or, sa douleur ne serait pas plus grande s'il n'avait pas un attachement plus grand. Plus il aime, plus il désire ; et, nous l'avons dit, plus un homme a de désirs, plus il est pauvre. Dans le fait, nous désirons le plus ce dont nous avons le plus grand besoin : le désir naît de l'indigence. Il ne saurait exister avec la satiété. Le tourment de la soif, par exemple, est en proportion du besoin que nous avons de boire. J'ai tout dit pour bien établir que personne ne saurait nous nuire si nous sommes vigilants ; qu'un dommage ne provient pas de la pauvreté, mais de nous-mêmes. Je vous en conjure donc, rejetons avec tout le zèle possible cette maladie de l'argent, et nous jouirons ensuite des biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXI.

« Le premier jour des azymes les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Où voulez-vous que nous vous préparions la Pâque? Il leur répondit : Allez dans la ville, et vous trouverez un homme à qui vous direz : Le Maître a dit : Mon temps est proche, je fais la Pâque chez vous avec mes disciples. »

1. Il appelle premier jour des azymes le jour qui précédait en réalité cette fête; car, suivant la manière de compter des Juifs, le jour commence la veille : il s'agit ici de celui vers la fin duquel on devait immoler la Pâque. C'est donc le cinquième jour du Sabbat que les disciples s'avancèrent de la sorte. Un autre Evangéliste dit formellement que cela se passa le jour avant les azymes. Un autre encore s'exprime ainsi : « Vint le jour des azymes, où la Pâque devait être immolée. » *Luc.*, XXII, 1. Mais ce premier mot signifie simplement qu'il était proche, qu'on était à la veille, qu'il était sur le point de paraître ; et la veille faisait partie du jour, je le répète. De là ces expressions que nous retrouvons dans tous : « Dans le temps où la Pâque était immolée : Où voulez-vous que nous vous préparions la Pâque ? » Cela montre assez clairement que le Sauveur n'avait ni maison ni asile, et que les disciples étaient dans le même dénuement ; car autrement ils l'eussent prié de venir chez eux. Ils n'avaient donc pas de mai-

son, par la raison qu'ils s'étaient dépouillés de tout. Pourquoi Jésus célébra-t-il la Pâque ? Afin de montrer en toute chose et jusqu'à son dernier jour, qu'il n'était pas l'ennemi de la loi.

Pour quelle raison envoie-t-il vers un homme inconnu ? Pour montrer une fois encore qu'il n'aurait pas souffert la Passion s'il ne l'avait pas voulu. Celui qui, par quelques paroles, disposa cet homme à le recevoir avec ses disciples, n'aurait-il pas également changé le cœur de ses bourreaux, si son intention n'avait pas été de souffrir le supplice de la croix ? Ce qu'il avait fait par rapport à l'ânesse, il le fait encore ici. Il avait dit : « Si quelqu'un élève une difficulté, répondez-lui : Le Seigneur en a besoin. » *Matth.*, XXI, 3. Et maintenant : « Le Maître vous dit : Je fais la Pâque chez vous. » Ce qui m'étonne, ce n'est pas seulement que cet homme le reçoive sans le connaître, c'est de plus qu'il brave la haine à laquelle il doit s'attendre, la guerre implacable que lui suscitera cet acte d'hospitalité. Le Sauveur donne ensuite à ses envoyés le même signe que le prophète avait donné à Saül : « Vous trouverez un homme montant à la ville et portant une outre. » I *Reg.*, X, 3. Ici, c'est « un homme portant une amphore. » *Luc.*, XXII, 10. Sa puissance éclate de nouveau. Il ne se contente pas de dire : « Je fais la Pâque : » il ajoute : « Mon temps est proche. » Or, il agissait ainsi pour remettre fréquemment sous les yeux de ses disciples l'image de sa Passion, et les familiariser avec la pensée de cet événement, par ses prédictions incessantes ; puis encore pour leur montrer, aussi bien qu'à son hôte et même à tous les Juifs, qu'il n'allait pas à la Passion contre sa volonté, je le répète. Il annonce enfin qu'il viendra avec ses disciples, afin que les préparatifs soient suffisants, et que cet homme ne s'imagine pas que le Christ cherche les ténèbres.

« Or, le soir étant venu, il était à table avec ses disciples. » O l'impudence de Judas ! Il était là, lui aussi, il venait participer aux mystères en même temps qu'au repas ; et cette même table lui disait que, eût-il été une bête féroce, il devait revenir à de plus doux sentiments. L'Evangéliste lui-même nous apprend que le Christ, pendant qu'on était à table, parla de la trahison, afin que la circonstance, corroborant le langage muet de la table, fît rougir le traître de sa perversité. C'est après que les disciples eurent fait ce que Jésus leur avait ordonné, que, le soir étant venu, il s'était mis à table avec les douze. « Or, pendant qu'ils mangeaient, il leur adressa ces paroles : En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. » Avant la cène, il leur avait lavé les pieds. Voyez comme il ménage le traître. Au lieu de dire : Un tel me trahira, il dit : « L'un de vous..., » voulant ainsi lui fournir l'occasion de faire pénitence sans se dévoiler ; il n'hésita pas à les jeter tous dans la crainte pour sauver celui-là.— Oui, l'un de vous, de ces douze qui sont toujours avec moi, dont j'ai lavé les pieds, à qui j'ai promis de si grands biens. — Alors une intolérable douleur saisit le chœur sacré des apôtres. Jean rapporte que tous furent aussitôt dans le trouble et se regardèrent entre eux, que chacun craignait de l'interroger, bien que leur conscience ne leur reprochât rien de semblable ; mais Matthieu dit : « Accablés de tristesse, ils commencèrent à lui dire, chacun de son côté : Est-ce moi, Seigneur ? Il leur répondit : Celui auquel je présenterai le pain trempé, c'est lui-même. » *Ibid.*, 26. Voilà dans quel moment il se résout à le découvrir, quand il devient nécessaire de délivrer les autres d'une telle anxiété. Ils étaient comme morts de frayeur ; et c'est pour cela qu'ils le pressaient de leurs questions.

Il avait encore en vue, tout en dissipant leur crainte, de ramener le traître à de meilleurs sentiments. Puisqu'il n'avait pas été touché par des avertissements indirects, le divin Maître frappe un dernier coup en lui arrachant le masque. Comme chaque apôtre lui demandait donc avec douleur : « Serait-ce moi, Seigneur ? Il leur répondit : Celui qui trempe avec moi sa main dans le plat, c'est celui-là qui doit me trahir. Le Fils de l'homme sera trahi ! Il eût été bon pour cet homme qu'il ne fût pas né. » Plusieurs disent que Judas était tellement impudent qu'il brava son Maître en trempant la main avec lui dans le plat ; pour moi, je pense que le Christ agit ainsi dans le but de



le couvrir de honte et de faire sur lui une heureuse impression; car on y voit comme un suprême effort.

2. Ces choses ne doivent pas être passées à la légère; il faut les graver dans notre esprit, afin de ne plus donner prise à la colère. Quel est celui qui, revenant sur ce repas suprême, voyant le traître assis auprès du Sauveur du monde et la victime parlant avec une si merveilleuse douceur, ne rejetterait pas tout venin de colère ou de haine? Remarquez, en effet, la mansuétude de ce langage : « Le Fils de l'homme s'en va, selon ce qui est écrit de lui. » Jésus le dit pour corroborer ses disciples, pour éloigner d'eux la pensée qu'il doit succomber par faiblesse, et de plus tâcher de ramener le traître. « Malheur cependant à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi. Il eût été bon pour cet homme qu'il ne fût pas né. » Une ineffable douceur respire dans ces reproches. Aucune aigreur, rien d'acerbe; c'est l'expression de la pitié, qui même se voile de nouveau : à l'insensibilité montrée dès le principe, s'était ajoutée une impudence capable d'exciter la plus vive indignation. Après qu'il avait été si clairement désigné, Judas ose dire comme les autres : « Est-ce moi, Seigneur? » Quel cynisme! La conscience le lui dit bien assez. On sent qu'en rapportant cette parole l'Evangéliste s'étonne de cette insolence. Que répond Jésus dans son ineffable bonté? « Vous l'avez dit. » Il eût bien pu lui répliquer en ces termes : Vil scélérat, être impur et exécrable, il y a si longtemps que tu prépares ce forfait, et, lorsque te voilà lié par un pacte diabolique et par l'argent reçu, tu as encore l'audace de m'interroger? — Rien de semblable ne sort de sa bouche. Quoi donc? « Vous l'avez dit. » C'est ainsi qu'il nous apprend à supporter les injures.

Quelqu'un m'objectera peut-être : S'il était écrit que le Sauveur devait souffrir ces choses, pourquoi l'accusation dont Judas est l'objet? Il a simplement accompli les prophéties. Sans doute; mais telle n'était pas son intention, il n'a fait qu'obéir à sa perversité. Si vous ne faites pas attention au but qu'on se propose, vous en viendrez à justifier le diable lui-même. Cela ne saurait être néanmoins; non, cela ne saurait être. L'un et l'autre sont dignes de châtiments infinis, bien que le monde ait été sauvé. Ce n'est pas à la trahison de Judas que nous devons notre salut, c'est à la sagesse du Christ, qui s'est admirablement servi pour notre bien de la perversité même des autres. — Mais quoi, direz-vous encore, si Judas n'avait pas trahi, un autre ne l'aurait-il pas fait à sa place? — Cela ne touche pas à la question. — Et cependant, insisterez-vous, du moment où le Christ devait être crucifié, il fallait bien que ce fût par quelqu'un, et dès lors par un homme de ce caractère. Or, s'il n'avait eu que des justes autour de lui, les vues de sa miséricorde à notre égard n'auraient pas abouti. — Loin de nous cette pensée. Il avait dans les trésors de sa sagesse d'infaillibles moyens pour accomplir l'œuvre de notre salut, alors même que la trahison n'aurait pas eu lieu; car sa puissance n'est pas moins infinie que sa sagesse. C'est donc pour qu'on ne s'imaginât pas que le traître était l'instrument nécessaire du plan divin, que le Sauveur l'a frappé de son anathème. — S'il était bon que cet homme ne fût pas né, m'objectera-t-on peut-être encore, pourquoi le Seigneur a-t-il permis qu'il ait existé? pourquoi même tant d'autres prévaricateurs avec celui-là? — C'est aux prévaricateurs que vous deviez vous en prendre, puisqu'ils sont devenus tels, bien qu'ils fussent libres de ne pas le devenir : et voilà que, les laissant de côté, sachant bien que la volonté de l'homme ne subit jamais de contrainte, vous portez des regards indiscrets sur la conduite même de Dieu.

Il n'avait après tout qu'à peupler le monde de justes, ce qui supprimait immédiatement la nécessité de la géhenne, toute répression, tout châtiment, tout vestige d'iniquité. — Je vous répondrai d'abord par les paroles de l'Apôtre : « Mais toi, ô homme, qui es-tu pour oser contester avec Dieu? Est-ce que l'argile dit à celui qui l'a façonnée : Pourquoi m'avez-vous donné cette forme? » *Rom.*, IX, 20. S'il vous faut des raisonnements, voici ce que nous vous dirons : Les justes sont d'autant plus admirables, qu'ils vivent mêlés aux méchants; c'est ainsi que leur

patience et leur philosophie se manifestent d'une manière plus éclatante. Mais vous détruisez, en parlant de la sorte, les combats et les victoires de la vertu. — Que m'importe, si les uns doivent être punis pour que les autres obtiennent une telle gloire? — Ne le pensez pas ; c'est à cause de leur propre iniquité qu'ils sont punis. Ce n'est pas non plus pour avoir reçu l'existence qu'ils sont devenus pervers ; leur négligence seule les a rendus pécheurs et malheureux. Comment ne mériteraient-ils pas le supplice ceux qui, parmi tant de leçons de vertu, parmi tant de sages instituteurs, n'ont fait aucun progrès dans le bien ! De même que les justes sont dignes d'une double récompense, et parce qu'ils sont justes, et parce qu'ils n'ont rien souffert du contact des méchants ; de même ceux-ci sont dignes d'un double supplice, et parce qu'ils sont méchants, tandis qu'ils pouvaient devenir bons, comme le prouve l'exemple des autres, et parce que cet exemple ne leur a servi de rien. Voyons encore ce que répond ce misérable quand son Maître le reprend. Que dit-il donc? « Serait-ce moi, Seigneur? » Et pourquoi n'a-t-il pas fait cette question dès le début? Parce qu'il croyait se cacher sous cette parole : « L'un de vous. » Une fois découvert, il ose interroger, se fiant à la douceur du divin Maître, pensant qu'il ne serait pas condamné. C'est pour cela qu'il l'appelle Rabbi.

La nécessité ne nous rend pas pervers.

L'amour de l'argent frappe les hommes de démence.

3. Etrange aveuglement! où ne l'a-t-il pas conduit? Voilà bien l'amour de l'argent : il frappe les hommes de démence, il en fait des chiens impudents; il les rend même pires, il en fait des démons. Cet insensé se soumettait au diable, qui lui tendait ses filets, et trahissait Jésus, qui le comblait de ses bienfaits : il était donc devenu lui-même diable par ses sentiments. Telle est l'action qu'exerce la soif insatiable des biens matériels : on y perd la raison et la décence, on y matérialise son cœur, comme le fit ce même Judas. Comment Matthieu et les autres disent-ils que le diable s'empara de lui quand il faisait le pacte fatal avec les Juifs, et Jean affirme-t-il que Satan entra dans son cœur après le repas? Ce dernier Evangéliste savait cependant la vérité, puisqu'il avait dit lui-même : « Le repas étant fini, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas le dessein de trahir son Maître... » *Joan.*, XIII, 2. Pourquoi dit-il donc ensuite : « Après le repas, Satan s'empara de lui. » *Ibid.*, 27. Satan n'entre pas tout à coup dans une âme, il sonde le terrain et n'avance que par degrés : c'est ce qui se passe ici. Après quelques tentatives faites prudemment et sans violence, voyant ce cœur disposé à le recevoir, il y souffle alors sans réserve, il le subjugue tout entier.

Une autre question : Pourquoi, dès qu'ils mangeaient la Pâque, ne la mangeaient-ils pas d'une manière conforme à la loi? car la loi ne permettait pas de se coucher avant de prendre ce repas symbolique. Que dirons-nous? Qu'après avoir mangé la Pâque d'une manière légale, ils se mirent à table pour continuer le repas. Nous lisons dans un autre Evangéliste que le Sauveur ne se contenta pas ce soir-là de manger la Pâque, et qu'il dit de plus : « J'ai désiré d'un ardent désir de manger cette Pâque avec vous, » *Luc.*, XXII, 15, la Pâque de cette année. Que signifie ce langage? Le salut du monde allait s'accomplir, les saints mystères devaient être institués, et tous nos malheurs réparés par la mort : c'est là ce qui rendait la croix désirable à Jésus. Quant à cette bête féroce, rien ne l'adoucit, rien ne la touche. C'est donc à bon droit que le Sauveur parle ainsi : « Malheur à cet homme. » Il cherche à l'effrayer en ajoutant : « Il eût été bon pour lui de n'être pas né. » Comme tout cela ne le fléchit pas davantage, il ajoute encore : « C'est celui à qui je présenterai le pain trempé. » Tout demeure inutile : Judas est comme saisi de la frénésie de l'argent, ou d'une maladie même plus terrible. Oui, sa fureur va plus loin; car quel est le maniaque qui fit jamais rien de pareil? Celui-là ne rejetait pas l'écume par la bouche, mais il respirait la mort de son Maître; il ne se tordait pas les mains, mais il les tendait pour recevoir le prix du sang divin. Sa frénésie était d'autant plus grande, qu'elle n'excluait pas la raison. Ne dit-il cependant rien d'insensé? Quoi de plus insensé que cette parole : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » C'est

bien le diable qui parle par sa bouche. Du moins ne frappe-t-il pas la terre avec ses pieds? Mais son attitude immobile a quelque chose de plus effrayant que le piétinement du maniaque. Il ne se meurtrit pas à coups de pierre. Mieux eût valu qu'il l'eût fait que de se jeter dans cet excès d'audace.

Voulez-vous que je place sous vos yeux des démoniaques et des avares, pour en faire la comparaison? Que personne ne regarde ma proposition comme une insulte. Je blâme le travers, je n'attaque pas la nature. Un démoniaque rejette ses vêtements, se meurtrit à coups de pierre, erre dans des lieux sauvages et déserts, poussé par l'esprit qui le possède. Ces choses sont horribles, n'est-ce pas? Que sera-ce si nous vous montrons que les avares sont dans un état encore plus déplorable, qu'ils se livrent contre leur âme à de plus graves excès, mais tellement plus graves, que le reste en comparaison n'est qu'un jeu d'enfant. Comprenez-vous ce qu'est une pareille maladie? Mais voyons quel est de ces deux états le plus intolérable. Ils ne diffèrent pas au premier abord : l'un et l'autre sont plus affreux que la nudité la plus repoussante. Mieux vaut de beaucoup être dépouillé de ses habits, que s'en aller couvert de rapines, avec l'impudence de ceux qui célèbrent les fêtes de Bacchus : ces derniers portent des masques et des habits qui sont les livrées de la folie : il en est de même des avares. C'est la frénésie qui fait la nudité des possédés du démon, c'est la frénésie qui fait le vêtement des hommes atteints de ce vice. Or, que ce vêtement soit pire que la nudité, j'essaierai de vous le démontrer sans sortir de cette comparaison. Quel est le plus furieux, à votre avis, de celui qui se meurtrit lui-même, ou de celui qui meurtrit aussi tous ceux qu'il rencontre? Evidemment, c'est ce dernier.

Voilà donc, d'un côté, des hommes qui se dépouillent eux-mêmes, et, d'un autre côté, des hommes qui spolient quiconque leur tombe sous la main. — Ceux-là déchirent leurs vêtements. —Mais combien ceux qui sont lésés n'aimeraient-ils pas mieux se voir arracher les habits que toute leur fortune? — Les premiers ne frappent pas les hommes au visage. — C'est ce que font surtout ces hommes avides et rapaces; il est vrai néanmoins que la plupart torturent les entrailles de leurs semblables, en les soumettant au supplice de la faim, en les réduisant à la dernière indigence plutôt que de les frapper ouvertement. — Du moins ils ne se servent pas de leurs dents pour mordre. — Plût à Dieu qu'ils mordissent ainsi, et non avec les griffes de la rapine, plus cruelles encore que les dents! « Leurs dents sont des armes et des traits. » *Psalm.* LVI, 5. Quel est celui qui souffre davantage, l'homme une fois mordu, mais qui guérit vite, ou bien le malheureux que rongent sans cesse les dents de la pauvreté? Quand la pauvreté n'est pas volontaire, elle est plus implacable que les flammes ou les bêtes féroces. — Les avares n'errent pas dans les déserts comme le font les démoniaques. — Mieux vaudrait qu'ils courussent dans les déserts et non dans les villes; les habitants des villes auraient alors quelque repos. Mais non, c'est ici le théâtre de leur rage; ils font dans les villes ce que les autres ne font pas dans les déserts, ils travaillent même à les transformer en déserts, et, comme s'ils étaient dans un lieu où personne ne serait là pour les arrêter, ils s'enrichissent des dépouilles de tous leurs concitoyens. — Ils n'assaillent pas de pierres ceux qu'ils rencontrent sur leurs pas. — Et qu'importe? On pourrait sans difficulté se mettre à l'abri des pierres; mais qui peut se garantir des blessures qu'ils infligent avec l'encre et le papier, des traits empoisonnés qu'ils enveloppent dans leurs cédules?

4. Examinons maintenant le mal qu'ils se causent à eux-mêmes. Ils marchent nus à travers la cité; car le vêtement de la vertu leur manque. Si cela ne leur paraît pas trop honteux, c'est qu'ils sont plongés trop avant dans la démence pour sentir leur ignominie. Ils rougiraient de la nudité corporelle, ils se glorifient alors qu'ils portent de toute part une âme nue. Voulez-vous que je vous dise la cause de leur insensibilité? Quelle est cette cause? Ils sont nus au milieu de beaucoup de gens nus, et c'est pour cela qu'ils n'éprouvent pas de honte : c'est comme dans les bains publics. Si la plupart des hommes avaient le vêtement de la vertu, ceux-là rougi-

Mal que se cause l'avare.

raient peut-être. Aujourd'hui, ce qui mérite avant tout nos larmes, les méchants sont si nombreux, que le mal n'est plus un sujet de honte. Le diable a fait, parmi tant d'autres œuvres dignes de lui, qu'ils ne sentent pas le mal qui les ronge, et que leur ignominie soit comme voilée par la multitude des coupables. S'ils vivaient au milieu d'hommes pratiquant la vraie philosophie, il ne leur serait plus possible de se dissimuler leur nudité. Evidemment donc ils sont plus nus que les démoniaques. Qu'ils errent même dans les déserts, personne ne pourra le nier; car la voie large et spacieuse est plus vide qu'un désert quelconque. Il y a là sans doute beaucoup de voyageurs, mais pas un homme : des serpents, des scorpions, des loups, des aspics et des vipères; car tels sont ceux qui commettent l'iniquité. Non-seulement cette voie est déserte, mais elle est encore plus ardue que d'autres. Il est facile de le démontrer : les pierres, les fondrières et les rochers ne blessent pas autant les corps que la rapine et la cupidité blessent les âmes.

On peut montrer de plus que les avares vivent parmi les tombeaux comme les démoniaques, ou plutôt qu'ils sont eux-mêmes des tombeaux. Qu'est-ce qu'un tombeau, je vous le demande? Une pierre qui renferme la dépouille des morts. Mais en quoi leur corps diffère-t-il de la pierre sépulcrale? N'est-il pas même dans une plus triste condition? Ce n'est pas une pierre renfermant un cadavre, c'est un corps plus froid et plus insensible que la pierre dans laquelle est renfermée une âme morte. On ne se trompe donc pas en les appelant des sépulcres. Le Seigneur donna bien cette qualification aux Juifs, en la complétant par cette parole : « Au dedans ils sont pleins de rapine et d'avarice. » *Matth.*, XXIII, 25. Voulez-vous savoir enfin comment ils se frappent la tête avec des pierres? Comment donc? Sera-ce par la considération du présent ou celle de l'avenir que je devrai vous en convaincre? De telles gens ne tiennent pas grand compte de l'avenir; parlons donc des choses présentes. Les pierres sont-elles aussi dures que les soucis qui rongent l'âme, au lieu de meurtrir la tête? Ces hommes craignent que la justice n'arrache de leur maison ce qu'ils ont injustement acquis, ils éprouvent des terreurs extrêmes, ils s'emportent, ils voient des ennemis dans les autres hommes; le chagrin, la peur, la colère, les agitent tour à tour; ils roulent d'un précipice à l'autre; le mal qu'ils n'ont pas, ils le souffrent par anticipation, tant ils le redoutent. Aussi ce qu'ils possèdent ne saurait les contenter, soit parce qu'ils n'ont pas de confiance ni de sécurité dans leurs possessions, soit parce qu'ils soupirent de toute leur âme après ce qu'ils n'ont pas. Tel qu'un homme tourmenté d'une soif inextinguible n'éprouve jamais une véritable satisfaction, épuiserait-il mille fontaines; tel l'esclave de l'argent, loin d'éprouver un vrai plaisir, est d'autant plus tourmenté qu'il possède davantage par la raison que sa cupidité ne connaît pas de bornes.

Voilà pour ce qui regarde le présent; disons aussi quelque chose du jour à venir. En ce jour les avares, comme il est aisé de le voir, seront torturés de toutes les manières. Lorsque le Juge leur dira : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire, » *Matth.*, XXV, 42, c'est un châtiment qu'il leur infligera par la parole; et quand il leur dira : « Allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable, » *Ibid.*, 41, cette sentence frappera ceux qui se seront enrichis par l'iniquité. Le mauvais serviteur, qui ne partage pas avec ses compagnons les biens de son maître, est rangé dans la même catégorie, aussi bien que le serviteur paresseux qui avait enfoui le talent. Il en est de même des cinq vierges folles. Portez vos regards de tout côté, et partout vous verrez les avares punis. Tantôt ils entendent : « Un chaos s'interpose entre vous et nous; » *Luc.*, XVI, 26; tantôt ils sont divisés et jetés dans ce lieu, où seront les grincements de dents : aucune place ne leur sera laissée, si ce n'est dans la géhenne.

5. A quoi nous servira pour le salut d'avoir eu la foi véritable, quand retentira contre nous une telle sentence? Là donc, les grincements de dents, les ténèbres extérieures, le feu préparé pour le diable, les déchirements et l'expulsion; ici déjà, les inimitiés, les récriminations, les malédictions, les dangers, les soucis, les em-

bûches, la haine et la répulsion universelle, de la part même de ceux qui paraissent nous flatter. De même que les justes sont admirés, non-seulement par les bons, mais encore par les méchants, de même les méchants sont détestés, non-seulement par les bons, mais encore par les méchants eux-mêmes. Cela est tellement vrai, que je m'en rapporte sur ce point à l'opinion même des avares : je demande s'ils ne professent pas une sincère antipathie les uns pour les autres, s'ils ne se traitent pas en ennemis et comme ayant à venger les torts les plus graves, s'ils ne s'accusent pas réciproquement, s'ils ne regardent pas comme un outrage que quelqu'un ose les qualifier d'avares. Et dans le fait, c'est la dernière des injures, parce qu'on y voit l'expression de la plus grande perversité. Si vous ne savez pas vous mettre au-dessus des possessions terrestres, comment viendrez-vous à bout d'une autre passion, de la vaine gloire, de l'orgueil, de la colère ? Quelqu'un nous écoutera-t-il ici ? C'est à la complexion physique qu'on attribue les entraînements de la luxure et les emportements de la colère; les médecins eux-mêmes appuient cette opinion. D'après eux, l'homme d'un tempérament chaud et lymphatique est en butte à la première de ces passions; celui d'un tempérament sec et nerveux se laissera facilement subjuguer par la seconde. Ils ne disent rien de pareil touchant l'avarice. Cette maladie provient uniquement d'une âme faible et sans ressort. Je vous en conjure donc, travaillons à nous corriger sur toutes ces choses et repoussons avec courage chacune des passions qui viennent nous attaquer selon l'époque de la vie.

Si nous n'avons pas d'autre souci, dans le cours de notre navigation, que d'éviter à chacune de ces époques les fatigues de la vertu, nous serons toujours au moment de faire naufrage, et nous n'arriverons au port, dépourvus de toute cargaison spirituelle, que pour subir le dernier châtiment. C'est une vaste mer que la vie présente. Or, les diverses mers répandues sur la terre offrent différents aspects dans leurs périls comme dans leur configuration : la mer Egée est soulevée par des vents fréquents; la mer Tyrrhénienne a ses passes étroites; Charybde, du côté de la Lybie, est dangereuse par ses bas fonds; la Propontide, en dehors du Pont-Euxin, est célèbre pour la violence et l'impétuosité de ses flots; l'Océan, qui s'étend au delà du détroit de Gadès, a ses mystères et ses terreurs inconnues; chaque partie de la mer présente des dangers qui la distinguent. Il en est de même de notre vie : et d'abord, l'enfance nous apparaît comme une mer sillonnée par de fréquents orages, à cause de l'imprévoyance et de la mobilité naturelle à cet âge. C'est pour cela que nous plaçons auprès des enfants des précepteurs et des maîtres qui doivent suppléer à ce que la nature n'a pas alors, et remplir l'office du pilote sur la mer. Vient ensuite la rude traversée de l'adolescence, où soufflent des vents non moins impétueux que ceux de la mer Egée. C'est le moment où les passions grandissent et se déchaînent; rarement on se convertit à cet âge, non-seulement parce qu'il est plus profondément agité, mais encore parce que le désordre n'y rencontre pas d'obstacle, les précepteurs et les maîtres s'étant alors retirés. Si le pilote est plus faible quand les vents sont plus forts, si personne n'est là pour nous venir en aide, jugez des proportions que doit atteindre l'ouragan. A cette période succède celle de la maturité; alors se présentent les affaires domestiques à gérer, une femme à prendre, des enfants à élever, une maison à gouverner, des sollicitudes et des soucis sans nombre; alors règnent surtout l'avarice et l'envie.

Chaque période de notre vie étant marquée par des naufrages, quelle en sera la traversée générale? Comment éviterons-nous les supplices à venir ? En effet, si nous n'avons rien appris de sain dans le premier âge, si la volupté s'est emparée de notre jeunesse, et la cupidité de notre âge mûr, nous arriverons à la vieillesse comme dans un cloaque infect; à force de donner contre tous les écueils, le navire de notre âme chancellera et se disjoindra de toute part; en rentrant dans le port, il sera chargé de boue, au lieu de richesses spirituelles : déplorable sujet de risée pour le diable, de gémissements pour nous, de vengeance pour l'éternelle justice. Voulons-

Exhortation morale.



nous qu'il n'en soit pas ainsi, couvrons-nous d'une complète armure, tenons tête à toutes les passions, chassons de notre cœur l'amour des richesses, afin d'obtenir les biens futurs, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXII.

« Or, pendant qu'ils étaient à table, Jésus prit du pain, rendit grâces, le rompit et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mangez; ceci est mon corps. Prenant ensuite le calice, il rendit grâces, et le leur donna, en disant : Buvez-en tous; car c'est ici mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu en faveur d'un grand nombre, pour la rémission des péchés. »

1. Ciel, quel aveuglement chez le traître! La participation aux divins mystères ne le change pas; assis au redoutable banquet, il demeure le même. C'est ce que Luc entend lorsqu'il dit qu'après cela Satan s'empara du traître, non certes par mépris pour le corps du Seigneur, mais afin de tourner en dérision l'impudence du disciple. Il y avait là une double aggravation du péché : d'abord, qu'il eût osé recevoir les mystères avec de telles dispositions; puis, qu'il n'en fût pas devenu meilleur, par crainte, par reconnaissance ou par respect. Le Christ savait tout certainement; mais il ne l'empêcha pas, afin de vous apprendre qu'il ne néglige rien de ce qui peut convertir une âme. C'est pour ce motif et dans ce but qu'il n'avait cessé d'avertir Judas antérieurement et qu'il s'efforça de le retenir encore après, par ses paroles et ses œuvres, par la crainte et la menace, par les distinctions et les bienfaits. Mais rien ne put guérir le traître de sa funeste maladie. Le laissant enfin à son obstination, Jésus parle dans l'institution même des saints mystères de la mort qu'il va subir; au banquet se mêle le souvenir de la croix : par des prédictions aussi fréquentes, il veut rendre plus tolérable à ses disciples le spectacle de sa passion. S'ils furent encore troublés après tant de merveilles et de prédictions, que n'auraient-ils pas souffert en supposant qu'on ne leur eût rien dit d'avance?

« Et, pendant qu'ils mangeaient, il prit du pain et le rompit. » Pourquoi célébra-t-il ce mystère dans un tel moment, pendant la fête même de Pâques? C'est pour vous montrer de toute façon qu'il est le législateur de l'Ancien Testament, et que tout y préfigurait les choses présentes. A la figure il substitue la vérité. La circonstance du soir avait même une signification : elle représentait la plénitude des temps et la fin prochaine de ce qui concernait le Christ. Il rendit grâces pour nous enseigner comment nous devons participer à ces divins mystères; il nous apprenait encore par là qu'il n'allait pas involontairement à la passion; il nous formait de plus à supporter avec actions de grâces tout ce que nous avons à souffrir, nous faisant puiser dans la douleur de magnifiques espérances. Si le simple signe figuratif a pu délivrer une nation d'un pareil esclavage, combien plus la vérité n'affranchira-t-elle pas l'univers; et pourra-t-elle nous être accordée sans qu'il en résulte le plus grand bien pour notre nature? C'est donc pour cela qu'il n'établit pas ce mystère auparavant, et qu'il attend l'heure où doivent cesser les institutions légales. Il dissout alors la principale solennité des Juifs, il appelle ses disciples à une autre table, bien plus capable d'inspirer un saint effroi, et leur dit : « Prenez et mangez; ceci est mon corps, qui sera rompu pour vous. » I *Cor.*, XI, 24.

Et comment n'ont-ils pas été troublés en entendant ce langage? Parce qu'il leur avait déjà dit à cet égard de grandes et magnifiques choses. Aussi leur Maître n'insiste-t-il pas sur ces paroles, comme en ayant assez dit; mais il leur déclare quel est le but de sa passion, d'effacer les péchés. Le sang de la nouvelle alliance signifie le gage de cette loi nouvelle qu'il avait annoncée. La promesse datait de loin, il la réalise aujourd'hui en donnant à sa loi une base inébranlable. De même que l'Ancien Testament avait les sacrifices des brebis et des taureaux, de même le Nouveau Testament a le sang du Seigneur. Par là, Jésus montre encore qu'il doit mourir; aussi parle-t-il de testament, en rappelant même le premier, que le sang avait également consacré. Il revient sur le but de sa mort dans la consé-



cration de son propre sang, « qui sera répandu en faveur d'un grand nombre, pour la rémission des péchés. » Puis il ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi. » Voyez-vous comment il détourne les siens des usages judaïques, et les en éloigne? Comme vous célébriez cette fête en mémoire des prodiges opérés en Egypte, célébrez-la désormais en mémoire de moi. Le sang alors répandu le fut pour sauver les premiers-nés : celui que je vais répandre le sera pour effacer les péchés de tout l'univers. « C'est ici mon sang, qui sera répandu pour la rémission des péchés. »

Il parle de la sorte pour montrer d'abord que sa passion et sa croix sont un mystère, et puis pour consoler une fois de plus ses disciples. Moïse avait dit : « Cela sera pour vous un monument éternel. » *Exod.*, III, 15. Jésus dit de même : « En mémoire de moi jusqu'à ce que je vienne. » *Luc.*, XXII, 19. Ce sentiment faisait dire au Seigneur : « J'ai désiré d'un ardent désir de manger cette pâque, » de vous livrer ces nouvelles institutions, de vous donner une pâque qui fît de vous des hommes spirituels. De peur qu'en entendant ces paroles, ils n'en vinssent à dire : Quoi donc, nous faudra-t-il boire son sang et manger sa chair? — Et dans le fait, beaucoup avaient été scandalisés de son langage, alors qu'il annonçait ce mystère; — pour les empêcher de tomber dans le trouble qui devait résulter de semblables idées, il leur donne le premier l'exemple, voulant ainsi les amener à participer aux divins mystères avec un calme parfait. Lui-même but donc son propre sang. Sommes-nous obligés, me demanderez-vous, d'observer la nouvelle et l'ancienne cérémonie? Non certes. Il dit, en effet : « Faites ceci, » dans l'intention de les détourner de cela. S'il est vrai que ceci opère la rémission des péchés, comme on ne saurait le révoquer en doute, cela est désormais superflu. De même que dans la pâque judaïque, il rattache au mystère le souvenir du bienfait, fermant d'avance la bouche aux hérétiques quand ils posent cette question : Comment prouver avec évidence l'immolation du Christ? Indépendamment des autres réponses à leur donner, nous les confondons par nos mystères mêmes. Si Jésus n'avait pas souffert la mort, que signifieraient les symboles offerts sur nos autels?

Marcion, Valentin et Manès dénaturaient le mystère de la rédemption.

2. Quelles précautions prises pour nous rappeler à jamais qu'il est mort pour nous! Comme Marcion, Valentin et Manès devaient un jour dénaturer la rédemption, le Sauveur ne cesse de nous remettre sous les yeux, à l'aide même des saints mystères, celui de sa passion, afin que personne ne se laisse égarer : il nous sauve et nous instruit à la fois par cette table sacrée. C'est ici la source de tous les biens. Paul retourne cette pensée dans tous les sens possibles. Après s'être ainsi donné, le Christ ajoute : « Je ne boirai plus de ce produit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai de nouveau, vous ayant encore avec moi, dans le royaume de mon Père. » Comme il leur a parlé de la passion et de la croix, il ramène leur pensée sur la résurrection, qu'il désigne ici par le nom de royaume. Et pourquoi boira-t-il après la résurrection? Pour empêcher les esprits grossiers de s'imaginer que la résurrection n'est qu'un simulacre. Beaucoup, en effet, y voyaient un gage de la résurrection. Aussi les apôtres, pour en établir la foi et l'affermir en eux-mêmes, disaient-ils : « Nous qui avons mangé et bu avec lui. » *Act.*, X, 41. C'est donc pour leur bien persuader qu'ils le verront à découvert après la résurrection, qu'il sera de nouveau avec eux, et qu'ils doivent rendre témoignage, comme témoins oculaires et comme acteurs, des choses accomplies, qu'il leur tient ce langage : « Jusqu'à ce que je le boive de nouveau, vous ayant encore avec moi. » Et vous me rendrez témoignage, puisque vous me verrez après ma résurrection. — Que signifie le mot « de nouveau? » D'une manière nouvelle, d'une manière miraculeuse, non dans un corps passible et mortel, mais bien dans un corps immortel, incorruptible, n'ayant plus besoin d'aliments. Une fois ressuscité, ce n'est plus par besoin qu'il boit et mange, le corps est désormais à l'abri de tels besoins, c'est pour donner une preuve plus convaincante de la résurrection.

Mais, pourquoi boit-il alors du vin, et non de l'eau? Pour détruire radicalement une autre funeste hérésie. Quelques-uns se servent d'eau

Quelques fidèles se servaient d'eau dans les mystères.

dans les mystères ; il veut donc manifester qu'il s'était servi de vin dans l'institution eucharistique, et qu'après la résurrection, en dehors même des mystères, il avait usé de vin dans la table commune ; de là cette expression : « De ce produit de la vigne. » Or, c'est du vin, et non de l'eau, que la vigne produit. « Après l'hymne d'actions de grâces, ils s'en allèrent sur la montagne des Oliviers. » Qu'ils écoutent ceux qui, mangeant presque à la façon des animaux immondes, repoussent la table du pied et se lèvent dans les vapeurs de l'ivresse, alors qu'il faudrait rendre grâces et finir par l'hymne de la reconnaissance. Ecoutez aussi, vous qui n'attendez pas pour quitter les mystères que la dernière oraison soit récitée, celle qui tient lieu précisément de l'action de grâces. Le Sauveur accomplit ce devoir soit avant, soit après le mystérieux repas qu'il prit avec ses disciples, toujours pour que nous imitions son exemple. Pourquoi sort-il en ce moment et va-t-il sur la montagne ? Il se montre, il n'entend pas se soustraire à ses amis, il ne veut pas paraître se cacher ; le voilà qui se hâte d'arriver au lieu que Judas connaissait. « Il leur dit alors : Vous serez tous scandalisés en moi. » Il cite ensuite une prophétie : « Car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées. » *Zach.*, XIII, 7. Il leur enseignait de la sorte qu'il faut s'attacher constamment aux Ecritures, que sa mort sur la croix était dans les desseins de Dieu, qu'il n'était nullement l'ennemi de l'ancienne loi et du Dieu qu'elle annonce, que les faits actuels rentraient dans l'économie du plan divin, avaient tous été prédits longtemps d'avance : c'était montrer à ses disciples qu'ils devaient compter sur un meilleur avenir.

Il nous apprend du reste par là ce qu'étaient avant la croix ses disciples eux-mêmes, et ce qu'ils furent après. Ceux qui n'avaient pas eu le courage de l'accompagner quand on le menait au supplice, sont inébranlables après la croix, plus forts que le diamant. Au fond, cette crainte et cette fuite des disciples sont encore une preuve de sa mort. Si, lorsque tant de choses ont été dites et accomplies, quelques-uns ont l'impudence de prétendre qu'il n'a pas été réellement crucifié, à quel degré d'impiété ne se seraient-ils pas portés, supposé que rien de tout cela n'eût eu lieu ? Aussi n'est-ce pas uniquement en prédisant sa Passion, c'est encore par ce qui doit arriver à ses disciples et par les mystères dont il leur confie le dépôt, qu'il confirme la réalité de sa mort, ne laissant respirer en aucune façon la funeste hérésie des Marcionites. C'est encore pour cela qu'il laissera le coryphée du chœur apostolique le renier plus tard. S'il n'avait pas été chargé de liens et mis en croix, pourquoi celui-là et les autres auraient-ils ressenti de telles frayeurs ? Il ne veut pas cependant qu'ils se retirent sous une impression de tristesse. Que dit-il donc ? « Lorsque je serai ressuscité, je vous précéderai dans la Galilée. » Il n'apparaîtra pas comme revenant du ciel, il ne s'en ira pas dans une contrée lointaine ; c'est dans la nation même au milieu de laquelle il a été crucifié, et pour ainsi dire sur les lieux, pour que cela leur fût une nouvelle preuve de son identité sur la croix et dans la résurrection, un plus grand adoucissement à leur douleur. Il leur parle de la Galilée, afin qu'ils n'eussent plus à craindre les Juifs, et que dès lors ils crussent mieux à sa parole. Voilà donc pourquoi il leur apparut en cet endroit.

3. « Or, Pierre répond et lui dit : Alors que tous se scandaliseront à cause de vous, moi je ne serai jamais scandalisé. » Que dites-vous, ô Pierre ? Vous connaissez la parole du prophète : « Les brebis seront dispersées ; » le Christ la confirme. Et vous osez vous inscrire en faux ? Ne vous suffit-il pas de ce qui vous était antérieurement arrivé, lorsque vous disiez : « Soyez-moi propice. » *Matth.*, XVI, 22, et des reproches que vous aviez reçus ? — Aussi le Sauveur permet-il qu'il tombe : le disciple apprendra de la sorte à s'en rapporter entièrement à son Maître, à regarder comme plus digne de foi la sentence du Christ que son opinion propre. Son reniement n'est pas moins profitable à ses collègues dans l'apostolat : ils y voient la faiblesse de l'homme et la véracité de Dieu. Quand le Seigneur a prédit quelque chose, en effet, il ne s'agit plus de raisonner, ni de s'élever contre la foi commune. L'Apôtre dit : « Votre gloire est

en vous, et vous ne la trouverez pas dans un autre. » *Galat.*, VI, 4. Alors qu'il fallait prier et tenir ce langage : Venez à notre secours, afin que nous ne nous séparions pas de vous, il met sa confiance en lui-même et dit : « Tous viendraient à se scandaliser à cause de vous, que je ne me scandaliserai jamais ; » ils pourront se laisser abattre, je ne souffrirai rien de pareil. — C'était se laisser entraîner à la présomption. Le Christ se propose donc de le corriger, en permettant qu'il succombe. Pierre avait repoussé son autorité, aussi bien que celle du prophète, dont le témoignage venait d'être invoqué pour couper court à toute contradiction ; il apprendra par les leçons de l'expérience ce que la parole n'avait pu lui persuader.

Que le Sauveur se soit réellement proposé de le corriger pour la suite, lui-même le déclare quand il dit : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille jamais. » *Luc.*, XXII, 32. En lui tenant ce langage, il le réprimandait avec sévérité, lui montrant que sa chute était plus fâcheuse que celle des autres, et qu'il avait besoin d'un plus puissant secours. Pierre méritait un double reproche, et pour avoir contredit, et pour s'être mis au-dessus des autres ; une troisième faute encore plus signalée, c'était d'avoir exclusivement compté sur lui-même. Sa chute sera le remède à tout ; c'est pourquoi le Maître dit, s'adressant à lui seul : « Simon, Simon, voilà que Satan a demandé de te passer au crible comme on fait du froment, » *Ibid.*, 31, de vous tenter, de vous éprouver ; « et j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille jamais. » — Mais pourquoi, Satan les ayant tous demandés, Jésus n'a-t-il pas dit : J'ai prié pour tous ? — N'est-il pas évident que ceci donne raison à ce que je disais tout à l'heure, qu'il s'adresse à lui pour le reprendre avec plus de force, et pour lui faire sentir combien sa chute est plus déplorable que celle des autres. — Pourquoi, me demanderez-vous encore, au lieu de dire : Et je ne l'ai pas permis, le Christ dit-il : « J'ai prié...? » — Au moment d'aborder la Passion, il prend un humble langage, il laisse mieux paraître son humanité. Celui qui vient de donner pour fondement à l'Eglise la confession de ce même apôtre, qui la couvre d'une telle protection qu'elle doit triompher de tous les dangers et de toutes les morts, qui a remis les clefs des cieux et la plus étonnante puissance entre les mains de Pierre, sans avoir besoin pour cela de recourir à la prière, sans dire alors : « J'ai prié, » mais avec une pleine autorité : « Je bâtirai mon Eglise, je te donnerai les clefs des cieux, » comment aurait-il besoin de prier ici pour raffermir l'âme ébranlée d'un seul homme.

Mais alors pourquoi ce langage ? — Pour la raison énoncée déjà, et de plus à cause de leur faiblesse ; car ils n'avaient pas encore de lui les pensées qu'ils devaient en avoir. — Et comment après cela le reniement eut-il lieu ? — Le Maître n'avait pas dit : Pour que tu ne me renies pas, mais bien : « Pour que ta foi ne défaille pas, » ne vienne pas à s'éteindre. C'est une attention de sa providence sur lui. La peur fit tout disparaître ; elle était sans mesure, et cela, parce que Dieu avait privé l'homme de son secours ; cette privation était aussi grande que l'avaient été chez ce dernier la présomption et l'arrogance. C'est donc pour le guérir à fond que le Seigneur l'abandonne à de pareilles angoisses. Le mal était allé très-loin, non-seulement Pierre avait contredit le prophète et son Maître, mais encore, lorsque le Christ dit : « En vérité, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq chante, tu me renieras trois fois, » il répond : « Me faudrait-il mourir avec vous, je ne vous renierai pas. » *Luc.*, XXII, 34. Luc ajoute que Pierre conteste avec une vaine obstination contre les instances réitérées du Christ. Qu'est-ce que cela, Pierre ? Lorsque le Maître disait : « L'un de vous doit me trahir, » vous craigniez d'être vous-même le traître, et vous conjuriez un autre disciple de l'interroger à ce sujet, bien que votre conscience ne vous reprochât rien de pareil ; et maintenant qu'il vous déclare d'une voix claire et ferme que vous serez tous scandalisés, vous osez le contredire, non pas une fois ni deux, mais à plusieurs reprises ? — C'est ce que Luc nous apprend.

D'où vient donc cette persistance ? De son ardente charité, du bonheur même qu'il éprouve. Une fois qu'il ne craint plus d'être lui-même

l'auteur de la trahison et qu'il connaît le traître, voilà qu'il parle désormais avec confiance, et qu'il s'élève contre les autres, en disant: « Alors même que tous seraient scandalisés, moi je ne serai pas scandalisé. » C'était même là de l'ambition qu'il fallait détruire; car pendant le repas les apôtres avaient contesté pour savoir quel était le plus grand d'entre eux, tant ils étaient en butte à cette passion. Voilà donc pourquoi Jésus réprime cet élan téméraire, non certes pour exciter l'Apôtre au reniement, loin de nous cette pensée; il lui signifiait seulement qu'il le priverait de son secours, il voulait mettre en évidence la faiblesse de la nature humaine. Aussi voyez quelle humilité Pierre montra dans la suite. Après la résurrection, quand Jésus dit : « Et celui-ci qu'en sera-t-il ? » *Joan.*, XXI, 21, il resta sans parole, il n'osa pas élever une contradiction, comme il le fait ici. De même encore, après la résurrection, lorsqu'il entend : « Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les heures, » *Act.*, I, 7, il garde de nouveau le silence, il ne contredit pas. Plus tard, enfin, dans la vision de la nappe descendant du ciel, lorsqu'il entend prononcer cette parole : « Ce que Dieu a purifié, ne l'appelez pas impur, » *Act.*, X, 15, loin d'opposer une résistance, il ne demande pas même une explication, bien qu'il ne comprenne pas clairement ce qui lui est dit.

4. Voilà quels ont été les fruits de sa chute. Auparavant il ne doutait de rien, ni surtout de lui-même; il disait : « Alors même que tous seraient scandalisés, moi je ne serai pas scandalisé. Faudrait-il mourir avec vous, je ne vous renierai pas. » Il ne mentionne pas la grâce, dont il eût dû néanmoins supposer l'action : Voici comment il s'exprime après : « Pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre puissance ou par notre piété que nous ayons fait marcher cet homme ? » *Act.*, III, 12. Ces paroles renferment un grand enseignement : que la ferveur de l'homme ne suffit pas sans le secours de la grâce divine, et que la grâce à son tour ne nous est d'aucun avantage sans la bonne volonté. Ces deux choses nous sont manifestées par l'exemple de Judas et celui de Pierre : le premier, quoique la grâce lui vînt largement en aide, perdit tout, parce qu'il ne voulut pas la seconder, parce qu'il refusa son concours; le second tomba, quoique plein de bonne volonté, parce qu'il n'eut pas le secours céleste. C'est de ces deux éléments que se compose le travail de la vertu. Ne vous endormez donc pas, je vous en conjure, laissant tout faire à Dieu; ne vous persuadez pas non plus, fort de votre zèle, que tout dépend de vos efforts. Dieu ne veut pas que nous vivions dans la négligence, et c'est pour cela que lui seul ne fait pas tout; il ne veut pas que nous tombions dans l'arrogance, et c'est pour cela qu'il ne nous a pas donné tout à faire. En ne nous donnant pas tout, il empêche le mal des deux côtés, et nous laisse la part qui seule pouvait nous être utile. Il a donc permis que son coryphée tombât, afin de le rendre plus modeste et de lui inspirer une plus ardente charité. « Celui à qui il a été le plus pardonné, disait-il, aimera davantage. » *Luc.*, VII, 47.

Avec la ferveur il faut la grâce, et avec la grâce la bonne volonté.

Soyons pleinement dociles envers Dieu, ne nous élevons jamais contre sa parole, nous semblerait-elle heurter notre raison et nos sens; cette parole doit triompher de l'entendement et de la vue elle-même. Ainsi devons-nous agir dans les mystères sacrés : n'y voyons pas seulement les objets sensibles, tenons surtout compte des paroles du Sauveur. Sa parole ne saurait nous tromper, tandis que souvent les sens nous trompent; elle ne faillira jamais, ils sont sujets à mille défaillances. Puisqu'il a dit : « Ceci est mon corps, » soumettons-nous, croyons, contemplons-le des yeux de l'intelligence. Il ne nous a rien donné de matériel; dans les choses matérielles elles-mêmes, tout est spirituel. Dans le baptême, par exemple, c'est un élément matériel, celui de l'eau, qui nous est administré; mais c'est une transformation spirituelle qui s'accomplit, la régénération ou la rénovation. Si vous étiez un être incorporel, ces dons incorporels vous seraient accordés sans intermédiaire; mais, comme l'âme est unie au corps, les dons spirituels vous sont communiqués par le moyen de choses corporelles. Que de personnes aujourd'hui qui disent : Je vou-

drais le voir lui-même, son visage adorable, ses traits, ses habits du moins, sa chaussure. — Eh bien vous le voyez, vous le touchez, vous le mangez. Vous vous contenteriez de voir ses habits; et voilà qu'il se donne lui-même à vous, qu'il est sous vos yeux et dans vos mains, qu'il devient votre nourriture et qu'il entre dans votre cœur. Que personne donc ne s'approche avec dégoût, personne avec nonchalance; que tous viennent à lui brûlants d'amour, enflammés d'un saint zèle. Si les Juifs mangaient la pâque debout, avec leur chaussure, un bâton à la main, avec empressement, à combien plus forte raison devez-vous pratiquer ici la vigilance. C'est dans la Palestine qu'ils allaient se transporter, et de là tout cet appareil du voyageur : vous marchez, vous, vers la patrie céleste.

5. Il nous faut donc toujours veiller; car ce n'est pas d'un léger supplice que sont menacés ceux qui communient indignement. Songez à votre propre indignation contre celui qui trahit et ceux qui crucifièrent le Sauveur; prenez garde de vous rendre vous-même coupable de son corps et de son sang. Ceux-là frappèrent son corps trois fois saint; et vous le recevez dans une âme impure après tant de bienfaits. Ce ne fut pas assez pour le Christ de s'être fait homme, d'avoir été souffleté, immolé; il a voulu de plus s'unir à nous, non par la foi seule, mais en faisant réellement de nous son propre corps. Quelle ne doit pas être la pureté de celui qui prend part à ce redoutable sacrifice? Elle devrait éclipser les rayons du soleil la main qui divise cette chair adorable, la bouche qui se remplit de ce feu spirituel, la langue que rougit ce sang divin. Pensez à l'honneur que vous recevez, à la table qui vous est offerte. Ce que les anges ne voient qu'en tremblant, ce dont ils ne peuvent soutenir la rayonnante splendeur, nous en faisons notre nourriture, nous le recevons en nous, nous devenons avec le Christ un seul et même corps, une chair unique. « Qui retracera les puissances du Seigneur? qui racontera toutes ses louanges? » *Psalm.* CV, 2. Où donc est le berger qui nourrit ses brebis de ses propres membres? Et que dis-je, le berger? Il y a souvent des mères qui livrent à des nourrices étrangères les enfants auxquels elles viennent de donner le jour : le Christ n'agit pas de la sorte, il nous nourrit de son propre sang, il nous unit à lui de toute manière. Voyez plutôt : il a voulu naître de notre race; et, si vous m'objectez que cela ne fait rien pour la généralité des hommes, je vous répondrai que cela nous intéresse tous. En effet, c'est vers tous qu'il vient évidemment, en venant vers notre nature; de plus, en venant à tous, il vient à chacun en particulier. — Et comment se fait-il, me dira-t-on, que tous n'en aient pas profité? — Ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, puisque son amour n'admet pas d'exception; c'est à ceux qui l'ont repoussé. Par ce mystère il s'unit à chaque fidèle, ceux auxquels il a donné la vie, il les nourrit par lui-même, il ne s'en repose pas sur autrui; nouvelle preuve qu'il a réellement pris notre chair.

Ne nous laissons donc pas aller à l'indolence, après avoir été favorisés d'une telle dilection et d'une telle gloire. N'avez-vous pas remarqué l'empressement avec lequel l'enfant applique ses lèvres sur le sein de sa mère. Approchons-nous avec la même ardeur de cette table sainte, de cette mamelle où nous puisons un breuvage spirituel; attirons à nous avec encore plus de force que les petits enfants la grâce de l'Esprit saint; n'ayons qu'un regret, celui d'être privés de cet aliment céleste. Ce que nous avons sous les yeux n'est pas l'œuvre de la puissance humaine. Celui dont vous avez vu l'action dans la première cène, agit encore sur nos autels. Nous ne sommes que ses ministres; c'est lui qui sanctifie, c'est lui qui transforme. Qu'il n'y ait donc plus de Judas ici, plus d'avare; si quelqu'un n'est pas un vrai disciple, il n'a qu'à s'éloigner : cette table repousse ceux qui ne sont pas tels. Je fais la Pâque, a-t-il lui-même dit, avec mes disciples. C'est toujours la même table que vous avez là, rien n'y manque. Il ne faut pas dire que l'une était dressée par le Christ et que l'autre l'est par l'homme; lui seul est l'auteur de l'une et de l'autre. Voilà bien le cénacle où les apôtres étaient alors réunis; c'est de là qu'ils sortirent pour se rendre à la montagne des Oliviers : sortons nous-mêmes d'ici pour aller vers les mains

des pauvres; là se trouve encore la montagne des Oliviers. Oui, la multitude des pauvres est une plantation d'oliviers dans la maison du Seigneur; de là vient l'huile dont nous aurons besoin là-haut. Les cinq vierges en étaient pourvues, et les autres périrent pour n'avoir pas été la puiser à la source. Munissons-nous de cette huile avant d'entrer, afin de nous présenter à l'Epoux avec des lampes resplendissantes. Sortons avec une telle provision. Que personne ne s'approche ayant au cœur d'implacables sentiments de haine, personne avec un cruel ressentiment, personne avec une impureté quelconque.

6. En parlant ainsi, je m'adresse à vous qui recevez les saints mystères, et de plus à vous qui les administrez. Vous aussi, vous avez besoin d'entendre de telles instructions, afin que vous appreniez à distribuer ces dons avec autant de discernement que de zèle. Ce n'est pas un léger supplice qui vous est réservé, si vous admettez à la table sainte quelqu'un dont vous connaissez la perversité. Il vous sera demandé compte de ce sang divin. Serait-ce un chef d'armée, un puissant magistrat, celui-là même qui porte au front la couronne, s'il s'approche indignement, repoussez-le; vous avez une autorité supérieure à la sienne. Si vous étiez chargé de garder pour le troupeau une source pure et limpide, vous ne souffririez pas qu'une brebis dont la bouche serait souillée de fange, penchât la tête et s'abreuvât. Ce n'est pas une source d'eau, mais de sang, la source même de l'Esprit, dont on vous a maintenant confié la garde; si vous ne manifestez donc pas votre indignation, si vous n'opposez pas de résistance, lorsque vous voyez s'avancer des hommes couverts des plus honteuses souillures du péché, quel espoir de pardon pourrez-vous avoir? C'est pour que vous exerciez un tel discernement que Dieu vous a honorés du sacerdoce. En cela consiste votre dignité, en cela votre sécurité, en cela toute votre couronne; et non à vous en aller promenant partout une tunique blanche. — Et comment, me demanderez-vous, saurai-je distinguer l'un de l'autre? — Je ne vous parle pas des inconnus, je parle uniquement de ceux que vous connaissez. J'ajouterai quelque chose de plus terrible : Ce n'est pas un aussi grand mal de laisser les énergumènes dans l'église que d'y laisser ceux qui foulent aux pieds le Christ, selon le langage de l'Apôtre, qui tiennent le sang du Testament pour une chose vile, qui méprisent la grâce de l'Esprit. Il est pire qu'un démoniaque, en effet, celui qui pèche et communie. Ceux que le démon tourmente n'en seront pas châtiés : ceux qui s'approchent indignement seront livrés à d'éternels supplices. Ne nous contentons pas dès-lors de repousser les premiers, repoussons sans exception tous ceux que nous saurons s'approcher d'une manière indigne.

Les diacres portaient une tunique blanche.

Quiconque n'est pas disciple ne communie pas; que nul Judas ne s'avance, s'il ne veut avoir le sort de Judas. La foule chrétienne est aussi le corps du Christ. Prenez donc garde, ministre des saints mystères, d'exciter la colère du Seigneur, en ne purifiant pas ce corps, en lui donnant un glaive au lieu de nourriture. Alors même que ce serait par ignorance ou par folie qu'un homme s'approcherait, arrêtez-le, ne craignez pas; craignez Dieu, et non l'homme. Si vous craignez l'homme, vous ne serez pas plus pour lui qu'un objet de risée : si vous craignez Dieu, vous vous rendez respectable aux hommes. Le courage vous manque-t-il, amenez-moi le téméraire, je saurai bien l'arrêter. J'aimerais mieux perdre la vie que donner le sang du Seigneur à celui qui n'en est pas digne; répandre mon propre sang, que livrer de la sorte le sang divin. Si, malgré votre vigilance et votre attention, vous n'avez pas reconnu l'indigne, vous n'avez rien à vous reprocher. Tout ce que nous vous avons dit regarde les pécheurs manifestes. Si nous corrigeons ceux-là, Dieu nous fera bientôt connaître les autres; mais si nous laissons faire ceux que nous connaissons, quel droit avons-nous à ce que Dieu nous éclaire sur ceux que nous ne connaissons pas? En parlant de la sorte, je n'entends pas seulement que nous repoussions et séparions les indignes, j'entends aussi que nous travaillions avec tout le soin possible à les corriger, pour les amener ensuite au divin banquet. Ainsi nous nous rendrons Dieu propice, nous engagerons beaucoup de nos frères à com-

munier dignement, et nous serons abondamment récompensés de notre zèle et de notre sollicitude à l'égard du prochain. Puissions-nous tous obtenir cette récompense, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXIII.

« Alors Jésus vint avec eux en un lieu nommé Gethsémani, et il dit à ses disciples : Demeurez ici pendant que j'irai là pour prier. Et, prenant avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il tomba dans la tristesse et l'ennui; et il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Restez ici, et veillez avec moi. »

1. Comme ils étaient toujours dans l'indécision, il leur tient ce langage : « Demeurez ici pendant que j'irai là pour prier. » Il avait la coutume de prier à l'écart ; ce qu'il faisait pour nous apprendre que nous devons entourer notre prière de repos et de silence. Il prend néanmoins trois de ses disciples, et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Pourquoi ne les prend-il pas tous avec lui? Pour qu'ils ne fussent pas abattus. Il prend uniquement ceux qu'il avait rendus témoins de sa gloire. Ceux-là même, il les laisse, et, s'avançant un peu, il se met à prier en disant : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. Cependant, qu'il en soit, non comme je veux, mais comme vous voulez. Puis il revient à eux, et il les trouve endormis, et il dit à Pierre : Ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation; car l'esprit est prompt et la chair est faible. » Ce n'est pas sans raison qu'il s'adresse directement à Pierre, quoique tous soient endormis ; il le réprimande d'une manière personnelle pour les motifs que nous avons déjà donnés.

Sa parole s'étend ensuite à tous, il reproche à tous leur faiblesse, parce qu'ils s'étaient rendus coupables de la même présomption ; lorsque Pierre avait dit : « Me faudrait-il mourir avec vous, je ne vous renierai pas, — tous les disciples parlèrent de même, » rapporte l'historien sacré. Ils voulaient donc mourir avec lui, et voilà qu'ils ne peuvent veiller pour compatir à son affliction, qu'ils sont vaincus par le sommeil. Sa prière n'en devient que plus intense : et, pour que cela ne paraisse pas une simple représentation, une sueur abondante découle de son corps. Il ne fallait pas que les hérétiques pussent dire que son angoisse était simulée ; c'est pour cela que sa sueur coule comme des gouttes de sang, et qu'un ange apparaît pour le fortifier. Les signes de frayeur s'accumulent, pour éloigner toute idée d'illusion et de feinte dans la parole. C'est encore pour cela qu'il prie. En exprimant ce désir : « S'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi, » il manifeste son humanité ; en ajoutant aussitôt : « Cependant, qu'il en soit, non comme je veux, mais comme vous voulez, » il fait voir sa vertu et sa sagesse, nous apprend qu'il faut s'attacher à Dieu, en dépit même de la nature. Comme les insensés auraient pu ne pas s'en rapporter au visage, la parole en confirme l'expression ; la parole elle-même pouvant ne pas suffire pour convaincre les esprits inquiets et résistants, aux paroles ont été joints les faits, qui ne laissent aucun doute possible sur la réalité de son incarnation et de sa mort. Il ne manque pas d'hommes cependant qui refusent de croire malgré tout ; il y en aurait donc beaucoup plus encore si cela n'avait pas été. Voyez par combien de moyens l'économie du plan divin est rendue évidente : par les souffrances autant que par les témoignages formels. Il vient donc à Pierre et lui dit : « Ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? » Tous dormaient, et c'est à Pierre qu'il s'adresse, lui reprochant ainsi le langage que l'Apôtre avait naguère tenu. Ce n'est pas sans intention que le Sauveur ajoute : « Avec moi ; » c'est comme s'il disait : Tu n'as pu veiller avec moi, et pour moi tu donnerais ta vie ! — Ce qui vient ensuite me paraît rentrer dans le même sens : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. »

Observez encore de quelle façon il les instruit à fuir l'arrogance, à mortifier leur esprit, à pratiquer l'humilité, à tout rapporter à Dieu. Il parle tantôt à Pierre seul, tantôt à tous ensemble. Il dit à celui-là : « Simon, Simon, Sa-

tan a demandé de vous faire passer au crible comme le froment; mais j'ai prié pour toi. » *Luc.*, XXII, 31. Il recommande à tous la prière comme un moyen d'éloigner la tentation. Partout il réprime la présomption, partout il ranime le courage. Pour tempérer ce qu'il y a de vif dans sa parole, il ajoute : « L'esprit est prompt, et la chair est faible. » Voudriez-vous mépriser la mort, vous ne le pourriez pas jusqu'à ce que Dieu vous tende une main secourable; car la chair appesantit l'intelligence. La suite y est conforme; il poursuit : « Père, si ce calice ne peut s'éloigner sans que je le boive, que votre volonté soit faite. » Il montre encore ici le parfait accord de sa volonté avec la volonté divine, et nous enseigne à pratiquer en toute chose cette conformité. « Et revenant à eux il les trouva plongés dans le sommeil. » Outre que c'était une heure avancée de la nuit, leurs yeux étaient appesantis par la tristesse. S'étant retiré pour la troisième fois, il tint le même langage, confirmant ainsi qu'il était véritablement homme. De semblables expressions, pour la seconde ou pour la troisième fois, sont dans l'Ecriture un signe certain de vérité. C'est ainsi que Joseph dit à Pharaon : « Ce songe vous est apparu pour la seconde fois. » *Gen.*, XLI, 32. Il veut de la sorte en établir la vérité. — Vous ne pouvez pas dès lors révoquer en doute qu'il ne s'accomplisse de point en point. — Voilà pourquoi le Sauveur fait la même prière jusqu'à trois fois, en preuve de la réalité de son incarnation.

Mais pourquoi revient-il à ses disciples? Pour leur reprocher de se laisser submerger par la douleur au point de ne pas sentir sa présence. Et ce reproche, cependant, il ne le leur fait pas; il s'éloigne encore, nous manifestant par là leur incroyable faiblesse, nous laissant entendre qu'ils ne veilleraient même pas sous le coup de ses reproches. Il n'interrompt pas leur sommeil, il s'abstient de les réprimander, de peur de les plonger dans un abattement plus profond encore; mais après les avoir quittés et s'être de nouveau prosterné dans la prière, il revient et leur dit : « Dormez maintenant et livrez-vous au repos. » C'était le moment toutefois de veiller; il ne montrait que mieux par ce langage qu'ils n'auraient pas aisément la force de supporter la vue du danger, que la crainte leur ferait prendre la fuite, que pour lui il n'avait nul besoin de leur secours, qu'il devait absolument tomber aux mains de ses ennemis; il leur parle donc en ces termes : « Dormez maintenant et livrez-vous au repos. Voici que l'heure est venue, et le Fils de l'homme va être remis aux mains des pécheurs. » Il voulait ainsi nous apprendre que tout cela rentrait dans le plan de son incarnation.

2. Ce n'est pas tout; en disant : « Dans les mains des pécheurs, » il relève le courage des disciples, puisqu'il leur fait voir que c'est ici l'œuvre de la perversité des hommes, et nullement l'expiation d'une faute quelconque de la victime. « Levez-vous, quittons ce lieu; voilà qu'il approche celui qui doit me trahir. » Par toutes ces choses, il leur apprend que ce n'est ni la nécessité ni la faiblesse, mais bien l'économie du plan divin qui se montre en tout ceci. Il savait que ses ennemis viendraient, et, loin de prendre la fuite, il se porte au-devant d'eux: « Il parlait encore lorsque Judas, l'un des douze, vint, et avec lui une foule nombreuse, armée de glaives et de bâtons, envoyée par les princes des prêtres et par les anciens du peuple. » Magnifiques instruments du sacerdoce, des furieux armés de glaives et de bâtons! Et là se trouve Judas, est-il écrit, l'un des douze. C'est une circonstance sur laquelle l'auteur insiste sans en rougir. « Or, celui qui le trahissait leur avait donné le signal par ces paroles : Celui que j'embrasserai, c'est lui, saisissez-le. » Ciel! de quel horrible forfait s'est chargée l'âme du traître! Comment a-t-il pu soutenir la vue de son Maître, et comment a-t-il eu l'audace de le baiser? Dépravation étrange? qu'a-t-il résolu? qu'a-t-il osé? quel signal a-t-il donné pour l'accomplissement de sa trahison? « Celui que j'embrasserai, » avait-il dit. Il comptait sur la mansuétude du divin Maître; mais c'est là surtout ce qui devait le couvrir de confusion et le rendre indigne de toute indulgence, d'avoir reconnu par la trahison une pareille mansuétude.

Pourquoi, me demandez-vous, fixa-t-il un

tel signal? — C'est parce que Jésus, plus d'une fois saisi par eux, avait échappé de leurs mains sans qu'ils le vissent. La même chose aurait eu lieu dans cette circonstance, s'il n'avait pas voulu tomber en leur pouvoir. Pour en bien convaincre son infidèle disciple, il les frappa d'aveuglement, et lui-même leur fit cette question : « Qui cherchez-vous? » *Joan.*, XVIII, 4. Pour eux, ils ne le reconnaissaient pas, quoiqu'ils fussent munis de flambeaux et de lanternes, quoiqu'ils eussent Judas avec eux. Puis, comme ils lui répondirent : « Jésus, » il leur dit encore : « C'est moi, je suis celui que vous cherchez. » *Ibid.*, 5. Il dit en outre : « Ami, pourquoi êtes-vous venu? » Après avoir manifesté sa puissance, il permit à ces hommes de le saisir. L'Evangéliste déclare que jusqu'à ce dernier moment le Sauveur tente de ramener le traître, en disant : « Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser? » *Luc.*, XXII, 48. N'avez-vous pas honte d'employer un tel moyen de trahison? — Tout cela cependant n'arrête pas le coupable, et Jésus reçoit le baiser, et de son plein gré il s'abandonne à ses ennemis. « Ils portèrent alors la main sur lui et le firent prisonnier. » Or, c'était la nuit même où ils avaient coutume de manger la pâque, tant la fureur les emportait. Ils n'auraient rien pu, je le répète, s'il ne l'avait lui-même permis. Cette générosité ne délivrera pas Judas de l'indicible châtiment qui doit punir son crime et ne fera même qu'aggraver sa condamnation. Rien de plus juste, puisqu'une semblable preuve de puissance et d'amour, de douceur et de patience, a rendu le monstre encore plus furieux.

Instruits de ces faits, fuyons l'avarice. C'est cette passion qui fit de Judas une bête féroce; oui, c'est cette passion qui le poussa jusqu'aux dernières limites de la rage et de l'inhumanité. Il n'est pas le seul; tous ceux qu'elle subjugue, elle leur inflige la même dégradation. En conduisant l'homme à désespérer de son propre salut, beaucoup plus le conduira-t-elle à dédaigner le salut des autres. Telle est la tyrannie de cette passion que souvent elle l'emporte sur l'amour de la beauté physique. Je suis profondément humilié de voir que beaucoup d'hommes résisteraient à l'entraînement des plaisirs par la crainte de toucher à leurs richesses, tandis que la crainte de Dieu n'aurait pu les déterminer à vivre dans la réserve et la chasteté. Fuyons donc l'avarice, je ne cesserai de vous le répéter.

A quoi bon cet or que vous accumulez, ô homme? Pourquoi rendre ainsi votre esclavage plus amer, vous imposer une plus pénible surveillance, vous créer des soucis plus dévorants? Imaginez-vous que toutes les mines d'or vous appartiennent, aussi bien que tout l'argent entassé dans les coffres de l'Etat; car, si tous ces trésors étaient à vous, vous n'en feriez aucun usage, vous n'en seriez que le gardien. N'usant pas maintenant de ce que vous avez, vous abstenant de votre bien comme du bien d'autrui, moins encore vous en serviriez-vous s'il était plus considérable. Quand on a la passion de l'or, plus on en possède, plus on l'épargne. — Je sais du moins, direz-vous, que cela m'appartient. — C'est donc dans votre imagination, et non dans la réalité, que vos possessions consistent. — C'est le moyen, ajouterez-vous, de me faire craindre des hommes. — Dites plutôt que c'est donner plus de prise aux riches comme aux indigents, aux voleurs comme aux sycophantes, aux gens même de votre maison, à quiconque enfin veut vous tendre des embûches. Voulez-vous être vraiment redoutable, retranchez tout ce par quoi peuvent vous saisir et vous nuire ceux qui n'ont pas d'autre dessein. N'avez-vous pas entendu cet adage : L'homme pauvre et nu, cent autres réunissant leurs efforts ne parviendront pas à le dépouiller. Il a pour protection assurée sa pauvreté même, et celle-là, les rois, avec tout leur pouvoir, n'en sauraient venir à bout.

Adage employé du temps de l'orateur.

3. Quant à l'avare, tous ont action sur lui, tous ont le pouvoir de le torturer; non-seulement les hommes, mais encore la rouille et les vers lui font la guerre. Et que dis-je, les vers? Le temps suffit, par sa durée seule, sans le secours d'aucun autre ennemi, pour lui causer les plus graves dommages. Quel est donc le plaisir qu'on trouve dans les richesses? Pour moi, je n'y vois que des peines. C'est à vous à me faire connaître ce plaisir. — Quelles sont

ces peines? me demanderez-vous à votre tour. — Les soucis, les piéges, les inimitiés, les haines, les terreurs, une soif inextinguible, une tristesse sans répit. Celui qui, tenant dans ses bras l'objet de sa passion, ne peut la satisfaire, éprouve une cruelle souffrance. Il en est de même du riche : il a dans ses mains la fortune, il l'embrasse, mais sans pouvoir satisfaire pleinement ses désirs. C'est bien là ce que disait un sage : « La concupiscence de l'eunuque flétrit la jeune vierge. » *Eccli.*, XX, 2. Les gémissements des riches sont ceux de l'eunuque. Et que serait-ce si nous les considérions sous tant d'autres aspects? L'avare est un objet de dégoût pour ceux qui servent dans sa maison et pour ceux qui travaillent ses champs, pour les voisins et les magistrats, pour les victimes de son avarice et les personnes mêmes auxquelles il n'a fait aucun mal, pour sa femme spécialement, et pour ses enfants plus encore. Il ne les élève pas comme des fils de famille, il les traite d'une manière plus misérable que les derniers des esclaves, des esclaves achetés à prix d'argent; il fournit mille occasions de colère ou de pitié, d'irritation ou de moquerie : il se donne en spectacle à tout le monde. Voilà quelles sont ses peines; et je ne les dis pas encore toutes. Nul ne pourrait en faire l'énumération; on ne peut les apprendre que de l'expérience.

Misères des avares.

A vous maintenant à me dire les plaisirs que vous y découvrez. — On me tient pour un homme riche, on m'estime comme tel. — Et quel plaisir trouvez-vous dans cette opinion? Ce n'est là qu'un grand mot sous lequel l'envie se cache. Non, la richesse n'est qu'un mot, un mot vide de sens. — Mais cette opinion fait le bonheur du riche. — Il se réjouit de ce qui devrait l'affliger. — L'affliger, dites-vous, et pourquoi? — Parce que cela le rend impropre à tout, timide et lâche devant l'exil ou la mort; car il regarde cette considération comme le plus grand de tous les biens, il préfère les richesses à la vie, le ciel ne lui procure aucune satisfaction, parce qu'il n'est pas couvert d'or, ni le soleil, parce qu'il n'envoie pas des rayons d'or. — Il en est cependant, m'objecterez-vous encore, qui jouissent de leurs possessions, qui savent largement dépenser leur fortune dans la mollesse et les repas somptueux. — Vous me parlez là des riches les plus dégradés; voilà surtout ceux qui ne jouissent pas de leurs richesses. L'avare du moins s'abstient de tous les autres désordres, absorbé qu'il est par une seule affection; tandis que ceux-là, indépendamment des travers énoncés plus haut, se jettent dans un esclavage multiple et cruel : leurs impitoyables tyrans sont la gourmandise, l'impureté, l'ivresse, tant d'autres vices qui ne les laissent pas respirer de tout le jour, les courtisanes à nourrir, les mets rares à faire préparer, les parasites et les adulateurs qu'il faut payer, les amours contre nature, source intarissable de maladies et pour le corps et pour l'âme. Ils emploient leurs biens à les corrompre l'un et l'autre, au lieu de les diriger vers un but utile. Ils agissent comme celui qui, prodiguant au corps de vains ornements, croirait satisfaire une vraie nécessité. Celui-là seul goûte une joie réelle, commande en maître aux richesses dont il est le possesseur, qui les emploie comme il convient : les autres en sont les captifs et les esclaves, puisqu'ils n'y trouvent qu'un surcroît d'infirmités morales et physiques.

Etrange façon d'être heureux, que d'être sans cesse en butte aux assauts, aux fureurs de la guerre, à des tempêtes plus violentes que celles dont la mer est agitée? Un homme est-il dépourvu d'intelligence, les richesses le rendent encore plus insensé; est-il corrompu, elles achèvent de le corrompre. — Et quel profit, me dira-t-on, le pauvre retire-t-il de sa sagesse? — Je comprends que vous ne le sachiez pas. L'aveugle ne sait pas quels sont les avantages de la lumière. Ecoutez Salomon vous disant : « Autant la lumière l'emporte sur les ténèbres, autant le sage l'emporte sur l'insensé. » *Eccle.*, II, 13. Comment instruirons-nous l'homme plongé dans les ténèbres? C'est une profonde nuit, que l'amour des biens temporels : il ne nous permet pas de voir les choses ce qu'elles sont, il nous les présente sous une forme tout à fait différente. De même qu'un homme plongé dans l'obscurité, s'il rencontre un vase d'or, une pierre précieuse, un manteau de pourpre, les regarde

comme des objets sans valeur, par la raison bien simple qu'il n'en voit pas la beauté; de même celui que possède l'amour de l'argent, n'aperçoit pas sous leur jour véritable les biens qui méritent d'être désirés. Dissipez, je vous prie, le nuage soulevé par cette passion, et vous verrez alors quelle est la vraie nature des choses; elle ne se montre jamais aussi claire que dans la pauvreté; les fausses apparences ne sauraient mieux s'évanouir qu'au flambeau de la philosophie.

4. O les hommes insensés qui jettent aux pauvres une insultante pitié, qui prétendent que la maison et la vie sont flétries par l'indigence, qu'elle ruine tout ici-bas! Quel est donc, je vous le demande, le déshonneur d'une maison? Elle n'a ni lits d'ivoire, ni vases d'argent, elle n'offre partout que le bois et l'argile. Eh bien! c'est là précisément la plus belle gloire et la noblesse d'une maison. L'oubli des intérêts temporels fait souvent qu'on porte sur l'âme toute son attention et tous ses soins. Lorsque vous verrez les sollicitudes d'un homme se concentrer sur les objets extérieurs, rougissez d'une pareille honte. Non, les maisons des riches ne revêtent pas l'aspect que des maisons doivent avoir. Le bois disparaissant sous les tapis, des lits incrustés d'argent, comme on les voit au théâtre dans l'appareil d'une représentation, que peut-on comparer à cette ignominie? Quelle est la maison qui rappelle mieux la scène et ce qui se passe sur la scène? est-ce celle du riche ou celle du pauvre? Evidemment, c'est la maison du riche. Elle est donc un réceptacle impur. Quelle est la maison qui ressemble davantage à celle de Paul ou d'Abraham? La maison du pauvre sans nul doute. Elle est donc de beaucoup la plus belle et la plus glorieuse. Pour vous bien convaincre que ce sont là les vrais ornements d'une maison, entrez dans celle de Zachée, et considérez comment il la décora pour y recevoir le Christ. Il ne courut pas chez ses voisins emprunter des portières splendides, des siéges et des tabourets faits d'ivoire, il ne tira pas de ses garde-meubles des tissus de Laconie; il l'embellit d'une tout autre façon, la seule qui convenait au Christ. Comment donc? « Seigneur, dit-il, je donne la moitié de mes biens aux pauvres; et, si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rendrai le quadruple. » *Luc.*, XIX, 8.

Ornons de la même manière nos maisons, si nous voulons que le Christ vienne aussi chez nous. Voilà des portières dont rien n'égale la splendeur; celles-là nous viennent des ateliers célestes, c'est au ciel qu'elles sont tissées. Là où elles sont, est aussi le Roi des cieux. Si vous étalez des ornements différents, c'est le diable que vous appelez, et tout le chœur diabolique. Jésus vint également dans la maison de Matthieu le publicain. Que fit-il? Il commença par se parer lui-même d'une sainte ferveur; puis, renonçant à tout, il suivit le divin Maître. C'est encore ainsi que Corneille orna sa maison de prières et d'aumônes; de là vient qu'elle brille jusque dans nos jours beaucoup plus que les palais des monarques. La vileté d'une maison ne tient pas à des meubles en désordre, à des lits négligés, à des murs noircis par la fumée, mais uniquement à la perversité de ceux qui l'habitent. Le Christ lui-même nous l'apprend; car il ne rougit pas d'entrer dans une maison ainsi faite, pourvu qu'il y soit accueilli par la vertu; tandis qu'il n'entrera jamais dans une autre, serait-elle revêtue de lambris d'or. La première éclipse les palais, puisqu'elle reçoit le souverain Maître de l'univers : la seconde, avec ses lambris d'or et ses splendides colonnes, n'est qu'un marécage infect, un repoussant cloaque, puisqu'elle étale l'appareil de Satan.

En quoi consiste le véritable ornement d'une maison.

Ce que nous disons ne regarde pas les riches qui savent user de leurs richesses, et ne s'adresse qu'aux avares, aux adorateurs de l'argent. Chez ces derniers aucun zèle, aucun souci de ce qui nous intéresse uniquement; tout pour les plaisirs de la table et les autres voluptés qui nous dégradent. C'est ailleurs qu'on trouve le goût de la vraie philosophie. Aussi le Christ n'est-il jamais entré dans une maison splendide; c'est dans la maison d'un publicain, d'un chef de publicains, d'un pêcheur, qu'il entrait, laissant de côté les palais des rois et les hommes dont les vêtements respirent la mollesse. Voulez-vous donc l'appeler dans votre maison, donnez pour ornements à cette maison les aumônes, les

prières, les veilles pieuses, les ardentes supplications. Ce sont là les dons sacrés de ce Roi céleste; les autres viennent de Mammon, l'ennemi du Christ. Que personne ne rougisse de la pauvreté de sa demeure, pourvu qu'elle ait de tels ornements. Que le riche ne s'enorgueillisse pas de la magnificence de son habitation; qu'il en rougisse plutôt, qu'il l'abandonne, pour en choisir une qui lui permette de recevoir ici-bas le Christ, et d'être reçu là-haut dans les tabernacles éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXIV.

« Et voilà qu'un de ceux qui étaient avec Jésus, portant la main à son épée, la tira, et, frappant un des serviteurs du grand prêtre, lui coupa l'oreille. Mais Jésus lui dit: Remettez votre épée dans le fourreau; car ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père et qu'il ne m'enverrait pas tout à l'heure plus de douze légions d'anges? Comment donc s'accompliront les Ecritures, qui disent que les choses doivent arriver ainsi? »

Pourquoi Notre Seigneur permet-il à ses disciples de porter des glaives.

1. Qui coupa l'oreille de cet homme? D'après Jean, ce serait Pierre, et cela est bien conforme à sa bouillante ardeur. Mais pourquoi les disciples du Christ portaient-ils le glaive? Ce n'est pas ici le seul passage de l'Ecriture qui nous les représente armés; on se souvient qu'interrogés un jour par le Seigneur, ils répondirent : Voici deux glaives. Pourquoi le Christ leur permit-il d'avoir ainsi des armes? Entendons comment s'exprime Luc : « Quand je vous ai envoyés sans sac, sans bourse et sans chaussure, quelque chose vous a-t-il manqué? — Et, comme ils répondirent : Non, le Sauveur ajouta : Maintenant que celui qui a un sac ou une bourse les prenne, et que celui qui n'en a point vende sa tunique et achète une épée. Mais ils dirent : Voici deux glaives; et il répondit : C'est assez. » *Luc.*, XXII, 35-38. Pourquoi permettre à ses disciples de porter l'épée? Sans doute afin de leur prophétiser qu'il serait trahi. Si donc il leur dit : Achetez une épée, ce n'est pas qu'il veuille les armer, c'est uniquement pour marquer la trahison dont il sera l'objet. Et pourquoi leur ordonner d'avoir un sac et une bourse? Il leur enseignait ainsi la sagesse et la vigilance; il les invitait à mettre le plus grand soin à ce qu'ils devaient faire. Au commencement, inexpérimentés qu'ils étaient, il les soutenait de sa propre vertu; maintenant, au contraire, les arrachant pour ainsi dire à leur nid, il leur ordonne de voler de leurs propres ailes. Et, de peur qu'ils n'attribuent à sa faiblesse l'abandon où il les laisse, voici qu'il leur fait porter ce qu'ils avaient, et que, remettant en leur mémoire ses bienfaits, il ajoute : « Quand je vous ai envoyés sans sac, quelque chose vous a-t-il manqué? » leur donnant ainsi une double preuve de sa puissance, qui les avait autrefois défendus et qui désormais les livrait peu à peu à eux-mêmes.

Mais comment, à cette heure, ces glaives se trouvaient-ils avec eux? Les Apôtres sortaient de table. Il est vraisemblable qu'ils s'étaient munis de glaive pour découper l'agneau pascal; or, quand ils apprirent que le Maître allait être attaqué, ils durent de leur propre mouvement prendre les épées pour le défendre. C'est ce qui explique les paroles vives du Christ à Pierre, qui s'était servi de l'épée. L'Apôtre punit le serviteur qui s'avance; mais son ardeur a moins pour objet de se défendre lui-même que de protéger son Maître. Le Christ ne veut pas qu'il en résulte aucun mal. Il guérit le serviteur frappé, et fait un grand miracle, qui découvre à la fois sa bonté et sa puissance, l'amour et la douceur de son disciple, qui après avoir frappé dans un élan de générosité affectueuse, s'arrête par obéissance. « Remets ton épée dans son fourreau, » *Joan.*, XVIII, 11, lui dit le Maître, et le disciple d'obéir aussitôt et de ne plus tirer l'épée. Un autre raconte que les disciples demandèrent : « Seigneur, frapperons-nous du glaive? » *Luc.*, XXII, 49, et que le Christ, le leur ayant défendu, guérit le serviteur. Cependant il s'adresse au disciple, lui reproche sa conduite, et ajoute, pour le convaincre, cette menace : « Ceux qui frappent de l'épée, périront par l'épée. Croyez-vous donc, dit-il encore, que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne m'enverrait pas aussitôt plus de douze légions d'anges? Mais comment s'accompliront les Ecri-

tures? » A ces mots, qui étaient pour les disciples une véritable lumière, leur colère s'apaise.

Le Seigneur demande encore pour eux la grâce de la résignation, maintenant qu'ils savent que ce qui va se passer n'arrive que par la volonté de Dieu. Il les console d'abord en leur faisant entrevoir le supplice des méchants : « Ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée, » et ensuite en leur montrant ce qu'il y avait de volontaire dans son supplice : « Je puis, dit-il, prier mon Père. » Pourquoi ne dit-il pas : Pensez-vous que je ne puisse pas les perdre? Pourquoi? Mais pour donner à sa parole une plus grande vraisemblance. Les disciples n'avaient pas encore du Sauveur une idée digne de lui. Naguère il venait de s'écrier : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; mon Père, que ce calice passe loin de moi; » il avait été surpris dans une agonie cruelle, saisi d'une sueur sanglante, fortifié par les anges. Comment donc avec tout ce dehors humilié, aurait-il pu dire avec quelque justice : Croyez-vous que je ne puisse pas les perdre? Aussi entendez-le : « Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père? » Et il continue toujours avec la même humilité : « Il m'enverrait plus de douze légions d'anges. » Un seul ange peut mettre à mort une armée de cent quatre-vingt-cinq mille hommes, et il en faudrait douze légions contre mille? Non certes; mais les disciples se mouraient de crainte, et il était bon de parler d'après leurs dispositions actuelles. — C'est pourquoi le Sauveur s'appuie sur les Ecritures : « Comment donc s'accompliront les Ecritures? » dit-il, et, loin de diminuer leur frayeur, il l'augmente; car il semble dire : Pourquoi trouvez-vous mauvais ce que les Ecritures ont approuvé et sanctionné?

2. Ainsi parle-t-il aux disciples; puis, se tournant vers ceux qui étaient venus le saisir : « J'étais, dit-il, tous les jours assis parmi vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez pas pris? » Que de choses propres à toucher les ingrats! Il les renverse d'abord, il guérit le serviteur de sa blessure, il menace les disciples de la mort : « Ceux qui frapperont de l'épée, dit-il, périront par l'épée; » il confirme sa parole par un miracle, manifestant sa puissance et par ce qu'il fait, et par ce qu'il annonce, afin de bien montrer à ceux qui s'emparent de lui qu'ils n'en doivent pas attribuer l'honneur à leur propre force. « J'étais tous les jours assis parmi vous dans le temple, et vous ne m'avez pas pris, » ajoute-t-il, faisant bien voir que, s'il a été pris cette fois, c'est bien parce qu'il l'a voulu. Puis il parle de sa doctrine, laissant de côté ses miracles, de peur de paraître présomptueux. J'enseignais au milieu de vous, et vous ne vous êtes pas saisis de moi; c'est quand je ne parlais pas que vous m'avez attaqué; vous n'avez pas porté vos mains sur moi dans le temple, vous avez choisi cette heure indue, au milieu de la nuit, pour fondre sur moi armés de glaives et de bâtons. Qu'était-il besoin de tout cet appareil contre un homme qui était toujours parmi vous?

Par là il leur fait bien voir qu'ils ne se fussent jamais emparés de lui s'il ne l'avait pas voulu. Ne l'avaient-ils pas, en effet, sans cesse sous la main au milieu d'eux, et cependant avaient-ils pu le prendre? Comment l'auraient-ils pris maintenant s'il ne l'eût pas voulu? S'ils l'ont pris, c'est qu'il l'a voulu, et voici qu'il donne lui-même la raison de sa volonté. « Tout cela a été fait, dit-il, afin que les Ecritures des prophètes soient accomplies. » Voyez-vous comment jusqu'à la dernière heure, alors même qu'il était trahi, le Christ fait tout pour corriger les coupables? Il guérit, il prophétise, il menace, « ceux qui frapperont de l'épée, périront par l'épée, » il donne ses souffrances comme volontaires; « Chaque jour, dit-il, j'enseignais au milieu de vous; » il montre sa parfaite conformité avec le Père, « afin, dit-il encore, que les paroles des prophètes soient accomplies. » Mais pourquoi les traîtres ne vinrent-ils pas le saisir dans le temple? Ils n'auraient pas osé le faire à cause du peuple. Le Christ sortit alors, leur ménageant, par le lieu et le moment de sa retraite, la liberté d'accomplir leurs desseins, et leur enlevant jusqu'à la dernière heure tout semblant d'excuse. Ne se livrait-il pas, en effet, pour accomplir les prophéties? comment aurait-il enseigné rien qui fût contraire?

« Alors tous ses disciples l'ayant abandonné,

prirent la fuite. » Ils étaient demeurés fidèles après la prise de Jésus; mais, quand il eut dit ces paroles à la foule, ils s'enfuirent. Ils sentaient bien que c'était le dernier moment favorable pour prendre la fuite, maintenant que le Maître s'était livré volontairement à ses ennemis, affirmant en cela accomplir les Ecritures. « Cependant ceux qui avaient pris Jésus le menèrent chez Caïphe, et Pierre le suivit de loin et entra chez le grand-prêtre pour voir la fin. » Grande était l'ardeur de ce disciple: les autres fuient, lui ne fuit pas; il demeure, il entre avec les ennemis. Jean l'aurait bien suivi jusque là; mais il était connu du grand-prêtre. Et pourquoi conduisirent-ils Jésus au lieu où tous étaient réunis? Afin de s'autoriser des décisions des pontifes. Caïphe était alors grand-prêtre, les docteurs de la loi étaient rassemblés avec lui, ils tenaient conseil et veillaient au sujet du Sauveur. Car ils n'avaient pas mangé la Pâque, ils veillaient uniquement pour s'occuper de cette affaire, comme il ressort de ces paroles de Jean: « C'était le matin, et ils n'entrèrent point dans le prétoire, afin de ne pas se souiller, et de pouvoir manger la Pâque. » *Joan.*, XVIII, 28. Qu'est-ce à dire, sinon qu'ils retardèrent de faire la pâque jusqu'au lendemain, et violèrent ainsi la loi à cause du désir qu'ils avaient de voir mourir le Juste. Le Christ, lui, fit la pâque au jour fixé; mais eux, habitués à transgresser la loi, ne reculant devant rien, ardents à le poursuivre, sans pouvoir jamais ni le tuer ni le prendre, et l'ayant en leur pouvoir d'une manière si inespérée, préférèrent renvoyer la pâque et assouvir leurs projets sanguinaires. Les voilà réunis en un conseil satanique; et, pour donner à leurs détestables intentions une apparence juridique, ils interrogent les témoins. « Mais les témoignages ne suffisaient pas; » *Marc.*, XIV, 58; il n'y avait donc qu'un jugement simulé, tumultueux et bruyant.

Les ennemis du Sauveur préférèrent renvoyer la Pâque pour assouvir leurs projets sanguinaires

« Or, de faux témoins vinrent et dirent: Cet homme a dit: Je puis détruire le temple et le rebâtir dans trois jours. » *Ibid.*, 57-58. Certes, s'il eût dit: Je rebâtirai ce temple dans trois jours, où aurait été la calomnie? Or il n'avait pas dit: « Je détruirai, » mais bien: « Détruisez, » *Joan.*, II, 19, et ce n'était pas le temple matériel qu'il avait en vue, c'était son propre corps. Que va faire le grand-prêtre? Il veut le forcer à parler et le prendre par ses propres paroles: « N'entendez-vous pas tout ce qu'on dit contre vous? lui dit-il. Et il ne répondit pas. » Pourquoi répondre, puisque personne ne devait l'écouter? Jugement inique en vérité, où les apparences sont à peine sauvegardées, et qui n'est qu'une débauche de brigandage ouverte à toutes les infamies. Le Christ se taisait donc; mais le grand-prêtre, insistant toujours, lui dit: « Je vous adjure au nom du Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu. Jésus répondit: Vous l'avez dit. Je vous déclare qu'un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. Alors le prince des prêtres déchira ses vêtements, disant: Il a blasphémé. » Par là il voulait rendre l'accusation plus grave, et donner à ses paroles la confirmation d'un fait. Ce qu'ils venaient d'entendre avait frappé de crainte tous les auditeurs, et on agit envers le Christ comme plus tard envers Etienne, qu'on ne voulut ni croire ni entendre.

3. Mais quel était donc ce blasphème? Naguère il avait dit devant les Pharisiens, en prenant soin d'expliquer ses paroles: « Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis l'escabeau de tes pieds, » *Matth.*, XXII, 44; *Psalm.* CIX, 1, et nul n'avait osé lui répondre; tous s'étaient tus, et depuis ils avaient gardé le silence. Pourquoi qualifient-ils maintenant de blasphème les dernières paroles du Christ? Pourquoi le Christ les prononça-t-il? Ah! c'est qu'il voulait enlever aux méchants toute excuse; jusqu'à la dernière heure, il s'était donné comme le Christ, assis à la droite du Père, devant venir à la fin des temps juger l'univers, et il signifiait par là sa ressemblance avec le Père. Le grand-prêtre ayant donc déchiré ses vêtements, s'écrie: « Que vous en semble? » Il ne prononce pas lui-même de sentence: mais, comme si le crime était évident, et le blasphème manifeste, il demande aux assistants de décider. Les Pharisiens savaient bien qu'un jugement sérieux et éclairé rendrait manifeste l'innocence du prévenu; aussi ils le con-

damnent en eux-mêmes, et s'emparent des auditeurs : « Vous avez entendu le blasphème, » disent-ils, et ils les forcent et les contraignent presque à prononcer la sentence. Ceux-ci alors de s'écrier : « il est digne de mort; » pour n'avoir plus en quelque sorte qu'un condamné devant eux et pour dicter à Pilate la sentence qu'il devait prononcer. Les voilà complices du crime : « Il est digne de mort! » s'écrient-ils. Ils accusent, ils condamnent, ils prononcent la sentence, ils remplissent tous les rôles. Du sabbat, il n'en est plus question; ils ont déjà été si souvent confondus à ce sujet; c'est sur ce qui vient d'être allégué seulement qu'ils veulent le convaincre et le condamner.

Cependant le grand-prêtre, qui en déchirant ses vêtements avait attiré à lui tous les esprits, ayant entendu leur sentence, envoie le Christ à Pilate comme un condamné. Il poursuivait ses projets : et, devant le gouverneur, on n'allègue aucun fait. « Si cet homme, lui dit-on, n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré. » *Joan.*, XVIII, 30. On dirait un criminel qu'on veut faire mettre à mort pour des méfaits publics. Mais pourquoi ne pas le mettre à mort secrètement? Il fallait le perdre dans l'estime publique. Ne l'avait-on pas entendu prêchant partout? L'admiration universelle ne l'avait-elle pas accompagné? Ses ennemis voulaient dès lors le faire mourir publiquement, en face de la multitude. Le Christ les laissa poursuivre leur dessein, seulement il fit tourner leur malice à la confirmation de la vérité, de telle sorte que sa mort fût connue de tous. Il arriva donc tout le contraire de ce que les méchants avaient voulu. Ils s'étaient proposé de déshonorer le Christ, et le Christ sortit plus glorieux que jamais de toutes leurs manœuvres. « Mettons-le à mort, disaient-ils, afin que les Romains ne viennent pas, et ne nous détruisent pas, nous et notre cité; » *Joan.*, XI, 48; et voilà qu'il est à peine mort, que leurs craintes se réalisent. Ils prétendent le diffamer par la publicité de son supplice, et le supplice honore la victime. Certes, ils avaient le pouvoir de le condamner par eux-mêmes, et Pilate le leur dit bien dans ces paroles : « Prenez-le vous-mêmes, jugez-le d'après votre loi. » *Joan.*, XIX, 6. Mais ils n'usent pas de ce pouvoir, ils veulent que le Christ soit condamné comme un malfaiteur, un tyran et un factieux; et voilà qu'ils crucifient deux voleurs à ses côtés, et qu'ils disent à Pilate : « N'écrivez pas qu'il est le roi des Juifs, mais qu'il s'est dit le roi des Juifs. » *Joan.*, XIX, 21.

En tout ceci la vérité trouvait son avantage; car ces méchants ne pouvaient même plus alléguer l'ombre d'une excuse hypocrite. Quel éclat magnifique la vérité ne prit-elle pas au tombeau du Christ, des sceaux brisés et des gardiens témoins du miracle? Eh bien elle brilla autant sous les outrages, les dérisions, les insultes de la passion. L'erreur se prend elle-même dans les piéges qu'elle prépare. Voyez si ce n'est pas ici ce qui arrive. Les ennemis du Juste se croyaient vainqueurs, et ils sont déshonorés et vaincus. Le Christ semblait vaincu, et son triomphe augmente sa gloire et assure sa victoire. Ne nous préoccupons donc pas toujours d'être victorieux, et ne craignons pas tant d'être dépassés. Souvent on perd à triompher et on gagne à être vaincu. Vous êtes irascible, et vous vous vengez des injures qu'on vous a faites; vous vous croyez victorieux, ne vous doutant pas que vous êtes sous le coup et sous l'empire de la plus grave des maladies. A côté de vous celui-là est vraiment victorieux, qui sait supporter généreusement les mêmes choses. — Vous n'avez pas pu supporter votre propre mal, et il a enduré le mal d'autrui. Vous avez été vaincu par vos propres passions, et il a triomphé des passions des autres, non-seulement sans péril pour lui, mais en éteignant chez les autres le feu secret que le mal y avait allumé. Si, au lieu d'agir ainsi, il se fût préoccupé davantage des apparences, il aurait été vaincu lui-même; puis il aurait excité dans le cœur de son ennemi de nouvelles ardeurs et fait de nouvelles blessures : comme deux femmes acharnées l'une contre l'autre, ils seraient honteusement et misérablement tombés sous les coups de la colère. Mais, pour avoir mieux raisonné, voilà qu'il échappe à un tel déshonneur, et que, sous sa défaite apparente, il a élevé en lui-même et dans le cœur de son ennemi un magnifique trophée contre la colère.

4. Ne nous préoccupons donc pas en toute circonstance d'être victorieux. L'emporter sur un autre, assurément c'est vaincre; mais cette victoire est désastreuse pour celui qui la gagne : être humilié, c'est en apparence être défait; mais cette défaite fortement supportée est une véritable victoire. Il vaut mieux souvent être ainsi vaincu, et c'est là le meilleur triomphe. On vous frappe, on vous vole, on vous porte envie; vous ne vous révoltez pas contre les méchants : on vous juge défait; mais en réalité vous êtes vainqueur. Et pourquoi citer la rapine et l'envie? Est-ce que le martyr qu'on conduit au supplice, qu'on enchaîne, qu'on insulte, qu'on frappe, qu'on égorge, n'est pas un véritable triomphateur? On est réputé vaincu quand on succombe sur le champ de bataille; mais chez nous, tomber c'est vaincre. Nous ne sommes pas victorieux quand nous faisons le mal, mais bien quand nous le souffrons, et nos plus grands triomphes sont ceux que nous remportons sur nos ennemis par la patience. Une telle victoire, si contraire à tous les sentiments de notre nature, ne peut venir que de Dieu, et cette pensée est un encouragement nouveau pour ceux qui ont à la gagner. Les flots de la mer vont se briser contre la pierre du rivage; les obstacles les plus forts ne triomphent pas de la volonté des saints : ils sont tous couronnés, ils ont conquis de superbes trophées, dans cette victoire incontestable remportée sur eux-mêmes. Luttez donc sans trêve et sans merci; Dieu vous a fait assez fort pour ne vous rendre victorieux que par la patience. Ne préparez pas de combat, et vous serez vainqueur; n'attaquez pas, et vous serez couronné; tous vos adversaires baisseront pavillon devant vous. Pourquoi vous déshonorer? Que votre adversaire ne puisse pas se vanter de vous avoir vaincu dans une rencontre : laissez-le donc s'étonner de votre courage; qu'il soit forcé d'admirer votre invincible valeur, et de proclamer hautement que vous avez triomphé de lui sans le combattre.

Eloges de Joseph fils de Jacob. La patience triomphe toujours.

Est-ce que le bienheureux Joseph n'est pas loué en tout lieu pour avoir vaincu par sa patience ceux qui lui faisaient du mal? Que d'embûches n'eut-il pas à supporter de la part de ses frères, et de la femme de Putiphar? Mais nul a-t-il pu se flatter de sa défaite? Ne me parlez pas de la prison où Joseph fut renfermé, tandis que la femme criminelle coulait tranquillement ses jours dans son palais; dites-moi simplement en toute vérité, qui fut vaincu, qui fut vainqueur, qui fut heureux ou malheureux dans cette rencontre. Non-seulement la reine se heurta aux refus invincibles du juste, elle ne put même pas triompher de sa propre passion, tandis que Joseph vainquit la reine et sa redoutable colère. En voulez-vous la preuve, écoutez, et vous jugerez de sa gloire. — « Vous nous avez amené, dit la reine, cet esclave hébreu pour nous faire outrage. » *Genes.*, XXXIX, 14. Non, ce n'est pas lui, misérable, qui se joue de vous, mais le démon, qui vous a persuadé que vous triompheriez de ce pauvre serviteur; cet Hébreu n'est pas près de vous pour vous séduire; celui qui travaille votre âme, c'est le démon mauvais qui vous anime de ces ardeurs impudiques. — Or, que fait Joseph devant une pareille imputation? Il se tait, et son silence le fait condamner, absolument comme le Christ. Les choses de l'Ancien Testament étaient la figure de celles du Nouveau. Joseph donc va dans les fers, la femme coupable passe ses jours dans un palais. Mais qu'importe? Tout chargé de chaînes, combien Joseph est au-dessus de ceux qui portent des couronnes! Et, pour vivre dans un palais heureuse et courtisée, la reine éhontée n'était-elle pas plus misérable que lui? D'ailleurs considérez la fin de tout ceci, et vous verrez qui fut défait, qui fut vaincu. De l'un ou de l'autre, du prisonnier ou de la reine, qui vit ses désirs accomplis. L'un s'efforçait de demeurer chaste, l'autre de lui ravir sa vertu. Eh bien! qui accomplit sa volonté? Celui qui souffrit ou celle qui fit souffrir? Evidemment celui qui souffrit; il remporta donc la victoire.

Après cela, soyons patients, n'ayons en vue que cette victoire, et ne recherchons pas celle qu'on obtient en faisant du mal. Cette conduite, en nous assurant une vie douce et exempte de soucis, nous méritera encore les biens à venir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire

et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXV.

« Alors on lui cracha au visage, on le frappa avec le poing; et d'autres lui donnèrent des soufflets, disant : Christ, prophétise-nous qui t'a frappé. »

1. Pourquoi traiter ainsi un malheureux qu'on allait mettre à mort? Pourquoi cette comédie, sinon afin de rendre plus évidente la perversité de leurs cœurs? Ne dirait-on pas qu'ils sont en présence d'un animal farouche? Voyez avec quelle rage ils s'acharnent après lui. Les insensés! ils se font pour ainsi dire une fête de persécuter et de montrer leurs instincts sanguinaires. Mais admirez la sincérité des disciples au soin qu'ils prennent de la fidélité du récit. Quel amour de la vérité! Ils racontent absolument même les choses réputées honteuses, ne cachant rien, ne rougissant de rien, estimant au contraire, comme c'était d'ailleurs, une grande gloire pour le Seigneur de l'univers d'avoir enduré pour nous de tels outrages. Comme un lion s'acharne après un agneau, ces scélérats maltraitent cette victime si douce et si résignée, et nous découvrent à la fois la providence ineffable du Christ et leur propre malice, qui ne mérite pas de pardon. Tout ce dont la douceur est capable, le Christ le réalisa; tout ce que la malice humaine peut produire d'insultes et d'outrages, ses ennemis le mirent en œuvre dans leurs paroles et leurs actions.

Le prophète Isaïe avait prédit d'un seul mot cet enchaînement d'humiliations : « Ainsi que plusieurs se sont étonnés à la vue de tes désolations, son visage sera sans éclat, et sa figure méprisée parmi les enfants des hommes. » *Isa.*, LII, 14. Et que vit-on jamais de comparable à ces opprobres? Ce visage devant lequel la mer recula et le soleil vit pâlir sur la croix sa gloire, ils le couvrent de crachats, ils le soufflettent; ils frappent sa tête de coups dans l'excès de folie qui les saisit; ils lui font des plaies ignominieuses, ils l'injurient, ils l'outragent, ils joignent la dérision à l'insulte et aux coups. Plusieurs avaient cru qu'il était prophète : « Prophétise-nous, ô Christ, lui disent-ils, qui t'a frappé. » *Luc.*, XXII, 64. Un autre raconte qu'ils lui jetèrent un voile sur la tête, comme s'ils avaient eu au milieu d'eux un homme de rien, sans aucune espèce d'honneur. Hommes libres et esclaves, nul ne le ménage, tous le maltraitent. Ah! lisons souvent ces choses, écoutons-les comme il convient, gravons-les dans les profondeurs de notre âme, car elles nous honorent. Je m'enorgueillis, non-seulement des milliers de morts que le Christ ressuscita, mais encore des tourments qu'il souffrit. Le grand Paul en parlait souvent; il aimait la croix du Sauveur, sa mort, ses tourments, les dérisions, les outrages, les insultes dont on l'abreuva. Tantôt il écrivait : « Allons vers lui, portant l'ignominie de sa croix; » *Hebr.*, XIII, 13; et tantôt il parlait « de celui qui, au lieu de la félicité dont il pouvait jouir, a souffert sur la croix en méprisant la honte et l'ignominie. » *Ibid.*, XII, 2.

« Or, Pierre étant assis au dehors dans la cour, une servante s'approcha de lui en disant : Et toi aussi tu étais avec Jésus le Galiléen. Mais il le nia devant tous, et il dit : Je ne connais pas cet homme. Et, comme il sortait, une autre servante le vit et dit à ceux qui étaient là : Celui-ci était avec Jésus de Nazareth. Et Pierre le nia de nouveau et dit avec serment : Je ne connais point cet homme. Et un peu après ceux qui étaient là s'approchèrent et dirent à Pierre : Assurément tu es aussi de ceux-là, car ton langage même te décèle. Alors il commença à faire des imprécations et à jurer qu'il ne connaissait point cet homme, et aussitôt le coq chanta. Et Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : Avant que le coq chante tu me renieras trois fois. Et étant sorti, il pleura amèrement. » O merveille étonnante et vraiment incroyable! Naguère, quand on ne faisait que s'emparer de son Maître, Pierre dans son ardeur use du glaive pour le défendre, et coupe l'oreille d'un soldat de la cohorte; maintenant qu'il fallait plus d'indignation et de courage, en présence de tant d'insultes, Pierre renie le Christ.

Et qui donc serait demeuré indifférent à la vue de semblables outrages? Cependant le disciple succombant à la crainte ne montre aucune indignation; que dis-je? il renie son Maître et ne supporte pas les menaces d'une pauvre et misérable servante; et cela, non pas une fois, mais deux et jusqu'à trois fois dans un court espace de temps; non par devant les juges, mais dehors, car c'est dans le vestibule qu'on l'interroge, bien plus il ne reconnait pas immédiatement son péché. Luc nous apprend que le Christ regarda Pierre, indiquant ainsi que ce dernier non-seulement renia son Maître, mais encore ne comprit pas sa faute, quoique le coq chantât, et qu'il lui fallut pour la sentir les avertissements de celui qu'il avait offensé. Le regard du Christ lui tint lieu de parole, tant il était pénétré de crainte. Marc dit qu'après le premier reniement de Pierre, le coq chanta une première fois, qu'il chanta de nouveau après le troisième reniement, indiquant ainsi la faiblesse et la frayeur du disciple. Marc tenait ces détails de Pierre lui-même dont il était le disciple, et c'est une chose admirable que non-seulement il ne déguise pas la chute de son maître, mais encore qu'il la raconte plus clairement que les autres Evangélistes, puisqu'il s'agit de celui dont il était le disciple.

Saint Marc était disciple de saint Pierre.

2. Mais comment faire accorder ce récit avec celui de Matthieu? « Je te le dis en vérité, dit le Christ dans ce dernier, avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. » Marc au contraire dit que le coq chanta une seconde fois après le troisième reniement. — Eh bien, il n'y a là rien de contradictoire. Le coq chante toujours trois ou quatre fois, et Marc veut indiquer que sa voix ne retint pas le disciple, ne le fit pas rentrer en lui-même. L'une et l'autre version sont donc exactes. Le coq n'avait pas encore achevé son premier chant que Pierre avait déjà renié trois fois son Maître. Averti par ce dernier du crime qu'il venait de commettre, l'apôtre n'osa pas verser en public des larmes accusatrices; « mais étant sorti, il pleura amèrement. Or, quand le jour arriva, on conduisit Jésus de Caïphe à Pilate. » Les Juifs voulaient tuer le Sauveur, et ne le pouvant pas à cause de la fête, ils le conduisirent au gouverneur. Les choses s'arrangeaient de manière à se passer durant la solemnité, comme il avait été défini plus haut. « Judas, qui l'avait trahi, voyant qu'il était condamné, poussé par le remords, rapporta les trente pièces d'argent. » Mais sa conduite ne fait qu'augmenter son propre crime et celui des autres : le sien, non pas à cause du remords qu'il éprouve, mais parce qu'il se condamne trop tard, et de son chef, en avouant sa trahison; celui des autres qui, ayant la faculté de faire pénitence et de changer, demeurèrent dans leur aveuglement. Considérez bien le moment où se repent l'apôtre : c'est après avoir consommé son crime. Tel est le démon : il ne permet pas que ceux qui ne veillent pas sur eux envisagent leur faute, de peur qu'ils ne rentrent en eux-mêmes. Que de fois la parole du Christ avait retenti aux oreilles du traître sans l'émouvoir! Quand le crime est consommé, il se repent alors, mais inutilement. Se condamner soi-même, rapporter le prix de sa trahison, mépriser l'opinion des Juifs, tout cela eût été louable; mais mettre le sceau au remords par le suicide, voilà qui n'admet pas d'excuse, et qui est l'œuvre du malin esprit. Le démon chercha à corrompre l'esprit repentant, afin de rendre son repentir stérile, et, en lui persuadant d'en finir avec la vie, il l'enleva par la mort honteuse qu'on n'ignore pas. Voyez donc comme la vérité éclate de toute part! Comme elle ressort des choses mêmes que les ennemis font et supportent! Est-ce que la mort du traître ne ferme pas la bouche de ceux qui condamnent le Christ? Est-ce qu'elle leur laisse l'ombre d'une défense? Et que peuvent-ils dire, quand celui qui leur a livré la victime prononce contre luimême une telle sentence? Entendons-le.

Judas rapporta donc l'argent aux princes des prêtres, disant : « J'ai péché en livrant le sang du juste. Et ils dirent : Que nous importe? C'est ton affaire. Et lui, après avoir jeté l'argent dans le temple, s'en alla et se pendit. » Non il n'étouffa pas les remords de sa conscience. Mais les Juifs agissent-ils autrement que lui? Certes, si quelque chose avait dû les instruire, c'était bien ce qu'ils avaient vu; et néanmoins ils poursuivent leurs complots et ne s'arrêtent qu'après

avoir achevé leur crime. La trahison de l'apôtre était déjà consommée ; mais leur péché n'était pas encore complet. Laissez-les terminer leur œuvre et crucifier leur victime, et vous verrez comment ils se troublent eux aussi : « N'écrivez-pas, s'écrient-ils, qu'il est le roi des Juifs! » *Joan.*, XIX, 21. Que craignez-vous, pourquoi cette terreur, devant ces froides dépouilles clouées à la croix? Puis ils font garder son corps, « de peur, disent-ils, que les disciples ne l'enlèvent, et ne fassent croire au peuple qu'il est ressuscité, et la dernière erreur serait pire que la première. » *Matth.*, XXVII, 64. Mais, si les apôtres soutenaient une pareille fausseté, il serait facile de les confondre. Et d'ailleurs auraient-ils bien le courage d'une pareille action, ceux qui de son vivant l'abandonnèrent dès qu'il fut pris, ces hommes dont le chef le renia trois fois et n'osa pas supporter les menaces d'une pauvre servante? Comme je l'ai dit, à la fin ils se troublaient. « Cela vous regarde, » disent-ils à l'apôtre infidèle, et cette simple parole accuse bien qu'ils savaient la noirceur de leur conduite. Avares, entendez ces choses, et voyez ce que Judas a souffert, comment il a perdu son argent, perpétré son crime, dissipé le fruit de son avarice, et surtout comment il a perdu son âme.

O tyrannie de la passion de l'or! Il ne jouit de l'objet de ses désirs ni dans cette vie ni dans l'autre, il perd tout en un moment, se fait une réputation horrible, et finit par s'étouffer en se pendant. Quant aux princes des prêtres, ils laissent les événements se produire et ne s'en rendent compte que lorsqu'ils sont accomplis. Voyez-les se dissimuler à eux-mêmes l'atrocité de ce crime : « Cela te regarde, » disent-ils à l'apôtre. Et ces paroles augmentent leur culpabilité; on voit bien que ceux qui les prononcent n'ignorent pas la noirceur du forfait; on sent bien qu'étourdis par leur haine, ils ne voudraient pas laisser leur œuvre inachevée, et qu'ils dissimulent leur mauvais esprit sous le voile d'une fausse ignorance. Qu'ils eussent ainsi parlé au pied de la croix, après la mort du Christ, sans trouver leur langage raisonnable, on eût pu lui donner une ombre d'excuse; mais l'ayant encore au milieu de vous, et pouvant le sauver, comment osez-vous, méchants, parler de la sorte? Cette défense est une accusation formidable. Pourquoi et comment? Parce que par ces paroles : « Cela te regarde, » vous rejetez sur le traître toute la responsabilité du crime, quand il ne dépendait que de vous de ne pas mettre le Christ à mort et de le délivrer; tandis que vous avez préféré consommer l'attentat, ajoutant à la trahison le supplice. Et qu'est-ce qui les empêchait, lorsqu'ils disaient : « Cela te regarde, » de ne pas poursuivre leur complot? Au lieu de cela, ils demandent la mort de la victime, et s'enveloppent par leurs paroles et par leurs actions dans des maux inévitables. Pilate leur donne le choix, et ils préfèrent délivrer un scélérat que de sauver le Christ : ils déclarent innocent un voleur convaincu de toute sorte de crimes; ils tuent le Christ, qui loin de leur avoir jamais fait du mal, les avait comblés de toute espèce de bienfaits.

3. Mais que fit Judas? Voyant ses efforts inutiles, et l'obstination des prêtres à ne pas recevoir le prix du crime, il jeta son argent, « et s'en allant il se pendit. Or les princes des prêtres ayant pris l'argent dirent : Il n'est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang. Et, après avoir délibéré, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi ce champ est encore appelé aujourd'hui le champ du sang. Alors fut accompli ce qui avait été prédit par le prophète Jérémie, disant : Et ils ont reçu trente pièces d'argent, prix de celui qui a été vendu par les enfants d'Israël, et ils les ont données pour acheter le champ d'un potier, comme le Seigneur l'a voulu. » *Zach.*, XI, 12. Voyez-vous comme ces méchants sont condamnés par leur propre conscience? Ils savent bien qu'ils avaient acheté la mort de la victime, et c'est pourquoi, au lieu de remettre l'argent dans le trésor, ils en achètent un champ pour la sépulture des étrangers. Témoignage manifeste de leur crime, et preuve invincible de la trahison. Le nom même de ce lieu proclame plus clairement que la trompette le forfait qu'ils ont consommé. Et, pour que tous trempent dans le

crime, et que nul ne soit innocent, ils tiennent conseil avant d'agir, selon la prophétie citée plus haut. Vous voyez bien comment, non-seulement les apôtres, mais encore les prophètes racontent avec soin ces opprobres et les autres tourments de la Passion? Eh bien! malgré tout, les Juifs s'obstinent et persévèrent dans leurs desseins. Ils auraient pu se contenter de jeter l'argent dans le trésor; mais la chose eût été moins manifeste, et en achetant un champ ils laissent aux générations à venir un monument de leur conduite.

Ecoutez vous tous qui détenez l'argent du crime, et qui vous enrichissez du prix des âmes! Ce sont là des aumônes judaïques, ou plutôt sataniques. Car aujourd'hui il y a des hommes qui après avoir ruiné des familles, se croient tout pardonné, s'ils donnent seulement dix ou cent pièces d'or. C'est eux que le prophète avait en vue quand il disait : « Vous couvrez mon autel de larmes. » *Malach.*, II, 13. Le Christ ne veut pas se nourrir de rapines, il n'accepte pas le fruit du vol. Pourquoi outrager ainsi le Seigneur en lui offrant des mets immondes? Il valait mieux laisser mourir de faim le pauvre affamé que lui donner une pareille nourriture; cela n'eût été que cruel, ceci ajoute l'injure à la cruauté. Mieux vaut ne rien donner que donner le bien d'autrui. Dites-moi, si deux hommes passaient à vos côtés, l'un nu, l'autre bien habillé, et que pour couvrir celui qui est nu vous prissiez à l'autre ses vêtements, croyez-vous que vous n'agiriez pas très-mal? Assurément. En donnant tout ce que vous avez pris sans rien garder pour vous, vous ne faites pas assez et vous ne donnez pas l'aumône; lors donc que vous ne donnez qu'en partie le fruit de la rapine, et que vous appelez cela faire l'aumône, quelle ne sera pas votre faute? Si, pour offrir des animaux difformes on était condamné, vous, qui faites pire, comment serez-vous pardonné?

Le Sauveur n'accepte point l'aumône qui provient du vol.

Si, dans l'ancienne loi, un homme qui en avait volé un autre n'était pas quitte en lui restituant ce qu'il avait dérobé, s'il expiait à peine sa faute en rendant au quadruple le prix de son vol; celui qui, non-seulement dérobe le bien d'autrui, mais s'en empare par la violence, qui restitue non à la personne lésée, mais à une autre, non pas le quadruple, mais seulement la moitié de son vol, et cela, non sous l'ancienne, mais sous la nouvelle loi, pensez-vous que celui-là n'amasse pas sur sa tête des trésors de colère? S'il n'expie pas encore son crime, plaignez-le; car, ne faisant pas pénitence, il s'attire de plus grandes rigueurs. « Pourquoi pensez-vous que ceux-là seuls furent coupables, sur lesquels tomba la tour de Siloé? Non, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière. » *Luc.*, XIII, 4-5. Faisons donc pénitence, donnons, et donnons largement une aumône pure de toute rapine. Songez que les Juifs nourrissaient autrefois huit mille Lévites, et avec les Lévites, les veuves, les orphelins; qu'ils s'employaient à beaucoup d'autres ministères, et donnaient en même temps leurs soins à l'armée; aujourd'hui, ces champs, ces maisons, le fruit de ces fermes, ces chars, ces mules, tous ces biens, l'Eglise les possède par vous, par votre inhumanité? Il faudrait que vous fussiez les trésoriers de l'Eglise, et que votre zèle fût sa richesse; mais voilà que deux choses également absurdes résultent de votre conduite : vous demeurez sans avantages, et les prêtres de Dieu s'occupent d'affaires qui ne les regardent pas. Est-ce que les maisons et les champs ne pouvaient pas être conservés du temps des apôtres? Pourquoi donc les vendaient-ils? Pourquoi en distribuaient-ils le prix aux pauvres? Parce que cela valait mieux.

4. Mais vos pères ont eu peur qu'entraînés par l'amour des biens du siècle, ramassant toujours sans jamais donner, vous ne laissassiez mourir de faim vos veuves, vos orphelins et vos vierges, et c'est pourquoi ils ont ainsi ordonné leurs affaires. Ce n'est pas eux qui auraient voulu se déshonorer de la sorte, ils désiraient que votre bonne volonté vînt au secours de la détresse de ces infortunés, tandis qu'ils vaqueraient uniquement à la prière. Vous les avez réduits à agir comme ceux qui s'occupent des choses domestiques et séculières, et tout ordre a été ainsi renversé. Maintenant que vous et nous nous sommes appliqués aux mêmes soins; qui

donc apaisera Dieu ? Nous n'osons pas ouvrir la bouche, puisque l'Eglise ne diffère en rien du siècle. Ne savez-vous pas que les apôtres ne recevaient pas, même pour les distribuer, des sommes acquises sans travail ? De nos jours, les évêques ont plus de sollicitude pour ces biens que les administrateurs temporels, les économes, les commerçants; leurs soucis sont constants, et quand ils devraient s'occuper seulement du salut de vos âmes, vous les forcez à s'occuper des richesses humaines plus que ne le font les scribes, les questeurs, les répartiteurs et les receveurs de l'impôt. Oh! que je ne déplore pas en vain tous ces maux ! Amendez-vous, corrigez-vous, débarrassez-vous de cette lourde charge qui nous gêne, et devenez la gloire et le trésor de l'Eglise. Si vous ne le voulez pas, voici vos pauvres; nous nourrirons ceux que nous pourrons; vous nourrirez les autres, pour ne pas entendre au dernier jour ces paroles qui seront adressées à tous les cœurs mauvais et durs : « J'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. » Les uns et les autres nous sommes ridicules à force d'inhumanité ; voilà que nous avons abandonné la prière, la science et les pratiques saintes, pour nous disputer avec des vendeurs de vin, de froment ou d'autres choses.

De là les rixes, les querelles, les ruines dont nous sommes témoins tous les jours; on donne aux prêtres des noms qui conviendraient mieux aux édifices profanes, quand il faudrait les désigner tout autrement, et leur donner, comme l'établirent les Apôtres, des titres tirés de leurs fonctions, de l'entretien des pauvres, du patronage accordé aux malheureux, de l'hospitalité, du secours porté aux opprimés, du soin des orphelins, de la défense des veuves, de la protection assurée aux vierges, quand il faudrait leur confier tous ces ministères, plutôt que le soin des champs et des maisons. Voilà, bien en effet, les trésors de l'Eglise; voilà les richesses qui nous réjouissent et qui vous sont utiles, qui vous apportent l'utilité avec le plaisir. Nous sommes ici par la grâce de Dieu cent mille chrétiens, et si chacun de nous donnait à chaque pauvre un seul pain, tous seraient dans l'abondance, si chacun donnait une seule obole, il n'y aurait pas un seul pauvre, et nous n'essuierions pas tant d'outrages, tant d'injures à cause de notre avarice; car cette parole : « Vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, venez et suivez-moi, » *Matth.*, XIX, 21, s'adresse aussi aux chefs de l'Eglise, et s'entend des possessions que cette dernière administre. Autrement, nous nous ne pouvons pas suivre le Christ comme il convient, si nous ne sommes pas libres et dégagés de toute sollicitude inférieure et vile. Or, de de nos jours, les prêtres de Dieu s'occupent des vendanges, des moissons, de la vente et de l'achat des fruits; autrefois les prêtres de la loi étaient débarrassés de toutes ces charges, quoique préposés à un ministère corporel; et nous qui sommes appelés dans les secrets des cieux, nous qui entrons dans le véritable saint des saints, nous prenons la place des marchands et des hôteliers. Voilà comment les Ecritures sont négligées, nos prières languissantes, et tous les autres devoirs méprisés; car il est impossible de partager ses soins et de vaquer à ces deux choses avec une égale sollicitude.

Je vous en conjure donc et je vous en supplie, que de nombreuses fontaines s'ouvrent devant nous de toute part, et que vos aires et vos pressoirs soient pour nous un stimulant. Ainsi les pauvres seront plus facilement nourris, Dieu sera glorifié, et vous tous, en vous livrant avec un soin nouveau à ces œuvres de miséricorde, vous obtiendrez les biens éternels. Puissent ces biens nous être à tous accordés, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire soit rendue dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXVI.

« Or Jésus parut devant le gouverneur, et le gouverneur l'interrogea, disant : Es-tu le roi des Juifs ? Jésus lui dit : Tu le dis. Et, accusé par les princes des prêtres et par les anciens du peuple, il ne répondit rien. »

1. Examinons d'abord ce qui agitait ordinairement l'esprit des Juifs. Pilate ne faisant aucune attention aux faits qu'ils alléguaient, ils inven-

tent des crimes publics. N'est-ce pas ainsi qu'ils traitaient les Apôtres? Ne les accusaient-ils pas de prêcher la royauté d'un certain Jésus, comme s'il s'agissait d'un simple homme, et de pousser le peuple à la tyrannie? D'où il est évident que la scission de la tunique et la terreur du grand-prêtre étaient des actes hypocrites. Ce qu'ils voulaient, ce qu'ils cherchaient, c'était de mettre le Christ à mort. Pilate l'interrogea donc. Mais que fait le Christ? « Vous l'avez dit, » répondit-il. Il se dit roi, mais roi d'un autre royaume, comme cela résulte plus clairement de ces autres paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Après cet aveu, quelle excuse reste-t-il à ceux qui l'accusent d'un tel crime? Et, pour prouver son assertion, il ajoute : « Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne sois pas livré. » *Joan.*, XVIII, 36. Afin de dissiper tous les doutes, il acquitte son tribut, et il ordonne aux autres de l'acquitter; puis il s'enfuit quand on veut le faire roi. Mais pourquoi, direz-vous, ne se défendit-il pas contre l'accusation qu'on faisait peser sur lui? Parce que les Juifs, ayant déjà cent démonstrations de sa puissance, de sa douceur, de sa modestie, s'aveuglaient volontairement, en poursuivant leurs infâmes complots, et avaient leur jugement perverti. Donc il ne répond rien, il se tait; s'il parle, c'est en quelques mots, et uniquement pour ne pas paraître arrogant par son silence, par exemple en présence des adjurations du grand-prêtre et de l'interrogation du gouverneur; mais aux accusations il ne répond rien, sûr qu'il est de ne pas convaincre ses juges. Le prophète avait prédit ces choses en ces termes : « Il a été jugé au milieu des angoisses. » *Isa.*, LIII, 8. Cependant le gouverneur s'étonne; et c'était, en effet, un spectacle digne d'admiration que cette modestie, cette réserve, chez un prévenu qui aurait pu si bien se défendre. On savait bien qu'il n'y avait rien de mal dans le Christ, et on l'accusait uniquement par jalousie et par haine.

Dans quel sens le Christ était roi.

Après avoir entendu les témoins qui n'avaient su qu'alléguer contre lui, pourquoi les Scribes poursuivirent-ils leur accusation? Pourquoi, en voyant Judas expirer, et Pilate laver ses mains, ne rentrèrent-ils pas en eux-mêmes? Que de choses ne fit pas le Christ en ce temps pour les toucher! Mais ils ne devinrent jamais meilleurs. Que fit donc Pilate? « N'entends-tu pas, dit-il, ce qu'ils déposent contre toi? » Il voulait pousser le Christ à se défendre pour le délivrer, c'est pourquoi il l'interroge de la sorte; mais, comme le Christ ne répond rien, il imagine un autre subterfuge. C'était la coutume de pardonner chaque année à un accusé, et Pilate essaya de sauver le Christ par ce moyen. Si vous ne voulez pas le délivrer comme innocent, dit-il, au moins dans cette solennité délivrez-le comme coupable. Voyez-vous comme tout est renversé? Ordinairement le peuple intercédait pour un criminel, le gouverneur n'avait qu'à accéder à ses vœux; aujourd'hui, c'est tout le contraire : le gouverneur devient suppliant, sa demande au lieu de calmer le peuple le rend plus furieux, et, sous l'aiguillon de la jalousie, il pousse d'effrayantes clameurs. Malgré le silence de l'accusé, ils ne pouvaient formuler aucun grief contre lui; ils étaient même réfutés d'avance par l'éclat et la grandeur de ses vertus : son silence triomphait de toutes leurs paroles et de toutes leurs fureurs.

« Tandis que le juge était assis sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste, car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un songe à cause de lui. » Vous voyez encore une chose qui eût pu les détourner tous de leur dessein. Après la démonstration qui résultait des faits, un tel songe n'était pas sans importance. — Et pourquoi Pilate lui-même ne l'avait-il pas eu? — Ou bien c'est parce que sa femme en était plus digne, ou bien c'est parce qu'on ne l'en aurait pas cru sur parole, et peut-être aurait-il altéré la vérité. Voilà pourquoi la Providence permit que ce fût la femme, voulant que la chose fût connue de tous. Non-seulement elle a cette vision, mais encore elle souffre beaucoup, afin que son mari par compassion pour elle soit moins prompt à laisser verser le sang. La circonstance aussi du temps n'était pas indifférente à ce but : c'est cette nuit-là même que la vision avait eu lieu. Pilate ne pouvait pas cependant renvoyer Jésus

sans danger, vu que les accusateurs avaient dit : « Il veut se faire roi. » Il fallait donc chercher les preuves et les témoignages capables d'établir l'existence d'un semblable projet de royauté : voir, par exemple, s'il avait essayé de réunir une armée, de se procurer de l'argent, de forger des armes, ou fait quelque autre tentative du même genre. Mais non, le juge cède aux ennemis ; aussi le Christ déclare-t-il que Pilate est coupable : « Celui qui m'a livré à vous est coupable d'un plus grand péché. » *Joan.*, XVIII, 36. Le juge céda donc par pusillanimité, et il fit frapper le Sauveur de verges. Il était faible et sans énergie ; mais les princes des prêtres étaient pervers et méchants. Comme le premier pensait avoir trouvé un moyen dans cette loi qui l'autorisait à relâcher un condamné pendant les solennités pascales, à quelles machinations se livrent alors les derniers ? « Ils persuadent à la foule de demander Barrabas. »

2. Voyez-vous que de ressources leur sont fournies pour qu'ils échappent au crime, et quelle ardeur ils déploient pour qu'il ne leur reste pas la plus légère excuse. Que demandait l'équité ? Devait-on relâcher celui dont la culpabilité était reconnue, ou celui dont la cause était au moins douteuse ? Evidemment, puisqu'il fallait délivrer un coupable, mieux valait choisir un simple accusé. Après tout, Jésus ne pouvait pas leur paraître pire que les homicides reconnus. L'Evangile ne se borne pas à dire qu'ils avaient dans les mains un voleur ; il ajoute que c'était un voleur fameux, célèbre dans l'infamie, chargé de plusieurs meurtres. C'est celui-là néanmoins qu'ils préfèrent au Sauveur du monde ; ils ne respectent ni la sainteté du jour, ni les lois de l'humanité, ni rien de semblable, tant ils sont aveuglés par la jalousie. Comme si leur propre malice ne suffisait pas, ils corrompent le peuple, et, par une telle séduction, ils mettent le comble à leur châtiment. A cette demande, le juge dit : « Que ferai-je donc de Jésus qui se nomme le Christ ? » C'est de plus un moyen par lequel il essaie de les fléchir, les laissant encore maîtres de faire un autre choix, de demander Jésus, ne serait-ce que par pudeur, leur abandonnant même tout l'honneur d'une action généreuse. S'il avait dit : Il n'est pas coupable, il n'eût fait qu'ajouter à leur obstination ; en implorant leur pitié, il pouvait mieux espérer arriver à son but. Mais eux alors s'écrièrent : « Crucifiez-le, crucifiez-le. Il leur dit : Quel mal a-t-il donc commis ? Ils crièrent avec plus de force : Qu'il soit crucifié ! Pilate, voyant qu'il n'avançait à rien, se lava les mains en disant : Pour moi, je suis innocent » de ce qui se passe. Mais alors pourquoi le livrez-vous ? pourquoi ne l'arrachez-vous pas à la calomnie, comme le tribun le fera plus tard à l'égard de Paul ? Ce tribun savait, lui aussi, qu'il serait agréable aux Juifs, puisque la révolte et le trouble n'avaient lieu que par rapport à son prisonnier ; il se montra cependant inébranlable.

Tel n'est pas Pilate ; il agit avec mollesse et lâcheté : tous se corrompent et se perdent en même temps. Ni le juge ne résiste au peuple, ni le peuple à ses chefs : aucune excuse ne devait rester d'aucun côté. On poussait des cris désordonnés, de plus en plus sauvages : « Qu'il soit crucifié ! » Ils ne se contentaient pas de demander la mort, c'est la mort des criminels qu'ils voulaient infliger, et, pour vaincre la résistance du juge, ils persistaient dans les mêmes clameurs. Remarquez une fois encore tout ce que fit le Christ pour les amener à résipiscence. De même qu'il avait souvent réprimandé Judas, de même il les réprimande, et durant tout le cours de sa mission évangélique, et dans le temps même de son jugement. En effet, quand ils voyaient un gouverneur, un juge se laver les mains en disant : « Je suis innocent du sang de cet homme, » ils auraient dû l'imiter par leurs actes et leurs paroles ; ils n'auraient pas moins dû rentrer en eux-mêmes quand ils virent que Judas s'était pendu, et que Pilate les conjurait de faire tomber l'arrêt sur un autre. Du moment où l'accusateur, le traître, se condamnait de la sorte, où celui qui portait la sentence repoussait toute responsabilité, en présence de cette vision nocturne et des prières faites pour l'accusé, quel moyen de justifier leur conduite ? S'ils ne voulaient pas que Jésus fût innocent, du moins ne fallait-il pas lui préférer un voleur, un voleur manifeste et parfaitement connu comme tel.

Que font cependant les Juifs? A la vue du juge qui se lave les mains et déclare qu'il est innocent, ils s'écrient : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » Alors enfin, puisqu'ils ont prononcé leur propre sentence, Pilate les laisse entièrement libres d'accomplir leurs desseins.

Mais vous, considérez encore ici l'excès de leur démence. Voilà ce que c'est qu'une aveugle fureur, une passion perverse : elle ne permet plus de rien voir de bien. — Soit, prononcez l'anathème sur vous-mêmes; mais pourquoi maudire aussi vos enfants? — Dans sa bonté pour les hommes, malgré la rage dont ils sont animés contre eux-mêmes et contre leurs enfants, le Seigneur ne confirme pas leur sentence : non-seulement il sauvera ces derniers, mais encore il fera miséricorde à ceux d'entre eux qui feront pénitence, et les comblera de mille biens. Paul, en effet, était de ce nombre, et Jérusalem renfermait plusieurs milliers de croyants. « Vous voyez, mon frère, disait Jacques, combien de milliers de Juifs ont embrassé la foi. » *Act.*, XXI, 20. Quant à ceux qui s'obstinèrent, ils furent les auteurs de leur propre châtiment. « Alors il leur relâcha Barrabas, et, après avoir fait flageller Jésus, il le leur livra pour qu'il fût crucifié. » Pourquoi le fit-il flageller? Ou bien pour le traiter comme un condamné, ou bien pour donner à l'arrêt une apparence de justice, ou bien encore pour complaire aux Juifs. Certes, il eût dû résister; car lui-même avait dit auparavant : « Prenez-le, vous autres, et jugez-le suivant votre loi. » *Joan.*, XVIII, 31. Bien des choses pouvaient arrêter le juge et les accusateurs : les miracles opérés, l'inaltérable patience de la victime et son merveilleux silence. De même que le Sauveur avait montré qu'il était homme, soit en parlant pour sa défense, soit en priant, de même il fait éclater la grandeur et la sublimité de sa nature en se taisant maintenant, en dédaignant de répondre aux accusations dont il est l'objet; et tout cela devait les transporter tous d'admiration ; mais rien n'a le pouvoir de les ébranler.

3. Quand une fois la raison s'est perdue dans l'ivresse et la frénésie, il est bien difficile de se relever, à moins qu'on ne soit doué d'une âme extrêmement forte et généreuse. C'est un malheur, un grand malheur de donner accès à de semblables passions. Aussi faut-il les repousser de toute manière et les exclure à tout prix. Dès qu'elles se sont emparées de l'âme et l'ont subjuguée, comme un feu qui tombe sur des matières inflammables, elles excitent un vaste incendie. Je vous en conjure, mettons en œuvre tous les moyens pour leur fermer le passage. N'allons pas nous tranquilliser par un raisonnement non moins absurde que funeste, qui prépare les voies à toute perversité; ne disons pas : Qu'importe telle chose ou telle autre? — C'est la source d'une infinité de maux. Le diable, dans sa profonde malice, emploie bien des machinations pour arriver à perdre les hommes; il a des ménagements, s'il a de la persistance, il procède graduellement dans ses attaques.

Il voulait engager Saül dans les sacriléges aberrations de la pythonisse. Si dès l'abord il le lui avait proposé, le roi l'eût repoussé sans nul doute. N'avait-il pas chassé les femmes de ce genre? C'est donc par degrés que le tentateur l'amène à son but. N'ayant pas écouté la voix de Samuel, ayant eu la témérité d'offrir l'holocauste en l'absence du prophète, Saül répond à ses reproches par la nécessité de plus en plus pressante qui résultait de l'approche des ennemis, et, quand il aurait dû verser des larmes, il se pose comme étant nullement coupable. Dans la guerre ordonnée par Dieu contre les Amalécites, il prévarique également. Puis viennent ses attentats contre David. C'est ainsi que, de chute en chute, perdant chaque jour du terrain, il roula jusqu'au fond de l'abîme. La même chose avait eu lieu par rapport à Caïn : le diable ne le poussa pas tout d'un coup au meurtre de son frère; il ne l'y aurait pas ainsi fait consentir. Il commença par lui proposer des tentations moins graves, en lui disant : Cela n'est pas un péché. Ensuite il souffla dans son cœur la haine et la jalousie, en lui persuadant encore qu'il n'en proviendrait aucun mal réel. Enfin, il lui suggéra l'idée de donner la mort, mais en écartant celle d'un lâche homicide, et désormais il



ne l'abandonna pas qu'il ne l'eût conduit au dernier de tous les crimes.

C'est donc au début qu'il importe de résister, et d'autant plus que, devrait-on s'arrêter aux premiers pas dans le désordre, il ne faudrait pas traiter cela comme une chose indifférente ; mais, avec l'indolence qui règne aujourd'hui, on va toujours plus loin. On ne doit, par conséquent, rien négliger, je le répète, pour étouffer le mal dans son germe. Ne vous bornez pas à considérer l'importance du fait, peu grave en lui-même ; songez plutôt que c'est une racine qui produira de grands maux, si vous la dédaignez. Je vous dirai même, au risque de vous étonner, que les grands péchés n'exigent pas autant de sollicitude que les fautes légères, auxquelles on ne pense pas. Les premiers nous inspirent de la répulsion par leur nature même ; les autres nous portent à l'apathie par leur peu de gravité matérielle, loin de provoquer une généreuse ardeur pour les extirper : aussi le mal s'accroît-il rapidement pendant que nous dormons. Du reste, cette observation s'applique aux maladies corporelles. Voilà comment Judas se rendit coupable de son épouvantable forfait. S'il ne se fût pas imaginé que c'était peu de chose de soustraire l'argent des pauvres, jamais il n'eût commis une pareille trahison. Les Juifs non plus, s'ils n'avaient tenu pour un mal léger la tyrannie de la vaine gloire, n'en fussent jamais venus à faire mourir le Christ. Et de là l'interminable série de leurs malheurs. Nul n'arrive subitement et du premier coup à l'extrême perversité. Il est dans notre âme, impossible d'en douter, il est une pudeur naturelle qui nous fait trembler à l'approche du mal ; la dégradation n'est pas soudaine ni universelle, c'est par degrés qu'on descend jusqu'au fond de l'abîme, quand on se laisse aller à l'incurie. Ainsi s'introduisit l'idolâtrie dans le monde, par les honneurs excessifs qu'on rendit soit aux vivants soit aux morts ; ainsi furent adorées les idoles ; ainsi régna la fornication avec tous les autres vices. Voyez plutôt : Quelqu'un se livre à des rires intempestifs, un autre le reprend ; mais un autre encore dissipe cette crainte en disant : Cela n'a pas d'importance. Qu'est-ce donc que de rire, et que peut-il en résulter ? — Il en résulte la frivolité d'abord ; puis des propos honteux, et l'action mauvaise à la fin. Vous réprimandez également quelqu'un de ce qu'il parle mal de son prochain, de ce qu'il lui dit des injures ou lui lance des imprécations ; il dédaigne vos représentations, il dit : Une malice en paroles n'est rien. — C'est là néanmoins la source de haines implacables, d'irréconciliables inimitiés, d'interminables outrages ; et des outrages on passe aux coups, des coups au meurtre.

Le découragement est plus funeste que le péché lui-même.

4. Voilà donc comment des petites choses l'esprit tentateur nous conduit aux grandes, et des grandes au désespoir, adoptant de la sorte une marche non moins désastreuse que la première ; car le découragement est plus funeste que le péché lui-même. Quand on a commis le péché, pourvu qu'on se réveille, on répare promptement le mal par la pénitence ; mais, quand on désespère, on ne se corrige pas, on ne se relève pas, on n'applique pas les remèdes de la pénitence. Il est une troisième sorte d'embûches que le démon nous tend : il couvre le péché des apparences mêmes de la religion. — En quoi peut-il remporter ce triomphe, me demanderez-vous, et produire une pareille illusion ? — Ecoutez, et tenez-vous en garde contre ses artifices. Le Christ, par la bouche de Paul, prescrit à la femme de ne pas se séparer de son mari ; il défend toute soustraction réciproque, à moins que ce ne soit d'un commun consentement. Mais voilà que plusieurs, se séparant de leurs maris par amour pour la continence, et croyant accomplir un bien, se sont rendues coupables d'adultère. Quel mal n'ont-elles donc pas fait en s'imposant une semblable peine ! Elles auront à subir les derniers supplices, à cause du préjudice irréparable qu'elles ont causé, pour avoir précipité leurs maris dans le gouffre de la perdition. D'autres, s'abstenant des aliments pour obéir au précepte du jeûne, ont fini par les maudire, ce qui mérite aussi les plus graves châtiments.

De telles choses ont lieu quand on s'attache à des opinions préconçues et contraires aux enseignements de l'Ecriture. Quelques-uns, parmi les Corinthiens, se persuadaient qu'il était

de la perfection de manger de toute sorte d'aliments, sans en excepter les aliments défendus; mais ce n'était pas là de la perfection, c'était de la pure iniquité : d'où vient que Paul leur fit les plus vifs reproches et les déclara dignes d'une punition exemplaire. Plusieurs s'imaginent aussi que l'arrangement des cheveux est une marque de piété; et c'est là néanmoins une chose prohibée, une chose flétrissante. D'autres encore pensent que c'est un bien de nourrir une douleur immodérée de ses fautes; c'est également là une machination du démon, comme nous le voyons par Judas, qui se pendit de désespoir. Paul craignait que l'homme coupable de fornication ne tombât dans un pareil excès, quand il exhortait les Corinthiens à l'arracher bien vite à cet état, « de peur que ce malheureux, disait-il, ne soit absorbé par une trop grande tristesse. » II *Cor.*, II, 7. Montrant ensuite que cela provient réellement des embûches du démon, il ajoute : « Afin que nous ne soyons pas circonvenus par Satan; car nous n'ignorons pas ses pensées, » c'est-à-dire la fourberie qu'il déploie dans ses attaques. *Ibid.*, 11. S'il venait à nous d'une manière ouverte, sans déguisement, la victoire ne serait ni douteuse ni difficile. Avec de la vigilance, néanmoins, nous pouvons encore le vaincre; car Dieu nous a donné des armes en rapport avec chacune de ses ruses.

Reproches que saint Paul adresse aux Corinthiens.

Veut-il nous exhorter à ne pas négliger les petites choses, voici comment il s'exprime : « Celui qui traitera son frère d'insensé, sera passible des feux de la géhenne. » *Matth.*, v, 22. Un regard lascif nous est représenté comme un adultère proprement dit. Les hommes qui s'abandonnent au rire, le Christ les déclare malheureux. Partout il s'attache à détruire le mal dans sa racine. Il nous apprend que nous aurons à rendre compte même d'une parole oiseuse. Aussi Job purifiait-il ses enfants, non-seulement à propos de leurs actes, mais encore à propos de leurs pensées. Touchant le découragement, le prophète disait : « Est-ce que celui qui est tombé ne se relèvera pas? celui qui s'est détourné, ne reviendra-t-il pas? » *Jerem.*, VIII, 4. Dieu dit par un autre : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais bien qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 23. Il est dit ailleurs : « Aujourd'hui même, si vous écoutez sa voix..... ; » *Psalm.* XCIV, 8; ailleurs encore : « Il y a dans le ciel une grande joie pour un pécheur qui fait pénitence. » *Luc.*, XV, 7. Les textes et les exemples de ce genre ne manquent pas dans les Livres saints. Le danger des fausses apparences de la piété nous est ainsi signalé par l'Apôtre : « De peur qu'il ne soit submergé par les flots de la tristesse. » II *Cor.*, II, 7.

Le sachant, prémunissons-nous contre toutes les manœuvres qui tendent à pervertir les âmes apathiques, prenons dans les Livres saints l'armure de la sagesse. Ne dites pas : Quel mal ai-je fait en portant un regard de curiosité sur la beauté d'une femme? — Si vous avez commis l'adultère dans votre cœur, bientôt vous ne reculerez pas devant l'action matérielle. Ne dites pas non plus : Qu'est-ce encore de passer à côté de ce pauvre? — Si vous dédaignez celui-là, vous en dédaignerez un autre, et vous finirez par n'en secourir aucun. Ne dites pas enfin : Qu'est-ce de désirer les biens d'autrui? — C'est là ce qui conduisit Achab à sa perte; il eut beau payer le prix du bien volé, cela ne répara pas une injuste violence. L'acheteur, en effet, ne doit pas contraindre, il n'a que le droit de persuader. Or, s'il fut ainsi condamné pour avoir forcé la volonté du maître, celui qui toutefois avait donné l'équivalent; de quel supplice ne sera pas digne, celui qui non-seulement ravit avec cette violence, mais ravit sans compensation, quoique vivant sous la loi de grâce? Voulons-nous donc échapper à de tels châtiments, gardons-nous purs de toute violence et de toute rapine, tenons-nous à l'abri du péché, craignons-en même les premières atteintes, appliquons-nous avec tout le zèle possible à la pratique de la vertu. Nous acquerrons de la sorte les biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXVII.

« Alors les soldats du gouverneur, prenant Jésus dans le prétoire, réunirent autour de lui toute la cohorte ; et, lui retirant ses habits, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre, tressèrent une couronne d'épines et la placèrent sur sa tête, et lui mirent un roseau à la main. Puis, fléchissant devant lui le genou, ils le tournaient en dérision, disant : Salut, roi des Juifs. »

1. Comme par un accord préalable, ils étaient tous entraînés dans une sorte de chœur infernal. Que les Juifs, dévorés par la haine et l'envie, fussent impitoyables envers leur victime, cela se comprend; mais les soldats, dans quel intérêt et pour quelle cause? N'est-il pas évident que le diable les avait tous enivrés de sa rage? Les insultes dont ils accablaient Jésus leur étaient un amusement, tant ils avaient perdu tout sentiment d'humanité. Quand ils auraient dû se modérer et verser des larmes, comme le peuple même leur en donnait l'exemple, c'est tout l'opposé qu'ils faisaient : ils ne tarissaient pas de blasphèmes et d'outrages, soit pour se rendre agréables aux Juifs, soit pour satisfaire leur propre férocité. Les insultes étaient multiples et diverses. Tantôt ils meurtrissaient de soufflets cette divine face, tantôt ils flétrissaient cet auguste front d'une couronne d'épines ou le frappaient avec le roseau, ces hommes dégradés et misérables. Quelle raison avons-nous, après cela, de nous irriter parce qu'on nous insulte, quand le Christ a tant souffert? Là nous voyons les extrêmes limites où l'injure puisse atteindre. Ce n'était pas seulement une partie du corps, c'était le corps tout entier qui subissait les derniers outrages : la tête, par la couronne et le roseau; le visage, par les soufflets et les crachats; le corps par les coups de verge et la nudité, par la chlamyde et les hommages dérisoires; la main, par le roseau qui lui servait de sceptre; la bouche, par le vinaigre dont elle fut ironiquement abreuvée. Quoi de plus douloureux? quoi de plus insultant? aucune parole ne saurait rendre un tel spectacle. Comme si les Juifs craignaient que quelque chose ne manquât à leur scélératesse, après avoir tué les prophètes de leurs propres mains, ils l'immolent par la sentence du juge.

Les Juifs font l'office de bourreaux à l'égard du Sauveur.

Ils prennent tout sur eux, ils font l'office de bourreaux, après avoir dicté la condamnation, ils disent même à Pilate : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » Non contents d'insulter et d'outrager la victime, ils la chargent de liens, ils l'entraînent, ils excitent la fureur et l'insolence des soldats, ils dressent l'instrument du supplice, ils lancent les imprécations avec les crachats, les moqueries avec les vociférations de la rage. Pilate n'est le promoteur de rien; ils suffisent à tout, je le répète : accusateurs, juges, exécuteurs; ils remplissent tous les rôles. Et ces choses-là sont lues devant tous les fidèles réunis. Pour que les Gentils n'eussent pas à dire : Vous présentez aux peuples les faits éclatants et glorieux tels que les signes et les miracles, vous gardant bien de montrer les faits opposés, — par une heureuse disposition de la grâce divine, dans une de nos plus grandes solennités, la veille du saint jour de Pâques, quand tous les hommes sont là présents, ainsi que toutes les femmes, tous les fidèles sans exception, à la face du monde toutes ces choses sont proclamées; et, lorsque nous avons entendu cette lecture, lorsqu'elle est bien comprise de tous, nous confessons la divinité du Christ. C'est même à cause de ces faits, aussi bien que de tous les autres, qu'il est adoré; nous le bénissons de ce qu'il a daigné s'abaisser à ce point et souffrir tout cela pour nous former à la pratique de la vertu la plus complète. Relisons incessamment ces pages; car nous y puiserons d'utiles et précieux enseignements. En voyant celui devant qui tout se prosterne en apparence et dans la réalité, devenir un objet de dérision et soumis aux dernières tortures, auriez-vous un cœur de rocher, vous vous sentirez attendris comme la cire la plus molle, vous rejetterez tout orgueil.

Ecoutez la suite de la narration. Après en avoir fait leur jouet, « ils l'emmenèrent pour le crucifier; » et, s'étant partagé les vêtements dont ils l'avaient dépouillé, ils s'assirent, attendant qu'il rendît le dernier soupir. Ils se parta-



gèrent donc ses vêtements; ce qui ne se pratiquait qu'à l'égard des condamnés les plus vils et les plus misérables, de ceux qui mouraient dans un complet abandon. Ils furent partagés ces vêtements par lesquels s'étaient acomplis tant de miracles. Ils n'agissaient plus en ce moment, parce que le Christ en arrêtait la vertu merveilleuse. Or, ce partage marquait un surcroît de fureur. L'audace des ennemis du Sauveur ne connaissait pas de bornes : ils le traitaient, je viens de le dire, comme un être digne d'un souverain mépris, comme le dernier des misérables; ils n'eussent rien osé de pareil envers les larrons; ils le crucifièrent même au milieu d'eux, afin de mieux le couvrir de leur infamie. « Ils lui donnèrent à boire du vinaigre. » C'était un nouvel affront; mais il refusa de boire. Un autre Evangéliste rapporte ainsi le fait : « Après avoir goûté, il dit : C'est consommé. » *Joan.*, XIX, 30. Que signifie ce mot : « C'est consommé? » — C'est la réalisation de cette prophétie : « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre. » *Psalm.* LXVIII, 22. Jean ne dit même pas qu'il en ait bu; goûter simplement et ne pas boire, c'est la même chose, ce sont deux expressions dont le sens ne diffère pas. Là ne s'arrête pas la rage de ces hommes : non contents de l'avoir dépouillé, crucifié, d'avoir porté cette boisson à ses lèvres, ils vont plus loin, et, quand il est suspendu sur la croix, eux et ceux qui passaient l'accablaient encore d'outrages. Rien de plus intolérable dans son supplice que le motif qu'ils en donnaient, que de souffrir ainsi comme un séducteur, un artisan de mensonges, un homme plein d'arrogance et d'orgueil. Ils le crucifièrent en présence de tout le peuple, pour le flétrir aux yeux de tous. C'est encore pour cela qu'ils eurent recours au ministère des soldats : cette condamnation publique faisait encore mieux ressortir leur fureur.

Que signifie ce mot : *c'est consommé.*

2. Quel est celui, néanmoins, que n'aurait pas attendri cette foule qui le suivait en pleurant? Elle n'attendrit pas ces bêtes féroces. Aussi le Christ daigne-t-il répondre aux uns et nullement aux autres. Après avoir à leur gré satisfait leur vengeance, ceux-ci s'efforcent de ternir sa réputation; la crainte de le voir ressusciter les fait parler de la sorte à la face du monde. Ils tâchent de se prémunir en le crucifiant entre des larrons, en voulant le donner pour un trompeur, en lui jetant ce défi : « Toi qui détruis le temple et qui le rebâtis en trois jours, descends de la croix. » Comme ils avaient demandé, sans pouvoir l'obtenir, que Pilate fît enlever l'inscription ainsi conçue : « Roi des Juifs, » et que le gouverneur s'était même affermi dans sa résolution en disant : « Ce qui est écrit est écrit; » ils s'efforçaient par leurs dérisions de détruire cette royauté. De là les paroles déjà rapportées et celles qui suivent : « S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix; » puis encore : « Il a sauvé les autres, et voilà qu'il ne peut pas se sauver lui-même. » C'était une attaque dirigée contre ses premiers miracles. Ils ajoutaient : « Si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi toi-même. » O les hommes abominables et complétement pervers! Est-ce que les prophètes n'étaient pas les prophètes, et les justes, les justes, parce que Dieu ne les avait pas arrachés aux périls? Ils l'étaient, certes, en dépit de ce qu'ils ont souffert. Que peut-on concevoir de comparable à votre démence? Si les dangers et les maux qu'ils ont subis n'ont pas obscurci leur gloire, si leurs souffrances n'ont pu ternir en eux l'éclat de la prophétie, à plus forte raison ne deviez-vous pas vous scandaliser au sujet du Christ, qui, par ses actes et par ses discours, n'a cessé de combattre vos fausses opinions.

Rien toutefois de ce qu'ils faisaient ou disaient n'eut d'efficacité, même dans la circonstance présente. Un homme enfoncé dans l'iniquité, dont la vie tout entière s'était écoulée dans les meurtres et les effractions, le confesse en ce moment et parle de son royaume; le peuple verse des larmes sur lui. Tout ce qui se passe semble le condamner aux yeux de ceux qui ne connaissent pas l'économie du mystère, il paraît accablé sous le poids d'une impuissance absolue; et la vérité triomphe par les moyens mêmes employés pour l'écraser. En entendant ces choses, prémunissons-nous contre toute colère et tout emportement. Quand vous sentez que votre cœur



s'enflamme, faites sur votre poitrine le signe de la croix; repassez dans votre mémoire les choses qui s'accomplirent alors, et ce souvenir dissipera toutes vos agitations comme le vent dissipe la poussière. Rappelez les paroles et les faits; n'oubliez pas qu'il était le maître, et que vous êtes le serviteur; qu'il a souffert pour vous et que vous souffrez pour vous-même; qu'il s'est dévoué pour des hommes qui le crucifiaient après avoir été comblés de ses bienfaits, et que vous avez tout le bénéfice de votre patience; qu'il avait affaire à d'injustes persécuteurs, et vous bien souvent aux victimes de vos injustices; qu'il était sous les yeux de la ville entière, ou plutôt de tout le peuple juif, des étrangers venus de loin comme des habitants de la contrée, qui tous avaient recueilli de sa bouche des paroles pleines d'amour, tandis que vous n'avez autour de vous que peu de personnes.

Songez enfin qu'il avait été délaissé par ses disciples, ce qui sans doute est la dernière des humiliations. Les amis d'autrefois s'étaient retirés, pendant que les ennemis et les adversaires, le tenant au milieu d'eux, l'accablaient d'insultes, de moqueries et de sarcasmes, qui pleuvaient sur lui de toute part, les soldats rivalisant avec les Juifs, et les deux larrons entre eux; l'un et l'autre de ces malfaiteurs pendus à ses côtés avaient, en effet, commencé par l'injurier. Pourquoi Luc nous dit-il dès lors que l'un reprenait l'autre? C'est que les deux choses eurent lieu : d'abord ils l'outrageaient d'un commun accord; il n'en fut plus de même ensuite. De peur que vous ne pensiez qu'un tel hommage était chose convenue d'avance, que le larron n'était pas un larron, celui-ci commence par l'insulte, vous montrant ainsi qu'il était jusque sur la croix un larron, un ennemi, et qu'il fut transformé d'une manière soudaine. Puisez la sagesse dans de telles réflexions. Qu'avez-vous souffert de comparable à ce qu'a souffert votre divin Maître? Vous a-t-on publiquement outragé? Mais ce n'est pas à ce point. Avez-vous été battu? Ce n'est pas sur tout le corps, ni avec des verges, ni dans cet état de nudité. Si l'on vous a souffleté, ce n'est pas non plus avec cette rage.

3. Ajoutez encore les diverses circonstances de personnes, de motifs et de temps. Chose encore plus intolérable, pendant que ces iniques traitements avaient lieu, pas une voix qui s'élevât pour les blâmer et les flétrir; c'était, au contraire, un concert d'encouragements, tous accablaient Jésus de moqueries et d'outrages comme un imposteur hors d'état d'accomplir ce dont il s'était flatté d'avance. Et lui se taisait sous cette grêle de sarcasmes, nous donnant ainsi les plus magnifiques leçons de résignation et de grandeur d'âme. Malgré de telles leçons, nous ne savons pas supporter nos frères; surpassant la fureur des onagres, nous bondissons et frappons de tout côté, impitoyables quand il s'agit de nous, insensibles sur ce qui touche à l'honneur de Dieu. Telles sont aussi nos dispositions à l'égard des amis : nous ne supportons de leur part aucune faute; s'ils nous blessent, nous devenons plus féroces que les bêtes sauvages, nous cependant qui lisons chaque jour ces pages de l'Evangile. Un disciple trahit le Sauveur, les autres l'abandonnent et prennent la fuite, des hommes comblés de ses bienfaits lui crachent au visage, un serviteur du grand prêtre lui donne un soufflet, les soldats le meurtrissent de coups, les passants l'insultent, les larrons se déchaînent contre lui; et contre aucun d'eux il ne prononce une parole, il triomphe de tous par son silence, vous apprenant ainsi par sa conduite que plus vous supportez le mal avec patience, plus vous vous élevez au-dessus de ceux qui le font, et devenez l'objet de l'admiration universelle.

Qui pourrait donc s'empêcher d'admirer un homme calme et doux en face des persécutions et des outrages? De même que, lorsqu'on supporte patiemment des souffrances méritées, on passe aux yeux de la foule pour une victime de l'injustice; de même, lorsqu'on se livre à l'emportement sous le coup d'une injustice réelle, on fait soupçonner qu'on a mérité son sort, on encourt même le ridicule, comme un captif qui s'irrite contre sa chaîne perd sa dignité. On n'est pas digne alors d'être appelé libre, quand même on commanderait à mille serviteurs. — Mais cet homme vous a cruellement blessé. — Qu'importe? c'est le moment de prouver qu'on a de la philo-

sophie. Les bêtes féroces elles-mêmes sont paisibles si personne n'excite leur courroux; la fureur n'est pas leur état constant, il faut une occasion pour qu'elle éclate. Que faisons-nous de plus, si nous n'avons de douceur qu'en l'absence de toute épreuve? Leur colère est le plus souvent motivée et comme justifiée par la menace et l'agression qui la provoquent. La nature d'ailleurs leur a refusé la raison et donné la férocité. Mais vous, si vous êtes féroce et sauvage comme elles, quelle excuse aurez-vous? En quoi vous a-t-on lésé? Dans vos biens? Vous devez le souffrir d'autant plus volontiers que vous y gagnerez davantage. Dans votre réputation? Qu'importe? vous n'en serez nullement amoindri, pourvu que la philosophie vous reste. Or, si vous n'éprouvez aucun mal, pourquoi vous irriter contre un homme qui, loin de vous nuire, vous fait même du bien? Ceux qui nous entourent d'hommages, nous jettent dans l'apathie, si nous ne sommes pas sur nos gardes; ceux qui nous insultent et nous méprisent, nous rendent plus forts, si nous veillons sur nous-mêmes.

Quand on est négligent, les honneurs sont plus funestes que les outrages. Soyons vigilants, et ceux-ci nous feront avancer dans les voies de la sagesse; tandis que ceux-là nous inspirent toujours l'orgueil et l'arrogance, l'amour de la vaine gloire et cette mollesse qui détruit toutes les énergies de l'âme. En témoignage de cette vérité, nous pouvons en appeler à l'exemple de ces pères qui réprimandent leurs enfants beaucoup plus qu'ils ne les louent, de peur que la flatterie ne les corrompe. Les maîtres n'agissent pas autrement pour corriger leurs élèves. S'il faut donc se détourner de quelqu'un, c'est de l'adulateur plutôt que de l'insulteur; car, nous l'avons dit, l'amour de l'adulation nous surprend plus aisément et nous cause un plus grand préjudice que le trait de l'insulte; de plus, il est moins facile de triompher de la première que de la seconde. De là résulte aussi pour nous une plus haute récompense avec une gloire plus grande. Il est plus beau de voir un homme que l'outrage n'émeut pas qu'un homme qui ne tombe pas sous le coup dont il est atteint. — Et comment, me direz-vous, ne pas être ému? — Recevez-vous une insulte, faites le signe de la croix sur votre poitrine, évoquez tous les souvenirs qui se rattachent à ce signe, et tout s'effacera. Ne pensez pas uniquement aux insultes que vous avez reçues, songez encore au bien que cet homme pourrait vous avoir fait : c'est le moyen de reprendre aussitôt votre calme. Avant tout, ayez devant les yeux la crainte du Seigneur, et la modération ne tardera pas à prévaloir dans votre âme.

Une flatterie nous est plus nuisible qu'une insulte.

4. Faites encore plus : que l'exemple de vos serviteurs vous soit une leçon; quand vous vous apercevrez que vous avez blessé l'un d'eux et qu'il garde le silence, reconnaissez que vous pouvez montrer la même philosophie, condamner votre emportement. A l'instant même où l'on vous outrage, apprenez à ne pas outrager et vous aurez guéri votre blessure. Songez que l'insulteur est dans une sorte d'aliénation et de frénésie, et l'insulte ne vous fera plus éprouver d'indignation. Quand un démoniaque nous frappe, au lieu de nous irriter contre lui, nous en avons pitié. Ayons également pitié de celui qui nous insulte; il est au pouvoir d'une bête féroce, la colère, d'un impitoyable démon, la fureur. Délivrez l'énergumène de ce démon cruel, qui ne tarderait pas à le perdre; car telle est la nature de cette maladie qu'elle a bientôt consommé la ruine de celui dont elle s'est emparé. De là cette parole d'un sage : « Un moment de fureur, c'en est assez pour qu'il tombe. » *Eccli.*, I, 28. Il ne pouvait pas mieux nous représenter la tyrannie de cette passion, la rapidité des ravages qu'elle exerce, le peu de temps qu'il lui faut; le moindre délai suffit pour qu'il soit comme impossible de renverser sa puissance. Je voudrais vous montrer, et celui qui se répand en injures et celui qui pratique la philosophie, mettre à nu sous vos yeux l'âme de l'un et de l'autre. Celle-là vous apparaîtrait comme une mer bouleversée par les vents, celle-ci comme un port exempt d'orages. Loin d'être troublée par le souffle impétueux des passions, cette dernière a le pouvoir de les apaiser. Quand on se répand en outrages, on ne demande pas mieux, en effet, que d'avoir l'occasion de mordre;

et, si cet espoir est trompé, la colère tombe, et de meilleurs sentiments s'emparent du cœur. Il n'est pas possible qu'un homme emporté ne finisse par se condamner lui-même. S'il faut s'élever contre quelqu'un, faisons-le sans colère; c'est à la fois moins pénible et plus prudent, c'est le moyen d'éviter les ennuis et les dangers qui naissent toujours de l'emportement. Si nous le voulons, nous aurons en nous-mêmes le germe de tout bien, nous pourrons, avec le secours de la grâce divine, sauvegarder notre sécurité et notre honneur. Pourquoi demandez-vous aux autres de vous honorer?

Faites-vous honneur à vous-même, et nul ne pourra vous flétrir. Si vous vous déshonorez, au contraire, tout le monde aurait beau vous entourer d'hommages, vous n'aurez pas le véritable honneur. De même que, si nous ne livrons pas notre âme à de mauvais sentiments, il n'est personne qui soit capable de nous les imposer, de même personne autre ne peut nous couvrir de honte, si ce n'est nous. Supposez un homme grand et digne d'admiration; que tous le traitent à l'envi d'impudique, de voleur, de spoliateur des morts, d'homicide, de larron, pourvu qu'il conserve le calme et la douceur, fort de la pureté de sa conscience, quelle injure réelle aura-t-il reçue? Absolument aucune. — Mais si la plupart, me direz-vous, ont de lui cette triste opinion? — Il ne serait pas amoindri pour cela; les autres seuls se flétrissent en portant de lui ce faux jugement. Dites-moi, si quelqu'un s'avisait de déclarer que le soleil est ténébreux, est-ce du soleil ou de lui-même qu'il aurait mal parlé? De lui-même sans nul doute, puisqu'il se ferait la réputation d'un aveugle ou d'un insensé. Ainsi se déshonorent ceux qui traitent les bons de méchants. Nous devons donc redoubler d'ardeur pour avoir une conscience pure, pour ne pas donner prise à de pareils soupçons; et si, malgré ces dispositions de notre âme, les autres s'abandonnent à leur frénésie, ne nous en préoccupons pas trop et ne nous en affligeons pas. L'homme juste qu'on s'obstine à regarder comme un pervers, n'aura rien à souffrir en réalité d'une telle réputation; tandis que ceux qui l'auront ainsi soupçonné sans raison se dévouent eux-mêmes au dernier malheur: le méchant, au contraire, qu'on regarde comme bon, n'y gagne rien; ce sera même pour lui la cause d'une plus terrible condamnation et d'une tristesse plus profonde. En effet, le méchant qu'on tient pour tel s'humiliera peut-être et reconnaîtra ses péchés, alors que les ténèbres engendrent l'indolence. Il est si difficile aux pécheurs, quand même tout le monde les accuse, de se repentir: s'ils n'entendent que des louanges, au lieu d'accusations, comment ouvriront-ils les yeux sur leur déplorable état? N'entendez-vous pas l'Apôtre reprocher aux Corinthiens, non-seulement d'empêcher, par leurs applaudissements et leurs hommages, le fornicateur de reconnaître ses crimes, mais de l'avoir même enchaîné dans le mal?

Exhortation morale.

Je vous en conjure donc, laissons de côté les opinions de la foule, ses outrages et ses respects; appliquons-nous uniquement à n'avoir aucune tache sur la conscience, à ne pas nous ravaler nous-mêmes. C'est le moyen d'obtenir une grande gloire dans le temps présent et dans la vie future. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXVIII.

« A partir de la sixième heure, les ténèbres se firent jusqu'à la neuvième heure. Vers la neuvième heure Jésus poussa un cri en disant : *Éli, Eli, Lama sabacthani?* ce qui veut dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Or quelques-uns de ceux qui étaient présents, en entendant ces mots... » et la suite.

1. Voilà le signe qu'il avait antérieurement promis de donner, sur la demande qui lui était faite, alors qu'il disait: « Cette génération perverse et adultère désire voir un signe, et il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. » *Matth.*, XII, 39. Il comprenait dans cette parole la croix et la mort, la sépulture et la résurrection. Il disait ailleurs, ex-

primant en d'autres termes la puissance de la croix : « Quand vous aurez exalté le Fils de l'homme, vous connaîtrez alors que c'est moi. » *Joan.*, VIII, 28. C'est comme s'il avait parlé de la sorte : Quand vous m'aurez crucifié, quand vous penserez avoir remporté sur moi la victoire, c'est alors surtout que ma force vous sera manifestée. — Après son crucifiement, en effet, les institutions et la cité des Juifs furent détruites, ils perdirent leur autonomie et leur liberté ; on vit fleurir la prédication évangélique, la parole s'étendit jusqu'aux derniers confins du monde ; la terre et la mer, les villes et les solitudes proclament à l'envi la puissance du Christ. A ces prédictions il ajoute le récit des faits qui se produisirent au temps même de la croix. De telles choses étaient bien plus étonnantes quand on l'avait cloué sur un gibet, que s'il eût marché sur la terre. Ce n'est pas là seulement ce qui frappe d'admiration ; ce signe qu'ils demandaient éclate dans le ciel et couvre la terre entière, chose qui n'était jamais arrivée jusque-là, si ce n'est en Egypte, lorsque les Hébreux furent sur le point de célébrer la pâque. Cela, du reste, était la figure de ceci.

Remarquez maintenant l'heure du prodige. Il s'accomplit au milieu du jour, afin d'appeler l'attention de tous les hommes, puisque la lumière était en ce moment répandue partout. C'en était assez pour les convertir, et par la grandeur du miracle, et par l'intention visible du moment. C'est après tant de fureurs assouvies, tant de moqueries sacriléges, quand leur rage devait être tombée, quand ils étaient à bout de rires et de sarcasmes, quand ils avaient vomi toute leur bile, que cet événement eut lieu : voilà l'heure où les ténèbres se répandent, afin que le miracle agisse sur des cœurs où ne domine plus la colère. En descendant de la croix, le Sauveur eût moins fait qu'en opérant un tel prodige sans la quitter. En effet, si les Juifs étaient persuadés qu'il en était lui-même l'auteur, ils n'avaient qu'à croire et à trembler ; s'ils préféraient l'attribuer au Père, encore devaient-ils être saisis de douleur, puisque leurs forfaits pouvaient seuls avoir allumé la colère qui s'annonçait par de pareils signes. Que ce ne fût pas là une éclipse, mais bien l'effet du céleste courroux, la durée du phénomène le montre assez, concurremment avec ce que nous venons de dire. L'obscurité dura trois heures, tandis qu'une éclipse ne dure que quelques instants, comme le savent ceux qui en ont été témoins, comme le prouve celle que nous avons vue de nos jours.

Pourquoi donc, me demanderez-vous tous, ne furent-ils pas transportés d'admiration, et ne reconnurent-ils pas la divinité de la victime ? — Parce que le genre humain était alors enseveli dans la négligence et l'iniquité. Ce n'était là qu'un miracle isolé, qui ne tarda pas à disparaître. Nul ne se préoccupa d'en rechercher la cause, tant l'impiété s'était emparée des idées et des mœurs. Le monde se renfermait dans son ignorance, ou peut-être se contentait d'attribuer cet événement à des causes purement naturelles. Vous étonneriez-vous que les Gentils n'aient rien su, n'aient même désiré rien savoir par suite de leur indolence, quand les habitants de la Judée persistaient dans leurs insultes, bien que tant de miracles eussent frappé leurs yeux et que le Sauveur leur eût hautement révélé sa puissance ? C'est pour cela qu'il parle encore après cette manifestation, voulant leur prouver qu'il vit toujours, et les ramener par de telles œuvres à de meilleurs sentiments ; il prononce ces paroles : « *Eli, Eli, lama sabacthani ;* pour qu'il leur reste démontré que jusqu'au dernier souffle il honore son Père, et qu'il n'est nullement contraire à Dieu. Aussi redit-il la prière d'un prophète, rendant à l'Ancien Testament un suprême témoignage. L'expression n'est pas seulement prophétique, elle est même hébraïque ; de telle sorte que tout concourt à montrer l'accord du Fils avec le Père. Voyez cependant l'insensibilité des Juifs, leur égarement et leur démence. Ils crurent, dit l'Evangéliste, qu'il appelait Elie ; ils lui donnèrent à boire du vinaigre. Un autre s'avançant lui perça le flanc avec une lance. Quoi de plus pervers, quoi de plus féroce que des hommes qui portent la frénésie jusqu'à s'acharner sur un cadavre ? Observez maintenant comment Dieu fait servir leur scélératesse à l'œuvre de notre

salut. Les blessures qu'ils font deviennent pour nous une source de grâces. « Or Jésus poussant un grand cri rendit l'esprit. » Voilà bien ce qu'il disait : « J'ai le pouvoir de donner ma vie, j'ai le pouvoir de la reprendre;... je la donne de mon propre mouvement. » *Joan.*, x, 18. Le cri qu'il pousse n'a pas une autre signification. Marc observe que Pilate s'étonna de la prompte mort de Jésus, et que le centurion fut surtout déterminé à croire par la spontanéité visible de cette mort. Ce cri déchira le voile, ouvrit les tombeaux, rendit la maison déserte. Ce n'est pas que le Sauveur voulût par là flétrir le temple, lui qui disait auparavant : « Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de négoce. » *Joan.*, II, 16. Il déclarait les Juifs indignes d'y célébrer leurs mystères, tout comme lorsqu'il livrait ce même temple aux Babyloniens. Telle n'était pas la cause unique des événements qui s'accomplissaient; il y avait là de plus une prophétie de la désolation future, aussi bien que de l'heureux changement qui devait s'accomplir et de l'éclatante manifestation de sa puissance.

2. Ajoutez qu'il se manifestait déjà lui-même, et par la résurrection des morts, et par l'extinction de la lumière, et par le bouleversement des éléments. Un mort avait jadis ressuscité par le contact un autre mort, ce fut la gloire d'Elisée : maintenant c'est la voix seule qui ressuscite les morts, tandis que le corps de la victime reste suspendu sur la croix. Le premier fait était l'image prophétique du second; l'un disposait les âmes à mieux accepter l'autre. Non-seulement les morts sont rendus à la vie, mais encore les rochers se brisent et la terre est ébranlée, pour que les hommes apprennent que le Crucifié peut les aveugler et les exterminer. Celui qui brise les rochers, en effet, et couvre la terre de ténèbres, pourrait à plus forte raison les frapper eux-mêmes, s'il le voulait; mais non, sa colère se déchaîne sur les éléments, et sa miséricorde s'étend sur les hommes. Eux néanmoins s'obstinent dans leur folie. Voilà ce que c'est que la haine, voilà ce que c'est que l'envie; il n'est pas facile d'en arrêter le cours. Donc les Juifs luttèrent avec impudence contre de semblables prodiges; et même après cela, quand il fut ressuscité malgré les sceaux apposés sur sa tombe et les soldats qui la gardaient, ce que les soldats eux-mêmes vinrent leur apprendre, ils donnèrent de l'argent pour acheter la conscience de ces mercenaires, et soustraire ainsi le témoignage de la résurrection. Ne soyez pas étonné de leur conduite insensée ; car d'avance ils étaient prêts à ne rougir d'aucune perversité. Considérez seulement les merveilles opérées par le Christ au ciel, sur la terre, dans l'intérieur même du temple. En faisant éclater son courroux, il ouvre devant nous des sanctuaires autrefois inaccessibles, il renverse les barrières mêmes des cieux, il transporte l'humanité nouvelle dans le vrai saint des saints.

Les Juifs disaient : « S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix ; » mais lui leur montre qu'il est le roi de l'univers, et non celui d'un seul peuple. Ils disaient encore : « Il prétend renverser le temple et le rebâtir en trois jours ; » mais lui leur déclare que le temple sera désert jusqu'à la fin. Ils disaient de plus : « Il a sauvé les autres, et voilà qu'il ne peut pas se sauver lui-même ; » mais lui tout en restant sur la croix, manifeste surabondamment sa puissance dans les corps de ses serviteurs. Si c'était une grande chose, en effet, d'avoir rappelé Lazare du tombeau quatre jours après la sépulture, c'était beaucoup plus assurément de rendre tout à coup à la vie tant d'hommes ensevelis depuis si longtemps, de nous offrir cette image de la résurrection future. « Les corps d'un grand nombre de saints qui gisaient dans la tombe se levèrent. Ils entrèrent dans la cité sainte et se montrèrent à plusieurs. » En multipliant ainsi les témoins dans l'enceinte même de la ville, il éloignait la pensée que ce ne fût là qu'une vaine fantasmagorie. C'est alors aussi que le centurion rendit gloire à Dieu en disant : « Cet homme était vraiment un juste. Et les foules qui étaient accourues pour voir ce spectacle, s'en retournaient en se frappant la poitrine. » *Luc.*, XXIII, 47-48. Rien ne montre mieux la puissance du Crucifié que cette componction du centurion et du peuple, après tant de dérisions et de sarcasmes. Quelques-uns rap-

La résurrection des morts sur le Calvaire fut le symbole de la résurrection générale



portent que ce même centurion, fortifié dans la foi, souffrit plus tard le martyre. « Là se trouvaient beaucoup de femmes qui regardaient de loin ; elles avaient suivi Jésus de la Galilée pour le servir; de ce nombre étaient Marie-Magdeleine, Marie, mère de Jacques, la mère de Joseph et la mère des enfants de Zébédée. » Elles sont témoins de ces prodiges, les femmes qui compatissent le plus aux douleurs de la victime et qui poussent les plus profonds soupirs. Et remarquez, je vous prie, leur zèle et leur persévérance : Elles le suivent pour le servir, et la vue du danger ne les fait pas revenir en arrière. Aussi voient-elles toutes Jésus poussant un grand cri et rendant le dernier soupir, les rochers qui se brisent, toutes les autres circonstances de cette mort. Elles sont encore les premières à revoir Jésus ; ce sexe sur lequel était tombée spécialement la malédiction, est le premier favorisé de la vue des nouveaux biens. Rien ne saurait mieux nous prouver son mâle courage. Elles se tenaient là, tandis que les disciples avaient pris la fuite.

Quelles étaient ces femmes? Sa mère d'abord, que l'Evangéliste désigne comme étant celle de Jacques, et les autres déjà nommées. Un autre Evangéliste atteste que beaucoup d'hommes pleuraient aussi sur ce qui se passait, et se frappaient la poitrine. Cela fait bien ressortir la barbarie des Juifs, qui trouvaient leur satisfaction dans ce qui causait la douleur des autres : ni la pitié ne pouvait les émouvoir, ni la crainte les retenir. Ce n'étaient pas là cependant de simples miracles, des miracles sans signification ; le céleste courroux y rayonnait de toute part : le jour obscurci, les pierres fendues, le voile dechiré par le milieu, la terre ébranlée, tout montrait la grandeur de l'indignation divine. « Or, Joseph s'avançant demanda le corps de Jésus. » Ce Joseph était le même qui se cachait auparavant ; et, maintenant que le Christ est mort, il fait preuve d'une audace étonnante. Ce n'était pas un inconnu, un homme sans considération, il faisait partie du conseil, il était dans une haute position : son intrépidité n'en était que plus remarquable ; car il affrontait la mort, il s'attirait la haine universelle, en manifestant ainsi son amour pour Jésus, en faisant une demande aussi téméraire ; et il ne se désista pas qu'il n'eût obtenu ce corps vénéré. Non content de le recueillir, il lui fit une riche sépulture, il le déposa dans un tombeau qui n'avait pas encore servi, autant de signes non équivoques d'amour et de courage. Tout cela n'avait pas lieu sans un but providentiel : il ne fallait pas que le plus léger soupçon fût possible sur l'identité de celui qui devait ressusciter. « Or, Marie-Magdeleine et une autre Marie se tenaient assises non loin du sépulcre. » Pourquoi se tiennent-elles là? Elles n'avaient pas encore de lui les idées grandes et sublimes qui conviennent à sa nature ; c'est pour cela qu'elles avaient apporté des parfums et qu'elles s'étaient rapprochées du lieu de la sépulture, dans le but d'embaumer le corps, si la fureur des Juifs avait un instant de relâche.

3. Voyez-vous la mâle vertu de ces femmes? Voyez-vous la force de leur amour? Voyez-vous leur grandeur d'âme, qui ne recule ni devant la dépense ni devant la mort? Hommes, sachons imiter ces femmes, et ne délaissons pas Jésus dans les épreuves. Elles donnent généreusement leur bien pour l'honorer jusque dans la mort, au péril même de leur propre vie : et nous, je ne crains pas de le redire, nous ne soulageons pas sa faim, nous ne couvrons pas sa nudité, nous passons à côté de lui quand nous le rencontrons demandant l'aumône. Il est vrai que, si vous le reconnaissiez, chacun s'empresserait de le secourir. C'est lui-même cependant; il l'a dit de la manière la plus formelle. Pourquoi donc ne lui donnez-vous pas tout? Vous l'entendez nous dire encore aujourd'hui : « C'est à moi que vous le faites. » Il n'importe nullement que vous donniez à l'un ou bien à l'autre : votre générosité n'est pas inférieure à celle des femmes qui le nourrissaient pendant ses prédications ; elle est même de beaucoup supérieure. Que cette parole ne vous trouble pas. Ce n'est pas la même chose, en effet, de le nourrir lui-même visiblement présent, ce à quoi ne se refuserait pas un cœur de rocher, et de nourrir, sur la foi de sa parole seule, un pauvre mendiant, un

homme infirme et perclus. D'un côté, l'éclat de sa présence partage le mérite du bienfait; de l'autre, l'amour tout seul fait que la récompense vous revient sans partage. Oui, c'est une plus grande preuve de respect d'obéir de la sorte à son précepte et de prodiguer tous vos soins à votre frère dans l'indigence. Soulagez-le donc, vous fiant pleinement à celui qui s'approprie le bien que vous faites, et qui vous dit : « C'est à moi que vous avez donné. » S'il n'en était pas ainsi, il ne vous donnerait pas en retour son royaume. Si ce n'était pas lui que vous repoussez, il ne vous précipiterait pas dans la géhenne, alors que vous n'auriez méprisé qu'un homme ordinaire. C'est parce qu'il est lui-même méprisé que la faute est si grande. Paul le persécutait dans le même sens; et de là cette parole : « Pourquoi me persécutes-tu? » *Act.*, IX, 4.

Quand nous donnons, c'est donc comme si nous donnions au Christ lui-même; et, dans le fait, son affirmation nous offre plus de certitude que le rapport même de nos yeux. Toutes les fois que vous verrez un pauvre, souvenez-vous dès lors qu'il vous a lui-même demandé de le nourrir dans la personne de ce pauvre. Celui qui se présente à vous n'est pas le Christ; mais c'est le Christ qui demande et reçoit. Vous devez d'autant plus rougir, quand vous ne donnez pas. Voilà votre honte, voilà votre châtiment. S'il consent à mendier, cela vient de sa miséricorde, et nous sommes en droit de nous en glorifier; si vous ne donnez pas, c'est que vous n'avez pas d'entrailles. Peut-être ne croyez-vous pas maintenant que vous le dédaignez lui-même lorsque vous dédaignez un pauvre qui a la foi; vous n'en douterez plus le jour où, vous produisant à la face de tous les pauvres, il vous dira : « Toutes les fois que tu ne les as pas secourus, c'est moi que tu n'as pas secouru. » Plaise à Dieu que cette terrible leçon vous soit épargnée, et puissiez-vous plutôt, après avoir cru dès la vie présente et recueilli les fruits de votre foi, entendre plus tard cette voix bienheureuse qui doit ouvrir aux justes le royaume éternel. Quelqu'un dira peut-être : Mais vous nous parlez chaque jour de l'aumône et de la charité? — Eh bien! je ne cesserai pas de vous en parler. Alors même que vous auriez profité de cette exhortation, je devrais encore moins me taire, de peur de vous laisser tomber dans l'indolence. J'avoue cependant que je n'insisterais pas autant si vous aviez progressé davantage; mais, n'ayant pas fait même la moitié du chemin, c'est à vous-mêmes, et non à moi, que vous devez vous en prendre. En vous plaignant, vous agissez comme un enfant qui, parce qu'il a souvent entendu les premiers éléments de la lecture, sans les avoir retenus, se récrierait contre son maître de ce qu'il va lui redisant toujours les mêmes choses. Quel est, en effet, celui que mes paroles ont rendu plus charitable et plus généreux? Quel est celui qui s'est appauvri par l'aumône? Quel est celui qui a distribué la moitié ou même le tiers de sa fortune? Il n'en est aucun. N'est-ce donc pas une chose absurde de vouloir que nous suspendions notre enseignement quand votre instruction n'est pas encore faite? C'est le contraire qui devrait avoir lieu, et, si nous voulions garder le silence, ce serait à vous de nous dire : Nous n'avons pas encore retenu vos leçons, pourquoi cesseriez-vous de nous instruire?

Je suppose qu'un homme souffre des yeux et que je sois médecin; si je me retirais après avoir appliqué, mais sans grand résultat, les collyres, les lotions et les autres remèdes, cet homme ne viendrait-il pas frapper et crier à la porte de mon officine, m'accusant d'une grave incurie, parce que je l'aurais abandonné sans avoir guéri son mal? et si je répondais à ses accusations en lui disant : Je vous ai donné les remèdes prescrits, accepterait-il cette excuse? Nullement; mais il reprendrait aussitôt : A quoi cela m'a-t-il servi, puisque je souffre toujours de même? — Faites un semblable raisonnement lorsqu'il s'agit de l'âme. — Si je traitais une main malade, insensible, paralysée, tâchant d'y ramener le mouvement et la vie par toute sorte de remèdes, sans pouvoir y réussir, n'entendrais-je pas les mêmes plaintes. — C'est ce que nous faisons maintenant; nous ne cessons d'appliquer des émollients sur une main aride; et jusqu'à ce que nous la voyons reprendre sa vigueur, nous ne suspendrons pas nos démarches. Puissiez-vous, de votre

côté, ne pas vous entretenir d'autre chose, dans vos maisons et sur l'agora, à votre table et dans votre lit, durant vos rêves même? Si de telles pensées nous occupaient constamment pendant le jour, nul doute qu'elles ne revinssent dans nos songes.

Pourquoi S. J. Chrysostome parlait souvent de l'aumône.

4. Que me reprochez-vous? De vous parler sans cesse de l'aumône? Je voudrais bien qu'il ne me fût pas aussi nécessaire de vous adresser de pareilles exhortations; j'aimerais mieux vous entretenir de nos luttes contre les Juifs, les Gentils ou les hérétiques; mais comment songer à donner des armes à des hommes invalides? comment mener au combat ceux dont les blessures ne sont pas encore fermées? Si je vous avais vus pleins de force, volontiers je vous aurais conduits à cette grande bataille, et, soutenus par la grâce du Christ, vous auriez eu le spectacle d'ennemis tombant par milliers et de leurs têtes portées en triomphe. Nous avons traité ce sujet dans beaucoup d'autres écrits; mais nous ne pouvons pas même célébrer pleinement cette victoire, tant nous avons parmi nous d'âmes faibles et négligentes. Après avoir subi de si nombreuses défaites concernant le dogme, nos adversaires nous jettent à la face les mœurs, les blessures, les maladies morales de cette multitude qui forme la masse de nos assemblées. Pourrions-nous donc vous mener au combat avec quelque confiance, quand vous n'êtes qu'un embarras pour nous, puisque vous tombez aussitôt sous les coups des ennemis, et que de plus vous êtes pour eux un objet de dérision?

Voici un chrétien dont la main est invalide et ne peut plus s'étendre pour donner. Comment pourrait-il tenir le bouclier et l'opposer aux traits lancés contre lui, aux sarcasmes décochés par la malice? D'autres sont boiteux, et ce sont ceux qui fréquentent les théâtres, ou bien des maisons encore plus infâmes. Comment ceux-là se tiendraient-ils debout dans la mêlée, et résisteraient-ils aux attaques de la mollesse? D'autres encore souffrent des yeux ou même sont entièrement aveugles, ne voyant plus les choses ce qu'elles sont, dominés par la volupté, tendant des embûches à la vertu des femmes, brisant le lien conjugal. Pourraient-ils regarder en face l'ennemi, diriger la pointe de leur lance, darder le trait avec sûreté, assaillis qu'ils seraient eux-mêmes par des flèches sans nombre? Il en est qui ne sont pas moins infirmes que des hydropiques, succombant sous le poids de la gourmandise et de l'ivresse. Me serait-il possible d'imposer les labeurs de la guerre à des êtres qui succombent déjà? Il en est enfin dont la bouche est décomposée par la pourriture : les médisants, les emportés, les blasphémateurs. De tels hommes affronteront-ils jamais les périls avec allégresse, feront-ils jamais rien de généreux et de grand, ivres qu'ils sont eux aussi d'un autre genre d'ivresse, et n'excitant dès lors que le rire des ennemis. Voilà pourquoi je passe chaque jour dans les rangs de cette armée que j'ai là sous les yeux, pour en guérir les plaies et ranimer les forces, dans l'espoir que vous vous réveillerez enfin, que vous saurez frapper de rudes coups et manier habilement les armes. Mais vos armes à vous, ce seront vos œuvres : vous exterminerez soudain vos ennemis, si vous êtes charitables et modestes, si vous pratiquez la douceur et l'oubli des injures, si vous donnez l'exemple de toutes les autres vertus. En supposant qu'on vous résiste, nous vous seconderons alors de tout notre pouvoir et vous produirez sans crainte.

Pour le moment nous sommes arrêté par votre fait dans cette noble carrière. Voyez plutôt : Nous affirmons que le Christ a fait de grandes choses, qu'il a transformé les hommes en anges; et puis, quand on nous somme de justifier cette affirmation, d'en présenter une preuve dans ce troupeau, nous voilà réduit au silence. Je crains, en effet, qu'il ne sorte de cette enceinte, au lieu des anges promis, des pourceaux immondes ou des chevaux indomptés. Je n'ignore pas la peine que je vous cause; mais ces paroles ne s'adressent pas à vous tous, elles atteignent uniquement ceux qui se sentent coupables, et même n'est-ce pas contre eux, s'ils écoutent avec attention, c'est plutôt pour eux que je parle. Tout dépérit et se corrompt à l'heure présente; l'église ne diffère plus en quelque sorte d'une étable de bœufs, d'ânes ou de chameaux : je vais y cherchant une brebis, et je n'en trouve pas. Tous

ceux qui sont là regimbent comme des chevaux ou des onagres : ils souillent tout d'immondices; car on peut bien appeler ainsi leurs entretiens. Si vous pouviez entendre, en effet, ce qui se dit dans chacune de nos assemblées, et de la part des hommes et de la part des femmes, vous jugeriez cela plus impur que les immondices des animaux. Je vous conjure donc de renoncer à cette dégradante habitude, pour que l'église ne respire désormais que l'odeur des parfums. Nous n'y transportons maintenant que les parfums qui flattent les sens, et nous n'avons pas grand souci des souillures spirituelles, nous ne faisons rien pour les éloigner et les effacer. Quel profit cependant en retirons-nous? Nous outragerions moins l'église en y déposant du fumier qu'en y tenant de pareilles conversations, en nous occupant de lucre, de négoce, de gains frauduleux, ou de choses même qui nous sont indifférentes dans un lieu qui ne doit recevoir que des chœurs angéliques, dont nous devons faire ici-bas l'image du ciel, où rien jamais ne devrait trouver place que la prière, le silence et le recueillement. Agissons ainsi dès ce moment, afin que nous menions une vie pure, et que nous entrions plus tard en possession des biens promis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXIX.

« Le jour suivant, qui était celui du Sabbat, les princes des prêtres et les Pharisiens se rendirent ensemble auprès de Pilate, et lui dirent: Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit pendant sa vie : Après trois jours je ressusciterai. Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever, et ne disent ensuite au peuple qu'il est ressuscité d'entre les morts; car la dernière erreur serait pire que la première. »

1. Partout le mensonge est en lutte avec lui-même, et malgré lui il rend hommage à la vérité. Voyez, il fallait croire à la mort, à la sépulture, à la résurrection du Sauveur; et toutes ces choses sont confirmées par les ennemis eux-mêmes. Examinez les expressions par lesquelles ils en rendent un complet témoignage : « Nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit pendant sa vie : (il est donc mort) Après trois jours je ressusciterai. Ordonnez que le sépulcre soit gardé, (il est donc enseveli) de peur que ses disciples ne viennent l'enlever. » Du moment, par conséquent, où le sépulcre sera scellé, on n'aura plus à craindre aucune fraude? Aucune, assurément. Donc la preuve de la résurrection devient incontestable, d'après ce que vous aurez vous-mêmes prétendu. Non, plus de fraude à craindre, puisque les sceaux ont été apposés. Et si, malgré cela, nulle fraude ne pouvant avoir lieu, le tombeau se trouve vide, il est évident que le Christ sera ressuscité; impossible d'élever un doute à cet égard. Voyez-vous comment ils luttent eux-mêmes, sans le vouloir, pour le triomphe de la vérité? Remarquez encore à quel point les disciples portent l'amour de cette vérité même : ils ne cachent rien de ce que les ennemis ont pu dire, quelque humiliant que cela soit. Les Juifs traitent leur Maître d'imposteur; ils ne taisent pas cette injure. Elle montrait bien leur cruauté, puisque la mort même n'a pu calmer la haine dont ils étaient animés.

La résurrection du Sauveur est une chose certaine.

Il importe maintenant de chercher en quel endroit le Seigneur a dit : « Dans trois jours je ressusciterai. » Nous ne voyons pas que cette parole ait été prononcée d'une manière formelle; le sens en était seulement indiqué dans l'exemple de Jonas. Ces hommes pervers comprenaient donc ce que Jésus avait dit par là, et dès lors ils avaient conscience de leur iniquité. Que répond Pilate? « Vous avez des soldats; gardez-le comme vous l'entendrez. Et ceux-là placèrent des gardes autour du sépulcre, et scellèrent la pierre pour surcroît de précaution. » Pilate ne veut pas que les soldats seuls soient chargés de ce soin; instruit de ce qui regarde la victime, il ne participera plus à l'œuvre des persécuteurs, et, pour s'en débarrasser, il leur accorde encore ce qu'ils demandent, en leur disant : Prenez les mesures que vous voudrez, afin que vous ne puissiez pas rejeter la faute sur les autres.—Si les soldats avaient eux-mêmes scellé la tombe, les Juifs auraient pu dire, quoique bien à tort et contre toute vrai-

semblance, mais comme ils n'avaient pas rougi de le faire en d'autres occasions, que les soldats avaient livré le corps, et fourni de la sorte aux disciples le moyen d'accréditer le fait imaginaire de la résurrection; tandis que, ayant eux-mêmes apposé les sceaux, ils n'ont rien de pareil à dire. Quel zèle ils déploient pour la vérité, en dépit d'eux-mêmes ! Ils sont venus de leur propre mouvement, ils ont fait leur demande, ils ont de leurs propres mains apposé les sceaux et disposé les gardes; si bien qu'ils s'accuseront et se condamneront réciproquement. Mais à quelle heure les disciples auraient-ils ravi le corps un jour de sabbat, et de quelle manière? Il ne leur était pas même possible de le tenter. Supposé qu'ils eussent transgressé la loi, comment auraient-ils osé se présenter, timides comme ils l'étaient? comment auraient-ils réussi à convaincre la foule? qu'auraient-ils dit et qu'auraient-ils fait? avec quelle confiance, en vue de quelle rémunération ou de quel avantage, se seraient-ils levés pour soutenir la cause d'un mort? Ils avaient pris la fuite quand ils l'avaient vu tomber vivant aux mains des ennemis; et maintenant qu'il est mort, ils prendraient courageusement sa défense sans qu'il soit ressuscité ! De telles suppositions ne sont-elles pas dénuées de toute raison? Il en ressort évidemment qu'ils n'auraient ni voulu ni pu proclamer une résurrection sans réalité.

Jésus leur avait souvent parlé de résurrection, il y revenait sans cesse, comme ils l'ont eux-mêmes rapporté: « Après trois jours je ressusciterai. » S'il n'était donc pas ressuscité après cela, trompés dans leur attente, persécutés à cause de lui par la nation tout entière, n'ayant plus ni maison, ni cité, nul doute qu'ils n'eussent renié son culte. Et quel motif auraient-ils eu de travailler à sa gloire, après qu'il les aurait lui-même trompés et jetés dans des périls extrêmes? Qu'ils n'aient donc pas pu même avoir l'idée de la résurrection, à moins que la résurrection ne soit un fait véritable, c'est ce qui n'a pas besoin d'être démontré. Sur quoi devaient-ils s'appuyer? Sur la puissance de la parole? Mais ils étaient les plus ignorants de tous les hommes. Sur l'abondance des richesses? Ils n'avaient ni bâton ni chaussure. Sur l'éclat de la famille? C'étaient des hommes obscurs et de basse extraction. Sur la grandeur de leur patrie? Ils étaient d'une contrée méprisée dans le monde. Sur leur nombre? ils étaient seulement onze, et encore dispersés. Sur les promesses de leur Maître? Mais, s'il n'était pas ressuscité, on ne devait plus se fier à sa parole. Comment pouvaient-ils aussi soutenir les fureurs du peuple, alors que leur chef n'avait pas soutenu la voix d'une simple servante, et que tous s'étaient enfuis en voyant Jésus chargé de liens? Comment leur serait venue la pensée de courir aux extrémités du monde, pour y implanter la croyance à une résurrection qu'ils savaient bien n'avoir jamais existé? Si le premier ne tint pas contre les menaces d'une femme, si les autres ne furent pas plus courageux à la vue des liens, comment eurent-ils la force de se présenter devant les rois, les gouverneurs et les peuples, de braver l'appareil des glaives et des fournaises, l'image incessante et multiple de la mort, s'ils ne sentaient pas dans leur âme la puissance et la vertu du ressuscité? Des signes si nombreux et si grands avaient été opérés, et, sans égard pour de telles merveilles, les Juifs en avaient crucifié l'auteur : auraient-ils cru maintenant à la parole de ses disciples prêchant sa résurrection? Il n'en est pas ainsi, cela ne pouvait pas être; il faut reconnaître là l'irrésistible puissance du ressuscité.

2. Remarquez, je vous prie, la ridicule malice de ceux qui tiennent ce langage : « Nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit pendant sa vie : Après trois jours je ressusciterai. » — Mais, si c'était un imposteur, si ce n'est là qu'un mensonge, pourquoi vos craintes et votre empressement, pourquoi déployez-vous un pareil zèle? — Nous craignons, répondent-ils, que ses disciples ne dérobent son corps et ne trompent le peuple. — Il est déjà démontré que cela manque absolument de raison; mais la méchanceté se plaît dans les contentions, ne rougit de rien, ne recule pas devant l'absurde. Ils ordonnent que le tombeau soit gardé jusqu'au troisième jour, comme s'ils avaient à cœur de faire triompher la doctrine, se propo-

sant au fond de convaincre le docteur d'un mensonge, et poussant la haine au delà du trépas. Aussi le Christ se hâte-t-il de ressusciter, afin qu'ils ne puissent pas dire qu'il a réellement menti et qu'on a soustrait son corps. Il n'encourait aucun reproche en ressuscitant promptement : tout retard aurait entraîné de graves soupçons. S'il n'était pas sorti de la tombe pendant que les soldats se tenaient là pour le garder, s'il avait attendu que les trois jours fussent écoulés, c'eût été pour ses ennemis une occasion de combattre sa parole, quoique bien à tort. Il ressuscite donc avant ce terme, ne voulant pas même laisser ce prétexte à leur impudence. Il le fallait ainsi, il devait ressusciter dans les trois jours, pendant que les gardes étaient encore à leur poste; car, si l'événement n'avait eu lieu qu'après leur départ, on n'aurait pas manqué d'en révoquer en doute l'existence. C'est encore pour cela qu'il leur fut permis de sceller la pierre comme ils le voulaient, et de l'entourer de soldats.

Peu leur importait que ce travail se fît le jour du sabbat; ils n'avaient qu'une chose en vue, de satisfaire leur malice, espérant par là venir à bout de leurs desseins; ce qui mettait à nu leur extrême démence et les terreurs dont ils étaient agités. Celui qu'ils avaient saisi vivant, ils le craignent mort. Or, s'il n'était qu'un homme, rien ne devait troubler leur sécurité. Pour montrer qu'il s'était volontairement soumis à toutes les tortures de sa passion, voilà les sceaux, la pierre, les gardes, tout ce luxe de précautions; et rien ne peut enchaîner la mort : tout cela n'aboutit qu'à manifester sa sépulture, à rendre incontestable sa résurrection. Les soldats et les Juifs eux-mêmes en deviennent les témoins. « Or, la nuit du sabbat, lorsque commençait à poindre le premier jour de la semaine, Marie Madeleine et l'autre Marie vinrent pour voir le sépulcre. Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre; car un ange du Seigneur descendit du ciel, et s'approchant il renversa la pierre qui fermait le monument, et s'assit dessus. Son visage était comme l'éclair, et son vêtement était blanc comme la neige. » L'ange vient après la résurrection. Pourquoi donc vient-il et ôte-t-il la pierre? A cause des femmes assurément, puisque ce sont elles qui le voient alors dans le sépulcre. Pour qu'elles croient que Jésus est ressuscité, il leur est donné de voir que le corps n'est plus là, que le sépulcre est vide. Voilà pourquoi la pierre est ôtée; et de plus le tremblement de terre a lieu pour les avertir et les tenir en éveil. Elles étaient venues pour embaumer le corps, et c'est pendant la nuit qu'elles se livraient à ce soin; il est probable que quelques-unes s'étaient laissé surprendre par le sommeil. Et pourquoi, me demandera-t-on, l'ange leur dit-il : « Ne craignez pas, vous? » Il dissipe d'abord leur crainte, et c'est après cela qu'il parle de la résurrection. Le mot « vous » honore extrêmement les personnes auxquelles il est adressé, et montre de plus que les coupables auront à souffrir les derniers malheurs, s'ils ne font pas pénitence. — Ce n'est pas à vous de trembler, semble-t-il leur dire, mais bien à ceux qui l'ont crucifié.

Après les avoir donc rassurées, et par sa parole et par son air, qui était rayonnant et pleinement en rapport avec son heureux message, il ajouta : « Je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. » Il parle ouvertement de la croix, parce que la croix est la source de tous les biens. « Il est ressuscité. » Qui vous l'assure? « Comme il l'a dit. » Si vous ne croyez pas à ma parole, souvenez-vous de la sienne, et vous ne douterez plus de ce que je vous dis. — Il leur donne une autre preuve : « Venez et voyez la place où il avait été déposé. » C'est donc pour leur présenter cet argument sensible qu'il avait écarté la pierre. « Et dites aux disciples : Vous le verrez dans la Galilée. » Il les charge de transmettre aux autres la bonne nouvelle, et rien n'est plus propre à les confirmer elles-mêmes dans la foi. C'est très-heureusement qu'il leur parle de la Galilée, leur annonçant ainsi l'éloignement des périls et des sollicitudes, de telle sorte que la foi ne soit pas troublée par la crainte. « Elles sortirent du monument pleines de frayeur et de joie. » Pourquoi donc? Elles venaient de voir une chose étonnante et qui bouleversait toutes leurs idées, un sépulcre vide

dans lequel elles avaient auparavant vu déposer un corps. Le messager céleste les appelle donc à ce spectacle, afin qu'elles puissent témoigner en même temps de la sépulture et de la résurrection. Elles comprenaient bien que personne n'avait pu l'enlever lorsque tant de soldats l'entouraient, et qu'il devait s'être ressuscité lui-même. Aussi sont-elles transportées d'admiration et de joie; elles reçoivent le prix de leur persévérance par ce privilége qu'elles ont de pouvoir annoncer les premières non-seulement ce qu'elles ont ouï, mais encore ce qu'elles ont vu.

3. Comme elles se retiraient donc avec ce double sentiment de frayeur et d'allégresse, « voilà que Jésus-Christ s'offrit à leur rencontre en disant : Je vous salue. Elles s'attachèrent alors à ses pieds. » Elles s'étaient précipitées dans l'irrésistible élan de leur joie, et par le tact même elles avaient une preuve irrécusable et surabondante de la résurrection; « et elles l'adorèrent. » Que leur dit Jésus? « Ne craignez point. » Il écarte de nouveau la crainte pour ouvrir un plus libre accès à la foi. « Allez, dites à mes frères qu'ils se rendent dans la Galilée; là ils me verront. » Observez comme il se sert du ministère des femmes pour instruire ses disciples, ainsi que je l'ai souvent dit, voulant de la sorte relever la dignité et ranimer les espérances d'un sexe méprisé, guérissant ce qu'il y avait de plus faible. Quelqu'un d'entre vous souhaiterait peut-être tenir embrassés les pieds de Jésus, à l'exemple de ces illustres femmes. Eh bien, vous pouvez même aujourd'hui, si vous en avez la volonté sincère, tenir, non les pieds ou les mains seulement, mais cette tête sacrée elle-même, en approchant avec une conscience pure de nos divins et redoutables mystères. Ce n'est pas tout; vous le verrez encore dans ce jour où il viendra revêtu de sa gloire ineffable, entouré du peuple des anges; vous le verrez avec bonheur si vous avez été bons envers les hommes; et vous entendrez, non cette seule parole : « Je vous salue, » mais bien celles-ci : « Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » *Matth.*, xxv, 34. Soyons donc pleins de respect et d'amour pour Dieu, aimons aussi nos frères, témoignons à tous une ardente charité, et nous entendrons ces paroles, et nous recevrons en nous le Christ.

Femmes chargées d'or, considérez, vous aussi, la course faite par les femmes de l'Evangile, et rejetez enfin la passion morbide que vous avez pour de pareils ornements. Si vous éprouvez le désir de marcher sur les traces de ces bienheureuses, vendez les parures que vous traînez, et parez-vous uniquement de l'aumône. De quelle utilité vous sont, je vous prie de me le dire, et ces pierreries et ces vêtements rehaussés d'or? — L'âme s'y complaît, me dira-t-on, et trouve là une satisfaction véritable. — Je vous demande quelle en est l'utilité, et vous me dites ce qu'ils ont de nuisible. Rien de plus nuisible, en effet, que de s'occuper de ces choses, d'y chercher son plaisir, d'en être l'esclave; il n'est pas d'esclavage plus cruel que celui qu'on subit avec joie. A quelle œuvre spirituelle s'applique-t-on alors comme il convient? Quand méprisera-t-elle les intérêts temporels et les estimera-t-elle à leur juste valeur, la femme qui se croit heureuse de porter des chaînes d'or? Celui qui se trouve content, dans la prison qu'il habite, ne voudra jamais en sortir. Elle ne le voudra pas davantage; enchaînée qu'elle est par cette funeste cupidité, elle n'écoutera pas avec quelque goût et quelque zèle une voix qui lui parle des biens spirituels, moins encore mettra-t-elle la main à l'œuvre. Quel gain retirez-vous donc de semblables parures, d'une telle mollesse, je vous le demande de nouveau? — Ce sont là mes délices. — Dites plutôt votre ruine et votre malheur. — Mais tous ceux qui me voient m'entourent d'hommages. — Qu'est-ce? La preuve de la corruption des autres, d'une corruption que vous provoquez par votre faste et votre arrogance. Puisque vous ne pouvez pas me dire les avantages de cette passion, laissez-moi vous en exposer les ravages. Ces ravages, en quoi consistent-ils? Dans des soucis d'abord qui l'emportent de beaucoup sur la satisfaction. La plupart des grossiers spectateurs y trouvent plus d'agrément que l'idole elle-même. Pour vous, ce n'est pas sans inquié-

tude que vous cherchez à vous embellir ; tandis qu'ils repaissent leurs yeux sans sollicitude aucune. En second lieu, l'âme est comprimée et rabaissée par cette atmosphère de jalousie qui vous entoure. Vos voisines stimulées par vos funestes exemples, entrent en lutte avec leurs maris ; et ce sont là souvent des guerres implacables. En troisième lieu, tout votre temps et toutes vos pensées se consument à de tels soins, et vous négligez absolument les intérêts de votre âme ; l'orgueil, une insolente fierté, la vaine gloire l'absorbent, elle ne se détache pas de la terre : ses ailes sont tombées, et d'aigle qu'elle était elle devient chien ou pourceau.

Vous ne portez plus même vos regards vers le ciel : comme les pourceaux, vous êtes constamment penchée vers la terre ; vous y cherchez de l'or, vous en fouillez les entrailles, et vous n'avez fait que dépouiller votre âme de toute énergie et de toute dignité. — Mais vous êtes remarquée sur la place publique, et vous attirez tous les yeux. — Voilà pourquoi précisément vous ne devriez pas porter cet or, afin de ne pas vous donner en spectacle et de ne pas vous exposer à des accusations sans nombre. On vous admire beaucoup moins qu'on ne vous tourne en ridicule comme une femme pleine de vanité, arrogante et charnelle. Etes-vous entrée dans une église, vous n'en emportez en sortant que des critiques, mille traits lancés non-seulement par les spectateurs, mais par le prophète lui-même. A peine Isaïe, cet homme à la voix puissante vous aura-t-il aperçue, qu'il s'écriera : « Voici ce que dit le Seigneur aux orgueilleuses filles de Sion : Parce qu'elles ont marché la tête fièrement levée, en remuant les yeux avec affectation, en portant des robes traînantes, en cadençant ensemble leurs pas, le Seigneur les dépouillera de leurs ornements, la poussière remplacera leurs suaves parfums ; une corde sera ta ceinture. » *Isa.*, III, 16, 17, 24. Voilà comment tu seras parée. — Or, ce n'est pas seulement aux femmes juives que cela s'adresse, c'est à toute femme qui les imitera. A la suite du prophète vient un autre accusateur, Paul écrivant à Timothée, et défendant aux femmes « tout artifice dans les cheveux ; l'or, les pierreries et les riches étoffes dans les vêtements. » I *Tim.*, II, 9. Porter de l'or sur soi, c'est donc absolument une chose pernicieuse, surtout quand vous venez à l'église ou quand vous paraissez devant les pauvres. Si vous aviez à cœur d'exciter contre vous les plus graves accusations, vous n'auriez pas précisément d'autres habits à prendre que ces honteuses livrées de la barbarie et de l'inhumanité.

4. Songez combien vous rencontrez d'estomacs vides, lorsque vous sortez avec cet appareil ; combien de corps nus, lorsque vous étalez cette pompe satanique. Ne vaudrait-il pas mieux nourrir de pauvres affamés que de percer ainsi l'extrémité de vos oreilles, et d'y porter suspendu ce qui ferait vivre mille indigents ; et cela sans profit pour vous-même ? La richesse est-elle donc une gloire pour vous, et l'or que vous étalez fait-il votre éloge ? Serait-ce là le fruit d'un honnête labeur, que vous seriez extrêmement blâmable : quand donc vous l'avez acquis par des voies injustes, quel crime ne commettez-vous pas ? Aimez-vous les louanges et la gloire, rejetez ces ridicules superfluités, et tous alors vous admireront, et vous goûterez une joie pure en même temps que vous aurez une gloire réelle ; tandis que, dans votre état présent, vous êtes en butte à tous les sarcasmes, vous accumulez sur vous mille sujets de chagrin. Si vous perdez un seul de ces objets précieux, que de maux en résultent, que de pauvres servantes fustigées, que d'hommes dans l'angoisse, ou même renfermés dans les prisons ! Les tribunaux en retentissent, des poursuites impitoyables ont lieu, partout des querelles et des récriminations de la part du mari envers sa femme, des amis envers le mari, de l'âme envers elle-même. — Mais rien ne se perdra. — Tout conserver n'est pas chose facile. Je suppose néanmoins que vous conserviez tout, et vous y trouverez encore une source intarissable de sollicitudes, de préoccupations et d'ennuis, sans un avantage quelconque. Quel profit pour la maison, quelle utilité dans ces vaines parures ? Nulle utilité, mais une grande honte, et de toute part des reproches amers.

La charité vaut mieux que le luxe.

Pourriez-vous bien, ainsi déguisée, baiser et

toucher les pieds du Christ? Il repousse de telles pompes. C'est pour cela qu'il a voulu naître dans la maison d'un artisan. Que dis-je? pas même dans une maison, mais dans un réduit abandonné, dans une étable. Comment pourrez-vous le voir, n'ayant pas le genre de beauté qui lui plaît, la parure qu'il approuve, vous présentant même à lui sous des traits tout opposés! Ce n'est pas avec de tels ornements que vous lui serez agréable, c'est uniquement avec ceux de la vertu. Reconnaissez enfin ce qu'est l'or qui vous fascine : pas autre chose qu'un peu de terre et de poussière. Avec de l'eau vous en faites un peu de boue. Quelle honte donc de se soumettre à l'empire de la boue, de cultiver un pareil maître à l'exclusion de tout, et de le porter sans cesse! Du moins eût-il fallu vous en débarrasser quand vous venez à l'église. L'église n'a pas été bâtie pour recevoir un pareil étalage; vous ne deviez y montrer que des richesses spirituelles. Mais vous venez ici comme si vous attendiez une ovation; tant vous avez pris soin de vous ajuster; vous rivalisez avec les femmes de théâtre par l'exubérance et le ridicule de ces honteux ajustements. Aussi paraissez-vous pour la perte de plusieurs; au sortir de l'église on s'en entretient dans les maisons et pendant les repas. Au lieu de dire une parole citée d'un prophète ou d'un apôtre, on parle de la richesse des habits, de la grosseur des pierres, de toutes les autres flétrissures que les femmes s'infligent volontairement. Voilà ce qui vous paralyse, ainsi que vos conjoints, pour les œuvres charitables. Ce n'est pas aisément qu'on retranchera quelque chose de cet or pour aller au secours de l'indigence. Puisqu'une femme aime mieux se priver et souffrir que se voir enlever une parcelle de ces inutiles jouets, comment les emploierait-elle à soulager les autres? Beaucoup les chérissent comme s'ils étaient doués d'une âme, à l'égal même de leurs enfants. — Loin de nous de telles pensées, s'écriera-t-on peut-être. — Montrez-moi donc vos sentiments, montrez-les par vos œuvres; pour le moment ils sont tout autres à mes yeux.

Quelle est celle des esclaves de cette passion qui s'est jamais servie de son or pour sauver l'âme d'un enfant? Que dis-je, l'âme d'un enfant? Quelle est celle qui s'en est servie pour sauver sa propre âme? Au contraire, on en voit beaucoup chaque jour qui la vendent pour de tels objets. Qu'une maladie corporelle se déclare, il n'est pas de moyen auquel on n'ait recours; et, si c'est l'âme qui se corrompt, on ne fait rien de pareil : elles négligent celles qui leur sont confiées aussi bien que la leur, laissant au mal tout le temps d'exercer ses ravages. Vous mettez sur votre personne mille talents d'or, tandis qu'un membre du Christ n'a pas même les aliments nécessaires. Ce souverain Maître de l'univers, des cieux et des êtres qui les peuplent, a dressé pour nous tous sans distinction une table spirituelle; et vous ne faites pas même part des choses qui périssent dans votre maison, comme si vous aviez à cœur de porter constamment les mêmes chaînes. De là des maux qu'on ne saurait énumérer; de là les jalousies, de là les adultères commis par les hommes; car loin de les attirer à la vraie philosophie, vous leur apprenez à goûter uniquement ce qui fait la beauté d'emprunt des courtisanes. Faut-il s'étonner qu'ils tombent si rapidement dans ces filets? Si vous aviez appris à votre mari à mépriser de tels artifices, à trouver son bonheur dans la chasteté, la religion et la modestie, il n'aurait pas été si facilement pris dans les lacets de la femme impudique. Sous ce dernier rapport, elle n'eût pu rivaliser avec vous; elle vous éclipsera sous l'autre. Faites donc aimer à l'homme un genre d'ornement qu'il ne rencontrera jamais dans votre rivale. Comment le confirmerez-vous dans de tels sentiments? En rejetant cette parure mondaine pour l'autre parure. De cette sorte, l'homme aura la sécurité, vous aurez l'honneur, Dieu vous sera propice, vous serez pour tous un objet d'admiration, et vous obtiendrez les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.



HOMÉLIE XC.

« Quand ils se furent retirés, voilà que quelques-uns des gardes, venant dans la ville, annoncèrent aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé. Et ils s'assemblèrent avec les anciens; et, après en avoir délibéré, ils donnèrent une grosse somme d'argent aux soldats, en leur parlant ainsi : Dites que ses disciples sont venus la nuit et l'ont enlevé pendant que vous dormiez. Si le gouverneur vient à l'apprendre, nous le circonviendrons et nous vous mettrons en sureté. »

1. C'est à cause de ces soldats que le tremblement de terre avait eu lieu : en les frappant de terreur, il devait les obliger à rendre témoignage. Et réellement il en fut ainsi. La nouvelle qu'ils répandirent ne pouvait plus dès lors être attaquée. Parmi les miracles accomplis, les uns furent vus dans le monde entier, et les autres par les personnes seules qui se trouvaient présentes : les ténèbres étaient dans tout l'univers; mais l'apparition de l'ange et le tremblement de terre ne se produisirent que dans un lieu déterminé. Les soldats étant donc venus annonçant ces choses, et la vérité brillant d'un éclat d'autant plus vif, qu'elle était publiée par ses adversaires mêmes, les Juifs s'obstinent et donnent de l'argent pour obtenir qu'on déclare que les disciples ont ravi le corps du Christ. — Et comment l'ont-ils ravi, ô les plus insensés des hommes? — Assurément ils ne peuvent pas se tromper, tant la vérité est ici lumineuse et resplendissante. Ce qu'ils disent répugne entièrement à la raison, leur mensonge n'a pas l'ombre de la vraisemblance. Comment, je vous le demande encore, les disciples l'ont-ils enlevé, ces hommes si pauvres et si simples, qui n'osent pas même se montrer? Les sceaux n'étaient-ils pas apposés? Le sépulcre n'était-il pas entouré d'assez de gardes, soldats et Juifs? Ceux-ci n'avaient-ils pas l'éveil, et ne déployaient-ils pas assez de zèle, de sollicitude et d'ardeur pour éviter une telle surprise! Et dans quel but l'ont-ils enlevé? Pour inventer le dogme de la résurrection? Comment l'idée de ce mensonge se serait-elle présentée à l'esprit de ces hommes qui n'aspiraient qu'à vivre dans l'obscurité? Comment auraient-ils écarté une pierre aussi bien protégée, se dérobant à la vigilance de tant de gardes? Auraient-ils eu le courage de braver la mort, qu'ils n'eussent pas encore follement tenté une entreprise impossible dans de telles circonstances.

Leur timidité ne ressortait que trop des événements antérieurs : tous avaient pris la fuite en voyant leur maître chargé de liens. S'ils n'avaient donc pas osé se tenir près de lui de son vivant, comment après sa mort n'auraient-ils pas été saisis de crainte à la pensée d'affronter une troupe aussi forte? S'agissait-il d'une simple porte à renverser? Un seul pouvait-il se glisser là secrètement? Une grande pierre fermait l'entrée du sépulcre; il eût fallu pour l'en retirer le concours de beaucoup de bras. C'est donc avec raison qu'ils disaient : « Car la dernière erreur serait pire que la première. » *Matth.*, XXVII, 64. Ils prononçaient leur propre condamnation. En effet, lorsqu'ils auraient pu se repentir de leur furieuse démence, ils tâchaient de surpasser leurs premiers excès par les mensonges et les machinations les plus ridicules : ils avaient d'abord acheté le sang de Jésus pendant sa vie, et maintenant qu'il a été crucifié et qu'il est ressuscité, ils veulent encore à prix d'argent faire disparaître le dogme de la résurrection. Remarquez, je vous prie, comment ils se prennent toujours dans leurs propres manœuvres. S'ils n'étaient pas allés trouver Pilate et n'avaient pas demandé des soldats, ils eussent mieux ourdi leur honteuse trame, impossible après cela. Dans tout ce qu'ils font, on dirait qu'ils ont bien pris leurs mesures pour se fermer eux-mêmes la bouche. Les disciples n'ont pas pu veiller avec le Christ, sous le coup même de ses reproches, et vous leur attribuez une pareille audace! Mais pourquoi n'ont-ils pas pu enlever son corps avant que vous fussiez vous-mêmes auprès de sa tombe? S'ils avaient formé ce dessein, ils l'eussent réalisé durant la première nuit, quand le sépulcre n'était pas encore gardé, quand ils le pouvaient sans péril et sans crainte. Ce fut le jour du sabbat que les Juifs demandèrent une garde à Pilate et prirent leurs précautions; pendant la première

nuit aucun d'eux n'avait été vu autour du sépulcre.

Que signifie le suaire imprégné de myrrhe.

2. Que signifient le suaire imprégné de myrrhe, et que Pierre vit roulé à part? Si les disciples avaient voulu ravir le corps, ils n'auraient certes pas eu la pensée de le dépouiller, non-seulement parce qu'ils auraient regardé cela comme un outrage, mais encore parce que cette opération demandait du temps et qu'elle les exposait à être surpris en donnant tout le loisir aux gardes de se réveiller; car la myrrhe est une substance gluante qui s'attache fortement au corps et au linge qui l'entoure, de telle sorte qu'il n'était pas facile d'enlever ce corps, et que cette opération eût entraîné un retard considérable. Cette seule circonstance suffit pour montrer que le corps n'a pas été ravi. Les disciples ne connaissaient-ils pas assez la fureur des Juifs, ou ne comprenaient-ils pas qu'ils allaient l'attirer sur leur tête? Et de quel profit cela pouvait-il leur être, si Jésus n'était pas ressuscité? Les ennemis du Sauveur le savaient bien, ils avaient conscience de leur mensonge; aussi donnent-ils de l'argent aux soldats et leur disent-ils : Vous, tenez ce langage, et nous, nous nous chargeons de persuader le gouverneur. C'est le bruit qu'ils veulent faire prévaloir; mais vainement conspirent-ils contre la verité : les efforts mêmes qu'ils font pour l'obscurcir servent à l'entourer d'une plus éclatante lumière. Dire, par exemple, que les disciples ont soustrait le corps, c'est confirmer la réalité de la résurrection, puisqu'on avoue par là que le corps n'est plus dans la tombe. Cet aveu de leur part, l'invraisemblance et l'impossibilité même du vol rendues évidentes par la présence des soldats, les sceaux apposés sur la pierre et la timidité des disciples, tout se réunit pour établir d'une manière indubitable la vérité d'une résurrection. Et toutefois ces hommes capables de tout et ne rougissant de rien, lorsque de si puissants motifs devaient les condamner au silence, parlent ainsi : « Dites, et nous accréditerons le mensonge, et nous vous mettrons à l'abri de tout danger. » La corruption les a donc tous gagnés : Pilate, puisqu'il se laisse persuader; les soldats et le peuple juif. Ne vous étonnez pas, du reste, que les soldats se laissent vaincre par l'argent. Il a bien pu venir à bout d'un disciple; comment résisteraient-ils à sa puissance?

« Et ce bruit qu'ils répandirent a duré jusqu'à ce jour. » Nouvelle preuve de la véracité des disciples : ils ne craignent pas de dire que ce mensonge a prévalu contre eux. « Or, les onze disciples s'en allèrent en Galilée. Les uns l'adorèrent, et les autres, quoique l'ayant vu, restèrent dans le doute. » A mon avis, c'est dans la Galilée qu'eut lieu la dernière apparition de Jésus, alors qu'il envoya ses disciples baptiser. Ce doute qu'ils constatent fait encore mieux ressortir leur véracité : ils ne dissimulent pas leur faiblesse subsistant jusqu'au dernier jour. Les faibles furent néanmoins raffermis par la vue du divin Maître. Que leur dit-il donc quand ils furent en sa présence? « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » Il leur parle encore un langage humain; car ils n'ont pas reçu le Saint-Esprit, qui doit leur imprimer un sublime essor. « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai confié. » Les dogmes et les préceptes sont compris dans ce commandement. Le Sauveur ne fait pas même mention des Juifs et ne rappelle en rien les choses passées; il ne reproche pas à Pierre son reniement, ni aux autres leur fuite; il leur ordonne de se répandre dans tout l'univers, et d'y porter cette doctrine qui se résume dans le baptême. Puis, comme il vient de leur imposer de si grandes obligations, il relève leur courage en ajoutant : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Voyez-vous de nouveau éclater son autorité en même temps que sa condescendance? Ce n'est pas avec eux seulement qu'il sera, c'est encore avec tous ceux qui croiront après eux. Tel est le sens de sa parole; car enfin les apôtres ne doivent pas demeurer jusqu'à la consommation des siècles : il s'adresse à tous les fidèles comme ne formant qu'un seul corps. — Ne m'opposez pas, semble-t-il leur dire, la difficulté de l'entreprise; je suis avec vous pour tout vous rendre facile.

C'est ce qu'il disait constamment aux pro-



phètes dans l'ancienne loi, à Jérémie prétextant sa jeunesse, à Moïse et à Ezéchiel hésitant devant leur mission. « Je suis avec vous, » répète-t-il maintenant comme il l'avait dit autrefois. Remarquez de nouveau, je vous prie, la différence entre les prophètes et les apôtres : ceux-là, quoique n'étant envoyés que vers une nation, ont souvent reculé ; ceux-ci ne prononcent aucune parole de ce genre, quoiqu'étant envoyés à toutes les nations du monde. Il présente à ces derniers l'image de la consommation, afin de redoubler leur zèle, en leur faisant envisager, avec les peines passagères du temps, les biens sans limites de l'éternité. — Les épreuves que vous avez à subir finiront avec la vie présente, puisque les siècles eux-mêmes auront leur fin ; mais le bonheur dont vous jouirez ne finira jamais, il doit avoir une existence immortelle, comme je vous l'ai déjà souvent dit. — C'est ainsi que le Christ les envoie, après avoir élevé leurs pensées et leurs sentiments par la perspective du dernier jour; car ce jour n'est pas moins désirable pour ceux qui vivent dans la pratique de la vertu, qu'il n'est terrible pour les pécheurs, dont il verra la condamnation. Ne nous contentons pas de craindre et de frémir; mais changeons de conduite pendant qu'il en est temps encore, sortons de nos iniquités. Si nous le voulons bien, nous le pouvons. Beaucoup ont ainsi changé avant le règne de la grâce, à plus forte raison le pouvons-nous après.

3. Que nous est-il ordonné de si pénible? De diviser les montagnes? de voler dans les airs? de marcher à travers la mer Tyrrhénienne? Rien de pareil; mais un genre de vie tellement facile, qu'il ne réclame aucun secours étranger et qu'il suffit des dispositions intérieures. Quels secours ou quels instruments eurent les apôtres pour accomplir de si grandes choses? Avaient-ils plus d'une tunique et ne marchaient-ils pas nu-pieds quand ils triomphèrent de tout? Quoi de difficile dans les préceptes du Christ? Il vous prescrit de n'avoir pas d'ennemi, de ne haïr personne, de ne pas dire du mal du prochain. Mais l'opposé de ces choses est justement ce qu'il y a de plus difficile. — Il a dit aussi, m'objectet-on : Dépouillez-vous de vos biens. — Et c'est là ce qu'il y a de si pénible? Au fond, il ne l'a pas même prescrit, il n'a fait que le conseiller. Supposez même que ce fût un précepte, quoi de lourd à être débarrassé d'une charge accablante et d'inutiles soucis? O folie des richesses! Elles ont tout imprégné, tout transformé en elles-mêmes; et voilà pourquoi tout est bouleversé dans la vie. C'est d'après cette base qu'on juge un homme heureux ou malheureux. Tous les discours reviennent à cela. On demande sans cesse : Comment un tel s'est-il enrichi? Comment un tel est-il devenu pauvre? Qu'on songe à la milice, au mariage, à l'art, à un état quelconque, on n'en viendra pas à l'exécution avant de s'être persuadé qu'on fera là une grande et rapide fortune. Et nous, n'examinerons-nous pas dans nos réunions quel moyen nous devons prendre pour nous délivrer de cette maladie? Ne rougissons-nous pas au souvenir des œuvres de nos pères, de ces trois mille, de ces cinq mille qui avaient tout en commun?

De quelle utilité nous est la vie présente si nous n'en usons pas pour acheter la vie future? Jusques à quand serez-vous les esclaves de Mammon, que vous devriez faire votre esclave? Parlons plus clairement : jusques à quand serez-vous les esclaves des richesses, n'aurez-vous aucun amour pour la liberté, resterez-vous engagés dans les trafics de l'avarice? Si les hommes vous tenaient sous le joug, vous mettriez tout en œuvre pour seconder celui qui vous promettrait de vous affranchir; mais, enchaînés que vous êtes par la cupidité, vous ne songez pas même aux moyens de briser cette dure chaîne. Or, ce premier esclavage n'offre rien de pénible en comparaison du second. Rappelez-vous à quel prix le Christ nous a rachetés : il a répandu son sang, il s'est donné lui-même. Et vous, après tout cela, vous êtes retombés, et, ce qu'il y a de plus lamentable, vous êtes heureux dans votre esclavage, vous vous réjouissez de votre déshonneur, vous aimez ce que vous auriez dû fuir par-dessus tout. Comme il ne faut pas cependant se contenter de déplorer et de blâmer, comme nous devons nous corriger, voyons comment il s'est fait que nous aimions une aussi funeste maladie. D'où vient donc, d'où vient cet amour étrange?

— C'est que nous y trouvons, me répondrez-vous, notre gloire et notre sécurité. — Quelle est cette sécurité, je vous le demande? — Celle qui met à l'abri de la faim et de la nudité, des injures et des mépris. — Si je vous promets donc une pareille sécurité, vous étoufferez en vous le désir des richesses? Du moment où c'est là le motif qui vous les fait désirer en effet, si vous pouvez avoir la sécurité sans les richesses, de quelle utilité vous seront-elles désormais? — Comment celui qui ne les possède pas aurait-il cet avantage? — Comment ne l'aurait-il pas?

Difficultés que l'on éprouve à conserver son or.

Pour moi, j'opine tout autrement du riche; car il a besoin de flatter beaucoup de gens, les gouvernants et les sujets, il dépend d'un grand nombre d'hommes, il subit un esclavage honteux; il vit dans des craintes incessantes, il redoute l'œil des envieux, la langue des calomniateurs, la cupidité des autres avares. Rien de semblable dans la pauvreté, c'est tout le contraire. La pauvreté est un asile tranquille et sûr, un port sans orages, la palestre et le gymnase de la philosophie, une imitation de la vie des anges. Ecoutez-le, vous tous qui êtes pauvres, ou mieux, vous tous qui désirez vous enrichir. Ce n'est pas d'être pauvre, c'est de ne vouloir pas l'être qui est un mal. Ne voyez pas le danger dans la pauvreté, voyez-le plutôt dans la richesse. La crainte dont la première est l'objet ne vient pas de la nature même de la chose, elle vient du faux jugement qui nous est dicté par la mollesse. Je rougirais vraiment de n'avoir plus rien à vous dire de la pauvreté, si ce n'est qu'elle n'est pas un mal; car, si vous y joignez la philosophie, elle sera pour vous la source de biens sans nombre. Supposez qu'on vînt vous offrir d'une part la puissance, le gouvernement d'un Etat, l'opulence, les délices, et de l'autre la pauvreté; vous laissant libre de choisir, vous n'hésiteriez pas un instant à vous emparer de cette dernière si vous en compreniez la beauté.

Avantages de la pauvreté.

4. Je n'ignore certes pas que plusieurs riront de mes paroles; mais cela ne saurait me troubler. Ecoutez-moi seulement, et vous serez bientôt de mon avis. La pauvreté m'apparaît telle qu'une jeune vierge parfaitement belle, pleine de grâce et de candeur; et l'avarice comme une femme d'une laideur repoussante, une Scylla, une hydre, un de ces monstres hideux inventés par les mythologues. Ne me parlez pas des calomniateurs de la pauvreté, parlez-moi plutôt des hommes qu'elle a rendus illustres. Formé par ses leçons, Elie prit son essor vers un plus heureux séjour; elle a fait la gloire d'Elisée. Nous lui devons Jean et tous les apôtres : la richesse entraîna la condamnation d'Achab, de Jézabel, de Giézi, de Judas, de Néron, de Caïphe. Mais, si vous le voulez, ne considérons pas uniquement les héros de la pauvreté; arrêtons-nous à contempler aussi la beauté de cette jeune vierge. Son œil d'abord est pur et limpide, bien loin d'être obscurci comme celui de l'avarice, qui tantôt est troublé par la colère, tantôt altéré par la volupté, tantôt noyé par l'intempérance. L'œil de la pauvreté est doux, serein, bienveillant pour tous, respirant la mansuétude et la bonté, n'ayant jamais un regard de haine ou d'aversion. Où sont les richesses sont aussi les inimitiés et des querelles sans cesse renaissantes. La bouche de l'avarice est toujours prête à lancer l'injure, l'insolente provocation, la malédiction et le mensonge; tandis que celle de la pauvreté n'a que des paroles saines et pieuses, n'exprime que la reconnaissance et la générosité, le respect et la déférence. Si vous regardez maintenant à la juste proportion de ses membres, elle est incomparablement au-dessus de sa rivale. Si le plus grand nombre la fuit malgré cela, n'en soyez pas étonné; les insensés fuient bien aussi les autres vertus.

Mais le riche, m'objecterez-vous, écrase toujours le pauvre. — C'est encore l'éloge de la pauvreté que vous me faites en parlant de la sorte. Quel est l'homme heureux, je vous le demande, celui qui commet l'injustice ou celui qui la subit? Evidemment celui qui la subit, pourvu qu'il la subisse avec courage. Or, c'est l'amour de l'argent qui pousse à la commettre, et c'est la résignation dans la pauvreté qui la fait supporter. Après tout, insisterez-vous peut-être, le pauvre souffre la faim. — Et Paul aussi la souffrait. — Souvent il n'a pas d'asile pour

se délasser. — Ni le Fils de l'homme non plus n'avait où reposer sa tête. Voyez-vous jusqu'où porte l'éloge de la pauvreté, à quelle hauteur elle vous place, avec quels hommes elle vous met en rapport, quels traits de ressemblance elle vous donne avec le Seigneur! Si la possession de l'or était un bien, le Christ n'aurait pas manqué de le donner à ses disciples, lui qui leur a donné des biens ineffables. Non-seulement il ne leur donne pas l'or, mais il les détourne d'en avoir. Voilà pourquoi Pierre, loin de rougir de la pauvreté, s'en fait une gloire quand il dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne. » *Act.*, III, 6. Qui ne voudrait pouvoir prononcer une telle parole? Tous le voudraient assurément, me répondra-t-on. Donc, repoussez l'argent, repoussez l'or. — Et, si je le repousse, la puissance de Pierre me sera-t-elle donnée? — D'où vient le bonheur de Pierre, dites-moi ; est-ce d'avoir redressé le boiteux? En aucune sorte; c'est son désintéressement qui lui concilia la faveur du ciel. Plusieurs de ceux qui ont opéré de semblables prodiges sont tombés dans la géhenne, tandis que les amis de la pauvreté sont entrés dans le céleste royaume. Mais c'est Pierre lui-même qui vous donne cet enseignement, car il a dit deux choses; d'abord : « Je n'ai ni or ni argent ; » puis : « Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche. »

Quelle est celle de ces deux choses à laquelle il doit son bonheur et sa gloire, d'avoir redressé le boiteux ou méprisé les richesses? Le céleste Agonothète vous le dira. Que répond-il à ce riche qui cherchait la vie éternelle? Il ne lui dit pas : Redresse les boiteux, mais bien : « Vends ce que tu possèdes et donne-le aux indigents ; viens ensuite, suis-moi, et tu posséderas un trésor dans les cieux. » *Luc.*, XVIII, 22 ; *Marc.*, X, 21. Pierre, de son côté, ne dit pas au divin Maître : Voilà que en votre nom nous avons chassé les démons ; quoique cela fût vrai, il lui dit : « Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre ; qu'en sera-t-il de nous? » *Matth.*, XIX, 27. En réponse à cette question le Christ ne dit pas non plus : Si quelqu'un redresse un boiteux ; voici ses paroles : « Quiconque aura quitté ses maisons et ses champs pour moi et pour l'Evangile, recevra le centuple dans le siècle présent et possédera de plus la vie éternelle. » *Ibid.*, 29. Imitons cet exemple, afin que nous ne soyons pas confondus, et que nous puissions nous présenter avec confiance au tribunal du Christ; nous obtiendrons qu'il habite avec nous comme il fut avec les apôtres, pourvu que nous marchions sur leurs traces et que nous nous efforcions de pratiquer leur genre de vie. Voilà ce qui vous méritera d'être couronné et proclamé par Dieu même : il n'exige pas que vous ressuscitiez les morts ou que vous redressiez les boiteux. Ce n'est pas en ceci que vous ressemblerez à Pierre ; vous lui ressemblerez en vous dépouillant de vos biens. — Mais vous ne pouvez pas vous en dépouiller. — Vous le pouvez, certes. Du reste, je ne vous y contrains pas si vous y répugnez, je ne vous fais pas violence ; ce dont je vous conjure au moins, c'est d'en faire part aux pauvres, et de ne garder que ce qui vous est nécessaire.

En agissant ainsi, nous obtiendrons d'avoir ici-bas une vie calme et sûre, et d'entrer là-haut dans l'éternelle vie. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR

L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN

AVANT-PROPOS

Nous voici maintenant arrivés aux homélies sur l'Evangile de saint Jean, où nous allons trouver une nouvelle manière de procéder dans le raisonnement et le discours, bien que le style et la diction demeurent toujours les mêmes, et qu'il soit aisé d'y reconnaître l'art et le génie de Chrysostome. Dans les autres commentaires des Livres saints et surtout dans les homélies sur saint Matthieu, après avoir exposé le sens de chaque verset, l'orateur accompagne souvent cette explication d'une exhortation morale; vers la fin des homélies en particulier, il se livre à tout son zèle, attaquant les vices du peuple et des grands, formant ses auditeurs et les stimulant à la pratique de toutes les vertus. C'est autre chose ici : Il ne suit pas avec la même régularité la marche du texte, il explique de préférence les versets dont les hérétiques abusaient contre les catholiques, il fournit des armes à ces derniers, il les met en état de combattre, les corrobore et les prémunit contre les sophismes des premiers. Les efforts qu'il déployait pour corriger les mœurs, il les déploiera désormais pour éclairer et raffermir les croyances. Cela ne s'applique pas absolument à toutes les homélies, mais uniquement à celles où sont expliqués les passages qui servent à prouver l'égalité parfaite et la consubstantialité du Père et du Fils, ou bien ceux que les hérétiques prétendaient faire servir à renverser ce dogme. Lorsqu'il n'est plus question de la divinité du Fils, Chrysostome se borne le plus souvent à une rapide explication de la lettre; il est sobre d'applications morales dans le corps du discours, et l'exhortation même par laquelle il le termine est d'une grande brièveté. Aussi les homélies sur saint Jean sont-elles loin d'avoir l'étendue de celles sur saint Matthieu.

Nous avons plusieurs questions préalables à résoudre : Quels sont les hérétiques dont Chrysostome repousse les attaques dans cette nouvelle série de discours? Pourquoi ne les nomme-t-il pas? De quelle souche provenaient ces hérétiques? Par quels arguments surtout le saint docteur enseignait-il à les combattre? Nous examinerons chacune de ces questions; mais auparavant disons quelques mots sur le nombre des homélies, la ville où elles ont été prononcées, le temps et l'heure.

I.

Savilius compte quatre-vingt-huit homélies sur saint Jean, et Morel seulement quatre-vingt-sept, par la raison que celui-ci regarde la première comme un simple préambule, où

n'est pas encore entamée l'explication de l'Evangile. Au fond, ce préambule ne mérite pas moins le titre d'homélie que les autres discours de la même collection ; l'orateur y parle au peuple, l'exhorte à la vertu, le détourne du vice, fait en un mot œuvre de prédicateur. C'est donc à bon droit que Savilius l'intitule première homélie, et nous suivons son exemple.

Est-ce dans la ville d'Antioche ou dans celle de Constantinople que Chrysostome a donné cette suite de discours? Rien dans ces discours mêmes n'a pu nous fournir une indication à cet égard. S'il était possible de former une conjecture, ce serait d'après les attaques incessantes dirigées contre les Anoméens; mais ces attaques se retrouvent dans les discours de Constantinople aussi bien que dans ceux d'Antioche, et ces deux villes renfermaient un grand nombre d'hérétiques, ennemis de la consubstantialité du Fils, qui disputaient souvent sur la religion avec les catholiques de la dernière classe. Il n'y a donc rien là qui puisse nous autoriser à formuler une opinion. Nous apprenons seulement par une phrase de la septième homélie sur la première Epître aux Corinthiens, que les homélies sur saint Jean avaient précédé les homélies sur l'Epître aux Corinthiens. Or, comme celles-ci sont de l'époque d'Antioche, ce qui sera démontré plus tard, il en résulte que celles-là le sont aussi.

II.

Quant à l'année même, il est à peu près impossible de la déterminer. Dans la dissertation qui précède les homélies sur saint Matthieu, nous avons dit que Chrysostome ne saurait les avoir adressées au peuple durant les trois premières années qu'il consacra, n'étant encore que prêtre, au ministère de la prédication ; car nous avons tant de discours, et des discours si considérables, à placer dans cette courte période (386-388), qu'il serait contraire au bon sens d'en admettre un plus grand nombre. Par conséquent, si nous avons dû rejeter à une époque postérieure les homélies sur saint Matthieu, à plus forte raison devons-nous en faire de même pour celles qui nous occupent, puisqu'elles viennent encore après celles-là. Il faut donc placer les unes et les autres entre les années 389 et 398, vu que Jean fut élevé sur le siége de Constantinople au commencement de cette dernière année. Allons plus loin, si c'est possible. Comme les homélies sur saint Matthieu, au nombre de quatre-vingt-dix, ont précédé celles sur saint Jean et ne peuvent avoir été prononcées qu'à partir de l'an 388, de plus, ces quatre-vingt-dix homélies, ne pouvant pas raisonnablement avoir été prononcées dans l'espace d'une seule année, et devant, selon toute apparence, occuper 389 et 390, nous avons tout droit de supposer que les homélies sur saint Jean auront ensuite duré jusqu'à l'an 394 ou 395. Il ne faut pas songer à dépasser cette limite ; car les années qui s'écoulent ensuite jusqu'à celle de la promotion de Chrysostome à l'épiscopat, sont remplies par un assez grand nombre de discours, qui viennent après ceux dont nous parlons, comme nous aurons soin de l'établir en tête de chaque série. A cette période se rapportent les homélies sur les deux Epîtres aux Corinthiens, qui ne s'élèvent pas à moins de soixante-quatorze et qui sont fort étendues; là doivent encore trouver place les homélies, également très-nombreuses, sur les autres Epîtres de saint Paul.

Voilà donc ce qui nous a paru le plus probable et même le plus rationnel touchant les années où furent prononcées les quatre-vingt-huit homélies sur saint Jean. Concernant l'heure à laquelle l'instruction avait lieu, ce n'est pas sans étonnement qu'on lit dans l'homélie XXXI : « Si la Samaritaine sollicite avec tant de zèle un utile enseignement, et demeure ainsi dans la compagnie du Christ, bien qu'elle ne le connaisse pas, de quelle excuse serons-nous dignes, nous qui le connaissons, qui ne sommes pas ici près d'un puits solitaire, dans

le désert, au milieu du jour, sous les rayons brûlants du soleil, mais qui jouissons de la fraîcheur de l'aurore et de l'ombre de ce toit, sans montrer néanmoins la patience et le zèle que réclame la parole de Dieu? » C'est donc à l'aurore, à la première heure du jour, que ces discours étaient prononcés, par une particularité tout à fait exceptionnelle. Et ce n'est pas la seule qu'on y peut observer. En général, ils sont plus courts et plus dogmatiques que les autres. Le but principal de l'orateur, comme nous l'avons déjà dit, est de mettre les fidèles en état de repousser les assauts des hérétiques qui abusaient de l'Evangile de saint Jean. La première homélie n'est qu'un préambule, nous l'avons également dit ; la deuxième prend à partie les chefs de l'école philosophique de la Grèce ; Chrysostome manifeste clairement son dessein dans la troisième. C'est là qu'il aborde enfin son sujet. Il s'anime lui-même, il anime ses auditeurs et les arme pour soutenir la lutte contre les ennemis de la foi.

Mais pourquoi les réunit-il à l'aurore, leur parle-t-il si peu de temps et ne touche-t-il plus à la morale avec cette ampleur et cette abondance qu'on voit partout ailleurs. Je soupçonne pour ma part que c'est pour ne pas interrompre le cours de ses autres homélies, auxquelles assistaient les catholiques de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Ces instructions matinales et en quelque sorte de surérogation étaient pour un auditoire choisi, qui se distinguait par sa ferveur et son instruction, d'où les femmes n'étaient pas exclues : là, sous la discipline de Chrysostome, se formait une vaillante milice, qui pouvait ensuite chaque jour réfuter les sophismes et dissiper les ténèbres de l'erreur. Par l'admirable fécondité de sa parole, à laquelle on ne saurait probablement rien comparer dans les siècles écoulés, le saint docteur remplissait un double office : d'abord, il poursuivait toujours ses grandes instructions, où se trouvaient indistinctement tous les fidèles ; puis, il donnait un enseignement spécial que les intelligences cultivées ou particulièrement studieuses pouvaient seules écouter avec fruit. Or, je le répète, il se trouvait là des femmes dignes d'un tel enseignement, sachant profiter de ces hautes leçons. Nous le voyons par les discours mêmes, puisque la parole leur est quelquefois directement adressée.

III.

Il n'est pas difficile de découvrir quels étaient les hérétiques qui ne cessaient alors, dans toutes les relations de la vie privée, d'attaquer la divinité du Christ et la foi des orthodoxes. Ces hérétiques ne sont autres que les *Anoméens*. Chrysostome les combattit sans relâche durant tout le cours de son apostolat, comme prêtre et comme évêque. On le voit aux prises avec eux dès la première année, dans ces douze magnifiques discours dont le titre même indique clairement le but, et qui figurent dans le tome II de cette édition. Il est à remarquer que le nouveau prêtre d'Antioche n'engagea pas le combat au commencement de cette première année, quoique ce fût une résolution déjà prise dans sa pensée. Il voyait beaucoup d'Anoméens assister à ses discours et l'écouter avec plaisir ; c'était donc pour ne pas chasser la proie, comme il s'exprimait lui-même, qu'il s'abstint d'abord de les combattre. Bientôt après ce fut à leur propre instigation qu'il descendit dans l'arène : ils lui portèrent un défi qu'il releva, mais plutôt pour guérir que pour vaincre. La haine de l'erreur n'est ici que l'amour des âmes. A cette époque, d'ailleurs, sous Valentinien II et Théodose, il est probable que les Anoméens eux-mêmes étaient loin d'avoir les prétentions et l'arrogance qu'ils avaient montrées sous Constance et Valens.

La charité de Chrysostome pour les enfants rebelles de l'Eglise ne l'empêchait pas de frapper avec une grande vigueur leurs funestes opinions. Rien de plus juste et de plus néces-

saire. Les sectaires prétendaient qu'ils avaient reçu toute science, et, ce qui nous paraîtra plus étonnant, qu'ils connaissaient Dieu comme Dieu se connaît lui-même. Dès qu'ils avaient la ridicule prétention de posséder une telle science, les téméraires questions qu'ils soulevaient et qu'ils posaient à tout venant sur la nature divine, ne doivent plus nous surprendre. Si quelqu'un leur reprochait cette témérité, ils ne manquaient pas de répondre : « Vous ignorez donc ce que vous adorez ? » Ils s'en allaient redisant sans cesse que le Fils n'était pas consubstantiel avec le Père, qu'il était une créature, qu'il n'avait pas le même pouvoir de juger : que, bien loin d'égaler le Père, il ne lui ressemblait même pas. De là le nom qui leur fut donné : 'Ανόμοιοι, Anoméens, *non semblables.*

Disons maintenant quelle était l'origine de cette hérésie, et quels furent ses progrès jusqu'à l'époque de Chrysostome. Elle provenait en droite ligne de celle d'Arius, ou plutôt, ce n'était au fond que la même hérésie. Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'histoire de l'arianisme ni d'en faire l'exposition doctrinale. C'est surtout dans les écrits et la vie de saint Athanase qu'il faut l'étudier. Les divisions et les querelles souvent sanglantes qui se produisirent au sein de cette grande hérésie, forment également une histoire à part dont nous ne pouvons pas même donner ici l'analyse succincte. Disons seulement que les Ariens, vers le milieu du IVe siècle, étaient déjà partagés en deux sectes principales : les unes conservaient et poussaient même aux dernières conséquences les erreurs d'Arius ; les autres les avaient singulièrement atténuées, du moins dans les termes, et furent nommés à cause de cela Semi-ariens. Ces derniers semblaient se rapprocher tellement des catholiques, qu'on pouvait espérer les voir un jour faire la paix avec eux sur le terrain de la vérité ; mais tous, ou presque tous, furent entraînés de nouveau par l'arianisme pur, sous le nom d'Anoméens. Or, cette évolution de l'hérésie alexandrine eut pour promoteur ce trop célèbre Aétius, que ses négations audacieuses firent appeler l'Athée. La fusion n'eut pas lieu sans résistance et sans combats. Quoique d'accord sur les idées, les hérétiques n'en disputaient pas avec moins d'ardeur sur les mots. Les Anoméens prévalurent et remplirent presque tout l'Orient. Chrysostome poursuivait donc contre l'arianisme à peine déguisé la lutte si glorieusement commencée par saint Athanase, et soutenue par saint Grégoire de Nazianze et saint Basile de Césarée, pour ne parler que des plus grands noms de l'Eglise grecque.

IV.

Les Anoméens ne se distinguaient des vieux Ariens que par cette ridicule prétention de posséder toute science, de connaître Dieu comme Dieu se connaît lui-même, et par certains arguments qu'ils faisaient valoir pour défendre toujours la même erreur fondamentale. C'est dans l'Evangile selon saint Jean que les catholiques avaient puisé les plus fortes preuves en faveur de la divinité du Christ, de sa consubstantialité, de son éternité, de son égalité parfaite avec le Père. C'est avec des armes tirées du même arsenal, ou plutôt avec les mêmes armes que les hérétiques transformés renouvelaient le combat : ce sont les textes de cet Evangile qu'ils retournaient constamment contre ces mêmes vérités. Chrysostome les suit pas à pas pour relever leurs fausses interprétations, rétablir le véritable sens du texte sacré, confondre d'absurdes opinions, protéger la base même du christianisme contre les fureurs sacriléges de l'hérésie. Les homélies qui renferment ce commentaire doctrinal et polémique, ouvrent un magnifique champ d'observation pour les esprits curieux de relever la marche de l'esprit humain, quand une fois il s'est jeté hors des voies traditionnelles de la vérité. A notre époque, cette étude présentera un intérêt de plus, puisque les homélies sur saint Jean

peuvent être considérées comme une longue démonstration, mais une démonstration victorieuse et décisive de la divinité de Jésus-Christ. Avec son éloquence habituelle, l'orateur y déploie une puissance d'argumentation qu'on ne retrouve au même degré dans aucun de ses autres ouvrages. Il se montre là l'un des plus vigoureux athlètes qui jamais aient lutté contre les ennemis du christianisme. On croit l'entendre en le lisant, et sans hésiter on range ces discours contre les Anoméens parmi les œuvres capitales de Chrysostome.

V.

Tel est le sentiment formellement exprimé par Suidas. Voici comment il l'exprime : « Cet homme a beaucoup écrit ; parmi ses principaux ouvrages, il faut distinguer son traité sur le Sacerdoce, si sublime par la pensée, si gracieux et si beau par la forme. On peut mettre au même niveau ses commentaires sur les Psaumes, sur l'Evangile de saint Jean et sur celui de saint Matthieu. » Il est probable que Suidas donne avec son opinion celle de ses contemporains. Plusieurs critiques de notre siècle et du siècle précédent ne partagent pas cette opinion, parce qu'ils ne retrouvent pas ici l'abondance d'expressions et d'images qu'ils admirent volontiers dans le plus éloquent des Pères grecs. Du reste, on peut l'avouer, ce n'est pas à ces homélies qu'on pourrait appliquer cette remarque du même Suidas : « Sa parole coulait à flots plus pressés que les cataractes du Nil. Nul orateur n'étala jamais une pareille richesse d'élocution, de telles ressources de génie. Seul il a mérité, sans ombre aucune, un nom d'or, un nom divin. » Il est ici plus bref et plus concis que de coutume ; le but même qu'il se proposait explique cette nouvelle marche oratoire.

D'autres autorités mentionnent avec les mêmes éloges ce commentaire sur l'Evangile de saint Jean : le concile de Chalcédoine, Théodoret, Ephrem d'Antioche cité par Photius. Inutile de rapporter les témoignages qu'il a reçus dans toute la suite des siècles.

Nous n'avons plus à résoudre qu'une question. On se demande pourquoi, dans la cinquante-deuxième homélie, où commence l'explication du huitième chapitre de l'Evangile, le saint docteur laisse de côté l'histoire de la femme adultère, et passe immédiatement au douzième verset : « Je suis la lumière du monde. » Il est certain que cette histoire était autrefois omise dans plusieurs exemplaires du Nouveau Testament, comme l'ont remarqué plusieurs critiques, et nommément Sixte de Sienne dans sa Bibliothèque, livre VI. Il est donc possible qu'elle fît défaut dans l'exemplaire dont se servait Chrysostome. On pourrait encore penser qu'il ne jugea pas à propos de l'exposer devant un peuple où l'adultère n'était que trop commun, comme nous le voyons par ses discours mêmes. Ce que je crois pouvoir affirmer, c'est que nulle part il ne mentionne ce trait ; je ne sache pas même qu'il y fasse une seule fois allusion. Plusieurs en ont témérairement conclu que l'histoire de la femme adultère était une interpolation ; mais cette opinion est repoussée par le sentiment commun et par la tradition générale. Elle fut de tout temps admise dans toutes les Eglises d'Occident, dans l'Afrique, dans l'Eglise d'Alexandrie, qui occupait le second rang parmi toutes celles du monde chrétien, dans la Grèce tout entière, si nous en exceptons quelques rares localités, et par tous les savants d'une certaine valeur qui ont traité des livres canoniques.

HOMÉLIE I.

1. Les amateurs des jeux du cirque, quand ils apprennent qu'un athlète déjà couronné se présente pour combattre, s'empressent de se réunir, désireux de voir son adresse et sa vigueur dans les combats : le théâtre regorge de spectateurs dont les yeux et l'intelligence se concentrent sur un même point, ne voulant pas que le plus léger incident échappe à leur attention. Qu'un musicien renommé vienne dans une ville, tous s'entassent également dans les gradins de l'amphithéâtre, laissant de côté tout ce qu'ils ont dans les mains, les choses souvent les plus nécessaires et les plus urgentes; ils écoutent avec une incroyable ardeur le chant de l'artiste et le son de l'instrument, disputant gravement sur le mérite de l'un et de l'autre. Vous savez si ces hommes sont nombreux. Ceux qui se piquent de connaître l'art oratoire ne se montrent pas moins empressés autour des sophistes. Là se trouvent aussi des théâtres et des auditeurs, des applaudissements et des murmures, un examen approfondi des discours prononcés. Or, si les hommes curieux d'éloquence, de musique ou de palestre, auditeurs ou spectateurs, souvent même auditeurs et spectateurs tout ensemble, prêtent à ces choses un tel degré d'attention, quel zèle ne devez-vous pas apporter ici, quand vous avez en votre présence, non plus un musicien, non plus un sophiste, mais bien un homme descendu du ciel qui fait entendre une voix plus éclatante que celle du tonnerre? Sa parole a rempli l'univers, elle s'en est emparée, non par la puissance matérielle de la voix, mais par la vertu de la grâce divine, dont elle était l'instrument. Chose admirable, cette parole si puissante au fond n'a rien d'âpre et de dur; elle est plus douce et plus agréable à l'oreille que la plus suave harmonie. Ajoutez qu'elle est d'une sainteté parfaite, qu'elle inspire un religieux effroi, qu'elle est pleine de mystères et prodigue de bienfaits; de telle sorte qu'en l'écoutant et la conservant avec amour, l'homme s'élève au-dessus de sa propre nature, n'a plus son séjour ici-bas, repousse du pied tous les objets temporels, participe à la grandeur des anges, fait de la terre un véritable ciel.

C'est le fils du tonnerre, le bien-aimé du Christ, la colonne de toutes les Eglises répandues dans le monde, un homme qui tient les clés des cieux, qui trempa ses lèvres au calice du Sauveur, qui fut baptisé de son baptême et reposa sur son cœur avec un si complet abandon, c'est lui maintenant qui nous convoque. Il ne vient pas nous donner une représentation, il n'a pas caché son visage sous un masque, son langage ne sera nullement celui qu'annonce cet appareil; il ne monte pas sur la scène, il n'a pas l'orchestre à ses pieds, il ne porte pas un habit doré. Il se présente avec des ornements d'un caractère à part, d'une beauté incomparable : il apparaît revêtu du Christ, ayant à ses pieds une éclatante chaussure dans la préparation de l'Evangile de paix; il porte autour des reins, et non sur la poitrine, une ceinture qui n'est pas formée d'une peau teinte de pourpre et rehaussée d'or, mais dont la vérité seule fait le tissu et l'ornement. Le voilà devant nous sans déguisement d'aucune sorte, sans artifice et sans fiction : il vient tête nue prêcher la nue vérité. Il n'est pas autre en lui-même, autre en son extérieur, son regard et sa voix, dans l'intérêt d'une cause étrangère; il n'a besoin d'aucun instrument pour l'aider dans sa prédication, ni de cithare, ni de lyre, ni de rien de pareil; il accomplit tout par sa langue seule, dont aucune musique n'égale la mélodie. Pour avant-scène, il a le ciel tout entier; pour théâtre l'univers; pour auditeurs et spectateurs, tous les anges et tous ceux parmi les hommes qui sont devenus anges ou qui désirent le devenir. Voilà les seuls qui puissent comprendre et goûter une telle harmonie, la reproduire dans leurs œuvres, en être enfin les dignes auditeurs. Les autres, comme de petits enfants qui entendent sans comprendre et continuent à s'occuper de jeux puérils et d'amusements frivoles, n'ont d'autre souci que le rire et les délices, la richesse et le pouvoir; ils vivent pour le ventre. Si parfois ils recueillent une parole, rien dans leur conduite

Saint Jean portait une ceinture mystérieuse dont la vérité faisait tout l'ornement.

Quels sont ceux qui peuvent seuls comprendre l'Evangile de saint Jean.



ne porte un cachet de grandeur ou d'élévation : les voilà pétrissant irrévocablement l'argile et la boue. Autour de cet apôtre se tiennent toutes les puissances supérieures, admirant la beauté de son âme, cette rayonnante et pure vertu qui gagna le cœur même du Christ et fit descendre la grâce céleste. Il avait fait de son âme une lyre splendide parsemée de pierreries et dont les cordes étaient d'or; il s'en exhale une symphonie puissante et divine qui répond au souffle de l'Esprit divin.

2. Prêtons donc une oreille attentive, non comme à la voix d'un pêcheur ou du fils de Zébédée, mais bien aux accords de celui qui connaît les profondeurs de Dieu, de ce même Esprit qui touche les cordes de cette lyre. Il ne nous dira rien d'humain, tout sera puisé dans les abîmes spirituels des plus ineffables mystères; les anges eux-mêmes n'avaient auparavant rien entendu de pareil. En effet, avec nous et par nous ils ont reçu de Jean de nouvelles lumières. C'est ce que nous montre clairement un autre apôtre, quand il dit : « Pour que la sagesse multiforme de Dieu soit maintenant manifestée par l'Eglise aux principautés et aux puissances. » *Ephes.*, III, 10. S'il est donc vrai que les principautés et les puissances, les chérubins et les séraphins ont appris ces choses par l'Eglise, il est évident qu'ils les ont écoutées avec la plus vive attention et le zèle le plus brûlant. Ce n'est pas un petit honneur pour nous que les anges soient nos condisciples, qu'ils apprennent avec nous ce qu'ils ignoraient, et même par nous; je ne dis pas encore de quelle manière. Sachons donc observer un profond silence, un ordre parfait, à leur exemple, non-seulement en ce jour, ni chaque fois que nous entendrons cette parole, mais encore pendant toute la vie; car il sera beau pour nous de l'écouter sans interruption et sans relâche. Si nous désirons tant savoir ce qui se passe à la cour, ce que fait l'empereur, ce qu'il dit, ce qu'il décide, quelle mesure il prend vis-à-vis de ses gouvernés, alors même que cela ne nous intéresse en aucune manière, beaucoup plus devons-nous désirer entendre ce que Dieu dit, vu surtout qu'il n'y a rien là qui ne nous touche d'une manière personnelle. Or, celui-ci nous exposera tout avec précision, parce qu'il est l'ami du Roi; mieux encore, parce que le Roi parle en lui et l'instruit de tout ce qu'il tient lui-même de son Père.

Le Christ disait : « Je vous ai donné le nom d'amis, par la raison que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai manifesté. » *Joan.*, XV, 15. Si nous apercevions soudainement quelqu'un qui, se penchant vers nous du haut de la voûte céleste, nous annoncerait qu'il va nous en révéler tous les secrets, nous accourrions tous avec empressement : ainsi devons-nous agir maintenant. En effet, c'est de là que cet homme nous parle : il n'est pas de ce monde, selon le témoignage même du Christ : « Quant à vous, vous n'êtes pas de ce monde; » *ibid.*, 19; le Paraclet, toujours présent partout, et qui connaît les choses de Dieu comme notre âme se connaît elle-même, demeure en lui et parle par sa bouche, cet Esprit de sainteté, cet Esprit de droiture, qui conduit les hommes vers le ciel, qui nous donne d'autres yeux, de telle sorte que nous puissions voir les choses futures comme si elles étaient présentes, et les choses célestes, en dépit de la chair. Présentons-nous donc à lui dans une tranquillité parfaite, et durant tout le cours de notre vie; ici, pas de lâcheté, pas de somnolence, rien de souillé; transportons-nous au ciel, d'où l'Evangéliste parle à ceux qui vivent encore sur la terre. Si nous restons ici-bas, sa parole ne nous sera d'aucune utilité; car la doctrine de Jean n'est rien pour ceux qui ne veulent pas s'éloigner des habitudes immondes, de même que les choses terrestres ne sont rien pour lui. Le tonnerre effraie nos âmes par son bruit confus, mais la voix de Jean ne trouble pas les fidèles, les délivre même du trouble et calme leurs agitations : elle frappe de terreur les démons seuls et leurs esclaves.

Voulons-nous savoir comment il les frappe ainsi, imposons un profond silence aux bruits du dehors et à ceux de l'intelligence, à ces derniers surtout. A quoi sert que la bouche se taise, quand l'âme est bouleversée par la tempête? Le calme que je veux, c'est celui de l'entendement, c'est celui de l'âme; car l'attention

de l'âme est celle dont j'ai besoin. Qu'elle ne soit donc pas envahie par l'amour des richesses ou celui des distinctions, par la tyrannie de la colère, par le tumulte des autres passions. Une âme non purifiée ne saurait comprendre la sublimité de ces enseignements, ni se faire une idée juste des profonds et redoutables mystères qui s'y trouvent renfermés, ni sentir la vertu si complétement exposée dans ces divins oracles. Si personne n'apprend sans une grande attention à jouer de la flûte ou de la cithare, comment un auditeur mollement assis et l'âme nonchalante pourrait-il écouter avec fruit ces mystiques leçons?

3. De là cet avertissement du Christ lui-même : « Ne donnez pas aux chiens les choses saintes, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux. » *Matth.*, VII, 6. Ses paroles, il les appelle des perles, bien qu'au fond elles soient incomparablement plus précieuses et que rien ne mérite davantage notre respect. La suavité de ces mêmes paroles, il la compare souvent à celle du miel, non que celle-ci l'égale en réalité, mais parce que nous n'avons pas de terme de comparaison plus sensible. Que les divines paroles surpassent de beaucoup la valeur de toutes les pierreries et la douceur d'un miel quelconque, c'est le prophète qui vous le dit, et qui vous montre ainsi cette incomparable supériorité : « Vos paroles, Seigneur, sont plus désirables que l'or et les pierres les plus précieuses, plus douces que le miel, et le miel le plus pur; » *Psalm.* XVIII, 11-12; mais pour ceux dont l'âme est saine, puisque le prophète ajoute : « Car votre serviteur les garde avec soin. » Après en avoir proclamé la suavité dans un autre passage, il dit que c'est à son palais : « Qu'elles sont douces à mon palais vos paroles! » *Psalm.* CXVIII, 103. Il en relève encore l'excellence par ce qui suit : « Elles sont plus agréables à ma bouche qu'un rayon du miel le plus pur; » ce qui prouve que son âme était parfaitement saine. Gardons-nous donc de les aborder dans un état de maladie, et ne prenons cette nourriture qu'après avoir guéri notre cœur. Voilà pourquoi ce long préambule et le délai que j'ai mis à vous les présenter; j'ai voulu que chacun se débarrassât du mal qui lui est propre, et, comme s'il était question d'entrer dans le ciel, fût exempt de toute agitation, de toute sollicitude, des angoisses de la vie, d'une passion quelconque, avant de les écouter. Il n'est pas d'autre moyen d'en tirer un véritable avantage, que cette purification préalable du cœur.

Saint Jean Chrysostome prêchait souvent.

Que personne ne vienne me dire qu'il s'écoulera trop peu de temps jusqu'à notre prochain entretien. L'espace de cinq jours n'est pas même nécessaire, il suffit d'un instant pour renouveler complétement notre vie. Que conçoit-on, je vous le demande, au-dessous d'un voleur ou d'un meurtrier? N'est-ce pas la forme la plus hideuse du crime? Vous connaissez néanmoins un voleur qui s'éleva tout à coup au faîte de la vertu, qui s'élança dans le paradis, et qui pour cela n'eut besoin ni de plusieurs jours, ni même de la moitié d'un jour; il en eut assez d'un moment. On peut donc changer d'une manière soudaine, et d'argile devenir or. Comme ni la vertu ni le vice ne sont inhérents à la nature, la transformation est aisée, aucune nécessité ne l'entrave. « Si vous le voulez et si vous m'écoutez, est-il écrit, vous vous nourrirez des biens de la terre. » *Isa.*, I, 19. La volonté suffit donc, vous le voyez, non cette volonté commune dont tout le monde se targue, mais une volonté pleine d'ardeur.

Tous, aujourd'hui, je le sais, ont la volonté d'aller au ciel; seulement ils oublient de la témoigner par les œuvres. Le marchand certes veut s'enrichir; mais il ne s'en tient pas à la pensée seule : il dispose un vaisseau, il réunit un équipage, il se pourvoit d'un pilote, il n'oublie rien pour que le navire soit parfaitement gréé, il emprunte de l'or, et le voilà voguant vers des terres lointaines, affrontant tous les dangers et subissant toutes les fatigues que connaissent bien ceux qui traversent les mers. Cette énergie de volonté nous est également nécessaire. Nous naviguons, nous aussi, non d'une terre vers une autre terre, mais de la terre vers le ciel. Disposons donc notre âme à suivre cette direction supérieure, ayons des matelots qui nous secondent avec docilité, un navire dont la



solidité nous inspire la confiance; de telle sorte que ni le malheur ne nous fasse sombrer dans le désespoir, ni la présomption ne nous égare; soyons toujours fermes et dégagés. Si nous avons pris toutes nos dispositions avec ce discernement et cette prudence, nous serons poussés par un vent favorable, nous aurons avec nous le vrai pilote qui n'est autre que le Fils de Dieu; il ne permettra pas que notre vaisseau périsse; les vents auront beau se déchaîner, il leur imposera silence, il apaisera les flots et fera succéder à la fureur de la tempête le calme et la sérénité.

4. Ainsi préparés, venez à notre prochaine réunion, si du moins vous avez le désir d'entendre quelque chose d'utile et de le garder dans le trésor de votre âme. Que personne ici ne réalise la figure du chemin, de la pierre ou des épines. Soyons tous une terre bien travaillée. Pour moi, volontiers je répandrai la bonne semence si j'ai sous les yeux un champ bien expurgé; si c'est, au contraire, une lande inculte et pierreuse, pardonnez-moi de ne pas vouloir travailler en vain. Avant de semer, nous commençons par arracher les épines : ce serait donc de la dernière folie de répandre la semence dans une terre inculte. Il ne faut pas que l'heureux auditeur d'une telle parole participe à la table de Satan. Quoi de commun entre la justice et l'iniquité? Vous êtes là l'auditeur de Jean, et, par son intermédiaire, le disciple de l'Esprit saint : puis vous iriez écouter la voix des courtisanes débitant toute sorte d'obscénités, accompagnant leurs paroles d'un jeu plus obscène encore; vous iriez voir de misérables efféminés se souffleter en leur honneur! Comment pourrez-vous entièrement vous purifier après vous être roulé dans cette fange? A quoi bon essayer de vous retracer en détail une pareille ignominie? Partout le rire, partout la dégradation, partout l'insulte, les propos outrageants et les sarcasmes, partout la dissolution, partout la ruine. Aussi je vous préviens, je vous le déclare, il faut qu'aucun de ceux qui s'asseoient à cette table sacrée, n'aille ensuite exposer son âme à ces spectacles corrupteurs. Actes et paroles, tout est là pompe satanique.

Obscénité des représentations théâtrales.

Vous tous qui êtes initiés, vous savez quels pactes contraires vous avez faits avec nous, ou plutôt avec le Christ, votre véritable initiateur; quels engagements vous avez contractés avec lui, comment vous vous êtes prononcés sur les pompes de Satan, dans quels termes vous avez renoncé au diable et à ses anges, en promettant de ne jamais vous laisser aller à de semblables entraînements? Il est bien à craindre que quelqu'un n'ait violé ces promesses, et par là ne se soit rendu indigne de participer à nos divins mystères. Dans les palais des souverains, ce ne sont pas les hommes coupables de quelque offense, vous ne l'ignorez pas, mais ceux qu'on tient pour honorables, qui sont appelés au conseil, et qui prennent rang parmi les amis du monarque. Or, c'est ici un conseiller qui nous vient du ciel, envoyé par Dieu même, pour nous entretenir sur ce qu'il nous importe le plus de savoir. Et vous, ne daignant pas vous informer de ce qu'il se propose, du message qu'il vient remplir auprès de vous, vous êtes assis prêtant l'oreille à des mimes! De quelle réprobation, ou plutôt de quelles foudres ne méritez-vous pas les coups? S'il n'est pas permis de prendre place à la table des démons, il ne l'est pas davantage d'écouter ces sataniques discours, ni de se présenter ensuite avec un habit souillé à cette table sainte qui regorge de tant de biens et que Dieu lui-même a dressée. Telle en est la puissance qu'elle nous transporte immédiatement au ciel, à la condition toutefois que nous y porterons une âme vigilante. Celui qui s'applique constamment à la parole divine ne saurait demeurer dans un état de bassesse et d'abjection; forcément il s'élève avec rapidité, il gagne les hauteurs célestes, il se met en possession des trésors infinis. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

« Au commencement était le Verbe. »

1. Si c'était Jean qui dût nous parler, et nous parler de ce qui le concerne, il eût fallu qu'il commençât par nous faire connaître sa famille, sa patrie, son éducation. Mais, comme ce n'est pas lui-même, comme c'est Dieu qui par lui s'adresse au genre humain, il semble inutile de le rechercher, ce serait un hors-d'œuvre. Je me trompe, cependant; ce n'est pas inutile, c'est même d'une absolue nécessité. Quand vous saurez quel est cet homme, d'où il vient, de quelle race il est issu, vous ne pourrez pas entendre sa voix, l'exposé complet de sa philosophie, sans comprendre alors de la manière la plus évidente que toutes ces choses ne viennent pas de lui, qu'elles émanent de la puissance divine, qui s'est fait de son âme un instrument. Quelle est donc sa patrie? Il n'a pas de patrie digne de ce nom; il est sorti d'une bourgade obscure et d'une contrée méprisée, qui ne pouvait dès lors être pour lui d'aucun avantage. Les scribes ne cachent pas leur dédain pour la Galilée lorsqu'ils disent : « Interrogez et voyez, la Galilée ne fournit pas de prophète. » *Joan.*, VII, 52. Il la méprise aussi le véritable Israélite quand il fait cette remarque : « Est-ce que de Nazareth il peut sortir quelque chose de bon? » *Joan.*, I, 46. C'est la région à laquelle il appartient, et rien de remarquable dans le lieu de sa naissance. Là son nom est tout à fait inconnu, aussi bien que sa famille; il est le fils d'un pauvre pêcheur, et tellement pauvre que les enfants exercent la même profession que le père. Or, nul de vous n'ignore qu'il n'est pas d'artisan qui veuille laisser son fils dans le métier qu'il a pratiqué lui-même, à moins qu'il n'y soit condamné par une extrême pauvreté, surtout quand ce métier est des plus humbles.

En général, rien de plus indigent, ni de plus humble, ni de plus ignorant que les pêcheurs; mais encore y a-t-il entre eux des différences. Eh bien, l'apôtre nous apparaît occupant le dernier rang dans cette obscure condition : ce n'est pas dans la mer, c'est dans un lac médiocre qu'il exerce son état. C'est donc là, pendant qu'il vit de la sorte avec son père et Jacques, son frère, dans un moment où il est occupé comme eux à réparer les filets, ce qui nous montre bien jusqu'où va leur indigence, c'est alors qu'il est appelé par le Christ. Il est aisé de voir, d'après cela même, qu'il ne pouvait avoir aucune trace d'éducation ou de lettres. Luc dit formellement dans son Evangile que c'était un homme simple et sans instruction. Comment en eût-il été autrement? Un homme tellement pauvre qu'il ne pouvait ni fréquenter la place publique ni frayer avec les personnes bien nées, qui ne devait traiter, quand par hasard il suspendait son travail pour aborder quelqu'un, qu'avec les marchands de poissons et les cuisiniers, en quoi différait-il des animaux privés de raison et de parole? comment n'en serait-il pas venu à imiter le mutisme des poissons eux-mêmes? Et cependant ce pêcheur, qui ne connaissait que son étang, ses filets et ses poissons, né dans Bethsaïde de la Galilée, dont le père était également un pauvre pêcheur, mais pauvre au suprême degré, cet homme ignorant et simple au point que sa simplicité rivalisait avec son indigence, cet homme qui n'avait reçu aucun genre d'instruction, soit avant soit après avoir vécu avec le Christ, écoutons ce qu'il va nous dire, sur quel sujet il va nous entretenir.

Saint Jean était un homme pauvre et illettré

Parlera-t-il des champs, des fleuves, du commerce des poissons? Assurément c'est ce que l'on pense entendre d'un pêcheur. Vous n'avez pas à le craindre; nous n'entendrons rien de pareil; mais bien des choses célestes, des choses que personne n'avait dites avant lui. Il nous apportera des dogmes si sublimes, une morale si parfaite, une telle philosophie, qu'on verra bien qu'il a puisé dans les trésors de l'Esprit saint, qu'il parle comme s'il arrivait du ciel, ou mieux qu'il enseigne une doctrine ignorée, comme je l'ai déjà dit, des habitants de la patrie céleste. Est-ce là le langage d'un pêcheur, je vous le demande, ou bien d'un rhéteur, d'un sophiste ou d'un philosophe, d'un disciple, enfin, des écoles étrangères? Nullement. Il n'appartient

pas à l'intelligence humaine de raisonner ainsi touchant cette nature immortelle et bienheureuse, touchant les puissances qui s'en rapprochent le plus, la vie qui n'aura pas de fin, la nature des corps mortels et qui seront ensuite affranchis de la mort, les châtiments qui nous menacent, le tribunal à venir, le compte que nous aurons à rendre de nos œuvres, de nos paroles et de nos pensées; de savoir ce qu'est l'homme dans la réalité, ce qu'il n'est pas et paraît être, ce que sont le vice et la vertu.

Les philosophes n'étaient que de véritables enfants.

2. Quelques-unes de ces choses, les Platon et les Pythagore les ont entrevues; car il ne faut pas ici rappeler les autres philosophes, qui tous ont professé là-dessus des opinions souverainement ridicules. Du reste, je viens de nommer ceux qu'on tient pour les plus admirables, pour les coryphées de ces fameuses écoles. Ils ont posé certains principes sur les mœurs et les lois dans les traités qu'ils ont écrits; mais ils sont tombés partout dans des puérilités tout autrement déplorables que celles de l'enfance, qui feraient rire si elles ne faisaient pas rougir. Ils ont professé la communauté des femmes, bouleversant la vie humaine et détruisant l'honneur du mariage; ils ont établi bien d'autres choses également dignes de risée; et c'est à cela qu'ils ont consacré toute leur existence. Ce qui surpasse néanmoins toutes leurs honteuses folies, c'est leur doctrine au sujet de l'âme, puisqu'ils prétendent que les âmes humaines deviennent après la mort mouches ou moucherons, insectes de tout genre. Or, ils déclarent que Dieu lui-même est une âme. D'autres enseignements qu'ils donnent ne sont pas moins dégradants que ceux-là. Ce n'est pas le seul reproche à leur faire; l'incroyable débordement de leurs discours n'est pas moins blâmable. L'Euripe offre moins d'inconstance et d'agitation dans ses flots qu'ils n'en montrent dans leurs paroles, tant il y a d'incertitude et d'obscurité dans leurs pensées.

Il n'en est pas ainsi de ce pêcheur; il parle toujours avec une complète assurance, et comme il est debout sur la pierre, il n'est jamais ébranlé. Il a été jugé digne de pénétrer dans le sanctuaire, il a vu le Seigneur de l'univers, qui parle par sa bouche; et rien d'humain ne l'a effleuré. Les anciens philosophes ressemblent à des hommes qui n'ont jamais vu le palais du monarque, pas même en rêve, et dont la vie s'écoule à converser avec leurs semblables dans l'agora : réduits à leurs propres conjectures sur les choses invisibles, ils ont donné dans les plus étranges erreurs; voulant à tout prix parler de vérités ineffables, ils se sont heurtés dans la nuit les uns contre les autres, comme s'ils étaient frappés d'aveuglement ou troublés par l'ivresse. Non contents de disputer les uns contre les autres, ils sont en perpétuelle contradiction avec eux-mêmes, et sur les mêmes points. Or, voilà devant eux cet ignorant, cet esprit inculte, cet habitant de Bethsaïde, ce fils de Zébédée. Que les Grecs rient tout à leur aise de la rudesse de ces noms, je ne baisserai pas la voix, je ne parlerai qu'avec plus de confiance; car, plus cette nation leur paraîtra barbare et s'éloignera de leurs institutions, plus les nôtres brilleront d'une gloire éclatante. Quand cet homme qui n'apprit jamais rien, quand ce barbare dira des choses que nul n'avait dites avant lui, que la terre entière ignorait, et, non-seulement les dira, mais les persuadera, qui pourra ne pas admirer la puissance dont il est le dépositaire?

En effet, cela seul constitue déjà une étonnante merveille; il faut néanmoins y voir un prodige plus grand encore, c'est que de telles paroles sont divinement inspirées, puisqu'elles ont eu la force de convaincre les auditeurs dans tous les temps et chez tous les peuples. Ce barbare s'est emparé de l'univers entier en écrivant son évangile; par sa présence corporelle, il occupait la moitié de l'Asie, cette partie du monde où les philosophes grecs avaient anciennement établi leurs écoles : il n'en était que plus redoutable aux démons, par cette hardiesse à venir enseigner au milieu des ennemis, à dissiper leurs ténèbres, à battre en brèche la citadelle de Satan. Quant à son âme, elle s'était retirée dans le séjour qui convient à celui dont telles sont les œuvres. Toutes les inventions des Grecs ont disparu, se sont évanouies; les enseignements de cet homme vont gagnant chaque jour un nouvel éclat. Depuis que ce pêcheur et les autres parlèrent au monde, les doctrines de

Pythagore et de Platon, qui semblaient avoir antérieurement prévalu, sont réduites au silence et ne sont pas même connues de nom par la masse des hommes.

Platon cependant fut appelé dans les palais des rois, selon qu'on le rapporte, il eut de nombreux amis, il traversa les mers pour se rendre dans la Sicile. Pythagore, de son côté, brilla dans la grande Grèce, s'entourant de prestiges sans nombre; il s'entretenait avec les bœufs, comme on le rapporte encore de lui, ce qui ne pouvait être qu'un prestige de plus. Un homme qui parlait ainsi avec les brutes ne pouvait évidemment être d'aucune utilité pour le genre humain; le mal qu'il a fait semblerait prouver qu'il avait cet étrange privilége. Assurément la nature humaine est plus apte aux raisonnements de la philosophie; et voilà néanmoins que ce philosophe préférait, toujours d'après la renommée, entrer dans de mystérieux rapports avec les bœufs et les aigles. Il ne rendit pas certes capables de raison des êtres à qui la nature l'a refusée, puisque cela n'est pas au pouvoir de l'homme; mais il trompait les esprits faibles par sa fantasmagorie. Il n'apprenait rien d'utile aux hommes; il leur apprenait seulement que manger des fèves ou dévorer la tête de ses parents, c'est la même chose; il persuadait à ses disciples que l'âme de leur maître devenait tantôt un fruit, tantôt une jeune fille, tantôt un poisson. N'était-il pas juste que tout cela vînt à disparaître, qu'il n'en restât plus de trace ici-bas? Rien de plus juste, et le bon sens l'exigeait ainsi.

Or, il n'en est pas de même de ce qu'enseigna cet esprit inculte et sans instruction; les Syriens, les Egyptiens, les Indiens, les Perses, les Ethiopiens, toutes les autres nations de la terre ont transporté ses enseignements dans leur langue, les barbares ont été formés à la vraie philosophie.

3. Je ne me trompais donc pas quand je vous disais que l'univers était son théâtre. Ce n'est pas lui qui, laissant de côté ses semblables, consacrait follement ses soins à l'éducation des bêtes, ce qui n'était pas moins absurde qu'inutile; s'éloignant de ce travers comme de tous les autres, il n'avait à cœur qu'une chose, d'apprendre au monde entier ce qui pouvait le conduire au bonheur, et de la terre le transporter au ciel. Aussi n'enveloppait-il pas ses leçons des voiles épais du mystère, comme le faisaient ces anciens philosophes qui semblaient vouloir cacher dans les ténèbres les funestes leçons qu'ils donnaient : celles de l'apôtre sont plus éclatantes que les rayons du soleil, et c'est pour cela qu'elles ont été recueillies par tous les habitants de la terre. Jean n'imposait pas comme le faisait Pythagore, un silence de cinq ans à ceux qui voulaient les suivre; pour enseigner, il ne se plaçait pas en face de pierres insensibles; il ne disait pas non plus que tout gît dans la science fictive des nombres. Laissant de côté ces pénibles déductions, repoussant bien loin ces artifices diaboliques si funestes aux hommes, il entourait sa parole d'une telle clarté qu'elle captivait, non-seulement les hommes et les sages, mais encore les femmes et les enfants. Les temps suivants ont montré de plus en plus la vérité de sa doctrine, et le bien qu'elle fait à ceux qui l'embrassent. Elle a conquis l'univers, je le répète, et depuis que les générations l'ont entendue, la vie humaine se trouve affranchie de toutes ces fables qui la dégradaient en la tourmentant. Aussi, nous tous qui sommes imbus de cette doctrine, nous donnerions la vie plutôt que de perdre notre foi.

Il en résulte que tout démontre que notre docteur ne nous a rien transmis d'humain, que de célestes et divines leçons nous ont été données par cette âme divine elle-même. Nous n'y verrons pas un vain cliquetis de mots, des phrases sonores et brillantes, des expressions étudiées, cette beauté conventionnelle du style, toutes choses aussi dénuées de sens que d'utilité, et complétement étrangères à la vraie philosophie; vous y trouverez à la place une force invincible qui ne saurait venir que de Dieu, la force intrinsèque et sans limites de la vérité, une source intarissable de biens. La recherche est superflue dans la prédication, elle n'est digne tout au plus que des sophistes, ou plutôt, non, pas même des sophistes, mais d'enfants

sans raison. Cela est tellement vrai que, chez les Grecs eux-mêmes, le philosophe fait constamment parler son maître, qui professait un si grand mépris pour leur art, et qui disait à ses juges qu'ils entendraient de sa bouche des paroles simples, telles qu'elles se présenteraient à son esprit, et non des phrases élégantes, des expressions étudiées et choisies. Il ne serait nullement convenable, ô hommes, disait-il, qu'ayant à me défendre devant vous, je me servisse à mon âge d'expressions qu'emploient seuls les jeunes précieux. — Et voyez combien c'est là une chose ridicule. Ce que son maître repoussait, selon son propre témoignage, comme un sujet de honte, pour un philosophe surtout, comme une marque de jeunesse, lui-même en fait l'objet de sa plus vive attention. Ces hommes donnaient tout à l'éclat extérieur; c'est même là ce qu'il y a d'uniquement admirable dans leur Platon. De même que, si vous ouvriez des tombeaux blanchis au dehors, vous les trouveriez pleins d'une pourriture infecte et d'ossements rongés; de même, si vous dépouillez la doctrine du philosophe de ses ornements extérieurs, vous y rencontrerez des choses abominables, notamment lorsqu'il raisonne sur l'âme, à laquelle il rend des honneurs qui vont jusqu'au blasphème.

Voilà bien le piége de Satan, de ne garder en rien la juste mesure, de se laisser entraîner par l'erreur d'un extrême à l'autre, jouet d'une

Réfutation de la métempsycose.

perpétuelle exagération. Tantôt il déclare que l'âme est formée de la substance même de Dieu; tantôt après l'avoir exaltée au delà de toutes les bornes, jusqu'à l'impiété, il tombe dans un excès contraire, il la flétrit au point de l'introduire dans les ânes et les pourceaux, dans les animaux les plus méprisables. C'en est assez toutefois, peut-être même sommes-nous allés trop loin. Si les philosophes avaient quelque chose d'utile à nous apprendre, il faudrait encore insister; mais, dès qu'il ne s'agit que de mettre à jour ce qu'il y a chez eux de honteux ou de ridicule, ce que nous avons dit est plus que suffisant. Oublions donc leurs misérables inventions; appliquons-nous plutôt aux vérités qui nous sont venues du ciel par la langue de ce pécheur, et qui ne tiennent en rien de la faiblesse humaine. Allons, citons enfin le texte même, attachons-nous à l'étudier avec le plus grand soin, comme je vous y engageais dès le commencement, et comme je vous y engage encore en ce moment. Quel est le début de l'Evangéliste? « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. » Quelle fermeté de langage, quelle autorité dans ces paroles! Pas d'hésitation, pas d'incertitude; c'est l'affirmation dans toute sa sécurité. Ainsi doit parler un maître, il ne faut pas qu'il chancelle dans ce qu'il dit. Quand on enseigne, si l'on a besoin de s'étayer sur un autre pour corroborer son enseignement, ce n'est plus le rang de maître, c'est celui de disciple qu'on doit occuper. On me dira peut-être : Pourquoi, laissant de côté la première cause, se met-il à parler tout à coup de la seconde? — Je réponds que nous n'admettons ici ni premier ni second, par la raison que la divinité est supérieure à l'ordre des nombres et des temps. Ces idées une fois éliminées, nous professons que le Père n'a pas de principe, et que le Fils provient du Père.

4. Très-bien, me direz-vous; mais reste à dire pourquoi, sans parler du Père, il traite du Fils. — C'est que le premier était déjà connu de tous, sinon comme Père, du moins comme Dieu; tandis que le Fils unique était encore ignoré. C'est pour cela que l'Evangéliste se hâte de dissiper sur ce point les ténèbres de l'ignorance. Dans son discours il n'a pas du reste gardé le silence sur le Père. Et voyez sa prudence toute céleste : il sait que les hommes ont toujours adoré l'éternel principe de toute chose, qu'ils ont reconnu l'existence de Dieu. De là le début de son Evangile; c'est en avançant qu'il proclame cette existence. Il ne scinde pas la divinité comme le faisait Platon, en disant que l'un est l'entendement, et l'autre l'âme; car cela ne convient nullement à cette immortelle et suprême nature. Elle n'a rien de commun avec nous, elle est loin de ressembler aux choses créées, j'entends par sa substance et non par son action. C'est pour cela que Jean l'appelle Verbe. Comme il va déclarer dans un

instant que le Verbe est le Fils unique de Dieu, il éloigne du premier coup et par cette appellation même l'idée d'une génération matérielle. En effet, c'est déclarer d'avance que le Fils, tout en venant réellement du Père, est né d'une manière impassible et supérieure. J'avais donc raison d'affirmer qu'en parlant du Fils, il n'a pas gardé le silence sur le Père.

Si tout cela néanmoins ne produit pas une complète évidence, n'en soyez pas étonné ; il s'agit ici de Dieu, dont nous ne pouvons atteindre la grandeur ni par la parole ni par la pensée. Aussi n'emploie-t-il pas le mot substance, nul ne pouvant exprimer ce qu'est la substance divine ; c'est par les œuvres seulement qu'il nous montre Dieu. Nous voyons qu'il désigne bientôt le Verbe sous le nom de lumière, et la lumière elle-même sous le nom de vie. Ce n'est pas l'unique raison pour laquelle il le désigne ainsi. C'est la première sans doute ; et la seconde est que le Verbe nous parlera lui-même de ce qui concerne le Père : « Tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai annoncé. » *Joan.*, XV, 15. Si Jean appelle le Verbe lumière et vie, c'est que le Verbe nous a donné la lumière de la vraie science, et par là même la vie. Au résumé, ce n'est pas un nom seul, ni deux, ni trois, ni un nombre quelconque qui peuvent nous éclairer sur Dieu ; il serait à désirer même qu'en les accumulant nous fussions capables de nous former une idée vague de la divinité. L'Evangéliste ne se contente pas d'appeler Verbe le Fils de Dieu ; en ajoutant l'article à ce nom, il le distingue de tous les autres. Je ne me trompais donc pas quand je disais qu'il vient du ciel pour nous parler. Remarquez à quel degré d'élévation il entraîne dès l'abord l'âme et l'intelligence des auditeurs. Après l'avoir placée bien au-dessus des choses qui tombent sous les sens, de la terre, de la mer et du ciel, il la transporte par delà les chérubins et les séraphins, les trônes, les principautés et les puissances, toutes les créatures en un mot.

Mais quoi ! après qu'il nous a ravis si haut, pouvait-il nous abandonner dans cet isolement sublime ? Assurément non. C'est comme si vous preniez un homme debout sur le rivage de la mer et regardant autour de lui les villes, les golfes, les ports, et, le conduisant tout à coup au milieu de la mer, lui donnant un horizon sans bornes, déroulicz à ses yeux un spectacle qu'il ne saurait embrasser, au lieu de celui qu'il mesurait naguère du regard : ainsi l'Evangéliste, quand il nous a fait prendre l'essor par delà toutes les créatures, quand il nous a comme transplantés dans un séjour qui n'est plus soumis à la marche du temps, nous laisserait cette vue supérieure de l'âme, qui ne saurait néanmoins embrasser les horizons de là-haut, par la raison qu'ils sont sans limites. En remontant à ce principe dont il est parlé, l'entendement se demande ce qu'est ce principe ; puis, n'entendant que ce mot, « il était, » ne trouvant où reposer sa pensée dans ses recherches ultérieures, fatigué de ce vol dans l'infini, sans point d'appui possible, il revient à ce monde inférieur. « Au commencement était, » c'est dire qu'une chose a toujours été, qu'elle est éternelle. Reconnaissez-vous la vraie philosophie, les divins enseignements ? Comme ils diffèrent de ceux des Grecs, qui, soumettant tout à l'empire du temps, ont des dieux plus âgés et des dieux plus jeunes ? Rien de semblable parmi nous. Et dans le fait, si le Verbe est Dieu, comme il l'est sans nul doute, rien n'existe avant lui ; s'il est le créateur de toute chose, il est antérieur à tout ; s'il en est le Seigneur et le Maître, tout est au-dessous de lui, et les créations et les âges.

En quoi consiste la vraie philosophie.

J'eusse voulu livrer encore un autre combat ; mais peut-être que votre attention est fatiguée. Aussi vous donnerai-je simplement quelques avis qui vous serviront pour l'intelligence des paroles que vous entendrez et même de celles que vous avez entendues ; puis je mettrai fin à ce discours. Quels sont ces avis ? Je sais que beaucoup supportent avec peine un long entretien. C'est ce qui arrive quand l'âme est accablée par les soucis et les sollicitudes du siècle. Notre œil corporel, s'il est pur et limpide, est doué d'une grande pénétration et distingue sans effort les plus petits objets ; tandis que, lorsqu'il est obscurci par une humeur qui découle de la tête, ou voilé par les grossières va-

peurs que le reste du corps exhale, il ne voit plus distinctement les choses même les plus grandes : il en est de même par rapport à l'âme. En effet, quand elle n'est pas souillée, quand aucune passion ne la trouble, elle voit distinctement tout ce qu'il lui importe de voir ; mais, lorsqu'elle est bouleversée par les passions et comme dépouillée de sa vertu, elle ne saurait atteindre aisément un certain degré d'élévation, elle succombe bientôt à la fatigue, elle se laisse gagner par la torpeur et le sommeil, elle perd de vue ce qui touche à la direction morale de la vie, ou du moins elle ne s'y porte plus avec beaucoup de zèle.

5. De peur que vous ne tombiez dans cet état, — et je ne me lasserai pas de vous adresser une telle exhortation, — fortifiez de plus en plus votre entendement, et vous n'aurez pas à recevoir la leçon que Paul faisait à ceux des Hébreux qui s'étaient convertis à l'Evangile. C'était un grand discours, un discours difficile à comprendre, qu'il leur adressait, déclarait-il, non qu'il fût tel de sa nature, mais bien parce que « vous êtes devenus faibles pour l'audition de la parole. » *Hebr.*, v, 11. L'homme dénué de toute énergie se laisse troubler par une courte allocution comme par un long discours ; les choses claires et faciles, il les tient pour impossibles à saisir. Que personne ici ne soit dans de pareilles dispositions ; que chacun éloigne toutes les sollicitudes temporelles, pour écouter avec fruit ces divins enseignements. Un auditeur dont l'âme est absorbée par l'amour des richesses, ne saurait évidemment éprouver un vif désir de s'instruire ; une âme ne peut pas suffire à deux sentiments opposés, l'un détruira l'autre, le déchirement produit la faiblesse, et la cupidité qui prévaut finit par emporter l'âme tout entière. C'est ce que vous éprouvez à l'égard des enfants. N'en avez-vous qu'un, vous l'aimez outre mesure. En avez-vous plusieurs, votre amour partagé n'a plus pour chacun la même force. Or, s'il en est ainsi dans un sentiment aussi fort, aussi tyrannique, et qui ne porte pas sur des objets de différents genres, que dirons-nous d'une affection qui dépend après tout de l'habitude et de la volonté, dont les objets sont en opposition l'un avec l'autre? Quoi de plus opposé que l'amour des biens temporels et celui de la parole sainte ?

L'âme ne peut suffire à deux sentiments opposés

Nous entrons au ciel quand nous entrons ici. Je ne parle pas du lieu même, je parle des dispositions du cœur; car un homme vivant encore sur la terre peut habiter déjà dans le ciel, s'en représenter les biens, en entendre même le langage. Que personne donc n'introduise au ciel les choses de la terre; que personne n'apporte ici les soucis de la famille. Il faudrait bien plutôt que les trésors puisés dans ce temple fussent rapportés dans vos maisons et jusque dans l'agora ; il ne faut pas que l'église soit encombrée des fardeaux qu'on traîne dans les maisons et l'agora. Si nous venons à ce trône de la doctrine, c'est pour nous débarrasser de ces souillures du dehors; si nous devons encore perdre ce court instant de repos dans les paroles et les actions extérieures, mieux eût valu ne pas franchir le seuil sacré. Au lieu de vous préoccuper ici des affaires domestiques, méditez dans vos maisons sur les intérêts dont on vous a parlé dans l'église. Ce sont les plus précieux de tous, puisqu'ils regardent l'âme, tandis que les autres regardent le corps; bien plus, ils touchent au corps en même temps qu'à l'âme. Que ce soit donc là votre affaire capitale, tout le reste n'est qu'accidentel. La vie future et même la vie présente y sont subordonnées; les choses extérieures sont indifférentes à l'une comme à l'autre, si ce n'est qu'elles soient dirigées par la loi qui les concerne. Ici nous apprenons, non-seulement ce que nous devenons après la mort, ce que sera pour nous la vie future, mais encore ce que doit être la vie présente. Cette maison est une officine de remèdes spirituels : venons y guérir les blessures que nous avons reçues ailleurs; n'en sortons pas avec des blessures nouvelles reçues ici.

Quand nous n'écoutons pas avec attention l'Esprit saint qui nous parle, loin d'être lavés de nos péchés antérieurs, nous contractons d'autres souillures. Appliquons-nous donc, avec tout le zèle dont nous sommes capables, à l'étude de ce livre inspiré. Nous n'aurons pas beaucoup à faire dans la suite, si nous tâchons

d'en bien saisir les principes et le début; en prenant au commencement une légère fatigue, nous pourrons plus tard instruire les autres, selon la parole de Paul. L'Evangéliste dont nous parlons se distingue surtout par la sublimité de sa doctrine, il est plein d'enseignements, qu'il approfondit beaucoup plus que d'autres. N'écoutons pas comme en passant. Mes explications n'avanceront que par degrés, pour que tout vous soit plus facile à comprendre et que vous puissiez mieux les retenir. Tremblons que cette sentence ne nous soit un jour applicable : « Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas parlé, ils seraient moins coupables. » *Joan.*, XV, 22. Qu'aurons-nous de plus que ceux qui n'ont rien entendu, si, l'exhortation finie, nous n'en rapportons rien dans nos maisons, après avoir simplement admiré les expressions? Donnez-nous de semer dans une bonne terre; appelez de plus en plus nos soins. Si votre cœur est encombré d'épines, jetez-y le feu de l'Esprit; ce même feu le rendra doux et friable, s'il est dur et résistant. Si quelqu'un est entraîné dans la voie publique et foulé aux pieds par la foule des pensées étrangères, qu'il rentre dans son intérieur et qu'il ferme la porte aux voleurs du dehors. Nous verrons alors de luxuriantes moissons se dérouler devant nous. Occupons-nous ainsi de nous-mêmes, écoutons avec une vive attention les divins enseignements, et nous nous débarrasserons, sinon tout d'un coup, du moins peu à peu, des préoccupations du siècle. Captivons donc notre esprit, pour qu'on ne puisse pas nous appliquer cette parole : « Leurs oreilles sont frappées de surdité comme celles de l'aspic. » *Psalm.* LVII, 5. En quoi, je vous le demande, un auditeur inattentif diffère-t-il de l'animal privé de raison? N'est-il pas même incomparablement plus déraisonnable, celui qui n'écoute pas quand c'est Dieu en personne qui lui parle? Si le trait distinctif de l'homme est d'être agréable à Dieu, celui qui ne veut pas écouter des leçons capables d'y conduire, n'est pas autre chose qu'une brute.

Comprenez combien c'est un grand mal de se ravaler au rang des vils animaux, alors que le Christ fait effort pour nous élever à celui des anges. Etre l'esclave de son ventre, subir le joug de la cupidité, se livrer à la colère, mordre et frapper, ce n'est pas d'un homme, c'est d'une bête. Or chaque bête a son caractère particulier, déterminé par la nature; dans chacune règne une passion, pour ainsi parler : l'homme qui s'est dépouillé du principe même de sa raison et dont la vie n'est plus dirigée selon Dieu, subit le joug de toutes les passions; ce n'est plus une bête, c'est un monstre multiple et divers, et la nature elle-même l'exclut de tout pardon. Toute perversité provient du libre arbitre et de la volonté. Loin de nous cependant de supposer que l'Eglise du Christ soit ainsi sans pitié : nous avons de vous un meilleur espoir, nous ne pouvons pas ainsi nous résigner à votre perte. Mais plus cette confiance est chère à notre cœur, plus nous veillerons avec soin sur chacune de nos paroles, afin que nous parvenions tous au faîte de la vertu et que nous obtenions les biens qui nous sont promis. Puissent-ils être notre partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Toute perversité provient de notre volonté.

HOMÉLIE III.

« Au commencement était le Verbe. »

1. Il est désormais inutile de vous exhorter à venir écouter avec zèle la parole de Dieu, tant votre conduite témoigne d'empressement. Votre concours, votre attention évidente, l'émulation qui règne entre vous pour occuper l'intérieur de cette enceinte, de manière à mieux entendre notre voix, votre persistance à demeurer à la même place jusqu'à la fin de ce spectacle divin, vos applaudissements, votre tumulte même, tout en un mot témoigne de votre ferveur et de votre attention. Il serait donc superflu, je le répète, d'insister sur ce point; je ne puis pas néanmoins regarder comme hors de propos de vous engager à persévérer dans ces mêmes dispositions, à les manifester non-seulement ici, mais encore dans vos familles. Que le mari fasse

part à sa femme, et le père à son fils, de ce qu'ils auront entendu; qu'ils exigent d'eux la réciproque, qu'il y ait entre tous un perpétuel échange de biens spirituels. Qu'on ne vienne pas me dire que les enfants du moins ne doivent pas y être appliqués. — Non-seulement ils devraient y être appliqués, mais il faudrait même que telle fût leur unique occupation. Si je ne tiens pas ce langage, c'est par ménagement pour votre faiblesse. Voilà pourquoi je n'exige pas qu'on enlève les enfants à leurs études ordinaires, ni que les hommes renoncent aux affaires publiques. Ce que je vous demande, c'est que sur sept jours vous en consacriez un à notre souverain Maître.

N'est-ce pas une chose contraire à la raison que nous exigions de nos serviteurs tout leur travail et tout leur temps, tandis que nous ne réservons pas pour Dieu la moindre partie de nos loisirs? Et cependant, ce que nous faisons pour lui n'est avantageux que pour nous; il est à l'abri de tout besoin. Quand vous menez vos enfants au théâtre, il n'est plus question pour eux de leçons ni de rien de pareil; et lorsqu'il s'agit de les faire participer à des grâces spirituelles, vous appelez cela les détourner de leurs études. Comment ne provoqueriez-vous pas le divin courroux, lorsque vous avez ainsi du temps pour tout le reste, et que vous ne savez pas trouver un instant où vos enfants puissent s'occuper des choses de Dieu? Cessez, mes frères, cessez d'agir ainsi. C'est là surtout l'étude qui convient le mieux à cet âge : comme il est encore tendre, il s'imprègne aisément de ce qu'on lui dit, l'âme est alors comme une cire molle où s'imprime dans toute sa vigueur le cachet de l'enseignement. Du reste, c'est de ce premier âge que datent les inclinations de l'homme vers le vice ou la vertu. Par conséquent, si dès le principe et comme sur le seuil de la vie, vous détournez les enfants du vice et les conduisez dans le chemin de la vertu, vous améliorez leur nature même par les habitudes que vous leur faites contracter : ils ne déclineront pas volontiers vers le mal, une fois que cette habitude les entraînera vers les bonnes œuvres. Ils vous paraîtront alors plus vénérables que les vieillards, plus aptes à gérer les affaires publiques, puisqu'ils montreront dans la jeunesse une vieillesse anticipée. Il n'est pas possible, comme je l'ai déjà dit, qu'en recevant de semblables instructions, en fréquentant un si sublime apôtre, on n'emporte pas avec soi de grandes et généreuses pensées; un homme, une femme, un enfant profiteront également de cette table sainte. Si nous apprivoisons les bêtes féroces par l'empire de la parole, combien plus n'amènerons-nous pas les hommes au même résultat par cette doctrine spirituelle, alors surtout qu'il existe une si grande différence entre les remèdes, comme aussi entre ceux auxquels ils doivent être appliqués?

Manière d'instruire les enfants.

Nous n'avons pas, après tout, le même degré de férocité que les bêtes féroces elles-mêmes : chez elles c'est la nature, chez nous c'est la volonté qui la produit. Des deux côtés, d'ailleurs, l'action de la parole est loin d'être la même : là, sa force est uniquement dans l'esprit humain; ici, c'est sur la puissance et la grâce de l'Esprit saint qu'elle repose. Si quelqu'un donc est tenté de découragement, qu'il songe à ces animaux apprivoisés, et la tentation ne tardera pas à disparaître; qu'il vienne puiser constamment à la source des remèdes spirituels, qu'il entende avec assiduité les lois divines, qu'il les repasse dans son esprit quand il est rentré dans sa demeure; et de la sorte il vivra dans une ferme espérance et dans une profonde sécurité, il sentira par expérience qu'il a progressé dans le bien. Lorsque le diable verra gravée dans son âme la loi de Dieu, et son cœur devenu comme une table vivante de cette loi, il n'osera plus l'aborder. Ces lettres royales gravées, non sur un cippe d'airain, mais dans une intelligence éclairée par la divine charité, le forceront à baisser les yeux par le céleste éclat dont elles brillent, il tournera le dos et prendra soudain la fuite. Rien ne le frappe de terreur et ne dissipe les pensées qu'il fait naître comme la méditation fervente des choses divines, et le soin qu'une âme prend de remonter sans cesse à cette source. Aucun souci temporel quelque pénible qu'il puisse être, ne jettera dans le trouble une âme ainsi disposée; aucune

prospérité ne sera capable de l'enfler et de l'enorgueillir : au milieu de cette agitation et de cette tempête elle jouira d'un calme parfait.

2. Ce n'est pas la nature même des choses qui nous fait perdre la paix, c'est la faiblesse de notre âme. Si les accidents qui nous arrivent étaient la cause du trouble que nous éprouvons, tous les hommes seraient troublés de la même manière. Nous naviguons tous à travers les mêmes flots, et nul n'est à l'abri de l'orage. S'il en est qui ne ressentent pas les coups des vents et des ondes, il est évident que ces coups ne partent pas du dehors, mais bien de l'état de notre âme. Qu'elle se dispose donc à tout supporter avec patience : plus de tempêtes alors, plus de flots agités, une vie toujours sereine. En vérité, je ne sais pas comment, n'ayant l'intention de vous rien dire de pareil, je me trouve vous adresser une telle exhortation. Pardonnez-moi ce long préambule. Je crains toujours, je tremble que ce zèle dont nous sommes animés ne vienne à s'affaiblir. Plus de confiance aurait abrégé mon discours. C'en est assez pour nous rendre toutes ces choses faciles. Il est temps d'aborder notre sujet, si nous ne voulons pas que vous descendiez dans l'arène lutteurs déjà fatigués. Oui, nous avons à soutenir des luttes contre les ennemis de la vérité, contre ceux qui mettent tout en œuvre pour détruire la gloire du Fils de Dieu, ou plutôt pour se déshonorer eux-mêmes. Celle-là subsiste toujours, en effet, et n'a rien à souffrir de leurs blasphèmes ; tandis qu'en s'efforçant de jeter à bas celui qu'ils prétendent adorer, ils se couvrent le visage de honte et remplissent leur âme de tourments. Quelles sont leurs assertions en face de nos doctrines ? Ils disent que ces mots : « Au commencement était le Verbe, » n'impliquent pas absolument l'idée d'éternité, vu que la même chose à été dite du ciel et de la terre.

O l'intolérable impudence ! ô la profonde impiété ! Je te parle de Dieu, et tu viens me jeter à la face la terre et les hommes nés de la terre ! Donc, le Christ étant appelé le Fils de Dieu, et l'homme ayant également reçu ce nom, et même celui de Dieu : « Je l'ai dit, vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut, » *Psalm.* LXXXI, 6, tu vas disputer au Fils unique la gloire de la filiation, et prétendre qu'il n'a rien sous ce rapport de plus que toi ? — Non, certes, me répondra-t-on. — C'est là, néanmoins, le sens de ta conduite, si tu n'as garde de l'exprimer. — Comment ? — Parce que tu déclares que le Christ n'a reçu l'adoption que par grâce, comme tu la reçois toi-même ? car, en prétendant qu'il n'est pas fils par nature, tu prétends évidemment qu'il ne l'est que par grâce. Voyons du reste sur quels témoignages nos adversaires s'appuient : « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre. Or, la terre était invisible et sans forme. » *Genes.*, I, 1-2. « Il était un homme d'Armathaïm Sipha. » I *Reg.*, I, 1. Voilà les témoignages qu'ils jugent inébranlables. Ils le sont en effet, mais en faveur de notre doctrine ; il n'est pas de plus fragile appui pour leurs blasphèmes. Quel rapport, je vous prie, entre ce qui fut *fait* et ce qui *était*, entre l'homme et Dieu ? Pourquoi tenter ce mélange impossible, confondre des choses aussi distinctes, bouleverser ainsi toutes les notions ?

Le mot seul « était » n'indique pas isolément l'idée d'éternité ; il faut le joindre à ceux-ci : « Au commencement, le Verbe..... » En disant d'un homme qu'il est, on affirme son existence actuelle ; en l'appliquant à Dieu, on affirme son éternité : de même, en disant d'un être humain qu'il était, on désigne un temps passé, et même entièrement passé ; s'agit-il de l'Etre divin, c'est toujours de l'éternité qu'on doit l'entendre. Il suffisait donc qu'il fût question de la terre ou de l'homme, pour ne pas étendre l'affirmation au delà de ce qui convient à la créature. Ce qui est fait, après tout, n'importe sa forme ou sa substance, ne saurait l'être que dans le temps ; mais le Fils de Dieu est supérieur à tous les temps, puisqu'il en est l'auteur et le principe ; l'Apôtre dit : « C'est par lui qu'il a fait les siècles. » *Hebr.*, I, 2. Il est indubitable que l'artisan existe avant son œuvre. Comme il y a néanmoins des hommes assez dénués de sens pour méconnaître après cela les bornes qui leur sont posées, les expressions « il fit » et « un homme était, » arrêtent d'avance la pensée de l'auditeur et coupent court à toute

impudence de ce genre. Car enfin, toutes les choses créées, le ciel, la terre, sont créées dans le temps, c'est dans le temps qu'elles commencent; rien de tout cela n'est sans commencement, parce que tout a été fait. Une fois donc qu'on vous a dit qu'il a fait la terre et l'homme, tous vos efforts sont puérils, vous accumulez de vaines et stériles paroles.

Allons plus loin et faisons une supposition qui mettra cette vérité dans un plus grand jour. Cette supposition, quelle est-elle? Alors même qu'il serait dit : Au commencement était la terre, au commencement était l'homme, ce ne serait pas une raison pour nous en former une idée supérieure à celle que nous avons maintenant. Dès qu'on a prononcé les noms de terre et d'homme, toute expression, quelle qu'elle soit, devra se renfermer dans les limites de la connaissance que nous avons déjà : par contre, le mot Verbe suffit, quoiqu'on ajoute ensuite, pour qu'il ne nous soit plus permis d'en concevoir une idée qui ne soit pas digne de sa grandeur. Après ce qu'il vient de dire, l'historien sacré a beau s'exprimer ainsi : « Or, la terre était invisible et sans forme ; » *Genes.*, I, 2; comme il a déclaré que la terre a été créée, comme il en a déterminé la vraie nature, c'est en toute sécurité qu'il poursuit sa narration, sachant bien désormais qu'il n'est pas d'homme assez absurde pour supposer que la terre n'a pas de commencement, qu'elle n'a pas été créée. C'en est assez du nom même de terre et de l'affirmation mise en avant pour que l'esprit le plus grossier reste convaincu qu'elle n'est pas éternelle, qu'elle n'est pas incréée, qu'elle fait partie des choses accidentelles.

3. Ajoutez à cela que le mot « était, » quand il est dit de la terre ou de l'homme, ne signifie pas simplement l'existence; en s'appliquant à l'homme, il désigne aussi le lieu où l'homme est né; en s'appliquant à la terre, il a le mode d'être pour complément. Le texte ne se borne pas à dire : « La terre était, » il poursuit en nous faisant connaître comment elle était après la création : « Invisible et sans forme, » encore plongée et confondue dans la masse des eaux. Il ne dit pas non plus à propos d'Elcana, qu'un homme était, mais il dit d'où il était, « d'Armathaïm Sipha. » Il n'en est plus ainsi du Verbe. Et je rougis vraiment de faire une telle comparaison. Si nous blâmons ceux qui comparent des hommes entre lesquels existe une grande différence de vertu, bien que la nature soit la même, n'est-ce pas une extrême démence de le tenter, quand la différence est incommensurable sous tous les rapports, et même sous le rapport de la nature? J'implore le pardon de celui qu'ils blasphèment. Ce n'est pas nous qui nous sommes mis dans la nécessité d'employer un pareil langage; il nous est imposé par la téméraire fureur de nos adversaires. Que disons-nous donc? Que ce mot « était, » quand il s'applique au Verbe, signifie que le Verbe est éternel : « Au commencement était le Verbe. » Il suit de là qu'il devait exister dans un être; et, comme c'est là surtout le propre de la divinité d'être éternelle et sans commencement, le texte pose d'abord cette affirmation. Puis, de peur qu'en entendant ce début : « Au commencement était le Verbe, » on n'en conclût qu'il n'était pas engendré, il prévient cette supposition; avant même de dire ce qu'il est, il dit ceci : « Le Verbe était en Dieu. » Il ne veut pas qu'on puisse un instant s'imaginer qu'il s'agit d'une simple parole, d'une parole qu'on peut proférer ou retenir, il en relève la dignité par l'addition de l'article, comme je l'ai déjà remarqué, et par la force même de l'expression qui semble indiquer déjà une hypostase éternelle et distincte : « Le Verbe était en Dieu. »

Il le dit ensuite d'une manière encore plus claire : « Et le Verbe était Dieu. » — Créé cependant, me direz-vous. — Et qui l'empêchait alors de dire : Au commencement, Dieu créa le Verbe? En parlant de la terre, Moïse n'a pas dit : Au commencement la terre était; il affirme que Dieu la fit; et c'est alors seulement qu'elle existe. Pourquoi donc Jean n'a-t-il pas dit de même : Au commencement, Dieu fit le Verbe? Si Moïse a tenu ce langage par rapport à la terre pour que nul ne pût prétendre qu'elle était incréée, à plus forte raison Jean devait-il prendre cette précaution dans le cas où le

Verbe eût été. Le monde, par cela même qu'il est visible, rend témoignage à son auteur : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » *Psalm.* XVIII, 1. Mais le Fils est invisible et s'élève infiniment au-dessus de toute créature. Nous n'avions besoin d'aucun enseignement spécial, d'aucun témoignage pour savoir que le monde a été créé ; et cependant, le prophète le déclare avant tout et d'une manière formelle : beaucoup mieux eût-il fallu que Jean fît la même déclaration par rapport au Fils, toujours en supposant qu'il fût créé.

A la bonne heure, me répondra-t-on ; mais Pierre l'a déclaré dans les termes les plus explicites. — Où donc et dans quelle circonstance? — Lorsque, s'adressant aux Juifs, il disait : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ. » *Act.*, II, 36. — Pourquoi n'ajoutez-vous pas ce qui vient immédiatement après dans le texte : « Ce Jésus que vous avez crucifié ? » Ignorez-vous que, des choses dites du Sauveur, les unes regardent sa nature immortelle, les autres son incarnation ? Si cette distinction vous échappe, si vous appliquez tout à sa divinité, vous admettrez un Dieu passible; et, s'il n'est pas passible, il n'a pas non plus été créé. En supposant que sa nature ineffable et divine ait donné du sang, qu'elle ait été sur la croix transpercée par les clous et déchirée par la lance, au lieu de la chair, votre sophisme devient un raisonnement solide. Mais, si le diable lui-même n'a jamais prononcé de blasphème pareil, pourquoi simulez-vous une ignorance aussi coupable, et qui n'est pas même le partage des démons? Les mots Seigneur et Christ n'affectent pas la substance et n'expriment qu'une dignité : l'un nous dit le pouvoir et l'autre l'onction. Que direz-vous donc du Fils de Dieu? N'est-il qu'une créature, comme vous le prétendez, rien de tout cela n'aura lieu. Non, il n'a pas d'abord été créé pour recevoir ensuite le titre de Dieu; il n'a pas une humble origine, il est ce qu'il est par nature et par essence. Quand on lui demanda s'il était roi : « Je suis né pour cela, » répondit-il. *Joan.*, XVIII, 37. Or, Pierre parle d'un titre qui lui a été communiqué, parce que sa pensée se porte uniquement sur l'incarnation.

Expression de saint Paul sur le Fils de Dieu.

4. Vous étonnerez-vous que Pierre se soit exprimé de la sorte? Paul, dans son discours aux Athéniens, lui donne simplement le nom d'homme : « Dans cet homme sur lequel il a fondé la foi, qu'il offre à tous, en le ressuscitant d'entre les morts. » *Act.*, XVII, 31. Il ne parle nullement de sa nature divine, il ne le déclare pas égal à Dieu, il ne dit pas qu'il est la splendeur de sa gloire. Rien de plus sage, car le temps n'était pas venu de proclamer ces vérités; c'était assez que l'auditoire admît pour le moment son existence humaine et sa résurrection. Telle avait été la conduite du Christ lui-même ; et Paul agissait ainsi, formé par ses leçons. Le Sauveur ne révéla pas d'abord sa divinité ; au commencement on ne vit en lui qu'un homme ayant le don de prophétie et marqué de l'onction sainte ; c'est plus tard qu'il manifesta par ses paroles et ses œuvres ce qu'il était en réalité. Voilà pourquoi le langage que Pierre tient en premier lieu ; il parle aux Juifs pour la première fois. Comme ils ne sont pas encore instruits sur la divinité du Christ, l'apôtre les entretient de sa nature humaine, afin de les conduire graduellement à recevoir le reste de sa doctrine. Qu'on examine son discours tout entier, et l'on verra combien ce que je dis est incontestable. En effet, il le désigne comme un homme, il disserte sur sa Passion, sa résurrection, sa génération selon la chair. Lorsque Paul, de son côté, s'exprime de la sorte : « Il a été formé de la race de David selon la chair. » *Rom.*, I, 3 ; il nous enseigne également que cela doit s'entendre de l'incarnation, et nous savons nous-mêmes qu'il en est ainsi.

Mais le fils du tonnerre appelle notre attention sur l'existence ineffable du Verbe avant tous les temps. De là ce mot : « Il était, » et non point : Il fut fait. N'oubliez pas cependant qu'il eût dû prononcer avant tout cette parole, si réellement le Verbe avait été créé. Paul craignait même qu'il ne vînt à la pensée de quelqu'un de croire sans raison que le Fils fût supérieur au Père, dût même le soumettre à ses ordres; c'est pour cela qu'il dit, écrivant aux Corinthiens : « Lorsque l'Ecriture déclare que Dieu lui a tout assujetti, elle en excepte évidemment celui qui



lui a donné cet empire. » I *Cor.*, xv, 26-27. Qui pouvait néanmoins soupçonner que le Père serait sous la dépendance du Fils comme tout le reste? Cela n'empêche pas l'Apôtre de redouter ces absurdes hypothèses et de les repousser : « Excepté celui qui lui a tout assujetti. » C'était Jean surtout qui devait craindre, dans le cas où le Fils serait une créature, que quelqu'un ne le regardât comme incréé, et combattre ainsi avant tout une telle opinion. Comme il est engendré, c'est avec raison que ni cet Evangéliste, ni aucun autre, nul apôtre, nul prophète ne disent qu'il ait été créé. J'ajoute que le Fils lui-même l'eût dit, si c'eût été la vérité. Lui qui s'est humilié si souvent dans ses discours, n'aurait certes pas gardé là-dessus le silence. Apparemment il aurait plutôt tu une supériorité réelle, qu'il n'aurait voulu tolérer par son silence celle qu'on lui aurait faussement attribuée. Dans le premier cas, il avait un excellent motif de se taire et de cacher sa gloire, celui d'enseigner aux hommes l'humilité; dans le second, il vous serait impossible d'inventer le plus léger prétexte.

Pourquoi le Christ parle-t-il avec humilité.

S'il était créé, pourquoi s'abstenait-il de le dire, alors qu'il tenait cachés ses droits réels? Il est donc évident qu'il n'aurait pas gardé un pareil silence, après avoir donné tant de leçons d'humilité par la manière dont il s'était rabaissé lui-même dans ses discours. Ne le voyez-vous pas employer tous les moyens et donner toutes les explications, voiler sa substance et méconnaître sa dignité, descendre au rang de prophète, pour qu'on ne le regarde pas comme supérieur à toute génération? En effet, ces paroles : « Je juge comme j'entends ;... lui-même m'a dit ce que je dois annoncer et enseigner, » *Joan.*, v, 30; xii, 49, et les autres semblables, ne conviennent qu'à des prophètes. Si, pour détruire un tel soupçon, il a parlé de lui-même avec tant d'humilité, ne se fût-il pas expliqué d'une manière plus formelle encore dans l'hypothèse que nous discutons? Il aurait dit, par exemple : Ne pensez pas que je sois engendré par le Père; j'ai été créé, non engendré; je ne suis pas de la même substance. — Mais c'est le contraire qu'il fait; il dit des choses qui doivent conduire irrésistiblement à l'opinion opposée; ainsi : « Je suis dans le Père, et le Père est en moi; » il venait de dire : « Je suis avec vous depuis si longtemps, et tu ne me connais pas, Philippe? » *Joan.*, xiv, 10. — Celui qui me voit, voit aussi le Père... Il faut que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. De même que le Père ressuscite les morts et leur donne la vie, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut... Mon Père accomplit toujours son œuvre, et je l'accomplis aussi... Comme le Père me connaît, je connais également le Père... Le Père et moi ne sommes qu'un. » Par toutes ces locutions, « comme, de même; » il déclare qu'il est un avec le Père, qu'il n'existe dès lors entre eux aucune différence. Là, nous voyons encore son autorité, il la montre de plus dans un grand nombre d'autres circonstances : « Tais-toi, calme-toi, » dit-il à la mer. *Marc.*, iv, 39. « Je le veux, sois guéri. » *Matth.*, viii, 3. « Je te le dis : Démon sourd et muet, sors de cet homme. » *Marc.*, ix, 24. « Vous avez ouï qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez pas; et moi je vous dis : Celui qui sans raison se fâchera contre son frère, sera mis en jugement. » *Matth.*, v, 21-22. Il pose de telles lois, il fait des miracles, tout aussi capables de montrer sa puissance. La moindre de ces choses suffirait pour éclairer et persuader quiconque n'est pas entièrement dénué de sens.

5. Tel est néanmoins le funeste empire de la vaine gloire, qu'elle ôte à ceux dont elle s'est emparée la faculté de voir ce qu'il y a de plus manifeste, et qu'elle les pousse à contester ce dont on ne saurait disconvenir; elle fait même que des hommes qui connaissent la vérité et ne la repoussent pas au fond, s'en déclarent les adversaires. C'est là ce que firent les Juifs. Ce n'est pas par ignorance qu'ils refusaient à Jésus le titre de Fils de Dieu, mais bien pour se faire honneur aux yeux du vulgaire. « Ils croyaient en lui, » dit l'Evangéliste, *Joan.*, xii, 42; mais ils craignaient d'être exclus de la synagogue; ils compromettaient donc leur salut par égard pour les autres. Il ne peut pas, non, il ne peut pas, l'esclave de l'opinion du monde, obtenir la gloire qui vient de Dieu. Aussi les réprimande-t-il en ces termes : « Comment pouvez-vous croire, vous qui n'acceptez que la gloire des hommes,



et qui ne cherchez pas celle qui vient de Dieu? » *Joan.*, v, 44. Cette gloire humaine jette dans un profond enivrement; c'est une maladie qui ne laisse guère plus d'espérance. Quand une fois elle s'est emparée d'une âme, elle la détache du ciel, elle l'attache uniquement à la terre, ne lui permettant plus de voir la lumière de la vérité, la roulant de plus en plus dans la fange, lui donnant des maîtres tellement puissants, qu'ils n'ont plus besoin de commander pour être obéis; car celui que travaille une telle maladie court de lui-même à la servitude et tâche de deviner leur bon plaisir.

Pour eux, il se couvre de riches habits, il orne son visage; pour eux, je le répète, et non pour lui-même; il traîne à sa suite, dans l'agora, un essaim de serviteurs, toujours pour capter l'admiration des autres : tout ce qu'il fait, en un mot, a pour unique but de leur plaire. Peut-on concevoir une plus funeste maladie? En vue de se faire admirer, il va constamment à sa perte. Il suffirait assurément de ce que le Christ en a dit pour nous montrer cet esclavage dans toute sa honte; mais ceci nous le manifeste d'une manière également éclatante. Interrogez un de ces habitants de notre cité qui se livrent à de si folles dépenses; demandez-lui pourquoi tant d'or prodigué, pourquoi ce luxe ruineux, il ne vous répondra pas autre chose, si ce n'est qu'il veut obtenir les applaudissements de la foule. Demandez-lui de plus ce que c'est que cette foule, il vous répondra : Une masse pleine d'agitation et de bruit, où règnent les opinions les plus absurdes, dont l'agitation n'a pas d'objet déterminé, semblable à la mer en démence, sans cesse bouleversée par des sentiments multiples et contraires. Quoi de plus malheureux que de subir le joug d'un tel maître?

Or, que les hommes du siècle en soient là, ce n'est pas ce qu'il y a de plus grave, tout grave néanmoins qu'est ce mal; mais que des personnes qui déclarent s'être retirées du monde soient affectées de la même maladie, la maladie n'est plus la même en réalité, elle est beaucoup plus terrible. Les uns perdent leur argent, les autres perdent leur âme. Quand on voit des hommes s'éloigner de la vraie foi par amour de la vaine gloire, outrager Dieu pour s'exalter eux-mêmes, comment ne pas reconnaître là, je vous le demande, le comble de la lâcheté et de la folie? Les autres passions, quelque préjudice qu'elles causent, causent aussi un certain plaisir, bien rapide et bien instantané sans doute, mais enfin un plaisir. Telles sont l'ivresse, l'avarice, l'impureté. Quant à celle dont nous parlons, elle fait de la vie un long supplice sans aucune compensation; car on ne parvient jamais au but de ses désirs, à gagner comme on le voudrait l'approbation populaire. On paraît en jouir, et l'on n'en jouit pas en effet, puisque la chose n'est qu'un fantôme. Ce n'est pas gloire qu'on doit la nommer, c'est vaine gloire; et les anciens eux-mêmes la désignaient ainsi. Oui, vraiment, elle est vaine, elle est vide, elle n'a rien au fond de solide et d'honorable. C'est comme un masque de théâtre, qui brille et flatte de loin, mais qui, n'ayant rien de réel, n'a jamais excité l'amour, malgré sa supériorité sur un visage ordinaire.

La gloire humaine n'est point la vraie gloire.

Telle est la gloire que le monde donne; elle est même plus digne de pitié, elle a quelque chose de plus triste, on ne saurait guère combattre le mal dont elle est la source. Elle n'a de brillant que l'extérieur; l'intérieur non-seulement est vide, mais encore est souillé par le déshonneur et l'esclavage. D'où vient donc, me demanderez-vous, une passion aussi contraire à la raison que stérile pour le cœur? D'où? Pas d'ailleurs que d'une âme basse et rampante. Celui qui se laisse entraîner par ce fantôme, prouve par là qu'il est incapable d'avoir une pensée grande et généreuse; il se montre vil, méprisable et petit. Quand on ne fait rien pour la vertu, quand on fait tout pour plaire à des hommes sans valeur d'aucune sorte, se traînant à la remorque de leurs faux jugements et de leurs idées absurdes, que peut-on mériter? Interrogez, je vous le répète, cet esclave de l'opinion, et dites-lui : Qu'est donc la foule à vos yeux? — Un composé d'êtres faibles et lâches. — Quoi donc? voudriez-vous leur devenir semblable? — A cette dernière question, nul ne ferait une réponse affirmative, je le crois. N'est-ce donc pas du dernier ridicule de rechercher l'ap-



probation de ceux auxquels on ne voudrait jamais ressembler ?

6. Si vous me dites qu'ils forment le grand nombre et qu'ils sont très-unis, je vous répondrai que vous avez d'autant plus le droit de les dédaigner. Des êtres isolément méprisables, sont plus méprisables encore en s'agglomérant; la folie de chacun s'aggrave de celle de tous. En effet, si vous en prenez un en particulier, vous pouvez espérer de le ramener à la raison; vous n'y ramènerez pas facilement les masses, parce que la folie est là dans toute son intensité; la foule marche comme un troupeau, elle agit constamment d'après l'exemple. Est-ce donc cette opinion, dites-moi, qui doit inspirer votre conduite ? Loin de vous cette faiblesse, je vous en supplie. C'est là ce qui bouleverse tout, ce qui produit l'avarice, l'envie, la calomnie, les embûches; c'est là ce qui met les armes aux mains de ceux qui n'ont jamais souffert aucun tort contre ceux qui n'en ont jamais fait. Celui qu'affecte une telle maladie ne connaît pas l'amitié, oublie tous les bons rapports, ne respecte plus personne ; rejetant de son cœur tout bon sentiment, il est en guerre avec tous ses semblables, il n'a ni constance ni pitié. La colère est certes une passion impérieuse et tyrannique; mais elle ne nous possède pas toujours, elle n'éclate que dans les contradictions : la passion de la vaine gloire n'a point de relâche, elle n'a pas un instant de repos, si la raison ne parvient pas à la dominer ; elle est toujours là, nous excitant au mal, et de plus nous arrachant des mains le bien que nous avons pu faire, étouffant même le bien dans son principe. Si Paul nomme l'avarice une idolâtrie, comment appellerons-nous la vaine gloire, qui l'engendre en nous, qui en est la source et la racine ? Nous ne trouverons pas un nom pouvant caractériser une telle perversité.

Réveillons-nous donc, mes bien-aimés, rejetons ce pernicieux manteau qui nous enveloppe, déchirons-le, qu'il n'en reste plus un lambeau, soyons enfin libres, mais de la vraie liberté, élevons-nous au sentiment de la noblesse que Dieu nous a faite : méprisons les applaudissements du monde. Rien de ridicule et de honteux, rien de vil et de bas comme la passion de la vaine gloire. C'est ce qui ressort de tous les côtés. La gloire est ici le déshonneur, et l'honneur véritable consiste à la fouler aux pieds, à n'en tenir aucun compte, à ne parler et n'agir que pour plaire à Dieu. C'est ainsi que nous pourrons mériter la récompense que décerne Celui dont l'œil est toujours fixé sur nous, quand nous ne voulons pas d'autre témoin de notre conduite. Et quel besoin avons-nous que d'autres yeux nous considèrent, si notre vie tout entière s'écoule sous les regards du Rémunérateur suprême ? Alors qu'un serviteur ne fait rien que pour obtenir l'approbation de son maître, ne demande pas autre chose que d'être vu par lui, dédaigne tout autre spectateur, quelque grand qu'il puisse être, concentrant ainsi toute son ambition dans l'approbation d'un seul homme; n'est-ce pas une chose qui révolte la raison, que nous allions mendier des regards étrangers, qui ne peuvent rien pour nous, si ce n'est nous nuire et nous perdre, en stérilisant tous nos labeurs, et cela, quand nous avons Dieu lui-même pour Maître ? Cessons d'agir ainsi, je vous en conjure encore ; ne demandons pour spectateur et pour approbateur que Celui dont nous attendons notre récompense. Soyons pleinement indifférents aux regards des hommes. Voulons-nous même la gloire qu'ils peuvent donner, nous l'aurons en cherchant uniquement celle que Dieu donne. « Je glorifierai ceux qui me glorifient, » nous a-t-il dit lui-même. I *Reg.*, II, 30.

Nous ne sommes jamais plus riches que lorsque nous méprisons les richesses de la terre pour aspirer à celles du ciel : car le Sauveur a dit : « Cherchez le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Il en est de même de la gloire. Quand elles n'offrent pour nous aucun danger, cette richesse et cette gloire, Dieu nous les donne avec abondance. Or, elles sont sans danger quand elles ne nous traitent pas comme des vaincus et ne nous commandent pas comme à des esclaves, mais bien nous prêtent leur secours comme des servantes à leurs maîtres. Si Dieu nous défend de les aimer, c'est pour que



nous n'en subissions pas le joug. Il est d'autant plus généreux que nous savons mieux conserver notre indépendance. Qui fut jamais plus illustre que Paul, lui qui disait : « Nous ne demandons pas la gloire aux hommes, nous ne l'attendons ni de vous ni des autres. » I *Thessal.*, II, 6. Quoi de plus riche que celui qui n'a rien, et qui par là même possède tout? L'indépendance vis-à-vis des richesses, encore une fois, c'est le moyen de s'en emparer et de les maîtriser. Fuyons également la gloire, si nous désirons l'obtenir; et de la sorte nous pourrons, en observant les divins préceptes, acquérir avec les biens présents, les biens à venir, par la grâce du Christ, avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. »

1. Quand des enfants viennent d'entrer dans une école, le maître ne leur impose pas d'abord et sans discernement une trop rude tâche; il procède par degrés, répétant souvent les mêmes choses, afin de les graver plus sûrement dans leur esprit, de peur que, découragés au commencement par la multitude des leçons qu'on leur donne, ils ne tombent dans l'apathie pour tout ce qui regarde leur instruction, et que la difficulté ne soit pour eux la cause d'un dégoût insurmontable. Je veux suivre cette marche, et vous rendre le travail aisé; je prendrai par petites parties les aliments qui vous sont offerts sur cette table divine, pour mieux les faire pénétrer dans votre cœur. Voilà pourquoi je vous propose le même texte, me proposant, non de répéter les choses déjà dites, mais de les compléter. Courage donc, et citons de nouveau ces premiers mots de l'Evangile : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. » D'où vient que les autres Evangélistes ont tous pris pour point de départ le fait de l'incarnation, que Matthieu débute ainsi : « Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David; » Luc, par ce qui regarde Marie, et Marc, à peu près de même, par ce qui regarde Jean-Baptiste; tandis que Jean ne touche à ce fait que par un mot, qui n'est pas encore des premiers : « Et le Verbe s'est fait chair, » passant ainsi sur tout le reste, sur la conception et l'enfantement, l'éducation et la croissance, pour nous exposer avant tout sa génération éternelle?

Pourquoi les autres Evangélistes ont commencé leur récit à l'Incarnation du Sauveur. Grossièreté de l'hérésie de Paul de Samosate.

La cause, je vais immédiatement vous la dire. Comme les autres Evangélistes avaient surtout parlé de l'humanité du Sauveur, il était à craindre que des esprits grossiers ne vissent que ce côté de son être; ce qui était arrivé à Paul de Samosate. Pour les ramener d'une telle abjection et prévenir d'autres chutes, pour leur donner une vive impulsion vers le ciel, Jean commence à bon droit par l'existence éternelle et bien supérieure du Christ. Puisque Matthieu était parti d'Hérode, Luc de Tibère César, Marc du baptême de Jean, pour entrer dans leur narration, Jean s'élance par delà toutes ces bornes, au-dessus de la terre et du temps; c'est dans l'éternité même qu'il entraîne les esprits en débutant ainsi : « Au commencement était le Verbe. » Et cependant, chose bien digne d'admiration et qu'il importe de signaler, malgré la sublimité de ce début, il n'oublie pas de parler de l'incarnation, pas plus, du reste, que les autres n'ont oublié l'existence éternelle, en s'appliquant plus spécialement à retracer les faits temporels. Il le fallait, car un même esprit les guidait tous; et de là cet accord si parfait qui règne entre les Evangélistes. Pour vous, mon bien-aimé, quand vous entendez ce mot Verbe, gardez-vous de tolérer ceux qui le considèrent comme une créature, ou qui ne voient en lui qu'une parole ordinaire. Il est bien des paroles prononcées par Dieu, et que les anges exécutent; mais aucune de ces paroles n'est Dieu : ce sont des prophéties ou des préceptes, l'usage de l'Ecriture étant de désigner par ce nom de parole chaque sentence de la loi divine ou des prophéties, et de là ce qui est dit des anges : « Esprits revêtus de puissance, accomplissant sa parole. » *Psalm.* CII, 20.

Qu'entend-on par le mot Verbe.

La parole dont il s'agit ici, c'est la Parole sub-

stantielle, le Verbe subsistant dans une hypostase, né du Père par une génération impassible. Voilà, comme je l'ai déjà dit, ce que Jean entend par le Verbe. En disant, par conséquent : « Au commencement était le Verbe, » il proclame son éternité ; et, quand il ajoute : « Il était dès le principe, il était en Dieu, » il affirme sa coéternité avec le Père. De peur que les premiers mots, tout en vous élevant à la pensée d'une substance éternelle, ne vous permissent néanmoins de soupçonner une antériorité de vie dans le Père et un commencement dans le Fils, il ajoute que le Verbe est dès le principe et qu'il est dans le Père, éternel dès lors comme le Père, qui ne saurait être sans le Verbe : Dieu éternel, le Verbe était en Dieu, quoique subsistant dans sa propre hypostase. Comment l'Evangéliste dit-il : « Il était dans le monde, » *Ibid.*, 10, puisqu'il était en Dieu? Par la raison qu'il était réellement en Dieu et dans le monde; ni le Père ni le Fils ne connaissent de bornes. En effet, « il n'est pas de terme à sa grandeur, sa sagesse est incalculable ; » *Psalm.* CXLIV, 3 ; CXLVI, 5 ; d'où il suit que sa substance n'a pas non plus de commencement.

Vous avez entendu, n'est-ce pas : « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre? » Comment interprétez-vous ici l'expression « au commencement? » Evidemment elle signifie que ces éléments furent créés avant toutes les choses visibles. Lorsque cette même expression est employée par rapport au Fils unique, concluez qu'il existe avant toutes les choses intelligibles et avant tous les temps. Si quelqu'un s'avisait de nous dire : Comment se peut-il qu'étant Fils, il ne soit pas moins ancien que le Père? celui qui procède vient nécessairement après celui dont il procède ; — nous répondrions que ce sont là des idées empruntées aux choses humaines, et que celui qui est capable de faire de telles questions, en ferait de plus absurdes encore, et telles que notre oreille ne doit pas les supporter. Nous parlons de la nature divine, et non de la nature humaine, seule sujette à de semblables nécessités et donnant une base à ces raisonnements. Pour fortifier cependant les âmes faibles, voici ce que nous ajoutons à cela.

2. Dites-moi, le rayon de soleil nous est-il envoyé par le soleil même, ou vient-il d'ailleurs? Il faut reconnaître, à moins qu'on ne soit privé de ses sens, que cet astre en est la source. Bien que le rayon émane du soleil, nous ne dirons jamais que celui-ci est antérieur à celui-là ; car le soleil n'a pas existé un seul instant sans émettre ses rayons. Or, si dans ce monde visible des corps nous en trouvons un qui provient d'un autre et qui n'est pas postérieur, pourquoi refusez-vous de croire qu'il en soit ainsi d'une nature qui se dérobe à nos pensées comme à nos regards? Telle est néanmoins la réalité, parce que telles sont les exigences de cette nature. C'est pour cela que Paul donne au Fils le même nom qu'au Père, déclarant ainsi qu'il est engendré et coéternel. Eh quoi, tous les temps et tous les espaces ne sont-ils pas son œuvre, répondez-moi? Quiconque possède sa raison doit l'avouer. Sous ce rapport, il n'existe donc pas de différence entre le Fils et le Père ; et dès lors l'un n'est pas postérieur à l'autre, ils sont coéternels. Les mots avant et après impliquent l'idée de temps ; impossible de les employer en dehors d'un temps qui se suit et se compte. Dieu, par sa nature, est au-dessus des temps et des siècles.

Si vous prétendez donc que le Fils a commencé, vous serez inévitablement conduit à donner pour la même raison un commencement au Père, antérieur sans doute, mais un commencement. Je vous le demande encore, en assignant des bornes à l'existence du Fils, n'est-ce pas en remontant plus haut que vous affirmez la préexistence du Père? Vous ne sauriez en disconvenir. Mais alors dites-moi de combien le Père a précédé le Fils? Que cette antériorité soit de courte ou de longue durée, peu importe, il est toujours un commencement pour le Père. Quand vous aurez mesuré cette durée, vous nous direz si elle est grande ou petite ; mais il restera toujours qu'on ne peut mesurer qu'une chose terminée par les deux bouts. Vous avez donc limité l'existence du Père, autant du moins qu'il est en vous ; d'après vos principes, lui-même n'est pas sans commencement. Remarquez-vous la vérité d'une parole prononcée



par le Sauveur, parole qui atteste pleinement sa puissance? La voici : « Qui ne rend pas honneur au Fils, ne rend pas honneur au Père. » *Joan.*, v, 23. Je sais que pour beaucoup ces choses-là sont incompréhensibles. Aussi répugnons-nous le plus souvent à remuer de semblables raisonnements, que l'esprit du peuple ne peut pas atteindre, ou qu'il n'atteint que d'une manière incomplète et débile. « Les raisonnements des hommes sont timides, trompeuses sont leurs pensées. » *Sap.*, IX, 14.

Volontiers je demanderais à nos contradicteurs ce que signifie cette parole d'un prophète : « Avant moi il n'a pas existé d'autre dieu, il n'en existera pas après moi. » *Isa.*, XLIII, 10. Si le Fils n'est venu qu'après le Père, comment celui-ci a-t-il pu dire : « Il n'en existera pas après moi? » Détruirez-vous la substance du Fils unique? Ou bien il faut en venir à cet excès d'audace, ou bien il faut admettre une seule divinité dans l'hypostase propre du Père et celle du Fils. De plus, comment serait vraie cette affirmation : « Toutes les choses ont été faites par lui? » S'il est un temps qui l'ait précédé, ce temps pourrait-il être son œuvre? Un être ne produit pas ce qui le précède. Voyez-vous à quelles extrémités on est conduit par le raisonnement même, quand une fois on a repoussé la vérité? Pourquoi l'Evangéliste n'a-t-il pas dit que le Verbe est sorti du néant, comme Paul le déclare de toute chose : « Il a appelé ce qui n'était pas comme si c'eût été? » *Rom.*, IV, 17. Pourquoi dit-il : « Au commencement était le Verbe? » Ceci est l'opposé de cela; et rien de plus juste. En effet, Dieu n'est pas produit et ne connaît rien qui lui soit antérieur. Les Grecs seuls ont pu tenir un autre langage. Répondez encore à cette question : N'avouerez-vous pas que le Créateur est incomparablement au-dessus de ses œuvres? Or, s'il était comme elles tiré du néant, où serait cette incomparable supériorité? Mais que signifie cette parole : « Je suis le premier, et, après ces choses, c'est encore moi? » Rapprochez-la de celle-ci : « Avant moi il ne fut pas d'autre Dieu. » *Isa.*, XLI, 4; XLIII, 10. Si le Fils n'a pas la même substance, c'est un autre Dieu; et s'il n'est pas éternel, il n'est venu qu'après le Père. Ajoutez enfin que, s'il n'est pas engendré de la même substance, il est évidemment créé.

Nos adversaires diront-ils que les expressions de l'Ecriture ont pour but de le distinguer des fausses divinités? Il faudra qu'ils reconnaissent alors qu'on atteint mieux le but en le déclarant vrai Dieu. Si telle est d'ailleurs votre interprétation, comment expliquerez-vous le texte tout entier? « Après moi, dit-il, il n'est pas d'autre Dieu. » Cela n'exclut pas le Fils, mais simplement les idoles. — Sans doute, me répondrez-vous. — Quoi? ceci dès lors : « Avant moi il ne fut pas d'autre Dieu, » voudra dire que les idoles seules n'existaient pas, mais que le Fils seul existait? Quel est le démon qui parlerait de la sorte? Pour moi, je pense que le diable lui-même ne l'oserait pas. Autre considération : Si le Fils n'est pas coéternel au Père, comment pouvez-vous affirmer que sa vie n'a pas de bornes? S'il reconnaît un principe antérieur, il a beau n'avoir pas de bornes dans un sens, il en a dans l'autre. Or, ce qui n'a pas de bornes ne doit en avoir en aucun sens; ce que Paul déclarait en ces termes : « Dont la vie n'a ni commencement ni fin; » *Hebr.*, VII, 3; ce qui exclut toute limite. Pas plus de commencement que de fin; en un mot, rien qui borne la vie ni dans un sens ni dans l'autre.

3. Et comment, s'il est la vie, serait-il un temps où il n'était pas? Supposez qu'il est la vie, comme il l'est en réalité, vous admettez par là même qu'il n'a ni commencement ni fin. Faites-le disparaître, ne serait-ce qu'un instant; comment sera-t-il la vie des autres, lui-même n'étant pas? — Mais pourquoi Jean, m'objecterez-vous, parle-t-il d'un commencement? « Au commencement était le Verbe. » — Remarquez-vous donc seulement ces paroles : « Au commencement était, » et ne faites-vous aucune attention à celles-ci : « Le Verbe était? » Quoi! lorsque le prophète dit du Père : « D'un siècle à l'autre siècle, vous êtes, » *Psalm.* LXXXIX, 2, prétendait-il en parlant ainsi lui poser des limites? Nullement; c'est même son éternité qu'il proclame. Interprétez donc de la même manière le texte présent. Il n'y a pas là de limites posées;

il n'est pas dit que le Verbe ait eu un commencement, mais bien qu'il était au commencement. « Etait, » remarquez ce temps : n'est-ce pas vous faire entendre qu'il a toujours été? — Mais le mot Père, me direz-vous, est accompagné de l'article dans le texte, tandis qu'il n'en est pas ainsi du mot Fils. — Qu'est-ce que cela devant les expressions si formelles de l'Apôtre : « Du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ, qui est Dieu par-dessus tout? » *Tit.*, II, 13; *Rom.*, IX, 5. Pas d'article néanmoins dans ces passages. Vous remarquerez la même chose par rapport au Père. Ecrivant aux Philippiens, Paul s'exprime ainsi : « Comme il avait la nature divine, il n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaler à Dieu; » *Philip.*, II, 6; puis aux Romains : « Grâce et paix à vous de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ notre Seigneur. » *Rom.*, I, 7. Du reste, il était inutile de mettre là l'article, quand on l'avait mis plus d'une fois auparavant. C'est comme lorsqu'il est dit du Père : « Dieu est Esprit; » *Joan.*, IV, 24; quoique l'article ne précède pas le mot Esprit, nous n'allons pas prétendre que Dieu ne soit pas incorporel : de même ici, bien que l'article ne précède pas le mot Fils, nous n'avons pas le droit de dire que le Fils ne soit pas Dieu. Car enfin, en donnant à l'un et à l'autre le nom de Dieu, l'Evangéliste nous montre qu'il ne faut admettre aucune différence dans la divinité; il affirme même le contraire.

Réfutation des hérétiques.

Pourquoi le Fils est appelé *Dieu* et non *le Dieu*.

En effet, après avoir dit : « Et le Verbe était Dieu, » de peur qu'on ne s'imaginât que la divinité du Fils était d'une nature inférieure, il donna immédiatement la preuve qu'il parlait de la vraie divinité. L'éternité d'abord ressort de cette parole : « Il était dès le principe, il était en Dieu ; » la puissance créatrice est affirmée dans les suivantes : « Toutes les choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » C'est ici le signe éminent et distinctif que le Père donne de sa substance par l'organe des prophètes. Et c'est à chaque instant que les prophètes reviennent à ce genre de preuve, qu'ils font tourner aussi contre le culte des idoles. Ecoutez : « Qu'ils périssent, ces dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre... C'est moi qui de ma main ai déroulé le ciel. » *Jerem.*, X, 11; *Isa.*, XLIV, 24. Cette preuve de la divinité se rencontre partout. Non content de ce qu'il a dit, l'Evangéliste appelle encore le Verbe vie et lumière. S'il est éternellement avec le Père, s'il a tout créé, s'il conserve et contient tout, et c'est ce qu'il faut entendre par vie, si de plus il illumine tous les êtres, qui serait assez insensé pour prétendre que l'Evangéliste a voulu par ces deux mots amoindrir sa divinité, alors qu'ils servent admirablement à mettre en évidence son égalité? Ne confondons pas l'auteur avec l'œuvre, de peur que cette parole ne nous soit aussi adressée : « Ils ont adoré la créature au lieu du Créateur. » *Rom.*, I, 25. Bien qu'on nous dise que le texte désigne ici les cieux, il défend assurément par là d'adorer une créature quelconque, ainsi que font les Gentils.

4. Ne nous exposons donc pas à tomber sous le coup de cette malédiction. Le Fils de Dieu est venu sur la terre pour nous arracher à ce culte impie; il a pris la forme d'un esclave pour nous délivrer de cet esclavage; c'est pour cela qu'il a été conspué, souffleté, condamné à mort, mais à la mort la plus honteuse. Ce qu'il a fait et souffert, ne le rendons pas inutile, ne revenons pas aux anciennes impiétés, ou plutôt ne tombons pas dans une impiété plus grave; car ce n'est pas la même chose de rendre à la créature les honneurs divins ou de faire descendre le Créateur au rang de la créature, autant du moins qu'il est en nous. Pour lui, rien ne saurait lui porter atteinte : « Vous demeurez toujours le même, s'écrie David, et vos années ne défaillent pas. » *Psalm.* CI, 28. Glorifions-le donc selon la tradition de nos pères; glorifions-le par la foi et par les œuvres. Une croyance pure ne sert de rien pour le salut si la vie est impure. Disposons notre vie d'une manière conforme au bon plaisir de Dieu; éloignons-en toute souillure, toute injustice, toute cupidité; vivons comme des étrangers et des voyageurs sur la terre. Si quelqu'un possède des trésors ou des champs, qu'il en use comme un voyageur qui devra bientôt, bon gré mal gré, les abandonner. Si quelqu'un est lésé par un autre, qu'il n'en conçoive pas un long ressentiment, pas même un ressentiment de courte durée.

L'Apôtre n'a pas concédé plus d'un jour à la colère : « Que le soleil ne se couche pas sur votre irritation. » *Ephes.*, IV, 26. Rien de plus sage : à peine si nous pouvons espérer que rien de malheureux ne nous arrivera dans un si petit espace; mais, que la nuit nous surprenne là-dessus, les choses s'aggravent, le souvenir allume en nous un grand incendie, notre cœur s'exaspère, n'ayant que trop le temps de revenir sur le passé. Il nous ordonne donc de prévenir ces ravages et d'éteindre le feu dès qu'il commence à se manifester. Le mouvement de la colère est bien impétueux, plus impétueux qu'une flamme quelconque. C'est pour cela que nous devons y mettre une grande célérité et l'étouffer dans son germe, en vue du mal qu'elle produirait en se développant. Le mal produit par cette maladie est incalculable : elle renverse de fond en comble les maisons, elle ruine les anciennes mœurs, elle suscite en quelques instants, en un clin d'œil quelquefois, des tragédies qui sont suivies de larmes éternelles. « Un moment de fureur, est-il écrit, c'est assez pour la perte d'un homme. » *Eccli.*, I, 22. Ne laissons pas sans frein cette bête féroce; imposons-lui comme un mors puissant la crainte du jugement à venir. Quand un ami vous aura blessé, quand vous serez irrité par un membre de votre famille, songez aux nombreux péchés que vous avez commis envers Dieu, souvenez-vous qu'en agissant avec patience à leur égard, vous vous rendrez ce jugement bien moins sévère; car il est dit : « Pardonnez, et il vous sera pardonné. » *Luc.*, VI, 37. La maladie disparaît sur l'heure.

Considérez de plus les circonstances où vous avez réprimé votre emportement et celles où vous en avez été le jouet, comparez-les ensemble, et vous puiserez dans cette comparaison une grande force pour vous amender. Je vous le demande, quand est-ce que vous avez été content de vous, dans la défaite ou dans la victoire? N'est-ce pas que, dans le premier cas, nous nous accusons amèrement nous-mêmes, nous rougissons, sans attendre qu'on nous accuse, nous éprouvons un poignant regret de nos paroles et de nos actes; tandis que, dans le second, nous sommes inondés de joie, nous tressaillons d'allégresse, comme des vainqueurs? La victoire remportée sur la colère ne consiste pas à rendre la pareille, à se venger d'un ennemi, c'est plutôt une désastreuse défaite; elle consiste à supporter avec égalité d'âme tout le mal qu'on nous fait ou qu'on dit contre nous. La supériorité se prouve, non à faire du mal, mais à l'endurer. Ne dites donc pas dans la colère : Je saurai l'arrêter à mon tour, je tomberai sur lui; ne répondez pas à ceux qui vous donnent des conseils de modération et de sagesse : Je ne souffrirai pas qu'après s'être ainsi joué de moi, cet homme s'en aille sans éprouver ma vengeance. Il ne se jouera de vous qu'autant que vous céderez à la colère; s'il insulte à votre modération, il agira comme un fou. Dans la victoire, ne cherchez pas les applaudissements des fous, estimez qu'il vous suffit d'obtenir l'approbation des sages. Mais pourquoi vais-je ainsi vous retenir sur cet obscur et vil théâtre dont les hommes sont les spectateurs? Elevez immédiatement vos regards vers Dieu, lui-même vous décernera des éloges; et, quand on a son approbation, plus n'est besoin de courir après celle des hommes. Celle-ci est le plus souvent accordée par la faveur ou refusée par la haine; elle n'est au fond d'aucune utilité : le jugement prononcé par Dieu ne part d'aucun de ces principes contraires, et de plus il fait notre bonheur. Ne cherchons donc pas d'autre gloire.

La louange est souvent accordée par la faveur ou refusée par la haine.

5. Voulez-vous savoir combien la colère est funeste? Trouvez-vous là quand deux hommes sont aux prises sur la place publique; car il ne vous serait pas aussi facile de voir la honte de cet état si vous-même étiez en scène, l'esprit étant alors frappé d'aveuglement et plongé dans l'ivresse : c'est quand vous n'êtes pas dans l'accès, quand rien ne trouble votre jugement, qu'il vous faut voir dans les autres ce qui se passe parfois en vous. Voyez la foule qui les entoure, et dans le centre ces malheureux qui se couvrent de honte et se conduisent comme s'ils avaient perdu la raison. Lorsque la colère s'empare du cœur et le transporte, la bouche vomit du feu, les yeux ont des flammes, tout le visage est gonflé, on agite les mains avec une aveugle fureur, on trépigne, on frappe du pied de manière à provoquer

le rire ; dans l'emportement, les hommes ne diffèrent en rien des aliénés, pas même des ânes sauvages ; ils ruent, ils mordent. L'homme en colère ne se maîtrise plus. Après s'être ainsi donnés en spectacle, de retour chez eux et rentrés en eux-mêmes, ces querelleurs sont dans les angoisses du regret et de la crainte. Ils cherchent dans leur esprit quels ont dû être les témoins de cette scène. Cette pensée ne s'était pas même présentée dans le moment de la fureur ; mais elle s'impose aussitôt que le calme est rétabli : qui donc était là, mes amis ou mes ennemis ? On redoute également les uns et les autres : les uns, parce qu'on ne voudrait pas avoir encouru leur blâme et mérité leur mépris ; les autres, parce qu'on leur a fourni un sujet de triomphe.

Si la querelle est allée jusqu'aux coups, la crainte est plus grave : un malheur peut arriver à l'adversaire qu'on a frappé, la fièvre peut provenir de cette cause et causer elle-même la mort ; il est possible aussi que les plaies soient difficiles à guérir et qu'elles amènent un extrême danger. — Quel besoin avais-je donc de me battre ? Pourquoi même des injures et des contestations ? Périsse tout cela ! — On maudit alors tous ces misérables intérêts qui ont été l'occasion de la querelle ; dans l'égarement on va même jusqu'à maudire, avec les esprits pervers et tentateurs, l'heure elle-même où la chose est arrivée. Mais l'heure n'est là pour rien, il n'y a pas d'ailleurs d'heure mauvaise ; il ne faut pas non plus s'en prendre aux démons, mais bien à la perversité des hommes qui s'emportent ainsi. Ce sont eux qui attirent les démons et qui se font tout le mal. — Mais le cœur se révolte, me dira-t-on, mordu qu'il est par les outrages. — Je ne l'ignore pas, et je n'en admire que plus ceux qui domptent la bête féroce. Non, la maladie ne résiste pas à la bonne volonté. Pourquoi ne laissons-nous pas éclater notre colère quand nous sommes outragés par des hommes investis du pouvoir ? N'est-ce pas parce que la crainte la contrebalance dans notre cœur, en arrête même la première impulsion ? Pourquoi nos esclaves, cent fois outragés par nous, supportent-ils tout en silence ? N'est-ce pas pour le même motif ? Et vous aussi, non content de songer à la crainte de Dieu, représentez-vous que Dieu lui-même est l'auteur des affronts que vous recevez, vous ordonnant de vous taire. Dites à celui qui vous injurie : Que puis-je contre toi ? un autre me lie la main et la langue ; — et cette parole sera pour vous et pour lui une grande leçon de philosophie. Par égard pour les hommes, nous endurons bien les plus intolérables traitements ; souvent nous disons, en effet, à celui qui nous outrage : L'insulte vient d'un tel, et non de toi. — N'aurons-nous pas pour Dieu la même déférence ? Quelle indulgence alors méritons-nous ?

Condamnation de ceux qui croyaient superstitieusement à la mauvaise influence des jours et des heures.

Tenons ce langage à notre âme : C'est Dieu qui nous envoie cet affront, et qui de plus tient nos mains liées ; ne nous révoltons pas, et n'ayons pas pour Dieu moins de respect que pour les hommes. — De telles paroles vous font frémir ; mais je désire que vous frémissiez devant les actes bien plus que devant les paroles. Si nous recevons un soufflet, le Seigneur nous commande, non-seulement de le supporter, mais encore d'être prêts à souffrir quelque chose de pire. Et nous, nous sommes tellement portés à la résistance que, bien loin de vouloir souffrir sans rien dire le mal qu'on nous fait, nous voulons aussitôt nous venger ; parfois nous sommes les premiers à commettre l'injustice ; nous estimons du moins avoir subi une défaite si nous n'avons pas rendu le mal pour le mal. Or, voilà ce qu'il y a de terrible, que nous pensions être victorieux lorsque nous sommes entièrement défaits, et que nous gisons à terre percés de mille traits par le diable que nous prétendons avoir terrassé.

Apprenons donc, je vous en conjure, ce que c'est que de vaincre en pareille occasion, et sachons entrer dans cette voie. Supporter le mal, c'est la même chose que recevoir la couronne. Si nous voulons que Dieu nous proclame vainqueurs, suivons les principes, non des luttes du monde, mais de ces mêmes combats, tels qu'ils sont fixés dans l'Evangile, et qui se réduisent à tout endurer avec grandeur d'âme. Nous triompherons ainsi de nos ennemis, et nous acquerrons les biens présents avec ceux

de l'avenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire, puissance, honneur au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

« Par lui toutes les choses ont été faites, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. »

1. En commençant l'histoire de l'Ancien Testament, dès les premiers mots de son livre, Moïse parle des choses qui tombent sous les sens, et il y revient à plusieurs reprises. Après avoir dit : « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre, » *Genes.*, I, 1, il poursuit par la création de la lumière, du deuxième ciel, des astres, des diverses espèces d'animaux et de tout le reste, pour ne pas m'engager dans une trop longue énumération. Mais notre Evangéliste comprend tout dans un mot, et les êtres supérieurs avec les autres. C'est à bon droit qu'il agit ainsi, car les choses visibles étant déjà connues de ses auditeurs et lui-même poursuivant un but plus élevé, voulant parler du Créateur, et non des créatures, on comprend qu'il ne s'arrête pas à celles-ci. C'est pour cela que Moïse, bien qu'embrassant une moindre partie de la création, puisqu'il ne mentionne pas les puissances invisibles, s'arrête néanmoins à ce tableau, tandis que l'Evangéliste, se hâtant d'arriver au Créateur, passe rapidement et sur ce que Moïse dit et sur ce qu'il a passé sous silence, exprimant tout avec cette parole : « Par lui toutes les choses ont été faites. » Et, de peur que vous ne pensiez qu'il fait seulement allusion au récit mosaïque, il ajoute aussitôt : « Et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » Cela signifie qu'il n'est aucune créature, intellectuelle ou sensible, qui ne doive son être à la puissance du Fils. Pour nous, en effet, nous nous gardons bien de couper la phrase par un point comme font les hérétiques. Eux veulent que l'Esprit soit créé ; et c'est pour cela qu'ils lisent : « Ce qui a été fait, en cela même est la vie. » Mais de cette façon le texte devient absolument inintelligible. D'abord, ce n'est pas là le lieu de mentionner l'Esprit ; et, si telle était la pensée du texte, pourquoi se serait-il exprimé d'une manière aussi obscure ? Quelle raison a-t-on d'affirmer qu'il soit question là de l'Esprit ? De plus, en suivant jusqu'au bout cette interprétation, nous serons amenés à dire que le Fils s'est créé lui-même, au lieu de l'avoir été par l'Esprit.

Prêtez-moi votre attention, pour que cette parole ne vous échappe pas. Allons, lisons à la manière des hérétiques ; l'absurdité n'en ressortira que mieux : « Ce qui a été créé, en cela même est la vie. » La vie, d'après eux, c'est l'Esprit, mais la vie est encore appelée la lumière dans la suite du texte : « Et la vie était la lumière des hommes. » Donc, toujours après eux, l'Esprit est désigné sous le nom de lumière des hommes. Mais alors ce qui suit : « Il fut un homme envoyé de Dieu pour rendre témoignage à la lumière, » doit encore nécessairement s'entendre de l'Esprit. Celui que le texte a tout à l'heure nommé Verbe, voilà qu'il le nomme maintenant Dieu, vie, lumière. Et ce Verbe était la vie, nous dit-il, et cette vie elle-même était la lumière. Si donc le Verbe était la vie, et puis s'est fait chair, c'est la vie même qui s'est incarnée dans l'incarnation du Verbe, et nous avons vu sa gloire comme celle du Fils unique du Père. Remarquez dès lors à combien d'absurdes conséquences ils donnent cours en soutenant que la vie dans ce passage, c'est l'Esprit. L'Esprit se serait incarné, non le Fils ; l'Esprit serait même le Fils unique. Veulent-ils échapper à de telles conséquences, ils seront entraînés à d'autres plus absurdes encore, par leur obstination à lire ainsi le texte sacré. S'ils avouent, en effet, qu'il s'agit du Fils, mais sans ponctuer et lire comme nous, ils déclarent que le Fils s'est créé lui-même. Puisque le Verbe était la vie et que la vie était dans une substance créée, il est évident que son existence est son œuvre exclusive. Un peu plus loin l'Evangéliste dit : « Et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père. » Voilà donc que l'Esprit saint, d'après la version

de ceux qui tiennent ce langage, se trouve être le Fils unique, car tous les traits de cette narration lui sont applicables. Voyez-vous dans quels précipices on se jette, quand on s'éloigne de la vérité, quelles absurdités découlent d'un faux principe?

Toutes les fois que l'on nomme l'Esprit on n'entend pas parler de sa divinité.

Eh! quoi, me direz-vous, l'Esprit n'est-il pas lumière? — Il l'est, sans doute; mais ici ce n'est pas de lui qu'il est question. Il est bien dit aussi que l'Esprit est Dieu, qu'il est incorporel; et cependant, toutes les fois qu'on le nomme, on n'entend pas parler de sa divinité. Vous étonneriez-vous que nous disions la même chose du Père? Cela n'a pas même lieu du Paraclet : cette idée n'est pas toujours renfermée dans le nom d'Esprit; l'un ne saurait être pris pour l'autre, bien que celui de Paraclet convienne éminemment à l'Esprit saint. Le Christ est aussi la puissance et la sagesse de Dieu; mais il ne s'ensuit pas qu'on parle toujours du Christ quand on parle de la puissance et de la sagesse divines. Il en est de même en cet endroit : bien que l'Esprit illumine, ce n'est pas de lui qu'il est question dans le texte que nous discutons. En dépit de cette réponse décisive, ces hommes toujours obstinés dans leurs absurdes raisonnements et dans leur fausse interprétation, en reviennent à dire qu'une créature est la vie. Quoi donc? et le châtiment de Sodome aussi, le déluge, l'enfer et mille autres choses du même genre? — Nous parlons uniquement de la création, diront-ils. — Et ces choses ne sont-elles pas également créées? Pour réfuter surabondamment les opinions qu'ils avancent, nous leur poserons ces questions : Est-ce que le bois et la pierre, des objets sans âme et sans mouvement sont la vie? L'homme lui-même est-il absolument la vie? Quelqu'un oserait-il le dire? Non, l'homme n'est pas la vie dans son essence; l'homme est simplement capable de la vie.

2. Remarquez encore ici leur déraison, car nous voulons suivre une fois de plus leurs étranges idées, afin de mieux nous convaincre à quel point elles sont dénuées de sens. Nulle part, en aucune façon, ils ne disent rien qui convienne à l'Esprit. Repoussés sur un point, ils attribuent aux hommes ce qu'ils prétendaient d'abord lui convenir. Avec cette interprétation nouvelle, examinons de nouveau les expressions du texte. Voici donc que la créature est maintenant la vie; il faut aussi qu'elle soit la lumière, et c'est pour lui rendre témoignage que Jean sera venu. En partant de là, pourquoi n'était-il pas lui-même la lumière? Or, il est formellement dit : « Ce n'est pas lui qui était la lumière. » Il était cependant bien au nombre des créatures. Pourquoi donc, encore une fois, n'était-il pas la lumière? Voici d'autres questions : Comment « était-il dans le monde, et le monde a-t-il été fait par lui? » La créature était-elle venue parmi les créatures et les avait-elle formées? Comment « le monde ne le connut-il pas? » Est-ce que des créatures sont chose inconnue l'une pour l'autre? « Pour tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu. » Assez rire néanmoins. Je vous laisse désormais à réfuter ces monstrueuses doctrines, de peur de paraître vous avoir inutilement fourni cet objet de risée et consumer le temps en de vaines paroles.

Si le texte qui nous occupe ne doit pas s'entendre de l'Esprit saint, comme nous l'avons démontré par la valeur même des expressions, ni de la créature non plus, nos adversaires tomberont, en maintenant leur manière de lire, dans la plus révoltante des absurdités, ainsi que nous le disions tout à l'heure, à savoir que le Fils s'est lui-même créé. Du moment où le Fils est la vraie lumière, où cette lumière est la vie, où cette vie elle-même a été faite en lui, la conséquence est inévitable. Laissons donc là leurs rêveries pour en revenir à la vraie leçon, aussi bien qu'à la légitime exégèse. Que veut la raison? Que nous arrêtions le sens à ces mots : « Ce qui a été fait; » et que nous reprenions ensuite : « En lui était la vie. » L'auteur nous dit là que rien de ce qui a été fait ne l'a été sans le Verbe, absolument rien, et que tout est son œuvre. Voyez comment par cette légère addition il écarte toutes les fausses interprétations qui pouvaient surgir. Cette expression si formelle : « Sans lui rien n'a été fait, » déterminée par celle-ci : « De ce qui a

été fait, » embrasse tous les êtres intelligibles, en éloignant l'idée de l'esprit. Après avoir dit : « par lui toutes les choses ont été faites, et rien n'a été fait sans lui, » il ajoute le mot que nous avons remarqué, pour qu'il ne fût pas possible de dire : S'il a tout fait, il a fait aussi l'Esprit. — Je me suis contenté de déclarer, répond-il d'avance, que ce qui a été fait ne l'a été que par lui, sans en excepter les choses invisibles, incorporelles, celles même qui sont dans les cieux. Aussi n'ai-je pas dit tout d'une manière absolue, mais bien tout ce qui a été fait, et l'Esprit ne l'a pas été.

Quelle précision dans cette doctrine ! L'auteur rappelle d'abord la création du monde visible, que Moïse avait enseignée avant lui; puis, élevant plus haut des auditeurs déjà formés par de telles leçons, il affirme la création des choses invisibles et immatérielles; il sépare, enfin, l'Esprit saint de toute la création. Inspiré par la même grâce, Paul dit aussi : « En lui toutes les choses ont été créées. » *Coloss.*, I, 16. Remarquez ici la même précision de langage; ce qui ne doit pas vous étonner puisque le même Esprit guidait cette âme. De peur que quelqu'un ne fût tenté de soustraire à la création divine un être quel qu'il soit, par la raison qu'il est invisible, ou bien de confondre le Paraclet avec les choses créées, l'Apôtre, passant sous silence les êtres matériels, dont personne n'ignorait la création, énumère ainsi les êtres célestes : « Soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances. » Ce mot répété devant chaque catégorie, n'a pas d'autre signification que ce texte de l'Evangile : « Par lui toutes les choses ont été faites, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » Si le mot « par » vous semble amoindrir le sens, écoutez cette parole du Prophète : « C'est vous, Seigneur, qui au commencement avez posé les fondements de la terre, et les cieux sont l'œuvre de vos mains. » *Psalm.* CI, 26. Ce qu'il avait dit du Père comme Créateur, il le dit aussi du Fils. Jamais il n'aurait tenu ce langage de celui qui n'aurait été que le ministre, et non le principe de la puissance créatrice. Le mot que nous avons remarqué n'est placé là que pour rappeler la génération du Fils. Qu'il ne soit pas inférieur au Père sous le rapport de la puissance créatrice, c'est lui-même qui vous le dit : « Comme le Père ressuscite les morts et les vivifie, ainsi le Fils vivifie qui il veut. » *Joan.*, V, 21. Si ce passage de l'Ancien Testament s'adresse au Fils : « C'est vous, Seigneur, qui au commencement avez posé les fondements de la terre, » la question est par là même tranchée; si vous prétendez que le Prophète parle au Père, Paul ayant affirmé la même chose concernant le Fils, nous sommes amenés à la même conséquence. Paul n'aurait pas lancé une pareille affirmation s'il n'avait pas eu la pleine certitude qu'il n'existait aucune différence de dignité. C'eût été de la dernière audace d'attribuer à un être inférieur ce qui n'appartient qu'à cette incomparable nature.

Le Fils est égal en substance au Père.

3. La vérité est que le Fils n'est nullement au-dessous du Père quant à la substance. Aussi n'est-ce pas le seul texte où Paul ose l'affirmer du Fils; il en est plusieurs autres. Cette expression « de qui » que vous jugez ne pouvoir être appliquée qu'à la dignité du Père, il l'emploie en parlant du Fils : « De qui tout le corps reçoit l'influence par les articulations et les vaisseaux qui le constituent et qui en relient toutes les parties, croissant de la sorte jusqu'à la grandeur qu'il doit avoir en Dieu. » *Coloss.*, II, 19. Non content, il vous a fermé la bouche d'une autre manière; car cette expression : « par qui, » que vous jugez impliquer une infériorité, il l'applique au Père : « Fidèle est Dieu, dit-il, par qui vous êtes appelés à la société de son Fils; » I *Cor.*, I, 9; et ailleurs : « Par sa volonté; » *Ephes.*, I, 1; ailleurs encore : « Car de lui, par lui, pour lui tout existe. » *Rom.*, XI, 36.

Ce n'est pas seulement au Fils, c'est encore à l'Esprit que s'applique une semblable expression. L'ange disait à Joseph : « Ne crains pas d'accepter Marie ta femme; ce qui est né en elle vient de l'Esprit saint. » *Matth.*, I, 20. D'un autre côté, la locution « en qui, » le prophète l'applique à Dieu, bien qu'elle convienne spécialement à l'Esprit : « En Dieu nous ferons des prodiges. » *Psalm.* LIX, 14. Paul, à son tour,



parle en ces termes : « Je demande dans mes prières d'avoir enfin de quelque façon une occasion favorable dans la volonté de Dieu, pour me rendre auprès de vous. » *Rom.*, I, 10. Il dit la même chose du Fils : « Dans le Christ Jésus. » Il serait facile de trouver bien d'autres passages où de telles expressions sont indistinctement employées ; ce qui n'aurait pas lieu, s'il ne s'agissait pas partout de la même substance. Ne croyez pas non plus que ces mots : « Par lui toutes les choses ont été faites, » signifient ici les miracles ; car les autres Evangélistes en avaient également parlé. Jean poursuit en ces termes : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui ; » mais non l'Esprit, qui s'élève au-dessus de toutes les créatures, bien loin de pouvoir être compté dans le nombre.

Hâtons-nous d'examiner la suite du texte sacré. Après avoir dit, en parlant de la création : « Par lui toutes les choses ont été faites, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui ; » parlant de la Providence, Jean s'exprime ainsi : « En lui était la vie. » Il prévient encore toute hésitation et tout doute sur la manière dont tant d'œuvres si magnifiques ont été faites. Voilà la portée de cette parole : « En lui était la vie. » Supposez une source qui verse des torrents d'eau ; vous avez beau puiser à cette source, vous ne la diminuez pas : ainsi devez-vous penser de la puissance du Fils unique ; attribuez-lui autant d'œuvres que vous voudrez, et vous ne lui ferez subir aucune diminution. Prenons un terme de comparaison encore mieux approprié, la lumière, suivant l'exemple qui nous en est donné par Jean lui-même : « Et la vie était la lumière. » De même donc que la lumière ne perd rien de sa splendeur, à quelques milliers d'êtres qu'elle s'étende ; ainsi Dieu, après comme avant l'action, demeure toujours le même, sans la plus légère altération, sans une fatigue quelconque, malgré l'immensité de la création. Que dis-je ? faudrait-il créer mille mondes semblables à celui-ci, des mondes sans nombre, Dieu n'aurait aucune peine, non-seulement à les créer, mais encore à les gouverner, après les avoir appelés à l'existence. Le nom de vie désigne la ici puissance qui conserve en gouvernant, aussi bien que celle qui donne d'abord l'être.

L'Evangéliste fait pressentir déjà le dogme de la résurrection, en commençant par des révélations aussi merveilleuses. Puisque la vie vient à nous, l'empire de la mort est détruit ; puisque la lumière brille à nos yeux, il n'est plus de ténèbres ; la vie reste toujours en nous, la mort ne saurait plus remporter la victoire. Nous pouvons donc tenir rigoureusement du Fils le langage qui a été tenu du Père : « En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. » *Act.*, XVII, 28. Paul du reste le dit clairement : « En lui toutes les choses ont été créées, elles se conservent en lui. » *Coloss.*, I, 16. C'est dire qu'il est à la fois principe et fondement. Cette expression : « En lui était la vie » ne doit pas vous faire supposer qu'il soit un être composé ; car il est dit dans la suite : « Comme le Père a la vie en lui-même, il a donné au Fils de l'avoir également. » *Joan.*, V, 26. Or, ne disant pas pour cela du Père qu'il est composé, ne le dites pas non plus du Fils. Nous lisons encore ailleurs : « Dieu est lumière... ; il habite une lumière inaccessible. » I *Joan.*, I, 5 ; I *Tim.*, VI, 12. Tout cela n'a pas pour but de nous donner l'idée d'une composition quelconque dans l'être divin, mais bien de nous élever par degrés au faîte de la doctrine. Le commun des hommes ne pouvant pas aisément comprendre comment la vie réside en lui, il commence par ce qu'il y a de plus humble pour les élever ensuite plus haut par des leçons progressives. Celui-là même qui a dit : « Le Père lui a donné d'avoir la vie, » a dit encore : « Je suis la vie... ; je suis la lumière. » *Joan.*, V, 26 ; XIV, 6 ; VIII, 12. Mais quelle est cette lumière, dites-moi ? Ce n'est pas celle qui frappe les sens, c'est la lumière intellectuelle, celle dont l'âme elle-même est illuminée.

Comme le Christ devait dire dans la suite : « Personne ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire ; » *Joan.*, VI, 44 ; l'Evangéliste prévient l'objection en disant ici que c'est lui qui illumine. De cette façon, quand vous l'entendrez dire du Père, vous ne verrez là rien d'exclusif et vous l'attribuerez également au Fils : « Tout ce que mon Père possède, dira-t-il encore



plus tard, je le possède aussi. » *Joan.*, XVI, 15. Après nous l'avoir montré comme créateur, Jean nous enseigne d'un mot les biens spirituels qu'il est venu répandre sur la terre : « Et la vie était la lumière des hommes; » non des Juifs seuls, mais de tous les hommes sans exception. La doctrine du salut, en effet, ne fut pas le privilége d'un peuple, toutes les nations y devaient participer : cette lumière est un bien commun offert au genre humain. — Pourquoi ne parle-t-il pas aussi des anges, et ne mentionne-t-il que les hommes? — Parce que dans ce moment il n'a que ces derniers en vue, et que c'est pour eux qu'il annonce la bonne nouvelle. « Et la lumière brille dans les ténèbres. » Il appelle ténèbres la mort et l'erreur. La lumière visible ne brille pas dans les ténèbres, elle brille en dehors; tandis que la prédication jeta son éclat au milieu des erreurs qui dominaient dans le monde; et les dissipa. Le Sauveur vint dans l'empire de la mort, et c'est là qu'il en triompha, pour délivrer ceux qu'elle tenait dans ses chaînes. Ni la mort ni l'erreur n'ayant vaincu cette lumière, celle-ci brillant partout, et de sa splendeur propre, l'Evangéliste a dit : « Et les ténèbres ne l'ont pas saisie. » Elle est invincible de sa nature; seulement elle n'habite pas dans les âmes qui ne veulent pas de sa clarté.

4. Si donc elle ne s'est pas emparée de tous les hommes, que cela ne vous trouble pas; ce n'est pas par contrainte ou par nécessité, c'est par conviction et de plein gré que Dieu doit régner en nous. Ne fermez pas la porte à cette lumière, et vous jouirez d'un bonheur parfait. Elle vient par la foi, et, dès qu'elle est venue, elle enveloppe l'âme et s'y répand avec une grande abondance; donnez-lui pour séjour une vie pure, et la voilà qui demeure à jamais : « Si quelqu'un m'aime, il observera mes commandements, et nous viendrons à lui, mon Père et moi, et nous ferons en lui notre demeure. » *Joan.*, XIV, 23. On ne saurait évidemment jouir des rayons du soleil qu'à la condition d'ouvrir les yeux : on ne saurait de même participer avec abondance à cette divine splendeur qu'en tenant bien ouverts les yeux de l'âme, en les disposant de manière à ce qu'ils aient toute leur puissance visuelle. Comment cela peut-il avoir lieu? En purifiant l'âme de toutes ses passions. C'est une chose ténébreuse et profondément ténébreuse que le péché; et ce qui le prouve déjà, c'est qu'on le commet en secret, à l'insu de soi-même, si c'était possible : « Quiconque fait un mal déteste la lumière et se garde bien de la chercher; » puis encore, « les choses qui se commettent en secret, il est même honteux de les dire. » *Joan.*, III, 20; *Ephes.*, V, 12.

Quand on est dans les ténèbres on ne reconnaît ni ami ni ennemi, on ne distingue plus la nature des choses : il en est de même dans le péché. L'homme cupide, par exemple, n'a pas plus d'égard pour les amis que pour les ennemis; le jaloux voit également un ennemi jusque dans l'ami le plus intime; le fourbe est en guerre avec tout le monde sans distinction : en un mot, celui qui commet l'iniquité ne diffère pas de ceux qui sont dans l'ivresse ou la folie; il est frappé du même aveuglement. Tel un homme, pendant la nuit, confond le bois, le plomb, le fer, l'argent, l'or, les pierreries, par la raison que ces objets ne revêtent leur forme qu'à la lumière; tel celui dont la vie est souillée n'apprécie plus la vertu de tempérance, la beauté de la philosophie. Dans les ténèbres, nous l'avons dit, les pierres précieuses elles-mêmes perdent leur éclat, non par le vice de leur nature, mais par l'impuissance du regard. Ce n'est pas le seul mal que le péché nous cause; il nous tient de plus dans de continuelles terreurs. De même que ceux qui voyagent par une nuit sans lune ne peuvent s'empêcher de trembler, alors même que personne n'est là qui les menace; de même ceux qui sont adonnés au péché sont incapables d'un sentiment de confiance, bien que personne ne leur adresse un reproche : ils redoutent tout, ils se défient de tout, aiguillonnés qu'ils sont par la conscience; tout pour eux respire la frayeur, tout les jette dans l'angoisse, ils portent de tout côté des regards inquiets, tout les épouvante. Fuyons donc une aussi lamentable vie. Après de telles angoisses viendra la mort, la mort immortelle, alors des supplices qui n'auront pas de fin; mais déjà sur la terre ils ne diffèrent pas des insensés, ceux qui rêvent

Le pécheur ressemble à un homme plongé dans l'ivresse.



de choses sans consistance et sans réalité. Ils s'imaginent être riches, tandis qu'ils sont dans le dénûment, être dans les délices, tandis qu'ils n'éprouvent que des déceptions : ils ne sentent pas leur erreur avant d'être délivrés de leur démence et d'avoir secoué leur sommeil. Voilà pourquoi l'Apôtre recommande à tous d'être sobres et vigilants, et le Christ de même. L'homme qui pratique la vigilance et la sobriété, s'il vient à tomber dans une faute, s'en délivre aussitôt; celui que possèdent la somnolence et l'ivresse ne sent pas même qu'il est l'esclave du péché.

Ne dormons donc pas; ce n'est pas le temps de la nuit, c'est celui du jour. « Marchons avec décence comme étant à la lumière du jour. » *Rom.*, XIII, 13. Rien de plus honteux que le péché. Ce serait un moindre mal, sous le rapport du déshonneur, de se produire dans un état de nudité complète qu'avec les livrées du vice et du désordre. Non, le crime ne serait pas aussi grand; il pourrait trouver son excuse dans l'indigence, alors que rien n'atténuerait l'ignominie du péché. Représentons-nous ceux qui sont traînés devant les juges comme voleurs ou comme usuriers : de quelle honte et de quel ridicule ne sont-ils pas couverts par la conduite frauduleuse et violente qu'ils ont tenue! Et nous-mêmes, nous sommes à ce point misérables et dégradés que, ne pouvant pas supporter d'avoir sur nos épaules ou de voir sur les épaules du prochain un manteau qui traîne et pend d'un côté, nous consentons néanmoins à marcher la tête en bas, à laisser nos frères marcher de même, sans nous en apercevoir. Quoi de plus déplorable, dites-moi, et de plus humiliant que l'état de l'impudique, du calomniateur, de l'envieux? Comment se fait-il que ces vices et les autres ne soient pas regardés comme plus honteux que la nudité? Cela ne peut s'expliquer que par l'habitude, qui n'existe nullement d'un côté, pendant qu'elle est générale de l'autre. Si quelqu'un se trouvait dans une réunion d'anges, où rien de semblable n'a jamais eu lieu, il verrait certes à quel point ces choses-là sont pitoyables. Mais pourquoi parler d'une réunion d'anges? Dans les palais mêmes des souverains, qu'on introduise une femme perdue, qu'on soit surpris en état d'ivresse ou dans tout autre délit honteux, et l'on subira les dernières peines. S'il n'est pas permis d'agir ainsi chez les princes de la terre, à plus forte raison cette conduite est-elle défendue et mérite-t-elle les derniers supplices dans la demeure du Roi de l'univers, qui est présent partout, aux yeux de qui rien n'échappe.

Il serait préférable de paraître sans vêtements, que l'âme comblée de vices et de crimes.

Je vous en conjure donc, donnons ici-bas le constant exemple de la modération et de la pureté; car nous avons un roi dont l'œil est sans cesse ouvert sur nous. Voulons-nous que la divine lumière nous éclaire toujours abondamment, attirons-en de la sorte les rayons, et nous obtiendrons soit les biens présents soit les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

« Il fut un homme envoyé de Dieu et dont le nom était Jean. »

Après avoir dès le début exposé les grands principes touchant le Verbe divin, l'Evangéliste, procédant avec ordre, en vient aussitôt au précurseur du Verbe, à son homonyme Jean. Lorsque vous entendez qu'il est envoyé de Dieu, vous ne devez plus regarder sa parole comme une parole humaine; il ne s'exprime pas en son nom, mais bien au nom de Celui qui l'envoie. C'est pour cela que le prophète l'appelle un ange, l'office de l'ange étant essentiellement de ne rien dire de son propre chef. L'expression « il fut » a rapport à la mission elle-même, et non à l'entrée dans la vie. C'est comme s'il était dit : Un homme fut envoyé de Dieu. Comment nos adversaires prétendent-ils que cette parole de l'Apôtre : « Comme il était dans la forme de Dieu, » *Philipp.*, II, 6, ne doit pas s'entendre de l'égalité du Fils avec le Père, par la raison que l'article n'est pas adjoint au mot Dieu? Ici non plus, l'article ne se trouve pas. Faudra-t-il en conclure qu'il n'est pas question du Père?

Que dirons-nous de cette prophétie : « Voici que j'envoie mon ange devant ta face, pour qu'il te prépare la voie? » *Malach.*, III, 1. Ne voyez-vous pas là deux personnes distinctes? « Celui-là vint pour rendre témoignage, témoignage à la lumière. »

Qu'est-ce? me dira-t-on peut-être; est-ce que le maître reçoit témoignage de son serviteur? — Si vous êtes étonné de voir que le serviteur lui rend témoignage, quand plus tard vous le verrez lui-même venir vers son serviteur et recevoir de lui le baptême avec le reste des Juifs, quelle ne sera pas votre surprise, de quels doutes ne serez-vous pas assailli? Mais, au lieu d'en être troublé, vous devriez bien plutôt admirer son ineffable condescendance. Si quelqu'un cependant reste dans cet état d'hésitation et de trouble, le Sauveur lui dira comme à Jean : « Laissez; car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. » *Matth.*, III, 15. Si le trouble n'a fait qu'augmenter, il dira de nouveau ce qu'il disait aux Juifs : « Je ne reçois pas le témoignage d'un homme. » *Joan.*, v, 34. — D'un autre côté, s'il ne réclame pas un tel témoignage, pourquoi Jean a-t-il été envoyé de Dieu? — Ce n'est pas que cela soit nécessaire; le prétendre serait une impiété. Pourquoi? — Jean lui-même nous en donne la raison, quand il ajoute : « Afin que tous crussent par lui. » Le Christ ne voulant pas que cette parole : « Je ne reçois pas le témoignage d'un homme, » fournît une occasion aux insensés de l'accuser de tomber en contradiction, puisqu'il avait déjà dit, en parlant de Jean : « C'est un autre qui rend témoignage de moi; et je sais que son témoignage est vrai, » *Joan.*, v, 32, témoignage qu'il semble redouter ensuite par les expressions déjà citées, il donne lui-même un principe de solution, en ajoutant aussitôt : « Je m'exprime de la sorte à cause de vous, pour que vous soyez sauvés. » C'est comme s'il disait : Je suis Dieu, et le vrai Fils de Dieu, n'ayant avec lui qu'une même substance ineffable et bienheureuse; je n'ai donc besoin du témoignage de personne. Alors même que personne ne se lèverait pour attester cette vérité, je n'en serais pas moins égal au Père par nature. Mais, comme je veux le salut de tous, je me suis abaissé jusqu'au point de réclamer dans ce but le témoignage d'un homme.

A raison de l'indolence et de la faiblesse des Juifs, cet abaissement devait leur rendre plus naturel et plus facile de croire en lui. De même qu'il s'était revêtu d'une chair, pour ne pas s'exposer à tout perdre en paraissant dans tout l'éclat de sa divinité; de même il veut qu'un homme lui serve de héraut, afin que cette voix d'un congénère amène plus aisément ceux qui l'entendent. Que ce témoignage ne lui fût pas absolument nécessaire, il lui suffisait pour le prouver de paraître tel qu'il est, dans sa pure substance, et de frapper ainsi tout le monde de stupeur. Il n'a pas voulu néanmoins se montrer de la sorte, comme je l'ai déjà dit, par la raison que tous les hommes se seraient évanouis à sa présence, nul ne pouvant supporter l'éclat de cette lumière infinie. C'est encore pour cela qu'il s'est revêtu d'une chair mortelle, je l'ai dit aussi, et qu'il a chargé l'un de nos frères du soin de lui rendre témoignage; tous ses actes ont pour but le salut des hommes, il se préoccupe moins de sa dignité que de leur bien dans le langage qu'il leur adresse, tant il s'applique à le mettre à leur portée. Voilà le sens de cette parole : « Je dis ces choses à cause de vous, pour que vous soyez sauvés. » Et l'Evangéliste, qui parle exactement comme le Maître, après avoir dit de Jean qu'il est venu « pour rendre témoignage à la lumière, » ajoute : « Afin que tous croient par lui. » Cela revient à dire : Ne pensez pas que le témoignage qui devait être rendu par Jean-Baptiste pût avoir pour objet de donner à la parole du Seigneur un degré de plus d'autorité. Non, ce n'est pas pour cela qu'il est venu, c'est pour ouvrir à son peuple le chemin de la foi. — Ce qui suit prouve évidemment que telle est la signification de cette dernière parole.

L'auteur continue : « Il n'était pas lui-même la lumière. » S'il ne s'était pas proposé de détruire un semblable soupçon, ceci devenait inutile; c'était une répétition plutôt qu'une explication. Après avoir dit, en effet, que Jean a été envoyé « pour rendre témoignage à la lumière, » à quoi bon ajouter : « Il n'était pas lui-même la lu-

mière? » Et cependant, ce n'est ni sans intention ni sans utilité. Parmi les hommes, il arrive le plus souvent que celui qui rend témoignage est supérieur à celui en faveur de qui le témoignage est rendu, qu'il est jugé plus digne de confiance. Pour que personne n'eût cette idée de Jean, l'Evangéliste s'explique dès le début de manière à ne laisser aucun doute; il montre clairement quel est celui qui témoigne, quel est celui sur qui le témoignage est rendu, combien grande est enfin la distance qui les sépare. Cela fait, l'incomparable supériorité du Christ une fois établie, il poursuit sa narration avec une complète assurance; il a fait disparaître avec soin toute fausse supposition des esprits même les plus portés à l'absurde, et maintenant qu'il a déblayé le terrain, il répand sans difficulté la parole doctrinale.

A la pureté de la foi il faut joindre la pureté de la vie.

Demandons désormais, après la révélation de ces grandes choses, de joindre à la pureté de la foi l'éclatante pureté de la vie; car l'une ne nous servirait de rien sans l'autre. Aurions-nous une foi parfaite et la pleine intelligence des Ecritures, si nous n'avons pas les bonnes œuvres pour protection et pour appui, rien n'empêchera que nous ne soyons précipités dans la géhenne et que nous n'en soyons à jamais la proie. De même que les hommes vertueux ressusciteront pour jouir de l'éternelle béatitude, de même ceux dont la conduite fut opposée ressusciteront pour subir des supplices éternels. Déployons donc tout le zèle dont nous sommes capables pour ne pas détruire par l'impureté des œuvres ce que nous aurions gagné par la rectitude de la foi; tâchons d'obtenir par une vie pieuse de pouvoir un jour reposer nos regards sur le Christ avec confiance. Il n'est pas de bonheur comparable à celui-là. Puissions-nous tous, fidèles à cette doctrine, nous proposer invariablement de glorifier Dieu par tous nos actes. A lui gloire, en même temps qu'au Fils unique et à l'Esprit saint, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

« Il était la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde. »

1. Si nous vous distribuons la nourriture spirituelle, la doctrine des Livres saints, par petites portions, mes bien chers enfants, c'est pour vous rendre plus facile de conserver en vous l'enseignement qui vous est ainsi transmis. Quand on bâtit une maison, si l'on ajoute de nouvelles pierres avant que les premières soient suffisamment liées, le mur ne tarde pas à se disjoindre, ce n'est plus là qu'un édifice ruineux; si l'on attend, au contraire, que le ciment ait produit son effet, pour superposer d'autres assises, on aura bâti une maison solide et qui durera longtemps. Imitons ceux qui construisent avec cette prudence, édifions nos âmes avec la même sage lenteur. Nous aurions à craindre, en entassant les considérations avec trop de rapidité, en bâtissant ainsi sur des constructions encore fraîches, de perdre le fruit de tous nos efforts, votre intelligence ne pouvant suffire à tout embrasser.

Que venons-nous de lire aujourd'hui? « Il était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. » Parlant tout à l'heure de Jean, l'auteur a dit qu'il était venu « pour rendre témoignage à la lumière, » et que sa mission s'accomplissait alors. De peur donc qu'à cette parole, à la vue de cet avénement si récent du Précurseur, on ne conçût une idée défavorable sur celui qu'il annonçait, il donne l'essor à l'intelligence et la transporte tout-à-coup à cette vie supérieure qui ne connaît ni commencement ni fin. — Et comment cela peut-il être, me demanderez-vous, quand il est question du Fils? — C'est de Dieu que nous parlons, et vous demandez le comment? vous ne tremblez pas, vous ne frémissez pas de votre imprudence? Certes, si quelqu'un vous demandait comment les âmes et les corps posséderont après la vie présente une éternelle vie, vous ririez d'une pareille question, parce qu'il n'appartient pas à l'intelligence humaine de scruter de tels objets, et qu'elle doit



simplement croire, parce que des affirmations de ce genre ne sauraient être discutées, et qu'il suffit de l'autorité de celui qui les pose. Voilà cependant que, lorsque nous déclarons que le Créateur des âmes et des corps, celui qui l'emporte infiniment sur toutes les créatures, n'a pas eu de commencement, vous nous demandez comment cela devait être? Cette interrogation est-elle vraiment d'une âme saine, d'un entendement qui n'est pas vicié? Vous avez entendu : « Il était la vraie lumière ; » pourquoi de vains efforts pour arriver à comprendre la nature d'une vie par elle-même incompréhensible? Aucun terme de comparaison ne s'offre à vous. Pourquoi chercher ce qu'on ne saurait atteindre? Pourquoi vouloir juger ce qui n'est pas de votre ressort?

Remonter à la source première des rayons du soleil, vous ne le pouvez pas; mais, pour cela, vous ne vous livrez ni à l'indignation ni à la tristesse. D'où vous vient donc votre audace dans des questions beaucoup plus élevées? Jean, le fils du tonnerre, qui fait retentir les sons de la trompette spirituelle, après avoir entendu de l'Esprit : « Il était, » n'en demande pas davantage ; et vous, si éloigné d'avoir une semblable grâce, n'ayant pour point d'appui que vos faibles raisonnements, vous tentez de dépasser les limites de sa science ! Raison de plus pour que vous ne puissiez jamais en égaler la mesure. Telle est la fourberie du diable : il pousse les malheureux qui l'écoutent en dehors des bornes que Dieu lui-même nous a posées, comme s'il nous était possible d'aller bien au delà ; et puis, quand il nous a fait perdre la divine grâce en nous flattant de ce fol espoir, il se trouve que rien n'est ajouté à notre science. Et comment aurait-il pu, dans son état de révolte et de dégradation, accomplir sa promesse? Il ne nous permet pas même de revenir à notre position antérieure, qui nous offrait tant de calme et de sécurité ; il nous mène de tout côté, comme des voyageurs qui ont perdu leur route et qui ne savent plus où se fixer.

Voilà comment il chassa d'abord du paradis notre premier père. Ce fut après l'avoir enflé de l'espoir de posséder une plus vaste science avec une plus haute dignité, qu'il le fit déchoir des biens dont l'homme avait la paisible jouissance. Non-seulement celui-ci ne devint pas égal à Dieu, comme on le lui promettait, mais encore il tomba sous la tyrannie de la mort; loin de gagner quelque chose en mangeant du fruit défendu, il perdit beaucoup de la science qu'il avait déjà, dans la pensée d'en acquérir une plus grande. Alors, pour la première fois, il se mit à rougir de sa nudité, tandis qu'auparavant il était supérieur à toute impression de ce genre. Alors également, il s'aperçut qu'il était nu, il eut besoin de vêtements, il fut sujet à beaucoup d'autres afflictions. Si nous ne voulons pas que pareille chose nous arrive, obéissons à Dieu, restons fidèles à ses préceptes, ne cédons plus à notre inquiète curiosité, et de la sorte nous ne perdrons pas les biens que nous avons reçus, comme l'ont fait les hérétiques. En cherchant le commencement d'une vie qui n'a pas de commencement, ils ont achevé de perdre le peu qu'ils avaient conservé. Ils n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient, puisque la chose est impossible; et la vraie foi dans le Fils unique a disparu de leur âme. Pour nous, ne déplaçons pas les bornes antiques, celles que nos pères ont posées; respectons en tout les lois de l'Esprit saint; qu'il nous suffise d'avoir entendu : « Il était la vraie lumière, » et ne scrutons pas au delà, car il ne nous est pas donné de franchir cette limite. Si la génération divine était semblable à la génération humaine, nécessairement l'être générateur précéderait d'un certain intervalle l'être engendré ; mais, comme la première génération est ineffable et ne convient qu'à la divinité, gardez-vous de prononcer ici ces paroles avant et après; nous l'avons dit, le Fils est le créateur de tous les siècles.

Doctrine de l'Eglise sur le Père et le Fils.

2. Ce n'est donc pas père qu'il faudra dire, m'objectera-t-on, c'est plutôt frère. — Et quelle nécessité, je vous prie? Si nous enseignions que le Père et le Fils forment deux branches séparées, vous auriez raison de tenir ce langage. Dès lors que nous évitons avec soin une pareille impiété, nous appliquant à dire que le Père n'a pas de principe et n'est pas engendré, que le Fils n'a pas de commencement non plus et qu'il



est engendré par le Père, quel besoin avez-vous d'émettre une proposition aussi sacrilége? Aucun, assurément. Le Fils est la splendeur du Père; et la splendeur se conçoit en même temps que la nature dont elle est le rayonnement. Voilà le nom que Paul lui donne, voulant ainsi rendre impossible toute idée d'antériorité, par la force même de cette expression. A la suite de cet exemple, il corrige les fausses suppositions des insensés. — Si je l'appelle splendeur, n'allez pas vous imaginer qu'il soit privé de son hypostase propre. Ce serait encore une impiété, c'est la folie des Sabelliens et des Marcelliens. — Mais telle n'est pas notre doctrine; nous déclarons, nous, qu'il subsiste dans sa propre hypostase. Aussi l'Apôtre, après l'avoir nommé splendeur, ajoute-t-il : « Et le caractère de sa substance. » *Hebr.*, I, 3. C'est proclamer l'hypostase du Fils, aussi bien que l'identité de la substance divine, puisqu'il en est le caractère. Il ne suffit pas d'un mot, comme je l'ai déjà remarqué, pour exposer aux hommes le dogme de la divinité; il est utile d'en employer un certain nombre et de les comparer, pour extraire de chacun ce qui peut compléter cette doctrine. C'est l'unique moyen pour nous de célébrer dignement la gloire de Dieu; dignement, dans la mesure de nos forces, bien entendu. Si quelqu'un prétendait parler de Dieu d'une manière tout-à-fait digne de lui, le connaître comme il se connaît lui-même, c'est celui-là surtout qui ne connaîtrait pas Dieu.

Folie des Sabelliens et des Marcelliens.

Le sachant, attachons-nous invariablement à ce que nous ont enseigné ceux qui dès l'origine furent les témoins et les ministres du Verbe; ne poussons pas plus loin notre curiosité, je le répète. La curiosité sur ce point est une maladie qui porte un double préjudice : on s'épuise en vains efforts à vouloir comprendre ce qu'il est impossible de comprendre; on provoque la colère de Dieu, en voulant renverser les barrières élevées de sa propre main. Je n'ai pas besoin de vous dire jusqu'où va cette indignation, puisque vous le savez tous. Gardons-nous donc du fol orgueil de ces hommes, écoutons la divine parole avec un religieux tremblement, afin que Dieu nous protége sans cesse. « Sur qui reposerai-je mes yeux, nous dit-il lui-même, si ce n'est sur celui qui est doux, humble, pacifique, et qui tremble en écoutant mes discours? » *Isa.*, LXVI, 2. Au lieu de nous livrer à la funeste inquiétude des hérétiques, ayons la componction dans nos cœurs, pleurons nos désordres, selon le commandement du Christ, repentons-nous de nos crimes, repassons avec soin tous les péchés que nous avons commis jusqu'à ce jour, et travaillons sans relâche à les expier. Dieu nous a ouvert bien des chemins pour arriver à ce but : « Dites le premier vos iniquités, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. « J'ai dit : Je m'accuserai moi-même de mon iniquité devant le Seigneur, et vous m'avez déjà pardonné l'impiété de mon cœur. » *Psalm.* XXXI, 5. Le souvenir incessant et l'accusation fréquente de nos péchés, c'est un sûr moyen de nous en alléger le fardeau. En voici un autre non moins efficace : ne garder aucune haine contre ceux qui nous ont offensés, pardonner sans réserve tous les torts qu'on peut avoir eus envers nous. Voulez-vous en apprendre encore un autre, écoutez ces paroles de Daniel : « C'est pourquoi rachetez vos péchés par vos aumônes, et vos iniquités en vous montrant miséricordieux envers les pauvres. » *Dan.*, IV, 24. Un moyen de plus, c'est la constance dans la prière, une sainte violence faite incessamment à Dieu. Le jeûne console aussi beaucoup une âme et contribue puissamment à la rémission des péchés, apaise la colère divine, quand il se joint à l'amour du prochain. « L'eau, nous dit l'Ecriture, éteint le feu le plus fort, et l'aumône efface le péché. » *Eccli.*, III, 30.

Marchons par toutes ces voies. En nous donnant à ces diverses pratiques avec autant de persévérance que d'ardeur, non-seulement nous effacerons nos péchés passés, mais encore nous acquerrons les plus grands biens à l'avenir. Nous ne livrerons aucun accès au diable, nous repousserons à la fois les perfides insinuations de la paresse et les funestes impatiences de la curiosité. C'est à l'aide de ces passions parmi tant d'autres, à la vue de tant d'hommes désœuvrés plongés dans l'indolence, n'ayant aucun souci de la vertu, qu'il a mis en crédit des questions aussi dénuées de raison et des logomachies

aussi difficiles. Oui, fermons-lui tout accès, veillons, soyons toujours prêts à combattre, afin qu'après avoir supporté les fatigues légères de cette courte vie, nous entrions en possession des biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père en même temps qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

« Il était la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde. »

1. Rien n'empêche que nous n'exposions aujourd'hui le même texte, puisque dernièrement nous n'avons pu l'expliquer tout entier, entraîné que nous fûmes par la discussion dogmatique. Où sont donc ceux qui prétendent que le Verbe n'est pas vraiment Dieu? Voilà cependant qu'il est appelé la vraie lumière, la vérité par essence, la véritable vie. Mais nous poursuivrons ces idées quand nous y en serons venus; pour le moment, c'est le texte même qu'il faut exposer à votre charité. — S'il illumine tout homme venant en ce monde, d'où vient que tant d'hommes demeurent si profondément ensevelis dans les ténèbres? Tous ne connaissent pas la religion du Christ. Comment donc les éclaire-t-il tous? — Il a tout fait de son côté pour qu'il en fût ainsi. Maintenant, s'il en est qui ferment obstinément les yeux de leur âme et refusent de percevoir les rayons de cette lumière, ce n'est pas la lumière même qu'on peut accuser de cette obscurité, c'est uniquement la perversité de ceux qui se privent de ce don. La grâce a été répandue sur tous; elle ne repousse ni le Juif ni le Grec, ni le barbare ni le Scythe; pour elle pas de distinction entre le citoyen et l'esclave, l'homme et la femme, le vieillard et l'enfant : elle les admet tous de la même manière, elle fait à tous le même honneur. Ceux qui ne veulent donc pas profiter d'un tel bien, ne doivent accuser qu'eux-mêmes s'ils restent ainsi dans l'aveuglement.

L'accès étant ouvert à tous, personne n'étant là pour nous barrer le passage, ceux que leur volonté perverse retient au dehors, ne sauraient s'en prendre aux autres, c'est leur propre perversité qu'ils doivent accuser de leur perte. « Il était dans le monde; » non pas contemporain du monde, gardons-nous de le penser; car l'Evangéliste ajoute : « Et le monde a été fait par lui. » Voilà donc qu'il vous ramène à l'existence du Fils unique avant tous les siècles. Dès qu'on vous dit, en effet, que tout cet univers est son ouvrage, seriez-vous absolument dénué de sens, l'ennemi déclaré de la gloire divine, force vous sera de reconnaître, bon gré mal gré, que l'œuvre est postérieure à l'artisan. Aussi ne puis-je pas cesser d'admirer la folie de Paul de Samosate, et de me demander comment il a pu s'insurger contre une vérité si manifeste, et se jeter par là de son propre mouvement dans le précipice. Non, il n'a pas erré par ignorance, la vérité lui était parfaitement connue, son crime est le même que celui des Juifs. De même que ceux-ci trahirent la vraie foi pour conserver la faveur des hommes, sachant bien que Jésus était le Fils unique de Dieu, mais n'osant pas le confesser, de peur d'encourir la disgrâce de leurs chefs et d'être expulsés de la synagogue; de même ce malheureux, par égard pour une femme, dit-on, trahit les intérêts de son salut. Terrible, bien terrible est la tyrannie de la vaine gloire; elle aveugle même les sages, à moins qu'ils ne soient constamment sur leur garde. L'amour des présents produit cet effet; mais beaucoup plus violente et plus funeste est cette passion.

Folie de Paul de Samosate.

C'est pour cela que le Christ disait aux Juifs : « Comment pouvez-vous croire, vous qui mendiez la gloire des hommes, et qui ne cherchez pas celle que Dieu seul peut donner? » *Joan.*, v, 44. « Et le monde ne l'a pas connu. » On entend ici par le monde la multitude corrompue, cette masse plongée dans les intérêts terrestres, la foule, la plèbe insensée. Quant aux amis de Dieu, à tous les hommes dignes de quelque admiration, ils l'ont connu, même avant qu'il parût dans la chair. Le Christ dit nommément du Patriarche : « Abraham votre père a tressailli pour apercevoir mon jour; il l'a vu, et il en a été dans la joie. » *Joan.*, VIII, 56. Au sujet

de David il réfute les Juifs en ces termes : « Comment donc David, dans le mouvement de l'inspiration, l'appelle-t-il Seigneur, en prononçant ces paroles : Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite? » *Matth.*, XXII, 43-44. En plusieurs passages il leur oppose également Moïse; et les autres prophètes sont mentionnés par l'Apôtre. En effet, que tous les prophètes à partir de Samuel l'aient connu, aient annoncé son avénement si longtemps d'avance, Pierre le déclare en ces termes : « Tous les prophètes dont la voix s'est fait entendre depuis Samuel et dans la suite, ont annoncé les jours que nous voyons. » *Act.*, III, 24. Jacob et le père de ce patriarche, aussi bien que son aïeul, ont été favorisés de ses révélations; il leur a parlé, il leur a fait de magnifiques promesses qui se sont toutes réalisées. — Mais alors, m'objectera-t-on, comment a-t-il dit lui-même : « Beaucoup de prophètes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu? » *Luc.*, X, 24. N'ont-ils donc pas eu part à la connaissance dont il est l'objet? Une large part, sans nul doute; et j'essaierai de le démontrer par le texte même sur lequel on s'appuie pour affirmer qu'ils en étaient privés : « Beaucoup, est-il dit, ont désiré voir ce que vous voyez. » Ils ont donc vu du moins qu'il viendrait parmi les hommes et qu'il accomplirait le plan qui s'est réellement accompli. S'ils n'en avaient pas eu la connaissance, jamais ils n'auraient désiré le voir; car, une chose qu'on ignore, on ne saurait la désirer. Par conséquent, ils ont connu le Fils de Dieu, et de plus ils ont su qu'il viendrait chez les hommes. Quelles sont dès lors les choses qu'ils ignoraient, les choses qu'ils n'entendirent pas? Celles que vous voyez maintenant et que vous entendez. S'ils ont entendu sa voix et vu son image, ils ne l'ont pas contemplé dans la chair, ni conversant de la sorte avec les hommes, ni leur parlant avec cet abandon et cette liberté. Lui-même nous l'indique, puisqu'il ne dit pas simplement : Ils ont désiré me voir. Quoi donc? « Voir ce que vous voyez. » — Ils ont désiré m'entendre. — Non; mais bien : « Entendre ce que vous entendez. » C'est pourquoi, bien qu'ils n'aient pas été témoins de son incarnation, ils savaient que cette incarnation aurait lieu, et c'est ce qu'ils auraient désiré voir ; ils croyaient en lui, bien qu'ils ne l'aient pas contemplé dans la chair.

Comment les prophètes ont-ils eu connaissance du Christ.

Lorsque les Gentils, pour trouver en défaut nos croyances, nous diront : Que faisait le Christ dans les temps antérieurs, alors qu'il ne veillait nullement aux intérêts du genre humain? Pourquoi n'est-il venu qu'à la fin s'occuper de l'œuvre de notre salut, après nous avoir oubliés durant tant de siècles? nous répondrons qu'il était dans le monde avant même son incarnation, qu'il s'occupait des choses humaines, qu'il était connu de tous ceux qui méritaient de le connaître. Si, parce qu'il n'était pas connu de tous, mais seulement des âmes droites et vertueuses, vous déclarez qu'il était inconnu, il faudra que vous disiez aussi qu'il n'est pas maintenant adoré par les hommes, puisqu'il en est encore qui ne le connaissent pas. De même donc qu'à l'époque présente les exceptions qui peuvent exister ne détruisent pas l'affirmation générale; de même on peut affirmer que dans ces anciens temps beaucoup le connaissaient, tous ces justes, tous ces admirables personnages dont le souvenir nous est resté.

2. On me dira peut-être : Pourquoi les justes seuls l'ont-ils alors honoré et servi, pourquoi pas tous les hommes? Je réponds par la même question : Pourquoi tous les hommes ne l'adorent-ils pas aujourd'hui? Cela ne s'applique pas uniquement au Fils. Pourquoi le Père lui-même n'était-il pas alors et n'est-il pas encore à présent connu de tous les hommes? Quelques-uns ne voient partout qu'un mouvement aveugle et fatal; d'autres attribuent aux démons le gouvernement du monde; il en est qui se forgent un autre Dieu, ou qui même opposent à sa puissance une puissance ennemie et font de ses lois l'œuvre d'un mauvais génie. Dirons-nous pour cela, en présence de ces idées extravagantes, que Dieu n'existe pas, ou bien dirons-nous qu'il est mauvais, parce qu'il en est qui prononcent un tel blasphème? Loin de nous cet excès de folie. Si nous devions régler nos croyances d'après les jugements des frénétiques, rien



n'empêcherait que nous ne fussions nous-mêmes en butte à la plus dangereuse frénésie. Personne certes ne dira que le soleil est nuisible aux yeux, parce qu'il y aura des hommes dont les yeux sont malades; on s'en rapporte au jugement de ceux dont les yeux sont sains, et l'on dit simplement qu'il nous éclaire. Personne non plus ne prétendra que le miel est amer, à cause de l'impression qu'il peut faire sur un palais vicié.

Et voilà cependant que certains esprits, guidés par une sorte d'opinion maladive, osent avancer que Dieu n'existe pas, ou bien que c'est un principe malfaisant, ou bien encore que sa providence ne s'exerce pas d'une manière constante et générale. Qui pourrait dire que ce ne sont pas là des esprits malades? Qui n'avouerait même qu'ils sont complétement égarés et plongés dans la plus extrême démence? — Vous m'objecterez ce mot de l'Evangile : « Le monde ne l'a pas connu. » — Il suffit qu'ils l'aient connu ceux dont le monde n'est pas digne. Quand il est question des autres, la cause de leur ignorance est bientôt indiquée. Il n'est pas absolument dit : Personne ne l'a connu; mais bien : « Le monde ne l'a pas connu. » Ce qui désigne les partisans exclusifs du monde, les hommes dont les choses du monde absorbent les pensées. C'est habituellement le nom que le Christ leur donne, comme lorsqu'il dit : « Père saint, le monde ne vous a pas connu. » *Joan.*, XVII, 25. Le monde a donc ignoré non-seulement le Fils, mais encore le Père, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Rien n'obscurcit l'intelligence comme les préoccupations d'ici-bas. Le sachant, fuyez le monde, éloignez-vous autant que possible des objets matériels; car le préjudice qu'ils vous causent ne tombe pas sur des intérêts de peu d'importance, il ruine le premier de tous les biens. En effet, l'homme qui s'attache outre mesure aux choses du temps présent, ne saurait percevoir avec rectitude celles du ciel : son excessive affection pour les unes lui fait nécessairement perdre de vue les autres. « Vous ne pouvez pas, est-il écrit, servir Dieu et l'argent. » *Luc.*, XVI, 13. Si nous aimons l'un, force nous est de haïr l'autre.

Différence entre les serviteurs du Christ et les serviteurs des richesses.

C'est ce que l'expérience nous crie. Ceux qui dédaignent la possession des richesses, sont par excellence les vrais amis de Dieu : les esclaves de l'argent, au contraire, n'ont pour Dieu qu'un amour équivoque et fragile entre tous. Une fois qu'elle est fascinée par l'attrait des possessions terrestres, l'âme ne s'abstient pas aisément des actions ou des paroles qui provoquent la colère de Dieu, par la raison qu'elle sert un autre maître, dont les ordres sont toujours opposés aux volontés du Seigneur. Eveillez-vous donc enfin et secouez votre indolence, sachez de qui vous êtes les serviteurs et n'aimez à relever que de son empire. Pleurons et gémissons sur les années que nous avons passées au service de Mammon; brisons définitivement son joug, ce joug d'une pesanteur accablante, et portons constamment le joug suave et léger du Christ. Les lois auxquelles nous obéirons seront bien différentes : celui-là nous ordonne d'être les ennemis de tous, et celui-ci d'embrasser tous les hommes dans un même amour. L'un, nous astreignant à manipuler l'argile, puisque l'or n'est pas autre chose, ne nous laisse pas même respirer la nuit : l'autre nous affranchit d'un souci non moins inutile qu'insensé, nous obligeant à réunir des trésors dans les cieux, trésors qui proviennent non de l'injustice commise envers le prochain, mais de notre propre justice. Le premier, après nous avoir imposé bien des sueurs et des misères, ne pourra nous être d'aucun secours quand nous serons condamnés à d'affreux supplices précisément pour avoir accompli ses lois, et lui-même excitera la flamme : le second, ne nous demanderait-il que de donner un verre d'eau froide, ne laissera pas cette action sans récompense, ou plutôt la récompensera de la manière la plus magnifique.

N'est-ce donc pas le dernier terme de la folie de négliger un service qui nous honore et nous enrichit, pour servir un tyran sans entrailles, qui ne peut rien pour ses partisans et ses esclaves, ni dans le présent ni dans l'avenir? Ce qu'il y a de fâcheux, ce qu'il y a de funeste à le suivre, ce n'est pas seulement qu'il soit incapable de nous soustraire au châtiment, c'est



encore, comme je l'ai déjà dit, qu'il accable de mille maux ceux qui marchent sous ses ordres. La plupart de ceux qui sont dans l'enfer doivent leur malheur à cette cause, à leur amour de l'or qui les a réduits à la servitude et rendus sourds aux besoins des pauvres. De peur qu'il en soit ainsi de nous, donnons avec générosité, partageons avec les pauvres, arrachons notre âme aux dévorantes sollicitudes d'ici-bas, en même temps qu'aux supplices de l'éternité; que notre justice nous précède dans les cieux; amassons, au lieu de richesses terrestres d'impérissables trésors, des trésors qui émigrent avec nous dans la céleste patrie, pour nous venir en aide au moment du suprême danger, et nous rendre alors le Juge favorable. Puissions-nous tous avoir sa protection durant le cours de la vie présente et surtout à ce dernier jour, afin d'entrer sûrement en possession des biens préparés dans le ciel à ceux qui l'aiment d'un amour digne de lui, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

« Il est venu dans sa propre demeure, et les siens ne l'ont point reçu. »

1. Si vous n'avez pas oublié les pensées exposées jusqu'ici, nous poursuivrons avec plus d'ardeur la réalisation de notre plan, persuadé qu'il doit en résulter un grand bien. Le fidèle souvenir des leçons précédentes vous facilitera l'intelligence de nos autres discours; et nous-même nous éprouverons moins de fatigue, du moment où votre zèle pour la parole sainte aura doublé votre perspicacité. Quand on oublie sans cesse à mesure qu'on apprend, on aurait besoin de la présence non interrompue du maître, et jamais on ne saura rien : quand on garde fidèlement les choses apprises, en continuant toujours à s'instruire, de disciple on est bientôt passé maître, et ce n'est pas uniquement à soi, c'est encore aux autres qu'on devient utile. Voilà ce qu'il en sera de cette réunion, je l'espère, et j'en ai pour gage votre vive attention. Courage donc, déposons dans vos âmes comme dans un inviolable trésor l'argent du Seigneur, expliquons le sens de notre texte autant qu'il nous sera donné de le faire par la grâce de l'Esprit saint. Parlant des époques antérieures, Jean avait dit : « Le monde ne l'a pas connu. » Descendant ensuite à l'époque de la prédication, il ajoute : « Il est venu dans sa propre demeure, et les siens ne l'ont point reçu. » Par les siens il entend les Juifs, son peuple particulier, ou même tous les hommes, puisqu'il les a tous créés. De même que plus haut, s'étonnant de la folie du grand nombre et rougissant, pour ainsi parler, de la nature humaine, il avait déclaré que le monde était l'œuvre de Dieu, et ne connaissait pas néanmoins son auteur; de même ici, s'indignant de l'ingratitude des Juifs et de tant d'autres, il formule une plus grave accusation en disant : « Les siens ne l'ont pas reçu, » et cela, quoiqu'il fût venu vers eux. Il n'est pas le seul à tenir ce langage, les prophètes avaient exprimé le même étonnement, et Paul dans la suite.

Les prophètes d'abord s'étaient écrié, parlant au nom du Christ : « Un peuple que je ne connaissais pas s'est mis à me servir; au premier son de ma parole il m'a obéi. Mes enfants, me devenant étrangers, m'ont renié; ces fils rebelles ont vieilli dans le mal, se sont détournés de leurs voies. » *Psalm.* XVII, 45-46. Puis encore : « Ceux à qui il n'a pas été annoncé verront; ils contempleront celui dont ils n'avaient pas entendu parler... J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas; je me suis dévoilé devant ceux qui ne m'interrogeaient pas. » *Isa.*, LII, 15; LXVI, 1. Paul à son tour, écrivait aux Romains en ces termes : « Qu'est-il donc arrivé? Qu'Israël n'a pas trouvé ce qu'il cherchait, et que les hommes choisis l'ont trouvé; » et plus haut : « Que dirons-nous donc? Que les Gentils, qui ne cherchaient point la justice, l'ont cependant embrassée; tandis que les Israélites, qui poursuivaient la loi de la justice,



ne sont point parvenus à cette loi. » *Rom.*, XI, 7; IX, 30. C'est une chose bien étonnante, en effet, que des hommes nourris des écrits des prophètes, qui chaque jour entendent Moïse parler sans cesse de la venue du Christ, qui voient le Christ lui-même opérer de fréquents miracles, vivant uniquement au milieu d'eux, ne permettant pas encore à ses disciples d'aller dans les voies des nations ou même d'entrer dans la ville des Samaritains, le confirmant par son exemple, redisant à tout propos qu'il était seulement envoyé pour sauver les brebis égarées de la maison d'Israël; que des hommes ainsi favorisés, dis-je, après tant de signes et de leçons, après que le Christ avait si largement accompli l'œuvre commencée par les prophètes, soient demeurés aveugles et sourds au point qu'aucun d'eux n'ait embrassé la foi. Les Gentils, privés de tous ces dons, n'avaient jamais entendu, pas même en rêve, les divins enseignements; ils étaient nourris de vaines fables, puisque la philosophie des Grecs n'est pas autre chose, bercés par les folles imaginations des poètes; ils s'étaient inclinés jusqu'alors devant le bois et la pierre, n'ayant rien appris, soit pour l'intelligence, soit pour les mœurs, de sain et de salutaire : leur vie était encore plus impure et plus dépravée que leurs croyances.

Pouvait-il en être autrement? Ils avaient des dieux qui se plaisaient dans tous les genres de perversités, qu'il fallait adorer par des paroles infâmes et des actions plus infâmes encore, dont le culte était ainsi célébré; à l'obscénité se joignait le meurtre, l'immolation même des enfants : ils ne pouvaient donc que régler leur conduite sur les exemples de leurs divinités. Et cependant, tombés au dernier degré de la corruption, ils furent tout à coup, comme par l'effet d'une puissante machine, élevés à d'incomparables hauteurs; ils nous apparaissent revêtus de la gloire céleste. D'où cela vient-il et quelle en est la cause? Ecoutez, c'est Paul qui va vous le dire. Ce bienheureux ne s'arrêta pas dans ses ardentes recherches qu'il n'eût découvert cette cause, afin de la manifester à tous les yeux. Quelle est-elle donc? et d'abord d'où vient l'aveuglement des Juifs? Nous devons l'apprendre de la bouche d'un homme à qui fut confié le secret du plan divin, avec mission de nous l'enseigner. Or voici ce qu'il dit pour dissiper les ténèbres de la multitude : « Ignorant la justice de Dieu et voulant établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la première. » *Rom.*, X, 3. De là leur malheur. Il explique la même chose en d'autres termes : « Que dirons-nous donc? Que les Gentils, qui ne suivaient pas la justice, ont embrassé la justice, et la justice produite par la foi. Les Israélites, au contraire, qui suivaient la loi de la justice, ne sont point parvenus à cette loi. Et dites-moi pour quelle raison? Parce qu'ils ne l'ont pas cherchée dans la foi; ils ont heurté contre la pierre d'achoppement. » *Rom.*, IX, 30-32. Cela signifie que leurs maux étaient dus à leur incrédulité, elle-même engendrée par l'orgueil. Comme ils étaient auparavant plus favorisés que les Gentils, en ce qu'ils avaient reçu la loi, la connaissance de Dieu et les autres avantages énumérés par Paul, voyant qu'après la venue du Christ les Gentils étaient appelés à posséder par la foi les mêmes priviléges qu'ils possédaient eux-mêmes, que la circoncision désormais n'établissait aucune différence, leur orgueil blessé les fit tomber dans la jalousie, ils ne supportèrent pas cette merveilleuse effusion de l'amour infini de Dieu pour les hommes. Ce sentiment ne pouvait pas avoir une autre source que ce même orgueil, une perversité profonde, une sorte de haine pour le genre humain.

2. Mais en quoi donc, ô les plus insensés des hommes, la part faite aux autres par la divine bonté vous causait-elle un préjudice? la vôtre en était-elle amoindrie? La haine est aveugle, elle ne voit d'abord rien de ce qu'elle devrait voir. Exaspérés de ce que d'autres étaient mis à leur niveau, jouissaient des mêmes droits, ils tournèrent le glaive contre eux-mêmes, Dieu leur retira sa protection et sa miséricorde. Ils le méritaient bien. Le Seigneur avait dit : « Ami, je ne te fais pas d'injustice; je veux seulement donner à ces derniers autant qu'à toi. » *Matth.*, XX, 13-14. Ils n'étaient pas même dignes de cette réponse. L'ouvrier à qui elle s'adresse avait du moins pour excuse dans son mécontentement le

travail et la peine, la chaleur et les sueurs de toute la journée ; mais eux qu'avaient-ils à dire? Rien de pareil, en vérité; ils auraient pu tout au plus rappeler leur indolence, leurs appétits grossiers et tant d'autres vices que tous les prophètes leur avaient constamment reprochés : ils n'avaient pas été moins coupables envers Dieu que les Gentils eux-mêmes. C'est ce que Paul déclarait en ces termes : « Il n'y a pas de distinction (entre le Juif et le Gentil); tous ont péché, ils doivent tout attribuer à la gloire de Dieu, étant justifiés gratuitement par sa grâce. » *Rom.*, III, 22-24. C'est un sujet qu'il traite d'une manière également utile et sage dans cette Epître aux Romains. Il a même montré là que les Juifs méritaient un châtiment plus sévère. « Quiconque aura péché sous la loi, sera jugé d'après la loi; » *Rom.*, II, 12; c'est-à-dire avec plus de rigueur, puisque la loi joindra sa voix à celle de la nature pour l'accuser.

Ce n'est pas tout; ils sont encore devenus pour les étrangers une occasion de blasphème : « Mon nom à cause de vous, leur dit le Seigneur, est blasphémé parmi les nations. » *Isa.*, LII, 5. Ils étaient tellement blessés de la vocation des Gentils, que ceux mêmes d'entre eux qui s'étaient convertis ne pouvaient pas revenir de leur surprise. De là les récriminations élevées contre Pierre, quand il fut revenu de Césarée[1], parce qu'il était entré dans la maison et qu'il s'était assis à la table des incirconcis. Après avoir même appris le mystère de la rédemption, ils en revenaient à se demander comment la grâce de l'Esprit saint s'était répandue sur les nations étrangères. Or leur étonnement prouvait assez combien ils étaient loin de s'attendre à cette transformation merveilleuse. Sachant donc que c'était là leur plus cruelle blessure, l'Apôtre ne néglige rien pour la guérir, pour combattre en eux le venin de l'orgueil et de la haine. Voyez comme il procède : Après avoir parlé des Gentils et montré qu'ils étaient pleinement inexcusables, qu'il ne leur restait aucun espoir de salut; après leur avoir fortement reproché la perversité de leurs doctrines et la corruption de leurs mœurs, il en vient aux Juifs; il leur rappelle tout ce que le prophète a dit

Reproches de saint Paul aux Juifs.

d'eux, qu'ils sont des hommes avilis et trompeurs, adonnés à la ruse, tous inhabiles au bien, n'ayant plus aucun souci du service de Dieu, égarés dans leurs voies, et autres choses semblables; puis il poursuit : « Or, nous savons que tout ce que dit la loi, c'est à ceux qui sont sous la loi qu'elle le dit, afin que toute bouche soit fermée et que le monde entier se soumette à Dieu. Tous ont péché, ils doivent tout attribuer à la gloire de Dieu. » *Rom.*, III, 18-23.

Pourquoi donc t'exalter ainsi toi-même, ô Juif? pourquoi ces superbes pensées? Ta bouche est fermée comme celle des autres, tes priviléges ont disparu, te voilà soumis comme tout le reste du monde, et tu n'as pas moins besoin d'être justifié d'une manière gratuite. Ta conduite aurait-elle été droite et pure, aurais-tu joui du plus grand crédit auprès de Dieu, qu'il n'eût pas fallu te montrer jaloux de ce que les autres hommes devaient obtenir la miséricorde et le salut. C'est de la dernière perversité de supporter avec peine le bien d'autrui, quand surtout il n'en résulte aucun préjudice pour nous-mêmes. Si le salut des autres nuisait à ton propre bien, ton chagrin aurait une raison d'être, quoique cela n'arrive pas à ceux qui ont fait quelque progrès dans la philosophie. Mais, le châtiment des autres n'augmentant en rien ta propre récompense, et leur bonheur ne la diminuant pas, pourquoi cette tristesse que leur salut te fait éprouver? Je l'ai dit, ta vie serait-elle irréprochable, tu n'aurais pas dû t'affliger de ce que la porte du salut est ouverte à toutes les nations; et maintenant, ayant les mêmes reproches à te faire envers le Seigneur, étant également coupable, t'enorgueillir ainsi, prétendre que tu dois seul participer à la grâce, ce n'est plus uniquement de la jalousie, ni même de l'arrogance, c'est le comble de la folie, c'est te rendre sujet à tous les supplices les plus terribles, puisque c'est implanter jusque dans le fond de ton être la racine de tous les maux, l'orgueil.

Un sage a dit, confirmant cette vérité : « La superbe est le principe du péché, » *Eccli.*, X, 15, la racine, la source, la mère. Voilà comment elle précipita l'homme de son heureux état, comment le diable lui-même, dont le mensonge

fut l'instrument de cette chute, tomba des hauteurs des cieux. Connaissant par expérience le pouvoir d'un tel vice, cet esprit pervers s'en servit pour accomplir son dessein de faire perdre à l'homme un si haut rang. C'est en le flattant de l'espoir d'égaler Dieu qu'il le fit déchoir et rouler jusqu'au fond de l'abîme. Rien ne nous dépouille plus sûrement de la bienveillance divine et ne nous livre aux feux de la géhenne, que la tyrannie de l'orgueil. Sous son empire, notre vie tout entière est souillée, alors même que nous pratiquerions la modestie, la chasteté, le jeûne, la prière, l'aumône, toutes les autres vertus. « Il est impur devant le Seigneur, est-il écrit, quiconque est superbe. » *Prov.*, XVI, 6. Réprimons donc cette enflure du cœur, retranchons tout ce faste, si nous voulons être purs et ne pas subir les supplices préparés au démon. Que l'orgueilleux doive, en effet, subir le supplice même du démon, c'est Paul qui vous l'affirme : « Que ce ne soit pas un néophyte, de peur que, s'enflant d'orgueil, il n'encoure le jugement même de Satan, » I *Tim.*, III, 6, en tombant dans ses filets. Par jugement, il faut entendre ici la même damnation, le même supplice.

Comment peut-on se dérober à ce malheur ? me demanderez-vous peut-être. En réfléchissant sur votre nature, sur le nombre de vos péchés, sur la grandeur des châtiments auxquels il vous expose, sur la caducité des choses qui brillent le plus ici-bas et qui ne sont pas moins fragiles que l'herbe, qui sont même plus tôt flétries que les fleurs printanières. Si nous avons ces pensées toujours présentes à notre esprit, si de plus nous nous rappelons les exemples des hommes qui se distinguèrent par leurs vertus, il ne sera pas facile au démon de nous entraîner dans la voie de la perdition, reviendrait-il mille fois à la charge. Que le Dieu des humbles, si plein de mansuétude et de bonté, vous accorde et nous accorde à nous-même un cœur contrit et humilié. Nous accomplirons dès lors sans difficulté toutes les bonnes œuvres, en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

« Il est venu dans sa propre demeure, et les siens ne l'ont point reçu. »

1. Dans son amour pour les hommes, dans sa sollicitude pour eux, Dieu met tout en œuvre, mon bien-aimé : il ne néglige rien pour que nous brillions de l'éclat de la vertu ; il veut que nous lui soyons agréables, et cela, non par contrainte ou par nécessité, mais d'une manière libre et spontanée : c'est ainsi qu'il nous attire à lui. Voilà pourquoi les uns l'ont reçu et non les autres, quand il est venu sur la terre. Il ne veut pas de serviteur involontaire et forcé, il n'en veut que de libres et spontanés, je le répète, des serviteurs qui lui sachent gré de leur servitude. Les hommes ont besoin d'autres hommes qui les servent, aussi vont-ils jusqu'à les y contraindre, s'il le faut ; mais Dieu, qui n'a besoin de rien, à qui nos actes et nos biens ne sauraient être d'aucune utilité, fait tout en vue de notre salut, et laisse dès lors chaque chose à notre disposition, respectant notre liberté, ne nous imposant aucune sorte de violence ; car il n'a que notre bien en vue. Du reste, servir en pareil cas par nécessité, ce serait ne servir en aucune manière. — Pourquoi donc, me dira-t-on, punit-il ceux qui refusent de se soumettre à sa volonté ? pourquoi menace-t-il de la géhenne ceux qui n'écoutent pas ses commandements ? — Parce que, dans notre désobéissance même, il prend encore soin de nous, tant sa miséricorde est grande ; nous avons beau nous éloigner et fuir, lui ne nous abandonne pas. Quand donc nous nous sommes détournés de la première voie que son amour nous avait ouverte ; quand sa parole et ses bienfaits n'ont pu nous y faire entrer, il nous en ouvre une seconde, celle des rigueurs et des châtiments ; elle est pénible, il est vrai, mais nécessaire, du moment où la première est dédaignée.

Dieu ne force pas notre libre arbitre.

Les législateurs décrètent bien contre les délinquants des peines nombreuses et sévères, et nous ne les haïssons pas pour cela, nous les

honorons davantage, au contraire, en voyant que, sans avoir aucun besoin de nous, sans connaître même le plus souvent ceux à qui leurs décrets seront utiles, ils prennent cependant de telles précautions pour le bon ordre et la sécurité de notre vie, qu'ils récompensent les hommes vertueux et qu'ils répriment les méchants toujours prêts à troubler le repos des autres. Si nous les admirons et les aimons, à cause de cela combien plus ne devons-nous pas à Dieu le tribut des mêmes sentiments pour sa sollicitude envers les hommes? Ce sont là des choses qu'on ne saurait comparer, tant la disproportion est immense. Elle est vraiment au-dessus de toute expression et de toute pensée, la grandeur de la bonté divine. Voyez : « Il est venu dans sa propre demeure, » non certes qu'il en eût besoin, lui qui n'a besoin de rien, comme nous venons de le dire, mais pour combler les siens de bienfaits. Et les siens, quand il venait dans sa demeure propre pour leur unique intérêt, loin de le recevoir, le repoussèrent même; ils firent encore plus, ils le jetèrent hors de la vigne et le mirent à mort. Après de tels crimes, il ne leur ferma pas la voie du retour et de la pénitence; s'ils consentaient à se purifier de leurs péchés en croyant en lui, ils pouvaient opérer leur salut comme ceux qui n'avaient rien commis de semblable, et s'élever même au rang de ses plus intimes amis.

Que je ne tienne pas ce langage sans raison et par entraînement, tout ce que Paul éprouva le proclame d'une manière éclatante. Il avait persécuté le Christ après son immolation sur la croix, et lapidé, par les mains de la foule, Etienne, le martyr du Christ; il se repent ensuite, il condamne ses égarements, il court à celui qu'il poursuivait de sa haine : et soudain il prend place parmi les amis du Sauveur, parmi les dépositaires mêmes de sa puissance; il devient le héraut et le docteur de l'univers, ce blasphémateur, ce persécuteur qui tout à l'heure avait l'insulte à la bouche. C'est lui-même qui, dans ses transports de reconnaissance envers Dieu, en rend solennellement témoignage. Il a gravé dans ses écrits comme sur une colonne ses premiers attentats, afin qu'ils ne soient ignorés de personne. Il a jugé plus beau d'étaler ainsi de lui-même à tous les yeux la flétrissure de sa vie pour faire ressortir la magnificence du Seigneur, que de jeter un voile sur cet amour inénarrable, en ne dévoilant pas ses propres erreurs. Voilà dans quel but il rappelle sans cesse les attaques insidieuses ou violentes qu'il a dirigées contre l'Eglise. Tantôt il dit : « Je ne suis pas digne de porter le nom d'apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu; » I *Cor.*, xv, 9; tantôt : « Jésus est venu pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier; » I *Tim.*, I, 15; puis encore : « Vous avez ouï de quelle manière je vivais autrefois dans le judaïsme, avec quelle fureur je persécutais et ravageais l'Eglise de Dieu. » *Galat.*, I, 13.

2. Comme s'il voulait payer de retour la généreuse bonté du Christ envers lui, en montrant quel homme, quel implacable ennemi le Seigneur a sauvé, il proclame sans réserve cette guerre ardente et passionnée que dès le commencement il a faite à l'Evangile. Par un tel aveu, il ranime le courage des pécheurs qui désespèrent d'eux-mêmes. Il déclare, en effet, que le Christ, en lui pardonnant, s'est proposé de faire éclater d'abord en lui sa longanimité tout entière, les inépuisables richesses de sa bonté, pour l'instruction de ceux qui croiraient dans la suite en vue de l'éternelle vie. Les crimes des Juifs étaient trop grands pour avoir aucun droit à l'indulgence; ce que l'Evangéliste nous fait entendre en disant : « Il est venu dans sa propre demeure et les siens ne l'ont pas reçu. » Et d'où venait donc celui qui remplit tout de sa présence? quel est le lieu qu'il en a privé, lui qui tient et renferme tout dans sa main? Il ne s'est retiré d'aucun lieu, cela n'était pas possible; cette parole signifie seulement qu'il s'est abaissé vers nous. Il était bien dans le monde; mais il ne paraissait pas y être, parce que le monde ne le connaissait pas encore : puis il se manifeste lui-même en daignant se revêtir de notre chair. Cette manifestation et cette condescendance, c'est ce qu'on appelle son avénement.

Une chose digne d'admiration, c'est que le disciple ne rougisse pas des humiliations du Maître, qu'il les consigne même hardiment dans



ses écrits. Cela prouve du moins à quel point il aime la vérité. De plus, celui que font rougir les auteurs de l'outrage ne saurait éprouver le même sentiment au sujet de la victime. Celle-ci brille par là même d'un plus vif éclat, puisqu'elle étend sa prévoyante bonté sur ceux qui l'ont abreuvée d'insultes : leur ingratitude et leur perversité n'ont pas été moins visibles pour tous, quand ils ont repoussé comme un être dangereux et nuisible celui qui venait pour les combler de tant de biens. Là ne s'arrête pas le mal qu'ils se sont fait ; ils n'ont pas en outre obtenu les avantages qu'ont eus ceux qui le reçurent. Quels sont ces avantages? « A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le droit de devenir les enfants de Dieu. » — Pourquoi ne nous dites-vous pas, ô bienheureux Evangéliste, le châtiment de ceux qui ne l'ont pas reçu, vous bornant à rappeler qu'ils étaient les siens et qu'ils ne l'ont pas reçu dans sa propre demeure? Pourquoi n'avez-vous pas dit de plus, je vous le demande encore, de quelle façon cette conduite sera punie, quel est le sort qui les attend? C'était là le moyen, cependant, de mieux les effrayer; une telle menace eût plus efficacement rabaissé leur orgueil. Pourquoi donc n'en rien dire? — Et quel châtiment, me répondra-t-il, plus effrayant que celui d'avoir pu s'élever à la filiation divine et de s'être volontairement privé d'une telle noblesse, d'un si sublime honneur? — Ce n'est pas à dire que cette privation doive être leur unique châtiment; ils tomberont de plus dans les feux inextinguibles, comme on le verra plus clairement dans la suite du texte sacré.

Pour le moment, nous y voyons les biens ineffables destinés à ceux qui l'ont reçu ; le texte les résume tous dans cette même parole : « A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le droit de devenir les enfants de Dieu. » Esclaves et libres, Grecs et barbares, sans en excepter les Scythes, ignorants et savants, hommes et femmes, enfants et vieillards, grands et petits, riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, tous sont honorés du même titre. La foi, la grâce de l'Esprit saint faisant disparaître l'inégalité des conditions humaines, nous façonne tous selon la même forme, nous imprime à tous le même sceau royal. Quoi de comparable à cet amour pour l'homme? Un roi, formé du même limon que nous, ne daigne pas recevoir dans sa garde des êtres qui servent le même maître que lui, qui sont ses égaux par nature, et qui souvent valent plus que lui par les mœurs, n'ayant rien à leur reprocher que leur condition servile : et le Fils unique de Dieu ne dédaigne pas, au contraire, d'admettre dans le chœur de ses enfants les publicains, les mages, les esclaves, les plus méprisés des hommes, les infirmes et les perclus, les malheureux couverts de mille plaies. Telle est la puissance de la foi, l'excellence de la grâce. De même que le feu, en agissant sur la terre extraite des mines, la transforme pour ainsi dire en or ; de même, et beaucoup mieux, le baptême purifie l'homme et le fait d'or, quand il était d'argile : le feu de l'Esprit saint tombant alors dans nos âmes, consume en nous l'image terrestre, pour y substituer une céleste beauté pleine de jeunesse et d'éclat, pareille à l'or pur qui sort en pétillant de la fournaise.

Zèle que nous devons déployer pour devenir enfants de Dieu.

Pourquoi l'Evangéliste n'a-t-il pas dit : Il les a faits enfants de Dieu, au lieu de dire : « Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu? » Pour nous bien montrer que nous avons à déployer un grand zèle, si nous voulons conserver intacts, sans altération et sans souillure, les traits de l'adoption qui nous furent imprimés dans le baptême ; pour nous apprendre en même temps que nul ne saurait nous ravir ce pouvoir, si ce n'est nous-mêmes. Quand on a reçu des hommes une autorité quelconque, la force de cette autorité est en rapport avec le pouvoir de celui qui l'a transmise. Pour nous, c'est de Dieu même que nous avons reçu cet honneur, et dès lors, si nous ne le flétrissons pas par nos actes, nous avons une puissance supérieure à tout, puisque celui qui nous l'a confiée est le plus grand et le meilleur de tous les êtres. Il veut nous montrer aussi que Dieu ne donne pas sa grâce au hasard, qu'il cherche des âmes qui veuillent et poursuivent le bien : c'est à celles-là qu'il appartient d'arriver à la filiation divine. Sans le concours de la volonté, le don n'est pas fait ou ne produit rien.

3. Partout donc il a soin d'exclure la con-

trainte et de faire ressortir notre liberté de choix et d'action. C'est le sens de cette parole. Dans ces mystères, en effet, de la vie spirituelle, il y a la part de Dieu, qui est de donner la grâce, et la part de l'homme, qui est d'y concourir par la foi. Dans la suite, après ce premier moment, il s'agit de déployer un grand zèle. Il ne suffit pas, pour conserver la pureté de l'âme, d'avoir reçu le baptême et d'avoir la foi, il faut de plus, si nous voulons toujours posséder cet heureux don, mener une vie qui n'en soit pas indigne. C'est ce que le Seigneur a mis en notre pouvoir. Quant à la régénération mystique et à la rémission de tous nos péchés passés, c'est le fruit du baptême; mais il dépend ensuite de nous de rester purs, de ne pas contracter de nouvelles taches. C'est pour cela que l'auteur sacré signale le mode de cette génération, et, la comparant avec la génération terrestre, nous en montre la supériorité : « Ce n'est pas du sang, ni de la volonté charnelle, ni de la volonté de l'homme, c'est de Dieu qu'ils sont nés. » Il parle de la sorte afin que, sachant bien la bassesse et la vileté de notre première naissance, celle du sang et de la chair, ainsi que la noblesse et la sublimité de notre seconde naissance, celle de la grâce et de l'Esprit, nous concevions de hautes pensées et de celui qui nous a fait ce don et de ce don lui-même, si bien que notre zèle soit au niveau de notre destinée. Il est bien à craindre, en effet, que nous ne traînions dans la boue la robe baptismale, et que nous ne soyons exclus de la chambre de l'Epoux, à cause de notre indolence et de nos prévarications, comme le furent les cinq vierges folles, ou celui qui n'avait pas le vêtement nuptial. Observons que celui-ci était du nombre des convives, qu'il avait été nommément invité; après avoir reçu cette invitation et cet honneur, c'est une insulte dont il se rendait coupable envers son hôte. Ecoutez aussi comme il fut sévèrement châtié, combien le sort qu'il subit fut lamentable : Admis à ce splendide banquet, non-seulement il est chassé de la salle, mais encore il est jeté pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures, où l'on n'entend que des pleurs éternels et des grincements de dents.

N'allons donc pas croire, mes bien-aimés, que la foi nous suffit pour être sauvés. Si nous n'avons pas une vie pure, si nous nous présentons avec des vêtements indignes de cette heureuse vocation, rien n'empêchera que nous ne soyons traités à notre tour comme le fut ce malheureux. N'est-ce pas une chose révoltante qu'appelés à la table du Roi des cieux, malgré notre bassesse et notre indignité, quand nous errions dans les plus obscurs sentiers, nous montrions ensuite une indifférence assez profonde pour qu'un tel honneur ne nous inspire pas de meilleurs sentiments, et que cette sublime vocation nous laisse plongés dans les mêmes iniquités, nous étant de plus rendus coupables de la plus noire ingratitude envers cet incompréhensible amour. Si Dieu nous appelle à cette table sacrée, nous fait participer à ces redoutables mystères, ce n'est pas pour que nous y venions avec nos perversités passées, c'est pour que nous rejetions toutes ces souillures et que nous ayons le vêtement qui convient à ce banquet royal. Si nous n'avons pas une conduite conforme à l'invitation qui nous est adressée, nous devons nous en prendre à nous-mêmes, et non à celui qui nous a fait cet honneur. Non, ce n'est pas lui qui nous repousse de cet admirable chœur de ses convives, c'est nous qui en excluons. Rien ne manque de son côté : il célèbre les noces, il a dressé la table, envoyé ses serviteurs pour nous appeler, accueilli les convives avec toute sorte d'attentions et d'honneurs : et voilà que, par nos habits sordides, c'est-à-dire par nos actions dépravées, nous outrageons ce généreux bienfaiteur, ainsi que les personnes présentes et l'objet même du festin; c'est donc à bon droit que nous sommes rejetés.

En repoussant ainsi les téméraires et les impudents, il entend faire respecter les noces et les convives; s'il laissait là ceux qui portent de tels habits, c'est aux autres qu'il paraîtrait faire injure. Pour que personne n'éprouve un pareil sort, ni vous-mêmes ni les autres, il a voulu que d'avance tout cela fût consigné par écrit, espérant que, rendus prudents par cette menace permanente, nous nous tiendrons à l'abri d'un

si honteux châtiment, que nous aimerons mieux ne le connaître que par la parole, et que nous répondrons à l'appel en portant au festin une robe éclatante de pureté. Puisse-t-il en être ainsi de nous tous, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

« Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. »

1. Avant d'expliquer notre texte, je veux vous demander à tous une grâce, et je vous prie de ne pas me la refuser. Du reste, je ne vous demande rien d'onéreux ou de pénible. Cela ne tournera pas non plus à l'avantage seul de celui qui sollicite, vous-mêmes y trouverez votre bien; ou plutôt, c'est pour votre bien surtout que je vous implore. Qu'est-ce que je désire de vous? Que le premier jour après le sabbat, ou ce jour-là même, chacun de vous ait à la main cette page de l'Evangile que nous devons vous lire et vous expliquer; que vous en fassiez dans votre maison une étude attentive et réfléchie, notant ce qu'il y a là de clair et ce qu'il y a d'obscur, ce qui semble contradictoire, sans l'être en réalité. C'est après une telle préparation, diligente et complète, que vous devriez venir entendre la parole sainte. Ce travail serait d'une grande utilité pour vous et pour nous : nous n'aurions plus autant de peine à vous manifester le sens et la portée de chaque texte, votre intelligence étant déjà familiarisée avec les expressions; vous-mêmes seriez ainsi plus clairvoyants et plus perspicaces, non-seulement pour votre instruction, mais encore pour celle des autres, à qui vous transmettiez l'enseignement reçu. A la manière dont la plupart viennent ici nous entendre, obligés qu'ils sont de tout apprendre à la fois, les paroles de l'Ecriture et nos explications, ils ne peuvent pas en retirer un grand profit, consacrerions-nous à ces leçons une année tout entière. Comment le pourraient-ils, quand ce n'est là de leur part qu'une sorte de hors-d'œuvre, auquel ils donnent ici seulement une attention passagère et superficielle?

Si quelques-uns prétextent les affaires et les soucis, les soins que réclament d'eux les intérêts publics et privés, nous leur dirons d'abord que ce n'est pas une légère faute de se laisser envahir par cette multitude d'occupations, de se plonger tellement dans les choses du siècle, qu'on ne se réserve pas même quelques instants pour les plus nécessaires de toutes. Nous ajouterons que de telles excuses sont vaines et mensongères; car ils trouvent bien le temps de s'entretenir avec les amis, de fréquenter le théâtre, d'assister aux courses des chevaux, d'y passer même souvent les jours entiers, surtout aux entretiens inutiles, et jamais alors on n'objecte la préoccupation des affaires. Ainsi donc, s'agit-il de pareilles frivolités, plus de prétextes, vous avez tout le temps à vous; mais faut-il s'appliquer aux choses de Dieu, elles vous paraissent à tel point sans intérêt et sans importance, que vous ne jugez pas devoir y donner le moindre soin. Ceux qui se conduisent de la sorte méritent-ils bien de respirer cet air qui nous fait vivre ou de contempler ce soleil? Il est encore à l'usage de ces hommes indolents une excuse non moins déraisonnable : ils prétendent que les livres leur manquent.

Ce langage serait digne de risée dans la bouche des riches; comme il est néanmoins beaucoup de pauvres, je le crois, qui ne cessent de l'employer, je leur demanderai, avec tout le calme possible, s'ils n'ont pas chacun en parfait état les instruments de l'art qu'ils exercent, seraient-ils d'ailleurs dans un dénûment extrême. N'est-ce pas une chose absurde de ne pas prétexter la pauvreté, de tout faire pour écarter les obstacles en pareil cas, et, lorsqu'il est question des biens les plus précieux, de se rejeter derrière ses occupations et son indigence? En supposant même qu'on fût pauvre à ce point, on pourrait encore, par les lectures continuelles qui se font ici, parvenir à ne rien ignorer de ce que renferment les divines Ecritures. Et toute-

fois, si cela vous paraît impossible, ce n'est pas sans raison. Beaucoup, en effet, se rendent à nos assemblées sans aucun zèle pour leur instruction; à peine ont-ils fait un acte d'apparition pour l'acquit de leur conscience qu'ils s'en retournent dans leur maison. Quant à ceux qui restent, souvent ils ne diffèrent pas des autres, n'étant présents que de corps. Mais, pour ne pas vous fatiguer de nos plaintes, pour que les reproches n'absorbent pas notre temps, abordons les paroles de l'Evangile; il importe de traiter notre sujet.

Redoublez d'attention pour ne rien laisser échapper du texte que nous avons lu. « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Après avoir dit que ceux qui l'avaient reçu venaient de Dieu, étaient les enfants de Dieu, il donne maintenant la raison, il établit la base de cet incomparable honneur. Et cette raison est que le Verbe se soit fait chair, que le Seigneur ait pris la forme de l'esclave. Etant le vrai Fils de Dieu, il est devenu le fils de l'homme, afin que les enfants des hommes devinssent les fils de Dieu. En s'unissant à la bassesse, la grandeur réelle n'en éprouve aucun amoindrissement, et relève au contraire de cet état d'abjection l'objet de sa condescendance. Cela s'est éminemment accompli dans le Christ : il n'a pas amoindri sa nature quand il est descendu vers nous; et nous, depuis si longtemps plongés dans la dégradation et les ténèbres, il nous a fait monter à un incomparable honneur. Ainsi, lorsqu'un roi parle à un pauvre mendiant avec intérêt et bienveillance, il est loin de se déshonorer, et le pauvre en reçoit aux yeux de tous un reflet de distinction et de gloire. Si cette dignité purement accidentelle n'est en rien altérée par une telle condescendance, beaucoup moins le sera cette substance incorruptible et bienheureuse, qui n'a rien d'accidentel, rien de ce qui paraît et disparaît tour à tour, en qui tous les biens sont immuables et subsistent à jamais. Lors donc que vous entendez cette parole : « Le Verbe s'est fait chair, » n'en éprouvez ni trouble ni peine. Ce n'est pas la substance elle-même qui s'altère et devient celle de la chair, ce serait une impiété de le penser; mais, en demeurant ce qu'elle était, elle a revêtu la forme de l'esclave.

La forme d'esclave qu'a prise le Fils de Dieu ne nuisit point à sa dignité.

2. Pourquoi, dès lors, cette expression du texte, « a été fait? » Pour fermer la bouche aux hérétiques. Comme il en est qui prétendent que tout dans l'incarnation s'est passé d'une manière purement apparente, la force de ce mot a pour but de détruire d'avance leur blasphème. Ce n'est pas un changement de substance, loin de là, qu'il exprime; l'Evangéliste veut nous signifier par là que le Christ a pris une chair véritable. C'est comme cette expression de l'Apôtre : « Le Christ nous a délivrés de la malédiction de la loi, en devenant pour nous un objet maudit; » *Galat.*, III, 13; elle ne signifie certes pas que la substance perde sa propre gloire et devienne réellement un objet maudit, ce que n'imagineraient pas même les démons ni les plus insensés ou les plus stupides des hommes, tant l'absurdité le disputerait à l'impiété; elle signifie seulement que le Christ, prenant sur lui la malédiction portée contre nous, a fait que nous ne soyons plus des êtres maudits. Il est dit de la même manière qu'il s'est fait chair, sa substance n'ayant pas subi de changement et demeurant toujours la même après qu'il eût pris la chair. Si l'on m'objecte que Dieu, pouvant tout, a pu se réduire à l'état de chair, je répondrai qu'il peut tout tant qu'il reste Dieu; mais, s'il change, s'il devient surtout inférieur à lui-même, comment sera-t-il Dieu? La possibilité du changement répugne à cette nature incorruptible. Voilà pourquoi le prophète disait : « Tous vieilliront comme un vêtement; vous les changerez comme un manteau, et ils seront changés. Vous demeurez à jamais le même, et vos années ne défailliront pas. » *Psalm.* CI, 27.

La substance divine, encore une fois, est supérieure à tout changement. Il n'est rien audessus d'elle dont elle doive atteindre la hauteur. Que dis-je, au-dessus d'elle? Rien qui l'égale, rien qui l'approche même un peu. Si donc elle change, ce ne peut être qu'en s'amoindrissant. Une telle supposition est la négation de Dieu. Détournons ce blasphème sur la tête de ceux qui tiennent un pareil langage. Que l'ex-

pression « s'est fait chair » ait pour but unique de vous montrer que ce n'est pas là une vaine apparence, vous le voyez par ce qui suit, où ce mot s'explique davantage, où cette fausse opinion est plus fortement repoussée. « Et il a habité parmi nous, » poursuit notre texte. C'est comme s'il disait : Que le verbe « être fait » n'égare pas votre pensée. Ce n'est pas un changement que vous devez admettre dans cette nature immuable, mais une habitation, un séjour. Or, il ne faut pas confondre avec l'habitation l'acte de celui qui l'habite, moins encore l'hôte lui-même. Il y a là deux êtres distincts; autrement, pas de séjour possible, puisque rien n'habite en soi. C'est par rapport à la substance que j'établis cette distinction. Par rapport à la personne, à l'union qui s'est accomplie, Dieu le Verbe et la chair ne forment qu'un seul être, sans confusion, sans destruction des substances, par un lien ineffable et mystérieux. Le comment, ne le demandez pas : c'est le secret du Verbe.

Mais quelle est cette demeure dans laquelle il a séjourné ? Ecoutez ce que dit le prophète : « Je relèverai le tabernacle de David, qui était tombé. » *Amos*, IX, 11. Oui vraiment, il était tombé, notre nature était tombée d'une chute irrémédiable, et que seule pouvait réparer cette main toute-puissante. Nul autre n'était capable de la rétablir, si ce n'est celui qui l'avait formée dès l'origine; c'en était fait, s'il n'avait pas tendu vers nous du haut des cieux une main secourable, s'il ne nous avait pas régénérés dans l'eau par l'action de l'Esprit saint. Et voyez le profond et redoutable mystère : c'est à jamais qu'il habite cette demeure; il a revêtu notre chair, non pour l'abandonner ensuite, mais pour ne plus s'en séparer. S'il en était autrement, il ne l'eût pas placée sur le trône céleste, il n'eût pas reçu dans cette même chair les adorations de toutes les légions immortelles, des anges et des archanges, des trônes et des dominations, des principautés et des puissances. Quelle est la parole, quel est l'entendement en état d'exprimer et de comprendre cet immense honneur fait à la nature humaine, cet honneur qui déconcerte à la fois nos pensées et nos sentiments ? Serait-ce un ange, serait-ce un archange ? Non, aucun être créé, ni dans le ciel ni sur la terre. Telles sont les œuvres de Dieu, telle est la grandeur, telle est la sublimité des bienfaits dont il nous dit, qu'il n'est pas de langue humaine ou même angélique qui ne soit impuissante à les retracer. Aussi je me hâte de rentrer dans le silence et de mettre un terme à ce discours, après vous avoir néanmoins exhortés à payer de retour un si magnifique bienfaiteur, à lui témoigner une reconnaissance dont vous-mêmes recueillerez tout le fruit. Or, nous la lui témoignerons en prenant le plus grand soin de notre âme. Et c'est encore là une invention de son amour, qu'il daigne accepter comme un tribut envers lui le soin que nous avons de nous-mêmes, alors qu'il n'a besoin de rien de ce qui nous appartient. Ce serait donc une extrême démence, ce serait mériter mille châtiments, de ne point faire ce qui dépend de nous après un tel honneur, quand nous ne pouvons pas ignorer que nous aurons tout l'avantage, que d'innombrables biens nous sont réservés après ce miracle.

Reconnaissons en tout et glorifions la bonté de Dieu envers les hommes; louons-le par les actions encore plus que par les paroles, afin d'arriver à l'éternelle félicité. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

« Et nous avons vu sa gloire, une gloire comme doit être celle du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. »

1. Peut-être vous avons-nous causé dernièrement un sentiment de fatigue et de peine; peut-être avez-vous jugé que nous dépassions la mesure dans les reproches adressés à tant d'hommes qui négligent les intérêts de leur salut. Si nous avions eu pour but de vous affliger en parlant de la sorte, chacun de vous aurait raison de nous

en faire un grief; mais si, ne nous proposant que votre bien, nous avons négligé de rechercher votre faveur, ne voudriez-vous pas profiter de notre zèle, que vous devriez encore pardonner à notre amour. Je crains bien qu'en déployant ce zèle, tandis que vous demeurez indifférents pour la parole sainte, nous ne fassions que rendre plus formidable le jugement que vous aurez à subir un jour. Voilà pourquoi nous sentons la nécessité de vous stimuler sans cesse, afin que rien ne vous échappe de ces divins enseignements. C'est ainsi que votre vie s'écoulera dans le calme et la sécurité, et que plus tard vous pourrez paraître avec plus de confiance devant le tribunal du Christ. Mais, comme nous vous avons assez vivement aiguillonnés dans notre dernier entretien, examinons aujourd'hui dès le début les paroles de l'Evangile : « Et nous avons vu sa gloire, une gloire comme doit être celle du Fils unique du Père. » Il avait déjà dit que nous sommes devenus les enfants de Dieu, en nous montrant que cette dignité n'avait pas d'autre source que l'Incarnation du Verbe; il nous signale maintenant un autre bienfait de cette même incarnation. Ce bienfait quel est-il? « Nous avons vu sa gloire, une gloire comme doit être celle du Fils unique du Père; » vision que nous n'aurions jamais eue, s'il ne s'était pas manifesté par l'intermédiaire de son corps.

Nous n'aurions pu contempler le Fils de Dieu s'il n'eût revêtu la forme humaine.

Si la face de Moïse, d'un homme après tout appartenant à la même nature que nous, éblouissait ses contemporains au point qu'ils ne pouvaient en supporter la gloire, si le juste eut besoin de jeter un voile sur sa tête pour en tempérer l'éclat, et pouvoir ainsi se montrer à ses frères sans leur inspirer l'effroi; comment eussions-nous pu, composés d'argile et de terre comme nous le sommes, supporter la vue directe de la divinité, que les puissances supérieures elles-mêmes ne peuvent pas contempler? Le Verbe a donc habité parmi nous, pour qu'il nous fût donné de l'aborder, de lui parler, de vivre avec lui avec une pleine confiance. Que signifient ces mots : « Une gloire comme doit être celle du Fils unique du Père? » Beaucoup de prophètes avaient paru revêtus d'une grande splendeur, tels que Moïse, Elie, Elisée, l'un enlevé sur un char de feu, l'autre quittant comme nous la terre; après ceux-là, Daniel les trois enfants, plusieurs autres, les thaumaturges de tous les temps. Les anges, à leur tour, qui se sont montrés aux hommes, ont laissé rayonner aux yeux de ces faibles mortels la gloire propre à leur nature; et non les anges seulement, mais encore les chérubins et les séraphins, que le prophète vit environnés d'une si grande gloire. Eh bien, détournant nos regards et notre pensée de tout cet éclat des créatures, de ceux qui servent le même Maître que nous, l'Evangéliste nous transporte au faîte de tous les biens. Ce n'est plus la gloire d'un prophète, d'un ange, d'un archange, d'une autre céleste vertu, d'une nature créée quelconque, c'est la gloire même du Seigneur, du Roi suprême, du vrai Fils unique, du souverain Maître de l'univers, que nous avons vue. Le mot « comme » qui se trouve dans le texte, n'accuse là ni comparaison ni parabole, il donne plus de force à la pensée, en la rendant pleinement évidente, bien loin de l'affaiblir. Voici le sens explicite : Nous avons vu sa gloire, et cette gloire était bien celle qui convient au vrai Fils de Dieu, au Fils unique du Roi de tous les êtres.

Cette locution se retrouve même dans le peuple; car je n'hésiterai pas à confirmer par l'usage commun, l'explication que je donne. Nous n'avons pas ici pour but la beauté des expressions, l'harmonie des périodes; nous n'avons en vue que votre bien. Rien n'empêche donc que je n'invoque une locution populaire pour corroborer mon enseignement. Quelle est cette locution? Quand les personnes du peuple ont vu le roi dans tout l'appareil de la royauté, tout resplendissant de l'éclat des pierres précieuses, veulent-elles après raconter à d'autres ces grandeurs et ces magnificences, retracer selon leur pouvoir l'éclat de la pourpre, la grosseur des pierreries, la blancheur des mules, la richesse du joug, l'éblouissante beauté du siége; après avoir énuméré tout cela et tant d'autres choses, hors d'état d'exprimer par la parole de pareils splendeurs, ils ne manquent pas d'ajouter aussitôt : Pourquoi vous en dire

davantage? c'était comme un roi. En parlant de la sorte, on ne prétend pas faire une comparaison, c'est bien du roi lui-même qu'il s'agit. Ainsi faut-il entendre le mot « comme » dans l'Evangéliste : il fait ressortir cette incomparable et suprême gloire. Tous les autres personnages glorieux, les anges, les archanges, les prophètes, n'étaient que les ministres d'un pouvoir supérieur; mais lui montrait cette autorité pleinement indépendante qui convient au roi. Voilà pourquoi les foules admiraient qu'il enseignât sa doctrine comme ayant pouvoir pour cela.

2. Les anges ont donc apparu sur la terre avec une grande gloire, j'insiste sur ce point, à des hommes tels que Daniel, David et Moïse; mais ils agissaient en tout comme des serviteurs obéissant aux ordres d'un maître : pour lui, c'est comme Maître, et le Maître de l'univers, bien que sous des dehors humbles et méprisables; ce qui n'empêche pas la créature de reconnaître son Seigneur. Comment? L'étoile appelle les mages du haut du ciel pour qu'ils viennent l'adorer; une grande troupe d'anges s'empressent autour de lui pour le servir et le célèbrent par leurs hymnes; d'autres hérauts se lèvent à la suite, tous le proclament à l'envi, annoncent ce profond mystère, les anges aux bergers, les bergers aux habitants de la ville, Gabriel à Marie aussi bien qu'à Elisabeth, Anne avec Siméon à ceux qui se trouvaient dans le temple. Ce ne sont pas seulement les hommes et les femmes qui ressentent une grande joie; un enfant qui n'a pas encore vu la lumière, ce futur habitant du désert, l'homonyme de l'Evangéliste, tressaille dans le sein maternel, et tous portent vers l'avenir un regard d'espérance. Tout cela se passe vers l'époque de l'enfantement; plus tard, quand il se dévoile davantage, on voit éclater des prodiges plus grands que les premiers. Ce n'est plus l'étoile et le ciel, les anges et les archanges, Gabriel et Michel, c'est le Père lui-même qui le proclame du haut des cieux, c'est le Paraclet qui descend et se repose sur lui pendant que le Père fait entendre sa voix. L'Evangile a donc pu dire : « Nous avons vu sa gloire, une gloire comme doit être celle du Fils unique de la part du Père. » Et ce n'est pas à cause de cela seulement, c'est encore à cause de ce qui survient dans la suite.

Nous n'apprenons pas désormais la bonne nouvelle par la voix seule des bergers, des femmes ou des vieillards; la nature même des événements la publie avec plus d'éclat et de retentissement que la trompette, si bien que le bruit en est venu soudain jusqu'à nous. Sa renommée, est-il écrit, se répandit dans la Syrie, le manifestant au monde entier; ce n'était partout qu'un cri : Le Roi des cieux a paru sur la terre. Et dans le fait, les démons fuyaient de toute part à son approche, le diable vaincu rentrait dans les ténèbres, la mort elle-même était d'abord repoussée et bientôt entièrement détruite, tous les genres d'infirmité disparaissaient, les morts sortaient de leurs tombeaux, les possédés du démon étaient délivrés, les maladies s'éloignaient comme les esprits impurs : c'était un spectacle étonnant et merveilleux, que les prophètes ont désiré voir, avec juste raison certes, mais qu'ils n'ont pas vu. On pouvait assister à la formation des yeux de l'homme, et ce désir qu'on éprouverait d'avoir vu Dieu façonnant le corps d'Adam avec un peu de terre, Jésus le satisfait en présence de tous, en renouvelant le prodige pour la partie la plus parfaite du corps. Des membres paralysés et sans mouvement reprenaient leur vigueur et leur harmonie avec l'ensemble, des mains et des pieds ayant déjà la froideur et la rigidité de la mort étaient rendus à leur activité première, les oreilles fermées s'ouvraient, les langues jusque-là muettes parlaient distinctement. Comme un habile architecte restaure une maison qui tombe de vétusté, ainsi le Christ rétablit la nature humaine, reconstruisant les parties brisées, rapprochant ce qui est disjoint, consolidant ce qui est faible, relevant ce qui est tombé.

Et que dirons-nous de la restauration de l'âme, mille fois plus étonnante que celle du corps? C'est une belle chose assurément que la bonne disposition des corps; mais combien supérieure est celle des âmes, et d'autant plus que

la nature de l'âme est supérieure à celle du corps. A cette raison s'en ajoute une autre : le corps est ainsi fait qu'il obéit en tout au Créateur et ne saurait jamais lui résister, tandis que l'âme a le pouvoir en elle-même d'obéir ou de ne pas obéir, au gré de sa volonté. Il n'entre pas dans les desseins de Dieu de lui imposer de force la beauté qui résulte de la vertu, de la contraindre à devenir vertueuse, ce qui ne serait plus de la vertu réelle; c'est par la persuasion, en modifiant ses pensées et ses sentiments, qu'il veut uniquement l'y conduire. Or, c'est là une guérison tout autrement difficile que la première. Il l'a cependant opérée, il a porté remède à tous les genres de maladies morales. Et, de même que les corps guéris n'ont pas été seulement ramenés à la santé, mais encore élevés au plus haut point de leur perfection relative; de même il ne s'est pas contenté d'arracher les âmes à l'abîme de la corruption, il les a de plus fait monter jusqu'à la cime même de la vertu. Un publicain devient un apôtre; un persécuteur qui ne cessait de blasphémer et d'outrager, nous apparaît enseignant tous les peuples du monde; des mages sont les instituteurs des Juifs; un larron acquiert le titre glorieux de citoyen du paradis; une courtisane brille par l'éclat de sa foi; la Chananéenne et la Samaritaine, cette dernière, une courtisane aussi, sont tellement transformées que l'une remplit l'office de prédicateur parmi ses concitoyens, et, prenant la ville entière comme dans un filet, l'amène au pied du Christ, et que l'autre obtient par sa foi et sa persévérance que l'âme de sa fille soit soustraite au funeste pouvoir du démon. D'autres plus pervertis encore, sont tout d'un coup admis au nombre des disciples.

Libre volonté de l'homme.

La vertu est volontaire.

Tout change de face en un instant, les maladies du corps et celles de l'âme s'évanouissent, la santé la plus parfaite et la vertu règnent de concert. Ce n'est pas seulement deux hommes ou cinq, ou dix, ou vingt, ou même cent qui reflètent cette beauté de l'ordre; des cités et des peuples entiers l'acceptent avec bonheur. Et qui serait capable de retracer la sublime philosophie, l'admirable puissance de ces lois descendues du ciel, le ravissant aspect de cette vie angélique? Oui, le genre de vie que le Christ nous a tracé, les devoirs qu'il nous impose sont tels qu'en s'y conformant les hommes deviennent aussitôt des anges et ressemblent à Dieu de la manière la plus parfaite que leur nature puisse comporter, auraient-ils été jusque-là plongés dans l'iniquité la plus profonde.

3. C'est en embrassant d'un coup d'œil toutes ces merveilles accomplies dans les corps et dans les âmes et même dans les éléments, ces préceptes, ces dons mystérieux qui s'élèvent au-dessus du ciel, ces lois, ce plan de vie, les espérances de l'avenir, les souffrances de notre divin législateur, que l'Evangéliste prononce cette grande et sublime parole, cette parole si pleine de doctrine et de vérité : « Nous avons vu sa gloire, une gloire comme doit être celle du Fils unique de la part du Père. » Ce n'est pas seulement à cause de ses prodiges que nous l'admirons, c'est encore à cause de ses tourments : il se présente à nous attaché sur une croix, frappé de verges, couvert de crachats, meurtri de soufflets par ceux-là mêmes qu'il a comblés de ses bienfaits. Cette même parole doit sortir de notre bouche devant ce que nous regardons comme des ignominies, puisque lui-même appelle cela sa gloire. Il y fait éclater, en même temps que son amour, sa puissance ineffable. Alors, il est vrai, la mort était détruite, la malédiction effacée, les démons confondus et foulés aux pieds des vainqueurs, la cédule des criminels clouée à la croix; mais, comme de tels miracles demeuraient invisibles, d'autres frappaient tous les yeux, et montraient en lui le Fils unique de Dieu, le Maître de la nature entière.

Tandis que son corps, comme un signe de salut, était suspendu sur la croix, le soleil cacha ses rayons, la terre trembla et se couvrit de ténèbres, les tombeaux s'ouvrirent, les rochers furent ébranlés, les morts se levèrent en grand nombre et s'introduisirent dans la cité; bientôt, en dépit des pierres roulées sur son propre sépulcre et des sceaux apposés, il secoua les liens de la mort, ce crucifié, cet homme cloué au gibet; puis, remplissant ses onze disciples d'une merveilleuse puissance, d'une puissance invincible et divine, il les envoya chez tous les peuples de

l'univers, futurs médecins de la nature humaine tout entière, chargés de ramener les hommes dans les voies de la vie, de répandre partout la céleste doctrine, de renverser la tyrannie des démons, de nous révéler les plus grands biens inconnus jusqu'alors, de nous enseigner l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, une récompense au-dessus de toute pensée et qui ne doit jamais avoir de fin. Au souvenir de toutes ces choses et de beaucoup d'autres que le bienheureux connaissait, mais qu'il ne pouvait pas écrire, parce que la place, selon son expression, eût manqué dans le monde : « S'il fallait tout écrire en détail, je ne pense pas que le monde pût contenir les livres qui en résulteraient; » *Joan.*, XXI, 25; en repassant tout dans sa pensée, il s'écriait : « Nous avons vu sa gloire, comme doit être la gloire du Fils unique, plein de grâce et de vérité. » Ceux donc qui ont vu de tels prodiges, entendu de tels enseignements, reçu de telles grâces, doivent mener une vie digne de ces mêmes enseignements, s'ils veulent posséder les biens à venir. Jésus-Christ, notre divin Maître, est moins venu pour nous montrer sa gloire ici-bas que pour nous appeler à contempler sa gloire future. Voici ce qu'il dit : « Je veux qu'ils soient là où je suis moi-même, afin qu'ils voient ma gloire. » *Joan.*, XVII, 24. Si la gloire qu'il fit éclater sur la terre fut si belle et si rayonnante, que pourrait-on dire de celle des cieux? Ce n'est plus dans un séjour fragile et corruptible, ce n'est pas devant des témoins revêtus d'un corps mortel, c'est au sein d'une création immortelle, inaltérable, qu'il se manifestera, mais avec une splendeur qui dépassera toute expression.

O heureux, trois fois et mille fois heureux ceux à qui sera donnée la vision d'une telle gloire! Elle est présente à la pensée du prophète quand il demande que l'impie soit écarté pour qu'il ne voie pas la gloire du Seigneur. A Dieu ne plaise qu'un tel vœu s'applique à nous. Si nous ne devions pas parvenir à cette vision, nous aurions raison de nous écrier, nous aussi, qu'il eût été bon pour nous de n'être pas nés. Pourquoi vivre, en effet, pourquoi respirer, pourquoi l'existence, si nous ne devons pas avoir ce bonheur, s'il ne doit jamais nous être donné de contempler la gloire divine? Ceux qui ne voient pas la lumière du soleil, passent une vie plus triste que la mort elle-même; mais alors que ne souffriront pas ceux qui seront privés de cette clarté suprême? Sur la terre le malheur s'arrête là; il n'en est pas de même dans l'autre vie. Une pareille privation cependant, serait-elle leur unique peine qu'il n'y aurait pas de tourment égal; cette peine est d'autant plus grande que le soleil de là-haut l'emporte davantage sur celui d'ici-bas. Mais il est un autre tourment auquel il faut s'attendre : Celui qui ne verra pas cette divine clarté, ne sera pas seulement jeté dans les ténèbres, mais encore subira dans tout son être le tourment du feu, éprouvera d'éternelles angoisses, grincera des dents, souffrira d'autres maux sans nombre. Ne méprisons donc pas à ce point notre salut que, pour avoir voulu goûter un repos de courte durée, nous tombions dans un supplice qui n'aura pas de fin; arrachons-nous à l'indolence, veillons, mettons en œuvre tous les moyens, pour arriver à la céleste béatitude, pour être à l'abri de ce fleuve de feu qui roulera ses ondes avec tant de fracas devant le redoutable tribunal. Quand une fois on y tombe, il faut y rester à jamais; nul ne viendra nous en retirer, ni père, ni mère, ni frère. Voilà ce que les prophètes eux-mêmes nous crient; l'un d'eux s'exprime ainsi : « Le frère ne rachète pas, l'homme rachètera-t-il? » *Psalm.* XLVIII, 8. Ezéchiel va plus loin quand il prononce cette parole : « Noé, Job et Daniel auraient beau se lever, ils ne délivreraient pas leurs fils ou leurs filles. » *Ezech.*, XIV, 14-16. Un seul patronage y est reconnu, celui des œuvres; celui-là venant à manquer, plus de salut possible.

Nourrissons constamment ces pensées dans notre âme, qu'elles nous servent à purifier notre vie, à la rendre de plus en plus éclatante, afin que nous puissions voir avec confiance la face du Seigneur et posséder les biens promis à la foi, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, ainsi qu'à l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« Jean lui rend témoignage, et dit à haute voix : Voilà celui dont je disais : Celui qui doit venir après moi est avant moi, il existait avant moi. »

1. Courrions-nous en vain, travaillerions-nous en vain? jetterions-nous la semence sur la pierre ou bien sur le chemin? resterait-elle cachée parmi les épines? Je suis dans l'anxiété, je crains bien que mon travail d'agriculteur ne demeure sans résultat, quoique je ne doive rien perdre de ma récompense. Autre est la condition des agriculteurs, autre celle des ministres de la parole. Après les fatigues de toute une année, après tant de sueurs et de sollicitudes, si la terre ne répond pas à ses soins, l'agriculteur ne pourra recevoir de personne une consolation quelconque; accablé de honte et de chagrin, il quitte l'aire pour revenir à sa maison auprès de sa femme et de ses enfants; mais il n'est personne, encore une fois, qui puisse compenser ses longues peines. Rien de pareil ne saurait nous arriver; la terre que nous cultivons ne produirait-elle aucun fruit, pourvu que nous ayons fait de notre côté tout ce qui dépend de nous, le Maître suprême de la terre et de l'homme ne permettra pas que nous soyons frustrés dans nos espérances, il nous récompensera de nos travaux. « Chacun, est-il écrit, recevra sa récompense selon le travail qu'il aura fait, » I *Cor.*, III, 8, et non selon le résultat obtenu. Or, qu'il en soit ainsi, c'est le prophète qui va vous le dire : Et toi, « fils de l'homme (rends témoignage devant ce peuple); peut-être entendront-ils, peut-être comprendront-ils. » *Ezech.*, II, 3-5. La même pensée reparaît dans Ezéchiel : « Si la sentinelle a dit d'avance ce qu'il faut éviter ou choisir, elle a délivré son âme, alors même que personne ne l'écouterait. »

La lâcheté des auditeurs ne nuit pas à la récompense du docteur.

Et cependant, bien que cette consolation ne puisse pas nous manquer et que nous soyons sûrs de notre récompense, lorsque nous voyons que vos œuvres ne correspondent nullement à nos leçons, nous ne différons guère par nos sentiments de ces agriculteurs qui se retirent en versant des larmes, la tête penchée sous le poids de la honte et de la douleur. Tel est le cœur d'un maître, tel l'amour inquiet d'un père. Moïse pouvait être débarrassé de ce peuple ingrat des Juifs, et recevoir un plus glorieux empire sur un peuple meilleur et plus grand, puisque Dieu lui disait : « Laisse-moi, et je les anéantirai, et je te placerai à la tête d'une nation plus grande que celle-là. » *Exod.*, XXXII, 10. Mais, comme c'était là un saint, un vrai serviteur de Dieu, un ami sincère et dévoué, il ne supportait pas même d'entendre cette parole; il aima mieux périr avec ceux qui lui avaient été confiés, que se sauver sans eux, en montant à une plus haute dignité. Voilà comment doit être celui qui est chargé de la direction des âmes. Tandis que nous voyons un père ayant des enfants vicieux ne pas consentir néanmoins à donner ce nom à d'autres, c'est une chose bien triste de nous voir changer incessamment de disciples, laisser les anciens pour en prendre de nouveaux, sauf à revenir aux premiers; ce qui prouve qu'on n'a de véritable attachement pour aucun. Loin de nous une telle pensée sur votre compte; nous avons trop la confiance que la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ et la charité envers tous les hommes abondent dans votre cœur.

Si nous parlons de la sorte, c'est donc pour stimuler de plus en plus votre zèle et vous faire accomplir de nouveaux progrès dans la vertu. Vous ne pourrez plonger le regard de votre intelligence jusqu'au fond des textes qui vous sont proposés, qu'autant que votre œil intellectuel n'aura rien qui l'obscurcisse ou qui l'empêche de voir avec la même pénétration et la même sûreté. Quelles sont les paroles maintenant offertes à notre méditation ? « Jean lui rend témoignage et dit à haute voix : Voilà celui dont je disais : Celui qui doit venir après moi est avant moi, il existait avant moi. » Cet Evangéliste se complaît dans le souvenir de Jean et ne cesse d'invoquer son témoignage. Et ce n'est pas sans motif, c'est avec une profonde sagesse. Tous les Juifs étaient pleins d'admiration pour le fils de Zacharie; et leur historien Josèphe regarde sa mort comme la cause de la guerre qu'ils eurent à subir; de là partit le coup, d'après lui,

qui renversa leur antique métropole; il en fait un long et solennel éloge. Voilà pourquoi l'auteur sacré fait si souvent appel au témoignage du Précurseur, dans la pensée de mieux confondre les Juifs. Les autres Evangélistes invoquent les anciens prophètes, y renvoyant le lecteur à mesure qu'ils racontent les faits. A l'occasion de la naissance du Christ, ils diront, par exemple : « Et tout cela fut fait pour accomplir cette parole du prophète Isaïe : Voilà que la Vierge concevra et enfantera un fils. » *Isa.*, VII, 14.

Quand il est entouré de piéges et poursuivi de toute part avec tant d'acharnement, que l'âge le plus tendre n'est pas épargné par le glaive d'Hérode, ils ramènent Jérémie du lointain des âges pour qu'il s'écrie encore une fois : « Une voix a été entendue dans Rama, des plaintes et des gémissements prolongés; c'était Rachel pleurant ses enfants. » *Jerem.*, XXXI, 15. Quand il revient d'Egypte, ils citent ce mot d'Osée : « J'ai appelé mon fils de l'Egypte. » *Ose.*, XI, 1. Partout ils font de même. Mais Jean, dont le langage est supérieur à celui des autres, invoque un témoignage plus clair et plus récent; il fait parler à plusieurs reprises, non-seulement les absents et les morts, mais encore un vivant, un homme qui avait vu le Christ, qui l'avait désigné et baptisé. Ce n'est pas qu'il veuille ainsi confirmer l'autorité du Maître par la parole du serviteur; il condescend seulement à la faiblesse de ceux qui l'écoutent. De même que, si le Sauveur n'avait pas pris la forme d'un esclave, il n'aurait pas été favorablement accueilli; de même, si la voix d'un serviteur n'avait disposé l'oreille des autres serviteurs à l'entendre, sa parole n'aurait pas été reçue par la masse du peuple.

2. Cela devait avoir un autre avantage également admirable et précieux. Comme on tient pour suspect celui qui dit de lui-même de grandes choses, comme il est ordinairement repoussé par la plupart des auditeurs, un autre se présente pour lui rendre témoignage. Comme aussi c'est la coutume de la foule d'écouter avec faveur une voix qu'elle connaît et qui lui parle sa langue, la voix du ciel n'est entendue qu'une ou deux fois, tandis que celle du Précurseur retentit sans cesse. Ceux qui s'élevaient au-dessus du niveau commun, de la faible intelligence du vulgaire, affranchis qu'ils étaient des impressions sensibles et capables de comprendre la voix d'en-haut, n'avaient pas grand besoin de la parole humaine; celle-là les guidait et les rendait encore plus dociles à celles-ci; mais cette dernière était absolument nécessaire aux hommes imbus des choses d'ici-bas et dont l'esprit était enveloppé de ténèbres. C'est ainsi que le fils de Zacharie, qui s'était entièrement dépouillé de l'empire des sens, n'avait pas besoin de l'instruction donnée par les hommes, et fut directement instruit par le ciel. « Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, déclare-t-il lui-même, m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit de Dieu descendre, c'est lui. » Mais les Juifs, qui n'étaient encore que des enfants et ne pouvaient pas atteindre à de pareilles hauteurs, avaient un homme pour maître, un homme qui leur annonçait, non des choses venant de lui, mais des choses célestes. De quoi parle-t-il donc? « Il lui rend témoignage, il dit à haute voix. » Pourquoi cette remarque? Pour montrer qu'il prêche avec une entière liberté, sans crainte aucune. Et que déclare-t-il en élevant ainsi la voix? « Voilà celui dont je disais : Celui qui doit venir après moi est avant moi, il existait avant moi. » Témoignage encore obscur, bien humble et bien modeste. Il ne dit pas : Celui-ci est le Fils unique de Dieu. Il se borne à dire : « Voilà celui dont je disais : Celui qui doit venir après moi est avant moi, il existait avant moi. »

De même que les oiseaux n'enseignent pas tout d'un coup ni dans un jour à leurs petits l'art de voler, mais d'abord les font à peine sortir de leur nid, puis leur ménagent de fréquents repos, en leur permettant ainsi d'heure en heure et de jour en jour un plus large essor jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la hauteur qui convient à leur race; de même le bienheureux Jean se garde bien de lancer tout d'un coup les Juifs sur les hauteurs de la doctrine, il leur apprend graduellement à s'élever au-dessus de la terre, en leur montrant dans le Christ un personnage qui lui est supérieur. Ce n'était pas déjà peu de chose que de pareils auditeurs consentissent à croire qu'un homme qui ne s'était pas encore montré,



qui n'avait pas encore opéré de miracles, était supérieur à Jean, à ce Jean dont on parlait avec tant d'admiration, vers lequel tout le monde courait, qu'on prenait pour un ange. Au premier moment, le Précurseur s'en tenait donc à graver dans les esprits que le témoin est au-dessous de celui auquel il rend témoignage, que le dernier arrivé l'emporte sur le premier, que l'inconnu doit laisser bien loin après lui l'homme sur qui maintenant tout le monde a les yeux. Voyez quelle sagesse préside à ce témoignage. Il ne se borne pas à montrer le Sauveur présent, il l'avait annoncé avant de le voir paraître. Il le montre bien par cette parole : « Celui dont je vous disais. »

Matthieu, de son côté, nous rapporte qu'il tenait ce langage à tous ceux qui venaient à lui : « Pour moi, je vous baptise dans l'eau; mais celui qui doit venir ensuite est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. » *Matth.*, III, 11. Pourquoi parle-t-il ainsi avant que le Christ paraisse? Afin qu'on accepte mieux son témoignage quand il paraîtra, l'âme des auditeurs étant alors préparée par ce qu'ils auront entendu dire. C'est encore pour que les humbles dehors du Christ ne nuisent pas à sa mission. S'ils n'avaient absolument rien appris de lui lorsqu'ils le virent, s'ils n'avaient pas ouï ce magnifique et glorieux témoignage avant de le voir et de l'entendre, nul doute, en effet, que la simplicité de sa personne n'eût fait immédiatement obstacle à la grandeur de son enseignement. Le Christ était si modeste dans tout son extérieur que les Samaritaines, les courtisanes, les publicains l'abordaient et lui parlaient avec une pleine confiance.

3. Si, comme je l'ai déjà remarqué, pendant qu'on disait de lui de telles choses, il se fût trouvé là devant eux, ils auraient ri du témoignage de Jean; mais, comme ils l'avaient entendu d'avance, comme de telles paroles leur avaient inspiré le désir de voir celui dont elles étaient dites, le contraire eut lieu; la vue du personnage ne leur fit pas dès lors refuser sa doctrine, la foi dont ils étaient déjà pénétrés le leur montra sous un jour plus favorable. Quant à ce mot : « Qui doit venir après moi, » il marque l'ordre de la prédication, et non une priorité d'existence. Matthieu le fait parler dans le même sens : « Après moi vient un homme; » car il ne fait pas allusion à l'enfantement de Marie, mais bien au ministère de la prédication. S'il avait parlé de la naissance, il aurait employé le temps passé, et non le présent, puisque l'événement précédait de beaucoup la parole. Que signifient ces mots : « Il est avant moi? » Par sa grandeur et sa gloire. De ce que je suis venu prêcher le premier, ne pensez pas que j'aie sur lui quelque avantage; je suis bien au-dessous, tellement au-dessous que je me regarde comme indigne d'être son serviteur. — Voilà donc la signification du mot : « Il est avant moi. » Matthieu dit la même chose en d'autres termes : « Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. » Ce qui suit dans le texte prouve qu'il ne s'agit pas de la naissance du Christ. S'il s'en fût agi, il était inutile d'ajouter : « Il existait avant moi. » Quel est l'homme assez borné pour ne pas voir que ce serait là dire deux fois la même chose?

En appliquant cette expression à l'existence qui précède les siècles, on l'entendra tout simplement ainsi : Celui qui vient après moi existe avant moi. Mais il y aurait là du désordre dans les idées, et la cause du fait qu'il faut expliquer ne serait plus à sa place. Si telle eût été la pensée de Jean, il devait affirmer d'abord l'antériorité, et puis en donner la raison. Il est évident qu'une existence précède parce qu'elle a été la première donnée, et qu'on ne saurait sans heurter le bon sens renverser cette proposition. Notre explication à nous repose sur un fondement solide. Du reste, vous savez tous qu'il importe d'expliquer les choses obscures, et non celles qui sont claires par elles-mêmes. S'il était ici question de l'existence, plus de difficulté, ce serait une simple affirmation sur laquelle on insiste; mais, comme il est question de la dignité, c'est avec raison que le texte résout la difficulté qui se présente. En effet, plusieurs se seraient demandé sans doute comment et pourquoi le dernier venu se trouvait le premier, c'est-à-dire le plus élevé en dignité. La réponse est consi-



gnée d'avance dans cette parole du Précurseur : « Il existait avant moi. » Ce n'est pas en progressant après coup qu'il m'a laissé derrière; non, il était avant moi, bien qu'il ne vienne qu'après. — Et comment, insisterez-vous, s'il s'agit là de son apparition au milieu des hommes et de la gloire qui doit l'entourer, l'auteur parle-t-il comme d'une chose déjà passée, d'un événement qu'on n'a pas encore vu s'accomplir? « Il était, » dit-il, et non : Il sera.

Les prophètes avaient depuis longtemps accrédité cet usage; souvent ils ont paru raconter quand ils ne faisaient que prédire. Isaïe, par exemple, parlant de la mort violente que le Messie devait subir, ne dit pas : Comme une brebis il sera conduit à la boucherie; il dit: « Comme une brebis il a été conduit à la boucherie. » *Isa.*, LIII, 7. Or, le Verbe était encore loin de son incarnation; mais le prophète tient pour accompli ce qu'il sait devoir s'accomplir dans la suite. David, présentant l'image de la croix, ne dit pas non plus : Ils perceront mes mains et mes pieds; il dit de même : « Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré ma robe au sort. » *Psalm.* XXI, 17-19. Parlant ailleurs du traître, qui certes n'était pas encore né, il s'exprime en ces termes : « Celui qui mangeait mon pain m'a trahi d'une manière éclatante. » *Psal.* XL, 10. Touchant les circonstances qui suivront le crucifiement, il dit encore : « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre. » *Psalm.* LXVIII, 22.

4. Voulez-vous que nous expliquions la suite du texte, ou trouvez-vous que c'est assez? Pour moi, je le pense. Si nous ne nous sommes pas longuement étendus, nous avons assez profondément creusé; et ceci n'exige pas moins de peine que cela. Je craindrais de fatiguer votre attention en prolongeant cet entretien. Il est donc juste que nous y mettions un terme. Mais quelle en sera la meilleure conclusion? Rendons à Dieu la gloire qu'il convient de lui rendre, celle qui consiste dans les œuvres surtout, et non pas seulement celle qui consiste dans les paroles : « Que votre lumière, est-il écrit, brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 16. Rien de plus brillant, mon bien-aimé, qu'une vie parfaitement pure. Un sage le dit d'une manière explicite : « Les voies des justes resplendissent comme la lumière. » *Prov.*, IV, 18. Elles resplendissent, et pour ceux qui font briller la lumière des bonnes œuvres, marchant résolument dans la voie du bien, et pour ceux qui sont à portée de voir leurs exemples. Versons donc l'huile sans parcimonie dans cette lampe symbolique, pour que la flamme monte plus haut et se répande avec plus d'abondance. Ce n'est pas aujourd'hui seulement que cette huile possède une telle force; à l'époque où les sacrifices étaient en honneur, elle en manifestait de diverses manières l'efficacité. Le Seigneur a dit: « Je veux l'huile et non le sacrifice. » *Ose.*, VI, 6; *Matth.*, IX, 13. Il est aisé de comprendre pourquoi. Il y a là deux autels en présence, l'un inanimé, l'autre ayant une âme: tout ce qu'on offre sur celui-là devient la proie du feu, ne laissant qu'un peu de cendre qui revient à la terre, et de fumée qui se dissipe dans l'air; le second ne nous présente rien de semblable et produit d'autres fruits. Paul nous l'enseigne; énumérant les trésors de la charité des Corinthiens envers les pauvres, il écrit ces mots : « Ces offrandes que nous sommes chargés de recueillir, non-seulement fournissent aux besoins des saints, mais de plus contribuent puissamment à la gloire de Dieu en provoquant mille actions de grâces; » il ajoute : « Les saints glorifient Dieu de l'obéissance que vous professez pour l'Evangile, et de la charité sincère avec laquelle vous faites part de vos biens, soit à eux, soit à tous les autres; et ils témoignent dans leurs prières l'amour qu'ils ont pour vous. » II *Cor.*, IX, 12-14.

Rien de plus brillant qu'une vie parfaitement pure.

Voyez comme il termine par l'action de grâces, par la louange envers Dieu, par les prières fréquentes des fidèles secourus, par une charité fervente? Sacrifions donc, mes bien-aimés, sacrifions sur de semblables autels. Un tel sacrifice l'emporte sur le mérite de la prière, du jeûne et de beaucoup d'autres œuvres; à la condition toutefois qu'il provienne d'un gain légi-



time et d'honorables labeurs, qu'il soit exempt de toute avarice, de toute fraude et de toute violence. Voilà les offrandes qui sont agréables à Dieu; les autres, il les repousse et les abhorre. Non, il ne veut pas être honoré par des dons arrosés de larmes. De semblables dons sont impurs et sacriléges; ils excitent la colère de Dieu plutôt qu'ils n'attirent sa miséricorde. Gardons-nous donc bien de lui faire outrage sous prétexte de lui rendre honneur. Si Caïn, pour avoir offert des choses viciées, n'ayant d'ailleurs fait de tort à personne, eut à subir le dernier châtiment, de quelle manière ne serons-nous pas traités pour avoir offert un sacrifice entaché de rapine et de cupidité? En nous faisant connaître la raison de ce précepte, le Seigneur a voulu nous rendre miséricordieux envers nos frères, et nous interdire tout mauvais traitement à leur égard: mais celui qui ravit à l'un pour donner à l'autre, bien loin d'avoir pratiqué la charité, s'est rendu coupable d'une injustice, et commis une criante iniquité. De même qu'on ne tire pas de l'huile d'une pierre, on ne saurait attendre d'un cœur insensible aux maux d'autrui un sentiment d'amour pour les hommes. Ce qui procède d'une telle racine n'est jamais une aumône vraie.

Dieu n'approuve point les dons arrosés de larmes

Je vous en conjure donc, ne soyons pas seulement attentifs à secourir l'indigence, ayons encore soin que ce ne soit pas avec les dépouilles du prochain. « Si l'un bénit tandis que l'autre maudit, quel est celui dont le Seigneur écoutera la voix? » *Eccli.*, XXXIV, 29. En nous dirigeant ainsi nous-mêmes, nous pourrons obtenir avec le secours de la divine grâce un cœur généreux et compatissant, en même temps que le pardon de tous les péchés que nous avons si longtemps commis; nous échapperons plus tard au fleuve de feu. Puissions-nous tous nous en éloigner et parvenir au royaume céleste, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

« Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce. »

1. Nous disions dans notre dernier entretien que Jean pour dissiper le doute de ceux qui pourraient se demander comment le Christ, dont la prédication devait suivre la sienne, le primait néanmoins et l'éclipsait, avait prononcé cette parole : « Parce qu'il était avant moi. » C'est une raison; mais il en ajoute une autre qu'il nous faut maintenant examiner. Quelle est-elle? La voici : « Nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce. » Il en donne encore une troisième : « Car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. » Que signifient d'abord ces mots : « Nous avons tous reçu de sa plénitude? » C'est par là que nous devons commencer notre discours. — Il n'a pas d'auxiliaire, nous dit l'auteur sacré, dans les dons qu'il nous fait; il est lui-même la source et la racine de tous; il est la vie, la lumière, la vérité même; il ne retient pas ce riche trésor dans son sein, il le répand sur toutes les créatures; mais cette effusion n'ôte rien à sa plénitude, il ne s'appauvrit pas en donnant : sa munificence et sa bonté ne connaissent point de repos, et sa perfection demeure à jamais la même. La part que je reçois, quand un riche me donne, est bien minime par rapport au tout, je le suppose; ce n'est qu'une goutte tirée d'un abîme sans fond, d'un océan immense. Mais non, cet exemple ne peut pas même vous donner une idée de ce que je veux vous dire. Et dans le fait, en tirant une goutte d'eau de l'océan, vous avez par là même amoindri l'océan, bien que ce soit d'une manière imperceptible. Il n'en est plus ainsi de la source divine; nous y puisons toujours, sans jamais la diminuer.

J'emploierai donc un autre exemple, encore imparfait, encore bien faible, plus propre néanmoins que le premier à nous fournir une image de la vérité que nous méditons en ce moment.

Supposons qu'il existe une source de feu et qu'on allume à ce feu mille et mille flambeaux, un nombre incalculable; est-ce que la source n'est pas également pleine, quoiqu'elle ait tant de fois communiqué son énergie? Tout le monde le comprend sans peine. Si l'on trouve donc quelque chose de semblable dans les corps, divisibles de leur nature et sujets à diminution, s'il en est qui ne s'amoindrissent pas en se communiquant, à bien plus forte raison cela sera-t-il vrai de cette puissance immatérielle et immortelle. Voilà donc une substance, un corps qui se divise sans se diviser; faut-il s'étonner que la division soit encore moins réelle quand il s'agit de la vertu d'une substance incorporelle. Ainsi devons-nous entendre la parole de Jean : « Nous avons tous reçu de sa plénitude. » Au témoignage du Précurseur s'ajoute celui de l'Evangéliste; le second dit comme le premier : « Nous avons tous reçu de sa plénitude. » C'est comme s'il disait : Ne pensez pas que la faveur ait part à notre témoignage, quoique nous ayons vécu longtemps avec le Christ, nous asseyant même à sa table. Jean, qui ne l'avait jamais vu, bien loin d'avoir vécu avec lui, l'apercevant seulement au milieu de la foule qui venait se faire baptiser, s'est écrié lui-même : « Il était avant moi. » Mais nous tous, les douze, les trois cents, les cinq cents, les trois mille, les cinq mille, des myriades de Juifs, tous les fidèles sans exception, ceux d'alors, ceux d'aujourd'hui, ceux qui viendront plus tard, « nous avons tous reçu de sa plénitude. »

Et qu'avons nous reçu? « Grâce pour grâce. » Quelle grâce et pour quelle grâce? La nouvelle pour l'ancienne. En effet, il y a justice et justice, puisqu'il est dit : « Selon la justice renfermée dans la loi, il était irréprochable; » *Philipp.*, III, 6; il y a foi et foi : « De la foi dans la foi; » *Rom.*, I, 17; adoption et adoption, puisqu'il en est une que les Juifs possédaient; deux sortes de gloire : « Si ce qui passe n'est pas dépourvu de gloire, beaucoup plus doit être dans la gloire ce qui subsiste; » II *Cor.*, III, 11; deux sortes de loi, d'après ce que dit le même apôtre : « La loi de l'esprit de vie m'a délivré; » *Rom.*, VIII, 2; deux sortes de culte : « Le culte rendu par les Juifs et le culte spirituel que nous rendons à Dieu; » *Philipp.*, III, 3; deux Testaments : « J'établirai pour vous un Testament nouveau, non selon le Testament que j'avais établi pour vos pères; » *Jerem.*, XXXI, 31; deux sanctifications, deux baptêmes, deux sacrifices, deux temples, deux circoncisions : et de même une grâce et une grâce. Mais les autres choses sont des symboles, ici c'est la vérité; le nom est le même, le sens est différent. Un portrait, qu'il soit peint en blanc ou en noir, s'appelle toujours un homme, comme s'il avait sa couleur naturelle; une statue, qu'elle soit d'or ou d'argile, prend également le même nom. Jamais néanmoins on ne doit confondre l'image avec la réalité.

2. De l'identité des noms, vous ne sauriez donc conclure à l'identité des choses, ni non plus à leur diversité. Si c'était une figure, on ne s'éloignait pas de la vérité; mais du moment où l'ombre existait encore, on était par là-même au-dessous de la vérité. Quelle est donc la différence entre toutes ces choses? Voulez-vous que nous en examinions une ou deux parmi celles que nous avons énumérées? Ce sera le moyen pour vous de voir clair dans toutes les autres. D'un côté, nous apercevrons les enseignements qui conviennent aux enfants, et, de l'autre, ceux qui supposent la force et le développement de l'âge : là c'est à des hommes que s'adresse le législateur, ici c'est à des anges. Par où commencerons-nous? Commençons par l'adoption, si vous le voulez bien. Les anciens n'en avaient que le nom, nous avons la chose elle-même. Voici comment il est parlé de celle-là : « Je l'ai dit, vous êtes des dieux, et tous les enfants du Très-Haut; » *Psalm.* LXXXI, 6; et de celle-ci : « Ils sont nés de Dieu. » Comment, de quelle manière? Par le bain de la régénération et de la rénovation dans l'Esprit saint. Les Juifs, après avoir reçu le nom d'enfants, gardaient encore l'esprit de la servitude; c'est en demeurant esclaves qu'ils portaient ce titre d'honneur : pour nous, c'est après avoir été faits libres que nous avons réellement acquis cet honneur, et non un vain titre. Paul le disait clairement : « Vous n'avez pas une seconde fois reçu l'esprit

Différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

de servitude dans la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption filiale, par lequel nous crions : *Abba*, le Père. » *Rom.*, VIII, 15. Engendrés d'en haut et comme façonnés d'une manière nouvelle, c'est ainsi que nous avons été nommés enfants.

Veut-on comparer ensuite les deux modes de sanctification, on n'y trouvera pas une moins grande différence. Les Juifs étaient tenus pour sanctifiés quand ils n'adoraient pas les idoles, quand ils ne commettaient pas l'adultère ou la fornication : pour nous, ce n'est pas seulement en nous abstenant de ces choses que nous devenons saints, c'est en nous élevant à des choses supérieures. Nous acquérons d'abord ce don par l'influence directe de l'Esprit saint, puis par un genre de vie bien plus parfait que celui de l'ancien peuple. Que ma parole ne soit pas exagérée, vous le voyez dans l'Ecriture même ; écoutez plutôt : « Ne soumettez pas vos enfants aux lustrations, aux purifications des nations étrangères ; car vous êtes un peuple saint. » *Deut.*, XVIII, 10. Il est donc vrai que leur sainteté consistait à s'abstenir des observances idolâtriques. Il n'en est pas ainsi de nous ; voici d'autres lois : « Qu'elle soit sainte dans son corps et dans son âme ; » I *Cor.*, VII, 34 ; « embrassez la paix et la sanctification, sans laquelle nul ne verra le Seigneur ; » *Hebr.*, XII, 14 ; « accomplissez votre sanctification dans la crainte de Dieu. » II *Cor.*, VII, 1. La qualification de saint présente des significations diverses suivant les personnes auxquelles on l'applique. Dieu est appelé saint, mais non de la même manière que nous. Ecoutez ce qu'a dit le prophète après qu'il eut entendu cette parole prononcée par les séraphins : « Malheureux que je suis, mes lèvres sont impures par cela même que je suis homme, et j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont également impures. » *Isa.*, VI, 5. Lui cependant était saint et n'avait pas de souillure. C'est bien nous qui sommes impurs, si nous jugeons notre sainteté sur la sainteté céleste. Les anges et les archanges sont saints, ainsi que les chérubins et les séraphins ; mais autre est la sainteté de ces puissances supérieures, autre celle que nous devons posséder.

Il me serait aisé de poursuivre ce parallèle et de le mener jusqu'au bout ; j'aurais seulement à craindre de dépasser les bornes d'un discours : je n'irai donc pas plus loin dans cette étude, et je vous laisse le soin de l'achever vous-mêmes. Vous pouvez jusque dans vos maisons reprendre le cours de nos pensées et passer aux autres points signalés pour en établir les différences. « Fournissez une occasion au sage, est-il dit, et il deviendra plus sage encore. » *Prov.*, IX, 9. Le commencement sera de nous, la fin sera votre œuvre. Il importe en ce moment de continuer l'explication du texte. Après avoir dit : « Nous avons tous reçu de sa plénitude, » l'Evangéliste ajoute donc : « Et grâce pour grâce, » nous montrant ainsi que c'est par la grâce que les Juifs eux-mêmes se sauvaient. Ce n'est pas à cause de votre multiplication, semble leur dire le Seigneur, c'est par égard pour vos pères que je vous ai choisis. Si leur choix n'est donc pas motivé par leurs propres mérites, c'est par la grâce évidemment qu'ils ont obtenu cet honneur. Et nous aussi, nous sommes tous sauvés par la grâce, mais non de la même manière. C'est par des moyens bien différents, en effet, par des moyens plus efficaces et plus sublimes. La grâce n'est donc plus la même pour nous. Nous n'obtenons pas seulement le pardon de nos péchés, ce qui nous est commun avec l'ancien peuple, dont les prévarications étaient si grandes ; nous obtenons de plus la justification, la sanctification, l'adoption filiale, la grâce de l'Esprit avec plus d'éclat et d'abondance. Par cette grâce, nous sommes devenus chers à Dieu, non plus comme des serviteurs seulement, mais comme des enfants et des amis. Voilà le sens de cette expression : « Grâce pour grâce. »

Et les institutions légales aussi provenaient de la grâce, et l'acte par lequel nous avons été tirés du néant. Notre création certes ne pouvait pas être la récompense d'un mérite antérieur ; partout et toujours Dieu nous prévient de ses bienfaits. Cela ne s'applique pas uniquement à notre création, et doit s'entendre aussi de cette connaissance qu'il nous donne immédiatement de ce que nous devons faire et de ce que nous devons éviter ; une preuve encore de



son ineffable bonté pour nous, c'est que cette loi soit gravée dans notre nature, c'est que l'incorruptible tribunal de la conscience se dresse au dedans de nous. Restaurer cette loi naturelle quand elle tendait à s'altérer, la confirmer par la loi écrite, ce fut également une grande grâce. Ceux qui s'étaient rendus coupables de cette altération ne devaient plus s'attendre qu'à des châtiments, il était dans l'ordre qu'à l'amour outragé succédât la justice; mais il n'en fut pas ainsi : les hommes purent rentrer dans la voie droite, obtenir un pardon immérité, et qui ne pouvait dès lors leur être accordé que par pure miséricorde et par grâce. Cette miséricorde et cette grâce, David les proclame en ces termes : « Le Seigneur est l'auteur des miséricordes, il rend justice à tous les opprimés. Il a fait connaître ses voies à Moïse, ses volontés aux enfants d'Israël. » *Psalm.* CII, 6-7. Il avait déjà dit : « Le Seigneur est plein de douceur et d'équité; aussi donnera-t-il la loi à ceux qui s'égarent. » *Ibid.*, XXIV, 8.

3. C'est donc un acte de générosité, de compassion et de grâce, que le don de la loi. De là vient qu'après avoir dit : « Grâce pour grâce, » Jean insiste sur la grandeur des bienfaits, il ajoute : « La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. » Voyez avec quel calme et quelle prudence le Précurseur et le disciple élèvent d'un seul mot leurs auditeurs au faîte de la divine science, après les avoir d'abord exercés dans de plus humbles enseignements. Le premier commence par comparer avec lui-même celui qui l'emporte incomparablement sur tous, mais c'est pour en venir à montrer la supériorité du Christ, en disant aussitôt : « Il est avant moi; il existait avant moi. » Le second est allé plus loin, sans atteindre toutefois à la dignité du Fils unique : il l'a comparé non à Jean, mais à un personnage beaucoup plus grand aux yeux des Juifs, à Moïse, puisqu'il a dit : « La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. » Remarquez la mesure de ce langage. Au lieu d'appeler leur attention sur les personnes, il l'appelle sur la nature même des choses; et l'incontestable supériorité des choses étant une fois établie, ces hommes devaient de toute nécessité, malgré leur ingratitude, former leur jugement et leur opinion sur le Christ. Les œuvres ne peuvent être accusées ni de faveur ni de haine; les esprits les plus obstinés ne sauraient donc en récuser le témoignage. Elles demeurent et se produisent telles qu'elles furent opérées, au-dessus de toute exception, inaccessibles à toute incertitude. Remarquez encore combien modeste est sa comparaison, même aux yeux des faibles. Il ne pèse pas sur la supériorité qu'il établit, c'est en nommant simplement les choses qu'il en montre la différence : en regard de la loi, il met la grâce et la vérité, au verbe donner il oppose le verbe venir, ou faire, d'après la force du texte.

Et certes la différence est grande; car dans le premier cas on voit un ministre qui transmet un don en se conformant aux ordres reçus, et dans le second on est en présence d'un roi qui remet tous les délits par sa propre puissance, qui donne de son propre fonds. Voilà pourquoi le langage qu'il tient : « Les péchés te sont remis; » puis encore : « Or, pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, il dit au paralytique : Lève-toi, prends ton lit et va-t-en dans ta maison. » *Marc.*, II, 9-11. Voyez-vous comment la grâce vient de lui? Vous verrez que la vérité n'en vient pas moins. Quant à la grâce, et ce que nous avons dit, et ce qui concerne le larron, et l'institution du baptême, et les dons de l'Esprit saint, et beaucoup d'autres choses la mettent assez en évidence. Pour la vérité, c'est en considérant les figures ou les symboles que nous apprendrons mieux à la connaître; car, ce qui devait s'accomplir dans le Nouveau Testament et par le mystère de l'Incarnation, se trouve représenté par les anciennes figures, autant que des figures puissent exprimer la vérité, que le Christ seul devait réaliser en venant sur la terre. Jetons donc un rapide coup d'œil sur les figures. Nous ne pouvons pas en ce moment les parcourir toutes; par le peu que nous en dirons, vous comprendrez aisément le reste. Voulez-vous que nous considérions d'abord ce qui regarde la passion? Que dit la figure? Pre-

Les figures de l'Ancien Testament trouvent leur accomplissement dans le Nouveau.



nez un agneau par chaque maison, immolez-le, conformez-vous à la loi qui vous est imposée. Ce n'est plus là l'ordre que le Christ nous donne; lui-même est l'oblation, il s'offre comme victime à son Père.

4. Vous le voyez, la figure est donnée par Moïse, et la vérité nous est venue par le Christ. Voyez encore, sur la montagne du Sinaï, pendant que les Amalécites livraient bataille aux Hébreux, Aaron et Ur soutenaient les mains de Moïse, étendues vers le ciel : le Christ étend lui-même ses mains sur la croix. D'un côté la figure, de l'autre la réalité. La loi disait : « Maudit quiconque ne demeure pas fidèle à toutes les prescriptions consignées dans ce livre. » *Deut.*, XXVII, 26. Et la grâce que dit-elle? « Venez à moi vous tous qui succombez sous le poids de vos peines, et je vous soulagerai. » *Matth.*, XI, 28. Paul ajoute : « Le Christ nous a soustraits à la malédiction de la loi, en devenant malédiction pour nous. » *Galat.*, III, 13. Puis donc que nous possédons avec tant d'abondance la grâce et la vérité, ne nous laissons pas entraîner à la négligence par la grandeur même du don. Plus nous avons reçu d'honneur, mieux nous devons pratiquer la vertu. Celui qui n'a reçu que des biens peu considérables, ne mérite pas tellement d'être blâmé s'il ne témoigne que peu de reconnaissance; mais celui qui ne fait presque rien après avoir été comblé de faveurs, est digne d'un châtiment tout autrement sévère. Loin de nous cependant la crainte qu'il en soit ainsi de vous! Nous nous persuadons dans le Seigneur que vos âmes ont pris leur essor vers le ciel, que la terre leur est désormais étrangère, et que, tout en vivant dans ce monde, vous gardez vos mains pures des intérêts mondains. Mais, bien que nous ayons cette confiance, nous ne cessons pas de vous adresser les mêmes exhortations.

Dans les combats ordinaires, ce ne sont pas les athlètes terrassés, les lâches qui gisent sur le sol, ce sont les vaillants, les coureurs intrépides, que tous les spectateurs encouragent de leurs cris. Les premiers sont abandonnés à leur inertie comme incapables de rentrer utilement dans la lutte, d'être excités par des paroles d'encouragement, de disputer de nouveau la victoire : ici nous avons toujours le droit d'espérer, non-seulement de vous qui combattez avec courage, mais encore de ceux qui sont tombés, s'ils veulent revenir à de meilleurs sentiments. Aussi mettons-nous tout en œuvre, les prières et les reproches, les représentations et les éloges, pour vous faire opérer votre salut. Ne vous indignez donc pas si nous vous pressons sans relâche d'épurer votre vie. Ce langage n'est pas celui de la négligence et du découragement; il vous montre, au contraire, le généreux espoir qui nous anime à votre sujet. Du reste, ce que nous avons déjà dit, et ce que nous dirons encore, nous regarde aussi bien que vous, cet enseignement ne nous est pas moins nécessaire. Rien n'empêche que nous ne soyons atteints par cette même parole dont nous sommes les ministres. Elle a pour but de corriger quiconque elle trouve en faute; et l'homme qui se tient à l'abri du mal, elle l'en éloigne de plus en plus. Quant à nous, nous ne sommes pas exempts de péché. C'est ici une médecine qui fournit à tous un moyen de guérison; mais tous ne sont pas guéris, cela dépend de la volonté de chacun. Celui-là recouvre la santé, qui sait convenablement user du remède; pour celui qui n'en fait pas une application convenable, il aggrave sa maladie, il se prépare une fin plus douloureuse.

Ne repoussons donc pas le remède qui nous est offert, recevons-le plutôt avec joie. La forme de ces leçons nous causerait-elle d'abord une vive douleur, elle ne produira plus tard que des fruits plus suaves. Ne négligeons rien pour cicatriser les blessures et faire disparaître les plaies que la dent venimeuse du péché nous a faites, pour nous acheminer ainsi vers la béatitude éternelle, pour n'être pas un jour livrés aux impitoyables esprits chargés d'exécuter les divines vengeances, mais bien à ceux qui nous introduiront dans cet héritage des cieux préparé pour les amis de Dieu. Puissions-nous tous obtenir cet héritage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIE XV.

« Personne n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a révélé. »

1. La volonté de Dieu n'est pas que nous écoutions simplement les mots et les expressions qui forment le tissu de l'Ecriture; il veut que nous tâchions de les bien comprendre. C'est pour cela que le bienheureux David inscrit en tête d'un grand nombre de ses psaumes : « Pour l'intelligence, » et qu'il dit : « Ouvrez mes yeux, et je considérerai les merveilles de votre loi. » *Psalm.* CXVIII, 18. Son fils après lui nous enseigne qu'il faut chercher la sagesse comme on cherche un trésor, et même avec un plus ardent désir de la posséder. Le Seigneur engage les Juifs à scruter les Ecritures, et c'est à nous surtout que s'adresse une telle leçon. Or, il ne nous l'aurait pas faite, s'il était possible de tout saisir à la première lecture; on n'a pas besoin de scruter ce qui est évident à la première vue, mais uniquement ce qui est obscur et difficile. De là vient qu'il appelle les Ecritures un trésor caché, se proposant ainsi de mieux stimuler notre zèle, pour redoubler notre attention, et nous empêcher de traiter les Livres saints sans respect et comme à la légère. Quand on ne les étudie pas, en effet, d'une manière sérieuse, quand on s'en tient matériellement à la lettre, on se forme de Dieu les plus fausses idées : on se le représente comme un homme, comme une statue d'airain, comme un être emporté, vindicatif, ou même pire. Sitôt qu'on pénètre dans le sens, on est débarrassé de toutes ces imaginations absurdes. Dans le texte même que nous avons pris, il est parlé du sein de Dieu, ce qui n'appartient qu'à des corps; mais personne ne s'y trompe, nul n'est assez insensé pour admettre un corps incorporel. Afin d'avoir la signification spirituelle de chaque chose, reprenons de plus haut cette explication.

« Personne n'a jamais vu Dieu. » Comment l'Evangéliste a-t-il été conduit à dire cela? C'est après avoir montré la magnificence des dons du Christ et la supériorité de ces mêmes dons, en comparaison de ceux dont Moïse avait été le dispensateur, qu'il donne une raison de cette différence. Celui-là n'étant que le serviteur a rempli par là même un office moins élevé; mais lui, le Seigneur, le Roi, le Fils du Roi, qui vit toujours avec son Père et le voit toujours, nous a communiqué des grâces de beaucoup plus précieuses. De là ce mot : « Personne n'a jamais vu Dieu. » Mais que répondre alors à la puissante voix d'Isaïe nous disant : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime? » *Isa.*, VI, 1. Que répondre à Jean lui-même attestant qu'il écrit après avoir vu la gloire de Dieu? Que répondre encore soit à Ezéchiel soit à Daniel, l'un déclarant qu'il a vu le Seigneur assis sur les chérubins, l'autre disant de même : « L'Ancien des jours s'est assis? » *Dan.*, VII, 9. Que répondre enfin à Moïse quand il fait cette demande : « Montrez-moi votre gloire, faites que je vous voie manifestement? » *Exod.*, XXXIII, 13. C'est d'une telle vision que Jacob prend son nom d'Israël; Israël signifie Voyant Dieu. Il en est même d'autres qui l'ont vu. Comment donc l'Evangéliste peut-il dire : « Personne n'a jamais vu Dieu? » C'est pour nous montrer dans tout cela un acte de condescendance de la part de Dieu, et non une vision directe de sa substance. Si ces personnages avaient vu la substance elle-même, ils ne l'auraient pas diversement vue; car elle est simple, sans figure, sans composition, sans limites; elle ne s'asseoit, ni ne se tient debout, ni ne marche; toutes ces choses supposent un corps.

Comment est-il, lui seul le sait. Dieu lui-même, Dieu le Père, s'en est expliqué par l'un de ses prophètes : « J'ai multiplié les visions, j'ai pris diverses figures sous la main des prophètes. » *Ose.*, XII, 10. Cela veut dire : Je me suis penché vers eux, je ne me suis pas montré tel que je suis. Comme son Fils devait venir parmi nous dans une chair réelle, il exerçait d'avance les hommes à voir la substance divine, mais comme il leur était possible de la voir. Quant à ce que Dieu est en lui-même, ni les prophètes, ni les anges, ni les archanges ne le voient. Si vous les interrogez, ils ne vous diront

rien de son essence, vous les entendrez seulement chanter : « Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » *Luc.*, II, 14. Interrogez encore les chérubins et les séraphins, c'est le chant mystique de la sainteté que vous recueillerez de leur bouche comme unique instruction, et puis cette parole : « La terre et les cieux sont remplis de sa gloire. » *Isa.*, VI, 3. Parcourez tous les rangs des puissances supérieures, vous n'y trouverez pas autre chose, si ce n'est que leur seule occupation est de louer Dieu : « Louez-le, dit le Psalmiste, vous toutes les Vertus qui lui appartenez. » *Psalm.* CXLVIII, 2. Il n'est donc que le Fils et l'Esprit saint qui le voient. Et comment une créature quelconque pourrait-elle voir l'incréé? Si nous sommes incapables de voir clairement une puissance incorporelle, bien qu'elle soit créée, ce que nous avons souvent expérimenté par rapport aux anges, beaucoup plus en sera-t-il ainsi d'une nature qui n'est ni corporelle ni créée. De là cette sentence de Paul : « Aucun homme ne l'a vu, ni ne saurait le voir. » I *Tim.*, VI, 16. Mais serait-ce là le privilége du Père, à l'exclusion du Fils? Non certes; il appartient également au Fils. Paul le déclare en ces termes : « Il est l'image du Dieu invisible. » *Coloss.*, I, 15. Or l'image de l'invisible est invisible elle-même; elle ne serait pas autrement une image vraie. Si l'Apôtre dit ailleurs : « Dieu s'est manifesté dans la chair, » I *Tim.*, III, 16, ne vous en étonnez pas, la manifestation par la chair n'est pas la manifestation par l'essence. Que l'être divin soit invisible, non-seulement aux hommes, mais encore aux puissances supérieures, Paul l'enseigne aussi; car, après avoir dit : « Dieu s'est manifesté dans la chair, » il ajoute : « Les anges l'ont vu. »

2. Il a donc été vu par les anges après avoir revêtu la chair; auparavant ils ne le voyaient pas de la même manière, son essence étant invisible même pour eux. — Mais comment, m'objectera-t-on, le Christ a-t-il dit : « Ne méprisez pas un seul de ces petits; car je vous affirme que leurs anges voient toujours la face de mon Père, qui est dans les cieux? » *Matth.*, XVIII, 10. — Eh quoi, Dieu a-t-il donc une face, est-il circonscrit dans les cieux? Que personne ne soit assez insensé pour tenir ce langage. Que signifie donc la parole du Christ? De même que, lorsqu'il disait : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu, » *Matth.*, V, 8, il parlait de la vision de l'intelligence, telle que nous pouvons l'avoir, de la pensée dirigée vers Dieu; de même il veut dire ici que les anges, à cause de leur nature si pure et si subtile, ont sans cesse Dieu seul présent à la pensée. Voilà pourquoi cette parole du Christ lui-même : « Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils. » *Matth.*, XI, 27. Cela signifie-t-il que nous soyons tous dans l'ignorance? Non, mais bien que nul ne connaît Dieu comme le Fils. Beaucoup l'avaient vu comme il leur était possible de le voir, et personne n'avait vu sa substance : pareillement aujourd'hui, nous connaissons tous Dieu; mais sa substance n'est réellement connue de personne, excepté de celui qu'il a engendré. Par connaissance, il faut entendre ici la vision claire et parfaite, telle que le Père l'a du Fils. « Comme le Père me connaît, a dit le Sauveur, je connais aussi le Père. » *Joan.*, X, 15.

Remarquez dès lors avec quelle sécurité l'Evangéliste parle. Après avoir dit, en effet : « Personne n'a jamais vu le Père, » il n'ajoute pas : Le Fils, qui l'a vu, nous l'a révélé. Ce qu'il ajoute l'emporte de beaucoup sur la vision, puisqu'il dit : « Qui est dans le sein du Père. » Voir est évidemment quelque chose de plus restreint que résider dans le sein du Père; car celui qui d'une chose n'a que la vue, n'en a pas une exacte et complète connaissance : celui qui vit au sein même de cette chose, n'en saurait rien ignorer. Lors donc que vous entendez : « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, » ne dites pas : S'il le connaît mieux que les autres, du moins il ne le connaît pas tel qu'il est. Pour éloigner cette pensée, l'Evangéliste vous déclare que le Christ est dans le sein du Père, et le Christ lui-même affirme qu'il connaît le Père comme le Père connaît le Fils. Posons cette question à l'un de nos adversaires : Le Père connaît-il le Fils, dites-moi? S'il n'est pas frappé de démence, il répondra oui. Poussons plus loin cette question : Le voit-il et le connaît-il

d'une vue et d'une connaissance parfaites, tel qu'il est, sans aucun nuage? Impossible de ne pas l'avouer encore. Mais alors concluez que le Fils aussi connaît le Père avec la même perfection. C'est lui-même qui nous dit : « Comme le Père me connaît, ainsi je connais le Père; » et plus haut : « Personne n'a vu Dieu, si ce n'est celui qui vient de Dieu. » *Joan.*, x, 15; vi, 46. Voilà pourquoi le mot sein que nous avons remarqué dans l'Evangéliste; avec ce seul mot il nous révèle tout, la parfaite unité de substance, l'égalité non moins parfaite de connaissance et de puissance.

On ne dira peut-être pas que le Père a dans son sein un être qui diffère de lui par la substance; ni que le Christ lui-même, s'il était simplement serviteur, au rang de tout le monde, eût osé déclarer qu'il résidait dans le sein du Seigneur, privilége qui n'appartient qu'au véritable Fils, vivant avec le Père dans une complète union, n'ayant rien de moins que lui. Voulez-vous vous convaincre qu'il est éternel? Ecoutez Moïse parlant du Père. Comme il demandait à Dieu ce qu'il aurait à répondre dans le cas où les Egyptiens voudraient savoir qui l'avait envoyé, il reçut ordre de dire : « Celui qui est m'a envoyé. » *Exod.*, iii, 14. « Qui est » à jamais, sans commencement et sans fin, celui qui possède l'existence par lui-même. Voilà quel est aussi le sens de cette expression : « Au commencement était...; » elle ne peut s'appliquer qu'à l'Etre éternel. Dans le texte que nous expliquons, Jean veut donc nous faire entendre que le Fils n'a pas de commencement, qu'il est de toute éternité dans le sein du Père. De peur que l'identité de nom ne vous le fît confondre avec ceux qui ne sont fils de Dieu que par la grâce, l'article est là précédant le nom comme un caractère distinctif. Si ce n'est pas assez pour vous, si vos pensées inclinent vers la terre, écoutez le mot qui suit et qui est encore plus exclusif : « Fils unique. » Vos regards sont-ils encore attachés à la terre, je n'hésiterai pas à prononcer de Dieu une parole qui ne semblerait devoir s'appliquer qu'à l'homme, je veux dire le mot « sein; » seulement, gardez-vous d'y voir quelque chose de bas.

Comprenez-vous la tendre sollicitude du Seigneur? Il s'applique des expressions indignes de lui, dans le but de vous éclairer davantage, de vous inspirer de grandes et nobles pensées; et vous rampez encore! Pourquoi, je vous le demande, est-il ici parlé de sein, mot grossier et matériel? Serait-ce pour nous faire soupçonner que Dieu est un corps? Assurément non, me direz-vous; mais alors pourquoi cette locution? Dès qu'elle n'a pas pour but d'établir la vraie filiation du Christ, vu l'immatérialité de Dieu, c'est en vain qu'on l'emploie, elle n'a de valeur d'aucune sorte. D'où vient qu'elle est prononcée? je le répète, j'insiste sur cette question. N'est-il pas évident que c'est pour nous faire comprendre que le Christ est le vrai Fils unique, éternel comme le Père; et pas pour autre chose? « Il nous l'a révélé, » dit l'Evangéliste. Que nous a-t-il révélé? Que « personne n'a jamais vu Dieu; » qu'il n'y a qu'un Dieu. Cette affirmation, les prophètes et Moïse l'émettent hautement et sous toutes les formes : « Le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur. » *Deut.*, vi, 4. Ecoutez Isaïe : « Avant moi, nul autre Dieu n'a existé, il n'en est pas après moi. » *Isa.*, xliii, 10.

3. Que nous enseigne de plus le Fils, le Fils unique, lui qui réside dans le sein du Père? D'abord, que tout ceci provient de sa puissance, puisque nous sommes initiés à de plus hauts enseignements, sachant que Dieu est esprit, et que ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité; de plus, ce que nous venons de dire, qu'il est impossible de voir Dieu, que personne ne peut le connaître, si ce n'est le Fils, qu'il est le Père du vrai Fils unique, et toutes les autres choses qui nous ont été dites de lui. Le verbe qu'il emploie, « révéler, » annonce une doctrine plus lumineuse et plus élevée, qu'il vient établir, non-seulement chez les Juifs, mais encore chez tous les peuples du monde. Tous les Juifs n'avaient pas écouté les prophètes, et voilà que l'univers entier croit et se soumet à la parole du Fils unique de Dieu. C'est donc la manifestation éclatante de sa doctrine qu'il nous fait pressentir; d'où vient qu'il est nommé le Verbe, l'Ange du grand conseil. Puis donc que nous avons été favorisés d'une instruction plus ample et plus

Ce que nous enseigne de plus le Fils qui réside dans le sein du Père.

parfaite, que Dieu nous a donnée, non plus par les prophètes, mais par son Fils, nous parlant lui-même dans les derniers jours, ayons une conduite au niveau d'une telle éducation, digne d'un semblable honneur. Quand il a daigné s'abaisser jusqu'à nous parler par lui-même, et non plus par ses serviteurs, on ne comprendrait pas que notre vie ne fût pas supérieure à celle des anciens.

Ils eurent Moïse, et nous avons le Seigneur de Moïse pour instituteur. Montrons une philosophie qui soit en rapport avec cette distinction, et n'ayons rien de commun avec la terre. S'il est venu des cieux pour nous instruire, c'est pour que nous y reportions nos pensées, et que nous devenions les imitateurs de notre Maître, dans la mesure de notre pouvoir. — Et comment pourrons-nous, me dira-t-on, devenir les imitateurs du Christ? — En faisant tout pour le bien commun, en ne nous recherchant pas nous-mêmes. « Car le Christ ne s'est pas proposé de se satisfaire lui-même, mais plutôt, selon ce qui est écrit : Les outrages de ceux qui vous insultaient sont tombés sur moi... Que personne donc ne recherche son propre avantage. » *Rom.*, XV, 3; *Psalm.* LXVIII, 10; I *Cor.*, X, 24. Celui-là cherche son propre avantage, qui porte les yeux sur les biens du prochain. Ce qui appartient aux autres nous appartient. « Nous sommes un seul corps, les membres les uns des autres, les parties d'un même tout. » *Rom.*, XII, 5. N'agissons donc pas comme si nous étions séparés; que personne ne dise : Celui-là n'est pas mon ami, ni mon parent, ni mon voisin, je n'ai rien de commun avec lui; comment pourrais-je l'aborder et lui parler? — Mais, s'il n'est ni votre parent ni votre ami, il est homme, il a la même nature que vous, un même Maître, les mêmes devoirs, une même demeure, puisqu'il est comme vous un habitant de la terre. Si de plus il partage votre foi, il est membre d'un même corps. Quelle est l'amitié capable de produire une union pareille à celle que cimente l'unité de foi? L'union qui doit exister entre nous n'est pas seulement celle des amis, c'est encore celle des membres d'un même corps. On ne trouvera pas des rapports plus intimes, une plus profonde amitié. Vous ne pouvez pas plus dire ici : Qu'ai-je de commun avec cet homme? quels rapports y a-t-il entre nous? que vous ne pourriez le dire d'un frère. C'est également ridicule dans les deux cas. « Nous avons tous été baptisés, dit l'Apôtre, pour ne former qu'un seul corps. » I *Cor.*, XII, 13. A quelle fin, un seul corps? Afin que nous ne nous séparions pas, et que nous gardions entre nous l'accord et l'harmonie qui règnent entre les membres d'un corps. Ne nous méprisons pas les uns les autres, c'est nous mépriser nous-mêmes. « Personne, dit encore Paul, ne hait sa propre chair; » *Ephes.*, V, 29; tout le monde la nourrit et la soigne.

C'est dans ce but de nous unir, que Dieu nous a fait une même maison, le monde, qu'il nous a partagé les mêmes biens, allumant pour tous le même soleil, étendant un même pavillon, le ciel, disposant une même table, la terre. Il est cependant une autre table, de beaucoup supérieure à celle-là, une table unique, que Dieu lui-même nous a dressée; les initiés comprennent le sens de mes paroles. Nous avons tous été spirituellement régénérés de la même manière, nous avons la même patrie dans les cieux, nous participons tous au même calice. Le riche n'a rien de plus ni rien de mieux, le pauvre n'a rien de moins ni rien de moindre; il les a tous également appelés, il donne également à tous les mêmes biens matériels et spirituels. D'où vient donc cette inégalité dans la vie? De l'avarice et de l'orgueil des riches. Que cela ne se produise plus dans la suite; du moment où nous jouissons tous des biens les plus nécessaires, ne nous laissons pas séparer par des choses viles et terrestres, par la richesse ou la pauvreté, par les intérêts de famille, par l'amour ou la haine. Tout cela n'est qu'une ombre, moins qu'une ombre même pour ceux qui sont unis par les liens de la céleste charité. Conservons ces liens intacts, et les esprits pervers ne pourront rien nous suggérer qui porte atteinte à cette unité. Puisse-t-elle vivre en nous tous par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

« Voici quel fut le témoignage de Jean, quand les Juifs envoyèrent vers lui de Jérusalem des prêtres et des lévites, pour lui faire cette question : Qui es-tu ? »

1. C'est une triste chose que l'envie, mon bien-aimé, triste et funeste, non pour ceux qui en sont l'objet, mais pour les envieux eux-mêmes. Avant tout, elle ronge et dégrade ces derniers, comme un poison mortel qui s'attaque à leurs âmes. Si les autres en ressentent quelques effets, ce n'est qu'un dommage sans importance, et le gain l'emporte même de beaucoup sur le dommage. Cela ne s'applique pas uniquement à l'envie ; dans tous les autres vices, l'auteur du mal en souffre beaucoup plus que la victime. S'il n'en était pas ainsi, Paul n'eût jamais prescrit à ses disciples de subir l'injure plutôt que de la faire. « Pourquoi n'avez-vous pas préféré qu'on vous fît tort? Pourquoi n'avez-vous pas plutôt supporté une perte? » I *Cor.*, VI, 7. Il savait parfaitement que le mal retombe toujours sur celui qui le commet, et non sur celui qui le souffre. Je parle de la sorte au souvenir de la jalousie des Juifs. Ceux-là mêmes qui des villes étaient accourus vers Jean et avaient reçu le baptême en accusant leurs péchés, poussés ensuite comme par un fatal repentir, envoient des hommes lui poser cette question : « Qui es-tu? » Vraie race de vipères, serpents, — et je voudrais bien pouvoir trouver des expressions plus terribles, — génération dépravée, génération adultère et perdue, est-ce après avoir reçu le baptême qu'il fallait se livrer à de telles recherches sur celui qui le donnait? Quoi de plus insensé qu'une pareille conduite? Pourquoi donc êtes-vous allés vers lui? comment avez-vous confessé vos péchés? pourquoi cet empressement à recevoir le baptême? comment interrogiez-vous cet homme sur les devoirs que vous aviez à remplir? Toutes ces démarches étaient certes dépourvues de sens, elles étaient pour vous sans principe et sans objet.

Mais le bienheureux Jean ne leur adresse pas ce langage, ne s'abandonne pas à de si vives récriminations ; il leur répond avec beaucoup de calme et de douceur. Il importe de savoir dans quel but il agit ainsi : il veut que leur perversité soit manifeste, éclate à tous les yeux. Il avait souvent rendu témoignage au Christ devant le peuple ; il y revenait souvent et d'une manière ouverte pendant qu'il baptisait : « Pour moi, je vous baptise dans l'eau ; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi. Lui vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu. » *Matth.*, III, 11. Les Juifs éprouvèrent donc à son sujet un sentiment trop humain : ne considérant que la gloire du monde, uniquement préoccupés de l'éclat extérieur, ils s'indignaient que Jean fût au-dessous du Christ. Beaucoup de choses recommandaient Jean : la distinction et la noblesse de sa famille, puisqu'il était le fils d'un prince des prêtres ; l'austérité de sa vie, le mépris des choses humaines, puisqu'il ne faisait aucun cas du vêtement ou de la table, de l'habitation ou du bien-être, ayant habité jusque-là le désert. Quant au Christ, c'était tout le contraire : d'abord il était né dans une humble condition, ce qu'on ne manquait pas de lui reprocher en ces termes : « N'est-ce pas là le fils d'un artisan? sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? n'a-t-il pas pour frères Jacques et José? » *Matth.*, XIII, 55. Le lieu qu'on regardait comme sa patrie était tellement méprisable, que Nathanaël disait : « De Nazareth peut-il venir quelque chose de bon? » Ajoutez-y un genre de vie commun et des vêtements ordinaires. Il n'était pas ceint, lui, d'une ceinture de peau, il ne portait pas un habit fait de poils de chameau, il ne vivait pas de miel et de baies sauvages ; vivant comme le commun des hommes, il assistait même aux repas des pécheurs et des publicains, afin de les gagner. Les Juifs ne le comprenant pas, lui faisaient un reproche de sa condescendance, comme lui-même l'observe : « Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils ont dit : Voilà un homme qui se plaît dans la bonne chère et le vin, ami des publicains et des pécheurs. » *Matth.*, XI, 19.

Les Juifs pensaient que le Christ était inférieur à saint Jean-Baptiste.

Comme Jean les renvoyait sans cesse au Christ, qu'ils jugeaient néanmoins inférieur à



lui, les Juifs étaient pénétrés de honte et de dépit; ils eussent préféré avoir le premier pour maître; mais, n'osant pas le déclarer hautement, ils envoient vers Jean, dans l'espoir de l'amener par insinuation à se proclamer lui-même le Messie. Aussi ne choisissent-ils pas des hommes de basse condition, comme ils le feront pour le Christ, auquel ils dépêcheront de vils instruments pour le prendre dans ses paroles, voire même des Hérodiens qui n'étaient pas plus recommandables : ce sont des prêtres et des lévites, non des prêtres quelconques, mais de ceux de Jérusalem, c'est-à-dire des plus distingués; car ce n'est pas en vain que l'Evangéliste a signalé cette circonstance. Voilà donc les ambassadeurs chargés de lui poser cette question : « Qui es-tu? » Déjà sa naissance avait tellement frappé les esprits, que tout le monde se demandait à cette époque : « Que pensez-vous que sera cet enfant? » *Luc.*, I, 66. Et cette parole retentissait à travers les montagnes. Plus tard, lorsqu'il se fut rendu sur les bords du Jourdain, toutes les populations accouraient, on venait de Jérusalem et de la Judée tout entière vers lui pour se faire baptiser. Et maintenant ils l'interrogent, comme s'ils ne le connaissaient pas. Ils ne peuvent cependant ne pas connaître un homme que tant de causes ont mis en évidence; ils se proposent seulement le but que je viens d'indiquer.

Saint Jean répond plutôt à la pensée qu'à la question même des Juifs.

2. Ecoutez comment le bienheureux répond à la pensée de ceux qui l'interrogent, beaucoup plus qu'à la question elle-même. Quand ils lui disent, en effet : « Qui es-tu? » il ne fait pas immédiatement cette réponse naturelle et directe : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. » *Joan.*, I, 23. Que répond-il donc? Il commence par déjouer leurs secrètes pensées. A peine a-t-il entendu leur question que « il confesse, et ne nie pas; il confesse qu'il n'est pas le Christ. » Quelle sagesse dans l'Evangéliste! Trois fois il affirme la même chose, pour mieux faire ressortir la vertu du Précurseur, et la perversité de ces hommes en même temps que leur folie. Luc avait dit de son côté que, la foule soupçonnant que Jean était le Christ, Jean dissipa cette fausse idée. C'est le devoir d'un bon serviteur, non-seulement de ne pas usurper l'honneur de son maître, mais de le repousser même quand les autres en grand nombre le lui décernent. Le peuple n'avait eu de pareilles idées que par ignorance; tandis que les chefs l'interrogeaient avec une intention perverse, comme je l'ai déjà dit, s'efforçant d'en venir à leur but par une sorte d'adulation. Si telle n'eût pas été leur pensée, ils n'auraient pas aussitôt fait une autre question; blessés de ce qu'il méconnaissait leurs intentions dans sa réponse, ils eussent dit : Avons-nous donc soupçonné cette réponse? Est-ce bien ce que nous sommes venus te demander? Dissimulant mal leur surprise et leur désappointement, ils changent immédiatement de question. « Quoi donc! serais-tu Élie? Il répond : Non, je ne suis pas Élie. » Ils attendaient la venue de ce prophète, comme nous l'apprenons de la bouche même du Christ. Ses disciples lui ayant dit : Comment les scribes prétendent-ils donc qu'Élie doit venir auparavant? Il leur répond : « En effet, Élie viendra et rétablira toute chose. » *Matth.*, XVII, 10. Les Juifs insistent auprès de Jean : « Es-tu le Prophète? Et il leur répondit : Non, je ne le suis pas. » Il était cependant prophète. Pourquoi donc le nie-t-il? C'est qu'il répond encore une fois à la pensée de ceux qui l'interrogent.

Ils espéraient la venue d'un éminent prophète, d'après ce que Moïse avait dit : « Le Seigneur Dieu suscitera pour vous du milieu de vos frères un prophète semblable à moi; écoutez-le. » *Deut.*, XVIII, 15. Mais il s'agissait ici du Christ. Aussi ne disent-ils pas simplement : Es-tu Prophète, l'un des prophètes? L'article précède le non : Es-tu le prophète que Moïse a promis? Jean nie donc, non qu'il soit prophète, mais qu'il soit ce prophète. « Ils lui dirent encore : Qui es-tu? pour que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même? » Voyez-vous la persistance et la tenacité de ceux qui l'interrogent, comme aussi la modération avec laquelle Jean repousse d'abord leur vaine imagination, et rend ensuite hommage à la vérité : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur, selon la parole du prophète Isaïe. » Comme il avait

dit de grandes et sublimes choses du Christ, pour ne pas trop choquer leur opinion, il invoque aussitôt l'autorité du prophète et s'en fait un point d'appui. « Ceux qui avaient été envoyés étaient du nombre des Pharisiens, et ils lui firent encore cette question : Pourquoi baptises-tu donc, si tu n'es pas le Christ, ni Élie, ni même le prophète? » C'est bien là qu'ils voulaient l'amener, j'avais raison de vous le dire. Ils ne le déclaraient pas au commencement, ne voulant pas manifester à tous leur supercherie. Puis, quand il a dit : « Je ne suis pas le Christ, » ils se rejettent sur Elie ou sur le prophète promis, pour continuer à cacher leurs pensées. Ils les découvrent enfin, laissant tomber le masque et les jetant dans un doute réel, quand il a protesté qu'ils se trompent sur son compte; ils lui disent alors : « Pourquoi baptises-tu, si tu n'es pas le Christ? » Ils s'enveloppent ensuite des mêmes voiles, en revenant à leurs premières suppositions. N'ayant pu le séduire par la flatterie, ils essaient de le contraindre par la menace à se déclarer ce qu'il n'est pas en réalité. Vaines tentatives. Quelle étrange folie, quelle arrogance, quelle absurde curiosité! Vous êtes envoyés pour apprendre de Jean ce qu'il est et ce qu'il veut; prétendez-vous lui imposer votre volonté? — Leur but est évidemment de le forcer à se proclamer le Christ. Il ne se laisse pas néanmoins aller à l'indignation, il ne leur tient pas, comme ils l'eussent mérité, ce langage : Etes-vous venus me dicter des lois, et suis-je votre esclave? — C'est encore avec une extrême modération qu'il leur parle. « Pour moi, leur dit-il, je baptise dans l'eau; mais au milieu de vous se trouve quelqu'un que vous ne connaissez pas. C'est celui qui doit venir après moi et qui existe avant moi; et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. »

3. Que pouvaient dire alors les Juifs? L'accusation qu'il dirige contre eux est sans réplique, ils n'ont pas d'excuse à faire valoir, eux-mêmes ont prononcé leur propre condamnation. Comment et pour quelle cause? Ils regardaient Jean comme entièrement digne de foi, soit qu'il rendît témoignage des autres, soit qu'il parlât de lui-même; car, si telle n'avait pas été leur conviction, ils n'auraient pas envoyé vers lui pour le questionner sur son propre compte. Vous n'ignorez pas que nous ne croyons au témoignage personnel d'un homme que lorsque son amour pour la vérité n'est pour nous l'objet d'aucun doute. Et ce n'est pas là seulement ce qui les réduit au silence, c'est encore le sentiment avec lequel ils sont venus le trouver : un sentiment de zèle outré pour sa personne, bien qu'ils aient ensuite changé. Le Christ a fait allusion à ces deux choses quand il dit : « Celui-là était une lampe ardente, et pour un peu de temps vous avez voulu vous réjouir à sa lumière. » *Joan.*, v, 35. La réponse de Jean donnait encore plus de crédit à sa parole; car il est écrit : « Celui qui ne cherche pas sa propre gloire est vrai dans ses discours, et il n'y a pas d'injustice en lui. » *Ibid.*, VII, 18. Or, le Précurseur ne la chercha pas, puisqu'il les envoya vers un autre. Les messagers, du reste, étaient des premiers de la nation, jouissant de la plus grande confiance; leur refus de croire au Christ était donc sans excuse et ne méritait aucun pardon. — Pourquoi n'avez-vous pas écouté ce que Jean lui-même a dit du Christ? Vous avez envoyé les principaux d'entre vous, par eux vous avez interrogé, vous avez entendu les réponses de Jean. — Ils se sont livrés à toutes les investigations possibles, ils ont mis en avant tous les personnages auxquels vous avez pensé; et cependant il a confessé d'une manière inébranlable qu'il n'était pas le Christ, ni Elie, ni l'un des autres prophètes.

Il ne s'en est pas tenu là, il vous a clairement exposé ce qu'il est, quelle est la nature de son baptême, l'infériorité de ce baptême donné simplement dans l'eau, l'excellence et l'efficacité de celui que le Christ devait donner. Il a cité le témoignage du prophète Isaïe, qui tant de siècles auparavant donnait à celui-ci le nom de Seigneur et à celui-là le nom de serviteur ou de ministre. — Que restait-il donc à faire? N'était-ce pas de croire à la parole de Jean, de reconnaître et d'adorer Dieu? Que cette parole ne fût pas inspirée par l'adulation, mais qu'elle procédât de la vérité, les mœurs et la philosophie de celui qui la prononçait ne permettaient pas d'en

douter. Cela résulte encore de ce sentiment naturel qui fait qu'on ne se préfère pas les autres et qu'on ne leur renvoie pas l'honneur qu'on peut acquérir soi-même, surtout quand il s'agit d'un si grand honneur. Par conséquent, Jean n'eût pas témoigné de la sorte en faveur du Christ, si celui-ci n'avait pas été Dieu. En repoussant une pareille dignité comme infiniment au-dessus de sa nature, il ne l'eût certes pas reportée sur un autre qui ne pouvait non plus se l'arroger. « Au milieu de vous est quelqu'un que vous ne connaissez pas. » C'est que Jésus, selon les desseins de sa sagesse, se mêlait à la foule comme un homme ordinaire, nous enseignant partout le mépris du faste et de l'éclat.

La connaissance qu'il leur refuse, c'est une connaissance parfaite du Christ, de sa nature et de sa mission. Il est revenu plusieurs fois à cette affirmation : « Il doit venir après moi. » C'est comme s'il disait : Ne pensez pas que tout consiste dans mon baptême; si c'était ici la perfection, un autre ne viendrait pas après moi donner un nouveau baptême : le mien n'est qu'une préparation à celui qu'il donnera. Je suis encore dans l'ombre et la figure; il faut qu'un autre vienne vous apporter la vérité. Rien ne relève donc la dignité du personnage promis comme cette parole : « Il vient après moi. » Si ce qui précède était parfait, on n'aurait pas besoin d'autre chose. « Il était avant moi; » ce qui veut dire : Il est plus grand, sa gloire est plus éclatante. — Et, de peur qu'on ne crût qu'il voulait établir une comparaison, il détruit toute idée semblable en ajoutant : « Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. » Non-seulement il existe avant moi, mais encore il est tel que je ne suis pas digne de figurer parmi ses plus humbles serviteurs. — Le dernier des services est bien, en effet, de dénouer les cordons de la chaussure. Or, si Jean n'est pas digne de le rendre au Christ, Jean, à qui ne peut être préféré aucun de ceux qui sont nés de la femme, quel rang faudra-t-il nous assigner à nous-mêmes? Celui dont la grandeur égalait celle de l'univers, ou même était supérieure, d'après cette parole de Paul : « Eux dont le monde n'était pas digne, » *Hebr.*, XI, 38, se déclare donc indigne d'être compté au nombre de ses derniers serviteurs : que pouvons-nous dire, nous chargés de mille maux, nous non moins éloignés de la vertu de Jean que la terre l'est du ciel?

4. Ainsi, celui-là reconnaît qu'il n'a pas le droit de dénouer les cordons de sa chaussure; et les ennemis de la vérité sont assez fous pour prétendre qu'ils le connaissent aussi bien qu'il se connaît lui-même. Quoi de plus triste qu'une telle folie? Quoi de plus extravagant qu'une telle prétention? C'est bien à propos qu'un sage a dit : « Le principe de la superbe, c'est de ne pas connaître le Seigneur. » *Eccli.*, X, 14. Le diable lui-même ne serait pas tombé, ne serait pas devenu le diable, ce qu'il n'était pas auparavant, s'il n'avait pas contracté cette maladie. Voilà ce qui le dépouilla de son crédit, ce qui le précipita dans la géhenne, ce qui fut pour lui la cause de tous les maux. Il suffit de cela pour ruiner toute vertu dans une âme, la généreuse pitié, la prière, le jeûne, toute vertu : « Ce qui s'élève chez les hommes, est-il écrit, est impur devant le Seigneur. » Ce n'est donc pas seulement la fornication ou l'adultère qui dégrade l'homme, c'est encore et surtout l'orgueil. Pourquoi? La fornication, tout impardonnable qu'elle est, pourrait prétexter les emportements de la nature; mais la superbe n'a pas de cause à faire valoir, n'a pas à présenter l'ombre d'une défense : c'est un pur renversement de l'esprit, une funeste maladie de l'âme, qui n'a pas d'autre source que la déraison. Rien de plus insensé que l'orgueilleux, que l'homme arrogant, serait-il entouré de richesses, aurait-il toute la science du monde, occuperait-il le rang le plus élevé, posséderait-il ostensiblement tout ce que les hommes désirent. Si celui qui s'enorgueillit des vrais biens est par là même à plaindre, perd du coup la récompense qu'il aurait méritée; celui qui s'enorgueillit de choses de néant, d'un vain fantôme, d'une passagère fleur, puisque la gloire présente n'est au fond que cela, n'est-il pas le plus ridicule de tous les hommes? Il est comme ce pauvre, ce mendiant sans cesse tourmenté par la faim, qui se montrerait tout fier d'un heureux rêve qu'il aurait eu par hasard dans la nuit.

Infortuné, misérable, ton âme est dévorée par la maladie la plus cruelle, tu vis dans un extrême dénûment, et tu t'égares dans des pensées superbes, parce que tu possèdes de nombreux talents d'or, entouré d'une foule d'esclaves! Mais tout cela ne t'appartient pas. Si tu n'en crois pas à ma parole, que l'expérience des autres enrichis te serve de leçon. Si ton ivresse est telle que l'exemple des autres ne puisse t'ouvrir les yeux, un peu de temps encore, et tu sauras par toi-même que ces choses ne te seront d'aucune utilité, lorsque, rendant l'âme, ne pouvant plus disposer ni d'une heure, ni d'un seul instant, tu seras forcé de laisser tes biens aux survivants, et souvent même à qui tu n'aurais pas voulu. — Beaucoup, en effet, n'ont pas pu régler leur succession; ils sont partis tout à coup, tandis qu'ils ne songeaient qu'à jouir encore de leur fortune, violemment arrachés à l'objet de leurs affections, le voyant ainsi passer à des mains étrangères et détestées. Si nous ne voulons pas que le même sort nous arrive, dès ce moment et pendant que nous sommes en santé, envoyons d'avance ces biens terrestres dans notre céleste patrie. C'est ainsi que nous pourrons uniquement en jouir; d'une autre façon, impossible : c'est encore ainsi que nous les déposons en lieu sûr. Rien, en effet, rien ne peut les enlever de là : la mort ne saurait y pénétrer, on n'y connaît pas les testaments ou les transmissions des héritages, les sycophantes et les jaloux en sont exclus. Celui qui part de la terre avec une ample moisson, n'a plus à craindre d'en être dépouillé. Quel est l'homme assez dénué de sens pour ne pas vouloir jouir dans l'éternité des biens qu'il possède?

Transférons donc et déposons là nos richesses. Ce transfert se fait sans le secours des animaux, des chars ou des navires; Dieu nous a mis à l'abri d'un tel embarras. Nous devons seulement appeler à notre aide les indigents, les boiteux, les aveugles, les infirmes. Voilà nos mandataires et nos messagers, ceux qui transportent au ciel nos richesses, ceux qui en introduisent les possesseurs dans l'éternel héritage. Puissions-nous tous l'acquérir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

« Ceci se passa en Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait. Le lendemain Jean vit Jésus venir à lui, et il s'écria : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. »

1. C'est un bien précieux que la hardiesse et la liberté du langage; c'est un bien précieux que de mettre au-dessus de toute chose la confession du Sauveur. C'est si beau, si admirable, que le Fils unique de Dieu promet de reconnaître devant son Père l'homme qui agit ainsi, malgré la sublimité de cette récompense; car, si vous le confessez sur la terre, il vous confesse dans les cieux; si vous le confessez devant les hommes, il le fait devant le Père et devant tous les anges. Tel était Jean; il n'avait égard ni à la foule, ni à l'opinion, ni à aucune considération humaine; foulant aux pieds tous ces motifs, il prêchait le Christ avec une liberté que rien n'arrêtait. Aussi l'Evangéliste indique-t-il le lieu, pour faire ressortir la hardiesse de ce sublime héraut. Ce n'était pas dans sa maison, ni dans un lieu écarté, ni dans le désert, c'était sur les bords du Jourdain, au milieu du peuple, en présence de tous ceux qui venaient recevoir de ses mains le baptême, par conséquent, en présence des Juifs, qu'il rendit au Sauveur ce magnifique témoignage d'une portée si mystérieuse, d'un sens si profond, et qu'il se reconnut indigne de dénouer les cordons de sa chaussure. Comment l'Evangéliste l'indique-t-il? En ajoutant : « Cela se passait en Béthanie. » Quelques manuscrits plus précis encore portent : « En Béthabara; » car la Béthanie n'est ni au delà du Jourdain, ni dans le désert, mais près de Jérusalem. Ce lieu est désigné pour une autre raison. L'Evangéliste ayant à raconter des événements survenus, non à une époque éloignée, mais tout récemment, il en appelle à la mémoire de ceux qui en avaient été les témoins oculaires et auriculaires, et il indique les lieux pour éta-

Avantage précieux de confesser le Sauveur.



blir sa véracité. Comme il savait qu'il n'altérait en rien la vérité, et qu'il exposait les faits en toute exactitude et simplicité, il invoque en quelque façon le témoignage des lieux eux-mêmes, témoignage, je le répète, d'une autorité et d'un poids qui n'étaient pas à dédaigner.

« Le lendemain, Jean vit Jésus venir à lui, et il s'écria : Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde. » Les Evangélistes se sont partagé les temps : Matthieu passe rapidement sur les faits antérieurs à la captivité de Jean-Baptiste, et en arrive aux faits qui s'accomplissent après ; Jean, au contraire, loin de traiter légèrement cette partie de l'histoire du Précurseur, s'y arrête avec complaisance. Matthieu prend son récit au moment où Jésus revient du désert; quant aux faits intermédiaires, par exemple, à ce que prêchait Jean, à ce que les envoyés des Juifs lui dirent, il le passe sous silence : abordant, sans autre préambule, l'emprisonnement du Précurseur, il dit : « Jésus l'ayant appris, s'en alla dans un autre endroit. » *Matth.*, XIV, 13. Il n'en est pas de même du disciple bien-aimé : s'il ne raconte pas le séjour du Sauveur au désert, que Matthieu du reste avait raconté, il raconte une foule de faits qui se produisirent après que Jésus fut descendu de la montagne ; et, quand il a mentionné plusieurs circonstances, il ajoute : « Jean n'avait pas encore été mis en prison. » *Joan.*, III, 24. Vous demanderez pourquoi Jésus vient vers Jean, non pas une fois seulement, mais deux fois? Matthieu énonce bien la venue du Fils de Dieu à propos du baptême, sur quoi Jésus dit à Jean : « C'est ainsi qu'il nous faut remplir toute justice. » *Matth.*, III, 15. Jean nous dit que ce divin Maître vint de nouveau après son baptême vers le Précurseur ; ce qu'il indique clairement en ces termes : « J'ai vu l'Esprit descendre sous la forme d'une colombe et se reposer sur lui. » Pourquoi donc vient-il une seconde fois? Et non-seulement il vient, mais il va droit à Jean-Baptiste. « Comme Jésus venait vers lui, Jean le vit. » Encore une fois, pourquoi y vient-il?

Jésus avait été baptisé par le Précurseur avec une foule de pécheurs : de telle sorte qu'il semblait aux yeux de tous avoir été conduit vers lui par le même motif qui y conduisait les autres Juifs, à savoir, pour confesser ses péchés, et se purifier dans les eaux du fleuve par la pénitence. Or, Jésus vient maintenant pour donner à Jean l'occasion de redresser cette erreur. En effet, quand le Précurseur s'écrie : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde, » il combat cette fausse opinion. Puisque Jésus était assez pur pour effacer les péchés des autres, évidemment il n'était pas venu pour accuser ses propres fautes, mais pour fournir à son admirable héraut l'occasion de proclamer une seconde fois les vérités qu'il avait annoncées déjà, et de les compléter : de telle sorte que l'âme de ses auditeurs en fut profondément pénétrée. Le mot « Voici, » montre que depuis quelque temps, depuis surtout les dernières paroles du Précurseur à propos de Jésus, bien des gens le cherchaient. En conséquence, dès qu'il l'aperçoit, Jean-Baptiste le désigne et leur dit : « Le voici, » Celui que vous désirez depuis longtemps. Voici l'Agneau. En s'exprimant de cette manière, il rappelle aux Juifs la prophétie d'Isaïe, la figure mosaïque de l'Agneau, afin que le type les conduisît facilement à la réalité. Si l'Agneau figuratif ne reçut les péchés de personne, celui-ci devait recevoir les péchés du monde entier, et le soustraire au courroux menaçant du Seigneur. « C'est celui duquel je disais : Après moi vient un homme qui a été fait avant moi. »

2. Voyez-vous comment l'Evangéliste explique par ses dernières paroles ce qu'il a dit tout à l'heure? Il vient de parler d'un agneau qui efface les péchés du monde ; en ajoutant « il a été fait avant moi, » il explique par ce mot « avant » comment il efface les péchés des hommes, comment il baptise dans le Saint-Esprit. — Ma mission, semble-t-il dire, n'a eu d'autre but que d'annoncer le grand bienfaiteur de l'humanité, et de conférer le baptême d'eau : à lui l'honneur de purifier tous les hommes et de leur dispenser la grâce du Paraclet. « Il a été fait avant moi : » il a paru plus éclatant que moi, « parce qu'il était avant moi. » — Qu'ils rougissent, les partisans insensés de Paul de Samosate et de ses erreurs; qu'ils rougissent de

combattre une aussi manifeste vérité. « Et je ne les connaissais pas. » Admirez le caractère de véracité que revêt son témoignage; ce n'est pas une amitié humaine, c'est une révélation divine qui le lui inspire. « Je ne le connaissais pas. » Mais alors comment serez-vous un témoin digne de foi? comment instruirez-vous les autres, si vous êtes vous-même dans l'ignorance? — C'est que Jean ne dit pas : Je ne le connais pas, mais « je ne le connaissais pas; » et par cela même, il n'en est que plus digne de confiance. Dans quel but a-t-il élevé la voix en faveur de celui qu'il ne connaît pas? « C'est pour qu'il fût manifesté dans Israël que je suis venu baptiser dans l'eau. » Donc, le Sauveur n'avait aucunement besoin de ce baptême; et ce baptême n'a eu d'autre raison d'être que de préparer les hommes à la foi du Christ. Le Précurseur, en effet, ne dit pas : Je suis venu baptiser pour purifier les pécheurs, pour les délivrer de leurs prévarications; mais « pour qu'il fût manifesté dans Israël. » Que s'ensuit-il? je vous le demande. Jean n'aurait-il donc pas pu, sans le baptême, prêcher au peuple et l'attirer? Il l'eût pu assurément; mais il lui eût été moins facile de le réunir. La foule ne fût point accourue si à la prédication n'eût été joint le baptême; et elle n'aurait pas pu juger de l'excellence du baptême du Sauveur, n'ayant pu le comparer à celui de Jean. Si l'on venait de tous les côtés, ce n'était pas pour entendre la prédication du Précurseur. Pourquoi donc tant de gens se présentaient-ils? Pour confesser leurs péchés et être baptisés. Or, en même temps ils étaient instruits de ce qui concernait le Christ et de la différence de son baptême. Sans doute celui de Jean était supérieur à celui des Juifs, et c'est pour cela que tous couraient le recevoir; néanmoins il n'était pas exempt d'imperfection. Et comment, ô Jean-Baptiste, avez-vous connu Jésus? — En voyant descendre sur lui l'Esprit. Pour ôter la pensée que le Sauveur fût, comme nous le sommes, étranger à l'Esprit saint, l'Esprit se montre et descend uniquement afin de proclamer le Christ. Après avoir dit : « Je ne le connaissais pas, » le Précurseur poursuit en ces termes : « Mais celui qui m'avait envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, celui-là baptise dans le Saint-Esprit. »

Voyez-vous le Saint-Esprit reparaître pour désigner le Christ? Encore que son propre témoignage fût irrécusable, Jean-Baptiste veut écarter toute ombre de soupçon, et il le confirme par celui du Seigneur et du Saint-Esprit. Venant d'annoncer les mystères les plus admirables, les plus capables de frapper ses auditeurs de saisissement; à savoir, que Jésus seul effacerait les péchés de l'univers, que sa grâce était assez puissante pour purifier le monde entier, il veut donner plus d'autorité à cette déclaration. Or, il le fait en montrant que Jésus est le Fils de Dieu, qu'il n'a nul besoin du baptême, et que le Saint-Esprit descend uniquement pour le faire connaître. Ce n'était pas à Jean qu'il appartenait de donner le Saint-Esprit, et ceux qu'il avait baptisés l'attestent en disant : « Nous ne savons même pas si le Saint-Esprit existe. » *Act.*, XIX, 2. Le Christ n'avait donc besoin ni du baptême de Jean, ni de tout autre baptême; le baptême avait plutôt besoin de la puissance du Christ. Ce qui devait être effectivement le principe de tous les biens, c'était que le baptême fût gratifié du don du Saint-Esprit; et c'est ce don que le Sauveur par son avénement, a conféré à l'homme. « Et Jean rendit témoignage, disant : J'ai vu l'Esprit descendre sous la forme d'une colombe et se reposer sur lui. Je ne le connaissais pas; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et se reposer, celui-là baptise dans l'Esprit saint. Et je l'ai vu, j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu. » Jean revient souvent sur ces mots : « Je ne le connaissais pas; » il ne le fait pas sans motif, car Jésus lui était uni par les liens du sang. « Voilà qu'Elisabeth, disait l'ange, Elisabeth votre parente, a conçu un fils. » *Luc.*, I, 36. Pour qu'on n'attribuât pas à un sentiment naturel le langage tenu par le Précurseur, il remarqua à plusieurs reprises qu'il ne le connaissait pas. C'était d'ailleurs la vérité; Jean-Baptiste avait constamment vécu dans le désert, hors de la maison paternelle. — Alors comment, puisqu'il ne l'avait pas connu

Le Christ n'avait point besoin du baptême de saint Jean.



avant la descente du Saint-Esprit, puisqu'il ne le connut qu'en cette circonstance, comment expliquer ce qu'il lui disait avant de le baptiser : « C'est moi qui dois recevoir de vous le baptême? » *Matth.*, III, 14. — Cela prouve qu'il connaissait le Sauveur ; mais cela ne prouve pas qu'il le connaissait longtemps auparavant. La raison en est claire : Les prodiges accomplis durant l'enfance de Jésus, par exemple ceux qui regardent les mages, avaient eu lieu longtemps auparavant, lorsque Jean était lui-même enfant. Or, pendant l'intervalle qui s'écoula depuis, le Sauveur resta complétement inconnu de tous; car, s'il eût été connu, Jean-Baptiste n'eût pas dit : « C'est pour qu'il fût manifesté dans Israël que je suis venu baptiser. »

Les miracles du Christ durant sa jeunesse sont des miracles fictifs et imaginaires.

3. Il suit de là que les miracles attribués au Christ durant son enfance, sont des miracles fictifs et imaginaires. Si le Sauveur, dès ses plus tendres années, eût opéré des prodiges, Jean ne l'eût point ignoré, la multitude n'eût pas eu besoin non plus qu'on vînt lui faire connaître le Messie. Or, Jean déclare ici qu'il est venu « pour qu'il fût manifesté dans Israël. » Il disait peu auparavant : « C'est de vous que je devrais recevoir le baptême. » Puis, ayant appris à le connaître encore mieux, il le désigne à la foule en ces termes : « C'est lui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui a été fait avant moi. » Du reste, « celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, » m'a précisément envoyé, « pour qu'il fût manifesté dans Israël ; » et voilà pourquoi l'Esprit l'avertit avant que lui-même fût descendu. Avant donc que Jésus se présentât, Jean disait : « Après moi vient un homme qui a été fait avant moi. » Avant de venir sur les bords du Jourdain et d'y baptiser les pécheurs, il ne le connaissait pas ; mais, quand le moment de le baptiser fut venu, alors il le reconnut : le Père l'avait instruit par révélation, et l'Esprit saint pendant le baptême le montrait aux Juifs ; car, c'est à cause des Juifs qu'il descendit visiblement. Afin de préserver de tout mépris le témoignage de Jean disant : « Il était avant moi ; ... il baptisera dans le Saint-Esprit, ... il jugera la terre; » le Père proclame hautement que c'est là son fils, et l'Esprit en se reposant sur la tête du Christ montre que c'est bien lui que ces paroles concernent. Comme Jean baptisait, comme Jésus était baptisé, quelques-uns des assistants eussent pu croire qu'il était en cela question de Jean ; or, l'Esprit en paraissant écarte cette opinion. Par conséquent les paroles : « Je ne le connaissais pas, » doivent s'appliquer au temps passé, non au temps qui précéda de près le baptême de Jésus. S'il en était autrement, le Précurseur ne se fût pas refusé d'abord à baptiser son maître, en s'écriant : « C'est moi qui devrais recevoir de vous le baptême ; » il ne se serait pas exprimé si clairement à son sujet.

Mais pourquoi, demanderez-vous, les Juifs n'ont-ils pas cru? — Jean n'était certes pas le seul qui eût vu l'Esprit sous la forme d'une colombe. Encore que plusieurs Juifs l'eussent vu, il ne suffisait pas des yeux du corps pour ne pas y voir une pure fantasmagorie, il y fallait de plus les yeux de l'âme. Si, lorsque Jésus accomplissait des miracles sous leurs yeux, lorsqu'il rendait la santé aux malades, la vie aux morts par le seul contact de ses mains, la jalousie et la haine dont étaient enivrés les Juifs les portaient à voir tout le contraire, comment la simple descente du Saint-Esprit les eût-elle arrachés à l'incrédulité? D'après certains auteurs, tous les assistants ne l'auraient pas vu ; cette faveur eût été réservée à Jean et aux spectateurs dont les dispositions étaient les meilleures. Quoique l'Esprit divin pût descendre sous la forme d'une colombe, et se rendre sensible aux yeux du corps, il n'était pas indispensable qu'il se rendît visible à tous les yeux. Zacharie eut bien des visions semblables, ainsi que Daniel et Ezéchiel, sans que personne près de lui jouît du même spectacle. Moïse également vit bien des choses que nul autre ne vit. Sur la montagne, tous les disciples ne furent pas admis à l'honneur de contempler Jésus transfiguré : tous même ne le virent pas ressuscité; puisque Luc nous dit ouvertement que le Sauveur se montra « aux témoins que Dieu avait par avance désignés.» *Act.*, X, 41.

« Et je l'ai vu, et j'ai rendu ce témoignage qu'il est le Fils de Dieu. » Où Jean-Baptiste a-t-il rendu au Fils de Dieu ce témoignage? Il

l'a bien qualifié d'agneau; il a bien dit qu'il baptiserait dans l'Esprit; jamais nous ne voyons qu'il l'ait appelé Fils de Dieu. A s'en rapporter aux autres Evangélistes, il n'aurait rien dit après le baptême; laissant de côté tous les faits intermédiaires, ils prennent au moment de la captivité du Précurseur le récit des prodiges opérés par le divin Maître. Ce que nous pouvons inférer de ce silence, c'est que bien d'autres circonstances ont été ensevelies avec celle-ci dans l'oubli; l'Evangéliste lui-même le donne à entendre à la fin de son Evangile. Les historiens sacrés ont si peu songé à prêter au Sauveur des œuvres remarquables, qu'ils ont relaté avec la plus grande exactitude et comme d'un consentement unanime tous les faits propres à le rabaisser, et que vous n'en trouverez aucun qui ait gardé le silence sur les événements de cette dernière nature. Quant aux miracles, il en est desquels ils n'ont rien dit, parce que d'autres les avaient racontés; il en est aussi dont ni les uns ni les autres n'ont parlé. Si j'insiste sur ce point, je ne le fais pas sans motif; je me propose de confondre l'impudence des Gentils. Du reste, ce qui précède suffit pour établir le souci qu'avaient les Evangélistes de ne pas blesser la vérité, et l'horreur qu'ils ont eue de toute fiction capable de grandir leur maître. Avec ces raisons et des raisons pareilles, vous pourrez les défier hardiment. Mais prêtez-nous une attention soutenue : Ne serait-il pas ridicule, quand nous voyons les médecins, les corroyeurs, les tisseurs ainsi que tous les autres artisans, défendre leur profession à outrance, qu'un chrétien, qu'un homme se disant tel n'eût pas un mot à prononcer pour défendre sa foi religieuse? Après tout, en négligeant les choses temporelles nous n'encourons qu'une perte d'argent; si, au contraire, nous nous négligeons en ceci, nous compromettons le salut de notre âme. Mais tels sont nos misérables sentiments que nous nous consacrons entièrement aux premières, tout en ne faisant aucun cas des intérêts les plus graves et dont le salut est le prix.

4. Une pareille conduite ne permet pas aux païens de sentir le ridicule de leurs erreurs. En dépit des fictions mensongères qu'ils adoptent, ils ne négligent rien pour voiler ce que leurs croyances pourraient avoir de honteux : dès lors, parce que nous, les adorateurs de la vérité, nous n'osons même pas ouvrir la bouche, comment n'en concluraient-ils pas la faiblesse de notre doctrine et ne la jugeraient-ils pas en conséquence? Comment ne prendraient-ils pas nos croyances pour une erreur et une duperie? Comment ne blasphémeraient-ils pas contre le Christ, et ne le traiteraient-ils pas de fourbe et de séducteur qui a su profiter de la simplicité de la foule pour l'induire en erreur? Or, nous sommes en partie responsables de ces blasphèmes, nous qui refusons de prêter une oreille attentive aux discours propres à sauvegarder la religion, et qui, l'estimant chose superflue, ne nous préoccupons que des intérêts de la terre. Tel citoyen engoué d'un danseur, d'un cocher, d'un gladiateur, remuera ciel et terre pour que son favori sorte vainqueur de l'épreuve; il l'exaltera outre mesure, il sera toujours prêt à le défendre contre ceux qui l'attaqueront; il chargera ses adversaires d'injures: et, quand il s'agira de défendre le christianisme, les fidèles baisseront la tête, ils hésiteront, ils balanceront, et ils se retireront couverts de ridicule. N'y aurait-il pas là de quoi exciter l'indignation la plus vive, de voir le Christ rabaissé par vous au-dessous d'un danseur? Pour les danseurs, vous excusez de toute manière leur genre de vie, quelque infâme qu'il soit; mais, faut-il défendre les miracles du Sauveur, ces miracles qui ont converti le monde entier, vous semblez n'y pas songer et ne vous en préoccupez en aucune sorte. Nous croyons au Père, au Fils, au Saint-Esprit, à la résurrection des corps, à l'éternelle vie. Or, qu'un païen vienne nous dire : Qu'entendez-vous par le Père, par le Fils, par l'Esprit saint? Et vous osez, vous qui proclamez trois dieux, nous accuser de croire en la multiplicité des dieux! — Que direz-vous, que répondrez-vous, comment pulvériserez-vous cette difficulté? Si, tandis que vous gardez le silence, ils attaquent un autre point et vous demandent : En quoi consiste votre résurrection? ressusciterons-nous avec le corps que nous avons, ou avec un corps différent? Si nous ressuscitons

avec le corps actuel, à quoi bon sa dissolution? Que répondrez-vous, encore une fois, à ce langage? — S'ils vont plus loin et s'ils ajoutent : Pourquoi le Christ n'est-il pas venu plus tôt? N'a-t-il donc songé que récemment à venir en aide au genre humain? dans les temps antérieurs l'a-t-il complétement dédaigné? — Et si plusieurs autres dogmes sont attaqués de la même manière? car il ne serait pas prudent d'indiquer d'autres difficultés sans en donner la solution; les simples pourraient en être scandalisés. C'est assez de ce que nous venons de dire pour secouer votre léthargie. Que penser si, à de pareilles questions, vous n'aviez rien à répondre? Ne serions-nous pas exposés à de redoutables châtiments, en devenant pour ces malheureux assis dans les ténèbres l'occasion d'erreurs grossières? Je voudrais, si vous en aviez le temps, mettre sous vos yeux un ouvrage composé contre nous par un misérable philosophe grec, et un autre ouvrage plus ancien encore, pour vous réveiller de votre engourdissement et vous arracher à votre torpeur.

Attaques des philosophes du temps de l'orateur contre le Christianisme.

Nos ennemis déployant pour nous attaquer tant d'activité, quelle excuse mériterons-nous si nous sommes incapables de repousser leurs assauts? Pourquoi donc sommes-nous ce que nous sommes? n'entendez-vous pas l'Apôtre s'écrier : « Soyez prêts à répondre à quiconque vous demandera la raison de l'espérance que vous nourrissez en vous? » I *Petr.*, III, 15. Paul nous fait le même avertissement : « Que la parole du Christ, dit-il, habite en vous sans mesure. » *Colos.*, III, 16. Et que lui répondent ces hommes plus insensés que des frelons? « Bénie soit l'âme simple. — Celui qui marche avec simplicité marche avec confiance. » *Prov.*, x, 9. Hélas! la source de tout le mal est l'impuissance dans laquelle sont la plupart des chrétiens de citer l'Ecriture à propos. Il est question dans le texte précédent, non de l'ignorant, de celui qui ne sait rien, mais de celui qui pratique la prudence avec le même soin qu'il met à fuir le mal et la duplicité. Si ces derniers avaient raison, le Sauveur aurait eu tort de dire : « Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes. » *Matth.*, x, 16. Mais pourquoi pousser plus loin une discussion inutile? Outre ce que nous venons de dire, votre conduite et votre vie laissent à désirer sur bien des points : malheureux, ridicules en tout point, toujours prêts à nous accuser les uns les autres, nous ne le sommes jamais à nous corriger des défauts qui sont l'objet de ces blâmes et de ces récriminations. Faisons donc, je vous en prie, attention à nous-mêmes, et ne nous bornons pas à reconnaître nos torts : ce ne serait pas suffisant pour fléchir le Seigneur. Appliquons-nous à nous réformer en tout ce qui est défectueux, afin de vivre pour la gloire de Dieu, et de posséder un jour celle à venir. Puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

« Le lendemain encore, Jean était arrêté avec deux de ses disciples. Et, regardant Jésus qui s'avançait, il dit : Voici l'Agneau de Dieu. Et les deux disciples l'entendirent prononcer ces paroles, et ils suivirent Jésus. »

1. Il y a dans la nature humaine un fond d'indolence, une propension vers le mal, dont le principe se trouve, non dans notre constitution elle-même, mais dans la lâcheté de la volonté : aussi a-t-elle besoin qu'on lui rappelle souvent le devoir. De là ces paroles de Paul aux Philippiens : « Je n'éprouve aucune peine à vous écrire les mêmes choses; pour vous, votre sécurité l'exige. » *Philipp.*, III, 1. Quand la semence a été confiée à la terre, il n'est pas nécessaire qu'on sème une seconde fois pour que le sol se couvre de moissons. Telle n'est pas l'âme humaine : bienheureux celui qui après avoir maintes fois semé, après avoir déployé l'activité la plus grande, réussit à recueillir une fois la moisson. D'abord, les vérités que l'on expose ne se gravent pas aisément dans l'esprit; le sol est dur, pour ainsi parler, de nombreuses épines le couvrent, et des ravisseurs ne manquent pas qui emportent le bon grain. De plus, une fois que la semence a germé, une fois

qu'elle a poussé des racines, il faut une nouvelle dépense de soins pour que le grain arrive à sa maturité, qu'il se conserve intact et qu'il ne subisse pas quelque funeste influence. Dans les semences ordinaires, l'épi s'est-il formé, a-t-il pris toute sa force, il se rit désormais de la nielle, de la chaleur et de toutes les intempéries. Il n'en est pas de même pour les doctrines : l'on aura fait tout ce qui dépend de soi, lorsqu'une tempête survient qui ruine ces efforts; des difficultés surgiront, des hommes habiles à séduire tendront leurs embûches, d'autres tentations de divers genres s'élèveront, et tout sera perdu.

Ne croyez pas que ce langage soit sans lien avec le sujet proposé; il vous apprendra que, si Jean revient sur les mêmes points, vous ne devez l'accuser ni de frivolité, ni de superfluité, ni d'être à charge à ses auditeurs. Il eût bien voulu être compris dès ses premières paroles : malheureusement ils étaient en petit nombre, ceux qui dès le commencement prêtèrent à sa voix une oreille attentive. La plupart étaient plongés dans une véritable léthargie; d'où la nécessité de les réveiller par un second appel. Or, faites attention. « Celui qui vient après moi, dit le Précurseur, a été fait avant moi. — Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure; il vous baptisera dans l'Esprit saint et dans le feu. » *Matth.*, III, 11. Il ajoute qu'il a vu le Saint-Esprit descendre sous la forme d'une colombe et se reposer sur lui; il a rendu ce témoignage, que Jésus était le Fils de Dieu, et personne ne l'a remarqué, et personne ne l'a interrogé, ne lui a demandé : Que signifie ce langage? Quelle en est la raison, quel en est le but? Jean a dit également : « Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. » Et ces paroles n'ont pas arraché davantage les Juifs à leur torpeur. Il est donc obligé de revenir sur les mêmes vérités, comme pour amollir par un nouveau travail ce sol dur et ingrat, pour relever au moyen de la parole les âmes terre à terre, comme on bouleverse les champs au moyen de la charrue, enfin, pour faire pénétrer la semence à une profondeur suffisante. Il n'use pas à ce propos de longs discours, ayant à cœur avant tout de rapprocher du Christ ses auditeurs. A la vérité, il comprenait que le témoignage de Jésus, s'ils l'acceptaient dans toute son étendue, rendrait inutile tout autre témoignage. Si les Samaritains, après avoir entendu le Sauveur, disaient à la Samaritaine : « Maintenant nous ne croyons plus sur votre parole, nous voyons par nous-mêmes qu'il est le Christ, Sauveur du monde; » *Joan.*, IV, 42; à plus forte raison les disciples de Jean eussent-ils été persuadés. Du reste, l'événement dans la suite le prouva. Etant venus auprès de Jésus, et l'ayant ouï seulement une soirée, ils ne retournèrent plus vers Jean, et ils s'attachèrent si étroitement au divin Maître que, se chargeant du ministère de Jean, ils prêchèrent eux-mêmes le Sauveur des hommes.

« Celui-ci rencontra son frère Simon, lisons-nous, et lui dit : Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ. » Notez, je vous prie, cette circonstance, lorsque Jean s'écria : « Celui qui vient après moi a été fait avant moi... Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure; » personne ne prit garde à ce qu'il disait; mais, quand il parla de l'incarnation, quand il parla sur un ton plus simple, des disciples s'attachèrent à lui. Il ne faut pas nous borner à cette considération; remarquez en outre qu'il attire un moins grand nombre d'auditeurs lorsqu'il tient sur le Seigneur un langage élevé et sublime que lorsqu'il parle de sa miséricorde, de sa bonté, de tout ce qui intéresse le salut de ceux qui l'entourent. Ils entendent dire que le Sauveur efface les péchés du monde, et ils accourent aussitôt. — Si nos péchés doivent être purifiés, pensent-ils, à quoi bon hésiter? Voilà celui qui, sans effort de notre part, va nous en affranchir. Ne serions-nous pas les derniers des insensés si nous renvoyions à un autre moment pour profiter d'un bienfait si précieux? — Qu'ils prêtent ici l'oreille les catéchumènes qui renvoient l'œuvre du salut à leur dernier soupir. Jean se lève donc et dit de nouveau : « Voici l'Agneau de Dieu. » Le Christ garde le silence; le Précurseur est le seul à parler. Ainsi fait l'époux. Il ne dit rien à son épouse; il se tient là silencieux. On le désigne, on lui mène l'épouse; l'épouse se pré-

Certains catéchumènes attendaient l'heure de la mort pour se faire baptiser



sente, et l'époux la reçoit non d'elle-même, mais de la main d'un autre; puis, à peine l'a-t-il reçue qu'il s'attache à elle au point de ne plus songer à ceux qui la lui ont donnée. Voilà ce que fait le Christ. Venu sur la terre pour épouser l'Eglise, il ne dit rien, il se contente de paraître. Jean, l'ami de l'épouse, la lui conduit, et lui gagne par ses paroles le cœur des hommes : une fois qu'ils lui ont été donnés, il les dispose de telle façon qu'ils ne reviennent plus à celui qui leur a fait connaître leur céleste époux.

2. Ajoutons encore une autre observation. Dans les noces, jamais la jeune fille ne va au-devant de son fiancé, fût-il le fils d'un roi; c'est au contraire celui-ci qui va vers elle, quand même elle serait de la condition la plus obscure, quand même elle serait de condition servile. De même, ce n'est pas l'humanité qui monte vers le ciel, c'est Dieu qui descend vers cette nature si vile, si méprisable; mais, le mariage célébré, l'Epoux ne permet plus à son épouse de demeurer sur la terre, il la ramène dans sa maison paternelle. Pourquoi Jean ne prend-il pas ses disciples à part, de manière à les entretenir sur ce sujet et à les présenter au Christ ainsi instruits? pourquoi s'écrie-t-il, en présence de tous ceux qui l'entourent : « Voici l'Agneau de Dieu? » Pour ne paraître pas agir en vertu d'un dessein prémédité. Supposez que les Juifs fussent allés trouver le Christ à la suite des exhortations de Jean et pour lui être agréables, probablement ils ne fussent pas demeurés longtemps avec le Sauveur. Ne s'étant décidés à cette démarche qu'après avoir entendu la prédication publique du Précurseur, ils persistèrent fermement dans leur résolution, parce qu'ils avaient obéi, non à la perspective de faire plaisir à leur maître, mais à leur propre intérêt. Les prophètes et les apôtres ont tous prêché Jésus-Christ loin de sa présence; les uns avant son avénement, les autres après. Jean-Baptiste est le seul qui le prêche devant lui; voilà pourquoi il est qualifié d'ami de l'époux, ayant été le seul convié à ses noces. Jean-Baptiste a fait parfaitement tout ce qu'il a fait; il a conduit à bonne fin ce qu'il avait entrepris.

« Et, voyant Jésus qui s'avançait, il s'écria : Voici l'Agneau de Dieu. » Ce n'est pas sa voix seulement, ce sont encore ses yeux qui lui rendent témoignage : la vue du Christ le jetait dans des transports d'admiration et dans la plus vive allégresse. Il ne va pas sur-le-champ interpeller la foule; il contemple avec saisissement le Sauveur, après quoi il signale aux spectateurs le bien que Jésus était venu leur apporter, ainsi que la manière dont s'accomplira cette purification; car le mot « Agneau » indique ces deux choses. Jean ne dit pas : Voici l'Agneau qui doit effacer, mais : « Qui efface les péchés du monde; » qui accomplit cette œuvre constamment. Il ne les a pas, en effet, effacés seulement quand il a souffert; depuis le commencement il ne cesse de les effacer, et s'il n'est pas toujours crucifié, il ne cesse de nous purifier par l'unique sacrifice qu'il a offert pour nos péchés. De même donc que le nom de Verbe désigne l'excellence du Fils, que le nom de Fils désigne sa grandeur en comparaison des créatures; de même les noms d'Agneau, de Christ, de Prophète, de Lumière véritable, de Bon Pasteur, et tous les autres noms précédés de l'article déterminatif, établissent sa supériorité. Sans doute il y avait bien des agneaux, bien des prophètes, bien des christs, bien des fils; mais de tous ceux-là le Sauveur était infiniment éloigné. Ce qui le prouve encore, indépendamment de l'article déterminatif, c'est la qualification de Fils unique. Il n'a rien, par conséquent, de commun avec la créature.

Si la phrase suivante : « C'était environ la dixième heure, » paraît à quelqu'un hors de propos, j'avouerai que ce serait, ce me semble, tomber soi-même dans une erreur grossière. Que bien des gens adonnés au culte de la chair estiment l'heure qui suit le repas inopportune pour traiter des affaires sérieuses, leur esprit étant enseveli dans la masse de la nourriture prise, je l'accorde; mais, qu'il s'agisse d'un homme n'usant même pas de nourriture comme les autres, d'un homme aussi sobre, aussi dispos le soir que nous le sommes, nous, le matin, et plus dispos encore, — car plus d'une fois chez nous l'âme est préoccupée le matin du souvenir des aliments pris la veille, ce qui n'arrivait jamais au Précurseur, — cet homme a certainement le droit de s'occuper le soir d'affaires sérieuses. Indépen-



damment de cela, le séjour de cet homme était dans le désert, près du Jourdain, où l'on accourait en foule pour recevoir le baptême, peu soucieux alors des choses de la terre. En effet, on vit la foule se passer pendant trois jours, avec le Christ, de toute nourriture. Du reste, c'est le devoir d'un vaillant apôtre, d'un laborieux cultivateur de ne se retirer qu'après avoir vu la divine semence prendre racine. Pourquoi Jean-Baptiste ne parcourut-il pas toute la Judée pour prêcher le Messie? pourquoi se fixa-t-il aux bords du Jourdain, attendant qu'il parût et qu'il lui fût permis de signaler sa présence? C'est qu'il voulait que cette tâche s'accomplît au moyen des œuvres : ce qu'il avait à cœur, c'était en attendant de le faire connaître, et d'inspirer à quelques disciples la pensée d'écouter la parole de la vie éternelle. Le meilleur des témoignages, celui qui vient des œuvres, il le laisse à Jésus, comme le Sauveur le déclare lui-même : « Je ne veux pas du témoignage des hommes : les œuvres que mon Père m'a permis d'opérer, voilà ce qui rend témoignage de moi. » *Joan.*, v, 34-35. Remarquez l'efficacité de cette mesure. A peine l'étincelle jaillit-elle que la flamme s'élance aussitôt vers le ciel. Tous ceux qui précédemment n'avaient prêté aux paroles du Précurseur aucune attention, s'écriaient ensuite : « Tout ce que Jean a dit est la vérité. » *Joan.*, x, 42.

3. De plus, si Jean-Baptiste se fût exprimé de cette manière en parcourant le pays, on eût attribué sa conduite à des vues humaines, et l'on se fût défié de sa prédication. « Et deux de ses disciples l'entendirent parler, et ils le suivirent. » Jean avait d'autres disciples que ceux-ci; mais, au lieu de le suivre, ceux-là conçurent à l'égard de Jésus des sentiments de jalousie. « Maître, disaient-ils à Jean, celui qui était avec vous au delà du Jourdain, celui à qui vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise, et tous accourent vers lui. » *Joan.*, III, 26. Les mêmes disaient encore au Sauveur sur le ton de l'accusation : « Pourquoi, tandis que nous jeûnons, vos disciples ne jeûnent-ils pas? » *Matth.*, IX, 14. Ceux d'entre les disciples de Jean qui étaient meilleurs et qui n'étaient pas animés de tels sentiments n'eurent pas plutôt entendu le langage de Jean qu'ils suivirent Jésus. En le suivant, ils ne témoignaient pas de mépris à leur ancien maître, ils lui témoignaient plutôt de l'obéissance, et c'était la preuve la plus forte de la pureté parfaite du principe qui dirigeait leur conduite. Ce ne fut pas sur les instances du Précurseur qu'ils s'attachèrent au Christ, le soupçon eût été alors provoqué, ce fut simplement sur la prédiction de Jean que Jésus baptiserait un jour dans l'Esprit saint. Ils ne quittèrent donc pas leur maître, à proprement parler; seulement ils voulurent savoir ce que Jésus apportait de plus que Jean sur la terre. Notez, à ce propos, leur admirable réserve. Au lieu de se présenter aussitôt devant Jésus et de le questionner sur les choses qui les intéressent le plus vivement, au lieu de le faire devant la foule et sans y paraître attacher d'importance, ils s'efforcent de lui adresser la parole à l'écart, persuadés que la vérité, non la modestie, a inspiré le langage du Précurseur. « Or, André, frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean et qui suivirent Jésus. » Pourquoi ne donne-t-on pas le nom du second disciple? Suivant les uns, ce serait l'auteur même de l'Evangile actuel; suivant les autres, c'était un des disciples les plus obscurs, en sorte qu'il devenait inutile de le nommer. Dans quelle vue, en effet, citer son nom, puisque l'on a passé complétement sous silence celui des soixante-douze disciples? Vous remarquerez chez Paul la même conduite : « Nous avons, écrivait-il, envoyé avec lui un de nos frères, plein de zèle en toute chose, dont l'Evangile fait l'éloge. » II *Cor.*, VIII, 18. S'il est fait mention d'André, c'est pour une autre raison. Cette raison, quelle est-elle? Afin qu'à ces paroles : « Simon ayant entendu avec lui Jésus s'écrier : Venez après moi, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes; » *Matth.*, IV, 19; en voyant Pierre ne pas hésiter un instant devant une si étrange promesse, vous sachiez bien que son frère avait précédemment posé les fondements de cette foi.

« Jésus s'étant retourné les vit qui le suivaient, et il leur dit : Que cherchez-vous? » Nous apprenons ici que les faveurs divines ne préviennent pas nos déterminations; et, d'autre

part, que Dieu nous facilite de bien des manières le salut, dès que nous avons fait les premiers pas et que notre volonté s'est prononcée. « Que cherchez-vous? » Que signifie ce langage? Est-ce bien celui qui sonde les cœurs des hommes et pour lequel nos pensées n'ont pas de voile, qui formule cette question?—il le fait, non pour s'éclairer; qui aurait l'audace de le prétendre? Il le fait pour les attacher par cette question plus étroitement à lui, pour leur inspirer une plus grande confiance, et montrer qu'ils étaient dignes d'entendre sa parole. Vraisemblablement, obscurs comme ils l'étaient, après avoir ouï dire de Jésus tant de choses étonnantes, ils tremblaient de crainte et de timidité. Pour dissiper en eux ces deux sentiments, le divin Maître les interroge et ne les laisse pas arriver dans la maison où il se rendait, en gardant le silence. Lors même qu'il ne leur eût point parlé, ils n'auraient point cessé de le suivre, ils l'auraient accompagné jusque dans la maison. Donc, s'il leur adresse une question, c'est, je le répète, afin de leur inspirer de la confiance, de les délivrer de la frayeur et de la confusion qui les obsédait, et de les rassurer. De leur côté, ils ne se bornent pas à lui exprimer leur désir en marchant à sa suite, ils le font encore de vive voix. Quoiqu'ils n'aient encore rien appris, rien entendu de sa bouche, ils le qualifient de maître, se rangeant de la sorte au nombre de ses disciples, et découvrant le motif qui les avait amenés près de lui, à savoir, le désir d'apprendre ce qui pouvait leur être utile. Admirez, je vous prie, leur prudence : ils ne lui disent pas : Enseignez-nous la doctrine, les vérités qui nous sont le plus nécessaires. Ils se contentent de lui demander : « Où demeurez-vous? » L'entretenir loin du bruit, je le répète, l'entendre, s'instruire de même, voilà quel était tout leur désir.

Aussi n'attendent-ils pas, et ne disent-ils pas : Nous viendrons demain, nous vous entendrons parler à la foule : ils tiennent si fort à l'écouter qu'ils ne s'éloignent pas un instant, quoique le soleil soit à son déclin ; car « c'était environ la dixième heure. » Le Christ ne leur enseigne ni la maison, ni le lieu où il demeure; il leur donne à entendre qu'il les a reçus parmi les disciples et les attire davantage à sa suite. Il ne leur tient pas le langage suivant : Ce n'est pas le moment de venir dans ma demeure; demain vous apprendrez ce que vous voulez savoir. Pour le présent, rentrez chez vous. — Au contraire, il les traite comme des amis qui jouiraient depuis longtemps de son intimité. Dans ce cas, pourquoi leur répond-il ailleurs : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête; » *Luc.*, IX, 58; tandis qu'il leur répond ici : « Venez et voyez où je demeure? » En disant qu'il n'a pas où reposer sa tête, il veut dire qu'il n'a pas de demeure à lui appartenant; mais il ne prétend assurément pas dire qu'il ne faisait de séjour dans aucune maison : le texte évangélique l'indique expressément. Selon l'Evangéliste, les deux disciples passèrent avec Jésus tout ce jour; dans quel but, il ne l'ajoute pas, sans doute parce qu'il n'y avait pas lieu d'en rechercher la nature. La seule raison pour laquelle ils suivirent le Sauveur, et pour laquelle le Sauveur les attira vers lui, fut la céleste doctrine; et ils s'en pénétrèrent si vivement et si abondamment en une seule nuit qu'ils se mirent sur-le-champ à chercher à Jésus d'autres disciples.

4. Apprenons, nous aussi, à ne rien préférer à ces divins enseignements, et à n'estimer aucune circonstance inopportune. Fallût-il nous introduire dans une demeure étrangère, aborder des gens que nous ne connaîtrions pas et qui ne nous connaîtraient pas davantage, à quelque heure du jour que ce fût, ne négligeons jamais l'occasion de réaliser un semblable bénéfice spirituel. Que la nourriture, le bain, le repas, les affaires temporelles aient leur temps déterminé; mais, pour l'enseignement de la philosophie céleste, il ne doit pas être assigné une heure à l'exclusion d'une autre. Toute heure nous appartient. « Reprenez, priez, blâmez à temps et à contre-temps, » disait l'Apôtre à Timothée. II *Tim.*, IV, 2. Le prophète royal avait dit avant lui : « Le juste méditera la loi du Seigneur et le jour et la nuit. » *Psalm.* I, 2. C'est la recommandation que Moïse faisait aux Juifs. Quoique nécessaires à la vie, les bains, les repas et autres choses pareilles, seraient nuisibles au corps, si on en usait trop souvent : la doctrine divine au

contraire rend l'âme d'autant plus forte qu'elle lui est plus souvent dispensée. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que nous consacrons tous nos instants à des futilités; toute la journée, depuis l'aurore jusqu'au soir, nous l'employons en de vaines réunions tenues dans un lieu déterminé. Mais qu'on nous distribue une fois ou deux par semaine la doctrine sacrée, nous nous abandonnons à la torpeur et au dégoût; cela, parce que notre âme est mal disposée. Comme nous avons dépensé toute notre ardeur et toute l'énergie de nos désirs aux choses temporelles, nous ne ressentons plus aucun attrait pour les choses spirituelles. Entre autres signes d'infirmité morale, se présentent l'absence de tout sentiment de faim ou de soif et le dégoût de tout breuvage et de toute nourriture. Si des signes de ce genre indiquent ou amènent pour le corps un état toujours grave, cela est encore plus vrai de l'âme. Alors comment relever l'âme sans force et dans la plus complète prostration? par quelles œuvres, par quelles paroles? En mettant sous ses yeux les écrits des prophètes, des apôtres, des évangélistes et de tous les autres écrivains sacrés. Nous comprendrons bientôt que cette nourriture est beaucoup plus profitable à l'âme que ces aliments impurs puisés dans des occupations et des entretiens aussi frivoles qu'intempestifs.

Ne vaut-il pas mieux, en effet, s'entretenir des choses du ciel et de ce qui nous attend après cette vie que de prendre les affaires de l'agora, des tribunaux, de l'armée, pour sujet de conversation? Laquelle de ces deux occupations est la meilleure, celle qui porte sur les voisins et leurs affaires, sur la recherche curieuse de ce qui concerne le prochain, ou bien celle qui porte sur les anges et sur les intérêts les plus sérieux? Ce qui intéresse votre voisin ne vous intéresse aucunement, tandis que ce qui intéresse le ciel vous intéresse vous aussi. Vous me répondrez que, lorsque l'on a dit une fois ce qui se rapporte à ce dernier sujet, on n'a plus rien à dire. Que ne pouvez-vous en dire autant de ces conversations inutiles et frivoles que vous tenez, au lieu d'y employer toute votre vie sans jamais épuiser un semblable sujet! Je passe sous silence d'autres remarques beaucoup plus importantes. Ce sont là, si vous le voulez, les sujets des entretiens des gens les plus honnêtes. Quant aux relâchés, ils s'entretiennent constamment des histrions, des danseurs, des cochers, souillant de la sorte leurs oreilles, amollissant leur âme, aiguillonnant par ces récits les instincts mauvais de la nature, accoutumant dès lors par ces conversations leur pensée à des crimes de toute espèce. Dès que le nom d'un danseur est proclamé, l'on se représente aussitôt son visage, sa chevelure, ses vêtements immodestes et sa personne beaucoup plus immodeste encore. Un autre avivera la flamme en portant l'entretien sur une courtisane, sur ses paroles, son attitude, ses regards effrontés, sa physionomie qui respire la mollesse, ses cheveux arrangés avec art, ses joues chargées de vermillon et de fard. Est-ce que vous ne sentez pas déjà quelque chose tandis que je vous tiens un semblable langage? N'en rougissez pas, je vous en prie, n'en éprouvez pas de confusion : c'est la nature qui sur ce point vous impose sa loi, et les impressions de l'âme sont toujours en relation avec la nature des sujets qu'elle entend.

Condamnation des théâtres.

Si mes paroles vous énervent de cette manière, quoique vous soyez dans l'église, et loin de ces spectacles, songez à ce que doivent éprouver les habitués du théâtre, qui, jouissant d'une liberté sans frein, loin d'une assemblée aussi respectable, aussi importante que celle-ci, regardent, écoutent sans rougir ce que l'on y voit et ce que l'on y entend. — Mais, si la nature nous impose cette loi, remarquera quelque esprit distrait, pourquoi nous en faire un crime au lieu d'accuser la nature? — Que l'on soit impressionné quand on entend traiter ce sujet, la nature le veut ainsi; mais la nature n'exige pas que nous y prêtions l'oreille, la volonté seule est ici coupable. Si vous vous approchez du feu, à coup sûr vous serez brûlé, la faiblesse de notre nature le veut encore : ce que la nature ne fait pas, c'est que nous nous mettions en présence du feu et que nous nous brûlions; notre volonté seule est la maîtresse en ce point. Ce que je voudrais, ce serait de vous voir vous éloigner des occasions, vous amender de manière à ne pas vous jeter



dans l'abîme, de ne pas vous précipiter au plus profond de la perversité, de ne pas aller audevant du bûcher, afin que vous n'ayez pas à souffrir dans les flammes préparées pour le démon. Puissions-nous tous échapper aux flammes du vice et à celles de l'enfer, et être reçus dans le sein d'Abraham, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

« André rencontrant le premier son propre frère Simon, lui dit : Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire, le Christ. Et il l'amena à Jésus. »

1. Quand Dieu eut fait l'homme, dès le commencement, il ne le laissa pas seul, il lui donna la femme pour lui venir en aide, et demeurer avec lui : il savait que de nombreux avantages seraient attachés à cette union. Il est vrai que la femme n'a pas fait un bon usage du bienfait du Seigneur. Cependant, si l'on examine la chose à fond, l'on ne tardera pas à comprendre les avantages sérieux que les personnes sensées retirent de cette vie en commun. Du reste, ces avantages n'appartiennent pas exclusivement à la femme et à son mari : Que des frères se mettent dans les mêmes conditions de vie, ils en jouiront également. De là ce mot du Prophète : « Qu'il est doux, qu'il est aimable pour des frères d'habiter ensemble. » *Psalm.* CXXXII, 1. Paul aussi nous engage à ne pas nous éloigner de nos assemblées. C'est là un des points qui nous distinguent des bêtes. Si nous bâtissons des villes, des forums, des maisons, nous le faisons pour nous rapprocher les uns des autres non moins par les liens de l'affection que par nos demeures. Ainsi l'exige la nature que Dieu nous a donnée; nature telle que nous ne pouvons nous suffire à nous-mêmes et que nous avons besoin de nos semblables. Or, Dieu a si bien réglé toute chose que nous trouvons dans les secours que l'état social met à notre disposition du côté de nos frères, le remède à cette indigence. De là le mariage : l'un des époux trouve dans l'autre ce qui lui fait défaut à lui-même ; et la nature parvient de cette manière à pallier sa pauvreté originelle et à se suffire, de telle façon que, malgré sa condition mortelle, elle se fait au moyen de la génération une immortalité véritable. Il me serait aisé de poursuivre plus longtemps cet ordre d'idées et de mettre en relief les biens que procure l'union quand elle est sincère et profonde; mais un autre sujet nous réclame, celui qui nous a inspiré ces réflexions.

Après être demeuré près de Jésus et en avoir appris bien des vérités, André ne garda pas pour lui ce trésor, et il s'en alla trouver son frère en toute hâte pour lui en faire part. Pourquoi Jean ne mentionne-t-il pas les vérités que le Sauveur lui découvrit? Comment savons-nous en outre que les deux disciples demeurèrent avec le Sauveur? Nous l'avons indiqué précédemment; et il ne sera pas difficile de le montrer par le texte même qui a été lu aujourd'hui. Notez, en effet, le langage que tient André à son frère : « Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire, le Christ. » Le voyez-vous exposer ce qui lui a été récemment enseigné? On ne saurait n'y pas reconnaître l'éloquence persuasive du Maître, le zèle et la sollicitude qui depuis longtemps animaient les disciples à cet endroit. Evidemment c'est là le langage d'une âme qui soupirait ardemment après le Messie, qui attendait sa venue du ciel, qui avait tressailli d'allégresse à son aspect et qui avait hâte d'annoncer à ses frères cette heureuse nouvelle. Quoi de plus fraternel d'ailleurs, de plus affectueux, de plus touchant que cet empressement à se communiquer entre parents ces trésors spirituels? Entendez André employer l'article déterminatif. Il ne dit pas : Nous avons trouvé un messie; mais : « Le Messie; » car il y en avait qui attendaient un Christ n'ayant rien de commun avec le reste des hommes. Considérons dès ce moment la docilité du caractère de Pierre. Sans tergiversation aucune, il accourt aussitôt. « Et André l'amena à Jésus. » N'allez pas cependant condamner cette docilité, comme s'il s'était rendu sans de sérieuses raisons à l'appel de son frère. Selon toute apparence, ce dernier lui avait raconté, de même qu'à plusieurs

autres, les étonnantes choses qui venaient d'être accomplies; ce que les Evangélistes auront passé sous silence, comme ils le font pour une foule de circonstances, afin de ne pas s'écarter de leur brièveté accoutumée. Du reste, il n'est pas dit que Pierre ait cru sur-le-champ. « André l'amena à Jésus; » sans doute pour qu'il fût instruit de la bouche même du Sauveur avec un autre disciple qui était venu dans ce but. Si Jean-Baptiste, tout en disant : « Voici l'Agneau, c'est lui qui baptise dans l'Esprit, » laissait au Sauveur le soin d'éclaircir plus complétement cette doctrine; André dut certainement en faire autant, et, s'estimant lui-même incapable de dissiper toute l'obscurité, conduire à la source même de la lumière son frère. Celui-ci, joyeux et empressé, le suivit sans ombre de délai. « Et Jésus l'ayant regardé lui dit : Vous êtes Simon, fils de Jona; vous vous appellerez Céphas, ce qui veut dire Pierre. » Le voilà commençant à dévoiler sa divinité, et à la manifester peu à peu par des prophéties. Ainsi fit-il avec Nathanaël; ainsi fit-il avec la Samaritaine.

2. Sans avoir moins d'autorité que le miracle, la prophétie a cela de particulier qu'elle n'affirme aucune prétention. On a vu les miracles travestis par le vulgaire. « C'est par Béelzébub, disait-on, qu'il chasse les démons. » *Matth.*, XII, 14. Or, jamais on n'a rien dit de pareil sur une prophétie. Le Sauveur recourut donc à ce moyen pour instruire Pierre et Nathanaël : il ne le fit pas à propos d'André et de Philippe. Pourquoi? Parce que les disciples du Précurseur avaient eu dans son témoignage une initiation suffisante; et ce fut assez de voir les personnes qui entouraient le Sauveur pour décider Philippe à croire sans hésiter. « Vous êtes Simon, fils de Jona, vous vous appellerez Céphas, ce qui veut dire Pierre. » L'avenir trouve une garantie dans le présent. Celui qui connaît si bien le père de Pierre, doit à coup sûr connaître l'avenir. Ici, d'ailleurs, l'éloge est joint à la prédiction; non que le Sauveur prétendit user de flatterie; ce qu'il voulait, et l'on n'en saurait douter, c'était marquer ce qui devait arriver. Notez avec quelle énergie Jésus reprend la Samaritaine à laquelle il dévoile son passé. « Vous avez eu, lui dit-il, cinq hommes; et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari. » *Joan.*, IV, 18. De même le Père prend le langage de la prophétie quand il veut stigmatiser le culte des idoles. « Qu'on vous annonce les événements dont vous êtes menacés. — Je vous l'ai annoncé, et je vous ai sauvés, et il n'y avait pas d'étrangers parmi vous. » Ainsi fait-il dans toute la suite. *Isa.*, XLVII, 13; XLIII, 12. C'est là une œuvre de Dieu si admirable que les démons, malgré tous leurs efforts, ne parviendront jamais à la contrefaire. Dans les faits miraculeux, l'apparence peut quelquefois induire en erreur; mais prédire exactement l'avenir, l'Etre qui n'a pas de ministre en a seul le pouvoir. Si les démons ont essayé quelquefois, ils n'ont donné en pâture à ceux qu'ils ont séduits que des mensonges : leurs prédictions ont toujours été fausses.

Saint Pierre se contentait d'apprendre tout du Sauveur.

Pierre ne répondait rien au Sauveur; n'ayant pas encore de connaissance précise, il se contentait d'apprendre. Même la prophétie qu'il venait d'entendre laissait encore subsister pour lui quelque nuage; car Jésus ne disait pas : Je t'appellerai Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; il disait : « Vous vous appellerez Céphas. » Le premier de ces langages respirait une autorité et une puissance plus haute; mais le Christ ne tenait pas à mettre tout de suite et dès le commencement au grand jour toute sa vertu; de là le ton de simplicité sur lequel il parlait. Quand il aura fait éclater sa divinité, alors il s'exprimera plus formellement. « Vous êtes bienheureux, Simon; car c'est mon Père qui vous l'a révélé. — Et moi, je vous dis : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » *Matth.*, XVI, 17-18. De même qu'il appela Pierre ainsi, Jésus donna le nom de Fils du tonnerre à Jacques et à son frère. Pour quelle raison? Pour montrer qu'il est le même Dieu par qui, dans l'Ancien Testament, les noms avaient été changés, par qui celui d'Abram avait été changé en Abraham, celui de Sara en Sarrai, celui de Jacob en Israël. A plusieurs personnages il imposa leur nom dès leur naissance, par exemple à Isaac, à Samson, et à ceux dont parlent Osée et Isaïe. En d'autres



circonstances il se contenta de modifier les noms que les parents avaient donnés ; ainsi fit-il pour les noms cités plus haut, pour celui de Jésus fils de Navé. C'était l'usage chez les anciens d'imposer des noms pris de telle ou telle circonstance, et nous voyons Elie s'y conformer. Cet usage avait sa raison d'être ; de cette manière, le nom devenait un mémorial des bienfaits divins, et ce souvenir perpétué par la signification prophétique des mots se gravait profondément dans l'âme de ceux qui les entendaient. Voilà pourquoi Dieu donna le nom de Jean au fils de Zacharie, avant sa naissance. Quand ces personnages devaient briller par leur vertu dès leur enfance, le nom leur était donné ; quand ils ne devaient briller que plus tard, ils ne recevaient leur nom que plus tard.

3. En ce temps, des noms divers étaient donnés par le Seigneur; aujourd'hui nous avons un nom plus grand que tous les autres et qui nous est à tous commun, le nom de chrétien, de corps, d'enfant, d'ami de Dieu. Quel nom serait plus capable que celui-là de ranimer notre ferveur et notre zèle dans la pratique de la vertu ? Gardons-nous conséquemment de faire quoi que ce soit d'indigne de ce nom si honorable ; et réfléchissons à l'honneur qui nous est accordé, quand nous sommes appelés ceux qui appartiennent au Christ, comme Paul nous a appelés. Pesons la grandeur de ce nom et respectons-le comme il le mérite. L'homme qui appartient, selon l'expression consacrée, à un général illustre ou à quelque autre personnage considérable, est tout flatté lorsqu'on dit : Voilà l'homme d'un tel ou d'un tel ; et il se trouve honoré d'être ainsi désigné par le nom de son maître, et il s'efforce de ne commettre aucun acte de négligence qui puisse obscurcir l'éclat du nom que, jusqu'à un certain point, il partage. Et nous qui sommes désignés par le nom du Roi de l'univers, et non par celui d'un prince ou d'un grand de la terre, d'un ange, d'un archange, d'un séraphin, nous ne sacrifierions pas notre vie pour préserver de toute offense Celui qui nous fait honneur ! Vous connaissez bien les corps des gardes impériaux, soit légèrement, soit pesamment armés ; vous savez combien ils sont honorés d'être chargés de veiller autour de l'empereur. Et nous qui sommes encore beaucoup plus rapprochés de notre souverain, et qui en sommes d'autant plus rapprochés que nous sommes les membres du corps dont il est la tête, nous ne ferions aucun effort pour marcher sur les traces du Christ? Que disait ce divin Maître : « Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leurs nids, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » *Luc.*, IX, 58. Si nous vous demandions de vous en réduire là, vous nous trouveriez par trop impérieux et par trop exigeant : aussi, ménagerai-je votre faiblesse et ne réclamerai-je pas de vous une imitation aussi parfaite. Ce que je vous demanderai, ce sera de ne pas vous attacher trop étroitement aux richesses ; si, par égard pour l'infirmité du plus grand nombre, je renonce à vous recommander la vertu dans toute son étendue, je vous demanderai du moins de vous éloigner du péché.

Nom vénérable de chrétien.

Mon intention n'est pas de faire le procès aux personnes qui possèdent des maisons, des champs, des esclaves, de l'argent ; je voudrais seulement que vous en fissiez un usage convenable. Qu'est-ce à dire, un usage convenable ? Que vous en fussiez les maîtres et non les serviteurs. Je veux que vous les possédiez et non que les richesses vous possèdent, que vous vous en serviez sans toutefois en abuser. Le nom qui leur est donné prouve que nous devons nous en servir pour nos divers besoins et non les conserver. La première de ces choses caractérise le maître, la seconde caractérise le serviteur. Au serviteur de garder ; au maître, au propriétaire légitime, de dépenser. Vous avez reçu vos richesses pour les répandre autour de vous, non pour les enfouir. Si Dieu eût voulu qu'elles fussent conservées, au lieu de les donner à l'homme, il les eût cachées dans le sein de la terre. Comme il voulait qu'elles fussent dépensées, il les mit à notre disposition, afin de nous en faire part les uns aux autres. Or, si nous les gardons chez nous, désormais nous n'en serons plus les maîtres véritables. Vous les gardez pour les accroître, n'est-ce pas ? Mais le meilleur moyen de les accroître ne consiste-t-il pas à les

répandre et à les distribuer? Impossible de percevoir des revenus sans faire des avances; impossible d'arriver à la richesse sans dépense aucune. C'est la loi des biens temporels eux-mêmes. Voyez le marchand, voyez l'agriculteur : l'un sème son argent; l'autre, son grain : l'un voyage sur mer et dépense des sommes considérables; l'autre travaille, sème, améliore ses terres durant toute l'année. Ici rien de pareil : on n'a pas de navire à équiper, de bœufs à mettre sous le joug, de terre à labourer, de temps à épier, de grêle à craindre; ici point de flots, ni d'écueils. Ce genre de négoce, ce genre d'agriculture n'exigent qu'une seule condition : qu'on distribue ce que l'on possède; pour le reste, le soin en sera confié à celui que désignait le Sauveur quand il disait : « Mon père est le cultivateur. » Ne serait-il pas souverainement déraisonnable de demeurer oisifs et hésitants lorsque sans peine aucune il nous serait facile de recueillir tant d'avantages, et, quand il faut braver mille sueurs, mille ennuis, mille fatigues pour des biens dont l'espérance est encore fort incertaine, de déployer la plus grande activité? Je vous en conjure, dans une affaire où il y va de notre salut, préservons-nous d'une telle folie : renonçons à la tâche la plus lourde pour embrasser la plus aisée et la plus légère, afin d'arriver à la possession des biens à venir, par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

« Le lendemain Jésus voulut aller en Galilée, et il rencontra Philippe, et lui dit : Suivez-moi. Or, Philippe était de Bethsaïde, patrie de Pierre et d'André. »

1. On a beau chercher avec ardeur, dit un adage populaire, on n'épuise jamais la matière de la recherche. Mais le Christ nous apprend que « celui qui cherche trouve. » *Matth.*, VII, 8. Il ne reste qu'à nous demander avec étonnement comment Philippe s'attacha aux pas de Jésus. André avait appris de Jean à le connaître; Pierre l'avait appris d'André. Philippe, qui n'avait rien appris de personne, dès qu'il a ouï la parole du Sauveur : « Suivez-moi, » s'y conforme aussitôt, ne le quitte plus, et le prêche à son tour aux Juifs. Allant tout empressé vers Nathanaël, il lui dit : « Celui dont nous parlent Moïse dans la loi et les prophètes, nous l'avons trouvé. » C'est une preuve de l'excellence de ses dispositions, du commerce fréquent qu'il entretenait avec les livres mosaïques, et de sa foi en la prochaine venue du Rédempteur. Cette expression : « Nous l'avons trouvé, » sort de la bouche de celui qui cherche depuis longtemps. « Le lendemain Jésus voulut aller en Galilée. » Tant que personne ne se fut mis à sa suite, il n'appela point de disciple, obéissant en ceci à la sagesse et à la prudence la plus consommée. Si l'on ne fût pas allé vers lui spontanément, s'il eût appelé tous ses disciples, ils eussent pu dans la suite le quitter; mais, l'ayant choisi bien volontairement pour maître, ils ne se séparèrent plus de lui. Le Sauveur appela Philippe, qu'il connaissait mieux que les autres, puisque Philippe était né et avait été élevé dans la Galilée. Ainsi, avec les premiers disciples voilà Jésus marchant à la conquête des autres et attirant à lui Philippe et Nathanaël. Qu'il ait attiré ce dernier, la chose n'était pas étonnante, la réputation de Jésus s'étant répandue dans toute la Syrie. La docilité de Philippe, de Pierre et de Jacques doit surprendre davantage, non-seulement parce que leur foi avait précédé les miracles du divin Maître, mais surtout parce qu'ils étaient de Galilée, pays d'où nul prophète, d'où rien de distingué ne pouvait sortir; pays remarqué par les mœurs grossières, l'intelligence épaisse et arriérée de ses habitants. C'est précisément en cela que le Sauveur manifesta sa puissance, tirant d'une terre complétement stérile la meilleure partie de ses disciples. Vraisemblablement Philippe suivit Jésus après avoir vu Pierre et entendu Jean : il n'est pas non plus invraisemblable que la voix du Maître ait produit en lui quelque impression, le Christ connaissant parfaitement ceux qui devaient répondre à ses desseins, toutes ces choses que l'Evangéliste passe

sous silence. Que le Christ dût venir, Philippe le savait; que Jésus fût le Christ, il ne le savait pas; et je croirais volontiers qu'il l'apprit de la bouche de Jean ou de Pierre. Si l'Evangéliste nomme le bourg qui l'avait vu naître, c'est pour vous montrer Dieu choisissant les faibles de ce monde.

Nathanaël ami de la vérité.

« Philippe trouvant Nathanaël, lui dit : Celui dont nous parlent Moïse dans la loi, et les prophètes, nous l'avons trouvé; c'est Jésus fils de Joseph de Nazareth. » Il parle de la sorte, il invoque l'autorité de Moïse et des prophètes, pour établir la vérité de la parole du Sauveur, et pour lui gagner le respect de celui qui l'écoutait. Nathanaël était versé dans la connaissance des saints livres; il était avant tout ami de la vérité, selon le témoignage que lui rendit le Christ lui-même et que lui rend aussi la suite de cette histoire. C'est donc avec raison que Philippe le renvoie aux prophètes et à Moïse afin de lui faire reconnaître en Jésus celui qu'ils avaient annoncé. S'il appelle le Sauveur fils de Joseph, n'en soyez pas troublé; car il passait encore pour n'avoir pas d'autre père. — Mais, ô Philippe, comment prouver que ce prophète annoncé depuis longtemps est bien Jésus? Quel signe nous en donnez-vous? Il ne suffit pas de l'affirmer. Quel miracle, quel prodige avez-vous eu sous les yeux? car il y a du danger à croire trop légèrement en de pareilles assertions. Quelle raison avez-vous donc à alléguer? — La même qu'avait André, répond-il. — Dans l'impuissance de faire connaître le trésor qu'il avait trouvé, d'en parler en des termes qui en fussent dignes, André prend le parti d'amener son frère à Jésus. Philippe aussi ne dit pas comment il se fait que ce soit le Christ, celui que les prophètes avaient annoncé; il se contente de mener à Jésus Nathanaël, persuadé qu'il ne le quitterait plus dès qu'il aurait savouré son langage et sa doctrine. Et Nathanaël lui dit : « Est-ce qu'il peut venir quelque chose de bon de Nazareth? Philippe lui répondit : Venez et voyez. Jésus vit Nathanaël qui se dirigeait vers lui et dit à son sujet : Voilà un véritable Israélite en qui il n'y a point de déguisement. »

Tandis que Nathanaël s'écrie : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? » Jésus fait avec admiration l'éloge de Nathanaël. — Mais ne fallait-il pas plutôt le blâmer? — Gardez-vous de le croire; car le langage de l'ami de Philippe n'était pas celui d'un incrédule, et il méritait plutôt des éloges que des reproches. — Comment, et pour quelle raison? — Parce que Nathanaël connaissait mieux que Philippe les oracles des prophètes. Il avait appris de l'Ecriture que le Christ devait naître à Bethléem, dans la ville même de David. C'était l'opinion répandue chez les Juifs, opinion que le prophète avait sanctionnée dès longtemps dans les termes qui suivent : « Et toi, Bethléem, tu n'es pas la plus petite des villes de Juda; car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple Israël. » *Mich.*, V, 2; *Matth.*, II, 6; *Joan.*, VII, 42. Quand il ouït parler de Nazareth, Nathanaël fut troublé, les paroles de Philippe n'étant plus en rapport de conformité avec les prophéties. D'ailleurs, vous remarquerez jusque dans ses hésitations la modération et la prudence. Il ne dit pas sur-le-champ : Vous me trompez, ô Philippe; vous êtes dans l'erreur. Je ne crois pas à ce que vous alléguez, je ne vous suivrai pas. Je sais particulièrement que le Christ doit sortir de Bethléem; vous assurez que ce Jésus est de Nazareth; donc il n'est pas le Messie. Au lieu de s'exprimer de cette manière, il va trouver le Sauveur. En refusant de croire que le Christ fût de Nazareth, il montrait la connaissance qu'il avait des saints livres, et combien il serait difficile de le séduire, avec un caractère tel que le sien; en ne repoussant pas celui qui a parlé ainsi, il trahit le vif désir qu'il avait de l'avénement du Christ. Au fond, il supposait que Philippe avait pu faire erreur sur le nom du lieu indiqué.

2. Admirez, je vous prie, la douceur de Nathanaël, soit qu'il refuse de croire à ce que lui dit son ami, soit qu'il lui adresse une question. Il ne dit pas ouvertement : Il n'y a rien de bon en Galilée; mais : « Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon? » De son côté, Philippe n'est pas moins prudent. Quoiqu'on n'ait pas foi en sa parole, il se garde bien de le trouver mauvais et de s'en indigner; néanmoins il persiste à vouloir amener au Christ ce nouveau dis-

ciple, et il déploie dès ce moment une fermeté tout apostolique. Le Sauveur dit donc de Nathanaël : « Voilà un véritable Israélite en qui il n'y a point de déguisement. » Un Israélite peut être fourbe ; mais celui-ci ne l'est pas : son jugement est droit ; et ni la flatterie, ni la haine n'inspirent son langage. Interrogés sur la patrie du Christ, les Juifs répondirent que c'était Bethléem, et ils citèrent le témoignage suivant : « Et toi, Bethléem, tu n'es pas la plus petite des villes de Juda. » Ce témoignage, ils le rendaient à Jésus avant de le connaître ; mais, quand ils l'eurent connu, ils le renièrent par jalousie et s'écrièrent : « Nous ne savons d'où cet homme est venu. » *Joan.*, IX, 29. Telle ne fut pas la conduite de Nathanaël ; il conserva l'idée qu'il s'était faite dès le commencement sur le Sauveur, et crut toujours qu'il était de Nazareth. Pourquoi les prophètes l'appellent-ils Nazaréen ? Parce qu'il fut élevé, parce qu'il habita dans Nazareth. Si le divin Maître ne lui dit pas : Je ne suis pas de Nazareth, comme l'a prétendu Philippe, mais de Bethléem, ce fut pour ne pas jeter le doute dans son âme. Quand même il l'en eût convaincu, il n'eût pas démontré péremptoirement par cela même qu'il était le Christ. Pourquoi n'aurait-il pas eu cela de commun avec tant d'autres nés à Bethléem, de n'être pas le Christ ? Laissant donc cette question de côté, Jésus recourt à un moyen plus capable de l'attirer à lui en déclarant qu'il n'était pas étranger à leur entretien. Nathanaël lui disait : « Comment me connaissez-vous ? Jésus lui répondit : Avant que Philippe vous appelât, quand vous étiez sous le figuier, je vous ai vu. »

Considérez, je vous prie, la mâle fermeté de Nathanaël. Quoique le Christ eût dit de lui : « Voici un véritable Israélite, » il ne se laisse ni amollir ni séduire par ce pompeux éloge : il poursuit son investigation et son examen jusqu'au bout, il tient sur toute chose à ce que lumière soit faite. Mais, tandis qu'il le cherche en qualité d'homme, Jésus lui répond comme Dieu : Je vous ai déjà vu ; car il connaissait par sa divinité, non comme un homme qui se serait attaché à ses pas, sa droiture de cœur : Je vous ai vu tout à l'heure ; quoique personne n'assistât à l'entretien, hormis Nathanaël et Philippe, entre lesquels il avait lieu. Voilà pourquoi l'Evangéliste raconte que Jésus, « voyant Nathanaël de loin dit : Voici un véritable Israélite. » Ainsi ce dernier pouvait apprendre que ce langage avait été tenu par le Sauveur avant qu'il fût arrivé jusqu'à lui, et, par suite, ne pas douter de la valeur de ce témoignage. D'où encore la précision avec laquelle le Sauveur désigne le temps, le lieu et l'arbre. S'il se fût borné à dire : Avant que Philippe arrivât je vous avais vu, cette assertion eût paru peut-être digne de suspicion ; l'on eût pu croire Philippe envoyé par Jésus, de sorte que celui-ci n'avançait rien de bien remarquable ; mais dès lors qu'il mentionne le lieu où Nathanaël s'entretenait avec Philippe, l'espèce de l'arbre, et le temps de l'entretien, toute ombre de doute à ce sujet s'évanouit. A cette pensée prophétique le Sauveur joint une leçon d'un autre genre. Il lui remet en mémoire ce qui avait été dit à cette occasion : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Par quoi il l'attire complétement à lui ; car, au lieu de condamner le langage qu'il avait tenu, il le loue et l'admire. Ainsi Nathanaël reconnut dans Jésus le Christ véritable, et à cause de l'esprit de prophétie que Jésus avait montré, et à cause du compte exact qu'il lui avait rendu de sa pensée ; preuve qu'il lisait ce qui se passait dans les âmes ; et enfin à cause de l'éloge qu'il avait fait de ce que Nathanaël avait avancé, quand il eût pu l'en reprendre. Que Philippe l'eût appelé, il le lui dit ; mais il laisse de côté ce que Philippe lui avait dit et ce qu'il avait répondu à Philippe, et, ne voulant le contrister en aucune sorte, il s'en repose sur la conscience de son nouveau disciple.

3. Qu'est-ce à dire ? Le Sauveur aurait-il vu Nathanaël seul, quand Philippe l'appela ? Est-ce qu'il ne l'avait pas vu auparavant de cet œil qui ne connaît pas le sommeil ? Certainement il l'avait vu ; personne n'oserait en disconvenir : seulement pour le moment il n'était pas utile d'en dire davantage. Et que fait Nathanaël ? Devant les preuves non équivoques de la toute science de Jésus, il en vient à confesser sa divinité ; de telle façon que, après avoir montré

par ses premières hésitations son amour de l'exacte vérité, il prouve par son assentiment subséquent la droiture de son âme. En effet, il s'écrie et répond à Jésus : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. » Remarquez l'allégresse qui s'empare soudain de cette âme, et l'attachement étroit à Jésus que dénotent ses paroles. C'est vous, lui dit-il, qui êtes celui que nous attendons et désirons avec tant d'ardeur. — Voyez-vous son saisissement, son admiration, ses transports, et le bonheur qui le met hors de lui? Ainsi devraient se réjouir ceux d'entre nous auxquels il a été donné de connaître le Fils de Dieu; se réjouir, non-seulement dans leur cœur, mais de telle façon que leurs actes manifestassent ce bonheur. Quel est donc le signe qui caractérise une pareille joie? L'obéissance à celui que l'on a le bonheur de connaître. Ce qui distingue les croyants, c'est l'accomplissement de la volonté du Sauveur. Si nous faisons seulement ce qui est de nature à provoquer son courroux, de quelle manière exprimerons-nous ce bonheur? Voyez un ami qui visite un autre ami : comme il est heureux de le recevoir! il va de tout côté, il ne ménage rien, fallût-il dépenser tout ce qu'il possède, et cela pour plaire à son ami. Supposez au contraire qu'il ne réponde pas à son appel, qu'il ne cherche pas en toute chose à prévenir ses volontés, il aurait beau protester de la joie qu'il éprouve à recevoir son hôte, celui-ci n'en croirait rien, et il aurait raison; car il faut avant tout que les œuvres rendent ce témoignage.

Le signe des fidèles est d'accomplir la volonté du Seigneur.

Puisque le Christ est venu à nous, prouvons-lui que nous sommes vraiment heureux, évitons tout ce qui pourrait attirer sur nous son indignation : décorons la demeure dans laquelle il est descendu; ainsi fait-on quand on est plein de joie : servons-lui le genre de repas qu'il préfère; ainsi fait-on quand on est transporté d'une sincère allégresse. Ce repas, quel est-il? Ecoutez-le nous l'indiquer lui-même : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » *Joan.*, IV, 34. Donnons-lui à manger quand il a faim, à boire quand il a soif. Alors même que vous lui offririez un simple verre d'eau froide, il l'acceptera; car il vous aime; et, pour celui qui aime, les dons de son ami, quelque peu importants qu'ils soient, ont toujours une grande valeur. Seulement n'hésitez pas : lui offririez-vous deux oboles, il ne les repoussera pas, il les recevra comme il recevrait des sommes considérables. Au-dessus de tous ces besoins, et ne recevant pas cette offrande par nécessité, il l'apprécie avec raison, non d'après la quantité donnée, mais d'après les sentiments de celui qui donne. Ce que vous devez n'avoir garde d'omettre, c'est de lui manifester à son arrivée votre amour, de ne rien négliger dans ce but, et de lui prouver le bonheur que vous ressentez. Remarquez vous-même ses dispositions à votre égard. Il est venu pour vous, il a donné sa vie pour vous; et, malgré ses grands bienfaits, il ne dédaigne pas d'avoir recours à vous. « Nous remplissons la fonction d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, disait l'Apôtre; et c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche. » II *Cor.*, V, 20. — L'on répliquera : Qui serait assez insensé pour ne pas aimer son Seigneur? — Je le dis, moi aussi, et je sais bien que chacun de nous ne pense pas et ne parlera pas autrement. Mais celui que l'on aime ne se contente pas des paroles; il lui faut des œuvres pour démontrer la réalité de l'affection dont il est l'objet. Si nous prétendons aimer sans nous mettre en peine d'agir en conséquence, ce sera une moquerie soit aux yeux de Dieu, soit aux yeux des hommes. Puisqu'il est insensé, que dis-je? puisqu'il nous serait funeste de contredire par nos œuvres nos protestations en paroles, ne négligeons pas, je vous en conjure, cette profession qui vient des œuvres, afin que le Sauveur nous reconnaisse à son tour à l'heure où il proclamera ceux qui seront dignes de lui, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

« Nathanaël répondit et lui dit : Maître, vous êtes le Fils de Dieu; vous êtes le roi d'Israël. — Jésus répartit en disant : Parce que je vous ai dit : Je vous ai vu sous le figuier, vous avez cru. Or, vous verrez des choses encore plus extraordinaires. »

1. Nous aurions besoin d'une grande application, mes bien-aimés, d'une grande vigilance pour devenir capables de scruter les profondeurs des Ecritures. Ce n'est pas sans peine aucune, ce n'est pas en demeurant oisifs que nous en découvrirons les pensées; c'est seulement au prix d'un examen sérieux, d'une prière continuelle, qu'il nous sera donné de faire quelques pas dans l'intérieur de ce sanctuaire. Aujourd'hui même, il s'agit d'une question qui n'est pas sans importance, et qui réclame une attention et un esprit d'investigation qui ne se lassent pas. A Nathanaël qui lui dit : « Vous êtes le Fils de Dieu, » le Christ répond : « Parce que je vous ai dit : Je vous ai vu sous le figuier, vous avez cru. Or, vous verrez des choses encore plus extraordinaires. » Quelle question se présente au sujet de ces paroles? La voici : Comment se fait-il que Pierre ne proclame pas cette vérité : « Vous êtes le Fils de Dieu, » qu'après des miracles et des enseignements sans nombre, à propos de quoi Jésus le déclare bienheureux comme ayant été instruit par son Père même; tandis que Nathanaël reconnaît la même vérité, préalablement à tout miracle, à tout enseignement, et n'entend néanmoins aucun éloge pareil, et même est renvoyé à de plus étonnants prodiges, comme s'il n'avait rien dit que d'extrêmement naturel? Quelle est donc la raison de cette différence? Sans doute Pierre et Nathanaël prononcèrent les mêmes paroles; mais ils ne les prononcèrent pas dans le même sens. Pierre, en confessant que Jésus était Fils de Dieu, le reconnaissait comme le Dieu véritable; Nathanaël ne voyait au contraire en lui qu'un homme. — D'où tirez-vous cette conclusion? — De ce que nous voyons après. Ces paroles : « Vous êtes le Fils de Dieu, » sont immédiatement suivies de celles-ci : « Vous êtes le roi d'Israël. » Or, le Fils de Dieu est le roi, non-seulement d'Israël, mais du monde entier. A cette preuve s'en ajoute une autre tirée toujours du contexte. A Pierre, le Christ ne fait aucune observation : et, comme sa foi ne laissait rien à désirer, il déclare vouloir bâtir son Eglise sur sa confession. Ici vous ne remarquerez rien de tel; vous y remarquerez plutôt que Jésus ajoute quelque chose, comme si, à cette confession, il manquait la meilleure partie. En effet, qu'ajoute-t-il? « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel s'ouvrir et les anges monter et descendre sur le Fils de l'homme. »

Le voyez-vous arracher graduellement son nouveau disciple à la terre et l'empêcher de ne voir en lui qu'un homme et pas davantage? Celui que les anges servent, au-dessus duquel ils montent et descendent, comment ne serait-il qu'un homme? De là ces mots : « Vous verrez des choses plus extraordinaires encore; » ce qu'il explique en parlant du ministère des anges à son égard. Vous estimez ces choses étonnantes, ô Nathanaël, et vous reconnaissez en moi le roi d'Israël : que direz-vous alors que vous verrez les anges monter et descendre sur ma tête? Il le presse par ce langage de reconnaître en lui le souverain des anges. En effet, ils allaient et venaient, ces ministres de la cour céleste, autour du fils véritable de leur roi, soit au temps de la croix, soit au temps de sa résurrection et de son ascension, soit auparavant, quand ils s'approchaient de lui pour le servir, quand ils annonçaient sa naissance, quand ils chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux; paix sur la terre; » *Luc.*, II, 14; quand ils venaient ou bien vers Marie, ou bien vers Joseph. Ici le Sauveur se conforme à sa manière accoutumée. Il prédit deux choses : il donne la preuve de l'une, et il s'autorise de cette dernière pour établir la certitude de l'autre. Déjà plusieurs choses avaient eu pour preuve les faits accomplis; entre autres cette circonstance antérieure à la proposition de Philippe : « Je vous ai vu sous le figuier; » d'autres devaient se réaliser plus tard, quoiqu'elles se fussent en partie déjà réalisées; par exemple, les anges devaient monter et descendre, soit au temps de la croix, soit au temps

Comment le Sauveur ne serait-il qu'un homme ?



de la résurrection, soit au temps de l'ascension : celles-ci, le passé les garantit avant qu'elles soient accomplies. Quand on a vu la puissance d'un homme à l'œuvre en des circonstances déjà passées, on est plus disposé à croire en elle pour l'avenir, quand elle promet. Que fait donc Nathanaël? Il ne répond rien au Sauveur. C'est pourquoi Jésus n'ajoute pas un mot de plus, afin de lui laisser le temps de méditer ses paroles, et de ne pas tout lui dire à la fois : le bon grain avait été jeté dans une bonne terre, il ne restait plus qu'à le laisser germer tranquillement. C'est là ce que le Christ exprimait quand il disait : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui sème le bon grain. Tandis qu'il dormait, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du froment. » *Matth.*, XIII, 24-25.

« Trois jours après, des noces furent célébrées à Cana en Galilée. Et Jésus fut invité à ces noces. Or, la Mère de Jésus était là, ainsi que ses frères. » J'ai déjà dit que Jésus était connu dans la Galilée; voilà pourquoi on l'invite à ces noces, et pourquoi il accepte. Oubliant sa propre dignité, il ne songeait qu'à nous faire du bien; il n'avait pas dédaigné de prendre la forme d'un esclave, à plus forte raison ne dédaignera-t-il pas de venir aux noces des esclaves; il ne dédaignait pas de converser avec des publicains et des pécheurs, à plus forte raison ne refusera-t-il pas de prendre place avec les autres convives au banquet nuptial. Toutefois, ceux qui l'avaient convié n'avaient pas de lui une opinion exacte, et, au lieu de voir en Jésus un personnage considérable, ils n'y voyaient qu'un homme du peuple et un de leurs amis. L'Evangéliste le donne à comprendre en ajoutant : « Or, la Mère de Jésus était là, de même que ses frères. » Comme on avait invité ses frères et sa mère, ainsi l'invita-t-on lui-même. « Et le vin venant à manquer, sa mère lui dit : Ils n'ont pas de vin. » On se demandera, non sans raison : D'où vient à la mère cette grande idée qu'elle exprime de son fils? Jésus n'avait pas encore fait de miracle, et « ce fut, observe l'écrivain sacré, le premier de ses miracles, que celui de Cana en Galilée. »

2. Si l'on nous objecte que ces paroles toutes simples « de Cana en Galilée » ne prouvent pas suffisamment que ce miracle ait été absolument le premier, mais seulement qu'il a été le premier des miracles opérés à Cana, que selon toute vraisemblance le Sauveur en avait opéré ailleurs; nous répondrons comme nous avons déjà répondu, à savoir, par les paroles mêmes de Jean : « Je ne le connaissais pas; mais je suis venu baptiser dans l'eau pour qu'il fût manifesté dans Israël. » Si dès le principe Jésus eût opéré des prodiges, Israël n'eût eu besoin de personne pour le lui faire connaître. Songez à la gloire que lui attirèrent ses miracles dès qu'il eut paru parmi les hommes, non-seulement en Judée, mais dans la Syrie et plus loin encore, et cela, dans l'espace de trois années; ou plutôt, il n'eut même pas besoin de ces trois ans pour devenir célèbre. Or, s'il lui avait suffi de ce court espace de temps pour répandre par le grand nombre de ses miracles le bruit de sa renommée en tout lieu, à plus forte raison ne fût-il pas demeuré obscur si dès son enfance il eût fait des miracles : ces miracles eussent excité d'autant plus d'étonnement qu'ils auraient été accomplis par un petit enfant et durant un espace de temps double, triple et même plus considérable encore. Mais, enfant, il ne fit rien autre chose que ce que Luc nous raconte, à savoir, qu'à l'âge de douze ans il s'assit au milieu des docteurs, ravissant par son attitude et ses questions tous les spectateurs. Après tout, il fit très-bien de n'opérer pas de miracles dès son bas âge; car on n'en eût pas accepté la réalité. Si bien des gens en agirent ainsi vis-à-vis des miracles qu'il accomplit à l'âge d'homme, beaucoup plus cette opinion eût-elle prévalu dans le cas où il en eût accompli dès sa jeunesse; et l'envie de ses ennemis les aurait poussés à le livrer au supplice de la croix beaucoup plus tôt, avant le temps, de telle sorte que les faits qui établissent l'incarnation auraient été révoqués en doute. — Alors, répliquerez-vous, d'où vient à sa mère cette haute opinion sur son compte? — C'est que Jésus commençait depuis quelque temps à être connu; il y avait le témoignage de Jean, le langage qu'il avait tenu à ses disciples; il y avait surtout sa conception, les circonstances qui avaient signalé



sa naissance et qui avaient donné à la mère une haute idée de son fils. Elle écoutait tout ce que l'on disait de son enfant, « et elle en conservait le souvenir dans son cœur. » *Luc.*, II, 51.

Pourquoi ne pas le dire plus tôt? — Parce que, alors seulement, Jésus se mit à se produire en public. Jusque-là ce n'était qu'un homme, en apparence ordinaire; aussi sa mère n'osait rien dire sur lui de pareil. Dès qu'elle eut appris la mission de Jean, le témoignage qu'il avait rendu à son fils; dès qu'elle le vit suivi déjà de disciples, la confiance se fit jour en elle; le vin venant à manquer, elle n'hésita plus à le prier et elle lui dit : « Ils n'ont pas de vin. » Son dessein était à la fois d'attacher les hôtes à son fils par ce bienfait, et d'acquérir elle-même, par ce moyen, un certain éclat. Peut-être éprouva-t-elle quelque sentiment trop humain, comme les frères de Jésus qui disaient : « Montrez-vous donc au monde, » *Joan.*, VII, 4, afin de recueillir un certain lustre de ses miracles. C'est pour cela que le Sauveur répond à sa mère un peu sèchement : « Qu'est-ce que cela fait à vous et à moi, ô femme? Mon heure n'est pas encore venue. » Au fond, il était pour elle plein de respect; et nous n'en pouvons douter, puisque Luc nous le montre d'une soumission admirable envers ses parents, et sur la croix plein de la sollicitude la plus touchante à l'égard de sa mère. Lorsque les parents ne vont pas directement ou indirectement contre la volonté divine, il leur faut obéir; il serait très-mal de ne pas le faire : mais, lorsqu'ils nous adressent des ordres hors de propos et capables de compromettre nos intérêts spirituels, alors il serait périlleux d'exécuter leur volonté. De là cette réponse dernière du Sauveur, de là cette autre que nous trouvons ailleurs : « Quelle est ma mère et quels sont mes frères? » *Marc.*, III, 33. On ne se formait pas encore à son sujet une idée convenable; et, parce qu'elle lui avait donné le jour, sa mère se croyait en droit de lui demander quoi que ce soit, à lui qu'elle aurait dû adorer et vénérer comme son Seigneur; d'où la réponse qui lui fut adressée.

Représentez-vous, je vous prie, quand la foule environne Jésus, quand la multitude est suspendue à ses lèvres pour entendre ses enseignements, sa mère s'avançant à travers ce concours, arrachant le Sauveur à sa prédication pour l'entretenir à part, et, sans vouloir entrer dans la maison, prétendre le faire sortir seul pour converser avec lui. C'est alors qu'il s'écria : « Quelle est ma mère et quels sont mes frères? » Non pas qu'il voulût faire de la peine à sa mère, gardez-vous de le croire : il agissait plutôt dans son intérêt, en ne lui permettant pas d'avoir sur son compte une idée médiocre. Lui qui étendait à d'autres sa sollicitude et qui ne négligeait rien pour que l'on eût de lui une opinion convenable, combien plus devait-il agir ainsi envers sa mère. Apparemment, malgré la réponse qui lui avait été faite, sa mère ne voulut pas revenir en arrière, et elle n'en prétendait pas moins lui imposer son autorité, en sa qualité de mère; de là le langage que son fils tint à ceux qui lui en parlèrent. Jamais, en effet, il ne l'eût conduite des idées communes qu'elle se faisait aux idées élevées qu'elle devait avoir du Sauveur, si elle eût pu prétendre à ne voir en lui que son fils et non pas son propre Seigneur. Pour la même raison, il lui répond dans la circonstance présente : « Qu'est-ce que cela fait à vous et à moi, ô femme? » Une autre raison non moins pressante le décidait à s'exprimer sur ce ton. Cette raison, quelle est-elle? Il ne fallait pas que ses miracles pussent être soupçonnés; c'était à une malheureuse, et non à sa mère à recourir à lui. Pourquoi? Parce que les bienfaits obtenus sur la prière des parents, quelque grands qu'ils soient, ne satisfont jamais autant ceux qui en sont les témoins; mais, quand ils sont accordés à la requête des malheureux eux-mêmes, tout soupçon s'efface, et, de même que rien n'en paralyse l'utilité, de même on en fait l'éloge sans restriction.

3. Si un excellent médecin, venant dans une maison où se trouveraient plusieurs malades, au lieu d'écouter ces derniers ou les personnes présentes, ne prêtait l'oreille qu'aux prières de la mère, il n'inspirerait à coup sûr aucune confiance aux malades, il leur serait à charge, et ni ces derniers ni les personnes chargées de les soigner n'obtiendraient de lui quelque chose de remarquable. C'est donc pour apprendre à sa

mère à ne plus agir de même à l'avenir que Jésus lui dit : « Qu'est-ce que cela fait à vous et à moi, ô femme? » Sans doute il avait à cœur d'honorer celle qui lui avait donné le jour; mais il avait encore plus à cœur le salut de son âme et le bien de ceux pour lesquels il s'était revêtu d'une chair. On aurait tort, par conséquent, d'attribuer ce langage à un sentiment d'orgueil; il était plutôt inspiré par un sentiment d'intérêt envers Marie, que Jésus éclairait de cette manière, et par le désir de donner à ses miracles une apparence de dignité convenable. Car, je le répète, le Sauveur entourait sa mère du respect le plus profond, et l'on en trouverait une preuve, sans aller en chercher ailleurs, dans le reproche qu'il semble lui faire. Même en la reprenant, il manifestait l'amour respectueux qu'il avait pour elle. Comment, de quelle façon? nous aurons prochainement occasion de le dire. Lors donc que vous entendrez une femme s'écrier : « Bienheureux le sein qui vous a porté, bienheureuses les mamelles que vous avez sucées ; » et Jésus lui répondre : « Bienheureux plutôt ceux qui font la volonté de mon Père ; » *Luc.*, XI, 27-28; attribuez ces diverses paroles au même sentiment. Ici Jésus ne prétend pas rebuter sa mère; il prétend seulement établir que sa maternité ne lui servirait de rien sans la foi et sans la vertu. Mais, s'il n'eût servi de rien à Marie, sans la vertu, d'avoir mis au monde le Christ, il ne nous servira de rien à nous également d'avoir un père, un frère, un enfant remarquables par leur vertu, si nous-mêmes ne les imitons pas. « Un frère, s'écrie David ne rachète pas son frère; un homme nous rachèterait-il? » *Psalm.* XLVIII, 8.

Après Dieu ayons confiance dans nos bonnes œuvres.

Après la grâce de Dieu, vous ne devez mettre votre confiance que dans vos bonnes œuvres. Si la maternité de Marie eût été pour elle un titre suffisant de salut, les Juifs qui étaient parents du Christ par le sang auraient joui d'un titre semblable, ainsi que les habitants de la ville dans laquelle il était né, ainsi que ses frères. Or, tant que ses frères vécurent avec négligence, ils ne tirèrent aucun avantage de leur parenté ; cette condamnation qui pesait sur le monde les enveloppait eux-mêmes; ils ne devinrent un sujet d'admiration que lorsqu'ils empruntèrent à la vertu leur éclat. La patrie du Sauveur fut ruinée et livrée aux flammes sans que ce titre ait pu la sauver ; ceux qui lui étaient unis par le sang périrent misérablement égorgés ; leur parenté devenant impuissante à les sauver dès lors qu'ils n'étaient point sous le patronage de la vertu. Ceux qui brillèrent de l'éclat le plus vif furent les apôtres, parce qu'ils recherchèrent les liens les plus propres à les unir étroitement au Christ, les liens de l'obéissance. C'est là une preuve que la foi, la vertu, les bonnes œuvres nous sont indispensables; cette voie est la seule qui puisse nous conduire au salut. Si pendant longtemps les parents de Jésus furent célèbres en bien des endroits sous un nom qui rappelait les liens étroits qui les unissaient au Maître, sous le nom de Desposyniens, nous ne connaissons pas cependant leurs noms véritables; tandis que l'on célèbre en tout lieu le nom et la vie des apôtres. Gardons-nous donc bien de nous enorgueillir de la noblesse de notre race. Quelques figures illustres que nous puissions revendiquer parmi celles de nos aïeux, appliquons-nous de préférence à les surpasser en vertu, et n'oublions pas que leur vertu ne nous servira de rien au jour du jugement, sinon à rendre notre culpabilité moins excusable, puisque, issus d'une famille vertueuse, trouvant des modèles à suivre dans notre propre maison, nous ne daignons pas marcher sur de si respectables traces.

Si je m'exprime en ces termes, c'est que je vois bien des Gentils nous répondre, quand nous les pressons d'embrasser le christianisme, qu'ils comptent des chrétiens parmi leurs parents, leurs ancêtres, et dans leur propre maison. — Tous mes proches, nous disent-ils, tous mes amis, tous les gens de ma maison sont chrétiens et bons chrétiens. — Quel avantage en retirerez-vous, malheureux, infortunés que vous êtes? Voilà précisément ce qui vous condamne, que vous ne profitiez pas de l'exemple des vôtres pour embrasser la vertu. — D'autre part, des fidèles, quand nous les exhortons à secouer leur lâcheté pour vivre dans la ferveur, nous objectent le même prétexte : Mon père,

mon grand-père, mon bisaïeul ont tous été remarquables par leur zèle et par leur piété. — Mais voilà ce qui vous rend inexcusable, de vivre d'une manière indigne de ceux qui vous ont transmis la vie. Ecoutez ce que disait aux Juifs un prophète : « Israël a été fait esclave par une femme, et il a été sauvé par une femme. » *Ose.*, XII, 12. Ecoutez ce que disait le Christ : « Abraham votre père a désiré avec transport de voir mon jour; il l'a vu et il en a été heureux. » *Joan.*, VIII, 56. En toute circonstance les vertus des ancêtres sont invoquées comme un titre de condamnation pour leurs descendants dégénérés, et non comme un titre de gloire. Que la connaissance de cette vérité nous détermine à ne rien négliger pour arriver par nos œuvres au salut, et pour échapper à la déception dont nous serions infailliblement victimes, si nous comptions sur des vertus étrangères, qui ne nous seront d'aucune utilité. « Dans l'enfer, dit le Psalmiste, qui donc chantera vos louanges? » *Psalm.* VI, 6. Revenons à nous dès cette vie, afin d'arriver à la possession des biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire et puissance, au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

« **Femme, qu'est-ce que cela fait à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue.** »

1. L'office de la prédication n'est pas exempt de fatigue, et Paul le reconnaissait quand il disait : « Les prêtres qui gouvernent bien doivent être doublement honorés; principalement ceux qui prennent la peine de vous prêcher et de vous instruire. » I *Tim.*, V, 17. Mais il dépend de vous d'aggraver ou d'adoucir cette fatigue. Si vous repoussez nos paroles, ou bien si, sans les repousser, vous ne les mettez pas en pratique, vous l'aggraverez et vous la rendrez inutile et vaine; si, au contraire, vous nous prêtez une attention soutenue, et si vous pratiquez ce que vous entendez, nous ne sentirons même pas nos sueurs, et le fruit que nous en retirerons ne nous permettra pas d'en remarquer l'excès. Si donc vous tenez à raviver notre zèle, à le préserver de toute défaillance et de tout déclin, multipliez les fruits de vos œuvres, je vous en supplie; et, en présence de ces moissons abondantes, soutenus par l'espoir des succès et par la grandeur des résultats obtenus, nous nous livrerons avec ardeur à cette entreprise si belle. Aujourd'hui la question qui s'offre à nous n'est pas sans difficulté. La mère de Jésus dit à son fils : « Ils n'ont pas de vin; » son fils lui répond : « Femme qu'est-ce que cela fait à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Or le Sauveur, après cette réponse, fait néanmoins ce que sa mère désirait. C'est là un sujet de recherche non moins difficile que le premier. Recourons donc à l'auteur de ce prodige, afin d'arriver promptement à la solution de la présente question.

Remarquons d'abord que cette parole n'apparaît pas seulement en cette circonstance. L'écrivain sacré nous dit ailleurs que ses ennemis ne purent s'emparer de lui, « parce que son heure n'était pas encore venue. Personne, ajoute-t-il encore, ne mit sur lui les mains, parce que son heure n'était pas encore venue.... L'heure est venue, s'écriait un autre jour le Sauveur; glorifiez votre fils. » *Joan.*, VIII, 20; VII, 30; XVII, 1. J'ai recueilli ces textes disséminés dans tout l'Evangile, pour les expliquer tous en même temps. Quelle est donc l'explication véritable? En premier lieu, Jésus n'était pas soumis à la loi du temps, et ce n'était pas pour obéir aux exigences d'une heure déterminative qu'il disait : « Mon heure n'est pas encore venue. » Comment l'auteur des temps, le Créateur des siècles et des années, aurait-il pu subir cette nécessité? En s'exprimant de la sorte, il veut nous apprendre qu'il fait toute chose en temps convenable et non en même temps; qu'il en résulterait du désordre et de la confusion, s'il ne fixait à chacune de ses œuvres le moment opportun, si la création, la résurrection, le jugement devaient se mêler l'un à l'autre. Remarquez, en effet : Il fallait appeler à l'existence les créa-

Le Sauveur n'était pas soumis à la loi du temps ni aux exigences d'une heure fixe.



tures, mais non toutes à la fois; il fallait former l'homme et la femme, mais non au même instant. Il fallait que le genre humain fût condamné à mort; il fallait qu'il ressuscitât; mais un intervalle considérable devait séparer les deux décrets correspondants. Il fallait donner la loi; mais il ne fallait pas donner en même temps la grâce : à chacune de ces choses convenait un moment particulier. Donc le Christ n'était pas astreint à la nécessité des temps, lui qui en avait fixé l'ordre et qui les avait créés.

Par conséquent, si l'Evangéliste nous le présente disant : « Mon heure n'est pas encore venue, » c'est pour signifier qu'il n'était pas encore connu de beaucoup de personnes, et qu'il n'avait pas encore le chœur complet de ses disciples : André, Pierre étaient les seuls qui le suivissent. Mais ces derniers n'avaient pas de lui la notion convenable, pas plus que sa mère et ses frères. La preuve en est dans ce témoignage que Jean rend de ses frères après de nombreux miracles du Sauveur. « Ses frères mêmes ne croyaient pas en lui. » *Joan.*, VII, 5. Les convives du banquet des noces ne le connaissaient pas davantage; autrement, dans l'embarras, ils fussent venus et auraient eu recours à lui. « Mon heure n'est pas encore venue; » c'est à savoir, je ne suis pas encore connu des personnes ici présentes, et puis elles ne savent pas qu'il n'y a plus de vin. Laissez-les; qu'elles s'en aperçoivent. Ce n'était pas à vous, ô ma mère, de m'adresser cette demande. Parce que vous êtes ma mère, vous ôtez au miracle une partie de sa valeur. C'était à nos hôtes de recourir à moi dans ce besoin et de me l'exposer. Quoique, pour moi, cela ne soit pas nécessaire, le prodige eût été dans ce cas accueilli avec beaucoup plus de faveur. — Lorsqu'on se voit dans un embarras sérieux, on est beaucoup plus touché du bienfait qui le vient dissiper; mais celui qui n'a pas ressenti d'embarras, n'apprécie pas non plus le bien qu'il reçoit à sa juste valeur. Vous me demanderez pourquoi, après avoir répondu : « Mon heure n'est pas encore venue, » après s'être récusé, Jésus exécute néanmoins la volonté de sa mère. Afin de montrer à ses adversaires et à ceux qui le supposaient soumis au temps, qu'il était affranchi de toute sujétion de ce genre. S'il n'en eût pas été affranchi, comment eût-il pu opérer ce prodige, son heure n'étant pas encore arrivée? En outre, il voulut rendre hommage à sa mère, pour ne pas sembler lui résister jusqu'au bout, pour ne pas paraître prendre ce parti par faiblesse, enfin pour ne pas la faire rougir en présence de tant de personnes; car elle lui avait présenté les serviteurs du festin. De même, après avoir dit à la Chananéenne : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens, » *Matth.*, XV, 26, le Sauveur, fléchi par la persévérance, exauça cette pauvre mère; et, quoiqu'il eût dit précédemment : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, » *ibid.*, 24, il n'hésita pas à délivrer la fille.

2. Nous apprenons ainsi que, quelle que soit notre indignité, nous pouvons à force de persévérance réussir dans nos prières. Marie, remarquez-le, attend, et elle fait sagement approcher les serviteurs afin de les associer à sa demande. « Tout ce qu'il vous dira, faites-le, » ajoute-t-elle. Sachant très-bien que son fils ne s'était pas refusé par impuissance, mais par dédain de toute ostentation, et pour éviter toute apparence de précipitation, à faire ce miracle, elle fait approcher les serviteurs. « Or, il y avait là six vases de pierre placés pour la purification des Juifs, contenant chacun de deux à trois mesures. Jésus leur dit : Remplissez d'eau ces vases. Et ils les remplirent jusqu'au bord. » Les mots, « placés pour la purification des Juifs, » ont ici une portée qu'il faut bien saisir : Afin que les incrédules ne supposent pas que de l'eau ayant été versée dans des vases au fond desquels serait resté de la lie, il en était résulté une apparence de vin, les mots précédents établissent que les vases employés n'avaient jamais contenu de vin. N'oublions pas que l'eau manque dans la Palestine, que les sources et les fontaines y sont rares; d'où l'usage de tenir des urnes remplies d'eau, pour n'avoir pas à courir vers quelque rivière, et pour pouvoir se purifier sans retard, si l'on contractait quelque souillure. Pourquoi le Sauveur n'accomplit-il pas le miracle avant que les vases fussent remplis? N'eût-ce pas été beaucoup plus admirable?



Autre chose est de changer la qualité de la substance que l'on a sous la main, autre chose de tirer cette substance du néant; ce dernier prodige l'emporte considérablement sur le premier. — Cela est vrai; mais la foule n'eût pas été facilement disposée à le croire. Or, pour faciliter la foi des spectateurs, Jésus n'hésite pas souvent à manifester avec un moindre éclat sa puissance.

Vous demanderez encore pourquoi lui-même ne présente pas l'eau aussitôt changée en vin, au lieu de confier cette tâche aux serviteurs? Pour la même raison que tout à l'heure; pour avoir dans ces serviteurs autant de témoins du prodige et empêcher ainsi qu'on ne vît en cela quelque fantasmagorie. Si l'on eût osé nier impudemment le fait, les serviteurs étaient là pour certifier qu'ils avaient puisé de l'eau. De plus, le Sauveur confondait de cette manière les erreurs qui se sont élevées contre l'Eglise. Suivant certains novateurs, le Créateur de ce monde serait un Dieu distinct de Jésus; un Dieu opposé serait l'auteur des choses visibles. Afin de réprimer une telle folie, Jésus opère la plupart de ses miracles au moyen de substances placées sous ses yeux. Or, si l'auteur de l'univers lui était opposé, il n'irait pas se servir d'éléments qui lui seraient étrangers, pour établir sa puissance. En conséquence, il prouve maintenant, en changeant l'eau en vin, qu'il est celui qui a changé de même la rosée par l'intermédiaire de la racine; en sorte que, le prodige qu'il accomplit dans un temps plus long au moyen de la vigne, il l'accomplit en un moment à l'occasion de ce festin nuptial.

Les vases ayant été remplis, Jésus leur dit : « Puisez maintenant, et portez-en à l'intendant. Et ils en portèrent. Et, quand l'intendant eut goûté cette eau changée en vin, — car il ne savait d'où cela venait; mais les serviteurs le savaient, eux qui avaient puisé l'eau; — l'intendant appelle alors l'époux et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, et, lorsqu'on a bu beaucoup, il sert celui d'inférieure qualité. Pour vous, c'est pour le moment actuel que vous avez gardé le bon vin. » Nous rencontrons ici maints railleurs d'après lesquels il n'y avait à Cana que des hommes pris de vin, des gens dont les sens étaient émoussés, incapables de comprendre et d'apprécier ce qui se passait, et de discerner si le breuvage qu'on leur présentait était du vin ou de l'eau : qu'ils fussent pris de vin, l'intendant lui-même le déclare. Il y aurait de quoi sourire d'une pareille explication; il est vrai que l'Evangéliste a réfuté par avance ce langage outrecuidant. Selon lui, ce ne furent pas les convives qui apprécièrent le vin, mais l'intendant qui était encore à jeun, et qui n'avait rien pris. Vous savez tous, en effet, que les personnes chargées de régler l'ordonnance des festins de ce genre, sont recommandables par leur sobriété, n'ayant qu'une seule chose à cœur, de faire régner partout l'ordre et l'harmonie. Voilà pourquoi le Sauveur fit appel à leurs sens délicats pour rendre témoignage du miracle accompli. Loin de dire : Portez-le aux convives, il dit : « Portez-le à l'intendant. Et, quand l'intendant eut goûté cette eau changée en vin, — car il ne savait pas ce qui s'était passé; mais les serviteurs le savaient; — l'intendant appelle l'époux. » Pourquoi ne pas interpeller les serviteurs? Le prodige eût alors été dévoilé. — Jésus lui-même ne voulut pas révéler ce qui avait eu lieu, désirant que l'éclat de ses merveilles ne se montrât qu'insensiblement et peu à peu. Qu'on eût tout découvert en ce moment, on n'aurait pas cru au récit des serviteurs; on les eût taxés de folie, de proclamer un homme regardé par le plus grand nombre comme un homme ordinaire, l'auteur de prodiges semblables. Encore qu'ils ne pussent en douter, vu leur propre expérience, — car ils ne pouvaient pas ne pas croire à ce que leurs mains avaient touché, — ils n'étaient pas pour cela capables d'imposer leur sentiment aux autres. Telle est la raison pour laquelle ce miracle ne fut pas découvert à tous les convives, mais à celui qui pouvait le mieux l'apprécier, en attendant le moment où la connaissance du même fait pût se répandre. Quand d'autres miracles auraient été démontrés, alors la crédibilité de ce dernier devait s'établir. Ainsi voyons-nous, à l'occasion de la guérison du fils d'un personnage important, que le miracle de Cana avait gagné en notoriété; et, si ce personnage appela Jésus, ce fut parce qu'il avait eu connaissance de ce

fait, comme je l'ai dit ailleurs; ce que Jean exprimait en disant : « Jésus vint à Cana, en Galilée, là où il changea l'eau en vin; » et non-seulement en un vin ordinaire, mais en un vin délicieux.

Résultats des miracles du Sauveur.

3. Tels sont les miracles du Christ: ils opèrent des résultats auprès desquels pâlissent et s'effacent les résultats des choses purement naturelles. Ainsi, quand le Sauveur, entre autres œuvres, redressa les membres d'un paralytique, ces membres eurent plus de vigueur que les membres exempts de toute infirmité. Que l'eau eût été changée en vin et en un vin délicieux, l'intendant aussi bien que l'époux et les serviteurs devaient en rendre bon témoignage : que le Christ fût l'auteur de ce miracle, ceux qui avaient puisé l'eau devaient l'attester. Alors même donc que ce prodige n'eût pas été d'abord mis au jour, il ne pouvait néanmoins rester constamment ignoré; or, en vue de l'avenir, de nombreux et irréfutables témoignages étaient acquis. Les serviteurs pouvaient certifier le changement de l'eau en vin; l'époux et l'intendant pouvaient certifier que le vin était excellent. Vraisemblablement l'époux ne garda pas le silence devant ce fait; mais l'Evangéliste, uniquement préoccupé des circonstances les plus importantes, après avoir indiqué le miracle, laisse tout le reste de côté. S'il était nécessaire, en effet, que ce changement de l'eau en vin et en un vin excellent fût connu, l'Evangéliste n'a pas de même estimé nécessaire de rapporter le langage tenu par l'époux à l'intendant. Bien des miracles que l'obscurité avait d'abord environnés arrivèrent avec le temps à la lumière, et furent racontés par les personnes qui en avaient été les témoins oculaires avec la plus parfaite précision.

Jésus changea donc alors l'eau en vin; alors et aujourd'hui on le voit transformer sans cesse les volontés faibles et relâchées. Car il y a des hommes dont l'eau est la parfaite image, tant ils sont froids et faibles, tant ils ont peu de consistance. Amenons au Seigneur les hommes de cette sorte, afin qu'il donne à leur volonté les qualités du vin, afin qu'ils ne se laissent plus aller à la plus légère impulsion, et qu'ils aient un peu de fermeté, réjouissant ainsi leur propre cœur et celui des autres. Ces hommes si froids, quels sont-ils, sinon les hommes attachés aux biens passagers de la vie présente, les hommes qui n'oseraient se rire des plaisirs de la terre, les hommes épris de la gloire et de la puissance? Tous ces hommes, un flot perpétuel les agite; incapables de trouver un repos, ils cèdent au courant rapide qui se précipite et les emporte. Tel qui est riche aujourd'hui sera pauvre demain; tel qui aujourd'hui s'avance couvert d'un baudrier, précédé d'un héraut, monté sur un char escorté de licteurs, sera demain plongé dans un cachot, et laissera cette pompe avec regret à quelqu'un de ses rivaux. Celui qui se plaît aux festins recherchés, ne peut garder en lui durant un seul jour, les mets dont il s'est gorgé; ces mets dissipés, il lui faut prendre une nourriture nouvelle : il est pareil à un torrent qui ne s'arrête jamais. De même que les flots succèdent aux flots, les aliments pour nous succèdent aux aliments. Ainsi en est-il de toutes les choses de ce monde, la stabilité leur est inconnue, elles s'écoulent sans pouvoir jamais s'arrêter. Quant au plaisir que la table nous procure, non-seulement il passe et s'évanouit en un instant, mais il traîne après lui une foule d'ennuis. Tout en s'évanouissant, il emporte avec lui nos forces corporelles, et ravit à l'âme son énergie. Le cours violent d'un fleuve exerce moins de ravages le long de ses rives que les plaisirs de la table n'en exercent sur la santé, dont ils minent pour ainsi parler tous les fondements.

Allez trouver un médecin, interrogez-le à ce sujet; il vous répondra que toutes les maladies n'ont pas d'autre origine. Par contre, une nourriture grossière et frugale est le principe d'une bonne santé, ainsi l'ont jugé les hommes de l'art. Ce n'est pas la satiété qui, d'après eux, constitue la santé : la santé, disent-ils, c'est la sobriété; une table frugale, voilà quelle est la mère de la santé. Si la frugalité est la mère de la santé, il en résulte manifestement que la gloutonnerie est la mère de la maladie et de l'infirmité. De là naissent des maux au-dessus des ressources de l'art médical, les douleurs de pieds,

de tête, d'yeux, de mains, les tremblements, la paralysie, la jaunisse, les longues et dévorantes fièvres, et une infinité d'autres maux qu'il est inutile d'énumérer: toutes ces maladies ont pour cause, non les privations et une nourriture mesurée, mais la gloutonnerie et l'intempérance. Voulez-vous en outre considérer les infirmités spirituelles qui en sont également la conséquence, ce sont l'avarice, la mollesse, la mélancolie, la torpeur, la débauche et la plus épaisse ignorance. Je comparerais avec raison aux plus stupides animaux les personnes qui cherchent leur plaisir à des tables de cette sorte, et qui livrent leurs âmes en proie à toutes ces bêtes cruelles. Parlerai-je des ennuis et des mécomptes réservés aux esclaves de ces plaisirs? mais il serait de toute impossibilité de les énumérer : qu'il me suffise de signaler le mécompte de tous le plus fâcheux, pour donner une idée des autres. Cette table somptueuse dont je m'occupe en ce moment ne procure jamais à nos sens de plaisir, une volupté véritable. Si la frugalité est la mère de la santé, elle n'est pas moins la mère du plaisir, et la satiété n'engendre pas moins le dégoût qu'elle n'engendre les maladies : où il y a satiété, il ne saurait y avoir désir : où il n'y a pas de désir, comment pourrait-il y avoir volupté? Aussi trouverons-nous les pauvres en possession d'une félicité plus complète que celle des riches, indépendamment de la sagesse et de la santé qui est leur partage à peu près exclusif.

Que ces considérations diverses nous déterminent à fuir l'intempérance et les plaisirs de la table, comme tous ceux que procurent les choses de ce monde. En échange nous recevrons la joie inséparable des biens spirituels et nous trouverons en Dieu nos délices, suivant le mot du prophète qui disait : « Cherchez vos délices dans le Seigneur, et il vous accordera ce que votre cœur lui demandera. » *Psalm.* XXXVI, 4. Ainsi nous arriverons à la jouissance des biens d'ici-bas et des biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

« Ce fut là le commencement des miracles de Jésus; il fit celui-ci à Cana en Galilée. »

1. Les assauts que nous livre le diable sont nombreux et violents; il ne néglige rien pour compromettre notre salut. A nous donc de nous tenir éveillés et sobres, et de ne lui jamais donner prise. Qu'on lui fournisse la plus simple occasion, il ne tarde pas à se frayer un large chemin par où il parvient à mettre bientôt en ligne toutes ses forces. Par conséquent tenons-nous à notre salut, ne lui permettons pas de nous approcher, même à l'occasion des circonstances les plus indifférentes, afin de nous préserver ainsi de plus terribles attaques. Ne serait-ce pas le comble de la folie de ne pas mettre autant d'énergie à défendre notre âme qu'il en met à s'efforcer de la perdre? En ceci, je ne parle pas sans motif! j'ai peur qu'au milieu de la bergerie quelque loup se soit caché, qui ravisse quelque brebis entraînée par sa propre négligence ou par ruse loin du troupeau et de la voix du pasteur. Si les blessures de ce genre étaient de celles qui tombent sur les sens, si le corps avait reçu ces coups, il ne serait pas bien malaisé de discerner les piéges de cette nature. Mais l'âme étant invisible, comme c'est elle que ces coups affectent, il nous faut une vigilance infatigable, il faut que chacun de nous ne cesse de s'éprouver. « Nul ne connaît ce qui se passe dans l'homme comme l'esprit de l'homme qui est en lui. » 1 *Cor.*, II, 11. Sans doute la parole doctrinale s'adresse à tous, elle est un remède qui convient à tous les infirmes ; seulement c'est à chacun des auditeurs de prendre ce qui dans cette parole va le mieux à sa propre blessure.

Pour moi, je ne connais ni les malades, ni ceux qui se portent bien. C'est pour cela que j'aborde dans mes discours toute espèce de sujets, tous ceux principalement qui traitent de nos diverses passions; tantôt je parle de la cupidité, tantôt de l'intempérance, tantôt du li-

bertinage : en d'autres circonstances je fais l'éloge de l'aumône ou de toute autre vertu, et je vous engage à les mettre en pratique. Je crains toujours, quand je parle d'une maladie particulière, d'en oublier une autre qui peut-être vous tourmente davantage. Si je n'avais devant moi qu'un seul auditeur, il me serait inutile de toucher à des sujets divers. Comme, selon toute vraisemblance, des maladies de tout genre se présentent quand il s'agit d'une foule nombreuse, ce n'est pas sans motif que nous mettons de la variété dans notre enseignement; de cette manière, une parole qui s'adresse à tous ne peut produire un bon effet. Remarquez la variété des livres saints; ils nous entretiennent d'une infinité de sujets différents, parce qu'ils ont pour but l'utilité de tous les hommes. Quand même toutes les maladies de l'âme ne se trouveraient pas en chaque individu, elles se trouvent à coup sûr chez des hommes qui sont réunis en nombre considérable. Purifions-nous donc de ces maux, afin d'écouter les divins enseignements avec l'attention la plus soutenue : en ce moment prêtons l'oreille au texte sacré dont lecture nous a été faite aujourd'hui.

Ce texte, quel est-il? « Ce fut là le commencement des miracles que Jésus fit à Cana en Galilée. » J'ai dit précédemment que plusieurs interprètes ne regardaient pas ce miracle comme le premier que Jésus a fait. Que voulez-vous en conclure, disent-ils, puisque l'on y parle expressément et uniquement de Cana de Galilée? « C'est là le commencement de ceux qu'il fit à Cana, » écrit l'Evangéliste. Je ne m'attacherai pas à traiter cette question minutieusement : je dis seulement que Jésus ne se mit à faire des miracles qu'après son baptême : qu'avant son baptême il n'en ait fait aucun, nous l'avons déjà démontré. Que ce miracle soit le premier des miracles opérés par le Sauveur après son baptême, ou qu'il ne le soit pas, c'est une question dont l'examen est à mon avis sans intérêt. « Et, il manifesta sa gloire. » Comment et de quelle manière? Bien peu de personnes avaient remarqué sérieusement le prodige : elles se réduisaient à l'époux, à l'intendant et aux serviteurs. Comment donc le Sauveur manifesta-t-il sa gloire? Il le fit autant qu'il était en lui. Quand même la renommée de ce miracle ne fût pas alors universelle, du moins devait-elle plus tard le devenir; jusqu'au temps où nous sommes on l'a célébré sans qu'il ait jamais été oublié. A la vérité, tous les assistants ne connurent pas en ce jour l'œuvre merveilleuse qui venait d'être accomplie. Ce qui suit le prouve clairement; car après avoir dit : « Et il manifesta sa gloire, » l'Evangéliste ajoute : « Et ses disciples, » ceux qui auparavant étaient pénétrés d'admiration, « crurent en lui. » Voyez-vous combien il était urgent d'opérer en ce moment des miracles? Jésus se trouvait en présence d'hommes droits et attentifs à ce qui se passait sous leurs yeux : d'où il suit que les derniers devaient, tout en surveillant d'un œil scrutateur les événements, embrasser plus promptement la foi.

Lui eût-il été possible de se faire connaître sans miracles? Ordinairement il suffirait de la doctrine de Jésus jointe à ses prodiges et à ses prophéties pour triompher des âmes de ses auditeurs, et pour les entraîner, une fois familiarisés avec ces spectacles, à le suivre toujours d'un œil plein d'intérêt. De là ce que racontent en bien des circonstances les écrivains sacrés, à savoir que le divin Maître n'accomplissait pas ses miracles à cause de la malice des spectateurs. « Après ces choses, il descendit à Capharnaüm lui et sa mère et ses frères et ses disciples, et ils y demeurèrent un petit nombre de jours. » Pourquoi vient-il avec sa mère à Capharnaüm? Là non plus il ne fit pas de miracle; les habitants de cette ville étaient peu favorablement disposés à son égard et profondément pervertis. Le Christ le déclarait lui-même en ces termes : « Et toi Capharnaüm, qui es élevée jusques aux cieux, tu seras précipitée jusques au fond des enfers. » *Luc.*, x, 15. Pourquoi donc s'y transporte-t-il? A mon sens, il y va parce que, devant peu après se rendre à Jérusalem, il ne tenait pas à y mener sa mère et ses frères. Il y va donc et y demeure quelque temps par égard pour sa mère; puis l'y laissant il recommence ses œuvres miraculeuses. Aussi est-il dit que, peu de jours s'étant écoulés, il vint à Jérusalem. D'où il résulterait qu'il aurait

été baptisé peu de jours avant la Pâque. Et à Jérusalem que fait-il? Une chose qui respire une pleine autorité. Il chasse du temple les marchands, les changeurs, les gens qui vendaient des bœufs, des brebis, des colombes, et qui s'en autorisaient de cela pour y demeurer.

2. Un autre Evangéliste raconte que Jésus dit en les chassant : « Ne faites pas de la maison de mon Père une caverne de larrons. » Ici c'est d'une maison de trafiquants qu'il parle. Ce n'est pas qu'il y ait contradiction entre les Evangélistes : ils racontent seulement un fait qui s'est produit deux fois, en des temps différents, une première fois à l'époque dont il s'agit, dès l'origine de la vie apostolique du Sauveur, une seconde fois vers l'époque de sa passion. Aussi dans ce dernier cas usa-t-il des expressions les plus énergiques et parla-t-il d'une caverne de brigands. Il emploie ici des termes plus mesurés : d'où la conclusion très-plausible qu'il agit de la sorte en deux circonstances différentes. Vous me demanderez pourquoi le Christ se conduit ainsi, pourquoi il s'exprime à l'endroit des Juifs avec tant de véhémence, lui qui ne l'a jamais fait, du moins à ce qu'il paraît, en d'autres circonstances, quoique outragé, injurié traité par les forcenés de samaritain et de démoniaque. Il ne se borna même pas à des paroles; saisissant un fouet, il les expulsa du temple. Quand Jésus fait du bien à leurs frères, les Juifs s'emportent et s'indignent : quand Jésus les gourmande eux-mêmes, au lieu de se déchaîner contre lui, comme on l'eût pensé, ils ne prononcent aucune parole injurieuse et blessante à son adresse; ils se contentent de lui poser cette question : « Quel signe nous montrerez-vous pour autoriser votre conduite? » Telle était leur excessive jalousie qu'ils ne pouvaient souffrir le bien fait à autrui. Quant au Sauveur, tantôt il qualifie de caverne de brigands le temple où ils étaient établis, montrant clairement par là que leurs marchandises, leurs profits n'avaient d'autre origine que la violence, le vol et l'avarice, et qu'ils s'enrichissaient des malheurs des autres; tantôt il le qualifie de maison de trafiquants, stigmatisant ainsi la turpitude de leur négoce.

Pour quel motif en agit-il de cette manière? Comme il devait un jour guérir pendant le sabbat, et accomplir un certain nombre d'œuvres que les Juifs estimeraient de véritables transgressions de la loi, le Sauveur, qui ne veut pas être qualifié d'ennemi de Dieu, ni passer pour agir ouvertement contre la volonté de son Père, commence par modifier d'avance leurs opinions sur ce point. Certainement, après avoir témoigné pour l'honneur du temple tant de zèle et d'indignation, Jésus ne pouvait pas se déclarer ennemi de Dieu, que l'on honorait dans le temple. Du reste, il suffisait des années précédentes par lui passées dans l'observation de la loi pour démontrer le respect dont il était plein pour le législateur et combien il était loin de lui faire opposition. Mais ces années devant avec le temps tomber dans l'oubli, d'autant plus qu'elles étaient loin d'être connues d'un grand nombre de personnes, ayant été nourri dans une humble et pauvre demeure, le divin Maître profite du concours considérable dont la fête prochaine est l'occasion pour déclarer ses sentiments, nonobstant le péril auquel il s'expose. Outre qu'il chasse les vendeurs, il renverse leurs tables, éparpille leur argent; conduite bien propre à prouver que celui-là ne dédaignait certes pas le Seigneur du temple, qui, pour sauvegarder le respect dû à ce temple, ne craignait pas d'agir avec tant de vigueur. A ne vouloir que feindre de pareils sentiments, il se fût borné à des paroles : braver ouvertement la colère des marchands, c'était un acte de la plus grande hardiesse; car ce n'était pas une chose indifférente que de s'exposer à la fureur de ces hommes, de se mettre en butte par de vives remontrances au ressentiment de cette foule souverainement déraisonnable : une telle conduite ne supposait pas de feinte, elle trahissait une âme décidée à tout braver pour la dignité du temple. Ainsi le Sauveur manifeste-t-il le parfait accord qui règne entre son Père et lui, par ses paroles comme par ses actes; il ne dit pas : Cette maison sainte, mais : « La maison de mon Père. » Il appelle Dieu son Père, et les Juifs ne s'emportent pas : ils supposaient qu'il parlait sans attacher d'importance à ces termes. Comme

Le Christ manifeste le parfait accord qui règne entre lui et son Père.



ensuite il parle avec plus de clarté afin d'établir la doctrine de son égalité avec son Père, alors il s'irritent. Et que lui demandent-ils dans ce cas? « Quel signe nous montrez-vous pour prouver votre droit d'agir ainsi? » Quelle démence! Il leur fallait un signe pour qu'ils cessassent de mal faire, et pour délivrer le temple d'une pareille ignominie! Est-ce que ce zèle si ardent pour la maison de Dieu n'était pas le signe le plus convaincant? Au surplus les personnes animées de sentiments de droiture ne s'y trompèrent pas et se manifestèrent à cette occasion. « Alors ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : Le zèle de votre maison me dévore. » Quant aux Juifs dont il est question, ils ne se souvinrent aucunement de cette prophétie. « Quel signe nous montrez-vous? » demandent-ils seulement; tout en gémissant sur le gain honteux dont ils sont frustrés : dans l'espoir d'embarrasser le Sauveur et de le convaincre de s'être conduit inconsidérément, ils lui demandent un miracle. C'est pour cela qu'il ne leur en donne pas. Précisément, comme ils étaient venus de même lui demander un prodige, il leur avait répondu : « Cette génération perverse et adultère réclame un signe; et il ne lui sera donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. » *Matth.*, XVI, 4. Alors il leur parlait clairement; dans le cas présent il agit d'une manière plus voilée; cela, à cause de leur extrême impudence. Assurément lui qui allait au-devant de ceux qui ne lui demandaient rien, et qui opérait des prodiges, n'eût pas repoussé leur demande s'il n'eût aperçu au fond de leur âme une intention perverse et dépravée.

Considérez, en effet, quelle perversité dénote une question de cette nature. Ils auraient dû louer son zèle et son ardeur, ils auraient dû considérer avec admiration le courage qu'il déployait pour la maison du Seigneur; et, au lieu d'agir de la sorte, ils lui en font un crime, ils prétendent avoir le droit d'exercer leur trafic et de ne pas y renoncer, tant qu'il ne leur montrera pas de signe. Que leur répond le Christ? « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le relèverai. » Bien souvent il prononce de ces paroles pleines d'obscurité pour ceux qui les entendent, et plus tard parfaitement éclaircies par les événements. Pourquoi? Afin que la chose prédite étant accomplie, il n'y ait pas de doute qu'elle n'ait été connue du Sauveur par avance : ainsi en fut-il de la prophétie actuelle. « Lorsqu'il fut ressuscité d'entre les morts, poursuit l'Evangéliste, ses disciples se souvinrent de ce qu'avait dit Jésus, et ils crurent en sa parole et aux Ecritures. » Tandis qu'il parlait de cette manière, les uns ne comprenaient pas le sens de ses paroles, les autres protestaient en disant : « Eh quoi! il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce temple, et vous le rebâtiriez en trois jours! » Ces quarante-six années regardent la dernière édification du temple; il avait suffi de vingt années pour terminer la première.

3. Pour quelle raison le divin Maître ne dissipe-t-il pas cette difficulté en disant : Je ne parle pas de ce temple matériel, je parle de ma chair? Pourquoi l'Evangéliste, qui écrivit longtemps après, ne donne-t-il pas l'explication de cette énigme, passée par Jésus sous silence? C'est que les Juifs n'eussent pas cru en sa parole. Ses disciples eux-mêmes étant encore incapables de le comprendre, à plus forte raison en eût-il été ainsi du vulgaire. « Lorsque Jésus fut ressuscité d'entre les morts, alors ils s'en souvinrent et ils crurent en la parole de Jésus et aux Ecritures. » Deux vérités en ce moment étaient proposées à leur foi, la résurrection du Sauveur, et une autre vérité beaucoup plus élevée, l'habitation de Dieu en lui. Toutes les deux étaient indiquées dans ces paroles : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai. » Or, d'après Paul, c'est là un signe éclatant de sa divinité : « Il a été prédestiné Fils de Dieu en puissance, selon l'esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts; je veux parler de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » *Rom.*, I, 4. Pourquoi donner ici et ailleurs et en toute occasion, ce signe comme le signe par excellence? Tantôt il dit : « Lorsque j'aurai été élevé;... lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez qui je suis, » tantôt il ajoute : « Il ne vous sera donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas; » dans le cas présent il dit : « Dans trois jours, je le rebâ-

tirai. » *Joan.*, XII, 32; VIII, 28; *Matth.*, XII, 39. S'il parle de cette manière, c'est que la plus irréfragable preuve de sa divinité consistait dans ce triomphe qu'il devait remporter sur la mort, dans cette lutte si terrible qu'il devait mener à bonne fin, et dans l'extermination de cette tyrannie si ancienne. De là cette expression : « Alors vous saurez. » Alors, quand donc? Lorsque je serai ressuscité, lorsque j'attirerai l'univers à moi, alors vous saurez que j'ai agi en Dieu, en Fils de Dieu, pour venger l'injure faite à mon Père. S'il ne dit pas de quels signes il était besoin pour exterminer le mal, et s'il promet de leur en donner un, c'est qu'il les a plus profondément irrités, tandis que de cette manière il les pénètre d'effroi. Cependant ils ne lui répondirent rien, estimant ce qu'ils venaient d'entendre une chose incroyable; ils ne poussèrent pas plus loin leur question, et ils passèrent outre comme s'il se fût agi d'une impossibilité radicale. S'ils eussent eu tant soit peu d'intelligence, quelque incroyable que la chose leur eût paru, comme le Sauveur avait opéré une infinité de prodiges, ils l'eussent questionné, ils l'eussent prié de mettre un terme à leur embarras; mais, comme des insensés qu'ils étaient, ils ne prêtèrent aucune attention à une partie de ses paroles, et ils écoutèrent l'autre avec des sentiments pervers. Voilà pourquoi le Christ s'exprimait devant eux d'une façon obscure.

Ce que l'on demande en ce moment, c'est pour quelle raison les disciples n'ont pas connu la future résurrection de leur Maître. — Parce qu'ils n'avaient pas encore reçu la grâce de l'Esprit saint. Aussi, quoiqu'ils fussent constamment nourris de cette vérité, il s'agissait d'une chose bien extraordinaire et bien étrange, à savoir, qu'un homme pût se ressusciter lui-même, et se ressusciter de cette manière. A ce sujet, et à cause de son ignorance touchant la résurrection, Pierre fut blâmé d'avoir dit : « Soyez-nous propice. » *Matth.*, XVI, 22. Le Sauveur ne voulait pas la leur révéler avant l'événement, de peur que cette vérité ne fût une occasion de scandale pour leur foi si faible encore; d'autant plus qu'ils ne se rendaient pas un compte fort exact de la nature de Jésus et qu'il était question d'un prodige tout à fait exceptionnel. Assurément aucun d'entre eux n'eût refusé de croire à des vérités appuyées sur des œuvres; mais vraisemblablement de simples affirmations eussent trouvé parmi eux quelques incrédules. C'est pour cela que le divin Maître laissa dès le principe un voile s'étendre sur ces points. L'expérience venait-elle traduire en faits ses paroles, alors il leur en donnait l'intelligence, et il leur dispensait si abondamment la grâce de l'Esprit qu'ils saisissaient tout sur-le-champ. « Il vous fera tout comprendre, » leur disait-il. Comment des hommes qui oublièrent dans une soirée la haute idée qu'ils avaient conçue de lui, qui prirent la fuite, qui soutenaient ne pas le connaître, comment auraient-ils gardé le souvenir des faits et des paroles dans un temps éloigné, à moins d'être soutenus par l'assistance puissante du divin Esprit? — Mais, si l'Esprit devait les en instruire, à quoi bon, objecterez-vous, leurs rapports avec le Christ, rapports tels qu'ils ne comprenaient rien à ses leçons? — Le Saint-Esprit ne leur enseigna pas toutes ces choses; il leur remit en mémoire le langage que le Christ leur avait tenu; et certes, ce n'était pas peu glorieux pour le Sauveur que cette mission de l'Esprit à l'effet de restaurer en ses disciples le souvenir de ses enseignements.

Vertus des Apôtres.

Dès le principe, ce fut par un bienfait divin que la grâce de l'Esprit leur fut dispensée abondante et sans mesure; dans la suite ce fut à cause de leur vertu que les disciples la conservèrent. En effet, ils furent admirables par l'éclat, la sagesse, les rudes épreuves de leur vie; dédaigneux des biens présents, n'ayant aucune estime pour les choses humaines, ils devinrent supérieurs à tout, et, pareils aux aigles qui gagnent d'un vol léger les hauteurs de l'air, ils s'élancèrent par leurs œuvres d'un vol hardi vers les cieux, et méritèrent ainsi les trésors les plus précieux du Saint-Esprit. Marchons, nous aussi, sur leurs traces; prenons garde de ne pas éteindre nos lampes, et au moyen de l'aumône conservons-les toujours allumées : c'est ainsi que se conserve la lumière de nos flambeaux. Remplissons d'huile nos vases, tant que nous



Recommandation de l'aumône.

vivons. Une fois sortis de ce monde, il ne nous sera plus possible d'en acheter ni d'en recevoir que des mains des pauvres. A nous donc de faire nos provisions aussi abondantes que possible dès le présent, si nous voulons être introduits avec l'Epoux : à d'autres conditions, il nous faudra demeurer hors de la chambre nuptiale. Impossible, je le répète, impossible, quelque nombreuses que soient nos œuvres, de pénétrer sans la charité dans les sacrés parvis. Pratiquons-la donc généreusement, afin de jouir de ces biens ineffables. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire, honneur en tout lieu, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

« Tandis qu'il était à Jérusalem pour la Pâque et pour les fêtes célébrées à cette occasion, plusieurs crurent en lui. »

1. Parmi les hommes d'alors, les uns persévéraient dans l'incrédulité, les autres entravaient la vérité; mais parmi ces derniers il en était plusieurs qui, après l'avoir gardée quelque temps, ne tardaient pas à déchoir ensuite. Ces hommes, le Christ les avait en vue quand il parlait de la semence qui ne pousse pas de profondes racines et qui, ne s'attachant qu'à la surface du sol, périt bientôt sans retour. Ce sont également ces hommes que l'Evangéliste nous désigne dans ce passage : « Comme il était à Jérusalem pour la fête de Pâques, beaucoup crurent en lui, voyant les signes qu'il opérait. Mais Jésus ne se fiait point à eux. » Ils étaient beaucoup plus solides, les fidèles qui étaient venus à lui autant à cause de sa doctrine que de ses miracles. Les esprits grossiers étaient plus sensibles aux miracles; les esprits clairvoyants l'étaient plus à la doctrine et aux prophéties du Sauveur. Alors, ceux qui cédèrent à l'attrait de la doctrine furent plus fermes dans la foi que les Juifs attirés par les prodiges; aussi le Christ les proclamait-il bienheureux en ces termes : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » *Joan.*, xx, 29. Que les premiers ne fussent pas de sincères disciples, ce qui suit le prouve : « Jésus ne se fiait point à eux. » Pourquoi? « Parce qu'il connaissait tout à merveille; et il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme : il savait très-bien ce qui était dans l'homme. » Il s'attachait peu aux paroles, lui qui sondait les cœurs et les âmes. Sachant combien serait passagère leur ferveur, il n'avait garde de compter sur eux comme sur de sérieux disciples, et de leur exposer tous ses enseignements, comme à des hommes fermes dans la foi.

Connaître ce qui se passe dans le cœur des hommes appartient uniquement à celui qui « a façonné le cœur de chacun d'eux, » *Psalm.* xxxii, 15, c'est-à-dire, à Dieu seul. « Vous seul, est-il écrit, connaissez les cœurs. » III *Reg.*, viii, 39. Pour connaître les âmes qu'il avait façonnées, tout témoin lui était inutile; et c'est pour cela qu'il ne se fiait pas à leurs dispositions actuelles. Les hommes ne connaissant ni le présent ni l'avenir, s'ouvrent souvent sans restriction à de faux frères qui viennent à eux, sauf à faire défection l'instant d'après; il n'en était pas de même du Christ, parce qu'il voyait clairement au fond de leurs pensées les plus intimes. Maintenant aussi, l'on voit bien des fidèles inconstants et sans fixité qui n'ont de fidèle que le nom. A eux également le Christ ne se fie pas, et il leur dérobe la plupart de ses inspirations. Nous ne donnons pas notre confiance à des amis quels qu'ils soient; nous la donnons seulement à ceux que nous supposons sincères : il en est de même de Dieu. Ecoutez plutôt le langage que le Christ tient à ses disciples : « Je ne vous appellerai plus désormais mes serviteurs, car vous êtes mes amis. » Comment? « C'est que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. » *Joan.*, xv, 14. Pour la même raison, il refusait aux Juifs, qui le lui demandaient pour le tenter, d'opérer des prodiges en leur présence. Mais n'est-ce pas tenter le Sauveur aujourd'hui comme autrefois, que de lui demander des miracles? Il est des hommes aujourd'hui comme autrefois qui réclament et s'écrient : « Pourquoi ne voit-on pas de nos jours des miracles? » Si

vous avez la foi que vous devez avoir, si vous aimez le Christ comme il convient de l'aimer, vous n'avez pas besoin de signes, lesquels sont destinés aux infidèles. Vous demanderez pourquoi ils n'ont pas été concédés aux Juifs. Je vous répondrai qu'ils ne leur ont pas fait défaut. Si, parfois, leur demande en ce point n'a pas été exaucée, c'est qu'ils les réclamaient non pour renoncer à leur infidélité, mais pour s'obstiner davantage.

« Or, il y avait parmi les Pharisiens un homme nommé Nicodème, prince des Juifs. Il vint dans la nuit vers Jésus. » Dans le cours de l'Evangile, nous voyons ce Nicodème défendre le Christ : « Notre loi, s'écrie-t-il, ne condamne personne avant de l'avoir entendu. » *Joan.*, VII, 51. C'est contre lui que les Juifs s'emportaient et disaient : « Demandez et voyez si jamais il a paru de prophète en Galilée. » *Ibid.*, 52. Après la croix, il s'occupa beaucoup de l'ensevelissement de Jésus. « Nicodème, lisons-nous, celui-là même qui était venu vers le Seigneur la nuit, vint portant un mélange de myrrhe et d'aloës, du poids d'environ cent livres. » *Joan.*, XIX, 39. Déjà ce personnage était bien disposé en faveur de Jésus, quoique ses sentiments fussent encore imparfaits et grossiers, entachés de faiblesse judaïque. Il vint la nuit, craignant de le faire de jour. Mais notre miséricordieux Seigneur, loin de le repousser, de le blâmer, de lui refuser sa doctrine, lui parle avec une extrême mansuétude et lui découvre, quoique d'une façon voilée, ses plus sublimes mystères. Au fond, il était bien plus excusable que ceux auxquels la malice inspirait une semblable conduite. Ces derniers étaient inexcusables de tout point. Nicodème n'était pas sans doute à l'abri de tout reproche ; mais il l'était beaucoup plus. Pourquoi l'Evangéliste ne dit-il rien de ce genre à son sujet? Ailleurs, il nous apprend que bien des chefs parmi les Juifs croyaient au Sauveur, et qu'ils n'osaient pas le confesser, à cause des Juifs, de peur qu'on les expulsât de la synagogue. Dans le cas présent, il a tout dit quand il a parlé de la visite faite par Nicodème la nuit. Et que va-t-il demander à Jésus? « Maître, nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu ; nul ne pourrait faire les prodiges que vous faites, si Dieu n'était pas avec lui. »

2. Nicodème marche encore terre à terre ; il a conçu du Christ une idée tout humaine ; il ne voit en lui qu'un prophète, et il ne conclut rien d'extraordinaire des signes opérés. « Nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu. » Alors, pourquoi venez-vous de nuit, et à la dérobée, voir celui qui tient un langage divin, puisque Dieu même l'a envoyé? Toutefois Jésus ne lui parle pas de la sorte. « Il ne brisera pas le roseau brisé, avait dit le prophète ; il n'éteindra pas le tison qui fume encore..... Il ne criera pas, il ne disputera pas, » disait encore Isaïe. *Isa.*, XLII, 3. De son côté, le Christ disait : « Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver. » *Matth.*, XII, 19. — « Nul ne pourrait faire les prodiges que vous faites, si Dieu n'était avec lui. » *Joan.*, XII, 47. Nicodème se conforme, en parlant de la sorte, au sentiment des hérétiques qui prétendent que le Sauveur reçoit l'impulsion d'autrui, qu'il a besoin pour opérer des miracles d'une assistance extérieure. Et le Christ, que lui répond-il? Notez sa mansuétude inépuisable. Il ne dit pas, en effet : Non, je n'ai pas besoin d'un secours extérieur, je fais tout par ma propre puissance ; car je suis vraiment le Fils de Dieu, et je possède la même puissance que mon Père. — Il ne veut pas répondre ainsi pour le moment, afin de se mettre à la portée de son interlocuteur. Je l'ai toujours dit, je le répète encore maintenant, ce que le divin Maître avait à cœur, c'était moins de faire connaître sa grandeur personnelle, que de persuader au peuple qu'il ne faisait rien contre la volonté du Père. D'où l'humilité que l'on peut remarquer dans ses paroles, et que l'on ne trouve pas toujours dans ses actes.

S'agit-il d'opérer des miracles, il les opère en toute puissance. « Je le veux, dit-il, soyez guéri... Talitha, levez-vous... Etendez votre main... Vos péchés vous sont remis... Tais-toi, fais silence... Prenez votre grabat, et allez dans votre maison... Je te l'ordonne, démon pervers, sors de cet homme... Qu'il vous soit fait comme vous voulez... Si l'on fait quelque observation, répondez que le Seigneur en a besoin... Aujourd'hui,

vous serez avec moi en paradis... Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne tuerez pas; et moi je vous dis : Quiconque se met en colère sans raison contre son frère, sera passible du jugement... Venez après moi, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » *Marc.*, I, 41; V, 41; *Matth.*, XII, 13; IX, 5; *Marc.*, IV, 39; II, 11; V, 8; *Matth.*, V, 28; *Marc.*, XI, 3; *Luc.*, XXIII, 43; *Matth.*, V, 21; IV, 19. Dans toutes ces circonstances se montre une pleine autorité. D'autre part, impossible de trouver rien à reprendre dans les actes de Jésus. Comment? Que sa parole n'eût pas obtenu son effet et atteint son but, on aurait pu à la rigueur la taxer d'orgueil; mais, comme elle s'accomplissait toujours à la lettre, la vérité contraignait les ennemis du Sauveur au silence. Quant au langage du divin Maître, ils eussent été assez effrontés pour le qualifier d'arrogant. C'est pour cela que Jésus, en parlant avec Nicodème, ne lui dit ouvertement rien de trop élevé; procédant par figures, il part d'idées communes et prouve qu'il se suffit pour accomplir des prodiges; car il a été engendré par le Père dans un état de perfection qui exclut toute faiblesse et qui lui permet de n'avoir besoin d'aucun secours. Mais voyons comment il prépare cette conclusion.

Le Sauveur parle en figures à Nicodème.

« Maître, lui dit Nicodème, nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu, et que nul ne pourrait faire les prodiges que vous faites, si Dieu n'était avec lui. » Il crut sans doute s'être magnifiquement énoncé touchant le Christ. Que répond Jésus? Il lui montre qu'il n'est même pas arrivé au seuil de la vérité, que lui et tous ceux qui s'exprimeraient de même seraient bien loin de l'intérieur du temple, et que se former du Fils unique une pareille idée, serait demeurer dans une erreur profonde; en conséquence, il lui dit : « En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un ne vient à naître de nouveau, il ne saurait voir le royaume de Dieu. » Donc, si vous ne naissez de nouveau, si vous n'arrivez pas à la connaissance précise de la vérité, vous errerez bien loin du céleste royaume. Toutefois, il ne parle pas aussi formellement pour ne pas blesser Nicodème; au lieu de l'interpeller directement, il s'exprime dans un sens indéterminé : « Si quelqu'un ne vient à naître de nouveau; » comme s'il disait : Quiconque aura de moi de pareils sentiments, que ce soit vous, que ce soit un autre, il est étranger au royaume des cieux. Il faut que telle ait été sa pensée pour que la réponse n'ait pas été hors de propos. Si les Juifs eussent entendu une pareille réponse, ils se fussent retirés le sourire sur les lèvres; pour Nicodème, il n'en fut que plus désireux de s'éclairer. Ainsi, le Christ s'exprime souvent d'une façon obscure, afin de stimuler la curiosité de ses auditeurs, de telle sorte qu'ils multiplient leurs questions et redoublent d'activité. Plus d'une fois, une pensée clairement exprimée se dérobe à celui qui écoute; tandis qu'une pensée voilée stimule et réveille son attention. Voici donc ce que veut dire le Sauveur : Si vous ne recevez une seconde naissance du ciel, si vous ne recevez point l'Esprit par le bain de la régénération, vous ne sauriez concevoir de moi une idée exacte; l'opinion que vous en avez conçue, est une opinion animale et non spirituelle. S'il n'use pas de ces termes, c'est qu'il ne veut pas intimider un homme qui parlait de son mieux, conformément à ses idées actuelles. Ce qui est manifeste, c'est qu'il l'excite à rechercher une connaissance plus complète, quand il lui dit : « Si quelqu'un ne vient à naître d'en haut. » Suivant les uns, ce mot « d'en haut » signifie, du ciel; suivant les autres, dès le principe. Or, celui qui ne sera pas né de cette manière ne peut voir le royaume de Dieu. Par ce langage, Jésus se désigne lui-même, et en outre il montre qu'il ne faut pas s'arrêter à ce qu'il y a de visible en lui, qu'il faut d'autres yeux pour voir le Christ. Ayant ouï cette réponse, Nicodème s'écrie : « Comment un homme déjà vieux pourrait-il renaître? » Vous le qualifiez de docteur, vous reconnaissez qu'il est venu de Dieu, et cependant, ô Nicodème, vous n'acceptez pas sa parole, et vous tenez à votre maître un langage bien propre à tout bouleverser? Car ce terme « comment » est bien propre à dérouter les personnes faibles dans la foi et attachées encore aux choses de la terre. Sara demanda de même, comment, et se prit ensuite à rire; bien des gens, pour avoir posé une question semblable, ont perdu la foi.

3. C'est ainsi qu'en agissent les hérétiques opiniâtres : la plupart du temps ils nous jettent le même mot. Comment s'est-il fait chair, disent les uns; comment est-il né, disent les autres; mesurant tous à leur faible raison cette substance infinie. Que ces exemples nous instruisent à fuir une curiosité si hors de propos. Ceux qui approfondissent de pareils problèmes, sans jamais arriver à les résoudre, n'aboutissent qu'à perdre la foi. De là l'embarras de Nicodème, car il comprend que le langage du Christ le concerne; et, dans le doute où il est, il se sent troublé, les ténèbres se font autour de lui, il est dans l'angoisse ; il croit n'avoir à faire qu'à un homme, et il entend des choses au-dessus de l'homme, des choses que nul n'a jamais entendues. Il s'efforce bien d'atteindre par son intelligence la sublimité de ces paroles; mais il est dans l'obscurité, il n'a point de repos, il est ballotté dans tous les sens et à chaque instant la foi lui échappe. Persistant à tenter l'impossible, il s'efforce d'obtenir de plus claires explications. « Est-ce qu'un homme, réplique-t-il, peut rentrer dans le sein de sa mère et naître de nouveau? » Considérez, je vous prie, quelles propositions ridicules échappent lorsqu'on porte dans les choses spirituelles ses propres pensées; il semble que l'on perde l'esprit et que l'on soit dans le délire, lorsque l'on scrute trop curieusement et contre le gré du Seigneur ses paroles, et qu'on ne s'en rapporte pas simplement à la foi. Jésus parle à Nicodème de génération spirituelle; et ce dernier ne l'entend pas ainsi, et il abaisse ce langage jusqu'à l'abjection de la chair, et il juge d'une doctrine aussi inouie par les lois de l'ordre naturel; c'est pour cela qu'il profère de ces observations non moins frivoles que ridicules. « L'homme animal, disait Paul, ne saisit pas les choses de l'Esprit. » I *Cor.*, II, 14. Malgré cela, Nicodème conserve à l'égard du Sauveur le respect qui lui était dû. Il ne tourne pas en dérision ce qu'il vient d'entendre; le jugeant impossible, il n'en dit rien. Il y avait là deux points de nature à l'embarrasser, une naissance pareille et le royaume de Dieu. Les Juifs n'avaient encore ouï parler ni de l'une ni de l'autre de ces choses; quant à Nicodème, il s'arrête à la première, parce que son esprit en est plus particulièrement frappé.

Que ces réflexions nous déterminent à ne pas juger des choses divines par notre raison, ni à les assimiler aux choses de l'ordre accoutumé, ni à les soumettre à l'action fatale de la nature; croyons à ce que disent les Ecritures, et que la piété dirige toutes nos pensées; nous ne gagnerions rien à porter sur ces vérités un œil investigateur et impudent, outre que nous nous exposerions au châtiment le plus grave. On vous dit que le Père a engendré ; croyez ce que l'on vous dit : seulement ne recherchez pas comment a lieu cette génération, et n'allez pas pour cela la nier; car vous seriez le plus malheureux des insensés. Il suffit à Nicodème de juger d'une façon humaine et grossière de la génération selon la grâce, puisqu'il ne s'agissait même pas de la génération divine, pour devenir la proie du doute et des ténèbres : quel supplice alors sera réservé à ceux qui sondent témérairement cette génération supérieure à toute pensée et à toute intelligence. C'est une source de bien épaisses ténèbres que la raison, lorsqu'elle ne voit que la terre et qu'elle repousse les lumières d'en haut : alors toutes ses pensées sont des pensées de terre et de boue. Aussi avons-nous besoin des ressources d'en haut pour nous débarrasser de ce limon, et pour que ce qu'il y a de pur en notre âme remonte à la surface et s'unisse aux enseignements divins. Il en est ainsi lorsque nous menons une conduite irréprochable et que notre âme demeure droite. Non moins qu'une curiosité déplacée, la dépravation de la conduite peut obscurcir notre intelligence. A ce propos, l'Apôtre écrivait aux Corinthiens : « Je vous ai donné du lait en breuvage, non une nourriture substantielle. Vous ne pouviez pas la supporter; vous ne la supporteriez même pas encore, étant trop charnels. Puisque la jalousie et la contention règnent parmi vous, n'est-il pas évident que vous êtes charnels? » I *Cor.*, III, 2-3. Le même Paul affirme dans son Epître aux Hébreux et en plusieurs autres endroits de ses écrits, que telle est l'origine de bien des doctrines mauvaises. Une âme livrée aux passions est incapable de con-

cevoir rien de grand : un voile épais couvre ses yeux et la condamne à une funeste obscurité.

Purifions-nous donc, allumons le flambeau de la connaissance, et gardons-nous de semer parmi les épines. Combien les épines sont nombreuses, vous le savez, quand même nous n'en dirions rien. Souvent vous avez entendu le Christ qualifier ainsi les sollicitudes de la vie présente, les promesses trompeuses des richesses : certes, il ne se trompait pas en cela. Comme les épines, les richesses ne portent aucun fruit; de même que les épines blessent qui les touche, de même les passions blessent l'âme; de même que le feu dévore les épines en un moment, de même que les cultivateurs les abhorrent, ainsi en est-il des biens d'ici-bas; comme dans les épines enfin, on voit des bêtes féroces, des serpents, des scorpions se cacher sous les richesses décevantes de ce monde. A nous de porter ce feu de l'Esprit au milieu de ces épines pour les consumer, pour en chasser ces monstres, pour préparer au cultivateur un champ fertile, que nous arroserons ensuite au moyen de plusieurs canaux spirituels. Plantons-y l'olivier, cet arbre si fertile, si agréable, toujours vert, cet arbre source de lumière et d'une nourriture extrêmement utile à la santé. Cet arbre c'est l'aumône, laquelle réunit tous ces avantages; elle est pour ceux qui la possèdent comme un sceau précieux. La mort même ne parvient pas à dessécher cet arbre : toujours debout, il ne cesse de donner de la lumière à l'esprit, du nerf à l'âme, de conserver les forces dans leur intégrité, s'il ne les accroît pas. Conservons fidèlement ce trésor, et nous pourrons espérer de voir l'Epoux divin et d'être introduits dans la chambre nuptiale. Puissions-nous tous le mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Les épines que portent les richesses nous sont très-nuisibles.

HOMÉLIE XXV.

« Jésus répondit : En vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne saurait entrer dans le royaume de Dieu. »

1. Les petits enfants qui vont tous les jours à l'école recevoir et réciter leurs leçons, ne mettent pas de relâche à ces exercices : plus d'une fois même ils joignent les nuits aux jours, quoique vous ne les y obligiez qu'en vue d'avantages passagers et temporels. Pour nous, ce que nous demandons de vous, hommes faits, est au-dessous de ce que vous demandez de vos enfants. Ce n'est pas chaque jour, c'est deux fois seulement par semaine, encore est-ce pour de courts instants, de manière à vous être à charge aussi peu que possible, que nous vous prions de venir entendre notre parole. Aussi ne vous distribuons-nous que peu à peu les trésors de l'Ecriture : de cette manière il vous est aisé de les recevoir, de les confier à votre intelligence, et d'en conserver le souvenir pour en faire part ensuite aux autres; à moins que vous ne soyez tout à fait indifférents, insensibles, et plus inattentifs qu'un petit enfant. Mais reprenons la suite de notre sujet et examinons comment Nicodème demeurant terre à terre et ne comprenant qu'une naissance matérielle; disant qu'il est impossible à un vieillard de naître de nouveau, le Christ lui explique la nature de cette naissance de façon à pouvoir, malgré les difficultés inévitables pour une intelligence dont les idées étaient toutes charnelles, l'arracher à la sphère grossière dans laquelle elle s'était renfermée. Que lui dit-il donc?

« En vérité je vous le dis, si quelqu'un ne vient à renaître de l'eau et de l'Esprit, il ne saurait entrer dans le royaume de Dieu. » Vous prétendez, ô Nicodème, que c'est là une chose impossible; je prétends, moi, qu'elle est possible; je dis même qu'elle est nécessaire, et qu'à d'autres conditions on ne saurait être sauvé. — Cette condition indispensable, Dieu nous l'a extrêmement facilitée. Comme la génération selon la chair a pour origine la poussière, elle n'a

rien de commun avec le ciel et en est complétement séparée; mais la génération dont l'Esprit est le principe nous ouvre les célestes parvis.— Prêtez l'oreille, vous tous qui êtes encore sans baptême; gémissez, frissonnez; terrible est cette menace, redoutable est cette sentence: « Celui qui n'est point né de l'eau et de l'Esprit ne saurait entrer dans le royaume des cieux. » C'est qu'il porte un vêtement de mort, de corruption et de malédiction, celui qui n'est pas né de cette manière; il n'a pas reçu encore le gage du Seigneur; il est encore un voyageur et un étranger; il ne porte pas sur lui le sceau royal. « Si quelqu'un ne vient à renaître de l'eau et de l'Esprit, il ne saurait entrer dans le royaume des cieux. » Nicodème ne l'entendit pas ainsi; car il n'y a rien de plus funeste que de mêler aux choses spirituelles les conceptions humaines: c'est pour cela qu'il ne put s'élever à ces hautes et sublimes idées. Pourquoi portons-nous le nom de fidèles? Parce que nous devons dédaigner la faiblesse des raisons humaines, gravir les sommets de la foi, et faire consister dans cette doctrine la principale partie de notre félicité. S'il en eût été ainsi de Nicodème, il n'eût pas estimé cette naissance impossible. Et que fait le Sauveur? Pour l'éloigner de ces pensées terre à terre, et lui faire comprendre qu'il ne parlait pas d'une naissance naturelle, il s'exprime en ces termes : « Si quelqu'un ne vient à naître de l'eau et de l'Esprit, il ne saurait entrer dans le royaume des cieux. » En s'exprimant de la sorte, en portant cette sentence, il se propose de l'attirer à la foi, de lui persuader de ne pas croire à l'impossibilité de ce qu'il avance; il veut lui faire rejeter toute idée de naissance charnelle. — Je parle d'une naissance bien différente, ô Nicodème; pourquoi rabaisser le sujet, comme vous le faites? pourquoi juger de ce que je vous dis d'après l'ordre de la nature ? La naissance en question est bien plus haute que la naissance d'ici-bas, elle n'a rien de commun avec les choses humaines. Bien qu'on la nomme naissance, elle n'a de vulgaire que ce nom; quant à sa nature, elle est tout à fait extraordinaire. Faites donc abstraction des idées communes. Voici que j'introduis dans le monde une naissance nouvelle; je prétends que les hommes soient engendrés d'une façon particulière; je viens apporter un genre inconnu de génération. J'ai fait l'homme autrefois d'un peu d'eau et de terre : mon œuvre n'a pas été ce que j'espérais, elle n'a pas répondu à mes fins. Je ne veux plus employer la terre et l'eau; je veux user de l'eau et de l'Esprit.

Si l'on me demande : Comment ferez-vous l'homme avec de l'eau? je répliquerai : Comment a-t-il été fait d'un peu de terre? Comment le limon a-t-il formé ses membres divers? Comment expliquer l'unité du principe employé? Ce n'était qu'un peu de terre, et l'on en a fait des choses naturellement diverses? D'où sont venus les os, les nerfs, les veines, les artères? D'où les membranes, les principaux organes intérieurs, les cartilages, les divers tissus, le foie, la rate, le cœur? D'où la peau, le sang, la pituite, la bile? D'où tant de principes d'action; d'où tant de couleurs variées? Vous ne trouvez pas ces choses dans la terre ni dans l'argile. Comment se fait-il que la terre germe dès qu'elle a reçu la semence dans son sein, et que la terre décompose celle qu'elle a reçue? Pourquoi la terre nourrit-elle la semence jetée, tandis que la chair loin de la nourrir est nourrie par elle? De l'eau tombe sur la terre; elle est transformée en vin : la chair reçoit du vin; elle le transforme en eau. Comment se fait-il que tout cela naisse de la terre, malgré l'opposition qui semble régner entre les opérations de la terre et celles du corps, ainsi que nous venons de le voir? Cela, nous ne le savons pas par la raison; la foi seule nous l'enseigne. Or, si la foi nous est nécessaire à propos de choses que nous voyons et touchons tous les jours, à plus forte raison le sera-t-elle pour des choses de l'ordre le plus spirituel et le plus élevé. De même que la terre stérile, immobile, reçut de la volonté divine la puissance de produire ces merveilles; de même l'Esprit divin confère à l'eau la vertu de produire ces prodiges si étonnants et si supérieurs à la raison.

2. Parce que vous ne voyez pas ces choses, n'allez pas refuser d'y croire. Vous ne voyez pas non plus votre âme; et cependant vous croyez à son existence, vous croyez qu'elle est d'une

nature différente de celle du corps. Il est vrai que le Sauveur emploie une autre comparaison que celle-là pour éclairer Nicodème. L'âme étant une substance incorporelle, et Nicodème étant encore trop peu spirituel, Jésus n'a pas recours à cet exemple. Il met donc en œuvre une comparaison prise d'un être qui, sans s'élever à la hauteur des esprits, n'a cependant rien de la grossièreté des choses matérielles; il s'agit du vent. Et d'abord le Sauveur parle de l'eau, élément plus léger que la terre, plus épais néanmoins que le vent. Dès le principe, il n'y eut qu'un élément, la terre; la puissance du Créateur fit tout le reste : de même en ce moment un seul élément est donné, l'eau; la vertu de l'Esprit fait tout le reste. Alors, « l'homme fut fait âme vivante; » *Genes.*, II, 7; maintenant il est fait esprit vivifiant. Or, il règne entre les deux une différence profonde. L'âme ne donne pas la vie à autrui, l'Esprit, non-seulement vit par lui-même, mais de plus communique aux autres la vie. Ainsi, les apôtres ont ressuscité des morts. Dans l'origine, l'homme n'est formé qu'après le reste de la création; maintenant, au contraire, le nouvel homme est formé avant la création nouvelle : il est d'abord engendré; puis le monde est transformé. De même que Dieu forma le premier homme tout entier, de même il le forme maintenant tout entier. Alors il se dit à lui-même : « Faisons-lui un soutien. » *Genes.*, II, 18. Ici rien de semblable ne sort de la bouche du Seigneur.

De quel soutien étranger aurait besoin celui qui a reçu la grâce de l'Esprit? Celui qui trouve dans le corps du Christ sa perfection, de quelle aide pourrait-il avoir besoin? Alors Dieu fit l'homme à son image; maintenant il l'unit à son Créateur. Alors il lui donna l'empire sur les poissons et les bêtes; maintenant il transporte les prémices de l'humanité au-dessus de tous les cieux. Alors il donna pour séjour à Adam le paradis; maintenant il nous ouvre le ciel. Alors l'homme fut formé le sixième jour, afin de compléter cette première période : maintenant il l'est dès le premier jour, dès le commencement, avec la lumière. Par où il est manifeste que toutes ces œuvres devaient trouver leur perfection dans une vie meilleure et dans un état de choses dont la durée n'aurait pas de fin. La première création, celle d'Adam, avait pour principe la terre; celle de la femme qui vint après, avait pour principe une côte d'Adam; enfin, c'est par voie de génération qu'Abel fut mis au monde. Or, quelque matériels que soient ces modes de production, il nous est interdit de les comprendre et d'en donner l'explication. Comment alors pourrions-nous expliquer la génération spirituelle par le baptême, qui est d'un ordre infiniment plus élevé, et rendre compte de cette naissance admirable et merveilleuse? Les anges sont les témoins de ce prodigieux enfantement; mais en dire le comment, nul ne le pourrait : les anges y assistent, spectateurs oisifs, se bornant à contempler ce qui s'accomplit. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, seuls en sont les auteurs.

Nous attendons une vie meilleure.

Soumettons-nous donc au décret divin, plus digne de confiance que nos propres yeux. Les yeux se trompent souvent, Dieu jamais. Obéissons-lui donc. Celui qui a donné à des êtres qui n'existaient pas l'existence, comment ne mériterait-il pas qu'on ait foi en lui, lorsqu'il nous entretient de leur nature? Que dit-il en ce moment? Que ce qui s'accomplit est une naissance véritable. Si l'on vient vous demander : Comment cela se fait-il? fermez la bouche à ces importuns au moyen de la sentence du Christ; preuve assez forte et assez démonstrative. Si l'on vous demande encore pourquoi il faut employer de l'eau, demandons à notre tour pourquoi la terre a servi à la formation du premier homme. Est-ce que Dieu n'aurait pas pu former l'homme sans employer de limon? Assurément. Alors trêve à vos questions indiscrètes. Que l'eau soit indispensable, en voici la preuve : Un jour l'Esprit descendit sur des néophytes avant l'eau : l'Apôtre n'en demeura pas là; pour établir la nécessité de l'eau, il s'exprima dans les termes que voici : « Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit comme nous? » *Act.*, X, 47. Pour quelle raison l'eau est-elle préférée? Je vais vous le dire et vous dévoiler ce mystère. Bien des raisons mystérieuses l'expliquent; il me suffira de vous en donner une seule. Quelle est-elle? C'est

que le baptême renferme plusieurs symboles sacrés : il représente la mort et la sépulture, la vie et la résurrection; et toutes ces choses s'opèrent en même temps. Quand nous plongeons notre tête dans l'eau comme dans un sépulcre, le vieil homme est immergé, enseveli tout entier; quand nous sortons de l'eau, le nouvel homme apparaît simultanément. De même que nous n'avons aucune peine à nous plonger dans l'eau et à sortir de l'eau, de même il est facile à Dieu d'ensevelir le vieil homme et de créer le nouveau. Cette cérémonie se répète trois fois pour vous apprendre que tout ici a lieu par la vertu du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ce que je dis n'est pas une conjecture sans fondement, écoutez Paul à ce sujet : « Nous sommes ensevelis avec lui par le baptême dans la mort. » *Coloss.*, II, 12. « Notre vieil homme, dit-il ailleurs, a été crucifié en même temps. » *Rom.*, VI, 6. « Nous avons été entés sur lui par la ressemblance de sa mort. » *Ibid.*, 5. Non-seulement le baptême est appelé un crucifiement; mais le crucifiement est appelé aussi un baptême : « Vous serez baptisés du baptême que je recevrai, » disait le Sauveur à ses apôtres. « Je dois être baptisé du baptême que vous ne connaissez pas, » disait-il encore. *Marc.*, X, 39; *Luc.*, XII, 50. Comme il nous est facile à nous de nous plonger dans l'eau et de nous en tirer, il a été non moins facile au Fils de Dieu de ressusciter d'entre les morts : il lui en a même moins coûté, encore que l'économie du mystère ait voulu qu'il demeurât trois jours en cet état.

3. Pour nous, qui avons été admis à de si grands mystères, mettons notre conduite et nos mœurs en harmonie avec un tel bienfait. Quant à ceux d'entre vous qui n'y ont pas été admis encore, qu'ils s'appliquent de tous leurs efforts à s'en rendre dignes, afin que nous ne soyons plus qu'un seul corps et que nous devenions tous des frères. Tant que ce mur de séparation existera, nous aurons beau être le père, le frère, le fils les uns des autres, nous ne serons pas véritablement parents, n'étant pas unis par les liens d'une parenté surnaturelle. Quel avantage retirerons-nous d'une parenté selon la chair, si nous ne sommes pas spirituellement unis? Le catéchumène et le fidèle sont étrangers l'un à l'autre. Ils n'ont ni le même chef, ni le même père, ni la même cité, ni la même nourriture, ni le même vêtement, ni la même table ; pour toutes ces choses ils sont séparés. L'un a tout sur la terre, l'autre tout dans le ciel; l'un a pour roi le Christ, l'autre le diable et le péché ; le Christ fait les délices de l'un, l'autre les cherche dans la corruption et la fange; l'un a pour vêtement le Seigneur même des anges, l'autre un tissu ourdi par les vers; la cité de l'un est le ciel, la cité de l'autre est la terre. Puisque nous n'avons rien de commun, dites-moi ce qui nous pourra rapprocher. Vous me direz que nous devons le jour au même père, que nous sommes sortis des mêmes entrailles. — C'est insuffisant pour une parenté parfaite. Appliquons-nous donc à devenir citoyens de la cité d'en-haut. Jusques à quand, au lieu de retourner dans notre antique patrie, demeurerons-nous dans l'exil? Après tout, il ne s'agit pas d'intérêts sans importance. S'il nous arrivait, daigne Dieu ne pas le permettre! s'il nous arrivait, dis-je, d'être frappés par une mort inattendue avant d'avoir reçu le baptême, quelques biens que nous eussions, nous aurions pour inévitable partage, la géhenne, le ver empoisonné, le feu inextinguible, des chaînes impossibles à rompre.

Plaise à Dieu qu'aucun de mes auditeurs ne fasse l'expérience de ce terrible châtiment! Mes vœux seront exaucés si, une fois admis aux sacrés mystères, nous bâtissons sur ce fondement avec de l'or, de l'argent et mille pierres précieuses. Alors nous serons vraiment riches au sortir de la vie; nous ne laisserons pas nos trésors sur la terre, et par les mains des pauvres nous les aurons envoyés sûrement dans le céleste séjour. Alors nous aurons prêté au Christ lui-même. Nous lui devons beaucoup ici-bas : nos dettes sont, non des dettes pécuniaires, mais nos péchés. Pour obtenir du Sauveur la rémission de nos fautes, offrons-lui notre argent. Ne le méprisons pas lorsqu'il a faim, pour qu'il nous nourrisse dans le siècle à venir. C'est lui qui doit nous juger. Couvrons maintenant sa nudité, afin que nous ne soyons pas en ce temps dénués de sa protection. Donnons-lui de

quoi étancher sa soif, et nous ne nous écrierons pas avec le riche : « Envoyez Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau l'extrémité de son doigt et qu'il rafraîchisse ma langue embrasée. » *Luc.*, XVI, 24. Exerçons à son égard l'hospitalité dans notre maison, et il nous préparera dans le ciel de nombreux asiles. Visitons-le captif dans la prison, et il brisera nos chaînes. Recevons-le lorsqu'il vient sous les traits d'un étranger, et il ne nous repoussera pas, nous voyageurs et étrangers au royaume des cieux, et il fera de nous les habitants de la cité d'en-haut. Allons le voir malade, et il nous délivrera de nos infirmités. Ainsi nous devons recevoir beaucoup en échange du peu que nous donnerons : n'hésitons donc pas à donner ce peu pour recueillir de si précieux avantages.

Exhortation morale.

Tandis qu'il en est temps encore, jetons la semence en vue de la moisson. Quand la saison mauvaise sera venue, quand on ne pourra plus tenir la mer, il nous sera impossible de nous livrer au négoce. En quel moment viendra la mauvaise saison? Lorsque s'élèvera ce fameux et terrible jour; alors nous ne voguerons plus sur cet océan si vaste et si profond, je veux dire la vie. Voici le moment de semer; alors ce sera celui de moissonner et de recueillir. Si un cultivateur, négligeant les semailles au temps voulu, venait semer au moment de la récolte, il le ferait sans résultat et il s'attirerait des moqueries sans fin. Le temps actuel étant celui des semailles, il nous faut non recueillir, mais semer. Répandons pour recueillir; ne songeons pas à recueillir maintenant, si nous ne voulons pas sacrifier la moisson. Il s'agit actuellement, je le répète, de semer, de donner, et non d'amasser et de thésauriser. Ne perdons pas une si belle occasion, jetons avec générosité la semence, ne ménageons en aucune façon nos biens, afin de les recouvrer avec usure, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père, et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

« Ce qui est né de la chair n'est que chair; ce qui est né de l'Esprit est esprit. »

1. Le Fils unique de Dieu nous a gratifiés de grands mystères; de mystères si grands que nous n'en étions pas dignes, et que, d'un autre côté, il était digne de Dieu de nous les octroyer. A ne considérer que notre mérite, non-seulement nous étions au-dessous d'un pareil bienfait, mais de plus nous avions mérité vengeance et châtiment. Dieu n'a point eu égard à notre indignité : outre qu'il nous a exemptés du supplice, il nous a dispensé une vie beaucoup plus parfaite que la première, il nous a introduits dans un monde nouveau, il a formé une nouvelle créature. « Si quelque créature nouvelle a été formée dans le Christ, » disait l'Apôtre. Cette créature, quelle est-elle? Prêtez l'oreille au Sauveur lui-même : « Si quelqu'un ne vient à renaître de l'eau et du Saint-Esprit, il ne pourra pas entrer dans le royaume de Dieu. » II *Cor.*, V, 17. Le paradis nous avait été confié, nous nous rendîmes indignes d'y demeurer, et on nous a transportés dans les cieux. Nous avons été convaincus d'infidélité dès la première fois, et voilà qu'on nous confie des biens plus précieux encore; nous n'avons pas pu renoncer au fruit d'un seul arbre, et nous avons obtenu le bonheur divin; nous n'avons pu conserver le paradis, et le ciel nous a été ouvert. Paul avait bien raison de s'écrier : « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science divines! » *Rom.*, XI, 33. Plus de maternité, plus d'enfantement, plus de sommeil, plus d'embrassements et d'étreintes corporelles : c'est par une opération surnaturelle que se forme notre nouvelle nature, par l'Esprit et par l'eau. Il faut de l'eau, et l'eau devient comme l'enfantement du fidèle. Ce que le sein de la mère est pour le fœtus, l'eau l'est pour le fidèle; car c'est dans l'eau qu'il est façonné et formé. Dès le principe il fut dit : « Que les eaux produisent des reptiles à âme vivante. » *Genes.*, I, 20. Depuis que le Sei-

gneur est entré dans les flots du Jourdain, l'eau a produit non plus des reptiles à âme vivante, mais des âmes raisonnables dans lesquelles habite le Saint-Esprit. On a dit du soleil : « Il est semblable à l'époux sortant de la chambre nuptiale ; » *Psalm.* XVIII, 6 ; on peut le dire également des fidèles, qui resplendissent d'un éclat supérieur à celui du soleil. Pour la formation de l'enfant dans le sein maternel, le temps est nécessaire ; il n'en est pas ainsi pour la création du fidèle, un seul instant suffit ; dès qu'il s'agit d'une vie caduque dont la corruption est le principe, une pareille œuvre ne peut s'accomplir que lentement ; car telle est la nature des choses corporelles qu'il leur faut du temps pour atteindre la perfection. Il en est différemment des choses spirituelles : dès le principe, elles sont parfaites. Cependant ce langage répété troublait Nicodème. Or, examinez comment le Sauveur lui ouvre les profondeurs du mystère et rend clair à ses yeux ce qui leur paraissait naguère si obscur.

« Ce qui est né de la chair, dit-il, n'est que chair ; ce qui est né de l'Esprit, est esprit. » Il l'arrache aux objets qui saisissent les sens, et il ne veut pas qu'il porte sur ce mystère des regards de ce genre. Nous ne parlons pas de la chair, nous parlons de l'esprit, ô Nicodème, lui dit-il. En même temps il l'élève à un ordre de choses supérieur. Ne cherchez donc rien de matériel : l'esprit ne tombe pas sous les yeux du corps. Conséquemment, n'allez pas vous représenter cet Esprit divin mettant au monde un être de chair. — Alors, demandera-t-on peut-être ici, comment la chair du Sauveur a-t-elle été formée ? — Par l'Esprit, il est vrai, mais aussi par la chair ; et Paul l'affirme en disant que le Christ « a été formé d'une femme, qu'il a été fait sous la loi. » *Galat.*, IV, 4. C'est ainsi que l'a formé le divin Esprit ; il ne l'a pas tiré du néant, autrement le sein d'une femme eût été nuisible, il l'a formé d'une chair virginale : comment l'a-t-il fait ? c'est là ce que je ne saurais dire. S'il l'a fait, c'est afin qu'on n'estimât pas Jésus étranger à l'humaine nature. Malgré cette précaution, il ne manque pas d'hommes qui ne croient pas à cette origine : où se serait arrêtée leur impiété, si le Sauveur n'eût été formé d'une chair virginale ? « Ce qui est né de l'Esprit est esprit. » Voyez-vous la dignité de l'Esprit ? C'est lui qui exécute l'œuvre de Dieu. Naguère l'Evangéliste parlait de ceux qui sont nés de Dieu : ici le Sauveur déclare qu'ils naissent de l'Esprit. « Ce qui est né de l'Esprit est esprit ; » c'est à savoir, celui qui est né de l'Esprit est spirituel. Il ne parle pas d'une génération substantielle, mais d'une génération d'honneur et de grâce. — Si le Fils est né de cette manière, qu'a-t-il de plus que les hommes prévenus de la même faveur ? comment est-il Fils unique ? — Je suis né de Dieu, à la vérité, mais non de sa substance. Si le Fils n'est pas né de sa substance, en quoi différerait-il de nous ? De cette manière, vous le rabaisseriez au-dessous de l'Esprit ; puisque la génération dont nous parlons est l'effet de la grâce de l'Esprit. Or, pour demeurer Fils, est-il vrai qu'il a besoin de l'existence de l'Esprit ? Je ne vois pas en quoi une doctrine pareille s'éloignerait des idées judaïques.

Le Christ ayant dit : « Celui qui est né de l'Esprit est esprit, » remarqua le trouble persistant de Nicodème ; c'est pourquoi Jésus recourut à une comparaison sensible. « Ne soyez pas surpris, lui dit-il, de cette parole : Il nous faut naître une seconde fois. L'Esprit souffle où il veut. » Cette parole : « Ne soyez pas surpris, » indique le trouble qui remplit l'âme du nouveau disciple, et en même temps elle le conduit à un ordre d'idées plus élevé que les idées des choses corporelles. Le Sauveur l'avait arraché tout à l'heure aux corruptions de ce genre en disant : « Ce qui est né de l'Esprit est esprit. » Nicodème ne comprenant pas bien encore la portée de ces mots, Jésus met sous ses yeux une image qui sans être corporelle et grossière, n'est pas non plus absolument spirituelle, par suite, au-dessus de l'intelligence de Nicodème, mais intermédiaire en quelque façon entre le spirituel et le corporel : c'est en lui parlant du vent qu'il se fait comprendre de lui. « Vous entendez sa voix, lui dit-il ; mais vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va. » En disant : « Il souffle où il veut, » il ne prétend pas que le vent se dirige

de lui-même; il parle de son impétuosité naturelle, de sa violence, que n'arrête aucun obstacle. C'est un usage des saints Livres de s'exprimer de la sorte au sujet des créatures inanimées. « La créature, est-il dit par exemple, est soumise à la vanité, contre son gré. » *Rom.*, VIII, 20. Donc les mots : « Il souffle où il veut, » signifient que l'on ne saurait arrêter le vent, qu'il se répand en tout lieu, sans que personne détourne son cours dans un sens ou dans un autre : il va d'une impétuosité telle qu'il défie et surmonte toutes les barrières.

2. « Et vous entendez sa voix, » le bruit, le fracas; « mais vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de tout homme qui est né de l'Esprit. » Voilà où le Sauveur voulait en venir. Vous ne sauriez, lui dit-il, expliquer la force de ce vent que vous sentez, que vous entendez, que vous touchez fort bien, vous ne sauriez connaître sa voie; et vous porteriez un regard investigateur sur l'action du divin Esprit, vous qui ne comprenez rien à celle d'un être dont le fracas retentit néanmoins à vos oreilles! Il s'ensuit que cette parole : « Il souffle où il veut, » s'applique plutôt à la puissance du Paraclet. Le sens serait donc celui-ci : Nul ne pouvant arrêter le vent, et l'empêcher de se porter du côté qu'il a choisi, à plus forte raison ni les lois naturelles, ni les limites imposées à la génération selon le corps, ni aucune autre force pareille ne sauraient arrêter l'action du divin Esprit. Que ces mots : « Vous entendez sa voix, » s'appliquent au vent, c'est une chose manifeste. Ce n'est point à un homme qui ne croyait pas encore et qui ne connaissait pas la vertu du Saint-Esprit que le Sauveur eût dit : « Vous entendez sa voix. » De même donc que le vent fait entendre sa voix, quoiqu'il ne se montre pas aux yeux, de même la génération spirituelle ne saurait être aperçue des yeux corporels. Pourtant le vent est un corps, bien qu'extrêmement léger; car tout ce qui tombe sous les sens est de corporelle nature. Si donc vous vous résignez sans peine à reconnaître en un corps que vous ne voyez pas, et si vous n'allez pas pour cela révoquer en doute son existence, pourquoi ces hésitations quand on vous parle de l'Esprit, pourquoi réclamer à ce sujet des preuves que vous ne réclamez pas au sujet des corps?

Que fait Nicodème? Il persiste dans les errements judaïques, malgré la comparaison si claire employée par le Sauveur. Il réplique donc d'un ton sceptique : « Comment cela peut-il se faire? » et le Christ lui répond avec vivacité : « Vous êtes docteur en Israël, et vous ignorez ces choses! » Notez toutefois qu'il ne l'accuse jamais de perversité, mais de grossièreté et d'ignorance. — On demandera peut-être quel rapport existe entre cette naissance et l'histoire des Juifs. — Je demanderai de mon côté quel rapport n'existerait pas entre elles. La formation du premier homme, celle de la femme tirée de son flanc, les femmes stériles de l'Ancien Testament, les prodiges accomplis au moyen des eaux, par exemple le fer que les eaux d'une fontaine firent surnager à la voix d'Elisée; les eaux de la mer Rouge traversées par les Hébreux, celles de la piscine agitées par un ange, celles du Jourdain dans lesquelles le Syrien Néhéman fut guéri, étaient autant de figures prophétiques de la génération et de la purification futures. Les prophètes eux-mêmes donnaient à entrevoir cette naissance extraordinaire. « La génération à venir, disait le Psalmiste, sera annoncée au Seigneur, et l'on fera connaître sa justice au peuple qui naîtra, au peuple qu'a fait le Seigneur. » *Psalm.*, XXI, 34. « Votre jeunesse sera renouvelée comme la jeunesse de l'aigle, » disait-il encore. *Psalm.* CII, 5. « Jérusalem, s'écriait Isaïe, revêts-toi de tout ton éclat; voici que ton roi vient. » *Isa.*, LX, 1. « Bienheureux, lisons-nous ailleurs, ceux dont les iniquités ont été effacées. » *Psalm.* XXXI, 1. Isaac a figuré aussi cette naissance. Car, ô Nicodème, pourriez-vous dire comment il est venu au monde, s'il y est venu en vertu des lois de la nature? Ce n'est pas de cette manière, n'est-ce pas? Sa naissance a donc été une naissance d'un genre intermédiaire entre la naissance spirituelle et la naissance ordinaire; l'une ayant pour principe les rapports des époux, l'autre tirant son origine d'ailleurs que du sang. J'irai même jusqu'à dire que ces figures annonçaient non-seulement la naissance spirituelle, mais

l'enfantement d'une vierge-mère. Cet enfantement devant être difficilement accepté, on vit des femmes stériles d'abord, puis des femmes avancées en âge, devenir mères. Sans doute c'était une origine beaucoup plus merveilleuse que celle de la première femme tirée d'une côte d'Adam; mais, comme ce fait remontait au berceau du monde, un genre extraordinaire et nouveau d'enfantement apparaît, celui des femmes stériles, afin de préparer les voies à la foi en l'enfantement d'une vierge. C'est là ce que le divin Maître rappelait à Nicodème quand il lui disait : « Vous êtes docteur en Israël, et vous ignorez ces choses! Nous disons, nous, ce que nous savons, nous attestons ce que nous avons vu, et personne n'accepte notre témoignage. » En s'exprimant de la sorte, il confirme la vérité de son langage précédent, tout en s'accommodant à la faiblesse de son interlocuteur.

3. Que signifient ces paroles : « Nous disons ce que nous savons; ce que nous attestons, nous l'avons vu? » Nous ajoutons généralement plus de valeur au témoignage de nos yeux qu'à celui de tout autre sens; quand nous voulons convaincre quelqu'un de la vérité de nos paroles, nous nous exprimons ainsi : Nous ne l'avons pas seulement entendu, mais nous l'avons vu de nos propres yeux. Le Christ ici se conforme à cet usage, afin qu'on s'en rapporte sans hésiter à ses paroles. Que ce soit là son dessein, qu'il ne prétende pas signifier autre chose ni parler d'une vue sensible, en voici la preuve. Il venait de dire : « Ce qui est né de la chair, n'est que chair; ce qui est né de l'Esprit est esprit; » et il ajoute : « Ce que nous disons, nous le savons; ce que nous attestons, nous l'avons vu. » Or, cette naissance spirituelle n'avait pas encore été opérée. Pourquoi dans ce cas dit-il : « Ce que nous avons vu? » Parce qu'il fait allusion à la connaissance parfaite qu'il en a et qui ne saurait être obscurcie. « Et notre témoignage, personne ne le reçoit. » Ces paroles : « Ce que nous savons, » le Sauveur les dit ou de son Père et de lui, ou de lui seul. Les autres : « Et personne ne reçoit notre témoignage, » sont actuellement moins le langage d'une âme qui en est indignée, que celui d'un simple narrateur. En effet, il ne s'écrie pas : Mais vous êtes le plus insensé des hommes en refusant de croire à des vérités que je vous expose d'une manière si certaine! Il ne dit rien de pareil; ses paroles comme ses actes respirent la plus touchante bienveillance; et il se borne à prédire sur le ton de la mansuétude la plus parfaite, ce qui doit arriver.

Par là il nous formait à la douceur et il nous instruisait à ne pas nous indigner, à ne pas sortir de nous-mêmes lorsqu'il nous arriverait de discuter avec nos frères sans parvenir à les convaincre. En définitive, on n'arrive à rien en s'indignant; on détournerait plutôt de la foi. Eloignons-nous donc de tout emportement, et, si nous désirons faire accepter nos paroles, évitons en même temps que la colère toute sorte de cris. Les cris sont les aliments de la colère. Pour désarçonner le cavalier, entravons son cheval : coupons à la colère ses ailes, et le mal s'arrêtera. Car c'est une passion terrible que la colère, elle nous ravit nos âmes avec une facilité redoutable. Aussi faut-il lui en fermer tous les accès. Nous parvenons à triompher des instincts féroces des animaux : ne serait-ce pas un acte de folie de notre part de laisser notre âme se livrer à ses instincts de fureur? La fureur est un feu violent qui dévore tout : en même temps qu'elle porte le désordre dans le corps, elle ruine l'âme et fait de l'homme tout entier un être hideux à voir. Assurément s'il pouvait se voir dans cet état, il ne lui faudrait pas d'autre leçon : rien de plus repoussant que le visage d'un homme irrité. La fureur est une ivresse véritable; elle est même pire que l'ivresse, elle nous rend plus misérables que le démon. Veillons à ne pas proférer de cris, et nous trouverons le chemin d'une parfaite philosophie. Si Paul nous interdit la colère, il nous interdit également les clameurs : « Que tout cri, tout emportement, soient bannis d'au milieu de vous. » *Ephes.*, IV, 31.

Obéissons à ce maître de la sagesse. Quand nous nous irriterons contre nos serviteurs, songeons à nos fautes, et rougissons de la douceur qu'ils nous montrent. Tandis que vous accablez de reproches un pauvre domestique, il supporte tout en silence : tandis que vous agissez d'une Conclusion morale.



manière indigne de vous, il observe les règles de la philosophie. Que ce soit pour vous une leçon. Tout esclave qu'il est, c'est un homme comme vous, un homme ayant une âme immortelle et gratifié par notre commun Seigneur des mêmes bienfaits que vous. Si cet homme, notre égal relativement aux dons les plus élevés et aux choses spirituelles, supporte avec tant de douceur nos reproches en vue d'un avantage humain et sans importance, serons-nous bien excusables nous qui ne parvenons pas en vue de la crainte de Dieu à nous contenir, ou plutôt qui ne voulons pas le faire comme il le fera lui, à cause de la crainte que nous lui inspirons? Pénétrons-nous bien de toutes ces réflexions, songeons à nos péchés, à la nature qui est commune à tous les hommes, et appliquons-nous à nous énoncer en toute circonstance avec douceur, afin que nous devenions humbles par le cœur, et que nous trouvions à nos âmes le repos du présent et celui de l'avenir. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

« Si, quand je vous dis des choses terrestres, vous ne les croyez pas, comment, si je vous dis des choses célestes, les croirez-vous? Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui en est descendu, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. »

1. Ce que je vous ai déjà dit, je vous le dirai encore maintenant, et je ne cesserai de vous le répéter. De quoi donc s'agit-il? C'est que Jésus, lorsqu'il doit parler de choses élevées, s'accommode souvent à la faiblesse de ses auditeurs et emploie un langage extrêmement simple, au lieu d'un langage en rapport avec sa haute majesté. Il lui suffisait de parler une fois ce langage sublime pour nous faire comprendre sa dignité, du moins autant que nous pouvions le saisir; mais ce langage simple et à la portée de l'intelligence de ceux qui l'entendaient, il devait le tenir souvent, parce que, sans cela, ce langage qui exprimait des doctrines élevées n'aurait pas aisément pénétré dans les intelligences de ses grossiers auditeurs. C'est pour cela que vous verrez le Sauveur parler beaucoup plus souvent sur un ton simple que sur un ton élevé. D'un autre côté cependant, pour éviter un écueil d'une nature différente en retenant son disciple dans une région trop basse, il a le soin de ne recourir à ce genre si peu digne de lui qu'après en avoir précisé le motif. C'est ce qu'il fait dans la circonstance dont il s'agit. Après avoir parlé du baptême et de la naissance selon la grâce, qui s'accomplit sur la terre, il a le dessein de nous entretenir de sa génération mystérieuse et ineffable : toutefois, il reste quelques instants en suspens, sauf à dire sur-le-champ le motif de cette hésitation. Ce motif quel est-il? La faiblesse et la grossièreté de ceux qui l'écoutent; ce qu'il indique aussitôt par les paroles suivantes : « Si, quand je vous dis des choses terrestres, vous ne croyez pas, comment, si je vous dis des choses célestes, les croirez-vous? » Par conséquent, toutes les fois qu'il tient un langage humble et commun, il faut en chercher la raison dans l'ignorance de ses auditeurs.

Quelques commentateurs pensent que les mots « choses terrestres » désignent le vent dont il vient de parler; en sorte que le sens serait celui-ci : Comment pourriez-vous recevoir des enseignements plus élevés, puisque, malgré les comparaisons terrestres mises par nous en œuvre, vous ne vous en êtes pas rapportés à notre parole? — S'il qualifie ce baptême de terrestre, n'en soyez pas trop surpris. C'est, ou bien parce qu'il nous est conféré sur la terre, ou bien eu égard à sa propre et mystérieuse génération. Encore que le baptême soit une génération céleste, il peut bien être qualifié de terrestre, dès qu'on le compare à la génération substantielle du Fils, dont le Père est le principe. Le divin Maître ne dit pas : Vous ne comprenez pas; il dit : « Vous ne croyez pas. » Refuser d'admettre des choses qu'il est facile à l'intelligence de saisir, faire des difficultés pour y croire, ce serait mériter la juste qualification d'insensé; mais repousser des vérités que la foi, non la raison, peut seule saisir, ce serait se rendre coupable

non de folie, mais d'incrédulité. Afin donc d'éloigner Nicodème de la pensée de chercher à se rendre compte au moyen de la raison de ce qu'il vient de lui dire, le Sauveur l'interpelle énergiquement et l'accuse d'incrédulité. S'il faut ne pas hésiter à croire à notre génération surnaturelle, à quels supplices ne seront pas exposés ceux qui examinent la génération du Fils unique à la lumière de la raison ? — Mais, dira peut-être quelqu'un, à quoi bon ce langage si les auditeurs n'y devaient pas croire? — Bien qu'ils n'y dussent pas croire, il devait y avoir toujours des hommes qui plus tard croiraient et recueilleraient les avantages de ces enseignements.

Continuant à reprendre Nicodème avec la plus grande vivacité, Jésus lui montre qu'il sait une infinité de mystères encore plus profonds et plus cachés; de là ce qu'il ajoute : « Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui en est descendu, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » — Où est la suite naturelle des idées? demanderez-vous. — Elle existe, et elle est facile à constater. Nicodème ayant dit à Jésus : « Nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu, » Jésus le reprend par ces paroles. Ne me regardez pas, semble-t-il lui dire, comme un docteur pareil aux prophètes. Eux étaient de la terre : moi, je viens du ciel. Aucun des prophètes n'est monté au ciel : pour moi, le ciel est mon séjour. — Ce qu'il paraît y avoir de plus élevé se trouve encore infiniment au-dessous de sa grandeur; car il ne réside pas seulement dans le ciel; il réside en tout lieu, il remplit toute chose. Dans la conjoncture présente, il met son langage en rapport avec la faiblesse de celui qui l'écoute, afin de le soulever insensiblement au-dessus de lui-même. Par les mots, Fils de l'homme, il ne désigne pas uniquement la nature humaine; il se désigne lui-même tout entier, mais par la partie de son être la moins noble : tantôt c'est à sa nature humaine, tantôt à sa nature divine qu'il emprunte son nom. « De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé. » Ceci paraît également ne pas se rattacher à ce qui précède; et pourtant la plus parfaite liaison règne entre ces parties diverses. Le baptême gratifiant les hommes du plus précieux des bienfaits, le Sauveur en indique le principe, qui n'est pas moins important, je veux dire la croix. Paul aussi parlait de ces deux bienfaits en même temps aux Corinthiens, quand il leur disait : « Est-ce que Paul a été crucifié pour vous, ou bien avez-vous été baptisés au nom de Paul? » I *Cor.*, I, 13. Ce sont là effectivement deux puissantes preuves de l'amour de Dieu, qu'il ait souffert pour ses ennemis, et qu'après être mort pour eux, il leur ait accordé par le baptême la rémission de tous leurs péchés.

2. Pourquoi ne déclare-t-il pas formellement qu'il doit être crucifié, au lieu de renvoyer ceux qui l'écoutent à l'antique figure mosaïque? En premier lieu, pour leur faire saisir les rapports étroits qui existaient entre le présent et le passé, de telle sorte qu'ils vissent bien que ces choses n'étaient pas étrangères l'une à l'autre; en second lieu, pour vous faire comprendre que ce supplice ne devait lui être en aucune façon préjudiciable, et qu'il serait en même temps le principe du salut d'un grand nombre. On eût pu se récrier et dire : Comment pourrait-on croire en un crucifié, être sauvé par lui, quand il a été lui-même ravi par la mort? En conséquence, le Sauveur nous ramène à l'histoire antique. Puisque les Hébreux n'avaient qu'à regarder le serpent d'airain pour échapper à la mort, combien plus en sera-t-il de même de ceux qui auront foi dans le crucifié. S'il a été attaché à la croix, ce n'est pas qu'il ait été faible, ni que les Juifs aient été forts; c'est parce que « Dieu a aimé le monde, » que son temple vivant a été crucifié. « Afin que tout homme qui croira en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. » Voyez-vous la raison véritable de la croix et le salut qui en est la conséquence? Voyez-vous l'harmonie qui règne entre le type et la réalité? Là ce sont les Hébreux qui évitent la mort, mais une mort temporelle; ici ce sont les fidèles qui évitent la mort éternelle. Là c'était un serpent attaché à la croix qui guérissait des morsures des serpents; ici Jésus crucifié qui nous guérit des morsures infligées à nos âmes par le dragon infernal. Là était guéri celui qui voyait des yeux du corps; ici celui qui voit des

yeux de l'âme est délivré de tous ses péchés. Là c'était un morceau d'airain représentant un serpent qui pendait à la croix; ici c'est le corps du Seigneur formé par le Saint-Esprit. Là un serpent mordait, un autre guérissait; ici la mort nous avait perdus, là elle nous a sauvés. Là le serpent qui tuait était venimeux; celui qui guérissait n'avait pas de venin. Il en est de même ici : de même que le serpent fatal avait son venin, la mort avait alors le péché; de même aussi que tout venin était étranger au serpent d'airain, le péché était étranger à la mort du Sauveur.

« Il n'a point commis de péché, disait un apôtre, et le mensonge n'a pas été trouvé dans sa bouche. » I *Petr.*, II, 22. « Après avoir dépouillé les principautés et les puissances, il les a données en spectacle, de sa pleine autorité, et il les a fait servir à son triomphe. » *Colos.*, II, 15. Pareil à un athlète vigoureux qui, saisissant son adversaire, et le renversant après l'avoir soulevé dans les airs, remporterait une brillante victoire, le Christ a terrassé les puissances ennemies sous les yeux de l'univers assemblé; et, du haut de la croix à laquelle il était attaché, il a guéri ceux qui avaient été blessés au désert et il les a soustraits aux atteintes de toutes les bêtes féroces. Toutefois Jésus ne dit pas : Il faut que le Fils de l'homme soit suspendu, mais « élevé. » Cette expression qui convenait beaucoup mieux à la faiblesse des auditeurs, s'adaptait avec une merveilleuse précision à la figure.

« Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son propre Fils, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. » Ne vous étonnez pas que je doive être élevé pour assurer votre salut. Ainsi l'a voulu mon Père : il vous a tant aimés qu'il a livré son Fils pour des esclaves, pour des esclaves ingrats. — Or, c'est là un sacrifice que l'on fera rarement même en faveur d'un ami, même en faveur d'un juste; et Paul nous l'apprend en ces termes : « A peine consentirait-on à donner sa vie pour un innocent. » *Rom.*, V, 7. Paul qui parlait aux fidèles s'est étendu sur ce sujet; mais le Christ qui s'adressait à Nicodème s'est borné à quelques paroles : seulement il les accentue avec plus d'énergie. Vous le vérifierez aisément en les examinant en détail. Les mots « Dieu a tant aimé le monde, » expriment un immense amour. En effet, une distance infinie séparait le monde et Dieu. L'Etre qui n'a ni commencement ni fin, l'Etre infiniment grand, d'un côté; de l'autre, des créatures tirées de la poussière et de la cendre, chargées de péchés, toujours prêtes à l'offenser : ces créatures ingrates, voilà celles que Dieu a aimées. Ce qui suit n'offre pas moins de force. Il les a tant aimées « qu'il a donné son Fils unique, » non pas un ange, non pas un archange, non pas un de ses serviteurs. Jamais un père n'a fait pour un fils ce que Dieu a fait pour de méchants esclaves.

Nous voyons donc ici obscurément, non encore clairement annoncée la passion du Sauveur. Les fruits merveilleux qui en résulteront sont exprimés de la façon la moins équivoque : « Afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. » Comme il venait de parler de son exaltation et qu'il avait laissé entrevoir sa mort future, il ne voulut pas que ce langage décourageât ses auditeurs, ni qu'ils se fissent de lui une idée purement humaine en considérant sa mort comme le terme de son existence. Pour prévenir ce danger, il déclare qu'il est le Fils de Dieu qui a été donné, c'est-à-dire, le principe de la vie et de la vie éternelle. Or, celui qui par sa mort devait donner la vie aux autres ne devait pas demeurer longtemps sur la croix. Si ceux qui croient au Crucifié ne périssent pas, comment le Crucifié lui-même pourrait-il périr? Celui qui éloigne des autres tout danger, en sera certainement exempt lui aussi : celui qui donne la vie aux autres, se la donnera infailliblement à lui-même. Remarquez combien la foi est partout indispensable. Jésus dit ici que la croix sera une source de vérité. Malaisément la raison acceptera cette proposition; et nous en avons pour preuve les Gentils, qui la reçoivent avec un sourire moqueur : mais la foi, qui s'élève au-dessus de la faiblesse de la raison, accepte et garde volontiers cette doctrine. Pourquoi Dieu a-t-il à ce point aimé le monde? Ne cherchez pas d'autre explication que sa seule bonté.

3. Soyons confondus en présence de la charité du Seigneur; rougissons devant un tel excès d'amour. Dieu n'épargne même pas à cause de nous son Fils unique; et nous épargnons nos biens temporels contre nos véritables intérêts. Dieu livre pour nous son propre Fils; et nous ne pouvons nous résigner au moindre sacrifice d'argent, ni en faveur de Dieu, ni même en notre propre faveur. Est-ce bien là une conduite digne d'excuse? Si un homme souffrait des épreuves sans nombre et la mort même pour nous sauver, il ne serait personne à qui nous ne le préférassions, nous le placerions au premier rang parmi nos amis, nous mettrions tous nos biens à sa disposition, nous prétendrions qu'ils sont à lui plus encore qu'à nous; et, après cela, nous n'estimerions pas encore avoir dignement reconnu son dévouement. Or, nous sommes bien loin d'en faire autant à l'égard du Christ. Il a donné pour nous sa vie, pour nous il a versé son sang précieux, pour nous qui n'en sommes malgré cela ni meilleurs ni plus reconnaissants : la perspective de notre propre avantage ne suffit pas pour nous décider à nous séparer de notre argent, et nous laissons dans le dénûment et la pauvreté Celui qui est mort pour nous sauver. Comment échapper ainsi aux tourments à venir? Quand même Dieu ne nous jugerait pas, quand même nous serions nos propres juges, ne serions-nous pas les premiers à nous condamner? Ne serions-nous pas les premiers à nous déclarer dignes de l'enfer, nous qui laissons mourir de faim Celui qui a donné sa vie pour nous? Je vous parle de sacrifices d'argent; mais, eussions-nous dix mille vies, ne devrions-nous pas les livrer toutes pour le Christ? Même dans ce cas nous demeurerions au-dessous de notre devoir. Celui qui octroie un bienfait, fait preuve de bonté manifeste; celui qui reçoit un bienfait aura beau faire ensuite, il rendra ce qu'il aura reçu, il n'acquerra pas de titre à la reconnaissance : cela sera surtout vrai lorsque l'auteur du bienfait en aura favorisé ses ennemis, et lorsque ces derniers ne lui témoigneront leur reconnaissance qu'au moyen de biens dont ils seront les premiers à jouir.

Et pourtant ces raisons nous touchent si peu que nous poussons l'insensibilité jusqu'à couvrir d'or nos esclaves, nos mules, nos chevaux, tandis que nous délaissons le Seigneur, qui s'en va, sans vêtements, mendier de porte en porte, ou bien qui, debout au coin des carrefours, tend une main suppliante; plus d'une fois même nous jetons sur lui des regards irrités, encore qu'il se soumette à ces abaissements pour notre salut. S'il endure la faim volontiers, c'est afin que la nourriture ne nous fasse pas défaut; s'il erre couvert de haillons, c'est pour vous préparer le vêtement de l'immortalité. Quant à vous, jamais vous ne lui donnez de ce qui vous appartient : vous laissez vos vêtements en partie dévorés par la teigne, en partie renfermés dans des coffres, vain objet des préoccupations de ceux qui les possèdent, tandis qu'il reste sans vêtement Celui à qui l'on est redevable de tous ces biens. Vous me direz que vous ne les laissez pas enfermés dans des coffres, que vous vous en revêtez avec joie. — Quelle utilité, vous demanderai-je, vous en revient-il? La foule des oisifs sur la place publique vous honorera-t-elle de ses regards? Sachez que celui qu'elle admire n'est pas le citoyen qui se pare de la sorte, mais celui qui donne généreusement aux pauvres. Si donc vous tenez à être admiré, donnez des vêtements à ceux qui n'en ont pas, et vous recueillerez des applaudissements sur votre passage; et à la louange des hommes viendra se joindre celle du Seigneur. Si vous faites le contraire, loin d'être loué, vous serez l'objet de la haine générale : on verra votre corps somptueusement paré, mais on verra la nudité de votre âme. La parure du corps convient aux femmes de mauvaise vie; c'est chez elles que vous verrez plus d'une fois les habits les plus riches et les plus éclatants : la parure de l'âme ne convient qu'aux fidèles serviteurs de la vertu. Je vous tiens bien des fois ce langage, et je ne cesserai de vous le tenir, autant par zèle pour vos âmes que par amour envers les pauvres. Si nous ne pouvons venir nous-mêmes en aide à ces derniers, d'autres y viendront : fussent-ils même délaissés, et mourussent-ils de faim, ce ne serait pas pour eux un bien grand malheur. Quel mal ont fait à Lazare son indigence et sa pauvreté?

Contre le luxe qui nous rend insensible envers les pauvres.

Quant à vous, la géhenne sera sûrement votre partage si vous ne secourez vos frères nécessiteux. Privés à tout jamais de consolation, vous redirez ce que disait le mauvais riche au sein des flammes éternelles. Mais non; plaise à Dieu que nul d'entre nous n'entende ces paroles; plaise à Dieu que tous soient reçus dans le sein d'Abraham, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVIII.

« Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour sauver le monde. »

1. Il est des hommes qui poussent le relâchement jusqu'à s'autoriser de l'immense bonté du Seigneur pour demeurer dans leurs désordres et aggraver leurs péchés, et jusqu'à tenir ce langage : Non, il n'y a pas d'enfer, il n'y a pas de supplices éternels; Dieu nous pardonnera toutes nos fautes. — Le sage ferme la bouche à ces insensés par les paroles que voici : « Ne dites pas : Sa miséricorde est grande, il aura pitié de la multitude de mes péchés; parce que la colère est en lui non moins que la miséricorde, et sa fureur éclatera sur les pécheurs..... Si sa miséricorde est grande, dit-il ailleurs, ses châtiments ne le sont pas moins. » *Eccli.*, V, 6; XVI, 13.— Que devient alors sa bonté, répliquera-t-on, si nous devons être traités suivant ce que par nos prévarications nous aurons mérité ? — Quoi qu'il en soit, il est incontestable que nous serons traités selon nos mérites; écoutez le témoignage du Psalmiste et celui de Paul à ce sujet. « Vous rendrez à chacun selon ses œuvres, » dit le Roi-prophète. « Il rendra à chacun selon ses œuvres, » disait l'Apôtre. *Psalm.* LXI, 13; *Rom.*, II, 6. Que Dieu nonobstant soit infiniment miséricordieux, en voici de même la preuve : En divisant notre existence en deux parts, en faisant de la vie présente le temps des épreuves, de la vie à venir celui des couronnes, il nous a témoigné une bonté profonde. Comment? Parce que, malgré les fautes sans nombre que nous avons commises, malgré les crimes dont nous n'avons cessé de souiller notre âme depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, au lieu d'en tirer vengeance, le Seigneur nous a tout pardonné grâce au baptême de la régénération, et nous a donné en outre la justice et la sainteté. — Que penser, demanderez-vous, de celui qui, ayant été admis dès son jeune âge aux saints mystères, est ensuite tombé dans une infinité de prévarications? — Qu'il lui sera réservé un châtiment plus terrible. Quoiqu'il s'agisse des mêmes péchés, nous n'en serons pas également punis; nous le serons d'une façon beaucoup plus effrayante, si nous les commettons après avoir été initiés.

Paul ne nous permet pas d'en douter, lui qui parle en ces termes : « Un homme qui viole la loi de Moïse est condamné sans miséricorde à la peine capitale, sur la déposition de deux à trois témoins; combien plus redoutables doivent être les supplices réservés à celui qui aura méprisé indignement le Fils de Dieu, souillé le sang de l'alliance, et fait injure à la grâce du divin Esprit. » *Hebr.*, X, 28-29. Donc le châtiment qu'il aura encouru sera beaucoup plus grand. Toutefois le port de la pénitence n'est pas fermé à ce prévaricateur; il dépend de lui d'user de plusieurs moyens de se purifier, mis par le Seigneur à sa disposition. Or, pesez, je vous prie, cette infinie miséricorde du Créateur nous justifiant par la grâce, puis accordant au pécheur le temps du repentir, au lieu de le frapper sur-le-champ. C'est pour cela que le Christ disait à Nicodème : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour sauver le monde. » Il y a deux avénements du Sauveur : l'un a déjà été accompli; l'autre ne le sera que plus tard. Ces deux avénements ont chacun un but différent : le but du premier était la rémission de nos péchés, non le jugement de nos œuvres; le but du second sera, non la rémission de nos fautes, mais notre jugement. Du premier le Christ a dit : « Je suis venu pour sauver le monde, non pour le juger; » *Matth.*, XXV, 31-33; du second : « Lorsque le Fils sera venu dans la gloire de son Père, il mettra les brebis à droite, et les boucs à gauche. Et les uns

iront à la vie; les autres aux supplices éternels. » *Ibid.*, 46. Toutefois, il ne faudrait pas croire que le premier avénement n'ait pas été conforme aux règles de la justice. Comment ? Avant qu'il eût lieu, l'on avait eu la loi naturelle, les prophètes, la loi écrite, un enseignement doctrinal, des promesses, des miracles, des châtiments en grand nombre et mille autres moyens propres à réformer les pécheurs. Or, il fallait qu'il fût demandé compte de tous ces secours; seulement le Seigneur dans sa miséricorde, loin d'agir en juge rigoureux, ne montra que de la pitié. S'il eût agi en juge rigoureux, tous les hommes eussent été exterminés. « Tous, en effet, ont péché, tous ont besoin de la grâce de Dieu, » disait l'Apôtre. *Rom.*, III, 23. Voyez-vous éclater la clémence sans mesure de Dieu?

« Celui qui croit au Fils n'est pas jugé; mais celui qui ne croit pas en lui est déjà jugé. » S'il n'est pas venu maintenant pour juger le monde, le temps du jugement n'est donc pas le temps présent; comment alors celui qui ne croit pas est-il déjà jugé? Le Sauveur parle de cette manière, soit parce que l'incrédulité opiniâtre est un véritable châtiment, car c'est un châtiment fort grave déjà que d'être plongé dans les ténèbres; soit parce qu'il annonce l'avenir. Il en est de l'incrédule comme de l'homicide, que son crime condamne avant même que le juge ait porté sa sentence. C'est dans ce sens qu'Adam est mort le jour même où il mangea du fruit défendu; effectivement, la sentence divine était ainsi conçue : « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous mourrez. » *Genes.*, II, 17. Pourtant Adam vécut encore longtemps. De quelle façon a-t-il pu mourir? — A cause de la sentence qui le frappait et parce que sa mort était désormais dans la nature des choses. Quiconque tombe sous le coup d'une loi afflictive, est voué dès lors au supplice; s'il ne le subit pas en fait, la sentence l'y assujettit. Comme ces mots : « Je ne suis pas venu pour juger le monde, » eussent pu faire croire à l'impunité du péché, par suite favoriser la négligence, le Christ prévient ce danger en ajoutant : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé. » Le moment du jugement suprême n'étant pas encore sonné, le Sauveur cherche à nous émouvoir par la crainte du jugement et par la perspective du supplice qui nous menace. Toujours est-il que c'est de la part du Seigneur un acte d'une profonde miséricorde de nous donner le Fils unique, et de plus de ne pas nous châtier sur-le-champ, afin que pécheurs et incrédules aient le temps d'expier leurs péchés. « Celui qui croit au Fils n'est pas jugé. » Celui qui croit, non celui qui examine indiscrètement; celui qui croit, non celui qui scrute sans relâche. Qu'arrive-t-il si la vie du fidèle n'est pas pure, si ses œuvres ne sont pas bonnes? — Ce ne sont pas de véritables fidèles, dit Paul, que ces hommes « prétendant connaître Dieu et le niant par leur conduite. » *Tit.*, I, 16. Ce n'est pas là du reste le sujet de leur jugement; s'ils sont plus gravement punis, c'est à cause de leurs crimes; quant à l'incrédulité, ce n'est pas ce dont ils seront châtiés, puisqu'ils auront cru.

2. Voyez-vous comment le Sauveur en revient aux effrayants sujets par lesquels il avait commencé? Dès le principe, il disait : « Si quelqu'un ne vient pas à renaître de l'eau et de l'Esprit, il n'entrera pas dans le royaume de Dieu. » Maintenant il conclut en ces termes : « Celui qui ne croit pas au Fils est déjà jugé. » Comme s'il disait : Ne supposez pas que ce délai assure l'impunité du pécheur et le dispense du repentir. Celui qui ne croira pas subira le même sort que les hommes déjà condamnés et punis. « Or, voici le jugement : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière. » Voulez-vous savoir la raison de leur supplice? C'est qu'ils n'ont pas voulu renoncer aux ténèbres pour venir à la lumière. Langage par lequel le Christ ravit aux incrédules toute ombre d'excuse. Si j'étais venu leur demander compte de leurs actes et les punir, ils pourraient dire : Voilà pour quel motif nous sommes demeurés en arrière. Mais je suis présentement venu pour les arracher aux ténèbres et les mettre en possession de la lumière. Comment prendre en pitié les hommes qui ne veulent pas abandonner pour la lumière les ténèbres? Quels reproches pourraient-ils à bon droit nous adresser? N'ont-ils pas été comblés de bienfaits? Et nonobstant ils s'en vont loin de nous. Ailleurs aussi

le Seigneur les blâmait de cette même conduite : « Ils m'ont haï sans raison... Si je ne fusse pas venu et si je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient pas de péché. » *Joan.*, xv, 24-25. Celui qui demeure au milieu des ténèbres parce que la lumière lui fait défaut pourra obtenir son pardon ; mais celui qui, la lumière ayant paru, ne saurait se résigner à sortir de son obscurité, celui-là témoigne de l'opiniâtreté de sa volonté perverse.

Cette proposition paraissant inacceptable aux yeux d'un grand nombre, personne ne préférant les ténèbres à la lumière, le divin Maître en donne aussitôt les raisons. Quelles sont-elles? « C'est que leurs œuvres étaient mauvaises. Or, quiconque fait le mal, hait la lumière et ne vient pas à la lumière, afin que ses œuvres ne soient pas accusées. » Assurément le Fils de Dieu n'était pas venu pour juger et châtier l'humanité, mais bien pour lui octroyer le pardon et la rémission des péchés, pour lui donner le salut, par la foi. Pourquoi les hommes ont-ils fui ? On le comprendrait si Jésus se fût montré sur son tribunal en grand appareil de juge suprême. Lorsque la conscience reproche à un homme quelque crime, cet homme fuit loin du juge ; mais les prévaricateurs accourent au contraire près de celui qui fait grâce. Le Seigneur étant venu faire aux hommes miséricorde, ceux-là surtout auraient dû s'empresser de venir à lui, qui avaient beaucoup de fautes à se reprocher. Plusieurs le firent : des publicains et des pécheurs vinrent s'asseoir à la table de Jésus. De qui donc est-il question dans le texte cité? Des pécheurs qui avaient résolu de persister dans leurs iniquités. Le but de l'avénement du Fils éternel était, ne l'oublions pas, d'effacer les péchés passés, de prévenir les péchés à venir. Malheureusement il est des hommes tellement lâches, tellement incapables de braver les fatigues de la vertu, qu'ils prétendent vivre dans le péché jusqu'au dernier soupir, sans jamais y renoncer; ce sont ces hommes que le Sauveur a présentement en vue. Le christianisme exigeant avec la rectitude dans les doctrines l'honnêteté dans les mœurs, comme ils ne veulent pas réformer leur vie, ils redoutent de venir à nous.

Le christianisme exige l'honnêteté des mœurs avec la rectitude de la doctrine.

On ne blâmera pas l'homme qui vit au sein du paganisme. On comprend qu'à devoir adorer des dieux pareils, et célébrer des solennités non moins absurdes et non moins honteuses que ces dieux eux-mêmes, on tienne une conduite digne de semblables doctrines; mais, lorsque les adorateurs du vrai Dieu vivent dans le relâchement, il n'est personne qui ne leur en fasse un crime et qui ne les en accuse; tant est admirable l'influence de la vérité, même sur ses ennemis.

Notez, je vous prie, la précision du langage de Jésus ; il ne dit pas : Celui qui fait le mal ne vient pas à la lumière, mais celui qui s'obstine à faire le mal, celui qui veut se vautrer constamment dans la fange du péché, ne pas se soumettre à mes lois, vivre en dehors livré à toute sorte de débauches, et transgresser toute sorte de préceptes. S'il vient à la vérité, il en est de lui comme du voleur quand paraît la lumière, sa culpabilité devient manifeste. Voilà pour quelle raison il se dérobe à ma loi. — Certes, aujourd'hui aussi nous entendons bien des gens nous dire qu'ils ne peuvent embrasser la foi, parce qu'ils ne sauraient renoncer à l'impureté, à l'intempérance et aux autres mauvaises habitudes. D'ailleurs, ne voit-on pas, disent-ils, des chrétiens vivre dans le vice, des Gentils pratiquer la sagesse? Qu'il y ait des chrétiens vivant dans le vice, je le sais aussi bien que vous; qu'il y ait des Gentils vivant d'une façon irréprochable, je ne le vois pas aussi clairement. Ne m'alléguez pas ceux qui sont naturellement honnêtes et réservés; ce n'est pas là de la vertu; montrez-moi des hommes portés aux violentes passions et pratiquant néanmoins la vertu. A coup sûr vous ne m'en montrerez pas. Si la promesse du ciel, les menaces de l'enfer et autres fléaux semblables sont à peine capables de maintenir les hommes dans la vertu, comment ceux qui ne croient à rien de cela ne la pratiqueraient-ils pas avec beaucoup plus de difficulté? S'il en est qui revêtent les apparences de la vertu, ils le font par vanité; ceux qui le font par vanité, dès que le secret leur sera assuré, se livreront sans réserve à leurs passions. Cependant, pour ne pas paraître trop exigeant,

accordons qu'il y ait des païens vivant honnêtement, cela ne détruit en rien notre thèse; car nous nous occupons, non de ce qui arrive exceptionnellement, mais de ce qui se passe habituellement.

3. Le divin Maître les rend d'une autre façon inexcusables, quand il dit que la lumière est venue dans le monde. Cette lumière, semble-t-il dire, l'ont-ils cherchée? se sont-ils efforcés de la trouver? La lumière vient à eux, ils ne daignent pas venir à elle. A ce prétexte, qu'il y a de mauvais chrétiens, nous répondrons qu'il n'est pas ici question de ceux qui ont été chrétiens dès le principe et qui ont reçu de leurs ancêtres la religion véritable; bien souvent aussi ceux-là ont été entraînés par leurs mauvaises mœurs loin de la doctrine de la vérité. Il n'est pas, à mon avis, question de ces chrétiens en ce moment, mais de ceux des Juifs ou des Gentils qui devaient embrasser la vraie foi. La pensée qui se dégage de cet endroit est que nul de ceux qui vivent dans l'erreur ne voudra se ranger du côté de la foi qu'après s'être préalablement imposé une ligne de conduite irréprochable, et que nul ne demeurera dans l'incrédulité qu'après s'être proposé de demeurer dans l'iniquité. Ne vantez pas la chasteté, la probité d'un tel ou d'un tel; car ce n'est pas là ce qui fait uniquement la vertu. A quoi bon cette chasteté, cette probité, s'il est l'esclave de la vaine gloire, si par égard pour ses amis il rougit de renoncer à l'erreur. Ce n'est pas là vivre d'une façon irréprochable. L'esclave de la vaine gloire n'est pas moins gravement exposé que l'esclave de l'impureté; je dirai même qu'il commettra des fautes beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus sérieuses que ce dernier. En résumé, montrez-moi parmi les Gentils un homme affranchi de toute sorte de vices et de péchés; vous n'y réussirez jamais. Les hommes les plus illustres qu'ils ont eus en ce genre, ceux qui ont foulé aux pieds les richesses et les plaisirs des sens, à ce que l'on prétend, ceux-là ont été plus honteusement asservis que les autres à la passion de la gloire, c'est-à-dire, à une passion qui est une source de toute espèce de maux. Les Juifs aussi se sont opiniâtrés dans l'iniquité; ce qui arrachait au Sauveur le blâme suivant : « Comment pourriez-vous croire, vous qui recherchez la gloire des hommes? » *Joan.*, v, 44.

Pourquoi n'en a-t-il point parlé à Nathanaël puisqu'il faisait connaître la vérité? pourquoi n'a-t-il pas avec lui poussé plus loin son discours? Parce que Nathanaël n'était pas venu avec ces dispositions. Nicodème, au contraire, avait pris la chose à cœur, et, le temps consacré par les autres au repos, il l'avait consacré à venir écouter le Sauveur. Il vint sur le conseil qui lui en fut donné. Toutefois Jésus n'eut garde de le dédaigner; car il lui adressa ces paroles : « En vérité, vous verrez les cieux ouverts et les anges de Dieu monter et descendre. » *Joan.*, I, 51. A Nicodème il ne dit rien de pareil; il l'entretient de l'incarnation et de la vie éternelle; réglant de la sorte son langage sur les dispositions de chacun. Au premier, qui connaissait les prophètes, qui était rempli d'ardeur, il suffisait de quelques paroles; au second, que la crainte paralysait encore, le Sauveur ne découvrit pas sur-le-champ toute sa doctrine; mais il stimula son intelligence, combattit cette crainte par une autre crainte et lui dit dans ce but que ne pas croire c'était être déjà jugé, et que l'incrédulité avait les passions pour principe. Comme il attachait une haute importance à l'estime des hommes, plus d'importance même qu'au châtiment, car l'Evangéliste nous dit : « Plusieurs des principaux crurent en lui, mais à cause des Juifs ils ne confessaient pas leur foi, » *Joan.*, v, 44, le divin Maître l'attaque en ce point et lui déclare que l'unique raison de l'incrédulité se trouvait dans la perversité de la vie. Plus tard il dira : « Je suis la lumière; » *Joan.*, VIII, 12; il se contente de dire ici : « La lumière est venue dans le monde. » D'abord il parle obscurément, puis avec clarté. Ainsi, Nicodème était paralysé par l'opinion de la multitude, et c'est pour cela que sa conduite ne présentait pas un caractère convenable de franchise.

Evitons la passion de la gloire; il n'en est pas de plus violente. De là proviennent l'avarice et la cupidité; de là les haines, les divisions, les querelles. Quiconque désire toujours davantage ne saura s'arrêter. Or, si l'on aspire

Evitons la passion de la gloire.



à posséder ce que l'on n'a pas, c'est uniquement par vaine gloire. Pourquoi, je vous le demande, cet empressement à déployer des essaims d'eunuques, des troupeaux d'esclaves et le faste le plus extravagant? Uniquement pour avoir des témoins et des spectateurs nombreux d'un luxe intempestif. Retranchons cette passion, avec la tête nous couperons ces membres de l'iniquité, et désormais la terre sera pour nous un ciel véritable. Cette passion ne se contente pas de pousser au mal ses victimes avouées; elle va jusqu'à se glisser furtivement au sein de la vertu : ne pouvant nous en séparer complétement, elle nous cause le plus grave préjudice; et alors, tout en supportant les fatigues de la vertu, nous sommes privés d'en recueillir le fruit. Jeûner, prier, faire l'aumône en vue de la vaine gloire, c'est perdre tout droit à toute récompense; or, quel dommage comparer à celui-là? Se mortifier inutilement, être en butte aux sourires moqueurs, et perdre le bonheur céleste! On aurait beau désirer la gloire du ciel et celle de la terre; impossible de les acquérir l'une et l'autre, ou plutôt, l'on pourra bien les acquérir l'une et l'autre, à la condition de n'aimer que la gloire céleste, et de ne pas soupirer après toutes les deux. Voulons-nous donc arriver à la gloire véritable, fuyons la gloire humaine, et désirons seulement la gloire qui vient exclusivement de Dieu; dans ce cas nous arriverons à l'une et à l'autre. Puissions-nous obtenir tous cette dernière, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIX.

« Jésus vint après dans la Judée, lui et ses disciples, et là il demeurait avec eux, et baptisait. »

Rien de plus lumineux et de plus fort que la vérité.

1. Il n'est rien de plus lumineux que la vérité, rien de plus fort; de même qu'il n'est rien de plus faible que le mensonge, quels que soient les voiles sous lesquels il cherche à se dissimuler. Même dans ce cas, il est facilement découvert et réduit sans peine à néant. La vérité, au contraire, se présente sans voile aux regards de ceux qui veulent contempler sa beauté; elle ne prétend pas se cacher, elle ne redoute ni périls ni piéges; elle n'aspire pas à la faveur populaire, elle n'est assujettie à aucune des choses humaines; supérieure à toutes, on a beau la persécuter de toute manière, elle demeure invincible; d'une incomparable puissance, elle abrite comme un rempart inexpugnable les âmes qui cherchent près d'elle un refuge, elle repousse les attaques dirigées à la dérobée contre elle, et fait part à tous publiquement de ses trésors. De là ces paroles adressées par le Christ à Pilate : « J'ai parlé ouvertement au monde, et je n'ai jamais enseigné en secret. » *Joan.*, XVIII, 20. Ce qu'il dit là, le Sauveur le met actuellement en pratique.

« Après cela, raconte l'Evangéliste, Jésus vint dans la terre de Judée, lui et ses disciples, et il y demeurait et il y baptisait. » Il se rendait à Jérusalem vers l'époque des fêtes, pour exposer au milieu des Juifs sa doctrine, appuyée sur l'autorité de ses miracles. Les fêtes passées, il se rendait souvent sur les bords du Jourdain, où bien des gens se rendaient aussi. Toujours il se transportait dans les lieux les plus fréquentés, non par vaine gloire ou par ostentation, mais pour être utile autant qu'il était en lui à un plus grand nombre de personnes. L'Evangéliste nous dit plus loin que Jésus ne baptisait pas, mais bien ses disciples; il en résulterait qu'il faut entendre le passage présent de ses disciples seuls. Pourquoi, demanderez-vous, Jésus ne baptisait-il pas? Jean n'a-t-il pas dit plus haut : « Il vous baptisera dans l'Esprit saint et dans le feu? » — Oui, mais il n'avait pas encore donné l'Esprit saint. C'est donc avec raison qu'il ne baptisait pas; ses disciples seuls le faisaient, afin d'attirer un grand nombre d'autres disciples à la doctrine du salut. — Si les disciples du Sauveur baptisaient, comment se fait-il que Jean n'ait pas cessé de baptiser jusqu'au moment où il fut jeté dans les fers? car ce passage, « Jean baptisait à Ænon; » et celui qui vient après, « il n'avait pas encore été mis en prison, » prouvent qu'il ne cessa pas jusqu'à ce moment

de donner le baptême. Pourquoi continua-t-il de baptiser jusqu'à ce moment? En cessant de le faire dès que les disciples du Sauveur commencèrent, n'eût-il pas fait mieux ressortir leur dignité? Pourquoi donc, encore une fois, baptisait-il? — Pour ne pas exciter dans le cœur de ses disciples des sentiments d'une opposition et d'une jalousie plus vive. Si, en prêchant constamment Jésus, en lui cédant toujours le premier rang, en s'abaissant lui-même profondément, il ne put décider ses propres disciples à se ranger du côté du Maître, en cessant de baptiser il les eût aigris bien davantage. Aussi Jésus ne se mit-il à prêcher avec ardeur qu'après le martyre de Jean. J'estime même que le Précurseur fut ravi par une mort prématurée, afin que le cœur de la foule se tournât décidément vers le Sauveur, et que l'on ne fût plus partagé entre l'un et l'autre. En outre, tout en baptisant, le Précurseur n'avait garde de ne pas prêcher Jésus et de ne pas tenir sur lui le langage le plus respectueux et le plus magnifique. Il ne baptisait uniquement qu'en vue de celui qui devait venir après lui, pour que l'on crût en Jésus.

Or, telle étant sa prédication, comment eût-il fait ressortir la dignité des disciples du Christ? Au contraire, s'il eût cessé de baptiser, il eût paru agir par ressentiment ou par envie; en continuant de le faire, il donnait à son témoignage une force nouvelle. Ce n'était pas sa propre réputation qu'il cherchait à faire briller; c'étaient des auditeurs qu'il envoyait à Jésus, accomplissant aussi la même œuvre que les disciples, et l'accomplissant avec d'autant plus de succès que son témoignage était au-dessus de tout soupçon, et qu'il jouissait d'une renommée plus éclatante que la renommée des premiers. Ce point, l'écrivain sacré l'indique en disant : « Tous les habitants de la Judée et des pays voisins du Jourdain s'en allaient pour être baptisés par lui. » *Matth.*, III, 5. Quoique les disciples baptisassent, un grand nombre de personnes allaient néanmoins demander au Précurseur le baptême. Si l'on désirait savoir quel avantage avait sur le baptême de Jean le baptême des disciples, nous répondrions : Aucun. L'un et l'autre étaient dépourvus de la grâce de l'Esprit, et le but de l'un et de l'autre était d'amener au Christ ceux qui le recevaient. Comme ils ne voulaient pas être constamment en course et à la recherche des fidèles futurs, ainsi que pour Simon l'avait fait son frère, Philippe pour Nathanaël, ils se déterminèrent à donner le baptême de façon à pouvoir ainsi réunir aisément tous les disciples du Sauveur et les disposer à la foi. Que ces baptêmes ne fussent en rien supérieurs l'un à l'autre, ce qui suit le déclare : « Une question s'éleva entre les disciples de Jean et un Juif sur la purification. » Les disciples de Jean étaient toujours jaloux des disciples du Christ et du Christ lui-même; quand ils le virent donner le baptême, ils se mirent à interpeller ceux qui le recevaient, comme si le baptême donné par eux l'emportait en vertus sur le baptême donné par les disciples du Sauveur; abordant un de ces nouveaux disciples, ils s'efforcèrent de le convaincre sur ce sujet, sans y pouvoir parvenir. Car ce furent eux, et non le Juif, qui entamèrent la question; et le langage de l'historien ne permet pas d'en douter. Il ne dit pas, en effet, qu'un Juif leur ait adressé cette question, mais qu'une question fut soulevée avec un Juif par les disciples de Jean sur la purification.

Les disciples de Jean portaient envie au Sauveur et à ses disciples.

2. Or, notez, je vous prie, l'indulgence de l'Evangéliste. Au lieu de manifester de l'indignation, il s'efforce autant qu'il est en lui d'atténuer la conduite des disciples de Jean, et il se borne à dire qu'une question fut soulevée. Le contexte prouve clairement que la jalousie était le principe de cet incident; du reste, la narration conserve jusqu'au bout le ton de la modération la plus parfaite. « Ils vinrent à Jean et lui dirent : Maître, celui qui était avec vous au delà du Jourdain, celui auquel vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise, et tous viennent à lui. » — Celui auquel vous avez rendu témoignage, c'est-à-dire, celui que vous avez baptisé. Celui qui vous doit son illustration et son éclat, semblent-ils dire, ose entreprendre ce que vous faites vous-même. Ils ne disent pas : Celui que vous avez baptisé; car ils eussent été obligés de se rappeler la voix qui retentit du haut du ciel, et la descente de l'Esprit. « Celui qui était avec vous au delà du Jourdain, lui disent-ils, et auquel

vous avez rendu témoignage. » Celui qui figurait parmi vos disciples, qui n'était pas plus que nous, voilà qu'il se sépare de vous et qu'il baptise. — Ce n'était pas l'unique moyen qu'ils estimaient avoir d'exciter Jean contre Jésus, ils lui représentent en outre que son éclat commence à pâlir : « Tous accourent vers lui, » ajoutent-ils. D'où il suit qu'ils n'avaient pu convaincre le Juif avec lequel ils avaient engagé la discussion. S'ils parlaient de la sorte, c'est qu'ils étaient encore grossiers et loin d'être exempts d'ambition. Que fait le Précurseur? Il ne les reprend pas vivement, de crainte qu'ils ne l'abandonnent et ne se portent à quelque extrémité; voici sa réponse : « L'homme ne peut rien recevoir qui ne lui ait été donné du ciel. » Ne soyez pas surpris du ton peu élevé sur lequel il parle du Christ; comment aurait-il pu dire toute la vérité à des hommes animés de sentiments pareils? Ce qu'il veut présentement, c'est les effrayer, les intimider, leur montrer qu'ils s'en prennent tout simplement à Dieu, quand ils combattent Jésus. Gamaliel disait plus tard : « Vous ne pourrez détruire cette œuvre sans vous exposer à combattre contre Dieu. » *Act.*, v, 39. C'est la même pensée qui est obscurément exprimée ici; car ces mots : « L'homme ne peut rien recevoir qui ne lui ait été donné du ciel, » signifient uniquement qu'ils tentaient l'impossible et qu'ils se déclaraient les adversaires de Dieu même. — Qu'est-ce à dire? est-ce que Theudas ne s'arrogea pas lui-même sa mission? — Il le fit; mais il succomba peu après misérablement; or, il n'en est pas ainsi du Sauveur.

En même temps, le Précurseur leur suggère une pensée consolante, en leur laissant entrevoir que ce n'était point un homme, mais un Dieu dont la gloire obscurcissait leur propre gloire. Si donc Jésus brillait du plus vif éclat, si tout le monde accourait à lui, il ne fallait pas s'en étonner, l'éclat étant le propre des œuvres divines, et Dieu étant l'ordonnateur de toutes ces choses. S'il ne l'eût pas été, le nom du Sauveur n'eût pas exercé une telle influence. Les choses humaines sont marquées au coin de la faiblesse et de la fragilité, elles passent rapidement et périssent : puisqu'il n'en était pas de même des choses du Christ, ces choses n'étaient conséquemment pas des choses humaines. Remarquez, je vous prie, comment ces paroles des disciples : « Auquel vous avez rendu témoignage, » paroles par lesquelles ils s'imaginaient ruiner la cause du Christ, le Précurseur les retourne contre eux. Après leur avoir déclaré que son témoignage n'était nullement le principe de la gloire du Christ, il les reprend ensuite par ces mots : « L'homme ne peut rien recevoir qui ne lui ait été donné du ciel. » Quelle est sa pensée? — Si vous acceptez mon témoignage comme exprimant la vérité, sachez alors en vertu de ce même témoignage que vous devez estimer le Christ supérieur à votre maître, et non votre maître supérieur au Christ. Quel témoignage ai-je rendu sinon celui-là? J'en appelle à vous-mêmes. — Aussi ajoute-t-il : « Vous attestez vous-mêmes que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ; mais j'ai été envoyé devant lui. » Si vous vous autorisez de mon action pour me rappeler que je lui ai rendu témoignage, loin d'être abaissé à vos yeux par ce témoignage, le Christ ne vous en doit paraître que plus grand. Au reste, ce témoignage n'était pas le mien, c'était le témoignage même de Dieu. Conséquemment, si je suis à vos yeux digne de foi, entre autres déclarations que j'ai faites, j'ai dit que j'avais été envoyé devant lui. — Voyez-vous comment il vient peu à peu à les convaincre de la divinité de cette parole? Car au fond voilà sa pensée : Je ne suis qu'un serviteur, je ne parle qu'au nom de celui qui m'a envoyé; je ne cherche point à capter la faveur des hommes, mais à remplir la mission dont celui qui m'a envoyé, le Père, m'a chargé. Si j'ai rendu un témoignage, ce n'est pas un témoignage sans fondement; je n'ai dit que ce que j'avais mission de dire. N'allez donc pas pour cela m'estimer grand; la grandeur du Christ est la seule qui brille dans tout ceci; car il est le Seigneur de toute chose.

Cette vérité, nous la voyons indiquée de nouveau dans ce qui suit : « L'époux est celui à qui l'épouse appartient. Or, l'ami de l'époux, qui est debout et qui l'écoute, se réjouit vivement à cause de la voix de l'époux. Pour quelle raison celui qui a dit : « Je ne suis pas digne de dénouer

les cordons de sa chaussure, » se déclare-t-il maintenant l'ami du Christ? Il ne le fait pas dans une vue de vaine gloire et d'orgueil; il le fait pour montrer combien il s'intéresse à son œuvre, pour montrer que, loin d'en être blessé, d'en être attristé, il désirait ardemment la voir accomplie, et que tel était le but de toute sa conduite antérieure. Or, il exprime cette pensée d'une façon très-ingénieuse par cette comparaison de l'ami de l'époux; il se propose seulement de faire comprendre la grandeur de sa joie, et de se prêter à la faiblesse de ses disciples. Comme il avait parlé de service rempli en disant qu'il avait été envoyé devant le Christ, de crainte que ses disciples ne fussent offensés de ce qui se passait, ce qu'il avait lieu de croire, il se qualifie d'ami de l'époux, et par cela même proclame qu'il n'est pas lui-même offensé, qu'il est plutôt heureux du bonheur de Jésus. — Etant venu pour remplir cette mission, je suis si éloigné d'être peiné de cet état de choses, qu'il m'en coûterait extrêmement de voir le contraire. Savez-vous de quoi je serais affligé? De voir l'épouse ne pas accourir vers son époux. Comment le serai-je de voir l'accomplissement de mes vœux? Le succès de l'œuvre du Christ, c'est le succès de notre œuvre à nous : il arrive ce que nous désirions, à savoir, que l'épouse reconnaît son époux. Vous-mêmes l'attestez quand vous dites : « Tous viennent vers lui. » Tel était le secret désir de mon cœur, tel le but de tous mes actes. C'est pour cela que la réalisation de cette espérance de mon âme excite en moi les transports de la joie et de l'allégresse les plus vives.

3. Quel est le sens de ce passage : « Celui qui, debout, l'écoute, se réjouit vivement à cause de la voix de l'ami de l'époux? » Il applique la parabole au but proposé. Le Précurseur parlant d'époux et d'épouse, montre ensuite comment se font les fiançailles, à savoir, par la parole et par la doctrine. Voilà comment l'Eglise est unie à Dieu. Aussi Paul disait-il : « La foi vient de l'ouïe, l'ouïe est excitée par la parole de Dieu. » *Rom.*, x, 17. Telle est la voix qui me remplit d'allégresse. Le mot « debout » n'est pas mis là non plus sans motif; il a pour objet d'établir que le rôle de précurseur est fini, qu'il ne lui reste plus qu'à demeurer debout et à écouter, tandis que l'épouse est donnée à l'époux. Puisqu'il n'est que le ministre et le serviteur, il peut se réjouir, parce que son espérance est désormais comblée. De là ce qu'il ajoute : « Ma joie est donc au comble. » Mon œuvre est accomplie, il ne me reste plus rien à poursuivre.—Puis, afin de prévenir un nouvel accroissement d'affliction chez ses disciples, tout en calmant leur affliction présente, il leur parle de l'avenir, et leur donne pour garantie de sa parole ses déclarations et les faits déjà passés. « Il faut qu'il grandisse et que je diminue. » Mon rôle est terminé; il n'en sera plus dorénavant question, tandis que le rôle du Sauveur va grandir de plus en plus. Non-seulement ce que vous redoutez va se réaliser présentement, mais encore vous le verrez se réaliser avec le temps dans une plus large mesure. Or, voilà précisément ce qui nous donne, à nous, notre plus vif éclat. Aussi suis-je venu dans ce but; et maintenant je suis heureux de voir le nom du Christ de plus en plus radieux et l'œuvre pour laquelle nous avions été envoyés accomplie. — Voyez-vous avec quelle sagesse il parvient sans effort à calmer leur passion, à dissiper leur jalousie, à leur démontrer qu'ils tentent l'impossible; raison devant laquelle capitule la méchanceté. Si donc il avait été décrété que ces choses devaient avoir lieu, tandis que Jean vivait et baptisait encore, c'était pour que Jean rendît témoignage devant ses disciples de la supériorité de Jésus, de telle façon qu'ils fussent inexcusables de n'y pas croire. Il n'en vint, en effet, à parler ainsi ni de lui-même, ni par suite des questions qui lui furent adressées d'ailleurs : ceux qu'il instruisait étaient ceux-là mêmes qui l'avaient interrogé. Au surplus, ils n'eussent pas eu foi en sa parole s'il avait parlé de lui-même, comme ils en eurent lorsqu'il répondit à leur propre demande. C'est ainsi que les Juifs, pour avoir persisté dans leur incrédulité après avoir envoyé vers Jésus et avoir ouï sa réponse, se rendirent indignes de tout pardon.

Quelle leçon devons-nous retirer de ce qui précède? Que la vanité est la source de tous les maux : c'est la vanité qui excita la jalousie des Maux qu'engendre la jalousie.
disciples de Jean-Baptiste; c'est la vanité qui les

arracha au court repos qu'ils avaient goûté, et qui les fit venir demander au Sauveur : « Pourquoi vos disciples ne jeûnent-ils pas ? » *Matth.*, IX, 14. Fuyons donc, mes bien-aimés, cette passion ; fuyons-la, et nous n'aurons rien à craindre de la géhenne. Cette passion allume le feu qui consume les hommes : elle a si bien répandu partout son empire, qu'elle exerce son odieuse tyrannie sur tous les âges et sur toutes les dignités. C'est elle qui bouleverse les Eglises, qui ruine les affaires publiques, détruit les familles, les peuples, les nations. N'en soyez pas surpris : car elle est allée jusqu'au désert, et y a implanté son pouvoir fastueux. Des hommes qui avaient renoncé aux biens de la terre, qui avaient foulé aux pieds les pompes du siècle, brisé tous les liens privés, dompté les passions les plus impérieuses de la chair, ces hommes, on les a vus céder à la vaine gloire et perdre le fruit de leurs sacrifices. Ce fut cette passion qui rabaissa un homme qui avait beaucoup travaillé pour le bien au-dessous de celui qui n'avait rien fait, et qui avait au contraire commis des prévarications innombrables : ce fut à cause de la vaine gloire que le Pharisien se retira plus coupable que le publicain. Mais ce n'est rien que de faire le procès à cette passion ; nous prononcerions tous la même sentence ; le point important serait de savoir comment nous en viendrons à bout. De quelle manière donc en triompherons-nous ? En opposant une gloire à l'autre. De même que nous dédaignons les biens de la terre quand nous considérons les biens du ciel ; de même que nous faisons peu de cas de la vie présente quand nous songeons à l'excellence de la vie à venir ; de même nous ferons fi de la gloire d'ici-bas, quand nous porterons nos regards vers une gloire beaucoup plus étincelante, laquelle est d'ailleurs la véritable. La gloire de la terre est vaine et passagère ; n'ayant de la gloire que le nom : la gloire céleste est solide ; car ce ne sont pas les hommes, ce sont les anges, les archanges, et le Seigneur des archanges, ce sont les hommes mêmes qui la dispensent.

Manière de triompher de la vaine gloire.

Considérez ce théâtre, contemplez ces couronnes, transportez-vous par la pensée là où retentissent ces applaudissements, et les choses terrestres n'auront plus sur vous d'action fascinatrice, et vous estimerez de nul prix les biens présents, et vous ne regretterez pas ceux que vous n'aurez plus. Dans ce palais du Roi des cieux vous ne verrez pas des gardes soucieux de plaire à celui qui porte le diadème et qui est assis sur le trône, imiter les accents des geais, le bourdonnement des insectes et des moucherons ; car les louanges des hommes au fond ne sont pas autre chose. Pénétrés du néant de tout ce qui est humain, transportons en un lieu sûr, en un lieu invisible, tous nos biens, et ne recherchons que la gloire solide et durable. Puissions-nous tous l'obtenir en partage, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXX.

« Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous. Celui qui vient de la terre, est de la terre et parle des choses de la terre. »

1. C'est un mal redoutable que la passion de la gloire, un mal qui entraîne une foule de maux à sa suite. C'est une épine qu'il est malaisé d'arracher, une bête féroce qu'il est difficile d'apprivoiser, un monstre à plusieurs têtes prêt à dévorer ceux-là mêmes qui pourvoient à sa nourriture. Pareille au ver qui ronge l'arbre auquel il doit sa naissance, à la rouille qui ronge le fer sur lequel elle est née, à la teigne qui traite de même la laine d'où elle a tiré son origine, la vaine gloire cause la perte de l'âme qui l'a vu naître. Aussi la plus persévérante application nous est-elle indispensable pour triompher de cette passion. Que ne fait pas le Précurseur, que ne dit-il pas à ses disciples en vue de calmer en eux la vaine gloire, et encore n'y parvient-il qu'à peine ! Après le langage qui précède, il ajoute les paroles suivantes : « Celui qui est venu d'en haut est au-dessus de tous. Celui qui vient de la terre est de la terre et parle de la terre. » Puisque vous vous autorisez à tout propos de

mon témoignage, et que vous vantez ma véracité, il faut que vous le sachiez : celui qui vient du ciel ne saurait emprunter l'autorité de sa parole à celui qui n'est que de la terre. Ce mot « il est au-dessus de tous, » que signifie-t-il? Qu'il n'a besoin de personne, qu'il se suffit pleinement à lui-même, et qu'il est incomparablement plus grand que tous les autres. Jean ajoute qu'il est lui-même de la terre, et qu'il parle le langage de la terre, moins pour caractériser sa véritable pensée que dans le sens de ces paroles du Christ : « Si je vous dis des choses terrestres, vous ne les croyez point. » *Joan.*, III, 12. De même que le Sauveur qualifiait ainsi le baptême, non qu'il fût terrestre, mais eu égard à sa génération éternelle; de même Jean dit ici qu'il parle le langage de la terre, eu égard à la doctrine prêchée par le Fils de Dieu. Ces mots « il parle le langage de la terre, » veulent dire simplement que les enseignements du Précurseur mis en regard de la grandeur du Christ, sont insuffisants, incomplets, humains et terrestres d'une certaine façon, puisque dans le Christ « sont cachés tous les trésors de la sagesse. » *Coloss.*, II, 3. D'où il résulte qu'il ne prétend pas parler d'un langage fondé sur les raisonnements humains. « Celui qui vient de la terre, est de la terre. » Or, Jean n'était pas de la terre tout entier : il y avait en lui des choses, et ces choses étaient les principales, qui étaient du ciel : il y avait son âme, il y avait une participation de l'Esprit qui n'était pas de la terre. Pourquoi donc prétend-il être de la terre? Voici quelle est sa pensée : Je ne suis qu'une pauvre et nulle créature, courbée vers la terre, et née de la terre; le Christ, au contraire, est descendu des cieux vers nous.

Quand il eut calmé les sentiments mauvais de ses disciples par ces observations diverses, alors il s'exprima sur le Christ avec confiance. Auparavant, il eût inutilement traité ce sujet, qui n'aurait même pas été compris de ses auditeurs. Les épines une fois arrachées, il se mit à semer sans crainte le bon grain, de la manière suivante : « Celui qui est venu du ciel est au-dessus de tous. Il n'atteste que les choses qu'il a vues et qu'il a entendues; mais personne n'accepte son témoignage. » Il n'a pas sitôt exprimé sur ce point une idée élevée qu'il reprend le ton ordinaire; en effet ces mots « les choses qu'il a vues et qu'il a entendues, » respirent une façon humaine de s'exprimer. Ce que savait le divin Maître, il ne l'avait point acquis par la vue ou par l'ouïe; il le savait tout naturellement, étant sorti parfait du sein de son Père, et il n'avait nul besoin d'être enseigné. « Comme mon Père me connaît, disait-il, ainsi je connais mon Père. » Que faut-il entendre par ces mots : « Les choses qu'il a entendues, il le dit; les choses qu'il a vues, il les atteste? » Notez que les connaissances les plus précises que nous ayons nous viennent par l'entremise des sens auxquels il est fait ici allusion : lorsque nous enseignons ce que nous avons appris soit par nos yeux, soit par nos oreilles, on a foi dans notre parole, et l'on sait alors que nous n'exposons rien de mensonger ni d'imaginaire. Or, c'est pour établir qu'il n'y avait rien de mensonger dans les paroles du Sauveur, que sa doctrine était vraie en tout point, que Jean-Baptiste dit qu'il a tout vu et tout entendu. Ne demandons-nous pas souvent nous aussi avec défiance : L'avez-vous vu, l'avez-vous entendu? Et si, l'on répond affirmativement, nous regardons ce témoignage comme certain. De même, lorsque le Sauveur disait : « Comme j'entends, je juge;... ce que j'ai entendu de mon Père, je le dis;... nous disons ce que nous avons vu; » et autres propos semblables; *Joan.*, V, 30; VIII, 26; III, 11; il ne prétend pas nous apprendre qu'il parle uniquement d'après un enseignement préalable; ce serait une folie extrême que de le penser; mais il veut empêcher l'arrogance des Juifs de révoquer en doute la moindre de ses paroles. Comme ils n'avaient pas de lui l'opinion qui convenait, il se rejette souvent sur l'autorité de son Père, afin de donner du poids à son propre langage.

Le Sauveur invoque l'autorité de son Père.

2. Ne soyez pas étonné de voir le Sauveur invoquer l'autorité de son Père : n'invoque-t-il pas fréquemment l'autorité des prophètes et des Ecritures? n'a-t-il pas dit de ces dernières : « Ce sont elles qui rendent témoignage de moi? » *Joan.*, V, 39. Or, parce qu'il rappelle le témoignage des prophètes, en conclurons-nous qu'il



leur est inférieur? Certainement non. C'est donc par égard pour la faiblesse de ses auditeurs qu'il mesure ainsi ses paroles et qu'il dit raconter ce qu'il a ouï de son Père; non dans ce sens qu'il ait eu besoin d'être instruit, mais pour les déterminer à croire comme une vérité absolue tout ce qu'il dirait. Pour Jean, au contraire, sa pensée est celle-ci : Il me faut à moi être instruit par le Christ. Etant descendu des cieux, il raconte les choses des cieux, choses que lui seul connaît à merveille; car tel est le sens de ces mots : « Il les a vues et entendues. » Cependant « son témoignage, personne ne l'accepte. » Est-ce que Jésus n'a pas eu des disciples? est-ce qu'un grand nombre de personnes n'écoutaient pas avec empressement sa doctrine? Dans ce cas, comment entendre ces mots : « personne ne l'accepte? » Le voici : Ceux qui acceptent sont en petit nombre. La preuve de la légitimité de ce sens se trouve dans ce qui suit : « Celui qui a reçu son témoignage atteste la véracité de Dieu. » Ici le Précurseur semble blâmer ses propres disciples de n'avoir guère cru jusqu'au moment actuel en Jésus. Il est vrai qu'ils n'y crurent pas davantage ensuite, et ce qui arriva ne permet pas d'en douter. En effet, du fond de son cachot il les envoya vers le Sauveur en vue de les rapprocher de lui, sans que cette mission pût les amener à croire plus vivement au Christ, comme l'indique la sentence du divin Maître : « Bienheureux celui qui n'aura pas été scandalisé à mon sujet. » *Matth.*, XI, 6.

Les disciples de saint Jean ne croyaient pas à la mission du Sauveur.

C'est donc uniquement pour éclairer ses disciples que Jean-Baptiste s'exprime en ces termes : « Et son témoignage, personne ne l'accepte. » Comme s'il leur disait : Parce qu'un petit nombre de disciples s'attacheront à lui, n'en concluez pas que sa doctrine est fausse; « il n'atteste que ce qu'il a vu. » Par ce même langage, il flétrit la torpeur des Juifs. L'Evangéliste leur avait adressé le même reproche, dès le début de son Evangile, en disant : « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. » Or, la faute en est, non à celui qui vient, mais à ceux qui refusent de le recevoir. « Celui qui a reçu son témoignage atteste la véracité de Dieu. » Par conséquent, quiconque ne croit point au Christ, ne croit pas non plus au Père : sentence bien capable de les pénétrer de frayeur. « Celui que Dieu a envoyé, poursuit le Précurseur, annonce les paroles de Dieu. » Dès lors qu'il annonce ses paroles, le fidèle croit par cela même à Dieu, et l'incrédule n'y croit pas. Le terme « atteste » équivaut ici au mot « démontre. » Quand il a eu prononcé les paroles effrayantes qui précèdent, Jean-Baptiste ajoute : « ... la véracité de Dieu; » par où il établit que l'on ne saurait refuser de croire au Christ, sans accuser de fausseté le Dieu qui l'a envoyé. Le Christ ne dit rien en dehors du Père; tout ce que dit le Christ appartient au Père : donc celui qui n'écoute pas le Christ, n'écoute pas non plus le Père qui l'envoie. Comprenez-vous à quel point ce langage devait impressionner ceux qui l'entendaient? Jusque-là, ne pas écouter le Christ leur avait paru chose sans importance. Or, maintenant le danger que courent les incrédules est tel que fermer son oreille au Christ, c'est, il n'y a plus lieu d'en douter, la fermer à la parole même de Dieu.

Cela posé, Jean-Baptiste quitte ce ton élevé, et se mettant à la portée de la faiblesse des intelligences, il ajoute : « Car Dieu ne lui donne pas l'Esprit avec mesure. » Je le répète, il en revient à un langage plus simple en vue de faire accepter plus facilement et sans répugnance aucune sa proposition. Ce n'était plus d'ailleurs le cas de leur tenir un langage capable de les jeter dans le saisissement. Loin de croire à sa parole, s'il leur eût parlé de Jésus sur un ton sublime, ils l'eussent méprisée. C'est pour cela qu'il recourt à l'autorité du Père et qu'il parle du Christ comme d'un homme ordinaire. Et ces mots : « Dieu ne lui donne pas l'Esprit avec mesure, » quel sens faut-il y attacher? Nous tous, veut dire le Précurseur, avons reçu l'Esprit dans une mesure déterminée, l'Esprit, c'est à savoir la grâce, car telle est la signification du mot Esprit : c'est, en effet, la grâce que Dieu dispense aux hommes. Eh bien, cette grâce, le Christ la possède tout entière et sans mesure. Si la grâce qu'il possède n'a point de limites, il en est conséquemment de même de sa substance. Voyez-vous l'infinité de l'Esprit établie par ce

texte? Mais celui qui a reçu la plénitude de l'Esprit, celui qui connaît les choses de Dieu, celui qui peut dire : « Nous ne parlons que de ce que nous avons entendu, nous n'attestons que ce que nous avons ouï, » comment peut-il exciter de défiance, puisqu'il ne dit rien qui ne vienne de Dieu, rien qui ne vienne de l'Esprit? Cependant Jean-Baptiste ne dit rien du Verbe divin, et il ne parle que du Père et de l'Esprit pour asseoir solidement sa doctrine. C'est que les Juifs connaissaient l'existence de Dieu et l'existence de l'Esprit, bien qu'ils n'eussent pas de l'un et de l'autre une idée convenable ; mais ils ignoraient l'existence du Fils. Voilà pour quelle raison l'autorité du Père et de l'Esprit dans le sujet actuel est seule invoquée.

A considérer le discours de Jean sous un point de vue différent, il semblerait peu révérencieux à l'égard du Christ. Pour que ce discours parût digne de foi, il suffisait que l'Esprit saint résidât dans le Sauveur, qui par suite n'avait besoin d'aucun secours et se suffisait pleinement à lui-même. En attendant, Jean-Baptiste s'accommode aux intelligences les plus faibles, afin d'élever peu à peu leurs pensées. J'insiste sur ce point pour que nous ne traitions pas légèrement l'Ecriture sainte, et que nous tenions compte, ainsi qu'il est nécessaire, du but de celui qui parle, en même temps que de la faiblesse des auditeurs, et des circonstances qui s'y rapportent. Ceux qui enseignent ne s'expriment pas toujours comme ils le voudraient ; le plus souvent, ils sont forcés de ménager l'ignorance et la simplicité de ceux auxquels ils s'adressent. De là ce langage de Paul : « Je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais seulement comme à des hommes charnels. C'est du lait et non une nourriture solide, que je vous ai donné. » I *Cor.*, III, 1-2. Je désirais bien vous tenir un discours spirituel ; mais je n'ai pu le faire. Comment? Ce n'est pas qu'il en fût incapable ; ses disciples seuls étaient incapables de le comprendre. De même, Jean eût bien voulu donner à ses disciples une doctrine élevée ; mais, ces derniers étant hors d'état de la saisir, il s'en tient au langage le plus simple.

3. Il est donc indispensable de tout peser. Les paroles de l'Ecriture sont des armes spirituelles. Si nous ne savons pas les préparer et instruire nos disciples à les manier, ces armes conserveront assurément leur valeur, mais elles ne seront aux nôtres d'aucune utilité. Prenons, si vous le voulez, une cuirasse, un casque, un bouclier, un javelot excellents : qu'un novice ensuite se présente et mette la cuirasse à ses pieds, le casque sur ses yeux, non plus seulement sur sa tête ; son bouclier non devant sa poitrine, mais à ses jambes : dans ces conditions lui serait-il possible de combattre? ne serait-il pas réduit à l'impuissance la plus manifeste? On ne saurait en douter ; quoique cette impuissance fût non le résultat de la qualité des armes, mais de l'inexpérience du soldat. Ainsi en adviendra-t-il des Ecritures si nous n'en usons pas selon l'ordre requis : encore qu'elles conservent toujours leur valeur, elles ne nous serviront en aucune manière. Je le vois bien ; j'ai beau vous redire soit en particulier, soit en public les mêmes avis, je ne gagne rien ; toujours vous demeurez attachés aux choses du siècle, toujours vous estimez de nul prix les biens spirituels. Aussi notre vie est-elle négligée ; le moment venu de combattre pour la vérité, nous nous trouvons sans force et nous nous couvrons de ridicule, soit aux yeux des Grecs, soit aux yeux des Juifs et des hérétiques. Certes, si vous apportiez la même négligence dans les affaires de ce monde, vous seriez sévèrement condamnés. Est-il question de ces dernières, chacun de vous est plus tranchant qu'une épée, aussi bien les hommes qui exercent les arts que les hommes occupés d'affaires publiques. S'agit-il, au contraire, de nos intérêts spirituels et des choses les plus nécessaires, nous sommes lâches à l'excès, et nous laissons de côté, ne les estimant même pas oiseuses, les œuvres que nous devrions mettre au-dessus de toutes les autres ; tandis que nous traitons sérieusement les œuvres les plus futiles. Ne savez-vous donc pas que les sentences de l'Ecriture s'appliquent à nous, aussi bien qu'aux hommes d'autrefois? N'entendez-vous pas Paul qui vous crie : « Toutes ces choses ont été écrites pour nous instruire, nous qui nous trouvons à la fin des temps ;...

afin que, par la patience et les consolations dont les Ecritures sont la source, nous ayons une ferme espérance? » I *Cor.*, x, 11; *Rom.*, xv, 4.

Exhortation morale.

Quoique je perde mon temps à vous parler de la sorte, je n'y renoncerai pas néanmoins. Personne ne m'écoutât-il, j'aurai toujours rempli mon devoir devant Dieu. C'est une consolation pour l'orateur qui s'adresse à des gens attentifs que la docilité de ses auditeurs; mais celui qui, malgré ses fréquentes instances, n'est pas écouté, sera du moins aussi richement récompensé de sa persévérance à remplir son ministère pour plaire à Dieu, en dépit de l'insensibilité qu'il rencontre. Toutefois, encore que votre négligence ne concoure qu'à rehausser l'éclat de notre couronne, nous aimerions mieux voir diminuer cet éclat et augmenter l'espérance de votre salut; ce serait pour nous une récompense véritable que votre avancement. Loin de nous, en vous tenant ce langage, la pensée de vous affliger et de vous blesser : nous tenons uniquement à vous témoigner la peine que nous cause votre indifférence. Puissions-nous tous nous en affranchir, nous embraser d'amour pour les choses spirituelles, et parvenir tous aux biens célestes, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXI.

« Le Père aime le Fils, et il lui a tout remis entre les mains. Celui qui croit au Fils possède la vie éternelle; celui qui ne croit point au Fils ne verra point la vie; mais la colère de Dieu demeure sur lui. »

1. En toute chose il est facile de constater les avantages d'une sage mesure. C'est ainsi que nous nous perfectionnons dans les arts; car nous ne les avons pas appris en un moment de nos maîtres : c'est ainsi que nous avons élevé les villes, les bâtissant insensiblement et peu à peu : c'est ainsi que nous entretenons notre vie à tous. Que la mesure ait cette importance en tout ce qui se rapporte à la vie présente, il ne faudrait pas nous en étonner, puisque dans les choses spirituelles elle exerce une influence encore plus considérable. Ainsi, par exemple, c'est avec le temps et progressivement que les Juifs purent être arrachés à l'idolâtrie; eux auxquels on n'avait pu tenir un langage élevé soit en fait de doctrine, soit en fait de morale. Après l'avénement du Christ, alors que le temps des doctrines sublimes était venu, les apôtres abordaient les Juifs sans leur dire dès le principe rien de ce genre. Il en était de même au commencement du langage que leur tenait le Sauveur. C'est encore la ligne de conduite que suit en ce moment le Précurseur, parlant de Jésus comme d'un homme extraordinaire et mêlant quelquefois à ses paroles un langage un peu plus voilé. En commençant il disait : « L'homme ne peut rien recevoir de lui-même. » Puis, il ajoute cette sentence élevée : « Celui qui est venu des cieux est au-dessus de tous. » Et aussitôt, le voilà qui reprend un ton plus humble et dit entr'autres choses : « Dieu ne lui donne pas l'Esprit avec mesure; » et peu après : « Le Père aime le Fils, et il lui a tout remis entre les mains. » Enfin, sachant combien était utile le langage des menaces, langage auquel le plus grand nombre des hommes est beaucoup plus sensible qu'à celui des promesses, il termine en disant : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle; celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » C'est encore le Père qu'il invoque à propos du châtiment : il ne parle pas de la colère du Fils, bien que le Fils soit juge; mais de la colère du Père, afin d'inspirer plus d'effroi.

Suffira-t-il donc, demanderez-vous, de croire au Fils, pour obtenir la vie éternelle? — Nullement; et ce qui le prouve, ce sont les paroles suivantes du Sauveur : « Tout homme qui me dit : Seigneur, Seigneur, n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux. » *Matth.*, vii, 21. C'est assez d'un blasphème contre le Saint-Esprit pour nous plonger dans la géhenne. Et que parlé-je de doctrine? Vous auriez beau croire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, si vous ne vivez pas selon la vertu, votre foi ne vous servira de rien pour le salut. Par conséquent,

lorsque Jésus nous dit : « Voilà en quoi consiste la vie éternelle, à vous connaître, vous le seul vrai Dieu ; » *Joan.*, XVII, 3 ; n'en concluons pas qu'il n'en faut pas davantage pour nous sauver : il faut de plus des mœurs pures et une conduite droite. Quoique Jean-Baptiste dise : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; » il accentue néanmoins ce qui suit avec plus d'énergie. Il ne se borne pas à faire entendre un langage rassurant, il prend aussitôt un langage opposé. Ecoutez, en effet, ce qu'il ajoute : « Celui qui ne croit pas au Fils, ne verra pas la vie ; mais la colère de Dieu demeure sur lui. » Nous ne prétendons pas inférer de là que la foi suffise pour le salut : le contraire résulte de maints passages de l'Evangile relatifs à la pureté de la vie. Aussi le Sauveur n'a-t-il pas dit : Voici en quoi consiste uniquement la vie éternelle ; il n'est pas dit non plus : Celui qui croit au Fils, sans faire autre chose, aura la vie éternelle. Ces deux textes signifient seulement que la vie est attachée à chacune de ces choses ; cependant si l'on n'y joint pas une conduite irréprochable, on encourra le plus grave des supplices. Le Précurseur ne dit pas : La colère de Dieu l'attend, mais : « Demeure sur lui ; » déclarant par là qu'elle ne le quittera pas. On aurait pu croire que ces mots : « Ne verra pas la vie, » désignaient la mort temporelle. Pour montrer qu'il s'agit d'une mort éternelle, d'un supplice qui ne finira pas, Jean s'est exprimé comme on l'a vu. Par ce langage tout entier, il cherchait à pousser vers le Christ ses disciples. C'est pour cela que, au lieu de les y exhorter en particulier, il parle d'une façon générale et la plus propre à les déterminer. Il ne dit pas : Si vous croyez, si vous ne croyez pas ; mais : Si l'on croit ; afin de n'éveiller aucune susceptibilité ; et il met en cela plus d'énergie que le Christ. Le Christ avait dit : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé. » Le bienheureux dit : « Il ne verra pas la vie, la colère de Dieu demeure sur lui. » Et il a raison de parler de la sorte. Autre chose est de parler de soi-même, autre chose de parler d'autrui. Que Jésus se fût exprimé sur ce ton, on y aurait vu de l'orgueil et de l'enflure : Jean était au-dessus d'un pareil soupçon. Si, plus tard, le Sauveur usa d'un ton plus véhément, c'est qu'alors on avait de lui des idées très-élevées.

« Jésus sachant que les Pharisiens avaient appris qu'il avait plus de disciples, et qu'il baptisait plus de personnes que Jean, quoique Jésus ne baptisât pas lui-même et que ce fussent ses disciples, il s'éloigna de la Judée et il vint en Galilée. » Ce n'était pas lui qui donnait le baptême : ses envieux le répandaient ainsi pour soulever contre lui une plus violente opposition. Vous me demanderez pourquoi le Sauveur s'éloigne. Ce n'est point par crainte ; c'est pour ôter tout prétexte à l'envie, pour apaiser la haine. Il lui était aisé de confondre ses adversaires ; mais il ne voulait pas user fréquemment de ce moyen, pour ne pas nuire à la foi en l'incarnation. Si, attaqué par eux, il se fût d'ordinaire dérobé à leurs atteintes, la foule eût conçu des soupçons à son égard. A cause de cela il se contente d'agir humainement dans la plupart des circonstances. Il voulait que l'on crût également en sa divinité, et en son humanité. « Touchez et voyez, disait-il à son disciple après être ressuscité ; un esprit n'a ni chair ni os. » *Luc.*, XXIV, 39. Pour la même raison, il blâma Pierre vivement quand celui-ci lui disait : « Soyez-vous propice, Seigneur, cela ne vous arrivera pas ! » *Matth.*, XVI, 22 ; tant il avait à cœur la manifestation de ce point de doctrine.

Pourquoi le Sauveur s'éloigne.

2. C'est qu'il n'est pas le moins important parmi les divers points de la doctrine de l'Eglise : c'est même le point capital de l'œuvre du salut, celui auquel se rapporte l'accomplissement de cette œuvre divine. Grâce à l'incarnation la mort a été détruite, le péché effacé, la malédiction abrogée, une infinité de biens répandue sur la terre. Si le Sauveur tenait principalement à ce que l'on crût en l'incarnation, c'était parce qu'elle avait été pour nous la source des biens les plus précieux. Toutefois, tandis qu'il mettait en relief sa nature humaine, il ne laissait pas dans l'ombre sa nature divine. S'étant donc retiré, il n'en continue pas moins à s'occuper de la mission qu'il remplissait précédemment. Il n'était pas venu sans dessein en Galilée ; il avait en vue de grands résultats, qu'il se proposait



d'obtenir chez les Samaritains. Pour les atteindre, il ne marchait point au hasard, il agissait avec la plus parfaite sagesse, de façon à soustraire aux Juifs impudents toute ombre d'excuse; ce que l'Evangéliste nous enseigne quand il dit : « Il fallait qu'il passât par Samarie; » comme s'il y allait sans y attacher d'importance. Ainsi en agissaient les apôtres : quand les Juifs les repoussaient, ils allaient chez les Gentils. De même le Christ, repoussé par les Juifs, évangélisait les infidèles, comme le prouve l'histoire de la Chananéenne. Telle était d'ailleurs sa manière d'agir, que tout prétexte était ôté aux Juifs, et qu'il ne leur était pas possible de dire : Il nous a délaissés pour aller vers les incirconcis. De leur côté, les apôtres se justifiaient devant eux et leur tenaient ce langage : « Nous devions commencer par vous annoncer la parole de Dieu; puisque vous vous en déclarez indignes, voilà que nous nous tournons vers les Gentils. » *Act.*, XIII, 46. « Je ne suis venu, disait aussi le divin Maître, que pour les brebis perdues de la maison d'Israël. » *Matth.*, XV, 24. « Il n'est pas bon, ajoutait-il, de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux chiens. » *Ibid.*, 26. Quand les Juifs repoussèrent le Sauveur, alors ils ouvrirent la porte aux nations. Encore, dans ce cas, le Christ ne venait-il pas expressément chez elles, et ne s'y trouvait-il qu'en passant. « Il vint donc en passant dans une ville de Samarie, nommée Sichar, près d'un champ donné par Jacob à son fils Joseph. Or, là était la fontaine de Jacob. » Pourquoi l'Evangéliste indique-t-il les lieux avec cette précision? Afin que vous ne soyez pas étonné d'entendre la Samaritaine dire : « Jacob notre père nous a donné ce puits. » C'était l'endroit où Siméon et Lévi, pour venger leur sœur Dina, avaient répandu tant de sang. Il ne serait peut-être pas inutile de rappeler l'origine des Samaritains; car on appelait toute cette contrée du nom de Samarie. D'où ont-ils tiré leur nom?

Origine des Samaritains.

On avait donné à cette montagne le nom de Somor, du nom de celui auquel elle avait appartenu, selon ce mot d'Isaïe : « Somoron est ce qu'il y a de principal dans Ephraïm. » *Isa.*, VII, 9. Mais les habitants étaient appelés Israélites et non Samaritains. Dans la suite des siècles, ils offensèrent le Seigneur : Téglath Phalasar envahit le pays sous le règne de Phacée, prit d'assaut plusieurs villes, vainquit Elam, le mit à mort, et donna le royaume à Osée. Salmanasar fit la guerre à ce prince, s'empara de plusieurs autres villes, et en fit des villes tributaires et sujettes. Mais Osée, qui d'abord n'avait pas fait de résistance, se souleva contre son vainqueur et invoqua l'alliance des Egyptiens. Informé de cette trahison Salmanasar marche contre Osée et transporte les Israélites en captivité, de crainte qu'ils ne le trahissent de nouveau; et, tandis qu'ils allaient habiter la Babylonie et la Médie, des tribus étrangères, venues de divers lieux, s'établirent dans la Samarie, afin que ce pays, habité désormais par des sujets fidèles, ne donnât plus d'inquiétude au monarque assyrien. Ces choses étaient à peine accomplies, que Dieu, voulant déployer sa puissance et montrer que la défaite des Juifs était due non à leur faiblesse, mais à leurs péchés, envoya des lions qui ravagèrent toute la contrée. On fit part au roi de ce fléau : alors il envoya un prêtre avec mission d'enseigner aux barbares la loi de Dieu. Ces derniers ne renoncèrent pas entièrement, mais en partie, à leur culte impie. Plus tard seulement, ils rejetèrent le culte des idoles et adorèrent le vrai Dieu. Les choses en étaient là lorsque les Juifs revinrent de leur captivité : prenant en aversion ces nouveaux venus, ils les regardèrent comme des étrangers et des ennemis, et les nommèrent Samaritains, du nom de la montagne qu'ils habitaient. Du reste, de profonds dissentiments séparaient les deux peuples. Les Samaritains ne recevaient pas toutes les Ecritures; ils ne voulaient que les livres de Moïse : ils avaient peu d'estime pour les prophètes. D'autre part, ils contestaient aux Juifs la noblesse de leur race : ils faisaient remonter leur origine jusqu'au patriarche Abraham, étant sortis comme lui de la Chaldée, et ils appelaient Jacob leur frère, comme étant le petit-fils d'Abraham. Quant aux Juifs, ils enveloppaient les Samaritains dans une générale réprobation. D'où ce reproche injurieux qu'ils adressaient au Christ : « Vous êtes un Samaritain et un possédé du démon. » *Joan.*,

VIII, 48. Nous voyons aussi le Sauveur, dans l'histoire du voyageur allant de Jérusalem à Jéricho, représenter comme ayant agi miséricordieusement un Samaritain, à savoir, un homme abject et abominable aux yeux de ses auditeurs. Sur les dix lépreux, il en qualifia un d'étranger, parce qu'il était Samaritain. A ses disciples il disait également : « N'allez pas dans les villes des Gentils et n'entrez pas dans les villes des Samaritains. » *Matth.*, x, 5.

3. Ce n'est pas seulement en vue de l'histoire seule que l'Evangéliste fait mention de Jacob, mais pour rappeler que les Juifs avaient été chassés de cette région. Du temps de leurs ancêtres, elle leur appartenait, et ils y étaient établis. Or, les lieux que leurs ancêtres avaient habités quand ils n'en étaient pas les possesseurs, les Juifs les avaient perdus quand ils en étaient les maîtres, par leur négligence et leurs prévarications. Il est vrai qu'il importe peu d'être issu d'ancêtres illustres, si l'on a dégénéré. Pour que les enseignements de l'expérience fussent plus éclatants, les barbares embrassèrent la religion judaïque, tandis que les Juifs, en dépit des épreuves qui les avaient frappés, persistèrent dans leur aveuglement. Le Christ vient donc en ce pays, condamnant toujours la vie adonnée à la mollesse et au plaisir, et donnant l'exemple d'une vie de labeurs et de fatigues. Il se garde bien d'user de monture; il chemine constamment à pied, de façon à être lassé par la longueur de la route. En toute circonstance, il nous instruit ainsi à nous suffire à nous-mêmes, à fuir le superflu et à ne pas recourir à des secours étrangers. Il tient si fort à ce que nous soyons indépendants de tout superflu, qu'il se prive en plusieurs occasions du nécessaire. « Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'homme, disait-il, n'a pas où reposer sa tête. » *Matth.*, VIII, 20. C'est pour cela qu'il se retirait souvent sur des montagnes et dans les solitudes, qu'il y passait les nuits aussi bien que les jours. C'est encore là ce que prophétisait David quand il disait : « Il boira dans sa route de l'eau du torrent; » indiquant par cette image son genre de vie fatigant et pénible. *Psalm.* CIX, 7.

Voyez si le récit de l'Evangéliste ne justifie pas cette prophétie : « Jésus donc, fatigué du chemin, s'assit sur la fontaine; c'était vers la sixième heure. Une femme samaritaine vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire. Or, ses disciples s'en étaient allés à la ville pour acheter des vivres. » Considérons ici l'ardeur infatigable de Jésus quand il s'agit de voyages à faire, son indifférence pour la nourriture corporelle, et le peu d'attention qu'il y donne. C'est à son école que les apôtres apprirent à se traiter de même. En effet, ils ne prenaient pas avec eux de provisions de route; et un autre historien sacré nous le montre lorsque, à propos du levain des Pharisiens dont le Sauveur les entretenait, les disciples crurent qu'il s'agissait de la nourriture qu'ils n'avaient point emportée avec eux. Nous les voyons ailleurs broyant des épis pour apaiser leur faim; ailleurs, c'est Jésus qui, ayant faim, se dirige vers un figuier; exemples par lesquels nous apprenons à ne pas nous préoccuper des besoins du corps et à faire peu de cas des réclamations de l'estomac. Ici, également, les disciples n'avaient rien emporté avec eux; et, quoiqu'ils n'eussent aucune provision, ils n'y songèrent pas dès la première heure du jour; le moment du repas arrivé, alors ils se rendirent en ville pour y acheter des vivres. Ce n'est pas là ce que nous faisons : à peine sortis du lit, nous mandons aussitôt intendants et cuisiniers, nous leur donnons nos instructions avec le plus grand soin; après quoi nous passons à d'autres affaires, mettant toujours les choses temporelles avant les spirituelles, et traitant avec le plus grand sérieux les choses auxquelles il faudrait n'attacher aucune importance. Aussi la confusion est-elle à son comble. Tout au contraire, nous devrions faire grand cas des intérêts spirituels; ces intérêts sauvegardés, nous pourrions nous occuper des intérêts de l'ordre opposé.

Mais l'ardeur infatigable du Christ n'est pas le seul point qui mérite notre attention; considérons en outre combien il est éloigné de l'orgueil. Je ne parle pas de la fatigue qu'il ressent, et par suite de laquelle il s'assied le long du chemin; je parle de la simplicité avec laquelle il

s'assied seul, laissant ses disciples s'éloigner. Certainement il n'eût dépendu que de lui, ou de ne pas tous les envoyer à la ville ou de suppléer à leur absence par d'autres serviteurs; mais il ne le voulut pas, formant ainsi ses apôtres au mépris de tout ce qui flatte l'orgueil. On observera peut-être que leur simplicité n'est rien moins qu'extraordinaire, puisqu'ils étaient tous ou de pauvres pêcheurs ou des fabricants de tentes. Ils l'étaient, à la vérité; mais ils n'en prirent pas moins un vol hardi jusques aux cieux, ils n'en devinrent pas moins supérieurs en éclat aux rois de la terre, les amis du Souverain de l'univers, les compagnons inséparables du Maître admirable. Or, c'est un point que vous n'ignorez pas, les gens parvenus d'un rang obscur à des dignités élevées, se laissent facilement fasciner par des honneurs dont ils n'ont pas l'expérience, et entraîner dans une arrogance insensée. Afin de maintenir ses disciples dans l'humilité, Jésus les instruit à ne sortir jamais de la simplicité et à n'user jamais de serviteurs. Lui-même, « fatigué du chemin, était assis près de la fontaine. » Il s'assied accablé de chaleur et de fatigue en attendant ses disciples. D'ailleurs, il savait ce qui allait se passer pour les Samaritains, encore qu'il ne fût pas venu principalement dans ce but; il est vrai que, même dans le cas où il ne serait pas venu pour cela, il n'eût pas eu une raison suffisante de repousser la femme qui témoigna un si vif désir d'être éclairée. Ainsi, les Juifs repoussaient le Christ quand il venait à eux : les Gentils l'attiraient à eux quand il voulait s'en éloigner. Les uns n'éprouvaient que de la haine, les autres que de la foi; les uns se livraient à l'indignation, les autres à l'admiration et à l'adoration. Que faire alors? Fallait-il donc dédaigner le salut d'un si grand nombre d'hommes, et ne tenir aucun compte de leurs excellentes dispositions? C'eût été indigne de la miséricorde du Sauveur. En conséquence, il ordonne tout avec la sagesse qui le caractérise. Il s'assied, il repose son corps, il goûte un peu de fraîcheur près de la fontaine. On était à l'heure de midi, selon l'Evangéliste : « C'était vers la sixième heure, et il était assis ainsi. » Qu'est-ce à dire, ainsi? Il était assis non sur un trône, non sur un coussin, mais simplement sur la dure. « Une femme samaritaine vint puiser de l'eau. »

Le Christ par son exemple nous enseigne à mépriser le faste.

4. Ainsi, la Samaritaine était sortie de la ville pour vaquer à une occupation ordinaire : par où le Sauveur confond l'opposition effrontée des Juifs, comme il le fait d'ailleurs en toute circonstance, et leur ravit tout prétexte de lui reprocher d'agir contre ses propres recommandations, en s'entretenant avec des Samaritains, lui qui défendait à ses disciples d'entrer dans les villes de Samarie. L'observation suivante de l'Evangéliste : « Les disciples étaient allés dans la ville pour y acheter des vivres, » a de même pour objet de montrer les motifs nombreux qui amenèrent la conversation de Jésus avec cette femme. Que lui dit donc la Samaritaine? Lorsqu'elle eut ouï la parole du Sauveur : « Donnez-moi à boire, » elle saisit habilement l'occasion de l'interroger : « Comment, répondit-elle, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine? Car, poursuit-elle, les Juifs n'ont aucun rapport avec les Samaritains. » Comment sut-elle qu'il était Juif? Par son costume ou par son langage. Mais considérez, je vous prie, la sagacité de cette femme. A devoir se tenir sur ses gardes, cela regardait plus le Christ que cela ne la regardait elle-même. Elle ne dit pas, en effet : Les Samaritains n'ont aucun rapport avec les Juifs, mais : « Les Juifs n'ont aucun rapport avec les Samaritains. » Cependant la femme, irréprochable à la vérité sur ce point, parce qu'elle croyait le Sauveur fautif, ne garda pas le silence, et releva ce qu'elle estimait une dérogation à la loi. — Pourquoi Jésus lui demanda-t-il à boire, puisque la loi ne le permettait pas? Si l'on répond qu'il prévoyait son refus, c'était une raison de ne pas le lui demander. Que dire donc? Que l'abrogation de ces observances était une chose qui dès lors ne souffrait de la part du Christ aucun inconvénient. Il devait même d'autant plus ne pas les observer qu'il induisait les autres à ne pas les observer davantage. « Ce n'est pas, disait-il, ce qui entre dans l'homme; c'est plutôt ce qui en sort qui souille l'homme. » L'entretien du Sauveur avec la Samaritaine n'est pas une charge sans portée

contre les Juifs, qui, attirés constamment par les œuvres et les paroles de Jésus, n'y répondaient jamais. Or, notez comment il suffit d'une simple question pour triompher de cette femme étrangère. Néanmoins, le divin Maître ne pressait rien en cette matière, ne poussait pas dans cette voie; bien qu'il ne décourageât pas ceux qui venaient à lui, s'il recommandait à ses disciples de ne pas entrer dans la ville des Samaritains, il ne leur recommanda pas de repousser ceux qui se présenteraient : c'eût été trop éloigné de sa miséricorde accoutumée. C'est pour cela qu'il répond à la femme en ces termes : « Si vous saviez quel est le don de Dieu, et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez peut-être demandé, et il vous aurait donné de l'eau vive. »

D'abord, il lui fait comprendre qu'elle est indigne d'entendre le Sauveur et d'être admise près de lui; puis il lui découvre qui il est. A la vérité, dès qu'elle sut qui il était, elle crut en lui; ce que l'on ne saurait dire des Juifs. Quoiqu'ils fussent instruits sur ce point, ils ne lui demandèrent jamais rien, et ne manifestèrent jamais le désir de s'éclairer; au contraire, ils l'accablaient d'outrages et le repoussaient. Ecoutez avec quelle simplicité la femme répond à ces paroles du divin Maître : « Seigneur, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond, d'où auriez-vous donc cette eau vive? » Elle est déjà loin de penser comme le vulgaire, elle ne voit déjà plus dans le Sauveur un homme ordinaire. Outre qu'elle l'appelle Seigneur, elle lui parle sur le ton le plus respectueux. Qu'elle fût pénétrée de respect, la suite du récit le prouve; car elle ne se permit aucun sourire, aucune raillerie; seulement, son intelligence éprouvait de l'embarras. Et que l'on ne soit pas étonné de l'embarras de cette femme; Nicodème non plus ne comprit pas sur-le-champ. « Comment cela peut-il se faire? » avait-il demandé. « Comment un homme peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître une seconde fois? » La Samaritaine s'exprime d'une façon plus respectueuse quand elle dit : « Seigneur, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond; d'où auriez-vous donc cette eau vive? » Le Christ disait une chose, elle en comprenait une autre : ne faisant attention qu'aux mots, elle était encore incapable d'élever plus haut son esprit. Si elle avait été moins pénétrée de respect, elle eût dit à Jésus : Assurément vous ne me demanderiez pas à boire, si vous aviez de l'eau vive, et vous commenceriez par vous en désaltérer vous-même. Vous ne parlez ainsi que par forfanterie. — Loin de tenir ce langage, elle s'exprime toujours, soit dès le principe, soit dans ce qui va suivre, avec une mesure irréprochable. Dès le principe, elle dit au Sauveur : « Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire? » Ce n'est pas le ton d'une personne s'adressant à un étranger et à un ennemi : Dieu me garde de donner à boire à un homme étranger à notre nation, et qui en est l'ennemi.

Après cela, Jésus parlant sur un ton plein d'élévation, chose qui d'ordinaire irrite des adversaires, la Samaritaine n'a garde d'accueillir ses paroles par la moquerie et la dérision. « Est-ce que vous êtes plus grand que Jacob notre père, lui dit-elle simplement, qui nous a donné ce puits, duquel burent et ses enfants, et ses troupeaux, et lui-même? » Voyez-vous comment elle réclame pour elle la même noblesse de race qui distinguait les Juifs? Cette eau, veut-elle dire, servait au patriarche, et il n'a pu donner davantage. En s'exprimant en ces termes, elle montre que la première réponse avait éveillé en elle des idées élevées et grandes. Ces mots : « Duquel burent et Jacob, et ses enfants, et ses troupeaux, » signifient simplement qu'elle avait l'idée d'une eau plus excellente, d'une eau qu'elle ne pouvait trouver, mais une idée très-obscure. Pour rendre même ma pensée, voici au fond ce qu'elle voulait dire : Vous ne prétendez pas que Jacob, après nous avoir donné cette fontaine, a eu recours à une fontaine différente; car lui-même et ses enfants burent de cette eau, et ils n'en auraient pas bu, s'ils en eussent possédé une meilleure. Comme vous ne pourriez me donner de celle-ci, vous ne m'en donnerez une meilleure qu'à la condition de vous proclamer plus grand que Jacob. Or, d'où tirez-vous cette eau que vous prétendez vouloir me donner? — Ce n'est pas ce ton plein de douceur que les



Juifs prennent, lorsque le Sauveur les entretient sur ce même sujet, et leur propose en pure perte de cette même eau. Jésus leur nomme-t-il Abraham, ils cherchent à le lapider. Ainsi n'en agit pas la Samaritaine : au fort de la chaleur, au milieu du jour, elle déploie la plus parfaite douceur, elle écoute, elle parle sans impatience aucune, et ne songe même pas aux choses que, selon toute vraisemblance, les Juifs auraient proférées, à savoir, qu'il n'était qu'un insensé, qu'un fou, déraisonnant à propos de la fontaine et du puits, plein d'emphase en paroles, et incapable de rien opérer. Pour elle, c'est avec une constance à toute épreuve qu'elle resta près de Jésus, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé ce qu'elle cherchait.

Patience et soumission de la Samaritaine.

5. Si une Samaritaine déploie tant de zèle pour s'instruire des choses du salut; si elle ne s'éloigne pas du Christ, bien qu'elle ne le connaisse pas, quelle sera notre excuse, à nous, qui le connaissons et qui, n'ayant à nous tenir ni près d'un puits ni au milieu de la solitude, à l'heure de midi, quand le soleil darde ses rayons brûlants, demeurant, au contraire, à l'ombre sous un toit qui nous abrite, aux premières lueurs du jour, ne daignons même pas écouter ce qu'on nous dit et languissons d'ennui ? Il n'en était pas de même de cette femme : tel est l'intérêt qu'elle prend aux paroles du Sauveur, qu'elle va convoquer ses concitoyens. Quant aux Juifs, loin de convoquer leurs frères, ils les empêchaient, s'ils le voulaient, de se rendre auprès de Jésus; et de là, qu'ils disaient : « Est-ce que l'un des princes croit en lui? Mais cette foule qui ne connaît pas la loi est maudite. » *Joan.*, VII, 48-49. Imitons la Samaritaine; conversons avec le Christ. Maintenant aussi nous l'avons au milieu de nous; il nous parle au moyen des apôtres et des prophètes. A nous de l'écouter et de lui obéir. Jusques à quand mènerons-nous une vie oisive et sans résultat? Faire ce qui n'est point agréable à Dieu, c'est mener une inutile vie; non-seulement une inutile vie, mais une vie funeste. En n'employant pas utilement le temps qui nous est donné, nous nous exposons à subir en retour de ce temps perdu, au sortir de cette vie, des châtiments redoutables. Quiconque, ayant reçu de l'argent pour un commerce, le dilapide et le dévore, en doit rendre raison à celui qui le lui a confié : comment celui qui a misérablement gaspillé son temps serait-il à l'abri de tout supplice? Quand il nous a mis sur cette terre, quand il nous a donné une âme, Dieu ne voulait pas seulement que nous eussions les avantages de la vie présente, mais que nous agissions toujours en vue de mériter la vie à venir. Aux animaux, il suffit de jouir de la vie terrestre : à nous, une âme immortelle est donnée afin que nous consacrions tous nos soins à préparer cette vie future. Si l'on nous demandait de quelle utilité sont les ânes, les bœufs, les autres bêtes de somme, nous répondrions qu'ils sont bons uniquement à nous servir en ce monde. Il n'en est pas ainsi de l'homme : quand il quitte la terre, un sort meilleur l'attend.

C'est pour cela que nous ne devons rien négliger en vue d'obtenir la gloire de cette vie, d'être admis parmi les chœurs des anges et de demeurer en présence du souverain Roi dans les siècles des siècles. Voilà pourquoi l'âme a été faite immortelle, voilà pourquoi le corps sera immortel; pour que nous jouissions de biens qui ne périront pas. Dieu vous offre donc les biens d'en haut; et vous, n'attachant à cet acte aucune importance, vous préférez la terre. Dédaigné par vous, il vous menace de la géhenne, vous apprenant ainsi la grandeur des biens auxquels vous renoncez. Puissions-nous éviter ce supplice, et nous rendre agréables au Seigneur, afin d'obtenir les biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXII.

« Jésus répondit et lui dit : Quiconque boira de cette eau, aura encore soif; quiconque boira de l'eau que je donnerai, n'aura jamais soif. Mais l'eau que je lui donnerai deviendra pour lui une source d'eau qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle. »

1. La grâce de l'Esprit est désignée dans l'Ecriture tantôt sous la figure du feu, tantôt

sous la figure de l'eau, ce qui suppose une ressemblance non substantielle, mais opérative. En effet, l'Esprit n'est pas un composé de diverses substances, étant invisible et parfaitement un. La première de ces figures, Jean-Baptiste, l'indiquait en disant : « Il vous baptisera dans l'Esprit saint et dans le feu ; » *Matth.*, III, 11 ; la seconde, le Christ l'exprime en ces termes : « Un fleuve d'eau vive jaillira de son sein. Or, il parlait de l'Esprit qu'ils devaient recevoir. » *Joan.*, VII, 38-39. Dans son entretien avec la Samaritaine il désigne également sous la figure de l'eau le Saint-Esprit : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif. » La figure du feu a pour objet de faire ressortir la puissance et l'ardeur de la grâce, ainsi que l'extermination des péchés ; la figure de l'eau, de faire ressortir la purification, le rafraîchissement, pour ainsi parler, accompli dans les âmes qui la reçoivent. L'âme que l'Esprit saint orne de ses dons est, en effet, pareille à un verger couvert d'arbres toujours couronnés de fruits et de verdure : à l'abri de toute tristesse, au-dessus des piéges de Satan, elle repousse aisément les traits enflammés de l'ennemi.

Mais considérez, je vous prie, avec quelle sagesse le Christ élève peu à peu les pensées de la Samaritaine. Ce n'est pas dès le commencement qu'il va lui dire : « Si vous saviez quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire ; » il lui fournit auparavant l'occasion de le traiter de Juif. Alors seulement, tout en repoussant l'accusation qu'elle formule, il prononce ces paroles : « Si vous saviez quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire ; peut-être lui en auriez-vous demandé. » Puis, après l'avoir conduite par ses propres et magnifiques promesses à rappeler le souvenir du patriarche, il lui ouvre les yeux de l'intelligence. Quand la femme lui a répondu : « Est-ce que vous êtes plus grand que notre père Jacob? » il ne lui dit pas : Oui, je le suis. Il eût paru ne l'affirmer que par vanterie, n'en ayant pas encore donné la preuve : il s'exprime seulement de manière à préparer cette conclusion. Remarquons, s'il vous plaît, qu'il n'a pas dit simplement : Je vous donnerai de l'eau. C'est lorsqu'il n'est plus question de Jacob, qu'il aborde sa propre cause et que, concluant de la différence des biens accordés à la différence des personnes, il établit sa supériorité sur le saint patriarche. Vous êtes, dit-il, dans l'admiration devant cette eau que Jacob vous a donnée : si je vous en donne une beaucoup meilleure, quels seront vos sentiments? Déjà vous avez été sur le point de me reconnaître supérieur à ce grand homme, quand vous m'avez demandé par une sorte d'insinuation : « Seriez-vous donc plus grand que Jacob notre père? » puisque vous me promettez une eau meilleure. Quand cette eau vous aura été donnée, vous n'hésiterez plus à confesser mon excellence. Voyez-vous la droiture du jugement de cette femme, prononçant d'après les faits sur le patriarche et sur le Christ? Tels n'étaient pas les Juifs : Jésus chassait-il les démons, ils le qualifiaient non-seulement d'homme inférieur aux patriarches, mais encore de démoniaque. Pour la Samaritaine, elle base son jugement sur le principe posé par le Christ lui-même, à savoir sur la force démonstrative des œuvres. C'est d'après cette règle qu'elle jugeait le Sauveur, suivant ces paroles : « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne croyez pas en moi ; mais, si je les fais, croyez sinon à moi, du moins à mes œuvres. » *Joan.*, X, 37. La même route mène la femme à la foi. Quand elle eût dit au divin Maître : « Seriez-vous donc plus grand que Jacob notre père ? » le Sauveur, sans parler de Jacob, lui répond : « Quiconque boira de cette eau, aura encore soif; » il laisse de côté la question qui lui est adressée, n'établissant que par comparaison sa haute dignité. Au lieu de s'exprimer en ces termes : Cette eau n'est absolument rien, elle ne mérite pas qu'on en fasse cas; il affirme une chose que la nature même atteste : « Quiconque boira de cette eau aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif désormais. » Déjà il avait été parlé d'eau vive à la Samaritaine, ce à quoi elle n'avait rien compris.

Comme l'on désigne d'ordinaire sous le nom d'eau vive l'eau qui coule toujours sans tarir jamais, la femme ne comprenait pas autre chose. Aussi le Sauveur explique-t-il ce qu'il a dit, et,

s'appuyant sur une comparaison propre à éclaircir sa pensée et à montrer son excellence, il poursuit ainsi : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif désormais; » toujours, je le répète, en vue de prouver sa dignité personnelle; ce à quoi tend tout le contexte. Aucune de ces qualités effectivement ne convient à l'eau matérielle. Que lisons-nous après? « Cette eau deviendra pour quiconque en boira une source vive qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle. » De même que celui qui posséderait une fontaine en lui-même n'aurait jamais soif; ainsi en sera-t-il de celui qui aura de cette eau. A ces paroles, la Samaritaine, plus sage, plus courageuse même que Nicodème, n'hésita plus dans sa foi. Oui, plus courageuse; Nicodème que le divin Maître avait entretenu de plusieurs vérités de cette nature, n'alla pas inviter autrui à imiter son exemple, et ne manifesta aucune hardiesse. La Samaritaine, au contraire, agissant avec un zèle tout apostolique, s'en va publier à tous ses concitoyens la venue du Messie, les appeler tous à lui, et entraîner à ses pieds la ville entière. Quand le Christ lui eût parlé, Nicodème répondit : « Comment cela peut-il se faire? » *Joan.*, III, 9. Et, alors même que le Christ lui eut mis sous les yeux la comparaison du vent, cela ne suffit pas pour trancher ses hésitations. Il n'en est pas de même de l'étrangère : tout d'abord elle est dans l'embarras; mais bientôt, laissant de côté toute défiance, elle accepte les paroles du Christ comme une sentence, elle s'y soumet sur-le-champ. « Cette eau deviendra pour celui qui en boira une source vive qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle, » lui dit le Sauveur; et elle réplique aussitôt : « Donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici. »

La Samaritaine fut plus sage que Nicodème.

2. Voilà comment elle est peu à peu conduite au sommet de la doctrine. Au commencement, la Samaritaine ne voit en Jésus qu'un Juif transgresseur de la loi. Jésus s'étant justifié sur ce point, — car il ne convenait pas qu'il demeurât suspect aux yeux de celle qu'il venait éclairer; — dès qu'on lui parle d'eau vive, elle pense qu'il s'agit d'une eau matérielle. Puis, comprenant qu'il est question d'un breuvage non matériel, mais spirituel, tout en croyant que cette eau pourra la désaltérer, comme elle ne sait pas ce qu'est cette eau, elle hésite encore. Sans doute elle voyait clairement qu'il s'agissait d'une chose trop sublime pour tomber sous les sens; toutefois elle ignorait en quoi consistait la nature de cette chose. Maintenant elle saisit mieux, quoiqu'elle ne saisisse pas tout; et elle dit : « Donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici. » Déjà elle met Jésus au-dessus de Jacob. Je n'ai plus besoin de cette fontaine si vous me donnez cette eau. Ce langage est celui d'une âme droite. Elle a montré l'idée qu'elle avait de Jacob, elle a rencontré un personnage plus grand que ce patriarche, et elle n'est point paralysée par son premier sentiment. Si donc elle crut, ce ne fut pas à la légère; et, loin de s'en rapporter à tout hasard à ce qu'elle entendait, elle agit avec le plus sérieux discernement. Elle ne manifesta ni un esprit d'indocilité, ni un esprit de contention; la demande qu'elle fit en est la preuve. Aux Juifs pareillement le Christ avait dit : « Celui qui mangera ma chair n'aura plus faim; celui qui croit en moi n'aura plus soif; » *Joan.*, VI, 35; et les Juifs ne crurent pas, et les Juifs en furent même scandalisés, tandis que la Samaritaine attend et demande. Jésus disait aux Juifs : « Celui qui croit en moi n'aura plus soif; » à la femme il parle dans un sens moins élevé : « Celui qui boira de cette eau n'aura plus soif désormais. » C'est qu'il s'agissait d'une promesse ayant pour objet des biens spirituels, non des biens temporels. En conséquence, le Sauveur élève l'esprit de la Samaritaine vers ces promesses, sans toutefois sortir de l'ordre des images sensibles, parce qu'elle n'était pas encore en mesure de saisir clairement un langage spirituel. S'il lui eût dit : Croyez en moi, et vous n'aurez plus soif; elle n'eût rien saisi, ne connaissant ni celui qui lui parlait, ni le genre de soif dont il était question. Alors pourquoi ne s'est-il pas exprimé avec les Juifs de la même manière? Parce qu'ils avaient été témoins de nombreux miracles, tandis que la Samaritaine n'en avait vu aucun, et n'avait qu'ouï parler le



divin Maître. Aussi Jésus va-t-il lui déclarer sa puissance en lui manifestant son esprit prophétique, sans lui adresser en ce moment le moindre reproche.

« Allez, lui dit-il, appelez votre mari et revenez. La femme lui répondit : Je n'ai point de mari. Jésus lui dit : Vous avez bien dit je n'ai pas de mari ; car vous avez eu cinq maris, et maintenant l'homme que vous avez n'est pas votre mari. Sur ce point vous avez dit la vérité. La femme lui dit : Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. » Quelle philosophie dans cette femme ! Avec quelle douceur elle accepte ce reproche ! Vous demanderez pourquoi elle ne s'y serait pas soumise. — Pourquoi ? Le Sauveur a maintes fois repris plus vivement les Juifs. Et cependant autre chose est de révéler les secrets desseins du cœur, autre chose de divulguer une action accomplie en secret : pour la première, il faut une puissance beaucoup plus considérable, la puissance même de Dieu, nul autre ne le connaissant hormis celui qui conçoit ces desseins ; quant aux faits, les intimes en sont du moins informés. Or, les Juifs n'acceptent jamais avec douceur les reproches qui leur sont adressés. Jésus leur ayant dit : « Pourquoi cherchez-vous à me mettre à mort ? » *Joan.*, VII, 20 ; ils se gardent bien d'imiter la Samaritaine si remplie d'admiration pour le Sauveur, et, malgré le grand nombre de prodiges dont ils ont été les témoins, ils l'accablent d'outrages et d'injures. Notez que la Samaritaine n'avait entendu d'autre prophétie du divin Maître que celle qui la concernait. Au lieu donc d'admirer le Sauveur, les Juifs l'injurient et lui répondent : « Vous êtes possédé du démon ; qui cherche à vous mettre à mort ? » Vous ne trouverez aucune parole blessante dans la bouche de la femme de Samarie ; elle n'éprouve qu'étonnement et admiration ; et, quoique Jésus la reprenne plus vivement qu'il ne reprend les Juifs, elle ne doute pas qu'il ne soit un prophète. Remarquez de plus que sa faute lui était particulière, tandis que celle des Juifs leur était commune à tous. Or, nous sommes beaucoup plus sensibles au remords des fautes qui nous sont particulières qu'au remords de celles qui sont communes à nous et à d'autres. Les Juifs d'ailleurs estimaient accomplir une bonne action en mettant le Christ à mort ; quant à la conduite de la Samaritaine, tout le monde convient qu'elle était coupable. Et cependant elle ne s'irrite pas, elle s'étonne plutôt et elle admire.

Jésus en avait agi de la même manière avec Nathanaël. Il ne commença pas sans doute par lui découvrir sa vue prophétique ; mais, lorsque Nathanaël lui eût demandé : « D'où me connaissez-vous ? » alors il lui répondit : « Je vous ai vu sous le figuier. » *Joan.*, I, 48. Il voulait que ses prophéties et ses miracles fussent provoqués par ceux qui venaient à lui, soit afin de les gagner plus facilement, soit afin de n'être pas soupçonné de vues orgueilleuses. Ainsi fait-il avec la femme de Samarie. C'eût été, à son avis, inutile et dur de commencer par lui dire : « Vous n'avez point de mari ; » mais lui faire sentir la culpabilité de cette conduite, quand elle lui en avait elle-même fourni le sujet, était chose très-naturelle et propre à ne froisser aucunement celle à qui le Sauveur s'adressait. Quelle est la raison, demanderez-vous, de ce qui suit : « Allez, appelez votre mari ? » Il était question du don de Dieu, de sa grâce, qui est au-dessus de l'humaine nature. La femme insistant dans sa demande, le Christ lui dit d'aller chercher son mari, afin qu'il reçoive lui aussi cette grâce. Empressée de la recevoir, et croyant n'avoir affaire qu'à un homme, elle cache sa condition criminelle et répond : « Je n'ai point de mari. » A cette réponse, le Christ saisit fort à propos l'occasion de la reprendre et lui expose ce qui la concerne avec une parfaite précision ; il lui dit le nombre de ses maris et lui parle de l'homme avec lequel elle vivait secrètement. Que fait la Samaritaine ? Elle ne s'en irrite pas, elle ne laisse pas le Sauveur, pour s'en aller, elle ne regarde pas ce langage comme une injure ; plus que jamais elle est étonnée, plus que jamais elle admire, car elle dit : « Je vois que vous êtes un prophète. » Considérez sa prudence. Elle ne se rend pas encore complétement ; elle examine et s'étonne. Ce mot : « Je vois, » équivaut à ceci : Vous me

paraissez être un prophète. Une fois cette opinion entrée dans son âme, elle ne lui demande rien de terrestre, elle ne l'interroge ni sur la santé du corps, ni sur la fortune, ni sur les richesses; elle ne lui parle que doctrine. « Nos pères, lui dit-elle, ont adoré sur une montagne. » Elle parle d'Abraham qui, disait-on, avait mené son fils sur une montagne. « Comment prétendez-vous que Jérusalem est le lieu où il faut adorer? »

3. Voyez-vous combien ses idées ont gagné en élévation? Elle qui tout à l'heure ne songeait qu'à étancher sa soif, interroge maintenant le Sauveur sur la doctrine. Que lui répond Jésus? Il élude la question, n'ayant point à cœur de répondre à tout parfaitement, ce qui eût été inutile; et il porte encore plus haut la pensée de la Samaritaine. Néanmoins, il ne touche à ces matières qu'après avoir été reconnu par elle comme prophète, après avoir ainsi obtenu d'elle une créance plus complète. Dès lors qu'elle admettait ce point, elle ne devait plus accepter avec hésitation ses paroles. A nous de rougir et d'être couverts de confusion. Une femme mariée cinq fois, une Samaritaine met à s'enquérir de la doctrine véritable une ardeur sans égale, et ni l'heure du jour à laquelle on est, ni aucune affaire ne peut l'arracher à cette inquisition; tandis que nous, outre que nous ne nous enquérons en aucune façon de doctrines pareilles, nous professons sur toute chose l'indifférence et la torpeur la plus complète; de là une négligence qui envahit tout. Qui de vous, dites-moi, rentré chez lui, reprendra dans ses mains un ouvrage sur les matières du christianisme, en parcourra le contenu, scrutera les Ecritures? Nul ne pourrait répondre affirmativement. On trouvera des jeux et des dés entre les mains d'un grand nombre, des livres jamais, ou du moins entre un bien petit nombre de mains. Ceux qui en possèdent sont au même point que ceux qui n'en possèdent pas; car ils les ont roulés et enfouis dans des coffres; s'ils tiennent à quelque chose, c'est uniquement à la finesse du papier, à la beauté des caractères, non certes à ce qu'ils expriment. Ils ne les achètent pas en vue d'en retirer de l'utilité, mais pour faire un étalage fastueux de leurs ressources; c'est à ces aberrations que mène l'amour de la vaine gloire. Je n'ai point ouï ces gens se vantant de connaître parfaitement ces ouvrages; mais je les ai ouï se vanter de les posséder écrits en caractères d'or. Quel avantage, s'il vous plaît, leur en revient-il? Les Ecritures ne nous ont pas été données seulement pour que nous les possédions dans des livres, mais pour que nous les gravions dans nos cœurs. Ne tenir qu'à posséder des livres, c'est reproduire la vanité des Juifs, pour lesquels la loi se bornait à la lettre. Ce n'est pas de la sorte que notre loi nous a été donnée dès le principe, mais sur les tables de nos cœurs de chair. En parlant ainsi, je ne prétends pas vous détourner d'acheter des livres; je vous en félicite plutôt, et je le souhaite vivement; mais je voudrais que les paroles et les pensées fussent gravées profondément dans nos âmes, afin que celles-ci soient purifiées par l'intelligence de ces ouvrages. Si le démon n'ose pas attaquer une maison dans laquelle se trouve l'Evangile, encore moins osera-t-il par lui-même ou par le péché attaquer une âme pénétrée de l'esprit évangélique.

Sanctifiez donc votre âme, sanctifiez votre corps; ayez toujours les maximes de nos saints Livres dans votre cœur et dans votre bouche. Des propos honteux souillent qui les profère et appellent les démons : certainement aussi la lecture spirituelle nous sanctifiera et attirera sur nous la grâce de l'Esprit. Nos saints Livres sont des cantiques divins : chantons-les donc en nous-mêmes, et appliquons ce baume aux maladies de l'âme. Ah! si nous savions la valeur de ce qui nous en est lu, avec quelle ardeur n'y prêterions-nous pas l'oreille? C'est là ce que je vous dis toujours, et ce que je ne cesserai de vous répéter. Ne voyez-vous pas les habitués de l'agora connaissant à merveille les noms des cochers et des danseurs, leur origine, leur patrie, leur habileté, et pouvant se prononcer avec autorité sur les vices et les qualités des chevaux mêmes? Ne serait-il point souverainement déraisonnable pour les personnes qui fréquentent l'église de ne rien savoir de ce qui se passe ici, et d'ignorer jusqu'au nombre même de nos



saints Livres? Si le plaisir vous fait courir aux spectacles du monde, je vous prouverai que vous goûterez ici des plaisirs plus purs. Lequel de ces spectacles est, je vous le demande, plus touchant et plus admirable, de voir un homme lutter contre un autre homme, ou de voir un homme aux prises avec le démon, un être corporel luttant contre une puissance incorporelle et triomphant de ses efforts? Ces luttes, contemplons-les; ces luttes, dis-je, qu'il est beau, qu'il est avantageux de reproduire et dont les vainqueurs seront couronnés, et non celles dont l'émulation ne produit que l'ignominie. Si vous donnez la préférence aux luttes de l'arène, vous les contemplerez avec les démons; si vous préférez les dernières, vous les contemplerez avec les anges et le Seigneur des anges. Dites-moi, s'il vous était permis d'assister à quelque spectacle assis près des princes et des monarques, ne vous en estimeriez-vous pas infiniment honoré? Et quand il vous serait si facile de voir avec le Roi des anges le diable saisi, en quelque sorte, par les reins, faisant toute sorte d'efforts pour se dégager sans pouvoir y réussir, vous n'accourez pas à ce spectacle!

Vous me demanderez comment cela sera possible. — En possédant un livre entre vos mains. Dans ce livre vous verrez les efforts, les longs circuits, les ruses mises en œuvre par les démons, et l'habileté des justes. En regardant ces scènes, vous apprendrez vous aussi à combattre et à vous débarrasser de vos ennemis. Les spectacles profanes sont moins des spectacles humains que des pompes sataniques. S'il est défendu d'entrer dans un temple d'idoles, il est bien moins permis d'assister à une fête de Satan. Cela, je ne cesserai de vous le dire, dussé-je vous être à charge, jusqu'à ce que je voie votre conversion opérée. Vous tenir ce langage, dirai-je avec l'Apôtre, « n'est pas pour moi chose pénible, et pour vous c'est chose avantageuse. » *Philipp.*, III, 1. Ne me sachez donc pas mauvais gré de mes avis. A devoir en souffrir, c'est moi qui devrais le faire, puisque je vous parle si souvent sans être écouté, plutôt que vous qui entendez toujours sans céder jamais. Plaise à Dieu que je mette un terme à ces reproches! Puissiez-vous, affranchis de cette ignominie, être admis au spirituel spectacle et jouir de la gloire à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIII.

« Jésus lui dit : Femme, croyez-moi, l'heure est venue où vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas : nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs. »

1. En toute circonstance, mes bien-aimés, nous avons besoin de la foi, source de tous les biens, remède qui nous donne le salut, de la foi sans laquelle nous ne saurions rien des doctrines élevées. Tels les hommes qui, s'efforçant de traverser la mer sans embarcation, après avoir fait quelque peu de chemin, tant que leurs forces leur permettent de nager, sont bientôt engloutis par les flots; tels les hommes qui s'appuient sur leur propre raison, font naufrage avant d'être parvenus à la science. Ils sont de ceux desquels Paul a dit : « Ils ont fait naufrage dans la foi. » Pour que ce malheur ne devienne pas le nôtre, serrons avec fermeté l'ancre sainte au moyen de laquelle le Sauveur dirige maintenant la Samaritaine. Celle-ci lui disant : « Comment affirmez-vous que Jérusalem est le lieu où il faut adorer; » le Christ lui répond : « Femme, croyez-moi, l'heure est venue où vous n'adorerez le Père ni à Jérusalem, ni sur cette montagne. » Il lui révèle en cela un point de doctrine qu'il n'avait communiqué ni à Nicodème, ni à Nathanaël. La Samaritaine soutenant que sa religion l'emporte sur la religion judaïque et basant cette assertion sur l'autorité des aïeux, le Christ ne lui répond rien. Il eût été alors superflu de montrer pourquoi leurs aïeux avaient adoré sur la montagne, pourquoi les Juifs n'adoraient qu'à Jérusalem : aussi garde-t-il le silence, et la question de la supériorité de l'un de ces lieux sur l'autre mise de côté, il élève de nouveau les pensées de cette

La foi nous est toujours nécessaire.

femme. Ce n'est qu'après avoir observé que cette question n'aurait aucune importance dans l'avenir, qu'il précise en quoi consiste la différence. Toutefois, il accorde la supériorité aux Juifs, non pas qu'il préfère un lieu à un autre, mais pour le motif précédemment indiqué. Quant au lieu, semble-t-il dire, inutile de discuter à ce sujet. Néanmoins, la forme du culte judaïque l'emportait sur la forme du culte samaritain : « Vous adorez, dit le Sauveur, ce que vous ne connaissez pas; nous adorons, nous, ce que nous connaissons. » Comment les Samaritains ignoraient-ils ce qu'ils adoraient? Parce qu'ils croyaient Dieu limité par l'espace, et même susceptible d'être divisé. C'est ainsi qu'ils l'honoraient; c'est ainsi qu'ils firent savoir aux Perses que le Dieu de ce pays était courroucé contre eux, le traitant par là comme une idole véritable. Ils continuaient donc à honorer concurremment avec lui les idoles, confondant dans une même adoration ce qui n'aurait dû être confondu en aucune manière. Tel n'était pas le sentiment des Juifs : pour eux Dieu était le maître de l'univers; pour eux tous en général, dis-je, parce que tous pouvaient ne pas le croire. De là ces paroles de Jésus : « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas; nous adorons, nous, ce que nous connaissons. »

Ne soyez pas étonnés de le voir se mettre au nombre des Juifs. Il se prête à l'opinion de la femme, et s'exprime comme un prophète juif; c'est à ce point de vue qu'il dit : « Nous adorons. » Qu'il dût être adoré, c'est pour tous une chose évidente : c'est à la créature qu'il appartient d'adorer; le Seigneur des créatures ne peut qu'être adoré. Jusque-là le Sauveur parle en qualité de Juif. Il dit nous, c'est à savoir, nous Juifs. En faisant l'éloge des institutions judaïques, il établit de nouveau sa propre véracité, il inspire une plus grande confiance en ses paroles, élève sa doctrine au-dessus du soupçon et fait bien voir que ce langage élogieux n'est point l'effet d'un sentiment de patriotisme. En s'exprimant comme il s'exprime au sujet d'une ville qui était le principal orgueil des Juifs et leur principal titre de supériorité sur les autres peuples, en déclarant cette supériorité abolie, il prouve bien qu'il ne parle pas en vue de capter la faveur populaire, mais pour dire la vérité et pour remplir sa mission prophétique. Après avoir combattu ces idées en disant : « Femme, croyez-moi, » et le reste, il ajoute : « Parce que le salut vient des Juifs; » parce que de la Judée sont venus les biens conférés à l'univers, par exemple la connaissance du vrai Dieu, la condamnation de l'idolâtrie, plusieurs autres croyances, votre religion même, quoique incomplète : ou, si telle n'est pas la pensée du Sauveur, ce sera son avénement qu'il désignera sous le nom de salut. Il serait même exact de dire que la signification du mot salut embrasse des sens divers, du moins pour le salut que le Christ déclare venir des Juifs. Aussi Paul disait-il : « D'eux est venu selon la chair le Christ, qui est Dieu au-dessus de toute chose. » *Rom.*, IX, 5. Voyez-vous comment le divin Maître atteste l'excellence de l'Ancien Testament, le proclame comme le principe d'une infinité de biens? voyez-vous comment il déclare n'être en aucune manière l'ennemi de la loi? Chez les Juifs, dit-il, se trouve le principe de tous les biens. « Mais l'heure est venue, et la voici, où les vrais adorateurs adoreront le Père. » Nous l'emportons sur vous, ô femme, par la manière dont nous adorons; et pourtant ce genre de culte doit prendre fin. Non-seulement la nature du culte religieux sera changée; que dis-je? va tout à l'heure être changée; car « l'heure est venue, et la voici. »

La créature doit adorer, le Créateur doit être adoré.

2. Les prophètes ayant publié leurs prophéties longtemps avant qu'elles s'accomplissent, Jésus ne fait pas de même. Par les mots : « Et la voici, » ne pensez pas, dit-il, qu'il s'agisse d'un événement dont l'accomplissement n'aura lieu que dans un temps éloigné; le moment est proche, le moment est là, « où les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Par le terme véritable il exclut également les Juifs et les Samaritains. Encore que ceux-là fussent au-dessus de ces derniers, ils devaient le céder de beaucoup aux adorateurs à venir, autant que la figure le cède à la réalité. Le divin Maître fait allusion à l'Eglise, qui est la véritable adoratrice de Dieu, l'adoratrice

digne de lui. « Car le Père cherche de tels adorateurs. » Si donc il cherche de tels adorateurs, ce n'est pas de sa pleine volonté qu'il établit parmi les Juifs cette forme de religion; ce fut par condescendance, et dans le but de préparer la voie aux adorateurs véritables. Quels sont donc les véritables adorateurs? Ceux qui ne circonscrivent pas localement la religion et qui adorent Dieu en esprit. Ainsi faisait Paul, qui disait: « Dieu, je le sers de tout mon esprit, selon l'Evangile de son Fils... Je vous conjure, écrivait-il aux Romains, de faire de vos corps une hostie vivante, agréable à Dieu, et de lui rendre ainsi un culte spirituel. » *Rom.*, I, 9; XII, 1. Le Sauveur ajoute: « Dieu est esprit; » par où il nous enseigne qu'il est incorporel. Or, le seul culte qui convienne à un être incorporel est le culte incorporel; conséquemment, c'est par l'entremise du principe spirituel qui est en nous que ce culte doit lui être rendu, à savoir, par l'âme et par un cœur pur. « C'est donc en esprit et en vérité que ses adorateurs doivent l'adorer. » Les Juifs faisant, aussi bien que les Samaritains, peu de cas de leur âme, et prenant au contraire grand soin de leur corps, le purifiant à tout propos, Jésus déclare que le Dieu incorporel tient à être honoré, non par la pureté du corps, mais par ce qu'il y a d'incorporel en nous, c'est-à-dire par notre âme. N'allez donc pas offrir en holocauste au Seigneur des brebis ou des génisses; offrez-vous vous-mêmes à lui, et vous lui offrirez une hostie vivante. Il faut adorer en vérité. Le temps des figures, de la circoncision, des holocaustes, des autres sacrifices, de l'encens, est passé; tout désormais n'est que vérité. La circoncision ne doit plus s'appliquer à la chair, mais aux pensées mauvaises; c'est soi-même qu'il faut crucifier, ses convoitises mauvaises qu'il faut exterminer et immoler.

Ce langage parut obscur à la Samaritaine; elle ne saisit pas la hauteur de ces enseignements, et dans son embarras elle dit au Sauveur: « Je sais que le Messie, surnommé le Christ, va venir: lorsqu'il sera venu, il nous annoncera toute chose. » Jésus lui dit: « Je le suis, moi qui vous parle en ce moment. » D'où venait cette attente du Messie par les Samaritains, qui n'admettaient d'autre autorité que celle de Moïse? Elle leur avait été inspirée par les livres de Moïse lui-même, qui, dès le commencement, révèle le Fils. En effet, les mots: « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » avaient été adressés au Fils. *Gen.*, I, 26. C'est avec le Fils que le patriarche Abraham converse sous la tente; c'est du Fils que Jacob avait dit dans son enthousiasme de prophète: « Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui à qui ce sceptre est réservé; et il sera l'attente des nations. » *Gen.*, XLIX, 10. Moïse s'était écrié aussi: « Le Seigneur Dieu vous suscitera un prophète du milieu de vos frères, semblable à moi, et vous devrez l'écouter. » *Deuter.*, XVIII, 15. Il serait aisé de trouver dans les circonstances du serpent et de la verge de Moïse, d'Isaac et du bélier, et dans une foule d'autres, autant de figures prophétiques de l'avénement du Sauveur. Pourquoi, demanderez-vous, le Christ ne s'est-il pas servi de ces figures pour convaincre la Samaritaine? pourquoi, après avoir rappelé le serpent d'airain à Nicodème, les prophéties à Nathanaël, ne dit-il rien à cette femme de pareil?

Nicodème et Nathanaël étaient des hommes versés dans les saintes Ecritures.

Pour quel motif ces deux conduites différentes? Parce que Nicodème et Nathanaël étaient des hommes versés dans ces matières, au lieu que la Samaritaine était une femme sans fortune, sans lettres et sans connaissance des Ecritures. Voilà pourquoi il ne lui parle pas du tout de ces figures diverses; il se sert uniquement de la fontaine et de son esprit prophétique pour l'intéresser, lui remettre ainsi la pensée du Christ devant les yeux, et enfin se découvrir à elle. Si tout d'abord il n'eût pas répondu aux questions de l'étrangère, il eût passé à ses yeux pour un homme privé de sens et de sérieux. En l'amenant insensiblement au but qu'il se propose, il trouve le moment voulu pour se manifester à elle. Les Juifs lui disaient souvent: « Jusques à quand nous tiendrez-vous en suspens? Dites-nous donc si vous êtes le Christ. » *Joan.*, X, 24. Et il ne répondit pas avec clarté à leurs questions. A la Samaritaine, au contraire, il affirme dans les termes les plus formels qu'il est le

Christ, parce que les dispositions de cette femme étaient bien meilleures que celles des Juifs. Les Juifs ne l'interrogeaient pas pour s'instruire, mais pour lui tendre des embûches. S'ils eussent voulu s'instruire, il leur eût suffi de l'enseignement oral du Sauveur, de ses miracles et des Ecritures. Quant à cette femme, elle parlait avec simplicité, franchise et droiture, comme le prouve sa conduite subséquente. Dès qu'elle eut entendu, elle crut; dès qu'elle eut cru, elle engagea ses concitoyens à croire; enfin, partout éclatent son zèle et sa foi. « En ce moment ses disciples arrivèrent. » Ils arrivèrent à l'instant convenable, Jésus ayant complétement instruit la Samaritaine. « Et ils s'étonnaient de le voir converser avec une femme. Aucun pourtant ne lui dit: Que désirez-vous? ou bien, pourquoi parlez-vous avec elle? »

3. Quel était l'objet de leur surprise? Son affabilité, son humilité sans bornes qui le portait, lui si grand, à s'abaisser jusqu'au point de s'entretenir avec une pauvre Samaritaine. Toutefois, malgré leur étonnement, ils ne lui demandèrent pas les raisons de sa conduite; ils avaient été formés de telle sorte qu'ils gardaient toujours leur place de disciples, et qu'ils étaient pénétrés à son égard d'une crainte toute respectueuse. Encore qu'ils n'eussent point de lui l'idée qu'ils en devaient avoir, ils voyaient en leur maître un homme extraordinaire, et ils le traitaient avec la plus grande réserve. Il est vrai qu'en maintes circonstances ils paraissaient en agir plus librement avec lui, par exemple, lorsque Jean se reposait sur sa poitrine; lorsque les fils de Zébédée lui demandaient d'occuper un jour l'un sa droite, l'autre sa gauche; lorsque les disciples lui posaient la question: «Lequel est le plus grand dans le royaume des cieux? » *Matth.*, XVIII, 1. Pourquoi maintenant gardent-ils le silence? C'est que dans les cas cités il s'agissait de choses qui les regardaient; ce qui justifiait leurs interrogations: la circonstance présente, on le voit, ne les intéressait en aucune manière. Au reste, Jean ne prit cette liberté que longtemps après, quand assuré de l'affection du Sauveur, il jouissait de toute sa confiance. « C'était là, disait-on, le disciple que chérissait Jésus. » *Joan.*, XIX, 26. Quel bonheur comparer à ce bonheur! Mais ne nous arrêtons pas, mes bien-aimés, à proclamer la félicité de cet apôtre; appliquons-nous plutôt à mériter d'être comptés un jour parmi les bienheureux, imitons ce saint Evangéliste, et considérons pour quelle raison le divin Maître en vint à l'aimer si tendrement.

Quelle est donc cette raison? Jean avait quitté son père, sa barque, ses filets, pour suivre Jésus; mais son frère en avait fait autant, ainsi que Pierre et André, ainsi que les autres apôtres. Qu'y avait-il donc en lui de tellement remarquable qu'il fût digne de la prédilection du Christ? Il ne nous donne sur ce point aucun renseignement; il se borne à constater cette prédilection, sans dire un seul mot du motif qui l'avait provoquée. Que le Sauveur l'affectionnât tout particulièrement, on n'en pouvait douter; et cependant nulle part nous ne le voyons converser intimement avec son Maître, l'interpeller comme le firent souvent Pierre, Philippe, Judas, Thomas: il ne le questionne qu'une fois, et cela sur la demande que lui en fait le prince des apôtres. Pierre l'en pressant, il ne peut la lui refuser; car ils s'aimaient tendrement l'un l'autre. Ils montèrent ensemble au temple; ensemble ils haranguèrent le peuple, à ce que raconte l'écrivain sacré. Néanmoins, Pierre agit et parle avec une impétueuse ardeur. C'est à Pierre que le Christ adresse la question: « Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci? » *Joan.*, XXI, 15. Or, celui qui aimait plus que les autres, ne devait-il pas être tendrement aimé? Quoiqu'il en soit, si l'amour de Pierre pour Jésus mettait en lumière ce dernier point, il n'était pas moins vrai que pareille conséquence devait être tirée de l'amour manifesté par Jésus. D'où venait donc la prédilection dont Jean était l'objet? A mon avis, de la douceur et de la modestie qu'il montrait habituellement. Jamais, en effet, vous ne le verrez agir avec hardiesse. Que ce fût là un mérite considérable, l'histoire de Moïse nous le prouve; il ne devint pas autrement ce qu'il devint. Il n'est point de vertu comparable à l'humilité: aussi est-ce par là que le divin Maître commence ses béatitudes. Pareil à l'architecte qui voudrait poser les fondements

d'un édifice colossal; il met en premier lieu l'humilité. Sans l'humilité, impossible d'arriver au salut : vous aurez beau jeûner, prier, faire l'aumône, sans l'humilité pour les vivifier, vos œuvres seront détestables; elles seront pures, aimables et salutaires, si l'humilité les a inspirées.

Soyons donc modestes dans toutes nos actions, mes bien-aimés. Certes, ce ne sera pas bien malaisé, pourvu que nous nous tenions sur nos gardes. Car enfin, ô hommes, d'où vient ce qui vous rend si orgueilleux? Ne voyez-vous donc pas combien votre nature est misérable, combien votre volonté est prompte à faiblir? Songez à votre mort, à la multitude de vos péchés. Est-ce le nombre de vos bonnes œuvres qui vous inspire ces sentiments? Précisément vous leur enlevez de cette manière toute valeur. C'est pour cela que le juste, encore plus que le pécheur, doit tenir en grande estime l'humilité. Pourquoi? C'est que ce dernier y est poussé par sa conscience, au lieu que le premier a besoin de se tenir en éveil, sans quoi le vent de l'orgueil l'emporte comme il emporta le Pharisien, et le fait périr sans retour. Vous me direz que vous donnez aux pauvres. Leur donnez-vous ce qui vous appartient? ne leur donnez-vous pas plutôt ce qui appartient au Seigneur, ce qui est le bien commun des serviteurs du même maître? Ce devrait être pour vous une raison particulière de vous humilier, en songeant à ce qui vous menace, quand le malheur frappe vos frères, et en apprenant par leur exemple quelle est à vous aussi votre condition. Peut-être sommes-nous issus d'ancêtres sans fortune. Si les richesses sont venues entre nos mains, il nous faudra bien un jour les laisser. Que sont-elles d'ailleurs ces richesses? Une ombre légère, une fumée qui se dissipe, la fleur de l'herbe, quelque chose de plus méprisable encore. Et vous vous glorifieriez de posséder un peu d'herbe? Est-ce que les voleurs, les débauchés, les courtisanes, les violateurs de tombeaux ne possèdent pas aussi des richesses? Et vous seriez flattés d'avoir ce point de commun avec de pareils gens! Vous êtes avides d'honneurs. Eh bien, rien de plus propre à vous honorer que l'aumône. Les honneurs que procurent la richesse et la puissance sont des honneurs dont la haine et la contrainte sont le principe : ceux que procure la charité ont pour principe la conscience et la volonté de ceux qui les dispensent; par où il arrive que les hommes ne sauraient les anéantir. Si les hommes honorent profondément les cœurs charitables, s'ils les comblent de bénédictions, quelle récompense, quelles couronnes Dieu ne leur réservera-t-il pas? Recherchez donc les richesses qui ne passent jamais, qui demeurent toujours, afin d'être vraiment grands, vraiment glorieux dès cette vie, et d'obtenir les biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIV.

« La femme laissa son vase et s'en alla dans la ville, et dit aux habitants : Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. N'est-il point le Christ? »

1. Nous avons besoin d'une ferveur et d'un zèle qui ne se démentent jamais; autrement, il ne nous serait pas possible d'arriver à la possession des biens qui nous ont été promis. C'est là ce que nous enseignait le Sauveur, quand il nous disait : « Celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. — Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je sinon de le voir allumé? » *Matth.*, x, 38; *Luc.*, xii, 49. Ces deux textes nous tracent le portrait d'un véritable disciple du Sauveur, d'un disciple plein de ferveur et de zèle, prêt à braver toute sorte de périls. Telle était la Samaritaine : les paroles de Jésus l'avaient tellement enflammée, que, laissant le vase et l'eau qu'elle était venue puiser, elle s'en retourna dans la ville et entraîna tout le peuple vers le divin Maître. « Venez, s'écrie-t-elle, et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. » Considérez à la fois son ardeur et sa prudence. Elle était venue puiser de l'eau; dès qu'elle a trouvé la source véritable, elle dédaigne celle qui tombe sous les sens, nous

Un vrai disciple du Christ est plein de ferveur et de zèle.



enseignant par ce simple exemple qu'il faut mépriser toutes les choses du siècle quand on est le disciple de la doctrine de vérité, et qu'il convient de n'en tenir autant que possible aucun compte. Ainsi firent les apôtres, ainsi fit-elle avec plus d'empressement encore. Les apôtres ne quittèrent leurs filets qu'à l'appel de Jésus : c'est spontanément, sans que personne l'y invite, que la femme abandonne son vase et qu'elle va, la joie lui donnant des ailes, remplir l'office des prédicateurs évangéliques ; elle ne se borne pas, comme Philippe et André, à s'adresser à une ou deux personnes; elle met en émoi la ville tout entière, et elle en mène au Christ les habitants.

Remarquez maintenant la sagesse de son langage. Elle ne dit pas : Venez voir le Christ; elle use à l'égard de ses concitoyens du tempérament dont le Sauveur avait usé à son égard. « Venez, leur dit-elle, et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. » Elle ne rougit pas de dire qu'on ne lui a rien caché de « tout ce qu'elle a fait. » Il lui eût été facile cependant de dire : Venez voir un prophète ; mais, un feu divin ayant embrasé son âme, aucune considération terrestre ne l'arrête plus désormais, ni celle de la réputation, ni celle du déshonneur, le feu qui la dévore intérieurement est la seule chose qui la préoccupe. « N'est-il point le Christ? » Nouvelle preuve de la sagesse de cette femme : elle se garde soit d'affirmer, soit d'atténuer. Elle ne voulait pas que son propre sentiment leur servît de règle ; il lui suffisait qu'ils allassent l'entendre et qu'ils en vinssent à partager sa foi après en avoir jugé par eux-mêmes ; ce qui d'ailleurs donnait à son langage une autorité beaucoup plus grande. Quoique le Christ ne lui eût point raconté tous les détails de sa vie, ce qu'il lui en avait dit la portait à conclure qu'il la connaissait toute parfaitement. Elle ne dit pas, conséquemment : Venez et croyez ; mais : « Venez, voyez ; » langage beaucoup moins impérieux et plus propre à les persuader. Telle était la sagesse de la Samaritaine : elle savait, et elle savait à n'en pas douter un instant, qu'il leur arriverait dès qu'ils auraient seulement goûté de cette source ce qui lui était à elle-même arrivé. Une femme moins sensée eût passé

Sagesse de la Samaritaine.

sous silence le reproche qu'elle avait reçu ; pour elle, c'est sans hésiter qu'elle publie le caractère de sa vie et qu'elle en fait un argument de nature a triompher de toutes les résistances.

« Cependant les disciples priaient le Sauveur en lui disant : Maître, mangez. » Le terme « priaient » signifie exhortaient. Ils l'exhortaient à manger, parce qu'ils le voyaient accablé de lassitude à la suite du chemin et de la chaleur qu'il avait supportée; ce n'était assurément pas l'indiscrétion, mais bien l'amour de leur Maître qui leur inspirait la pensée de le presser de prendre un peu de nourriture. Que leur répond le Sauveur? « J'ai à manger d'une nourriture que vous ne connaissez pas. Et ils se disaient les uns aux autres : Est-ce qu'on lui aurait porté de quoi manger? » Comment s'étonner de voir la Samaritaine appliquer à l'eau naturelle ce que le Sauveur lui disait, quand les disciples sont dans les mêmes dispositions et dépourvus de tout sens spirituel? Tout en traitant le divin Maître avec le respect et l'honneur qui lui étaient dus, ils sont dans l'embarras, ils causent entre eux, ils n'osent l'interroger. Ils font de même en d'autres circonstances où, malgré le désir qu'ils en éprouvent, ils ne peuvent se résoudre à lui poser une question. Et le Christ de poursuivre : « Ma nourriture est d'accomplir la volonté de celui qui m'a envoyé et de parfaire son œuvre. » Ce qu'il appelle sa nourriture, c'est le salut des hommes; par où il découvre les soins qu'il prend de nous tous : le désir que nous avons de la nourriture, il l'éprouve pour notre salut. — Mais examinez comment, au lieu de tout découvrir en même temps, il commence par stimuler la curiosité des auditeurs, afin que, se mettant en mesure de saisir ses paroles et n'y parvenant pas, ils en écoutent plus volontiers l'explication et lui prêtent une attention plus soutenue. Jésus ne dit donc pas tout d'abord : « Ma nourriture est d'accomplir la volonté de mon Père. » Quoique cela n'eût point été parfaitement clair, c'eût été toujours plus intelligible que la phrase de tout à l'heure : « J'ai à prendre une nourriture que vous ne connaissez pas. » S'il commence par cette dernière, il le fait, je le répète, pour exciter leur

attention au moyen de l'embarras qu'ils éprouvent, et pour les accoutumer à saisir sa pensée sous le voile dont il l'enveloppait. Quelle était la volonté de son Père, il l'explique aussitôt : « Ne dites-vous pas que dans quatre mois ce sera le temps de la moisson? Et moi je vous dis : Levez les yeux, et voyez les campagnes; elles sont déjà blanches pour la moisson. »

2. Le voilà de nouveau recourant à des comparaisons, comme pour élever leur intelligence à la considération des plus graves sujets. En parlant de nourriture, il parlait tout simplement du salut des hommes à venir ; en parlant maintenant de champs et de moisson, il parle également de la multitude des âmes prêtes à recevoir la parole de Dieu. Les yeux dont il parle sont à la fois les yeux de l'âme et ceux du corps. Les disciples voyaient déjà venir la foule des Samaritains; c'était leurs excellentes dispositions qui étaient désignées sous la figure de blanches campagnes. De même que les épis sont mûrs pour la moisson, quand ils sont blancs, de même les Samaritains étaient prêts et disposés au salut. Pourquoi le Sauveur ne dit-il pas ouvertement que les Samaritains viennent embrasser la foi, sont prêts à recevoir sa parole; que, ayant été instruits par les prophètes, ils allaient donner les fruits de cet enseignement; pourquoi les comparer à des campagnes au moment de la moisson; à quoi bon ces images? Ce n'est pas seulement dans la circonstance présente, c'est dans toute sa vie publique qu'il en agit ainsi : les prophètes aussi employaient un langage métaphorique. Dans quelle vue ? Assurément l'Esprit de grâce ne l'a pas ordonné de cette manière sans motifs. Encore une fois, pour quelle raison? Pour deux raisons : en premier lieu, afin de donner plus de poids au discours et de mettre pour ainsi parler les choses sous les yeux. Une image en rapport avec l'idée frappant l'esprit, il devient plus attentif; et, comme il aperçoit les choses revêtues de vives couleurs, il est plus facilement entraîné. Telle est la première raison ; la seconde avait pour but de rendre le récit plus agréable et de graver profondément dans l'âme des auditeurs la pensée du divin Maître. Jamais une pensée ne sera saisie, jamais elle ne s'emparera de ceux qui l'entendent comme un récit qui embrassera des objets connus de tous par expérience ; c'est là ce que nous voyons accompli de la façon la plus sage au moyen des paraboles.

« Et celui qui moissonne reçoit sa récompense, et il ramasse le fruit pour la vie éternelle. » Les fruits des moissons terrestres ne servent qu'à la vie présente, non à l'éternelle vie ; mais les fruits de la moisson spirituelle servent pour l'immortalité. Si les mots expriment des images sensibles, les pensées, vous le voyez, sont toujours spirituelles, et les termes employés établissent eux-mêmes la différence existant entre les choses du ciel et celles de la terre. De même qu'il avait précisé les qualités de l'eau dont il parlait, en disant : « Celui qui boira de cette eau n'aura plus soif; » de même il précise ici la qualité de ce fruit, lequel donnera la vie éternelle; cela, pour la joie et de celui qui sème, et de celui qui moissonne. Quel est celui qui sème, quel est celui qui moissonne? Les prophètes avaient jeté la semence; mais les apôtres moissonnèrent. Toutefois ceux qui sèment ne sont pas pour cela sans recueillir la récompense de leurs sueurs et sans goûter une satisfaction véritable : bien qu'ils ne moissonnent pas avec nous, ils se réjouissent et sont heureux avec nous. Il y a de la différence entre l'œuvre de celui qui sème et l'œuvre de celui qui moissonne. Or, je vous ai réservé l'œuvre qui donne le moins de peine et le plus de plaisir, au lieu de vous réserver l'ensemencement, dont les labeurs sont extrêmes. Quand il s'agit de moissonner, la peine n'est rien, la tâche est très-légère, tandis que les résultats sont excellents. Tout ce passage tend à montrer que le désir des prophètes était de conduire les hommes à Jésus-Christ : tel était aussi le but de la loi. C'était donc en vue d'obtenir ce résultat qu'ils semèrent. Par là également le Sauveur donne à entendre qu'il avait envoyé lui-même ces prophètes, et qu'il règne une étroite affinité entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament; tout cela ressort de la parabole qu'il emploie. « C'est là une parole vraie; autre est celui qui sème, autre celui qui moissonne. »

Plusieurs se demandaient alors : Les uns doivent-ils porter la fatigue, tandis que d'autres en viendraient cueillir le fruit? A quoi le divin Maître répond : Cette parole est vraie : Les prophètes ont travaillé beaucoup, et vous allez cueillir les fruits de leurs travaux. Il ne parle pas de récompense, mais de fruits, parce que les prophètes n'ont pas si fort travaillé sans en être récompensés. Ainsi fit Daniel, qui rappelle ce proverbe : « Le crime est sorti des impies. » I *Reg.*, XXIV, 14. David l'avait également rappelé en gémissant. Le Christ a dit aussi tout à l'heure : « Afin que celui qui sème et celui qui moissonne se réjouissent tous deux. » Comme il allait dire : Autre était celui qui sème, autre celui qui moissonne, il ne veut pas que l'on estime les prophètes frustrés de leur récompense; de là cette assertion étrange, extraordinaire, fausse dans l'ordre sensible, parfaitement exacte dans l'ordre spirituel. Dans l'ordre sensible, si l'un sème et si l'autre moissonne, ils n'éprouveront pas tous deux la même joie : celui qui aura semé s'affligera d'avoir travaillé pour autrui; celui qui moissonnera sera seul dans la joie la plus vive. Il n'en est pas de même dans l'ordre spirituel : ceux qui ont semé et qui ne moissonnent pas s'associent à la joie de ceux qui moissonnent, et conséquemment partagent leur récompense.

« Je vous ai envoyés moissonner là où vous n'aviez pas travaillé; d'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leurs travaux. » C'est un excellent moyen d'exciter leur ardeur. Parcourir le monde entier, prêcher l'Evangile paraissaient une entreprise au-dessus des forces humaines; le Sauveur leur en montre la facilité. Ce qui était pénible, ce qui exigeait d'abondantes sueurs, c'était de répandre la semence et de mener à la connaissance de Dieu des âmes sans intelligence. Pourquoi ce langage? Afin qu'ils ne se troublassent pas lorsque le moment serait venu d'aller prêcher, comme s'il s'agissait d'une œuvre inexécutable. Bien plus malaisée était la mission des prophètes, comme le prouve l'histoire. A vous, apôtres, il ne reste plus qu'une œuvre sans difficulté. Il n'en coûte pas beaucoup pour recueillir les fruits, à l'époque de la moisson; il ne faut pas beaucoup de temps pour couvrir l'aire de gerbes, on n'a pas besoin d'attendre le cours des saisons, l'hiver, le printemps, la pluie. Or, il en sera de même pour vous; les faits le proclament. Tandis qu'il parlait en ces termes, les Samaritains parurent, et en un moment les fruits furent cueillis. Aussi disait-il : « Levez vos yeux, et voyez les campagnes déjà blanchies. » Il dit ces mots, et ils furent justifiés; et l'œuvre suivit la parole. En effet, « un grand nombre parmi les habitants de cette ville samaritaine crurent en lui à cause du témoignage de la femme : Il m'a dit tout ce que j'ai fait.» Ils comprenaient qu'elle n'avait pas prétendu flatter celui qui lui avait reproché ses désordres, ni découvrir à tous ses concitoyens sa conduite, en vue de plaire à autrui.

3. Imitons, nous aussi, l'exemple de la Samaritaine : ne craignons pas les hommes, quand il s'agit de nos péchés; réservons toute notre crainte pour Dieu, qui voit en ce monde tous nos actes et qui punira dans l'autre ceux qui en celui-ci n'auront pas fait pénitence. Or, c'est tout le contraire que nous faisons : nous ne redoutons aucunement celui qui doit nous juger, et nous redoutons ceux qui ne peuvent nous causer aucun mal, nous tremblons à la seule pensée d'être mésestimés d'eux. Aussi seronsnous châtiés précisément par ce que maintenant nous redoutons. Celui qui ne prend garde qu'à l'opinion des hommes, et que le souvenir du Dieu qui voit tout ne saurait détourner d'un acte mauvais, sera donné en spectacle au jour du jugement, non pas à deux ou trois personnes, mais au monde entier. Nous ne pouvons pas douter, en effet, qu'il n'y ait une assemblée universelle où seront exposées nos bonnes ou nos mauvaises œuvres; la parabole des brebis et des boucs nous l'enseigne, de même que ces paroles du bienheureux Paul : « Nous devons tous comparaître devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive conformément au bien ou au mal qu'il aura fait en son corps. » I *Cor.*, V, 10. En ce jour, poursuit le même apôtre, « les pensées les plus secrètes, les plus ténébreuses seront dévoilées. » I *Cor.*, IV, 5. Avez-vous exécuté ou conçu un dessein criminel, et

l'avez-vous caché aux hommes? Vous ne le cacherez pas aux regards de Dieu. Peu vous importent cependant les regards du Seigneur; quant aux regards des hommes, vous en avez grand souci. Songez donc qu'en ce jour vous ne pourrez échapper aux regards des hommes eux-mêmes. Toutes nos œuvres seront placées comme dans un tableau devant nos yeux, de façon à ce que chacun porte contre soi sa propre sentence. Voyez le mauvais riche. Ce pauvre qu'il avait dédaigné, je parle de Lazare, il le voit debout devant lui; cet homme qu'il avait repoussé avec horreur, il lui demande de le soulager de l'extrémité de son doigt.

Je vous en conjure donc, encore que personne ne connaisse notre conduite, pénétrons tous dans l'intérieur de notre conscience, et, prenant la raison pour juge, faisons comparaître à sa bare nos prévarications. Puis, à moins de vouloir qu'elles soient divulguées en ce jour redoutable, appliquons-nous à nous-mêmes les remèdes de la pénitence, et travaillons à guérir nos blessures. Fussions-nous couverts de plaies, il nous sera facile d'en guérir totalement. « Si vous pardonnez aux autres, est-il écrit, vos péchés vous seront également pardonnés; si vous ne leur pardonnez pas, Dieu ne vous pardonnera pas non plus. » *Matth.*, VI, 14-15. De même que les péchés purifiés par le baptême ne laissent plus de traces, ainsi en sera-t-il des autres, si nous voulons bien nous en repentir. D'abord, pour nous en repentir, il faudra ne plus les commettre. « Celui qui revient à ses désordres, dit l'Ecriture, ressemble au chien revenant à ce qu'il a rejeté. » II *Petr.*, II, 21-22. Il est encore semblable à celui qui frapperait le feu ou qui verserait de l'eau dans un tonneau percé. La première condition à remplir est donc de renoncer soit de fait, soit d'affection, au péché, et de choisir des remèdes opposés aux fautes que nous commettons. Votre vice à vous était-ce l'injustice, l'avarice? Ne prenez plus le bien d'autrui, et appliquez à votre plaie le remède de l'aumône? Etait-ce l'impureté? Renoncez à l'impureté, puis usez, comme remède, de la chasteté. Avez-vous par vos paroles terni la réputation du prochain, et lui avez-vous causé quelque dommage? Renoncez à toute médisance, et prenez comme remède la charité. Faisons de même pour chacune de nos fautes, et gardons-nous de les traiter légèrement. Il est proche, oui, il est bien proche le temps des comptes à rendre. « Le Seigneur est proche, disait à ce sujet Paul; soyez donc sans sollicitude. » *Philipp.*, IV, 5-6. Seulement, à vous, il faudrait peut-être dire le contraire : Le Seigneur est proche, soyez dans la sollicitude. Aux Philippiens, l'Apôtre pouvait dire à bon droit : Soyez sans sollicitude, parce qu'ils vivaient au milieu des épreuves, des afflictions et des combats. Mais à ceux qui vivent au sein de l'injustice et de la mollesse, et qui sont exposés à de graves châtiments, il convient mieux de dire : Le Seigneur est proche; prenez donc garde à vous.

Du reste, nous ne sommes pas loin de la fin des temps, et le monde est sur le penchant de sa ruine. Ce qui nous le prouve, ce sont les guerres, les épreuves, les tremblements de terre dont nous sommes témoins; ce qui le prouve, c'est l'affaiblissement général de la charité. Une infinité de douleurs assiégent le corps qui va rendre le dernier soupir; quand une maison est sur le point de s'écrouler, bien des fragments se détachent soit du toit, soit des murailles : de même, c'est parce que la fin du monde est à nos portes que les calamités l'envahissent de toute part. Si, au temps de Paul, le Seigneur était proche, à plus forte raison l'est-il maintenant. Si, quatre cents ans avant le moment actuel, l'Apôtre parlait déjà de la plénitude des temps, à plus forte raison pouvons-nous en parler aujourd'hui. Peut-être quelques-uns voient-ils en cela une raison de ne pas y croire. Raison de plus, au contraire, pour y croire. Comment savez-vous, ô homme, que la fin des temps n'est pas proche, que les châtiments annoncés ne nous accableront pas dans quelques jours? Quand nous parlons de la fin de l'année, nous ne parlons pas exclusivement du dernier jour de l'année; nous parlons encore du dernier mois, bien que ce mois ait trente jours : de même, si nous parlons de la fin des temps en parlant de la quatre centième année, nous ne nous écarterons pas de la vérité.

Saint Jean Chrysostome croyait que la fin des temps était proche.



C'est conséquemment la fin des temps que l'Apôtre a dès lors annoncée.

Veillons donc sur nous-mêmes, cherchons notre bonheur dans la crainte de Dieu. Si nous vivons dans l'insouciance, dans l'indifférence et sans songer à l'avenir, l'avénement du Sauveur nous surprendra tout à coup. C'est Jésus-Christ qui nous le dit : « Comme il arriva aux jours de Noé, aux jours de Lot, ainsi en arrivera-t-il pour la fin de ce monde. » *Matth.*, XXIV, 37. « Lorsqu'ils diront : paix et sécurité, écrivait Paul, la mort fondra soudain sur eux, comme la douleur sur une femme enceinte. » I *Thessal.*, V, 3. Que signifient ces mots : « comme la douleur sur une femme enceinte? » Plus d'une fois les femmes enceintes joueront, dîneront, seront au bain, sur la place publique, ne songeant aucunement à ce qui peut arriver, lorsqu'elles seront assaillies par les douleurs de l'enfantement. Telle étant notre condition, soyons toujours prêts. Les avertissements ne retentiront pas toujours à nos oreilles; nous n'aurons pas toujours la facilité que nous avons. « Dans l'enfer qui donc, s'écriait le Psalmiste, chantera vos louanges? » *Psalm.* VI, 8. Faisons ici-bas pénitence, afin que Dieu nous soit propice au jour du jugement et que tous nos péchés nous soient pardonnés. Puissions-nous tous obtenir indulgence par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXV.

« Quand donc les Samaritains furent venus vers lui, ils le prièrent de demeurer avec eux; et il y demeura deux jours, et un plus grand nombre crurent en lui à cause de ses discours. Et ils disaient à la femme : Maintenant nous ne croyons plus en lui sur votre parole; nous l'avons nous-mêmes entendu, et nous savons qu'il est vraiment le Christ, Sauveur du monde. Et après ces deux jours, il s'éloigna et s'en alla en Galilée. »

1. Il n'est rien de plus détestable que la haine et la jalousie, rien de plus funeste que la vaine gloire; ces deux passions sont un obstacle à une infinité de biens. Ainsi, les Juifs, qui surpassaient de beaucoup les Samaritains en lumières, et qui avaient vécu dans le commerce des prophètes, furent laissés bien loin en arrière par ces étrangers. Ces derniers croient au témoignage d'une femme; et, sans avoir vu aucun miracle, ils vont prier le Christ de demeurer avec eux. Les Juifs, qui avaient vu les prodiges du Sauveur, non-seulement ne le retinrent pas auprès d'eux, mais le repoussèrent et mirent tout en œuvre pour qu'il s'éloignât de leur pays. Il était venu en leur faveur, et ils ne voulurent pas de lui; tandis que les Samaritains, je le répète, le supplient de demeurer avec eux. Or, le Sauveur aurait-il dû ne pas se prêter à leur demande, et, laissant des gens si bien disposés, pénétrés pour lui de tant d'affection, se refuser à eux pour se transporter au milieu de gens ennemis et hostiles? Certainement une conduite semblable n'eût pas été digne de sa tendresse et de sa sollicitude. En conséquence, il cède à leurs instances et demeure avec eux deux jours. Ils eussent bien voulu le retenir indéfiniment; ce qu'indiquent les termes de l'Evangéliste : « Ils le prièrent de demeurer avec eux; » mais il ne les exauça pas en ce point, se contentant de leur accorder deux jours, durant lesquels un plus grand nombre de Samaritains crurent en lui. Il était vraisemblable d'abord qu'ils n'y croiraient pas, soit parce qu'ils n'avaient pas vu de miracles, soit parce qu'ils haïssaient les Juifs; mais, ayant jugé selon la vérité ses paroles, ils ne s'arrêtèrent pas à ces répugnances, et, concevant une opinion trop élevée pour être obscurcie par ces basses considérations, ils se mirent à l'admirer à l'envi. « Et ils disaient à la femme : Maintenant, nous ne croyons plus sur votre parole; nous l'avons nous-mêmes entendu, et nous savons qu'il est le Christ, véritable Sauveur du monde. » Voilà donc les disciples qui dépassent leur Maître. Ayant cru en Jésus et l'ayant reçu, ils avaient bien le droit d'accuser les Juifs. Ces derniers en faveur desquels le Fils de Dieu avait entrepris une œuvre si pénible, ne cherchent qu'à le lapider : les Samaritains l'attirent à eux quand il suit une tout autre direction. Les uns persistent dans leur opiniâtreté, malgré les signes dont ils sont té-



moins ; les autres, en dehors de tout miracle, lui témoignent une foi sans bornes, et sont heureux d'avoir cru sans le secours d'aucun signe. Quant aux Juifs, ils ne cessent de tenter le divin Maître et de réclamer des miracles.

C'est qu'il faut avant tout la droiture du cœur : que la vérité se présente devant un cœur droit, elle s'en rendra facilement maîtresse ; si elle ne vient pas à bout d'une âme, ce n'est pas faiblesse du côté de la vérité, c'est du côté de l'âme disposition mauvaise. Le soleil éclaire sans les blesser les yeux qui ne sont pas malades : s'il ne les éclaire pas, la faute en est aux yeux et non à la puissance du soleil. Ecoutez donc le langage que tiennent les Samaritains : « Nous savons qu'il est vraiment le Christ Sauveur du monde. » Comme ils arrivent vite à comprendre qu'il doit conquérir la terre entière et qu'il est venu pour sauver le monde ; à comprendre que sa sollicitude ne devait pas se borner exclusivement aux Juifs, et qu'il devait en tout lieu répandre sa parole ! Il n'en fut pas de même des Juifs : tout en cherchant à établir leur justice, ils se révoltèrent contre la justice de Dieu. Les Samaritains, eux, reconnaissent la souillure qui pèse sur tous les hommes, comme s'ils avaient connaissance de la sentence de l'Apôtre : « Tous ont péché, tous ont besoin de la gloire de Dieu ; c'est gratuitement qu'ils ont été justifiés par sa grâce. » *Rom.*, x, 3. Par cela qu'ils proclament Jésus le Sauveur du monde, ils déclarent que le monde était perdu. Ils ne le qualifient pas de Sauveur ordinaire, mais dans la plus haute acception de ce mot. Plusieurs étaient déjà venus, soit des anges, soit des prophètes, pour sauver les hommes ; mais le véritable Sauveur, disent-ils, c'est Jésus ; c'est lui qui donnera, non un salut passager, mais le salut véritable.

Voilà une foi profondément sincère. Ils sont admirables pour ces deux raisons, et parce qu'ils ont cru, et parce qu'ils ont cru sans miracles. A eux dès lors s'appliquent les paroles du Sauveur : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » *Jean*, xx, 29. Ils ne sont pas moins admirables pour la solidité de leur foi. La femme s'était exprimée d'une façon dubitative : « Ne serait-il point le Christ? » Eux ne disent pas : Nous aussi nous sommes dans ce doute, nous pensons ; mais bien : « Nous savons ; » et ils ajoutent : « Il est véritablement le Sauveur du monde. » Ils ne regardent pas le Christ comme un homme ordinaire ; ils voient en lui le Sauveur véritable. Et cependant qui avaient-ils vu sauvé par lui? Ils n'ont entendu que son langage, et ils parlent comme s'ils avaient eu sous les yeux de nombreux et importants miracles. Pourquoi les Evangélistes ne nous rapportent-ils pas le langage si admirable que tint alors le Sauveur? Pour que vous sachiez bien qu'ils omettent bien des choses considérables : il leur suffit de vous indiquer le résultat, afin que vous jugiez du tout. Par ses paroles, Jésus convertit tout un peuple, toute une cité. Quand il n'y a pas de conversion, alors les écrivains sacrés croient devoir rapporter le langage tenu, de crainte qu'on ne rejette sur le prédicateur la responsabilité de l'indifférence des auditeurs. « Deux jours après, Jésus partit et s'en vint en Galilée. Le Christ lui-même témoigne que nul prophète n'est honoré dans son pays. » A quoi bon cette observation? Parce qu'il s'en alla, non à Capharnaüm, mais en Galilée, puis à Cana. Si vous tenez à savoir pourquoi il demeure avec des Samaritains et non avec ses concitoyens, vous en avez la raison dans ce fait, que ces derniers lui fermaient leurs oreilles. Il ne se rendit donc pas au milieu d'eux, afin qu'ils n'eussent pas à subir un jugement plus redoutable.

2. La ville désignée par le mot patrie serait, à mon avis, Capharnaüm. En effet, Jésus nous apprenait qu'il y était reçu sans égards, quand il disait : « Et toi, Capharnaüm, qui as été élevée jusques aux cieux, tu seras abaissée jusques aux enfers. » *Luc.*, x, 15. Il l'appelle sa patrie en raison de son incarnation, et parce qu'il y avait séjourné longtemps. On observera que l'on a vu bien des hommes illustres honorés par leurs concitoyens. On l'a vu sans doute ; mais quelques faits rares ne suffisent pas pour en inférer une sentence générale. Si ces hommes ont été honorés dans leur patrie, ils l'ont été bien davantage en pays étranger : la familiarité d'ordinaire

engendre le mépris. « Lors donc qu'il fut venu en Galilée, les Galiléens le reçurent, parce qu'ils avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem au jour de la fête ; car ils y étaient venus pour ce même jour de fête. » Voyez-vous comment ceux dont on disait le plus de mal sont les plus empressés à venir à lui. « Peut-il y avoir quelque chose de bon dans Nazareth? » lisons-nous dans un endroit; puis dans un autre : « Examinez et voyez qu'il ne paraît pas de prophète en Galilée ; » *Joan.*, I, 47; VII, 52; ce que l'on disait pour injurier le Sauveur, vu que bien des Juifs croyaient qu'il était de Nazareth; on allait jusqu'à le traiter de Samaritain : « Vous êtes un Samaritain, lui disait-on, et un possédé du démon. » Or, voilà que les Samaritains et les Galiléens croient, pour la confusion des Juifs. Les Samaritains s'élèvent même au-dessus des Galiléens ; car ils reçoivent le Sauveur sur le simple témoignage d'une femme, tandis que les Galiléens ne croient qu'après avoir vu les signes opérés par le Sauveur.

« Jésus vint donc de nouveau à Cana de Galilée, où il avait changé l'eau en vin. » L'Evangéliste rappelle le miracle, à la plus grande gloire des Samaritains. Les Galiléens, je le répète, ne firent bon accueil à Jésus qu'après les miracles opérés par lui, soit à Jérusalem, soit dans leur pays : il n'en avait pas été de même des Samaritains, qui reçurent le Sauveur pour sa seule doctrine. Que Jésus soit venu à Cana, l'historien le dit; mais il ne dit pas pour quelle raison il y vint. S'il vint en Galilée, ce fut à cause de la jalousie des Juifs; mais à Cana, dans quelle vue? Quand il y parut pour la première fois, il y avait été invité à un festin de noces ; mais, dans le cas présent, qu'est-ce qui l'y appelle? Je croirais volontiers qu'il y vint pour confirmer par sa présence la foi du miracle qu'il avait accompli, pour en attirer les habitants à lui d'autant plus efficacement qu'il venait à eux de son propre mouvement, et qu'il les préférait ouvertement ainsi aux habitants de sa patrie. « Or, il y avait un grand personnage dont le fils était malade à Capharnaüm. Celui-ci ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, alla vers lui et le pria de descendre pour guérir son fils. » Le nom qui lui est donné désigne la dignité que ce personnage occupait, ou bien les liens qui l'unissaient à quelque race royale. Il est des interprètes qui prétendent que c'est le même dont parle Matthieu ; mais ce qui prouve le contraire, c'est moins la dignité que la foi de ce dernier. Celui-ci s'oppose à ce que Jésus vienne chez lui, quoique le Sauveur y soit disposé ; l'autre cherche à l'y attirer, quand Jésus ne le propose en aucune manière. L'un dit : « Je ne mérite pas que vous entriez sous mon toit ; » *Matth.*, VIII, 8; l'autre le presse en disant : « Descendez avant que mon enfant soit mort. » Dans le premier cas, Jésus descend de la montagne et entre à Capharnaüm ; dans le second, il vient de Samarie et se dirige non vers Capharnaüm, mais vers Cana; et c'est là qu'on a recours à lui. L'enfant de l'un était atteint de paralysie, l'enfant de l'autre était dévoré par la fièvre. « Et venant, il le priait de guérir son fils; car il était au moment de mourir. » Que fait le Sauveur? « Si vous ne voyez ni prodige ni miracle, vous ne croyez pas. » Cependant, c'était bien la foi qui avait déterminé le père à venir le supplier ; l'Evangéliste lui-même le reconnaît plus bas quand il ajoute : « Jésus lui ayant dit : Allez, votre fils vit, il crut à sa parole, et il s'en alla. »

Jésus vint en Galilée à cause de la jalousie des Juifs.

Quelle est donc l'intention du divin Maître? Ou bien il fait ici l'éloge des Samaritains, qui avaient cru sans miracles, ou bien il inflige un blâme à Capharnaüm, qui passait pour sa patrie, et d'où était le personnage en question. Dans l'Evangile de Luc, un autre suppliant ayant dit : « Je crois, Seigneur, néanmoins venez en aide à mon incrédulité, » *Marc.*, IX, 23, le Sauveur tient le même langage. Celui-ci donc croyait; mais sa foi n'était pas encore entière et parfaite. La preuve en est dans la question qu'il fait touchant l'heure à laquelle la fièvre avait disparu, pour savoir si elle s'était retirée d'elle-même, ou bien en vertu du commandement de Jésus. « Dès qu'il sut qu'elle avait disparu la veille à la septième heure, il crut, lui et toute sa maison. » Ainsi le voilà qui croit non sur la parole du Christ, mais sur la déclaration de ses serviteurs. Conséquemment, le Sauveur reprenait ici les dispositions

dans lesquelles il était venu; de cette manière, il l'engageait à croire; ce que ce dernier faisait très-faiblement avant d'avoir été exaucé. Qu'il fût venu implorer le Sauveur, il n'y a rien en cela d'étonnant. Lorsque les parents aiment tendrement leurs enfants, ils ne se contentent pas de recourir aux médecins dans lesquels ils ont confiance; ils appellent même ceux qui leur en inspirent peu, afin de n'avoir rien à se reprocher. De plus, il fallait que Jésus vînt en Galilée pour que le père de l'enfant malade songeât à l'aller trouver; si ce père avait été animé d'une vive foi, il n'eût pas fait difficulté de venir en Judée, lorsque son enfant était en grave danger. Quand même il eût été paralysé par la crainte, cela n'eût pas suffi à l'excuser : les paroles dont il use vous montrent son extrême faiblesse. Il aurait dû, sinon tout d'abord, du moins après le reproche du Christ, se former de lui une idée différente; et pourtant voyez comme il est encore terre à terre : « Descendez, lui dit-il, avant que mon fils soit mort; » comme si Jésus eût été dans l'impuissance de le rappeler à la vie, comme s'il ne connaissait pas l'état de l'enfant. C'est pour cela que le Sauveur le reprend et stimule sa conscience; en même temps il nous donne à entendre qu'il opère ses miracles en vue des âmes principalement. En effet, ici nous le voyons s'occuper autant de guérir l'âme du père que le corps du fils; nous enseignant par là qu'il faut moins attacher d'importance aux miracles qu'à la doctrine, et que les miracles sont destinés non aux fidèles, mais aux infidèles et aux esprits les plus grossiers.

3. Le père affligé ne faisait sérieusement attention qu'aux paroles concernant son enfant. Plus tard seulement il devait se souvenir de ce que lui avait dit le divin Maître, et en retirer de grands avantages. Pourquoi le Christ offre-t-il spontanément au centurion d'aller chez lui, et n'y va-t-il pas ici quand il en est prié? Parce que la foi du centurion ne laissait rien à désirer. Il s'offre à venir chez lui pour nous faire connaître les admirables sentiments de cet homme. Imparfaits, au contraire, étaient les sentiments du personnage qui nous occupe : il pressait vivement le Christ de descendre chez lui, ne sachant pas qu'il lui était facile de guérir à distance; et voilà pourquoi Jésus lui démontre qu'il le peut; et de la sorte, la connaissance que le centurion avait du Sauveur, le refus de Jésus la fait acquérir au père de l'enfant. Ces paroles donc : « Si vous ne voyez pas, vous ne croirez pas, » signifient : Vous n'avez pas encore la foi que vous devriez avoir; vous ne voyez encore en moi qu'un prophète. En conséquence, il révèle lui-même ce qu'il est, il fait voir que l'on doit croire en lui, en dehors de tout miracle, enseignement identique à celui qu'il donnait à Philippe dans les termes suivants : « Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père et que mon Père est en moi? Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez du moins à mes œuvres. » *Joan.*, XIV, 10. « Comme il descendait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, disant que son fils se portait bien. Il leur demanda vers quelle heure il avait été guéri. Et ils lui répondirent : C'est hier, vers la septième heure, que la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était l'heure à laquelle Jésus lui avait dit que son fils vivrait. Et il crut, lui et toute sa maison. »

Voyez-vous comment le caractère miraculeux de cette guérison devint manifeste? Ce ne fut pas accidentellement et n'importe comment que l'enfant fut rendu à la vie, mais sur-le-champ; preuve que cette guérison était l'effet, non de la nature, mais de la puissance du Christ. Arrivé, pour ainsi parler, au seuil de la mort, comme le reconnaît le père en disant : « Descendez, avant que mon fils soit mort, » il est tout à coup délivré de tout mal. Les serviteurs eux-mêmes sont frappés de ce fait. Peut-être ne venaient-ils pas seulement au-devant de leur maître pour lui annoncer cette nouvelle, et estimaient-ils la présence de Jésus désormais inutile : sachant qu'il venait, ils prirent le même chemin et le rencontrèrent. Le père déposant à son tour toute crainte, ouvre son âme à la foi, montrant par là que son voyage n'avait pas été sans résultat, et empressé de faire voir qu'il ne s'est pas mis inutilement en route; c'est pour cela qu'il s'informe scrupuleusement de toutes les circonstances. « Et il crut, lui et toute sa maison. » Toute ombre de doute s'évanouissait devant un

pareil témoignage. Les personnes qui n'avaient point assisté à l'entretien et qui n'avaient pas entendu les paroles du Christ, n'eurent pas plus tôt appris de la bouche du maître l'heure à laquelle le Sauveur avait guéri l'enfant, qu'elles acceptèrent cette preuve irrécusable de la puissance de Jésus et qu'elles crurent en lui.

Quelle leçon devons-nous retirer maintenant de tout ceci? Nous devons apprendre à ne pas attendre les miracles, à ne pas exiger les manifestations de la divine puissance. J'aperçois en ce moment plusieurs fidèles qui ont manifesté une piété plus grande lorsqu'ils ont obtenu quelque soulagement en faveur de leurs enfants ou de leur épouse malade. Or, même dans le cas où ils n'auraient rien obtenu, ils devraient persévérer dans la reconnaissance et les actions de grâces. C'est le propre des véritables serviteurs de Dieu, des âmes fermes et remplies d'un sincère amour envers le Seigneur, de venir se jeter à ses pieds dans l'épreuve comme dans la prospérité. Telles sont, en effet, les œuvres de la providence du Créateur. « Celui que le Seigneur aime, il le châtie; il frappe de verges ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. » *Hebr.*, XII, 6. Quiconque ne sert le Seigneur que dans la prospérité, ne l'aime pas beaucoup et n'est pas un serviteur dévoué du Christ. Et que parlé-je de richesse et de santé, de pauvreté et de maladie? Fallût-il souffrir l'enfer ou tout autre mal extrême, vous ne devriez pas cesser pour cela de louer Dieu; vous devriez tout endurer pour son amour : ainsi doivent faire les serviteurs fidèles, les âmes dévouées. Quand on est dans ces dispositions, la vie présente n'offre aucun obstacle qui arrête, on arrive à posséder les biens à venir, et l'on jouit d'un crédit considérable auprès de Dieu. Puissions-nous en arriver à ce point, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Qui aime Dieu dans la prospérité, l'aime aussi dans l'adversité.

HOMÉLIE XXXVI.

« Ce fut le second miracle que fit Jésus quand il vint de Judée en Galilée. Après cela, le jour de fête des Juifs arrivait, et Jésus monta vers Jérusalem. »

1. Les ouvriers expérimentés n'auraient garde de laisser inexploré le moindre filon d'une mine d'or, ce filon pouvant donner des richesses considérables : gardons-nous bien, nous aussi, de laisser de côté un seul iota, une seule lettre de l'Ecriture; examinons-en toutes les parties avec le soin le plus attentif. Tout ce qu'il renferme a pour auteur l'Esprit saint; rien n'y est inutile. Examinons ce que dit présentement l'Evangéliste : « Ce fut le second miracle que fit Jésus, quand il vint de Judée en Galilée. » Ce n'est pas sans motif qu'il parle de ce second miracle; il exalte en cela le prodige des Samaritains parvenus, en dehors de tout miracle, à une hauteur que les Galiléens n'atteignirent même pas après en avoir vu deux. « Après cela, le jour de fête des Juifs arrivait. » Quel jour de fête? Celui de la Pentecôte; tel est, du moins, mon sentiment. « Et Jésus monta vers Jérusalem. » Bien souvent, il venait dans la cité sainte, à l'époque des solennités, soit pour participer publiquement aux fêtes, soit pour évangéliser la foule des âmes simples; car c'était principalement en ces jours qu'accouraient les Juifs au cœur droit et naïf. « Or, il y a dans Jérusalem une piscine probatique, appelée en hébreu Bethsaïda, et qui a cinq portiques. Sous ces portiques gisait une grande multitude d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant le mouvement de l'eau. » A quel mode de guérison est-il fait allusion? de quel mystère s'agit-il? Ces détails n'ont pas été signalés sans raison; ils sont l'image sensible de ce qui devait arriver, destinée à préserver la foi du vulgaire de l'influence funeste qu'une chose si étrange, si extraordinaire, aurait pu exercer. Que nous dépeint donc l'Evangéliste? Le Sauveur devait donner aux hommes un baptême doué d'une efficacité admirable, un baptême dont la vertu

salutaire effacerait toutes nos souillures et ferait de nos âmes mortes autant d'âmes vivantes. Or, c'est ce baptême qui est figuré par la piscine et par plusieurs autres symboles. Il y avait d'abord l'eau qui purifiait les souillures corporelles, souillures fictives plutôt que réelles, et contractées à l'occasion de la lèpre ou de la mort; on peut voir dans l'Ancien Testament une foule de souillures ayant une origine semblable.

Mais poursuivons notre sujet. L'eau sert donc, en premier lieu, à purifier des souillures corporelles, puis à guérir des maladies du corps. Pour nous rapprocher davantage du baptême, Dieu ne se contente plus de porter remède aux souillures, il guérit aussi les maladies. Les images qui touchent de plus près à la vérité, soit à propos du baptême, soit à propos de la passion ou de tout autre sujet, sont plus éclatantes que les images qui en sont éloignées. Il en est des figures comme des gardes de l'empereur; les plus rapprochés de sa personne sont toujours plus élevés en dignité que les autres. Un ange descendait dans cette piscine et agitait l'eau pour lui communiquer une vertu curative : ce qui enseignait aux Juifs que le Seigneur des anges devait à plus forte raison posséder le pouvoir de guérir tous les maux de l'âme. Toutefois, de même que les eaux de la piscine ne guérissaient pas par elles-mêmes, ce que dans ce cas elles eussent toujours fait, mais en vertu de l'action de l'ange; de même l'eau du baptême n'agit pas non plus par elle-même, elle n'efface tous nos péchés que lorsqu'elle a reçu la grâce de l'Esprit. Autour de cette piscine « gisait une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant que l'eau fût mise en mouvement. » Alors l'infirmité de chacun empêchait souvent celui qui l'eût bien voulu d'être guéri. Aujourd'hui il dépend de chacun de se plonger dans la piscine spirituelle. Ce n'est plus l'ange du Seigneur qui agite les eaux, c'est le Seigneur des anges qui seul intervient. Nous n'avons plus maintenant le droit de dire : Tandis que je m'avance un autre y descend avant moi. L'univers entier se présentât-il, la grâce n'en serait pas pour cela épuisée, l'action divine n'en aurait pas moins toute son efficacité et n'en demeurerait pas moins toujours la même. Quoique les rayons du soleil nous éclairent chaque jour, ils ne se consument pas; quoiqu'ils réjouissent bien des regards, ils ne perdent pas de leur splendeur: ainsi, ou plutôt encore moins, l'Esprit perd-il de sa vertu parce qu'il agit sur un grand nombre de personnes. Si Dieu en ordonna de la sorte, ce fut pour préparer ceux qui verraient l'eau guérir les maladies corporelles, et qui seraient familiarisés avec ce spectacle, à croire sans peine que les maux de l'âme étaient eux aussi susceptibles de guérison.

Cependant Jésus, négligeant tous les autres malades, vient à celui qui était infirme depuis trente-huit ans. Pourquoi? pourquoi cette question : « Voulez-vous être guéri? » Assurément ce n'était pas pour connaître son sentiment; toute question était à ce sujet inutile, mais pour nous révéler la constance de cet homme et la raison pour laquelle, laissant tous les autres malades, Jésus était venu le trouver. Que lui répond le paralytique? « Seigneur, je n'ai point d'homme qui me porte dans la piscine, quand l'eau est agitée; tandis que j'arrive, un autre y descend avant moi. » C'est pour nous faire connaître ces détails que le Sauveur lui demande : « Voulez-vous être guéri? » Il ne lui demande pas : Voulez-vous que je vous guérisse? il n'était pas encore assez connu de lui; mais bien : « Voulez-vous être guéri? » Quelle persévérance admirable de la part de cet infirme! Durant trente-huit années, il demeure là dans l'espérance d'être guéri chaque année, et il ne s'éloigne pas. Quand même le passé n'eût pas dû le décourager, l'avenir n'aurait-il pas dû le faire, s'il n'eût pas été d'une patience à toute épreuve? Car les autres malades se tenaient eux aussi sur leurs gardes; puis le temps où l'eau devait être agitée, n'était pas connu. Cette agitation, les boiteux, les manchots, pouvaient la remarquer; mais les aveugles, comment pouvaient-ils en être informés autrement que par le bruit qui se produisait?

2. Rougissons, mes bien-aimés, rougissons et gémissons de notre profonde indifférence. Voilà un homme qui persiste trente-huit ans, et qui ne se décourage pas, bien qu'il n'obtienne pas

ce qu'il désire ; un homme qui n'obtient pas non à cause de sa négligence personnelle, mais parce que violence lui est faite, parce que ses compétiteurs le précèdent, et nonobstant ne perd pas confiance : et nous, quand il nous arrive d'avoir prié dix jours avec ferveur pour obtenir quelque grâce, nous tombons dans un morne abattement si nous ne sommes pas exaucés. Nous qui insistons si longtemps auprès de nos semblables, luttant contre tout obstacle, dévorant les épreuves, nous soumettant aux ministères les plus humiliants pour n'aboutir souvent qu'à des déceptions, nous ne pouvons nous résoudre à prier avec la constance convenable Notre-Seigneur qui à coup sûr nous récompensera bien au delà de nos peines; car, est-il écrit, « l'espérance ne confond jamais. » *Rom.*, v, 5. De quel supplice cette conduite ne nous rend-elle pas dignes? Ne devrions-nous pas mettre au-dessus de tous les biens, alors même que nous n'aurions rien à espérer, l'honneur de nous entretenir librement avec lui? Mais c'est pénible qu'une prière persévérante. — Est-ce que les choses de la vertu n'ont rien de pénible? — On répondra que c'est là une vérité profondément affligeante, que le plaisir soit la part du vice et la peine la part de la vertu. Plusieurs, je le crois, se font cette question. D'où vient donc cette loi? Dès le principe, Dieu nous a mis en possession d'une existence à l'abri des peines et des soucis : nous avons abusé de ces bienfaits; nous l'avons perdue par notre torpeur, et nous avons été chassés du paradis. Dès lors, Dieu nous a rendu la vie pénible ; et il se justifie à nos yeux en tenant en quelque sorte ce langage : Je vous ai donné tout d'abord une vie de délices : mais la prospérité vous ayant dépravés, j'ai dû vous condamner aux fatigues et aux sueurs. Cette condamnation étant encore insuffisante, il nous a imposé une loi qui comprenait un grand nombre de prescriptions : c'est ainsi que pour dompter un cheval impétueux et maîtriser ses écarts, on le soumet au frein et aux entraves.

Il faut persévérer dans la prière.

C'est donc parce que l'absence de toute épreuve est une cause ordinaire de dépravation, que la vie humaine est une vie de labeurs. La nature de l'homme ne saurait être insensible à l'oisiveté; elle se laisse trop facilement aller sur la pente des vices. Supposons qu'un homme qui pratique la chasteté ou n'importe quelle autre vertu, soit au-dessus de toute épreuve, et qu'il puisse ne se préoccuper de rien ; quel usage fera-t-il de ce calme? Croyez-vous bien qu'il n'en fera pas un sujet d'orgueil et de jactance? — Mais enfin, demanderez-vous, pourquoi ces plaisirs si vifs attachés au mal, et ces labeurs, ces fatigues si dures attachées à la vertu? — Quel mérite auriez-vous, à quel titre pourriez-vous être récompensé, dans le cas où la vertu ne vous coûterait rien? Il me serait aisé de montrer un certain nombre d'hommes qui ont naturellement horreur des femmes, et qui fuient comme une chose qu'ils détestent, tout rapport avec elles : qualifierons-nous ces hommes d'hommes chastes, célébrerons-nous et couronnerons-nous leur retenue, je vous le demande? Certainement non. La chasteté, c'est une vertu qui consiste à se dominer et à venir à bout des voluptés qui nous attaquent. Or, à la guerre, plus la lutte est ardente, plus les trophées sont éclatants : là où il n'y a pas de résistance, il ne saurait y avoir des trophées. Il y a bien des gens qui sont naturellement indifférents; leur décernerons-nous la palme de la mansuétude? Encore une fois, non. Aussi le Christ, après nous avoir parlé de trois genres d'eunuques, n'introduit-il que les eunuques du dernier genre dans le ciel, laissant les autres privés de toute couronne.

En quoi le mal est-il nécessaire, dira-t-on encore? — Je ferai une question à mon tour : Quel est donc l'auteur du mal? quel est-il, sinon la lâcheté de notre volonté? — C'est pourquoi, poursuivra-t-on, il ne devrait y avoir que des gens de bien. — Soit; mais qu'est-ce qui caractérise l'homme de bien? est-ce la vigilance et la sobriété, ou bien la nonchalance et le relâchement? — Pourquoi ne pas avoir réglé les choses de telle sorte que nous fissions le bien sans aucune peine? — Langage bien digne des hommes charnels, voués au culte de la matière et qui font un dieu de leur ventre. Oui, ces paroles ne sont inspirées que par la mollesse; répondez-moi, en effet. Prenons un roi et un gé-

néral, un roi qui se livre au repos et aux plaisirs de la table, tandis que le général remporte au prix de mille efforts les plus glorieux trophées : à qui rapporterez-vous la victoire? Lequel des deux goûtera les charmes de ces exploits? Assurément l'âme, vous le comprenez, sent plus vivement les choses qui lui ont beaucoup coûté. Par conséquent, le Seigneur n'a joint les difficultés à la vertu que pour attacher étroitement l'âme et la vertu l'une à l'autre. De là, quand même nous ne pratiquerions pas la vertu, l'admiration que nous professons pour elle, et la sentence par laquelle nous flétrissons le vice, quelque plaisir qu'il procure. — Vous direz : Pourquoi ne pas admirer les gens qui sont naturellement bons, de préférence à ceux qui le sont grâce à leur volonté? — Je répondrai qu'il est juste de donner le pas à celui auquel il en coûte, sur celui auquel il n'en coûte rien. — S'il nous en coûte tant maintenant, d'où cela vient-il? — De ce que nous ne nous sommes pas conduits sagement, quand il ne nous en coûtait rien.

Si nous allons au fond des choses, nous trouverons même que la nonchalance est à un autre point de vue un principe de ruine et une cause de beaucoup d'ennuis. Renfermons, si vous le voulez, un de vos semblables; qu'il puisse néanmoins manger et se gorger à plaisir, mais non se promener ou faire tout autre travail; en revanche que les jouissances de la table, du lit, lui soient données sans mesure; qu'il vive au sein des voluptés : imaginez-vous une vie plus triste que celle-là? — Autre chose, observerez-vous, est de travailler, autre chose de souffrir. — Dès le principe, l'homme pouvait travailler sans souffrir toutefois. — Mais cela est-il possible? — Oui, cela est possible; Dieu le voulait ainsi; c'est vous qui ne l'avez pas voulu. Dieu avait ordonné à l'homme de cultiver le paradis, il lui avait imposé une tâche, mais il n'y avait pas joint la douleur. Si l'homme eût souffert dès l'origine, la souffrance ne lui aurait pas été ensuite imposée comme châtiment. On peut à la fois travailler et ne pas souffrir. Exemple, les anges; qu'ils travaillent, en voici la preuve. « Ils sont puissants en vertu, ceux qui accomplissent sa parole. » *Psalm.* CII, 20. Maintenant, le défaut de force augmente le poids de la fatigue : alors il n'en était pas de même. Celui qui est entré dans son bonheur, « se repose de ses travaux, dit l'Apôtre, comme Dieu de ses œuvres. » *Hebr.*, IV, 4. Ce qui doit s'entendre de l'absence de toute peine, et non de l'oisiveté. Même en ce moment, Dieu travaille, conformément à cette parole du Sauveur : « Mon Père travaille sans cesse, et je travaille de même. » *Joan.*, V, 17.

Le plaisir du mal est court et celui du bien nous acquiert une gloire immortelle.

Repoussons donc, je vous en prie, toute nonchalance, et mettons en pratique la vertu. Le plaisir que le mal donne est court, la douleur qu'il enfante est éternelle : au contraire, les joies de la vertu sont durables, tandis que ses épreuves passent. Du reste, avant le temps de la récompense, la vertu soutient celui qui la cultive et le ranime par l'espérance. Le vice n'attend pas le temps du supplice pour nous tourmenter, et la conscience ne cesse de nous déchirer par le souvenir du mal commis, et de nous inspirer les idées les plus sombres. Or, quelles épreuves, quels labeurs comparer à ces châtiments? La volupté même, en dehors de tout châtiment, quoi de plus méprisable? Elle s'évanouit dès qu'elle se montre, elle fuit avant qu'on la saisisse : qu'il s'agisse des plaisirs sensuels, des plaisirs de la table ou de ceux des richesses, ils perdent chaque jour de leur éclat. Et, si vous y ajoutez les supplices et les tourments qu'ils préparent, pourrait-on être plus malheureux que de les rechercher? En conséquence, bravons tout pour la vertu : nous arriverons ainsi à jouir des véritables délices, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVII.

« Jésus lui dit : Voulez-vous être guéri ? Le malade lui répondit : Oui, Seigneur; mais je n'ai pas d'homme pour me jeter dans la piscine, lorsque l'eau a été agitée. »

Utilité des saintes Ecritures.

1. Grande est l'utilité des divines Ecritures, sans bornes le profit qu'elles procurent. Paul

nous l'apprend par ces paroles : « Tout ce qui a été écrit a été écrit pour notre instruction à nous qui sommes arrivés à la fin des siècles, afin que nous concevions une ferme espérance, grâce à la patience et aux consolations que nous puisons dans l'Ecriture. » *Rom.*, xv, 4. Les saintes Lettres sont, en effet, un trésor où l'on trouve toute sorte de remèdes : faut-il étouffer l'orgueil, apaiser la concupiscence, éteindre l'amour des richesses, mépriser la douleur, donner de l'énergie à l'âme, inspirer de la constance, l'Ecriture nous facilitera ces diverses tâches. Quel est celui qui, après avoir lutté longtemps contre la pauvreté, ou avoir été en proie à une longue maladie, a pu lire le passage qui nous sert de point de départ sans en avoir été profondément consolé? Ce paralytique de trente-huit années qui voit les autres malades recouvrer tour à tour la santé, qu'il ne recouvre jamais, ne succombe pas néanmoins à l'abattement et au désespoir; et ni la peine du passé, ni le sombre avenir qui se déroule à ses regards, ne saurait venir à bout de sa fermeté. Ecoutez donc sa réponse, et jugez de l'étendue de son malheur. Le Christ lui disant : « Voulez-vous être guéri? » il lui répond : « Oui, Seigneur; mais je n'ai point d'homme pour me jeter dans la piscine lorsque l'eau en a été agitée. » Quelle calamité ces paroles laissent entrevoir! Quelle douleur elles expriment! Voyez-vous ce cœur brisé par cette longue infirmité, cette âme de laquelle tout ressentiment est banni? Aucune parole de blasphème ne sort de sa bouche, comme il nous arrive, hélas! trop souvent dans les épreuves qui nous assaillent. Il ne maudit pas le jour de sa naissance, il ne se livre pas à l'indignation; il ne dit pas au divin Maître : Vous venez sans doute nous bafouer et nous railler, vous qui me demandez si je veux bien guérir; il lui dit du ton le plus mesuré, le plus convenable : « Oui, Seigneur. » Quoiqu'il ne connût pas celui qui le questionnait, et qu'il ignorât le bienfait qu'il allait en recevoir, il lui raconta tout sans la moindre amertume; et, au lieu de lui demander un service, il lui parla comme à un médecin, dans le but unique de lui découvrir sa position. Peut-être espérait-il que le Christ lui rendrait le bon office de le jeter dans la piscine, et voulait-il lui en inspirer par là le dessein. Mais Jésus lui montre que d'une seule parole il peut tout faire, et lui dit : « Levez-vous, prenez votre lit et marchez. »

Il est des interprètes qui voient dans ce paralytique celui dont parle Matthieu; mais ils se trompent, et plusieurs raisons le démontrent. En premier lieu, celui-ci n'a personne qui s'occupe de lui, tandis que celui-là est entouré de gens à ses soins; de là cette réponse : « Je n'ai point d'homme. » En second lieu, l'un ne répond rien, au lieu que l'autre ne cache rien de ce qui le concerne. En troisième lieu, celui-ci est guéri le jour du sabbat et un jour de fête; celui-là est guéri un autre jour. L'endroit même où ils le furent est différent, l'un ayant été guéri dans une maison, l'autre près de la piscine. Il y a différence également dans le mode de la guérison. Dans un cas, le Sauveur dit : « Mon fils, vos péchés vous sont remis; » *Matth.*, ix, 2; dans l'autre, il ne guérit l'âme qu'après avoir guéri le corps. Là, il n'y a que le pardon des péchés : « Vos péchés vous sont remis; » ici, il y a de plus un conseil et une menace : « Ne péchez plus, dit le Christ, de crainte qu'il ne vous arrive pire. » Il y a même de la différence dans les observations malveillantes que se permettent les Juifs. Ici, vous les voyez faire un crime au Sauveur d'avoir guéri le jour du sabbat; là, au contraire, l'accuser de blasphème.

Mais considérez la sagesse infinie du Seigneur. Il ne va pas rendre tout d'abord au paralytique la santé; il commence par l'interroger familièrement, afin de préparer les voies à la foi; après cela, il ne se contente pas de lui rendre le mouvement et de le guérir, il lui ordonne d'emporter son lit, afin d'assurer l'évidence du miracle et d'ôter toute possibilité de voir en cela une feinte et une comédie. Pour emporter le lit, il fallait, en effet, que les membres du malade fussent devenus robustes et vigoureux. Ainsi fait souvent le Christ pour fermer la bouche à ses impudents calomniateurs. Quand il multiplia les pains, il prévint toute objection contre la réalité de ce prodige, en faisant recueillir un nombre considérable de débris. Au lépreux guéri, « Allez, dit-il, montrez-vous au prêtre; » *Matth.* viii, 4;

prouvant ainsi la réalité du miracle et confondant ceux qui avaient l'audace de le présenter comme l'ennemi des lois de Dieu. Il fit de même quand l'eau fut changée en vin. Non content de montrer le vin, il le fit goûter à l'intendant du festin, afin que le témoignage d'un homme ignorant de ce qui s'était passé éloignât toute suspicion. D'où la remarque de l'Evangéliste : « L'intendant ne savait pas d'où venait ce vin ; » et son témoignage fut, par conséquent, des plus sincères. Lorsque le Sauveur ressuscita un mort, il recommanda de lui donner à manger en signe de son incontestable résurrection. Par toutes ces circonstances, il établit aux yeux des esprits les moins clairvoyants que, loin d'être un charlatan ou un imposteur, il est venu véritablement pour le commun salut des hommes. .

2. Mais pourquoi n'exige-t-il pas du paralytique la foi, comme il l'exigea des aveugles auxquels il demanda : « Croyez-vous que je puisse vous guérir? » *Matth.*, IX, 28. Parce que ce paralytique ne savait pas encore qui il était. C'est seulement quand le miracle est accompli que cette disposition est demandée. On pouvait à bon droit l'exiger de ceux qui avaient été témoins d'autres manifestations de la puissance de Jésus; mais ceux qui ne savaient en aucune sorte qui il était, et que les miracles devaient éclairer, ne sont appelés à la foi que postérieurement à l'opération de ces miracles. Aussi Matthieu ne nous représente-t-il pas le Sauveur s'exprimant en ces termes dès le principe de sa vie publique; ce ne fut qu'après avoir guéri bien d'autres malades que Jésus parla de cette manière aux deux aveugles. Considérez cependant la foi du paralytique ; quand il lui eût été dit : « Prenez votre lit et marchez, » il ne se prit point à rire, il ne se récria pas en disant : Que signifie ceci? L'ange qui descend et agite l'eau ne guérit qu'un malade ; et vous, qui n'êtes qu'un homme, vous croiriez d'une parole en faire plus que l'ange ! Mais c'est de la forfanterie, de l'arrogance, et du dernier ridicule. — Il ne dit, il ne pense rien de pareil ; dès que le Sauveur lui eut parlé, il se leva, fut guéri, et accomplit sans retard les ordres de celui qui lui disait : « Levez-vous, prenez votre grabat et marchez. » Certes, voilà une conduite bien digne d'admiration; mais ce qui vient après est plus admirable encore.

Oui, la foi que manifeste ce paralytique dès le commencement, alors que nulle persécution ne s'élève, est moins admirable que ce qui suit : quand les Juifs en fureur le circonviennent de toute part, le blâment, l'obsèdent et lui crient : « Il ne vous est pas permis de prendre votre grabat ; » dédaigner non-seulement leur fureur, mais proclamer de plus ouvertement et sans crainte aucune son bienfaiteur, imposer silence à leur langue effrontée, voilà ce qui dénote, à mon sens, une âme vraiment courageuse. Les Juifs s'unissant et lui disant d'un ton hautain et menaçant : « C'est le sabbat ; il ne vous est pas permis de prendre votre grabat ; » il leur répond : « Celui qui m'a guéri, celui-là m'a dit : Prenez votre grabat et marchez. » Comme s'il leur disait : Vous êtes des fous et des insensés, de venir me détourner de l'exécution des ordres de celui qui m'a délivré d'un mal si grave et si invétéré, et de ne pas voir en lui votre maître. S'il eût agi sans droiture, il eût pu s'exprimer de cette manière : Je ne fais pas ceci de moi-même, j'obéis au commandement d'autrui. Si je fais mal, prenez-vous-en à celui qui m'a commandé ; je déposerai aussitôt mon grabat ; — ou bien il n'eût rien dit du bienfait qui venait de lui être conféré. Il savait bien, en effet, que ce qui les affectait vivement, c'était moins la violation du sabbat que sa guérison. Malgré cela, il ne cacha rien, il ne tint pas ce langage et ne demanda pas d'excuse ; d'une voix éclatante il publia et fit connaître la faveur qu'il avait reçue. Telle fut la conduite de cet infirme.

Quant aux Juifs, leur conduite détestable mérite que vous l'examiniez de près. Ils ne disent pas effectivement : Qui vous a rendu la santé ? Passant sous silence ce point, ils font grand bruit de la transgression de la loi. « Quel est donc celui qui vous a dit : Prenez votre grabat et marchez ? Or, celui qui avait été guéri ne le savait pas ; Jésus s'étant éloigné de la foule qui était en ce lieu. » Pourquoi le Christ se cacha-t-il ? En premier lieu, afin que son absence laissât au témoignage du paralytique toute sa valeur ; c'était un témoin du miracle bien digne

de foi que celui qui appréciait à merveille la santé qui lui avait été rendue. En outre, Jésus ne voulait pas raviver la flamme qui dévorait le cœur des Juifs; et il n'ignorait pas qu'il suffit de la présence de celui qu'on jalouse pour faire éclater ses ennemis. En conséquence, il s'éloigne et leur laisse l'affaire à débattre: ne disant lui-même rien sur son propre compte, tout se passe entre les accusateurs et les personnes qui ont été guéries. Les accusateurs eux-mêmes, il est vrai, rendaient témoignage du miracle. Leur question n'est pas celle-ci : Pourquoi avez-vous enjoint telle action le jour du sabbat? mais bien : Pourquoi faites-vous ceci le jour du sabbat? Ce n'est pas la violation de ce jour qui les indigne, c'est la guérison du paralytique qui excite leur envie. Pourtant, s'il s'agit d'une action humaine, l'action est tout entière du côté du paralytique; la parole et le discours seuls sont du côté du Sauveur. Ici Jésus ordonne à autrui de violer le sabbat; ailleurs, il le viole lui-même, par exemple, quand il oint les yeux d'un aveugle d'un peu de poussière détrempée avec de la salive. Or, en tout cela, ce n'est pas que Jésus transgresse la loi, c'est qu'il s'élève au-dessus de la loi; mais nous y reviendrons plus tard. Ce n'est pas non plus toujours de la même manière qu'il se défend, lorsqu'on l'accuse de violer le sabbat; ce qu'il faut noter avec exactitude.

Le Christ ne violait pas la loi, il l'élevait seulement à un plus haut degré.

3. A ce sujet, examinons quel mal redoutable est la jalousie, et comment elle aveugle pour leur propre perte ceux qu'elle possède. Comme on voit les fous furieux tourner quelquefois contre eux-mêmes leurs épées, ainsi les envieux, tout en ne poursuivant que la perte de celui qu'ils jalousent, courent impétueusement à leur propre perte. Pires en cela que les bêtes, lesquelles ne nous attaquent, ou bien qu'après avoir été irritées par nous, ou bien qu'après avoir senti l'aiguillon de la faim, les envieux considèrent souvent comme ennemis ceux desquels ils n'ont reçu que des bienfaits. Je dis qu'ils sont pires que les bêtes; ils sont comparables aux démons, ils sont même plus pervers. Les démons nous font sans doute une guerre implacable; mais ils ne tendent pas du moins de piéges à leurs pareils; et c'est à l'aide de cette raison que le Christ réfuta les Juifs, qui l'accusaient de chasser les démons au nom de Béelzébuth. Les envieux, au contraire, n'ont aucun égard à la nature commune à tous les hommes; ils n'ont même pas égard à eux-mêmes, car ils font bien plus de mal à leur âme, qu'ils livrent follement au trouble et à la tristesse, qu'ils n'en font à ceux qu'ils jalousent. Pourquoi donc, ô homme, vous affliger du bien qui survient au prochain? C'est de nos propres maux, et non du bonheur d'autrui, qu'il faudrait nous attrister. Aussi vous est-il impossible d'excuser un tel sentiment. L'impudique alléguera sa passion, le voleur le besoin, le meurtrier la colère, excuses vaines et sans valeur, je le reconnais, mais que l'on peut toujours mettre en avant; pour vous, je vous le demande, quel prétexte alléguerez-vous? Aucun, si ce n'est votre perversité.

Il nous est ordonné d'aimer nos ennemis; si nous allons jusqu'à haïr nos amis mêmes, quels châtiments ne mériterons-nous pas? Si l'amour de nos amis est un sentiment qui nous est commun avec les Gentils, quel espoir, quelle indulgence sera le partage de celui qui fait le mal à ceux qui ne lui en ont point fait? Ecoutez ce que disait Paul: « Si je livre mon corps aux flammes, à moins que je n'aie la charité, cela ne me servira de rien. » I *Cor.*, XIII, 3. Or, que la charité ne puisse pas régner là où règnent la haine et l'envie, il n'est personne qui l'ignore. Ce vice attire encore après lui l'adultère et la luxure. Ces derniers ne vont pas dans leur conséquence au delà de la personne qui s'y abandonne; au lieu que l'envie a bouleversé des Eglises entières et semé le désordre dans le monde entier. Le meurtre la reconnaît pour mère; c'est par envie que Caïn tua son frère; c'est par envie qu'Esaü marcha contre Jacob, que Joseph fut persécuté par ses frères, que le genre humain est en butte aux persécutions du démon. Vous ne commettez point de meurtre, soit; mais vous faites pire quand vous souhaitez que votre frère soit déshonoré, quand vous lui tendez des piéges de tout côté, quand vous découragez ceux qui ne craignent pas de souffrir pour la vertu, quand vous souffrez de voir des hommes se rendre

agréables au Souverain de l'univers. En fin de compte, ce ne sont pas ces hommes que vous combattez, c'est le Dieu qu'ils servent; c'est lui que vous outragez, en préférant à son honneur le vôtre. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que vous estimez légère cette faute qui est l'une des plus considérables. Vous avez beau faire l'aumône, veiller, jeûner, si vous haïssez votre frère, vous n'en serez pas moins le plus misérable des hommes. En voulez-vous une preuve, la voici : Un fidèle de Corinthe se rendit coupable d'impudicité; mais, dès qu'il fut repris, il ne tarda pas à faire pénitence. Caïn devient jaloux d'Abel, sans se corriger jamais; Dieu a beau attirer son attention sur cette plaie de son cœur, elle ne fait que s'aggraver et le pousser au fratricide. Par conséquent, cette passion est plus redoutable que l'autre, et bien difficile à surmonter, à moins que nous ne nous tenions sur nos gardes.

Arrachons-la donc de nos cœurs, extirpons-en les racines; songeons que, si nous blessons le Seigneur en portant envie aux biens de nos frères, nous devenons agréables à ses yeux en prenant part à leur joie, et nous acquérons un droit aux récompenses réservées à ceux qui pratiquent la justice. De là ce conseil de Paul: « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent; » *Rom.*, XII, 15; afin d'accroître vos trésors spirituels. Pensons-y bien; quand même nous ne souffririons pas, dès lors que nous prenons part aux souffrances d'autrui, nous méritons de partager la couronne : en conséquence, repoussons toute ombre d'envie, plantons la charité dans nos âmes, et de la sorte, tout en applaudissant à la prospérité de nos frères, nous arriverons à la possession des biens présents et à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVIII.

« Après cela, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : Voilà que vous êtes guéri; ne péchez plus, afin qu'il ne vous arrive rien de pire. »

1. C'est un mal redoutable que le péché, c'est la perte et la ruine de l'âme; souvent même sa funeste action atteint par contre-coup les corps. Comme la plupart du temps il nous arrive de n'éprouver aucune douleur, bien que l'âme soit dans la situation la plus triste, au lieu que nous mettons tout en œuvre pour guérir le corps dès que la moindre indisposition l'affecte, parce que cette indisposition nous la sentons vivement; Dieu châtie quelquefois le corps à cause des péchés de l'âme, pour rendre, par cette punition de la substance la moins noble, la santé, à la plus noble substance. C'est ainsi que Paul amenda le Corinthien impudique; la macération de la chair servit à limiter les progrès de la maladie de l'âme. Le corps fut mortifié, et le mal fut arrêté. Ainsi l'homme de l'art emploie le feu quand il voit une hydropisie ou tout autre mal ne pas céder à l'action des remèdes internes. Telle fut la façon d'agir du Christ à l'égard du paralytique. Or, voyez comment il la signale : « Voilà, lui dit-il, que vous avez été guéri; ne péchez plus, afin qu'il ne vous arrive rien de pire. » Qu'apprenons-nous par ces mots? Premièrement, que l'infirmité de ce paralytique avait pour cause le péché; secondement, qu'il faut croire à l'existence de la géhenne; troisièmement, qu'il faut croire en un châtiment d'une durée sans limite. Où sont maintenant les personnes qui se récrient: Eh quoi! pour un meurtre d'un instant, pour un adultère d'une heure, je subirais un supplice éternel! — Voici un malheureux qui, certes, n'avait pas péché autant d'années que dura son châtiment; et cependant le châtiment dura autant que la vie d'un homme. En effet, Dieu ne mesure pas les crimes au temps de leur durée; mais à leur nature.

Dieu châtie le corps à cause des péchés de l'âme

Ajoutons une considération à celle-là : Quoique nous ayons été punis de nos fautes passées,



nous serons punis beaucoup plus gravement, si nous les commettons de nouveau à l'avenir. Et c'est justice : celui que le châtiment n'a pas rendu meilleur est un insensé, un contempteur, qui se rend digne d'un supplice plus terrible. Le châtiment avait pour but de ramener le Corinthien après une première chute à de meilleurs sentiments, et de lui inspirer plus de retenue ; si, le châtiment subi, au lieu de se corriger, un coupable recommence les mêmes fautes, c'est à bon droit qu'on lui infligera des peines qu'il a le premier attirées sur sa tête. Si les criminels relaps sont ici-bas plus gravement punis, ne devrons-nous pas être pénétrés de frayeur et de crainte et nous attendre à d'insupportables châtiments, nous qui commettons le péché sans en être en ce monde aucunement châtiés? — D'où vient, demandera-t-on, que tous les prévaricateurs ne sont pas traités selon leurs mérites? En effet, nous voyons bien des méchants jouir d'une bonne santé et dans la prospérité la plus grande. — Gardons-nous de compter sur ces apparences, et pleurons plutôt l'état dans lequel sont tous ces hommes. Dès lors qu'ils ne souffrent pas sur la terre, c'est une preuve que de plus terribles supplices leurs sont réservés dans l'autre vie. Aussi Paul disait-il : « Quand nous sommes jugés ici-bas, le Seigneur ne nous châtie que pour nous préserver de la condamnation qui pèsera sur ce monde. » I *Cor.*, XI, 32. Ici, les avertissements; alors, les supplices.

Beaucoup de maladies proviennent du péché.

Que conclure maintenant? Est-ce que toutes les maladies ont pour origine le péché? Non, pas toutes les maladies, mais la plupart; il en est qui naissent de la nonchalance; la gourmandise, l'intempérance, la paresse engendrent une foule de maux. Le point principal qu'il faut bien observer, c'est de tout accepter avec actions de grâces. Le péché est la cause du mal qui nous arrive, comme le prouve l'histoire de ce personnage que nous voyons au livre des Rois frappé de la goutte. Le but des maladies est de nous rendre meilleurs ; d'où les paroles que le Seigneur adresse à Job : « Ne crois point que j'aie agi avec toi dans un autre but que celui de mettre en relief ta justice. » *Job.*, XL, 3. Mais pourquoi le Sauveur, à propos des paralytiques, mentionne-t-il leurs péchés? A celui dont parle Matthieu il dit : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » *Matth.*, IX, 2. A l'autre il dit : « Voyez, vous voilà guéri, ne péchez plus. » Je sais bien que d'après certains interprètes peu favorables à ce dernier, il aurait pris parti contre le Christ, en suite de quoi le Christ lui aurait tenu ce langage. Mais que dire alors du paralytique de Matthieu, qui entend à peu près les mêmes paroles. A lui aussi il est dit : « Vos péchés vous sont remis. » Ce n'est donc pas pour cette raison que Jésus parle en ces termes ; du reste, le contexte le prouve jusqu'à l'évidence. « Ensuite, dit l'historien sacré, Jésus le trouva dans le temple ; » preuve incontestable de son esprit religieux. Loin de rechercher les places publiques et les promenades, de se livrer à la bonne chère et à l'oisiveté, il passait son temps dans le temple ; et, quoiqu'il s'attendît à en être chassé par la foule, aucune considération ne put le décider à le quitter. Lors donc que le Christ l'y eut trouvé, postérieurement aux observations des Juifs, il ne lui fit aucun reproche. Or, si son intention eût été de lui en faire, il lui aurait dit : Vous voilà donc retombé dans les mêmes fautes ; la santé qui vous a été rendue n'a pu vous rendre meilleur. Il ne lui dit rien de pareil et se contente de l'avertir en vue de l'avenir.

2. Cependant, lorsque Jésus guérit des boiteux et des estropiés, il ne leur donne aucun avis de ce genre. Pourquoi? Selon moi, parmi ces infirmes, les uns étaient redevables à leurs fautes de ces infirmités, les autres à la faiblesse de leur santé. S'il en eût été autrement, le divin Maître eût tenu à tous le même langage. Ce dernier mal étant le plus redoutable de tous, en remédiant au plus grave il remédie aux plus légers. Ainsi, quand il rendit la santé à un autre malade, il lui ordonna d'en rendre gloire à Dieu ; recommandation qui ne s'adressait pas à ce malade seulement, mais à tous sans exception. De même, les conseils qu'il adresse à nos paralytiques, il les adresse par cela même à tous les autres. Il faut observer, en outre, que Jésus n'ignore pas la fermeté que le paralytique guéri avait déployée ; il est donc certain que son aver-

tissement sera bien accueilli, et que le souvenir du bienfait reçu et la crainte des maux à venir maintiendront cet homme dans ses bonnes dispositions. Mais notez la simplicité du divin Maître. Il ne lui dit pas : Voilà que je vous ai guéri; mais : « Vous voilà guéri, ne péchez plus. » Il n'ajoute pas : De peur que je ne vous punisse ; mais : « De peur qu'il ne vous en arrive encore pire. » Dans aucun de ces cas il ne parle de sa personne, et il ne paraît pas attribuer ce miracle au mérite, mais à la grâce. C'est par miséricorde qu'il a, lui dit-il, été sauvé, tant ce dernier était loin d'avoir mérité d'être soustrait à ce châtiment. S'il n'en eût pas été ainsi, il lui eût tenu ce langage : Vous avez payé votre dette ; prenez garde à vous désormais. Or, il lui dit, au contraire : « Vous voilà guéri, ne péchez plus. » Tenons-nous à nous-mêmes ce langage, et, quand il nous arrivera de voir finir notre peine, disons dans notre cœur : « Te voilà guéri ; ne pèche plus désormais. » Si, tout en persistant dans la même conduite, nous jouissons de l'impunité, souvenons-nous de ce mot de l'Apôtre : « La bonté de Dieu se propose de nous amener à la pénitence. Or, par la dureté de notre cœur et son insensibilité, nous amassons sur notre tête des trésors de colère. » *Rom.*, II, 4-5.

Ce n'est pas seulement en lui rendant les forces corporelles que le Sauveur manifeste au paralytique sa divinité. Par cela qu'il ajoute : « Ne péchez plus désormais; » il lui montre qu'il connaît tous les péchés passés, conséquemment qu'il lui est dû une foi pleine et entière pour les choses à venir. « Et cet homme s'en alla et il annonça aux Juifs que l'auteur de sa guérison était Jésus. » Notez encore une fois sa reconnaissance persévérante. Il ne va pas dire effectivement : C'est lui qui m'a commandé de prendre mon grabat. Les Juifs ne cessant de mettre en avant le grief qu'ils ont élevé contre Jésus, le paralytique ne cesse de le défendre ; il le proclame de nouveau son bienfaiteur, dans l'espoir de les attirer et de les gagner au Christ. Il n'était pas assez ingrat pour trahir celui qui lui avait rendu la santé et qui lui avait donné de si utiles conseils, et pour s'exprimer dans un but perfide. Eût-il été un monstre, son cœur eût-il été, non un cœur d'homme, mais un cœur de pierre, il eût suffi de la crainte et de la gratitude pour l'en éloigner. La menace qui venait de retentir à ses oreilles lui faisait craindre qu'il ne lui arrivât quelque chose de plus fâcheux; d'autant plus qu'il avait de la puissance de son bienfaiteur des preuves irrécusables. D'ailleurs, s'il se fût proposé de médire du Sauveur, il eût passé sous silence la santé qui lui avait été rendue, et il eût insisté sur la violation de la loi; mais loin de lui de pareils sentiments. Avec la reconnaissance et la hardiesse les plus grandes, il exalte son bienfaiteur. Ainsi faisait l'aveugle qui racontait sa guérison en ces termes : « Il a détrempé de la poussière avec un peu de salive, et il en a oint mes yeux. » *Joan.*, IX, 6. Quant à notre paralytique, il dit ouvertement : C'est Jésus qui m'a guéri. « A cause de cela les Juifs poursuivaient Jésus et voulaient le mettre à mort, parce qu'il avait opéré ce miracle le jour du sabbat. »

Que leur répond le Sauveur? « Mon Père opère sans cesse, et j'opère de même. » Lorsqu'il fallut défendre ses disciples, il cita l'exemple de David, leur semblable : « N'avez-vous pas lu, répondit-il, ce que fit David quand il eut faim? » *Matth.*, XII, 3. Lorsqu'il s'agit de lui-même, il invoque l'exemple de son Père, déclarant ainsi de toutes les façons son égalité avec le Père, soit en lui donnant d'une manière toute spéciale le nom de Père, soit en faisant les mêmes œuvres que lui. Pourquoi ne rappelle-t-il pas ce qui eut lieu à Jéricho? Parce qu'il voulait les arracher à la terre, de telle sorte qu'ils ne vissent plus en lui un homme ordinaire, mais un législateur et un Dieu. En effet, s'il n'était pas Dieu et consubstantiel au Père, sa justification serait plus grave que l'accusation. Qu'un gouverneur coupable d'avoir violé la loi s'excusât en prétendant que l'empereur l'a violée le premier, loin d'obtenir une sentence d'absolution, il ne ferait qu'aggraver sa culpabilité. Mais, comme il s'agit ici de personnes possédant la même dignité, ce mode de défense conserve toute sa valeur. De même que vous reconnaissez Dieu au-dessus de cette accusation, vous devez me rendre le même

Le Fils est égal au Père.



témoignage. C'est pourquoi il commence par ces mots : « Mon Père, » les amenant de cette manière à lui reconnaître les mêmes droits, dès qu'ils accepteront sa filiation véritable. Si l'on demandait : Où donc le Père agit-il, lui qui s'est reposé de toutes ses œuvres le septième jour? nous pourrions satisfaire une telle curiosité. Quel est donc le genre d'action du Père? Il veille à la conservation et au bon ordre de tout ce qu'il a créé. Lors donc que vous verrez le soleil se lever, la lune fournir sa course, les lacs, les fontaines, les fleuves, la pluie, la marche que suit la nature dans les semences, dans nos corps et ceux des animaux, en un mot toutes les choses dont l'ensemble forme l'univers, voyez-y l'action incessante du Père, qui « ordonne à son soleil, disait le Sauveur, de se lever sur les bons et les méchants, et à la pluie de tomber sur les justes et sur les injustes. » *Matth.*, v, 45. « Si l'herbe des champs, disait-il encore, qui existe aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, est ainsi vêtue...... C'est Dieu, ajoutait-il au sujet des oiseaux, qui leur donne la pâture. » *Matth.*, vi, 26-30.

3. Le divin Maître accomplit donc en quelques paroles l'un de ses miracles le jour du sabbat; et, sans rien ajouter, il lui suffit de ce qui se passait dans le temple et de ce que les Juifs eux-mêmes faisaient pour repousser leurs accusations. Lorsqu'il enjoint d'exécuter un acte, par exemple, d'emporter un lit, chose peu importante en elle-même, mais ayant la signification fort claire d'une violation du sabbat, le Sauveur tient un langage plus élevé, s'autorisant de la majesté du Père pour les frapper profondément et leur donner de plus hautes idées. Ainsi, au sujet du sabbat, il ne se défend pas seulement comme Dieu ou comme homme, mais tantôt à l'un de ces points de vue, tantôt à l'autre. Il tenait à ce que l'on crût à ces deux vérités, à l'abaissement de son incarnation, à sa dignité de Dieu. Dans le cas présent, c'est en tant que Dieu qu'il se défend. S'il leur eût constamment parlé un langage humain, ils ne fussent pas sortis de leurs idées grossières. Pour éviter cet inconvénient, il leur parle de son Père. Mais, est-ce que les créatures elles-mêmes n'agissent pas le jour du sabbat? Le soleil poursuit sa course, les fleuves leur marche, les sources ne cessent pas de couler, les femmes donnent naissance à des enfants. Comme le Sauveur n'est pas une simple créature, il ne se contente pas de dire : Oui, j'agis; il dit : Oui, j'agis, parce que mon Père lui-même agit. « A cause de cela, les Juifs cherchaient avec plus d'acharnement à le faire mourir, parce que non-seulement il violait le sabbat, mais qu'il appelait Dieu son père, se faisant ainsi égal à Dieu. » Il ne se borna pas à l'affirmer par ses discours, il le prouva surtout par ses œuvres. Pourquoi? Les paroles donnaient facilement sujet aux arguties de se produire, aux accusations d'arrogance sujet de se multiplier; en présence d'actes incontestables proclamant la puissance de Jésus, il n'était même pas possible d'ouvrir la bouche. Mais voici les impies qui nous disent : Ce n'est pas que le Christ se soit déclaré l'égal de Dieu; les Juifs le croyaient et lui en attribuaient le dessein. — Alors, si vous le voulez bien, reprenons les choses de plus haut.

Dites-moi, s'il vous plaît, les Juifs persécutaient-ils le Sauveur, oui ou non? Ils le persécutaient, n'est-ce pas? c'est un fait avéré. Pour quelle raison le persécutaient-ils, pour celle-là ou pour une raison différente? Pour cette raison; tout le monde en convient. Violait-il le sabbat, oui ou non? Il le violait, personne ne soutiendra le contraire. Appelait-il Dieu son père, oui ou non? Il l'appelait ainsi : le reste n'est dès lors qu'une conséquence de ses aveux. De même qu'il appelait vraiment Dieu son père, qu'il violait réellement le sabbat, ce qui redoublait à son égard la haine des Juifs persécuteurs; de même il est vrai que le Sauveur se déclarait sincèrement l'égal de Dieu. Ce qui précède rend cette conclusion absolument manifeste; car ces mots : « Mon Père agit sans cesse, et j'agis de même, » sont l'aveu le plus formel de l'égalité du Sauveur et du Père : aucune différence n'y est exprimée. Jésus ne dit pas : Mon Père agit et moi je le sers; mais bien : Comme il agit, ainsi j'agis; ce qui atteste une parfaite égalité. Si telle n'eût pas été sa pensée, si les Juifs eussent sans motif imaginé cette opinion, le Sauveur ne les eût pas laissés dans ces idées, et il les eût



combattus ouvertement. D'autre part, l'Evangéliste n'eût pas non plus gardé sur ce point le silence, et il eût déclaré formellement que telle était la croyance des Juifs, mais que le Christ ne prétendait pas se donner comme l'égal de Dieu. Il le fait ailleurs, lorsque l'on prend dans un sens une parole prononcée dans un autre : « Détruisez ce temple, avait dit le Sauveur, et dans trois jours je le rebâtirai, » parlant de son propre corps. Les Juifs ne l'entendirent pas ainsi, et, croyant qu'il parlait du temple de Jérusalem, ils disaient : « Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce temple, et vous voulez le rebâtir en trois jours! » Parce qu'il avait dit une chose et que ses ennemis en avaient compris une autre; parce qu'il avait prétendu parler de sa chair, et que ses ennemis avaient cru qu'il parlait du temple, l'Evangéliste prend soin de signaler cette méprise et d'ajouter : « Il parlait du temple de son corps. »

Par conséquent, si le Christ ne se fût pas déclaré l'égal de son Père, si son intention n'eût pas été d'exprimer cette idée, que les Juifs lui auraient faussement attribuée, l'historien sacré n'eût pas manqué de rectifier cette erreur et de dire : Les Juifs croyaient qu'il se faisait l'égal de Dieu; mais telle ne fut jamais sa pensée. Ce que l'évangéliste Jean a fait dans la circonstance mentionnée tout à l'heure, un autre l'a fait également dans une circonstance différente. Jésus disait un jour à ses disciples : « Tenez-vous en garde contre le levain des Pharisiens et des Sadducéens. » *Matth.*, XVI, 6. Ses disciples se dirent alors en eux-mêmes : Nous n'avons pas pris de pain. Cependant, le sens des paroles de Jésus était complétement différent : il appelait levain les doctrines; ce que les disciples entendaient du pain. C'est alors que le Christ, redressant leurs idées, et non plus l'Evangéliste, leur dit : « Comment n'avez-vous pas compris que je ne vous disais pas de vous garder de prendre tels ou tels pains? » *Matth.*, XVI, 11. Or, ici le Sauveur ne fait aucune observation de ce genre. On répliquera qu'il prouve lui-même cette thèse en ajoutant aussitôt : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même. » C'est le contraire qu'il prouve, ô homme; loin de nier sa consubstantialité, il la confirme en s'exprimant de la sorte. Prêtez-moi une attention soutenue; car il n'est pas question d'un sujet sans importance. Le terme « de lui-même, » se rencontre souvent dans l'Ecriture, et on le voit appliqué au Christ et à l'Esprit saint; pour éviter de graves erreurs, il faut peser la valeur de ce terme. A le prendre comme il se présente, une foule de conséquences absurdes en seraient le résultat. En effet, Jésus n'a pas dit qu'il pouvait faire certaines choses par lui-même, et qu'il était impuissant devant certaines autres; il a dit d'une façon générale : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même. »

4. Interrogeons maintenant l'un de nos contradicteurs : Pensez-vous que le Fils ne puisse rien faire de lui-même? S'il nous répond : Il ne peut rien, nous répliquerons : Pourtant il a fait par lui-même la plus salutaire des œuvres, et Paul nous l'affirme en ces termes : « Etant Dieu par nature, il n'a pas considéré comme une usurpation de s'égaler à Dieu, et il s'est anéanti, prenant la forme d'un esclave. » *Philipp.*, II, 6. Le Christ aussi disait un jour : « J'ai le pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre; personne ne saurait me la ravir; si je la donne, c'est de mon plein gré. » *Joan.*, X, 18. Voyez-vous le pouvoir sur la vie et sur la mort entre les mains de celui qui de lui-même accomplit un si profond mystère? Et que parlé-je du Sauveur? N'est-il pas vrai que nous, tout misérables que nous sommes, faisons bien des choses de nous-mêmes et choisissons de notre propre mouvement le parti, soit du vice, soit de la vertu. Si nous ne le faisions pas de nous-mêmes, si nous n'avions aucun pouvoir, nous n'aurions pas à craindre l'enfer réservé aux pécheurs, ni à espérer le ciel promis aux justes. Ce texte, « le Fils ne peut rien faire de lui-même, » signifie donc uniquement qu'il ne peut rien faire de contraire à la volonté du Père, rien qui lui soit étranger et inconnu; proposition de nature à montrer une fois de plus l'égalité du Père et du Fils, et leur parfaite harmonie. — Pourquoi, au lieu de ces mots : « Le Fils ne peut, » ne pas dire : Ne fait rien de contraire? — Pour mettre en un plus vif relief l'égalité parfaite des deux personnes; car ces mots nous représentent, non de la fai-

blesse dans le Fils, mais sa puissance sans limites.

Paul nous parle aussi de « deux choses inébranlables, en vertu desquelles il est impossible que Dieu nous trompe; » *Hebr.*, VI, 18; il dit également: « Si nous mentons à nos promesses, il demeurera fidèle, car il ne peut pas être opposé à lui-même. » II *Tim.*, II, 12. Jamais le terme, il est impossible, ne désigne la faiblesse; toujours il désigne la puissance et une puissance incomparable. Le sens est donc celui-ci : Il y a incompatibilité entre ces choses et la divine essence. De même que, en disant : Il est impossible que Dieu commette le péché, nous ne le taxons pas de faiblesse, nous attestons plutôt son infinité; de même, quand Jésus nous dit: « Je ne puis rien faire de moi-même, » il veut nous apprendre qu'il lui est impossible de faire quelque chose de contraire à la volonté de son Père. Pour vous convaincre que telle est sa véritable pensée, examinons ce qui vient après et voyons de quel côté se range le Christ, du côté de l'opinion exprimée par nous, ou du côté de la vôtre. Vous prétendez que ce passage dénie au Sauveur tout pouvoir, toute autorité, qu'il ne lui attribue que de la faiblesse; et moi je prétends qu'il démontre l'incontestable égalité du Père et du Fils, l'accord parfait qui règne entre leurs sentiments, et l'unité de puissance et de vertu qui préside à leurs œuvres. Adressons-nous au Christ à ce sujet, et, d'après les paroles qu'il prononcera plus tard, examinons s'il entend le texte précédent suivant votre opinion ou suivant la nôtre. Que dit-il donc?

Tout ce que le Père fait le Fils le fait également.

« Tout ce que le Père fait, le Fils le fait également. » Or, ces paroles ne détruisent-elles pas votre opinion sans retour, et ne confirment-elles pas la nôtre? S'il ne fait rien de lui-même, le Père non plus ne fera rien de lui-même, puisque tout ce que fait le Père, le Fils aussi le fait. Une autre conséquence absurde serait inévitable, s'il en était autrement. Le Sauveur, en effet, ne dit pas: Ce que le Fils voit faire au Père, il le fait; mais bien : Il n'agit que lorsqu'il voit agir le Père; étendant ainsi cette proposition à tous les temps. Or, il apprendrait toujours les mêmes choses. Comprenez-vous comment cette forme simple de langage qui recouvre des pensées si élevées, oblige les esprits les plus opiniâtres et les plus effrontés à ne pas s'arrêter à des idées grossières et indignes d'une si haute majesté? Pourrait-on être assez malheureux pour soutenir que le Fils doit apprendre tous les jours ce qu'il doit faire? Comment justifier alors cette sentence : « Vous êtes toujours le même, et vos années ne s'épuiseront jamais? » *Psalm.* CI, 28; et cette autre : « Toutes les choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui? » Comment les justifier, dis-je, si le Fils ne fait que prendre exemple sur ce que fait le Père et le reproduire? Vous le voyez, ce que le Sauveur a dit plus tard, aussi bien que ce qu'il a dit dans les conjonctures dont nous nous occupons, établissent sa toute-puissance. Si parfois il s'exprime en des termes peu relevés, n'en soyez pas surpris. Lorsqu'il tenait un langage digne de lui, les Juifs le persécutaient et l'accusaient d'être un ennemi de Dieu : c'est pour cela qu'il passe tour à tour du ton simple au ton sublime pour redescendre ensuite vers la terre, variant sa doctrine de manière à la faire accepter plus aisément des méchants. Considérez plutôt, à peine le Sauveur a-t-il dit: « Mon Père agit, et j'agis de même, » et s'est-il déclaré l'égal du Père, qu'il ajoute : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, si ce n'est ce qu'il voit faire au Père. » Ailleurs il dit: « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait également; » après quoi vient cette proposition beaucoup plus humble : « Le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait; il lui montrera même des œuvres beaucoup plus admirables. »

Quelle humilité dans ce langage! et elle n'est pas déplacée; car, ainsi que je vous l'ai déjà observé et que je ne cesserai de vous le faire observer, toutes les fois que Jésus parle sur un ton simple et peu élevé, il le fait avec une sorte d'exagération, afin que la simplicité de ses paroles inspire aux plus opiniâtres le dessein d'écouter sa doctrine avec des sentiments de piété. Si tel n'était pas son but, ses paroles, et vous n'avez qu'à les examiner pour vous en convaincre, n'offriraient pas de sens raisonnable. En disant: « Il lui montrera des œuvres plus

admirables encore, » il autoriserait à croire qu'il n'avait pas jusque-là beaucoup appris : or, qui parlerait ainsi, même des apôtres? Car, dès qu'ils eurent reçu la grâce de l'Esprit, ils possédèrent toute la science et tout le pouvoir qui leur étaient nécessaires; et le Sauveur, au contraire, n'aurait pas encore appris une foule de choses qu'il lui importait de connaître. Qu'imaginer de plus déraisonnable qu'une pareille conséquence? — Alors comment faut-il entendre le texte sacré? — Jésus, après avoir guéri ce paralytique, devant rappeler un mort à la vie, voici quelle était sa pensée en s'exprimant de la sorte : Vous êtes étonnés de la guérison que je viens d'opérer; vous verrez cependant de bien plus grandes choses. S'il ne parle pas aussi expressément, et s'il emploie un ton beaucoup plus humble, c'est pour apaiser la fureur des Juifs. Ce qui prouve que le terme, « lui montrera, » n'est employé que d'une manière impropre, c'est ce que nous lisons à la suite : « De même que le Père ressuscite et vivifie les morts, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier. » Or, les mots, « ceux qu'il veut vivifier, » ne contredisent-ils pas ouvertement le texte : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même? » S'il vivifie ceux qu'il veut vivifier, il peut donc faire quelque chose de lui-même; car vouloir c'est encore de la puissance : s'il ne peut rien faire de lui-même, il ne pourra pas vivifier ceux qu'il voudrait vivifier. Ce qu'expriment les mots, « de même que le Christ ressuscite, » c'est l'égalité de puissance; ce qu'expriment ces autres, « ceux qu'il veut vivifier, » c'est l'égalité de volonté. Donc, le texte : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, » loin de dénier tout pouvoir au Fils, lui attribue une volonté, une puissance égales à celles du Père. C'est ainsi qu'il faut entendre le terme, « lui montrera; » car le Sauveur dit dans une autre circonstance : « Je le ressusciterai au dernier jour. » *Joan.*, VI, 39. Une autre fois, il déclare n'avoir pas reçu le pouvoir d'agir, par ces paroles : « Je suis la résurrection et la vie. » *Joan.*, XI, 25. Enfin pour vous ôter la prétention de croire que, s'il ressuscite et vivifie les morts qu'il veut vivifier, son pouvoir ne va pas plus loin, il pulvérise cette prétention en ajoutant : « Tout ce que le Père fait, le Fils le fait également. » Par conséquent, comme le Père, il rappelle les morts à la vie, il façonne les corps, il remet les péchés.

5. Mais ce sont là des observations qui échappent aux hommes négligents pour leur salut; tant c'est un terrible danger que la passion de la prééminence. C'est elle qui enfanta les hérésies et qui maintient l'impiété des Gentils. Dieu voulait que l'univers et la création permissent aux hommes d'apercevoir ses perfections invisibles; et les hommes, dédaignant cette voie d'enseignement et négligeant ces perfections, ont suivi une voie qu'ils se sont tracée eux-mêmes; et, en la suivant, ils sont sortis de la voie véritable. C'est encore pour ce motif que les Juifs n'ont pas voulu de la foi; ils attendaient la gloire qu'ils pouvaient se donner les uns aux autres, et ils s'inquiétaient peu de la gloire qui vient de Dieu. Pour nous, mes bien-aimés, fuyons ce danger avec tout l'empressement dont nous serons capables. Quelque nombreuses que fussent nos bonnes œuvres, la vaine gloire suffirait à nous en ôter tout le mérite. Voulez-vous des louanges, recherchez celles que dispense le Seigneur. Les louanges des hommes, quelles qu'elles soient, s'évanouissent dès qu'elles se font entendre : en fût-il autrement, elles ne nous procureraient aucun avantage. Du reste, le plus souvent elles ont pour origine un faux jugement. Que voyez-vous de si remarquable dans cette gloire humaine, quand elle est le partage des histrions, des femmes de mauvaise vie, des avares et de concussionnaires? L'homme qui reçoit ses louanges du Seigneur partage sa gloire, non avec ces malheureux, mais avec les saints, avec les prophètes, les apôtres, avec tous ceux qui ont vécu de la vie des anges. Désirez-vous être offert en spectacle aux multitudes et attirer leurs regards, examinez bien ce que c'est au fond, et vous verrez que la chose ne mérite aucune attention. S'il vous faut des multitudes, attirez à vous les tribus angéliques, mettez en fuite les démons épouvantés, et vous ne ferez plus aucun cas des choses humaines : quelque brillantes qu'elles vous paraissent, vous les foulerez aux pieds comme de la fange et de la

Fuyons la vaine gloire.



boue. Alors vous comprendrez qu'il n'est rien qui déshonore l'âme autant que l'amour de la gloire. Impossible que l'ambitieux ne traîne pas des jours remplis de tourments; impossible que le contempteur de l'ambition ne foule pas aux pieds la plupart des passions. Celui qui est venu à bout de la vaine gloire, celui-là triomphera sans peine de la jalousie, de l'amour de l'argent, et d'une foule d'autres maux redoutables.

Vous me demanderez comment nous en triompherons. En fixant nos regards sur une gloire différente, sur la gloire céleste, que la gloire mondaine veut nous ravir. Outre que celle-là nous ennoblit dès cette vie, elle nous suit dans la vie à venir et nous affranchit de toute servitude charnelle; car telle est la servitude qui pèse en ce moment sur nous, infortunés, et plongés tout entiers dans les préoccupations grossières de la terre. Que vous paraissiez sur l'agora, que vous pénétriez dans l'intérieur des maisons, que vous parcouriez les rues, les ports, les hôtelleries, les lieux de refuge, les navires, les îles, les palais, les tribunaux, les assemblées publiques, en tout lieu vous verrez les préoccupations séculières dominer chez les hommes, soit qu'ils partent, soit qu'ils arrivent, soit qu'ils affrontent les mers, soit qu'ils cultivent la terre, soit qu'ils habitent la campagne, soit qu'ils demeurent dans des villes; en un mot, vous les retrouverez chez tous sans exception. Quelle espérance de salut nous restera-t-il si, habitant la terre de Dieu, nous n'avons nul souci des choses de Dieu; si, quand il nous est ordonné de demeurer étrangers à ce monde, nous sommes étrangers au ciel et les véritables citoyens de la terre? Pourrait-on imaginer une plus grande folie? On nous parle chaque jour du jugement et du céleste royaume; mais, marchant sur les traces des contemporains de Noé ainsi que des Sodomites, nous prétendons ne nous en rapporter qu'à l'expérience. Et pourtant toutes ces choses ont été écrites afin que le passé démontre la certitude de l'avenir à ceux qui refuseraient de croire en cet avenir. Songeons à tout cela, au passé comme au futur; et ne négligeons pas notre âme, si nous voulons obtenir les biens présents et à venir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIX.

« Mon Père ne juge personne; mais il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. »

1. Un zèle infatigable nous est constamment nécessaire, mes bien-aimés; car nous rendrons un compte rigoureux de nos paroles et de nos actions. Notre destinée n'est pas renfermée dans les bornes de la vie présente; au sortir de ce monde une nouvelle vie nous attend, il nous faudra comparaître devant un redoutable tribunal. « Tous, dit l'Apôtre, nous devons comparaître devant le tribunal du Christ, afin de recevoir chacun ce que nous aurons mérité par les actes de notre corps, soit en bien, soit en mal. » II *Cor.*, v, 10. Ayons sans relâche ce tribunal devant les yeux, et nous persévérerons alors dans la pratique de la vertu. Si le fidèle qui a chassé de son âme le souvenir de ce jour est semblable au coursier qui, ses freins brisés, roule dans le précipice; vu que, selon le mot de l'Ecriture : « Ses voies sont souillées en tout temps; » et cela, parce que « vos jugements, dit le Psalmiste, ne sont plus présents devant sa face; » *Psalm.* IX, 27; par contre, celui que retient cette crainte marchera prudemment. « Souvenez-vous de vos fins dernières, est-il écrit, et vous ne pécherez jamais. » *Eccli.*, VII, 40. Nous aurons alors pour juge celui qui aujourd'hui nous remet nos péchés : celui qui est mort pour nous jugera dans un grand appareil en ce jour la création entière. « La seconde fois il apparaîtra non pour expier le péché, mais pour sauver ceux qui l'ont accueilli. » *Hebr.*, IX, 28. De là ce que le Sauveur nous dit dans ce passage de l'Evangile : « Mon père ne juge personne; il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. » Devons-nous alors lui donner le nom de Père? Assurément non; si le Fils est désigné, c'est



afin que nous honorions le Fils en tant que Fils, comme nous honorons le Père. Quiconque l'appellerait du nom de Père, n'honorerait plus le Fils comme il honore le Père, et sèmerait la confusion partout.

Les bienfaits ne ramènent pas aussi efficacement que les châtiments les hommes au devoir; le Sauveur nous entretient de sujets effrayants, afin que la crainte du moins nous détermine à lui rendre les honneurs qui lui sont dus. En disant : « Tout jugement, » il parle du pouvoir de punir et de récompenser, de faire l'un et l'autre à son gré. Le mot « a donné, » doit vous empêcher de le regarder comme n'ayant pas de principe, et de croire à l'existence de deux Pères : tout ce qu'est le Père, le Fils l'est également, encore qu'il demeure Fils et engendré. Pour vous convaincre que le terme « a donné » équivaut à celui-ci, a engendré, écoutez ce que dit le Sauveur en un autre endroit : « De même que le Père a la vie en lui, de même il a donné au Fils d'avoir la vie en lui. » Qu'est-ce à dire? l'aura-t-il d'abord engendré, sauf à lui donner ensuite la vie? car, pour donner à quelqu'un il faut que ce quelqu'un existe. Donc il avait été engendré sans vie! conclusion qui ne saurait même entrer dans l'esprit des démons, et qui n'est pas moins absurde qu'impie. De même donc que les mots : « Il lui a donné la vie, » signifient : Il l'a engendré plein de vie; de même ceux-ci : « Il lui a donné le jugement, » signifient : Il l'a engendré juge. De crainte qu'en apprenant qu'il a le Père pour principe, vous ne leur prêtiez des substances différentes, et des dignités différentes également, pour vous prouver son égalité avec son Père, le Fils vient vous juger; or celui qui peut à son gré distribuer les récompenses et les châtiments, possède le même pouvoir que le Père. S'il en était autrement, si le Fils n'avait obtenu sa dignité que postérieurement à sa génération, pour quel motif aurait-il été ainsi traité? comment cette dignité, l'aurait-il méritée? Ne rougissez-vous pas d'attribuer ces faiblesses et ces misères humaines à une nature immortelle et incapable d'aucun accroissement?

Vous demanderez alors pourquoi le Christ s'exprime de la sorte. — Afin que l'on accepte plus aisément sa doctrine, et pour ouvrir la voie à des enseignements encore plus élevés; voilà pourquoi il mêle ces choses les unes aux autres. Remarquez bien comment; car il est intéressant de l'observer dès le principe. « Mon Père, dit-il, agit sans cesse, et j'agis de même; » paroles au moyen desquelles il affirme l'égalité de dignité entre son Père et lui. « Et ils cherchaient à le mettre à mort. » Que fait-il devant cette attitude? Tout en exprimant la même pensée, il atténue les expressions et dit : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même; » et, prenant aussitôt un essor plus élevé, il ajoute : « Ce que fait le Père, le Fils le fait également. » Après quoi, il reprend un ton d'une simplicité ordinaire : « Car le Père aime le Fils, et il lui montrera des choses plus merveilleuses encore. » Revenant de nouveau à des idées dignes de lui, il ajoute : « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier. » Aussitôt après il mêle le simple au sublime : « Car le Père ne juge personne; il a donné au Fils tout jugement. » Montant plus haut, il poursuit : « Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. » Voyez-vous quelle variété de ton il emploie, et le mélange qu'il fait des expressions les plus humbles et les plus élevées, afin que ses auditeurs présents acceptent sans peine sa doctrine, que ses auditeurs à venir n'en aient à souffrir en aucune façon, et soient conduits par ce qu'il y a de sublime à juger le reste au point de vue de l'exacte vérité. Si telle n'est pas l'intention du Sauveur, s'il ne parle pas souvent d'une certaine manière par pure condescendance, qu'on explique la présence des choses sublimes qu'il fait entendre. Lorsqu'un personnage ne devrait parler de soi qu'en un langage magnifique, dès lors qu'il en vient à parler humblement et simplement, c'est une preuve à peu près certaine qu'il le fait dans un dessein prémédité; quant à celui qui ne devrait parler de soi que sur un ton vulgaire, quelle raison aurait-il de prendre un ton plus élevé, et au-dessus de ce que réclame sa condition? Sa conduite ne serait pas dictée alors par la prudence, mais par la plus triste impiété.

Simplicité du langage du Sauveur.

2. Nous du moins nous pouvons expliquer d'une façon digne de Dieu et parfaitement convenable cette simplicité de langage, en disant qu'il le tient par condescendance, en vue de nous former à l'humilité, et d'assurer ainsi notre salut. Il nous le déclarait lui-même un jour en ces termes : « Or, je vous parle de la sorte afin que vous soyez sauvés. » Comme il avait eu recours au témoignage de Jean, sans égard à son propre témoignage, au détriment de sa majesté, il expliquait ainsi sa conduite : « Or, je vous parle de la sorte, afin que vous soyez sauvés. » Mais vous qui lui refusez un pouvoir égal à celui de son Père, que direz-vous, lorsque vous l'entendrez affirmer qu'il possède une puissance, une autorité, une gloire égales? Pourquoi réclame-t-il les mêmes honneurs, si, comme vous le prétendez, il lui est de beaucoup inférieur? Il ne se borne pas à ce que vous avez ouï, il ajoute : « Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père, qui l'a envoyé. » Voyez-vous l'union étroite qui existe entre l'honneur du Fils et l'honneur du Père? — Qu'en concluez-vous? dira quelqu'un. Ne voyons-nous pas la même chose à propos des apôtres : « Celui qui vous reçoit me reçoit » a dit le Sauveur. — Seulement, dans ce dernier cas, le Sauveur considère l'honneur de ses serviteurs comme le sien propre, et il en parle en conséquence; tandis que présentement il parle d'une seule et même substance, d'une seule et même gloire. D'autre part, il n'est pas dit au sujet des apôtres qu'il faut les honorer; ce qui est dit clairement, le voici : « Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père. » Si l'on outrage sur deux princes l'un des deux, l'outrage de l'un rejaillit sur l'autre, surtout si le premier est le fils de ce dernier : l'outrage même infligé à l'un de ses soldats, rejaillit sur le prince, quoique d'une manière indirecte, et comme par intermédiaire. Il n'en est pas ainsi pour le Père et le Fils; l'outrage infligé à l'un atteint l'autre directement. De là cette forme de langage : « Afin qu'ils honorent le Fils comme ils honorent le Père; » preuve que ces paroles : « Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père, » désignent le même honneur. Il ne se borne pas à dire : Celui qui n'honore pas; il dit : Celui qui ne l'honore pas de la manière que j'ai indiquée, n'honore pas le Père.

Comment peuvent-ils être de la même substance, demanderez-vous, celui qui envoie et celui qui est envoyé? — Vous voilà tombant de nouveau dans la sphère des idées humaines; vous oubliez que le but de tout ceci est de nous apprendre le principe véritable du Fils, de nous préserver de l'erreur fatale de Sabellius, et de porter remède à l'infirmité judaïque, afin que le Sauveur ne fût plus considéré par les Juifs comme l'ennemi de Dieu. Ne disaient-ils pas, en effet : « Celui-là n'est point de Dieu, il n'est pas venu de Dieu? » Pour combattre ce sentiment, Jésus tient un langage plutôt simple que sublime. C'est pour cela qu'il déclare souvent avoir été envoyé, non pas tant pour que vous le réputiez inférieur en quelque chose, que pour fermer la bouche de ses adversaires. C'est encore pour cela qu'il invoque fréquemment l'autorité du Père, à laquelle il joint néanmoins sa propre autorité. S'il n'eût pris conseil dans ce qu'il leur disait, que de sa dignité, on n'eût point écouté ses paroles; il suffit de quelques assertions de ce genre pour qu'on le persécutât et qu'on cherchât à le lapider. D'un autre côté, si, par égard pour les Juifs, il n'eût jamais parlé qu'un langage vulgaire, bien des personnes plus tard en eussent souffert. De là cette variété de ton qu'il emploie, afin, je le répète, d'imposer par sa simplicité silence aux uns, et par sa sublimité de découvrir aux yeux des esprits sains le véritable motif de sa simplicité et de leur faire comprendre qu'un tel jugement ne lui convenait en aucune façon. — Pour être envoyé, il faut un changement de lieu : Dieu étant partout, dans quel lieu le Sauveur dit-il avoir été envoyé? — Il exprime par une image grossière le parfait accord qui l'unit à son Père : c'est la même pensée que vous révèle la forme suivie dans ce qu'il ajoute : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute mes discours et qui croit à Celui qui m'a envoyé, possède la vie éternelle. » Voyez-vous comme il revient constamment à la même chose, combattant toujours la même erreur, soit ici, soit par

ce qui vient après, détruisant à l'aide des menaces et des promesses toute pensée d'opposition contre lui, tout en s'exprimant de la manière la plus simple. Il ne va pas dire : Celui qui écoute mes discours et croit en moi; on eût qualifié ce langage d'orgueilleux et d'arrogant. Ses ennemis le qualifièrent ainsi, lorsque le Sauveur, après avoir opéré une infinité de miracles, se permit plus tard de le tenir; à plus forte raison l'eussent-ils présentement ainsi qualifié. Ils lui disaient alors : « Abraham est mort, les prophètes sont morts; comment osez-vous dire : Celui qui gardera ma parole, ne goûtera jamais la mort. » *Joan.*, VIII, 52. Pour ne pas les irriter en ce moment, il leur parle en ces termes : « Celui qui écoute ma parole et croit à Celui qui m'a envoyé, possède la vie éternelle. » Cette tournure n'était pas peu propre à faire accepter le langage de Jésus, dès lors qu'il montrait aux Juifs que ses disciples croyaient au Père. Acceptant ce premier point volontiers, ils pouvaient accepter les autres avec moins de peine.

Ainsi donc, tout en parlant simplement, Jésus préparait les voies d'une doctrine plus élevée. En effet, à ces mots : « Possède la vie éternelle, » il ajoute : « Et il ne sera pas jugé, et il passera de la mort à la vie. » Il prévient ses auditeurs en sa faveur de deux manières, et en déclarant que l'on doit croire au Père, et en promettant à ses disciples des biens infinis. Les mots : « Ne sera pas jugé, » signifient « ne sera pas puni. » La mort dont il est question est la mort éternelle, ainsi que la vie. « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure est venue, et la voici, où les morts entendront la voix du Fils de l'homme, et ceux qui l'auront entendue vivront. » Ses œuvres viennent à l'appui de ses paroles. A peine a-t-il dit : « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier; » que, pour prévenir tout soupçon de jactance et d'orgueil, il prouve son assertion par ses œuvres. « L'heure est venue; » et ne croyez pas qu'il faille attendre longtemps : cette heure, « la voici; les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. » Voyez-vous éclater ici sa puissance et son autorité sans bornes? Il en sera maintenant, dit-il, comme au jour de la résurrection. En ce jour, dès que la voix du Seigneur aura retenti, les morts reviendront à la vie : « A l'ordre de Dieu, dit l'Apôtre, les morts ressusciteront. » I *Thessal.*, IV, 16. On demandera où est la preuve que ce langage du Christ n'est point inspiré par une sorte d'emphase. Dans ce qu'il ajoute, répondrons-nous : « Cette heure, la voici. » On pourrait le soupçonner de cette faiblesse s'il se bornait à prédire un avenir éloigné; mais il met au contraire la démonstration sous les yeux. Cela s'accomplira tandis que je serai avec vous, leur dit-il. Or, s'il n'avait pas été doué d'une puissance sans bornes, il n'aurait point pris un engagement qui eût pu le couvrir de ridicule. Ensuite, il ajoute à l'appui de ce qu'il vient de dire : « De même que le Père a la vie en lui, de même il a donné au Fils d'avoir la vie en lui. »

3. Voyez-vous la parfaite égalité que le Sauveur constate et l'unique différence qu'il indique, différence consistant en ce que le Père est un et le Fils un autre? Le mot « a donné, » n'en suppose pas d'autre; sur tous les autres points égalité parfaite et absolue. D'où il résulte que le Fils fait toute chose avec la même puissance et la même autorité que le Père, sans aucun pouvoir emprunté. Comme le Père, il a la vie; et, pour que nous saisissions bien toute vérité, il ajoute aussitôt ce qui vient après. Et qu'ajoute-t-il? Ces paroles : « Et il lui a donné le pouvoir de juger. » Pourquoi parler si souvent de la résurrection et du jugement? « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier..... Le Père ne juge personne; il a donné au Fils tout jugement..... De même que le Père a la vie en lui-même, il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même..... Ceux qui entendront la voix du Fils du Dieu vivront..... — Il lui a donné le pouvoir de juger. » Pourquoi dans ces divers passages est-il constamment question de jugement, de résurrection, de vie? Parce que ce sont là des sujets capables de triompher des auditeurs. Celui qui croit à la résurrection et au jugement à venir, n'eût-il été témoin d'aucun miracle, s'empressera dès ce moment d'accourir

Pourquoi le Sauveur parle-t-il souvent de la résurrection et du jugement?

vers le divin Maître, afin de disposer le juge en sa faveur. « Parce qu'il est le Fils de l'homme, n'en soyez pas étonnés. » Paul de Samosate lit ce texte différemment : « Il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. » Cette leçon brise tout lien entre les idées. Le Christ n'a pas reçu le pouvoir de juger parce qu'il est homme : à ce compte, tous les hommes auraient le droit d'être juges. S'il est juge, c'est parce qu'il est le Fils du Père, engendré de son ineffable substance. Voici donc la seule leçon acceptable : « Parce qu'il est le Fils de l'homme, n'en soyez pas étonnés. » Ce que disait Jésus allant contre les idées de ses auditeurs qui ne voyaient en lui qu'un homme ordinaire, tandis que son langage était au-dessus de l'homme, au-dessus même des anges, et digne de Dieu seul. Pour dissiper cette difficulté le Sauveur ajoute : « N'en soyez pas étonnés, parce qu'il est le Fils de l'homme. L'heure est venue où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix ; et ceux qui auront fait le bien sortiront pour ressusciter à la vie ; ceux qui auront fait le mal, pour ressusciter au jugement. »

Hérésie de Paul de Samosate.

Pourquoi ne dit-il pas : N'en soyez pas étonnés parce qu'il est le Fils de l'homme ; il est aussi le Fils de Dieu ? Pourquoi rappeler la résurrection ? Il l'avait déjà indiqué plus haut en disant : « Ils entendront la voix du Fils de Dieu. » Que le Sauveur passe ce point sous silence, cela se comprend. Ayant parlé d'une œuvre qui appartient en propre à Dieu, il laisse à ses auditeurs le soin d'en inférer qu'il est Dieu, et Fils de Dieu. Un langage plus explicite eût irrité les Juifs. En l'appuyant sur ses miracles, il rendait sa doctrine plus acceptable. Les habiles du syllogisme se contentent plus d'une fois de poser les propositions préliminaires sans tirer la conclusion : c'est, pour eux, un moyen de se concilier la bienveillance de l'auditeur, et de rendre leur triomphe plus éclatant, que d'obliger l'adversaire à prononcer lui-même sa sentence et à leur acquérir par cet aveu de son infériorité les suffrages des personnes présentes. Lorsque le Sauveur parla de la résurrection de Lazare, il ne dit rien du jugement ; tel n'était pas le motif pour lequel il l'avait ressuscité ; mais, quand il parle de la résurrection générale, il ajoute que les justes ressusciteront pour la vie, et que les méchants ressusciteront pour le jugement. De même Jean avait stimulé le zèle de ceux qui l'écoutaient en rappelant le jugement et en déclarant que celui qui ne croirait pas au Fils ne verrait pas la vie, et que la colère de Dieu demeurerait sur lui. Il avait été dit à Nicodème : « Celui qui croit au Fils n'est pas jugé ; celui qui n'y croit pas est déjà condamné. » *Joan.*, III, 18. C'est dans le même but qu'il est fait mention du jugement et de la peine réservée aux coupables.

Précédemment il avait dit : « Celui qui écoute mes paroles et croit à Celui qui m'a envoyé n'est pas jugé ; » de crainte qu'on n'estimât ce point insuffisant pour le salut, il précisa la nécessité des bonnes œuvres en disant : « Ceux qui auront fait le bien iront à la résurrection de la vie ; ceux qui auront fait le mal iront à la résurrection du jugement. » Ayant déclaré que l'univers entier devait être jugé par lui, que tous les hommes devaient ressusciter à sa voix, dogme étrange assurément, inouï, non accepté même aujourd'hui par des gens qui paraissent cependant avoir la foi, à plus forte raison non accepté des Juifs d'alors, le Sauveur croit devoir ne l'exposer que de façon à ménager la faiblesse de ses auditeurs. « Je ne puis, poursuit-il, rien faire de moi-même. Comme j'entends je juge, et mon jugement est juste, parce que je cherche non ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. » Il avait déjà fourni un argument assez puissant en faveur de la résurrection lorsqu'il guérit le paralytique. Avant de parler de la résurrection, il voulut avoir opéré ce miracle, dont la nature rappelait la résurrection ; quand il eût guéri ce pauvre infirme, il l'entretint du jugement en ces termes : « Vous voilà guéri, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pire encore. » Il n'hésite pas cependant à prédire la résurrection de Lazare et de l'univers entier ; et ces deux résurrections prédites, celle de Lazare, qui devait être accomplie prochainement, celle de l'univers, qui devait être accomplie longtemps après, il fait allusion à la première qui

était prochaine, par ces mots : « L'heure est venue, et la voici ; » et à la seconde, par la résurrection même de Lazare, les miracles déjà produits garantissant les miracles à venir. En toute circonstance, nous voyons le divin Maître agir ainsi ; il proférera deux ou trois prophéties en même temps, et prouvera par ce qui s'est déjà vérifié la certitude de ce qui ne s'accomplira que plus tard.

4. Après ces actions et ces paroles diverses, Jésus ne s'arrête pas ; et, par égard pour la faiblesse de ceux qui l'entendent, il combat tout sentiment d'opposition par ce qu'il ajoute : « Je ne puis rien faire de moi-même. Comme j'entends je juge, et mon jugement est juste, parce que je cherche la volonté de Celui qui m'a envoyé, non ma propre volonté. » Son langage, en effet, semblait différent de celui qu'avaient tenu les prophètes. D'après les prophètes, c'est Dieu qui juge la terre, à savoir le genre humain : David ne cesse de proclamer cette vérité. « Il jugera les peuples avec équité, » disait-il ; *Psalm.* xcv, 10 ; « Dieu est un juge juste, fort, et patient. » *Psalm.* vii, 12. Le même langage est tenu par Moïse et par les prophètes. Quant au Sauveur, il nous dit : « Le Père ne juge personne ; mais il a donné le jugement au Fils ; » ce qui pouvait à coup sûr jeter le trouble dans l'esprit des Juifs et les porter à regarder Jésus comme un ennemi de Dieu. Pour prévenir ce danger, le divin Maître prend un ton aussi simple que leur faiblesse l'exigeait, et s'exprime en ces termes : « Je ne puis rien faire de moi-même ; » rien qui soit étranger, contraire à la volonté du Père ; jamais je ne le dirai ou le ferai. Ayant dit tout à l'heure, « parce qu'il est le Fils de l'homme, » et les Juifs ne voyant en lui qu'un homme ordinaire, il ajoute ce qui précède. De même que plus haut, dans ces paroles sorties de sa bouche : « Ce que nous avons entendu, nous le disons, nous n'attestons que ce que nous avons vu ; » et dans celles-ci, sorties de la bouche de Jean : « Il atteste ce qu'il a vu, et personne n'accepte son témoignage ; » où il est question d'une connaissance parfaite, et non simplement d'une affaire de vision et d'ouïe ; de même Jésus, dans le passage actuel, veut dire uniquement qu'il ne saurait vouloir autre chose que ce que veut le Père. Il ne le dit pas autrement, car ses auditeurs ne l'eussent pas supporté, il le dit dans une forme toute simple et toute humaine : « Comme j'entends, dit-il, je juge. » Il n'est pas ici question d'enseignement reçu ; il n'y a pas : Comme je suis enseigné, je juge ; mais : « Comme j'entends ; » non pas qu'il ait besoin d'entendre ; il n'a pas plus besoin d'entendre que d'être enseigné ; mais il s'exprime de la sorte pour affirmer l'identité des vues et des jugements de son Père et de lui : Je juge comme mon Père lui-même jugerait.

Il poursuit après cela : « Et je sais que mon jugement est juste, parce que je cherche non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » Que dites-vous là, Seigneur ? Avez-vous donc une autre volonté que votre Père ? Cependant vous avez dit ailleurs : « Mon Père et moi ne sommes qu'un ; » vous avez dit encore à propos de votre volonté et de votre accord à vous deux : « Faites qu'ils soient en nous ; » c'est à savoir, en notre foi, « une seule et même chose. » C'est que sous les paroles les plus humbles en apparence se cache un sens sublime. Ce que Jésus nous apprend ici, c'est qu'il n'y a pas une volonté pour le Père et une volonté pour lui : une seule et même pensée, une seule et même volonté, telle est la volonté, telle est la pensée de mon Père et de moi. Ne soyez pas surpris d'une union si étroite. Paul emploie au sujet de l'Esprit la comparaison suivante : « Qui connaît ce qui se passe dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même nul ne connaît ce qui se passe en Dieu, sinon l'Esprit divin. » I *Cor.*, ii, 11. Voici donc le sens des paroles du Sauveur : Je n'ai pas en dehors du Père une volonté distincte et particulière ; ce qu'il veut, je le veux ; ce que je veux, il le veut. Si les jugements de mon Père sont au-dessus de tout reproche, mes jugements le sont également, parce que les uns et les autres sont fondés sur les mêmes motifs. — Sans doute c'est là un langage tout humain ; ce qui l'occasionnait, c'était le sentiment des Juifs, qui ne voyaient en Jésus qu'un homme. Aussi, dans de semblables circonstances, il convient de tenir compte non-

seulement de ce qui est dit, mais encore de l'opinion des auditeurs, et ne pas oublier que la réponse du Sauveur ne perd pas de vue cette opinion; sans quoi mille extravagances en découleraient. Remarquez plutôt, Jésus dit : « Je ne cherche pas ma volonté. » Sa volonté sera donc différente de celle du Père, et inférieure de beaucoup à celle-là; elle sera non-seulement inférieure, mais bien moins salutaire. Car, si elle l'était, et si elle était conforme à la volonté du Père, pourquoi le Sauveur ne la chercherait-il pas? Ce raisonnement, les hommes auraient le droit de le tenir, ayant, eux, une foule de volontés contraires au bon plaisir de Dieu. Mais vous, Seigneur, pourquoi parler de la sorte, vous qui êtes en toute chose semblable à votre Père? Ce langage, on ne saurait l'attribuer à un homme irréprochable et crucifié.

En Jésus-Christ existaient deux volontés.

Si Paul embrasse la volonté divine assez étroitement pour s'écrier : « Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi; » *Galat.*, II, 20; comment le Seigneur de toute chose a-t-il pu dire : « Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé? » comme si elle était différente. Que signifie toutes ces paroles? Que le Sauveur parle en tant qu'homme, et conformément à l'opinion de ceux qui l'écoutent. Comme, par ce qui précède, il a démontré ses assertions tantôt en raisonnant humainement, tantôt en raisonnant divinement, il en revient à parler en tant qu'homme, et il dit : « Mon jugement est juste. » Qu'est-ce qui le prouve? « Parce que je cherche, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » Si un homme qui juge sans passion ne peut être accusé d'injustice, vous ne pourrez non plus m'en accuser. Celui qui veut sauvegarder ses intérêts, pourra donner lieu à de justes soupçons et passer pour n'avoir pas égard au droit; mais celui qui ne s'occupe en aucune façon de lui-même, qu'est-ce qui pourrait l'empêcher de porter un jugement conforme à la vérité? Raisonnez de la sorte à mon sujet et voyez. Si je prétendais n'avoir pas été envoyé par mon Père, et si je ne lui rapportais pas la gloire de mes œuvres, vous auriez jusqu'à un certain point le droit de me soupçonner de ne pas dire la vérité et de rechercher ma gloire propre; mais, dès lors que j'attribue mes œuvres à autrui, quel motif, quelle cause auriez-vous de suspecter mon langage? Voyez-vous sur quel terrain il se place, et comment il prouve la justice de ses jugements par les mêmes raisons qu'emploierait un homme du vulgaire? Voyez-vous éclater la vérité d'une observation que je vous ai présentée bien souvent? Cette observation, quelle est-elle? Que l'extrême simplicité du langage de Jésus suffit à persuader aux gens sensés de ne pas le prendre au pied de la lettre, et, au lieu d'abaisser leurs pensées, de rechercher de préférence un sens élevé; ceux-là mêmes qui vont terre à terre, en viennent ainsi peu à peu à gagner facilement de plus hautes sphères.

5. Que toutes ces considérations vous déterminent, je vous en conjure, à ne pas accepter avec indifférence le langage qui vous est tenu; cherchez plutôt à vous en rendre un compte exact et à saisir toujours la portée de ce que vous entendez. Sachons-le bien, l'ignorance, la simplicité, seront pour nous une excuse insuffisante. Si le Sauveur nous enjoint d'être simples, il nous enjoint aussi d'être prudents. Unissons donc à la simplicité la prudence, qu'il s'agisse de doctrine ou de bonnes œuvres; jugeons-nous dès ici-bas nous-mêmes, afin de n'être pas condamnés plus tard avec le monde. Soyons à l'égard de nos serviteurs tels que nous voudrions que le Seigneur fût envers nous. « Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs, » est-il écrit. *Matth.*, VI, 12. Il n'est pas facile, je le comprends, de supporter patiemment des injures; mais, si nous réfléchissons que nous procurerons en cela moins les intérêts de l'offenseur que nos propres intérêts, nous rejetterons bientôt le venin de la colère. Le serviteur qui refusa de remettre à son compagnon sa dette de cent talents, ne le blessa d'aucune manière; il ne fit de mal qu'à lui-même, s'étant reconstitué débiteur des cent mille talents qui lui avaient été précédemment remis. Refuser donc de pardonner au prochain, c'est nous refuser le pardon à nous-mêmes. Ne nous bornons pas à dire au Seigneur : Daignez oublier nos péchés; disons-nous chacun à nous-même : Ou-

blions les offenses de nos frères. Vous êtes le premier à prononcer; le Seigneur Dieu ne fait que vous suivre; c'est vous qui rédigez la loi relative au pardon et au châtiment, et qui prononcez sur ce point la sentence. Voilà pourquoi il dépend de vous que Dieu oublie ou qu'il n'oublie pas. Aussi Paul ordonne-t-il aux fidèles de pardonner, si l'on a quelque grief contre un autre, et de pardonner si bien qu'il ne reste plus une ombre de ressentiment.

Non-seulement le Sauveur n'a pas rendu publiques nos prévarications, il ne nous a pas même rappelé que nous avons prévariqué; il ne nous a pas dit : Vous avez péché en ceci et en cela. Sans nous demander compte de nos fautes, comme nous l'enseigne l'Apôtre, il les a toutes effacées, et il a déchiré la cédule de condamnation. Faisons de même et dans notre cœur effaçons tout ressentiment. La personne qui nous a blessé, nous a-t-elle fait autrefois du bien, ne nous souvenons que de ce bien : quant à ce qu'elle a fait pour nous blesser et nous offenser, rejetons-le, effaçons-le de telle manière qu'il n'en reste plus de vestige. N'eussions-nous reçu d'elle aucun service, nous n'en serons, si nous lui pardonnons, que plus largement récompensés. Il est des chrétiens qui, pour expier leurs péchés, couchent sur la dure, s'exercent aux veilles et à une infinité de macérations : une voie plus facile vous est offerte pour expier les vôtres, oubliez les injures que vous avez reçues. Pourquoi, pareil à un fou furieux, retourner le glaive contre vous, et vous exclure de la vie éternelle, quand il ne vous en coûterait rien pour la mériter? Si nous nous attachons si étroitement à la vie présente, que faudra-t-il penser de cette vie de laquelle seront bannis tout chagrin, toute affection, tout grincement, où l'on n'aura ni la mort à redouter, ni à craindre la fin de la félicité dont on y jouira. Bienheureux trois fois, mille fois heureux ceux qui recueilleront cet héritage fortuné! malheureux trois fois, mille fois malheureux ceux qui s'en rendront indignes! Que faut-il faire, demanderez-vous, pour obtenir cette vie de bonheur? Ecoutez le langage que tenait sur ce sujet le juge lui-même à un jeune homme. Celui-ci lui demandait : « Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? » *Matth.*, XIX, 16. Le Christ, après avoir mentionné les autres commandements, finit par lui enseigner celui de l'amour du prochain. Peut-être quelqu'un de mes auditeurs s'écriera, comme le fit ce riche jeune homme : Mais nous les avons observés, nous n'avons commis ni vol, ni meurtre, ni adultère. — Ce que vous ne pourrez dire, c'est que vous ayez aimé le prochain comme il convenait. Ou bien vous lui avez porté envie, ou bien vous avez médit de lui, ou bien vous ne lui avez pas prêté assistance dans le malheur, ou bien vous ne lui avez pas donné de ce qui vous appartient, et vous ne l'avez pas aimé. Là n'est pas la seule chose que le Sauveur nous ait ordonnée; il en est encore une autre : « Vendez tout ce que vous possédez, a-t-il ajouté, donnez-le aux pauvres, et venez, suivez-moi. » *Matth.*, XIX, 21. Suivre le Christ, c'est imiter le Christ.

Recommandation de l'aumône.

Qu'en devons-nous inférer? En premier lieu, que, si l'on ne réunit pas toutes ces conditions, on ne saurait prétendre à la première place dans le royaume de la félicité. Le jeune homme avait répondu, lui aussi : J'ai fait tout cela; mais, pour lui prouver qu'il avait encore une carrière laborieuse à fournir pour arriver à la perfection, le divin Maître lui repartit : « Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres; puis venez, suivez-moi. » Telle est la première leçon à mettre à profit; la seconde consiste en ce que le Sauveur blâme ce jeune homme de s'être vanté hors de propos. Riche comme il l'était, et dédaigneux des pauvres, pouvait-il aimer sincèrement le prochain? il ne parlait donc pas selon la vérité. Faisons, nous, l'un et l'autre, et sacrifions tous nos biens pour conquérir le ciel. Ne voit-on pas des hommes tout sacrifier pour une dignité temporelle, pour une dignité qu'on ne saurait même conserver en cette vie pendant longtemps; car plus d'une fois des préfets ont perdu leur charge avant de mourir; d'autres en sont arrivés à perdre la vie. N'importe; les hommes, quoiqu'ils sachent ce qui les attend, n'hésitent pas à tout sacrifier pour arriver à leur but. Mais, si l'on fait tant pour des biens misérables, ne serions-nous pas les derniers des hommes, si nous ne



consentions même pas à de légers sacrifices pour cette dignité qui durera éternellement, et si nous refusions de dépenser des biens dont il nous faudra bientôt nous séparer. Quelle est cette folie de ne pas vouloir de notre gré donner et emporter avec nous des richesses qui nous seront ravies malgré nous?

Supposez que l'on vous mène au supplice et que, sur ces entrefaites, on vous propose la vie sauve en échange de tous vos biens comme rançon, vous accueilleriez une proposition pareille avec une vive émotion. Or, maintenant que vous voilà sur la route de l'enfer, on vous propose de vous délivrer moyennant la moitié de vos biens, et vous aimez mieux marcher vers l'abîme et conserver ce qui ne vous appartient pas, sauf à perdre vos biens véritables ! Et quelle excuse sera la nôtre? Quelle indulgence obtiendrons-nous, si à une voie aisée nous préférons les précipices, les chemins sans issue, si nous aimons mieux nous priver des biens présents et des biens à venir qu'il nous serait si facile de mériter? Si nous avons été jusqu'à ce moment dans ces erreurs, revenons maintenant à nous-mêmes, usons des biens de la terre selon qu'il est convenable, afin de posséder un jour les biens à venir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XL.

« Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai. C'est un autre qui rend témoignage de moi, et je crois que son témoignage est vrai. »

1. Qu'un ouvrier inexpérimenté se mette à fouiller une terre où abonde le minerai d'or, il n'arrivera pas à discerner le précieux métal, il confondra les divers éléments ; les sueurs seront inutiles et même nuisibles. Ainsi, les hommes qui ne connaissent pas la suite des idées qu'exposent les Ecritures, qui n'en recherchent ni les qualités ni les lois, et qui les parcourent uniformément et sans réflexion ; ces hommes confondent l'or avec la terre, et ne découvriront jamais le trésor que le Seigneur y a renfermé. Si je parle maintenant de la sorte, c'est que, dans le passage qui nous occupe, il y a beaucoup d'or caché, voilé par une obscurité profonde : ce n'est qu'en fouillant, en faisant triage sur triage que l'on peut arriver à découvrir le sens véritable. Comment n'être pas troublé soudain à ces paroles du Christ : « Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai ? » En bien des circonstances, il nous apparaît se rendant témoignage à lui-même. « C'est moi-même, celui qui vous parle, » disait-il à la Samaritaine; et à l'aveugle : « Celui qui vous parle, c'est lui-même. » Il blâmait les Juifs en ces termes : « Vous dites que je blasphème parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu. » *Joan.*, IV, 26; IX, 37; X, 36. Il fait de même dans plusieurs autres endroits. Si c'était là tout autant de mensonges, quelle espérance de salut nous resterait-il? Où trouver la vérité, puisque la vérité même dit : « Mon témoignage n'est pas véritable ? » Ce n'est pas là toutefois la seule contradiction qui se montre ; en voici une qui n'est pas moins apparente : « Si je rends témoignage de moi-même, dit plus bas le Sauveur, mon témoignage est véritable. » *Joan.*, VIII, 14. Laquelle de ces deux propositions accepterai-je? laquelle estimerai-je erronée? Si nous les prenons toutes les deux au pied de la lettre, sans en rechercher l'occasion, le dessein et les autres circonstances, aucune des deux ne méritera de créance. Dès lors que le témoignage du Sauveur n'est point véritable, ni le premier ni le second ne pourront être regardés comme tels. Que signifie donc ce langage? Il nous faut une sérieuse attention, ou plutôt l'assistance divine elle-même, pour ne pas nous attacher à une lettre vide de sens, comme font les hérétiques, lesquels tombent dans l'erreur parce qu'ils ne se préoccupent ni du but de celui qui parle, ni des dispositions de ceux qui entendent. Il est indispensable de tenir compte de plusieurs autres circonstances, telles que le temps, le lieu, les opinions des auditeurs, si l'on ne veut pas qu'il en résulte des conséquences absurdes.

Quelle est donc la portée du texte cité plus



haut? Les Juifs songeaient à lui dire : « Si vous rendez témoignage de vous-même, votre témoignage n'est pas véritable. » Or, c'est au-devant de cette objection que va le Sauveur : Vous me direz sans doute, paraît-il répondre, nous ne croyons pas en vous; car jamais les hommes ne croiront en celui qui se rend témoignage à lui-même. Ces mots, « n'est pas véritable, » ne doivent donc pas être entendus dans un sens absolu, mais eu égard à l'opinion des Juifs et comme l'équivalent de ceci : « N'est pas véritable » pour vous. Jésus ne parle donc pas en vue de sa propre dignité, mais en vue de l'opinion qu'avaient conçue les Juifs. En disant : « Mon témoignage n'est pas véritable, » il reprend leur sentiment et combat la difficulté qu'ils se proposaient de lui faire. En disant, au contraire : « Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage est véritable, » il présente la chose sous le vrai jour, et il veut dire qu'il mérite à titre de Dieu toute créance, même quand il parle de lui-même. Comme il avait parlé de la résurrection des morts et du jugement, comme il avait déclaré que quiconque croit en lui ne serait pas jugé, mais viendrait à la vie, qu'il demanderait du haut de son tribunal à tous les hommes leurs comptes, et qu'il possédait la même puissance et la même autorité que le Père; comme, d'autre part, il se proposait d'appuyer ces vérités sur une base nouvelle, il est obligé de heurter tout d'abord contre la négation de ces vérités. J'ai dit : « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier; » j'ai dit : « Le Père ne juge personne, mais il a donné au Fils tout jugement; » j'ai dit que le Fils doit être honoré comme le Père; j'ai dit : « Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas non plus le Père; » j'ai dit : « Celui qui écoute ma parole et y croit, ne verra pas la mort, et il sera transporté de la mort à la vie; » j'ai dit que ma voix devait réveiller et maintenant et plus tard les morts de leur sommeil; j'ai dit que je demanderais compte un jour de toutes les prévarications; j'ai dit que je jugerais selon la justice et que je récompenserais ceux qui auraient fait le bien.

Après toutes ces déclarations fort importantes et dont une preuve manifeste n'avait point été encore donnée, le Sauveur commence par poser l'objection pour en venir à développer la preuve de ce qu'il avait avancé. De sorte que, au fond, voici leur pensée : Vous proférez toutes ces assertions; mais êtes-vous bien digne de créance, vous qui vous rendez témoignage à vous-même? Il résout donc cette première objection en leur opposant le langage qu'ils songeaient à lui tenir, en leur montrant ainsi qu'il n'ignorait pas leurs plus secrètes pensées, et en leur fournissant cette première preuve de sa puissance. Ce premier résultat obtenu, il apporte de nouvelles preuves claires et inébranlables, il invoque trois témoignages, celui de ses œuvres, celui de son Père, et celui de la prédication de Jean. En première ligne il cite celui dont l'autorité était la moindre, le témoignage de Jean. A peine a-t-il dit, effectivement : « Il en est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que son témoignage est véritable; » qu'il poursuit : « Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. » — Mais, si votre témoignage n'est pas fondé en vérité, pourquoi dites-vous que le témoignage de Jean est véritable, que le Précurseur « a rendu témoignage à la vérité? » — N'est-ce pas une preuve évidente que le texte : « Mon témoignage n'est pas véritable, » avait pour objet de répondre à la pensée de ses adversaires?

2. Et si le Précurseur, pouvait-on répliquer, n'a rendu ce témoignage que par faveur? — Voyez de quelle manière il détruit cette objection et les empêche ainsi de tenir ce langage. Il ne leur dit pas : Jean a rendu témoignage de moi, mais bien : « Vous avez envoyé vers Jean. » Or, vous n'auriez pas envoyé vers lui, si vous ne l'eussiez jugé digne de foi. Ce qui est plus fort encore, c'est qu'ils envoyèrent vers lui pour l'interroger, non sur le compte du Christ, mais sur son propre compte : par conséquent, le jugeant digne de foi quand il parlait de lui-même, ils devaient l'en juger à plus forte raison quand il parlait sur le compte d'autrui. En général, nous, hommes, nous avons plus de confiance en nos semblables lorsqu'ils parlent des autres que lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes. Mais Jean ins-

pirait aux Juifs une confiance telle qu'ils s'en rapportaient aveuglément à lui, même quand il s'agissait de sa personne. Ceux qui avaient été envoyés ne lui dirent pas : Que pensez-vous du Christ; mais : « Qui êtes-vous donc ? Que dites-vous de vous-même ? » tant était haute l'idée qu'ils avaient conçue de lui. C'est là tout ce qu'avait en vue le Sauveur, quand il disait : « Vous avez envoyé vers Jean. » L'Evangéliste ne se borne pas à mentionner cette députation; il précise le caractère des ambassadeurs, qui étaient tous des prêtres et des Pharisiens capables de recueillir exactement les paroles de Jean, et non des gens du peuple qui pouvaient facilement être séduits ou induits en erreur. « Mais moi je ne reçois pas le témoignage d'un homme ? » Pourquoi ne voulez-vous pas du témoignage de Jean ? Certes son témoignage à lui n'était pas le témoignage d'un homme : « Celui, disait-il, qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a instruit. » Par suite le témoignage de Jean était le témoignage même de Dieu; car il avait appris de lui ce qu'il savait. Comme les Juifs cependant auraient pu demander : Où est la preuve de cette assertion qu'il a été instruit par Dieu même ? et faire de ce point un prétexte à opposition, le Sauveur les réfute sans réplique, et s'élève contre leurs idées. Un très-petit nombre d'entre eux vraisemblablement connaissaient l'origine divine de la doctrine de Jean, et le plus grand nombre ne voyaient dans sa parole qu'une parole humaine. De là ces expressions du Sauveur : « Moi, je ne reçois pas de témoignage de l'homme. »

Le témoignage de saint Jean-Baptiste était le témoignage de Dieu.

Mais, si vous ne deviez pas vouloir du témoignage de l'homme, si vous deviez n'en pas user, pourquoi l'avez-vous invoqué? Cette difficulté, le divin Maître la prévient encore. A peine a-t-il dit, en effet : « Je ne reçois pas de témoignage d'un homme, » qu'il ajoute : « Mais je dis ces choses, afin que vous soyez sauvés; » cela revient à dire : Etant Dieu, je n'ai nul besoin d'un témoignage humain. Toutefois, puisque vous avez la plus grande confiance dans le Précurseur, que vous avez tous les yeux fixés sur lui, accourant vers lui comme vers un prophète et quittant les villes pour inonder les rives du Jourdain; puisque, d'autre part, malgré les prodiges opérés par moi, vous ne daignez pas croire à ma parole, j'ai dû vous remettre en mémoire son témoignage. « Il était une lampe ardente et brillante; et pour un peu de temps vous avez voulu vous réjouir à sa lumière. » Ils auraient pu répliquer : Qu'importe son témoignage, si nous ne l'avons pas reçu ? Voilà pourquoi le divin Maître leur prouve qu'ils l'ont reçu. Ce ne sont pas des hommes de la foule qu'ils lui ont envoyé; ce sont des Pharisiens et des prêtres; preuve évidente de l'admiration que Jean leur inspirait et du respect qu'ils avaient pour ses paroles. Les mots « pour un peu de temps, » font ressortir leur versatilité et la facilité avec laquelle ils s'éloignèrent du Précurseur. « Mais moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean. » Si vous étiez disposés à régler votre foi d'après la nature des choses, je me fusse servi des œuvres pour vous y conduire. Puisque vous n'en êtes pas là, je vous mène à Jean; non que j'aie besoin de son témoignage, mais parce que je désire avant tout opérer votre salut. Oui, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean, le témoignage des œuvres. Néanmoins, je ne tiens pas seulement à vous paraître digne de foi; je tiens de plus à vous être présenté comme tel par des hommes jugés dignes de votre estime et de votre admiration.— Ainsi, après avoir blâmé les Juifs en leur disant : « Vous avez voulu pour un temps vous réjouir à sa lumière, » et avoir fait ressortir l'inconstance et le caractère peu sérieux de leur zèle, en appelant le Précurseur une lampe, Jésus montre que Jean n'avait pas la lumière de lui-même, et qu'elle lui avait été donnée avec la grâce de l'Esprit.

Mais il n'ajoute pas en quoi Jean diffère de lui-même, le véritable soleil de justice; il se contente de le laisser entrevoir, et, reprenant vivement ses ennemis, il leur prouve que les mêmes idées par suite desquelles ils avaient dédaigné le Précurseur, les avaient conduits à ne pas vouloir croire au Christ. Ils n'avaient admiré Jean que pour un peu de temps; s'il en eût été autrement, il les eût bientôt menés à Jésus. Une fois établi que les Juifs étaient de tout point inexcusables, le Sauveur ajoute :

« J'ai, moi, un témoignage plus grand que celui de Jean. » Ce témoignage, quel est-il ? Celui des œuvres. « Les œuvres que mon Père m'a données à faire, ces œuvres rendent témoignage de moi et prouvent que mon Père m'a envoyé. » Il fait allusion à la guérison du paralytique et à plusieurs autres miracles. Le magnifique langage tenu par Jean touchant le Christ, on aurait pu l'attribuer à l'amitié; quoiqu'on n'eût pu le dire sérieusement du Précurseur, dont les Juifs admiraient si fort la parfaite philosophie. Quant aux œuvres, elles avaient une signification impossible à dénaturer et qui n'échappait même pas aux esprits les plus grossiers. C'est pour cela que le Sauveur invoque ce second témoignage : « Les œuvres que mon Père m'a données à faire, les œuvres que j'opère rendent témoignage de moi et prouvent que le Père m'a envoyé. » En s'exprimant ainsi, le divin Maître réduit à néant l'accusation qui lui était faite d'avoir violé le sabbat. Les Juifs disant : Comment peut-il venir de Dieu celui qui ne garde pas le sabbat ? Jésus leur parle des œuvres que le Père lui a données à accomplir. Quoiqu'il agît de sa pleine autorité, il tenait à démontrer jusqu'à l'évidence qu'il ne faisait rien contre la volonté de son Père ; de là cet argument qu'il employa.

3. Pourquoi, demanderez-vous, le Sauveur n'a-t-il pas dit : Les œuvres que m'a confiées mon Père attestent que je suis son égal ? Assurément on pouvait conclure de ses œuvres ces deux points, et qu'il ne faisait rien de contraire à la volonté du Père, et qu'il était égal à celui qui l'avait engendré. Du reste, il l'établissait ailleurs en ces termes : « Si vous ne croyez point à moi, croyez du moins à mes œuvres, afin que vous sachiez et que vous croyiez que je suis dans mon Père et que mon Père est en moi. » *Joan.*, X, 38. Il établissait donc en sa faveur ces deux points, et qu'il était l'égal du Père, et qu'il ne faisait rien de contraire à sa volonté. Pourquoi s'est-il exprimé différemment, et, laissant de côté le point le plus important, n'a-t-il mis en lumière que le moins important ? Parce que ce dernier était celui dont il était principalement question. Sans doute, il est plus important de croire que Jésus est égal au Père que de croire qu'il est venu de Dieu; les prophètes avaient annoncé cette dernière vérité, tandis qu'ils avaient gardé le silence sur la première. Néanmoins le Sauveur se préoccupa de la question la moins importante, parce qu'il savait que, celle-ci admise, l'autre le serait facilement. C'est, conséquemment, pour faire accepter l'une au moyen de l'autre qu'il ne dit rien de la première et qu'il parle uniquement de la seconde. Ce but atteint, il ajoute : « Celui qui m'a envoyé, mon Père, a rendu témoignage de moi. Et où a-t-il rendu témoignage de moi ? Dans le Jourdain, quand a retenti cette voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. » Mais ce point avait besoin d'éclaircissement. Quant au témoignage de Jean, il n'y avait aucune difficulté : les Juifs avaient envoyé vers lui, et ils ne pouvaient nier ce qu'ils avaient entendu. Les miracles de Jésus étaient tout aussi éclatants : les Juifs les avaient vus, ils avaient entendu le témoignage de celui qui avait été guéri, et ils y avaient cru, et c'est pour cela qu'ils l'accusaient.

Comment l'on a pu entendre et voir le Père.

Il n'y avait plus qu'à invoquer le témoignage du Père. C'est pour l'établir que Jésus ajoute : « Et vous n'avez jamais écouté sa voix. » Pourquoi donc Moïse dit-il : « Dieu parlait et Moïse répondit ? » *Exod.*, XIX, 19. Pourquoi David a-t-il dit : « Il a entendu une langue qu'il ne connaissait pas ? » *Psalm.* LXXX, 6. Pourquoi Moïse disait-il encore : « Y a-t-il jamais eu pareille nation qui ait écouté la voix du Seigneur ? et cependant vous n'avez pas vu sa face. » *Deuter.*, IV, 33. Il est rapporté toutefois que Jérémie, Isaïe, Ezéchiel et plusieurs autres ont contemplé le Seigneur. Quel est donc le dessein du Christ dans la présente conjoncture ? Il prétend initier ses auditeurs à une philosophie plus haute, et leur enseigner insensiblement que Dieu n'a ni voix ni figure, qu'il est au-dessus des sons et de tout ce qui rappelle la matière. En disant : « Vous n'avez pas entendu sa voix, » il ne veut pas dire que le Seigneur émet des sons articulés, sans être pour cela écouté; de même en disant : « et vous n'avez pas vu sa face, » il ne veut pas dire non plus que Dieu ait une face et qu'on ne la voie pas, mais bien qu'il ne saurait y avoir en Dieu rien de pareil. Comme

on aurait pu lui objecter : Vos prétentions n'ont pas de fondement ; Dieu a parlé à Moïse seul ; car ils s'écriaient : « Nous savons bien que Dieu a parlé à Moïse ; mais pour celui-ci, nous ne savons pas d'où il est. » *Joan.*, IX, 29. C'est en prévision de ce langage que le divin Maître déclare qu'il n'y a dans le Seigneur ni son ni figure.

Que dis-je ? semble-t-il poursuivre ; non-seulement vous n'avez pas entendu sa voix, ni vu sa figure, mais, ce dont vous êtes fiers, ce qui porte votre arrogance jusqu'au comble, à savoir, que vous avez reçu et que vous gardez ses commandements, vous ne sauriez même le prétendre. En preuve de quoi il ajoute : « Vous n'avez même pas sa parole séjournant au milieu de vous ; » sa parole, c'est-à-dire ses commandements, sa loi, ses ordonnances, les prophètes. Bien que tout cela vienne de Dieu, vous n'en êtes plus les possesseurs, parce que vous ne croyez pas en moi. L'Ecriture disant sur tous les tons qu'il faut croire en moi, dès lors que vous n'y croyez pas, c'est une preuve que sa parole s'est éloignée de vous. — Aussi le Sauveur dit-il une fois de plus : « Parce que vous ne croyez pas en celui qu'il a envoyé. » Mais, si nous n'avons pas entendu sa voix, auraient-ils pu répliquer, comment vous a-t-il rendu témoignage ? Jésus leur répond : « Approfondissez les Ecritures ; ce sont elles qui rendent témoignage de moi ; » elles sont l'instrument dont le Seigneur s'est servi pour me rendre témoignage. Quoique Dieu lui eût rendu témoignage sur les bords du Jourdain et sur la montagne, le Sauveur n'en dit rien ; apparemment qu'on n'en eût point tenu compte : l'une de ces voix, sur la montagne, les Juifs ne l'avaient pas entendue ; ils avaient bien entendu l'autre, mais ils n'y avaient point prêté d'attention. Aussi les renvoie-t-on aux Ecritures, comme à la source du témoignage du Père ; après leur avoir préalablement ravi les sujets de se glorifier dont ils se prévalaient tant, comme s'ils avaient vu le Seigneur, ou comme s'ils avaient entendu sa voix. Comme il était de toute vraisemblance qu'ils ne s'en rapporteraient pas à sa parole, et qu'ils se rejetteraient sur le spectacle dont le Sinaï avait été le témoin. Jésus commence par modifier leurs idées sur ce point, et, après leur avoir montré que tout cela n'était qu'une œuvre de pure condescendance, il les renvoie au témoignage de l'Ecriture elle-même.

4. Et nous aussi, quand il nous faudra combattre avec les hérétiques et prendre les armes contre eux, ne cherchons pas ailleurs notre force. « Toute Ecriture divinement inspirée est utile, lisons-nous, pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, et pour conduire à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait et disposé à toutes les bonnes œuvres. » II *Tim.*, III, 16-17. Il ne faut pas que l'homme de Dieu ait une chose et manque d'une autre ; cet homme-là ne serait pas parfait. Quel avantage y aurait-il pour lui, je vous le demande, à prier, s'il ne fait pas largement l'aumône ? si, généreux envers les pauvres, il se livre à la rapine et à la violence ? si, n'ayant rien à se reprocher de ce côté, il ne fait l'aumône que par orgueil et respect humain ? si, quoique fidèle à faire la volonté de Dieu en ce point, il en prend occasion de concevoir des sentiments vains et élevés ? si, tout en pratiquant l'humilité, tout en se macérant par des jeûnes, il demeure attaché à l'argent, au trafic, aux biens de la terre et fait pénétrer en son cœur le vice qui est le principe de tous les maux ; car le principe de tous les maux est la cupidité. Ayons-la donc en horreur, fuyons-la de toutes nos forces. C'est la cupidité qui a livré la terre entière au désordre, qui a tout bouleversé ; c'est elle qui nous éloigne du service si doux du Christ : « Vous ne pouvez pas, nous disait-il, servir à la fois Dieu et l'argent ; » car l'argent nous entraîne à des actes contraires à la volonté du Christ. Donne à ceux qui sont pauvres, nous dit le Christ ; dépouille ceux qui sont pauvres, nous dit la cupidité. — Pardonne à ceux qui t'ont fait du mal ou qui ont voulu t'en faire, nous dit le Christ ; tends des embûches à ceux qui ne t'ont fait aucun mal, nous dit la cupidité. — Sois doux et miséricordieux, nous dit le Christ ; sois inhumain et cruel, ne fais aucun cas des larmes des pauvres, nous dit la cupidité, afin de nous préparer un juge rigoureux au jour de la justice. En ce jour

tous nos actes se présenteront à tous les yeux, et les malheureux que nous aurons spoliés et injustement traités nous ôteront toute apparence d'excuse.

Lazare n'avait été l'objet d'aucune injustice de la part du riche; et cependant, parce qu'il n'avait reçu de lui aucune assistance, il n'en fut pas moins son inexorable accusateur, et il éloigna de lui toute indulgence. Quelle excuse, cela étant, pourront alléguer les hommes qui, loin d'être miséricordieux, prennent le bien d'autrui et portent la ruine dans la maison des orphelins? Si, ne pas donner à manger au Sauveur quand il a faim, nous expose à de redoutables flammes; ceux qui ravissent les biens qui ne leur appartiennent pas, suscitent mille désordres, s'approprient injustement le bien public, quels ménagements pourront-ils espérer? Repoussons, par conséquent, cette passion; et nous la repousserons si nous nous remettons en mémoire les hommes qui ont pratiqué avant nous l'injustice, qui se sont enrichis par des voies illégitimes, et qui ne sont plus. Tandis que d'autres jouissent de leurs biens et de leurs sueurs, ils n'ont eux en partage que des supplices, des tourments et des douleurs intolérables. Ne serait-ce pas le comble de la folie que de nous vouer à des chagrins et à des sollicitudes pour n'aboutir en cette vie qu'à des tortures sans fin, et dans l'autre, qu'à des châtiments et à des peines qui dépassent l'imagination, quand il nous serait si facile de vivre ici-bas dans les délices? Quelles délices comparer à celles que procurent la miséricorde et la pureté de conscience, et après notre mort, le bonheur d'échapper à toute sorte de maux et de posséder des trésors sans nombre? De même que le vice châtie infailliblement avant la géhenne, les malheureux qui s'y donnent; de même la vertu fait goûter à ses disciples, avant le royaume des cieux, une béatitude véritable, et, avec les plus nobles espérances, répand sur leur vie le charme le plus doux. Consacrons-nous donc aux œuvres de Dieu, afin de jouir de ce bonheur et sur la terre, et dans l'autre vie : de cette manière, nous obtiendrons à coup sûr les couronnes éternelles. Puissions-nous tous en être dignes par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLI.

« Approfondissez les Ecritures, puisque vous croyez avoir par elles la vie éternelle; ce sont elles qui rendent témoignage de moi. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie éternelle. »

1. Nous devrions avoir en très-haute estime les choses spirituelles, mes bien-aimés, et ne pas juger suffisant pour le salut d'y prêter une attention quelconque. Si, dans les choses du monde, on ne peut pas obtenir de résultat satisfaisant, lorsqu'on s'en occupe d'une manière superficielle et avec indifférence, à plus forte raison en sera-t-il de même pour les choses spirituelles, qui réclament un zèle beaucoup plus considérable. C'est pour cela que le Christ, tout en renvoyant les Juifs aux Ecritures, leur en recommande, non pas la simple lecture, mais l'étude sérieuse et approfondie. Il ne leur dit pas, en effet : Lisez les Ecritures; mais « Approfondissez les Ecritures. » Ce que l'Ecriture dit à son sujet réclamant une attention soutenue, à cause de l'ombre qui l'enveloppait pour les contemporains, le Sauveur recommande de creuser énergiquement ce sol, afin de trouver les trésors qui lui ont été confiés. Ils ne sont pas déposés seulement à la surface, ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes au premier regard : ils sont au contraire enfouis à une grande profondeur. Or, quiconque cherche un trésor caché dans les entrailles de la terre, ne le trouvera jamais s'il ne déploie l'énergie et la diligence la plus soutenue. Aussi, le Sauveur après avoir dit : « Approfondissez les Ecritures, » ajoute-t-il : « Puisque vous croyez avoir par elles la vie éternelle. » Il ne dit pas : Puisque vous avez; mais : « Puisque vous croyez avoir; » leur apprenant par là qu'ils ne retiraient pas un grand avantage de l'opinion où ils étaient qu'il suffisait pour arriver au salut, d'une simple lecture, en dehors de la foi. Vous admirez les Ecritures, n'est-

Il faut lire avec attention la sainte Ecriture.



ce pas? semble-t-il leur dire; vous les regardez comme les sources du salut. Eh bien! moi aussi, je m'appuie sur elles, ce sont elles qui rendent témoignage de moi; et cependant vous ne voulez pas venir à moi pour recevoir la vie éternelle. Il avait donc raison de leur dire : « Vous croyez..... » puisqu'ils refusaient de se soumettre à sa voix, et qu'ils s'énorgueillissaient d'une lecture superficielle.

Pour éviter ensuite d'être soupçonné de vaine gloire à cause de son insistance, et de passer pour se préoccuper outre mesure de ses propres intérêts, en réclamant leur foi, après leur avoir rappelé le langage de Jean, le témoignage du Père, ses propres œuvres, leur avoir promis la vie, tous ces moyens mis par lui en œuvre en vue de les gagner à sa cause; pour éviter, dis-je, de semblables soupçons, le Christ poursuit en ces termes : « Je ne cherche pas la gloire des hommes. » Je n'en ai nul besoin, je ne suis pas d'une nature telle que la gloire des hommes me soit nécessaire. Si la lumière d'un flambeau n'ajoute rien à l'éclat du soleil, la gloire humaine ajoutera moins encore à ma gloire. — Mais, si vous êtes indifférent à toute gloire humaine, pourquoi parlez-vous de la sorte? — Pour que vous arriviez au salut. Il l'avait dit précédemment, et il l'indique présentement par les mots : « Afin que vous ayez la vie. » Du reste, il en apporte un autre motif. Lequel? « J'ai connu que vous n'avez pas en vous l'amour de Dieu. » Comme ils le persécutaient bien souvent pour s'être déclaré l'égal du Père, et comme ils le faisaient en affichant un amour véritable de Dieu; sachant, d'autre part, qu'ils ne croiraient pas en sa parole, il va au-devant de cette question que l'on aurait pu lui adresser : Pourquoi tenir ce langage? Pour vous reprendre, leur répond-il; car ce n'est pas l'amour de Dieu qui vous anime à me poursuivre. Dieu lui-même me rend témoignage, soit par les œuvres, soit par les Ecritures. De même que vous me repoussiez naguère, quand vous me regardiez comme l'ennemi de Dieu; de même, vous devriez venir à moi, si vous aimiez véritablement le Seigneur, maintenant que j'ai mis sous vos yeux de si fortes preuves; mais vous n'avez pas pour lui un amour véritable. En parlant comme je l'ai fait, j'ai voulu vous montrer que vous obéissiez à l'orgueil, à une arrogance excessive, et que vous cherchiez à dissimuler la jalousie qui vous possède. — Il ne se contente pas de ces preuves, il appuie son langage sur ce qui doit arriver. « Je suis venu, continue-t-il, au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu; si un autre vient en son nom, vous le recevrez. »

Le voyez-vous affirmer sur tous les tons le but réel de sa mission, proclamer qu'il a reçu de son Père le jugement, qu'il ne peut rien faire de lui-même, et ravir ainsi tout prétexte à l'incrédulité? Mais de qui parle-t-il, en mentionnant celui qui doit venir en son propre nom? Il fait ici allusion à l'Antechrist, et il démontre d'une manière irréfragable l'opiniâtreté perverse de ses ennemis. Si vous, qui prétendez aimer Dieu, me persécutez pour ces mots, vous devrez, avec plus de raison, en agir de même avec l'Antechrist. Rien de semblable à mes paroles ne sortira de la bouche de l'Antechrist; il ne dira ni qu'il a été envoyé par le Père, ni qu'il vient par sa volonté; au contraire, il s'emparera violemment de ce qui ne lui appartient pas, il se proclamera le Dieu de l'univers, conformément à cette parole de Paul : « Il s'élèvera au-dessus de tout ce que l'on reconnaît ou que l'on adore comme Dieu, et s'affichera comme le Dieu véritable. » II *Thess.*, II, 4. C'est là venir en son propre nom. Pour moi, ce n'est pas ainsi, c'est au nom de mon Père que je suis venu. — Il suffisait pour leur prouver qu'ils n'aimaient pas Dieu, de leur rappeler qu'ils repoussaient celui qui venait au nom de Dieu; mais le Sauveur va plus loin, pour confondre leur impudence, et il l'établit par ce fait qu'ils devaient accueillir l'Antechrist. Dès lors qu'ils ne voulaient pas de lui, qui se présentait comme envoyé par Dieu, et qu'ils devaient adorer celui qui, ne reconnaissant pas Dieu, devait lui-même se proclamer avec arrogance le Dieu de toute chose, il établissait clairement que la jalousie et la haine de Dieu étaient les motifs de leurs persécutions. Voilà pourquoi le divin Maître indique ces deux raisons de son langage : la première ayant pour

but leur utilité, « pour que vous soyez sauvés, » et cette autre, « pour que vous ayez la vie; » et, parce qu'ils devaient se railler de lui, il leur met sous les yeux une deuxième raison plus propre à les émouvoir : il leur fait entendre qu'ils auront beau ne pas obéir à sa voix, Dieu n'en accomplira pas moins son œuvre en tout lieu.

2. Parlant de l'Antechrist, l'Apôtre écrivait cette prophétie : « Dieu leur enverra une opération d'erreur, afin que tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité, et qui ont consenti à l'iniquité, soient condamnés. » *Ibid.*, 10-11. Le Christ ne dit pas que l'Antechrist doive venir, mais « s'il vient, » par condescendance pour ses auditeurs. Leur incrédulité n'étant pas irrémédiable encore, il leur cache la raison de cet avénement, que Paul déclarait ouvertement à ceux qui étaient capables de le comprendre; c'est lui qui ravit aux Juifs toute ombre d'excuse. Après cela, Jésus leur découvre la cause de leur incrédulité : « Comment pourriez-vous croire, leur dit-il, vous qui cherchez la gloire les uns des autres, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul? » Il leur déclare de nouveau qu'ils n'avaient pas seulement en vue les intérêts de Dieu seul, et qu'ils se servaient de ce moyen pour cacher leurs propres doctrines. Ils étaient si éloignés d'agir en vue de la gloire divine, qu'ils préféraient de beaucoup à cette gloire celle des hommes. Comment auraient-ils pu concevoir les sentiments d'une haine pareille en faveur d'une gloire à laquelle ils préféraient la gloire humaine? Maintenant qu'il leur a dit ouvertement qu'ils n'ont pas l'amour de Dieu, et qu'il le leur a prouvé par deux raisons, soit par la conduite qu'ils avaient tenu à son égard, soit par celle qu'ils devaient tenir à l'égard de l'Antechrist, maintenant qu'il leur a démontré jusqu'à l'évidence, qu'ils sont indignes de tout pardon, Jésus va leur donner Moïse même pour accusateur. « Gardez-vous de penser, dit-il, que je veuille vous accuser auprès de mon Père. Moïse en qui vous espérez est votre accusateur. Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en moi; car c'est de moi qu'il a écrit. Mais, si vous ne croyez pas à ce qu'il a dit, comment croiriez-vous à mes paroles? » En agissant contre moi comme vous le faites, vous l'outragez avant de m'outrager moi-même : vous refusez encore plus de croire à Moïse qu'à moi.

Voyez-vous de quelle manière il leur enlève tout moyen de défense? — Quand vous me persécutiez, vous prétendiez agir ainsi par amour pour Dieu; or, je vous ai montré que la haine de Dieu était le sentiment qui vous inspirait. Vous m'avez accusé de violer le sabbat et de transgresser la loi; je me suis justifié de cette accusation. Vous prétendez en outre que vos attentats à mon égard ont pour principe votre respect envers Moïse; et je vous prouve que précisément en cela vous refusez à Moïse la foi qui lui est due. Je suis si loin d'être opposé à la loi, que vous n'avez d'autre accusateur en définitive que l'auteur de la loi à laquelle vous êtes soumis. Il avait dit des Ecritures : « Vous croyez avoir par elles la vie éternelle ; » il dit de Moïse : « En qui vous avez mis vos espérances; » de sorte qu'il les prend toujours par leurs propres aveux. — D'où saurons-nous, répliqueront les Juifs, que nous aurons pour accusateur Moïse, et que ce n'est pas là de votre part une assertion sans fondement? Qu'y a-t-il donc de commun entre Moïse et vous? Vous avez violé le sabbat, et il nous a recommandé de l'observer ; à quel titre pourrait-il nous accuser? Comment prouver, poursuivra-t-on encore, que nous croirons en un autre, qui viendra, mais alors en son propre nom? Toutes ces choses, vous les avancez sans preuves à l'appui. — Pourtant elles sont établies par ce qui précède. Dès lors que mes œuvres, le témoignage de Jean, celui du Père ont déclaré ouvertement la divinité de sa mission, il s'ensuit évidemment que Moïse sera un jour votre accusateur. Qu'a-t-il dit, en effet? n'a-t-il pas reconnu que, s'il paraît un homme faisant des miracles, conduisant vers Dieu, et prédisant avec vérité l'avenir, il faudra croire en lui? Or, le Christ ne réunit-il pas toutes ces conditions? Il a opéré des miracles dont on ne saurait contester l'authenticité, il a attiré les hommes vers Dieu, il a fait des prophéties que l'événement a parfaitement justifiées. — Et la preuve qu'ils croiront un jour en un autre, où

la trouver? — Dans le fait même de leur haine pour le Christ. Lorsque l'on prend en aversion celui qui se présente avec une mission de Dieu, c'est une preuve que l'on accueillera probablement l'ennemi de Dieu.

Si le Sauveur invoque l'autorité de Moïse, bien qu'il ait dit : « Je ne reçois pas de témoignage des hommes, » n'en soyez pas surpris; car ce n'est pas à Moïse qu'il renvoie ses auditeurs, mais à l'Ecriture, et, comme l'Ecriture leur inspire très-peu de crainte, il leur déclare alors que l'auteur de la loi se portera leur accusateur, afin de les effrayer plus profondément et de répondre à chacune de leurs allégations. Remarquez, ils soutiennent que l'amour de Dieu les amène à le persécuter; il leur démontre que la haine de Dieu est le mobile de leur conduite : ils prétendent se conformer aux ordonnances de Moïse; il leur démontre que, s'ils agissent de cette manière, c'est parce qu'ils ne croient pas à Moïse. A n'être remplis que du zèle de la loi, ils auraient dû lui faire un accueil favorable, puisqu'il l'accomplissait. A n'être remplis que de l'amour de Dieu, ils auraient dû croire en lui, puisqu'il ne cherchait qu'à gagner les hommes à Dieu. A croire en Moïse, ils auraient dû se prosterner devant celui que Moïse leur avait annoncé. — Mais, si l'on refuse de croire d'abord en lui, je ne suis plus étonné que l'on refuse de croire en moi, et que vous me repoussiez, moi que ce grand homme a néanmoins annoncé. — Ainsi, de même qu'il avait prouvé aux admirateurs de Jean-Baptiste qu'en agissant à son égard comme ils l'avaient fait, ils s'étaient montrés contempteur de Jean, de même il leur prouve que, au lieu de croire à Moïse comme ils l'affirmaient, ils n'y croient pas; et de la sorte tous les arguments qu'ils faisaient valoir en leur faveur, il les retourne contre leur tête. — Mon dessein est si peu de vous éloigner de la loi, que j'invoque même contre vous le témoignage de l'auteur de la loi. — Que les Ecritures rendent témoignage de lui, le Sauveur le déclare ouvertement; mais en quels endroits elles lui rendent ce témoignage, il ne l'ajoute pas, sans doute pour leur inspirer une terreur plus grande et les pousser à les interroger et à les parcourir. S'il le leur eût dit spontanément et sans qu'ils le lui eussent demandé, ils n'eussent pas voulu de ce témoignage; car, s'ils avaient été frappés de ses paroles, ils auraient dû avant toute chose lui adresser quelque question et s'éclairer auprès de lui. Si donc il ne se borne pas aux preuves qu'il allégue, et s'il emploie plus fréquemment encore un langage sévère et comminatoire, c'est afin de les ramener par la crainte à de meilleurs sentiments. Quant à ses adversaires, ils gardent le silence. Telle est la perversité : quoique l'on dise, quoique l'on fasse, elle ne s'amende pas, elle ne perd rien de son venin.

Confusion des Juifs.

3. C'est pour cela qu'il nous faudrait chasser de notre âme tout sentiment d'iniquité, et renoncer à jamais ourdir de mauvais desseins. « Dieu, dit l'Ecriture, envoie aux pervers les voies perverses..... L'Esprit saint, qui enseigne toute science, dit-elle encore, fuit le déguisement et s'éloigne des pensées qui sont sans intelligence. » *Prov.*, XXI, 8; *Sap.*, I, 5. Il n'est rien qui fasse autant d'insensés que la perversité. Lorsqu'un homme est fourbe, ingrat, injuste, tout autant de formes de perversité, lorsqu'il fait du mal à ceux qui ne l'ont nullement offensé, lorsqu'il tend à autrui embûches sur embûches, ne fait-il pas ouvertement preuve de la pire des folies? Il n'en est pas ainsi de la vertu; rien ne rend les hommes sages comme elle. C'est grâce à elle qu'ils sont reconnaissants, honnêtes, charitables, bienveillants, doux, modestes; ils lui sont redevables de toute espèce de biens. Or, des hommes ainsi disposés, ne sont-ils pas les plus sensés des hommes? Oui, la vertu est la mère, la source de toute sagesse; tandis que le vice est la source de toute folie. L'orgueilleux et le vindicatif, n'étant pas sauvegardés par la sagesse, deviendront le jouet des passions. Ce qui faisait dire au Roi-Prophète : « Il n'est pas de partie saine dans ma chair; mes plaies se sont envenimées et corrompues, à cause de ma folie. » *Psalm.* XXXVII, 4-6. Par où nous voyons que tout péché a pour principe le défaut de sagesse, et que l'homme vertueux et craignant Dieu est conséquemment le sage véritable.

Aussi, un homme doué d'une grande sagesse a-t-il dit : « Le principe de la sagesse est la

crainte du Seigneur. » *Prov.*, I, 7. Si la crainte du Seigneur est essentielle à la véritable sagesse, il s'ensuit que le méchant n'étant pas animé de pareils sentiments, est privé de toute sagesse; or, celui qui est dépourvu de la sagesse véritable est en proie à la plus triste des folies. Il est des hommes qui accordent aux méchants une certaine admiration, parce qu'ils sont en mesure de nuire et de faire du mal à leurs frères; ils ne comprennent pas que l'on devrait les estimer les plus misérables des hommes, parce que, tout en croyant nuire aux autres, ils retournent leurs glaives contre leur propre poitrine, et font acte ainsi de la dernière des démences; sans le savoir, ils se percent eux-mêmes de leur épée, ils se coupent la gorge, au moment où ils croient le faire à autrui. Paul, qui savait bien que nous nous frappons nous-mêmes, quand nous prétendons frapper nos frères, nous disait : « Pourquoi donc ne pas préférer supporter un outrage? pourquoi ne pas souffrir les injures? » I *Cor.*, VI, 7. Celui qui ne fait pas lui-même d'injure, ne saurait en être atteint; celui qui ne fait pas le mal, n'a rien à craindre du mal.

C'est une vérité que ne saisiront pas les hommes qui ne veulent pas se livrer à la pratique de la philosophie. Nous qui le savons, estimons, proclamons dignes de pitié, non ceux qui sont injuriés ou offensés, mais les auteurs de ces offenses et de ces injures. Ceux-là sont véritablement victimes qui font la guerre au Seigneur, qui ouvrent la bouche d'une infinité d'accusateurs, qui vivent ici-bas sous le poids d'une réputation détestable, et se préparent en outre les châtiments de la vie à venir. Au contraire, les hommes qui supportent courageusement les injustices dont on les accable, se rendent Dieu propice, et obtiennent la compassion, la sympathie, les éloges de leurs semblables. Outre que les exemples de haute philosophie qu'ils donnent leur valent la gloire de la vie présente, ils ont en partage les biens de l'éternelle vie. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui, gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLII.

« Après cela Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée qui est la mer de Tibériade. Et une grande foule le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il faisait sur les malades. Jésus se retira donc sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, le jour de Pâque, qui était la fête des Juifs, était proche. »

1. Fuyons la société des méchants, mes bien-aimés; et, quand même rien ne viendrait porter atteinte à notre vertu, apprenons à ne pas donner occasion à leurs funestes embûches. De la sorte, nous arrêterons l'effort de leur audace. De même que les traits reviennent avec violence contre ceux qui les ont lancés, lorsqu'ils frappent un objet dur et résistant, au lieu qu'ils perdent toute leur rapidité et leur violence, lorsqu'ils rencontrent un objet mou et sans consistance; de même l'audace des méchants ne fait qu'augmenter lorsque nous leur résistons ouvertement, tandis qu'elle s'évanouit quand nous leur laissons le champ libre en nous mettant de côté. C'est pour cela que le Christ vint en Galilée, quand les Pharisiens eurent appris qu'il avait réuni un plus grand nombre de disciples que Jean, qu'il baptisait un plus grand nombre de personnes que lui; et de la sorte, il apaisa leur jalousie et calma les sentiments de colère que cette nouvelle avait, selon toute vraisemblance, excités dans leurs âmes. Toutefois, bien qu'il retourne en Galilée, il ne va pas dans les mêmes lieux; s'éloignant de Cana, il vient au delà de la mer. Et une foule nombreuse le suivait, voyant les miracles qu'il opérait. Quels étaient ces miracles? L'Evangéliste ne les raconte pas. C'est qu'il consacre la plus grande partie de son ouvrage à rapporter les discours du Sauveur. Ainsi, pour toute une année, pour la fête de Pâque, il se borne à rappeler les miracles de la guérison du paralytique et du fils de l'officier de la cour. Il n'a pas voulu tout raconter, ce qui d'ailleurs ne lui aurait pas été possible; il s'est contenté de citer quelques-uns des nombreux prodiges que Jésus avait accomplis.

« Et une grande foule le suivait, dit l'Evangéliste, parce qu'elle voyait les miracles qu'il

faisait. » Elle ne le suivait pas sous l'impulsion d'un sentiment bien arrêté. Quoique la doctrine leur fût exposée avec surabondance, les Juifs obéissaient de préférence à l'attrait des miracles; disposition très-imparfaite, puisque « les miracles sont pour les infidèles et non pour les fidèles. » I *Cor.*, XIV, 22. Il n'en est pas ainsi du peuple tel que nous le représente Matthieu. « Ils étaient tous dans l'admiration, nous dit-il, parce qu'il les instruisait avec un ton de véritable autorité. » *Matth.*, VII, 28-29. Pourquoi va-t-il maintenant vers la montagne et s'y assied-il avec ses disciples? A cause du miracle qui allait être opéré. Que ses disciples y fussent montés seuls, la faute en était à la foule qui ne l'y avait pas suivi. Indépendamment de cette raison, Jésus, en gravissant la montagne, voulut nous enseigner à fuir le bruit et les multitudes, à regarder la solitude comme éminemment propre à la philosophie. Souvent, en effet, on le voit monter seul sur une montagne, y passer la nuit en prière, pour nous apprendre que quiconque s'approche de Dieu, doit être loin du tumulte et chercher un lieu où règne le calme.

« Or, le jour de Pâques, qui est la fête des Juifs, était proche. » Vous demanderez pourquoi le Sauveur ne se rend pas à Jérusalem pour célébrer cette fête, et pourquoi, tandis que tous vont à Jérusalem, il vient en Galilée : encore n'y vient-il pas seul, mais avec ses disciples, pour se rendre ensuite à Capharnaüm. C'est qu'il abroge peu à peu la loi, saisissant les sujets que lui en fournissait la malice des Juifs. « Et, comme il eut levé les yeux, il aperçut une grande foule. » Il nous montre en cet endroit qu'il ne s'asseyait jamais sans motif avec ses disciples, qu'il le faisait apparemment pour les entretenir et les instruire plus soigneusement et resserrer les liens qui les unissaient à lui : par où nous voyons avec quelle sollicitude il s'occupait d'eux, de quelle condescendance il usait, quels exemples d'humilité il leur donnait. Ils étaient donc assis les uns près des autres, les yeux fixés les uns sur les autres. « Jésus ayant ensuite levé les yeux, vit une grande multitude venant à lui. »

Accord des Evangélistes

Les autres Evangélistes racontent que les disciples s'approchèrent du divin Maître et le supplièrent de ne pas renvoyer ces pauvres gens sans nourriture : Jean nous présente, au contraire, Jésus adressant une question à Philippe. Je crois volontiers à l'exactitude de celui-ci et de ceux-là; seulement ces faits n'ont pas eu lieu en même temps; les uns ont précédé les autres; de telle sorte qu'il s'agit dans la narration des évangélistes de faits complétement distincts.

Pourquoi le Sauveur interroge-t-il ici Philippe? Il connaissait quels étaient parmi les disciples ceux qui avaient un plus pressant besoin de doctrine. Philippe est effectivement celui qui devait plus tard lui dire : « Montrez-nous votre Père, et nous n'en voulons pas davantage. » *Joan.*, XIV, 8. Voilà pourquoi Jésus l'instruit à l'avance. D'ailleurs, s'il eût opéré le prodige sans préliminaire aucun, ce prodige n'eût point semblé aussi considérable : le Christ commence donc par faire proclamer le besoin général que l'on éprouvait, afin que le miracle apparût dans toute sa grandeur. Ecoutez la question qu'il adresse à son apôtre : « D'où tirerons-nous assez de pains pour rassasier tout le peuple? » C'est ainsi que, sous l'ancienne loi, avant d'accomplir un miracle, le Seigneur avait demandé à Moïse : « Qu'avez-vous dans votre main? » *Exod.*, IV, 2. Comme les faits merveilleux qui éclatent tout à coup nous ravissent d'ordinaire le souvenir de ce qui les a précédés, Jésus commence par tirer de Philippe un aveu qui le lie : de cette manière, il n'était plus à craindre que la stupeur où le disciple serait jeté lui ôtât la mémoire de l'aveu précédent, et il lui était facile d'arriver par comparaison à l'apprécier à sa véritable valeur. C'est au reste ce qui arriva. A la question de son Maître, Philippe répondit : « Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour donner un peu de pain à chacun. — Il parlait ainsi pour l'éprouver, car il savait ce qu'il avait à faire. » Qu'est-ce à dire, « pour l'éprouver? » Ne savait-il donc pas ce qui allait lui être répondu? On ne saurait prétendre une chose pareille.

2. Quel est donc le sens de cette parole? Nous le trouverons au moyen de l'ancienne loi. Là aussi il est dit : « Après cela Dieu éprouva Abraham, disant : Prends ton fils unique que tu chéris, Isaac. » *Genes.*, XXII, 1-2. Certaine-

ment il ne lui parla pas en ces termes pour savoir s'il obéirait ou s'il n'obéirait pas : ne connaît-il pas les choses avant même qu'elles arrivent? mais ce n'est là qu'une forme de langage humain. De même que les paroles : « Il sonde les cœurs des hommes, » *Rom.*, VIII, 27, désignent une connaissance parfaite, et non de l'ignorance; de même le mot « éprouva » signifie simplement que Dieu connaissait à merveille ce qui allait se passer. Il est une interprétation d'un autre genre, laquelle consisterait à dire que Dieu voulut rendre ses serviteurs plus éprouvés, et conduire alors Abraham, maintenant Philippe, au moyen de cette question, à une connaissance plus complète de sa puissance. Aussi, l'Evangéliste, pour éloigner de votre pensée toute hypothèse absurde, ajoute-t-il : « Il savait bien ce qu'il allait faire. » A ce propos, il est bon d'observer que les écrivains sacrés ne manquent pas de prévenir toute interprétation fâcheuse et de l'éloigner. Dans le passage actuel, c'est pour détourner les lecteurs d'une pareille interprétation, qu'il est dit aussitôt : « Il savait bien ce qu'il allait faire. » Nous voyons ailleurs que les Juifs persécutaient Jésus, « non-seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son Père, et qu'il se faisait l'égal de Dieu. » Or, si telle n'eût pas été la pensée du Christ, et si elle n'eût pas été confirmée par ses œuvres, un correctif eût été ajouté. Puisque l'Evangéliste veille avec un soin scrupuleux à ce que les paroles de Jésus ne donnent jamais lieu à une interprétation insoutenable, certainement il eût apporté le même soin quand il s'agissait des opinions que les autres exprimaient sur son compte, si ces opinions ne lui eussent paru l'expression de la vérité. Il n'ajoute donc rien ici parce qu'il connaît la véritable pensée du Christ et l'immutabilité de ses décrets : les mots « parce qu'il se déclarait l'égal de Dieu, » ne sont suivis d'aucun correctif, attendu que cette opinion des Juifs n'était en aucune façon erronée, et que d'ailleurs la vérité en avait été démontrée par les œuvres du divin Maître.

Jésus venait d'interroger Philippe, lorsque « André, frère de Simon Pierre dit : Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour une foule si nombreuse? » Les pensées d'André sont plus élevées que celles de Philippe, bien qu'elles laissent encore à désirer. A mon sens, il avait un motif particulier en parlant ainsi : ayant ouï parler des miracles opérés par les prophètes, par exemple, des pains d'Elisée, à ce souvenir il s'élève à une certaine hauteur, quoique non encore aussi haut qu'il l'eût fallu. Pour nous qui vivons dans la mollesse, apprenons ici quelle était la nourriture de ces hommes admirables, quelle en était la qualité et la quantité; contemplons et surtout imitons leur frugalité. — Les paroles qu'ajoute André dénotent une grande faiblesse. Après avoir dit : « Voici un enfant qui a cinq pains d'orge, » il fait cette remarque : « Mais qu'est-ce que cela, pour une foule si nombreuse? » Il pensait que le Sauveur ferait un miracle plus ou moins considérable selon que la matière présente serait plus ou moins considérable elle-même. Il n'en était pas ainsi, il était facile à Jésus de produire des pains en abondance avec un petit nombre de pains comme avec un grand nombre. Il n'avait même pas besoin d'une matière première. C'est pour ne pas nous induire à regarder les créatures comme indignes de sa sagesse, ce que prétendront faussement les Marcionites, qu'il se servit d'une créature pour accomplir ses miracles. Ce fut donc quand les deux disciples n'osaient point l'espérer que le divin Maître opéra ce prodige : ayant déjà proclamé la difficulté de l'œuvre, ils en retirèrent un plus grand avantage et connurent mieux, quand elle fut accomplie, la puissance du Seigneur.

Avantages de la frugalité.

Erreur des Marcionites

Le miracle que Jésus allait produire, ayant été déjà produit par des prophètes quoique d'une façon différente, devant en outre être précédé d'actions de grâces, voyez de quelle manière le Sauveur veille à ce qu'on ne conçoive pas une opinion indigne de lui, et comment il élève l'esprit des spectateurs et marque la différence qui sépare le miracle présent des miracles passés. Les pains n'avaient point encore paru que le miracle était accompli; preuve que les choses qui sont, et même que celles qui ne sont pas,

obéissent à sa voix, conformément à ces paroles de Paul : « Il appelle les choses qui ne sont pas aussi bien que si elles étaient. » *Rom.*, IV, 17. Jésus ordonne à la foule de s'asseoir comme si le repas était prêt à leur être servi. Par cette mesure il relève les sentiments de ses disciples. Comme la question du Sauveur leur avait été profitable, ils obéissent sans retard, sans trouble et sans réplique. — Qu'est-ce donc que tout ceci? Vous nous faites asseoir avant que nous ayons la nourriture sous nos yeux! — Tel ne fut pas leur langage. Quoique le miracle ne fût point opéré, ils commencèrent à croire, eux qui tout à l'heure ne croyaient pas et s'écriaient : « Où achèterons-nous assez de pain? » Ils s'empressent même de faire asseoir la foule. Vous demanderez pourquoi le Christ n'emploie pas la prière quand il guérit le paralytique, quand il ressuscite les morts, quand il apaise la mer irritée, tandis qu'il y recourt au moment de multiplier les pains. — Pour nous apprendre à rendre grâces à Dieu avant de prendre notre nourriture. Du reste, en priant pour des miracles d'une importance moins élevée, il nous fait voir qu'il n'avait pas au fond besoin de prier : s'il en eût eu besoin, il l'eût fait pour les miracles d'un ordre supérieur. Dès lors qu'il accomplit ces derniers avec pleine puissance, il est évident qu'il n'agit ainsi dans le cas présent que par condescendance.

Prière de Notre-Seigneur.

3. Il ne faut pas oublier non plus qu'il y avait là une foule nombreuse à laquelle il fallait prouver qu'il était venu en vertu d'une volonté divine. Voilà pourquoi le Sauveur n'emploie pas de mesure semblable quand il opère un miracle loin de la foule : s'il l'emploie en présence d'une multitude considérable, c'est pour lui apprendre qu'il n'est point l'ennemi de Dieu, qu'il ne fait rien de contraire à la volonté du Père; ce qu'il lui persuadait en usant de l'action de grâces. « Et il donne du pain à ceux qui étaient assis, et ils furent rassasiés. » Remarquez la différence qui existe entre les serviteurs et le Maître. Ceux-là n'ayant la grâce qu'avec mesure, opéraient leurs miracles en conséquence; mais Dieu, possédant un pouvoir sans bornes, agit avec pleine autorité. « Et il dit à ses disciples : Ramassez les débris. Et ils les ramassèrent, et ils remplirent douze corbeilles. » Ce n'est pas là un acte de pure ostentation : le Sauveur l'ordonne ainsi pour qu'on ne puisse pas voir dans ce miracle un vain prestige; c'est pour cette raison qu'il multiplie les pains en opérant sur une matière préexistante. Pourquoi ne donne-t-il pas les débris à la foule, au lieu de les faire porter par ses disciples? Ces derniers devant être les maîtres de l'univers, c'est eux qu'il tenait surtout à bien instruire. La foule ne devait pas retirer de ces miracles un grand avantage; car elle ne tarda pas à les oublier, et elle en réclama bientôt d'autres : quant aux disciples, ils devaient en retirer une précieuse utilité. Par exemple, ce ne fut pas une charge peu accablante pour Judas que d'avoir porté une des corbeilles. Que Jésus en agit de la sorte pour instruire ses disciples, cela résulte du langage qu'il leur tint plus tard quand, leur rappelant ce miracle, il leur disait : « Ne vous souvenez-vous donc pas des corbeilles que vous avez remportées? » *Matth.*, XVI, 9. Pour cette raison le nombre des corbeilles égala celui des apôtres. Plus tard, les apôtres étant mieux instruits, les corbeilles qui contenaient les restes ne furent plus en aussi grand nombre, mais au nombre de sept seulement. Ce qui m'étonne ce n'est pas tant le nombre de pains que le Sauveur produisit, que la quantité précise de ce qu'il en resta : il n'en resta ni plus ni moins, mais seulement autant que voulut le Sauveur, dont la prescience savait très-bien la quantité nécessaire à la foule. Or, c'était la preuve d'une puissance sans bornes. Ce double prodige fut donc confirmé par les restes que l'on recueillit, et il fut avéré que ce n'était pas là un miracle purement imaginaire, et que les restes étaient le superflu de la nourriture donnée au peuple. Le prodige des poissons multipliés fut fait aussi avec les poissons qui furent présentés au divin Maître; mais, après la résurrection, Jésus ne se servit pas d'une matière préalable. Pourquoi cette différence? Pour vous apprendre que si, dans la conjoncture actuelle, il use d'une matière préexistante, c'est moins parce qu'elle lui était indispensable, que pour fermer la bouche des hérétiques.



« Et le peuple disait : Celui-ci est vraiment un prophète. » Que la tyrannie de ces appétits matériels est grande ! Le Sauveur avait opéré une infinité de miracles plus étonnants que ce dernier ; et jamais les Juifs ne firent un tel aveu ; il ne leur échappa que lorsqu'ils furent rassasiés. Il suit de ce langage qu'ils étaient dans l'attente de quelque grand prophète. Ailleurs, en effet, on avait dit : « Etes-vous un prophète ? » On lui disait ici : « Celui-ci est vraiment un prophète. » — « Jésus, sachant qu'ils voulaient l'enlever pour le faire roi, se retira de nouveau sur une montagne. » Encore une fois, que la tyrannie de nos appétits matériels est grande ! Quelle versatilité d'autre part en ces Juifs ? Ils ne se préoccupent plus de la violation du sabbat, ils ne sont plus animés du zèle de Dieu ; leurs appétits étant satisfaits, ils rejettent tous ces soucis. Un prophète était au milieu d'eux, et ils allaient le proclamer roi ; mais Jésus se dérobe à leurs acclamations, nous enseignant ainsi à mépriser les dignités élevées et nous rappelant qu'il n'avait en aucune façon besoin des choses de la terre. Ce n'était pas des choses de la terre qu'il attendait son éclat, celui qui avait recherché en tout, dans sa mère, dans sa maison, dans sa ville natale, dans son éducation, dans ses vêtements, la simplicité. Il lui suffisait de la gloire et de l'éclat qui lui venaient du ciel et que lui donnaient les anges, l'étoile, le Père par sa déclaration, l'Esprit par son témoignage, les prophètes par leurs antiques oracles. Sur la terre tout ce qui l'entourait était sans distinction, de manière à mettre sa puissance en pleine lumière. Assurément il est venu nous instruire à dédaigner le présent, à ne point admirer ce qui semble grand dans la vie humaine, à fouler aux pieds tous les biens d'ici-bas, à ne nous attacher qu'aux biens à venir. Celui qui donne aux biens de la terre son admiration ne la donnera pas aux biens du ciel. « Mon royaume n'est pas de ce monde, » *Joan.*, XVIII, 36, disait le Sauveur à Pilate pour faire bien voir qu'il ne prétendait employer à nous persuader ni la force ni la crainte. Aussi le prophète dit-il : « Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, assis sur le petit de l'ânesse ; » *Zach.*, IX, 9 ; en parlant non d'une royauté terrestre, mais d'une royauté céleste. D'où cette autre parole du Sauveur : « Je ne reçois pas la gloire des hommes. »

Méprisons la gloire de la terre.

4. Apprenons donc, mes bien-aimés, à mépriser et à ne pas rechercher la gloire que les hommes dispensent. Nous sommes revêtus d'une dignité tellement haute que les dignités humaines comparées à la nôtre ne sont en vérité qu'une ombre méprisable et chimérique, de même que les richesses d'ici-bas comparées aux richesses d'en haut ne sont que pauvreté, et la vie présente séparée de la vie à venir que la plus triste des morts. « Laissez les morts ensevelir leurs morts, » disait à ce sujet le divin Maître. *Matth.*, VIII, 22. Ainsi, encore une fois, la gloire présente comparée à la gloire future n'est que dérision et confusion. Loin de nous donc le dessein de poursuivre ce fantôme. Ceux qui la dispensent passant plus vite eux-mêmes qu'une ombre et qu'un songe, à plus forte raison en est-il de même de la gloire. Et, en effet, « la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe. » *Isa.*, XL, 6. Quoi de plus fragile que la fleur de l'herbe des champs ? Mais, alors même que cette gloire pût durer, quel avantage l'âme en retirerait-elle ? Aucun absolument : au contraire, elle en recevrait les plus graves dommages, elle deviendrait une esclave dont la condition serait pire que celle des esclaves achetés à prix d'argent ; car elle serait assujettie à la volonté, non pas d'un seul maître, mais de deux, de trois, d'une infinité, dont les caprices seraient opposés et inconciliables. N'est-il pas mille fois préférable d'être libre, esclave, si vous le voulez ; libre de toute servitude humaine, mais esclave du Seigneur ? Vous faut-il enfin l'amour de la gloire, aimez-la, j'y consens ; mais que cette gloire soit la gloire éternelle. Cette gloire vous fera briller sur un plus éclatant théâtre, et infiniment supérieurs seront les avantages qu'elle vous procurera. Les hommes vous obligent à payer leurs faveurs : le Christ vous rend le centuple de ce que vous lui avez donné ; de plus, il vous réserve l'éternelle vie. Or, laquelle de ces deux choses est préférable, d'être admiré sur la terre ou de l'être dans les cieux ; d'être admiré

des hommes ou de l'être du Seigneur; de l'être avec perte ou avec avantage; d'être couronné pour un jour ou de l'être pour l'éternité?

Donnez à celui qui en a besoin, non à un histrion, dont vous perdriez l'âme en même temps que vous perdriez votre argent. Par votre générosité déraisonnable, vous êtes l'auteur de sa perdition. Si les hommes de théâtre savaient que leur profession ne leur rapporterait aucun avantage, ils y auraient bientôt renoncé; mais, comme ils vous voient applaudir, accourir avec empressement, dépenser, prodiguer votre patrimoine, la cupidité les y retient, quand même ils voudraient mettre un terme à ce genre de vie. Qu'on leur persuade qu'ils ne peuvent plus compter sur vos éloges, et ils s'abstiendront promptement de peines désormais stériles : à la vue de l'admiration qu'on leur accorde de toute part, comment ne seraient-ils pas séduits par cet appât! Mettons donc un terme à nos dépenses inutiles; apprenons à ne donner notre argent qu'à des personnes qui le méritent et dans les circonstances voulues. N'attirons pas sur nous la colère de Dieu de ces deux manières, soit en multipliant nos ressources par des moyens illégitimes, soit en les appliquant d'une façon qui ne convient pas. N'êtes-vous pas dignes des plus terribles châtiments lorsque vous allez donner à une prostituée ce que vous avez refusé à un pauvre? Quand même cet argent vous l'auriez acquis par de légitimes sueurs, n'est-ce pas un crime de donner au vice une récompense, et de l'encourager, quand il faudrait le châtier? Si, après avoir spolié les orphelins, dépouillé les veuves, vous entretenez des efféminés, quelles flammes n'aura pas méritées une conduite aussi criminelle? Ecoutez le langage de Paul : « Non-seulement les personnes qui commettent ces crimes seront punies, mais encore celles qui approuvent leur conduite. » *Rom.*, I, 32.

L'orateur se déchaine contre les représentations théâtrales.

Peut-être insistons-nous avec un peu trop de vivacité; mais nous aurions beau ne pas insister, des supplices n'en seraient pas moins le partage des prévaricateurs incorrigibles. A quoi vous servirait-il d'entendre de notre part un langage flatteur, si vos actes vous condamnaient en définitive à d'irrémédiables châtiments? Vous vantez tel histrion, vous le louez, vous l'admirez : par cela même vous vous abaissez au-dessous de lui. Pour lui, la pauvreté est une excuse, encore qu'elle ne le justifie pas : cette excuse vous est, à vous, enlevée. Si je demande à ce malheureux : Pourquoi avez-vous préféré cet art impur et abominable aux arts honnêtes qui s'offraient à vous? il me répondra : C'est que je puis à peu de frais gagner beaucoup. Mais, si je vous demande pourquoi cette admiration que vous prodiguez à un débauché dont les exemples entraînent la perte de tant d'âmes, vous ne saurez me faire la même réponse, et vous serez forcé de baisser le front et de rougir. Si vous n'avez pas une seule parole à nous répondre quand nous vous demandons compte de votre conduite; lorsque sera dressé cet effrayant et inévitable tribunal où il nous faudra rendre compte de nos actions et de nos pensées, quelle contenance sera la nôtre, de quels yeux regarderons-nous le souverain Juge, quel sera notre langage, quelle sera notre défense, quelles excuses raisonnables ou même absurdes alléguerons-nous? Mettrons-nous en avant la dépense, le plaisir, ou bien la perte de ceux auxquels cet art donne le coup mortel? Il nous faudra forcément garder le silence, et subir un châtiment qui n'aura pas de limites, qui n'aura jamais de fin. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, vivons en nous tenant sur nos gardes; de la sorte nous quitterons cette vie avec les meilleures espérances, et nous serons mis en possession des biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIII.

« Quand le soir fut venu, ses disciples descendirent vers la mer. Et, étant montés dans une nacelle, ils vinrent au delà de la mer vers Capharnaüm. Et les ténèbres se répandaient déjà; et Jésus n'était pas revenu près d'eux. Or, un grand vent soufflait, et la mer grossissait. »

1. Ce n'est pas seulement quand il est corpo-

rellement près d'eux que Jésus songe au bien de ses disciples; il s'en occupe même quand il en est éloigné. Infiniment sage et infiniment puissant comme il l'est, il lui est facile, dans des circonstances opposées, d'en arriver à la même fin. Or, notez ce qu'il fait en ce moment : laissant là ses disciples, il se retire sur une montagne. Ceux-ci, en l'absence de leur Maître, voyant le soir venir, descendent vers la mer, et attendent jusqu'à la nuit que Jésus retourne auprès d'eux. La nuit étant tombée, ils ne purent plus résister au désir qu'ils éprouvaient de le chercher, tant l'amour du divin Maître avait en eux de force. Ils ne dirent pas : Voici le soir, la nuit est proche; où aller maintenant? Bien que le lieu, l'heure, les exposent à des dangers, l'affection triomphe, et ils montent sur une barque. Ce n'est pas sans motif, en effet, que l'Evangéliste note avec précision l'heure à laquelle on était; c'est pour nous montrer ainsi de quel ardent amour ils étaient animés. Et Jésus, pourquoi laisse-t-il ses disciples et s'en va-t-il? Pourquoi se montre-t-il ensuite seul et marchant sur les flots? En premier lieu, pour apprendre aux siens combien il est triste d'être quitté par lui et pour raviver l'ardeur de leur amour; en second lieu, pour leur manifester sa puissance. De même que le Sauveur leur exposait des enseignements distincts des enseignements qu'il dispensait au peuple, de même il opérait devant eux des miracles distincts de ceux qu'il opérait devant la foule. Il convenait, effectivement, qu'une plus large part fût faite à ces hommes qui devaient être chargés d'éclairer la terre entière, qu'au vulgaire. De quels miracles, mandez-vous, ont-ils été témoins, à l'exclusion de toute autre personne? — De la transfiguration sur la montagne, du miracle qui va s'accomplir sur les flots, de plusieurs prodiges surprenants qui suivirent la résurrection, et, à mon avis du moins, d'une infinité d'autres encore.

Ils vinrent donc vers Capharnaüm sans trop savoir s'ils y trouveraient leur Maître, mais dans l'espérance de le rencontrer en chemin. L'Evangéliste le fait entendre en observant que le soir était déjà venu, que Jésus néanmoins n'avait pas paru, et que sous le souffle du vent la mer avait considérablement grossi. Que deviennent ses disciples? Le trouble s'empare d'eux. Il est vrai que bien des circonstances concouraient à le faire naître : l'heure, les ténèbres, qui étaient profondes; la tempête, la mer, qui ne cessait de grossir; le lieu, ils étaient loin de la terre; car « ils avaient ramé environ vingt-cinq stades. » Alors ils contemplent un spectacle inaccoutumé : « Ils voient le Sauveur marchant sur la mer. » Il s'approche d'eux et leur dit : « C'est moi, ne craignez pas. » Pourquoi se montra-t-il? Pour faire bien voir qu'il était l'auteur de l'apaisement de la tempête. Ce que l'Evangéliste donne à entendre quand il ajoute : « Ils voulurent le recevoir sur la barque; et la barque aborda sur-le-champ au rivage. » Ainsi, non-seulement grâce à lui cette traversée s'accomplit sans péril, mais encore elle fut rapide. Quant au peuple, il ne vit point Jésus marchant sur les eaux; c'était un miracle au-dessus de sa faiblesse. Même à ses disciples, le Sauveur ne se montra pas longtemps; à peine l'eurent-ils aperçu, qu'il se retira. Je croirais volontiers qu'il s'agit ici d'un miracle différent de celui que raconte Matthieu; plusieurs raisons induisent à le penser. Du reste, le Sauveur produisait souvent des miracles semblables les uns aux autres, afin d'y accoutumer ses spectateurs et de les déterminer ainsi à les croire sans hésitation. « C'est moi, ne craignez pas. » D'une parole, il chasse l'effroi de leurs âmes. Ailleurs il ne procède point de cette manière. Aussi Pierre lui dit-il : « Seigneur, si c'est vous, ordonnez-moi d'aller à vous. » *Matth.*, XIV, 28. Pourquoi, dans cette dernière circonstance, les disciples hésitèrent-ils à croire à la présence de leur Maître, tandis que dans celle-là ils y croient sans retard? C'est qu'alors la tempête n'en continuait pas moins et ballotait leur nacelle; maintenant au contraire la parole de Jésus ramène le calme. Quand même cette explication ne serait pas la véritable, il resterait à répéter l'observation de tout à l'heure, à savoir, que Jésus produit souvent les mêmes miracles, afin que les premiers fassent accepter plus favorablement les derniers. Pourquoi Jésus ne monte-t-il pas sur leur nacelle? Pour ajouter à l'éclat du prodige, pour



manifester plus vivement sa divinité, et leur prouver que, s'il a précédemment rendu grâces, il ne l'a pas fait parce qu'il en avait absolument besoin, mais par condescendance pure. Désirant que ses disciples ne cessassent de se mettre à sa recherche, il permit à la tempête de s'élever; désirant leur révéler sa puissance, il la calma dans un moment; enfin, désirant ajouter à l'éclat de ce prodige, il ne voulut pas monter sur la barque.

« Le lendemain, la multitude qui se tenait là voyant qu'il n'y avait d'autre nacelle qu'une seule sur laquelle les disciples étaient montés, sans que Jésus y fût entré avec eux...; elle monta dans d'autres nacelles venues de Tibériade. » Qu'est-ce qui porte Jean à donner ces détails? N'était-il pas plus simple de dire que le lendemain la foule passa le lac et s'en alla? — C'est qu'il se propose de nous apprendre une chose. Laquelle donc? Que Jésus laissa comprendre à la foule une partie de ce qui s'était passé, bien qu'il ne le lui ait pas découvert entièrement. En effet, nous remarquons que « La multitude vit qu'il n'y avait là qu'une seule nacelle, » que Jésus n'y était pas monté avec ses disciples; et, que montant elle-même sur d'autres nacelles venues de Tibériade, elle « vint à Capharnaüm, cherchant Jésus. » Or, ne lui donnait-on pas de la sorte sujet de soupçonner que le Sauveur avait traversé la mer sans le secours d'une barque? On ne pouvait prétendre qu'il l'avait traversée sur une autre nacelle; car il n'y en avait qu'une, et les disciples y étaient entrés. Toutefois, après un tel prodige, on ne demande pas au divin Maître comment il a pu traverser les flots; on ne lui adresse pas de question à ce sujet; on se contente de lui dire : « Maître, quand êtes-vous venu ici? » à moins que l'on ne prenne le mot *quand* pour l'équivalent du mot *comment*.

Versatilité des Juifs.

2. Ce serait ici le lieu de se rendre compte de la versatilité des Juifs. Ces hommes qui s'étaient écriés : « Voilà vraiment un prophète, » qui avaient cherché à s'emparer de sa personne et à le proclamer roi, dès qu'ils l'ont trouvé, ne songent plus à rien de pareil : oubliant alors, ce semble, le miracle dont ils avaient été témoins, ils oublient de même de témoigner à l'auteur du miracle leur surprise et leur admiration. Peut-être le recherchaient-ils pour qu'il leur donnât de la nourriture, ainsi qu'il l'avait déjà fait. Sous la conduite de Moïse, les Hébreux traversèrent la mer Rouge; mais il s'agit d'un miracle bien différent. Moïse n'agissait qu'en serviteur et qu'après avoir préalablement employé la prière : pour Jésus, il agit avec une pleine autorité. Dans le premier cas, les eaux se retirèrent sous le souffle des vents, et permirent au peuple de passer à pied sec : le prodige actuel est beaucoup plus considérable. Sans perdre aucune des propriétés qui lui étaient naturelles, l'eau porta sur sa surface le Seigneur de toute chose, et alors s'accomplit cette parole : « Il marche sur la mer comme sur un roc. » *Job*, IX, 8. Au moment d'aller à Capharnaüm, cette ville ingrate et rebelle, Jésus opéra le miracle de la multiplication des pains : le moment était bien choisi; car le Sauveur faisait concourir de cette manière les miracles accomplis par lui hors de cette cité, comme les miracles qu'il y avait accomplis, à fléchir l'opiniâtreté de ses habitants. L'arrivée d'une foule considérable tout en effervescence, dans une ville, n'était-ce point assez pour toucher des cœurs de pierre? Et cependant, il n'en fut rien pour ces Juifs, et ils ne désiraient qu'une nourriture corporelle : ensuite de quoi ils sont repris par Jésus.

Que cette leçon, mes bien-aimés, nous apprenne à témoigner à Dieu notre reconnaissance pour les bienfaits de l'ordre sensible, mais surtout pour les bienfaits spirituels que nous en avons reçus. Telle est d'ailleurs sa volonté; car il nous accorde les uns à cause des autres, attirant ainsi les imparfaits à lui, et instruisant les hommes absorbés par l'amour des biens d'ici-bas. Si, après avoir été comblés de ces biens, ils persévèrent dans les mêmes sentiments, alors viennent les reproches et les blâmes. Le Sauveur voulait assurément accorder au paralytique la guérison spirituelle; mais les Juifs présents ne pouvaient le souffrir, et à peine Jésus eut-il dit : « Vos péchés vous sont remis, » qu'ils s'écrièrent : « Cet homme blasphème. » *Matth.*, IX, 2-3. Gardons-nous bien, je vous en conjure, de leur ressembler; ayons plutôt en très-haute

estime les biens spirituels. Pourquoi? Parce que, si nous possédons les biens spirituels, nous n'aurons rien à craindre de l'absence des biens corporels; mais si les premiers nous faisaient défaut, quelle espérance, quelle consolation nous resterait-il? Ayons donc le soin d'implorer ces biens du Seigneur, et de les implorer sans cesse. Du reste, le Christ nous a lui-même instruits de la manière de les demander, et, si nous examinons la prière qu'il nous a enseignée, nous n'y trouverons rien de matériel; tout ce dont il y est question est spirituel. Le seul objet sensible qui y soit indiqué devient spirituel par la manière dont il est indiqué : ne demander strictement que le pain supra-substantiel, le pain de tous les jours, n'appartient qu'à une âme dégagée de la matière et vouée au culte de la sagesse. Jetez un coup d'œil, s'il vous plaît, sur ce qui précède : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. » *Luc.*, XI, 3; *Matth.*, VI, 9-10. Puis il est question du pain quotidien, après quoi les demandes spirituelles apparaissent de nouveau : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » *Matth.*, VI, 12.

Dans cette prière du Seigneur, on ne voit mentionnées ni les dignités, ni les richesses, ni la gloire, ni la puissance, mais uniquement les choses propres à servir l'âme; rien de terrestre ne s'y montre, tout y est céleste. Puisqu'il nous est ordonné de renoncer aux biens de la vie présente, ne serions-nous pas vraiment malheureux d'aller demander à Dieu ces mêmes biens, qu'il désirerait nous voir rejeter pour nous affranchir des sollicitudes qu'ils enfantent, et de négliger complétement, de ne désirer même pas les biens qu'il voudrait nous voir demander? C'est à coup sûr le moyen de rendre nos prières inutiles : de là le peu de profit que nous en retirons.— Pourquoi les méchants s'enrichissent-ils, demanderez-vous, d'où vient que les scélérats, les malhonnêtes gens, les spoliateurs, réussissent toujours?— N'allez pas croire que Dieu soit l'auteur de leur fortune. — Alors, pourquoi la permet-il? — Il la permit pour le mauvais riche, et cela n'aboutit qu'à rendre le supplice de ce misérable plus terrible. Ecoutez le langage qui lui fut tenu : « Mon fils, vous avez reçu les biens que vous désiriez, et Lazare des maux : à lui maintenant d'être dans la joie, à vous d'être tourmenté. » *Luc.*, XVI, 25. Pour qu'un langage semblable ne retentisse pas un jour à nos oreilles, à nous qui vivons dans de vaines et dangereuses délices, et qui ajoutons les prévarications aux prévarications, recherchons de préférence les richesses véritables et la parfaite philosophie; de cette manière, nous arriverons à la possession des biens qui nous sont promis. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui et avec qui, gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIV.

« Jésus leur répondit et leur dit : En vérité, en vérité, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés. Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle. »

1. La douceur et l'indulgence ne portent pas toujours leurs fruits, il est des cas où un maître doit employer le ton de la sévérité. Toutes les fois qu'il se trouve en présence de disciples insolents et grossiers, il a besoin de mettre en œuvre un aiguillon capable de les arracher à cette indifférence profonde. C'est là ce que fait le Fils de Dieu dans la circonstance qui nous occupe, et ce qu'il a fait en mainte autre circonstance. Les Juifs venant à lui, et lui demandant sur le ton de la flatterie : « Maître, quand donc êtes-vous venu ici ? » Jésus, pour montrer qu'il dédaigne l'honneur qui vient des hommes, et qu'il se propose uniquement de les sauver, répond avec une certaine véhémence; et cela, pour les réprimander d'abord, mais aussi pour mettre au jour et signaler leurs véritables sentiments. Que leur dit-il, en effet? « En vérité, en vérité, je vous le dis, » langage assez formel et assez significatif, « vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce

Le Christ méprisait les honneurs de la terre.



que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés. » Encore use-t-il d'indulgence, et, tout en les piquant et en les reprenant par ses paroles, évite-t-il de le faire durement et sans ménagement. Par exemple, il ne leur dit pas : Gloutons et insatiables que vous êtes, j'ai opéré tant de miracles, et vous n'avez pas daigné me suivre, ni admirer les prodiges sortis de mes mains ? Prenant un ton plus doux et plus bienveillant : « Vous me cherchez, leur dit-il, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés. » Il parle non des miracles antérieurs, mais de celui qu'il venait d'accomplir. Ce n'est pas, semble-t-il leur dire, le fait merveilleux dont vous avez été les témoins qui vous attire; vous venez plutôt, parce que vous avez été rassasiés. Or, ils prouvèrent bientôt qu'en s'exprimant de la sorte, il n'agissait pas sans raison : en effet, ils venaient à lui pour en obtenir la même faveur. « Nos pères, lui dirent-ils ont mangé la manne dans le désert. » Les voilà de nouveau réclamant une nourriture charnelle et donnant lieu par là même aux réprimandes et aux reproches les plus graves. Toutefois le Sauveur ne se borne pas à les reprendre ; il ajoute aux reproches la doctrine, et leur dit : « Travaillez non pour une nourriture qui passe, mais pour une nourriture qui demeure éternellement et produit la vie que le Fils de l'homme vous donne; car c'est lui que Dieu le Père a marqué de son sceau. » Préoccupez-vous de la nourriture spirituelle, non de la nourriture corporelle.

Quelques esprits s'autorisant à tort de ce texte pour vivre dans l'oisiveté, comme si le Christ nous avait dispensés de tout travail corporel, il ne sera pas hors de propos de les réfuter; d'autant plus que le christianisme est en somme défiguré par eux tout entier, et qu'ils attirent sur nous par leur nonchalance, les plus sanglantes railleries. En premier lieu, prêtons l'oreille à Paul. Quel est donc son langage ? « Souvenez-vous de cette parole du Seigneur, nous dit-il, plus heureux est celui qui donne que celui qui reçoit. » *Act.*, XX, 35. Mais comment donner lorsqu'on n'a rien ? On nous opposera la parole de Jésus à Marthe : « Vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses ; or, il n'y en a qu'une de nécessaire : Marie a choisi la meilleure part... Ne soyez pas en peine du lendemain, disait-il encore ailleurs. » *Luc.*, X, 41-42; *Matth.*, VI, 34. Nous nous appliquerons à résoudre en ce moment toutes ces difficultés, d'abord pour arracher, s'ils ne s'y opposent pas, ces malheureux à leur vie oisive, puis pour montrer qu'il n'y a pas de contradiction dans les paroles divines. Nous lisons donc dans un écrit de l'Apôtre : « Nous vous conjurons d'avancer en ce sens, et de vous appliquer à vivre en paix, et de faire tout ce que vous avez à faire, de travailler de vos propres mains, et de vous conduire honorablement aux yeux de ceux du dehors. » I *Thessal.*, IV, 10-11. « Que celui qui dérobait, dit ailleurs le même écrivain sacré, ne dérobe plus rien : qu'il s'applique plutôt à travailler de ses mains, afin de venir en aide à celui qui est dans le besoin. » *Ephes.*, IV, 28. Ici Paul ne recommande plus seulement de travailler, mais il veut qu'on le fasse de telle manière qu'on puisse venir en aide aux nécessiteux. « Ces mains que voici, disait-il encore, ont suffi aux besoins de ceux qui étaient avec moi et aux miens. » *Act.*, XX, 34. « Quelle est donc ma récompense, demandait-il aux Corinthiens; elle consiste à prêcher l'Evangile et à le prêcher sans être à charge à qui que ce soit. » I *Cor.*, IX, 18. Etant venu à Corinthe, « il demeurait chez Aquila et Priscille, et il y travaillait, car ils fabriquaient des tentes les uns et les autres. » *Act.*, XVIII, 2. Voilà tout autant de passages en opposition avec les passages cités plus haut.

Hâtons-nous de résoudre cette difficulté. Quelle sera donc notre réponse ? N'avoir pas de sollicitude ne signifie pas renoncer à tout travail des mains; cela signifie ne pas s'attacher aux biens de la terre, ne pas se mettre en peine du repos du lendemain, estimer ce souci superflu. On peut tout à la fois travailler et ne pas amasser pour le lendemain; on peut à la fois travailler et n'avoir pas de préoccupation ; car il y a de la différence entre l'occupation et la préoccupation. Il faut travailler, non pour le salaire en lui-même, mais pour venir en aide à celui qui



a besoin. Quant aux paroles adressées à Marthe, elles ne se rapportent ni au travail ni aux occupations: elles nous apprennent à tenir compte des circonstances et à ne pas consacrer à des œuvres temporelles les moments réclamés par la parole sainte. Jésus ne prétend donc pas engager Marthe à demeurer oisive, mais à lui prêter une oreille attentive. Je suis venu, lui dit-il, vous apprendre ce qu'il vous importe le plus de savoir; et vous allez m'interpeller à propos d'un repas à préparer! Vous songez donc à me recevoir avec une table délicatement servie? C'est une autre nourriture qu'il me faut; écoutez attentivement ma parole, et imitez le zèle de votre sœur. — En lui tenant ce témoignage, il ne la détourne pas de remplir les devoirs de l'hospitalité, gardez-vous bien de le croire; il lui apprend seulement que toute autre occupation doit céder le pas à l'audition de la divine parole. Par conséquent, les termes: « Travaillez, non pour une nourriture qui périt, » ne veulent pas dire qu'il nous faut vivre dans l'oisiveté; c'est là principalement la nourriture qui périt puisque « l'oisiveté est la source de tous les vices. » *Eccli.*, XXXIII, 29. Ils nous rappellent qu'il faut en même temps travailler, et, du fruit de son travail, faire du bien aux malheureux; voilà quelle est la nourriture qui ne périt pas. D'où il résulte que tout homme vivant dans l'oisiveté et dans les plaisirs de la table, travaille pour une nourriture qui périt; mais pour celui qui, au prix de ses sueurs, donne au Christ le pain, le breuvage, les vêtements dont il a besoin, personne de sensé ne prétendra qu'il travaille pour une nourriture qui passe; c'est à l'occasion de ce pain, fruit de son travail, que lui est promis le royaume des cieux, et qu'il peut compter sur les biens éternels. Cette nourriture-là demeurera éternellement.

Les Juifs n'ayant tenu aucun compte de la foi dans la circonstance précédente, et ne s'étant nullement mis en peine de rechercher quel était l'auteur du miracle, en vertu de quelle puissance il avait été opéré, ne se préoccupant que d'une seule chose, à savoir, de satisfaire leur estomac, c'est à bon droit que le Sauveur appelle cette nourriture une nourriture qui périt. — Si j'ai donné à votre corps la nourriture qu'il réclamait, leur disait-il, c'était pour vous déterminer à rechercher un autre pain qui ne passe pas et qui pourrait nourrir votre âme; et vous voilà revenant à la nourriture matérielle. Vous ne comprenez donc pas que ce n'est pas de cette nourriture grossière que je tiendrais à vous occuper, mais d'une nourriture qui n'a rien de temporel, qui donne la vie éternelle, qui nourrit l'âme et non le corps. — Après cela le Sauveur parle de lui-même en termes élevés, il promet de leur donner ce pain céleste; mais, pour leur faire accepter son langage et les empêcher d'y trouver un sujet de scandale, il rapporte au Père même la dispensation de cette nourriture. Il ajoute donc à ces paroles : « Ce pain, le Fils de l'homme vous le donnera; » celles-ci : « Car c'est lui que le Père a marqué de son sceau; » c'est lui qu'il a chargé de venir vous porter ce pain. On peut donner encore de ce texte une autre explication. Ailleurs, en effet, le Sauveur disait : « Celui qui écoute ma parole, le Père l'a marqué de son sceau; car Dieu est la vérité même; » *Joan.*, III, 33; c'est-à-dire, le Père lui a montré ouvertement la vérité. Ce même sens me paraît également indiqué ici : « Le Père l'a marqué de son sceau; » à savoir, l'a manifesté, l'a fait connaître par son témoignage. Le Sauveur s'était manifesté lui-même, à la vérité; mais, parce qu'il parlait aux Juifs, il crut devoir invoquer le témoignage du Père.

2. Apprenons donc, mes bien-aimés, à ne demander au Seigneur que ce qu'il convient de lui demander. Les choses de ce monde, de quelque façon qu'elles se produisent, n'ont à peu près aucune importance. Si nous parvenons à la richesse, nous n'en jouirons que sur la terre; si nous tombons dans la pauvreté, nous n'en ressentirons aucune conséquence fâcheuse. Que la prospérité survienne ou bien l'adversité, nous ne devons en recueillir ni de la joie ni de la peine : l'une et l'autre sont également à dédaigner, parce que l'une et l'autre passent avec une égale rapidité. De là ce nom de voie qui est donné à la vie présente, à cause de l'inconstance et de la fragilité qui en sont le caractère. Quant aux choses de l'avenir, qu'il s'agisse du châti-

ment ou qu'il s'agisse de la récompense, elles n'auront pas de fin. Voilà quel doit être le sujet de nos sollicitudes : efforçons-nous de mériter l'une, d'éviter l'autre. Après tout, quel avantage nous revient-il des plaisirs d'ici-bas? Aujourd'hui nous les goûtons, demain ils seront évanouis; aujourd'hui fleur éclatante, demain poussière que balaiera le souffle du vent; aujourd'hui flamme ardente, demain cendre glacée. Tels ne sont pas les biens spirituels; toujours brillants, toujours pleins de fraîcheur, ils gagnent au contraire chaque jour un plus vif éclat. Ces trésors-là jamais ils ne périssent, jamais ils ne s'épuisent, jamais on ne nous les ravira, jamais ils ne seront pour nous une cause d'inquiétude, de jalousie et de détraction; ils ne ruineront pas le corps, ils ne communiqueront pas la corruption à l'âme, ils n'attireront pas la haine et l'envie; ce que font les richesses de la terre.

Les supplices et les récompenses de l'autre vie sont éternelles.

La gloire céleste n'inspire pas des sentiments d'orgueil, elle ne fait pas naître d'enflure, elle ne passe jamais, jamais elle ne s'obscurcit. Au ciel, le bonheur et le repos demeureront éternellement; aucun changement, aucune interruption, aucun terme ne pourra les atteindre. Soupirons après cette vie, je vous en conjure, soupirons après ces biens, et nous n'attacherons aucun prix aux biens de la terre, et nous les mépriserons, nous les dédaignerons tous sans exception. Nous appelât-on à la cour, bonheur que l'on regarde comme supérieur à tout autre, nous repousserions une proposition pareille si nous étions pénétrés de ces magnifiques espérances; pour une âme éprise des biens du ciel, des biens de ce genre sont sans valeur et sans prix. Tout ce qui finit ne mérite point d'attachement sérieux; tout ce qui passe, tout ce qui est aujourd'hui et ne sera pas demain, quelle qu'en soit la grandeur, n'a droit qu'à notre dédain et n'est en somme que petitesse. Recherchons donc, non les biens qui fuient et s'évanouissent, mais ceux qui sont à l'abri du changement, afin de les posséder un jour par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLV.

« Ils lui dirent donc : Que ferons-nous pour accomplir les œuvres de Dieu? Et Jésus leur répondit : Ceci est l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Ils reprirent alors : Quel signe faites-vous pour nous éclairer et nous convaincre ? Quelle œuvre accomplissez-vous? »

1. Rien de plus funeste que la gourmandise, rien de plus honteux. Elle appesantit l'entendement, elle rend l'âme charnelle, elle ne permet plus de rien voir. Observez comme tout cela se réalise pour les Juifs. Absorbés qu'ils étaient par les plaisirs de la table, ils n'avaient de pensées que pour les choses temporelles, et le spirituel leur échappait entièrement; aussi le Christ les presse-t-il par des paroles pleines de véhémence et de bonté. Ils ne se relèvent pas pour cela, ils demeurent toujours attachés à la terre. Voyez plutôt. Il leur avait dit : « Vous venez à moi, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous vous êtes rassasiés. » Après les avoir aiguillonnés de ses reproches, il leur montre quelle est la nourriture qu'ils doivent désirer : « Travaillez, non pour une nourriture périssable; » puis il fait briller la récompense en ajoutant : « Mais bien pour celle qui demeure dans l'éternelle vie; » enfin, il oppose d'avance le remède à toute fausse idée en déclarant qu'il est envoyé par le Père. Que disent-ils alors? Comme s'ils n'avaient rien entendu, ils lui disent : « Que ferons-nous pour accomplir les œuvres de Dieu? » S'ils parlent de la sorte, ce n'est pas pour s'instruire et pour en venir à la pratique, comme on le voit par ce qui suit; ils veulent de nouveau l'engager à les nourrir, à les rassasier une fois de plus. Et le Christ, que répond-il? « Ceci est l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » Ils disent encore : « Quel signe faites-vous pour nous éclairer et nous convaincre? Nos pères ont mangé la manne dans le désert. » Rien de plus déplorable, rien de plus insensé. Un signe est encore sous leurs yeux, et cependant ils s'écrient comme s'il n'en avait pas été fait : « Quel signe faites-vous?»

Ils ne lui laissent même pas le choix du signe à faire ; ils pensent le réduire à la nécessité de n'en pas faire d'autre que celui dont leurs pères furent témoins. Voilà pourquoi cette parole : « Nos pères ont mangé la manne dans le désert. » Ils espèrent donc obtenir de lui un signe dont l'effet sera de pourvoir à leur nourriture corporelle.

Pourquoi, de tous les signes opérés jadis, et en si grand nombre, dans l'Egypte, dans la mer et le désert, n'ont-ils rappelé que celui de la manne? N'étaient-ils pas en cela les esclaves de leurs tyranniques appétits? — Vous lui donniez naguère le nom de prophète, vous avez tenté de le faire roi, parce qu'il avait opéré devant vous un miracle; comment se fait-il que maintenant, ingrats et perfides, méconnaissant ce qui s'est accompli, vous demandiez encore un signe et poussiez le cri des parasites ou des chiens affamés? Vous admirez aujourd'hui la manne, quand votre âme tombe en défaillance. — Or, remarquez leur duplicité. Ils ne disent pas : Moïse a fait ce prodige; et vous, quel est celui que vous opérez? Ils auraient craint d'exciter son indignation. Pour le moment, ils lui parlent avec de grandes marques de respect, toujours en vue de la nourriture qu'ils espèrent. Ils ne lui disent pas non plus : Voilà ce qu'a fait Dieu; que ferez-vous à votre tour? Ils craindraient de paraître l'égaler à Dieu. Ils s'abstiennent également de nommer Moïse, pour n'avoir pas l'air de rabaisser le Christ; ils se tiennent entre ces deux extrêmes en disant : « Nos pères ont mangé la manne dans le désert. » Il aurait pu certes leur répondre : Je viens d'opérer un miracle plus grand que celui de Moïse, et je n'ai pas eu besoin de baguette, ni de prière; c'est par moi-même que j'ai tout fait. Vous me parlez de la manne; mais je vous ai donné un pain miraculeux. — Ce n'était pas le moment de tenir un pareil langage; le Sauveur n'avait qu'un souci, de les élever à la pensée d'une nourriture spirituelle. Quelle admirable prudence dans la manière dont il leur répond! « Ce n'est pas Moïse qui vous a donné un pain venu du ciel, c'est mon Père qui vous donne le vrai pain céleste. » Pourquoi ne se nomme-t-il pas en éliminant Moïse, et nomme-t-il Dieu, en prenant lui-même la place de la manne? C'est à cause de l'extrême faiblesse de ses auditeurs, comme on le voit dans la suite. Il ne leur fait pas de vives représentations, bien qu'il ait dit au commencement : « Vous venez à moi, non parce que vous avez vû des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés. » Comme ils ne se proposaient que cela même, il les corrigera de nouveau dans la suite, sans parvenir toutefois à les guérir de leur obstination.

Lorsqu'il promettait à la Samaritaine de lui donner de l'eau, il ne mentionna pas le Père, il dit simplement : « Si tu savais quel est celui qui te demande à boire, c'est toi qui lui aurais fait cette demande, et il t'aurait donné à boire l'eau qui communique la vie; » il insista : « L'eau que je te donnerai; » il n'en appela pas à son Père. S'il le mentionne ici, c'est pour vous apprendre combien est grande la foi de la Samaritaine, combien est grande aussi la faiblesse des Juifs. — Mais la manne ne venait pas du ciel; comment donc est-il dit qu'elle en venait? — Cela doit s'entendre comme dans ces autres passages de l'Ecriture : « Les oiseaux du ciel... Le Seigneur a tonné du haut du ciel. » *Psalm.* VIII, 9; XVII, 14. S'il parle du vrai pain, ce n'est pas pour jeter un doute sur le miracle de la manne, c'est pour montrer que la manne elle-même était une figure et non la vérité. En rappelant Moïse, il ne se met pas au-dessus de lui; car au fond, les Juifs étaient loin de le préférer à Moïse, ils honoraient tout autrement ce dernier. C'est encore pour cela qu'après avoir dit : « Ce n'est pas Moïse qui vous a donné....., » il n'ajoute pas : C'est moi qui vous donne. Non, c'est au Père qu'il rapporte ce don. Ces hommes lui dirent alors : « Donnez-nous ce pain à manger. » Ils s'obstinaient à se représenter un bien sensible, ils espéraient satisfaire leur estomac; et de là leur empressement et leur zèle. Quel est en ce moment le langage du Christ? Voulant dégager peu à peu leur intelligence, il leur dit : « C'est le pain de Dieu qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde, » non pas seulement aux Juifs, mais à l'univers entier. Ce n'est pas seulement de nourriture qu'il parle, il parle

d'une autre vie, d'une vie différente; et cela, parce que tous étaient plongés dans la mort. Ils continuent cependant à ramper sur la terre, et disent : « Donnez-nous ce pain. » Jésus leur reproche d'accourir tant qu'ils peuvent croire avoir devant les yeux une table matérielle, et de se tenir éloignés quand ils s'aperçoivent qu'il s'agit d'un aliment spirituel : « Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Je vous l'ai dit, parce que, me voyant, vous ne m'avez pas même cru.

2. L'Evangéliste l'avait dit d'avance : « Il déclare ce qu'il sait, il atteste ce qu'il a vu, et personne n'accepte son témoignage. » Et le Christ lui-même : « Nous disons ce que nous savons, nous attestons ce que nous avons vu, et vous n'acceptez pas notre témoignage. » S'il parle ainsi, c'est pour les prévenir et pour leur montrer que cela ne saurait le jeter dans le trouble, qu'il ne cherche pas sa propre gloire, qu'il n'ignore pas enfin leurs secrètes pensées, ni les présentes, ni les futures. « Je suis le pain de vie. » Il va bientôt leur transmettre les saints mystères. Et d'abord il porte la question sur la divinité : « Je suis le pain de vie. » Il ne parle pas encore de son corps; il n'en parlera qu'à la fin : « Et le pain que je donnerai c'est ma chair. »

Quel est le pain de vie.

Pour le moment, il s'agit de sa divinité. Celle-là était un pain à cause du Verbe Dieu qui l'animait; de même que ce pain, par la présence de l'Esprit, devient un pain céleste. Le Sauveur n'a pas maintenant recours à des témoins, comme dans l'instruction précédente; les pains multipliés témoignaient assez en sa faveur, et l'auditoire feignait de croire à sa parole. On le contredit ici, on l'accuse; et c'est pour cela qu'il commence à se manifester. Le peuple reste dans l'espoir de recevoir un aliment corporel; il ne se trouble pas jusqu'à ce qu'il soit déçu dans son attente. Le Christ ne se tait pas néanmoins, il se livre à de vifs reproches. Or, ces mêmes hommes qui lui donnaient le nom de prophète quand il les nourrissait, se scandalisent désormais et l'appellent le fils de l'artisan. Ce n'était pas leur langage pendant qu'ils mangeaient les pains; ils disaient alors : « Celui-là est un prophète, » et ils voulaient le faire roi. Leur indignation éclatait lorsqu'il déclarait qu'il était descendu du ciel. Telle n'était pas cependant la vraie cause de cette indignation; c'est qu'ils n'espéraient plus voir s'étaler devant eux la même table.

Supposez que sa parole les eût irrités. Ils avaient à lui demander comment il était le pain de vie, comment il était descendu du ciel. Ce n'est pas ce qu'ils font, ils murmurent. Que ce ne fût pas là réellement la cause de leur irritation, voici ce qui le prouve d'une manière évidente. Quand Jésus leur dit : « C'est mon Père qui vous donne le pain, » ils ne répondent pas : Priez-le donc pour qu'il nous en donne. Au lieu de cela, que disent-ils? « Donnez-nous du pain; » action, je le répète, qu'il ne s'était pas attribuée, et dont il avait fait honneur à son Père. Mais eux, esclaves de leur ventre, se persuadent qu'il pourra leur donner l'aliment désiré. Avec une telle persuasion, comment se sont-ils scandalisés de ce qu'il rapporte ce don à son Père? Quelle est la cause de ce sentiment? Ayant entendu qu'il ne s'agissait plus de manger, ils reviennent à leur incrédulité; incrédulité qu'ils expliquent par la sublimité de son discours. C'est pour cela qu'il leur a dit : « Vous m'avez vu, et vous n'avez pas cru à ma parole. » Il fait ensuite allusion, soit aux miracles, soit au témoignage des Ecritures. « Ce sont elles, dit-il, qui déposent en ma faveur... Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne m'acceptez pas... Comment pourriez-vous croire, vous qui ne cherchez que votre approbation réciproque?... Tout ce que mon Père me donne viendra à moi, et celui qui viendra à moi, je ne le repousserai pas. » Vous le voyez, il n'est rien qu'il ne fasse pour ceux qui voudront se sauver. Il a prononcé les dernières paroles pour ne point paraître pousser trop loin ses investigations ou se livrer à des discours inutiles. Qu'a-t-il dit? « Tout ce que mon Père me donne viendra à moi; » puis il ajoute : « Et, celui qui vient à moi, je le ressusciterai au dernier jour. » Pourquoi compte-t-il la résurrection, qui doit être le partage des impies eux-mêmes, au nombre des bienfaits promis à ceux qui croiront en lui? C'est qu'il ne parle pas simplement

de la résurrection; il entend la résurrection bienheureuse. En effet, c'est après avoir dit : « Je ne le repousserai pas, je n'en perdrai rien, » qu'il mentionne la résurrection.

Au jour de la résurrection, il y en aura qui seront rejetés d'après cette sentence : « Enlevez-le et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; » *Matth.*, XXII, 13; il y en aura qui périront, comme on le voit par ces mots : « Craignez plutôt celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans la géhenne. » *Luc.*, XII, 5. Lors donc qu'il dit : « Je donne la vie éternelle, » il revient à cette pensée : « Ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour être jugés ; et ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour entrer dans la vie. » *Joan.*, V, 29. Cette dernière résurrection, la résurrection des justes, est celle dont il parle ici. Mais que veut-il nous apprendre en disant : « Tout ce que mon Père me donne viendra à moi ? » Il attaque leur incrédulité, il enseigne qu'en ne croyant pas en lui on transgresse les ordres de son Père. Il ne le dit pas d'une manière ouverte, il l'insinue ; et partout on peut le voir agir de même, établir que l'incrédulité est un acte de révolte contre son Père aussi bien que contre lui-même. Pour lui, du moment où telle est sa volonté, puisqu'il est venu sur la terre pour sauver le genre humain tout entier, ceux qui refusent de croire, vont ostensiblement contre sa volonté. — Celui que le Père conduit, dit le divin Maître, rien ne l'empêche de venir à moi. — Il va plus loin en disant : « Personne ne peut venir à moi, si le Père ne l'attire. » Et Paul nous le représente attirant lui-même et transmettant les hommes à son Père : « Quand il aura remis le pouvoir à Dieu, au Père. » I *Cor.*, XV, 24. En donnant, le Père ne se dépouille pas de ce qu'il donne : il en est de même du Fils, il ne se dépouille pas en donnant. L'Apôtre veut nous dire que par le Christ nous avons accès auprès de Dieu.

3. Cette expression « par qui » s'applique quelquefois au Père, comme dans ce passage : « Par qui vous avez été appelés à vivre en communion avec le Fils ; » I *Cor.*, I, 9 ; ce qui signifie par la volonté du Père. On le voit encore par ce trait : « Heureux es-tu, Simon fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé. » *Matth.*, XVI, 17. Voici le sens de ce langage : Croire en moi, ce n'est pas une chose peu difficile, il y faut le secours d'en-haut. C'est une doctrine que le Sauveur présente à chaque instant, que la foi réclame une âme généreuse et qui de plus est attirée par Dieu. Quelqu'un s'aviserait-il de lui dire : Si tout ce que vous donne le Père vient à vous, s'il en est ainsi de tous ceux qu'il attire, si personne ne peut venir à vous à moins que cela ne lui soit donné par le ciel, ils sont hors de cause, à l'abri de tout reproche, ceux à qui le Père ne l'a pas accordé. — Paroles dénuées de sens, inutiles prétextes, puisqu'il faut aussi le concours de notre volonté, et qu'on ne saurait autrement ni s'instruire, ni croire. En prononçant ce mot : « Tout ce que mon Père me donne, » il veut dire simplement que ce n'est pas une chose ordinaire de croire en lui, que cela ne dépend pas du raisonnement humain, qu'il y faut une révélation supérieure, et de plus une âme docile à cette révélation. Cette autre parole : « Celui qui vient à moi sera sauvé, » signifie que celui-là sera l'objet d'une attention toute spéciale de la Providence. — C'est pour des hommes ainsi disposés, nous dit le Sauveur, que je suis venu sur la terre, que j'ai pris une chair et revêtu la forme d'un esclave. — Il ajoute ensuite : « Je suis descendu, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » — Que dites-vous, ô divin Maître ? votre volonté diffère-t-elle de la volonté divine ? — Pour écarter une telle pensée, il se hâte de dire : « Or, voici quelle est la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui, possède la vie éternelle. » — Ne serait-ce pas aussi là votre volonté? Mais alors pourquoi diriez-vous ailleurs : « Je suis venu porter un feu sur la terre ; et quel est mon désir, si ce n'est de le voir se répandre ? » *Luc.*, XII, 49. Si telle est votre volonté, il est évident qu'il n'y en a qu'une. — Ailleurs encore, il dit : « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même le Fils vivifie qui il veut. » Faut-il demander quelle est la volonté du Père ? N'est-elle pas qu'aucun de ceux qu'il appelle ne vienne à

La grâce seule nous donne la foi en Notre-Seigneur.



périr? Mais vous voulez la même chose. Il n'y a donc pas deux volontés opposées, ni même différentes.

Dans un autre endroit, il affirme d'une manière plus forte son égalité avec le Père : « Le Père et moi viendrons et ferons en lui notre demeure. » *Joan.*, XIV, 23. C'est comme s'il disait : Je ne suis pas venu pour autre chose que pour accomplir la volonté de mon Père ; ma volonté se confond avec la sienne ; tout ce qui est à mon Père m'appartient, et tout ce qui m'appartient est à lui. — Si donc tout est commun entre le Père et le Fils, c'est avec raison que celui-ci dit : « Je ne suis pas venu pour faire ma volonté. » *Ibid.*, XVII, 10. Mais il ne parle pas encore de la sorte ; il renvoie ce langage à la fin. Les choses sublimes, comme je l'ai déjà remarqué, il les cache d'abord et les couvre d'un voile ; il nous fait entendre par là que, s'il eût dit : C'est là ma volonté, le dédain aurait accueilli cette parole. Il déclare donc simplement qu'il vient coopérer à la volonté divine, afin de mieux frapper ses auditeurs ; il semble leur dire : Que pensez-vous? en refusant de croire, pensez-vous n'irriter que moi? C'est mon Père dont vous excitez le courroux : « Car la volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde rien de ce que j'ai reçu de lui. » Il leur montre de plus qu'il n'a nul besoin de leur culte, qu'il n'est pas venu pour son propre bien, pour sa propre gloire, mais uniquement pour leur salut. Il l'avait dit dans une instruction précédente : « Je ne reçois pas la gloire que les hommes peuvent donner ; » puis encore : « Je parle ainsi pour que vous soyez sauvés. » Partout et toujours, il s'efforce de mettre en évidence qu'il est venu pour leur salut. Il proclame en outre qu'il travaille pour la gloire de son Père ; ce qui doit éloigner tout soupçon. Que tel ait été son langage, il le démontre clairement par celui qu'il tient dans la suite : « Qui se propose de faire sa volonté, cherche sa propre gloire ; mais qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véridique, et il n'y a pas d'injustice en lui. » *Joan.*, VII, 18. Or, voici quelle est la volonté du Père, c'est que « quiconque voit le Fils et croit en lui, possède la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour. » Pourquoi, je le demande de nouveau, revient-il si souvent et dans tous les sens à la résurrection ? Pour qu'ils ne circonscrivent pas la divine Providence aux choses du temps présent ; pour qu'ils ne tombent pas dans la négligence, s'ils n'ont pas le bonheur ici-bas, et qu'ils espèrent les biens à venir ; pour qu'ils ne se laissent pas aller non plus à l'indifférence et au mépris, s'ils ne sont pas châtiés sur la terre, et qu'ils soient dans l'attente d'une autre vie.

4. S'ils n'ont pas profité d'une telle leçon, tâchons d'en profiter nous-mêmes, et ne cessons de nous entretenir de la résurrection. Quand nous serons tentés de nous enrichir, de commettre l'injustice, un autre mal quelconque, rappelons-nous aussitôt ce terrible jour, représentons-nous le tribunal suprême ; et cette pensée, plus puissante que le frein le plus puissant, arrêtera cet élan funeste. Disons aux autres, disons-nous sans cesse à nous-mêmes : La résurrection est, le redoutable tribunal nous attend. Si nous voyons quelqu'un s'abandonner à la joie, s'enorgueillir des prospérités temporelles, disons-lui la même chose, en lui rappelant que tout doit rester ici-bas ; si nous en voyons un autre accablé par la tristesse et le malheur, rappelons-lui cette même vérité, mais pour lui montrer la fin de ses peines ; à l'homme lâche et dissolu, redisons encore le même chant, et ne lui laissons pas oublier qu'il ne saurait se dérober au châtiment de sa mollesse. Un tel discours guérit notre âme avec plus d'efficacité que le meilleur de tous les remèdes. Oui, la résurrection est, elle est même à notre porte, tout près de nous. « Encore un peu de temps, dit Paul, et celui qui doit venir viendra, il ne saurait tarder... Nous devons tous être manifestés devant le tribunal du Christ ; » *Hebr.*, X, 37; II *Cor.*, V, 10 ; tous, les bons et les méchants, ceux-ci pour être confondus à la face du monde, ceux-là pour être de même glorifiés. Les juges ici-bas frappent publiquement les criminels, et louent de même les hommes de bien : c'est ce qui aura lieu plus tard, pour mettre le comble à la honte des uns et à la gloire des autres. Imposons-nous chaque jour ce souvenir. Si nous en nourrissons con-

stamment notre âme, elle ne se laissera jamais emporter par les objets visibles, par les vanités de la terre. En effet, ce qui se voit est temporel, les choses invisibles sont éternelles. Je le répète donc, ne cessons pas de nous dire, seuls ou réciproquement : Il est une résurrection, il est un jugement, il est un compte à rendre. Que tous ceux qui croient au destin se le disent fréquemment, et cette triste maladie ne tardera pas à disparaître. En effet, si la résurrection existe, ainsi que le jugement, il n'y a plus de fatalité, malgré leur obstination à la défendre.

Mais je rougis vraiment d'enseigner la résurrection à des chrétiens. Quand on a besoin d'être instruit là-dessus, quand on n'a pas la ferme persuasion que la nécessité n'est qu'une vaine parole, que les choses n'obéissent pas au hasard, on n'est plus digne du nom de chrétien. Je vous en prie donc et je vous en conjure, purifions-nous de tout mal, mettons tout en œuvre pour obtenir indulgence et pardon à ce dernier jour. Quelqu'un dira peut-être : A quand la fin, à quand la résurrection? Bien des siècles se sont écoulés sans que rien de tout cela se soit accompli. — Cela viendra néanmoins, n'en doutez pas. Les hommes parlaient de la même manière avant le déluge, ils se moquaient de Noé; et le déluge vint, et tous ces incrédules y périrent, le croyant seul fut sauvé. Au temps de Lot, on ne s'attendait pas non plus au châtiment céleste, jusqu'à ce que la foudre et le feu consumèrent les villes coupables. Rien ne semblait annoncer la catastrophe, pas plus qu'à l'époque de Noé; ce fut lorsque tous se livraient aux festins, étaient plongés dans l'ivresse, qu'elle éclata dans toute sa fureur. Il en sera de même de la résurrection : « Rien ne la fera présager, elle surprendra les hommes dans l'ivresse de la joie et de la prospérité. » De là ce que dit l'Apôtre : « Quand ils vanteront leur paix et leur sécurité, la mort fondra tout à coup sur eux, pareille aux douleurs de l'enfantement, et ils n'échapperont pas. » I *Thess.*, v, 3. Le Seigneur en a disposé de la sorte pour que nous soyons toujours sur nos gardes et qu'une fausse confiance ne nous séduise pas. Que dites-vous? vous n'attendez pas la résurrection et le jugement? Les démons y croient, et vous ne voulez pas y croire? Entendez-les s'écrier : « Vous êtes ici venu nous tourmenter avant le temps. » *Matth.*, VIII, 29. Qui proclame les tourments à venir, n'ignore pas sans doute le jugement, le compte à rendre, le châtiment à subir.

Ne provoquons donc pas la colère divine par notre audace insensée, par nos résistances au dogme de la résurrection. C'est le Christ qui nous a initiés à ce dogme comme à tous les autres. Il est à cause de cela nommé le premier né des morts. Si la résurrection ne devait pas être, comment serait-il le premier né, aucun des morts ne venant après lui? Si la résurrection ne devait pas être, j'insiste sur ce point, comment sauvegarder la justice divine, alors que tant de méchants vivent et meurent dans la prospérité, et tant de justes dans l'infortune? Où donc chacun d'eux recevrait-il selon ses mérites, supposé toujours qu'il n'y eût pas de résurrection? Aucun homme vertueux ne la révoque en doute; tous soupirent constamment après ce jour, en redisant cette parole sainte : « Que votre règne arrive. » *Matth.*, VI, 10. Qui sont ceux qui ne croient pas à la résurrection? Ceux dont les voies sont souillées, dont la vie est impure, selon l'expression de David : « Ses voies sont souillées en tout temps; vos jugements disparaîtront de devant sa face. » *Psalm.* IX, 26. Il n'est pas d'homme vertueux, non, il n'en est pas qui refuse de croire à la résurrection; ceux à qui la conscience ne reproche aucun mal, affirment, désirent, embrassent par la foi les récompenses futures. Ne provoquons pas la colère de Dieu, je le répète, écoutons la leçon qu'il nous donne : « Craignez celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne. » *Matth.*, X, 28. Ainsi, la crainte nous rendant meilleurs, nous échapperons à ce sort funeste et serons jugés dignes du royaume des cieux. Puisse-t-il être à tous notre partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, principe adorable de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles infinis des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVI.

« Les Juifs murmuraient donc sur son compte, parce qu'il avait dit : Je suis le pain descendu du ciel ; ils disaient : Celui-là n'est-il pas le fils de Joseph, et ne connaissons-nous pas son père et sa mère ? Comment prétend-il qu'il est descendu du ciel ? »

1. « Eux qui se sont fait un dieu de leur ventre, et qui ont mis leur gloire dans l'ignominie, » *Philipp.*, III, 19, disait Paul de quelques hommes, écrivant aux Philippiens. Or, que ces hommes fussent les Juifs, cela ressort de ce qui précède, cela ressort également du langage que tenaient ceux qui venaient au Christ. Quand il leur eut donné du pain, en effet, quand il les eut rassasiés, ils l'appelaient prophète, ils voulaient le faire roi ; et puis, quand il leur parle d'un aliment spirituel et de la vie éternelle, quand il essaie de les arracher aux objets sensibles et d'élever leurs pensées, en les entretenant de la résurrection, ils murmurent et s'éloignent. Mais si c'est là un prophète, comme ils l'ont tout à l'heure déclaré : « Voici celui dont Moïse a dit : Le Seigneur Dieu vous suscitera un prophète du milieu de vos frères, semblable à moi ; écoutez-le ; » *Deut.*, XVIII, 15 ; il faut le croire lorsqu'il dit : « Je suis descendu du ciel. » Loin de le croire, ils murmurent contre lui. Ils ont encore un reste de respect à cause du miracle des pains, qui vient à peine d'avoir lieu ; et c'est pour cela qu'ils ne le contredisent pas d'une manière ouverte : ils manifestent seulement par des murmures leur irritation de ce que le Christ ne leur a pas donné la seule nourriture qu'ils désirent. On les entend dire à travers leurs murmures : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? » Cela prouve qu'ils ne connaissent pas sa génération supérieure et divine. Ils le proclament donc fils de Joseph. Jésus ne relève pas cette parole, et ne leur dit pas : Non, je ne suis pas le fils de Joseph. Par son silence, il ne veut certes pas approuver leur fausse idée ; il se tait parce qu'ils ne sont pas en état d'admettre une aussi merveilleuse naissance. Or, s'ils ne pouvaient pas entendre son origine selon la chair, beaucoup moins entendraient-ils sa génération céleste. Aussi, taisant la première, n'a-t-il garde assurément de révéler la seconde.

Les Juifs étaient néanmoins choqués de l'humble condition de son père ; ce n'est pas une raison pour lui de parler, il ne veut pas leur fournir un sujet de scandale pendant qu'il en ôtera un autre. Que répond-il donc aux murmurateurs ? « Personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire. » Ici les Manichéens se révoltent, prétendant que nous ne pouvons rien faire de nous-mêmes ; cette parole prouve bien cependant que nous sommes maîtres de notre volonté. — Dès qu'on vient à lui, m'objecterez-vous, quel besoin a-t-on d'être attiré ? — Ceci ne détruit pas notre liberté d'action, et montre seulement que nous avons besoin de secours ; car il ne s'agit pas là d'un homme quelconque, il s'agit d'un homme puissamment secondé. Le Christ montre ensuite de quelle manière Dieu nous attire. Pour écarter toute idée d'action matérielle, il ajoute : « Ce n'est pas que personne ait vu Dieu ; celui-là seul qui vient de Dieu a vu le Père. » — Mais comment attire-t-il ? me direz-vous encore. — Le prophète a répondu d'avance à cette question : « Tous seront dociles à Dieu. » Voyez-vous la noblesse de la foi ? La leçon ne viendra pas des hommes ni par le ministère d'un homme ; Dieu même se charge de la formuler. Pour donner plus de force à cette affirmation, il invoque l'autorité des prophètes. — S'ils ont annoncé qu'ils seront tous dociles à la parole de Dieu, comment se fait-il que plusieurs ne croient pas ? — C'est que cela n'est dit que du grand nombre ; le prophète ne parle pas de tous absolument, mais bien de tous ceux qui veulent.

Le Maître est là devant tous, attirant à lui ce qui lui appartient, faisant part à tous de sa doctrine. « Et je le ressusciterai au dernier jour. » La dignité du Fils nous apparaît ici dans tout son éclat : si le Père attire, le Fils donne la vie. Il n'y a pas là deux actions séparées ; il atteste ouvertement l'égalité de puissance. C'est ainsi qu'il avait dit auparavant : « Et le Père, qui m'a envoyé, rend témoignage de moi ; ensuite, pour qu'on n'urgeât pas trop cette parole, il avait

renvoyé ses auditeurs à l'Ecriture : maintenant il les renvoie de même aux prophètes, les consultant dans tous les sens et les invoquant sans cesse, pour éloigner les mêmes soupçons et montrer qu'il n'est pas en opposition avec le Père. — Qu'étaient-ils avant cela? m'objecterez-vous peut-être; n'avaient-ils pas écouté la divine parole? Que se passe-t-il donc de remarquable ici? — C'est par les hommes qu'ils avaient antérieurement appris les choses de Dieu; aujourd'hui c'est par le Fils unique lui-même et par l'Esprit saint. Puis il ajoute : « Ce n'est pas que personne ait vu Dieu, si ce n'est celui qui vient de Dieu. » En parlant de la sorte, il n'envisage pas la puissance du Créateur, mais bien sa substance même. Sous le premier rapport, nous venons tous de Dieu. Et dès lors en quoi le Fils nous serait-il supérieur, ou même différerait-il de nous? — Pourquoi ne s'est-il pas expliqué d'une manière plus claire? me demanderez-vous. — A cause de leur faiblesse. S'ils ont été tellement scandalisés parce qu'il a déclaré qu'il était descendu du ciel, que n'auraient-ils pas éprouvé sous le coup de cette autre déclaration? Il se nomme le pain de vie par la raison qu'il nous donne réellement la vie présente et la vie future. De là ce qui suit : « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » Par ce don, il entend la doctrine du salut, la foi que nous avons en lui, ou son corps même; car ce sont là deux principes de force pour notre âme. Ailleurs il dit : « Si quelqu'un écoute ma parole, il ne goûtera pas de la mort, » *Joan.*, VIII, 52, et les Juifs se scandalisent. Il n'en est plus de même ici, par égard peut-être pour celui qui vient de leur distribuer les pains.

2. Remarquez ensuite la différence qu'il établit entre son pain spirituel et la manne. C'est d'après la fin qu'il apprécie comparativement ces deux sortes de nourriture. Voulant montrer que la manne n'avait rien produit de nouveau, il poursuit en ces termes : « Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. » Comme son but principal est de leur persuader qu'ils ont été tout autrement favorisés que leurs pères, voilà ce qu'il leur insinue touchant les admirables personnages qui vécurent du temps de Moïse. Après leur avoir donc rappelé qu'ils étaient morts malgré la manne qui leur était donnée pour aliment, il ajoute : « Celui qui mange de ce pain vivra éternellement. » Ce n'est pas sans intention qu'il parle du désert; c'est leur dire que cet aliment fut de peu de durée, que les Israélites ne l'eurent plus dans la terre promise : autre différence avec le pain qu'il annonce en ce moment. « Le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je sacrifierai pour la vie du monde. » Un doute pourrait s'élever ici : Pourquoi disait-il alors ces choses, qui dans la circonstance ne devaient produire aucun bien, qui nuisaient même, au lieu d'édifier? « Dès lors plusieurs de ses disciples, est-il écrit, se retirèrent en disant : « Ce langage est trop pénible, on ne saurait l'écouter. » Un tel enseignement ne devait être donné qu'à des disciples affermis, comme l'observe Matthieu : « Il leur parlait en particulier. » *Marc.*, IV, 34. Qu'avez-vous à répondre? — Que de telles paroles étaient non-seulement utiles, mais encore nécessaires. Comme les Juifs le pressaient, en effet, demandant de la nourriture, une nourriture corporelle, rappelant celle qui fut donnée à leurs aïeux, exagérant même la valeur réelle de la manne, il leur enseigne que tout cela n'était qu'une ombre, une figure, et qu'il veut leur apporter la vérité, en leur promettant une nourriture spirituelle. — D'après vous, il aurait dû leur dire : Vos pères ont mangé la manne dans le désert; et moi, je vous ai donné du pain. — C'eût été loin pour eux d'être la même chose : le second aliment leur paraissait inférieur au premier, celui-ci leur venant du ciel, tandis que la multiplication des pains avait eu lieu sur la terre. Puisqu'il leur fallait donc un aliment d'origine céleste, il leur dit souvent : « Je suis descendu du ciel. »

Si quelqu'un nous demande encore pour quel motif il parla des mystères, nous répondrons que le temps était opportun pour toucher à cette doctrine. L'obscurité du langage a toujours pour effet de stimuler l'auditeur et de réveiller son attention. Ils n'avaient donc pas à se scandaliser, tout au plus devaient-ils faire part de leurs difficultés et de leurs doutes. Mais non;

ils s'éloignent. Si le Christ était un prophète à leurs yeux, pourquoi ne croyaient-ils pas à sa parole ? Le scandale qu'ils éprouvent tient donc à leur inconséquence, et non à la nature de l'enseignement. Remarquez, je vous prie, comme il gagne peu à peu l'esprit de ses disciples; ce sont eux qui disent : « Vous avez les paroles de la vie éternelle, où irons-nous ? » Encore ici, c'est lui qui donne, et non le Père : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair, livrée pour le salut du monde. » La foule ne l'entend pas ainsi, bien au contraire ; elle s'écrie : « Ce langage est trop pénible. » C'est pour cela qu'elle se retire. Cet enseignement toutefois n'est pas nouveau, ne diffère pas de ce qui précède. Jean l'avait insinué déjà, en désignant le Christ sous le nom d'agneau. — Le peuple n'avait pas compris cette insinuation, me direz-vous. — Je le sais; mais les disciples ne l'avaient pas comprise davantage. Ils n'avaient pas même clairement compris ce qui regarde la résurrection ; ce qui fait qu'ils ignoraient le sens de cette parole : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai : » *Joan.*, II, 19 : bien moins donc la doctrine actuelle énoncée dans des termes plus obscurs. Ils savaient que les prophètes avaient ressuscité des morts, quoique l'Ecriture ne soit pas très-claire à cet égard ; mais que quelqu'un eût mangé de la chair humaine, aucun d'eux ne l'avait jamais dit. Malgré cela les disciples se soumettaient et continuaient à le suivre, confessant qu'il avait les paroles de la vie éternelle. C'est du reste là le propre du disciple, de ne point discuter avec une inquiète curiosité l'enseignement du maître, et de savoir attendre que celui-ci juge à propos de s'expliquer. — Pourquoi donc le contraire eut-il lieu, me dira-t-on, et la plupart se retirèrent-ils ? — Cela provient de leur faible intelligence. Quand on commence à se demander le comment, l'incrédulité n'est pas loin d'entrer dans une âme. C'est de la même manière que Nicodème s'abandonnait au trouble et disait : « Comment un homme pourrait-il rentrer dans le sein de sa mère ? » Le même trouble se manifeste ici par ce langage : « Comment celui-ci pourrait-il nous donner sa chair à manger ? » Dès que vous êtes entrés dans cet ordre de questions, pourquoi ne vous êtes-vous pas aussi demandé : Comment cinq pains se sont-ils multipliés de la sorte ? — Ils ne songeaient qu'à se rassasier. Ils n'avaient aucun souci du miracle. — L'expérience les instruisait assez, m'objectera-t-on. — Il fallait donc qu'elle leur ouvrît les yeux encore dans cette circonstance ; car il avait d'abord opéré cet étonnant prodige pour qu'une semblable leçon ne leur permît plus de ne pas croire à sa parole. Eux n'en retirèrent alors aucun bien ; c'est nous désormais qui bénéficions en réalité de ce qui se passait à cette époque. Il faut donc étudier la merveille des mystères sacrés, la cause et le but, les effets et les avantages de cette institution. « Nous sommes un même corps, dit l'Apôtre, membres formés de sa chair et de ses os. » *Ephes.*, V, 30. Que les initiés prêtent une docile attention à nos paroles présentes.

3. Pour que ce ne soit pas l'amour seul qui opère cette transformation, pour qu'elle soit un fait véritable, unissons-nous à cette chair divine. L'union mystique a lieu par cette nourriture qu'il nous a donnée, témoignage éclatant de sa tendresse envers nous. C'est pour cela qu'il a voulu s'unir à notre nature, faire de nous tous son propre corps, nous identifier avec lui comme le corps l'est avec la tête. Il y a là le signe de l'amour le plus ardent. Job laisse entrevoir cette pensée quand il dit de ses serviteurs qu'ils l'aimaient au point qu'ils eussent désiré s'assimiler sa chair par la manducation. Exprimant donc l'excès de leur amour, ils s'écriaient : « Qui nous donnera de nous rassasier de sa chair ? » *Job*, XXXI, 31. C'est ce que le Christ a fait dans la réalité des choses, et pour mieux gagner notre cœur, et pour nous ouvrir complétement le sien ; il ne s'est pas contenté de s'offrir à la vue de ceux qui l'aiment, il s'est mis entre leurs mains, dans leur bouche, sous leurs dents, mêlant sa substance à leur substance, donnant pleine satisfaction à tout désir. Au sortir de cette table, soyons donc comme des lions respirant le feu, devenus un objet de terreur pour le diable lui-même, parce que nous aurons l'idée de ce qu'est notre tête et de l'amour qui nous a été témoigné.

Les parents font souvent nourrir leurs enfants par des étrangers ; je nourris les miens de ma propre chair, je deviens leur nourriture ; car je veux tous vous ennoblir, vous donner le gage des plus magnifiques espérances. Celui qui se livre à vous dans cette vie, que ne fera-t-il pas dans la vie future? J'ai voulu devenir votre frère, avoir à cause de vous la même chair et le même sang que vous. Eh bien, je vous rends cette chair et ce sang par lesquels je suis rentré dans votre famille. Ce sang ravive en nous la fleur de l'image royale, donne à notre âme une incompréhensible beauté, entretient sa noblesse et sa vigueur, y fait circuler la force et la vie. Les aliments que nous prenons et qui renouvellent notre sang, subissent une transformation intermédiaire ; mais l'action du sang divin sur nòtre âme est instantanée, l'âme en ressent immédiatement les merveilleux effets. Ce sang, reçu dans un cœur bien disposé, chasse les démons et les tient éloignés de nous, appelle en nous les anges et le Seigneur des anges. Oui, les démons fuient à la vue du sang divin, et les anges accourent. Il a de ses flots purifié le monde entier. Le bienheureux Paul a déroulé là-dessus la plus large philosophie dans son Epître aux Hébreux. Ce sang a lavé le sanctuaire et rendu son éclat au saint des saints. Si la simple figure eut tant de puissance dans le temple des Juifs, au milieu de l'Egypte, teignant le seuil des maisons, quelle ne sera pas la puissance de la vérité ? Ce sang a consacré l'autel d'or; lui seul donnait au souverain prêtre le courage d'entrer dans le lieu saint. Par ce sang avait lieu l'ordination sacerdotale ; il effaçait les péchés alors qu'il n'était encore répandu qu'en image. S'il était déjà si puissant, si la mort reculait ainsi devant l'ombre, de quel effroi, je vous le demande, ne sera-t-elle pas saisie devant la réalité? Ce sang est le salut de nos âmes : il les purifie, il les embellit, il les enflamme, il rend notre intelligence plus brillante que le feu, il donne à l'âme un éclat plus vif que celui de l'or; en se répandant sur la terre, il nous ouvre l'accès du ciel.

4. Redoutables sont les mystères de l'Eglise, formidable est l'autel. Du paradis jaillissait une sourçe qui donnait naissance à des fleuves matériels : des fleuves spirituels s'élancent de cette table comme d'une source sacrée. Auprès de cette source s'élèvent, non des saules infructueux, mais des arbres dont la cime est au ciel, et qui portent sans cesse des fruits incorruptibles. Si quelqu'un est consumé par la chaleur, qu'il s'approche de cette source, et soudain il sera rafraîchi. Elle éteint les funestes ardeurs, elle ranime tout ce qui a été brûlé, non par les rayons du soleil, mais par les traits enflammés de l'ennemi. Elle provient elle-même d'un principe supérieur ; c'est au ciel qu'elle remonte, c'est du ciel qu'elle descend. De nombreux ruisseaux sortent de cette source, l'Esprit les envoie, le Fils les dirige et les conduit au but, en disposant favorablement nos âmes, non par la force et le travail matériels. C'est une source de lumière, elle répand les rayons de la vérité. Là se transportent les puissances célestes pour contempler la beauté de ces canaux; car elles voient mieux ainsi la grandeur du but que Dieu se propose, elles reçoivent avec plus d'abondance ses mystérieuses clartés. S'il était possible de plonger sa langue ou sa main dans l'or liquéfié, ce serait le moyen de les dorer instantanément : cela se produit par rapport à notre âme, mais d'une manière bien plus essentielle, dans nos mystères sacrés. Le fleuve bouillonne avec plus de violence que le feu ; seulement, au lieu de brûler, il lave et purifie tout ce qu'il touche. Ce sang était jadis figuré par les sacrifices constamment offerts sur les autels, par les immolations légales. C'est ici le prix de l'univers, c'est à ce prix que le Christ a racheté l'Eglise, c'est de cet or spirituel qu'il l'a toute embellie. Quand on achète des esclaves, on donne de l'or, c'est encore avec de l'or qu'on les pare : le Christ nous achète et nous pare avec son sang. Ceux qui participent à ce sang prennent place parmi les anges et les archanges, parmi les habitants des cieux ; ils portent la tunique royale du Christ, ils sont couverts d'une armure divine. C'est trop peu dire ; ils ont le roi même pour vêtement. Si cela vous paraît étonnant et merveilleux, vous devez d'autant plus vous appro-

cher avec une conscience pure, et vous allez à votre salut; si vous venez avec une conscience souillée, vous trouverez le châtiment et le supplice. « Celui qui mange et boit indignement, dit l'Apôtre, mange et boit son propre jugement. » I *Cor.*, XI, 29. On châtie ceux qui souillent la pourpre royale à l'égal de ceux qui l'auraient déchirée : devez-vous être surpris qu'en recevant ce corps dans une âme corrompue on mérite le même supplice qu'ont mérité ceux qui le percèrent de clous? Voici la terrible sentence que Paul nous fait entendre : « Qu'un homme ait transgressé la loi de Moïse, il est sans pitié mis à mort devant deux ou trois témoins : combien plus grave ne devra pas être le châtiment de celui qui foule aux pieds le Fils de Dieu, et qui regarde comme chose commune ce sang du Testament par lequel il a été sanctifié? » *Hebr.*, X, 28-29.

Exhortation morale.

Veillons donc sur nous-mêmes, mes bien-aimés, puisque nous avons reçu des dons si précieux; et, lorsque nous aurons la pensée de prononcer une parole honteuse, lorsque la colère ou toute autre passion sera sur le point de subjuguer notre cœur, souvenons-nous des faveurs qui nous ont été faites, de l'esprit qui nous a été donné. Une telle réflexion maîtrisera les mouvements désordonnés de notre âme. Jusques à quand resterons-nous attachés aux choses de la terre, et plongés dans un léthargique sommeil? jusques à quand négligerons-nous l'œuvre de notre salut? Songeons aux grâces dont Dieu nous a comblés, bénissons-le, glorifions-le, non-seulement par la foi, mais encore par les œuvres, afin que nous obtenions les biens à venir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVII.

« Jésus leur dit en conséquence : En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie éternelle en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, possède la vie en lui-même. »

1. Quand nous parlons de choses spirituelles, n'ayons dans nos âmes rien de temporel, rien de terrestre; rejetons tout cela, repoussons-le bien loin, et soyons tout entiers à l'audition de la parole sainte. Si, dès que le monarque est entré dans une ville, tout tumulte en est exclu, à plus forte raison, quand l'Esprit saint nous parle, devons-nous écouter dans un calme profond, avec une pieuse crainte. C'est la crainte, en effet, qu'inspirent avant tout les expressions de notre texte. Entendez de nouveau : « En vérité je vous le dis, si quelqu'un ne mange ma chair et ne boit mon sang, il n'aura pas la vie en lui-même. » Le peuple ayant tout à l'heure déclaré que c'était là une chose impossible, Jésus montre qu'elle est non-seulement possible, mais encore extrêmement nécessaire. Il poursuit donc : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, possède la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » Comme il leur avait déjà dit : « Si quelqu'un mange de ce pain, il ne mourra pas pour l'éternité, » il était à croire qu'ils étaient choqués de ce langage, qu'ils éprouvaient le même sentiment qui leur avait fait dire : « Abraham est mort, et les prophètes sont morts; comment donc nous dites-vous : Il ne goûtera pas la mort? » il résout cette difficulté en les entretenant de la résurrection, et leur montrant par là que la mort d'un tel homme ne saurait être éternelle. Or, il revient souvent aux mystères sacrés, pour leur faire voir l'importance et l'absolue nécessité de cette institution. « Ma chair est vraiment une nourriture, mon sang est vraiment un breuvage. » Que signifient ces paroles? Ou bien que c'est ici une véritable nourriture, la seule qui puisse sauver l'âme; ou bien que la parole du Christ est digne de toute foi, qu'elle ne renferme point d'énigme ni de parabole, qu'il faut en réalité manger son corps.

Il continue : « Celui qui mange ma chair demeure en moi; » et rien ne saurait mieux exprimer l'union qu'il se propose. Ce qui suit ne nous paraîtra pas d'accord avec ce qui précède, si nous ne l'examinons pas avec attention. Après qu'il avait dit : « Celui qui mange ma chair, demeure en moi, » était-il naturel d'ajouter : « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et moi aussi je vis par le Père? » — Ces choses

sont en parfaite harmonie. Cette promesse qu'il avait sans cesse renouvelée de donner la vie éternelle, il la confirme par ce mot : « Celui-là demeure en moi. » Dès qu'il demeure en moi et que je possède la vie, il est évident qu'il vivra lui-même. Puis il dit : « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé..... » C'est une comparaison, une similitude; ce qu'il dit, le voici : Je vis tout comme le Père. — Mais, pour que vous ne le croyiez pas non engendré, il a tout de suite ajouté : « Par le Père; » ce qui ne signifie certes pas que sa vie soit le résultat d'une action étrangère. Il avait plus haut écarté ce soupçon en disant : « Comme le Père a la vie en lui-même, il a donné pareillement au Fils d'avoir la vie en lui-même. » Si sa vie dépendait d'une action étrangère, il ne lui aurait pas été donné de la posséder en lui-même, et cette parole alors ne serait pas vraie; s'il l'a pleinement reçue, pour vivre il n'a désormais besoin d'aucun secours. Que veut dire ce mot : « Par le Père? » C'est l'unité de principe qu'il indique par là. Tel est le sens de son langage : Ainsi que j'ai déclaré le Père vivant, je vis moi-même; « et celui qui me mange, vivra à cause de moi. » Il parle là, non de la vie commune et ordinaire, mais de la vie supérieure et divine. Ce qui le prouve évidemment, c'est que tous les infidèles, tous ceux parmi nous qui ne sont pas initiés, vivent, bien qu'ils ne mangent pas la chair du Christ.

Vous le voyez donc, il s'agit ici d'une vie autre que la vie terrestre. Le Sauveur semble parler ainsi : Celui qui mange ma chair ne succombe pas entièrement à la mort et n'y trouvera pas même un supplice. — Il parle également, non de la résurrection de tous, mais de celle des justes en particulier. Tous ressusciteront, en effet; mais il est une résurrection spéciale et glorieuse, que suivra l'éternelle récompense. « Voilà le pain qui est descendu du ciel. Il n'en sera plus comme de vos pères, qui ont mangé la manne et qui sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. » Il insiste sur ce principe, afin de le graver dans l'âme de ses auditeurs; c'est la doctrine suprême et finale, puisqu'elle a pour objet le dogme de la résurrection et de la vie éternelle. C'est pour cela qu'il parle simultanément de l'une et de l'autre, voulant bien montrer que la seconde n'a pas lieu maintenant, et qu'elle ne doit exister qu'à la suite de la première. — Comment prouver cette assertion? me demanderez-vous. — Par les Ecritures. Il les y renvoie constamment, en leur prescrivant d'en écouter les leçons. Quand il dit : « Qui donne la vie au monde? » il se propose d'exciter le zèle de ses auditeurs, afin qu'ils ne se tiennent pas en dehors, quand ils en verront tant d'autres jouir d'un tel bien. S'il évoque fréquemment le souvenir de la manne, c'est pour mieux établir la différence des deux nourritures, et de plus pour leur inspirer la foi. En effet, dès que le Seigneur a pu, sans récolte, sans froment, sans le concours de la nature, les faire subsister pendant quarante ans, beaucoup mieux le pourra-t-il maintenant qu'il est venu pour accomplir de plus grandes choses. Ce n'étaient là que des figures, et les hommes cependant recueillaient de quoi se nourrir sans sueurs et sans fatigues : pourquoi ce privilége ne nous serait-il pas éminemment accordé, quand notre époque diffère tant de celle-là, quand la mort est détruite, quand nous sommes en possession de la véritable vie? L'idée de la vie revient à chaque instant dans la parole du divin Maître, et la raison en est bien simple : rien n'est plus agréable aux hommes, rien ne leur est plus doux que d'être à l'abri de la mort. L'Ancien Testament promettait une longue vie, des jours nombreux; mais ce n'est plus une longue vie qui nous est désormais promise, c'est une vie qui n'aura pas de fin. Il veut encore nous apprendre qu'il révoque aujourd'hui la punition méritée par le péché, la sentence de mort prononcée contre nous, puisqu'il nous donne, non pas simplement la vie, mais la vie éternelle, renversant ainsi toutes les bornes antiques. « Voilà ce qu'il disait dans la synagogue, enseignant à Capharnaüm; » et cet enseignement était accompagné de nombreux miracles, ce qui l'accréditait de plus en plus.

Pourquoi le Sauveur enseignait dans la synagogue ou dans le temple.

2. Mais pourquoi le Sauveur enseignait-il dans la synagogue ou dans le temple? — C'était à la fois pour mieux s'attirer la multitude et pour bien montrer qu'il n'était pas en opposition avec



le Père. « Or, beaucoup de disciples l'ayant entendu, disaient : Ce langage est trop pénible. » Qu'est-ce à dire? Qu'il imposait de trop rudes labeurs. Mais il ne s'agissait de rien de semblable, il n'était pas même question de la conduite à mener; le Christ parlait simplement du dogme, revenant sans cesse à la foi qu'on devait avoir en lui. Pourquoi ce langage serait-il si pénible? Est-ce parce qu'il annonce la résurrection et la vie? est-ce parce que le Sauveur déclare qu'il est descendu du ciel, ou qu'on ne peut pas être sauvé sans participer à sa chair? Sont-ce là donc des choses si dures? Qui le prétendrait? — Mais alors que signifie cette parole? — Difficile à comprendre, dépassant la portée de leur faible entendement, propre à les remplir de crainte. Ils s'imaginaient que Jésus tenait des discours de nature à les humilier. De là cette réclamation : « Qui peut se résoudre à l'écouter? » Peut-être voulaient-ils ainsi se justifier eux-mêmes, au moment de le quitter. « Or Jésus, sachant en lui-même que ses disciples en murmuraient, » le propre de la divinité étant de manifester les secrets des cœurs, « il leur dit : Cela vous scandalise? Que sera-ce donc si vous voyiez le Fils de l'homme remontant à son premier séjour? » Il avait agi de même envers Nathanaël : « Parce que je t'ai dit : Je te voyais sous le figuier, tu crois à ma parole. Eh bien, tu verras de plus grandes merveilles. » *Joan.*, I, 50. S'adressant à Nicodème, il ajoutait : « Personne ne monte au ciel, si ce n'est le Fils de l'homme, qui est dans le ciel. » *Joan.*, III, 13.

Mais quoi! n'accumule-t-il pas difficultés sur difficultés? — Non, certes, loin de là; il cherche à les attirer par la grandeur et l'étendue de sa doctrine. Après avoir dit : « Je suis descendu du ciel, » s'il avait ensuite gardé le silence, il les eût tout autrement révoltés; mais en poursuivant ainsi : « Mon corps est la vie du monde... Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et moi aussi je vis par le Père, » il résout la difficulté qui naîtrait de cette parole : « Je suis descendu du ciel. » Quand on dit de soi de grandes choses, facilement on est soupçonné de tromperie; tout soupçon disparaît quand on peut donner un tel développement à son assertion. Il n'est rien que le Christ ne dise et ne fasse pour éloigner d'eux la pensée que Joseph est son père. Ce n'est donc pas pour augmenter le scandale, c'est plutôt pour l'effacer, qu'il parle de la sorte. Qui l'aurait cru fils de Joseph, n'aurait pas accepté sa doctrine; mais celui-là devait l'accueillir sans répugnance, qui le croyait descendu du ciel et devant ensuite y remonter. Il donne encore une autre solution : « C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. » Cela revient à dire : Ce qui me concerne doit être entendu dans un sens spirituel; celui qui l'entendrait d'une manière charnelle n'en retirerait aucun bien, n'y trouverait aucun avantage. — Se demander comment il était descendu du ciel, s'imaginer qu'il était le fils de Joseph, c'était quelque chose de charnel, aussi bien que cette question : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger? » Encore une fois, tout cela devait s'entendre dans un sens mystique et spirituel. — Mais d'où leur serait venue, me dira-t-on, l'intelligence d'une telle proposition : Manger la chair d'un homme? — Il fallait savoir attendre le moment opportun, et puis interroger le Maître, sans jamais se décourager.

« Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie; » ce qui signifie qu'elles sont spirituelles et divines, qu'elles n'ont rien de charnel, qu'elles n'expriment pas une loi de la nature, et que, se dérobant à toutes les entraves d'ici-bas, elles rendent une pensée bien différente de celle des hommes. De même que dans ce dernier texte le mot « esprit » est placé là pour spirituel, de même plus haut le mot « chair » signifie, non pas précisément une chose charnelle, mais la manière grossière dont la parole du Christ était comprise par des hommes qui ne désiraient que des biens matériels, alors qu'ils auraient dû s'élever à des pensées spirituelles. Le comprendre ainsi, c'est bien réellement ne rien gagner. — Quoi donc, sa chair n'est-elle pas une chair réelle? — Elle l'est assurément. — Comment donc peut-il dire : « La chair ne sert de rien? » — Il ne parle pas là de sa chair, gardez-vous de le croire; il parle de ceux qui comprennent son enseignement d'une manière charnelle. Qu'est-ce comprendre charnellement? Ne voir que la



lettre ou l'écorce, et ne rien penser de plus, c'est voir avec les yeux de la chair. Or, il ne faut pas porter un jugement sur ce qu'on voit simplement de la sorte; il faut considérer tous les mystères avec les yeux de l'esprit, c'est-à-dire d'une manière spirituelle. Si celui qui ne mange pas sa chair et ne boit pas son sang n'a pas la vie en lui-même, comment ne servirait de rien une chair sans laquelle on ne peut pas vivre?

Vous le voyez donc, ce n'est pas de la chair du Christ qu'il est ici question, c'est de la manière charnelle d'entendre sa parole. « Mais il en est quelques-uns d'entre vous qui ne croient pas. » Il donne encore ici, selon sa coutume, plus de poids à son enseignement, en prédisant les choses futures, et de plus en leur montrant qu'il parle dans leur intérêt, et nullement pour sa propre gloire. En restreignant sa prédiction à quelques-uns, il n'en exclut pas ses disciples. Il avait dit au commencement : « Vous m'avez vu, et vous n'avez pas cru en moi; » et maintenant : « Il est quelques-uns d'entre vous qui ne croient pas. Il savait dès l'origine quels étaient ceux qui ne croiraient pas, et celui qui devait le trahir. » Il ajoutait donc : « Voilà pourquoi je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, si ce n'est par une grâce supérieure que mon Père seul peut donner. » L'Evangéliste nous découvre par là la spontanéité de ses dons et sa longanimité. Ce n'est pas sans intention non plus qu'il a dit : « Dès l'origine; » il nous enseigne ainsi sa prescience : c'est avant de prononcer ce discours et d'entendre ces murmures, qu'il connaissait le traître; il n'avait pas besoin de voir le scandale actuel pour être ainsi éclairé, preuve évidente de sa divinité. Remarquez encore cette parole : « Si ce n'est par une grâce supérieure que mon Père seul peut donner. » C'était bien leur déclarer qu'il avait Dieu pour père, et non Joseph; que ce n'était pas une chose de peu d'importance de croire en lui. Il semblait leur dire : Ils ne me causent ni trouble ni surprise, ceux qui ne croient pas; je savais cela longtemps d'avance, je savais quels sont ceux à qui le Père a donné de croire.

3. Que ce mot « donner, » ne vous inspire pas l'idée d'une destination absolue; pensez plutôt qu'il faut se disposer soi-même à recevoir la foi, pour la recevoir en réalité. « Dès ce moment, beaucoup de ses disciples revinrent en arrière, et ne marchèrent plus avec lui. » Cette expression, « revenir en arrière, » au lieu de se retirer ou de s'éloigner, vous montre un mouvement de recul dans le chemin de la vertu; ils ont perdu la foi qu'ils avaient, ils se sont retranchés eux-mêmes. Mais cela ne s'applique pas aux douze. Aussi leur dit-il : « Et vous, voulez-vous m'abandonner de même? » Il leur faisait entendre de nouveau qu'il n'avait besoin ni de leur ministère, ni de leur culte, et que ce n'est pas pour ce motif qu'il les menait à sa suite. Comment pouvait-il avoir besoin d'eux quand il leur tenait ce langage? Pourquoi ne les louait-il pas et ne leur décernait-il pas de publics éloges? D'abord, pour conserver sa dignité de Maître; puis, pour leur faire voir quel était le moyen par lequel il convenait surtout qu'ils fussent attirés. S'il leur avait donné des louanges, peut-être se seraient-ils imaginé qu'ils lui faisaient grâce, et l'orgueil les aurait-il emportés; tandis qu'en leur déclarant qu'il pouvait se passer de leur concours, il se les attacha d'une manière plus solide. Et voyez avec quelle prudence il leur parle. Il ne dit pas : Retirez-vous. C'eût été les repousser. Non, c'est une question qu'il leur adresse : « Et vous, voulez-vous m'abandonner de même? » Il faisait ainsi disparaître toute violence et toute nécessité; il ne voulait pas qu'ils fussent retenus par une sorte de honte, mais plutôt enchaînés par la reconnaissance et l'amour. En évitant de les accuser ouvertement, en les reprenant avec mansuétude, il nous apprend ce que la sagesse exige de nous dans de pareilles circonstances. Mais notre conduite est tout opposée; ce qui n'est pas étonnant, puisque nous agissons toujours pour notre propre gloire. De là vient aussi que nous nous regardons comme amoindris quand nous voyons diminuer notre entourage. Donc, au lieu de les flatter ou de les repousser, il les interroge. Ce n'était pas là les mépriser, c'était simplement ne vouloir pas leur imposer de contrainte; car, rester à cette condition, c'est la même chose que s'en aller.

La sagesse nous commande de reprendre nos frères avec mansuétude.

Que répond alors Pierre? « A qui irions-

nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous avons cru et nous savons que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant. » Vous le voyez, ce n'est pas le langage du Sauveur qui scandalise les autres, c'est leur apathie, leur indolence et leur aveuglement. Alors même qu'il ne leur eût pas ainsi parlé, ils n'en auraient pas moins souffert le scandale, toujours absorbés par le désir des aliments corporels, toujours attachés à la terre. Du reste, les apôtres avaient entendu comme eux; mais, animés d'un autre sentiment, ils disent: « A qui irions-nous? » Vive expression d'un ardent amour! C'est dire que leur Maître leur est plus cher que tout au monde, qu'un père, une mère, tous les biens temporels; dans la pensée qu'ils expriment, quiconque s'éloigne de lui n'a plus où se réfugier. De peur cependant que cette exclamation: « A qui irions-nous? » ne paraisse impliquer la crainte de ne savoir à qui demander un refuge, Pierre ajoute aussitôt: « Vous avez les paroles de la vie éternelle. » Les autres avaient entendu d'une manière charnelle et terrestre; eux ont entendu dans un sens spirituel, et s'en reposent entièrement sur la foi. Voilà pourquoi le Christ disait: « Les paroles que je vous ai dites, sont esprit; » ce qui revient à dire: Ne vous imaginez pas que ma doctrine soit sujette aux nécessités du temps, à l'enchaînement des événements extérieurs. Telles ne sont pas les choses spirituelles, elles ne subissent pas les lois de ce monde inférieur.

Paul le déclare en ces termes: « Ne dites pas en votre cœur: Qui pourra monter au ciel? c'est-à-dire, pour en faire descendre le Christ; ou qui pourra plonger dans l'abîme? c'est-à-dire, pour rappeler le Christ d'entre les morts. » *Rom.*, x, 6-7. « Vous avez les paroles de la vie éternelle. » Ils avaient déjà devant les yeux la résurrection et tout ce qui doit en être la conséquence. Remarquez ici l'amour fraternel qui fait parler Pierre pour tout le chœur apostolique. Il ne dit pas: Je sais; mais bien: « Nous savons. » Remarquez encore comme sa manière de parler se rapproche de celle du Maître, et s'éloigne de celle des Juifs. Ceux-ci disaient: « Il est le fils de Joseph; » et lui dit: « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant... Vous avez les paroles de la vie éternelle. » Il reproduit probablement celle-ci qu'il a plus d'une fois entendue: « Celui qui croit en moi possède la vie éternelle. » Il prouve à quel point il conserve les choses dites, puisqu'il en rappelle même les expressions. Que fait le Christ? Il ne loue pas Pierre en cette occasion, il n'admire pas sa réponse, comme il l'a fait ailleurs. Que dit-il donc? « Ne vous ai-je pas choisis au nombre de douze? et l'un de vous est un démon. » C'est ainsi qu'il retranche Judas de la déclaration faite par Pierre: « Nous avons cru. » Dans un autre endroit, celui-ci n'avait pas mentionné les disciples. A cette question du Christ: « Et vous, qui dites-vous que je suis? » Il répondait pour lui-même: « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » *Matth.*, xvi, 15. Ici, comme il a parlé au nom de tous, c'est à bon droit que le Maître écarte Judas de ce concert, frappant ainsi d'une réprobation anticipée la perfidie du traître; n'ignorant pas sans doute qu'il ne l'améliorera pas, mais ne voulant rien omettre de ce qui est en son pouvoir.

4. Or, voyez la discrétion de son langage: il ne le découvre pas tout à fait, il ne le laisse pas tout à fait dans l'ombre. D'une part, il craindrait qu'en perdant toute honte, Judas ne perdît toute retenue, et que, de l'autre, il ne marchât plus sûrement au crime, croyant demeurer caché. Aussi l'accuse-t-il ensuite d'une manière plus ouverte. Il avait paru d'abord le confondre avec les autres, en disant: « Il en est quelques-uns d'entre vous qui ne croient pas; » mais l'Evangéliste avait mieux dégagé sa pensée: « Il savait dès l'origine, ajoute-t-il, quels étaient ceux qui ne croiraient pas, et celui qui devait le trahir. » Comme le traître ne se désiste pas, le Sauveur parle avec plus de force et de sévérité: « L'un de vous est un démon. » Et cependant il ne le dévoile pas encore, laissant planer sur tous la même frayeur. On pourrait me demander ici pourquoi les disciples ne protestent pas, et restent dans l'incertitude et la crainte, se regardant mutuellement, et disant chacun de leur côté: « Serait-ce moi, Seigneur? » *Matth.*, xxvi, 22. Et Pierre fait signe à Jean de deman-



der au Maître quel est celui qui doit le trahir. — D'où vient cette réserve ? Pierre n'a pas encore entendu cette parole : « Retire-toi de moi, satan. » Il ne saurait donc craindre; mais, après avoir été repris, bien loin d'être loué, quand il venait d'exprimer l'affection la plus vive, après s'être entendu nommer satan, il tremble. Il n'est pas étonnant qu'il tremble aussi sous le coup de cette parole : « L'un de vous me trahira. » Ce n'est pas ce que Jésus dit en ce moment; il se borne à dire : « L'un de vous est un démon. » Voilà pourquoi les apôtres ne comprennent pas, et ne voient dans cette parole qu'un reproche fait à l'iniquité.

Quelle est la cause de ce langage : « Ne vous ai-je pas choisis au nombre de douze ? et l'un de vous est un démon. » Le Christ veut nous apprendre que sa doctrine est exempte de toute flatterie. Lorsque les apôtres étaient restés seuls après l'éloignement des autres disciples, et qu'ils avaient confessé le Christ par la bouche de Pierre, le divin Maître ne veut pas qu'ils s'imaginent avoir mérité des éloges. C'est comme s'il leur disait : Rien ne m'empêchera de reprendre les méchants; ne pensez pas que je vous ménagerai parce que vous m'avez donné cette preuve de constance ; je n'épargnerai pas l'iniquité parce que vous marchez à ma suite. Ce qui pourrait encore mieux désarmer un maître, ne me désarmerait même pas. Celui qui reste, témoigne ainsi de son amour ; mais celui que le Maître a choisi, et qui se range ensuite parmi les insensés, sera repoussé comme tel. Cela ne peut pas, je le répète, désarmer ma sévérité. — Voilà ce dont les Gentils accusent le Christ maintenant encore, mais sans fondement et sans raison. En effet, Dieu ne violente pas les hommes pour les rendre bons, l'appel qu'il leur adresse et le choix qu'il en fait ne leur imposent aucune nécessité, il n'agit que par la persuasion. Pour vous convaincre que la vocation céleste ne force pas la volonté, voyez le nombre des appelés qui périssent. Cela vous prouve que le salut et la damnation dépendent de notre libre arbitre.

5. Formés par de telles leçons, ne cessons de veiller, soyons constamment sur nos gardes. Un homme qui faisait partie du chœur apostolique, jouissant d'un don si précieux, ayant même opéré des miracles, puisqu'il était de ceux que le Sauveur envoyait ressusciter les morts et purifier les lépreux, en vint à trahir son Maître, pour avoir contracté cette funeste maladie de l'avarice ; ni les bienfaits reçus, ni les rapports de la vie commune, ni les soins prodigués ne lui furent d'aucun avantage ; il ne lui servit de rien d'avoir eu les pieds lavés par le Sauveur, de s'être assis à la même table, d'avoir été le dépositaire de l'argent ; tout cela devint même un acheminement au supplice. Comment ne tremblerions-nous donc pas lorsque nous imitons l'avarice de Judas ? — Vous ne trahissez pas le Christ ? — Mais, quand vous repoussez le pauvre mourant de faim ou de froid, vous encourez la même condamnation. Si nous nous approchons indignement des divins mystères, nous périrons tous comme les bourreaux du Christ. Si nous commettons la rapine, si nous opprimons les indigents, nous attirons sur nous les châtiments les plus terribles, et bien certainement les plus équitables. Combien de temps encore serons-nous possédés de l'amour des choses présentes, jouets de la déraison et de la vanité ? Les richesses sont parfaitement inutiles, ne nous font aucun bien réel. Jusques à quand donc resterons-nous les esclaves de l'inutilité ? Jusques à quand nous obstinerons-nous à ne pas lever les yeux vers le ciel, à ne pas pratiquer la vigilance, à ne pas nous dégoûter des objets périssables et sitôt évanouis que la terre nous présente ? L'expérience n'a-t-elle donc pu nous en apprendre la vileté ? Souvenez-vous des riches qui vécurent avant nous. Est-ce que toutes ces choses ne sont pas un rêve, une ombre, une fleur, un flot qui passe, un mot vide de sens ? Celui-là fut riche ; mais que sont devenues ses richesses ? Elles ont disparu, elles ont péri ; seulement les péchés dont elles furent la cause demeurent toujours, et les châtiments que les péchés entraînent.

Supposé même que nous n'eussions en perspective ni supplice ni royaume éternels, encore devrions-nous craindre nos concitoyens et nos frères, et jusqu'à ceux qui sont atteints



Passion des concitoyens de saint Jean Chrysostome qui nourrissaient des bêtes sauvages au lieu de pratiquer l'aumône.

de la même passion. Aujourd'hui, nous avons des chiens à nourrir, beaucoup nourrissent des onagres, des ours, d'autres bêtes sauvages ; mais nous laissons de côté l'homme que la faim dévore : Nous avons moins de considération et de respect pour notre espèce que pour une autre qui ne nous est rien et souvent ne nous sert de rien. — Dn moins n'est-ce pas une belle chose de construire de splendides maisons, d'avoir de nombreux domestiques, de reposer sous des lambris dorés ? — Inutilités et folies ! Il est des édifices tout autrement honorables et splendides; voilà ceux qu'il fait bon de contempler, et nul ne nous en empêche. Voulez-vous voir le plus beau de tous les dômes? Quand la nuit est venue, levez les yeux vers ce ciel parsemé d'étoiles. — Mais ce n'est pas là mon toit, me direz-vous. — Et moi, je vous dis que c'est le vôtre, bien plus que celui dont vous êtes fier. Il a été fait pour vous, et vous le partagez avec vos frères. L'autre ne vous appartient pas, vos héritiers l'auront après votre mort. Le premier vous est infiniment utile, sa beauté vous ramène au Créateur; le second vous cause un dommage irréparable, il sera votre plus terrible accusateur au jour du jugement, puisqu'il est tout resplendissant d'or et que le Christ n'a pas les vêtements nécessaires.

Ne tombons pas dans une pareille aberration, ne poursuivons pas ce qui fuit, ne fuyons pas ce qui demeure, ne trahissons pas les intérêts de notre salut, attachons-nous aux espérances de l'avenir : vieillards, parce qu'il nous reste évidemment peu de temps à vivre; jeunes gens, parce qu'il n'est pas moins évident que la vie ne saurait être longue. « Comme le voleur nous surprend durant la nuit, ainsi viendra le jour suprême. » I *Thessal.*, v, 2. N'ignorant rien de tout cela, que les hommes et les femmes s'exhortent réciproquement; ne cessons d'instruire la jeunesse des deux sexes, formons-nous les uns les autres à mépriser les choses du temps, à désirer celles de l'éternité, afin que nous parvenions à la possession de ces dernières, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVIII.

« Ensuite Jésus parcourait la Galilée; car il ne voulait pas se montrer dans la Judée, les Juifs cherchant à le faire mourir. Or, une fête des Juifs approchait, celle des Tabernacles. »

1. Rien de pire que la haine et la jalousie; c'est par cette passion que la mort est entrée dans le monde. Voyant l'homme dans l'honneur, le diable ne supporta pas cette félicité, et mit tout en œuvre pour le perdre. Nous voyons constamment une pareille racine produire le même fruit. De là le meurtre d'Abel, de là les périls de David, et ceux de beaucoup d'autres justes; voilà comment aussi les Juifs devinrent les meurtriers du Christ. C'est ce que l'Evangéliste nous enseigne quand il dit : « Ensuite Jésus parcourait la Galilée; car il n'avait pas la possibilité de se montrer dans la Judée, les Juifs cherchant à le faire mourir. » — Bienheureux Jean, qu'osez-vous dire? Il n'avait pas la possibilité, Celui qui peut tout ce qu'il veut? Celui qui n'a qu'à prononcer cette parole : « Qui cherchez-vous ? » pour jeter ses ennemis à la renverse? Celui qui n'est pas vu, bien que présent, manquerait donc de puissance? Comment se fait-il que plus tard, se trouvant au milieu d'eux, dans le temple, dans un jour de solennité, devant le peuple réuni, en face des homicides, il leur adresse les discours les plus capables de les exaspérer. Le peuple en témoignait son étonnement en ces termes : « N'est-ce pas là celui qu'ils veulent mettre à mort? Il leur parle d'une manière ouverte, et voilà qu'ils ne lui disent rien. » Sont-ce là des énigmes? Assurément non; Jean ne parlait pas de la sorte pour avoir l'air de proposer des énigmes; son intention était de prouver hautement que le Christ avait manifesté les attributs de sa divinité et ceux de son humanité. En disant qu'il ne pouvait pas, il parle de lui comme d'un homme, dont les actions sont celles qui conviennent à l'humanité; et, quand il rapporte que Jésus était au milieu et qu'ils ne s'emparèrent pas de lui, c'est le pouvoir de sa divinité qu'il met en évidence.

Jésus fuit et paraît tour à tour, se montrant avec une égale clarté tantôt homme et tantôt Dieu. Il se dérobe à ceux qui lui tendent des piéges, faisant éclater ainsi la force invincible de sa nature; il se tient à l'écart, pour bien établir la vérité de son incarnation, si bien que ni Paul de Samosate, ni Marcion, ni les autres atteints de la même maladie, n'aient rien à dire. Il ferme donc la bouche à tous. « Alors approchait une fête des Juifs, celle des Tabernacles. » Alors, ensuite, n'indiquent pas toujours une circonstance immédiate, et signifient même souvent qu'on doit franchir un temps considérable. Cela allait bien ici, puisque c'était la fête de Pâques lorsque le Sauveur parlait sur la montagne, et que maintenant l'Evangéliste parle de la fête des Tabernacles: dans cet intervalle de cinq mois il ne place pas autre chose que le miracle de la multiplication des pains et l'allocution adressée à ceux qui en avaient mangé; cependant le divin Maître n'interrompait jamais le cours de ses prodiges et de ses instructions, pas même souvent durant la nuit, comme si le jour et le soir n'y suffisaient pas. C'est ainsi qu'il vint à ses disciples, et tous les évangélistes sont d'accord sur ce point. Pourquoi donc cette lacune? C'est qu'ils ne pouvaient pas tout rapporter. Ils ont toujours eu soin de dire ce qui pouvait susciter la haine ou l'opposition des Juifs. Et bien des choses étaient de cette nature. Ils racontent fréquemment sans doute la guérison des malades, la résurrection des morts, les faits qui provoquent l'admiration; mais ils ne gardent pas non plus le silence quand il se présente quelque chose d'humiliant à raconter, une opposition quelconque faite à la doctrine du Sauveur. En cet endroit, par exemple, ils rapportent que ses frères ne crurent pas en lui; circonstance néanmoins qui semblait autoriser de fâcheuses insinuations.

Il est beau de voir à quel point ils sont fidèles aux lois de la vérité, avec quelle noble franchise ils consignent dans leurs écrits ce qui semble tourner à la honte de leur Maître, donnant même la préférence à de pareils faits sur tous les autres. Voici donc que Jean, laissant de côté de nombreux miracles et des instructions non moins nombreuses, s'empresse de raconter ce qui suit: « Ses frères lui dirent: Sors d'ici pour aller dans la Judée, afin que tes disciples soient témoins de tes œuvres. Personne, en effet, n'agit en secret, voulant soi-même se mettre en évidence.— Ses frères ne croyaient pas en lui. » —Etrange incrédulité, me direz-vous peut-être, puisqu'ils le prièrent en même temps d'opérer des prodiges.— Elle est fort grande assurément. Elle se manifeste par leurs paroles, par leur audace, par cette intempestive liberté qu'ils prennent à son égard. Ils supposent que les liens du sang leur donnent un pareil droit. Les expressions sont en apparence celles de l'amitié; mais au fond elles sont pleines d'amertume : il y a là un double reproche de faiblesse et de vaine gloire. En lui disant : « Personne n'agit en secret, » ils se portent pour accusateurs, ils jettent même un doute sur ses actes, tout en l'accusant de timidité; et, quand ils ajoutent : « Voulant soi-même se mettre en évidence, » c'est de vanité qu'ils le soupçonnent.

2. Or, considérez à cette occasion la puissance du Christ. De ceux qui tenaient ce langage, était celui qui devint le premier évêque de Jérusalem, le bienheureux Jacques, dont Paul a dit: « Je ne vis aucun des apôtres, si ce n'est Jacques, frère du Seigneur. » *Galat.*, I, 19. Juda ne devint pas moins admirable dans la suite. Ils étaient cependant à Cana, lorsque le Sauveur changea l'eau en vin; mais cela ne leur avait pas encore été d'un grand avantage. Quelle est la cause réelle de cette incrédulité? Le mauvais vouloir et la jalousie; car les parents restés dans l'obscurité ne sont pas les derniers à porter envie à ceux qui se distinguent. De quels disciples veulent-ils ici parler? Il s'agit de la foule qui suivait Jésus, et non des douze. Comment répond-il à cette interpellation? Voyez avec quelle mansuétude. Il ne dit pas : Qui êtes-vous, pour me donner de tels conseils et de telles leçons? — Non, mais il dit: « Mon temps n'est pas encore venu. » Ce simple mot me paraît insinuer autre chose. Peut-être la jalousie les poussait-elle jusqu'à vouloir le livrer aux Juifs; en disant donc: « Mon temps n'est pas encore venu, » il entendait parler du temps de sa croix et de sa mort.

Saint Jacques premier évêque de Jérusalem.



Pourquoi cette impatience de me faire mourir avant l'heure? « Votre temps à vous est toujours présent. » Cela revient à dire : Pour vous, les Juifs ne vous tueront pas, alors même que vous seriez toujours avec eux, parce que vos sentiments ne diffèrent pas des leurs ; mais moi, c'est sur l'heure qu'ils vondront me tuer. Vous pouvez donc être constamment en rapport avec eux sans exposer votre vie : le temps sera venu pour moi, quand il me faudra subir la croix et la mort.— Que ce soit là le sens de sa parole, ce qui suit le montre assez : « Le monde ne peut pas vous haïr. » Et comment le pourrait-il, quand vous avez les mêmes idées et courez vers le même but? « Mais il me hait, parce que je le reprends et que je lui représente ce qu'il y a de mauvais dans ses œuvres ; » je lui suis odieux à cause de mes représentations et de mes reproches.

Réprimons la colère.

Apprenons, par cet exemple, à réprimer la colère et l'indignation, quelque méprisables que puissent paraître ceux qui s'avisent de nous conseiller. Si le Christ supporte avec tant de patience les conseils d'hommes qui ne croient pas, et qui de plus parlent dans un but aussi mauvais que leur intention est perverse, quelle indulgence pouvons-nous espérer, nous terre et cendre, qui repoussons avec indignation les avis qu'on nous donne, jugeant qu'ils partent de trop bas, y voyant même une sorte d'outrage? Remarquez donc avec quelle douceur il repousse l'accusation. Comme on lui dit : « Manifeste-toi au monde, » il répond : « Le monde ne saurait vous haïr ; c'est moi qu'il poursuit de sa haine. » Ainsi tombe leur accusation. — Je suis tellement éloigné, semble-t-il dire, de chercher la gloire qui vient des hommes, que je ne cesse pas de les réprimander, sachant bien néanmoins que c'est là provoquer la haine et la mort. — Mais où les réprimande-t-il? me demanderez-vous peut-être. — Où ne les réprimande-t-il pas? vous demanderai-je à mon tour. Ecoutez son langage : « Ne pensez pas que je doive vous accuser auprès du Père ; il est quelqu'un qui vous accuse, Moïse... Je vous connais bien, et je sais que vous n'avez pas d'amour pour Dieu... Comment pourriez-vous croire, acceptant la gloire que les hommes donnent, et ne cherchant pas celle qui vient de Dieu seul? » Vous le voyez donc, partout la haine dont il est l'objet est produite par la sainte liberté de ses reproches, et non parce qu'il a violé le sabbat. Autre question : Pourquoi les envoie-t-il à la fête en disant : « Montez vous-mêmes à ce jour de fête; pour moi, je n'y monte pas encore? » Il veut leur faire voir qu'il n'a pas ainsi parlé pour s'excuser ou les flatter, mais bien pour autoriser les observances du culte mosaïque.

Pourquoi monte-t-il donc ensuite, après avoir déclaré qu'il ne monterait pas? — Il n'a pas dit absolument : Je ne monterai pas ; il a dit : « Je ne monterai pas encore ; » je n'irai pas avec vous ; « car mon temps n'est pas encore venu. » — C'est à la prochaine fête de Pâques qu'il devait cependant être crucifié. Comment se fait-il dès lors qu'il ne se rende pas à la fête présente? Si c'est parce que son temps n'est pas encore venu, il ne devait pas du tout s'y rendre. — Aussi n'y va-t-il pas pour souffrir, il y va pour les instruire. — A quoi bon s'y rendre en cachette? Ne pouvait-il pas marcher à découvert et se montrer au milieu de la foule, en réprimant les tentatives de ses ennemis, comme il l'avait fait si souvent? — C'est qu'il n'entrait pas dans ses vues de renouveler sans cesse ce prodige. En montant ouvertement à Jérusalem, en les immobilisant de nouveau comme des aveugles, il eût fait briller sa divinité plus qu'il ne convenait alors, il eût trop tôt levé le voile. Comme ils se persuadaient qu'il était retenu par la crainte, il leur prouve qu'il savait au contraire agir avec fermeté, mais sans obscurcir la vérité de son incarnation ; et que, le temps de la passion lui étant connu d'avance, il ne manquerait pas à cette époque de se rendre à Jérusalem. Pour moi, je crois aussi qu'en leur disant de s'y rendre eux-mêmes, il voulait leur signifier qu'il ne les retiendrait pas de force auprès de lui ; et que, lorsqu'il ajoutait : « Mon temps n'est pas encore accompli, » il entendait par là qu'il avait d'autres miracles à faire et d'autres enseignements à donner, pour gagner une plus grande multitude à la foi, et pour corroborer celle de ses disciples par la vue du courage et des souffrances de leur Maître.

3. Dans ce qui vient d'être dit se révèlent à

nous sa modestie et sa mansuétude : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.*, XI, 29. Débarrassons-nous donc de toute amertume. Si quelqu'un s'irrite contre nous, n'en soyons que plus humbles ; s'il se livre à la fureur, tâchons de le ramener au calme ; s'il nous mord de ses sarcasmes et de ses dérisions, ne succombons pas, ne nous perdons pas nous-mêmes en essayant de nous venger. La colère est une bête féroce, un animal plein de rage. Pour l'apaiser, chantons-nous à nous-mêmes les chants de l'Ecriture, et disons : « Tu n'es que terre et cendre... La terre et la cendre pourraient-elles bien s'enorgueillir ?... L'impétuosité de la colère est la ruine de celui qu'elle emporte... L'homme irrité ne connaît plus de mesure. » *Genes.*, XVIII, 27 ; *Eccli.*, X, 9 ; I, 28 ; *Prov.*, XI, 25. Rien de plus honteux que l'aspect de cette passion, rien de plus repoussant. Si tel est l'aspect, que sera le fond de l'âme ? De même que la puanteur se répand quand on remue la fange, de même on sent la répulsion et l'horreur quand la colère agite une âme. — Mais je ne puis pas supporter, me dira-t-on, l'insulte d'un ennemi. — Pourquoi, je vous prie ? S'il dit vrai, vous devriez vous repentir en sa présence même, et le remercier des reproches qu'il vous fait ; s'il ment, dédaignez le mensonge. Vous fait-il un crime de votre pauvreté, accueillez cela par un soupir. Vous traite-t-il d'homme obscur ou insensé, il a droit à votre compassion. En effet, « celui qui dit à son frère, insensé, devient passible des feux de la géhenne. » *Matth.*, V, 22. Dès qu'il vous outrage donc, songez au supplice qu'il se prépare, et, non content de ne pas vous emporter, vous verserez des larmes. On ne s'irrite pas contre un malade consumé par la fièvre ou tourmenté par un mal aigu ; on le plaint, au contraire, on déplore son état. Celui de l'homme en colère n'est pas différent. Si vous tenez tant à vous venger, gardez le silence, et vous avez frappé cet homme au vif ; mais si vous lui rendez injure pour injure, vous n'avez fait qu'ajouter à la violence du feu. — A nous taire, m'objectera-t-on, nous passerons aux yeux des témoins pour des hommes faibles et lâches. — Non, ils ne vous accuseront pas de faiblesse, ils admireront plutôt votre philosophie. Quand l'outrage vous met hors de vous-mêmes, vous donnez à penser que ce qu'on vous dit pourrait être vrai, puisque vous le repoussez avec cette violence. Pourquoi le riche qu'on traite de pauvre en rit-il ? C'est parce qu'il est sûr de n'être pas pauvre. Rions de même des outrages qu'on nous fait, et ce sera la meilleure marque que nous n'avons pas à nous reprocher ce dont on nous accuse.

Jusques à quand, vous demanderai-je encore, redouterons-nous les accusations des humains ? Jusques à quand mépriserons-nous le souverain Seigneur de tous les êtres, et resterons-nous attachés à la chair ? « Puisqu'il existe entre vous des contentions, des jalousies et des querelles, n'êtes-vous pas des hommes charnels ? » I *Cor.*, III, 3. Devenons donc des hommes spirituels et donnons un frein à cette bête funeste. Entre la colère et la frénésie, il n'y a guère de différence. La colère est un démon qui vous possède pour le moment, et vous êtes alors pire qu'un démoniaque. On est indulgent pour ce dernier ; mais l'homme en colère est jugé digne de mille châtiments, il se jette de lui-même dans l'abîme de la perdition, son supplice commence ici-bas avant que s'ouvre pour lui la géhenne, puisque, le jour et la nuit, sans repos et sans trêve, en butte à ses propres pensées, il est comme une mer bouleversée par la tempête. Voulons-nous donc nous affranchir des tourments présents et des vengeances futures, chassons de notre âme cette cruelle maladie, témoignons une douceur inaltérable, une parfaite modération, et nous aurons trouvé le repos de notre âme en ce monde déjà, puis surtout dans le royaume céleste. Puissions-nous tous l'acquérir par la grâce et l'amour de de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIX.

« Après avoir dit ces choses, il demeura dans la Galilée. Dès que ses frères se furent rendus à la fête, il y monta lui-même, non d'une manière ostensible, mais comme en secret. »

1. Les actions humaines que le Christ voulait bien accomplir, n'avaient pas seulement pour but de corroborer la vérité de son incarnation, il s'y proposait encore de nous former à la vertu. S'il avait en tout agi comme Dieu, aurions-nous pu jamais savoir, quand nous survient une chose pénible, comment nous devons nous comporter? Dans cette circonstance, par exemple, s'il eût paru tout à coup au milieu de ces Juifs altérés de son sang et les eût réduits au silence, où serait la leçon ? Une pareille conduite constamment tenue nous eût laissés dans une complète ignorance sur celle que nous aurions dû nous-mêmes tenir en pareil cas, incapables que nous sommes d'agir alors comme lui : eût-il fallu se dévouer aussitôt à la mort, ou bien n'eût-il pas été mieux de pourvoir d'une autre manière aux progrès de la prédication ? Puis donc que nous n'avons pas la même puissance, il ne veut pas que nous ignorions ce que nous avons à faire quand l'épreuve est là devant nous ; et c'est pour cela qu'il est dit dans l'Evangile : « Après avoir ainsi parlé, Jésus demeura dans la Galilée. Dès que ses frères se furent rendus à la fête, il y monta lui-même, non d'une manière ostensible, mais comme en secret. » Impossible de mieux signifier qu'il n'avait pas voulu s'y rendre avec eux. Il reste donc encore, et puis il ne se montre pas à découvert, en dépit de leurs instances. — Et pourquoi se tient-il maintenant caché, lui qui parlait toujours avec tant de confiance? — Il n'est pas dit précisément qu'il se cachait, mais bien qu'il se tenait *comme* caché. Il fallait, je l'ai déjà dit, qu'il nous enseignât de la sorte la conduite à suivre dans de semblables occasions. D'ailleurs, ce n'était pas la même chose de se jeter au milieu de leurs colères et de leurs frémissements, ou de ne venir qu'après la fête.

Pourquoi le Sauveur, qui prêchait ouvertement, se tient-il comme caché.

« Or les Juifs le cherchaient, et disaient : Où donc est-il ? » Voilà de belles œuvres pour un jour de fête ! ils respirent le meurtre, ils se demandent comment ils pourront s'emparer de lui. C'est le sens de cette autre parole, rapportée plus loin : « Que pensez-vous de son absence en ce jour de fête ? » *Joan.*, XI, 56. Et maintenant ils disent : « Où donc est-il ? » La haine et la jalousie les empêchent de le désigner par son nom. Singulier respect pour la solennité ! je le répète, merveilleuse piété ! c'est parmi les cérémonies saintes qu'ils veulent saisir leur proie. « Et dans la foule il y avait un grand murmure à son sujet. » Je suppose qu'ils étaient exaspérés par le lieu même où le prodige s'était accompli, et que dans leur rage l'indignation contre le fait antérieur n'avait pas une aussi large part que la crainte de ne point le voir se renouveler. Or, bien loin d'atteindre leur but, ils contribuaient à sa renommée. « Les uns disaient : Il est bon ; et les autres : Non, il séduit la multitude. » La première opinion était celle du peuple, je n'en saurais douter ; la seconde, celle des chefs et des prêtres, que l'envie et la perversité poussaient naturellement à la calomnie. « Il séduit la multitude, » disent-ils. — En quoi faisant, je vous le demande ? Ses miracles, par hasard, ne seraient-ils qu'une pure fantasmagorie ? L'expérience atteste le contraire. « Mais personne n'osait parler ouvertement de lui, à cause des Juifs. » Partout vous voyez les grands corrompus, et leurs subordonnés ayant des idées droites, mais non l'énergie que de telles idées supposeraient et qui fait principalement défaut au peuple.

« Comme le jour de la fête était à demi passé, Jésus vint, et il enseignait. » L'attente n'avait fait que redoubler l'attention. Ceux qui dans les premiers jours le cherchaient en disant : « Où donc est-il ? » voyez comme ils l'entourent dès qu'ils l'ont aperçu, comme ils sont suspendus à ses lèvres, ceux qui le déclarent bon et ceux qui tiennent un langage opposé : les uns, pour profiter de ses leçons et l'admirer ; les autres, pour l'observer et le prendre dans ses discours. Les derniers, prétendant qu'il séduit

la multitude par son enseignement, ne comprennent même pas sa parole; les hommes, au contraire, qui le proclament bon, ont pour eux la voix même des miracles. En continuant à parler, il calme la fureur de ses ennemis, à tel point qu'ils se prennent à l'écouter et ne se ferment plus les oreilles. Ce qu'il enseignait alors, l'Evangéliste ne le dit pas; il dit seulement que Jésus parla d'une manière admirable, qu'il saisit leur intelligence et changea leurs dispositions, tant était grande la vertu de sa doctrine. Tout à l'heure ils prétendaient qu'il séduisait la multitude; et maintenant ils l'admirent. Aussi s'écrient-ils : « Comment celui-ci sait-il les Ecritures, alors qu'il ne les a pas apprises? » De telles expressions nous montrent assez que la malice respire à travers leur admiration. L'auteur ne nous dit pas qu'ils aient précisément admiré son enseignement ou qu'ils l'aient accepté; il se borne à dire qu'ils étaient dans l'admiration, qu'ils étaient frappés d'étonnement, et que ce sentiment leur faisait se demander : Comment peut-il parler de la sorte?

Ce doute tout seul aurait dû leur faire entrevoir que ce n'était pas là simplement un homme. Comme ils ne veulent pas le confesser et se contentent d'admirer, voici ce que Jésus leur dit : « Ma doctrine n'est point de moi. » Et de nouveau, répondant à leurs soupçons, il les ramène au Père, afin de leur imposer désormais le silence. « Si quelqu'un veut faire sa volonté, il saura de cette doctrine si elle vient de Dieu, ou si je parle de moi-même. » Il entend dire par là : Rejetez de votre âme l'iniquité, la colère, l'envie, cette haine gratuite que vous avez conçue contre moi; et plus rien ne vous empêchera de comprendre que mes paroles viennent réellement de Dieu. Ce sont là les obstacles qui vous cachent maintenant le jour, qui ne vous permettent pas de juger avec droiture; écartez-les, et vous n'éprouverez rien de semblable. — S'il ne s'explique pas aussi formellement, c'est pour ne pas leur causer une trop vive peine; mais tout cela se trouve renfermé dans ces mots : « Si quelqu'un veut faire sa volonté, il saura de cette doctrine si elle vient de Dieu, ou si je parle de moi-même; » si je dis quelque chose de différent, d'insolite ou de contraire. En déclarant que je ne parle pas de moi-même, j'ai constamment en vue de protester que je n'enseigne jamais rien qui puisse lui déplaire, que je veux tout ce qu'il veut. « Si quelqu'un fait sa volonté, il saura de cette doctrine... » Que signifient les premières paroles de ce texte? — Si quelqu'un aime la pratique de la vertu, mène une vie pure, celui-là comprendra la portée de mes enseignements; si quelqu'un veut s'appliquer à l'étude des prophéties, il verra si je m'y conforme ou non.

2. Comment sa doctrine peut-elle n'être pas en même temps la sienne? Il ne dit pas : Cette doctrine n'est pas la mienne; mais, après avoir affirmé qu'elle est la sienne et se l'être appropriée, il ajoute : « N'est pas la mienne. » Comment expliquer cette contradiction? — Cette doctrine est la sienne, parce qu'il enseigne sans avoir été lui-même enseigné; elle n'est pas la sienne, parce que c'est la doctrine du Père. — Comment donc, dit-il ailleurs : « Tout ce que le Père possède est à moi, et tout ce que je possède est au Père? » *Joan.*, XVII, 10. Mais dès lors c'est une erreur de dire que la doctrine n'est pas à vous parce que c'est celle du Père; raison de plus pour qu'elle soit la vôtre. — Dans ce même texte précisément : « Ma doctrine n'est pas la mienne, » il déclare avec une singulière énergie qu'il n'a qu'une même pensée avec le Père. C'est comme s'il disait : Elle ne diffère en rien, ce n'est pas la doctrine d'un autre. Bien que nous n'ayons pas la même hypostase, ma parole et mon action ne sauraient être regardées comme différentes de celles du Père. Je parle et j'agis comme lui. — Il produit ensuite un argument qui ne souffre pas de réplique, puisé dans le cœur humain et dans les usages ordinaires de la vie. Quel est cet argument? « Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire. » Celui qui veut se faire une doctrine à part, ne se propose pas autre chose que d'acquérir de la renommée. Or, si je n'ai pas cette renommée pour but, à quoi bon voudrais-je avoir une doctrine propre? « Celui qui parle de lui-même, » qui tient à se singulariser, à ne rien devoir aux autres, celui-là n'aspire qu'à

L'hypostase du Père est différente de celle du Fils.



briller. Si donc je cherche la gloire de celui qui m'a envoyé, pourquoi préférerais-je enseigner autre chose ?

Vous le voyez, il est un motif pour lequel il déclare encore ici qu'il ne fait rien de lui-même. Ce motif, quel est-il ? De leur persuader qu'il ne poursuit pas la gloire du monde. C'est un enseignement qui résulte partout de l'humilité de son langage, comme lorsqu'il dit ici : « Je cherche la gloire du Père. » Du reste, cette humilité s'explique par plusieurs autres raisons : il veut éloigner de leur esprit la pensée qu'il ne soit pas engendré, et celle qu'il soit en opposition avec Dieu ; il établit en outre la foi de son incarnation, il ménage la faiblesse de ses auditeurs, il enseigne aux hommes à modérer leurs désirs, à ne jamais rien dire par ostentation. Quant aux paroles sublimes qu'il prononce, on ne peut en donner d'autre raison que la sublimité même de sa nature. S'ils furent scandalisés quand il leur dit qu'il existait avant Abraham, que n'auraient-ils pas éprouvé dans le cas où son langage aurait toujours eu la même élévation ? « Est-ce que Moïse ne vous a pas donné une loi, et personne de vous n'accomplit cette loi ? Pour quel motif cherchez-vous à me faire mourir ? » Où se trouve ici la conséquence et quel rapport ce texte a-t-il avec ceux qui précèdent ? Ils soulevaient contre lui deux accusations : de violer le sabbat, d'abord ; ensuite, d'appeler Dieu son père et de se faire l'égal à Dieu. Il résulte clairement de là que ce n'était pas un simple soupçon de leur part, mais le sens vrai de son langage ; qu'il réclamait ce titre de Fils de Dieu d'une manière spéciale, éminente, et non comme tant d'autres l'avaient fait avant lui. Beaucoup ont appelé Dieu leur Père ; celui qui parle ainsi, par exemple : « Dieu seul nous a créés, seul il est notre Père à tous. » *Malach.*, II, 10. Cela ne veut pas dire certes que le peuple fût égal à Dieu ; aussi ne se scandalisait-on pas en entendant de telles paroles. De même que Jésus les reprit souvent lorsqu'ils disaient qu'il ne venait pas de Dieu, et se défendait d'avoir violé le sabbat ; de même il les eût bien certainement repris dans cette circonstance, s'il n'avait pas exprimé la pensée qu'ils lui prêtaient ; il leur aurait dit : Pourquoi supposez-vous que je suis égal à Dieu ? Non, je ne lui suis pas égal. — Mais il ne dit rien de semblable ; il professe même ouvertement cette égalité dans la suite de son discours. En effet, c'est bien cette égalité qu'il enseigne, quand il dit : « Comme le Père ressuscite les morts et les vivifie, ainsi fait le Fils... Afin que tous rendent gloire au Fils, comme ils rendent gloire au Père... Les œuvres qu'il accomplit, le Fils les accomplit de même. »

Touchant la loi, voici comment il s'exprime : « Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi ou les prophètes. » *Matth.*, v, 17. C'est ainsi qu'il dissipe les mauvais soupçons. Mais, dans le cas présent, non content de ne pas nier l'égalité dont on le soupçonne, il l'affirme et l'établit. C'est encore ainsi que, les Juifs lui disant dans une autre occasion : « Vous vous faites Dieu, » bien loin de repousser cette supposition, il la confirme en ces termes : « Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, il dit au paralytique : Prends ton lit et marche. » *Matth.*, IX, 6. Il corrobore donc ce qui venait d'être dit, à savoir qu'il se faisait égal à Dieu ; il montre à plus forte raison qu'il n'est pas en opposition avec Dieu, qu'il parle comme Dieu parle lui-même, et que tel est son enseignement. Puis, à propos de la violation du sabbat, il dit : « Est-ce que Moïse ne vous a pas donné une loi, et personne de vous n'observe cette loi ? » Voici le sens de cette parole : La loi défend de tuer ; et vous commettez l'homicide, et vous m'accusez comme un transgresseur de la loi. — Pourquoi dit-il « personne ? » C'est que tous conspiraient sa mort. — Pour moi, semble-t-il leur dire, si j'ai transgressé la loi, c'est pour sauver un homme ; tandis que vous la transgressez pour le mal. Oui, la transgression serait-elle formelle, elle a pour excuse le salut, et ce n'est pas vous, coupables des transgressions les plus graves, qui devriez m'accuser. Ce que vous faites, c'est le complet renversement de la loi.

Il continue donc à combattre, bien qu'il leur eût tant parlé déjà ; mais antérieurement il leur disait des choses sublimes et conformes à sa di-

gnité, tandis qu'il leur adresse maintenant un humble langage. Pourquoi? Parce qu'il ne voulait pas toujours les exposer à la colère; emportés comme ils étaient, ils en seraient bien vite venus au meurtre. Le Christ s'applique donc à les calmer par ce double moyen : d'abord, en les reprenant ainsi : « Pourquoi voulez-vous me tuer? » puis, en ajoutant humblement : « Un homme qui n'a fait que vous dire la vérité. » C'est bien assez leur prouver qu'ils n'ont pas le droit de juger les autres, eux, homicides de cœur. Après avoir remarqué la modestie qui respire dans la question faite par le Christ, vous sentirez mieux la brutalité de leur réponse : « Tu es possédé du démon; qui cherche à te tuer? » Parole d'emportement et de rage, qui montre une âme surexcitée jusqu'à l'impudence par des reproches inattendus, qu'elle prend pour des invectives. Les brigands chantent souvent quand ils sont à leur poste; mais ils se taisent au moment de l'action, pour trouver leur victime sans défense : ainsi font les Juifs. Le doux Maître ne relève pas leur insulte, de peur de les exaspérer de plus en plus; il se justifie de nouveau concernant l'observation du sabbat, et raisonne simplement avec eux sur la loi.

3. Quelle admirable prudence! — Il n'est pas étonnant que vous ne m'écoutiez pas, semble-t-il encore leur dire, quand vous n'écoutez pas la loi, que vous paraissez néanmoins écouter, et que vous croyez réellement vous avoir été donnée par Moïse. Il est donc bien naturel que vous n'accordiez pas plus d'attention à mes paroles. Eux-mêmes avaient dit : « Dieu a parlé à Moïse; mais celui-ci, nous ne savons d'où il est; » *Joan.*, IX, 29; il leur démontre en conséquence qu'ils outragent Moïse, qu'ils ne respectent pas la loi dont il est l'auteur. « J'ai fait une œuvre et vous êtes tous dans l'admiration. » Alors qu'il s'agirait de se défendre et de repousser l'accusation qui vient d'être formulée, il n'en appelle pas au Père, il met en avant sa propre personne : « J'ai fait une œuvre. » C'est leur déclarer que l'omission d'une telle œuvre eût porté une tout autre atteinte à la loi, qu'il y a des choses bien supérieures aux prescriptions légales, que Moïse lui-même avait reçu en dehors de la loi un précepte qui l'emportait sur la loi. La circoncision, en effet, était plus respectable que le sabbat, bien que la loi ne l'eût pas introduite et qu'elle vînt des aïeux. Et moi, j'ai fait une chose qui mérite plus d'estime et de respect que la circoncision. Il ne s'abrite pas derrière une disposition de la loi, celle qui permet aux prêtres de ne pas observer le repos sabbatique; il avait employé déjà ce moyen, et maintenant il parle avec plus d'autorité, quand il dit : « Vous êtes dans l'admiration; » il entend dire : Vous êtes dans le trouble. Si la loi devait avoir la force qu'ils supposaient, la circoncision n'aurait pas eu la prépondérance; le Christ n'aurait pas non plus affirmé qu'il avait fait une chose supérieure à la circoncision.

Il les réfute d'une manière surabondante en disant : « Si l'homme reçoit la circoncision... » Vous le voyez donc, c'est en violant la loi que par-dessus tout il la corrobore; le sabbat ainsi méconnu, c'est la pleine observation de la loi : celle-ci subissait une mortelle atteinte, si celui-là n'eût pas été transgressé. J'ai donc affermi la loi. — Observez encore qu'il ne dit pas : Vous êtes en colère contre moi parce que j'ai fait une chose supérieure à la circoncision. — Non, il énonce simplement le fait, leur laissant le droit de juger s'il n'est pas plus nécessaire de sauver complétement un homme que de lui donner la circoncision. — On n'a pas égard à la loi quand il s'agit d'imposer un signe sans influence aucune sur la santé, et vous éprouvez de l'indignation, vous êtes irrités quand je guéris un mal aussi grave! « Ne jugez pas sur les apparences. » Que signifie cette dernière expression? Parce que Moïse jouit auprès de vous d'un plus grand crédit, vous ne devez pas vous prononcer d'après la dignité supposée des personnes; consultez la nature même des choses : c'est là porter un vrai jugement. Comment se fait-il que personne n'ait accusé Moïse, ne se soit élevé contre lui lorsqu'il veut qu'on méconnaisse le sabbat pour l'accomplissement d'un précepte qui n'est pas même compris dans la loi? Lui-même accepte que sa loi soit inférieure à ce précepte, sans être arrêté par la pensée que ce précepte vient d'ailleurs, je le répète, ne rentre pas dans sa législation, chose réellement étonnante; et vous, qui n'êtes

pas des législateurs, dépassant toute mesure, vous êtes à ce point jaloux de l'honneur de la loi! Et cela ne vous empêche pas de préférer toujours l'autorité de Moïse, qui permet une atteinte à son œuvre en faveur d'un précepte non légal. — En parlant de la complète guérison d'un homme, il reconnaît que la circoncision le guérit en partie. En quoi la circoncision le guérit-elle? « Celui qui ne sera pas circoncis, est-il écrit, sera exterminé. » *Genes.*, XVII, 14. — Pour moi, ce n'est pas en partie seulement, c'est d'une manière totale que j'ai rétabli la santé perdue. « Ne jugez donc pas d'après les apparences. »

Persuadons-nous que cette leçon ne s'adresse pas seulement aux hommes de cette époque, qu'elle est aussi pour nous : cela veut dire que nous ne devons en aucune occasion altérer la justice, que nous devons nous y conformer toujours; qu'il faut traiter de la même façon le pauvre et le riche, examiner le fond des choses, et non s'arrêter à l'extérieur des personnes. « Vous ne vous laisserez pas aller à la pitié, dit l'Ecriture, dans le jugement du pauvre. » *Exod.*, XXIII, 3. Que faut-il entendre par là? Ne soyez pas faible, ne fléchissez pas, alors même que le coupable serait un pauvre. Or, si c'est un devoir de ne pas faire faveur au pauvre, à plus forte raison au riche. Ce n'est pas aux juges seuls que je parle ainsi, c'est à tous les hommes sans exception, pour que le droit ne soit violé nulle part, et que partout il demeure inviolable. « Le Seigneur, est-il encore dit, aime la justice. Celui qui aime l'iniquité hait son âme. » *Psalm.* X, 6. Gardons-nous bien de haïr notre âme, et dès lors n'aimons pas l'iniquité. Elle ne nous procure ici-bas qu'un bienfait lamentable, ou plutôt elle ne nous en procure aucun; et pour l'avenir, elle nous cause un préjudice incalculable. Disons mieux, le fruit de l'iniquité nous échappe toujours. Se plonger dans les délices avec une conscience impure, n'est-ce pas un véritable tourment?

Le droit doit toujours demeurer inviolable.

Attachons-nous de cœur à la justice, et n'en transgressons jamais les lois. Quel bien aurons-nous retiré de la vie présente, à moins qu'en la quittant nous n'emportions avec nous la vertu? Où trouverons-nous alors une défense? Dans l'amitié, les liens du sang, ou la faveur d'un homme? Et pourquoi parler de la faveur d'un homme quelconque? Eussions-nous pour père un Noé, un Job, un Daniel, cela ne nous servirait de rien, si nous étions trahis par nos propres œuvres. Une seule chose nous est nécessaire, la vertu. Seule elle peut nous sauver, et nous délivrer des flammes éternelles. C'est elle qui nous fera pénétrer dans le royaume des cieux. Puissions-nous obtenir ce royaume, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE L.

« Quelques-uns des habitants de Jérusalem disaient : N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir? Et voilà qu'il parle avec assurance, et ils ne lui disent rien. Les chefs auraient-ils donc reconnu qu'il est vraiment le Christ? Mais celui-ci, nous savons d'où il est? »

1. Rien sans but dans les divines Ecritures; car elles sont la parole même de l'Esprit saint. Nous devons donc tout peser avec la plus grande attention. Un mot nous en révèle quelquefois tout le sens; et c'est ce que nous voyons dans ce texte : « Plusieurs des habitants de Jérusalem disaient: N'est-ce pas lui qu'ils cherchent à faire mourir? Et voilà qu'il parle avec assurance, et ils ne lui disent rien. » Pourquoi mentionne-t-on ici les habitants de Jérusalem? L'Evangéliste veut nous montrer que les hommes favorisés des plus étonnants prodiges étaient les plus misérables de tous, puisque, après avoir vu le signe certain de sa divinité, ils s'en remettaient entièrement au jugement de leurs chefs, dont la corruption n'était pas un mystère. N'était-ce pas un signe frappant, que des frénétiques, des meurtriers, qui l'avaient cherché partout et ne voulaient que sa mort, l'eussent là dans leurs mains sans lui rien faire, et fussent tout à coup apaisés? Qui eût pu produire un tel effet, dissiper une pareille rage? Et, malgré tout cela, voyez leur égarement et leur folie : « N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir? » Et remarquez comme

ils se contredisent et se condamnent eux-mêmes : « Celui qu'ils cherchent à faire mourir, et ils ne lui disent rien. » Non-seulement ils ne lui disent rien, mais encore pendant qu'il se montre et parle au milieu d'eux en toute liberté, ils n'ont pas un mot à répondre aux reproches qu'il ne leur épargne pas. « N'auraient-ils pas reconnu que c'est là véritablement le Christ? » — Et vous, que pensez-vous de lui, quel jugement portez-vous sur son compte? — Un jugement tout contraire, répondent-ils, puisqu'ils ajoutent : « Mais celui-ci, nous savons d'où il vient. » — Quelle perversité, quelle contradiction déplorable ! Ils ne partagent pas l'opinion de leurs chefs; mais ils en ont une non moins corrompue et tout à fait digne de leur déraison. « Nous savons d'où celui-ci vient; quant au Christ, lorsqu'il paraîtra, personne ne saura son origine. » Et cependant vos chefs, interrogés là-dessus, ont déclaré qu'il devait naître à Bethléem.—Les autres disent encore : « Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais pour celui-ci, nous ignorons d'où il vient. » *Joan.*, IX, 29. Propos qui semblerait inspiré par l'ivresse. Ecoutez de nouveau : « Le Christ doit-il venir de Galilée ? N'est-ce pas plutôt de la bourgade de Bethléem? »—C'est de l'ivresse encore une fois : Nous savons, nous ne savons pas; le Christ viendra de Bethléem. « Lorsque le Christ paraîtra, personne ne saura son origine. » — La contradiction pourrait-elle être plus manifeste? Ils n'ont évidemment qu'un souci, celui de ne pas s'exposer à croire.

Que répond le Christ? « Vous me connaissez, vous savez d'où je suis; mais je ne viens pas de moi-même, celui qui m'a envoyé mérite toute confiance, et vous ne le connaissez pas. » Il a dit de plus : « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. » Mais comment affirme-t-il qu'ils le connaissent, qu'ils savent d'où il est; et puis, qu'ils ne connaissent ni lui ni son Père? Il ne se contredit pas, non certes; il est en parfait accord avec lui-même. Quand il dit : « Vous ne le connaissez pas, » il parle d'une connaissance autre que celle dont il était d'abord question. C'est comme dans ce passage : « Les fils d'Hélie sont des fils de pestilence, qui ne connaissent pas le Seigneur; » I *Reg.*, II, 12; et dans celui-ci : « Mais Israël ne m'a pas connu. » *Isa.*, I, 3. Paul exprime la même pensée : « Ils font profession de connaître Dieu; mais ils le nient par leurs actes. » *Tit.*, I, 16. Celui qui sait peut donc ne pas savoir. Ainsi le Christ veut dire : Si vous me connaissiez, vous sauriez que je suis le Fils de Dieu. Cette parole : « Vous savez d'où je suis, » ne désigne pas le lieu de sa naissance; et la suite le montre clairement : « Je ne suis pas venu de moi-même; celui qui m'a envoyé est vrai, et vous ne le connaissez pas. » Il parle là de l'ignorance manifestée par les œuvres, celle-là même dont Paul a dit : « Ils font profession de connaître Dieu; mais ils le nient par leurs actes. » Ce n'était donc pas proprement un péché d'ignorance, c'était plutôt un péché de malice et de mauvaise volonté. Sachant, ils voulaient ignorer.

Où se trouve cependant ici la connexion des idées? Comment, pour les réfuter, répète-t-il ce qu'ils disent eux-mêmes? Ils ont dit, en effet : « Pour celui-ci, nous savons d'où il est; » et lui reprend : « Vous me connaissez. » Avaient-ils donc répondu qu'ils ne le connaissaient pas? Bien au contraire, ils avaient dit : « Nous savons. » Sans doute; mais en affirmant qu'ils savaient d'où il était, ils ne voulaient pas dire autre chose, si ce n'est qu'il avait une origine terrestre et qu'il était le fils d'un artisan; tandis qu'il les transportait au ciel, en disant : « Vous savez d'où je suis, » ce qui revient à dire : Mon origine n'est pas celle que vous pensez; elle est en celui qui m'a envoyé. Puis, quand il ajoute : « Je ne suis pas venu de moi-même, » il fait entendre qu'eux-mêmes n'ignorent pas qu'il est envoyé par le Père, bien qu'ils prétendent ne pas le savoir. Il les combat donc de deux manières : d'abord, en produisant hautement et devant tous, dans le but de les confondre, ce qu'ils disaient en secret; ensuite, en dévoilant le fond même de leur pensée, comme s'il disait : Non, mon origine n'est pas obscure; ce n'est pas sans but que je suis venu; « celui qui m'a envoyé est vrai, et vous ne le connaissez pas. » Que signifie le mot « est vrai » mis à cette place? Dès qu'il est lui-même vrai, il m'a vraiment en-

voyé ; dès qu'il est vrai, celui qu'il a envoyé l'est aussi.

Les Juifs confondus par leurs propres paroles.

2. Il prouve encore ce qu'il dit d'une autre façon, en les prenant par leurs propres paroles. Ils ont avancé ceci : « Lorsque le Christ paraîtra, personne ne saura d'où il est; » il s'empare de cette affirmation pour leur prouver qu'il est le Christ. Eux entendaient parler du lieu de son origine, en déclarant que personne ne le saurait; et lui saisit cette occasion pour montrer qu'il vient du Père, et que par suite il est le Christ. Partout, du reste, il proteste que lui seul possède la connaissance du Père; ainsi quand il dit : « Nul n'a vu le Père, excepté celui qui vient du Père, » Voilà ce qui provoque leur courroux. En leur disant : « Vous ne le connaissez pas, » en leur reprochant de feindre une ignorance dans laquelle ils ne se trouvaient réellement pas, le Christ devait bien certainement les blesser jusqu'au fond de l'âme. « Ils cherchaient donc à s'emparer de lui; mais nul ne porta la main sur sa personne, parce que son heure n'était pas encore venue. » Evidemment ils sont arrêtés par une puissance invisible, un frein est mis à leur fureur. Pourquoi l'Evangéliste ne parle-t-il pas d'une manière explicite, et dit-il ainsi que : « Son heure n'était pas encore venue ? » C'est qu'en employant des expressions humbles et conformes à notre faible mortalité, il veut bien établir aussi que le Sauveur est homme. Son langage étant le plus souvent d'un caractère sublime, il y répand parfois de telles expressions. Lorsque Jésus déclare qu'il vient de Dieu, ce n'est pas comme un prophète qui redit la leçon reçue; il parle comme voyant le Père et résidant en lui. « Je le connais, parce que je suis de lui. » Voyez-vous comment il y revient sans cesse? « Je ne suis pas venu de moi-même. Celui qui m'a envoyé est vrai. » Il a recours à tous les moyens pour qu'on ne l'estime pas étranger à la divinité. Ne perdez pas néanmoins de vue l'immense utilité de son humble langage. Après cela, poursuit l'Evangéliste, beaucoup disaient : « Quand le Christ sera venu, fera-t-il plus de miracles que n'en fait celui-ci? » Quels miracles? il n'en est encore que trois, celui du vin, celui du paralytique et celui de l'enfant d'un homme puissant; l'auteur sacré n'en a pas raconté d'autres. Cela prouve une fois de plus que les historiens du Christ omettent bien des prodiges, tandis qu'ils rapportent exactement les perfides machinations des chefs de la nation.

Ces derniers cherchaient donc à le saisir pour le mettre à mort. Quels étaient ces hommes? Ce n'était pas le peuple, qui n'aspirait pas au souverain pouvoir, et ne s'abandonnait pas dès lors à l'envie ; c'étaient les prêtres. La masse du peuple disait : « Quand le Christ sera venu, fera-t-il donc plus de miracles? » Et cependant, cette foi n'était pas encore bien saine, elle était telle qu'une multitude ignorante peut la concevoir. Car enfin ceux qui disaient : « Quand le Christ sera venu, » ne croyaient pas évidemment que celui-ci fût le Christ. Cette interprétation peut sans doute être admise; mais on peut dire aussi que, les chefs s'efforçant de tout leur pouvoir de persuader à la multitude que Jésus n'était pas le Christ, le peuple aura fini par dire : Supposons qu'il ne le soit pas; le Christ sera-t-il meilleur que celui-ci? — Comme je l'ai souvent dit, le vulgaire se laisse plutôt gagner par les prodiges que par la doctrine et les discours. « Les Pharisiens entendant la foule murmurer ces choses, envoyèrent des hommes affidés pour se saisir de lui. » La violation du sabbat, vous le voyez, n'était donc qu'un prétexte; et vous venez d'entendre ce qui les irritait le plus. Ne pouvant l'incriminer en rien, ni dans les paroles, ni dans les actes, ils veulent l'enlever à cause des dispositions de la foule. N'osant pas eux-mêmes et soupçonnant le danger, ils essaient en envoyant des hommes dévoués à leurs desseins. Quelle tyrannie, quelle frénésie, ou mieux quelle démence! Après avoir eux-mêmes souvent tenté sans pouvoir réussir, ils confient la chose à de vils instruments, incapables qu'ils sont de s'arrêter dans leur aveugle rage. Jésus ne leur avait pas épargné les leçons auprès de la fontaine; mais ils n'en vinrent pas à de tels moyens : leur mauvais vouloir n'osa pas se manifester par des actes. Ils perdent ici toute patience, la foule étant sur le point de se donner au Christ.

Que dit-il alors? « Je suis encore avec vous pour

un peu de temps. » Quand il pourrait faire fléchir ou trembler ses auditeurs, il leur adresse des paroles pleines d'humilité; il semble leur dire : Pourquoi voulez-vous me mettre à mort et me persécutez-vous? Attendez un peu et je me remettrai dans vos mains, sans que vous ayez un effort à faire pour me prendre. — Voulant ensuite écarter l'idée qu'il eût l'intention de parler d'une mort naturelle en disant : « Je suis encore avec vous pour un peu de temps, » idée que les auditeurs avaient en réalité, le Sauveur ajoute : « Et là où je suis, vous ne pouvez pas venir. » C'est bien leur annoncer qu'il ne restera pas inactif dans la mort. S'il se fût agi d'une mort ordinaire, celle dont l'homme reste la proie, tous auraient pu le suivre, puisque c'est là que nous allons tous. Dans le peuple, les cœurs simples étaient touchés de ce langage, les esprits rudes en étaient effrayés, et les âmes désireuses de s'instruire n'en montraient que plus d'ardeur à recueillir sa doctrine, puisqu'elles ne devaient pas toujours, ni même longtemps l'entendre. Au lieu de dire simplement : Je suis ici, le divin Maître a dit : « Je suis avec vous; » vous avez beau me poursuivre de votre haine, je ne cesserai pas un instant de pourvoir à votre bien, de vous redire et de vous inculquer les leçons du salut. « Et je vais à celui qui m'a envoyé. » — De telles paroles étaient bien capables de les jeter dans la crainte et l'angoisse; car il leur annonce qu'ils le réclameront plus tard. « Vous me chercherez, » leur dit-il; non-seulement vous ne m'oublierez pas, mais encore « vous me chercherez, et vous ne me trouverez point. » — Quand est-ce que les Juifs le cherchèrent? — Luc nous raconte que les femmes pleurèrent sur lui; et, selon toute apparence, beaucoup d'autres le pleurèrent aussi, soit alors même, soit après que la ville fut renversée, se souvenant du Christ et de ses miracles, regrettant amèrement qu'il ne fût pas là. Toutes ces choses, il les disait en vue de les gagner. Qu'il dût, en effet, s'écouler peu de temps avant qu'ils eussent à déplorer son absence, sans pouvoir désormais le trouver, c'était bien propre à lui concilier leur attention et leur attachement : si, d'une part, ils ne devaient pas un jour désirer sa présence, sa parole n'avait plus rien de très-important; de l'autre, elle ne les aurait pas beaucoup troublés, si leur regret n'avait pas exclus l'espérance de le retrouver.

Le Sauveur aiguillonne et terrifie ses ennemis.

3. Ajoutons que, s'il avait dû rester longtemps avec eux, ils seraient sans doute tombés dans l'indolence. Mais non, il les aiguillonne et les terrifie de tous les côtés. En leur disant en outre : « Je vais à celui qui m'a envoyé, » il leur déclare que de leurs embûches ne saurait résulter aucun mal pour lui, et que sa passion sera volontaire. Il y a là une double prophétie : d'abord, qu'il doit bientôt quitter la terre; puis, qu'ils n'embrasseront pas sa doctrine. Or, il n'appartient pas à l'intelligence humaine de prévoir l'heure de sa propre mort. Ecoutez à ce sujet les paroles de David : « Faites-moi connaître, Seigneur, l'heure de ma fin et le nombre de mes jours, pour que je sache ce qui me reste à vivre. » *Psalm.* XXXVIII, 5. Voilà ce que personne absolument ne sait. L'une de ces prophéties confirme l'autre. Pour moi, je pense que le Sauveur parlait ainsi par insinuation et qu'il s'adressait d'une manière spéciale aux agents des Pharisiens, dans le but de les gagner, en leur montrant qu'il n'ignorait pas dans quelle intention ils étaient venus. Attendez un peu, semble-t-il leur dire, et je disparaîtrai. « Les Juifs se disaient donc entre eux : Où doit-il aller? » Des hommes qui désiraient tant de le voir disparaître et qui prenaient tous les moyens possibles pour ne l'avoir plus sous les yeux, n'auraient pas dû se faire une pareille question, mais plutôt se dire : Réjouissons-nous; quand viendra cet heureux moment? — Non; ébranlés par son langage, ils s'adressent réciproquement ce propos dénué de raison : « Où doit-il aller? Sera-ce dans la dispersion des Gentils? » Que faut-il entendre par cette dernière expression? Les Juifs désignaient ainsi les nations répandues dans le monde et qui se mêlaient en toute liberté. Plus tard ils tomberont eux-mêmes dans cet état qu'ils regardent comme une honte, ils seront à leur tour une vraie dispersion. Jadis toute la nation était réunie, il était difficile de trouver des Juifs ailleurs que dans la

Palestine. De là, le nom de dispersion qu'ils donnaient avec mépris aux autres peuples, en se glorifiant eux-mêmes.

Que veut dire encore ceci : « Où je vais, vous ne pouvez pas venir ; » dans un temps où les Juifs s'étaient eux aussi mêlés aux autres nations dans toutes les contrées de l'univers? Si le divin Maître avait donc voulu désigner les Gentils, il n'aurait pas dit : « Je vais où vous ne pouvez pas venir. » Après qu'ils eurent émis cette hypothèse : « Irait-il dans la dispersion des Gentils ? » au lieu d'ajouter : Pour les détruire, ils ajoutent : « Pour les enseigner. » Ainsi fut calmée la colère de ses ennemis, et ils crurent à son assertion ; car, s'ils ne l'avaient pas crue vraie, ils n'auraient pas manifesté le désir d'en bien connaître la signification. Que sa parole s'appliquât à ces hommes, cela n'est pas douteux. Il est néanmoins à craindre qu'elle ne soit encore pour nous de circonstance, que nous ne puissions pas plus qu'eux aller où Jésus va, tant sont graves les péchés qui chargent notre vie. En parlant des disciples, il a dit : « Je veux que là où je suis, ils soient avec moi. » *Joan.*, XVII, 24. Quant à nous, je tremble qu'il ne nous dise, au contraire : « Où je vais, vous ne pouvez pas venir. » Notre conduite étant l'opposé de ses préceptes, comment pourrions-nous aller avec lui ? Dans le siècle, qu'un soldat agisse contre l'honneur de son roi, non-seulement il ne sera pas admis à le voir, mais encore il subira la dégradation et le dernier supplice.

Si nous commettons la rapine et sommes les esclaves de l'argent, si nous faisons tort à notre prochain, si nous ne donnons pas l'aumône, l'entrée de ce séjour nous sera fermée; nous éprouverons ce qu'éprouvèrent les vierges folles. Elles non plus ne furent pas accueillies, elles furent condamnées à se retirer avec leurs lampes éteintes, dénuées de la divine grâce. Cette flamme que l'Esprit saint allume dans nos cœurs, nous pouvons la rendre de plus en plus brillante, si nous le voulons; mais elle s'éteint aussitôt que la bonne volonté nous manque ; et dès lors c'est une profonde nuit qui règne entièrement dans nos âmes. Tant que la lampe est allumée, la lumière nous inonde ; vient-elle à s'éteindre, plus rien que l'obscurité. De là cette parole : « N'éteignez pas l'Esprit. » I *Thessal.*, V, 19. Or la lampe s'éteint quand elle n'a plus d'huile, quand survient un violent coup de vent, quand elle est étouffée par le manque d'air, ce qui suffit pour éteindre le feu même. Ce sont les sollicitudes de la vie qui l'étouffent, et la concupiscence l'éteint. A ces causes fatales, ajoutez surtout l'inhumanité, la barbarie, l'injustice. Lorsque, à défaut d'huile, nous y versons une eau glacée, et telle est l'avarice ; lorsque les angoisses des malheureux que nous avons faits ont éteint la lumière de notre âme, comment pouvons-nous ensuite la rallumer?

Nous quitterons donc la terre portant avec nous de la poussière et de la cendre, avec une longue trainée de fumée, qui nous accusera, en attestant que nous avons éteint notre lampe. A Dieu ne plaise cependant qu'aucun de nous entende cette parole : « Je ne vous connais pas. » Quand méritons-nous de l'entendre, si ce n'est lorsque nous voyons un pauvre et que nous restons insensibles comme si nous ne le voyions pas? Si nous feignons de ne pas voir le Christ tourmenté par la faim, il ne daignera pas lui-même nous voir quand nous manquerons d'huile, et certes à bon endroit; car celui qui méprise l'infortuné et ne veut pas lui faire part de son bien, pourrait-il prétendre avoir un jour part au bien de cet homme? Je vous en conjure donc, mettons tout en œuvre, ne négligeons rien pour avoir notre provision d'huile; ayons nos lampes prêtes, entrons avec l'Epoux dans la chambre nuptiale. Puissions-nous tous obtenir ce bonheur, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LI.

« Or, le dernier jour de la fête, qui était aussi le plus grand, Jésus était là, et disait d'une voix forte : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive; celui qui croit en moi, suivant ce que dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. »

1. Ceux qui viennent entendre la parole

divine et qui sont attachés à la foi, doivent être comme des hommes que la soif dévore; le même désir doit brûler dans leur cœur. C'est ainsi qu'ils pourront plus fidèlement recueillir la doctrine qui leur est transmise. Quand on est pressé par la soif, à peine a-t-on saisi la coupe qu'on l'épuise avec avidité, et c'est alors seulement qu'on est satisfait. Il en est de même des auditeurs de la parole sainte : s'ils éprouvent cet impérieux besoin de la soif, ils n'auront pas de repos qu'ils n'aient épuisé la mystérieuse coupe. Qu'il faille avoir toujours faim et soif, nous l'apprenons du Christ lui-même : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » *Matth.*, v, 6. Voilà qu'il dit encore ici : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Cela revient à dire : Je n'entraîne personne par force ou par nécessité; j'appelle simplement les âmes capables d'un généreux transport et qu'un ardent désir enflamme.— Pourquoi l'Evangéliste appelle-t-il grand le dernier jour de la fête? C'est que le premier jour et le dernier jour étaient en effet les plus grands; les jours intermédiaires étaient plutôt passés dans les délices. Mais encore, pourquoi le dernier jour? Parce que tout le monde était alors réuni. Si Jésus n'était pas venu le premier jour, il en avait dit la raison à ses frères. S'il ne prononça pas de tels discours le deuxième et le troisième, c'était pour ne pas parler en vain, en parlant à des hommes préoccupés des plaisirs sensibles. Le dernier jour, quand ils se disposent à regagner leurs demeures, Jésus veut leur fournir un viatique pour leur salut, et il élève la voix. C'est montrer une noble assurance, en même temps qu'un amour sincère pour le peuple, auquel il signifie clairement qu'il parle d'un breuvage spirituel, puisqu'il ajoute : « Celui qui croit en moi, suivant ce qui est dit dans l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. » C'est le cœur qu'il désigne par ce dernier mot, comme dans un autre passage : « Et votre loi est au milieu de mon sein. » *Psalm.* XXXIX, 9.

Où donc l'Ecriture a-t-elle dit : « Des fleuves couleront de son sein? » Nulle part. Comment dès lors faut-il lire : « Celui qui croit en moi? » suivant ce qui est dit dans l'Ecriture. On doit s'arrêter là; et cette sentence : « Des fleuves couleront de son sein, » il faut l'attribuer au Christ lui-même. Comme un grand nombre disait : « Celui-ci est le Christ... Quand le Christ viendra, fera-t-il donc plus de miracles? » il leur enseigne à bien diriger leurs idées, à faire reposer la foi sur les Ecritures plutôt que sur les prodiges. Beaucoup, après avoir vu ses prodiges ne le reconnaissaient pas pour le Christ, et devaient même élever cette objection : « Est-ce que les Ecritures ne disent pas que le Christ descendra de la race de David? » Il y revenait lui-même sans cesse, pour bien faire voir qu'il ne déclinait pas ce genre de démonstration. C'est aux Ecritures qu'il les renvoie de nouveau. Il avait déjà dit : « Scrutez les Ecritures; » puis encore : « Il est écrit dans les prophéties : Et tous écouteront la voix de Dieu; » enfin : « Vous avez Moïse qui vous accuse. » *Joan.*, v, 39; VI, 45; v, 45. En disant ici : « Selon ce qui est dit dans l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, » il caractérise l'abondance et la fécondité de la grâce. C'est dans le même sens qu'il parlait ailleurs de cette « source d'eau qui rejaillit dans la vie éternelle; » *Ibid.*, IV, 14, d'une part, « la vie éternelle; » de l'autre, « l'eau vive. » Il l'appelle vive, parce qu'elle est douée d'une inépuisable énergie. Une fois que la grâce de l'Esprit saint est entrée dans une âme et s'y trouve établie, elle jaillit plus abondante qu'une source quelconque; elle ne tarit jamais, elle ne s'arrête pas un instant. C'est pour exprimer cette inépuisable fécondité, cette action incessante et merveilleuse, qu'il a recours à ces images de source et de fleuves, non d'un fleuve seul, mais de fleuves sans nombre. Le rejaillissement dont il a parlé plus haut est encore une figure de cette abondance.

S. Etienne, saint Pierre et saint Paul sont comme des fleuves impétueux.

Tout cela vous apparaîtra dans un jour éclatant, si vous considérez la sagesse d'Etienne, la parole de Pierre, la force de Paul : rien ne leur résiste, rien ne les enraie, ni la fureur des peuples, ni la cruauté des tyrans, ni les embûches des démons, ni la mort elle-même, chaque jour offerte à leurs yeux. Tels que des fleuves au



cours irrésistible, ils entraînent tout avec eux. « Or, il le dit de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui; car l'Esprit saint n'avait pas encore été donné. » — Comment donc les prophètes avaient-ils prophétisé, et de plus opéré mille prodiges? — Ce n'est pas précisément par la puissance de l'Esprit que les apôtres avaient chassé les démons, c'est par la puissance de leur Maître, ainsi que lui-même l'insinue : « Si je chasse les démons par Beelzébut, par qui les chassent vos enfants? » *Matth.*, XII, 27. Il voulait leur signifier par là qu'avant la croix c'est lui qui donnait ce pouvoir aux hommes, et non l'Esprit. Plus tard, en donnant aux apôtres leur mission, il dira : « Recevez l'Esprit saint. » *Joan.*, XX, 22. Il est encore écrit : « L'Esprit saint vint en eux, et dès lors ils faisaient des miracles. »

2. Quand il les envoyait auparavant, il n'était pas question de l'Esprit saint; l'Evangéliste dit simplement : « Il leur donna la puissance, » en leur disant : « Guérissez les lépreux, chassez les démons, ressuscitez les morts; ce que vous avez gratuitement reçu, donnez-le gratuitement. » *Matth.*, X, 1-8. Quant aux prophètes, tout le monde sait que l'Esprit saint leur avait été donné; mais cette grâce leur avait été soustraite, elle avait disparu de la terre, du jour où il fut dit : « Votre maison demeurera déserte. » *Ibid.*, XXIII, 38. Elle était déjà devenue bien rare avant ce jour. On ne voyait plus chez eux de prophète, et la grâce ne respirait plus dans leurs cérémonies. Donc l'Esprit saint s'était retiré; il devait ensuite se répandre avec plus d'abondance, et c'était après la croix que devait avoir lieu cette effusion, et plus abondante, et tout autrement sublime dans ses effets. La supériorité des nouveaux dons se trahit dans ce mot : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes; » *Luc.*, IX, 55; et dans celui-ci : « Vous n'avez pas reçu l'esprit de crainte, vous avez reçu l'esprit d'adoption. » *Rom.*, VIII, 15. Les saints des anciens temps avaient l'Esprit de Dieu sans doute, mais non le pouvoir de le transmettre; tandis que les apôtres devaient le communiquer à des myriades d'âmes. C'est en vue de cette grâce, sur le point de déborder dans un monde qui ne la connaissait pas, que l'Evangéliste a pu dire : « L'Esprit saint n'avait pas encore été donné. » Puis il en donne la raison : « Parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » Et c'est la Croix qu'il appelle sa gloire. Comme nous étions des ennemis, des pécheurs, des êtres privés des dons de Dieu, en opposition avec lui; comme la grâce devait être le signe de la réconciliation; comme en outre le don fait à des amis et non à des ennemis, suppose l'affection et non la haine, il fallait avant tout que le sacrifice fût offert pour nous, que l'hostilité fût détruite dans la chair et que nous fussions devenus les amis de Dieu, pour recevoir enfin le don céleste. Si les choses eurent lieu de cette façon par rapport à la promesse dans la personne d'Abraham, beaucoup plus le fallait-il par rapport à la grâce.

Paul rend hommage à cette vérité quand il dit : « Si ceux qui procèdent de la loi sont héritiers, la foi demeure anéantie; car la loi produit la colère. » *Rom.*, IV, 14-15. Cela revient à dire : Dieu avait promis de mettre Abraham et sa postérité en possession de la terre de Chanaan; mais les descendants de ce patriarche s'étant rendus indignes d'un tel bienfait, ils ne pouvaient pas se réhabiliter par leurs propres efforts. Voilà pourquoi la foi est venue pour ramener la grâce sans trop d'efforts de notre part, et pour que les promesses ne fussent pas détruites. « C'est donc par la foi, continue l'Apôtre, afin que ce soit aussi selon la grâce, et que la promesse ne soit pas ébranlée. » *Ibid.*, 16. Oui, « selon la grâce, » ou par grâce, puisque les hommes ne pouvaient pas y parvenir par leur travail et leurs sueurs. Mais pourquoi le Christ, après avoir invoqué l'Ecriture, n'en cite-t-il pas le témoignage? Parce que l'intelligence de ses auditeurs était singulièrement pervertie. « Les uns disaient : Celui-là est le prophète; les autres disaient : Il séduit la foule; d'autres encore : Le Christ ne doit pas venir de la Galilée, mais bien de la bourgade de Bethléem; il en était enfin qui tenaient ce langage : Lorsque le Christ sera venu, nul ne saura d'où il est. » Et les opinions étaient divergentes, comme il arrive toujours dans une multitude confuse. Ces hommes-là n'écoutaient plus

ce qu'on leur disait, ne désiraient pas s'instruire. Aussi ne leur répond-il pas, bien qu'ils disent : « Est-ce que le Christ vient de la Galilée? » Et Nathanaël, qui disait cependant d'une manière plus vive et plus âpre : « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth? » Jésus le loue, il l'appelle un véritable Israélite. Quant aux hommes dont nous parlons, quant à ceux qui disaient à Nicodème : « Scrutez, et vous verrez que jamais un prophète ne s'est élevé de la Galilée, » loin de chercher à s'instruire, ils n'avaient d'autre instinct que d'étouffer la lumière touchant le Christ. Son langage était dicté par l'amour de la vérité qu'il venait répandre, et par sa pleine connaissance du passé : eux ne se proposaient qu'une chose, d'empêcher qu'on le reconnût pour le Christ. De là ses réticences.

Des hommes en contradiction avec eux-mêmes, qui tantôt s'exprimaient ainsi : « Personne ne saura d'où il vient, » et tantôt : « Il vient de Bethléem, » n'auraient pas manqué de le contredire, s'il avait tenté de les éclairer. Qu'ils ignorent le lieu de sa naissance, soit; il semble que son long séjour à Nazareth puisse leur cacher Bethléem, bien qu'ils soient encore inexcusables, puisqu'il n'était pas né dans la première de ces villes. Ne savaient-ils pas du moins quel était sa race, qu'il descendait de la famille et du sang de David? Ne disaient-ils pas eux-mêmes : « Est-ce que le Christ ne doit pas venir de la race de David? » Mais ils voulaient laisser encore cela dans l'ombre, et toutes leurs paroles étaient inspirées par le mauvais vouloir. Pourquoi ne viennent-ils pas lui dire : Puisque nous admirons tout le reste, et que tu nous ordonnes de croire en toi conformément aux Ecritures, comment se fait-il que les Ecritures elles-mêmes déclarent que le Christ doit venir de Bethléem, et que tu sois venu de la Galilée? — Ils ne disent rien de semblable, ils ont toujours recours aux mêmes subterfuges. Or, qu'ils n'eussent réellement aucun souci de connaître la vérité, l'Evangéliste l'atteste quand il dit : « Quelques-uns voulaient le saisir; mais personne n'osa porter la main sur lui. » Si rien autre n'avait pu les toucher, cela seul aurait dû les faire rentrer en eux-mêmes. Non; la parole du Prophète s'accomplit : « Ils ont été dispersés, sans être touchés de repentir. » *Psalm.* XXXIV, 15.

3. Voilà ce qu'est la méchanceté : elle n'écoute aucun conseil, elle n'a devant les yeux qu'une chose, perdre l'objet de ses embûches. Mais que dit le Livre saint? « Celui qui creuse une fosse, y tombera le premier. » *Prov.*, XXVI, 27. On le vit bien dans cette circonstance. Ils voulaient le mettre à mort dans le but d'étouffer la prédication, et le contraire eut lieu. En effet, la prédication fleurit par la divine grâce, et tout chez eux croula et disparut : les voilà sans patrie, sans liberté, sans culte, dépouillés de tout vrai bonheur, esclaves et captifs parmi les nations étrangères. Le sachant, ne tendons jamais des embûches aux autres, puisque nous ne pouvons plus ignorer que c'est aiguiser le glaive contre nous-mêmes et nous porter le coup mortel. — Mais quelqu'un vous a fait tort, et vous voulez en tirer vengeance? — Ne vous vengez pas, et vous serez réellement vengé. Vous ne le serez pas dans le cas contraire. Ce n'est pas une énigme que j'énonce devant vous, c'est une simple vérité. — Comment cela peut-il se faire? — Si vous ne vous vengez pas, c'est Dieu qui prendra soin de votre vengeance; si vous essayez de vous venger, il n'en sera plus de même. « C'est à moi qu'appartient la vengeance, c'est moi qui l'exercerai, dit le Seigneur. » *Rom.*, XII, 19; *Deut.*, XXXII, 35. Et nous-mêmes, si nous avons des serviteurs qui se prennent de querelle, et qui se réservent le droit de se venger par eux-mêmes, au lieu de s'en remettre à notre jugement; nous prieraient-ils plus tard avec instance d'intervenir, non-seulement nous n'épouserons pas leur cause, mais encore nous serons indignés contre eux, les traitant d'esclaves fugitifs et les déclarant dignes des verges.

Manière de se venger de ses ennemis.

Il fallait m'en laisser le soin, leur dirons-nous; mais, puisque vous avez prétendu vous faire justice à vous-mêmes, ne venez plus me fatiguer de vos récriminations. A plus forte raison Dieu nous tiendra-t-il ce langage, lui qui nous a fait un devoir de nous en reposer entièrement sur sa sagesse. N'est-il pas contraire au bon sens que nous exigions de nos serviteurs un tel degré de philosophie, une telle obéissance, et

que nous refusions ensuite de les témoigner envers Dieu? Je parle de la sorte, en voyant votre ardeur à poursuivre la réparation de vos torts réciproques. C'est une chose indigne d'un homme qui fait profession de la vraie philosophie; celui-là doit pardonner et remettre les torts de son prochain, alors même qu'il n'aurait pas devant les yeux une magnifique récompense, la rémission de ses propres péchés. Si vous êtes tellement impitoyable à l'égard des pécheurs, pourquoi donc, je vous le demande, tombez-vous dans les mêmes travers? Vous a-t-on outragé, n'outragez pas à votre tour; car ce serait vous outrager vous-même. Vous a-t-on frappé, ne frappez pas; il n'en résulterait pour vous aucun avantage. Vous a-t-on causé du chagrin, gardez-vous de le rendre; vous n'en retireriez non plus aucun bien, et vous vous mettriez au niveau du méchant. Si vous souffrez tout avec patience, peut-être toucherez-vous son cœur, et le ferez-vous rougir de sa colère, qui sera dès lors apaisée. On ne guérit pas le mal avec le mal, on guérit le mal avec le bien. C'est une philosophie à laquelle plusieurs se sont élevés parmi les Gentils. Rougissons donc d'être sous ce rapport inférieurs à des hommes plongés dans les ténèbres. Oui, plusieurs ont noblement supporté l'injustice, plusieurs ne se sont pas vengés de la calomnie, plusieurs ont répondu par des bienfaits aux sourdes attaques des envieux. Il est bien à craindre qu'il ne s'en rencontre parmi eux dont la vie tout entière soit meilleure que la nôtre, et qui dès lors aggraveront notre châtiment.

On ne guérit point le mal avec le mal, mais avec le bien.

Si nous, à qui l'Esprit saint fut donné et le royaume des cieux promis, nous dont la sagesse doit s'élever à ces sublimes hauteurs et repousser la crainte de la géhenne, nous qui devrions être des anges et qui participons aux mystères sacrés, n'arrivons pas même à la vertu de ces hommes, quel espoir de pardon aurons-nous? Obligés que nous sommes de l'emporter sur les Juifs, d'après cette parole : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux, » *Matth.*, v, 20, nous devons plus encore l'emporter sur les Gentils; puisque notre vertu doit être supérieure à celle des Pharisiens, bien plus doit-elle l'être à celle des infidèles. Si nous ne sommes pas meilleurs que les premiers, on nous exclut du royaume; comment pourrions-nous l'obtenir, si nous sommes pires que les seconds? Rejetons donc toute amertume, toute colère et tout dépit. « Il ne m'en coûte pas de redire les mêmes choses, et c'est un moyen de sûreté pour vous. » *Philipp.*, III, 1. Les médecins emploient souvent ce même remède. De notre côté, nous ne cessons pas de vous répéter nos avertissements et nos prières, de vous instruire et de vous exhorter. Grande est la foule des choses temporelles qui nous fait perdre de vue les divins enseignements; il est donc nécessaire qu'on nous les rappelle sans cesse. Si nous ne voulons pas nous être vainement réunis en ce lieu, montrons une conduite en rapport avec notre éducation chrétienne, et nous obtiendrons les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LII.

« Les serviteurs vinrent donc vers les princes des prêtres et les Pharisiens, qui leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? Les serviteurs répondirent : Jamais homme ne parla comme cet homme. »

1. Rien de plus clair, rien de plus simple que la vérité pour des cœurs purs, rien de plus incompréhensible pour des âmes dépravées. Voici que les Pharisiens et les Scribes, hommes sages en apparence, habitués à vivre avec le Christ, mais pour lui tendre des piéges, voyaient des miracles, lisaient les Ecritures, sans aucun profit, et n'en devenaient que plus pervers. Les serviteurs, au contraire, plus grossiers et moins heureux, se laissent gagner par un seul discours et se retirent vaincus, admirant celui qu'ils venaient enchaîner. O sagesse étonnante et vraiment extraordinaire! Ils n'ont pas besoin de miracles pour se rendre; le Christ a parlé, et sa doctrine les a séduits. Ils ne disent pas : Nul

jamais n'a tant fait de miracles; mais seulement : « Personne ne parla jamais ainsi. » Et l'audace de leur parole n'est pas moins remarquable que la prudence de leur esprit. Elle se manifeste dans la réponse qu'ils firent à ceux qui les avaient envoyés, à ces pharisiens tout occupés de combattre le Christ et de le perdre. « Les serviteurs vinrent donc, et les Pharisiens leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? » Les serviteurs revinrent quand ils auraient pu demeurer, et en cela ils montraient plus de confiance : absents, en effet, ils eussent été débarrassés des importunités des Pharisiens, tandis qu'ils devenaient les hérauts de la sagesse du Christ, et faisaient davantage éclater leur foi. Ils ne s'excusent pas, ils ne disent pas : Nous n'avons pas pu nous emparer du Christ à cause de la foule, qui l'écoute comme un prophète; ils parlent avec droiture : « Jamais personne, disent-ils, n'a parlé comme lui. »

C'était le langage de l'admiration et aussi du reproche; car cet homme qu'il aurait fallu écouter, on leur avait donné mission de le saisir. Ils n'avaient pas entendu de longs discours; quelques mots avaient suffi pour les toucher. Telle est la force de la vérité, qu'elle s'impose facilement aux esprits sincères. Mais que font les Pharisiens? Au lieu de se repentir, comme ils auraient dû faire, ils deviennent accusateurs : « Eh quoi! disent-ils, seriez-vous séduits aussi? » Sans doute ils ménagent leurs expressions, de peur de s'aliéner ceux qu'ils veulent séduire; mais leur fureur se fait jour jusque dans leur langage cauteleux. Leur rôle était tout tracé. Qu'a dit cet homme? Voyons, que nous puissions admirer ses paroles! Voilà ce qu'ils auraient dû dire. Mais ils prévoient qu'ils seront confondus, et ils débutent envers leurs envoyés d'une façon ridicule. « Pourquoi aucun des princes des prêtres n'a-t-il pas cru en lui? » Est-ce ainsi que vous accusez le Christ, et non ceux qui ne croient pas? « Mais cette foule, qui ne connaît pas la loi, est maudite. » Donc vous êtes plus coupables, vous qui demeurez incrédules, quand la foule s'incline et croit. Le peuple agit comme s'il connaissait la loi, comment serait-il maudit? Ceux-là ne sont pas maudits, ceux qui observent la loi, mais bien vous qui ne l'observez pas. — Ce n'est pas à ceux qui ne croient pas d'accuser celui en qui ils n'ont pas foi. On ne prouve rien de la sorte. Vous n'avez pas cru en Dieu, comme dit Paul. « Mais, si quelques-uns d'entre eux n'ont pas cru, leur infidélité anéantira-t-elle la fidélité de Dieu? Non sans doute. » *Rom.*, III, 3. Les prophètes adjuraient aussi les incrédules de leur temps en ces termes : « Ecoutez, princes de Sodome; » *Isa.*, I, 10; « les princes sont rebelles; » *ibid.*, 23; et ailleurs : « N'est-ce pas à vous à connaître la justice? » *Mich.*, III, 1. Ils les pressent partout fortement. Mais quoi donc? pourra-t-on à cause de cela accuser le Seigneur? Loin de là : il n'y a de coupables que ceux qui ne croient pas. Et à quel autre signe est-il possible de savoir que vous ne connaissez pas la loi, sinon parce que vous ne croyez pas?

Donc, sur cette parole des scribes, qu'aucun des princes des prêtres n'avait cru en lui, mais seulement la foule qui ne connaissait pas la loi, Nicodème leur dit : « Notre loi juge-t-elle un homme avant de l'avoir entendu? » Ils sont donc convaincus de ne point connaître et de ne point observer la loi. Car, si la loi défend de tuer un homme avant de l'avoir entendu, et s'ils cherchent à tuer le Christ sans l'entendre, évidemment ils transgressent la loi. De plus, ils prétendent que parmi les princes des prêtres, nul n'a cru en lui, et il faut comme le remarque l'Evangéliste, que Nicodème soit un d'entre eux, afin qu'on sache bien que les princes ne sont pas tous incrédules. Cependant, jusqu'à ce jour, ils ne s'étaient pas montrés tels qu'ils étaient, et on les avait vus à la suite du Christ. Or, voyez avec quel ménagement Nicodème les traite. Il ne dit pas : Vous voulez tuer cet homme, et vous le condamnez témérairement comme séducteur. Non, il s'observe, il parle avec modération pour calmer leur fureur, leur inconséquence et leur esprit sanguinaire. Il laisse parler la loi et il dit : « Notre loi juge-t-elle un homme avant de l'avoir soigneusement interrogé et d'avoir connu ce qu'il a fait? » Il ne suffit pas de l'entendre, il faut l'entendre avec soin; il faut connaître ce qu'il a fait, c'est-à-

Les Juifs convaincus de ne point observer la loi.



dire ce qu'il prétend, pourquoi et dans quel but il agit, s'il se pose en ennemi de l'Etat et cherche à le renverser. Voyant donc combien ils se sont avancés en assurant qu'aucun des Pharisiens n'avait cru au Christ, les princes des prêtres se retirent sans l'attaquer ni avec violence, ni avec d'hypocrites ménagements.

2. Mais voyons la suite des événements. Nicodème avait dit : « Notre loi ne juge personne. » Et les Pharisiens de répondre : « N'es-tu pas aussi Galiléen? » Au lieu de faire voir, comme il le fallait, qu'ils n'ont pas fait appeler le Christ dans de perfides desseins, et qu'il n'est pas utile de l'interroger, ils donnent libre cours à leur mécontentement et à leur fureur : « Consulte et vois, disent-ils, que nul prophète n'a été suscité de Galilée. » Qu'a donc dit Nicodème? que le Christ était prophète? Mais non; il s'est contenté de dire qu'on ne devait tuer personne sans jugement. Or, les Pharisiens lui répondent par une insulte, comme s'il ne connaissait pas les Ecritures. Va et instruis-toi, semblent-ils lui dire. C'est bien là le sens de ces paroles : « Examine et vois. » Que va donc faire le Christ? Fatigué d'entendre de tous les côtés les noms de Galiléen et de prophète, voulant d'ailleurs détromper la foule, et se montrer, non pas comme un prophète, mais comme le Seigneur de l'univers, il dit : « Je suis la lumière du monde. » Il ne parle ni de la Galilée, ni de la Palestine, ni de la Judée. Et les Juifs de répondre : « Tu rends témoignage de toi-même, ton témoignage n'est pas véritable. » O insensés! le Christ les renvoie toujours aux Ecritures, et ils osent dire : « Tu rends témoignage de toi-même. » Quel est donc ce témoignage? « Je suis la lumière du monde. » Ah! ce témoignage est considérable; mais, si grand qu'il soit, il ne les trouble pas encore beaucoup; car encore le Christ ne se dit pas l'égal du Père, son propre Fils, Dieu lui-même, il se dit seulement la lumière. Néanmoins, ils ne veulent pas laisser s'accréditer cette parole, bien plus forte que celle-ci : « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, » c'est-à-dire ne demeure pas dans l'erreur; car il s'agit ici de lumière et de ténèbres spirituelles. Ainsi le Christ s'attire et soutient Nicodème, qui avait parlé avec tant de liberté, et loue la conduite des envoyés des princes des prêtres. Par là il rappelle que ce juif fidèle a voulu amener les Pharisiens à l'entendre, mais que ceux-ci n'ont pas voulu, préférant comploter en secret, c'est-à-dire au sein des ténèbres et de l'erreur, contre la lumière, qu'ils n'étoufferont jamais. Il fait revivre dans l'esprit de Nicodème ces paroles prononcées autrefois : « Celui qui fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, pour que ses œuvres n'apparaissent pas. » *Joan.*, III, 20. Les Pharisiens prétendaient que les princes ne croyaient pas en lui : « Quiconque fait le mal, ne vient pas à la lumière, » leur dit-il; deux paroles qui accusent bien davantage la perversité de leurs cœurs que la faiblesse de la lumière.

« Ils répondirent donc, et ils dirent : Tu rends témoignage de toi-même. » Et le Christ d'ajouter : « Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage est véritable; car je sais d'où je suis venu et où je vais; tandis que vous ne savez pas d'où je viens. » S'emparant d'une parole du Christ, comme d'un fait important, les Juifs la lui opposent. Mais lui les confond bientôt, et leur montre qu'en parlant ainsi il a voulu s'accommoder à l'opinion qu'ils avaient de lui, ne l'estimant qu'un simple homme, et leur dit : « Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage est vrai, car je sais d'où je viens. » Qu'est-ce à dire? Je suis de Dieu, Dieu même et Fils de Dieu. Dieu est à lui-même un témoin digne de foi; mais vous ne le connaissez pas. Vous faites le mal volontairement, et, le sachant, vous feignez de l'ignorer. Mais vous parlez comme les hommes, et vous ne voulez voir que ce qui paraît. « Vous jugez selon la chair. » Or, comme il est mauvais de vivre selon la chair, juger de même, c'est juger injustement. « Moi, je ne juge personne, et, si je juge, mon jugement est véritable. » En d'autres termes, vous jugez mal. — Quoi! si nos jugements sont injustes, pourquoi ne nous reprenez-vous pas? pourquoi ne pas nous punir? pourquoi ne pas nous condamner? pourquoi? — Mais parce que je ne suis pas venu pour cela! — C'est le sens de ces

paroles : « Moi, je ne juge personne, et, si je juge, mon jugement est véritable. » Si je voulais juger, vous seriez au nombre des maudits; mais, en parlant de la sorte, je ne vous juge pas. Et si je dis que je ne juge pas, ce n'est pas que je doute de vous prendre en vous jugeant; je sais bien que, si je jugeais, vous seriez justement condamnés; seulement le temps du jugement n'est pas encore venu. — Le Christ fait ensuite allusion au dernier jugement dans ces paroles : « Et je ne suis pas seul; avec moi est mon Père, qui m'a envoyé. » Il insinue de la sorte que le Père les condamne comme lui. Et, pour preuve de cette affirmation un peu voilée, il ajoute : « Il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux est digne de foi. »

3. Là-dessus les hérétiques de s'écrier : Si nous prenons ces paroles dans leur sens obvie, le Christ a-t-il rien de plus que les hommes? La loi exige le témoignage de deux hommes, parce qu'un seul n'est jamais digne de foi; mais cette loi pourrait-elle s'appliquer à Dieu? Pourquoi est-il parlé de deux? Est-ce parce qu'ils sont deux, ou sont-ils deux parce qu'ils sont hommes? Si c'est parce qu'ils sont deux, pourquoi le Christ n'en appelle-t-il pas à Jean, et ne dit-il pas : Je rends témoignage de moi-même, et Jean rend aussi témoignage de moi? Pourquoi n'en appelle-t-il pas au témoignage d'un ange ou des prophètes? Il lui était loisible d'invoquer mille témoignages divers. Mais le Christ veut non-seulement signifier qu'ils sont deux, il veut montrer encore que lui et son Père ont la même substance. « Qui est ton père, lui dirent-ils. Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi ni mon Père. » Feignant une ignorance qu'ils n'avaient pas, les Scribes interrogent le Christ pour le tenter, mais ils n'en obtiennent même pas une réponse. Plus tard le Christ parlera plus clairement et plus librement; ses miracles et sa doctrine lui gagneront le témoignage de ceux qui marcheront après lui, parce que le jour solennel de la croix sera proche.

« Je sais d'où je viens, » dit-il, et cette parole laissa les Pharisiens assez indifférents; mais ils furent stupéfaits quand il ajouta : « Et où je vais, » comme s'il ne devait pas mourir pour toujours. Pourquoi cette parole : « Je sais d'où je viens, » au lieu de celle-ci : Je suis Dieu? C'est que le Christ mêle aux choses les plus sublimes les choses les plus humbles, et dissimule même souvent les premières. Après avoir dit : « Je rends témoignage de moi-même, » et l'avoir prouvé, il s'exprime avec plus d'humilité. Je sais qui m'a envoyé, semble-t-il dire, et vers qui je vais. Comment auraient-ils pu le contredire, en l'entendant affirmer qu'il venait de Dieu et qu'il retournait à Dieu? Je n'ai jamais, dit-il, rien avancé de faux; je vais là d'où je viens, au sein du vrai Dieu. Vous ne connaissez pas Dieu, voilà pourquoi vous jugez selon la chair. Les signes et les miracles ne vous ont pas manqué, et vous dites : « Il n'est pas sincère. » Vous croyez ce que Moïse vous apprend, et de lui et des autres, et vous ne croyez pas le Christ. Cela s'appelle juger selon la chair. « Pour moi, je ne juge personne. » Eh quoi! déjà le Christ avait dit : « Le Père ne juge personne. » *Joan.*, v, 22. Que signifie donc cette parole : « Et, si je juge, mon jugement est juste, parce que je ne suis pas seul? » Il parle encore selon leur opinion. Mon jugement est celui du Père; je ne juge pas autrement que le Père, et le Père ne juge pas autrement que moi. Mais pourquoi faire mention du Père? Les Juifs ne croyaient le Fils digne de foi qu'autant qu'il aurait reçu le témoignage du Père, sans quoi cette parole n'eût pas été prononcée. Quand deux hommes déposent au sujet d'une chose étrangère, leur témoignage est réputé véritable; car alors deux rendent témoignage. Un homme rend-il témoignage de lui-même, il n'y a plus deux témoins.

Si donc le Christ parle ainsi, n'est-ce pas pour montrer qu'il est consubstantiel au Père, qu'il n'a besoin de personne pour donner de la valeur à son témoignage, qu'il est égal au Père et qu'il n'a rien de moins que lui? Quelle autorité dans son langage! « Moi, je rends témoignage de moi-même, et le Père qui m'a envoyé rend aussi témoignage de moi. » Comment aurait-il pu le faire s'il eût été d'une substance inférieure? Et gardez-vous de croire qu'en parlant de la sorte il veuille augmenter la force de ses affirmations par le nombre; lui et le Père sont également

Le Christ montre qu'il est consubstantiel à son Père.



puissants. L'homme témoigne quand il est digne de foi par lui-même, et non quand il a besoin de témoignage, et cela, dans une affaire qui ne le touche pas; s'il s'agit d'une chose qui le regarde et qu'il manque de témoins, il n'est plus digne de foi. Ici, c'est autre chose. Rendant témoignage de lui-même, et affirmant à son sujet l'existence du témoignage d'un autre, il se dit digne de foi, et fait ainsi de tout côté éclater son autorité. Mais pourquoi, après avoir dit : « Je ne suis pas seul, avec moi est mon Père qui m'a envoyé; » et encore : « Le témoignage de deux hommes est digne de foi ; « pourquoi ne garda-t-il pas le silence et ajouta-t-il : « Moi, je rends témoignage de moi-même? » Pour montrer sa puissance. D'abord, c'est de lui qu'il parle : « Je rends témoignage de moi-même. » Il est donc égal au Père; donc il ne sert de rien aux Juifs d'affirmer qu'ils connaissent le Père, s'ils l'ignorent lui-même, ignorance d'ailleurs qui n'a d'autre cause que leur mauvaise volonté. Il dit qu'on ne peut connaître le Père et ne pas connaître le Fils, afin de les amener à savoir ce qu'il était. Les Scribes ne tenaient pas compte de lui, et cherchaient toujours à comprendre le Père. Voilà pourquoi il leur dit : « Vous ne pouvez connaître le Père sans moi. » Donc, blasphémer contre le Fils, c'est blasphémer aussi contre le Père.

4. Agissons autrement, et glorifions le Fils, qui n'eût jamais parlé de la sorte s'il n'eût été de la même nature que son Père. Malgré ses enseignements, si sa substance eût été différente de celle du Père, on aurait pu connaître le Père et ignorer le Fils; la connaissance du premier n'eût pas entraîné celle du second. On peut connaître l'homme sans connaître l'ange. Vous me direz peut-être : Celui qui connaît la créature, ne connaît pas Dieu? Non certes, et ils sont nombreux ceux qui, connaissant la créature, et même tous les hommes, ne connaissent pas Dieu. Glorifions donc le Fils de Dieu, non pas seulement par nos paroles, mais aussi par nos œuvres. Qu'importe que nous connaissions Dieu, si nous ne le servons pas? « Eh quoi! dit l'Apôtre, vous qui portez le nom de Juif, qui vous reposez sur la loi et qui vous glorifiez en Dieu, vous qui enseignez les autres, vous ne savez pas vous instruire vous-mêmes? Vous vous glorifiez en votre loi, et vous outragez Dieu par la transgression de la loi? » *Rom.*, II, 17; V, 21. Prenons donc garde, nous qui nous glorifions dans la vraie foi, de mener une vie opposée à nos croyances, et d'offenser le Seigneur en faisant blasphémer contre lui. Il attend du chrétien qu'il soit le docteur, le ferment, la lumière et le sel de la terre, une lumière ardente, sans obscurités et sans nuages. La lumière, comme le levain et le sel, n'est pas faite pour elle-même, mais pour les autres. Ainsi doit-il en être de nous; nous devons être utiles non-seulement à nous-mêmes, mais aux autres. Un sel qui ne donne pas de goût n'est pas du sel; c'est je ne sais quoi d'insipide et d'étrange. Conduisons-nous bien, et les autres nous imiteront; jusqu'à ce que notre vie soit bonne, nous serons sans utilité pour nos frères. Loin de nous la vanité et la mollesse. Il faut les laisser aux personnes du monde, auxquelles elles appartiennent naturellement.

Les vierges folles furent ainsi appelées parce qu'elles donnaient tous leurs soins aux soucis du siècle, amassant toujours, sans mesure et sans limites. Craignons de marcher sur leurs traces, et de ne pas arriver, avec nos misérables haillons, en ce lieu où tous sont revêtus de vêtements splendides. Rien, en effet, de plus misérable, rien de plus impur que le péché. Le prophète s'écriait justement à ce sujet : « Mes plaies se sont couvertes de corruption et de pourriture. » *Psal.* XXXVII, 6. Voulez-vous connaître la laideur du péché? Examinez-le après l'avoir commis, quand la concupiscence ne trouble plus vos sens, quand la passion s'est éteinte, vous verrez alors ce que c'est que le péché. Pensez à la colère, lorsque vous êtes calme; à l'avarice, lorsqu'elle ne vous importune plus. Le vol et l'avarice sont bien les plus honteux de tous les vices. Ah! si nous parlons de la sorte, ce n'est pas pour vous faire de la peine, mais plutôt pour vous être utile. Tel ne se corrige pas au premier avis, qui ne résistera pas au second ou au troisième. Fasse le ciel que, délivrés de tous les maux, nous répandions la bonne odeur de Jésus-Christ, à qui gloire, ainsi qu'au Père et au Saint-

Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIII.

« Jésus dit ces choses, enseignant dans le temple, au lieu où était le trésor, et personne ne se saisit de lui, parce que son heure n'était point encore venue. »

1. O démence des Juifs! Avant la Pâque ils cherchaient le Christ; et, l'ayant au milieu d'eux, ils avaient essayé de s'emparer de lui ou par eux-mêmes ou par leurs émissaires, mais toujours en vain: et sa puissance ne les avait pas ramenés, et ils s'affermissaient de plus en plus dans le mal. L'Evangéliste marque bien la persistance de leurs coupables projets dans ces paroles: « Jésus dit ces choses dans le parvis où était le trésor, enseignant dans le temple, et nul ne se saisit de lui. » Il enseignait dans le temple comme Maître, ce qui aurait dû augmenter leur fureur; il y disait qu'il était égal au Père, chose qu'ils ne pouvaient entendre et qui leur fournissait l'occasion de l'accuser. — Et que signifient autrement ces paroles: « Le témoignage de deux hommes est digne de foi? » Cependant « il disait ces choses dans le temple, » et comme un maître, « et nul ne se saisit de lui, parce que son heure n'était pas encore venue, » c'est-à-dire le temps où il voulait être crucifié. Donc sa mort ne fut pas l'œuvre de la puissance des Juifs, mais bien de sa volonté propre. Depuis longtemps déjà les Juifs voulaient mettre le Christ à mort, et toujours inutilement; ils n'eussent pas encore pu réussir à cette heure, s'il ne l'eût pas permis.

« Et Jésus leur dit de nouveau: Je m'en vais et vous me chercherez. » Que signifie ce langage si souvent répété? Jésus veut ébranler leur âme et les remplir de crainte. Quelle frayeur, en effet, n'engendraient pas ces paroles? Ils rêvaient de se débarrasser du Christ en le tuant, et ils demandent où il va, tant ils ont une haute idée de sa grandeur! Jésus veut encore apprendre aux scribes que sa mort n'est pas l'œuvre de leur volonté, puisqu'elle a été depuis longtemps figurée, et de plus il annonce ainsi sa résurrection. Les Juifs disaient donc: « Se tuera-t-il lui-même? » Et le Christ de répondre, pour écarter un tel soupçon, et pour montrer qu'une pareille chose était un crime: « Vous êtes d'en bas; » c'est-à-dire: Vos pensées ne m'étonnent pas, hommes charnels que vous êtes, qui ne concevez rien de spirituel. Je ne conçois rien de pareil; « car je suis d'en haut; et vous, vous êtes de ce monde. » Encore une fois il fait allusion à leurs pensées mondaines et charnelles. Donc ces paroles: « Je ne suis pas de ce monde, » n'indiquent pas que le Christ ne se soit pas fait chair, mais seulement qu'il ne partageait pas leur malice. Les disciples étaient des hommes de chair et d'os, et pourtant il dit d'eux « qu'ils ne sont pas du monde. » De même qu'en disant: « Vous n'êtes point dans la chair, » *Rom.*, VIII, 9, Paul n'entend pas dire: Vous n'avez point de corps; de même dire des disciples qu'ils ne sont pas de ce monde, c'est seulement manifester leur sagesse.

« Cependant je vous ai dit que, si vous ne croyez pas que je suis ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés. » S'il est venu, en effet, pour effacer le péché du monde, et que le péché ne puisse être effacé que par l'eau régénératrice, fatalement celui qui ne croit pas, garde toujours le vieil homme. Ne pas vouloir mourir et être enseveli par la foi, c'est s'exposer à mourir avec le vieil homme, et à subir dans l'éternité le châtiment de ses péchés. Voilà pourquoi le Christ disait: « Celui qui ne croit pas est déjà jugé, » non-seulement parce qu'il ne croit pas, mais encore parce qu'il meurt avec ses fautes passées. « Les Juifs lui dirent donc: Toi, qui es-tu? » Insensés! vous le connaissez depuis si longtemps, vous avez vu ses miracles et entendu ses enseignements, et vous osez lui dire: « Toi, qui es-tu? » Et le Christ de répondre: « Je suis le commencement, moi qui vous parle. » En d'autres termes: Vous êtes indignes d'entendre ma doctrine, encore plus de savoir qui je suis. Toutes vos paroles me sont des piéges; vous n'écoutez pas mes enseignements. Voici que je pourrais vous confondre; « j'ai beaucoup à dire et à juger en vous; » que dis-je? non-seulement je pourrais vous accuser, mais encore vous punir.

Mon Père qui m'a envoyé ne le veut pas. « Car je ne suis pas venu pour juger, mais pour sauver le monde. Dieu n'a pas envoyé son Fils pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé. » *Joan.*, XII, 47; III, 17. Si donc ma mission est telle, ce qui est vrai, je n'ai à présent le droit de juger personne. Mes paroles sont des paroles de salut, et non de blâme. — Pourquoi ce langage? — Afin que les scribes ne le croient pas désarmé devant tout ce qu'il entend, et ne pensent pas qu'il ignore et leurs pensées et leurs décisions. « Or ils ne connurent point qu'il leur parlait du Père. » O démence! Il ne cessait de les entretenir du Père, et ils ne comprenaient pas! Enfin ne pouvant se les attacher, ni par ses nombreux prodiges, ni par sa doctrine, il les entretient du mystère de sa croix. « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous connaîtrez alors ce que je suis, et que je ne parle pas de moi-même. Celui qui m'a envoyé est avec moi, et mon Père ne m'a point laissé seul. » C'est ainsi qu'il démontre la vérité de ces paroles: « Je suis le commencement, moi qui vous parle. »

2. Les scribes ne prêtaient donc aucune attention à ces paroles: « Lorsque vous aurez exalté le Fils de l'homme. » Croyez-vous être entièrement débarrassés de moi quand vous m'aurez fait disparaître? Détrompez-vous; « alors surtout vous saurez qui je suis, » par mes miracles, par ma résurrection, par ma mort, tout autant de preuves de ma puissance. Et remarquez qu'il ne dit pas: Vous connaissez qui je suis. Quand vous me verrez vaincre la mort et ses suites, « vous saurez qui je suis; » c'est-à-dire que je suis le Christ Fils de Dieu, par qui tout est soutenu et gouverné, et que je ne suis pas contraire au Père. Voilà pourquoi il ajoute: « Je ne dis rien de moi-même. » Vous connaîtrez ainsi à la fois ma puissance et mon accord avec le Père. Qu'est-ce à dire, en effet: « Je ne dis rien de moi-même? » sinon qu'il n'a qu'une substance avec le Père, et qu'il parle toujours conformément à ses vues. Quand votre culte sera renversé et que vous ne pourrez plus adorer le Père comme autrefois, vous saurez bien que je me venge de tous ceux qui ne m'auront pas écouté; comme s'il disait: Si j'étais étranger à Dieu ou son ennemi, croyez-vous qu'il concevrait une telle colère contre vous? C'était ce que signifiait Isaïe dans ces paroles: « Il lui donnera les impies au lieu de sépulture; » *Isa.*, LIII, 9; et David: « Il leur parlera dans sa colère; » *Psal.* II, 5; et le Christ lui-même, tantôt d'une manière précise: « Voilà que votre maison sera abandonnée; » *Matth.*, XXIII, 38; tantôt en paraboles: « Comment le maître de la vigne traitera-t-il ses vignerons? Il fera périr misérablement ces méchants. » *Ibid.*, XXI, 40-41. Voilà comment le Christ parle toujours à cause du défaut de foi de ceux à qui il s'adresse. Mais, s'il doit lui-même perdre les Juifs, comme il le fera; car il a dit: « Amenez-moi ceux qui n'ont pas voulu me laisser régner, et mettez-les à mort; » *Luc.*, XIX, 27; pourquoi donne-t-il leur ruine comme l'œuvre de son Père? Il s'accommode à leur faiblesse; il veut montrer que le Père honore son Fils. Aussi, au lieu de dire: Je rendrai votre maison solitaire, il parle au mode impersonnel: « On laissera. »

Lorsque, après avoir dit: « Combien de fois j'ai voulu réunir vos enfants, et vous ne l'avez pas voulu, » il ajoute: « Votre maison sera abandonnée; » *Luc.*, XIII, 34; il se donne bien comme l'auteur de cette désolation. Puisque vous n'avez pas voulu croire en moi à la suite de mes miracles, les châtiments vous apprendront bien qui je suis. « Et mon Père est avec moi. » De peur qu'en disant: « Celui qui m'a envoyé, » il ne leur laissât croire qu'il lui était inférieur, il dit: Mon Père est avec moi. » La première parole se rapporte au mystère de la dispensation, la seconde à celui de la divinité. « Le Père ne m'a point laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît. » Il abaisse son langage, et, pour répondre à ce qu'ils disaient souvent de lui, à savoir qu'il n'était pas Dieu, qu'il n'observait pas le sabbat, il dit: « Je fais toujours ce qui lui plaît; » indiquant que l'abrogation du sabbat lui était agréable. De même il disait la veille de sa mort: « Croyez-vous donc que je ne puisse pas prier mon Père? » Et à cette seule parole: « Qui cherchez-vous? » tous ses ennemis sont renversés. Pourquoi ne pas dire

simplement, comme il allait être prouvé par la suite : Croyez-vous que je ne puisse pas vous faire périr? Mais non, il s'accommode à leur faiblesse ; il était jaloux de bien établir qu'il ne faisait rien qui pût déplaire au Père. Ainsi en cet endroit use-t-il encore du langage ordinaire, et après avoir dit : « Le Père ne m'a pas laissé seul, » ajoute-t-il : « Je fais toujours ce qu'il veut. »

« Comme il parlait de la sorte, plusieurs crurent en lui. » L'humilité de son langage en convertit un grand nombre. Ne demandez donc plus pourquoi le Christ parle ainsi humblement. L'Evangéliste vous répond : « Comme il parlait de la sorte, plusieurs crurent en lui ; » donnant un sens aux faits et disant : Ne vous scandalisez pas, si vous entendez des choses pleines d'humilité. Combien avaient été insensibles à sa doctrine élevée et n'avaient pas été persuadés de son origine céleste, qui furent convaincus l'entendant s'humilier ! Sans compter que le Sauveur se défend ainsi pour tout ce qu'il doit dire plus tard dans ce sens. Ils ne crurent donc pas encore d'une foi bien ardente; mais enfin ils crurent, s'arrêtant avec bonheur à ce qu'ils venaient d'entendre. Que leur foi ne fût pas encore parfaite, c'est ce que l'Evangéliste nous indique plus bas quand il nous les montre offensant le Christ. Et comment douter qu'il s'agisse toujours des mêmes hommes après ces paroles : « Jésus disait donc aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous persévérez en ma parole? » Il est clair de plus qu'ils n'ont pas encore reçu sa doctrine, mais seulement écouté ses paroles. C'est pourquoi il leur parle avec plus de force. Plus haut il leur disait : « Vous me chercherez ; » maintenant il ajoute : « Et vous mourrez dans vos péchés. » Comment? Parce que, quand vous en serez là, vous ne pourrez plus m'appeler à votre aide. « Voilà ce que j'annonce dans le monde. » Donc il doit un jour aller chez les nations. Comme les Juifs ne savaient pas qu'il avait d'abord parlé du Père, il les entretient de nouveau, et l'Evangéliste donne la raison de l'humilité de son discours.

3. Si nous voulons scruter les Ecritures, non pas à la légère, mais avec soin, nous pourrons être sauvés, et, si, nous nous les rendons familières, nous acquerrons la vraie doctrine et la probité de la vie. Fussions-nous durs, cruels, efféminés, n'eussions-nous fait jusque-là aucun progrès, dorénavant nous avancerons, et nous tirerons même à notre insu quelque profit de notre étude. En entrant dans un magasin de baumes, on y respire sans le vouloir de suaves parfums ; combien plus en fréquentant l'Eglise ! Comme la paresse engendre la négligence, l'ardeur de l'esprit est une conséquence de l'activité. Quand même vous seriez rempli de vices et souillé par l'impureté, ne négligez pas cette lecture. Mais, direz-vous, si je ne sais pas ce que j'apprends? C'est déjà beaucoup de vous reconnaître coupable ; votre crainte n'est pas inutile, ni votre terreur intempestive; si seulement vous pleurez de ne pas accomplir ce que vous entendez, un jour viendra où vous serez prêt à agir. On ne parle pas avec Dieu sans profit, on ne l'écoute pas en vain. Nous nous recueillons, nous lavons nos mains, quand nous devons prendre la Bible. Quelle religieuse préparation avant la lecture ! Poursuivons avec le même soin, et nous profiterons beaucoup. Nous ne laverons nos mains que si l'âme est bien disposée ; la femme met son voile, si elle ne le porte pas, en signe de piété intérieure, et l'homme qui a sa tête couverte, se découvre. Voyez-vous comment la préparation extérieure est l'indice de la piété du cœur? Puis on s'asseoit pour entendre, on fond en sanglots, on condamne sa vie passée.

Utilité de la lecture des saintes Ecritures.

Donc, mes bien-aimés, lisons avec soin les Ecritures, et appliquons-nous surtout à l'étude assidue des Evangiles. Aux premières pages du Livre sacré, vous trouverez le nom du Christ, et vous lirez : « Or, voici quelle fut la génération de Jésus-Christ. Lorsque Marie sa mère eut été fiancée à Joseph, il se trouva qu'elle avait conçu du Saint-Esprit. » *Matth.*, I, 18. En lisant ces paroles, vous vous sentirez pris d'amour pour la virginité, vous admirerez cet enfantement divin, vous vous sentirez arraché à la terre. Quel spectacle que celui de la Vierge faverisée de l'opération de l'Esprit saint, et de la conversation d'un ange ! Encore même ne s'agit-il que de la surface. Mais persévérez jusqu'à la fin dans votre

méditation, et vous en viendrez bientôt à mépriser les choses du siècle, à prendre la terre en pitié. Etes-vous riche, quel compte ferez-vous de la richesse, en apprenant que la pauvre épouse d'un charpentier devint mère de Dieu dans une humble maison? Etes-vous pauvre, vous ne rougirez plus de votre détresse devant ce Créateur qui ne dédaigna pas d'habiter une demeure si misérable. Pensez à ces choses, et vous ne volerez plus, vous ne serez plus avare, vous ne déroberez plus le bien des autres; au contraire, vous aimerez la pauvreté, vous mépriserez les richesses, et vous vous affranchirez ainsi de tout mal. Quand vous verrez encore Jésus couché dans une crèche, vous ne vous préoccuperez plus de donner à votre fils des ornements dorés, ni de préparer à votre épouse une couche ruisselante d'argent. Débarrassé de tous ces soins, vous ne connaîtrez plus ni le vol, ni l'avarice. Et combien d'autres avantages ne retirerez-vous pas de cette pratique? Je n'ai pas le temps de les énumérer tous; mais une douce expérience vous les apprendra.

Je vous en conjure donc, ayez les livres dont je parle; comprenez-en le sens, nourrissez-en vos âmes. Les Juifs devaient avoir les livres dans leurs mains, parce qu'ils ne savaient pas être attentifs; nous, nous les gardons, non plus dans nos mains, mais dans nos demeures, quand il faudrait les avoir dans nos cœurs. Oh! s'il en était ainsi, purifiés de toutes nos souillures, nous obtiendrions les biens de l'éternité! Puisse cette faveur nous être accordée, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIV.

« Jésus disait donc à ceux des Juifs qui avaient cru en lui : Si vous persévérez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples; et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. »

1. Il nous faut, mes bien-aimés, des trésors de patience. Or, la patience vient en nous quand la foi jette des racines dans nos cœurs. De même qu'un chêne aux racines profondes brave la fureur des orages, de même une âme appuyée sur l'amour de Dieu est à l'épreuve de toutes les attaques; il vaut mieux pour résister être cloué quelque part, qu'y avoir seulement des racines. « Pénétrez ma chair de votre crainte, » *Psalm.* CXVIII, 120, disait le Prophète. Pénétrez-vous donc et attachez-vous comme avec un clou profondément enfoncé. Rien ne peut ébranler les cœurs ainsi disposés, tandis qu'un souffle suffit pour prendre et renverser les âmes livrées à elles-mêmes. Comme exemple, voyez les Juifs, qui tombèrent de nouveau après avoir entendu le Christ et avoir cru en lui. Pour fortifier leur foi, afin qu'elle devienne désormais une foi véritable, le Christ leur parle avec dureté. Une foi profonde aurait facilement supporté ce reproche, mais eux s'échauffent aussitôt. Comment tout cela se fit-il? D'abord le Christ les exhorte : « Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et la vérité vous délivrera; » comme s'il disait : Je vais faire une profonde blessure, mais ne vous troublez pas. Par là encore il contenait leur orgueil. — Mais de quoi la vérité nous affranchira-t-elle? — De nos péchés. — Et que répondent ces orgueilleux? « Nous sommes de la race d'Abraham, et nous ne servirons jamais personne. » Vous voyez comme ils faiblissent vite, et cela, parce qu'ils sont trop portés aux choses du monde.

En disant : « Si vous persévérez dans ma parole, » le Christ faisait voir qu'il savait ce qui se passait dans leurs cœurs, la foi qu'ils avaient eue, et leur peu de persévérance dans la foi. Puis il leur fait une grande promesse, à savoir qu'ils deviendraient ses disciples. Et, comme quelques-uns de ses disciples s'étaient retirés, il fait allusion à ces transfuges, quand il ajoute : « Si vous persévérez; » car ceux-là aussi avaient entendu et cru, mais ils s'étaient éloignés pour n'avoir pas persévéré. « Dès ce moment, plusieurs de ses disciples s'éloignèrent, et ne marchèrent plus ouvertement avec lui. » *Joan.*, VI, 67. « Vous connaîtrez la vérité, » c'est-à-dire moi-même; « car je suis la vérité. » Tout était figure chez les Juifs; vous apprendrez de moi la



vérité, qui vous délivrera de vos péchés. De même qu'il disait précédemment à d'autres : « Vous mourrez dans vos péchés, » il dit à ceux-ci : « La vérité vous affranchira. » Il ne dit pas : « Je vous délivrerai de la servitude ; » mais il le leur laisse entendre. Or, que dirent les Juifs ? « Nous sommes de la race d'Abraham, et nous ne serons jamais les esclaves de personne. » Oh ! s'il y avait lieu de s'indigner, c'était bien à propos de la première parole : « Vous connaîtrez la vérité. » Eh quoi ! pouvaient-ils dire, est-ce que nous ignorons la vérité? Et notre loi et nos connaissances ne sont donc que des mensonges? Mais ils y prenaient bien garde ! Ce qu'ils redoutaient, ces hommes charnels et grossiers, c'était la servitude dont ils se croyaient menacés. Combien n'y en a-t-il pas encore qui rougissent pour des choses indifférentes, à la seule pensée de la servitude matérielle, et qui n'ont aucune crainte de la servitude du péché? Ils préféreraient mille fois être les esclaves du péché, que de porter des chaînes. Tels étaient les Juifs. Ils ne connaissaient d'autre servitude que la servitude du corps, et c'est pour cela qu'ils s'écrient : Vous appelez esclaves des hommes issus de la noble postérité d'Abraham? Ah ! ce n'est pas ceux-là à qui il fallait donner ce nom. « Nous ne servirons jamais. » Voilà bien le faste des Juifs. « Nous descendons d'Abraham, disent-ils, nous sommes Israélites. » Leurs œuvres, ils n'en parlent jamais. C'est pourquoi Jean leur parlait ainsi : « Ne dites donc plus : Nous avons pour père Abraham. » *Matth.*, III, 9.

Et d'où vient que le Christ ne leur reproche pas leur servitude chez les Egyptiens, les Babyloniens et d'autres peuples? Parce que, ne venant pas disputer avec les hommes, mais les sauver, il n'avait d'autre souci que de faire du bien. Il aurait pu dire aux Juifs : Que dites-vous? N'avez-vous pas été une fois quatre cents ans esclaves, et puis soixante-dix ans, et encore sous les juges, tantôt vingt, tantôt deux, tantôt sept ans? Votre existence, en un mot, n'a-t-elle pas été une servitude continuelle? — Mais non, il veut leur montrer qu'ils sont esclaves du péché et non du monde, et que cette servitude, dont Dieu seul peut délivrer, est la plus dure de toutes. Il n'y a que Dieu, en effet, qui puisse remettre les péchés, et les Juifs le reconnaissaient bien. Voilà pourquoi, profitant de ce qu'ils savaient et croyaient, il leur dit : « Quiconque commet le péché est esclave du péché, » manifestant ainsi qu'il parle de la délivrance de cette servitude. « Or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; mais le Fils y demeure toujours. » Peu à peu il écarte la loi, faisant allusion aux temps passés ; et il parle de la sorte afin que les Juifs ne puissent pas lui dire : Moïse nous a donné des sacrifices, ces sacrifices nous délivreront. Autrement, quelle serait la conséquence de ces paroles : « Tous ont péché et ont besoin de la grâce de Dieu, ils sont tous justifiés gratuitement par sa grâce, » même les prêtres? *Rom.*, III, 23-24. C'est pourquoi Paul dit du prêtre : « Il doit offrir le sacrifice pour lui et pour le peuple, parce qu'il est lui-même environné de faiblesse ; » *Hebr.*, V, 3-2 ; ce que le Christ marque en ces termes : « L'esclave ne demeure pas dans la maison. » Ces paroles indiquent l'égalité du Fils avec le Père, et la différence de l'esclave et de l'homme libre ; car le sens de cette parabole : « L'esclave ne demeure pas, » est celui-ci : L'esclave n'a aucun pouvoir.

2. Pourquoi en parlant des péchés faire mention de la maison? Afin de montrer qu'il était tout-puissant sur toute chose comme le maître l'est chez lui. « L'esclave ne demeure pas, » c'est-à-dire n'a le pouvoir de rien accorder, parce qu'il n'est pas maître ; mais le fils est maître, ou, en d'autres termes, « demeure éternellement, » dans un langage ordinaire quoique figuré. — Qui êtes-vous? auraient pu lui dire les Juifs? — Tout m'appartient, car je suis Fils et je demeure dans la maison de mon Père. — Sa puissance, il l'appelle sa maison, et ce n'est pas seulement en cet endroit qu'il se sert de cette figure, il l'emploie d'autres fois : « Il y a, dit-il ailleurs, plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » *Joan.*, XIV, 2. Or, cette métaphore, en ce moment où il parlait de liberté et de servitude, était justement employée pour dire qu'ils n'avaient pas la puissance de pardonner. « Si le Fils vous affranchit... » Donc le Fils est consub-

stantiel au Père et partage sa puissance. « Si le Fils vous affranchit, » nul ne s'élèvera plus contre vous, et votre liberté sera durable; « car qui condamnera celui que Dieu justifie? » Ainsi il se montre pur de toute faute, et distingue parfaitement cette liberté que donnent les hommes et qui n'est qu'une liberté de nom, de la vraie liberté que Dieu seul peut donner. La servitude temporelle, il enseigne à n'en pas rougir; mais il apprend à redouter la servitude du péché. Et pour montrer aux Juifs qu'encore qu'ils ne soient pas esclaves, puisqu'ils ne portent plus de chaînes, ils n'en sont pas moins terriblement assujettis, il ajoute : « Vous serez vraiment libres; » donc leur liberté n'est pas une liberté véritable. Mais peut-être vont-ils prétendre qu'ils n'ont point de péchés, on pouvait les en croire capables; voyez comme le Christ les prévient et les accuse. Laissant de côté tout ce qui dans leur vie pouvait donner prise à la critique, il se contente de mettre à jour les noirs desseins qui en ce moment même occupaient leurs esprits : « Je sais que vous êtes de la race d'Abraham; mais vous cherchez à me faire mourir. » Peu à peu il leur enlève la gloire de la parenté d'Abraham, et leur défend de tirer vanité de cette descendance. La parenté, comme la liberté et la servitude, dépend des œuvres.

Redoutons la servitude du péché.

Il ne dit pas de prime abord : Non, vous n'êtes pas les enfants du juste Abraham, vous qui êtes des homicides; il abonde dans leur sens : Je sais que vous descendez d'Abraham, dit-il. Au fond, ce n'est pas là ce qu'il veut, et ses paroles ne sont que plus sévères contre eux. Chose bien digne de remarque, en effet, toutes les fois que le Christ doit faire quelque grande action, il parle avec plus de confiance après l'avoir faite, comme si ses œuvres elles-mêmes servaient à la confusion des méchants. « Vous cherchez à me mettre à mort. » Si la mort est méritée, peut-il se plaindre? Mais qu'il est loin d'en être ainsi! Vous voulez me faire mourir, dit le Christ, « parce que ma parole ne trouve pas d'accès en vous. » Comment donc est-il dit plus haut qu'ils avaient cru en lui? C'est qu'ils n'étaient déjà plus les mêmes. Aussi le Christ leur parle durement. Vous êtes fiers de descendre d'Abraham; ressemblez-lui donc. Il ne dit pas : Vous ne comprenez pas ma parole; mais bien : « Mon discours n'a pas d'accès en vous, » pour marquer la sublimité de ses enseignements. Donc il ne fallait pas le faire mourir, il convenait plutôt de l'honorer et de le suivre, afin d'apprendre sa doctrine.

Et qu'importe, pouvait-on penser, si vous parlez de vous-même? — Encore une objection que Jésus prévient : « Je vous dis ce que j'ai vu en mon Père; et vous aussi faites ce que vous avez vu en mon Père. » Moi, je manifeste mon Père et par ce que je dis, et par ce que je fais; et vous, seulement par ce que vous faites. Car, avec la même substance, j'ai la même vérité que le Père céleste. « Ils lui répondirent : Nous avons Abraham pour père. Jésus leur dit : Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham; or, maintenant vous cherchez à me faire mourir. » Il leur reproche souvent leurs projets homicides, en leur mettant Abraham devant les yeux, et cela, afin de les priver de cette parenté dont ils étaient fiers, d'humilier leur superbe, et de leur apprendre qu'ils espéraient vainement leur salut de leur orgueil ou de la distinction de leur naissance, s'ils ne ressemblaient par leurs œuvres à celui dont ils descendaient. Ce qui les empêchait de s'approcher du Christ, en effet, c'était la conviction qu'ils avaient d'être sauvés par cela seul qu'ils étaient enfants du patriarche. Quelle vérité révèle le Christ? — Qu'il est égal au Père. Voilà pourquoi, comme il le dit lui-même, les Juifs cherchaient à le faire mourir : « Vous cherchez à me faire mourir, parce que je vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu. » Il a de nouveau recours à son Père, montrant ainsi qu'il ne dit rien qui lui soit contraire. « Et ils lui dirent : Nous ne sommes point nés de la prostitution; nous avons un père qui est Dieu. » Quoi donc! vous avez Dieu pour père, et vous reprochez au Christ de parler comme vous? Voyez-vous comment il affirme plus particulièrement sa filiation divine?

3. Privés du bénéfice de la parenté d'Abraham, et ne sachant désormais qu'alléguer, les Juifs deviennent plus audacieux, et osent se rapporter à Dieu. Mais cet honneur ne leur sera pas laissé :

« Si vous aviez Dieu pour père, leur dit Jésus, certes vous m'aimeriez; car je suis né de Dieu, je viens, et je ne suis pas venu de moi-même; c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne comprenez-vous pas ma parole? Parce que vous ne pouvez entendre mon enseignement. Votre père est le démon, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement, et il n'a point persévéré dans la vérité. Quand il profère le mensonge, il dit ce qui lui est propre. » Mis en dehors de la parenté d'Abraham, les Juifs ont redoublé d'audace, et le Christ les traite comme ils méritent, en leur disant non-seulement qu'ils ne sont pas de la famille d'Abraham, mais encore qu'ils ont le démon pour père. Ce qu'il avance, il le prouve. Car mettre à mort, dit-il, c'est l'œuvre de la malice du démon. Et remarquez encore, il ne dit pas simplement les œuvres, mais « les désirs, » montrant ainsi que les Juifs comme le démon devenaient homicides par envie. C'est seulement par envie que le démon tua Adam, ce à quoi il est fait ici allusion. « Et il ne demeure pas dans la vérité, » c'est-à-dire dans l'obéissance. On lui reprochait souvent de n'être pas de Dieu, il dit d'où cela vient. Le démon mentit le premier, quand il dit : « Le jour où vous mangerez, vos yeux s'ouvriront. » *Gen.*, III, 5. Nul avant lui n'avait fait usage du mensonge. Les hommes mentent; mais le mensonge ne leur appartient pas : il appartient au démon. « Or pour moi, si je dis la vérité, vous ne me croyez pas. » Donc vous voulez me mettre à mort sans raison, vous me poursuivez parce que vous êtes ennemis de la vérité, autrement dites mon péché. — C'est pour cela qu'il ajoute : « Qui de vous me convaincra de péché? »

Les Juifs disent donc : « Nous ne sommes pas nés de la fornication. » Habitués à des commerces défendus, beaucoup de Juifs étaient nés de la fornication; ce n'est pas cela qu'il leur reproche, il insiste toujours sur le même sujet. Déjà il leur avait montré qu'ils n'étaient pas de Dieu, mais du démon : tuer et mentir, deux choses que vous faites souvent, c'est l'œuvre du démon; il leur montre par tous ces signes qu'aimer est la preuve que l'on est de Dieu. « Pourquoi ne comprenez-vous pas ma parole? » Ils doutaient toujours, ils répétaient sans cesse : « Que dit-il? vous ne pouvez venir où je vais? » C'est pourquoi il ajoute : « Vous ne comprenez pas ma parole, parce que vous n'avez pas la parole de Dieu. » Nous ne pouvons pas nous entendre; ma parole est toujours élevée, et votre pensée rampe terre à terre. — Mais s'ils ne pouvaient pas comprendre? — Ici ne pas pouvoir, c'est ne pas vouloir; chez eux le défaut d'intelligence était le résultat de la direction inférieure qu'ils avaient donnée à leur esprit. Comme les Juifs prétendaient ne poursuivre le Christ que par zèle pour la gloire de Dieu, il s'efforce en toute circonstance de leur faire voir que le poursuivre c'est haïr Dieu, et l'aimer, connaître Dieu. « Nous avons un père qui est Dieu. » Ils se glorifient de ce titre et non de leurs œuvres. Donc votre incrédulité démontre que je ne suis pas étranger à Dieu, mais que vous ne le connaissez pas. La preuve, c'est que vous mentez et que vous faites les œuvres du démon. Et cela, ils le devaient à la bassesse de leurs sentiments, comme dit l'Apôtre : « Puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des contentions, n'est-il pas visible que vous êtes charnels? » I *Cor.*, III, 3. Mais pourquoi ne pouvez-vous pas entendre? « Parce que vous voulez accomplir les désirs de votre père, » vous agissez, vous travaillez de la sorte. Donc, si « vous ne pouvez pas, » c'est que vous ne voulez pas. « Abraham ne faisait pas ainsi. » Il était doux, modeste, plein de bonté. Vous, au contraire, vous êtes inhumains et cruels.

Les œuvres des Juifs étaient contraires aux œuvres d'Abraham.

Et pourquoi pensèrent-ils à se mettre sous le patronage de Dieu? Pourquoi? Parce qu'il leur avait été démontré qu'ils n'étaient pas dignes d'Abraham. En voulant éviter un mal, ils tombent dans un pire. Accusés d'être homicides, ils allèguent pour se défendre qu'ils prennent en main les intérêts de Dieu. Mais le Christ leur montre qu'ils agissent en ennemis de Dieu, « Je suis sorti, » c'est-à-dire je suis venu de là, et par cette parole il indique son avénement au milieu de nous. Comme il pouvait justement penser qu'on lui dirait : « Vos discours sont étranges et singuliers, » il affirme qu'il est venu de Dieu. Si vous ne comprenez pas mes

paroles, c'est que vous êtes du démon. Pourquoi voulez-vous me mettre à mort? Quel mal ai-je fait? Et, si vous n'avez rien à me reprocher, pourquoi ne croyez-vous pas en moi? Donc, après leur avoir montré par leurs œuvres qu'ils étaient du démon, il leur prouve qu'ils ne sont ni d'Abraham, ni de Dieu, soit à cause de la haine qu'ils avaient pour un homme qui ne leur avait rien fait, soit parce qu'ils n'écoutaient pas ses paroles. Pour lui, toujours il affirme qu'il n'est pas l'ennemi de Dieu, et que, s'ils ne croient pas en lui, c'est uniquement parce qu'ils ne sont pas de Dieu. Il n'avait pas commis le mal, il avait dit qu'il venait de Dieu et qu'il avait été envoyé par son Père; quand il parlait, il disait la vérité, et ces paroles touchaient les cœurs et les faisaient rentrer en eux-mêmes; et cependant on ne croyait pas en lui. Pourquoi? Parce qu'ils étaient charnels. Il savait que le péché abaisse les âmes, et c'est pour cela, dit-il, « que vous êtes devenus très-faibles pour comprendre. » *Hebr.*, v, 11. Si l'on ne sait pas, en effet, mépriser les choses de la terre, comment philosopher sur les choses du ciel?

4. Je vous en conjure donc, efforçons-nous de toute manière de donner à notre vie une sage direction. Purifions nos âmes et que rien d'impur ne nous soit un obstacle. Allumez en vous le flambeau de la connaissance et ne semez pas au milieu des épines. Celui qui ne comprend pas la perfidie de l'avarice, peut-il saisir des choses plus difficiles? Vous ne savez pas vous abstenir de ce qui est plus aisé; comment vous attacherez-vous à ce qui demande plus de courage? Il est bon de ravir, non pas les choses périssables, mais le royaume du ciel; « les violents seuls l'obtiennent. » *Matth.*, XI, 12. Ne nous flattons donc pas de le gagner dans la mollesse : nous ne pouvons l'obtenir que par le travail et l'énergie. Mais qu'est-ce à dire : « Les violents? » Oui, la violence seule ouvre le ciel; car la voie est étroite, et il faut une âme forte pour y passer. Voyez ceux qui veulent s'emparer d'un objet; rien ne les arrête, ils passent sur tout, ils ne considèrent ni la condamnation, ni l'accusation, ni le supplice; ils veulent et il suffit; tout ce qui les sépare de l'objet de leurs désirs, ils le renversent violemment. Ravissons ainsi le royaume du ciel. Ce n'est pas une faute, c'est un honneur de s'en emparer; le mal serait de ne pas le ravir. Ici nos richesses ne tournent pas au désavantage d'autrui. Courage donc; mettons-nous à l'œuvre. Si la colère, si la concupiscence s'arment contre nous, faisons violence à la nature, devenons plus doux, et travaillons un moment ici-bas pour nous reposer là-haut toujours. Laissez les richesses de la terre; qu'il vous suffise de ces richesses qui vous feront tenir l'or pour de la boue. Dites-moi, si vous aviez devant vous du plomb et de l'or, que prendriez-vous? L'or, n'est-il pas vrai? Quand le ravisseur est puni, vous honorez ce qui vaut mieux, et vous le délaissez quand il est glorifié; si dans tous les cas le ravisseur était sûr d'être puni, est-ce que vous ne vous porteriez pas davantage vers l'objet le meilleur? Eh bien! ici rien de tel n'est à redouter; on n'a que la béatitude à attendre. — Et comment, direz-vous, ravir la béatitude? — Rejetez tout ce que vous avez dans les mains; si vous le gardiez, vainement vous vous flatteriez de la ravir.

Il faut ravir non pas les choses périssables; mais le royaume du ciel.

Figurez-vous un homme qui a ses mains pleines d'argent, s'il ne jette pas l'argent, pourra-t-il prendre et tenir l'or? Le ravisseur doit être dégagé, sous peine d'être pris, au lieu de prendre. Il y a des puissances ennemies qui se dressent contre nous quand il s'agit de la béatitude. Fuyons-les, éloignons-les, ne leur donnons aucune prise. Brisons nos chaînes, et marchons entièrement dégagés des choses du siècle. Qu'avons-nous besoin de vêtements de soie? Jusqu'à quand nous embarrasserons-nous de ces soins inutiles? Jusqu'à quand enfouirons-nous l'or? Je voudrais bien ne plus redire sans cesse ces choses; mais le puis-je? m'y autorisez-vous? Ne me donnez-vous pas occasion d'y revenir toujours? Eh bien! qu'il n'en soit plus ainsi; que notre exemple soit une leçon pour le prochain, et nous obtiendrons les biens qui nous sont promis, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père et à l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LV.

« Les Juifs répondirent donc et lui dirent : Ne disons-nous pas bien que tu es un Samaritain et que tu es possédé du démon? Jésus répondit : Je ne suis point possédé du démon, mais j'honore mon Père. »

1. Le mal est imprudent et sans mesure; quand il devrait rougir, il s'aigrit davantage, témoins les Juifs. Qu'avaient-ils à faire après ce qu'ils venaient d'entendre, sinon rentrer en eux-mêmes, admirer la franchise du Christ et la suite de ses paroles? Au lieu de cela, ils l'outragent, l'appellent Samaritain et démoniaque, et lui disent : « Ne disions-nous pas justement que tu es un Samaritain et que tu es possédé du démon? » Les insensés! toutes les fois que Jésus laissait tomber de ses lèvres des paroles élevées, ils le traitaient de fou. Il n'est pas encore dit dans l'Evangile qu'on l'ait jamais appelé Samaritain, quoiqu'on lui eût probablement déjà plusieurs fois donné ce titre. — « Vous êtes possédé du démon, » dites-vous. — Mais quel est le possédé véritable? Celui qui honore Dieu, ou celui qui méprise l'ami de Dieu? Et que répond le Christ, la douceur et la bonté par excellence? « Je n'ai pas de démon en moi, mais j'honore mon Père qui m'a envoyé. » Quand il s'agissait d'humilier leur orgueil et de leur apprendre à ne pas tirer vanité de leur origine, il parlait avec ardeur; maintenant qu'il ne s'agit plus que de supporter des outrages, il manifeste une infinie douceur. Quand ils disaient : « Nous avons Dieu et Abraham pour pères, » il s'emportait contre eux; il leur répond avec bonté quand ils l'appellent démoniaque, nous enseignant ainsi à venger la gloire de Dieu outragée, et à supporter patiemment les misères qu'on nous fait subir. « Or, je ne cherche pas ma propre gloire. » Ce que je viens de dire, je vous l'ai dit afin de vous apprendre que ce n'était point à vous, homicides que vous êtes, d'appeler Dieu votre Père. C'est pour sa gloire que j'ai parlé, c'est à cause de lui que je viens d'entendre ce que j'ai entendu, à cause de lui que vous m'avez insulté. Mais que m'importent vos mépris? Vous rendrez compte de vos paroles à celui à cause duquel elles me sont adressées. « Je ne cherche point ma gloire. » Et c'est pourquoi, loin de tirer vengeance de votre conduite, je vous avertis, je vous conjure de vous mettre en mesure d'éviter les supplices, et de mériter la vie éternelle.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. » Ici, il parle non-seulement de la foi, mais de la vie pure. Il avait dit plus haut : « Il aura la vie éternelle; » il dit ici : « Celui-là ne verra pas la mort, » montrant de la sorte aux Juifs qu'ils ne pourront rien contre lui. Si celui-là ne doit pas mourir qui gardera sa parole, combien moins lui-même? Du reste, il fut compris, et les Juifs lui dirent aussitôt : « Nous connaissons bien que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, les prophètes aussi sont morts; » c'est-à-dire : Ceux qui ont observé la parole de Dieu sont morts, et ceux qui ont observé la tienne ne mourront pas. « Es-tu plus grand que notre père Abraham? » O prodige d'orgueil! les voilà de nouveau qui s'enorgueillissent de leur parenté. Il était tout naturel de dire : Es-tu plus grand que Dieu? et ceux qui t'écoutent plus grands qu'Abraham? Ils s'en gardent bien cependant, parce qu'ils le croient au-dessous d'Abraham. D'abord, en les convaincant d'homicide, il leur enlève le droit de compter sur la parenté d'Abraham; puis, devant leurs instances obstinées, il prend une autre méthode, il les instruit de la stérilité de leurs efforts, sans rien leur dire de la mort, ni leur expliquer de quelle mort il voulait parler. Cependant il se donne à leurs yeux comme plus grand qu'Abraham, afin de leur inspirer le respect. — Serais-je simplement un homme ordinaire, vous ne devriez pas me condamner si j'étais innocent; mais, parce que j'ai dit la vérité, parce que je n'ai pas commis de faute, et qu'envoyé par Dieu je suis plus grand qu'Abraham, n'êtes-vous pas insensés, ne travaillez-vous pas en vain en essayant de me mettre à mort? Que dirent les Juifs? « Nous connaissons maintenant que vous êtes possédé du démon. » Oh! que la Samaritaine agit autrement! Elle ne dit pas : « Vous êtes possédé, » elle demande seulement : « Etes-vous plus grand que

notre père Jacob? » Ceux-là étaient hardis et fiers : celle-ci, désireuse de s'instruire, doute d'abord, puis répond avec une modestie parfaite en appelant le Christ son Seigneur. Et certes, il ne fallait pas outrager, mais admirer l'auteur de si belles promesses, qui était d'ailleurs digne de foi. Mais les Juifs le traitent de démoniaque. La Samaritaine parle comme une personne qui doute; les scribes comme des incrédules et des méchants. «Etes-vous plus grand que notre père Abraham?» *Joan.*, IV, 12. Et cela même le fait plus grand qu'Abraham. — Quand vous le verrez exalté, vous confesserez davantage sa grandeur. — C'est pourquoi il disait : « Lorsque vous m'aurez crucifié, vous connaîtrez qui je suis. » Voyez quelle prudence! Après avoir ruiné leur parenté avec Abraham, il se déclare plus grand que le patriarche, afin qu'on le regardât comme supérieur aux prophètes. Ils l'appelaient toujours prophète, et c'est pour cela qu'il disait : « Ma parole n'a pas d'accès en vous. » Là il affirmait qu'il ressuscitait les morts; ici il prétend, chose plus extraordinaire, que celui qui aura cru en lui ne verra pas la mort! Or, que disent les Juifs? « Que dis-tu donc de toi-même? » Encore un autre outrage! Toi-même, disent-ils, tu te vantes; mais le Christ répond : « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. »

Réfutation des hérétiques.

2. Qu'objectent à ce sujet les hérétiques? — Il s'entend dire : « Es-tu plus grand que notre père Abraham? » et, suivant eux, il n'ose pas répondre catégoriquement; il parle un langage plein d'obscurité. — Quoi donc! sa gloire n'est-elle rien? Elle n'est rien pour eux; comme il avait dit : « Mon témoignage n'est pas véritable, » s'accommodant à l'opinion que les Juifs avaient de lui, il dit alors : «Il y en a un qui me glorifie.» Et pourquoi ne pas dire comme plus haut : « Mon Père qui m'a envoyé?» mais : « Celui que vous appelez votre Dieu et que vous ne connaissez pas ? » pour leur faire voir qu'ils ne connaissaient ni le Père, ni Dieu. « Moi, je le connais : » Donc, quand je dis, « Je le connais, » je ne me glorifie pas; si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur, tandis que vous mentez en prétendant le connaître. Vous mentez, quand vous dites que vous connaissez le Père, et je mentirais si je disais que je ne le connais pas. « Si je me glorifie moi-même. » A cette demande : « Qui prétends-tu être? » il répond : « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. » Donc, comme je connais parfaitement le Père, vous autres vous l'ignorez. A propos d'Abraham, il n'avait pas entièrement ruiné leurs prétentions; il avait dit pour les mieux accuser : « Je sais que vous êtes enfants d'Abraham. » De même, à propos de cette affirmation nouvelle, « celui que vous appelez, » leur dit-il, et, en leur laissant cette gloire, il rend leur culpabilité plus grande. Mais comment l'ignorez-vous? En couvrant de mépris celui qui agit et parle pour procurer sa gloire, et qu'il a lui-même envoyé. Jusqu'ici il n'y a pas de preuves, elles abondent plus loin. « J'observe sa parole. » Si les Juifs avaient quelque chose à alléguer contre lui, c'était bien l'occasion; il donnait cette preuve de sa mission divine : « Abraham votre père a tressailli de joie dans l'espérance de voir mon jour; il l'a vu et s'en est réjoui. » Donc, semble-t-il dire, vous n'êtes pas les enfants d'Abraham, vous qui vous attristez de ce qui faisait sa joie. Pour moi, je crois qu'il parlait ici du supplice de la croix figuré autrefois par le sacrifice du bélier et d'Isaac. « Quoi! vous n'avez pas encore quarante ans et vous avez vu Abraham? » Le Christ approchait donc de la quarantième année, et il leur dit : « Avant qu'Abraham fût, moi je suis... Et ils prirent des pierres pour les jeter contre lui. »

Voyez-vous comment le Christ démontre sa supériorité sur Abraham? Si le patriarche tressaillit dans l'espérance de voir son jour, s'il l'appela de tous ses vœux, s'il regarda comme un bienfait de le pouvoir posséder, c'est évidemment qu'il croyait le Christ plus grand que lui. Les Juifs ne voyaient en lui que le fils d'un charpentier; peu à peu il leur donne une connaissance plus élevée. Ils s'entendirent sans peine accuser de ne pas connaître Dieu; mais, à ces paroles : « Avant qu'Abraham fût, je suis, » se croyant déchus de leur noblesse, ils s'irritent et lui jettent des pierres. « Il a vu mon jour et s'en est réjoui. » Donc le Christ meurt parce qu'il le veut bien, et la preuve est qu'il loue celui qui s'est réjoui en la croix par laquelle

le monde sera sauvé. Ceux-ci prenaient des pierres, ils étaient prêts pour le mettre à mort, et ils agissaient ainsi par eux-mêmes et sans aucun examen. Pourquoi ne dit-il pas : Avant qu'Abraham fût, j'étais ; mais bien : « Je suis? » Afin de parler comme le Père, qui dit de lui-même : « Je suis. » Je suis, c'est-à-dire j'existe toujours, et je ne connais pas les vicissitudes des temps. Cette parole semblait un blasphème aux Juifs; eux qui ne pouvaient l'entendre se comparer à Abraham, chose pourtant si simple en réalité, auraient-ils pu s'empêcher de le poursuivre s'il se fût égalé au Père? Maintenant donc qu'il les a instruits et qu'il a rempli sa mission, il fuit comme un homme, il se cache, il sort du temple, se retire pour guérir un aveugle, et force les hommes, par ses œuvres, à le croire plus ancien qu'Abraham. On dira peut-être : Pourquoi ne triompha-t-il pas de leur résistance? sans doute qu'alors ils auraient cru en lui. — Il guérit le paralytique et ils ne crurent pas; il opéra mille prodiges pendant sa passion, il les fit tomber à la renverse, il couvrit leurs yeux de ténèbres, et ils ne crurent pas; comment eussent-ils cru, s'il eût brisé leur puissance et leurs efforts? Rien n'est pire qu'une âme dévoyée; quelque miracle qu'elle voie, quelque prodige qui la frappe, elle est toujours également impudente. Voyez Pharaon : sensible aux fléaux qui le frappaient, il rentrait un moment en lui-même au temps de la calamité; mais jusqu'à la fin il demeura le même, poursuivant ceux qu'il avait délivrés. Voilà pourquoi Paul répète souvent : « Que les charmes du péché n'endurcissent point vos cœurs. » *Hebr.*, III, 8. De même que les forces du corps s'éteignent peu à peu et finissent par ne plus rien être, de même l'âme, par l'étreinte des passions, meurt pour ainsi dire à la vertu. Quoi que vous lui présentiez, elle ne veut rien; menacez-la du supplice, dites-lui ce que vous voudrez, c'est toujours comme si elle n'existait pas.

3. Je vous en conjure donc, tant que nous avons l'espérance du salut, tant que nous pouvons nous convertir, travaillons sans relâche. Ceux qui n'ont plus de sentiment, ne peuvent plus agir, et comme des matelots désespérés, ils livrent leur navire au souffle des vents : ainsi en est-il de ces derniers. L'envieux ne songe qu'à contenter sa passion; ni la mort, ni le supplice ne l'arrêtent; assouvir ses passions, voilà son unique souci. Il en est de même de l'impudique et de l'avare. Or, si la tyrannie des passions est tellement violente, la force de la vertu doit être plus énergique encore. Nous ne redoutons pas la mort pour satisfaire nos vices, bravons-la, méprisons-la davantage quand il s'agit de la vertu. Pour nous sauver, foulons aux pieds toutes les vanités de la terre plus encore que les méchants ne méprisent leur âme. Et quelle excuse aurons-nous, je vous prie, si nous ne portons pas à notre salut le même soin qu'ils mettent à leur ruine, si nous nous laissons toujours dévorer par l'envie? Est-il rien de plus triste que l'envie? L'envieux se perd lui-même pour perdre les autres. L'œil de l'envieux se dessèche de chagrin; il vit dans une mort perpétuelle, il croit n'avoir que des ennemis, même dans ceux qui ne lui firent jamais de mal. Il s'attriste si Dieu est honoré, il se réjouit de ce qui remplit le démon de joie. Tel homme est-il honoré de ses semblables? N'enviez pas son sort, cet homme n'est pas un homme véritable. Est-il honoré de Dieu? Marchez sur ses traces et imitez-le. Mais vous ne voulez pas? Pourquoi donc vous perdre ainsi vous-mêmes? Pourquoi jeter ce que vous avez? Vous ne pouvez pas lui ressembler, ni pratiquer la vertu? Pourquoi faites-vous le mal?

L'envieux se perd pour perdre les autres.

Au moins, si vous ne pouvez partager ses travaux, faudrait-il applaudir à sa vertu et tirer quelque profit de votre approbation. Souvent, en effet, un simple propos suffit pour faire un grand bien. Ezéchiel ne nous apprend-il pas que les Moabites furent punis pour s'être réjouis des maux des Israélites; tandis que d'autres durent leur salut à leur compassion pour les maux du prochain? Si ceux qui s'attristent des maux de leurs frères sont récompensés de leur compassion, combien plus ceux qui se réjouiront de leur gloire. Dieu frappait les Moabites et les punissait de la joie que les maux des Israélites leur avaient inspirée : il nous défend de nous réjouir des châtiments qu'il inflige; car il ne se venge pas avec plaisir. S'il faut pleurer avec ceux

qui souffrent, il faut bien davantage ne pas porter envie à ceux qui sont glorifiés. Coré et Dathan durent la mort à leurs sentiments de jalousie; ils rendirent plus célèbres ceux qui en étaient l'objet, et se livrèrent eux-mêmes à toutes les rigueurs de la vengeance. L'envie est une bête venimeuse et impure, une malice volontaire qui ne mérite pas de pardon, une faute qui ne peut être excusée, la source et l'origine de tous les maux. Arrachons-la donc de notre âme jusqu'en ses dernières racines, afin d'être délivrés des maux présents et d'obtenir les biens futurs, par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVI.

» Et Jésus passant vit un homme aveugle de naissance, et ses disciples l'interrogèrent en disant : Maître, qui a péché, celui-ci, son père, ou sa mère, pour qu'il soit né aveugle ? »

1. « Et Jésus passant, vit un homme aveugle de naissance. » Etant homme et désirant notre salut, pour faire taire les méchants il fait, même quand on ne doit point prendre souci de lui, tout ce qu'il est de son devoir de faire. « Seigneur, disait le Prophète à cette vue, vos paroles seront justifiées et vous sauverez au jour du jugement. » *Psalm.* L, 6. Voilà pourquoi, maintenant encore, voyant que les Juifs n'entendaient pas la sublimité de ses enseignements, qu'ils le traitaient de démoniaque et cherchaient à le faire mourir, le Christ sortit du temple et guérit un aveugle. En se dérobant à leurs regards, il voulait calmer leur colère, faire croire à ses paroles, attendrir et changer leur cœur par un miracle, non par un miracle ordinaire, mais par un prodige inouï. « Jamais, est-il écrit, on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. » *Joan.*, IX, 32. Un aveugle ordinaire, on peut le guérir, il n'est pas aussi facile de rendre la vue à un aveugle de naissance. Le Christ sortit du temple pour opérer ce miracle; car, remarquez-le, c'est lui qui alla vers l'aveugle et non l'aveugle vers lui. Il y avait tant d'empressement dans son regard, que les disciples le remarquèrent et furent amenés à l'interroger. « Qui a péché, dirent-ils au Seigneur, celui-ci ou ses parents ? » Cette demande reposait sur une erreur. Comment l'aveugle eût-il péché, dites-moi, avant de naître? Comment aurait-il été puni pour les fautes de ses parents? Mais qu'est-ce qui avait porté les Juifs à faire cette demande? Après la guérison du paralytique, le Christ lui avait dit: « Te voilà guéri, ne pèche plus. » *Joan.*, v, 14. Or, les disciples considérant que le paralytique avait été frappé à cause de ses fautes, dirent: Puis donc que celui-là est tombé en paralysie à cause de ses péchés, que dites-vous de celui-ci? A-t-il péché de même? Et comment le soutenir? N'est-il pas aveugle depuis sa naissance? Sont-ce ses parents qui ont péché? Mais le fils répond-il des iniquités du père? De même donc que à la vue d'un enfant malade, nous disons : Que penser de cette maladie? qu'a fait cet enfant? exprimant plutôt un doute qu'une demande; de même les disciples, devant l'aveugle-né, parlaient moins sous forme d'interrogation que pour formuler un doute.

« Ni lui, ni ses parents n'ont péché, » répond le Christ. Ce n'est pas à dire qu'ils n'aient jamais commis de faute; il ne dit pas simplement: Ni cet homme, « ni celui-ci, ni ses parents n'ont péché; » mais il ajoute : « Pour qu'il soit né aveugle. » Donc ce n'est pas à dire qu'il le déclare sans péché, il veut plutôt glorifier le Fils de Dieu. Cet homme et ses parents avaient péché sans doute; mais leurs fautes n'étaient pas la cause de la cécité du premier. — Peut-être veut-il montrer que, sinon dans ce cas, du moins dans d'autres, les iniquités des pères ont amené la cécité des enfants? — Pas davantage; car il serait injuste de faire supporter à un innocent, le châtiment d'une faute qu'il n'a pas commise. Admettre cette dernière hypothèse, amènerait à concéder la première, à savoir que l'aveugle de l'Evangile avait péché avant de naître. De même donc qu'en disant : « Cet homme n'a pas péché, » il n'entend pas qu'on puisse pécher et être puni dès sa naissance; de même, en ajoutant : « Et



ses parents n'ont pas non plus péché, » il ne veut pas dire qu'on expie les iniquités de ses pères. Ezéchiel dit clairement ce qu'il faut penser de cette opinion : « Je vis, dit le Seigneur, et cette parabole ne sera plus parmi vous : les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées. » *Ezech.*, XVIII, 3-2. Moïse dit aussi : « Le père ne mourra pas pour le fils. » *Deut.*, XXIV, 16. Il est écrit ailleurs d'un roi qu'il épargna les enfants du meurtrier de son père pour observer la loi de Moïse. On objectera peut-être : Comment donc est-il écrit : « Il poursuit les iniquités des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et jusqu'à la quatrième génération ? » *Deut.*, V, 9. C'est que cette sentence ne doit pas se prendre dans un sens absolu. Elle était dite seulement au sujet de ceux qui étaient sortis d'Egypte ; et en voici le sens : Les Israélites délivrés de la servitude n'ont tenu aucun compte des prodiges et des miracles opérés pour eux, ils sont plus pervers que leurs pères, qui n'avaient pas vu de telles merveilles ; ils endureront les mêmes maux, puisqu'ils ont commis les mêmes crimes. Vérifiez le texte dans l'Ecriture, et vous verrez qu'il doit être ainsi entendu.

Mais pourquoi donc cet homme était-il né aveugle ? « Afin que la gloire de Dieu fût manifestée en lui. » Ici se présente une autre difficulté. Quoi donc ? est-ce que sans cette punition Dieu ne pouvait pas manifester sa gloire ? — Il le pouvait certes, et il n'est pas dit qu'il ne le pût pas ; seulement il lui plaisait de la faire éclater aussi dans ce miracle. — Quoi ! direz-vous encore, cet infortuné devait-il donc être injustement puni à cause de la gloire de Dieu ? — De quelle injustice voulez-vous parler ? Et si Dieu n'eût pas voulu l'appeler à la vie ? Je soutiens moi, que cet homme fut encore heureux de naître aveugle ; car au moins il voyait des yeux de l'âme. Les Juifs retirèrent-ils quelque profit de leurs yeux ? Ils furent plus durement punis pour être demeurés aveugles en voyant. Quel mal, au contraire, cet homme éprouva-t-il de sa cécité ? Elle lui valut de jouir de la vue. De même donc que les maux de cette vie ne sont pas des maux, les biens présents ne sont pas de véritables biens ; il n'y a qu'un mal qui est le péché, la cécité n'est pas un mal. D'autres expliquent la chose autrement ; ils prétendent que la particule n'indique pas la cause, mais la conséquence même de l'événement, comme dans ce passage : « Je suis venu en ce monde pour le jugement, afin que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. » *Joan.*, IX, 39. Evidemment le Christ ne vint pas pour frapper de cécité ceux qui voyaient. Paul dit encore : « Car ce que l'on peut connaître de Dieu leur a été manifesté, afin qu'ils soient inexcusables, » *Rom.*, I, 19, quoique cette science ne leur ait pas été donnée pour qu'ils fussent sans excuse, mais bien seulement pour les éclairer. Ailleurs, il dit aussi : « La loi est venue, afin que le péché abondât. » *Rom.*, V, 20. Tandis que le but de la loi fut de réprimer le péché.

2. Voyez-vous comment dans tous ces passages la particule indique le résultat des événements ? De même qu'un habile architecte achève une partie de l'édifice qu'il construit, et en laisse une partie incomplète, afin de justifier le tout auprès de ceux qui doutent de son savoir, par ce qui reste à faire ; de même Dieu fortifie et achève l'édifice de notre corps, comme celui d'une maison qui s'écroule. Quand il guérit une main desséchée, rend aux paralytiques l'usage de leurs membres, redresse les boiteux, purifie les lépreux, donne la santé aux malades, fortifie les faibles, ressuscite les morts, ouvre les yeux fermés et en donne à ceux qui n'en ont pas, toutes ces merveilles, en corrigeant les défauts de la nature, démontrent aussi sa puissance. En disant : « Afin que la gloire de Dieu soit manifestée, » le Christ parle de lui-même et non de son Père ; car la gloire de son Père était manifeste. Les Juifs savaient que Dieu en créant l'homme avait pris un peu de terre, et voilà pourquoi il fit lui-même un peu de boue. S'il eût dit : C'est moi qui, prenant un peu de poussière par terre, ai formé l'homme, ses auditeurs se fussent scandalisés ; mais ils ne purent rien dire, dès qu'il le prouva par sa conduite. Il prit donc de la terre, la mêla avec de la salive, et rendit aussi manifeste sa gloire cachée. Quelle gloire, en effet, de passer pour le créateur de

Jésus prit de la boue pour guérir l'aveugle né parce qu'il avait créé l'homme avec un peu de terre.

l'homme! Tout le reste en découlait, et la partie faisait croire le tout. La foi en ce qui était plus excellent confirmait ce qui l'était moins.

L'homme est la plus belle des créatures, et l'œil le plus précieux de ses organes. Dieu fit donc les yeux de l'homme avec un soin particulier. Quelque petit que soit ce membre par ses dimensions, il est néanmoins très-nécessaire au corps, comme Paul le déclare : « Et, si l'oreille disait : Je ne suis pas l'œil, je ne suis donc pas du corps, est-ce que pour cela elle ne serait pas du corps! » I *Cor.*, XII, 16. Tout ce qui est en nous démontre la puissance divine; mais rien ne la manifeste plus que l'œil, qui gouverne tout le corps, qui lui donne sa beauté, qui orne le visage, qui est la lumière de tous les membres. Ce que le soleil est à l'univers, l'œil l'est au corps. Que le soleil cesse de briller au ciel, c'est un trouble général, une perturbation universelle; que les yeux ne voient plus, les pieds, les mains, l'âme elle-même deviennent inutiles. Les yeux, en effet, sont le moyen de la connaissance; c'est par les yeux que nous connaissons Dieu. « Les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles, depuis la création du monde, par ce qui a été fait. » *Rom.*, I, 20. L'œil est donc bien plus la lumière de l'âme que du corps. Voilà pourquoi sans doute il est placé comme en un lieu royal d'où il domine tous les autres sens. Jésus le forme de nouveau. Puis, comme on aurait pu croire qu'il avait besoin d'une matière pour agir, ce qu'il ne voulait pas, puisque celui qui avait tout créé de rien, n'avait pas besoin de ce qu'il avait créé lui-même pour produire des substances inférieures; comme il voulait, dis-je, bien montrer qu'il pouvait opérer le prodige sans aucune matière, et se manifester ainsi comme le créateur de l'univers, il dit à l'aveugle après avoir oint de boue ses yeux : « Va-t-en te laver, » et sachez tous que je n'ai pas besoin de matière pour former les yeux; seulement, il faut que ma gloire resplendisse dans ce prodige.

Qu'il parle de lui-même en disant : « Afin que la gloire de Dieu se manifeste, » il l'indique clairement dans ces paroles : « Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé. » Cela signifie : Je dois me manifester moi-même; il me faut faire des œuvres qui puissent démontrer que je fais ce que fait mon Père, non pas des choses semblables, mais les mêmes choses, ce qui suppose une plus grande égalité et ne se dit que de deux êtres absolument égaux. Qui oserait soutenir le contraire, en le voyant investi de la même puissance que le Père? Non-seulement il forma les yeux, non-seulement il les ouvrit, mais il donna même la faculté de voir, preuve évidente qu'il forma aussi l'âme. Quelque parfait que soit l'œil, il ne verra jamais rien si l'âme n'agit pas. Il donna donc à l'âme la puissance d'agir, il fit un membre pourvu d'artères, de nerfs, de veines, de sang et de tout ce qui constitue notre corps. « Il faut que je fasse mes œuvres, tandis qu'il est jour. » Qu'est-ce à dire? Et quelle importance ont ces paroles? Une très-grande importance. Voici, en effet, quelle en est la signification : Tandis qu'il est jour, tandis que les hommes peuvent croire en moi, tandis que je vis, il me faut agir. « La nuit, c'est-à-dire l'avenir, la nuit vient où personne ne peut opérer. » Il ne dit pas : Où je ne peux pas opérer, mais : « Où personne ne peut opérer, » c'est-à-dire où il n'y a plus ni foi, ni travaux, ni pénitence. Comme il appelait la foi une œuvre, les Juifs lui dirent : « Que ferons-nous pour accomplir les œuvres de Dieu? » Et il répondit : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. »

Comment ne pourra-t-il alors consommer cette œuvre? Parce qu'en ce temps la foi n'existera plus, et que, le voulant ou ne le voulant pas, tous entendront. Mais peut-être l'accusera-t-on d'être ambitieux? Il prévoit tout, et il fait voir qu'il agit seulement dans leur intérêt; car ici seulement ils ont la faculté de croire, tandis qu'ailleurs ils ne pourront rien mériter. C'est pourquoi il guérit l'aveugle sans que celui-ci vînt à lui. Du reste que cet homme fût digne de cette faveur, qu'il eût accouru vers le Sauveur et qu'il eût cru en lui s'il avait pu le voir, que même si on lui eût appris sa présence il se fût hâté de venir, c'est ce qui résulte évidemment de ce que l'Evangéliste nous apprend de son courage et de sa foi. N'aurait-il pas pu penser



et se dire : Qu'est-ce donc ? Il a fait de la boue, il en a oint mes yeux, et il m'a dit : « Va-t-en et lave-toi. » Ne pouvait-il pas me guérir d'abord et m'envoyer à la piscine de Siloé ensuite ? Que de fois je me suis lavé dans ces eaux avec les autres, sans aucune sorte de profit ! S'il avait pu me guérir, il l'aurait fait ici même. — Naaman tenait ce langage à Elisée. Malgré la réputation du prophète, Naaman ayant reçu l'ordre de se baigner dans les eaux du Jourdain, ne croyait pas en lui. Mais l'aveugle ne fut pas incrédule, il ne contredit pas le Christ, il ne dit pas en lui-même : Eh quoi ! était-il donc nécessaire de frotter mes yeux avec de la boue ? Singulière façon d'agir, plus propre à faire perdre la vue qu'à la rendre ! Vit-on jamais employer pareil moyen ? — Il crut simplement et sans arrière-pensée. Quelle foi et quelle fermeté d'âme ! « La nuit vient. » D'où il résulte qu'il ne cessera pas après son supplice de penser aux impies et qu'il s'en attachera un grand nombre. « Il est encore jour. » Plus tard il les séparera entièrement, ce qu'il déclare en ces termes : « Tandis que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde ; » et ailleurs dans ces paroles : « Croyez en la lumière. » *Joan.*, XII, 36.

3. Pourquoi donc Paul appelle-t-il nuit la vie présente, et jour la vie future ? Il n'y a pas de contradiction entre les paroles du Christ et les siennes ; elles ont le même sens, sous des mots différents. Il dit, en effet : « La nuit est déjà avancée et le jour approche. » *Rom.*, XIII, 12. Il appelle nuit le temps présent à cause de ceux qui sont plongés dans les ténèbres ; ou plutôt par comparaison avec le jour à venir ; tandis que le Christ donne le nom de nuit au temps futur parce qu'alors on ne pèchera plus. Paul appelle nuit la vie présente parce que vivre dans l'incrédulité et le mal c'est vivre dans les ténèbres. S'adressant donc aux fidèles, il leur dit : « La nuit est déjà avancée, mais le jour approche, » comme à des âmes qui vont jouir de cette lumière. Il appelle nuit aussi le temps passé. « Rejetons, dit-il, les œuvres de ténèbres ; » *ibid.* ; et il ajoute : « Marchons dans la décence comme durant le jour, » afin de jouir de cette lumière à venir. Si cette lumière est si belle, quelle ne sera pas la splendeur de celle-là ? Autant l'éclat d'un rayon de soleil est au-dessus de celui d'un simple flambeau, autant et plus encore les splendeurs de cette lumière dépasseront tout ce que nous pouvons penser, à ce point, comme il le disait encore, que « le soleil sera obscurci, » c'est-à-dire disparaîtra dans la beauté de ce jour nouveau. Si sur cette terre, pour nous donner des maisons splendides et bien aérées, tant de peines, tant de richesses sont nécessaires à dépenser, songez combien de travaux notre corps doit supporter dès que nous voulons nous édifier au ciel ces riches demeures qu'éclaire cette lumière ineffable. Ici-bas que de luttes, que de procès à soutenir pour des questions de limites et de murailles ! Au ciel, rien de pareil : pas de jalousie, pas de haine ; aucune discussion de limites ! Notre maison de la terre, il la faudra quitter nécessairement ; celle du ciel demeure toujours : celle-là est détruite par le temps, et se trouve sujette à des détériorations innombrables ; celle-ci ne périt jamais : la première, les pauvres ne peuvent pas l'édifier ; on construit la seconde avec deux oboles, témoin la veuve de l'Evangile. Voilà pourquoi je suis indigné de notre lâcheté et de notre négligence, en présence de tant de biens qui nous sont promis ; voilà pourquoi je ne peux comprendre que nous n'épargnions rien pour nous faire ici-bas des demeures somptueuses, tandis que nous n'avons pas le moindre souci de nous faire une petite place dans le ciel.

Où voudriez-vous, je vous le demande, avoir ici-bas votre maison ? dans un désert, ou dans un pauvre village ? Non certes, mais dans une grande ville, dans une cité royale, où il y a plus de commerce et de splendeur. Eh bien ! je vous conduis dans une cité de ce genre, construite et édifiée par le Seigneur. De grâce donc, dépensons moins de peine et moins de sueurs pour les maisons de la terre. Les mains des pauvres élèvent les demeures célestes, et c'est là le plus bel édifice ; celles que nous construisons sur la terre sont le témoignage de la dernière folie. Supposons que vous alliez en Perse voir le pays avec le dessein de vous en retourner bientôt ; qu'arrivé là, celui qui vous conduise vous ordonne

de vous y construire une demeure, que penserez-vous de lui? ne le traiterez-vous pas d'insensé, s'il vous propose cette dépense inutile? Pourquoi donc bâtissez-vous sur la terre, que vous devez bientôt quitter? — Je laisserai mes biens à mes enfants, dites-vous. — Mais vos enfants ne tarderont pas à vous suivre. Vous gémirez alors de vous trouver sans héritiers. Au ciel vous n'aurez rien de pareil à redouter; vous, vos fils et vos neveux, vous aurez le même héritage si vous pratiquez les mêmes vertus, et cet héritage sera immuable. Cet héritage est l'œuvre du Christ; édifié par un tel maître, il ne réclame ni nos soins, ni nos travaux, ni nos sollicitudes. Quand Dieu entreprend une œuvre, qu'a-t-il besoin de notre concours? Or, c'est Dieu qui amasse ces richesses, c'est Dieu qui élève cette demeure; et chose admirable, il la construit aussi belle, que dis-je, plus belle qu'on ne le peut désirer. Dieu est un habile ouvrier qui se préoccupe de ce qui vous est le plus utile. Quoique pauvre, vous pourrez obtenir cette demeure sans rien craindre de l'envie, ni de la haine. Les envieux ne la voient pas; elle n'est connue que des anges, qui se réjouissent de votre bonheur. Nul méchant n'en pourra franchir les portes, parce que les ambitieux en sont éloignés. Vous n'aurez pour voisins que les saints, Paul, Pierre, les prophètes, les martyrs, les chœurs des anges et des archanges. Soyons donc généreux envers les pauvres et donnons-leur de nos richesses, afin de mériter d'entrer dans ces divins tabernacles. Puissions-nous les posséder un jour par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVII.

« Après qu'il eut parlé, Jésus cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, et oignit de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit : Va-t-en et lave-toi dans la piscine de Siloé. »

1. Voulez-vous retirer quelque profit de vos lectures, n'en perdez pas la moindre parole. Il nous est ordonné de scruter les Ecritures parce que beaucoup de choses qui semblent très-simples à la première vue, renferment cependant un sens très-profond. Jugez-en par ce que nous venons de lire aujourd'hui : « Jésus ayant prononcé ces paroles, cracha à terre. » Pourquoi? Afin que la gloire de Dieu fût manifestée, et aussi parce qu'il me fallait accomplir les œuvres de celui qui m'a envoyé. Si l'Evangéliste rappelle ces détails, s'il ajoute que le Christ cracha à terre, c'est pour montrer que Jésus confirmait ses paroles par ses œuvres. Et pourquoi, au lieu d'eau, se servit-il de salive pour faire cette boue? Il allait envoyer l'aveugle à la piscine de Siloé. On aurait pu attribuer la guérison de son infirmité à la vertu de la fontaine. Il ne le voulut pas, et c'est pourquoi, crachant à terre, il apprend que de sa bouche seule est sortie la vertu qui a formé et ouvert les yeux. Telle est la signification de ces paroles de l'Evangéliste : « Il fit de la boue avec sa salive. » Puis, pour qu'on n'attribuât pas le prodige à l'efficacité de la terre, il ordonna à l'aveugle d'aller se laver. Et pourquoi ne pas le guérir immédiatement, pourquoi envoyer l'aveugle à Siloé? Afin de nous faire connaître la foi de l'aveugle et de réprimer l'endurcissement des Juifs. Il est probable, en effet, que tous les Juifs le virent s'en aller, ayant aux yeux la boue dont le Christ les avait oints. Un fait si étrange devait fixer sur lui tous les regards; et ceux qui le connaissaient et ceux qui ne le connaissaient pas attendaient avec un soin jaloux l'issue de l'événement.

Comme il est malaisé de croire qu'un aveugle eût recouvré la vue, il amène de loin des témoins nombreux qui porteront une vive attention à ce spectacle étrange, de telle sorte qu'ils ne puissent pas dire après cela : C'est lui, ce n'est pas lui. De plus, il veut établir une fois encore qu'il n'est pas en opposition avec l'ancienne loi, puisqu'il envoie l'aveugle à Siloé. Il n'était pas d'ailleurs à craindre qu'on rapportât à Siloé la gloire du prodige; car beaucoup avaient auparavant lavé leurs yeux à cette fontaine, sans obtenir rien de pareil. Ici tout s'accomplit par la vertu du Christ; et c'est pour cela que l'Evangéliste donne immédiatement l'étymologie du nom. « A Siloé,



dit-il, ce qui signifie : Envoyé. » Cela vous fait encore mieux comprendre que l'aveugle est guéri là par le Christ. C'est ainsi que Paul a dit : « Or, ils buvaient une boisson spirituelle de la pierre qui les suivait; et cette pierre était le Christ. » I *Cor.*, x, 4. De même que le Christ était la pierre dans un sens spirituel, de même il est Siloé dans le même sens. Cette intervention subite de l'eau me semble encore le signe d'un profond mystère. Lequel donc? L'apparition subite du Sauveur au milieu des hommes, qui ne l'attendaient pas. Remarquez en outre la parfaite docilité de l'aveugle dans tout ce qui lui est ordonné. Il ne dit pas : Si la poussière et la salive peuvent me rendre l'usage de la vue, que m'est-il besoin d'aller à Siloé; et si je suis dans la nécessité de m'y rendre, à quoi bon la boue? — Pourquoi m'a-t-il oint, pourquoi m'ordonne-t-il de me laver? — Aucune de ces pensées ne trouble son âme; il se préoccupe uniquement de se conformer en tout à la volonté de Jésus, rien ne le choque.

Si quelqu'un me demande comment il recouvre la vue en se débarrassant de la boue, je ne lui ferai pas d'autre réponse, si ce n'est que je ne le sais pas. Et faut-il s'étonner que nous l'ignorions, quand l'Evangéliste et l'homme guéri lui-même ne l'ont pas su? Celui-ci surtout pouvait attester le fait, mais sans pouvoir en découvrir le moyen. Aux questions dont il était assailli, il répondait : « Il a mis de la boue sur mes yeux, je les ai lavés, et je vois. » Il ne saurait dire, encore une fois, comment cela s'est fait; on a beau l'interroger là-dessus. « Les voisins donc, continue l'Evangéliste, et ceux qui l'avaient vu précédemment mendier, disaient : N'est-ce pas celui qui se tenait assis là, demandant l'aumône? D'autres disaient : C'est lui-même. » L'étrangeté du fait les rendait incrédules, bien que tant de circonstances eussent été réunies pour les persuader. Ecoutez-les encore : « N'est-ce pas celui qui se tenait assis là, demandant l'aumône? » Ciel, quel amour Dieu témoigne aux hommes! Avec quelle bienveillance il étend ses soins sur les mendiants eux-mêmes, ne laissant aux Juifs aucune possibilité d'élever la voix!

Ce n'est pas seulement aux grands du monde, à ceux qu'entoure la puissance ou la renommée, c'est aux êtres les plus humbles qu'il fait sentir les effets de sa bonté. Et n'était-il pas venu pour le salut de tous? Ce qui s'était passé par rapport au paralytique, se reproduit ici. Ni l'un ni l'autre ne connaît celui qui l'a guéri. Cela s'explique par le prompt départ du Christ : aussitôt qu'il avait accompli une guérison miraculeuse, il avait coutume de se retirer, pour qu'il ne surgît aucun doute sur la réalité du prodige. Comment des hommes qui ne le connaissaient pas auraient-ils voulu, pour le favoriser, simuler une chose quelconque? Cet aveugle n'était pas un vagabond, il était constamment assis à la porte du temple. Lorsque des doutes s'élèvent de toute part à son sujet, que dit-il? « C'est moi. » Il ne rougit pas de sa cécité première, il ne recule pas devant la fureur du peuple, il ne craint pas de se montrer et de proclamer le bienfait reçu. « Ils lui disent : Comment tes yeux ont-ils été ouverts? » Il leur répond : « Cet homme qu'on appelle Jésus... » Que dis-tu? un homme opère-t-il de telles choses? Il n'avait donc pas jusqu'à ce moment une grande opinion du Sauveur. « Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue et m'en a oint. »

2. Comme il est vrai dans sa déposition! Il ne dit pas de quelle façon Jésus a fait cette boue; il se garde bien de dire ce qu'il n'a pas vu. Et dans le fait, il ne l'avait pas vu détremper la poussière avec sa salive; mais qu'il eût été oint, il le savait par les sens et par le tact. « Et il m'a dit : Va te laver à la fontaine de Siloé. » Et cela, il le sait par l'ouïe. Et comment pouvait-il reconnaître la voix de Jésus? Par l'entretien du Maître avec les disciples. Il raconte toutes ces choses, en s'emparant du témoignage des faits. Mais il ne touche pas à la question du mode. Or, si la foi est nécessaire dans les choses qui dépendent des sens, du tact même, combien plus ne le sera-t-elle pas dans les choses invisibles. « On lui dit : Où est cet homme? Il répond : Je l'ignore. » La demande était inspirée par une pensée de sang. Considérez ici la modestie de Jésus, avec quel soin il se dérobe à la vue de ceux qu'il a guéris, comme il fuit la gloire extérieure, les regards et les applaudissements.

La foi est nécessaire dans les choses invisibles



Examinez encore à quel point l'aveugle est vrai dans toutes ses réponses. Les émissaires cherchent le Christ pour le mener aux prêtres; ne le trouvant pas, c'est l'aveugle qu'ils conduisent aux Pharisiens, afin qu'il soit interrogé d'une manière plus pressante. L'Evangéliste remarque que c'était le sabbat, pour mieux faire comprendre la volonté perverse de ces hommes, et le désir qu'ils avaient de dénigrer ce miracle, parce que Jésus paraissait avoir transgressé la loi. Aussi est-il évident que dès qu'ils virent cet aveugle, ils ne lui dirent que ces mots : « Comment t'a-t-il ouvert les yeux? » Et remarquez qu'ils ne disent pas : Comment as-tu recouvré la vue? mais : « Comment t'a-t-il ouvert les yeux? » lui offrant ainsi une occasion de rabaisser la valeur du bienfait. L'aveugle parle alors non comme à des ignorants; il ne prononce pas un nom; il ne dit pas : Il m'a dit : Va te laver, mais il ajoute : « Il a placé de la boue sur mes yeux et je me suis lavé et je vois. »

On sent qu'ils avaient déjà soulevé contre Jésus bien des accusations, qu'ils avaient dû dire : Il travaille sans crainte le jour du sabbat, il pétrit de la boue. — Une chose sur laquelle j'appelle votre attention, c'est que l'aveugle ne ne se trouble pas. Lorsqu'il avait eu d'abord à répondre sans courir aucun danger, il n'est pas étonnant qu'il ait rendu témoignage à la vérité; mais ce qui mérite notre admiration, c'est que, dans une position périlleuse, il ne se soit pas démenti, il n'ait pas retiré ses premières assertions. Que font alors les Pharisiens, et mieux encore les autres? Ils ont amené le mendiant pour le faire se rétracter. Le contraire a lieu, ils apprennent les choses d'une manière plus précise : ce qui leur arrive toujours au sujet des miracles, et nous le montrerons plus clairement dans la suite. Que font donc les Pharisiens? « Quelques-uns (non pas tous, mais les plus téméraires) disaient : Cet homme ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. D'autres disaient : Comment un homme pécheur pourrait-il opérer de semblables prodiges? » Voyez-vous combien ils sont attirés par les miracles? Ecoutez le langage que tiennent maintenant quelques-uns de ceux qui avaient envoyé leurs serviteurs pour le prendre. Comme ils étaient à la tête de la nation, l'amour de la vaine gloire les jetait dans l'incrédulité. Plusieurs d'entre eux néanmoins croyaient en lui, bien qu'ils n'eussent pas la force de se déclarer. Quant à la masse du peuple, on la méprisait à cause de son peu d'importance dans la synagogue. Les grands que leur position mettait en évidence, ne dissimulaient pas la peine qu'ils avaient à croire, soit parce qu'ils voulaient conserver le pouvoir, soit parce qu'ils étaient intimidés par les autres. Voilà pourquoi Jésus disait : « Comment pourriez-vous croire, vous qui cherchez la gloire humaine? » *Joan.*, v, 44. Ceux qui se proposaient de le faire mourir injustement, affirmaient donc qu'ils étaient avec Dieu, et non celui qui rendait la vue aux aveugles, par la raison qu'il n'observait pas le sabbat. A cela les autres répondaient qu'un pécheur ne pouvait pas opérer de tels prodiges. Mais les premiers, laissant à dessein le prodige dans l'ombre, mettaient sans cesse en avant la prétendue violation du sabbat. Au lieu de dire qu'il guérissait, ils disaient qu'il n'observait pas le repos de ce jour.

Les autres faiblissent encore à cet endroit. En effet, quand ils auraient dû montrer qu'il n'existait pas de violation, ils se rejettent uniquement sur les miracles. C'est tout ce qu'on pouvait attendre d'eux; car ils ne voyaient encore en lui qu'un homme. Sans cela, ils eussent pu le justifier d'une autre façon, en disant simplement que l'auteur du sabbat en demeure le maître. Encore une fois, ils n'en étaient pas à ce degré d'intelligence. Aucun, du reste, n'osait énoncer ouvertement sa pensée; ils ne s'exprimaient que d'une manière incertaine et dubitative, les uns par crainte, je l'ai dit, les autres par ambition. « Ils étaient donc divisés entre eux. » Ce qui s'était d'abord vu dans le peuple, se voyait maintenant parmi les chefs. « Les uns disaient : Il est bon, et les autres : Non, il séduit la foule. » *Joan.*, VII, 12. Remarquez toutefois que la division des chefs est plus intelligente que celle du peuple. Après s'être ainsi divisés, ils ne surent rien tenter de généreux quand ils virent les Pharisiens persister dans leur entreprise. S'ils s'é-

taient complétement séparés, ils auraient aussitôt connu la vérité. Il est des divisions louables. C'est pour cela que le Christ disait : « Je ne suis pas venu porter la paix sur la terre, mais bien le glaive. » *Matth.*, x, 34. La concorde est mauvaise quelquefois, et la discorde est bonne. Ceux qui construisaient la tour n'étaient d'accord que pour leur perte ; et ceux-là mêmes se divisèrent ensuite pour leur bonheur, quoique ce fût par force. L'union des partisans de Coré était une chose mauvaise ; aussi leur division fut-elle un bien. L'accord de Judas avec les Juifs fut le plus grand des maux. La discorde peut donc être un bien, je le répète, et la concorde un mal. De là cette parole : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le ; si votre pied vous scandalise, coupez-le. » *Matth.*, v, 29 ; xviii, 8. S'il faut retrancher un membre dont la présence est un danger, à plus forte raison faut-il s'éloigner des amis dans le même cas. Non vraiment, la concorde n'est pas toujours bonne, ni la discorde toujours mauvaise.

3. Ce que je veux dire, c'est que nous devons fuir les méchants et nous attacher aux bons. Quand nous retranchons un membre dévoré par la gangrène, c'est pour qu'il n'entraîne pas la perte de tout le corps ; en prenant cette résolution, nous regrettons le membre sans doute, mais c'est le reste que nous voulons sauver : et encore devons-nous hésiter à traiter de même ceux dont l'union nous est une occasion de mal. Si nous pouvons les corriger sans courir aucun danger, rien ne doit être négligé pour cela ; s'ils sont incorrigibles en même temps que dangereux, la séparation doit être aussi prompte qu'impitoyable. Souvent ce sera le moyen le plus sûr de les sauver. Voilà comment s'explique cette exhortation de Paul : « Otez le mal du milieu de vous : » I *Cor.*, viii, 13 ; il avait déjà dit : « Afin qu'il disparaisse du milieu de vous, celui qui s'est rendu coupable de cette action. » *Ibid.*, 2. C'est un danger, un imminent danger, que la société des méchants. La peste ne gagne pas aussi vite, ni la gale n'envahit un corps avec autant de rapidité que la corruption des méchants n'envahit les autres. « Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. » I *Cor.*, xv, 33. Le prophète dit aussi : « Sortez du milieu d'eux, et vivez à l'écart. » *Jerem.*, li, 45. Que personne donc ne conserve un ami gâté. Si nous déshéritons les enfants à cause de leur dépravation, sans égard pour les lois et les exigences de la nature, combien plus ne devons-nous pas fuir nos amis et nos familiers pour la même cause ? Ne nous feraient-ils aucun mal, nous n'éviterions pas du moins la mauvaise réputation. Les étrangers ne fouillent pas dans l'intime de notre vie, ils nous jugent d'après ceux que nous fréquentons. J'avertis spécialement les femmes mariées et les jeunes filles. « Ayons soin de pratiquer le bien, dit l'Apôtre, non-seulement en présence de Dieu, mais encore devant les hommes. » *Rom.*, xii, 17. Usons de toutes les précautions possibles pour ne pas scandaliser le prochain. Alors même que nous aurions la conduite la plus droite, tout est perdu si nous sommes un sujet de scandale.— Et comment une telle vie peut-elle scandaliser ?—Quand elle est comme entachée par la fréquentation de ceux qui sont loin de vivre de la sorte.

Conclusion morale. En nous jetant donc avec confiance dans le commerce des méchants, serions-nous assez heureux pour n'en pas souffrir nous-mêmes, nous nuisons à notre prochain. Je m'adresse aux hommes aussi bien qu'aux femmes et aux jeunes vierges, laissant à leur conscience le soin d'examiner quels maux naissent de là. Je suppose qu'il n'y ait rien de mauvais, un homme parfait n'y soupçonnera non plus aucun mal ; mais un frère encore faible trouvera sa perte dans votre perfection. Il faut cependant tenir compte de sa faiblesse. Supposons encore qu'un frère ne soit pas blessé ; mais un gentil le sera, et souvenez-vous que Paul veut que nous soyons irréprochables vis-à-vis des Juifs et des Gentils, aussi bien que de l'Eglise elle-même. Je ne soupçonne rien de mal dans une vierge ; j'aime la virginité, « la charité ne pense point le mal. » I *Cor.*, xiii, 5. Mon ardent amour pour cette sublime profession me met à l'abri de tout jugement défavorable. Mais comment persuader la même chose aux étrangers ? Nous devons tenir compte d'eux aussi. Disposons donc notre vie de telle sorte qu'elle ne donne aucune prise

aux infidèles. De même que les hommes vertueux glorifient Dieu par leur droiture, de même les autres le font blasphémer. A Dieu ne plaise qu'il y en ait de ces derniers parmi nous; glorifions plutôt par l'éclat de nos bonnes œuvres notre Père qui est dans les cieux, afin que nous jouissions un jour de sa gloire. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVIII.

« Ils font encore cette question à l'aveugle : Et toi que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? Il répond : Je dis que c'est un prophète. Les Juifs cependant ne crurent pas. »

1. Il ne faut pas légèrement parcourir les Ecritures, il faut y marcher avec la plus sérieuse attention, sous peine de s'y briser. Ici déjà se présente une question bien plausible. Comment, après avoir dit : « Celui-là n'est pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat, » disent-ils maintenant à cet homme : « Et toi que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? » Ils ne disent pas : Que dis-tu de celui qui n'a pas craint de violer le sabbat? Au lieu d'une accusation, ils lui suggèrent une excuse. Comment expliquer cette contradiction? C'est que cette dernière parole n'est pas de ceux qui disaient : « Celui-là ne vient pas de Dieu; » elle est sans nul doute de ceux qui professaient une opinion différente et qui s'étaient exprimés ainsi : « Un homme pécheur ne saurait opérer de tels prodiges. » Les premiers voulant fermer la bouche des seconds, de peur de paraître eux-mêmes prendre les intérêts du Christ, font devant tous subir un interrogatoire à celui qui venait d'éprouver les effets de sa puissance. Voyez donc la sagesse de cet indigent : il l'emporte sur eux tous par la prudence de son langage. Et d'abord il dit : « C'est un prophète. » Il ne recule pas devant l'opinion perverse des Juifs, qui disaient au contraire : « Comment celui-là pourrait-il venir de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat? » Il affirme que Jésus est un prophète. « Or, les Juifs refusèrent de croire qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eurent appelé ses parents. » Par combien de moyens ils s'efforcent de voiler et de détruire le miracle! Mais la vérité, par sa nature même, tire un nouvel éclat des tentatives qu'on fait pour l'étouffer : elle se montre d'autant plus forte qu'elle est plus vivement attaquée. Si tout cela n'avait pas eu lieu, le monde aurait pu douter du miracle. On dirait donc qu'ils combattaient en faveur de la vérité, tant ils prenaient soin de la rendre indubitable; ils n'auraient pas fait autrement, s'ils avaient eu l'intention de travailler en tout pour la gloire de Jésus. Et cependant leur unique but était de l'abattre; et c'est pour cela qu'ils lui font cette question : « Comment a-t-il ouvert tes yeux? » Ne serait-ce pas au moyen de quelque prestige?

Ailleurs aussi, dans l'impossibilité d'ébranler le fait même, ils tâchaient d'en dénaturer la cause, en disant : « Il ne chasse les démons que par Béelzébut. » *Matth.*, XII, 24. C'est la même chose ici : n'ayant plus rien à dire, ils se rejettent sur cette accusation : « Il viole le sabbat; c'est un pécheur. » — Mais, lorsque vous cherchiez à le prendre dans ses actes, poussés que vous étiez par l'envie, ne vous a-t-il pas formellement défiés en ces termes : « Qui de vous m'accusera de péché? » *Joan.*, VIII, 46. Et nul n'a tenté de lui répondre, nul n'a dit : Tu blasphèmes, en te déclarant exempt de péché. — Ils n'auraient certes pas gardé le silence, s'ils avaient eu quelque chose à lui reprocher. Eux qui voulurent le lapider pour leur avoir dit qu'il était avant Abraham, eux qui prétendaient que Jésus ne venait pas de Dieu, mais qu'ils en venaient eux-mêmes, et cela, quand ils songeaient à verser le sang et quand Jésus opérait des guérisons si merveilleuses, eux donc qui soutenaient alors qu'il ne venait pas de Dieu, par la raison qu'il n'observait pas le sabbat, comment n'auraient-ils rien dit ici, supposé qu'il leur eût donné le moindre prétexte à récrimination? D'oser l'appeler pécheur pour une apparente violation du sabbat, c'était tellement dénué de raison, que les autres membres de l'assemblée

n'y virent eux-mêmes qu'une accusation frivole et malveillante. Refoulés de toute part, ils essaient d'un moyen qui montre encore plus d'impudence et de folie. Quel est-il donc? « Ils ne crurent pas que cet homme eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue. »

Et d'où vient alors cette accusation d'avoir violé le sabbat, s'ils ne croient pas à la réalité de la chose? Quel droit avez-vous de repousser le témoignage de tout un peuple, et spécialement celui des voisins qui connaissent cet homme? — Je l'ai dit, le mensonge se heurte toujours contre lui-même, et les efforts qu'il dirige contre la vérité ne font que la rendre plus éclatante. Nous le voyons une fois de plus. En effet, pour que personne n'eût à dire que les voisins et les spectateurs n'avaient rien affirmé de précis, avaient été trompés par une ressemblance, les juges font venir les parents de l'aveugle, et procurent ainsi sans le vouloir un argument décisif de la vérité du miracle. Assurément ceux-là devaient bien reconnaître leur enfant. N'ayant pas pu l'intimider et l'empêcher de rendre un courageux hommage à son bienfaiteur, ils entreprennent d'étouffer le miracle à l'aide de ses parents. Et voyez la perversité de leur interrogation. Que disent-ils? Après avoir placé sous les yeux de tous ces personnes simples, en vue de les frapper de terreur, ils leur demandent avec autant de violence que de perfidie: « Est-ce là votre fils?... » Ils n'ajoutent pas: Qui naguère était aveugle? Non, voici comment ils poursuivent: « Que vous prétendez être né aveugle?» C'était les accuser d'une fourberie tramée dans l'intérêt du Christ. Hommes pervers, et les plus pervers des hommes! quel est le père qui voudrait faire servir son fils à de telles manœuvres? C'est comme s'ils disaient: Non-seulement vous avez affirmé qu'il était aveugle, mais encore vous avez répandu cela partout. « Comment voit-il à cette heure? » — O folie! — C'est vous, disent-ils, qui vous êtes faits les artisans de ce mensonge. — Ils les induisent doublement à nier le fait, et par cette parole: « Vous prétendez, » et par celle-ci: « Comment voit-il à cette heure? »

2. Trois questions étaient posées: Est-ce leur fils, avait-il été aveugle, comment a-t-il recouvré la vue? Les parents répondent affirmativement à deux, et gardent le silence sur la troisième. Et c'est un triomphe de plus pour la vérité, que l'aveugle guéri lui-même, dont la déposition est évidemment la plus digne de foi, s'explique là-dessus. Peut-on d'ailleurs supposer que les parents parlent par complaisance, alors qu'ils taisent, par suite de la crainte que leur inspirent les Juifs, plusieurs choses dont ils ont la connaissance? Que disent-ils, en effet? « Nous affirmons que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle. Comment il voit maintenant, ou quel est celui qui lui a ouvert les yeux, nous l'ignorons. Du reste, il a l'âge, c'est à lui de parler sur ce qui le concerne. » Ils le donnent comme méritant d'être écouté, et s'excusent de la sorte eux-mêmes. Ce n'est pas un enfant, disent-ils, il peut parler et rendre un témoignage sur son propre compte. « Or, ce langage leur était dicté par la crainte que les Juifs leur inspiraient. » Voyez de quelle façon l'Evangéliste nous fait de nouveau connaître leur sentiment et leur intention. Je le dis par rapport à cette parole antérieurement prononcée: « Il se fait égal à Dieu. » Si ce n'eût été là que l'opinion des Juifs, et non le jugement du Christ lui-même, l'auteur n'eût pas manqué de le dire, de manière à détruire toute incertitude à cet égard. Lors donc que les parents eurent renvoyé les juges à l'aveugle guéri, ceux-ci l'interrogent une seconde fois. Ils ne lui disent pas cependant, laissant de côté toute modération et toute honte: Nie que le Christ t'ait guéri. Non, ils veulent arriver au même but en se couvrant du voile de la religion. « Rends gloire à Dieu, » disent-ils. S'ils avaient sommé les parents de renier leur fils ou de déclarer qu'il n'était pas né aveugle, c'eût été le comble du ridicule: demander à celui-ci de faire un pareil désaveu, c'eût été de la dernière impudence.

Telle n'est donc pas leur proposition, ils vont au même but par un autre chemin; ils disent: « Rends gloire à Dieu; » ce qui veut dire: Avoue que cet homme n'a rien fait. « Nous savons, nous, que c'est un pécheur. » — Pourquoi donc ne l'avez-vous pas repris quand il disait: « Qui

de vous m'accusera de péché? » *Joan.*, VIII, 46. Comment savez-vous qu'il est pécheur? — A la suite de cette adjuration : « Rends gloire à Dieu, » et du silence gardé par l'aveugle, le Christ l'ayant rencontré le loua, ne lui fit aucun reproche de ce qu'il n'avait pas rendu gloire à Dieu. Que lui dit-il donc? « Crois-tu au Fils de Dieu? » Il nous enseigne bien de la sorte que c'est là rendre gloire à Dieu. Or, cela serait faux, s'il n'était pas égal au Père. Mais, comme honorer le Fils c'est honorer le Père, l'aveugle, avec raison, n'est pas réprimandé. Après avoir vainement attendu des parents un acte de faiblesse et de dénégation, les Pharisiens disent au fils : « Cet homme est un pécheur. Il leur répond en ces termes. S'il est pécheur, je l'ignore; ce que je sais seulement, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. » A-t-il ressenti quelque crainte? Loin de là. — Et pourquoi, lorsqu'il avait déjà dit : « C'est un prophète, » peut-il ensuite dire : « S'il est pécheur, je l'ignore? » — Assurément ce n'était pas là son opinion; mais il voulait venger l'honneur de Jésus, par le témoignage même des faits, et non par sa parole, présenter une apologie sans réplique et les condamner eux-mêmes, en faisant parler le bienfait. Il provoque leur indignation parce qu'il ose dire, après une discussion prolongée : « S'il n'était pas un véritable adorateur de Dieu, jamais il n'aurait pu faire de tels prodiges. » Ils sont tellement irrités qu'ils lui répondent : « Tu es né tout entier dans les péchés, et tu nous enseignes! » S'il leur avait donc au début adressé de semblables paroles, que n'auraient-ils pas fait? que n'auraient-ils pas dit? « S'il est pécheur, je l'ignore. » Voici la pensée qu'il entend exprimer : Pour le moment, je m'abstiens de répondre, je ne me prononce pas là-dessus; je sais très-bien une chose et je la déclare, devrait-elle vous blesser, c'est que, s'il était pécheur, il n'aurait pas fait de tels prodiges.

Egalité du Père et du Fils.

Par là il met son témoignage et se met lui-même au-dessus de tout soupçon : il est évident qu'il n'a de considération pour personne et qu'il obéit uniquement à la vérité des faits. Ne pouvant pas détruire ni même ébranler cette vérité, les ennemis du Christ reviennent à leur point de départ et vont scrutant encore la manière dont la guérison s'est produite. Ne dirait-on pas des gens qui cherchent partout une bête féroce qu'ils croient avoir aperçue, et qui fouillent tantôt d'un côté tantôt de l'autre, retournant souvent sur leurs pas. Donc ils reprennent leurs premières questions, comme pour avoir raison de leur monde par la lassitude; ils disent de nouveau : « Que t'a-t-il fait? comment a-t-il ouvert tes yeux? » Que fait alors cet homme? Comprenant bien que c'est lui qui remporte la victoire, il parle désormais avec plus de fermeté. Tant que la chose était encore soumise à l'examen et semblait attendre un jugement, il l'exposait en termes pleins de modestie; mais, dès qu'il s'aperçoit qu'il s'est rendu maître de ses adversaires, c'est lui qui les presse à son tour avec une noble assurance. Et comment leur parle-t-il? « Je vous l'ai dit une fois, et vous ne m'avez pas écouté; pourquoi voulez-vous entendre encore la même chose? » Remarquez-vous la confiance et la liberté du mendiant en face des scribes et des Pharisiens? C'est que rien n'est fort comme la vérité, rien n'est faible comme le mensonge. Celle-là couvre de gloire des hommes qu'elle a pris au hasard dans la plus humble condition; celui-ci paralyse ceux qu'on jugeait les plus forts. Voici le sens de ce langage : Puisque vous n'écoutez pas ce que je vous dis, je n'y reviendrai pas, je ne répondrai pas à des questions sans cesse renouvelées, mais inutiles, faites par des hommes qui veulent uniquement incidenter sur les réponses, au lieu d'en profiter. « Ne voudriez-vous pas vous-mêmes devenir ses disciples? » — Il se met donc lui-même à ce rang. — C'est la signification de ce mot « vous-mêmes » ou bien « vous aussi. » Il leur fait après cela une vive et forte leçon.

3. Il savait que cette parole déjà les blesserait jusqu'au fond de l'âme, leur causerait une terrible émotion; et c'est pour cela qu'il la prononce. Voilà le trait d'une âme fortement trempée, d'une élévation peu commune, qui dédaigne leur fureur, qui proclame sans crainte la dignité du bienfaiteur sur qui repose sa confiance, qui n'hésite pas à leur déclarer qu'ils outragent un personnage digne de leur admiration, mais que

l'insulte ne saurait l'atteindre et qu'elle serait même un honneur pour lui. « Sois son disciple, disent-ils alors ; quant à nous, nous sommes les disciples de Moïse. » — Mais ce propos est dénué de raison. Vous n'êtes ni les disciples de Moïse, ni ceux du Christ. Si vous l'étiez de l'un, vous le seriez également de l'autre ; car le Christ disait antérieurement : « Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en moi, puisque c'est de moi qu'il a écrit. » *Joan.*, v, 46. Ils avaient sans cesse recours à de semblables paroles. « Nous savons que Dieu a parlé à Moïse. » Qui vous l'a dit ? Qui vous l'a fait savoir ? — Nos pères, répondent-ils. — Mais n'est-il pas plus digne de foi que vos pères, celui qui s'entoure du témoignage des miracles, quand il déclare qu'il vient de Dieu et qu'il enseigne une doctrine céleste ? — Ils n'ont pas dit : Nous avons appris que Dieu a parlé à Moïse ; mais bien : « Nous savons. » — Vous affirmez donc, ô Juifs, ce que vous n'avez appris que par ouï - dire ; regarderiez - vous comme moins certain ce que vous avez vu de vos propres yeux ? C'est la tradition seulement qui vous atteste les faits de Moïse ; et ceux du Christ vous les avez vus vous-mêmes. — Que répond l'aveugle ? « Et voilà ce qu'il y a d'étonnant, que vous ne sachiez pas d'où il est, » alors qu'il fait de tels prodiges ; qu'un homme n'occupant pas un rang distingué parmi vous, pour lequel vous n'avez aucune estime, qui vous est même inconnu, exerce une si merveilleuse puissance, au point que tout concourt à montrer qu'il est Dieu, n'ayant aucun besoin du secours des hommes. « Or nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs. »

Comme les Juifs avaient dit auparavant : « Un homme pécheur pourrait-il opérer de tels miracles ? » l'aveugle s'empare de leur propre jugement et les met en face de leurs expressions.— Sur ce point notre conviction est la même, leur dit-il ; vous ne sauriez mieux faire que d'y persister. — Ne vous lassez pas, je vous prie, de remarquer sa prudence. Il revient sans cesse au miracle accompli, parce qu'il est incontestable ; c'est le point de départ de tous ses raisonnements. Vous le voyez donc, en disant au commencement : « S'il est pécheur, je l'ignore, » ce n'est pas un doute qu'il exprimait ; non certes ; il savait trop bien que Jésus n'était pas un pécheur. — Entendez comment il répond, maintenant qu'il juge le moment favorable : « Nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs ; si quelqu'un est son serviteur et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. » Il ne se borne donc pas à l'exempter de tout péché, il le présente comme extrêmement agréable à Dieu, accomplissant en tout l'œuvre de Dieu. C'est parce que les Juifs se prétendaient de vrais adorateurs que l'aveugle ajoute : « Et fait sa volonté. » Il ne suffit pas de connaître Dieu, il faut de plus obéir à sa volonté sainte. — Puis il fait ressortir la grandeur même du fait : « Jamais on n'avait ouï dire que quelqu'un eût ouvert les yeux d'un aveugle-né. » Si vous déclarez, par conséquent, que Dieu n'exauce pas les pécheurs, dès lors que cet homme a fait un miracle, et le plus grand des miracles qu'on ait jamais vus, il est évident que sa vertu le place au-dessus de tous les hommes, qu'il dispose d'un pouvoir plus qu'humain. — Que disent à cela les juges ? « Tu es né tout entier dans les péchés, et tu nous enseignes ! »

Tant qu'ils ont espéré l'amener à se démentir, ils ont agi comme s'ils l'estimaient digne de foi, l'interpellant à plusieurs reprises. Car enfin, s'il ne méritait aucune confiance, pourquoi ces interpellations réitérées ? Puis, lorsqu'il a dit la vérité, se mettant au-dessus de toute crainte, et qu'il a le plus de droits à leur admiration, c'est alors qu'ils le condamnent. Que signifie ceci : « Tu es né tout entier dans les péchés ? » Ils ne rougissent pas de lui reprocher par là son état de cécité, lui faisant entendre que c'est à cause des péchés dans lesquels il est né, qu'il était aveugle ; insinuation complétement dénuée de sens. Voilà ce dont Jésus le consolait par les paroles suivantes : « Je suis venu en ce monde pour le jugement, afin que les hommes privés de la vue voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. » *Joan.*, IX, 39. « Tu es né tout entier dans les péchés, et tu nous enseignes ! » Qu'avait-il dit ? Prétendait-il imposer son opinion ? N'était-ce pas plutôt le sentiment commun qu'il exposait ? « Nous savons que Dieu

Que veulent dire ces mots : *Tu es né dans les péchés.*



n'exauce pas les pécheurs. » N'a-t-il pas simplement répété ce que vous aviez dit vous-mêmes? « Et ils le jetèrent dehors. » Avez-vous reconnu le héraut de la vérité? Douteriez-vous encore que la philosophie puisse s'allier avec l'indigence? Que de choses cet homme a dû entendre et souffrir depuis le commencement! Quel témoignage il a rendu par la parole et par les actes!

4. Or cela est écrit pour nous servir d'exemple. Nous voyons un mendiant, un aveugle, qui n'avait pas vu le Christ et n'avait pas encore entendu ses exhortations, montrer une fermeté que rien n'ébranle, debout en face d'un peuple entier, d'un peuple agité par la rage des démons et par la soif du sang; on le somme de prononcer une parole d'après laquelle on puisse condamner le Christ: cette parole, il ne la prononcera pas; il demeure inébranlable, il ferme la bouche aux ennemis, il aime mieux être chassé de la synagogue que trahir la vérité. A combien plus forte raison nous, qui depuis si longtemps vivons à la lumière de la foi, et qui par cette lumière avons été témoins de tant de merveilles, nous incomparablement plus favorisés que cet homme et qui des yeux de l'âme avons contemplé d'inénarrables mystères, nous appelés à une si haute dignité, ne devons-nous pas déployer un courage inébranlable contre les adversaires et les calomniateurs des chrétiens, les confondre, les traiter sans faux ménagement? C'est ce que nous ferons, si nous prenons confiance, si les Ecritures nous tiennent à cœur, si nous y donnons une sérieuse attention. Qu'on vienne assidûment les entendre, qu'on s'efforce d'en bien suivre les explications, alors même qu'on ne les lirait pas chez soi; cela suffit pour avoir acquis au bout d'une année les plus précieuses connaissances. Nous ne puisons pas notre sujet tantôt dans un livre et tantôt dans un autre; c'est le même que nous étudions sans interruption. Et cependant il est un grand nombre d'âmes plongées dans une telle mollesse qu'elles ignorent même le titre de livres si longuement expliqués, et qui ne rougissent ni ne craignent d'écouter avec une telle apathie les divins enseignements. Qu'un joueur de flûte, un danseur, un histrion quelconque, appelle au théâtre la cité; et tous d'accourir au plus vite, de lui témoigner leur satisfaction, de consacrer la moitié d'un jour sans aucune distraction à ce futile spectacle: et nous, quand Dieu daigne nous parler par la voix des prophètes et des apôtres, bien loin de montrer quelque ardeur, nous sommes dans la somnolence, nous ne déguisons pas notre ennui.

Au fort de l'été, par une chaleur brûlante, nous gagnons l'agora; mais, pendant l'hiver, la pluie et la boue nous retiennent dans nos maisons. Beaucoup se rendent à l'hippodrome, où rien ne les défend des intempéries de l'air; ils restent là sous des ondées torrentielles, et c'est en vain que la pluie chassée par le vent leur fouette le visage, la manie dont ils sont possédés les rend insensibles à tout; ni le froid, ni la pluie, ni la boue, ni la longueur du chemin ne leur font obstacle: rien ne les retient chez eux, rien ne les empêche de se rendre à ces réunions. S'agit-il du salut de leur âme et de venir ici sous ces voûtes protectrices, où la température est si bien ménagée, tout les arrête, ils ne viennent pas. Est-ce là, je vous prie, une chose tolérable! Aussi, parfaitement expérimentés sur tout le reste, nous en savons moins que des enfants sur ce qu'il nous importe le plus de savoir. Si quelqu'un vous traitait de cocher ou de danseur, vous tiendriez cela pour une injure, bien que vous fissiez tout pour vous l'attirer; dès qu'on vous appelle à voir la chose elle-même, vous n'avez garde de reculer: le nom vous fait peur; mais l'art lui-même, vous le possédez d'une manière à peu près complète. Et, quand il faudrait posséder à la fois le nom et la chose, porter le titre de chrétien et le mériter, vous ne savez même pas en quoi cela consiste. Peut-on imaginer une pire folie? Je voudrais ne pas cesser de vous adresser ce langage; mais je crains d'encourir inutilement votre haine, de ne rien gagner que votre répulsion. Je vois la folie régner chez les vieillards aussi bien que chez les jeunes gens; et c'est là surtout ce qui me couvre de confusion, qu'un homme vénérable par ses cheveux blancs, flétrissant sa couronne, entraîne son enfant avec lui. Quoi de plus lamentable, quoi de plus ridicule et de plus

honteux? C'est donc le fils qui reçoit de son père des leçons d'ignominie !

5. Mes paroles vous mordent au cœur. C'est ce que je veux, dans l'espoir que ce sentiment de douleur intérieure vous fera rejeter les hontes de votre vie. Il en est dont l'état est encore plus triste, qui, non-seulement ne sont pas confondus par de semblables paroles, mais peuvent encore longuement parler sur ce sujet. Demandez-leur cependant ce qu'est Amos ou bien Abdias, quel est le nombre des prophètes ou même celui des apôtres, et vous les verrez alors entièrement muets. Parlez-leur chevaux et cochers, ils raisonneront là-dessus avec plus de sérieux que des sophistes et des rhéteurs; puis ils finiront par vous dire : Quel mal ou quel préjudice en résulte-t-il? Voilà le sujet de ma tristesse, que vous ne compreniez pas le danger de ces spectacles, que vous n'ayez pas le sentiment de vos maux. Dieu vous donne le temps de la vie pour que vous le passiez à son service; et, quand vous perdez ce temps de la manière la plus misérable, vous demandez encore où est le mal? Si vous avez dépensé mal à propos une légère somme, vous déclarez avoir éprouvé une perte; et, tandis que vous dépensez les jours entiers à ces pompes diaboliques, vous prétendriez n'avoir rien fait qui blesse votre raison et votre conscience? Alors que vous devriez consacrer à la prière, aux exercices de la piété, toute la durée de votre vie, vous la consumez à peu près tout entière dans les clameurs et le tumulte, dans des entretiens honteux et des plaisirs funestes, dans des luttes insensées et de vains prestiges; tout cela, sans aucune utilité, pour votre propre perte. Et vous viendriez ensuite demander où donc est le dommage?

Ne savez-vous pas que rien ne doit être ménagé comme le temps? L'or que vous avez perdu, vous pouvez le gagner de nouveau; mais le temps perdu, difficilement vous pourrez le réparer. Il ne nous en est accordé que bien peu pour la vie présente; si nous n'en usons pas comme il convient, que dirons-nous arrivés au terme? Répondez-moi, je vous prie, si vous aviez résolu de faire apprendre un art à l'un de vos enfants, et que cet enfant ne sortît pas de la maison ou s'en allât perdre le temps ailleurs, le maître vous cacherait-il sa conduite? ne vous dirait-il pas : Nous avons fait des conventions écrites, le temps est fixé; du moment où votre fils ne passe pas ce temps à mon école et le perd au dehors, pourrais-je vous le présenter avec l'instruction convenable? — Nous en sommes réduits à tenir le même langage. Dieu vous dira : Je vous ai concédé un temps déterminé pour vous former à la science de la religion; pourquoi donc avez-vous employé ce temps à des choses inutiles et frivoles? pourquoi n'avez-vous pas assidûment suivi et fidèlement retenu les leçons du maître? — Que la piété soit une vraie science, un art qu'on apprend, le Prophète vous le déclare : « Venez, enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur... Heureux l'homme que vous aurez instruit, Seigneur, et formé dans l'étude de votre loi! » *Psalm.* XXXIII, 12; XCIII, 12. Quand vous aurez perdu ce temps, quel moyen aurez-vous de justifier votre conduite? — Mais aussi, m'objectera-t-on, pourquoi nous le mesurer avec tant de parcimonie? — Quelle impudence et quel aveuglement! Parce que Dieu a rendu votre tâche plus courte et plus légère, parce qu'il vous appelle plus tôt au repos qui ne doit jamais finir, vous récriminez, vous vous plaignez de la part qu'il vous a faite?

J'ignore comment le discours roule maintenant sur ce sujet et pourquoi je le prolonge. Je me hâte d'y mettre fin, c'est nécessaire. C'est encore une preuve des misères de notre humanité, que nous ne puissions ici supporter sans dégoût une instruction de quelque étendue, et que le spectacle commençant là-bas au milieu du jour ne se termine qu'aux flambeaux? Pour ne pas être toujours à faire des reproches, nous vous prions et vous conjurons de nous faire cette grâce, en vous la faisant à vous-mêmes, de laisser tout le reste de côté pour vous appliquer à la parole sainte. Par là vous acquerrez des droits à notre reconnaissance, puisque vous devenez pour nous une occasion de bonheur et de gloire. En nous procurant cette récompense, vous la garderez encore tout entière pour vous; car, possédés jusqu'à présent d'une sorte de fré-

nésie pour le théâtre, vous aurez coupé court à cette maladie, nos exhortations étant venues en aide à la crainte de Dieu, et, libres désormais de vos chaînes, vous serez accourus vers le Seigneur. Ce n'est pas là-haut seulement que vous trouverez votre récompense; vous posséderez encore ici-bas le vrai bonheur. Voilà bien la vertu : outre les couronnes célestes, elle nous donne une douce vie. Obéissons donc aux enseignements que nous venons d'entendre, afin d'obtenir les biens présents et futurs, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui, gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIX.

« Ils le jetèrent dehors. Et Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé; et, l'ayant rencontré, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu? Et il lui répondit : Qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui? »

1. Ceux qui pour la vérité et pour avoir confessé le Christ subissent un tort ou souffrent une injure, sont aussi ceux qui sont les plus honorés. De même que celui qui sacrifie son bien pour Dieu le retrouve ensuite avec plus d'avantage, et que celui qui hait son âme l'aime d'un amour éminent; de même l'homme accablé d'outrages est celui qui reçoit les plus grands honneurs. C'est ce que nous voyons ici dans la personne de l'aveugle. Les Juifs l'avaient donc chassé du lieu saint, et le Maître du lieu saint le rencontre. Séparé d'une société pestilentielle, il se trouve à la source du salut : outragé par ceux-là mêmes qui outrageaient le Christ, il est honoré par le Seigneur des anges. Telles sont les palmes de la vérité. Et nous aussi, quand nous aurons sacrifié nos biens sur la terre, nous trouverons la sécurité là-haut; quand nous aurons secouru les malheureux en ce monde, nous reposerons en paix dans les cieux; quand à cause de Dieu nous aurons reçu des outrages, nous obtiendrons le véritable honneur dans le présent et dans l'avenir. Après donc qu'ils l'eurent chassé du temple, Jésus le rencontra. L'Evangéliste nous fait entendre que le Sauveur était venu dans ce but. Et voyez comment il le récompense : en lui donnant tous les biens dans un seul. Il se manifeste à lui, alors que cet homme ne le connaissait pas encore : il l'introduit dans le chœur de ses disciples. Considérez de quelle façon le narrateur sacré fait ressortir le zèle de cet homme. Jésus lui ayant dit : « Crois-tu au Fils de Dieu? » il répond : « Seigneur, qui est-il? » Jusque-là il ne le connaissait pas, bien qu'il eût été guéri; car auparavant il était aveugle, et la guérison était à peine accomplie que ces chiens l'entraînaient loin de son bienfaiteur. Tel qu'un agonothète, le Christ accueille avec la couronne l'athlète fatigué de nombreux labeurs. Et que lui dit-il? « Crois-tu au Fils de Dieu? »

Qu'est ceci? Après une si ferme discussion avec les Juifs, après cette lutte de paroles, il lui demande s'il croit? Ce n'est pas qu'il ignore; mais il veut se révéler à lui, et de plus lui montrer en quelle estime il tient sa foi. — Ce peuple si nombreux m'a comblé d'outrages, lui dit-il, et je n'y fais nulle attention; je ne désire qu'une chose, c'est que tu croies. En effet, un homme qui fait la volonté du Seigneur vaut mieux que mille qui la transgressent. « Crois-tu au Fils de Dieu? » A la question même, on sent qu'il est là, qu'il va recueillir la parole; seulement il a voulu d'abord exciter dans ce cœur le désir de le connaître. Il ne commence pas par lui demander la foi; ce ne sera qu'après l'avoir interrogé. Que répond l'aveugle? « Et qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui? » Vive expression d'un ardent et courageux désir. Celui pour lequel il a parlé d'une manière si ferme, il ne le connaît pas; ce qui prouve à quel point il aime la vérité. Il croit ne l'avoir pas vu. « Et Jésus lui dit : Tu l'as vu, c'est celui-là même qui parle maintenant avec toi. » Il ne dit pas tout d'un coup : C'est moi; il procède avec plus de précaution et de mesure. « Tu l'as vu. » Cela est encore bien vague; aussi s'explique-t-il plus clairement : « C'est celui-là même qui parle avec toi. » L'aveugle répondit : « Je crois, Seigneur; et se prosternant aussitôt, il l'adora. » Le Sauveur n'avait pas non plus ajouté : C'est moi qui t'ai guéri, qui t'ai commandé d'aller te laver à

Siloé. Passant tout cela sous silence, il dit : « Crois-tu au Fils de Dieu? » Et cet homme, témoignant promptement des dispositions de son âme, se prosterna pour l'adorer.

Peu d'hommes guéris par le Christ ont agi de même, témoins les lépreux et plusieurs autres. Rien ne manifeste mieux la divine puissance du Christ. De peur qu'on ne s'imaginât que ce n'était là que des paroles, il y joignit l'action. Pendant que l'aveugle l'adore, Jésus poursuit : « Je suis venu en ce monde pour le jugement, afin que ceux qui sont privés de la vue voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. » Paul répète la même chose : « Que dirons-nous donc? Que les nations qui ne suivaient pas la justice ont accepté la justice, mais la justice qui vient de la foi en Jésus-Christ; tandis qu'Israël qui suivait la loi de la justice, n'est pas venu à la justice même. » *Rom.*, IX, 30. En disant : « Je suis venu en ce monde pour le jugement, » le Christ affermit son nouveau disciple dans la foi et redresse ceux qui le suivent, parmi lesquels se trouvent des Pharisiens. Le jugement s'entend ici pour le châtiment : le divin Maître déclare de la sorte que ceux qui le condamnent, sont eux-mêmes condamnés, qu'en l'accusant d'être pécheur, on se juge soi-même comme tel. Il est ici question d'une double vue comme d'une double cécité, celle de l'âme et celle du corps. Quelques-uns de ceux qui le suivent lui demandent alors : « Est-ce que nous aussi, nous sommes aveugles? » C'est comme ils disaient ailleurs : « Nous n'avons jamais été les esclaves de personne..... Nous ne sommes pas nés de la fornication. » *Joan.*, VIII, 33-41. Ils sont encore absorbés par les choses sensibles, ils ne rougissent que de l'aveuglement corporel. Pour leur apprendre ensuite qu'il vaudrait mieux pour eux être aveugles que posséder la vue, Jésus leur dit : « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. » Cette infirmité leur paraissant une honte, il retourne contre eux ce sentiment, en leur montrant que cela rendrait leur châtiment plus tolérable. Partout il attaque les opinions humaines, partout il tâche d'élever ses auditeurs à de grandes et nobles pensées. « Maintenant vous prétendez voir. » De même qu'il leur disait naguère : « Vous affirmez qu'il était votre Dieu, » il leur dit ici : « Vous prétendez voir, » et vous ne voyez pas. — Ce dont ils se faisaient le plus de gloire, Jésus le leur représente comme devant être leur plus grande humiliation. Après avoir consolé l'aveugle-né de sa cécité première, il parle de la cécité des Juifs. Ils ne pouvaient plus dire après une telle explication : Ce n'est pas par aveuglement que nous nous éloignons de toi, c'est parce que nous te regardons comme un séducteur.

2. L'Evangéliste a raison de rapporter la question faite par quelques-uns des pharisiens qui se trouvaient avec le Christ: « Est-ce que nous aussi, nous sommes des aveugles? » Son intention est de vous rappeler que ces mêmes hommes s'étaient antérieurement séparés de Jésus et voulaient ensuite le lapider. Parmi ceux qui marchaient à sa suite, plusieurs étaient là par occasion, toujours prêts à se tourner contre lui. Comment établit-il qu'il n'est pas un séducteur, mais qu'il est le pasteur véritable? En mettant en regard les signes distinctifs de l'un et de l'autre, c'est ainsi qu'il fournit aux Juifs un moyen palpable d'arriver à la connaissance de la vérité. Et d'abord, il leur présente l'image du fourbe et du larron, dénominations qu'il puise dans l'Ecriture: « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas dans la bergerie par la porte, et qui monte d'un autre côté, c'est un voleur et un brigand. » Tels sont les signes qui dénotent le larron : il n'entre pas à découvert, ni selon les divines Ecritures; car c'est là ne pas entrer par la porte. Il indique par ces mots et ceux qui furent avant lui, et ceux qui devaient venir après : l'Antechrist et les faux christs, Judas et Theudas, tous les hommes qui leur ressemblent. C'est à bon droit qu'il désigne l'Ecriture sous le nom de porte. En effet, elle nous conduit à Dieu, elle nous ouvre la connaissance de l'Etre divin, elle entend et conserve les brebis, elle empêche les loups de pénétrer dans le bercail. Comme une porte sûre, elle arrête les hérétiques, elle nous constitue sous tous les rapports dans une sécurité parfaite, elle nous met à l'abri de toute erreur. Si nous-mêmes nous n'ouvrons pas cette porte,

Judas et Theudas étaient de faux christs.



nous ne tomberons pas au pouvoir des ennemis. Voilà comment nous reconnaîtrons toujours les vrais pasteurs et ceux qui ne méritent pas ce titre. Pourquoi venir dans la bergerie? Evidemment dans l'intérêt des brebis et pour en avoir soin. Or, celui qui pour cela n'use pas des Ecritures et prend un autre moyen, c'est-à-dire celui qui ne suit pas le chemin légitime et se fait une route à part, c'est le voleur signalé par le divin Maître.

Accord du Père et du Fils.

Remarquez-vous encore ici, dans cette attention d'en appeler aux Livres saints, l'accord du Fils avec le Père? C'est pour montrer cet accord qu'il disait aux Juifs : « Consultez les Ecritures, » *Joan.*, v, 39, qu'il invoquait hautement le témoignage de Moïse et de tous les prophètes. « Tous ceux qui écoutent les prophètes, viendront à moi... Si vous aviez foi dans la parole de Moïse, vous auriez également foi dans la mienne. » *Ibid.*, 46. Ces mêmes idées il les exprime ici par des images. En parlant de ceux qui « montent d'un autre côté, » il stigmatise les Scribes, qui enseignaient des préceptes et des doctrines de leur invention, tandis qu'ils foulaient aux pieds la loi. Il leur en avait déjà fait le reproche : « Aucun de vous n'observe la loi. » *Joan.*, VII, 19. Monter, au lieu d'entrer, est une métaphore pleine de justesse; c'est dans la nature des voleurs de chercher à franchir des murs d'enceinte et de braver tous les dangers. Au portrait du voleur succède celui du pasteur véritable. Quel est-il? Voyez : « Celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. Le portier lui ouvre, les brebis reconnaissent sa voix, et il les appelle chacune par son nom. Quand il les a fait sortir, il marche devant elles. » Toujours le contraste entre le pasteur et le larron. Examinons l'application de ces différents traits. « Le portier lui ouvre. » Il continue son langage métaphorique pour mieux assurer le résultat de son discours. Si vous tenez à vous expliquer chaque parole, rien n'empêche que le portier dont il est ici question ne soit Moïse, puisque les divins enseignements lui furent confiés. « Les brebis reconnaissent sa voix, il les appelle chacune par son nom. » Comme ses ennemis le traitaient sans cesse d'imposteur, s'autorisant de leur propre incrédulité dans une pareille accusation : « Quel est celui des chefs qui a cru en lui? » *Joan.*, VII, 48; il leur fait voir que ce n'est pas lui qui mérite à cause de leur incrédulité d'être regardé comme un séducteur, un homme nuisible, et qu'eux seuls méritent d'être traités ainsi, parce qu'ils refusent de l'écouter, et que dès lors ils ne sauraient être comptés au nombre des brebis.

Si c'est le propre du pasteur d'entrer par la porte régulièrement établie, il est entré par cette porte, et tous ceux qui le suivent appartiennent à son troupeau; ceux qui se séparent ne nuisent nullement au pasteur, mais se jettent eux-mêmes en dehors de ce troupeau fidèle. Qu'il dise ensuite que la porte c'est lui, ce n'est pas une chose dont il faille se troubler, il se nomme bien pasteur et brebis, suivant les divers rôles qui lui sont imposés par son incarnation. En tant qu'il nous introduit auprès de son Père, il emploie l'image de la porte; et celle de pasteur, en tant qu'il veille sur nous. Cette dernière métaphore vous montre que notre union avec Dieu n'est pas uniquement son œuvre. « Les brebis reconnaissent sa voix, et il les appelle chacune par son nom; il les fait sortir, et il marche devant elles. » — Et cependant les bergers font le contraire et marchent à la suite de leur troupeau. — C'est pour nous enseigner qu'il doit nous conduire tous à la vérité, qu'il agit autrement que les bergers ordinaires. C'est encore ainsi qu'en faisant sortir ses brebis, il les envoie parmi les loups, au lieu de les en éloigner. Voilà ce qu'il y a d'exceptionnel et de merveilleux dans notre charge pastorale.

3. Il me paraît de plus faire allusion à l'aveugle; car il l'avait appelé du milieu des Juifs pour le mener à sa suite, et l'aveugle avait écouté et reconnu sa voix. « Mais elles ne suivent pas l'étranger, parce qu'elles ne reconnaissent pas la voix des étrangers. » Il parle ici des sectateurs de Theudas et de Judas, dont il est dit que tous ceux qui crurent en eux furent dispersés; ou bien encore des faux christs qui devaient surgir dans la suite et tromper les hommes. De peur qu'on ne le confonde avec de tels séducteurs, il donne les caractères distinctifs de

sa mission. Le premier, c'est sa doctrine, qu'il a puisée dans les Ecritures ; tel est le principe de l'autorité qu'il exerce sur ses disciples, ce qu'on ne retrouve nullement chez les autres. Le deuxième, c'est l'obéissance des brebis, qui se montrent dociles à sa voix, non-seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort; tandis que celles des autres les abandonnèrent aussitôt. Nous pouvons en ajouter un troisième qui n'est pas d'une légère valeur. Ceux-là n'aspiraient qu'à la tyrannie et poussaient le peuple à la révolte : pour lui, bien loin d'encourir un tel soupçon, il prit la fuite quand on voulut le faire roi; et, quand on lui demanda s'il était permis de payer le tribut à César, il commanda de le payer et donna lui-même la drachme. Rappelons en outre qu'il est venu pour le salut des brebis, pour qu'elles aient la vie, et une vie plus abondante; tandis que les autres ont conduit leurs partisans à perdre la vie même du corps. Ils ont trahi ceux qui s'étaient confiés à eux, fuyant devant la mort : le Christ est resté généreusement, au point de donner son âme. Ils ont souffert, mais en dépit de tous leurs efforts, après avoir tout fait pour se soustraire à la souffrance : c'est de lui-même et de plein gré qu'il a subi tous les tourments de sa passion. « Telle est l'allégorie que Jésus leur présenta ; mais eux ne comprirent pas ce qu'il disait. » Pourquoi leur parlait-il d'une manière obscure ? Pour mieux éveiller leur attention. Une fois ce résultat obtenu, voilà qu'il déchire le voile en s'exprimant ainsi : « C'est moi qui suis la porte; si quelqu'un vient par moi, il sera libre d'entrer et de sortir et il trouvera les pâturages ; » ce qui signifie qu'il vivra dans le calme et la sécurité. Les pâturages doivent s'entendre de la nourriture à donner aux brebis, de la bienfaisante autorité qu'on exerce sur elles. Cela revient donc à dire : Il restera dans la bergerie, et personne ne l'en expulsera.

C'est ce qui se réalisa dans les apôtres : ils entraient et sortaient en toute liberté, comme étant devenus les maîtres du monde entier, et nul n'eut le pouvoir de les chasser. « Tous ceux qui sont venus avant moi, sont des voleurs et des larrons ; mais les brebis ne les ont pas écoutés. » Il ne parle pas là des prophètes, comme les hérétiques l'ont prétendu ; les prophètes furent écoutés, et c'est par eux que sont parvenus à la foi tous ceux qui ont embrassé la foi du Christ. Il parle de Theudas et de Judas et des autres chefs de révolte ; en ajoutant d'ailleurs : « Et les brebis ne les ont pas écoutés, » c'est une éloge qu'il prétend faire, et nulle part vous ne le verrez louer ceux qui refusaient d'écouter les prophètes, il les blâme bien plutôt et les condamne de tout son pouvoir. Il est donc évident qu'il s'agit des séditieux dans ce texte. « Le voleur ne vient que pour piller, tuer et perdre. » Ce qui eut lieu dans cette occasion, où tous furent misérablement égorgés. « Quant à moi, je suis venu pour qu'ils aient la vie, et une vie plus abondante. » Quelle est cette vie plus abondante, dites-moi ? Celle du royaume céleste. Il ne prononce pas encore ce dernier mot, il se borne à celui de vie, parce qu'il leur est mieux connu. « Je suis le bon pasteur, » Il en vient enfin à parler de sa passion, leur déclarant qu'elle s'accomplira pour le salut du monde, et qu'il ne la subira pas malgré lui. Il leur met de nouveau sous les yeux les exemples opposés du pasteur et du mercenaire : « Le bon pasteur donne son âme; mais le mercenaire, qui n'est pas le vrai pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas en propre, dès qu'il voit le loup venir, abandonne les brebis et prend la fuite, le loup s'approche et ensuite les enlève. » Il proclame ici que son pouvoir est égal à celui du Père, puisqu'il est lui-même le pasteur à qui les brebis appartiennent en propre. Quelle sublimité dans les paraboles qu'il emploie, dans ce langage à demi voilé, et comme il se garde ainsi de donner prise à ceux qui l'écoutent ! Quelle est donc la conduite du mercenaire ? « Dès qu'il voit le loup venir, il abandonne les brebis, le loup approche et les enlève. » Voilà ce que firent ceux dont nous avons parlé ; mais lui, c'est tout le contraire. Lorsqu'il fut saisi par ses ennemis, il prononça cette parole : « Laissez ceux-là se retirer, » *Joan.*, XVIII, 8, afin qu'il fût vrai de dire qu'aucun d'eux n'avait péri. Ceci doit s'entendre encore du loup spirituel, auquel il n'a pas permis davantage d'attaquer impunément son trou-

peau. Dans ce sens, l'ennemi n'est pas seulement un loup, c'est de plus un lion. Ecoutez : « Le diable notre adversaire, tourne comme un lion rugissant. » I *Petr.*, v, 8. C'est un serpent, c'est un dragon : « Foulez aux pieds les serpents et les scorpions. » *Luc.*, x, 19.

4. Aussi, je vous en conjure, demeurons sous la garde de notre pasteur; et nous y demeurerons en effet, si nous écoutons sa voix, si nous sommes dociles, si nous ne suivons pas l'étranger. Quelle est sa voix et que fait-elle nous entendre? « Heureux les pauvres en esprit; heureux ceux dont le cœur est pur; heureux les miséricordieux. » *Matth.*, v, 3-7. Si nous mettons ces paroles en pratique, nous serons sous la protection du pasteur, et le loup fera de vains efforts pour entrer; nous attaquerait-il, que ce serait pour subir une nouvelle défaite. Nous avons un pasteur tellement plein d'amour pour nous, qu'il sacrifie son âme. Comme sa puissance égale sa bonté, quel obstacle pourrait nous empêcher d'arriver au salut? Aucun, si nous-mêmes ne nous éloignons pas. Et comment nous éloignerions-nous? Ecoutez ce que le pasteur nous dit lui-même : « Vous ne pouvez pas servir deux maîtres, Dieu et l'argent. » *Matth.*, vi, 24. Si nous servons le premier, nous ne subirons pas la tyrannie du second. C'est la plus cruelle des tyrannies que l'amour des richesses. Il ne nous offre aucun plaisir, mais uniquement les sollicitudes et les jalousies, les embûches et les haines, les calomnies et tout ce qui tend à détruire la vertu, l'indolence, la mollesse, la cupidité, l'ivresse, ce qui d'êtres libres, fait de vils esclaves, achetés à prix d'or, des esclaves qui, au lieu de servir les hommes, servent les plus cruelles passions, les plus tristes infirmités de l'âme. Celui qui subit ce joug a de singulières audaces contre la nature humaine et la divine Majesté, dans la crainte que quelqu'un ne vienne l'affranchir. O le dur esclavage et la diabolique tyrannie! Il n'est pas de sort aussi terrible que de trouver sa joie dans cet abîme de maux, d'embrasser sa chaîne, d'être plongé dans un obscur cachot et de ne pas vouloir revenir à la lumière, d'aggraver sa propre maladie et de s'en faire un bonheur. Aussi tout espoir de liberté nous est-il refusé et sommes-nous plus malheureux que ceux qui travaillent aux mines, puisque nous ne retirons aucun fruit de nos travaux et de nos peines. Pour comble de malheur, si quelqu'un veut nous arracher à cette affreuse servitude, nous le repoussons, nous allons même jusqu'à nous irriter contre lui; de telle sorte que notre état n'est pas meilleur que celui des aliénés, disons mieux, est incomparablement plus triste, parce que nous ne voulons pas être délivrés de notre folie.

Quelle est la plus cruelle des tyrannies.

O homme, est-ce donc pour cela que vous avez été mis au monde? n'avez-vous été fait homme que pour travailler à ces mines et ramasser de l'or? Non, ce n'est pas dans ce but que Dieu vous a fait à son image; vous n'existez que pour lui plaire, acquérir les biens futurs, prendre part aux chœurs des anges. Pourquoi descendre de ce haut rang, où vous appelait votre naissance, et vous jeter ensuite dans la dégradation la plus extrême? Un être né du même rang que vous, je parle ici de votre origine spirituelle, est consumé par la faim, et l'embonpoint vous étouffe. Votre frère étale partout sa nudité, et vous multipliez vos habits, préparant aux vers une nouvelle pâture. Combien ne serait-ce pas mieux d'en revêtir les pauvres? Vos vêtements ne seraient pas ainsi dévorés, vous seriez à l'abri de toute sollicitude, vous acquerriez des droits à l'éternelle vie. Voulez-vous donc que vos vêtements ne périssent pas, donnez-les aux pauvres, ils sauront bien en secouer les vers qui les rongent. Le corps du Christ les gardera plus sûrement et plus honorablement que tous vos coffres; non-seulement il les conserve intacts, mais encore il les rend plus beaux. Vos coffres sont quelquefois enlevés avec ce qu'ils renferment, et vous êtes affligés d'une grande perte, tandis que la mort elle-même ne saurait porter atteinte à ce dont vous aurez ainsi disposé. Ici nous n'avons besoin ni de portes, ni de verrous, ni de domestiques qui veillent, ni d'aucune autre semblable précaution. Elles n'ont à redouter aucune embûche, elles sont inviolablement gardées, on le comprend, les choses dont le ciel est le dépositaire. C'est un lieu où ne trouve accès aucune perversité. Nous ne cessons pas de vous adresser

ce langage, et vous l'écoutez sans y conformer votre conduite. De là vient que votre âme s'amoindrit, que l'amour des choses terrestres augmente en vous, et que vous allez vous abaissant chaque jour davantage.

Loin de moi cependant la pensée de vous condamner tous, comme si la maladie de tous était incurable. Que les hommes enivrés de leur fortune ferment leurs oreilles à nos leçons, ceux du moins qui vivent dans la pauvreté pourront nous prêter une attention favorable. — Mais en quoi cela regarde-t-il les indigents, me direz-vous peut-être, eux qui ne possèdent ni trésors, ni vêtements de cette nature? — Ils ont un peu de pain et de l'eau froide, deux oboles et deux pieds pour aller visiter les infirmes; ils ont une langue et la parole pour consoler les affligés; ils ont une demeure, un humble toit, pour recueillir les étrangers. Nous ne réclamons point des pauvres tant de talents d'or; nous ne les demandons qu'aux riches. Alors même qu'il ira frapper à la porte des autres, le Seigneur ne rougira pas de recevoir une obole à celle de l'indigent; il déclarera même qu'il a plus reçu de lui que de ceux qui ont beaucoup donné. Que de personnes aujourd'hui souhaiteraient avoir vécu du temps où le Christ voyageait corporellement sur la terre, pour avoir eu le bonheur de jouir de sa conversation et de s'asseoir à la même table! Eh bien, cela nous est encore permis, nous pouvons l'inviter à prendre son repas avec nous, et le prendre réellement avec lui, mais d'une manière bien plus avantageuse. Plusieurs de ceux avec lesquels il mangea périrent, témoin Judas, sans compter les autres du même caractère : maintenant quiconque l'introduira dans sa maison, et lui fera les honneurs de sa table, recevra la plus abondante bénédiction. « Venez, dira-t-il, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; malade, et vous m'avez visité; prisonnier, et vous êtes encore venus à moi. » *Matth.*, xxv, 34-36. Si nous voulons entendre de telles paroles, vêtons-le dans sa nudité, recueillons-le lorsqu'il est étranger, soulageons sa faim et sa soif, visitons-le sur son lit de douleur ou dans sa prison, et nous serons alors pleins de confiance, nous obtiendrons la rémission de nos péchés, et nous posséderons ces biens qui dépassent toute parole et toute intelligence. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LX.

« Je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. Comme le Père me connaît, je connais aussi le Père, et je livre mon âme pour mes brebis. »

1. C'est une grande chose, mes bien-aimés, une grande chose assurément que le gouvernement d'une Eglise, une chose qui réclame beaucoup de philosophie et de fermeté, selon la parole même du Christ, au point de donner son âme pour ses brebis, de ne jamais les laisser seules et sans défense, de résister courageusement au loup. C'est en cela que le pasteur diffère du mercenaire. Celui-ci se préoccupe toujours de sa propre conservation, négligeant celle des brebis : celui-là veille sans cesse au salut des brebis, au détriment de sa vie même. Après avoir énoncé les signes distinctifs du pasteur, il produit devant nous deux sortes d'hommes funestes au troupeau : le voleur qui massacre et pille; celui qui, sans rien faire de pareil, ne s'oppose pas au ravage et ne l'empêche pas. Par le premier, c'est Theudas qu'il désigne; par le second, ce sont les docteurs juifs qu'il dévoile, comme n'ayant ni soin ni sollicitude pour les brebis qui leur étaient confiées. Ezéchiel avait longtemps auparavant formulé contre eux la même accusation en ces termes : « Malheur aux pasteurs d'Israël? Est-ce que ces pasteurs ne se paissent pas eux-mêmes? N'est-ce pas cependant aux pasteurs à paître les brebis? » *Ezech.*, xxxiv, 2. Mais eux ont fait le contraire, ce qui est la pire espèce de perversité, et la source de toutes les autres. Aussi le Prophète poursuit : « Ils ne ramenaient pas les brebis errantes, ils ne cherchaient pas ce qui s'était perdu, ils n'appliquaient

Signes distinctifs d'un mauvais pasteur.



pas de ligaments aux fractures, ils n'avaient aucun égard pour la faiblesse, car ils se paissaient eux-mêmes, au lieu de paître les brebis. » Paul exprime la même pensée en d'autres termes : « Tous cherchent leurs intérêts propres, et non la gloire de Jésus-Christ. » *Philipp.*, II, 21. « Que personne, dit-il ailleurs, ne cherche son propre intérêt, que chacun cherche celui de son prochain. » I *Cor.*, X, 24.

Le Christ se sépare des deux classes d'êtres qu'il vient de caractériser : de ceux d'abord, dont la présence est signalée par la destruction et la ruine, quand il dit : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et une vie plus abondante; » puis, de ceux qui n'ont aucun souci des ravages commis par le loup, lui n'ayant jamais abandonné ses brebis et donnant sa vie pour elles. En effet, pendant qu'on complotait sa mort, il continuait à répandre sa doctrine; bien loin de trahir les siens, ceux qui croyaient à sa parole, il resta là, il accepta la mort. Il avait donc bien raison de dire et de répéter : « Je suis le bon pasteur. » Ceux qui l'entendaient néanmoins ne voyaient pas la preuve manifeste de cette assertion; car celle-ci : « Je livre mon âme, » ne devait se réaliser que plus tard, et cette autre : « Pour qu'ils aient la vie, et une vie plus abondante, » ne devaient même s'accomplir qu'après qu'il aurait quitté la terre. Que fait-il donc? Il confirme l'une de ces choses par l'autre : en donnant son âme, il prouve qu'il donne aussi sa vie. Paul nous le fait également entendre : « Si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu, par la mort de son Fils, beaucoup mieux serons-nous sauvés après la réconciliation. » *Rom.*, V, 10. Plus loin, il dit encore : « Celui qui n'a pas épargné son propre Fils et qui l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas tous les biens? » *Rom.*, VIII, 32. Mais pourquoi ne l'accusent-ils pas comme ils le faisaient naguère, en disant : « Tu rends témoignage de toi-même, ton témoignage n'est donc pas vrai? » *Joan.*, VIII, 13. C'est qu'il les avait plus d'une fois réduits au silence, et les miracles opérés le rendaient encore plus fort contre eux. Comme il venait de dire : « Et les brebis écoutent sa voix et elles le suivent; » de peur que quelqu'un ne lui jetât cette observation : A quoi bon cela pour les non croyants? il ajoute : « Et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. » Paul exprime encore une semblable pensée : « Dieu n'a pas repoussé son peuple, objet de sa prescience. » *Rom.*, XI, 1. Il rappelle de plus une parole de Moïse : « Le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent; » II *Tim.*, II, 19; ou bien ceux qu'il savait devoir lui appartenir.

Pour que le mode de connaissance ne fût pas regardé comme étant le même, il se hâte d'expliquer ce qu'il a déjà dit : « Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. » La connaissance n'est pas évidemment égale. Où donc l'est-elle? — Entre le Père et moi : « Comme le Père me connaît, je connais le Père. » S'il n'avait pas voulu faire ressortir cette égalité, à quoi bon aurait-il ajouté ces mots? Il se met souvent au rang des autres hommes; pour qu'on ne s'imagine donc pas qu'il connaissait le Père de la manière qu'un homme le connaît, il dit formellement : « Comme le Père me connaît, je connais le Père. » Même perfection de connaissance des deux côtés. De là cette autre parole : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; ni le Père, si ce n'est le Fils. » *Luc.*, X, 22. On le voit, c'est une connaissance à part, à laquelle nul autre ne saurait atteindre. « Je donne mon âme. » Il ne cesse de le répéter pour bien montrer qu'il n'est pas un séducteur. L'Apôtre aussi, voulant établir qu'il est légitimement investi de la mission d'enseigner, et se mettre en pleine opposition avec les faux apôtres, recommande son ministère par les dangers qu'il a courus, par les morts qu'il a bravées : « Frappé outre mesure; en face de la mort bien souvent. » II *Cor.*, XI, 23. Lorsque le Christ disait : « Je suis la lumière, je suis la vie, » les insensés croyaient ce langage inspiré par l'orgueil; mais quand il disait : Je consens à mourir, il n'excitait plus ni l'envie, ni la haine. Voilà pourquoi les Juifs ne répètent pas ici : « Tu rends témoignage de toi-même, ton témoignage n'est donc pas vrai. » Sa parole à lui manifeste un dévouement sans bornes, puisqu'il veut s'immoler pour ceux-là mêmes qui le lapidaient.

2. Il en vient alors naturellement à parler des nations : « J'ai d'autres brebis, lesquelles n'appartiennent pas à ce bercail ; il faut aussi que je les amène. » Remarquez de nouveau que cette expression « il faut » n'implique nullement une nécessité, et qu'elle annonce simplement une chose future, mais certaine ; c'est comme s'il disait : Pourquoi vous étonner que ceux-ci doivent me suivre, que les brebis doivent écouter ma voix ? Quand vous en verrez d'autres marcher à ma suite, écouter également ma voix, c'est alors que votre étonnement sera légitime. Ne vous troublez pas non plus de cette observation : « Qui n'appartiennent pas à ce bercail. » La différence n'existe qu'au point de vue de la loi, ainsi que Paul le déclare en ces termes : « Ce n'est rien d'être circoncis ou de ne l'être pas. » I *Cor.*, VII, 19. « Il faut aussi que je les amène. » Il fait bien voir que les unes et les autres sont dispersées et confondues, qu'elles n'ont de vrais pasteurs d'aucun côté, le bon pasteur n'ayant pas encore paru sur la terre. Il annonce ensuite leur réunion : « Et il n'y aura plus qu'un bercail. » C'est ce que Paul dit encore : « Pour établir les deux en lui-même et n'en former qu'un seul homme nouveau. » *Ephes.*, II, 15. « Aussi le Père est-il plein d'amour pour moi, parce que je donne mon âme, mais pour la reprendre ensuite. » Peut-on concevoir de langage plus humble ? C'est donc à nous que le Seigneur doit d'être aimé, c'est parce qu'il meurt pour nous. N'était-il pas aimé dans les temps antérieurs, qu'on me le dise, et serait-ce d'à-présent que le Père commence à l'aimer ? Serions-nous la cause de cet amour ? Voyez comme il condescend à notre faiblesse. Que signifient les dernières paroles qu'il a prononcées ? Comme on redisait sans cesse qu'il n'avait rien de commun avec le Père, qu'il était un imposteur, qu'il était venu pour le malheur et la ruine du peuple, Jésus semble leur parler ainsi : N'aurais-je pas eu d'autres motifs de vous aimer, j'y serais encore déterminé par cette considération, que le Père vous aime, que vous participez à l'amour qu'il a pour moi, qu'il vous aime parce que je meurs pour vous. — Il veut de plus rendre évident qu'il ne subira pas la mort à contre-cœur, une chose involontaire ne pouvant jamais devenir une cause d'amour ; qu'une telle mort rentre éminemment dans les desseins du Père.

Ne vous étonnez pas, encore une fois, de trouver ce langage humain sur ses lèvres ; nous vous en avons souvent expliqué la raison, il serait inutile et fatiguant d'y revenir. « Je donne mon âme pour la reprendre ensuite ; personne ne me la ravit. C'est moi qui la donne de mon propre mouvement. J'ai le pouvoir de donner mon âme, j'ai le pouvoir de la prendre de nouveau. » Ils avaient souvent comploté de le faire mourir ; c'est pour cela qu'il leur dit : Si je ne veux pas, tous vos efforts sont stériles. — Encore ici, par une chose il confirme l'autre, par la mort la résurrection. Voilà qui est étonnant et merveilleux ; les deux choses sont nouvelles et sortent du cours ordinaire des événements. Pesons chaque parole du texte avec le plus grand soin : « J'ai le pouvoir de donner mon âme. » Mais qui n'a pas ce pouvoir ? Il est possible à chaque homme de s'ôter la vie quand il le voudra. Ce n'est pas dans ce sens que Jésus parle. Dans quel sens donc parle-t-il ? — J'ai le pouvoir de disposer de ma vie, de telle sorte que personne n'en peut disposer malgré moi. — Il en est autrement du reste des hommes. Pour nous, pas d'autre moyen de la donner qu'en nous tuant nous-mêmes. Si nous tombons entre les mains d'ennemis capables de nous la ravir, nous n'en avons plus la libre disposition ; ils nous l'arrachent malgré nous. Il n'en était pas ainsi du Christ : en dépit de toutes les embûches, il restait maître de ne pas la donner. Après avoir dit : « Personne ne me l'enlève, » il ajoutait : « J'ai le pouvoir de donner mon âme ; » moi seul puis en disposer. Ce n'est pas là votre apanage. — En effet, beaucoup d'autres ont la possibilité de nous la ravir.

Comment le Sauveur a le pouvoir de déposer sa vie et de la reprendre.

Il ne l'avait pas dit dès le principe, parce qu'on ne l'aurait pas cru ; mais, du moment où les faits lui ont rendu témoignage, quand plus d'une fois il a déjoué leurs tentatives, en échappant à leurs mains, désormais il peut dire : « Personne ne saurait m'ôter la vie. » Cela étant, il s'ensuit qu'il est venu pour souffrir une mort volontaire ; de cette dernière vérité il résulte



d'une manière non moins évidente qu'il pourra reprendre sa vie aussitôt qu'il le voudra. Si c'est une chose qui dépasse la nature humaine de mourir ainsi, vous n'êtes plus en droit de douter du reste. Etant le seul maître de donner sa vie, il a par-là même le pouvoir de la reprendre, ou plutôt ce pouvoir est le même. Vous le voyez donc, il prouve la seconde chose par la première, par le genre de sa mort il rend sa résurrection indubitable : « J'ai reçu ce précepte de mon Père. » *Joan.*, XII, 49. Ce prétexte, quel est-il? De mourir pour le salut du monde. Attendit-il de l'avoir entendu pour s'y conformer? Avait-il besoin de l'entendre? Quel est l'homme sensé qui le dirait? De même qu'en disant auparavant : « C'est pour cela que le Père m'aime, » il affirmait la spontanéité de son sacrifice et faisait disparaître le soupçon opposé; de même ici, quand il déclare qu'il a reçu ce précepte de son Père, il veut uniquement nous enseigner que le Père approuve sa détermination; de telle sorte qu'en le mettant à mort on ne pût pas croire qu'il était réellement abandonné, qu'il y avait là comme une trahison. L'outrage était donc gratuit de leur part : « Il a sauvé les autres, et voilà qu'il n'est pas en état de se sauver lui-même... Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix. » *Matth.*, XXVII, 42-40. C'est en ne descendant pas qu'il se montre justement le vrai Fils de Dieu.

3. De peur aussi que cette affirmation : « J'ai reçu ce précepte de mon Père, » ne vous fît regarder l'œuvre comme n'étant pas de lui, il avait dit d'avance : « Le bon pasteur donne son âme pour ses brebis. » C'était vous déclarer que les brebis étaient bien les siennes, que l'œuvre accomplie lui revient entièrement, et qu'il n'avait pas besoin de précepte. S'il n'en était pas ainsi, comment aurait-il dit : « Je la donne de moi-même? » Quand on agit de son propre mouvement, le précepte n'est pas nécessaire. Il produit même la raison de sa conduite. Quelle est cette raison? C'est qu'il est pasteur, et le bon pasteur. Or, le bon pasteur n'a pas besoin qu'on lui prescrive ce qu'il doit faire. Si cette observation est vraie quand elle s'applique aux hommes, beaucoup plus doit-elle l'être quand il s'agit de Dieu. Paul l'a dit : « Il s'est anéanti lui-même. » *Philip.*, II, 7. Le précepte dont le Christ a parlé ne signifie donc pas autre chose que son parfait accord avec le Père. En s'exprimant avec tant de modestie, en empruntant le langage des hommes, il a voulu condescendre à la faiblesse de ses auditeurs. « Un dissentiment s'éleva par suite entre les Juifs. Les uns disaient : Il est possédé du démon, il délire; pourquoi l'écoutez-vous? Les autres disaient : Ces paroles ne sont que d'un homme possédé du démon. Le démon peut-il donc ouvrir les yeux d'un aveugle? » Ce qu'il disait étant au-dessus de l'humanité, en dehors du cours ordinaire des choses, les Juifs le prétendaient possédé du démon; c'était la quatrième fois qu'ils l'appelaient ainsi.

Antérieurement ils lui avaient adressé ces outrages : « Tu es possédé du démon; qui cherche à te faire mourir?... N'avons-nous pas bien dit que tu étais un Samaritain et un possédé du démon? » *Joan.*, VII, 20; VIII, 48. Et maintenant : « Il est possédé du démon, il délire; pourquoi l'écoutez-vous? » Mais ce n'est pas quatre fois seulement, c'est un nombre illimité de fois qu'il dût entendre de telles paroles. Cette expression déjà : « N'avons-nous pas bien dit que tu étais possédé du démon? » montre assez qu'ils y sont revenus à plusieurs reprises, et qu'il n'est guère possible de compter. « D'autres disaient : Ces paroles ne sont pas d'un homme possédé du démon. Est-ce que le démon peut ouvrir les yeux d'un aveugle? » Ne pouvant pas imposer silence aux contradicteurs par les paroles, ils leur opposent les faits. — Non, certes, ses paroles ne sont pas celles d'un démoniaque; mais, si les paroles ne vous commandent pas la soumission, que les œuvres du moins vous imposent le respect. Du moment où le démon n'est là pour rien et que l'homme est impuissant, force vous est d'avouer l'action de la vertu divine. — Voyez-vous le raisonnement? Qu'il y eût là quelque chose de plus qu'humain, les adversaires mêmes le proclamaient en disant : « Il est possédé du démon. » Qu'il fût impossible d'admettre une intervention de ce genre, les faits le démontraient. Que répond le Christ à de telles injures? Rien. Dans une autre circonstance il avait répondu : « Je ne suis pas possédé du démon; » il



se tait dans celle-ci, confiant à ses actes le soin de parler. D'ailleurs ils n'étaient pas dignes d'une réponse, ceux qui le traitaient de démoniaque à l'occasion de faits pour lesquels ils auraient dû l'admirer et le regarder comme Dieu. Quel besoin même avait-il de leur répondre, alors qu'ils étaient divisés et qu'ils luttaient à son sujet les uns contre les autres? C'est pour cela qu'il se taisait et qu'il supportait tout avec tant de patience. Son silence avait encore un autre motif: il voulait nous former à la pratique de la douceur et de la grandeur d'âme.

4. Imitons-le donc. Non-seulement il garde le silence, mais encore il reparaît devant ses ennemis, répondant à de nouvelles questions et faisant éclater sa prescience : traité de démoniaque et d'insensé par des hommes qui souvent ont reçu déjà des preuves de sa généreuse bienveillance, non content de ne pas se venger, il ne discontinue pas de leur faire du bien. Et que dis-je, leur faire du bien? pour eux il donne son âme, et sur la croix il prie son Père pour eux. Marchons sur ses traces. C'est être le disciple du Christ que de se montrer plein de douceur et de modération. Mais comment nous sera donnée cette mansuétude? Nous l'obtiendrons en pensant constamment à nos péchés, en les déplorant sans cesse. Une âme dont une telle douleur est la compagne habituelle, ne s'emporte pas, ne se livre pas à l'irritation. Où règne le deuil, ne saurait trouver place la colère; la tristesse exclut tout emportement; on ne s'indigne pas contre les autres quand on gémit sur soi. Dès que la pénitence s'est emparée de notre âme, nous n'avons plus d'autre ressentiment; c'est sur nous-mêmes que nous pleurons avec une amertume toujours croissante. Je sais que la foule rira d'entendre parler ainsi; mais je ne cesserai pas de verser des larmes sur ceux qui rient. C'est aujourd'hui le temps des lamentations et des soupirs; car les péchés se multiplient dans les paroles comme dans les actes, et pour les criminels la géhenne, le fleuve roulant dans un lit de feu, et, chose plus affreuse que tout cela, la perte du royaume. En face d'un tel avenir, vous riez, n'est-ce pas, vous vivez dans les délices? tandis que le Seigneur est irrité contre vous et vous menace, vous demeurez dans le même état, et vous ne redoutez pas la fournaise ardente que vous alimentez de vos propres mains? Vous ne l'entendez pas faire retentir chaque jour à votre oreille ces paroles : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. Allez au feu préparé pour le diable et ses anges. » *Matth.*, xxv, 42-41. Oui, chaque jour il redit ces menaces.— Mais je lui ai donné à manger, me dira-t-on.— Quand et pendant combien de jours? Dix ou vingt? Il ne vous avait pas fixé ce terme, il voulait l'obtenir de vous tout le temps que vous avez passé sur la terre.

Les vierges avaient de l'huile, elles aussi, mais pas assez pour leur salut. Elles avaient allumé leurs lampes; et cependant elles furent exclues de la chambre nuptiale, et certes à bon droit, puisque les lampes s'étaient éteintes avant l'arrivée de l'Epoux. Il faut donc que nous ayons une huile abondante, une infatigable générosité. Ecoutez ce que dit le Prophète : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde. » *Psalm.* L, 1. C'est ainsi que nous devons avoir nous-mêmes pitié de notre prochain, avec une miséricorde aussi grande qu'il nous est possible de l'avoir. Tels nous aurons été pour nos frères, tel le Seigneur sera pour nous. Quelle est la miséricorde réellement grande? Celle qui nous fait donner, non-seulement du superflu, mais encore du nécessaire. Si nous ne donnons pas même du superflu, quelle sera notre espérance? comment serons-nous délivrés des maux futurs? où pourrons-nous fuir pour nous sauver? Les vierges, après de si rudes et si sublimes labeurs, ne trouvèrent nulle part aucune consolation : qui prendra donc notre défense lorsque nous entendrons les effrayantes paroles du Juge nous reprochant de ne l'avoir pas nourri quand il avait faim, et nous disant d'une manière formelle : Ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait? Il ne désigne pas seulement par là ses disciples ou les moines vivant dans le désert; il désigne un fidèle quelconque. Un homme investi de ce titre serait-il esclave, serait-il l'un de ceux qui mendient sur l'agora,

dès qu'il croit en Dieu, il est digne de toute votre bienveillance. Si nous le méprisons dans sa faim ou sa nudité, nous entendrons les terribles paroles, et nous n'aurons aucun droit de réclamer.

Qu'exige de nous le divin Maître de pénible ou l'onéreux? Ne nous impose-t-il pas un devoir extrêmement doux et facile? Il ne nous a pas dit : J'étais infirme, et vous ne m'avez pas rendu la santé. Non, mais bien : « Vous ne m'avez pas visité. » Il ne nous a pas dit : J'étais en prison, et vous ne m'avez pas délivré. Il s'est borné à dire : « Et vous n'êtes pas venu vers moi. » Plus les préceptes sont aisés, plus est grave le châtiment de ceux qui ne les observent pas. Quoi de plus aisé, je vous le demande, que de pénétrer dans une prison, et quoi de plus doux à l'âme? Quand vous verrez là des hommes, les uns chargés de fers, les autres livides et les cheveux en désordre, couverts de haillons, consumés par la faim, se précipitant à vos pieds comme des chiens aux pieds de leur maître; quand vous les aurez devant vous, ceux-ci les flancs décharnés, ceux-là ramenés de la place publique avec les mêmes liens, après avoir mendié tout le jour sans pouvoir recueillir les aliments nécessaires, et le soir recherchés par leurs gardiens sur cette ingrate et barbare corvée, auriez-vous un cœur de pierre, vous éprouverez de profonds sentiments d'humanité; auriez-vous mené jusqu'à ce moment une vie molle et dissolue, vous en sortirez vraiment philosophe, ayant contemplé dans les malheurs d'autrui la destinée humaine. Ce spectacle vous aura donné la connaissance du redoutable jour et des supplices divers qui doivent le suivre. Avec de telles pensées dans l'esprit, vous repousserez sans réserve la colère, la volupté, l'amour des choses terrestres, et votre âme jouira d'une tranquillité que ne connaît pas le port le plus tranquille. Les jugements de Dieu seront pour vous un principe de sagesse; vous vous direz que, s'il existe parmi les hommes une telle subordination, des lois et des sanctions aussi terribles, nous devons surtout les retrouver en Dieu. En effet, « il n'est pas de puissance qui ne vienne de Dieu. » *Rom.*, XIII, 1. Or, s'il impose un tel ordre à ceux qui gouvernent, bien plus le fera-t-il exécuter lui-même.

Les devoirs d'un chrétien sont faciles.

5. Supposez que cette crainte n'existe pas, et tout s'abîmera dans le désordre; car, malgré tant de supplices dont nous sommes menacés, le plus grand nombre se précipite encore dans l'iniquité. Raisonnez de la sorte, et vous serez plus enclin à faire l'aumône, et vous jouirez d'un bonheur inépuisable, vous aurez des joies auxquelles on ne saurait comparer celles qu'on va chercher au théâtre. Quand on quitte les gradins, on est brûlé par les feux de la concupiscence. A la vue de ces femmes si brillamment parées qui figurent sur la scène, mille traits percent votre cœur; vous en revenez plus agité qu'une mer soulevée par la tempête, l'âme obsédée par l'image de ces funestes beautés, de leurs costumes, de leurs paroles, de tous leurs mouvements, de tant d'autres choses qui ont frappé vos yeux. En sortant du spectacle auquel je vous convie, vous n'éprouverez rien de semblable, vous aurez plutôt en partage la plénitude du calme et de la sérénité. La componction qui naît de la vue des malheureux prisonniers éteint toutes ces flammes. Au sortir de la prison, viendrait-on à rencontrer une courtisane armée de tous ses artifices, on sera garanti de tout mal. Celui qui vient de briser toute illusion ne se laissera pas prendre par de pareilles fêtes; cet aspect de la corruption lui remettra même devant les yeux la crainte du jugement. Voilà pourquoi celui qui connaissait par expérience tous les genres de volupté disait : « Mieux vaut aller dans une maison où règne le deuil que dans une maison où règne la joie. » *Eccli.*, VII, 3. Après avoir pratiqué sur la terre cette belle philosophie, vous entendrez là-haut les paroles mille fois bienheureuses. Ne négligeons donc pas cette œuvre de charité, ne soyons pas étrangers à cette sollicitude. Si nous ne pouvons porter aux prisonniers de la nourriture ou de l'argent, il nous est toujours possible de leur porter des paroles de consolation, et souvent de relever une âme abattue; nous pouvons les secourir de tant d'autres manières, en parlant à ceux qui les ont fait renfermer, en rendant plus doux envers eux les gardiens de la prison : que nous ayons fait du reste peu ou beaucoup, notre récompense sera toujours grande. Me direz-vous que là ne se

trouvent pas les hommes de bien, les hommes vertueux et justes; qu'on y renferme seulement les meurtriers, les effracteurs de tombes, les larrons, les adultères, les hommes en révolte avec toutes les lois et couverts de tous les vices, vous me démontrez une fois de plus la nécessité d'aller dans ces tristes demeures, vous donnez plus de force à mon raisonnement.

Il ne nous est pas ordonné d'avoir seulement pitié des bons et de nous montrer inflexibles envers les méchants; nous devons témoigner à tous une même bonté. « Soyez semblables à votre Père, qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les justes comme sur les injustes. » *Matth.*, v, 45. Ne soyez donc pas pour les autres un accusateur acerbe, un juge plein de dureté; mais soyez plutôt un ami plein d'indulgence et de générosité. Et nous aussi, bien que nous ne soyons pas des adultères, que nous n'allions pas fouiller les tombeaux, ou spolier nos frères, nous sommes sujets à des vices sans nombre, pour lesquels nous méritons des supplices sans fin. Nous avons plus d'une fois appelé notre frère insensé, ce qui nous rend passibles de la géhenne; ou bien nous avons regardé des femmes d'un œil de concupiscence, ce qui constitue l'adultère consommé; ou bien encore, crime le plus grand de tous, nous avons indignement reçu les divins mystères, ce qui nous fait coupables du corps et du sang de Jésus-Christ. N'examinons donc pas avec aigreur la conduite des autres; portons nos regards sur nous-mêmes, et l'on verra disparaître alors cette froideur et cette inhumanité que nous avons témoignées. Il faut dire en outre que nous trouverons là des hommes vertueux, non moins estimables que les autres habitants de la cité.

La prison qu'habitait Joseph renfermait beaucoup de coupables; ce qui n'empêchait pas le juste d'étendre sur tous sa sollicitude, confondu qu'il était néanmoins avec eux. Equivalant lui seul à l'Egypte entière, il était dans une prison, entièrement inconnu de ses compagnons d'infortune. Il est donc permis de penser qu'il y a là de nos jours des hommes pleins de mérite, bien que tous ne les connaissent pas. Les soins que vous leur donnerez compenseront largement ce que vous aurez fait pour tous sans distinction. Du reste, ne s'y rencontrerait-il personne de ce caractère, votre récompense n'en sera pas amoindrie. Votre divin Maître ne parla pas uniquement aux justes, il ne fuyait pas les pécheurs; il accueillit avec une grande bienveillance, et la Chananéenne, et cette femme impure et criminelle de Samarie, et cette autre courtisane à l'occasion de laquelle les Juifs récriminèrent tant : il l'accueillit et la guérit, il permit qu'une femme flétrie arrosât ses pieds d'une pluie de larmes, nous apprenant par là de quelle façon nous devons traiter les âmes coupables. Mais c'est là le plus noble exercice de la bonté. Que venez-vous me dire? que les voleurs et les effracteurs de tombeaux forment la population des prisons? Est-ce que la cité, dites-moi, se compose tout entière de justes? Ne voyons-nous pas là des hommes plus pervers, et qui volent avec plus d'impudence? Les autres, du moins, s'enfoncent dans la solitude et les ténèbres, s'efforcent de cacher leurs méfaits; tandis que ceux-ci rejettent le masque, commettent le mal à front découvert, ne dissimulent ni leurs violences, ni leurs rapines, ni leur cupidité. Il serait difficile de trouver un homme à l'abri de tout reproche.

6. Si nous n'enlevons pas l'or, si nous n'usurpons pas de vastes étendues de terre, nous arrivons au même but par des fraudes de détail, par des injustices progressives, dans la mesure de notre pouvoir. Lorsque dans les transactions commerciales, soit en achetant, soit en vendant, nous employons tous les moyens, sans en excepter la violence, pour nous tenir en dehors du prix, n'est-ce pas une rapine, un vol, une cupidité frauduleuse? Ne me dites pas que vous n'avez volé ni la maison ni l'esclave de votre prochain. L'injustice se mesure non à la valeur des objets enlevés, mais à la volonté perverse des ravisseurs. La justice et l'injustice ont les mêmes proportions dans les grandes et les petites choses. Ce n'est pas seulement celui qui coupe la bourse pour avoir l'or, c'est encore l'acheteur qui fraude dans le prix, que j'appelle coupeur de bourse; j'appelle de même effracteur non-seulement celui qui perce un mur pour en-

lever les objets renfermés, mais encore celui qui viole l'équité, et dépouille ainsi son prochain. Ne négligeons donc pas ce qui nous regarde nous-mêmes, encore une fois, pour nous constituer les juges des autres, et, quand c'est l'heure de témoigner notre amour aux hommes, ne relevons pas le compte de leurs iniquités; songeant plutôt à ce que nous étions naguère, devenons enfin doux et généreux. Qu'étions-nous donc? Ecoutez, Paul va vous le dire : « Un jour nous étions nous aussi des rebelles, des insensés, errant à l'aventure, esclaves de tous les désirs et de toutes les voluptés, dignes d'être haïs, nous haïssant les uns les autres. » *Tit.*, III, 3. Il dit ailleurs : « Nous étions par notre nature des enfants de colère. » *Ephes.*, II, 3.

Le Sauveur est venu nous visiter dans notre prison.

Or, Dieu nous voyant comme détenus dans une prison et portant de lourdes chaînes, bien plus lourdes que celles de fer, il n'a pas craint de descendre dans notre prison, il nous en a retirés, quoique nous fussions dignes de mille supplices, il nous a conduits dans son royaume, il nous a faits plus brillants que le ciel; et cela, pour que nous en fissions autant à notre tour, selon nos forces. Quand il dit à ses disciples : « Si je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, vous devez vous laver également les pieds les uns aux autres; je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait envers vous; » *Joan.*, XIII, 14; il ne parle pas seulement de cette action de laver les pieds, il parle de tous les biens qu'il nous a faits. Le prisonnier est-il un homicide, que cela ne nous empêche pas d'accomplir une bonne œuvre. Est-il un spoliateur de tombeaux ou bien un adultère, ce n'est pas à sa perversité, c'est à son infortune que nous accordons notre compassion. Souvent je l'ai dit, là se rencontrera un homme qui en vaut mille; en parcourant incessamment les rangs des enchaînés, vous finirez par mettre la main sur cette riche capture. A l'exemple d'Abraham, qui, recueillant indistinctement tous les étrangers, eut un jour des anges pour hôtes, nous ferons nous aussi la rencontre de quelque sublime vertu, si nous persévérons dans cet exercice. J'irai plus loin, au risque de vous étonner : on mérite moins d'éloges lorsqu'on reçoit un homme supérieur que lorsqu'on a la même attention pour un misérable. L'un a des titres non douteux à votre bienveillance dans le caractère même de sa vie; l'autre, accablé de mépris, objet de la répulsion universelle, ne connaît plus qu'un port, la compassion de celui qui l'accueille : c'est donc ici la pure et suprême philanthropie. Quand on se dévoue pour une illustre et grande infortune, on est souvent mu par le désir de briller et d'attirer les regards des hommes; celui qui se dévoue pour un malheureux obscur et dédaigné, ne saurait avoir d'autre but que d'accomplir le divin précepte.

C'est pour cela qu'il nous est ordonné de recevoir à notre table les aveugles et les boiteux, comme aussi de donner la préférence dans nos aumônes à ce qu'il y a de plus vil et de plus abandonné : « Ce que vous aurez fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'aurez fait. » *Matth.*, XXV, 45. Sachant donc que là gît un trésor caché, revenons-y sans cesse, dirigeons nos entreprises de ce côté, portons-y tout l'intérêt qu'on a coutume de porter au théâtre. Si vous n'avez pas autre chose à donner, donnez au moins de douces et consolantes paroles; Dieu récompensera, avec celui qui nourrit le prisonnier, celui qui n'a pu que le visiter dans sa prison. Si vous avez par votre présence, par vos exhortations, par de bonnes promesses et de généreuses pensées, relevé une âme ployant sous le poids de la douleur et de la crainte, cela suffit, vous êtes assuré d'une grande récompense. Quand vous tiendrez ce langage au dehors, la plupart des hommes qui vivent dans les délices en feront un sujet de dérision; mais ceux qui sont dans le malheur se sentiront touchés et prêteront à vos paroles une docile attention, ils vous combleront d'éloges et deviendront meilleurs. Les Juifs se moquèrent souvent des prédications de Paul, et les prisonniers l'écoutaient dans un profond silence. Rien ne dispose à la philosophie comme les épreuves et les tribulations. Nous souvenant donc de toutes ces choses, du bien que nous ferons aux captifs et de celui que nous en retirerons nous-mêmes, en les visitant fréquemment, allons passer auprès d'eux

les heures perdues sur la place publique; et nous gagnerons leur cœur, et nous augmenterons notre propre joie, tout en travaillant à la gloire de Dieu; puis viendront les biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXI.

« Or, la dédicace se fit à Jérusalem, et l'on était en hiver. Et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. Les Juifs donc l'environnèrent et lui dirent : Jusques à quand tiendrez-vous notre âme en suspens ? »

1. Si toute vertu a son prix, cela est surtout vrai de la mansuétude et de la douceur. Ce sont ces vertus qui caractérisent l'homme et le distinguent de la bête; ce sont elles qui nous élèvent jusqu'à la hauteur des esprits célestes. C'est pour cela que le Christ ne cesse de faire de ces vertus le sujet de nombreux discours, et qu'il nous recommande sans relâche d'être doux et bienveillants. Il ne se contente pas d'ailleurs de nous le prêcher; il joint à la parole les œuvres, et lui-même supporte tantôt des soufflets, tantôt des outrages et des embûches, tantôt la société de ses mortels ennemis. Ces mêmes hommes qui l'avaient traité de Samaritain et de possédé, qui avaient tenté maintes fois de le mettre à mort, qui avaient essayé de le lapider, les voilà qu'ils l'entourent et lui demandent: « Etes-vous le Christ? » Et Jésus, au lieu de les repousser à cause des piéges qu'ils avaient constamment semés sous ses pas, leur répond avec la plus grande douceur. Mais il nous faut reprendre le discours de plus haut.

« Or, la dédicace se fit à Jérusalem, et l'on était en hiver. » C'était là une fête des plus grandes et des plus solennelles. Ce que l'on célébrait avec le zèle le plus empressé, c'était le jour où le temple avait été inauguré après la captivité si longue de Babylone. Or, à cette fête se trouvait le Christ. Le moment de sa mort approchant, il venait assez souvent dans la Judée. « Les Juifs donc l'environnèrent et lui dirent: Jusques à quand tiendrez-vous notre âme en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-nous le ouvertement. » Le Sauveur ne leur répond pas: Que me demandez-vous maintenant? Ne m'avez-vous pas qualifié fréquemment de possédé, de fou, de Samaritain? ne m'avez-vous pas pris pour un ennemi de Dieu et pour un imposteur? ne me disiez-vous pas récemment: « Vous vous rendez témoignage à vous-même; donc votre témoignage n'est pas l'expression de la vérité? » *Joan.*, VIII, 13. Pourquoi venez-vous en ce moment me questionner, moi dont vous rejetiez en ces termes le témoignage?—Le divin Maître ne dit rien de semblable, bien qu'il connût les dispositions mauvaises de ceux qui l'interrogeaient. A les voir se presser autour de Jésus et lui dire: « Jusques à quand tiendrez-vous notre âme en suspens? » on eût cru découvrir dans cet empressement l'effet d'un sentiment affectueux et du désir de s'instruire; mais le cœur n'en était pas moins perverti et gâté. Ne pouvant s'appuyer sur les œuvres de Jésus pour l'accuser et le calomnier, ils cherchaient à le prendre dans ses discours; et, variant la forme de leurs questions, lui soumettant sans cesse des interrogations nouvelles dans l'espérance de trouver un sujet de lui fermer la bouche, ils se laissaient aller au désir de le perdre par ses paroles, ne pouvant pas, je le répète, le perdre à l'occasion de ses œuvres. De là cette manière de le questionner: « Dites-nous. » Et cependant le Sauveur le leur avait dit souvent. S'adressant à la Samaritaine, il s'était ainsi exprimé: « Le Christ, c'est moi-même qui vous parle en ce moment. » *Joan.*, IV, 26. Il ne s'énonça pas devant les Juifs avec moins de clarté; seulement il le fit en des termes différents. Malgré cette différence de langage, s'ils eussent été sensés, s'ils eussent voulu réfléchir sérieusement, ses discours les auraient conduits à reconnaître sa mission divine, que ses œuvres leur avaient si souvent démontrée.

Fourberie des Juifs.

Mais examinez l'esprit querelleur et pervers qui les anime. Lorsque Jésus leur prêche et les instruit par ses paroles, ils lui demandent: « Quel miracle nous montrez-vous? » Leur prou-

ve-t-il par ses œuvres sa puissance, ils lui disent : « Si vous êtes le Christ, dites-nous-le ouvertement. » Les œuvres font-elles entendre leur voix, ils réclament des paroles : la parole retentit-elle à leurs oreilles, ils réclament des œuvres, obéissant toujours à leur esprit de contradiction. Que leur interrogation ne fût pas inspirée en ce moment par le désir de s'instruire, la suite des faits ne permet pas d'en douter. Ils paraissent, n'est-ce pas, être prêts à se soumettre au témoignage que Jésus sur leur demande rendra de lui-même ; or, à peine a-t-il dit quelques mots, qu'ils cherchent à le lapider. Conséquemment, s'ils accourent avec empressement vers lui, c'est la malice qui les conduit. Il n'y a pas jusqu'à la forme de leur question qui ne décèle une haine profonde. « Dites-nous ouvertement si vous êtes le Christ. » Est-ce qu'il ne leur parlait pas toujours ouvertement dans les jours de fête qu'il venait habituellement célébrer? Est-ce que jamais il parlait sur le ton du mystère ? C'est donc en vue de le prendre en défaut et de pouvoir le mettre en accusation qu'ils lui adressent ces paroles insidieuses : « Jusques à quand tiendrez-vous notre âme en suspens ? » Du reste, dans toutes leurs questions ils se proposaient non de s'éclairer, mais de lui tendre un piége, comme le prouvent une infinité de circonstances semblables. Quand ils vinrent lui demander : « Est-il permis de payer le tribut à César, ou non ? » *Matth.*, XXII, 17 ; quand ils l'interrogèrent sur la répudiation, quand ils lui proposèrent le cas de la femme qui avait eu sept maris, il fut démontré qu'ils obéissaient à des sentiments mauvais et non à l'amour de la lumière. Dans ces circonstances le Sauveur leur en fit le reproche dans les termes suivants : « Pourquoi me tentez-vous, hypocrites que vous êtes ? » montrant par là qu'il lisait au plus profond de leur âme. Dans la circonstance actuelle, il ne dit rien de pareil ; il nous apprend par cette conduite qu'il ne faut pas reprendre constamment nos ennemis, et qu'en bien des cas il ne faut leur opposer que la douceur et la mansuétude. Au surplus, les œuvres du Sauveur parlaient assez haut, pour qu'il y eût folie à exiger des témoignages en parole ; Jésus dès lors leur répondit de manière à leur faire comprendre qu'il n'ignorait pas les motifs secrets de leur question, et qu'il y avait répondu par ses œuvres d'une façon plus éclatante qu'il ne pourrait le faire par ses paroles. « Je vous l'ai dit souvent, et vous ne m'avez pas cru : les œuvres que j'accomplis au nom de mon Père, rendent témoignage de moi. » C'est là ce que reconnaissaient les moins obstinés d'entre les Juifs : « Un pécheur, disaient-ils, ne saurait opérer de tels miracles.... Un démoniaque ne pourrait ouvrir les yeux des aveugles..... Nul ne pourrait opérer de tels prodiges, si Dieu n'était avec lui. » *Joan.*, IX, 16. A la vue des miracles du Sauveur, ils se demandaient : « N'est-ce pas là le Christ? » D'autres s'écriaient : « Lorsque le Christ sera venu, fera-t-il donc de plus nombreux miracles que celui-ci ? » *Joan.*, VII, 31. Ces mêmes Juifs déclaraient vouloir croire en lui à cause de ses prodiges : « Quel signe nous montrerez-vous, lui disaient-ils, afin que nous le voyions et que nous croyions en vous ? » *Ibid.*, II, 18.

2. Ceux qui, après avoir été témoins des prodiges les plus nombreux et les plus admirables, n'avaient pas cru pour cela, feignent d'être prêts à croire sur une parole du Sauveur ; aussi Jésus flagelle-t-il leur malice en ces termes : « Si vous ne croyez point aux œuvres, comment croiriez-vous aux paroles ? » Votre question n'a donc aucune valeur. « Je vous l'ai dit, vous ne croyez pas parce que vous n'êtes pas de mes brebis. » J'ai rempli ma mission de pasteur : si vous ne me suivez pas, cela ne résulte pas de ce que je ne suis pas le pasteur véritable, mais de ce que vous n'êtes pas mes brebis. « Mes brebis, poursuit-il, entendent ma voix et me suivent, et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront pas, et personne ne pourra les arracher de mes mains ; car mon Père qui me les a données est au-dessus de tous ; et personne ne saurait les arracher des mains de mon Père. Mon Père et moi ne sommes qu'un. » Remarquez, je vous prie, comment tout en les reprenant, il les exhorte néanmoins à venir à sa suite. « Vous ne m'entendez pas, leur dit-il, parce que vous n'êtes pas mes brebis; » ceux qui me suivent, ceux-là connaissent mon bercail. — En

s'exprimant de la sorte, il cherche à leur inspirer à devenir eux aussi ses brebis : il leur expose les avantages qui les attendent, et les presse de manière à les retirer de leur indifférence et à susciter entre eux une généreuse émulation. On demandera si le Sauveur ne peut absolument rien, et s'il est incapable de garder ses brebis, puisque, si elles n'ont rien à craindre du ravisseur, c'est à cause de la puissance du Père. Nous répondrons négativement. Ce qui prouve que ces mots : « Le Père qui me les a données, » avaient uniquement pour but de montrer que Jésus n'était aucunement ennemi de Dieu, c'est qu'après avoir ajouté : « Personne ne pourra les arracher de mes mains, » il affirme aussitôt que la main de son Père et sa propre main ne sont qu'une seule et même main. Si telle n'eût pas été sa pensée, il eût parlé à peu près comme ceci : Le Père qui me les a données est au-dessus de tous ; et personne ne saurait les arracher de mes mains. Au lieu de parler en ces termes, il dit : « Personne ne saurait les arracher des mains de mon Père. » Puis, prévenant l'opinion que vous pourriez concevoir de sa faiblesse en attribuant au Père seul le maintien de la sécurité du troupeau, il conclut : « Mon Père et moi ne sommes qu'un. » En avançant que la puissance de mon Père mettait mes brebis à l'abri du ravisseur, je n'ai pas prétendu me déclarer incapable de les garder, puisque « mon Père et moi ne sommes qu'un, » sous le rapport de la puissance. — C'est en effet de la puissance qu'il était en ce moment question. — Mais si notre puissance à tous deux est la même, il s'ensuit rigoureusement que notre substance est aussi la même.

Les Juifs avaient donc eu beau poursuivre l'exécution de leurs mauvais desseins, lui tendre des embûches, le chasser de la synagogue, le Sauveur leur apprend l'inutilité de tous ces efforts. Dans les mains de mon Père sont mes brebis, selon le mot du prophète : « J'ai peint sur ma main ses remparts. » *Isa.*, XLIX, 16. Une fois établi qu'il n'y a qu'une seule et même main, peu importe qu'il parle tantôt de sa main, tantôt de la main de son Père. Quand on vous parle de main, ne vous représentez rien de matériel ; il s'agit de vertu, il s'agit de puissance. Si la puissance donnée au Sauveur par le Père, était la seule cause du salut des brebis, il eût été inutile d'ajouter : « Mon Père et moi ne sommes qu'un. » Le Fils supposé inférieur au Père, ce langage eût été d'une hardiesse insoutenable. Il établit donc incontestablement l'égalité du Père et du Fils au point de vue de la puissance ; d'ailleurs, ainsi le comprirent les Juifs, qui se mirent aussitôt à lancer des pierres contre Jésus. Malgré leur attitude, le divin Maître ne combattit pas ce sentiment, ce qu'il aurait fait et dû faire s'il eût été contraire à la vérité. — Pourquoi me traiter comme vous le faites? aurait-il dû leur dire. Je n'ai certes pas prétendu m'égaler par la puissance à mon Père. — Loin de là, quelle que soit la fureur des Juifs, il insiste dans le même sens et confirme sa déclaration première. Il ne s'excuse pas en disant qu'il s'est mal et faussement exprimé ; il les blâme plutôt de n'avoir pas de lui une idée assez haute. Les Juifs lui disant : « Nous vous lapidons non pour une bonne œuvre, mais pour vos blasphèmes, et parce qu'étant homme vous vous faites Dieu, » entendez bien la réponse du Sauveur : « Si l'Écriture appelle Dieu ceux auxquels la parole a été adressée, comment osez-vous dire que je blasphème en disant : Je suis le Fils de Dieu? » Si les hommes à qui la parole n'a été adressée que par grâce ne sont pas coupables en s'arrogeant le nom de Dieu, comment oserait-on blâmer celui qui le possède par droit de nature? — Si le Christ ne s'exprime pas aussi clairement, il le donne néanmoins plus tard à entendre : pour le moment, il adoucit son langage et parle de « celui que le Père a sanctifié et envoyé ; » leur fureur s'étant ensuite apaisée, il démontre alors cette vérité sans ménagement. Jusque-là, pour concilier à ses paroles leur attention, il garde un ton moins élevé, sauf à le leur faire entendre peu après. « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, leur dit-il, ne me croyez pas ; mais, si je les fais, si vous ne me croyez pas, croyez du moins à mes œuvres. » Voyez-vous comment il montre, ainsi que je le disais tout à l'heure, qu'il n'est en rien inférieur à son Père, et qu'il lui est égal en toute chose?

Ne pouvant pas rendre leur substance visible, il conclut à l'identité de leur puissance de l'identité des œuvres.

Egalité du Père et du Fils.

3. Et que croirons-nous, Seigneur? — « Que je suis dans mon Père et que mon Père est en moi. » Je ne suis, tout en demeurant le Fils, que ce qu'est mon Père; tout en demeurant Père, il n'est lui-même que ce que je suis. Par conséquent, celui qui me connaît, connaît en même temps et le Père et le Fils. — Mais, si l'un et l'autre ne possédaient pas la même puissance, une connaissance pareille n'aurait pas de raison d'être; car une substance ou une puissance ne saurait en faire connaître une autre dont elle serait distincte. « Ils voulurent donc le saisir; et il sortit de leurs mains, et il s'en alla au delà du Jourdain, là où Jean s'était mis à baptiser. Et plusieurs vinrent à lui, disant : Jean n'a fait aucun signe; or, tout ce que Jean a dit de Jésus est vrai. » A peine ce langage si élevé, si remarquable, est-il sorti de la bouche du Sauveur, qu'il se retire aussitôt, afin de donner à leur fureur le temps de se calmer en son absence; au reste il agissait toujours ainsi en des circonstances semblables. Dans quel but l'Evangéliste désigne-t-il l'endroit où il se retire? Pour nous apprendre qu'il se proposait de leur remettre en mémoire les actes et le langage de Jean-Baptiste, aussi bien que le témoignage qu'il avait rendu de la divinité de sa mission. Effectivement, à peine les Juifs se sont-ils rendus en ce lieu, qu'ils pensent à Jean et qu'ils s'écrient : « Jean n'a fait aucun signe. » A quel autre propos pouvaient-ils s'exprimer en ces termes, sinon à propos des rapports étroits qui rattachaient ce lieu à la mémoire de Jean-Baptiste et reportaient naturellement l'esprit vers le souvenir de son témoignage? Aussi, voyez quel syllogisme inattaquable ils construisent : Jean n'a fait aucun signe; or, Jésus en a fait; donc la supériorité du Sauveur demeure établie. Par conséquent, comme nous avons cru en un homme qui ne faisait aucun signe, nous devons avec plus de raison croire en celui qui en opère.

Puis, pour que l'on ne jugeât pas le Précurseur indigne de rendre témoignage à la vérité, par cela qu'il n'avait pas accompli de miracles, il déclare que, nonobstant cette absence de miracles, ce qu'il avait dit de Jésus n'en était pas moins vrai, en sorte que l'autorité du divin Maître ne reposait pas d'après eux sur l'autorité de Jean, mais que l'autorité de Jean avait pour fondement l'autorité du Christ et de ses œuvres. « Beaucoup d'entre eux crurent donc en lui; » car une foule de motifs les attiraient. Ils se souvinrent du langage de Jean, qui déclarait le Sauveur bien plus fort que lui, et l'appelait lumière, vie, vérité, et d'un grand nombre d'autres noms; ils se souvinrent de la voix qui se fit entendre du haut du ciel, de l'Esprit qui se montra sous la forme d'une colombe et découvrit à tous les assistants l'envoyé de Dieu. A ces motifs se joignait l'autorité des miracles de Jésus, qui achevaient de raffermir dans la foi ceux qui en avaient été témoins. Il fallait croire à Jean, disaient-ils; encore plus faut-il croire en celui-ci. Nous avons cru à l'un en dehors de tous ses miracles; encore plus faut-il croire en celui que le témoignage du premier nous a fait connaître et qui peut alléguer le témoignage des miracles. — Voyez-vous de quel bien le lieu où ils étaient fut pour eux l'occasion? Il en fut de même de l'éloignement des méchants : voilà pourquoi le Sauveur ne cesse de les éloigner de la société de ces derniers. Ainsi en agissait le Seigneur dans l'ancienne loi, quand il conduisait les Hébreux loin de l'Egypte au désert et les y formait à son gré. C'est encore la ligne de conduite qu'il nous recommande lorsqu'il nous engage à fuir la gloire publique, le bruit de la foule, et à prier dans le secret de notre chambre. Un vaisseau que la tempête ne ballotte pas fera une heureuse traversée : une âme que les préoccupations n'absorbent pas jouit de la tranquillité du port.

De là pour les femmes encore plus que pour les hommes la nécessité de s'appliquer à la véritable philosophie, parce qu'elles sont la plupart du temps occupées des soins domestiques. De là cette simplicité remarquable de Jacob, qui habitait sous la tente, affranchi des bruits du dehors; car ce n'est pas sans raison que l'Ecriture nous dit de lui qu'il « demeurait dans sa maison. » *Genes.*, XXV, 27. Vous m'objecterez que le bruit

règne plus d'une fois à la maison. S'il y règne, c'est que vous le voulez et que vous attirez autour de vous la foule des sollicitudes qui vous persécutent. On comprend que le mari vivant sur l'agora et dans les tribunaux soit ballotté par les agitations séculières comme par les flots de la mer ; mais la femme qui demeure à la maison peut s'y recueillir comme dans un gymnase de philosophie, et s'appliquer à la prière, à la lecture et à tous les autres exercices que suggère la sagesse chrétienne. Si les anachorètes sont à l'abri de toute obsession, il sera tout aussi facile à une femme qui demeure constamment chez elle, de jouir d'un calme parfait. Lui faudra-t-il parfois quitter sa maison, elle ne trouvera pas même en cela une occasion de trouble. Les femmes ne peuvent dans certains cas se dispenser de sortir, soit pour aller au bain, soit pour aller à l'église ; toutefois la plus grande partie de leur temps, elles la passent dans leur intérieur ; ce qui leur permet de s'exercer à la sagesse, d'apaiser leur mari quand il revient troublé, de le calmer, d'éloigner de son esprit les pensées accablantes et importunes, de telle façon qu'il s'en retournera débarrassé des inquiétudes qu'il avait emportées de l'agora et occupé des bonnes pensées qu'il a puisées dans sa propre maison. Rien de plus capable qu'une femme pieuse et sensée pour façonner un mari, et donner à son âme la forme qu'elle voudra. Jamais un homme n'écoutera les conseils, les observations d'un ami, d'un maître, d'un grand personnage même comme il écoutera les conseils, les observations de sa femme. Ici, en même temps que l'observation se fait entendre, on éprouve de plus un sentiment de douce volupté, à cause de l'amour dont la personne qui vous reprend est l'objet. Il me serait facile de citer un grand nombre de maris pleins de rudesse et d'âpreté qui doivent leur amendement à leurs femmes. La femme partageant la table de son mari et sa couche, prenant autant que lui part à la création de la famille, la dépositaire de ses paroles et de ses secrets, au courant de ses allées, de ses venues et d'une infinité de circonstances, lui appartenant en toute chose, lui étant unie comme le corps l'est à la tête, si elle a de la prudence et de la tendresse, veillera sur son mari avec un soin et des attentions que personne n'égalera.

4. Aussi, telle est l'œuvre que je vous engagerais à poursuivre. Que vos maris ne reçoivent de vous que d'excellents conseils. Sans doute une femme peut beaucoup pour la vertu; mais elle peut beaucoup pour le vice. Une femme a perdu Absalom, une femme a perdu Amnon ; c'est la femme de Job qui tentait de pervertir ce saint personnage. C'est une femme aussi qui sauva la vie de Nabal, et qui préserva le peuple d'Israël de la ruine. Débora, Judith et bien d'autres encore firent ce que n'auraient pas fait de vaillants généraux. Aussi Paul s'écriait : « Que savez-vous, ô femme, si vous ne sauverez pas votre mari? » I *Cor.*, VII, 16. Nous savons qu'à cette époque Marie, Priscilla, Persis partagèrent les épreuves des apôtres. Ce sont ces femmes que vous devriez imiter en vous appliquant à éclairer vos maris encore plus par vos œuvres que par vos paroles. — Comment éclairer nos maris par nos œuvres? — Lorsque votre mari verra que vous n'êtes ni méchante, ni vaniteuse, ni coquette, ni avide de richesses, mais toujours contente de ce que vous avez, alors il écoutera vos conseils. Mais, si vos actes sont le contraire de la philosophie que prêcheront vos paroles, alors il ne fera aucun cas de votre verbiage. Joignez aux paroles les œuvres ; qu'elles aient les unes et les autres la même signification, alors vous serez écoutée, vous serez obéie. Par exemple, au lieu de soupirer après les bijoux, les perles, les habits somptueux, cultivez surtout la modestie, la tempérance, la bienveillance ; et, devenant le modèle de ces vertus, vous serez en droit de demander à votre mari que de son côté il les pratique. Devant faire quelque chose pour lui plaire, il sera toujours mieux d'orner votre âme que d'orner votre corps, et causer ainsi votre perte. Jamais les bijoux les plus riches ne vous feront aimer de votre mari autant que la chasteté, la bonté, et ces sentiments qui vous disposeraient à sacrifier pour lui votre vie elle-même. Voilà ce qui séduit de préférence les hommes. Un luxe exagéré leur déplaît souverainement, parce qu'il exige des dépenses considérables, qu'il oblige le

chef de famille à se restreindre lui-même et qu'il est une source de sollicitudes.

Quant aux vertus indiquées tout à l'heure, elles unissent étroitement l'homme et la femme l'un à l'autre. La bonté, l'affection, la tendresse n'exigent pas plus de dépenses qu'elles ne créent de soucis; ce serait plutôt le contraire. Les parures mondaines finissent toujours à cause de l'habitude par inspirer du dégoût : la parure de l'âme acquiert tous les jours un éclat nouveau et ravive sans cesse l'attachement. En conséquence, si vous tenez à plaire à votre mari, donnez pour parure à votre âme la chasteté, la piété, le soin de la maison. Ces choses-là exerceront sur lui un charme qui ne cessera pas. Cette parure, la vieillesse ne l'effeuille pas, la maladie ne la détruit pas; tandis que le temps flétrit infailliblement les ornements corporels, la maladie et une foule d'autres causes les détruisent. Les ornements de l'âme ne redoutent aucune de ces influences; en outre, ils n'ont rien à craindre ni de la vaine gloire ni d'aucune autre passion, au lieu que les autres excitent d'ordinaire la jalousie et l'envie. A ce compte, la direction de votre maison sera plus facile, vos revenus seront plus considérables, parce que l'or, au lieu de couvrir vos membres et d'enchaîner vos mains, sera consacré aux dépenses nécessaires, telles que l'entretien des serviteurs, des enfants et autres dépenses pareilles. Si, loin d'agir ainsi, vous sacrifiez à l'amour de la parure, outre les tortures que ressentira votre cœur, quel avantage, quelle utilité en retirerez-vous? La douleur des uns ne permet pas de regarder le luxe des autres. Vous le savez et vous ne le savez que trop, on ne saurait voir avec plaisir une femme couverte de la plus riche parure, si la douleur habite au fond de l'âme; car, pour éprouver du plaisir, il faut y être prédisposé par la joie et la gaieté; mais si tout l'or d'une famille a été consacré à parer un corps de femme, sauf à introduire la gène dans la maison, il n'est pas possible au chef de la famille d'éprouver un sentiment de plaisir.

Contre le luxe de femmes.

Voulez-vous donc plaire à vos maris, donnez-leur sujet de livrer leur âme à la joie, et renoncez au luxe et à ces parures profanes. A l'époque des fiançailles, ces choses-là paraissent avoir une raison d'être et causer un plaisir réel; mais ce plaisir ne tarde pas avec le temps à s'évanouir. Le ciel est assurément bien beau, le soleil est bien éclatant, vous n'oseriez lui comparer aucun autre corps; et cependant, telle est la force de l'habitude, que nous n'y faisons pas attention : après cela serait-il possible d'admirer longtemps les parures corporelles? Si je parle ainsi, c'est que je voudrais vous voir ornées des parures véritables, conformément à ces mots de l'Apôtre : « Non de pierres précieuses et de bijoux, non de riches vêtements, mais d'ornements qui conviennent à des femmes qui montrent leur piété par de bonnes œuvres. » I *Tim.*, II, 9-10. Désirez-vous attirer les regards et les éloges des gens du dehors? Ce sentiment, d'abord, ne fait pas honneur à la chasteté d'une femme; mais, ce sentiment admis, vous n'en obtiendrez pas moins l'admiration et les éloges que vous ambitionnez. Qui donc approuvera une femme à parure mondaine? Aucun homme sérieux et réservé; des débauchés et des libertins seulement; encore même n'en feront-ils aucun éloge; ils ne sauraient voir les désordres d'une femme sans la traiter comme elle le mérite. La femme honnête, au contraire, tous, tempérants et libertins, en feront l'éloge; car elle ne donne aucun mauvais exemple et ne prêche que la doctrine de la sagesse. Celle-là pourra compter sur une admiration sincère du côté des hommes, sur une riche récompense du côté de Dieu. Recherchons donc cette parure, afin de jouir sur la terre de la liberté véritable et d'obtenir les biens à venir. Puissions-nous tous les posséder par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire soit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXII.

« Or, il y avait un homme malade appelé Lazare, en Béthanie, lieu où demeuraient Marie et Marthe sa sœur. Et Marie était celle qui répandit des parfums sur le Seigneur. »

1. Bien des hommes ne sauraient voir des serviteurs de Dieu en proie à quelque épreuve, à



la pauvreté, à la maladie ou à tout autre mal de même espèce, sans en être troublés. Ils ignorent donc que ces maux sont de préférence le partage des véritables amis de Dieu. Lazare était un des amis du Christ, et il était néanmoins malade. Ceux qui envoyèrent chercher Jésus lui disaient : « Voilà que celui que vous aimez est malade. » Mais reprenons les choses de plus haut. « Il y avait, dit l'Evangéliste, un homme malade appelé Lazare, de Béthanie. » Ce n'est pas sans motif qu'il précise le lieu d'où était Lazare; la raison véritable en sera donnée plus tard : pour le moment, étudions le texte que nous avons sous les yeux. La désignation qui est faite des sœurs de Lazare a son utilité également : Marie est indiquée d'une manière particulière, puisque l'historien ajoute : « Et Marie était celle qui répandit des parfums sur le Seigneur. » Ici quelques esprits se récrient et demandent comment le Christ a pu souffrir que l'on agît de la sorte à son égard. En premier lieu, sachez-le bien, la femme de laquelle il est question n'est pas la pécheresse de laquelle parlent Luc et Matthieu, mais une femme honnête. Les femmes dont parlent les deux autres Evangélistes étaient des courtisanes chargées de péchés ; celle dont parle Jean était honnête et irréprochable. L'écrivain sacré rapporte que ces sœurs chérissaient le Sauveur, qui néanmoins laissa mourir Lazare. — Pourquoi, au lieu d'aller trouver elles-mêmes Jésus, comme le firent le centurion et l'officier de la cour, lui envoyèrent-elles un messager et demeurèrent-elles près de leur frère ? — C'est qu'elles comptaient sur le divin Maître et qu'elles étaient en rapport d'intimité avec lui. Puis elles n'étaient que de faibles femmes et absorbées par le chagrin. Assurément elles n'agirent pas ainsi par dédain, et elles le prouvèrent bien dans la suite. Que cette Marie ne fût pas pécheresse, nous l'avons, je crois, établi. — Mais pourquoi le Christ reçut-il cette dernière? poursuivez-vous. — Pour la délivrer du vice, pour manifester sa miséricorde, pour vous apprendre qu'aucune plaie ne saurait triompher de sa bonté. Ne vous arrêtez donc pas à ce fait, qu'il a daigné recevoir cette malheureuse; mais examinez surtout comment il la transforma.

A quelle fin l'Evangéliste rappelle-t-il cet épisode? ou plutôt, que veut-il nous apprendre en disant : « Or, Jésus aimait Marthe et sa sœur, et Lazare? » Ne laissons pas l'indignation et l'irritation s'emparer de notre âme, lorsque nous verrons un juste, un ami de Dieu atteint par la maladie. « Voilà que celui que vous aimez est malade. » On voulait toucher le cœur du divin Maître, en qui on ne voyait encore qu'un homme, comme l'indiquent les paroles qui furent ajoutées : « Si vous aviez été ici, il ne serait pas mort. » On ne dit pas, remarquons-le bien : Voilà que Lazare est malade; mais : « Voilà que celui que vous aimez est malade. » Que répond le Christ? « Cette maladie n'aboutit pas à la mort; elle a pour but la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit ainsi glorifié. » Le voyez-vous de nouveau identifier la gloire du Père et la sienne, et faire suivre les mots : « Pour la gloire de Dieu, » de ceux-ci : « Afin que le Fils de Dieu soit glorifié? » — « Cette maladie n'aboutit pas à la mort. » Devant demeurer deux jours là où il était, il renvoya le messager avec cette réponse. Ce qui est admirable, c'est de voir les sœurs de Lazare, après avoir entendu dire que cette maladie ne causerait pas la mort de leur frère, assister à sa mort sans être scandalisées de cet événement contraire à la prédiction du Sauveur, et s'approcher ensuite de Jésus sans concevoir de lui une opinion défavorable. Quant au mot « afin que, » c'est une particule indiquant non la cause, mais l'effet. La maladie était venue pour une raison différente; seulement elle servit à procurer la gloire de Dieu.

« Et lorsqu'il eut ainsi parlé, il demeura deux jours en ce lieu. » Pourquoi y demeura-t-il? Afin que Lazare pût rendre le dernier soupir et être enseveli; pour ôter tout sujet de tenir un pareil langage : Il n'a ressuscité qu'un homme qui n'était pas mort ; il n'y avait eu que sommeil, engourdissement, léthargie, non une mort véritable. — Aussi le Christ attend-il que la corruption se soit déclarée et que l'on puisse dire : « Déjà il sent mauvais... Après cela il dit à ses disciples : Allons en Judée. » Pourquoi Jésus, qui ailleurs ne fait point de prédiction pareille, en fait-il une ici? Ses disciples étaient

en proie à une terreur profonde : c'est pour les rassurer que leur Maître leur annonce ce qui doit avoir lieu. Et que lui disent-ils? « Les Juifs cherchaient naguère à vous lapider, et vous revenez au milieu d'eux ! » Ils craignaient à la vérité encore plus pour eux-mêmes que pour lui, parce qu'ils étaient loin de la perfection. Plus pressé par la crainte que les autres, plus faible aussi et plus incrédule, Thomas s'écrie : « Allons-y nous aussi, afin de mourir. » Remarquez de quelle manière le Sauveur les raffermit par son langage : « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour? » Peut-être veut-il dire que celui auquel la conscience ne fait aucun reproche n'aura pas de châtiment à redouter, mais que l'auteur du mal sera châtié; d'où cette conclusion : Nous n'avons rien à craindre, puisque nous n'avons commis aucun crime digne de mort. Peut-être faut-il comprendre que l'homme qui voit la lumière de ce monde n'a rien à craindre. S'il en est ainsi de quiconque jouit de la lumière du jour, à plus forte raison en sera-t-il de même de celui qui demeure avec moi, à moins qu'il ne s'en éloigne. En parlant de la sorte, Jésus rassure ses disciples et leur indique la raison qui l'oblige à quitter ces lieux. Dès qu'il leur a déclaré qu'il va non à Jérusalem, mais à Béthanie, il ajoute : « Lazare notre ami dort; je vais le réveiller de son sommeil. » Je ne vais pas recommencer mes discussions avec les Juifs et les combattre de nouveau; je vais rouvrir les yeux de notre ami à la lumière. « Ses disciples lui dirent : Seigneur, s'il dort, il sera sauvé. » Ils ne le lui disent pas sans intention; ils veulent le détourner de ce dessein. Vous prétendez qu'il sommeille; eh bien! vous n'avez plus aucune raison d'y aller. Cependant il avait employé le terme « notre ami, » pour leur faire sentir la nécessité du départ.

2. En présence de leurs tergiversations, Jésus leur dit clairement : « Il est mort. » En parlant comme il l'avait fait d'abord, il s'était proposé d'écarter toute ostentation; les disciples ne le comprenant pas, il leur dit : « Lazare est mort, et je m'en réjouis à cause de vous. » Pourquoi « à cause de vous? » Parce que je vous l'ai appris loin des lieux mêmes; conséquemment, lorsque j'aurai rappelé notre ami à la vie, il ne subsistera plus l'ombre même d'un doute. Voyez-vous quelle était l'imperfection des disciples, et l'idée incomplète qu'ils avaient conçue de sa puissance? Il est vrai que ces dispositions provenaient en grande partie de la frayeur qui paralysait leur âme. Après avoir dit : « Lazare dort, » Jésus ajoute : « Et je vais le réveiller; » mais, après les mots : « Il est mort; » il n'ajoute pas : Et je vais le ressusciter. C'est qu'il ne voulait pas prédire ouvertement l'œuvre qu'il allait accomplir, nous enseignant de cette manière à fuir l'orgueil et à ne jamais proférer de magnifiques promesses. S'il agit différemment à la prière du centurion, et s'il lui dit : « J'irai et je le guérirai, » *Matth.*, VIII, 7, ce fut pour donner à la foi de cet homme l'occasion de se manifester. On nous demandera comment les disciples purent croire à un sommeil réel et ne pas comprendre qu'il était question de la mort de Lazare, quand leur Maître disait : « J'irai et je le guérirai; » car il eût été par trop simple de croire que Jésus allait faire une route de quinze stades pour réveiller son ami. Nous répondrons qu'ils voyaient dans les paroles de Jésus, ici comme dans une foule d'autres circonstances, une pensée énigmatique. Tous ils redoutaient la fureur des Juifs, mais Thomas encore plus que les autres; aussi l'entendons-nous s'écrier : « Allons-y nous aussi, pour mourir avec lui. » Selon certains interprètes, Thomas aurait exprimé dans ces paroles le désir de mourir; tel n'est pas notre avis, et nous les attribuons plutôt à la crainte. Cependant Jésus ne le reprit pas, car il supportait encore sa faiblesse. Plus tard, cet apôtre fut rempli d'un courage à toute épreuve. Il est admirable de voir cet homme si faible avant la croix devenir après la croix et après qu'il eût cru en la résurrection, le plus ardent des apôtres. Telle est la vertu du Christ. Celui qui n'osait même pas suivre le Christ à Béthanie, parcourt l'univers entier sans y être excité par la présence du Christ, et il habite sans crainte au milieu de peuples cruels et qui cherchent à le faire périr.

Si Béthanie n'était qu'à quinze stades, c'est-à-dire à deux milles environ, comment Lazare



pouvait-il être mort depuis quatre jours? Le Sauveur demeura deux jours dans le même endroit; la veille, le jour même de la mort, un messager lui était venu; il arrive lui-même le quatrième jour. Apparemment, il attendit qu'on le priât d'y aller; il ne voulut pas y aller sans y être appelé, pour n'éveiller aucun soupçon. Ce ne sont pas les sœurs de Lazare qui viennent; elles envoient d'autres personnes. « Or, Béthanie était éloignée d'environ quinze stades. » D'où l'on infère que plusieurs Juifs de Jérusalem devaient s'y trouver, puisque l'historien ajoute aussitôt que plusieurs Juifs étaient là pour les consoler. — Comment les Juifs pouvaient-ils offrir, à des personnes que le Christ chérissait, des consolations? N'était-ce pas chose convenue entre eux de chasser de la synagogue quiconque confesserait le Christ? — Ils le faisaient, soit par égard pour la grandeur de la perte qui atteignait ces femmes, soit par vénération pour leur famille, soit parce qu'ils étaient exempts de sentiments mauvais; car bien des Juifs avaient déjà cru. Tel est le récit de l'Evangéliste, récit bien propre à démontrer la réalité de la mort de Lazare. — Pourquoi l'une des sœurs vient-elle au-devant de Jésus sans être accompagnée par l'autre? — C'est qu'elle veut lui annoncer la fatale nouvelle et l'entretenir en particulier. Quand elle aura reçu du Christ un bon espoir, alors elle appellera Marie, qui accourt au-devant du Sauveur encore toute en larmes. Voyez-vous l'ardeur de son amour? C'est d'elle que le divin Maître disait : « Marie a choisi la meilleure part. » *Luc.*, x, 42. Comment se fait-il que Marthe montre en ce moment une ferveur plus grande? demandera-t-on. — Marthe n'est pas plus fervente en réalité; Marie n'avait encore rien ouï de la bouche de Jésus. Au fond, Marthe est beaucoup plus faible, puisque, après tout ce que Jésus lui a dit, elle s'écrie : « Il sent déjà mauvais, car il est mort depuis quatre jours. » Marie, à qui Jésus n'a fait entendre aucune parole, ne dit rien de semblable. Ouvrant sur-le-champ son âme à la foi, elle dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

3. Voyez-vous quelle était l'admirable philosophie de ces femmes, malgré la faiblesse de leur intelligence? Dès qu'elles aperçoivent le Sauveur, au lieu de s'abandonner aux pleurs, aux gémissements, aux lamentations, comme nous le faisons d'ordinaire, lorsque des amis viennent prendre part à la perte de quelque membre de notre famille, elles s'inclinent aussitôt devant le Maître qu'elles admirent. Toutes les deux croyaient au Christ, mais non comme elles auraient dû y croire. Elles ne savaient pas clairement encore et qu'il était Dieu, et qu'il agissait de sa pleine autorité, et par sa parfaite puissance, ce que Jésus au reste leur enseigna. Qu'elles fussent dans l'ignorance de ces vérités, cela résulte du langage qu'elles tiennent : « Si vous aviez été ici, notre frère ne serait pas mort; » à quoi elles ajoutent : « Tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera; » parlant de lui comme elles eussent parlé d'un grand et illustre serviteur de Dieu. Or, écoutez ce que leur répond le Sauveur : « Votre frère ressuscitera; » réponse directe à ces mots : « Tout ce que vous demanderez. » Il ne dit pas, en effet : Je vais le demander; mais : « Votre frère ressuscitera. » S'il lui eût dit : O femme, vous avez encore les yeux tournés vers la terre! Je n'ai nul besoin d'assistance étrangère; de moi-même je fais tout ce que je veux; ce ton eût blessé et peiné la sœur de Lazare. En disant : « Votre frère ressuscitera, » il suit une ligne de conduite intermédiaire, et il donne à entendre par ce qui suit ce que j'indiquais tout à l'heure. L'une des deux sœurs disant : « Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour, » le Sauveur proclame d'une façon plus formelle son autorité par ces mots : « Je suis la résurrection et la vie; » et il prouve qu'étant la vie même, il n'a nul besoin du secours d'autrui. Comment, s'il avait besoin qu'on lui vînt en aide, serait-il la résurrection et la vie? Quoiqu'il ne s'exprime pas d'une manière aussi explicite, il le fait néanmoins comprendre.

Quand on lui dit encore : « Tout ce que vous demanderez.... » il réplique : « Celui qui croit en moi, alors même qu'il serait mort, vivra, » preuve qu'il est le dispensateur des biens, et qu'il faut s'adresser à lui pour les obtenir. « Quiconque vit et croit en moi, ne mourra ja-

mais. » Examinez par quel moyen il élève leurs sentiments. Il ne s'agissait pas seulement de ressuscìter Lazare, il fallait de plus instruire sur la résurrection et sa sœur, et les personnes présentes. En conséquence, avant de rappeler le mort à la vie, Jésus se livre à quelques considérations doctrinales sur la résurrection. S'il est lui-même la résurrection et la vie, il n'est point circonscrit dans un lieu, en quelque lieu que ce soit il peut rendre la santé aux malades. Lui eût-on dit comme le centurion : « Prononcez une parole, et mon serviteur sera sauvé, » *Matth.*, VIII, 8, à coup sûr il eût exaucé cette prière. Quand on lui demanda de se transporter à Béthanie et de venir chez les sœurs de Lazare, il y consentit volontiers, en vue de modifier l'opinion trop peu élevée qu'elles avaient conçue de lui, et il se rendit au lieu indiqué. Toutefois, malgré cet acte de condescendance, il voulut montrer qu'il lui était également facile de guérir à distance; c'est à cause de cela qu'il différa quelque peu de s'y rendre. D'ailleurs, la faveur qu'il accorda n'eût pas été justement appréciée, si la corruption du cadavre n'eût point été manifestée par l'odeur.

Pourquoi le Sauveur ressuscite-t-il Lazare quatre jours après sa mort

Et d'où cette femme avait-elle appris qu'il y avait une résurrection à venir? Plus d'une fois elle avait entendu le Christ discourir sur la résurrection: mais pour le moment elle désirait en être témoin. Comme ses idées étaient encore terre à terre! Lorsque Jésus lui a dit : « Je suis la résurrection et la vie; » elle ne lui répond pas aussitôt : Ressuscitez donc mon frère ; mais bien : « Je crois que vous êtes le Christ Fils de Dieu. » A quoi le Christ répond : « Quiconque croit en moi, fût-il mort, vivra; » fût-il mort de la mort temporelle. « Et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas, » de la mort véritable. Ne soyez donc pas hors de vous parce que votre frère est mort; je suis la résurrection, seulement croyez : la mort temporelle n'est pas une mort. — Ainsi, en même temps qu'il la console du malheur qui venait de l'atteindre, il ranime son espérance, soit en lui disant que son frère ressuscitera, soit en ajoutant : « Je suis la résurrection, » soit en affirmant que, vînt-il à ressusciter, puis à mourir une seconde fois, il ne lui en arriverait aucun mal. Ce n'est donc pas cette mort qui est à craindre. Lazare n'est pas mort, et vous ne mourrez pas non plus. « Le croyez-vous? Elle dit : Je crois que vous êtes le Christ, Fils de Dieu, qui êtes venu dans ce monde. » Elle ne semble pas avoir saisi la pensée du Christ. Sans doute, elle découvrit en lui quelque chose de grand ; mais elle n'entrevit pas toute sa grandeur : aussi, quand elle aurait dû répondre sur un point, elle répond sur un autre. Toutefois elle y gagne la cessation de sa douleur. Telle est la vertu des paroles du Christ. Prévenue par cette grâce, la sœur de Lazare en suivit l'action; son affection pour le divin Maître ne lui permettait pas d'ailleurs de sentir trop vivement le coup dont elle était atteinte; en sorte que, sous l'action de la grâce, les sentiments de ces femmes devenaient conformes aux exigences de la philosophie.

4. De nos jours, entre autres maux qui règnent, il en est un dont les femmes nous offrent le spectacle. Je veux parler des démonstrations exagérées auxquelles elles se livrent dans leurs lamentations et leurs gémissements : elles mettent leurs bras à nu, elles s'arrachent les cheveux, elles déchirent leurs joues, les unes sous l'influence d'une douleur réelle, les autres par pure affectation, les autres par esprit de libertinage, je veux parler de celles qui mettent leurs bras à nu sous les regards des personnes de l'autre sexe. Que faites-vous là, ô femme! vous vous produisez dans un état d'immodestie qui devrait vous faire rougir, et cela en pleine agora, vous un membre du Christ, et en présence des hommes qui s'y trouvent! Et vous vous arrachez les cheveux, vous déchirez vos vêtements, vous poussez des cris entremêlés de sanglots, vous menez tout autour des chœurs d'une espèce nouvelle, à la façon des ménades du paganisme; et vous croiriez ne pas offenser votre Dieu! Quelle démence! Ne sera-ce pas pour les Gentils un sujet de risée? Ne prendront-ils pas vos dogmes pour autant de fables? Ne diront-ils pas : Non, il n'y a pas de résurrection, et les doctrines des chrétiens ne sont que moquerie, erreurs et futilités? Chez eux, les femmes en deuil se désolent comme s'il n'y avait rien après ce monde, et elles ne tiennent

aucun compte de leurs Ecritures. Toutes leurs affirmations ne sont donc que des fictions, et elles le prouvent surabondamment. Si elles croyaient que celui dont elles déplorent la perte n'est pas mort tout entier et qu'il est passé à une vie meilleure, elles ne le pleureraient pas comme s'il n'était plus, elles ne se meurtriraient pas, elles ne laisseraient pas échapper de ces exclamations où se trahit leur incrédulité : Je ne vous verrai plus, je ne vous posséderai plus ! Donc chez les chrétiens il n'y a que mensonges. Ne croyant pas au dogme le plus consolant qu'ils aient, encore moins croiront-ils aux autres. Vous ne trouverez pas de ces faiblesses chez les Gentils, parmi eux il y en a qui témoignent d'une fermeté vraiment philosophique. Une femme païenne apprenant que son fils était mort sur le champ de bataille, demanda soudain comment allaient les affaires de la patrie. Un philosophe portait une couronne sur la tête quand on vint lui dire qu'un de ses fils avait donné son sang pour la patrie ; ôtant alors sa couronne, il demanda quel était celui de ses deux enfants, et, quand on le lui eut appris, il remit aussitôt la couronne sur sa tête. On a vu des païens livrer leurs fils et leurs filles à la mort, en l'honneur de leurs divinités. Les femmes lacédémoniennes recommandaient à leurs enfants de revenir du combat avec leur bouclier ou dessus.

Je rougis en comparant à cette philosophie des Gentils notre conduite pusillanime. Des hommes qui ne savent rien de la résurrection, se conduisent comme s'ils y croyaient : ceux qui ne sauraient en douter se conduisent comme s'ils n'en savaient absolument rien. Il y a aussi bien des personnes qui font par respect humain ce qu'elles ne feraient pas en vue de Dieu. Les femmes des meilleures familles n'arrachent pas leurs cheveux, elles ne mettent pas leurs bras à nu ; et pourtant elles n'en méritent pas moins d'être blâmées, non point parce qu'elles ne commettent aucune immodestie, mais parce qu'elles agissent ainsi pour ne pas être couvertes de confusion et non par un motif de piété. Ainsi, la honte met des limites à ces manifestations de la douleur, et la crainte de Dieu ne saurait en mettre ! Et comment excuser une pareille conduite ? Du moins, faudrait-il que les femmes pauvres fissent par crainte de Dieu ce que les femmes riches font à cause de leur haute position. Mais tout est bouleversé de nos jours ; tandis que les unes se tiennent dans les limites de la convenance par vaine gloire, les autres par faiblesse agissent de la façon la plus inconvenante. Quoi de plus triste qu'une pareille anomalie ? En toute chose, nous n'agissons qu'en vue des hommes, qu'en vue des choses de la terre. Ajoutons que l'on profère en ces occasions des paroles souverainement insensées et ridicules. Le Seigneur a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, » à propos de ceux qui pleurent leurs péchés. De ces larmes, personne n'en répand, personne ne se met en peine de la perte de l'âme ; ce que nous sommes dispensés de faire, voilà précisément ce que nous faisons. — Eh quoi ! répliquerez-vous, nous sera-t-il donc défendu de pleurer l'un de nos semblables ? — Ce n'est pas là ce que je vous défends ; mais de vous frapper, mais d'aller au-delà de toute mesure. Je ne suis pas insensible, je ne suis pas barbare, je sais que la nature s'émeut, et qu'elle réclame ceux qu'elle est accoutumée de voir et d'entendre chaque jour. Ne pas s'affliger est chose impossible ; l'exemple du Christ le prouve, car il versa des larmes sur Lazare. Faites de même vous aussi ; pleurez, soit, mais sans éclat, mais avec modestie et crainte de Dieu. Si vous pleurez de la sorte, vous ne pleurerez pas comme un homme qui ne croit pas à la résurrection, mais comme un homme qu'une séparation désole.

5. Nous pleurons bien les personnes qui nous quittent pour un long voyage ; mais nous ne manifestons aucun sentiment de désespoir. Qu'il en soit de même de vos regrets, et considérez celui que vous perdez comme un voyageur qui vous précède en cette voie. Ce n'est point un commandement que je vous fais, c'est par condescendance que je m'exprime ainsi. Toutefois, si le défunt est un pécheur qui a commis envers Dieu de nombreuses offenses, alors il faut pleurer ; il ne faut pas même se borner à des pleurs, car des pleurs ne lui sont d'aucune utilité, il faut s'appliquer aux œuvres capables de lui procurer quelque soulagement, telles que des offrandes

et des aumônes. D'un autre côté, il faut se réjouir de ce qu'il n'aura plus lieu d'ajouter à ses fautes. Le défunt, est-ce un juste, réjouissez-vous parce qu'il est désormais en lieu sûr, et qu'il n'a plus rien à craindre de l'incertitude de l'avenir; s'il est jeune, réjouissez-vous de le voir à l'abri des peines de la vie; s'il est vieux, réjouissez-vous de ce qu'il est mort après avoir obtenu ce que l'on met au-dessus de tous les biens, des jours pleins et nombreux. Mais vous, laissant de côté ces considérations, vous pressez vos servantes de se livrer à des démonstrations exagérées, comme si le défunt en devait être honoré. N'est-ce pas là une suprême folie? Ce qui honore un défunt, ce ne sont ni les lamentations, ni les sanglots, mais les hymnes, le chant des psaumes, une vie passée dans la pratique du bien. Le juste, au sortir du monde, se trouvera dans la société des anges, alors même que personne ne suivra ses funérailles : la ville entière assistât-elle aux funérailles du méchant, cela ne lui sera d'aucune utilité. Voulez-vous honorer sérieusement ceux que vous pleurez? Recourez à d'autres moyens, aux aumônes, aux services rendus au prochain, aux œuvres pieuses. Quel avantage revient-il de toutes vos larmes?

J'ai même ouï dire une chose des plus graves; c'est que bien des femmes cherchent par ces témoignages de douleur à s'attirer des amants, et se servent de la violence de ces regrets pour se faire une renommée d'amour et de fidélité conjugale. O l'artifice diabolique! ô machination bien digne de Satan! Jusques à quand serons-nous terre et cendre? jusques à quand ne serons-nous que sang et chair? Levons enfin les yeux vers le ciel, préoccupons-nous des biens spirituels. Comment ainsi confondre les Gentils? Comment oser leur parler de résurrection? Comment les entretenir des autres points d'une saine philosophie? Nous-mêmes comment pourrons-nous vivre avec sécurité? Ne savez-vous donc pas que la tristesse engendre la mort? La douleur obscurcit l'âme de telle sorte que, non-seulement elle ne nous permet plus de voir les choses telles qu'elles sont, mais nous cause encore de sérieux préjudices. De cette manière, nous offensons le Seigneur sans procurer le moindre avantage soit aux trépassés, soit à nous-mêmes. En agissant différemment, nous nous rendons agréables à Dieu, et nous nous attirons les louanges des hommes. Si nous ne nous laissons pas abattre, nous verrons s'évanouir promptement tout reste de tristesse; si, au contraire, nous nous abandonnons à des sentiments d'indignation, nous devenons en quelque façon esclaves de la douleur. Ouvrons notre cœur aux actions de grâces, et notre peine sera bientôt calmée. — Comment n'être pas affligé, demanderez-vous, lorsqu'on a perdu un fils, une fille, un époux? — Je ne prétends pas qu'il ne faille pas s'affliger, je le répète, mais je dis qu'il ne faut pas s'affliger outre mesure. Pensons que Dieu le veut ainsi, que nous avions après tout un mari ou un enfant mortel, et nous ne tarderons pas à être soulagés. L'indignation est le fait d'un homme qui exige des conditions au-dessus de la nature humaine. Vous êtes homme et sujet à la mort; pourquoi vous désoler de ce que la nature ait suivi son cours? Vous affligez-vous donc de manger pour conserver votre vie? Aspirez-vous à vivre sans prendre de nourriture? Agissez de même à l'égard de la mort, et, puisque vous êtes mortel, ne redoutez pas l'immortalité. Les choses ont été irrévocablement établies de cette manière. N'allez pas vous lamenter et vous meurtrir de douleur; supportez une loi qui atteint tous les hommes sans exception. Pour pleurer, pleurons sur nos péchés, voilà une douleur excellente et pleine d'une admirable philosophie. Oui, pleurons nos péchés sans relâche, afin d'obtenir les joies du ciel, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIII.

« Jésus n'était point encore arrivé au bourg, mais il était à l'endroit où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui l'accompagnaient..... etc. »

1. C'est une chose excellente que la philosophie chrétienne, dis-je, et non la philosophie

des païens. La philosophie des païens n'est qu'un tissu de mots et de puérilités, de puérilités qui n'ont aucun rapport avec la philosophie. Chez les Gentils, tout se fait en vue de la gloire mondaine. C'est donc un bien précieux que la philosophie, et celui qui la pratique, reçoit dès ici-bas sa récompense. Ainsi, l'homme qui dédaigne les richesses en retire cet avantage qu'il n'est plus obsédé de soucis inutiles et dangereux. L'homme qui foule aux pieds la gloire de ce monde, en retire cet avantage qu'il n'est l'esclave de personne et qu'il est libre de la véritable liberté. L'homme qui soupire après les biens célestes, en retire cet avantage qu'il n'attache aucun prix aux biens présents, et qu'il vient facilement à bout de toute tristesse. Vous avez sous les yeux une femme qui se conduit en philosophe et qui en reçoit sur-le-champ la récompense. Tandis qu'on s'empressait autour d'elle pour partager ses pleurs et ses regrets, elle n'attendit pas que le Maître fût venu vers elle; ni les convenances ne l'arrêtaient, ni sa douleur ne la détourna de sa résolution. Entre autres choses à déplorer chez nos femmes en deuil, c'est qu'elles prétendent à toute sorte de prévenances de la part des personnes présentes. Il n'en est pas ainsi de la sœur de Lazare; dès qu'elle entend parler de l'approche de Jésus, elle accourt vers lui. Or, Jésus n'était pas encore arrivé au bourg; il venait sans beaucoup de hâte, pour ne point paraître s'empresser en vue du miracle et pour ne sembler céder qu'à la prière. Si telle n'est pas la pensée de l'Evangéliste lorsqu'il nous dit que Marthe se leva aussitôt, il veut nous faire entendre alors que Marthe n'accourut que pour prévenir l'arrivée du Sauveur. Elle ne vint pas seule, mais accompagnée des Juifs qui remplissaient sa maison. Du reste, sa sœur avait agi avec une prudence consommée en l'appelant secrètement; de cette manière, elle ne jeta pas le trouble parmi les assistants; elle ne dit pas non plus le motif de sa démarche, autrement un grand nombre de ces derniers se fussent retirés. Grâce à ces précautions, ils la suivent tous comme s'il se fût agi de payer au défunt un tribut de larmes. Peut-être ces diverses circonstances ne sont-elles racontées que pour confirmer encore davantage la certitude de la mort de Lazare. « Et elle se précipita à ses pieds. » Plus ardente que sa sœur, elle n'eut égard ni à la présence de la foule, ni à l'opinion défavorable que l'on avait de Jésus; car il y avait là un grand nombre de ses ennemis, qui disaient : « Cet homme qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher Lazare de mourir? » Sous les yeux du divin Maître, Marthe repousse toutes les considérations humaines et ne se préoccupe que d'une seule chose, de lui rendre les honneurs qui lui sont dus. Et que lui dit-elle? « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

Le Christ ne lui répond pas, il ne lui tient pas le langage qu'il avait tenu à sa sœur, la foule était trop nombreuse et ce n'était pas le moment de l'entretenir ainsi; usant de condescendance et se laissant aller aux sentiments de sa nature humaine, dont il manifeste de cette manière la réalité, il répand quelques larmes, sans accomplir encore le miracle. Comme le signe qu'il allait opérer était extrêmement important et sans précédent aucun ou à peu près; comme, d'autre part, un grand nombre de Juifs devaient à cette occasion embrasser la foi, ce qui n'eût point eu lieu si Lazare eût été ressuscité en présence de peu de témoins; car alors on n'eût pas cru à sa résurrection, et elle n'eût été par là même d'aucune utilité; le Sauveur, qui ne veut pas renoncer à cette capture, attend qu'une foule considérable se presse autour de lui. En même temps il manifeste son humanité; il pleure, il est ému. D'ordinaire, le regret réveille en nous la sensibilité. Contenant ensuite son émotion, réprimant le trouble qu'il éprouvait, — et c'est là ce que veulent dire les mots « il frémit intérieurement, » — il demande à ceux qui l'entourent : « Où l'avez-vous déposé? » Il ne voulait pas verser des larmes en faisant cette question; mais cette question, quelle en est l'utilité? Le Sauveur tenait à ne point se mettre en avant, à tout apprendre de leur bouche et à n'intervenir que sur leur prière, afin que le miracle fût au-dessus de toute suspicion; on lui répond : « Venez et voyez. Et Jésus pleura. » Jusqu'ici, rien n'apparaît qui présage une ré-

surrection ; si le divin Maître s'approche du tombeau, c'est pour pleurer, semble-t-il, et non pour rappeler le mort à la vie. Ainsi le comprirent les Juifs, qui disaient : « Voilà comme il l'aimait; quelques-uns d'entre eux ajoutaient : Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher Lazare de mourir? » Même dans ce malheur, ils donnaient carrière à leur perversité. Cependant Jésus allait faire beaucoup plus que ce qu'ils demandaient; car il est beaucoup plus admirable de rappeler un trépassé à la vie que de détourner les approches de la mort. Les voilà donc qui le calomnient quand ils auraient dû considérer avec stupeur sa puissance. Toujours est-il néanmoins qu'ils reconnaissent la guérison par Jésus de l'aveugle-né; mais, au lieu d'admirer simplement ce dernier miracle, ils reprochent au Sauveur de n'avoir rien fait encore pour Lazare. A cette preuve de leur méchanceté s'en ajoute une autre, c'est leur empressement à l'assaillir d'accusations avant même qu'il soit arrivé au lieu où il se rend, qu'il ait fait quoi que ce soit, avant la fin de toute cette scène. Comprenez-vous maintenant à quel point leur jugement était perverti?

2. Jésus vient donc au sépulcre, et de nouveau s'abandonne à son émotion. Pourquoi cette insistance expresse de l'Evangéliste, répétant à plusieurs reprises que le Sauveur frémit en lui-même et verse des larmes? Pour vous apprendre qu'il avait réellement revêtu notre nature. Ayant parlé de Jésus en des termes beaucoup plus élevés que les autres historiens sacrés, il en rapporte maintenant, relativement à sa nature corporelle, des circonstances plus humbles que n'en a rapporté aucun d'eux. A propos de sa mort, il ne raconte pas ce que racontent les autres évangélistes, par exemple, sa tristesse, son agonie; ce qu'il nous apprend, c'est qu'il renversa contre terre les gens qui venaient le saisir. Or, ce qu'il avait ailleurs passé sous silence, il l'énonce ici en parlant de l'émotion du divin Maître. Discourant sur sa mort, le Sauveur avait dit : « J'ai le pouvoir de donner mon âme ; » *Joan.*, XVIII, 6 ; toutefois, aucune circonstance d'un ordre peu élevé n'avait été indiquée. C'est pour cela que les historiens de sa vie notent à propos de sa passion une foule de détails relatifs à sa nature humaine, comme démonstration de la réalité de l'incarnation. Or, ce que Matthieu fait en nous parlant de son agonie, de sa sueur, de son trouble, Jean le fait en nous parlant de son émotion profonde. Certainement, si Jésus n'eût point possédé notre nature, il n'eût pas été accessible une fois et plusieurs fois à une émotion aussi vive.

Circonstances rapportées par les évangélistes ayant trait à son humanité.

Et Jésus, quelle est son attitude? Il ne répond pas aux accusations dirigées contre lui. A quoi bon réfuter par des paroles, des hommes qui allaient l'être pleinement par les œuvres? Pourquoi n'eût-il pas choisi ce genre de réfutation plus facile pour le Sauveur, et non moins capable de confondre ses ennemis? Et il leur dit : « Otez la pierre. » Pourquoi n'appelle-t-il pas à distance Lazare et ne lui ordonne-t-il pas de se lever? Pourquoi l'a-t-il ressuscité avant que l'on eût retiré la pierre de sa place? Puisqu'il avait assez de puissance pour se faire entendre d'un cadavre et le rendre à la vie, il lui eût été facile d'écarter la pierre d'une seule parole; puisque, à sa voix, le cadavre marcha, malgré les liens et les entraves dont il était chargé, une pierre ne lui eût assurément pas résisté. J'irai même plus loin, et je dirai qu'il aurait pu, quoique absent, opérer le même prodige. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Pour avoir dans les assistants autant de témoins du miracle, pour leur ôter le sujet de dire ce que l'on avait dit à propos de l'aveugle-né : « C'est lui, ce n'est pas lui. » *Joan.*, IX, 8-9. Ses mains liées et sa présence dans le tombeau prouvaient surabondamment que c'était bien lui. S'ils ne s'y fussent pas rendus, ils auraient pris Lazare pour un fantôme, ou bien ils auraient cru en voir un autre. Mais, par cela seul qu'ils sont sur les lieux, qu'ils ôtent la pierre, qu'ils brisent sur l'ordre du Sauveur les liens du cadavre, par cela seul que les amis qui le ramènent du sépulcre déclarent que c'est bien lui; dès lors que ses sœurs ne s'éloignent pas, que l'une d'entre elles s'écrie : « Il sent déjà mauvais, car il est mort depuis quatre jours, » il y a là autant de circonstances propres à fermer la bouche aux plus opiniâtres et à les convaincre de la réalité du miracle. Voilà pourquoi Jésus leur ordonne d'ôter la pierre du sépulcre; il fait



comprendre qu'il va rendre le cadavre à la vie. Voilà pourquoi il leur demandait également : « Où l'avez-vous déposé? » Des gens qui lui avaient répondu : « Venez et voyez, » et qui lui avaient servi de guides, ne pouvaient soutenir qu'il s'agissait d'un autre personnage que Lazare. Ainsi leur voix et leurs mains rendaient témoignage au Sauveur; leur voix, en disant : « Venez et voyez; » leurs mains, en ôtant la pierre et en déliant les bandelettes : leurs yeux et leurs oreilles lui rendaient témoignage, de même que leur odorat; leurs yeux, en voyant Lazare sortir du tombeau; leurs oreilles, en entendant sa voix; leur odorat enfin, en percevant l'odeur qu'il exhalait : « Il sent déjà mauvais, avait-on dit, car il est mort depuis quatre jours. » C'est donc avec raison que j'observais que la sœur de Lazare n'avait pas compris cette parole du Christ : « Alors même qu'il serait mort, il vivra. » Examinons quel langage le Sauveur tient, maintenant que la résurrection du mort semble impossible à cause du travail avancé de la corruption. Et vraiment, c'était une chose bien extraordinaire que la résurrection d'un cadavre que la mort possédait et que la corruption dévorait depuis quatre jours. Aux disciples, Jésus avait dit, parlant de lui-même : « Afin que le Fils de Dieu soit glorifié; » à la femme il dit, parlant de son Père : « Vous verrez la gloire de Dieu; » de sorte qu'il varie son langage selon la diversité des auditeurs. Maintenant il rappelle à la femme ce qu'il lui avait dit, et paraît lui reprocher de l'avoir oublié. Peut-être encore, pour ne pas émouvoir les assistants, lui dit-il avec douceur : « Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu? »

3. C'est un précieux trésor que la foi, un trésor bien précieux, je le répète, et qui est la source d'une infinité de biens. Avec la foi, de simples mortels peuvent au nom de Dieu accomplir les œuvres de Dieu. « Si vous aviez la foi, nous apprend le divin Maître, vous diriez à cette montagne : Ote-toi de là, et elle le ferait. — Celui qui croit en moi, disait-il encore, fera les œuvres que je fais moi-même, et il en fera de plus grandes. » *Matth.*, XVII, 19; *Joan.*, XIV, 12. Quelles sont ces œuvres plus grandes? Celles que les disciples accomplirent plus tard. Ainsi, l'ombre de Pierre rappela un mort à la vie. C'était le moyen de donner une plus haute idée de la puissance du Christ : assurément il était moins admirable de voir des prodiges se produire du vivant de Jésus que de voir après sa mort des hommes en produire en son nom de plus grands. Il y avait là une preuve irréfutable de sa résurrection : se fût-elle accomplie à tous les regards, elle n'aurait pas été crue avec plus d'enthousiasme. Les personnes qui auraient été les témoins de sa sortie du tombeau eussent pu crier au fantôme; mais, lorsqu'on voyait des signes plus étonnants que les signes opérés durant la vie mortelle du Sauveur, s'accomplir en son seul nom, il était impossible de ne pas croire, à moins d'être le plus insensé des hommes. C'est donc un grand bien que la foi, lorsqu'elle a pour principe un dévouement soutenu, un profond amour, un cœur plein de zèle. La foi fait de nous autant de philosophes : c'est la foi qui nous découvre les misères de notre condition humaine et qui, dédaignant tout raisonnement, nous applique à la méditation des choses célestes; c'est elle qui arrive sans peine à découvrir et à bien appliquer des vérités que la sagesse des hommes ne saurait même entrevoir. Livrons-nous donc à ses inspirations et ne faisons pas de la raison le guide de notre conduite. Pourquoi les Gentils ont-ils été impuissants à découvrir aucune vérité importante? N'étaient-ils pas en possession de toute la sagesse profane? D'où vient, je vous le demande, qu'ils n'ont pu s'élever au-dessus de pauvres pêcheurs, de fabricants de tentes, d'hommes sans instruction aucune? N'est-ce pas que les uns n'ont mis en œuvre que la raison, tandis que les autres se sont abandonnés exclusivement au souffle de la foi? Aussi nos apôtres ont-ils laissé bien loin en arrière et Platon, et Pythagore, et tous les autres professeurs de mensonge; les astrologues, les mathématiciens, les arithméticiens, les géomètres, les savants de tout ordre s'éclipsent et disparaissent devant eux, en sorte que les apôtres du Christ l'emportent autant sur les philosophes que les philosophes l'emportent sur les fous et les insensés. Voyez, en effet : les apôtres ont enseigné l'immortalité de l'âme;

Les apôtres ont surpassé de beaucoup les plus célèbres philosophes.

non-seulement ils l'ont enseignée, mais ils l'ont fait accepter. Les philosophes païens ne savaient même pas ce que c'était que l'âme. Quand ils l'eurent trouvé et qu'ils eurent compris qu'elle était distincte du corps, ils se divisèrent alors entre eux, les uns prétendant qu'elle était incorporelle, les autres soutenant qu'elle était corporelle, au contraire, et qu'elle périrait avec le corps. De même, ils ont soutenu que le ciel était divin et animé, tandis que nos pêcheurs ont prétendu que le ciel était une œuvre de Dieu, et l'ont fait croire au monde. Que les Gentils n'emploient que le raisonnement, il n'y a pas là de quoi nous surprendre; mais que des hommes paraissant avoir la foi, agissent d'une façon purement animale, voilà ce qui est vraiment déplorable. C'est pour cela qu'ils sont devenus à leur tour le jouet de l'erreur : les uns ont affirmé connaître Dieu comme il se connaît lui-même, erreur que parmi les Gentils aucun philosophe n'avait osé professer; d'autres prétendent que Dieu ne saurait engendrer autrement que les hommes, ne lui attribuant ainsi sur les hommes aucune supériorité; d'autres enfin soutiennent qu'une vie droite, que des mœurs irréprochables ne nous serviront de rien. Mais ce n'est pas le moment de confondre ces diverses erreurs.

La foi ne sert de rien aux méchants.

4. Que la pureté de la foi ne soit d'aucun avantage à celui dont les actions sont mauvaises, le Christ et Paul après lui l'enseignent de la manière la plus formelle. « Quiconque me dit, Seigneur, Seigneur, n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux, » *Matth.*, VII, 21, enseigne le Sauveur. « Plusieurs, poursuit-il, me diront en ce jour : Seigneur, n'avons-nous donc pas prophétisé en votre nom? Et alors, je le leur déclarerai : Je ne vous connais pas; éloignez-vous de moi, vous tous artisans d'iniquité. » *Matth.*, VII, 22-23. Quand on ne se tient pas sur ses gardes, on a beau avoir une foi pure, on glisse aisément sur la pente de l'iniquité. De son côté, Paul écrivant aux Hébreux, leur donne les avis que voici : « Vivez en paix avec tout le monde, et pratiquez la sainteté, sans laquelle personne ne verra Dieu. » *Hebr.*, XII, 14. Par sainteté l'Apôtre désigne ici la chasteté, et il recommande aux fidèles de se contenter de leur femme et de n'en pas rechercher d'autre. Celui qui ne saurait s'en contenter, ne saurait être sauvé : quelque nombreuses que soient ses bonnes œuvres, la perdition sera son inévitable partage. Impossible au fornicateur d'entrer dans le royaume des cieux. Ou plutôt, il ne s'agit point de fornication, mais d'adultère. De même que la femme mariée devient adultère dès qu'elle entre en relations avec un homme autre que son mari, de même le mari qui va trouver une autre femme est adultère également. Or, un homme dans ces conditions ne prendra pas possession du céleste royaume; il sera précipité dans la géhenne. Ecoutez ce que dit le Christ de ces malheureux : « Leur ver ne mourra pas, et le feu ne s'éteindra pas. » *Marc.*, IX, 45. Aucune indulgence ne peut être espérée par l'homme qui, méprisant la femme dont la société charme ses jours, va se déshonorer avec une autre : c'est du libertinage le plus formel. Lorsque bien des fidèles s'abstiennent de tout rapport avec leur femme même, pour vaquer au jeûne ou à la prière, vous, peu content de la vôtre, vous courriez après une étrangère! Mais vous amoncelez sur votre tête les flammes les plus redoutables! Il est interdit à celui qui a répudié sa femme et qui s'en est séparé d'en fréquenter une autre; ce serait un adultère : quel crime horrible ne commettra pas celui qui sous le toit conjugal introduira une autre femme?

Que personne donc ne permette à un mal semblable de pénétrer dans son cœur; extirpez-le complétement. Vous vous feriez encore plus de tort à vous-même que vous n'en feriez à votre épouse. C'est là une faute d'une gravité telle, d'un si difficile pardon, qu'une femme pourra quitter un mari adultère contre sa volonté, sans avoir à redouter le courroux du Seigneur, tandis qu'elle ne pourra pas quitter un mari idolâtre, contre son gré, sans s'exposer à un châtiment divin. Comprenez-vous maintenant l'énormité de ce péché? « Si une femme fidèle a un mari infidèle qui consente à demeurer avec elle, qu'elle ne le quitte pas, dit l'Apôtre. — Si quelqu'un, au contraire, renvoie sa femme pour toute autre raison que pour une raison d'adultère, il l'expose au crime d'adul-

tère, » disait le Sauveur. I *Cor.*, VII, 13; *Matth.*, V, 32. Le mariage faisant des époux une seule et même chair, dès lors que l'on s'unit à une courtisane, on devient un même corps avec elle. Comment ensuite une femme honnête, qui est elle-même un membre du Christ, recevra-t-elle un pareil homme? comment s'unira-t-elle à celui qui est devenu le membre d'une prostituée? Notez ce qu'il y a de surprenant en ceci. La femme qui demeure avec un infidèle n'est point impure: « L'homme infidèle, dit Paul, est sanctifié par la femme. » I *Cor.*, VII, 14. Quant à la courtisane, il n'en est plus ainsi. « Prendrai-je donc, s'écrie Paul, les membres du Christ pour les transformer en membres d'une courtisane? » I *Cor.*, VI, 15. Ainsi dans le cas d'une femme fidèle demeurant avec un infidèle la sainteté persiste, elle s'évanouit dans le cas de l'adultère.

C'est donc un grand mal que l'impureté; c'est un mal fort grave et qui nous expose à des châtiments éternels. Même dès cette vie, il attire sur nous bien des misères, il nous condamne à la plus triste des existences, à une existence comparable à celle des suppliciés; car comment n'être pas pénétré d'une crainte incessante, lorsqu'il faut s'introduire furtivement dans une habitation étrangère? Comment ne pas se défier de tout le monde, des hommes libres aussi bien què des esclaves? C'est pourquoi, je vous en conjure, hâtez-vous de vous affranchir de cette passion. A ne pas le vouloir, ne dépassez plus le seuil de ce temple. Les brebis atteintes de maladies contagieuses ne doivent pas faire partie du troupeau des brebis qui n'ont pas de mal; il faut les éloigner de la bergerie, jusqu'à ce qu'elles ne soient plus malades. Nous sommes les membres du Christ; ne devenons pas les membres d'une prostituée. Ce n'est point ici un lupanar, mais une église. Si vous êtes le membre d'une prostituée, ne demeurez pas dans l'Eglise, et n'en profanez pas la sainteté. N'y eût-il aucun enfer à redouter, aucun supplice à craindre, comment, après ce contrat si sacré, après les torches nuptiales, après la sainteté du lit conjugal, après la paternité, après l'union la plus constante, comment osez-vous entrer en rapport avec une étrangère? Et vous n'en rougissez pas, et vous n'êtes pas couvert de confusion? Vous ne l'ignorez pas, les maris qui après la mort de leur femme en prennent une autre, sont généralement blâmés, quoiqu'ils n'aient à redouter aucun châtiment: et vous osez en prendre une autre quand votre femme est encore pleine de vie! Quels débordements d'impureté! Sachez qu'il a été dit de vos pareils: « Leur ver ne mourra pas, et le feu ne s'éteindra pas. » *Marc.*, IX, 45. Du moins que ces menaces vous arrêtent, que ce supplice vous pénètre de frayeur: il n'y a pas de proportion entre le plaisir que vous cherchez et les peines qui vous attendent. Mais Dieu vous préserve de faire l'expérience de ce châtiment! Puissions-nous tous arriver par le culte de la chasteté à contempler le Christ et à posséder les biens promis: qu'ils soient à nous tous notre partage, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIV.

« Jésus, élevant les yeux, dit: Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez entendu. Je savais bien que toujours vous m'entendez; mais c'est à cause de la foule qui m'entoure... »

1. Je commencerai par une observation que je vous ai présentée bien souvent: c'est que le Christ se préoccupe beaucoup plus de notre salut que de sa dignité, et cherche moins à dire de grandes choses, qu'à dire des choses capables de nous attirer à lui. Les grandes et sublimes choses sont assez rares dans sa bouche; encore sont-elles comme enveloppées d'un voile; mais des choses simples et à la portée de tous, ses discours en sont pleins. Ce dernier ton étant le plus propre à lui gagner le cœur de ceux qui l'écoutent, il en use de préférence. Cependant il ne le conserve pas toujours, afin de ne pas causer de préjudice aux croyants de l'avenir; il le tient souvent, d'autre part, afin d'être utile aux croyants ses contemporains. Il suffit aux âmes qui se sont dépouillées de toute idée gros-

Pourquoi le Christ parle toujours avec simplicité.



sière d'un seul point élevé de doctrine pour découvrir toute la vérité; mais les âmes terre à terre ne peuvent arriver à la vérité qu'à la condition d'entendre souvent répéter un enseignement à la portée de leur intelligence. Il est vrai que les Juifs, malgré les enseignements si nombreux et si variés qui ont retenti à leurs oreilles, ne se rendent pas pour cela ; qu'ils cherchent à lapider le divin Maître, qu'ils le poursuivent et veulent le mettre à mort, qu'ils le traitent de blasphémateur. Se déclare-t-il l'égal de Dieu, ils s'écrient : « Cet homme blasphème ; » *Marc.*, II, 7 ; dit-il au paralytique : « Vos péchés vous sont remis, » *Matth.*, IX, 2; ils l'appellent possédé du démon ; ils l'appellent encore ainsi quand il leur dit que quiconque écoutera sa voix, n'aura rien à craindre de la mort. Vient-il à dire : « Je suis en mon Père, et mon Père est en moi, » *Joan.*, XIV, 10, ils s'éloignent de lui. Enfin, leur apprend-il qu'il est descendu des cieux, ils en sont également scandalisés. S'ils ne purent entendre de sang-froid ces quelques paroles, à coup sûr ils n'eussent prêté aucune attention à ses discours, dans le cas où le Christ se fût tenu constamment à cette élévation, et n'eût pas autrement parlé. Quand il leur dit : « Ce que m'a prescrit mon Père, voilà ce que je dis....; je ne suis pas venu de moi-même; » *Joan.*, XIV, 31 ; VII, 28; alors ils croient à sa parole, comme l'indique cette observation de l'Evangéliste : « Comme il parlait ainsi, plusieurs crurent en lui. » *Ibid.*, 31. Puisque le langage le plus humble attirait à la foi et qu'un langage élevé en détournait, ce serait raisonner en parfait insensé que de ne pas chercher la raison de la simplicité de ce langage dans l'intérêt même des auditeurs. Ce qui ne permet pas d'en douter, c'est que, dans une circonstance, au moment d'énoncer quelque pensée élevée, le Sauveur garda le silence et donna de ce silence le motif suivant : « Pour ne pas les scandaliser, jetez l'hameçon à la mer. » *Matth.*, XVII, 26. Ainsi fait-il dans la conjoncture présente. Après avoir dit, en effet : « Je savais bien que toujours vous m'écoutez, » il ajoute : « Mais c'est à cause de la foule qui m'entoure que j'ai parlé ainsi, afin qu'ils croient. »

Ces considérations nous appartiendraient-elles exclusivement ? seraient-elles puisées à une source purement humaine ? Si quelqu'un n'est pas persuadé, par le récit des historiens, de cette vérité, que les doctrines élevées scandalisaient les Juifs, lorsqu'il entendra le Christ lui-même déclarer qu'il prend le ton de la simplicité pour ne pas offrir à ses auditeurs un sujet de scandale, pourra-t-il bien penser que le Sauveur s'exprime ainsi conformément à sa nature, et non par pure condescendance? Ailleurs pareillement, lorsqu'une voix se fit entendre, il dit : « Ce n'est pas à cause de moi que cette voix a retenti, mais à cause de vous. » *Joan.*, XII, 30. Un personnage considérable a le droit de parler de soi en termes respirant l'humilité; il n'est pas permis à un personnage obscur et sans valeur de parler de soi en des termes magnifiques. Par une telle modestie, le divin Maître se met à la portée de la faiblesse des auditeurs auxquels il s'adresse ; il n'y a pas d'autre raison de sa condescendance : ou plutôt, il se propose de les former à l'humilité, de leur démontrer qu'il est revêtu d'une chair véritable, de leur enseigner à ne jamais tenir sur leur propre compte des propos avantageux ; et cela, soit parce qu'on se plaisait à le regarder comme un ennemi de Dieu et que l'on ne croyait pas à la divinité de sa mission, soit parce qu'on le regardait comme un violateur de la loi, soit enfin parce qu'il était un sujet de haine et d'envie pour ceux qui l'entendaient se déclarer l'égal du Père. Qu'un homme de condition obscure et sans valeur personnelle tienne à son endroit des propos prétentieux, aucune raison n'explique cette manière d'agir sinon l'orgueil, la fatuité du personnage, une impudence enfin qui ne saurait trouver d'excuse. Mais que celui dont la substance est ineffable et infinie s'exprime en un langage plein d'humilité, les raisons que nous venons d'énoncer le font comprendre ; indépendamment de celle-ci, à savoir qu'il ne voulait pas passer pour n'avoir pas été engendré. Cette même crainte semble avoir préoccupé l'Apôtre, qui écrit : « ...A l'exception de celui qui lui a soumis toute chose. » I *Cor.*, XV, 27. Supposer une pareille chose serait une impiété.

Si le Sauveur eût été inférieur au Père et différent par la substance, n'aurait-il pas dû tendre par tous ses actes à donner de lui cette idée? Or, c'est une ligne de conduite opposée que nous lui voyons suivre. « Si je n'accomplis pas les œuvres de celui qui m'a envoyé, dit-il, alors ne croyez pas en moi. » *Joan.*, x, 37. « Je suis dans mon Père, et mon Père est en moi, » dit-il encore; et il serait difficile d'affirmer plus énergiquement l'identité de la substance. Mais, s'il eût été au-dessous du Père, il eût dû combattre avec la même énergie ce sentiment; jamais il n'aurait dû dire : « Je suis en mon Père et mon Père est en moi... Mon Père et moi ne sommes qu'un... Celui qui me voit, voit mon Père. » Etait-il question d'autorité, il disait : « Mon Père et moi ne sommes qu'un. » Etait-il question de puissance : « De même que le Père, disait-il, ressuscite les morts et les vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier; » *Joan.*, x, 38-30; XII, 45; V, 21; ce qui n'aurait pu avoir lieu s'il eût été différent du Père par la substance. Eût-il même eu cette puissance, il aurait dû ne pas s'exprimer en ces termes pour ne pas induire à croire à l'unité et à l'identité de la substance du Père et de la substance du Fils. Lui qui parle souvent d'une façon qui n'est point en rapport avec sa dignité, pour qu'on ne voie pas en lui un ennemi de Dieu, il aurait dû surtout à ce sujet prendre les mêmes précautions. Dès lors qu'il dit : « Afin que les hommes honorent le Fils comme ils honorent le Père... Les œuvres que le Père fait, je les fais également; » *Joan.*, v, 23-36; dès lors qu'il se proclame la résurrection et la vie, la lumière du monde, il affirme hautement son égalité avec le Père, et il confirme les Juifs dans l'idée qu'ils s'étaient formée de lui. Ainsi, l'accuse-t-on de violer la loi, il se justifie; mais, quant à l'opinion de son égalité avec le Père, loin de la combattre, il l'autorise; et quand les Juifs lui disent : « Vous blasphémez, car vous vous faites vous-même Dieu; » *Joan.*, x, 36; il se défend en alléguant l'identité des œuvres de son Père et de ses propres œuvres.

2. Et que parlé-je de cette conduite du Fils, quand il en est de même du Père, quoique le Père ne se soit pas revêtu d'une chair? Le Père aussi a permis qu'on lui prêtât un langage au-dessous de lui, en vue du salut des hommes. Les passages : « Adam, où es-tu?... Afin que je sache s'ils accompliront leur volonté... Maintenant, je sais que tu crains Dieu... Peut-être entendront-ils?... Peut-être comprendront-ils?... Qui pourra mettre le cœur de ce peuple dans de pareilles dispositions?... Il n'en est point de semblable à vous parmi les dieux, Seigneur; » *Genes.*, III, 9; XVIII, 21; XXII, 12; *Ezech.*, III, 11; *Deut.*, v, 29; et une foule d'autres que nous offre l'Ancien Testament ne sont point en rapport avec la majesté de Dieu; il suffira d'un instant de réflexion pour s'en convaincre. On lui fait dire encore au sujet d'Achab : « Qui pourra me tromper, Achab? » II *Paral.*, 18-19. Il est indigne du Très-Haut qu'il se compare aux dieux des Gentils et qu'il se préfère à eux; mais il est un point de vue auquel cette conduite devient digne de lui. Telle est sa miséricorde qu'il ne se préoccupe nullement des paroles au-dessous de sa dignité, quand il s'agit de notre salut. A ne considérer que la grandeur de Dieu, vous trouverez même indigne de lui qu'il se soit fait homme, qu'il ait pris la forme d'un esclave, qu'il s'exprime sur un ton de simplicité, qu'il se soit couvert de vêtements grossiers; mais vous ne penserez plus de même dès que vous aurez apprécié les ineffables trésors de sa bonté souveraine. Il existe encore un autre motif de la simplicité du langage du Sauveur. Ce motif, quel est-il donc? C'est que les Juifs connaissaient le Père, qu'ils croyaient en lui, tandis qu'ils ne connaissaient pas le Fils. Si donc Jésus se rejette si souvent sur l'autorité du Père, c'est parce que le Père était l'objet de la foi de ses auditeurs, et qu'ils n'avaient pas encore accepté sa propre autorité; cela, non point à cause de sa faiblesse, mais à cause de leur faiblesse à eux et de leur ignorance. Voilà pourquoi nous l'entendons adresser à Dieu cette prière : « Mon Père, je vous remercie de m'avoir entendu. » S'il peut vivifier ceux qu'il veut vivifier, s'il les vivifie réellement aussi bien que le Père, pourquoi prierait-il? Mais il est temps de nous transporter sur les lieux.

Le Père a permis aussi qu'on lui prêtât un langage au-dessous de lui.

On ôta donc la pierre qui fermait le sépulcre.

« Or, Jésus élevant les yeux au ciel, dit : Mon Père, je vous rends grâces parce que vous m'avez entendu. Je savais bien que vous m'entendez toujours ; mais je l'ai dit à cause de la foule qui m'environne, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » Demandons maintenant à un de nos hérétiques : Est-ce la prière qui a conféré au Sauveur la puissance de ressusciter Lazare? S'il répond affirmativement, comment alors Jésus a-t-il pu accomplir, sans recourir à la prière, d'autres prodiges, par exemple : « Démon, je te l'ordonne, sors de cet homme... Je le veux, soyez guéri... Prenez votre grabat... Vos péchés vous sont remis... Mer, calme-toi, fais silence. » *Marc.*, IX, 24 ; I, 41 ; *Joan.*, V, 9 ; *Matth.*, IX, 2 ; *Marc.*, IV, 39. En quoi le Christ l'emporterait-il sur les apôtres si la prière seule rend sa parole efficace? Que dis-je? Les apôtres eux-mêmes ne recouraient pas toujours à la prière et se contentaient plus d'une fois d'invoquer le nom de Jésus. Mais si son nom a pu avoir tant de vertu, comment le Sauveur aurait-il eu besoin de prier? Certainement, si la prière eût été indispensable au divin Maître, son nom n'eût pas eu autant de pouvoir. Et, lorsqu'il forma l'homme, à quelle prière eut-il recours? Est-ce que vous ne voyez pas briller l'égalité du Fils et du Père dans ces mots : « Faisons l'homme? » *Gen.*, I, 26. Si le Sauveur n'eût pu agir que par la prière, sa faiblesse eût été des plus grandes. Mais examinons de quelle manière est conçue sa prière :

Suivant certains hérétiques le Sauveur avait besoin de prier pour opérer des prodiges.

« Mon Père, je vous rends grâces, parce que vous m'avez entendu. » Quel homme a jamais prié ainsi? Avant de prononcer aucune autre parole, il commence par dire : « Je vous rends grâces, » et par montrer de la sorte qu'il n'a pas besoin de prier. « Je savais que vous m'entendez toujours ; » ce qui exprime, non son impuissance, mais l'identité de sa volonté avec celle de son Père. Cependant, pourquoi emprunter une formule de prière? C'est lui-même, et non moi, qui va vous l'apprendre : « C'est à cause de la foule qui m'environne, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » Il ne dit pas : Afin qu'ils croient que je suis au-dessous de vous, que la grâce d'en-haut m'est indispensable, et que sans la prière les prodiges ne sauraient sortir de mes mains ; mais « afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » Toutes ces pensées, la prière du Sauveur, prise dans son sens naturel, les renferme. Il ne dit pas, en effet : Vous m'avez envoyé faible, ayant conscience du joug qui pèse sur moi, incapable de rien faire de moi-même. — Laissant de côté tout langage pareil, il s'applique à détourner de notre esprit une telle opinion ; et, en conséquence, il nous signale la vraie cause de sa prière, à savoir, le désir d'empêcher les Juifs de voir en lui l'ennemi de Dieu, de s'écrier : Il ne vient pas de Dieu ; le désir de leur montrer une œuvre conforme à la volonté du Père ; car, s'il eût été son ennemi, cette œuvre n'eût pas été dans ce cas accomplie. Du reste, les mots : « Vous m'avez entendu, » s'échangent entre égaux et amis. « Je savais que vous m'entendez toujours ; » pour que ma volonté se fasse, je n'ai pas besoin, je le sais bien, de recourir à la prière : si je parle en ces termes, c'est pour prouver à ceux qui m'écoutent l'identité de ma volonté et de la vôtre. — Pourquoi donc prier ainsi? Par égard pour les ignorants et les faibles. « Et lorsqu'il eut parlé ainsi, il cria à haute voix. » Il ne dit pas : Au nom de mon Père, Lazare, viens dehors ; il ne dit pas encore : Père, ramenez-le à la vie. Il ne prend aucune formule de ce genre ; après avoir laissé tomber de ses lèvres une prière, il établit par ses actes l'autorité qui lui est propre. Pourquoi cette manière d'agir? Parce qu'il est dans les usages de sa sagesse de montrer par son langage son humilité, par les œuvres seulement sa puissance. Le seul crime que les Juifs avaient à lui opposer consistant en ce que, d'après eux, il ne venait pas de Dieu, par où ils induisaient en erreur la multitude, le divin Maître ne néglige rien pour combattre par ses paroles cette opinion, de la manière que demandait leur faiblesse. Il lui était facile d'établir autrement la conciliation de son humilité apparente et de sa véritable grandeur ; mais il ne le fit pas, le peuple étant hors d'état de s'élever à ces hauteurs. Il s'écrie donc : « Lazare, viens dehors. » C'est l'accomplissement de la parole : « L'heure est venue où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et où ceux qui l'entendront vivront. » *Joan.*, V, 28. De crainte que vous ne le regardiez comme ayant

reçu d'autrui sa puissance, il vous a déclaré plus haut le contraire et il le prouve par ses actes. Au lieu de dire : Lazare, lève-toi, il s'écrie : « Viens dehors ; » parlant au cadavre comme il eût parlé à un vivant.

3. Où trouver une puissance comparable à celle-là ? Mais, si le Sauveur n'agit pas en vertu d'un pouvoir qui lui soit propre, en quoi serait-il au-dessus des apôtres, qui disaient : « Pourquoi nous regardez-vous, comme si par notre propre vertu ou notre propre piété nous avions rendu le mouvement à ce paralytique ? » *Act.*, III, 12. S'il n'agissait qu'à la façon des apôtres, pourquoi ne tenait-il pas le langage que tenaient les apôtres ? En sorte que ces derniers auraient poussé plus haut leur philosophie et leur vertu, ayant rejeté loin d'eux la gloire de leur action. Ailleurs aussi, nous les entendons s'écrier : « O hommes, que faites-vous ? Nous sommes des hommes comme vous autres ! » *Ibid.*, XIV, 14. Quoi ! les apôtres n'accomplissant aucun signe par eux-mêmes l'auraient proclamé dans le but de combattre l'opinion contraire, et Jésus n'aurait pas agi de même s'il se fût trouvé dans le même cas ! Qui serait assez hardi pour le prétendre ? Donc il agissait par sa puissance propre, et c'est pour cela qu'il dit : « Je me suis exprimé ainsi, à cause de la foule qui m'environne, afin qu'ils croient à leur tour. » D'où il suit que, s'ils avaient cru, la prière eût été inutile au Sauveur. Mais, si prier n'était pas au-dessous du Sauveur, pourquoi nous montre-t-il dans les Juifs la cause de sa prière ? Pourquoi ne dit-il pas : Afin qu'ils croient que je ne suis pas votre égal ? Car, d'après cette opinion, il aurait fallu en venir là. Lorsqu'ils le soupçonnaient de violer la loi, il sut bien leur déclarer expressément le contraire, au point qu'ils n'ouvrirent pas la bouche : « Ne pensez pas que je sois venu pour violer la loi. » *Matth.*, V, 17. Ici, changeant de tactique, il les confirme dans leur sentiment. En fin de compte, à quoi bon ces détours et ces formes énigmatiques ? Il n'y aurait eu qu'à dire : Je ne suis pas l'égal de mon Père, et la question eût été tranchée. — Mais n'a-t-il pas dit, répliquera-t-on : « Je ne fais pas ma volonté ? » — A la vérité, il l'a dit ; mais il l'a dit d'une façon voilée, à cause de la faiblesse des Juifs, pour le même motif qui le détermine à se mettre en prière. — Quel est le sens de ces mots : « Car vous m'avez entendu ? » — Il ne saurait y avoir aucune opposition entre vous et moi. De même les mots : « Vous m'avez entendu, » n'ont pas pour but de démontrer l'impuissance du Sauveur ; ce ne serait plus impuissance seulement, il y aurait encore ignorance, puisqu'il n'aurait pas su avant de prier si Dieu l'exaucerait ou non.

A supposer son ignorance à cet endroit, comment expliquer cette parole : « Je vais le rappeler à la vie ? » le rappeler à la vie, et non, je vais prier mon Père. De même donc, je le répète, que les mots : « Vous m'avez entendu, » font ressortir l'unité de volonté du Père et du Fils et non l'impuissance de Jésus, de même en est-il de ces autres mots : « Vous m'entendez toujours. » Il faut ou bien répondre de cette manière, ou bien prétendre que le sentiment dont les Juifs étaient pénétrés a seul motivé le langage du divin Maître. S'il n'y avait en lui ni faiblesse ni défaut de connaissance, il en résulte manifestement que l'humilité de son langage tendait à vous persuader irrésistiblement et à vous arracher en quelque façon une profession de foi, de sorte qu'il se fût ainsi exprimé par pure condescendance, et non pour ne pas dépasser les exigences de sa dignité. — Que diront les ennemis de la vérité ? — Ce n'est pas en vue de la faiblesse des assistants que Jésus a dit : « Vous m'avez entendu ; » mais en vue d'établir sa propre supériorité. — Je réponds que, loin d'établir de cette manière sa supériorité, le Sauveur agissait de la façon la plus ordinaire et faisait voir qu'il n'y avait en lui rien au-dessus de l'humanité. Prier n'est point un acte qui convienne à Dieu, ni à Celui qui partage son trône. Vous le voyez, par conséquent ; une seule raison explique la conduite du divin Maître, à savoir, l'incrédulité des Juifs.

Dieu n'a pas besoin de prier.

Aussi bien, le prodige vient-il rendre témoignage à sa puissance. Jésus appelle Lazare, et le cadavre s'avance chargé de bandelettes. Pour qu'on ne vît pas en lui un fantôme, car il était presque aussi surprenant de le voir s'avancer malgré ses liens que de le voir rendu à la vie,

« il ordonna de le délier, » de telle sorte que l'on pût l'approcher, le toucher et constater son identité. Et il ajouta : « Laissez-le aller. » Admirez combien Jésus est ennemi de toute ostentation. Il ne prend pas Lazare avec lui, il ne lui enjoint pas de le suivre; il ne veut se mettre d'aucune manière en évidence, et il prétend ne pas se départir de la plus pure modestie. Cependant parmi les Juifs, les uns s'extasiaient devant le miracle qui venait d'être accompli; d'autres s'en allèrent l'annoncer aux Pharisiens. Que firent ces derniers? Au lieu d'être ravis d'étonnement et d'admiration, ils cherchent le moyen de mettre à mort celui qui venait de rappeler un mort à la vie. Quelle démence! Celui qui triomphe de la mort et lui fait rendre ses victimes, ils estiment pouvoir le livrer à la mort, et ils disent : « Que ferons-nous? car cet homme opère beaucoup de prodiges. » Ils le qualifient d'homme après une preuve aussi éclatante de sa divinité. « Que ferons-nous? » Ce que vous devriez faire, ce serait de croire en lui, de le servir, de l'adorer, et de ne plus le regarder comme un homme. « Si nous le laissons en liberté, les Romains viendront et ruineront notre nation et notre cité. » Quel est le but de leur délibération? Ils veulent en arriver à soulever le peuple, sous prétexte de le soustraire à une tyrannie qui le menace. — Que les Romains, disent-ils, apprennent l'influence de Jésus sur la foule, nous serons suspects à leurs yeux, ils viendront et ruineront notre capitale. — Et pourquoi, s'il vous plaît? Est-ce que Jésus prêchait la révolte? Ne recommandait-il pas de payer le tribut à César? Lorsque vous vouliez le proclamer roi, n'est-il pas vrai qu'il s'est dérobé à vos recherches? N'a-t-il pas mené un genre de vie complétement étranger à toute ambition, n'ayant ni habitation, ni rien de pareil? — Ce langage, ce n'était pas la crainte qui le leur inspirait, mais la haine. Toutefois, ce à quoi ils ne s'attendaient pas leur arriva; les Romains détruisirent leur capitale et leur nation, précisément parce qu'ils avaient mis à mort le Christ.

Quant aux actes du Sauveur, ils défiaient toute interprétation maligne. Celui qui guérissait les malades, qui enseignait à vivre avec une irréprochable pureté, qui ordonnait d'obéir aux supérieurs, celui-là, bien loin de briguer la tyrannie, la combattait ouvertement. — Cependant, notre histoire nous autorise à le penser. — Les usurpateurs auxquels vous faites allusion prêchaient la révolte; Jésus ne l'a jamais prêchée. Donc votre langage n'est qu'artifice. Que remarquez-vous en Jésus qui vous rappelle la tyrannie? Ne marche-t-il qu'environné de satellites? traîne-t-il des chars sur ses pas? ne fréquente-t-il pas de préférence les solitudes? — C'est pour cacher la passion qui les pousse que les Pharisiens mettent en avant le danger couru par Jérusalem, l'imminence d'une calamité qui atteindra la nation entière, enfin la crainte d'une catastrophe. — Ce n'est pas là ce qui a produit vos calamités, celle de Babylone comme celle dont Antiochus fut l'instrument, ce n'est point votre amour et votre zèle pour le Seigneur; ce sont vos injustices qui ont provoqué le courroux divin et qui vous ont livrés à vos ennemis. — Mais telle est la haine; elle aveugle complétement l'âme, et ne lui permet pas même d'entrevoir un sentiment honnête. — Le Christ ne vous a-t-il pas prêché la douceur? Ne vous a-t-il pas recommandé, si l'on venait à vous frapper sur une de vos joues, de présenter l'autre? Ne vous a-t-il pas prêché le support des injures? Ne vous a-t-il pas exhortés à déployer plus de constance à souffrir les persécutions que vos persécuteurs n'en mettraient à les multiplier? Est-ce bien là, je vous le demande, la conduite d'un aspirant à la tyrannie? Ne décèle-t-elle pas plutôt en lui des sentiments tout opposés?

4. Je vous l'ai dit souvent, c'est une redoutable passion que l'envie, et l'hypocrisie est l'un de ses principaux auxiliaires. L'envie a couvert la terre de maux; grâce à cette passion, les tribunaux regorgent; de l'envie naissent la passion de la gloire et celle des richesses, l'ambition des honneurs et le mépris superbe du prochain. De là ces milliers de brigands qui infestent les routes, les pirates qui couvrent les mers; de là le sang qui coule à flots, les divisions qui font le malheur de l'humanité. Tous les maux qui frapperont vos regards n'ont pas d'autre principe. Cette passion a fait également irruption

dans nos églises où elle a déjà produit une infinité de maux : c'est d'elle qu'est sortie la cupidité qui nous désole ; c'est elle qui a tout bouleversé ; à cause d'elle plus de justice ; « car les présents aveuglent les yeux des sages, et, comme un mors dans la bouche, ils détournent les châtiments. » *Eccli.*, XX, 31. C'est elle qui nous transforme d'hommes libres que nous sommes en esclaves. Chaque jour nous nous entretenons de cette passion, sans nous améliorer pour cela davantage. Pires que les bêtes féroces, nous dépouillons les orphelins, nous ruinons les veuves, nous opprimons les pauvres, nous ajoutons les malédictions aux malédictions. « Malheur à moi, car l'homme pieux a disparu de la terre, » s'écriait un prophète. *Mich.*, VII, 2. A nous maintenant de gémir, à nous de répéter tous les jours ce cri de douleur. Nous avons beau prier, nous n'obtenons rien ; nous avons beau mettre en œuvre les avis et les conseils, nous n'avançons à rien; il ne nous reste plus désormais qu'à recourir aux larmes. Ainsi fit le Sauveur. Après avoir exhorté sur tous les tons Jérusalem sans en être écouté, il pleura sur son aveuglement. Ainsi font les prophètes, ainsi devons-nous faire. Voici maintenant le moment des pleurs, des lamentations, des sanglots. Voici le moment de nous écrier : « Appelez les femmes chargées de pleurer ; envoyez vers les sages, et qu'ils parlent. » *Jerem.*, IX, 17. Peut-être de cette manière réussirons-nous à guérir les maux de ces hommes occupés à construire de splendides édifices, à demander à l'injustice de riches domaines. Oui, c'est bien le temps de pleurer; mais pleurez avec moi, vous les spoliés, vous les victimes ; à mes larmes unissez les vôtres. Néanmoins ne pleurons pas sur nous, pleurons sur eux de préférence ; ce n'est pas à vous, c'est à eux-mêmes qu'ils ont causé un tort véritable. En dédommagement de l'injustice qui vous est faite, vous aurez, vous, le royaume des cieux ; pour eux, la géhenne sera leur récompense. Mieux vaut donc souffrir une injustice que la commettre. Menons par conséquent sur eux un deuil non point comme le mènent les hommes, mais comme le menaient les prophètes, comme nous le montrent les divines Ecritures.

Gémissons amèrement avec Isaïe et disons : « Malheur à ceux qui joignent les maisons aux maisons et qui ajoutent les champs aux champs, de manière à ravir quelque chose aux voisins. Serez-vous donc les seuls habitants de la terre ? Vos maisons seront vastes et belles, et il n'y aura personne pour les habiter. » *Isa.*, V, 8-9. Pleurons encore avec Nahum et disons : « Malheur à celui qui élève dans les airs sa maison. » *Jerem.*, XXII, 13. Pleurons surtout comme le Christ pleurait sur les Juifs, et disons : « Malheur à vous, riches, car vous avez reçu vos consolations et votre récompense. » *Luc.*, VI, 24.

Voilà de quelle manière nous devons pleurer sans relâche ; de plus, gémissons en même temps sur l'indifférence de nos frères. N'allons pas verser des larmes sur un ami que nous aurons perdu ; versons-en sur un ami que l'avarice, l'amour des richesses, l'injustice, une soif insatiable de l'or possèdent. A quoi bon pleurer sur ceux qui sont morts des larmes stériles ? Pleurons ceux qui sont encore susceptibles de changement. Il arrivera peut-être qu'ils répondront à nos larmes par des rires. Ils n'en seront que plus dignes de compassion, puisqu'ils riront quand ils devraient pleurer. Si nos larmes parvenaient à les toucher, nous pourrions y mettre un terme, parce que nous les verrions en voie de s'amender ; mais, en présence de cette opiniâtreté dans leur erreur, nous ne devons pas cesser de gémir soit sur les possesseurs des richesses, soit sur les hommes que dévore la passion de l'argent, sur ceux qui ne reculent ni devant la cupidité, ni devant l'injustice. La richesse n'est point en elle-même un mal ; il est facile d'en faire un bon usage, par exemple en la consacrant à soulager les malheureux. Ce qui est un mal, c'est l'avarice ; c'est elle qui attirera sur nous des supplices sans fin. Ainsi donc pleurons : il se peut que nous obtenions à ce prix quelque amendement. Si les malheureux adonnés à cette passion ne brisent pas leurs liens, d'autres pourront n'en devenir pas victimes et se tenir sur leurs gardes. Toutefois, plaise à Dieu qu'ils en soient tous délivrés, que nul d'entre nous ne fasse une telle chute, afin que nous

Pourquoi pleurer inutilement ceux qui sont morts.



acquérions tous ensemble les biens promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXV.

« Or, l'un d'eux nommé Caïphe, qui était souverain pontife cette année-là, leur dit : Vous ne comprenez pas, et vous ne considérez donc pas qu'il vous est bon qu'un homme meure pour tout le peuple. »

1. « Les nations ont été englouties dans les gouffres qu'elles avaient creusés; leur pied a été pris dans les filets qu'elles avaient tendus. » *Psal.* IX, 16. Cette parole de l'Ecriture s'est accomplie sur les Juifs. Il fallait, disaient-ils, mettre à mort le Sauveur, de crainte que les Romains ne vinssent et n'exterminassent leur nation tout entière. C'est là justement ce qui leur arriva, lorsqu'ils eurent mis à mort Jésus : le moyen qu'ils avaient employé pour échapper à cette catastrophe fut précisément celui qui les y précipita. Seulement leur victime est actuellement dans les cieux; les meurtriers n'ont eu que l'enfer pour partage. Cependant, tel n'était pas tout d'abord leur dessein. Que se proposaient-ils donc? « Depuis ce jour, dit l'Evangéliste, ils voulaient le mettre à mort. » A l'appui de ce projet ils disaient : « Les Romains viendront et extermineront notre nation. Or, l'un d'entre eux nommé Caïphe, qui était souverain pontife cette année-là, leur dit : Vous ne comprenez rien. » Ses complices hésitent encore et proposent de délibérer sur ce point. « Que ferons-nous? » se demandent-ils en effet. Caïphe plus effronté, la tête haute et d'un ton d'arrogance, s'écrie : « Vous ne comprenez rien; vous ne considérez donc pas qu'il vous est bon qu'un seul homme meure, afin que la nation ne périsse pas tout entière. Or, il ne le dit pas de lui-même; mais, étant grand-prêtre de cette année, il prophétisa. » Voyez-vous quelle était la vertu de la puissance sacerdotale? Par cela seul qu'il était revêtu de cette dignité, quoique indigne, Caïphe prophétise, sans comprendre la portée de ses paroles; la grâce se servant de sa bouche sans pénétrer dans son âme trop impure. On avait vu, à la vérité, d'autres personnages indignes prédire l'avenir : Nabuchodonosor, Pharaon, Balaam; tout le monde en saisit aisément le motif. Quant au sens du langage de Caïphe, le voici : Vous êtes là sur vos siéges, et vous ne vous occupez pas de cette affaire avec une activité suffisante. Vous ne comprenez pas qu'il faut sacrifier au salut public le salut d'un seul homme. Admirez la puissance de l'Esprit, qui a su faire sortir d'un cœur pervers une aussi étonnante prophétie. L'Evangéliste donne aux nations le nom d'enfants de Dieu, eu égard à ce qui devait arriver et à la parole du Sauveur, qui, lui aussi, considérant l'avenir, disait : « J'ai encore d'autres brebis. » *Joan.*, X, 16.

Que veulent dire les mots : « Qui était souverain pontife cette année-là? » Vous voyez un des abus que le cours des temps avait amenés. La souveraine sacrificature n'était point exercée durant toute la vie, mais durant une année seulement, depuis que les dignités s'achetaient à prix d'argent. Et cependant le Saint-Esprit ne s'était pas pour cela retiré; quand ils eurent porté leurs mains sur le Christ, alors il se retira et passa aux apôtres. C'est ce que nous enseigne le voile du temple déchiré, non moins que la parole du Sauveur : « Voici que votre maison sera laissée déserte. » *Matth.*, XXIII, 38. Josèphe, qui vivait à peu près à cette époque, raconte que des anges, demeurés jusqu'à ce moment avec eux, leur déclarèrent qu'ils les abandonneraient, s'ils refusaient de se convertir. Tant que la vigne resta debout, il ne fut rien changé à l'ordre accoutumé. Une fois que l'héritier eut été mis à mort, ses meurtriers furent exterminés, et le Seigneur, arrachant à ses méchants serviteurs, je veux dire aux Juifs, le vêtement magnifique dont il les avait honorés, le donna dès ce moment à ses serviteurs fidèles, à savoir, aux Gentils convertis, laissant les Juifs dans l'abandon et l'isolement le plus complet. Au reste, ce n'est pas un fait sans importance que cette prophétie dans la bouche d'un ennemi du Sauveur : il n'en fallait pas davantage pour entraîner les autres. Toutefois, c'est le contraire de ce à quoi ils s'attendaient qui arriva. Jésus étant mort, ce fut sa

mort qui délivra les fidèles du châtiment à venir. Que signifie le texte qui vient après : « Afin de réunir à ceux qui étaient proches ceux qui étaient loin? » Afin d'en faire un seul et même corps; de cette manière, le fidèle qui habite Rome regarde le fidèle des Indes comme l'un de ses membres. Quelle société comparer à cette société? Le chef de tous ces membres, c'est le Christ. « Depuis ce jour-là les Juifs cherchèrent à mettre Jésus à mort. » Ils cherchaient bien à le faire antérieurement, car il est écrit : « C'est pour cela que les Juifs cherchaient à le faire mourir; » et le Sauveur leur disait : « Pourquoi cherchez-vous à me mettre à mort? » *Joan.*, v, 18; VII, 20. Mais, au lieu de se borner alors à chercher, ils en prennent actuellement la résolution et ils se mettent en devoir de l'exécuter. « Or, Jésus ne paraissait plus en public parmi les Juifs. » Ici, comme habituellement, il pourvoit à son salut en prenant des mesures purement humaines.

2. J'ai plus d'une fois exposé la raison de ses fréquentes disparitions, de ses fréquentes absences. Maintenant il se retire près du désert à Ephrata, et il y demeure avec ses disciples. Combien durent être émus ses disciples lorsqu'ils le virent pourvoir à son salut comme un homme ordinaire! Personne n'avait suivi le divin Maître; la fête des Juifs étant proche, on accourait de toute part à Jérusalem; et, tandis que tous les Juifs étaient en joie et en fête, les disciples se cachaient; ils se trouvaient en danger, sans toutefois perdre courage. Au temps de la pâque et de la fête des tabernacles, ils étaient en Galilée, où ils se tenaient cachés. Plus tard, lorsqu'à l'approche de la fête ils s'enfuient et se cachent avec leur Maître, seuls parmi tous les autres, ils lui donnent de leur attachement une preuve indubitable. Aussi, d'après Luc, Jésus leur disait-il : « J'ai partagé constamment avec vous les mêmes épreuves; » *Luc.*, XXII, 28; ce qu'il disait pour montrer la force dont sa grâce les avait revêtus. « Plusieurs de cette contrée-là montèrent pour se purifier. Et les princes des prêtres et les Pharisiens donnèrent des ordres pour qu'on se saisît de lui. » La belle purification qu'une purification accomplie avec des desseins homicides, avec des mains souillées de sang! « Et ils disaient : Croyez-vous qu'il ne viendra pas à la fête? » C'est la pâque qu'ils avaient choisie pour lui tendre un piége, c'est le temps de la plus grande solennité qu'ils avaient choisi pour en faire celui de l'homicide. — Il faut bien qu'il tombe entre nos mains, puisque la fête l'oblige à se présenter. — Quelle impiété! C'est quand ils devaient ouvrir toute leur âme à des sentiments de religion, quand ils allaient remettre en liberté des malheureux passibles des derniers supplices, qu'ils songent à charger de chaînes l'innocent. Déjà plus d'une fois ils l'avaient essayé, sans réussir à rien si ce n'est à se couvrir de ridicule. Si le Sauveur s'offre continuellement à leurs coups et s'y dérobe, s'il les empêche d'exécuter sur lui leurs desseins meurtriers et déroute leurs machinations, c'est pour les convaincre de sa puissance, c'est pour qu'ils sachent bien, une fois qu'il sera dans leurs mains, qu'ils en sont redevables à sa condescendance et non à leur propre pouvoir. Alors non plus ils ne purent s'en rendre maîtres, quoique Béthanie ne fût pas loin. Même, quand ils mirent sur lui la main, il les jeta contre terre à la renverse. « Six jours avant la pâque, Jésus vint à Béthanie, là où Lazare était mort, et il mangeait chez eux et Marthe servait et Lazare mangeait. » Comment douter de la réalité de la résurrection de Lazare en le voyant manger et agir plusieurs jours après? Il s'ensuit manifestement que le repas se donna dans la maison même du ressuscité; car ses sœurs et lui reçoivent Jésus comme des amis tendrement aimés. Certains commentateurs cependant prétendent que ce repas fut donné dans une autre maison. Marie, elle, ne servait pas; elle était tout entière occupée à écouter Jésus. Ici également elle nous offre une conduite beaucoup plus spirituelle. Si elle ne servait pas, si elle ne vaquait pas aux soins ordinaires de la maison, c'est qu'elle était appelée : son unique soin était d'honorer le Sauveur, de l'honorer non comme un homme, mais comme un Dieu. Voilà pourquoi elle répand sur sa tête un parfum et elle l'essuie avec ses cheveux, preuve évidente qu'elle a de Jésus une idée autre que le vulgaire.

Judas, sous un semblant de charité, reprend Marie de son action. Le Christ lui répond : « Elle a fait une excellente chose, en vue de ma sépulture. » Pourquoi ne le reprend-il pas vivement au sujet de cette femme, et ne déclare-t-il pas, ainsi que le fait l'Evangéliste, que le vol était le motif secret de son observation? Il voulait par sa patience le pousser à changer. Qu'il connût ses projets de trahison, il le lui avait montré ouvertement en disant que tous ses disciples ne croyaient pas « que l'un d'entre eux était un démon. » *Joan.*, VI, 71. Qu'il connût donc les projets de Judas, il le fit voir clairement; toutefois, il ne les lui reprocha pas formellement, et il usa d'indulgence, afin de l'amener à de meilleurs sentiments. Un autre évangéliste ne dit-il pas que tous les disciples se récrièrent en même temps? Ils se récrièrent tous, Judas comme les autres, mais ceux-ci dans une autre intention que celui-là. Si l'on demandait la raison pour laquelle le Sauveur avait confié au disciple infidèle l'argent destiné aux pauvres, et choisi pour trésorier le disciple que dévorait l'avarice, nous répondrions que Dieu seul connaît ce mystère; tout au plus oserions-nous dire par conjecture qu'il voulait le rendre ainsi de tout point inexcusable. En effet, Judas ne pouvait plus alléguer comme mobile de sa trahison l'amour de l'argent, puisqu'il lui était si facile de satisfaire sa cupidité : il n'obéissait donc qu'à la noirceur et à la perversité de son âme, à cette même perversité que le Christ, dans son indulgence inépuisable, s'efforçait de réprimer. Aussi ne lui reprochait-il pas ses larcins, bien qu'il ne les ignorât pas, et, par là même qu'il laissait le champ libre à sa cupidité, il lui ôtait toute ombre d'excuse. « Laissez-la faire, dit-il; elle a gardé ce parfum pour le jour de ma sépulture. » Nouvelle allusion à la trahison du disciple que cette mention de la sépulture. Mais ni ce reproche ne le touche, ni cette parole avec tout ce qu'elle avait d'émouvant n'éveille en lui la pitié. Le Sauveur ne semble-t-il pas lui dire : Je vous pèse, je vous suis à charge; attendez un peu de temps, et je m'en irai? C'est là ce qu'il indique en ajoutant : « Vous ne me posséderez pas toujours. » Aucune de ces circonstances n'amollit le cœur de ce barbare; et pourtant que de paroles, que d'actes de la part de Jésus propres à le toucher! Cette même nuit il lui lave les pieds, il le fait asseoir à sa table, procédés capables de faire pénétrer chez les brigands eux-mêmes des sentiments d'humanité; il tient des discours auxquels un rocher n'eût pas été insensible; et cela, non pas longtemps auparavant, mais le même jour, de manière à ce que l'oubli fût impossible. Mais, je le répète, aucune de ces choses ne fit impression sur Judas.

Pourquoi le Sauveur commit l'argent au disciple infidèle.

3. C'est que l'amour de l'argent est une terrible passion, une passion qui bouche les yeux aussi bien que les oreilles, et qui nous rend plus inhumains qu'une bête féroce : conscience, amitié, relations, salut de notre âme, tout cela n'est rien pour elle; détournant de ces sujets notre pensée, elle nous impose son affreuse tyrannie et nous condamne à la plus affreuse des servitudes. Ce qu'il y a de plus épouvantable dans cet esclavage amer, c'est qu'elle nous amène à la regarder elle-même comme notre bienfaitrice, en sorte que plus on est courbé sous son joug, plus on s'attache à ce joug; et voilà pourquoi le mal qui en résulte devient bientôt incurable, ce monstre devient bientôt impossible à dompter. C'est à cause de cette passion que Giézi, de disciple d'un prophète et de prophète qu'il était lui-même, ne fut ensuite qu'un lépreux; c'est elle qui causa la perte d'Ananie, qui fit de Judas un traître, qui amena les principaux des Juifs à ce point de corruption qu'ils ne refusaient plus aucun présent, et qu'ils n'étaient plus que les compagnons des voleurs. Une infinité de guerres n'ont pas eu d'autre origine; c'est elle encore qui a fait ruisseler les chemins de sang et retentir les cités de gémissements et de sanglots; c'est elle enfin qui souille les festins, qui rend les mets impurs et les repas détestables. De là ce nom d'idolâtrie que Paul lui a décerné. Pourquoi l'a-t-il qualifié d'idolâtrie? Bien des gens possèdent des richesses et n'osent s'en servir, les considérant en quelque façon comme une chose sacrée, et se gardant bien d'y toucher comme ils se garderaient de toucher à des biens voués au Seigneur; ils les transmettent ainsi à leurs fils et à leurs descendants. Sont-ils dans la

nécessité d'en user, ils en usent comme s'ils commettaient une action défendue. Pareil au dévot adorateur d'une idole, vous cachez votre or derrière les portes et les verroux, vous transformez votre coffre en un sanctuaire, et vous gardez vos richesses dans des vases précieux. Or, n'adorez-vous pas votre or comme le païen adore son idole? ne lui témoignez-vous pas des égards de toute sorte?

L'idolâtre sacrifiera ses yeux et sa vie avant que de livrer son dieu : ainsi font les adorateurs de la richesse. — Nous n'offrons pas cependant à l'or nos adorations, me répondront-ils. — Le païen non plus n'adore pas son idole; il adore le démon qui habite en elle. De même, bien que vous n'adoriez pas l'or, vous adorez le démon, qui, à l'occasion des convoitises que la vue de l'or allume en vous, a pris possession de votre âme. Il n'est pas de démon aussi redoutable que la passion de l'argent; on lui obéit plus aveuglément qu'on n'obéit aux idoles. Les serviteurs de ces dernières leur désobéissent en bien des points; les serviteurs de la cupidité ne résistent jamais, et, quoique la cupidité leur commande, ils l'exécutent. Que leur ordonne-t-elle, en effet? Soyez, leur dit-elle, l'irréconciliable ennemi de tous les hommes; méconnaissez la nature, méprisez votre Dieu, offrez-vous à moi vous-même en sacrifice; et elle est complétement obéie. Aux idoles, on n'immole du moins que des bœufs et des brebis. La cupidité dira : Immolez-moi votre âme, et le cupide l'immolera. Voyez-vous maintenant quels sont ses autels, quels sont ses sacrifices? Les avares ne posséderont point le royaume de Dieu; mais aucune crainte n'a prise sur eux. Pourtant cette passion est l'une de celles qui est en nous le moins profondément enracinée. Elle n'est point innée, elle n'est point naturelle à l'homme : il n'y avait point d'or dès le principe, nul n'était animé de la passion de l'or. Si vous le permettez, je vous dirai où ce mal a pris son origine. C'est par rivalité que chacun, désirant dépasser ceux qui l'ont précédé, a développé cette passion; on est poussé presque malgré soi par les exemples de ses devanciers. Lorsque les hommes voient de magnifiques édifices, d'immenses domaines, un domestique nombreux, une vaisselle d'argent, des habits somptueux, ils s'appliquent à faire encore davantage; en sorte que les premiers éveillent la cupidité chez les suivants; ceux-ci chez les troisièmes, et toujours ainsi. Aussi bien, si quelques-uns eussent voulu pratiquer la modération dans les richesses, on ne se fût point conformé à leurs leçons.

Néanmoins, la cupidité n'est pas pour cela excusable; car il y a des hommes qui dédaignent les biens de la terre. — Qui les dédaigne? demanderez-vous. — Il est extrêmement fâcheux que l'on ne croie pas à la possibilité de venir à bout de cette passion, et l'existence même d'hommes pratiquant la vertu opposée. Il me serait pourtant facile d'en indiquer un grand nombre, soit dans les villes, soit dans les montagnes. Mais à quoi bon? vous ne deviendriez pas meilleurs pour cela. Du reste, nous n'avons pas maintenant à nous occuper de ces personnages ni à vous recommander le renoncement aux biens que vous possédez. Je le désirerais assurément; mais le fardeau serait pour vous trop lourd, et je ne vous l'imposerai pas : je me contenterai de vous presser de ne pas désirer les biens qui ne vous appartiennent pas, et de faire des vôtres un emploi charitable. Bien des personnes se rencontrent auxquelles ce qu'elles ont suffit; exclusivement occupées de leurs affaires, elles vivent du fruit légitime de leurs travaux : pourquoi n'en pas faire autant et ne pas marcher sur leurs traces? Songeons à ceux qui ont vécu avant nous : leurs vastes domaines subsistent encore; mais il ne reste de leurs possesseurs antiques que les noms. Voici les bains de celui-ci, le faubourg de celui-là, l'hôtellerie d'un tel autre. Est-ce que la simple vue de ces lieux ne nous arrache pas des gémissements, en nous remettant en mémoire les fatigues que l'on s'est données, les injustices que l'on a commises? Et tout cela est perdu, et maintenant des étrangers en jouissent, auxquels on n'eût jamais pensé; peut-être même des ennemis, tandis que des supplices sont le partage de celui qui n'est plus. Tel est le sort qui nous attend. A coup sûr nous mourrons, à coup sûr nous subirons la même destinée. Que de colères ces riches d'autrefois, que de dépenses, que d'inimitiés n'ont-ils pas

eu, je vous le demande, à supporter? Quel fruit en ont-ils retiré? Des châtiments qui ne finiront pas, sans espoir de consolation; des malédictions sur la terre après leur mort, qui s'ajoutent aux malédictions qu'ils avaient entendues pendant leur vie. Que dire enfin? N'est-ce pas un sujet de tristesse pour nous, d'autant plus grande que les portraits appendus aux murailles des édifices sont en plus grand nombre? Il avait bien raison de s'écrier, le Prophète : « C'est en vain que tout homme vivant s'agite. » *Psalm.* XXXVIII, 12. En vérité, la sollicitude à l'endroit des choses d'ici-bas n'est qu'agitation, agitation et trouble inutile. Il n'en sera pas de même dans les tabernacles éternels, dans le séjour qui ne passera pas. Ici l'un a travaillé, l'autre jouit; là chacun jouira du fruit de ses labeurs et recueillera les plus riches récompenses. Empressons-nous vers cette félicité, préparons-nous dans le ciel une demeure, afin de nous y reposer dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVI.

« Les Juifs en grand nombre ayant su que Jésus y était, s'y rendirent non-seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir Lazare qu'il avait ressuscité. »

Les dignités comme les richesses causent la perte des hommes.

1. Comme les richesses, les dignités causent la perte des hommes qui ne se tiennent pas sur leurs gardes : si les unes conduisent à l'avarice, les autres conduisent à l'orgueil. Chez les Juifs le peuple, vous pouvez le voir, était sain; mais les chefs étaient corrompus. Le peuple croyait au Sauveur, et les évangélistes le déclarent en plusieurs endroits : « Un grand nombre parmi le peuple crurent en lui. » *Joan.*, VII, 31. Parmi les chefs, un grand nombre persistaient dans l'incrédulité. Ce sont eux et non le peuple qui s'écrient : « Est-ce que l'un des principaux de la nation a cru en lui? » *Ibid.*, VII, 48. Ce sont eux encore qui ajoutent : « Cette foule qui ne connaît pas la loi est maudite. » *Ibid.*, 49. Ainsi les voilà qui qualifient de maudits ceux qui croient au Christ, et qui se qualifient de sages, eux qui l'ont mis à mort. De même ici, plusieurs de ceux qui avaient été témoins du miracle parmi la foule crurent en Jésus; mais les princes du peuple, voulant ajouter encore à leurs iniquités, essayèrent de mettre à mort le ressuscité. Que vous cherchiez à traiter ainsi le Christ parce qu'il violait le sabbat, parce qu'il se faisait l'égal du Père, parce que vous auriez eu à craindre le courroux des Romains, je le comprends; mais Lazare, quel crime avez-vous à lui reprocher qui le rende digne de mort? Est-ce donc un crime que de recevoir un bienfait? Voyez-vous leurs dispositions sanguinaires? Quoique le Sauveur eût opéré bien des miracles, aucun autre n'avait excité à ce point leur fureur, ni la guérison du paralytique, ni celle de l'aveugle-né. Il est vrai que le dernier était de beaucoup le plus éclatant, quoiqu'il eût été précédé d'un grand nombre d'autres : il est vrai qu'il y avait bien de quoi être surpris en voyant marcher et parler un homme qui avait demeuré quatre jours dans les bras de la mort.

Quelle intéressante manière de célébrer une fête que d'y répandre le sang d'un de ses semblables! En d'autres circonstances, ils s'appuyèrent sur la transgression de la loi du sabbat, et ils cherchaient par ce moyen à irriter la foule : dans la circonstance actuelle, n'ayant à mettre en avant aucune ombre d'accusation, ils dirigent leurs efforts contre le ressuscité. Ils n'ont plus ici sujet de dire que le Sauveur était l'ennemi du Père; la prière qu'ils avaient entendue ne le leur permettait pas. Dans l'impuissance de l'accuser en suivant leur tactique ordinaire, et devant un miracle aussi resplendissant, ils en viennent à des projets homicides. Ils en fussent venus là également à propos de l'aveugle-né, sans la circonstance de la violation du sabbat. Et puis, ce dernier était un homme obscur; aussi le chassèrent-ils du temple. Lazare, au contraire, était un personnage important, comme il est aisé d'en juger par le grand nombre de Juifs qui vinrent offrir à ses sœurs leurs consolations; enfin, sa résurrection s'était accomplie sous les yeux d'une foule nombreuse et de la manière la plus admirable. Parce que l'on ac-



courait de tous les côtés à ce sujet, et que l'on désertait la fête pour venir à Béthanie, les Juifs en étaient extrêmement vexés. C'est pourquoi ils tentèrent de faire périr Lazare, comme s'il s'agissait d'une chose ordinaire, tant leur inclination au meurtre était prononcée! Aussi la loi qui leur était destinée commençait-elle par ces paroles : « Vous ne tuerez pas ; » *Exod.*, xx, 13; et le prophète leur adressait-il ce reproche : « Vos mains sont souillées de sang. » *Isa.*, I, 15.

Mais Jésus, qui ne se montrait pas ouvertement en Judée et qui s'était retiré au désert, comment y revient-il en toute confiance? — Parce que son retour au désert avait calmé la colère de ses ennemis, et qu'il les retrouvait animés de sentiments différents. D'ailleurs la foule qui s'empressait autour de lui était suffisante pour les obliger à se tenir en respect. C'est que jamais signe n'avait ému le peuple comme la résurrection de Lazare. Un évangéliste va jusqu'à dire : « Ils étendirent leurs vêtements sous ses pieds...; la ville entière fut dans l'émotion, » dit un autre; *Luc.*, XIX, 36; *Matth.*, XXI, 10, tant on avait à cœur d'honorer le divin Maître. Or, les choses se passaient ainsi pour accomplir une prophétie et pour en figurer une autre : le même fait servait de couronnement à la première et de commencement à la seconde. En apparaissant au milieu de la foule, le Sauveur accomplit la prophétie qui disait : « Réjouis-toi, Israël, car ton roi vient à toi plein de douceur. » *Matth.*, XXI, 5. En apparaissant monté sur un âne, il présageait l'avenir et la conversion de la race impure des Gentils, qui devait se soumettre à son joug. Les autres évangélistes racontent qu'il envoya ses disciples en leur disant : « Déliez l'ânesse et son ânon. » *Marc.*, XI, 12. Jean ne dit rien de pareil, il nous montre seulement Jésus assis sur un ânon qu'il avait rencontré. D'où vient cette différence? Il est à croire que ces deux récits sont exacts et que le Christ monta sur un ânon qu'il rencontra lorsque les disciples eurent délié et amené l'ânesse. Et les Juifs prirent des branches d'olivier et de palmier, et ils étendirent leurs vêtements sur le chemin, montrant par là qu'ils voyaient en lui plus qu'un prophète, et ils s'écrièrent : « Hosanna, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » C'est une preuve que l'un des plus vifs sujets de peine pour les ennemis du Sauveur était la persuasion où la foule était qu'il n'y avait pas d'opposition entre Dieu et lui; c'est encore une preuve que l'une des choses les plus efficaces pour diviser le peuple était l'affirmation de Jésus soutenant qu'il venait du Père. Quel est le sens de cette invitation : « Réjouis-toi, fille de Sion? » Les chefs du peuple étant le plus souvent des impies avides d'argent, des hommes qui le livraient à ses ennemis, semaient la corruption dans ses rangs et le mettaient de la sorte à la merci des étrangers, le prophète lui dit : Ayez confiance; il n'en est pas de même du roi qui vient à vous, ô peuple; il est plein de douceur et de mansuétude, puisqu'il a pour monture une ânesse. Et vraiment il fait son entrée, non à la tête d'une armée nombreuse, mais sur une ânesse tout simplement. « Et ses disciples ignoraient que cela fût écrit de lui. » Ainsi bien des choses leur étaient inconnues, parce qu'il ne les leur avait pas encore découvertes. De même, quand il leur dit : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai, » *Joan.*, XI, 19, ses disciples ne le saisirent pas. Un autre évangéliste observe que cette parole fut pour eux une parole cachée et qu'ils ne croyaient pas à sa résurrection d'entre les morts. Au reste, c'est avec raison que ces vérités leur étaient cachées. Chaque fois qu'ils les entendaient exprimer, ils étaient dans la peine, nous rapporte un écrivain sacré, ils étaient envahis par la tristesse; et cela, parce qu'ils ne connaissaient pas la résurrection. Ces vérités, disais-je, leur étaient cachées non sans raison, parce qu'elles dépassaient la portée de leur intelligence. Mais la signification figurative de l'ânesse, pourquoi ne la comprirent-ils pas? C'est qu'elle était elle aussi de la plus haute importance.

Ignorance des apôtres avant la mort du Sauveur.

2. Admirez cette philosophie de l'Evangéliste, ne rougissant pas de reconnaître l'ignorance première des apôtres. Ils connaissaient bien la lettre des prophéties; ils ne savaient pas qu'elles concernaient le Sauveur. Sans doute ils eussent été scandalisés d'apprendre qu'un roi devait

être trahi et devait souffrir les supplices les plus épouvantables. De plus, ils eussent difficilement compris de quelle royauté il était question, puisqu'ils l'entendirent, selon un autre historien, d'une royauté temporelle. « Et la multitude lui rendait ce témoignage, que Lazare était vraiment ressuscité. » *Matth.*, xx, 25. Un si grand nombre d'hommes n'eussent pas changé de sentiments en un moment, s'ils n'eussent cru à la vérité du miracle. « Or, les Pharisiens se dirent les uns aux autres : Vous voyez que nous n'obtenons rien ; voilà tout le monde qui le suit. » Cette parole, à mon avis, aurait été prononcée par les Pharisiens dont le cœur n'était pas encore gâté, par ceux qui n'osaient exposer publiquement leur pensée ; s'appuyant sur les résultats acquis, ils en concluaient l'inutilité des efforts tentés contre Jésus. Ce qu'ils appellent monde, c'est la foule. L'Ecriture donne indistinctement le nom de monde tantôt aux créatures, tantôt aux hommes qui vivent dans l'iniquité : aux créatures, quand elle dit : « Il fait marcher en bon ordre le monde malgré le nombre ; » *Isa.*, xl, 26 ; aux pécheurs, dans ce passage : « Le monde ne vous hait pas, mais il me hait. » *Joan.*, vii, 7. Il est bon de savoir ces détails, pour que les hérétiques ne trouvent dans la signification de ces mots aucun avantage contre nous.

« Or, il y avait des Gentils qui étaient venus pour adorer au jour de la fête. » Comme ils étaient au moment de devenir prosélytes, ils s'étaient rendus pour la solennité. Sur la réputation faite à Jésus, ils s'écrient : « Nous voudrions voir Jésus. » A ces mots, Philippe va trouver André, qui est devant lui, et lui fait part de ce qui se passe. Sa conduite est pleine ici de discrétion et de prudence. Il se souvient de la parole du Maître : « N'allez pas sur la terre des Gentils. » *Matth.*, x, 5. C'est pourquoi, dès qu'il a communiqué le désir des étrangers à l'un des apôtres, tous deux la communiquent aussitôt au Sauveur. Et que répond le Sauveur ? « L'heure est venue où le Fils de l'homme sera glorifié. Si le grain de sable tombant sur la terre n'y meurt pas, il y reste seul. » Quel est le sens de ces mots : « L'heure est venue ? » Pour ôter à l'opiniâtreté des Juifs toute excuse et pour les confondre, il avait dit à ses apôtres : « N'allez pas sur la terre des Gentils. » Les Juifs s'obstinant dans leur incrédulité, les Gentils manifestant au contraire le désir de s'approcher de Jésus, il est temps enfin, s'écrie le divin Maître, d'aborder la passion, puisque tout est accompli. Nous occuper sans cesse de ces Juifs endurcis, repousser les Gentils qui aspirent à venir à nous serait indigne de notre sollicitude. D'ailleurs, les disciples devaient après la croix être envoyés vers les Gentils ; de là, quand Jésus les voit se présenter d'eux-mêmes, cette exclamation : il est temps enfin de monter sur la croix. Auparavant, il n'avait pas permis qu'ils s'approchassent, afin d'invoquer ce témoignage en leur faveur. Avant que les Juifs l'eussent lui-même repoussé, avant qu'ils l'eussent cloué à la croix, il ne prononça pas les paroles que voici : « Allez et enseignez toutes les nations. » *Matth.*, xxviii, 19. Il avait dit, au contraire : « N'entrez pas sur la terre des Gentils ; » *Matth.*, x, 5 ; et encore : « Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël... Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux chiens. » *Ibid.*, xv, 24-26. Mais, quand ses ennemis eurent donné carrière à leur haine et l'eurent poussée jusqu'à mettre à mort le Sauveur, en présence d'une opiniâtreté pareille toute insistance demeurait inutile. Ils n'avaient pas voulu de Jésus ; car ils s'écrièrent : « Nous n'avons d'autre roi que César. » *Joan.*, xix, 15. Ils ont rejeté le Fils de Dieu, le Fils de Dieu à son tour les rejette. Aussi disait-il : « Que de fois j'ai voulu rassembler vos enfants, et vous ne l'avez pas voulu ! » *Matth.*, xxiii, 37. Et ce texte : « Le grain de blé qui, tombant sur la terre, ne meurt pas..., » quelle en est la signification ? Le Sauveur parle en ces termes de la croix. Comme la coïncidence de la mort de Jésus et de la conversion des Gentils aurait pu jeter le trouble dans l'âme de ses disciples, il leur dit : C'est ma mort surtout qui provoquera leur conversion, et qui développera mon Evangile. Mais ses discours ne parvenant pas à les persuader, il emprunte un exemple à l'expérience de la vie. Pour le blé, ajoute-t-il, il

produit d'autant plus qu'il meurt lui-même. Or, si cela est vrai des semences, cela sera également vrai de moi. Néanmoins ses disciples ne comprirent rien à ce langage; et l'Evangéliste ne cesse de le rappeler, pour expliquer et excuser leur fuite ultérieure. Cette même comparaison du Sauveur, Paul l'emploie au sujet de la résurrection.

3. Quel prétexte pourront donc alléguer les hommes qui ne croient pas à la résurrection, puisque nous avons sous les yeux, dans les plantes, dans les semences, en nous-mêmes, l'exemple d'une résurrection véritable? Il faut que la semence commence par se corrompre pour qu'il y ait une naissance. En général, lorsque Dieu fait une chose, tous les raisonnements deviennent hors de saison. Comment nous a-t-il tirés du néant? demanderai-je aux chrétiens qui prétendent croire aux Ecritures. J'ajouterai un raisonnement pris parmi les raisonnements humains. Entre les hommes, il y en a qui sont honnêtes, il y en a qui ne le sont pas. Or, il arrive souvent que les méchants jouiront de la prospérité jusqu'à l'âge le plus avancé, tandis qu'il en sera pour les bons tout au contraire. En quel temps alors recevront-ils chacun selon leurs œuvres? A quel propos? — Peu importe, dites-vous; il n'en est pas moins vrai que les corps ne ressusciteront pas. — Vous n'entendez donc pas l'Apôtre s'écrier: « Il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité? » I *Cor.*, XV, 53. Il ne s'agit pas de l'âme, remarquez-le bien; car l'âme n'est point sujette à la corruption: il s'agit de la substance qui en nous est morte, à savoir du corps, qui seul a été par la mort couché dans la tombe. Au demeurant, pourquoi voulez-vous qu'il n'y ait point pour les corps de résurrection? Est-elle donc au-dessus de la puissance divine? Mais il y aurait de la folie à le soutenir? Serait-elle hors de toute convenance? Mais comment y aurait-il inconvenance à ce que la substance corruptible qui a partagé les épreuves de l'âme, partageât après la mort ses couronnes? S'il y avait inconvenance réelle, il n'y aurait point eu dans le passé de résurrection, et le Christ n'eût point repris sa chair. Qu'il l'ait reprise et rendue à la vie, vous ne sauriez en douter après ces paroles: « Mettez ici vos doigts, et sachez qu'un esprit n'a ni os ni corps. » *Joan.*, XX, 27. Pourquoi aurait-il ressuscité Lazare, si la vie future devait être étrangère à notre corps? Pourquoi cette résurrection a-t-elle pris place parmi ses miracles et ses bienfaits? Pourquoi a-t-il donné lui-même à manger? Non, mes bien-aimés, ne cédez pas aux séductions des hérétiques. Il y aura une résurrection, il y aura un jugement. Savez-vous quels sont les hommes qui ne veulent ni de l'une ni de l'autre? Ceux qui ne voudraient pas rendre compte de leur conduite. Il y aura une résurrection, et elle doit être semblable à celle du Christ. Au Christ les prémices; il est le premier-né d'entre les morts. Si la résurrection n'est qu'une purification de l'âme, un affranchissement du péché, comment se fait-il que le Christ, qui n'a pas péché, soit ressuscité? Et, s'il a péché, comment avons-nous pu être délivrés de la malédiction? Comment entendre ces paroles: « Le prince de ce monde est venu, et il n'a sur moi aucun pouvoir? » *Joan.*, XIV, 30; car elles affirment ouvertement son impeccabilité. Conséquemment, d'après vos ennemis, ou bien le Christ n'est pas ressuscité, ou bien, afin de pouvoir ressusciter, il a péché antérieurement à sa résurrection. Mais non; il est ressuscité, il n'a pas non plus commis de péché; donc sa résurrection est une résurrection corporelle, et ces croyances perverses ne sont que des rejetons de la vaine gloire. Evitons dès lors un mal de ce genre. « Les entretiens mauvais corrompent les bonnes mœurs. » I *Cor.*, XV, 33. Ce n'est pas là, sachez-le bien, la doctrine des apôtres; ces opinions nouvelles ont pour pères Valentin et Marcion. Fuyons-les, encore une fois, mes bien-aimés. Une vie vertueuse vous serait inutile, si vos croyances étaient corrompues: de même qu'il ne vous servirait de rien d'avoir une doctrine saine, si vos mœurs n'étaient point irréprochables.

Erreur des hérétiques qui niaient la résurrection.

Opinions funestes de Marcion et de Valentin.

Ces erreurs, les Gentils les ont mises au jour, les Gentils les ont développées, sous l'influence des doctrines dont ils étaient redevables aux philosophes du paganisme, telles que la doctrine d'une matière incréée et autres semblables.



Ayant soutenu la nécessité d'une matière préexistante pour expliquer l'action du Créateur, ils ont soutenu de même qu'il n'y avait pas de résurrection. Nous qui connaissons l'infinité de la divine puissance, ne prêtons à leur enseignement aucune attention, ne l'écoutons en aucune manière. C'est à vous que j'adresse cette recommandation ; pour nous, jamais nous ne reculerons devant la lutte contre ces adversaires. Un homme sans armes offensives et défensives, tombât-il entre les mains d'ennemis plus faibles que lui, sera bientôt leur prisonnier. Pour vous, je ne vous engagerais pas à fuir le combat dans les questions qui nous occupent; je vous encouragerais plutôt à le rechercher, si vous cultiviez l'étude des Ecritures, si vous vous prépariez quotidiennement à lutter ; car la vérité est irrésistible. Mais, comme vous ne savez point vous en servir, je redoute de vous voir en venir aux mains sans armes, et je craindrais pour vous une défaite. Quelle faiblesse plus grande que celle des hommes privés de l'assistance de l'Esprit saint ! Quant à nos adversaires, il ne faut pas s'effrayer de les voir s'appuyer sur une philosophie profane, il faut même sourire en les voyant marcher à la remorque de maîtres insensés. Jamais, en effet, ces philosophes n'ont pu mettre au jour une opinion saine sur Dieu et l'univers ; des vérités familières à nos veuves chrétiennes, un Pythagore les ignorait.

Mœurs des philosophes. A son sens, l'âme humaine devient un arbuste, un chien, un poisson. Et ce sont des maîtres de cette valeur que vous écouteriez ? Et pour quelle raison, s'il vous plaît? Oui, dans les carrefours ils passent pour de grands hommes, ils entretiennent avec soin leurs boucles de cheveux, ils se drapent dans leurs manteaux ; c'est là toute leur philosophie. Regardez au dedans, vous n'y verrez que cendre et que poussière; vous n'y trouverez rien de sain : « Leur bouche n'est qu'un sépulcre béant; » *Psalm.* V, 11; impureté, corruption, pourriture, il n'y a pas autre chose au fond de leur doctrine. Suivant le premier de ces philosophes, Dieu c'était l'eau; suivant un autre, Dieu c'était le feu; suivant un troisième, c'était l'air ; tous en ont fait un corps. Et vous accorderiez votre admiration à des hommes qui ne se sont même pas élevés à la notion d'un Dieu incorporel ? Si plus tard ils étalèrent quelques connaissances, ils en furent redevables à leurs rapports avec nos ancêtres en Egypte.

Mais nous mettrons ici un terme à ce discours ; nous ne voudrions pas jeter le trouble dans vos âmes. Si nous entreprenions de vous exposer leur doctrine sur Dieu, sur la matière, sur l'âme et sur le corps, elle serait accueillie par un immense éclat de rire. Au surplus, toute réfutation de notre part serait inutile; car ils ont le soin de se transpercer les uns les autres. Celui d'entre eux qui a composé contre nous un traité de la matière s'est réfuté lui-même. Pour ne pas vous faire perdre inutilement votre temps et nous engager en d'inextricables discours, nous nous bornerons à cette recommandation : Appliquez-vous à l'intelligence des Ecritures, et n'entreprenez aucune discussion inutile. C'est la recommandation que Paul adressait à Timothée, quoique ce cher disciple fût rempli de sagesse et qu'il eût le don des miracles. Soumettons-nous donc à son autorité, laissons de côté la bagatelle, appliquons-nous aux œuvres sérieuses, je veux dire, aux devoirs de la charité et de l'hospitalité ; tenons en grande estime l'aumône, afin d'obtenir les biens qui nous ont été promis, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVII.

« Celui qui aime son âme la perdra; et celui qui hait son âme en ce monde la garde pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive. »

1. La vie présente est une douce chose, elle exerce un charme puissant, sinon sur tous les hommes, du moins sur ceux qui y sont attachés ; mais quiconque jettera un regard du côté du ciel et des biens qui nous y sont préparés, la méprisera bientôt et n'en fera aucun compte. La beauté du corps nous ravit d'admiration tant qu'une beauté supérieure ne se révèle pas à nos yeux; mais que cette beauté apparaisse, et nous

dédaignons la première. Si donc nous consentons à contempler la beauté de la vie céleste et à considérer l'harmonie du royaume à venir, nous ne tarderons pas à nous affranchir des liens que nous imposent les choses d'ici-bas ; car c'est un lien véritable que l'amour des biens présents. C'est pour nous inspirer de pareils sentiments que le Christ nous parle en ces termes : « Celui qui aime son âme la perdra; celui qui hait son âme en ce monde la garde pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive; et là où je serai, mon serviteur y sera avec moi. » Ce langage ressemble à une énigme; il n'en est rien pourtant, et nous y trouverons la plus parfaite philosophie. Comment donc se fait-il que « celui qui aime son âme la perdra? » Il s'agit de celui qui se laisse entraîner par des convoitises criminelles, qui accorde à son âme plus qu'il ne doit. De là cet avis d'un sage : « Ne marchez pas sous l'inspiration des désirs de votre âme. » *Eccli.*, XVIII, 30. De cette manière vous la perdriez; car vous l'engageriez dans une voie opposée à celle de la vertu. Conséquemment; « celui qui hait son âme en ce monde la sauvera. » Qu'est-ce à dire, celui qui hait son âme? Celui qui ne lui cède pas, quand elle exige une obéissance qui ne lui est pas due. Le Sauveur ne dit pas : Celui qui ne s'en rapporte pas à son âme, mais : « Celui qui la hait. »

De même, en effet, que nous ne pouvons souffrir ni d'entendre, ni de voir les personnes pour lesquelles nous avons de la haine ; de même faudrait-il témoigner une aversion des plus vives à notre âme toutes les fois qu'elle nous engagerait dans une voie contraire à la volonté du Seigneur. Comme le divin Maître allait entretenir ses disciples de sa mort, et qu'il prévoyait la noire tristesse où il les jetterait, il leur tint un langage propre à les fortifier. — Que parlé-je de supporter courageusement ma mort, leur dit-il? Si vous ne mourez vous-mêmes les premiers, vous ne gagnerez absolument rien. — Remarquez de quelle manière il tempère son discours. Assurément il était dur et extrêmement pénible d'entendre dire que tout homme aimant vraiment son âme doit mourir. A quoi bon insister sur les choses d'autrefois? Aujourd'hui même nous trouverons une foule de gens prêts à tout souffrir volontiers pour jouir de la vie présente, bien que ces gens croient à l'existence des biens à venir. A la vue des édifices, des travaux de toute espèce dont l'homme s'occupe, ils s'écrient tout en larmes : A combien de travaux un homme se livre, et cela pour tomber lui-même en poussière! tant la vie présente exerce de fascination sur nous! Or, ces liens, le Christ les brise en disant : « Celui qui hait son âme en ce monde la gardera pour la vie éternelle. » Que son dessein fût de leur donner un avis et de dissiper en même temps leur frayeur, ce qui vient après le prouve : « Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive. » Il parlait de sa mort, et il demandait qu'on marchât à sa suite par les œuvres, le serviteur devant suivre son maître en toute circonstance. Notez, je vous prie, à quel moment il leur tient ce langage; ce n'est pas au fort d'une persécution; c'est quand ils croient être en sûreté, quand ils sont pleins de confiance, recherchés et honorés de tout le monde, quand ils peuvent élever leurs pensées et entendre ces mots du divin Maître : « Qu'il prenne sa croix et qu'il me suive; » *Matth.*, XVI, 24; qu'il soit prêt en tout temps aux périls comme à la mort, prêt à sortir de cette vie.

En quoi consiste la récompense promise par le Sauveur.

Les épreuves et les persécutions indiquées, le Sauveur indique aussi la récompense. En quoi consiste-t-elle? A le suivre, à marcher avec lui, car la résurrection doit venir après la mort. « Là où je serai, mon serviteur y sera également. » Or, où est le Christ? Dans les cieux! C'est là donc que nous serons transportés en âme avant la résurrection. « Si quelqu'un est mon serviteur, mon Père l'aimera. » Pourquoi ne parle-t-il pas de lui-même? Parce que les disciples n'avaient point encore de lui l'idée qu'ils auraient dû en avoir, et qu'ils mettaient le Père au-dessus de lui. Ils ne savaient même pas qu'il ressusciterait du sein de la tombe; comment auraient-ils eu de lui une idée exacte? Aussi disait-il aux enfants de Zébédée : « Ce n'est pas à moi de donner ce que vous demandez ; cette place est réservée à ceux auxquels mon Père l'a préparée; » *Marc.*, X, 40; et cependant il est lui le souverain juge. Ici nous le voyons déclarer sa qualité de fils,

puisque le Père recevra ses serviteurs comme ceux de son Fils véritable. « Maintenant le trouble s'est emparé de mon âme. Que dirai-je? Mon Père, délivrez-moi de cette heure. » Ces paroles ne sont plus celles d'un homme exhortant à braver la mort, oui, à la braver. On aurait pu observer qu'il était facile au Christ de dédaigner la mort, puisqu'il était à l'abri des épreuves humaines, et de nous engager à la mépriser, puisqu'il ne courait aucun risque. Or, il montre ainsi qu'il ne refuse pas de la subir, malgré les angoisses qu'il ressent à son approche. Il est vrai que ces angoisses regardent sa nature humaine, non la divinité. De là cette expression : « Maintenant mon âme est dans le trouble. » S'il n'en était pas ainsi, quel rapport y aurait-il entre ces mots et ceux qui suivent : « Mon Père, délivrez-moi de cette heure? » Il était troublé à un point tel qu'il demandait de se soustraire à une pareille épreuve, si c'eût été possible.

Trouble du Sauveur.

2. En cela se révélait la faiblesse de la nature humaine. Mais, semble dire le Sauveur, je ne sais ce que je demande en demandant l'éloignement de cette heure; « car c'est pour cette heure que je suis venu. » Donc, quel que soit notre trouble, quelles que soient nos appréhensions, ne reculons pas devant la mort. Malgré le trouble qui m'accable, je ne prétends pas fuir devant elle; il faut braver les maux qui se présentent. Je ne dis pas : Mon Père, délivrez-moi de cette heure; mais bien : « Mon Père, glorifiez votre nom. » En dépit de ce trouble qui me sollicite à tenir un langage opposé, je veux dire : « Glorifiez, ô Père, votre nom; » attachez-moi à la croix. — Ces paroles de Jésus sont inspirées par un sentiment humain; elles nous montrent une nature se refusant à mourir et cherchant à retenir la vie présente, preuve que le divin Maître n'était pas étranger aux sentiments de l'humanité. Il n'y a point de crime à manger et à dormir; il n'y en a pas davantage à désirer demeurer sur la terre. Si le corps du Christ était affranchi du péché, il ne l'était pas des lois de la nature; autrement il n'eût point été un corps. Dans ce passage, il nous donne encore une autre leçon. Cette leçon, quelle est-elle? De ne jamais nous désister de nos bons desseins, quand même la tristesse et la frayeur viendraient à envahir notre âme. « Mon Père, glorifiez votre nom. » Il nous apprend qu'il va mourir pour la vérité, et il appelle cela la gloire de Dieu. Après la croix seulement fut produite cette glorification du Seigneur. La terre entière devait se convertir, connaître le nom du vrai Dieu et le servir; non-seulement connaître le nom du Père, mais encore le nom du Fils; ce que Jésus passe néanmoins sous silence. « Une voix vint du ciel : Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore. » Quand donc ce nom avait-il été glorifié? Dans les circonstances précédentes. Je le glorifierai encore après la croix. Et le Christ observe : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous. » Les personnes présentes croyaient que c'était le tonnerre, ou bien qu'un ange lui avait parlé. Où puisèrent-elles cette créance? Est-ce que la voix ne s'était pas fait entendre nettement et clairement? Assurément; mais, grossiers, charnels, nonchalants comme étaient les Juifs, ils n'y firent presque pas attention. Les uns n'entendirent qu'un bruit; les autres remarquèrent que c'était bien une voix articulée, quoiqu'ils n'en comprissent pas la signification. Et le Christ d'ajouter : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous. » Quel motif lui inspire ce langage? La pensée de l'affirmation qui se trouvait constamment dans leur bouche, à savoir qu'il n'était pas venu de Dieu. Comment ne serait-il pas venu de Dieu, celui que Dieu même glorifie, et par lequel est glorifié le nom du Seigneur? car c'est pour le glorifier que la voix avait retenti. De là ces paroles du Sauveur : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous. » Je n'avais pas besoin d'apprendre par là quoi que ce soit, puisque je connais tout ce qui regarde mon Père; c'est vous qui aviez besoin d'être instruits. Vous dites qu'un ange m'a parlé; vous dites encore que le tonnerre a retenti, et vous ne comprenez pas que cette voix s'est fait entendre à cause de vous, pour vous inspirer la pensée de demander ce qu'elle avait dit. Mais ils ne l'interrogèrent pas, tant ils étaient hors d'eux-mêmes, et quoiqu'on leur dît que cet événement singulier avait leur

propre bien pour raison d'être. Il est vrai qu'aux yeux de celui qui eût ignoré le but des paroles qui s'étaient fait entendre, elles n'eussent passé pour rien d'extraordinaire. « C'est à cause de vous que cette voix a retenti. » Par conséquent, ils sont eux l'explication de ces faits peu remarquables en eux-mêmes, et il ne s'ensuit aucunement que le Fils ait besoin de quelque assistance.

« C'est maintenant que le monde va être jugé; c'est maintenant que le prince de ce monde va être mis dehors. » Comment expliquer le lien qui rattache ce passage au passage précédent : « Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore? » D'une façon très-simple et parfaitement naturelle. Le Seigneur ayant déclaré qu'il glorifierait son nom, il détermine de quelle manière il le fera. « Le prince du monde, dit-il, sera jeté dehors. » Et les mots : « C'est maintenant que le monde va être jugé, » quelle en est la signification? Ils signifient qu'ils vont voir le jugement et le châtiment. Comment et de quelle façon? Le premier homme s'étant rendu coupable de péché, fut condamné à la mort; car « la mort n'est entrée dans le monde que par le péché. » *Rom.*, v, 12. Or, en moi il n'y a pas de péché? — Alors, comment se fait-il qu'il ait été saisi et livré à la mort? Comment Judas a-t-il pu concevoir le dessein de le livrer au dernier supplice? Ne me dites pas que Dieu l'avait ainsi ordonné; ce serait exposer les desseins de sa sagesse, non ceux du démon. Ce qu'il nous faut connaître, ce sont les desseins de l'esprit du mal. Comment se fait-il donc que le monde soit jugé dans la personne du Sauveur? Supposez qu'un tribunal soit dressé et qu'on dise au démon : Vous avez frappé de mort tous les hommes; je le comprends, ces hommes ayant commis le péché; mais le Christ, de quel droit l'avez-vous traité de même? n'est-ce pas un acte d'une souveraine injustice? Aussi en se vengeant lui-même, le Christ vengera le monde tout entier. Pour plus grande clarté, j'aurai recours à une comparaison. Prenons un tyran cruel qui serait dans l'usage de soumettre tous les malheureux tombés entre ses mains à d'affreux traitements. Supposons qu'il mette à mort par félonie un roi ou un fils de roi; la mort de ce dernier pourra devenir l'occasion d'une réparation éclatante qui vengera du tyran toutes ses autres victimes. Voici encore un créancier qui, en réclamant de ses débiteurs ce qui lui est dû, les maltraite et les jette dans des cachots; puis, avec la même impudence, il entreprend de traiter ainsi des personnes qui ne lui doivent rien : n'est-il pas vrai qu'il expiera, si ces dernières le frappent mortellement, les mauvais traitements qu'il s'est permis envers les autres?

3. Ainsi en a-t-il été du Fils de Dieu : les attentats auxquels le diable s'était porté vis-à-vis de vous, il les expiera à l'occasion de celui auquel il s'est porté vis-à-vis du Christ. Que l'Ecriture nous fasse entrevoir cette conséquence, jugez-en par ce qui suit : « C'est maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors, » à l'occasion de ma mort. « Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi, » partant les Gentils. Prévenant cette objection : Comment le prince de ce monde pourra-t-il être chassé, lui qui sera votre vainqueur? — Il ne me vaincra pas, répond-il : il ne saurait triompher de celui qui attire à lui tous les autres. Il ne parle pas de résurrection; mais ce dont il parle est encore supérieur à la résurrection : « Je les attirerai tous à moi. » S'il se fût contenté de dire : Je ressusciterai, on n'eût pas su clairement que les hommes croiraient en lui. Dès lors qu'il l'affirme, en même temps qu'il dissipe toute difficulté sur ce point, il confirme sa propre résurrection; personne n'eût cru en lui s'il fût demeuré au sein du tombeau et s'il n'eût été qu'un homme ordinaire. « Je les attirerai tous à moi. » Il dit aussi que le Père attire; pourquoi? Parce que, le Fils attirant, la même action est le fait du Père. Je les attirerai, car le tyran au pouvoir duquel ils se trouvent ne leur permettrait pas de venir d'eux-mêmes et de s'arracher d'entre ses mains. Ailleurs il qualifie cet acte d'enlèvement. « Nul ne peut enlever au fort ses dépouilles, s'il ne commence par le garrotter lui-même; alors il enlèvera tout ce qui lui appartient. » *Matth.*, XII, 29. Figures toutes également destinées à faire ressortir la violence du démon : ce qu'il désignait dans un cas par le mot enlever, il le désigne dans l'autre par le mot attirer.

Que ces vérités raniment notre ardeur et nous déterminent à glorifier Dieu par la foi d'abord, et puis surtout par les œuvres, sans lesquelles au lieu de le glorifier, nous blasphémerions le Seigneur. Certainement un Gentil impur, en blasphémant le Seigneur, l'outragera moins qu'un chrétien perdu de vices. En toute chose donc, je vous en conjure, proposons-nous de glorifier notre Dieu. Malheur, nous dit-il, au serviteur par lequel est blasphémé le nom de Dieu. Malheur, c'est dire toute sorte de supplices et de tourments! Bienheureux, au contraire, celui par lequel ce nom divin est honoré. Ne vivons donc pas comme si nous étions au milieu des ténèbres; évitons toutes les prévarications, et celles principalement qui peuvent être un sujet de scandale public; à l'occasion de celles-là surtout le nom de Dieu est indignement traité. Quel pardon espérerons-nous si, quand il nous est commandé de donner nos biens, nous ravissons le bien d'autrui? Quel espoir de salut sera notre partage? Vous serez châtié pour avoir refusé du pain à celui qui a faim; pour avoir dépouillé votre frère de son manteau, quelle indulgence aurez-vous lieu d'obtenir? Ce langage, nous ne cesserons de vous le tenir. Peut-être ceux qui nous ferment aujourd'hui leurs oreilles, les ouvriront demain; ceux qui ne nous prêteront pas demain leur attention, nous la prêteront le jour suivant. Après tout, plusieurs demeureraient-ils obstinément dans leurs erreurs, nous aurons du moins dégagé notre responsabilité, et nous n'aurons pas à craindre le jugement. Puissiez-vous n'avoir pas à rougir vous-mêmes au sujet de nos paroles, et n'être pas couverts de confusion! Puissiez-vous tous comparaître avec confiance au tribunal du Christ, nous fournir un légitime sujet d'être fiers de vous, et nous dédommager ainsi dans quelque mesure de nos épreuves, par l'accomplissement de votre salut : en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Contre les avares et les hommes rapaces.

HOMÉLIE LXVIII.

« Le peuple lui répondit : Nous avons appris de la loi que le Christ demeure éternellement. Comment dites-vous donc : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé? Quel est-ce Fils de l'homme? »

1. L'erreur, sous quelque fard qu'elle se dissimule, est aisée à découvrir et d'une faiblesse extrême. Pareils à ces murs tombant en ruines, que l'on recrépit, sans toutefois les consolider, les propagateurs de l'erreur sont pris sans peine en flagrant délit de mensonge : ce qui arriva aux Juifs dans la circonstance dont nous avons à nous occuper. Le Christ leur avait dit : « Lorsque j'aurai été élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi. » Et les Juifs de répliquer : « Nous avons appris de la loi que le Christ demeure éternellement. Comment dites-vous : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé? Quel est ce Fils de l'homme? » Ils savaient donc que le Christ était immortel, et que sa vie ne devait pas avoir de terme. Ils comprenaient donc le sens véritable de ces paroles. A chaque pas, en effet, la passion et la résurrection se présentent dans les Ecritures. Isaïe, par exemple, parle de l'une et de l'autre en même temps. « Il a été comme la brebis que l'on mène à la boucherie, » dit-il, et le reste. *Isa.*, LIII, 7. David fait de même au second de ses psaumes et en plusieurs autres. Jacob, après s'être écrié : « Il s'est accroupi et il a dormi comme le lion, » ajoute : « Et comme le petit du lion. Qui le réveillera? » *Genes.*, XLIX, 9. Allusion évidente à la résurrection et à la passion du Christ. Les Juifs pensaient bien fermer la bouche au Sauveur et lui démontrer qu'il n'était pas le Christ, lorsqu'ils posaient en principe que le Christ demeure éternellement. Notez, s'il vous plaît, leur malice. Ils ne disent pas, en effet : Nous avons appris que le Christ ne doit pas souffrir, qu'il ne doit pas être crucifié, mais bien : « Nous avons appris qu'il demeure éternellement. » Ce qui ne constituait pas une difficulté sérieuse; car la passion ne détruisit aucunement l'immortalité du divin Maître. Ce qui résulte de ce passage,

c'est qu'ils étaient en possession de notions capables de les mettre sur la voie de la vérité, et qu'ils persistèrent volontairement dans leur méchanceté.

Le Sauveur ayant précédemment parlé de sa mort, dès qu'il ajouta qu'il devait être élevé, les Juifs saisirent bien la portée de cette parole. Après cela ils lui demandent : « Quel est le Fils de l'homme ? » Question également dictée par leur mauvais esprit. Ne croyez pas que ce langage vous concerne spécialement, semblent-ils dire, et n'allez pas prétendre que nous vous fassions une opposition suggérée par la haine. Nous ignorons complétement de qui vous parlez, quoique nous parlions, nous, en toute simplicité. Que répond le Christ? Il leur ferme la bouche, et leur prouve que la passion n'est en aucune façon incompatible avec l'immortalité. « La lumière, dit-il, est encore un peu de temps avec vous, » donnant à entendre par là que sa mort ne serait pour lui qu'une absence. La lumière du soleil ne s'évanouit pas avec la nuit; elle disparaît un peu de temps, sauf à se montrer de nouveau bientôt après. « Marchez pendant que vous avez la lumière. » De quel espace de temps veut-il parler? Est-ce de toute la vie? est-ce du temps qui le séparait de la croix? De l'un et de l'autre, ce me semble. Grâce à sa miséricorde infinie, bien des gens crurent après la croix. Or, il s'exprime comme on l'a vu pour exciter les Juifs à embrasser la foi. Il l'avait fait déjà plus haut quand il leur disait : « Je suis encore un peu de temps avec vous. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. » *Joan.*, VII, 33. Que de choses les Juifs font maintenant sans savoir ce qu'ils font, et marchant comme dans les ténèbres! Ils s'imaginent marcher dans la bonne voie, et ils suivent la mauvaise; ils gardent le sabbat, ils sont fidèles aux observances légales, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne savent pas où ils mettent les pieds. Aussi Jésus ajoute-t-il : « Marchez dans la lumière, afin de devenir les fils de la lumière, » à savoir, mes enfants. Au commencement de son Evangile Jean disait : « Ils sont nés de Dieu, non du sang et de la volonté de la chair; » *Joan.*, I, 13; de Dieu, c'est-à-dire du Père. Mais ici, Jésus déclare les engendrer lui-même, pour vous apprendre l'unité d'opération qui lui est commune avec le Père.

« Jésus ayant ainsi parlé s'en alla et se cacha à leurs regards. » Pourquoi se cache-t-il présentement? Les Juifs ne prennent point de pierres, ils ne blasphèment pas, comme ils l'avaient fait dans une circonstance semblable. Encore une fois, pourquoi se cache-t-il? De son regard qui plongeait au fond des cœurs, il voyait l'irritation s'amasser dans leurs âmes; bien qu'ils n'ouvrissent pas la bouche, il savait qu'ils étaient furieux et qu'ils songeaient à le faire mourir; or, ne voulant pas leur donner le temps de mettre leur dessein à exécution, il se déroba pour laisser à leur haine le loisir de se calmer. C'est ce que fait entrevoir l'Evangéliste, qui observe aussitôt : « Quoiqu'il eût opéré des signes aussi éclatants, ils ne crurent pas toutefois en lui. » De quels signes veut-il parler? De tous ceux qu'il a passés sous silence, comme il résulte de ce qui suit. Jésus étant revenu après être demeuré quelque temps caché, il se met à tenir aux Juifs des discours sur le ton le plus calme, en ces termes : « Celui qui croit en moi ne croit pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé. » *Joan.*, XII, 44. Remarquez la marche qu'il adopte. Il prend d'abord un ton peu élevé, il se rejette du côté de son Père; puis peu après il élève de nouveau son langage. Les voit-il effrayés, il revient sur ses pas, et, pour se rendre accessible à leur intelligence, il se remet à parler sur un ton plus simple. — Dans quelle circonstance en a-t-il agi de la sorte? — Dans quelle circonstance, répliquerai-je, n'en a-t-il pas agi de la sorte? Voyez ce qu'il dit dès le principe : « Comme j'entends, je juge ; » puis, prenant un ton plus solennel : « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier. » *Joan.*, V, 30; *ibid.*, 21. Et ensuite : « Ce n'est pas moi qui vous juge; un autre vous jugera. » *Ibid.*, VIII, 50. Reparaissant en Galilée après s'être retiré : « Travaillez, dit-il, non pour une nourriture qui périt. » *Ibid.*, VI, 27. Quand il a dit sur son propre compte les choses les plus hautes, qu'il est descendu des cieux, par exemple, qu'il donne

la vie éternelle, il se retire de nouveau. La fête des tabernacles étant venue, il se représente et il suit la même ligne de conduite.

2. Sans cesse on le verra s'appliquer à diversifier son enseignement, disparaître et reparaître, employer le ton le plus simple et le ton le plus sublime. Ainsi fit-il dans la conjoncture présente. « Quoiqu'il eût fait de si grands miracles, ils ne crurent pas en lui, afin que fût accomplie cette parole du prophète Isaïe : Seigneur, qui a cru à notre parole? A qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé? » « Ils n'ont pas pu croire, poursuit l'Evangéliste, car Isaïe a dit également : Vous entendrez parfaitement, et vous ne comprendrez pas. Or, Isaïe prophétisa ainsi quand il vit sa gloire et quand il parla de lui. » La particule « parce que, » le verbe « a dit, » indiquent ici le fait et non la cause. Si les Juifs n'ont pas cru, ce n'est pas uniquement parce que le Prophète l'avait prédit; mais parce qu'ils ne devaient pas croire. — Pour quelle raison l'Evangéliste ne s'exprime-t-il pas en ce sens, et, au lieu de faire sortir la prophétie de l'incrédulité, présente-t-il l'incrédulité comme l'effet de la prophétie? Il s'exprime en des termes plus formels encore quand il ajoute : « Ils n'ont pas pu croire, parce que Isaïe a dit. » — C'est que l'Evangéliste tient à faire ressortir clairement la véracité de l'Ecriture, et à prouver que les événements prédits se sont accomplis de la manière qu'elle avait déterminée. — Pourquoi donc le Christ est-il venu? aurait-on pu demander. Ne savait-il pas que les Juifs ne croiraient point en lui? — Pour prévenir ces objections, le disciple bien-aimé nous montre que les prophètes le savaient également. Quant au Christ, il est venu pour ôter toute excuse à la malice de ses ennemis. Ce que le Prophète avait annoncé, il l'annonçait comme une chose qui devait à coup sûr arriver; s'il eût dû en être autrement, il eût gardé le silence. Or, il devait en être infailliblement ainsi, parce que l'incrédulité des Juifs était incurable; le mot « ils n'ont pas pu, » est ici l'équivalent de : ils n'ont pas voulu. N'en soyez pas surpris; le Sauveur dit bien quelque part : « Celui qui peut comprendre, qu'il comprenne; » souvent il lui arrive de parler de puissance quand il s'agit de volonté. Il dit, par exemple : « Le monde ne peut pas vous haïr; mais pour moi, il me hait. » *Matth.*, XIX, 12; *Joan.*, VII, 7. On en use de même dans le langage ordinaire; l'on dira plus d'une fois entre autres choses : Je ne puis aimer telle personne, pour exprimer la volonté bien arrêtée de ne pas l'aimer. Un tel, dira-t-on, ne peut devenir un homme de bien. Un prophète disait aussi : « Quand l'Ethiopien changera de peau, quand le léopard ne sera plus tacheté, alors le peuple qui est versé dans la connaissance du mal pourra faire le bien. » *Jerem.*, XIII, 23. Il ne veut pas dire que ce peuple ne pût pas absolument pratiquer la vertu; mais que, ne le voulant pas, il ne le pouvait conséquemment pas. De même, il est dans l'intention de l'Evangéliste de déclarer qu'il était impossible au Prophète de se tromper, sans qu'il en résultât pour les Juifs l'impossibilité absolue d'avoir la foi; d'autant plus que les Juifs ayant la foi, la véracité du Prophète n'en serait pas moins inébranlable, car il n'eût pas tenu ce langage, s'ils eussent dû croire.

Une prophétie n'implique point la nécessité future d'un événement.

Vous demanderez pourquoi ces choses ne sont pas ainsi présentées. — Parce qu'il est des usages propres à l'Ecriture, usages auxquels il faut se conformer. « Or, il prophétisa ainsi, quand il vit sa gloire. » La gloire de qui? Du Père. Pourquoi Jean nous parle-t-il du Fils et Paul de l'Esprit? Ils en parlent en leur attribuant la même dignité, sans toutefois confondre les personnes. Ce qui appartient au Père appartient également au Fils; ce qui appartient au Fils appartient également au Père. Dieu a révélé bien des choses par l'entremise des anges; et pourtant jamais on n'a dit : Comme l'ange l'a déclaré; on dit : Comme l'a déclaré le Seigneur. C'est que les choses que les anges nous annoncent de la part de Dieu sont des choses de Dieu, tandis que les choses de Dieu ne sont pas les choses des anges. Ici, l'on nous dit que c'est l'Esprit qui parle. « Et quand il parla de lui. » Qu'en a-t-il dit? « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé. » *Isa.*, VI, 1. Le terme gloire, désigne la vision qu'eut alors le Prophète, la fumée qu'il aperçut, les paroles mystérieuses qui retentirent à ses oreilles, les

séraphins qui frappèrent ses yeux, les éclairs qui jaillissaient du trône, et dont les esprits célestes ne pouvaient soutenir l'éclat. « Et quand il parla de lui. » Qu'en dit-il encore? Qu'il entendit une voix qui lui disait : « Qui enverrai-je, et qui se chargera de cette mission? Et je dis : Me voici, envoyez-moi. Et la voix dit : Vous entendrez parfaitement, et vous ne comprendrez pas; vous verrez à merveille, et vous ne connaîtrez pas. Car leurs yeux ont été aveuglés, et leur cœur a été endurci, de crainte que leurs yeux ne voient et que leur cœur ne comprenne. » *Isa.*, VI, 8-10.

Au sujet de ce dernier passage se présente une autre question, facile à résoudre pourtant avec un peu de réflexion. Il arrive à ceux qui n'écoutent pas la parole divine ce qui arrive aux yeux malades, que la lumière du soleil blesse, non parce qu'elle a la propriété de blesser ordinairement nos yeux, mais parce qu'elle agit sur des yeux malades. C'est dans ce sens qu'il est dit que le cœur de Pharaon fut endurci : la même chose arrive aux hommes qui se mettent en lutte ouverte avec la parole de Dieu. C'est là une manière de s'exprimer particulière à l'Ecriture. De même elle dit : « Dieu les a livrés à leur sens réprouvé..... Il a distribué aux nations; » *Rom.*, I, 28; *Deut.*, IV, 19; dans le sens de : Il a permis, il a laissé. L'Ecriture ne nous représente pas le Seigneur accomplissant ces choses; elle veut dire seulement que ces choses ont été la conséquence de la malice des hommes dont il est question. Lorsque nous sommes abandonnés de Dieu, nous sommes livrés au démon; une fois livrés au démon, nous sommes en butte à des maux sans nombre. C'est pour effrayer l'auditeur que les mots « il endurcit, il livre, » sont employés. Dieu ne nous livre, il ne nous abandonne même qu'autant que nous le voulons. « Est-ce que ce ne sont pas vos péchés, nous dit-il, qui vous éloignent de moi? » *Isa.*, LIX, 2. Il est écrit encore : « Ceux qui s'éloignent de vous périront. » *Psalm.* LXXII, 27. Osée dit aussi : « Vous avez oublié la loi de votre Dieu, à mon tour je vous oublierai. » *Osee*, IV, 6. « Combien de fois, s'écrie le Sauveur dans l'Evangile, j'ai voulu rassembler vos enfants, et vous ne l'avez pas voulu! » *Luc.*, XIII, 34. Isaïe disait également : « Je suis venu, et il n'y avait point d'homme; j'ai appelé, et il n'y avait personne pour entendre. » *Isa.*, L, 2. Tous ces textes prouvent que, si nous sommes abandonnés de Dieu, nous en sommes les premiers la cause, ainsi que de notre perte. Dieu ne veut ni nous abandonner, ni nous punir; même quand il est forcé de sévir, il ne le fait pas volontiers. « Je ne veux pas la mort du pécheur, nous dit-il, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 32. Le Christ pleure sur la ruine de Jérusalem, comme nous pleurons sur celle de nos amis.

3. En conséquence, appliquons-nous à éviter tout ce qui pourrait nous éloigner de Dieu; accordons à notre âme les soins qu'elle réclame, aimons-nous les uns les autres, et gardons-nous de déchirer nos propres membres; ce qu'on ne voit que chez les insensés et les fous furieux : plus nous verrons nos frères mal disposés, plus nous devons avoir pour eux d'égards. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de nous trouver en présence de maladies corporelles graves et incurables, et de mettre en œuvre, malgré cela, remèdes sur remèdes. Quoi de plus terrible que la goutte, lorsqu'elle a son siége aux pieds ou aux mains? Allons-nous, pour y mettre un terme, couper ces divers membres? Nous nous en gardons bien; mais nous recourons à toute espèce de curatifs afin d'obtenir, sinon une guérison complète, du moins un soulagement. Faisons de même à l'égard de nos frères. Leur mal est-il incapable de guérison, ne cessons d'y prodiguer nos soins, et portons les fardeaux les uns des autres. De cette manière, nous accomplirons la loi du Christ et nous arriverons à la possession des biens qui nous sont promis, par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Exhortation morale.

HOMÉLIE LXIX.

« Cependant plusieurs des princes du peuple crurent en lui; mais, à cause des Pharisiens, ils ne l'avouaient pas, de peur d'être chassés de la synagogue; car ils aimaient plus la faveur des hommes que la gloire de Dieu. »

1. C'est une égale nécessité pour nous d'éviter toutes les passions qui causent la perte de l'âme; nous devons toutefois éviter avec encore plus de soin celles qui nous entraînent infailliblement d'elles-mêmes à de plus nombreuses fautes, par exemple, l'amour de l'argent. Cette passion est déjà fort grave par elle-même; mais elle est beaucoup plus redoutable en ce qu'elle devient la reine et la mère de tous les maux. Je citerai encore la vaine gloire. Voici des Juifs que la vaine gloire éloigne de la foi. « Plusieurs des princes du peuple crurent en lui, dit l'Evangéliste; mais, à cause des Pharisiens, ils ne l'avouaient pas, de peur d'être chassés de la synagogue. » C'est la justification du langage que leur tenait précédemment le divin Maître : « Comment pourriez-vous croire, vous qui cherchez la gloire les uns des autres, et qui ne voulez pas de la gloire qui vient de Dieu seul. » *Joan.*, v, 44. Ils n'étaient donc pas des princes, ils étaient des esclaves, et les pires des esclaves. Au reste, cette pusillanimité ne tarda pas à ne plus se présenter. Sous les apôtres, nous ne voyons plus de croyants en proie à cette maladie. Alors princes et prêtres embrassèrent hardiment la foi, parce que la grâce du Saint-Esprit, dont ils furent remplis, donnait à leur âme une fermeté supérieure à celle du diamant. Ecoutez maintenant ce que dit le Sauveur pour écarter cet obstacle à la foi : « Celui qui croit en moi ne croit pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé. » Pourquoi hésiter à croire en moi? Cette foi ne s'arrête pas à moi, elle va jusqu'à Dieu, de même que l'incrédulité.

L'avarice est la source de tous les maux

Identité de substance du Père et du Fils.

Ainsi, de toute manière, il proclame entre son Père et lui l'identité de la substance. Il ne dit pas : Celui qui croit à moi, pour qu'on ne supposât pas qu'il était uniquement question de la foi en ses paroles, ce qui pouvait s'appliquer également à la parole des hommes : en effet, croire aux apôtres, ce n'est pas croire à des hommes, mais à Dieu. Comme il s'agissait de la foi en sa substance, au lieu de dire : Celui qui croit à mes paroles, il s'exprime en ces termes : « Celui qui croit en moi. » Vous demanderez pourquoi il ne renversa jamais cet ordre, en disant, par exemple : Celui qui croit au Père, ne croit pas au Père, mais en moi? Parce qu'on lui aurait répondu : Soit, nous croyons au Père, mais nous ne croyons pas en vous. — Ils étaient encore d'une faiblesse trop grande. S'adressant à ses disciples, Jésus leur disait : « Vous croyez en Dieu, croyez de même en moi. » *Joan.*, XIV, 1. Le commun des Juifs lui paraissant incapable d'entendre cette doctrine, il procède d'une façon différente, et il fait voir qu'ils ne sauraient croire au Père, ceux qui refusaient de croire en lui. Pour vous ôter la pensée qu'il parle de lui comme d'un homme ordinaire, il ajoute : « Celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé. » Qu'est-ce à dire? Dieu serait-il donc corporel? Certainement non. Il s'agit ici d'une vision intelligible et de l'affirmation de la consubstantialité. Quelle est la portée des mots, « celui qui croit en moi? » C'est comme s'il disait : Celui qui puise l'eau d'un fleuve, puise non l'eau du fleuve, mais l'eau de la source. Encore cette comparaison exprime-t-elle faiblement l'idée du Sauveur. « Moi, la lumière, je suis venu dans le monde. » Ce nom ayant été donné constamment à Dieu dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, Jésus se l'applique à lui-même. C'est pour cela que Paul, instruit à ces leçons, l'appelle la splendeur du Père. Le divin Maître indique ici les rapports étroits qui l'unissent à son Père, et l'absence de toute différence, puisque la foi que l'on aurait en lui devrait aller jusqu'au Père. S'il se glorifie d'être la lumière, c'est parce qu'il délivre de l'erreur et qu'il dissipe les ténèbres spirituelles. « Si quelqu'un refuse de m'entendre, ce n'est pas moi qui le jugerai; car je suis venu, non pour juger le monde, mais pour le sauver. » Qu'on n'attribue pas à la faiblesse mon indulgence envers mes contempteurs : « Je ne suis pas venu pour juger le monde. »

2. De crainte ensuite que ces paroles : « Celui qui croit sera sauvé, celui qui ne croit pas sera condamné, » ne les entraînassent à l'indifférence, il appelle leur attention sur un tribunal redoutable, et il continue en ces termes : « Celui qui me méprise et repousse mes paroles, a son juge qui ne lui fera pas défaut. » — Puisque le Père ne juge personne, et que vous-même n'êtes pas venu pour juger le monde, quel sera donc le juge dont vous parlez ? — « La parole que j'ai annoncée, elle-même le jugera. » Les Juifs soutenant qu'il ne venait pas de Dieu, il leur signifie qu'ils ne pourront pas en ce jour tenir ce langage. Les paroles que je vous ai fait entendre rempliront l'office d'accusateur ; elles vous convaincront d'incrédulité et vous ôteront toute ombre d'excuse. « La parole que je vous ai annoncée. » Quelle parole principalement? « Je ne suis pas venu de moi-même, c'est mon Père qui m'a envoyé, c'est lui qui m'a prescrit le langage que je devais tenir, comment je devais parler, » et autres choses semblables. Il s'exprime de cette manière, pour leur enlever tout prétexte de se défendre. S'il n'en était pas ainsi, quel avantage le Sauveur aurait-il sur Isaïe? Ce prophète dit également : « Le Seigneur m'a donné une langue instruite, afin que je sache à quel moment il convient de parler. » *Isa.*, L, 4. Quelle supériorité aurait-il sur Jérémie, qui, envoyé par Dieu, était de même inspiré par lui? En quoi l'emporterait-il sur Ézéchiel? car Ezéchiel dévora le livre et publia les volontés du Seigneur. S'il en était autrement, les hommes qui devaient l'entendre auraient été pour lui une cause de connaissance. En effet, dès qu'on lui a prescrit, lorsqu'il a reçu sa mission, le langage qu'il devait tenir, vous en conclurez qu'il ne le savait pas avant d'être envoyé. Or, quelle plus grande impiété que d'entendre les choses de cette manière et de les exposer de même, sans vouloir connaître le motif de l'humilité de ses paroles? D'après l'apôtre, les disciples eux-mêmes comprenaient « quelle était la volonté de Dieu, quel était son parfait et bon plaisir. » *Rom.*, XII, 2. Et vous prétendriez que le Fils l'ignora jusqu'au moment où sa mission lui fut confiée ! Mais c'est insoutenable. Si donc le divin Maître s'exprime avec cette simplicité, c'est pour attirer les Juifs à lui, et fermer la bouche à ses ennemis futurs. Ce qui le pousse à s'exprimer humainement, c'est le désir de les obliger eux-mêmes à ne pas considérer ce qu'il y avait de simple dans son langage, et de leur faire comprendre que ce langage, loin d'être un langage naturel, lui était suggéré par la faiblesse de ses auditeurs.

« Je sais que son commandement est la vie éternelle. Or, ce que je dis, je le dis comme mon Père me l'a ordonné. » Voyez-vous le ton si humble de ses paroles? Celui qui reçoit un commandement, n'est pas dans une indépendance parfaite. Cependant le Sauveur a déjà dit : « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier. » Aurait-il donc le pouvoir de rappeler à la vie les morts qu'il voudrait, et n'aurait-il pas celui de dire ce qu'il voudra? Voici le sens exact de ses paroles : Il n'est pas dans notre nature de dire, moi une chose et mon Père une autre. « Je sais que son commandement est la vie éternelle. » Il s'adresse à ceux qui le traitaient de séducteur et qui l'accusaient d'être venu pour perdre les hommes. En disant : « Ce n'est pas moi qui juge, » il montre qu'il n'est pour rien dans la perte des uns ou des autres. Au moment de les quitter pour ne plus les revoir, il leur affirme en quelque façon cette vérité : Je ne vous ai jamais rien dit comme de moi-même, toujours je vous ai parlé au nom de mon Père. S'il revient au ton de la plus grande simplicité dans ce suprême entretien avec eux, il le fait pour leur dire que jusqu'à la fin, il leur a tenu le même langage. Quel langage? « Ce que je dis, je le dis comme mon Père l'a ordonné. » Si j'étais ennemi de Dieu, j'eusse tenu un langage tout opposé ; je vous dirais que mes paroles ne sont conformes en rien à la volonté divine, et je m'en attribuerais à moi-même tout le mérite. Or, voilà précisément que j'ai tout rapporté à mon Père, comme si de moi-même je n'avais dit absolument rien. Pourquoi donc n'avez-vous pas foi en moi lorsque je vous dis que j'ai reçu un commandement de mon Père, et lorsque je m'applique si fortement à démontrer la fausseté de l'opinion qui ferait de

moi un ennemi de Dieu? Les personnes à qui une mission a été confiée, ne peuvent la remplir fidèlement qu'à la condition de faire et de dire uniquement ce qui leur a été marqué ; de même, il ne m'est pas possible de dire ou de faire une chose qui soit opposée à la volonté de mon Père. « Ce que je fais, il le fait également, parce qu'il est avec moi, » *Joan.*, VIII, 29, et qu'il ne m'a pas laissé seul. Voyez-vous le soin qu'il met à répéter qu'il est uni à son Père de la façon la plus étroite? En disant : « Je ne suis pas venu de moi-même, » il ne se dépouille pas de toute-puissance ; il déclare seulement que nulle divergence ne le sépare de son Père. Si les hommes sont leurs propres maîtres, à plus forte raison en est-il de même du Fils. Que ce soit la vérité, le texte suivant de l'Apôtre le prouve : « Il s'est anéanti lui-même, dit-il, et il s'est livré pour nous. » *Philipp.*, II, 7 ; *Ephes.*, V, 2. Mais, je dois le répéter, c'est un terrible mal que la vaine gloire. C'est elle qui a fait que parmi les Juifs les uns ne crurent pas, que les autres croyaient mal, et que d'autres faisaient un sujet d'impiété des choses qui inspiraient au Sauveur sa miséricorde, et lui faisaient penser à leur intérêt.

Contre le luxe des femmes.

3. Fuyons donc de tout notre pouvoir ce monstre redoutable : il a plusieurs têtes et diverses formes, et sur toute chose il déverse son venin, sur les richesses comme sur les plaisirs, comme sur la beauté corporelle. De là vient que nous allons en toute circonstance au delà de nos besoins ; de là, la recherche dans les vêtements ; de là les dédains pour les serviteurs. De là ce mépris que nous faisons des limites que marque la nécessité, pour les habitations aussi bien que pour les vêtements et la table, où le luxe règne en souverain. Voulez-vous jouir de la gloire véritable ? Faites l'aumône, alors vous aurez pour admirateurs les anges, Dieu même pour approbateur. Actuellement, les orfèvres et les fabricants de tissus ont le monopole de l'admiration publique ; tandis que vous ne recueillez vous-mêmes aucun éloge, et que souvent les malédictions seules sont votre partage. Si, au lieu de charger votre corps de ces vains ornements, vous en distribuiez la valeur aux pauvres, de tous les côtés des louanges retentiraient, des applaudissements se feraient entendre. Donnez à vos frères ces bijoux, et vous les posséderez réellement : tant que vous êtes seuls à les garder, vous ne les possédez pas. Chez vous, ces trésors ne sont pas en sûreté ; ils le sont entre les mains des pauvres. Pourquoi parer votre corps et ne faire aucune attention à votre âme que dévore la corruption ? Comment se fait-il que vous preniez moins de soin de votre âme que de votre corps, quand il faudrait en prendre davantage ? Du moins, mes bien-aimés, devriez-vous lui accorder des soins égaux. Dites-moi, je vous prie, si l'on vous demandait ce que vous préféreriez, d'avoir un corps plein de vigueur et de beauté, mais couvert d'habits grossiers, ou d'avoir un corps en proie à la maladie et aux infirmités, mais couvert de bijoux précieux et de parures splendides ; ne préféreriez-vous pas aux vêtements les plus magnifiques, la beauté et la vigueur d'une constitution saine ? Vous souhaiteriez qu'il en fût ainsi pour votre corps, et vous ne le souhaiteriez pas pour votre âme? Croiriez-vous donc, tant que votre âme demeure souillée, informe et privée de son éclat, retirer quelque avantage de vos bijoux ? Quelle démence ! Appliquez-vous à parer votre intérieur, ornez votre âme de ces colliers. Ceux dont vous ornez le corps, ne servent ni à sa beauté, ni à sa santé ; ils ne changent pas la noirceur en blancheur, la turpitude en beauté. Mais, si vous en parez votre âme, de noire qu'elle était, elle deviendra éclatante de blancheur ; à la turpitude et à la difformité, elle verra succéder la beauté la plus parfaite. Ce discours, ce n'est pas moi qui le tiens, mais le Seigneur : « Vos péchés fussent-ils comme l'écarlate, nous dit-il, je les rendrai blancs comme la neige. » *Isa.*, I, 18. « Donnez l'aumône, dit-il encore, et toutes vos fautes seront purifiées. » *Luc.*, XI, 41.

Avec de pareilles dispositions, outre la beauté que vous vous conférerez à vous-même, vous en ferez part à votre mari. Dès qu'il vous verra renoncer au luxe, les grandes dépenses deviendront désormais inutiles ; il renoncera de sa part à tout désir d'augmenter sa fortune, il multipliera ses aumônes avec plus de générosité, et vous pourrez sans crainte lui suggérer

les mesures les plus honorables. Maintenant vous n'avez pas en main une telle puissance. De quelle bouche pourriez-vous lui tenir ce langage? Avec quels yeux pourriez-vous implorer de votre mari d'abondantes charités, quand vous consacrez à parer votre corps la partie la plus considérable de ses revenus? Déposez toutes vos parures et vous aurez le droit de l'entretenir sur ce sujet. N'obtinssiez-vous rien de lui, du moins vous aurez rempli votre devoir; mais il est impossible que vous ne parveniez pas à le toucher, si vous lui parlez ainsi par votre exemple. « Que savez-vous, ô femme, si vous ne procurerez pas le salut de votre mari? » I *Cor.*, VII, 16. De même que vous aurez, dans les habitudes où vous vivez, à rendre compte pour lui et pour vous; de même, si vous faites le sacrifice de toute richesse mondaine, vous mériterez une double couronne : votre mari et vous, serez resplendissants de gloire dans ces siècles qui ne finiront pas, et vous jouirez des biens de l'éternité. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXX.

« Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'aux dernières limites de l'amour. »

1. « Soyez mes imitateurs, nous crie Paul, comme je le suis du Christ. » I *Cor.*, XI, 1. Si le Fils de Dieu a pris notre chair avec toutes ses infirmités, c'est afin de nous donner de la sorte une leçon vivante de vertu. « S'étant revêtu d'une chair semblable à la chair du péché, à raison du péché, il a consommé le péché dans la chair. » *Rom.*, VIII, 3. « Apprenez de moi, nous disait le Christ lui-même, que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.*, XI, 29. Ces enseignements, il nous les a donnés non moins en paroles qu'en exemples. Ne le traitait-on pas de samaritain et de possédé du démon? Ne le qualifiait-on pas d'imposteur? Ne cherchait-on pas à le lapider? Tantôt les Pharisiens envoient des messagers pour le prendre en quelque piége; tantôt ils lui tendent des embûches d'un autre genre; eux-mêmes ne cessent de l'outrager, bien qu'ils n'aient aucun sujet sérieux d'accusation contre lui, et qu'il les ait comblés de bienfaits. Malgré ces indignités, le Sauveur ne discontinue ni en actes, ni en paroles de leur faire du bien. Frappé par un valet, il dit : « Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi je l'ai fait; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » *Joan.*, XVIII, 23. Voilà pour la manière dont il en agit à l'égard de ses plus mortels ennemis. Examinons de quelle manière il traite ses disciples, ou plutôt de quelle manière il en use à l'égard du disciple qui le trahit. Ce misérable qui plus que tout autre ne devait s'attendre qu'à de la haine, ce malheureux qui avait ouï ses leçons, s'était assis à la même table, avait été témoin de ses miracles, et qui à tant de faveurs avait répondu par le plus horrible des forfaits; car il ne s'arrêta pas à l'outrager, à le lapider, il alla jusqu'à le trahir effrontément, ce misérable.

Bonté du Sauveur envers ses ennemis.

Remarquez avec quelle bonté il est accueilli du divin Maître : Jésus va jusqu'à lui laver les pieds, afin de le détourner par cette condescendance de son abominable dessein. Et pourtant il n'avait qu'à vouloir pour le dessécher comme il dessécha le figuier, pour le briser comme il brisa les rochers, pour le déchirer comme il déchira le voile du temple; mais il ne voulait pas user de violence, il voulait l'amener à renoncer librement à ses projets de trahison. Voilà pourquoi il lui lave les pieds. Néanmoins il ne réussit pas à exciter la confusion dans l'âme de ce scélérat. « Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue. » Il ne le savait pas de ce moment : ce qu'il faisait, ce qu'il désirait faire, il le savait depuis longtemps. « Que l'heure était venue de passer. » Expression sublime par laquelle est désignée la mort du divin Maître. « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'aux dernières limites de l'amour. » Au moment de les quitter, il ne leur témoigne que plus de tendresse. Les mots : « Comme il les avait aimés, il les aima jusqu'aux dernières limites de l'amour, » ont cette signi-



fication : Tout ce que l'amour le plus ardent pouvait inspirer, il le mit en œuvre! Pourquoi ne le fit-il pas dès le commencement? S'il fait davantage à la fin de sa vie, c'est pour augmenter l'ardeur de leur amour, et leur donner un courage qui leur permette de braver les épreuves à venir. L'Evangéliste appelle les disciples les siens, en raison de l'intimité qui les unissait à lui. Ailleurs, il appelle les hommes de même, en raison du lien de la création : « Les siens, dit-il, ne l'ont pas reçu. » *Joan.*, I, 11. « Qui étaient dans le monde. » Que faut-il entendre par là? Les justes qui étaient morts, comme Abraham, Isaac, Jacob, étaient siens également; mais ils n'étaient pas dans le monde. Ainsi Jésus était le Dieu de l'Ancien Testament comme celui du nouveau Testament. Et ces mots : « Il les aima jusqu'aux dernières limites de l'amour, » que veulent-ils dire? Qu'il continua de les aimer, et qu'il leur donna ainsi la preuve du plus ardent amour. Ailleurs, Jésus avait dit autre chose, à savoir, qu'il donnerait sa vie pour ses amis. Toutefois, il ne l'avait pas encore fait. Pourquoi maintenant le fait-il? Parce que sa conduite devenait d'autant plus admirable qu'il avait acquis une renommée plus brillante; en outre, à devoir quitter ses disciples, il leur laissait une consolation précieuse, consolation en rapport avec la violente douleur qu'ils allaient éprouver.

« Le souper fini, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas le dessein de le livrer. » L'Evangéliste s'exprime ici avec une sorte de stupeur, à la pensée que Jésus allait laver les pieds de l'homme qui avait déjà conçu le projet de le trahir. Il fait ressortir en même temps la scélératesse de ce malheureux, qui ne put être contenue par la communauté de la table, considération des plus propres à mettre des barrières à l'iniquité; il ne put donc consentir à demeurer jusqu'au dernier jour avec un si bon Maître. « Jésus sachant que le Père lui avait tout donné entre les mains, qu'il était sorti de Dieu, et qu'il retournait à Dieu. » Ici encore l'Apôtre bien-aimé nous dit avec une admiration profonde : Grand, infini comme il l'était, sorti de Dieu, retournant à Dieu, commandant à tout ce qui existe, il n'a pas dédaigné de s'abaisser au point d'accomplir un acte de cette nature. Les mots : « Que le Père lui avait tout donné, » s'appliqueraient, à mon jugement, au salut des fidèles. Lorsque le Sauveur disait : « Toutes les choses m'ont été livrées par mon Père, » *Matth.*, XI, 27, il parlait dans le même sens, de même que dans ces passages : « Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés... Nul ne peut venir à moi si mon Père ne le conduit... Si cela ne lui a été donné par le ciel. » *Joan.*, XVII, 6; VI, 44; III, 27. Peut-être le sens est-il que l'acte auquel Jésus allait s'abaisser, ne pouvait en aucune façon obscurcir sa dignité, puisqu'il était sorti de Dieu, qu'il retournait à Dieu et qu'il tenait tout entre ses mains. Toutefois, lorsque vous entendez parler de donner, n'ouvrez votre esprit à aucune idée humaine : cette manière de s'exprimer désigne uniquement l'honneur que le Sauveur rendait au Père et la parfaite unité de vue qui l'unissait à lui. Si le Père lui donne, il donne également au Père, selon ce mot de Paul : « Lorsqu'il aura donné ce royaume à Dieu son Père. » I *Cor.*, XV, 24. Si nous remarquons ici cette manière humaine de s'exprimer, c'est pour vous faire comprendre l'ineffable charité du Christ envers ses disciples, la sollicitude extrême qu'il leur témoignait, s'occupant d'eux comme s'ils lui appartenaient, et leur rappelant que l'humilité est la source de tous les biens, le principe et la fin de la vertu. Ce n'est pas non plus sans raison qu'il est dit : « Il est sorti de Dieu, et il retourne à Dieu. » Nous apprenons par là que sa conduite n'est aucunement indigne de celui dont l'origine et la fin sont si hautes, et qu'il a pour ce motif foulé aux pieds toute apparence d'orgueil. « Et, s'étant levé de table, il quitta ses vêtements. »

2. Ce n'est pas seulement, remarquez-le bien, en lavant les pieds de ses disciples, mais d'une autre manière encore, qu'il manifesta son humilité. S'il se lève, ce n'est pas avant de se mettre à table, c'est quand tous ses disciples se sont assis. Puis, il ne procède pas sur-le-champ au lavement des pieds, il commence par ôter ses vêtements. Ce n'est pas tout encore; il ceint d'un linge ses reins. Allant plus loin, il remplit lui-même un bassin, ne laissant ce soin à per-



sonne : c'est lui qui prétend tout faire ; par où nous apprenons à ne point traiter des œuvres de ce genre avec légèreté, à nous acquitter des bonnes œuvres que nous entreprenons, avec tout le zèle dont nous sommes capables. Je croirais volontiers que Judas fut le premier dont le Sauveur lava les pieds. Je le conclus de ce que l'Evangéliste commence par ces mots : « Il se mit à laver les pieds de ses disciples ; » et de ce qu'il continue par ceux-ci : « Il vint à Simon Pierre ; or, Simon lui dit : Vous me laveriez les pieds à moi ! » Quoi ! avec ces mains qui ont ouvert des yeux à la lumière, purifié des lépreux, ressuscité des morts, vous me laveriez les pieds ! —Langage empreint d'une émotion profonde ; aussi suffit-il à Pierre de ce mot : « Vous, » pour tout exprimer. On me demandera, et l'on aura raison, comment Pierre fut le seul à s'opposer à l'action du divin Maître, et à donner ce signe de respect et d'ardent amour. Quelle en est donc la raison? A mon avis, le Sauveur, je le répète, aurait commencé par laver les pieds de Judas ; après quoi, il aurait lavé ceux de Pierre, et à cette occasion les autres disciples auraient été instruits comme Pierre de sa volonté. Que Jésus ait lavé les pieds d'un autre disciple, cela résulte clairement des mots : « Il vint à Simon Pierre. » Mais l'Evangéliste ne veut pas remplir le rôle d'accusateur, et les mots : « Jésus se mit, » l'indiquent suffisamment. Bien que Pierre fût le premier parmi les apôtres, il est à croire que le traître, dans son audace, se présenta même avant le coryphée des disciples. Du reste, on voit cette même impudence éclater, soit lorsqu'il met la main avec le divin Maître dans le plat, soit lorsqu'il accueille, sans en être touché, l'observation de celui qu'il trahissait. Pierre, au contraire, qui venait d'être repris pour s'être abandonné trop librement aux inspirations de son amour, en fut si confus qu'il en demeura tout tremblant et tout anxieux, et que, voulant adresser une question à son Maître, il eut recours à un intermédiaire. Quant à Judas, on a beau le reprendre, il oppose toujours la même insensibilité.

Jésus étant donc venu à Pierre, « Pierre lui dit : Seigneur, vous me laveriez les pieds, à moi ! Jésus lui répondit : Ce que je fais, vous ne le comprenez pas maintenant, vous le comprendrez plus tard. » Plus tard, vous comprendrez quel avantage il y a pour vous dans l'exemple que je vous donne, de quelle utilité vous sera cette leçon, avec quelle force elle vous poussera vers la pratique de l'humilité. Que fait Pierre ? Il résiste encore et s'oppose à l'action de Jésus : « Jamais, s'écrie-t-il, vous ne me laverez les pieds. » Que faites-vous, ô Pierre? Avez-vous donc oublié ce que l'on vous a dit précédemment? N'avez-vous pas entendu votre Maître, quand vous lui disiez : « Pardonnez-moi, Seigneur, » vous répondre : « Retirez-vous loin de moi, Satan? » Et vous n'êtes pas rentré en vous-même, et vous êtes encore dominé par votre vivacité ! — Il en est ainsi, répond-il, et comment faire autrement devant un acte aussi étrange, aussi extraordinaire ? — C'est l'amour qui inspire à Pierre cette opposition ; c'est par l'amour que le Christ parvient à en triompher. De même que, dans la circonstance à laquelle nous faisions tout à l'heure allusion, il le blâma fortement et lui dit : « Vous êtes pour moi un sujet de scandale ; » *Matth.*, XVI, 23 ; il lui réplique actuellement : « Si je ne vous lave les pieds, vous n'aurez pas de part avec moi. » Que répond cet homme si bouillant et si dévoué ? « Seigneur, non-seulement les pieds, mais les mains et la tête. » Son opposition avait été véhémente ; sa soumission est plus véhémente encore, parce que l'une et l'autre sont inspirées par l'amour. Pourquoi Jésus n'expliqua-t-il pas la raison de cet acte, et procéda-t-il par menaces? Parce que ce moyen était nécessaire pour venir à bout de Simon Pierre. Si le Sauveur lui eût dit : Laissez-moi faire, je prétends vous enseigner ainsi l'humilité ; Pierre eût promis de toute manière de mettre en pratique cette vertu, pour empêcher son Maître d'agir ainsi. Voilà pourquoi Jésus le menace de ce que Pierre redoutait le plus au monde, d'être séparé de son Maître. C'est Pierre, en effet, qui sans cesse lui demande : Où irez-vous ? C'est lui qui s'écrie : « Je donnerai ma vie pour vous. » Lorsque Jésus lui dit : « Ce que je fais, vous ne le comprenez pas maintenant ; vous le comprendrez plus tard ; » il ne renonce pas pour cela à son des-

sein; à plus forte raison n'y eût-il pas renoncé s'il eût saisi le but de la conduite de Jésus. Aussi, le divin Maître lui dit-il : « Vous le comprendrez plus tard; » sachant bien que, s'il le comprenait, sa répugnance se manifesterait avec encore plus d'énergie. De son côté, Pierre ne lui dit pas : Enseignez-le moi, et je vous laisserai faire. Agissant avec une plus grande impétuosité, il ne songe même pas à le savoir, et il insiste de nouveau : « Jamais vous ne me laverez les pieds. » Mais à peine la menace a-t-elle retenti à ses oreilles qu'il cède aussitôt.

Que veulent dire ces paroles : « Vous le comprendrez plus tard? » En quel moment? Lorsque vous chasserez en mon nom les démons, lorsque vous me verrez remonter aux cieux, lorsque l'Esprit saint vous aura découvert que je serai à la droite du Père, alors vous comprendrez le sens de ma conduite. A l'exclamation de Pierre : « Non-seulement les pieds, mais les mains et la tête, » le Sauveur répond : « Celui qui a été lavé n'a plus besoin que de laver ses pieds, et il est pur ainsi dans tout son corps. Et vous de même vous êtes purs, mais non pas tous. Car il savait qui devait le livrer. » — Si vos disciples sont purs, pourquoi leur laver les pieds? — Pour nous apprendre l'humilité; dans ce but, il lave uniquement celui de nos membres qui paraît être le moins digne. Et cette expression : « Celui qui a été lavé, » quel sens a-t-elle? Celui qui est pur. — Mais l'étaient-ils véritablement, eux qui n'étaient pas encore affranchis du péché, qui n'avaient pas été honorés de la descente de l'Esprit, alors que le péché conservait encore son empire, que le décret de la malédiction subsistait, et que le grand sacrifice n'avait pas été offert? A quel titre le Sauveur proclame-t-il leur pureté? — Il ne prétend pas réellement vous faire entendre qu'ils sont purs en ce sens qu'ils n'ont à se reprocher aucun péché; c'est pourquoi il ajoute : « Vous aussi vous êtes purs, à cause des discours que je vous ai fait entendre ; » à ce point de vue seulement, vous êtes purs. Vous avez vu briller la lumière, vous avez été délivrés des erreurs judaïques. « Lavez-vous, dit le Prophète, purifiez-vous, chassez la malice de vos âmes. » *Isa.*, I, 16. Quiconque en est là, celui-là s'est lavé, celui-là est pur. Or, les disciples avaient chassé de leur âme tout sentiment d'iniquité; ils se montraient avec Jésus dans toute la sincérité d'un cœur droit, et c'est pour cela que Jésus leur dit sur un ton prophétique : « Celui qui s'est lavé est pur; » désignant ainsi, non les purifications judaïques et matérielles, mais la purification de la conscience.

3. Et nous aussi, devenons purs, apprenons à faire le bien. Qu'est-ce que faire le bien? « Respectez les droits de l'orphelin, défendez la veuve; venez ensuite, et entrons en compte, dit le Seigneur. » *Isa.*, I, 17-18. L'Ecriture nous entretient souvent des veuves et des orphelins; mais nous n'y faisons aucune attention. Cependant une magnifique récompense nous est promise. « Si vos péchés sont comme le vermillon, je les rendrai blancs comme la neige; s'ils sont comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme la laine. » *Ibid.*, 18. La veuve est sans protecteur; aussi le Seigneur s'en préoccupe-t-il. Il serait facile à une veuve de contracter un second mariage; c'est la crainte de Dieu qui la détermine à braver les ennemis de la viduité. A nous tous, hommes et femmes, de lui tendre une main secourable, de peur d'avoir à partager un jour les mêmes épreuves. Si nous venons à les subir, nous aurons acquis un droit précieux à la bienveillance de nos frères. Grande est la vertu des larmes des veuves; elles ont la puissance d'ouvrir le ciel même. Gardons-nous bien conséquemment de les blesser, et d'ajouter à leurs maux; assistons-les plutôt autant qu'il nous sera possible. Si nous agissons de cette manière, nous nous préparerons une destinée pleine de sécurité, pour le présent comme pour l'avenir; car elles nous seront utiles non-seulement en ce monde, mais surtout dans l'autre, le bien que nous leur aurons fait effaçant la plus grande partie des péchés que nous aurons commis, et nous permettant de nous présenter avec confiance au tribunal du Christ. Puisse-t-il en être ainsi de nous tous, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXI.

« Et il reprit ses vêtements, et, s'étant remis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je viens de faire ? »

1. Il est terrible, mes bien-aimés, terrible de tomber dans l'abîme du mal ; il est difficile à l'âme qui en est venue là de remonter vers les régions du bien. Aussi ne devons-nous rien négliger pour éviter toute chute. Il est plus aisé de ne pas tomber que de se relever, une fois qu'on est tombé. Judas, une fois tombé, ne manque certes pas de secours de tout genre, et il n'en profite aucunement. Jésus dit : « L'un de vous est un démon ; » il dit encore : « Tous ne croient pas ; » il dit ensuite : « Je ne parle pas de vous tous ; » il ajoute : « Je connais ceux que j'ai choisis ; » *Joan.*, VI, 71-65 ; XIII, 18 ; et nulle de ces paroles ne fait impression sur le misérable. « Après qu'il leur eut lavé les pieds, il reprit ses vêtements, et, s'étant remis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je viens de faire ? » Il ne s'adresse plus à Pierre seul, mais à tous les apôtres. « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. » « Vous m'appelez ; » il constate la manière dont ils le jugent, et aussitôt, pour ne paraître pas chercher à les flatter, il ajoute : « Je le suis en effet. » Il lui suffit d'indiquer le langage tenu par ses disciples sur son compte, pour que ce langage devienne acceptable ; il lui suffit de l'approuver, pour qu'il défie toutes ces paroles. « Je le suis en effet, » dit-il. Remarquez, je vous prie, la clarté avec laquelle il s'exprime sur ce qu'il est, toutes les fois qu'il s'entretient avec ses disciples. « Ne donnez à personne sur la terre le nom de maître ; vous n'avez qu'un maître et il est unique. — Ne donnez, dit-il encore, à personne sur la terre le nom de père. » *Matth.*, XXIII, 8-9. Les termes « un seul père, un seul maître, » ne concernent pas seulement le Père, ils concernent pareillement le Fils. A ne pas parler de lui-même dans ces paroles, le Sauveur n'eût point ajouté : « Afin que vous soyez les fils de la lumière. » De même, s'il eût qualifié de Maître le Père seul, comment dirait-il maintenant : « Je le suis en effet ? » — Comment eût-il dit ailleurs : « Vous n'avez qu'un seul Maître, le Christ ? » *Joan.*, XII, 36. — « Si donc moi, votre Seigneur et Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez vous-mêmes. » Pour vous, ce n'est plus la même chose : si je suis votre Maître et votre Seigneur, vous êtes, vous, de condition égale. — Que veut-il dire par les dernières paroles ? Il engage ses disciples à déployer le même empressement vis-à-vis les uns des autres. Il met sous nos yeux de grands exemples pour que nous fassions moins sans doute, mais pour que nous ne refusions pas de les imiter. Les professeurs ne mettent-ils pas devant leurs élèves des modèles irréprochables d'écriture, pour que ces derniers les reproduisent, le fissent-ils d'une manière imparfaite ?

Le Sauveur en lavant les pieds à ses disciples nous enseigne l'humilité.

Et maintenant viennent ces hommes qui méprisent leurs semblables, ceux qui ambitionnent les honneurs. Le Christ lave les pieds d'un traître sacrilége et voleur, au moment même où ce misérable ourdit la trame de sa trahison, et il daigne l'admettre à sa table, quoiqu'il n'ait aucune espérance de le voir rentrer en lui-même ; et vous ouvrez votre âme à des sentiments d'orgueil, et vous portez haut votre front ! — Alors lavons-nous les pieds les uns aux autres ; lavons-les même à nos serviteurs. — Vous croiriez donc faire une chose bien admirable en traitant vos serviteurs ainsi. Chez vous, cependant, entre l'homme libre et le serviteur, il n'y a qu'une différence nominale : entre les apôtres et le Christ, il y a une différence de nature. Seigneur de toute chose, tandis que nous sommes par nature ses serviteurs, il n'a pas dédaigné de s'abaisser à ce point. Aujourd'hui, on se distingue lorsqu'on n'en vient pas à traiter les hommes libres comme des serviteurs et des esclaves achetés à prix d'argent. Et cependant que d'exemples de longanimité ne nous ont pas été donnés ! Comment nous justifierons-nous de ne les avoir pas suivis, d'avoir suivi une marche opposée, d'être allés vers un but tout différent, et de n'avoir pas payé notre dette ? Car Dieu

nous a constitués les débiteurs les uns des autres; et il a commencé par nous donner l'exemple, à nous qui sommes si inférieurs à lui. Il est, lui, le Seigneur : nous, au contraire, lorsque nous exécutons sa volonté, nous l'exécutons à l'égard d'hommes qui sont nos égaux. Voilà donc la leçon qu'il nous donnait quand il disait : « Si moi, votre Seigneur et Maître...; » et en ajoutant : « Ainsi, vous... » Il eût eu le droit de conclure : A plus forte raison, vous qui n'êtes que des serviteurs; mais il laisse le soin de tirer cette conclusion à la conscience de ses auditeurs. Pourquoi donc a-t-il agi ainsi? Ses disciples ne devaient pas être tous également honorés; les uns devaient l'être plus, les autres moins.

Le Christ détruit tout sentiment d'orgueil qui pourrait s'élever dans les cœurs de ses disciples.

2. Or, pour les empêcher de s'élever les uns contre les autres, et de demander comme ils l'avaient fait précédemment : « Quel est le plus grand? » pour étouffer en eux tout sentiment d'indignation, le Sauveur s'attache à purifier leurs cœurs en disant : Quelque grands que vous soyez, vous ne devez pas éviter vos frères avec un orgueilleux dédain. Il aurait pu leur tenir un langage plus énergique : Eh quoi! j'ai lavé les pieds d'un traître, et vous croiriez beaucoup faire en lavant les pieds de vos pareils! — Mais il se contente de le leur indiquer par ses actes, laissant au jugement de ses apôtres le soin d'en saisir la portée. « Celui qui aura joint l'exemple au précepte sera vraiment appelé grand, » dit-il ailleurs. *Matth.*, v, 19. Le véritable enseignement est bien celui qui se fait au moyen des œuvres : quel autre serait plus propre à combattre la prétention, à confondre la superbe et l'arrogance? Celui qui est assis au-dessus des Chérubins lave les pieds du malheureux qui le trahit; et vous, ô homme, vous qui n'êtes que cendre et que poussière, vous vous laissez aller à l'enflure, à de hauts sentiments de vous-même! De quels supplices ne vous rendez-vous pas digne par cette conduite? Voulez-vous ouvrir vraiment votre âme à de grands sentiments, je vous en indiquerai le chemin; car, à coup sûr, vous ignorez quel il est. L'homme qui s'attache aux biens d'ici-bas comme à des biens dignes de son estime, cet homme est bien petit par le cœur. De même que l'humilité est inséparable de la grandeur d'âme, de même l'orgueil est inséparable de la petitesse. Pareils aux enfants qui, exclusivement occupés de bagatelles, de cerceaux, de disques, de dés, sont incapables d'embrasser par la pensée les choses sérieuses, l'homme qui n'ouvre pas son esprit aux inspirations de la philosophie, tandis que le vrai philosophe ne fera aucun cas des choses présentes et ne désirera ni les posséder, ni les recevoir de la main d'autrui, ne s'affectionnera que pour des toiles d'araignées, des ombres, des rêves et des biens plus passagers encore. « En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître; ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous serez heureux de les pratiquer. Je ne vous parle pas de vous tous; mais il faut que cette parole de l'Ecriture soit accomplie : « Celui qui mange le pain avec moi lèvera contre moi son talon. » Le Sauveur revient ici sur la pensée qu'il avait formulée tout à l'heure. Si le serviteur n'est pas plus grand que son maître, si l'apôtre n'est pas plus grand que celui qui l'a envoyé, c'est un devoir rigoureux pour vous de faire ce que moi j'ai consenti à faire. — Puis, présumant la réponse qu'ils auraient pu lui faire : Pourquoi nous parlez-vous de la sorte? Sommes-nous donc dans l'ignorance? Il semble poursuivre : Je ne prétends pas vous apprendre ces vérités, je voudrais seulement que vous conformassiez vos actes à cette doctrine. La connaître est au pouvoir de tout le monde; la mettre en pratique n'est pas au pouvoir de tous. C'est là ce que signifient les mots : « Vous serez heureux de les pratiquer. » Si je vous répète constamment ce même enseignement, quoique vous en soyez pénétrés, c'est pour vous presser de le traduire en œuvres. Les Juifs ne sont pas non plus dans l'ignorance; mais, comme à la science ils ne joignent pas les œuvres, ils n'ont pas le bonheur que je vous souhaite.

« Je ne vous parle pas de vous tous. » Quelle admirable longanimité! Il ne veut pas encore signaler la conduite du traître, il la dissimule au contraire pour lui donner le temps de se re-

pentir. Il le reprend sans le reprendre, quand il rappelle le texte de l'Ecriture : « Celui qui mange le pain avec moi lèvera contre moi son talon. » Les mots « le serviteur n'est pas plus que le maître, » auraient, à mon avis, une autre portée : ce serait de prévenir tout scandale pour les disciples dans le cas où ils viendraient à être maltraités par des serviteurs ou par d'autres petites gens, en leur rappelant l'exemple de Judas, qui, comblé de bienfaits par son Maître, ne se décide pas moins à le trahir. Aussi ajoute-t-il : « Celui qui mange le pain avec moi ; » et, laissant à part toute autre considération, il ne touche qu'à celle qui était plus que les autres capable d'émouvoir et de changer ce misérable. Celui que j'ai nourri, celui à qui j'ai fait l'honneur de le recevoir à ma table. Un autre dessein du Sauveur était de former ses disciples à rendre le bien pour le mal à leurs persécuteurs, alors même que ces derniers persisteraient dans leur haine. En ajoutant : « Je ne parle pas de vous tous, » il se propose de déterminer celui que ses paroles concernent et de ne pas les épouvanter tous ; de là, ce qu'il ajoute : « Celui qui mange le pain avec moi. » Les mots « je ne parle pas de vous tous, » n'indiquent pas par eux-mêmes qu'il s'agissait d'un seul disciple, il le précise ainsi : « Celui qui mange le pain avec moi. » Par où il fait comprendre au traître qu'il est à bon escient victime de sa trahison, et met ainsi en œuvre le moyen le plus propre à le toucher. Il ne dit pas : Celui-là me trahira ; mais bien : « Celui-là lèvera contre moi son talon, » désignant ainsi le caractère inférieur et ignoble de la trahison.

3. Or, ces choses ont été écrites pour nous instruire à ne pas nourrir contre nos persécuteurs de ressentiments, à reprendre plutôt leur conduite et à gémir sur leur aveuglement. Ceux qui sont vraiment dignes de pitié, ce sont les auteurs, et non les victimes de l'injustice. L'usurier, le calomniateur, l'auteur de n'importe quelle injustice, se font à eux-mêmes le plus grand mal ; tandis qu'ils nous font le plus grand bien, toutes les fois que nous renonçons à tout désir de vengeance. Prenons un exemple : Un de vos concitoyens vous a fait du tort ; vous, de votre côté, vous avez rendu grâces à Dieu pour cette épreuve et vous l'en avez glorifié. Cette conduite vous mérite la plus précieuse récompense ; de même que la conduite de votre agresseur l'expose à des flammes redoutables. Si l'on répliquait : Mais, étant le plus faible, je n'ai pu repousser la violence par la violence, je répondrais : Si vous n'avez pu le faire, vous pouviez vous abandonner à la haine et au ressentiment ; il est toujours en notre pouvoir d'accabler d'imprécations les personnes qui nous lèsent, de les maudire mille fois, de les déchirer en face du public. Or, celui qui s'abstient d'agir ainsi, sera récompensé pour n'avoir pas poursuivi des projets de vengeance, puisque, ayant la liberté d'entrer dans cette voie, il n'y est cependant pas entré. Peu importent ordinairement les armes qui se présentent à l'homme victime de l'oppression, lorsqu'il n'a pas assez de grandeur d'âme ; injures, malédictions, piéges, tout lui est bon pour se venger de son oppresseur. Renoncez à ces moyens, allez même jusqu'à prier pour celui qui vous a outragé ; de cette manière vous deviendrez semblable à Dieu. « Priez pour ceux qui vous persécutent, est-il écrit, afin que vous deveniez semblables à votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 44-45. Voyez-vous quels avantages nous procurent les injustices dont nous sommes victimes ? Il n'est rien qui plaise plus à Dieu que de ne pas rendre le mal pour le mal. Que dis-je, de ne pas rendre le mal pour le mal ? Il nous est même ordonné de rendre le bien pour le mal et de prier pour nos persécuteurs. C'est pour cela que le Christ traite celui qui devait le trahir avec tant de bienveillance ; c'est pour cela qu'il lui lave les pieds, qu'il le reprend à mots couverts, qu'il lui parle avec les plus grands ménagements, qu'il le comble d'attentions, qu'il l'admet à sa table et qu'il reçoit son baiser. Ce malheureux ne rentre pas en lui-même ; n'importe, le Christ n'en persiste pas moins à lui faire du bien.

Voulez-vous que nous nous servions de l'exemple des serviteurs de Dieu et, ce qui sera plus fort encore, de l'exemple des justes de l'Ancien Testament, pour dissiper tous vos doutes à

cet endroit, et vous bien prouver que nous sommes complétement inexcusables lorsque nous conservons le ressentiment des injures reçues? Vous mettrai-je sous les yeux les exemples de Moïse ou remontrai-je plus haut? Plus les exemples ont d'antiquité, plus l'autorité en est grande, parce qu'il était, en ces temps, plus difficile de pratiquer la vertu. Alors on n'avait ni des lois écrites, ni des exemples antérieurs; la nature combattait livrée à ses propres forces, elle bravait sans lest les flots de la mer. Aussi l'Ecriture faisant l'éloge de Noé le déclare parfait, et ajoute : « Pour sa génération; » *Genes.*, VI, 19; c'est-à-dire, malgré le temps et les obstacles qui existaient à cette époque; en sorte que ce grand homme ne le cède en rien à ceux qui plus tard ont brillé par l'éclat de leurs œuvres; car en ces temps reculés il était arrivé au faîte de la perfection. Quel homme remarquable par sa patience citer avant Moïse? Ce bienheureux et courageux Joseph, illustre par sa chasteté, non moins illustre par la fermeté de son âme. Il est vendu comme esclave, lui qui n'a jamais fait de mal à personne, lui qui au contraire n'a fait que du bien, n'a été qu'obligeant, et s'est acquitté des fonctions réservées aux esclaves. Ses frères l'outragent, et il ne se venge pas, bien qu'il soit assuré d'être secondé par son père; il s'en va leur porter des vivres au désert; ne les ayant pas trouvés, il ne prononce aucun mauvais propos contre eux, il ne s'en retourne même pas, quoiqu'il eût eu, s'il l'avait voulu, un motif de le faire; et il continue à témoigner à ces monstres, à ces bêtes féroces, le plus pur amour fraternel. Lorsqu'on l'eut plongé dans un cachot, et qu'on lui en eut demandé le sujet, il ne dit rien de fâcheux sur leur compte : « Je n'ai rien fait, se contente-t-il de répondre : j'ai été furtivement enlevé du pays des Hébreux. » *Genes.*, XL, 15. Investi du souverain pouvoir, il n'en use que pour subvenir à leurs besoins et les arracher à des maux sans nombre. Avec de la vigilance, nous n'avons pas à craindre que la perversité du prochain nous ravisse nos vertus.

Fermeté d'âme de Joseph.

Telle ne fut pas la conduite des frères de Joseph : ils le dépouillèrent de ses vêtements, ils essayèrent de le faire mourir, ils lui reprochèrent le songe qu'il avait eu, ils cherchèrent à le priver de la vie et de la liberté, lui qui était venu leur apporter leur nourriture. Ils mangeaient, sans pitié pour leur frère, qu'ils avaient enfermé dans une citerne. Quelle barbarie épouvantable! Ne se rabaissaient-ils pas ainsi audessous des meurtriers les plus féroces? Quand ils l'eurent retiré de la citerne, ils le vouèrent aux maux les plus affreux en le vendant à des sauvages, à des barbares, qui se rendaient en un pays habité par des hommes tout aussi barbares. Toutefois Joseph ne tira de ses frères aucune vengeance, lorsqu'il fut au comble des honneurs; il s'appliqua même à les justifier en attribuant tout son passé à l'action divine de la Providence, et non à leur noirceur. Quant aux mesures qu'il prit contre eux, il les prit non par esprit de vengeance, mais à cause de son plus jeune frère. Lorsqu'il les vit prendre la défense de Benjamin, il jeta sur-le-champ son masque, il éclata en sanglots, les embrassa comme s'il eût été comblé de bienfaits par eux qui avaient depuis si longtemps tenté de le mettre à mort; après cela il les fit venir en Egypte et leur prodigua toute sorte de biens. Serons-nous vraiment excusables, nous qui, après la loi et la grâce, formés à une si haute philosophie, ne marchons même pas sur les traces d'un homme qui vivait avant la loi et la grâce? Qui pourra nous préserver des châtiments? Non, il n'est rien, je le répète, il n'est rien de plus funeste que le ressentiment. Nous en avons une preuve dans l'exemple du débiteur de dix mille talents, qui fut contraint de payer cette dette après qu'elle lui avait été remise : Dieu, dans sa miséricorde, la lui avait remise; il fut contraint de la payer, parce que lui-même, dans sa méchanceté, avait refusé de remettre à son compagnon d'infortune une dette légère. En conséquence, oublions les offenses de nos frères, rendons-leur le bien pour le mal, afin d'obtenir que Dieu nous fasse miséricorde, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIE LXXII.

« En vérité, en vérité je vous le dis, quiconque reçoit celui que j'ai envoyé me reçoit moi-même; quiconque me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. »

1. Précieuse est la récompense réservée à la bienveillance envers les serviteurs de Dieu; nombreux sont les avantages qui nous en reviennent. « Celui qui vous reçoit me reçoit, disait le Sauveur; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. » Quel honneur comparer à celui de recevoir le Christ et de recevoir son Père? Quel rapport existe-t-il entre cette observation et ce que nous avons eu occasion de dire précédemment? Comment le texte : « Celui qui vous reçoit » se rattache-t-il à cet autre : « Vous serez heureux, si vous faites ces choses? » D'une façon très-naturelle, et voici comment. Les disciples étant au moment de quitter le Sauveur et d'affronter de redoutables épreuves, le Christ leur offre des consolations de deux sortes, les unes qu'il leur dispense lui-même, les autres qui leur seront dispensées d'un autre côté. Si, conservant fidèlement mon souvenir, vous vous conduisez avec une philosophie véritable, si vous vous entretenez de ce que j'ai fait et souffert, vous supporterez sans peine les épreuves. En outre, vous serez comblés de prévenances de toute part. La première de ces consolations, Jésus la leur donne quand il leur dit : « Vous serez heureux, si vous faites ces choses; » la seconde, lorsqu'il ajoute : « Celui qui vous reçoit me reçoit. » En s'exprimant en ces termes, il leur ouvrait la porte de toutes les demeures; et de cette manière ils trouvaient, et dans le témoignage de leur conscience et dans les égards dont ils devaient être l'objet, la double consolation dont je parlais tout à l'heure.

Ces recommandations faites aux apôtres à l'occasion de la mission qu'ils allaient remplir sur la terre entière, le divin Maître, songeant que le traître n'aurait part à aucun de ses avantages, et qu'il n'aurait lieu ni de pratiquer la patience dans les épreuves, ni de goûter les prévenances du prochain, sentit son âme se troubler de nouveau. L'Evangéliste nous l'indique et mentionne ce trouble du Sauveur en ces termes : « Lorsque Jésus eut ainsi parlé, il fut troublé dans son esprit, et, prenant ses disciples à témoins, il dit : L'un de vous me trahira. » Par cela qu'il ne désigne pas le nom du traître, il jette l'effroi dans le cœur de tous les apôtres; quoiqu'ils n'eussent rien à se reprocher, ils n'en tremblaient pas moins, parce qu'ils savaient combien la parole du Christ l'emportait en infaillibilité sur leurs propres jugements : aussi tournaient-ils leurs regards les uns vers les autres. Sans doute, en ne parlant que d'un seul traître, le Sauveur calmait leurs appréhensions; mais, d'autre part, en disant : « L'un de vous, » il les jetait tous, sans exception, dans l'inquiétude. Qu'arrive-t-il? Tandis que les autres disciples se regardent entre eux, Pierre toujours bouillant fait un signe à Jean. La réprimande qu'il avait reçue en voulant empêcher son Maître de lui laver les pieds, les observations que par sa pétulance il s'était constamment attirées, l'intimident dans une certaine mesure; il ne saurait néanmoins se tenir tranquille, et, ne voulant pas ouvrir la bouche, il se propose de s'instruire par l'intermédiaire de Jean. Ici se présente un fait digne d'attention : c'est Jean reposant en bienheureux sur la poitrine de Jésus, quand les autres apôtres sont dans l'angoisse et la frayeur, quand leur chef lui-même est saisi de crainte. Il ne repose pas seulement, il est renversé sur cette divine poitrine. Autre circonstance qui mérite de nous arrêter, c'est l'observation qu'il ajoute sur son propre compte, en se qualifiant de disciple « que Jésus aimait. » Comment se fait-il que nul autre des disciples, que Jésus chérissait aussi, n'en ait dit autant? C'est que, s'ils étaient aimés, Jean l'était encore plus qu'eux.

Par ces mots, *Un de vous me trahira*, le Christ jette l'effroi dans le cœur de tous les apôtres.

Que Jean ait été le seul à tenir ce langage sur son propre compte, et que nul autre n'en ait fait autant, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Paul fait bien de même, dans l'occasion, quand il est amené à dire : « Je connais un homme qui, il y a quatorze ans..., » II *Cor.*, XII, 2, et la suite, où l'on peut voir une foule de circonstances toutes à l'honneur du grand Apôtre. Estimeriez-

vous chose ordinaire que Jean ait suivi le Sauveur, laissant ses filets et son père, dès que Jésus lui eut dit : « Suivez-moi, » *Matth.*, IV, 20, qu'il ait été le seul, avec Pierre, admis sur la montagne, et qu'il fut enfin entré avec le Sauveur dans la maison où un prodige allait être accompli ? C'est Jean qui raconte le fait le plus propre à honorer Pierre, et qui nous montre le divin Maître lui adressant cette question : « Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci ? » *Joan.*, XXI, 15. Toujours il nous le dépeint rempli d'ardeur et profondément attaché à son Maître. Même quand il demandait : « Et de celui-ci qu'en sera-t-il ? » *Ibid.*, 21. C'était la chaleur et la sincérité de son affection qui lui mettaient ces paroles à la bouche. Voilà pourquoi aucun apôtre ne tient un pareil langage ; Jean lui-même n'eût rien dit de semblable si les circonstances ne l'y eussent amené. Si, après avoir mentionné le signe de Pierre à l'effet d'adresser une question au Sauveur, il n'avait rien ajouté, il nous eût laissés dans l'embarras, il nous eût mis en voie d'en rechercher le motif ; aussi observe-t-il : « Il était couché sur la poitrine de Jésus. » Regarderiez-vous ce détail, « il était couché, » comme de peu d'importance, et estimeriez-vous encore chose ordinaire cette familiarité que le Maître témoignait à son disciple ? Si vous recherchez la raison de ce fait, vous la trouverez dans l'amour que Jésus portait à Jean ; d'où cette remarque : « .....Le disciple que chérissait Jésus. » Quant à moi, je serais tenté de croire que Jean en agit ainsi avec son Maître pour montrer qu'il était complétement étranger à toute pensée de trahison : la liberté dont il usait éloignait toute ombre de soupçon. Pourquoi l'Evangéliste ne rapporte-t-il pas cette circonstance ailleurs, et prend-il occasion du signe que lui fait le coryphée des apôtres ? Pour que vous ne voyiez pas dans cet abandon un signe d'une prétendue supériorité de Jean : aussi apprenons-nous que l'amour seul lui avait procuré cette faveur spéciale. Pourquoi se repose-t-il sur la poitrine de Jésus ? Parce qu'il n'avait pas encore de lui une assez haute idée ; puis, parce qu'il y goûtait un adoucissement à ses peines. Selon toute vraisemblance, la douleur était peinte sur tous les visages ; leur âme était bouleversée, leurs traits devaient refléter ce bouleversement. Jésus, tenant à les consoler par ses paroles et ses questions, va au-devant de leurs désirs et permet à Jean de reposer sur sa poitrine. Toutefois, l'Evangéliste ne sort pas du ton de la plus grande simplicité. Sans déclarer son nom, il se borne à dire : « Celui que Jésus aimait ; » comme Paul, qui disait, lui aussi : « Je connais un homme qui, il y a quatorze ans... »

Pourquoi Jean, au milieu de l'effroi des apôtres, se repose sur la poitrine de Jésus.

Cependant le divin Maître reprend le disciple qui va le trahir, quoiqu'il ne le fasse pas connaître nominativement. « Celui, dit-il, à qui je présenterai le morceau de pain... » Certes, il y avait dans cette action de quoi couvrir ce misérable de confusion, lui qui n'avait pas rougi de s'asseoir à la table de son Maître et de manger le même pain. Mais alors même qu'il n'eût pas été touché par la participation au même repas, n'aurait-il pas dû l'être de recevoir le pain de la main du Sauveur ? N'importe, il n'en fut rien. Pourquoi ? C'est que « Satan, dans ce moment, entra dans son âme, » comme pour tourner en ridicule son impudence. Tant que Judas fit partie du chœur des apôtres, l'esprit du mal n'osa pas entrer en lui, il se contenta de le harceler du dehors ; mais, dès que le Christ l'eut découvert et retranché du collége apostolique, Satan, ne rencontrant plus d'obstacle, s'empara de son âme. Au point où le traître en était, ne donnant aucune espérance de conversion, il ne pouvait plus convenablement rester parmi les apôtres. C'est pourquoi le Sauveur le retranche de leur nombre ; aussitôt Satan s'en empare, et Judas, quittant les disciples, se retire pendant la nuit. « Or, Jésus lui dit : Mon ami, ce que vous faites, faites-le promptement. Aucun de ceux qui étaient à table ne comprit cette parole. »

2. Quelle insensibilité chez ce misérable ? Comment ne fut-il pas ému de ces paroles, comment ne rougit-il pas de confusion, comment put-il redoubler d'effronterie et sortir du festin ? Les mots : « Faites-le promptement, » n'expriment point ici de commandement ni de conseil ; ils ont plutôt un sens réprobatif, ils expriment le souhait de voir le traître rentrer en lui-même. Son endurcissement seul fit que Jésus le con-

gédia. « Aucun de ceux qui étaient à table ne comprit cette parole. » On ne s'expliquera peut-être pas bien comment Jésus, répondant aux apôtres qui lui demandent de désigner le traître : « Celui à qui je présenterai le pain, » ils ne comprirent cependant pas ; à moins qu'il n'ait parlé d'une voix si basse que personne n'ait entendu. A la vérité, Jean, couché sur la poitrine de Jésus, lui parlait en quelque façon à l'oreille ; ainsi, le traître ne pouvait être connu : de son côté, le Christ dut répondre de manière à ne pas le découvrir davantage ; et, quoiqu'il lui ait dit avec un ton particulier d'insistance : « Mon ami, ce que vous faites, faites-le promptement, » les apôtres ne saisirent pas le sens de cette phrase. En parlant de la sorte, il voulait montrer la vérité du langage qu'il tenait aux Juifs à propos de sa mort : « J'ai le pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre; personne ne saurait me prendre mon âme. » *Joan.*, x, 18. Conséquemment, tant qu'il voulut la garder, nul ne put la lui ravir ; mais, quand il en donna la permission, toutes les difficultés disparurent. C'est à ces diverses choses que faisaient allusion les paroles : « Ce que vous faites, faites-le promptement. » Même en cette circonstance le divin Maître ne dévoile pas celui qui va le trahir. Peut-être ses compagnons l'eussent-ils mis en pièces, peut-être Pierre l'eut-il frappé à mort. C'est pour cela que nul des convives ne comprit ce qu'il venait d'entendre. Et Jean ne le comprit-il pas? Jean ne le comprit pas davantage ; il ne croyait pas à la possibilité d'une telle bassesse d'âme. Comme l'idée d'un crime pareil n'entrait même pas dans l'esprit des apôtres, ils ne pouvaient en croire un autre capable. De même donc que Jésus, en disant précédemment : « Je ne parle pas de vous tous, » ne leur avait rien éclairci, de même ils crurent qu'il était actuellement question d'un étranger.

« Or, il était nuit quand il s'en alla. » A quoi bon préciser le temps? Pour que vous connaissiez bien l'audace du traître, son empressement à trahir, que le temps même ne put arrêter. Cela fut encore insuffisant à le découvrir. Dans la frayeur, le trouble et l'anxiété où ils étaient, les disciples ne se rendirent pas compte de la portée des paroles qu'ils venaient d'entendre. Ils pensaient que Jésus avait recommandé à Judas « de donner quelque chose aux pauvres ; » car Jésus prenait un grand soin des malheureux, pour nous instruire à nous en occuper nous aussi avec zèle. Cette opinion n'était même pas dénuée de fondement, Judas étant le trésorier du Sauveur. Cependant, nous ne voyons pas qu'on ait jamais donné de l'argent au Fils de Dieu ; l'Evangile ne mentionne que les offrandes des saintes femmes, en vue de subvenir à ses besoins ; mais d'argent, il ne dit pas qu'on lui en ait donné. Comment celui qui recommandait de ne porter ni bourse, ni argent, ni bâton, avait-il de l'argent pour venir en aide aux pauvres? C'est que l'on a beau renoncer à tous les biens, porter sa croix, il ne faut pas négliger le soin des indigents. Telle est la leçon qui résultait de cette conduite du divin Maître ; un grand nombre de ses actes n'étaient que des leçons à notre adresse. Les disciples crurent donc que Jésus, en parlant ainsi, ordonnait à Judas de faire quelque aumône aux pauvres. Néanmoins, le traître ne fut pas touché davantage par cette persistance de son Maître à ne pas vouloir jusqu'au dernier moment le dévoiler. Agissons, nous aussi, de même ; ne découvrons jamais les fautes de nos frères, quel que soit le degré de perversité. Ce ne fut pas tout encore. Judas se présentant pour le livrer, Jésus ne lui refusa pas le baiser, il ne recula pas devant un pareil sacrifice, et il marcha sans crainte à la croix, à la mort la plus ignominieuse, donnant en cela une marque nouvelle de son infinie bonté. Observez qu'il qualifie cette œuvre de glorieuse, parce qu'il n'est rien de honteux, rien d'ignominieux qui ne puisse illustrer celui qui l'entreprend, lorsqu'il l'entreprend pour la gloire de son Dieu. Quand Judas fut sorti pour aller mettre son projet à exécution, le Sauveur s'écria : « Maintenant le Fils de l'homme a été glorifié. » Il ranime par là ses disciples abattus, à la tristesse il fait succéder la joie dans leur âme. Le même sentiment l'avait porté à gourmander au commencement le chef des apôtres.

Pourquoi le Christ portait-il avec lui de l'argent.

Quelle gloire plus grande, en effet, que de triompher de la mort elle-même ? Le divin Maître



ne le déclarait-il pas quand il disait : « Lorsque j'aurai été élevé de la terre, vous connaîtrez ce que je suis ; » puis quand il ajoutait : « Détruisez ce temple ; » quand il protestait enfin que « nul autre signe ne sera donné, hormis le signe de Jonas. » *Joan.*, VIII, 28 ; XII, 33 ; II, 19 ; *Luc.*, XI, 29. Comment ne serait-il pas souverainement glorieux d'accomplir après la mort des prodiges plus éclatants qu'avant ? Aussi, pour qu'on ne pût douter de la résurrection du Fils de Dieu, les apôtres opérèrent-ils des miracles plus extraordinaires que les miracles opérés par Jésus même. Or, si leur Maître n'eût été plein de vie, s'il n'eût été Dieu, jamais ils n'eussent eu le pouvoir d'accomplir en son nom tant de prodiges. « Et Dieu le glorifiera. » Que veulent dire ces mots : « Dieu le glorifiera en lui-même ? » — Par lui-même, et non par autrui. — « Et il le glorifiera soudain, » à savoir, par la croix. Il n'attendra pas longtemps pour le glorifier ; il ne s'écoulera pas des jours nombreux après sa résurrection avant que sa splendeur paraisse : au moment même où il sera sur la croix, sa puissance éclatera. En effet, le soleil fut obscurci, les rochers se fendirent, le voile du temple fut déchiré, les cadavres de plusieurs saints sortirent pleins de vie du tombeau. Quoique le sépulcre où le Sauveur avait été déposé fût scellé, que des gardes veillassent auprès, qu'une pierre énorme en fermât l'entrée, le corps de Jésus n'en sortit pas moins. Après quarante jours, l'Esprit saint fut donné, et aussitôt les apôtres se mirent à prêcher leur Maître. Voilà ce que signifient les mots : « Il le glorifiera lui-même, et il le glorifiera sur-le-champ. » Il ne le fera ni par l'intermédiaire des anges, ni par celui des archanges, ni par celui de toute autre puissance céleste, mais par lui-même.

Comment le Père a glorifié le Fils.

3. Comment l'a-t-il glorifié par lui-même ? En se proposant en toute chose la gloire du Fils, bien que le Fils agît en union avec lui ; et c'est pourquoi les œuvres du Fils sont toutes rapportées au Père. « Mes petits enfants, encore quelque temps je serai avec vous. Puis vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas ; et, comme je l'ai dit aux Juifs, là où je serai, vous ne pourrez venir ; je vous dis la même chose en ce moment. » C'est après le repas qu'il aborde les sujets propres à les attrister. Ce n'était plus le soir lorsque Judas sortit, la nuit était déjà venue. Les gens chargés de se saisir du Sauveur, devant se présenter dans quelques instants, c'était le cas de donner aux disciples les instructions qu'ils devaient graver dans leur mémoire. Il est vrai que l'Esprit saint les leur rappelait au besoin ; car ils en oublièrent, selon toute apparence, un grand nombre, soit parce qu'ils ne les avaient entendues qu'une fois, soit à cause des épreuves de tout genre par lesquelles ils étaient passés. Sous le poids de la tristesse qui les accablait, ils se laissèrent aller au sommeil ; le Christ lui-même leur dit : « Parce que je vous ai parlé de la sorte, la tristesse a rempli votre cœur. » *Joan.*, XVI, 6. Comment auraient-ils pu conserver de toutes ces recommandations un fidèle souvenir ? — Alors pourquoi les leur donner ? — Ce ne devait pas être une circonstance peu importante à la gloire du Sauveur que d'entendre les disciples affirmer plus tard, lorsque ces enseignements se présentaient à leur esprit, qu'ils les avaient appris de la bouche même de leur Maître. — Dans quel but les attrister d'abord par ces paroles : « Encore quelque temps je serai avec vous ? » On comprend que Jésus le dit aux Juifs ; mais pourquoi placer les apôtres sur la même ligne que ces ingrats ? — Ce n'est pas du tout la pensée du Sauveur. — Que signifient donc les mots : « Comme je l'ai dit aux Juifs ? » — Il leur rappelle que, s'il leur parle ainsi, ce n'est pas à cause des périls qui l'entourent, qu'il leur a tenu autrefois ce même langage, et qu'ils l'ont eux-mêmes entendu adresser aux Juifs les mêmes enseignements. S'il les appelle ses petits enfants, c'est pour leur montrer qu'il leur parle dans des sentiments bien différents de ceux qui l'avaient animé à l'égard des Juifs. Par suite, son intention était non de les attrister, mais de les consoler et de les prémunir contre le trouble que pouvaient leur causer les maux inattendus qui étaient sur le point d'éclater.

« Là où je vais, vous ne pouvez venir. » Il leur enseigne par ces paroles que sa mort ne devait être qu'une transformation sublime, une migration en un lieu inaccessible aux corps pé-

rissables. En même temps il ranime ainsi leur amour, et il en augmente l'ardeur. Ne nous arrive-t-il pas de sentir l'affection se réveiller en nos âmes lorsque ceux que nous aimons sont au moment de nous quitter, surtout lorsqu'ils s'en vont en des lieux où nous ne pouvons pas les suivre ? Ces paroles donc, tout en pénétrant les Juifs d'effroi, ravivaient la tendresse des disciples. Tel était le lieu dont parlait le Sauveur, que ni les uns ni les autres ne pouvaient y aller : en quoi se montre également la haute dignité du Rédempteur des hommes.

« Et je vous le dis maintenant. » Comment cela, « maintenant? » Je ne le dis pas à vous et à eux dans les mêmes circonstances ; car je ne serai pas avec les Juifs. Et vraiment, à quel moment les Juifs le cherchèrent-ils, à quel moment les apôtres? Les apôtres, lorsqu'ils furent mis en fuite ; les Juifs, lorsque des maux effroyables et au-dessus de toute expression fondirent sur eux, lorsque Jérusalem fut prise et que la colère divine éclata sur eux de toute part. Il tint aux Juifs ce langage, à cause de leur incrédulité ; il le tient actuellement aux disciples, afin qu'ils se dérobent à ces maux inouïs. « Je vous donne un commandement nouveau. » Ces paroles étant de nature à les troubler, à leur faire croire même qu'ils étaient abandonnés, Jésus les console en leur donnant pour défense la vertu, source de tous les biens, la charité. Quoi ! semble-t-il leur dire, vous êtes affligés à la pensée de mon éloignement ! Aimez-vous les uns les autres, et vous n'aurez rien à craindre. S'il ne s'exprimait pas de cette manière, c'est qu'il cherchait ce qui pouvait leur être le plus utile. De là cette parole : « A cela tous les hommes reconnaîtront que vous êtes mes disciples. » Avec ce signe qui leur permettait de se reconnaître, ils pouvaient compter sur la perpétuelle durée du lien qui les unissait entre eux. Ceci, le divin Maître le leur dit quand le traître s'en fut allé. D'où vient cette qualification de nouveau par lui donnée à un précepte que contient l'Ancien Testament? C'est que la manière dont Jésus le présentait était nouvelle ; car il ajouta : « Comme je vous ai aimés. » Je n'ai point acquitté vis-à-vis de vous une dette que vos bonnes actions m'auraient imposée, leur dit-il ; j'ai pris entièrement l'initiative. De même, devrez-vous faire du bien au prochain, quand même aucun lien ne vous y obligerait. Ce ne sont pas les miracles opérés par eux, ce sera la charité qui, d'après le Rédempteur, les fera reconnaître. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas d'indice plus propre à découvrir les véritables saints, la charité constituant le principe de toute sainteté. C'est par la charité que nous serons tous sauvés. Voilà ce que c'est que d'être mon disciple : lorsque vous reproduirez la charité que j'ai montrée, alors vous serez l'objet de l'admiration des hommes.

4. Qu'est-ce à dire ? Les miracles ne prouveraient-ils pas la même qualité d'une façon plus péremptoire ? Ne le croyez pas. « Plusieurs me diront : Seigneur, n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? » *Matth.*, VII, 22. Les disciples se réjouissant de commander en maîtres aux esprits mauvais, Jésus leur dit : « Réjouissez-vous, non de ce que les démons vous sont soumis, mais de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » *Luc.*, X, 20. Les miracles n'ont converti le monde que parce qu'ils étaient unis à la charité ; sans la charité, l'œuvre des miracles n'aurait pas eu de durée. La charité transforma soudain les disciples en hommes justes et vertueux, elle fit d'eux tous un seul cœur et une seule âme. Or, s'ils eussent été divisés, leur mission eût perdu toute son efficacité. Ces conseils, le Sauveur ne les adresse pas seulement à ses apôtres ; il les adresse encore à tous les fidèles à venir. Aujourd'hui aussi rien ne scandalise autant nos Gentils que le défaut de charité parmi nous. Vous observerez qu'ils nous opposent également le défaut de miracles. Toutefois, ils ne nous le reprochent pas au même degré. — Mais en quelle circonstance s'est manifestée la charité des apôtres? — Ne voyez-vous pas Pierre et Jean ne jamais se séparer et monter au temple en même temps? Ne connaissez-vous donc pas les sentiments dont Paul était animé ? Et vous hésitez encore ! Sans doute ils furent ornés de toutes les vertus ; mais ils le furent surtout de la vertu, reine de toutes les autres. Là où règne la vertu, la charité est fé-

conde; là où règne l'iniquité, elle ne tarde pas à se dessécher. « Lorsque l'iniquité aura surabondé, la charité de plusieurs se refroidira, » disait le divin Maître. *Matth.*, XXIV, 12. Les païens sont beaucoup plus impressionnés par les mœurs que par les signes; et les mœurs ne sont jamais meilleures que sous la direction de la charité. Bien souvent ils ont traité d'imposteurs les thaumaturges; jamais ils n'ont pu trouver à redire à une vie sans tache. Tant que l'Evangile a été peu répandu, les miracles étaient avec raison ce qui frappait le plus : aujourd'hui c'est par nos mœurs qu'il nous faut attirer l'admiration. Ce qui produit la meilleure impression sur les Gentils, c'est la vertu; ce qui produit sur eux l'impression la plus mauvaise, c'est le vice; et je n'en suis pas étonné. Lorsqu'ils verront le prédicateur de la pauvreté, de la justice, pratiquer l'injustice, obéir à la cupidité; lorsqu'ils verront celui auquel sa religion fait un devoir de l'amour de ses ennemis, traiter ses semblables comme des bêtes fauves, ils qualifieront nos doctrines de futilités. En présence d'un chrétien craignant la mort, comment accepteraient-ils notre croyance en l'immortalité? Certainement, lorsqu'ils nous verront courir après les honneurs, et nous livrer à d'autres passions, ils ne concevront de nous aucune idée bien élevée, et ils persisteront plus opiniâtrement dans leurs erreurs. C'est nous, oui, je le répète, c'est nous qui sommes cause de leur persévérance dans l'incrédulité.

Les Gentils du temps de l'orateur reprochaient aux chrétiens leur manque de charité.

Depuis longtemps, admirateurs de nos dogmes, ils ont répudié les leurs; nos mœurs seules les tiennent éloignés. Il est aisé de faire de la philosophie en paroles : plusieurs des leurs en ont fait autant; mais il faut de plus les œuvres. Vous leur direz de jeter les yeux sur nos héros d'autrefois. Ils ne croient pas au passé, ils n'observent que nous, leurs contemporains. — Montrez-nous donc votre foi dans votre conduite, nous disent-ils. — Nous ne le pouvons pas; et, comme ils nous voient déchirer nos frères avec une férocité sans limites, ils nous appellent la peste de l'univers. Voilà ce qui empêche les Gentils de venir à nous. Aussi serons-nous châtiés, et pour les crimes que nous commettons, et pour les blasphèmes contre Dieu dont nous sommes la cause. Jusques à quand ne songerons-nous qu'à l'argent, à la volupté, à toute sorte de passions? Renonçons-y une bonne fois. Un prophète met dans la bouche des insensés les paroles suivantes : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » *Isa.*, XXII, 13. On ne pourrait en dire autant des hommes de notre temps, auxquels il faut les biens de tous leurs semblables. « Serez-vous donc les seuls à demeurer sur la terre? » leur dit le même prophète. *Isa.*, V, 8. Je crains qu'il ne survienne un terrible fléau, je crains que le courroux divin ne nous accable. Il n'en sera rien si nous nous livrons à la pratique de toutes les vertus; alors nous mériterons les biens à venir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXIII.

« Simon-Pierre dit : Seigneur, où allez-vous? Jésus lui répondit : Où je vais, tu ne peux pas maintenant me suivre; tu me suivras plus tard. »

1. C'est une grande chose que l'amour, une chose plus forte que le feu et qui s'élance jusqu'au ciel même; l'amour ne connaît pas d'obstacles, rien n'est capable d'en arrêter l'impétueux essor. Plein de ce feu divin, Pierre entend cette parole : « Où je vais, vous ne pouvez pas me suivre. » Que dit-il alors? « Seigneur, où allez-vous? » Ce n'est pas le désir d'apprendre, c'est le désir de suivre Jésus qui le fait ainsi parler. Evidemment il n'ose dire sur-le-champ : Je vous suis; il s'en tient à cette question : « Où allez-vous? » Le Christ répond non à sa parole, mais à sa pensée, comme on le voit par la réponse même. Que répond-il, en effet? « Où je vais, tu ne peux pas me suivre. » Il est donc manifeste que tel est le désir de l'Apôtre et que c'est pour cela qu'il a interrogé. Il entend bien qu'il suivra plus tard; cette promesse néanmoins n'apaise pas son désir, et, malgré l'heureux

espoir qu'on lui donne, il va plus loin et dit : « Pourquoi ne puis-je pas maintenant vous suivre ? je donnerai ma vie pour vous. » N'ayant plus à redouter d'être un instrument de trahison, étant désormais un disciple fidèle, il a le courage d'interroger pour sa part, pendant que les autres se taisent. — Pierre que faites-vous? Le Maître dit : « Tu ne peux pas, » et vous dites : Je puis. Eh bien, l'expérience vous apprendra que votre amour n'est rien sans le secours de la grâce céleste. — Il est donc évident que le Sauveur avait encore soin de l'Apôtre, en permettant qu'il tombât. Il avait voulu l'instruire par ses premières paroles; mais Pierre persistant dans ses protestations, il ne le poussa pas sans doute au renoncement, il l'abandonna seulement à lui-même, afin qu'il connût bien sa propre infirmité.

Jésus annonce qu'il sera livré; l'Apôtre fait cette réponse : « Ayez pitié de vous-même, cela ne vous arrivera pas. » *Matth.*, XVI, 22. Il est réprimandé, mais non corrigé, puisque, au moment où son Maître veut lui laver les pieds, il prononce cette parole : « Non jamais vous ne me laverez les pieds. » Puis encore, lorsqu'il entend : « Tu ne peux pas maintenant me suivre, » il dit : « Quand même tous vous renieraient, pour moi, je ne vous renierai pas. » Comme il était visible qu'il pousserait la contradiction jusqu'à l'arrogance, le Sauveur l'arrête dans cette voie et le forme à la soumission. C'est ce que Luc nous fait entendre, quand il reproduit cet avertissement : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas; » *Luc.*, XXII, 32; c'est-à-dire, pour que tu ne sois pas à jamais perdu. — En toute chose, il nous enseigne l'humilité et nous montre pour notre confusion que la nature humaine n'est rien par elle-même. Puisque la force de l'amour faisait du disciple un contradicteur obstiné, le Maître le ramène à la modération, pour qu'il ne retombe plus dans les mêmes fautes quand il sera chargé de gouverner le monde entier; se souvenant alors de ses anciens égarements, il saura mieux se connaître. Et voyez la grandeur de sa chute. Ce n'est pas une ou deux fois, c'est jusqu'à trois fois qu'il se parjure dans un très-court espace de temps; il ne pourra plus ignorer de la sorte qu'il n'aimait pas comme il était aimé. Et cependant, à cet homme si faible, le Christ demande de nouveau : « M'aimes-tu plus que ceux-ci? » La chute de Pierre s'explique donc par l'abandon de la grâce, et non par un défaut d'ardeur. En agréant le sentiment, Jésus retranche l'obstination dont ce sentiment est la source. — Si ton amour est vrai, tu dois l'obéissance à l'objet aimé. — En s'adressant également aux autres, il l'a dit : « Tu ne peux pas. » Pourquoi contester? Ne sais-tu pas ce que c'est qu'une négation posée par Dieu? Cette leçon ne suffisant pas pour te faire comprendre qu'une telle chose ne saurait avoir lieu, tu l'apprendras par ton propre renoncement, malgré la vivacité de tes répugnances. Tu ne le savais pas, une autre conviction était dans ton âme, et le contraire de ce que tu prévoyais est arrivé.

« Je donnerai ma vie pour vous. » Ayant entendu naguère qu'il n'est pas une plus grande preuve d'amour, il s'élance aussitôt, toujours insatiable, toujours impatient d'atteindre aux plus hautes cîmes. Mais le Christ, qui, lui seul, a le droit de tenir hautement ce langage, lui dit : « Avant que le coq chante; » ce qui signifie sur l'heure. Il ne restait pas, en effet, un long intervalle; car la nuit était avancée quand il parlait ainsi, la première veille et la deuxième veille étaient passées. « Que votre cœur ne se laisse pas aller au trouble. » S'il le dit, c'est que ses dernières paroles avaient apparemment troublé déjà ses disciples. Dès que leur coryphée, un apôtre d'ailleurs si brûlant de zèle, doit renier le Christ jusqu'à trois fois, avant que le coq chante, ils ne peuvent eux-mêmes ne s'attendre qu'à quelque grand malheur, capable de bouleverser les âmes les plus solides, des âmes de diamant. Comme il était bien naturel que de telles réflexions les missent hors d'eux-mêmes, c'est ainsi qu'il tâche de les consoler : « Que votre cœur ne se laisse pas aller au trouble. » Et d'abord, il leur manifeste par cette parole la puissance de sa divinité, puisqu'il sait et produit au grand jour ce qu'ils ont au fond de l'âme. « Vous croyez en Dieu, croyez également en moi. » C'est leur dire en d'autres termes que

toutes leurs peines se dissiperont. — La foi que vous aurez en moi comme en mon Père, est plus forte que tous les fâcheux accidents de la vie, elle ne permettra pas que vous succombiez à vos peines. — Il poursuit : « Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures. » De même qu'il adoucit le chagrin de Pierre, en disant : « Tu me suivras plus tard ; » de même il fait briller à leurs yeux cette magnifique espérance. Il ne veut pas qu'ils s'imaginent que la promesse est seulement pour leur chef, et de là cette parole : « Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures. Si cela n'était pas, je vous aurais dit : Je vais vous préparer une place ; » vous serez reçus dans le séjour où Pierre sera reçu lui-même. Il y a là, comme il l'a dit, un grand nombre de demeures ; il n'a donc pas besoin de les préparer. Comme il leur avait dit aussi qu'ils ne pouvaient pas le suivre en ce moment, de peur qu'ils ne se regardassent comme exclus d'une manière définitive, il ajoute : « Afin que là où je suis, vous soyez avec moi. » C'est une chose que j'ai tellement à cœur, que je vous aurais déjà préparé la place, si depuis longtemps elle ne vous était préparée. — Il ne pouvait pas leur inspirer plus de confiance ni mieux corroborer leur foi.

Le Sauveur parle sans paraboles aux apôtres.

2. Il va plus loin : pour qu'ils ne pensent pas qu'il leur adresse un simple encouragement, pour les convaincre qu'il en est réellement ainsi, il leur dit ensuite : « Vous savez où je vais, et vous connaissez la route. » Vous le voyez, ils ne peuvent pas douter que ce ne soit là des promesses positives. S'il leur parle avec cette précision, c'est qu'il n'ignore pas à quel point ils désirent être parfaitement instruits là-dessus. Quant à Pierre, ce qu'il avait dit ne lui était pas inspiré par le désir de s'instruire, mais plutôt par celui de suivre Jésus. Or, comme il avait été réprimandé, comme de plus ce qui d'abord était impossible ou jugé tel, venait d'être déclaré possible, le Maître veut exciter en lui le désir d'une connaissance plus parfaite, et de là ce dernier mot : « Vous connaissez la route. » Après qu'il avait dit : « Tu me renieras, » il montrait bien qu'il lisait dans le fond des cœurs, puisqu'il ajoutait, sans que personne eût remué les lèvres : « Ne vous troublez pas. » La même chose a lieu maintenant ; en disant à tous qu'ils savent, il fait se manifester le désir caché dans leur âme, il leur fournit une occasion de l'interroger. Cette question : « Où allez-vous ? » Pierre la pose par l'entraînement de son amour ; et Thomas, sous l'impulsion de la crainte, dit : « Seigneur, nous ne savons pas où vous allez. » Or, ignorant le lieu, « comment pouvons-nous connaître la route ? » Quel respect dans ce langage ! ils ne disent pas : Expliquez-vous, quel est ce lieu ? mais bien : « Nous ne savons pas où vous allez. » C'est ce que tous désiraient savoir depuis longtemps. Si les Juifs, en écoutant une semblable proposition, étaient intrigués, bien que souhaitant de le voir s'éloigner et disparaître, à plus forte raison ceux qui n'auraient jamais voulu se séparer de lui, devaient-ils être impatients de savoir où il allait. Ils craignaient sans doute de l'interroger ; mais l'amour et la crainte l'emportent sur le respect. Que leur répond le Christ ? « Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père, si ce n'est par moi. »

Pourquoi donc, sur la demande de Pierre, n'a-t-il pas immédiatement répondu : Je vais à mon Père ; mais bien : Vous ne pouvez pas me suivre en ce moment ? Pourquoi tant de circonlocutions alors, tant de questions et de réponses ? Pour les Juifs, on comprend qu'il ne leur ait pas ainsi parlé ; on ne le comprend plus pour ses disciples. — Il avait déclaré néanmoins aux uns aussi bien qu'aux autres qu'il était venu de Dieu et qu'il allait à Dieu ; maintenant il le dit d'une manière encore plus claire qu'auparavant. Du reste, il ne parle pas aux Juifs avec cette clarté ; car, s'il leur eût dit : Vous ne pouvez pas venir au Père, si ce n'est par moi, nul doute qu'ils n'eussent pris cela pour de l'arrogance. En leur dérobant la lumière, il les jette au moins dans l'anxiété. — Mais pourquoi, me demanderez-vous encore, parle-t-il de cette façon aux disciples, sans en excepter Pierre ? — Il connaissait l'impétuosité de ce dernier, qui n'en deviendrait que plus pressant dans ses instances. C'est donc pour s'y dérober, qu'il se cache. Après avoir obtenu ce qu'il voulait en voilant sa parole, il la dévoile de nouveau. Il a

dit : « Où je suis, personne ne peut venir ; » mais il ajoute : « Dans la maison de mon Père il y a beaucoup de demeures ; » et de plus : « Personne ne vient au Père, si ce n'est par moi. » C'est une chose qu'il leur taisait au commencement pour ne pas leur causer une trop grande tristesse ; il l'énonce seulement quand il a relevé leur courage. Par la réprimande faite à Pierre, il leur épargne une douloureuse impression ; la crainte qu'ils ont d'entendre de pareils reproches leur est un frein assez puissant. « Je suis la voie. » C'est l'explication anticipée de ceci : « Personne ne vient que par moi. » En ajoutant : « La vérité et la vie, » il garantit pleinement l'efficacité de sa promesse. — Si je suis la vérité, rien de faux ne peut sortir de ma bouche ; si je suis la vie, la mort elle-même n'est pas capable de vous arrêter au passage. Je reprends : Si je suis la voie, vous n'aurez pas besoin de guide ; si je suis la vérité, vous devez croire à ma parole ; si je suis la vie, en mourant même vous obtiendrez le bonheur annoncé. — Ils comprirent la première image, et de là leur confession ; mais ils ne comprirent pas le reste, et cependant ils n'osèrent lui faire aucune question à cet égard.

Ce qu'ils avaient entendu leur fut déjà d'une grande consolation. — Dès qu'il est en mon pouvoir, semble-t-il leur dire, de vous conduire au Père, vous arriverez sans nul doute à ce but. — En disant dans une autre circonstance : « Personne ne peut venir à moi, si le Père ne l'attire ; » *Joan.*, VI, 44 ; puis, dans une autre : « Si je suis élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi ; » *ibid.*, XII, 32 ; et maintenant : « Personne ne vient au Père, si ce n'est par moi, » il montre bien qu'il est égal au Père. Mais comment, après avoir posé cette affirmation : « Vous savez où je vais, et vous connaissez la route, » pose-t-il celle-ci : « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père ; vous le connaîtrez désormais, et vous l'avez déjà vu ? » Il ne se contredit pas lui-même. Dans le fait, ils avaient bien du Père une certaine connaissance, mais non celle qu'il fallait ; ils le connaissaient comme Dieu, non comme Père. C'était l'Esprit qui, survenant plus tard, devait leur donner toute science. Voici donc ce qu'il leur dit : Si vous connaissiez ma substance et ma dignité, vous connaîtriez par là même celles du Père. « Désormais vous le connaîtrez, et vous l'avez déjà vu. » Remarquez ce futur et ce passé. C'est en le voyant lui-même, qu'ils ont vu le Père. La vision dont il parle n'est autre que celle de l'entendement. Ceux que nous voyons, nous pouvons ne pas les connaître ; tandis que la connaissance vraie ne comporte pas l'ignorance. Tel est le sens de ce mot : « Vous l'avez vu. » I *Timoth.*, III, 16. Il dit de même que les anges le voient. Sa substance est néanmoins invisible ; mais il affirme qu'ils la voient, seulement de la manière possible à leur nature. Ce qu'il veut vous apprendre par là, c'est que, lorsqu'on le connaît, on connaît aussi le Père. Or, ses disciples le voyaient dans sa chair, et non dans sa substance. Plus d'une fois il a désigné la connaissance sous le nom de vision, comme en cet endroit, par exemple : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » *Matth.*, V, 8. La pureté s'entend ici de l'exclusion d'un péché quelconque, et non pas de la fornication uniquement ; car tout péché imprime une souillure à l'âme.

Les disciples du Sauveur le voyaient dans sa chair et non dans sa substance.

3. Ne négligeons donc aucun moyen pour effacer de pareilles souillures. Le baptême est le premier de ces moyens ; mais il en est d'autres multiples et divers. Dans sa bonté pour les hommes, Dieu nous ouvre bien des voies conduisant à la perfection, et la principale est celle de l'aumône. Par les aumônes et la foi sont effacés les péchés, est-il écrit. Il ne faut pas que l'aumône provienne d'un bien injustement acquis ; ce n'est plus là de la compassion, c'est de la barbarie et de l'inhumanité. Quand on dépouille l'un pour vêtir l'autre, quel bien a-t-on fait ? L'œuvre doit être bonne dès son principe, si l'on ne veut pas qu'elle soit une cruauté. Donnerions-nous tout le bien des autres, nous n'y gagnerions évidemment rien ; et nous le voyons par l'exemple de Zachée, qui, pour apaiser Dieu, promettait de donner le quadruple de ce qu'il avait pris. Et nous dont les injustices quelquefois sont si incalculables, nous pensons l'apaiser en donnant peu, comme si ce n'était pas là provoquer plutôt sa colère. Dites-moi, si vous tiriez d'un carrefour un âne mort et fétide, pour

le traîner à l'autel et l'offrir sur ce même autel, est-ce que tous ne vous lapideraient pas comme un impie et le dernier des misérables? Mais quoi! le sacrifice fait avec le fruit de la rapine, je le déclare encore plus affreux; quelle peut donc être notre excuse? Offrons un diadème qui provienne du vol et de la fraude, n'exhale-t-il pas une odeur plus insupportable que ne le fait un âne mort? Voulez-vous comprendre quelle est la puanteur du péché, écoutez le Prophète : « La pourriture et la corruption se sont mises dans mes plaies. » *Psalm.* XXXVII, 6. En paroles, vous priez Dieu d'oublier les péchés que vous avez commis; mais par vos actions, en vous montrant toujours rapace et cupide, vous le forcez à s'en souvenir; c'est votre péché même que vous placez sur son autel. Là ne s'arrête pas le désordre, il y a quelque chose de plus irritant, c'est que vous souillez les âmes des saints. L'autel est une pierre sanctifiée par l'immolation; ces âmes portent constamment le Christ en elles-mêmes, et vous osez les empoisonner du fruit de vos injustices? — Nullement, me direz-vous, ce n'est pas là le bien que je donne, c'est un autre. — Ridicule et puérile distinction! Qu'une seule goutte d'injustice tombe sur de copieuses richesses, ne savez-vous pas qu'elles en sont toutes infectées? Jetez de la boue dans une claire fontaine, et vous avez entièrement troublé la pureté de l'eau; il suffit de même que la rapacité concoure à votre fortune pour qu'elle remplisse tout de ses funestes exhalaisons.

L'autel est une pierre sanctifiée par l'immolation.

Chose étrange, nous lavons nos mains en entrant dans l'église, mais nous ne purifions pas notre cœur. Sont-ce donc les mains qui parlent? C'est l'âme évidemment, et Dieu regarde l'âme; quand elle est souillée, la pureté corporelle ne sert de rien. Qu'importe que l'extérieur soit sans tache, si l'intérieur n'est pas dans le même état? Voilà le mal véritable et la complète subversion, que nous négligions les grands devoirs, en nous préoccupant beaucoup des petites observances. Il importe peu de prier sans avoir lavé ses mains; le pire de tout, c'est de prier avec une conscience impure. Ecoutez ce qui est dit aux Juifs, si jaloux de cette pureté corporelle : « Purifiez votre cœur de toute malice. » *Jerem.*, IV, 14. Jusques à quand garderez-vous des pensées qui font votre tourment? Et nous aussi, lavons-nous non avec une eau bourbeuse, mais avec une eau pure; par l'aumône, et non par la cupidité. Commencez par vous abstenir de la rapine, et puis vous donnerez. Eloignez-vous du mal, et faites le bien. Détournez vos mains de la fraude, tendez-les ensuite aux malheureux. Si, des mêmes mains avec lesquelles nous avons dépouillé les uns, nous vêtons les autres, ne serait-ce pas exactement des mêmes objets, nous n'échapperons pas au supplice; car la matière de la propitiation sera toujours celle du crime. Mieux vaut ne pas exercer l'aumône que l'exercer ainsi. Caïn eût certes été moins coupable, s'il n'avait rien offert. Il excita la colère divine en offrant des choses imparfaites; comment ne l'exciterait-il pas celui qui donne le bien d'autrui? — Je t'ai défendu de voler, dit le Seigneur, et tu prétends m'honorer avec le fruit de ton vol? Quelle est ta pensée? Que je me plais dans de telles offrandes? — Il est en droit d'ajouter : « Tu m'as fait cette injure, de supposer que je serai semblable à toi. Je dresserai ton acte d'accusation, et je mettrai tes péchés devant ta face. » *Psalm.* XLIX, 21. Plaise à Dieu que nul de nous n'entende une telle parole; puissions-nous plutôt, après avoir fait des aumônes pures, et portant nos lampes allumées, être admis dans la chambre nuptiale, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

On lavait autrefois ses mains avant d'entrer dans l'Eglise.

HOMÉLIE LXXIV.

« Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit Jésus lui répondit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe? Celui qui me voit? voit le Père. »

1. Le Prophète disait aux Juifs : « Vous vous êtes fait un visage de courtisane, » *Jerem.*, III, 3, tant vous montrez d'impudence envers tous. Evidemment, ce n'est pas à ce peuple seul qu'une telle parole s'adresse avec justice, c'est encore à tous ceux qui s'élèvent insolemment contre la vérité. A cette demande de Philippe : « Montrez-

nous le Père, » le Christ répond : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe? » Il est des hommes encore qui séparent le Fils du Père, après un pareil enseignement. Et quelle union plus intime pouvez-vous désirer? Les expressions que vous venez d'entendre en ont jeté plusieurs dans la maladie de Sabellius. Laissons de côté les uns et les autres s'égarant par des points opposés, et voyons la précision de ce langage : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe? » — Eh quoi, seriez-vous le Père que je désire voir? — Non, certes. — Aussi n'a-t-il pas dit : Et tu ne connais pas le Père? mais bien : « Et tu ne me connais pas? » c'est dire d'une manière explicite que le Fils est substantiellement ce qu'est le Père, tout en gardant sa qualité distincte de Fils. Comment Philippe en était-il venu à faire cette demande? Le Christ avait dit : « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi le Père. » *Joan.*, XIV, 7. C'est une chose qu'il avait souvent répétée devant les Juifs. Or, comme Pierre avait demandé plus d'une fois, ainsi que les Juifs eux-mêmes, qui était le Père; comme Thomas avait fait la même question, sans que personne eût obtenu d'explication parfaitement claire et compréhensible, Philippe ne veut pas se rendre importun ni s'exposer à fatiguer le Maître, en revenant simplement à la question déjà posée. Aussi, dès qu'il a dit : « Montrez-nous le Père, » ajoute-t-il : « Et cela nous suffit; » nous n'en demandons pas davantage. Et toutefois, en disant : « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez par là même le Père, » Jésus avait déclaré qu'on voyait le Père en lui.

L'apôtre intervertit cet ordre, quand il dit : « Montrez-nous le Père, » comme s'il connaissait assez le Fils. Celui-ci ne se rend pas à sa prière, et le ramène dans le droit chemin en lui persuadant que c'est par lui qu'il faut arriver à la connaissance du Père. Le disciple voulait apparemment le voir des yeux du corps, ayant ouï dire que les prophètes avaient vu Dieu. Mais cette expression n'est qu'une pure condescendance, ô Philippe. Et voilà pourquoi le Christ s'exprimait ainsi : « Personne n'a jamais vu Dieu. » Quiconque a entendu la parole de Dieu et profité de ses leçons, vient à moi. « Ni vous n'avez entendu sa voix, ni vous n'avez vu sa face. » *Joan.*, I, 18; VI, 45; V, 37. Il était dit dans l'Ancien Testament : « Personne ayant vu ma face ne vivra. » *Exod.*, XXXIII, 20. Remarquez la réponse du Christ; c'est une vive réprimande : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe? » Il lui reproche de ne pas le connaître, et non de ne pas le voir. — Est-ce donc vous que je désire connaître? C'est votre Père que je veux voir, et vous me dites : « Tu ne me connais pas? » Quel rapport entre la réponse et la demande? — Un très-grand rapport. Comme il a la même substance que le Père, tout en demeurant Fils, c'est avec raison qu'il montre en lui le Père. Puis, faisant la distinction des personnes, il ajoute : « Celui qui me voit, voit aussi le Père. » On ne pourra donc pas confondre le Père avec le Fils. Si lui-même était le Père, en effet, il n'affirmerait pas qu'en le voyant, on voit aussi le Père. Pourquoi ne lui dit-il pas : Tu me demandes une chose impossible, au-dessus de l'être humain; il n'est que moi pour qui cela soit possible? — « Cela nous suffit, » avait dit l'apôtre, persuadé qu'il avait vu le Fils. Jésus lui montre qu'il ne l'a pas vu; car il aurait vu le Père, s'il avait pu voir le Fils. Tel est le sens de cette parole : « Celui qui me voit, voit aussi mon Père. » L'une de ces visions impliquerait nécessairement l'autre. Non, personne ne peut ni me voir ni le voir. La connaissance sollicitée par Philippe était celle de la vue; et, comme il avait la conviction d'avoir vu le Fils et le désir de voir de même le Père, Jésus lui déclare qu'il n'a pas réellement vu le premier. Si quelqu'un pense que la vision doit s'entendre ici de la connaissance, je ne le contredis pas. La parole du Sauveur signifierait alors : Celui qui me connaît, connaît aussi le Père. Mais il ne s'exprime pas ainsi, c'est la consubstantialité qu'il veut établir : Celui qui connaît ma substance, dit-il au fond, connaît aussi celle du Père. — Qu'importe? m'objectera-t-on; connaître la création, n'est-ce pas connaître Dieu? — Oui, mais tous voient et connaissent la créa-

ture, tandis que tous ne connaissent pas Dieu.

Philippe désire savoir qu'est-ce que Dieu.

Examinons maintenant ce que Philippe désire voir. Est-ce la sagesse du Père, est-ce sa bonté? Non, c'est sa substance, il veut savoir ce qu'est Dieu. C'est à cela que va la réponse du divin Maître : « Celui qui me voit. » Or, celui qui voit la créature, ne voit pas la substance de Dieu. « Celui qui me voit, voit aussi le Père. » Il ne l'aurait pas dit, s'il n'avait pas la même substance. Qu'on me permette d'employer une comparaison, toute matérielle qu'elle est. Quelqu'un qui n'a jamais vu l'or, on ne le lui fera pas voir en lui montrant de l'argent; car une nature ou bien une substance ne se manifeste pas au moyen d'une autre. La réprimande était donc méritée : « Il y a si longtemps que je suis avec vous. » Je t'ai donné tant de leçons, j'ai fait devant toi tant de miracles, qui tous sont l'œuvre de la divinité, et je les ai faits par moi-même, j'ai remis les péchés, ce qui n'appartient qu'au Père, j'ai dévoilé les secrets des cœurs, mis la mort en fuite, produit une nouvelle création avec un peu de terre; « et tu ne me connais pas? »

2. C'est parce qu'il est revêtu de la chair, qu'il a pu prononcer cette dernière parole. — N'as-tu pas vu le Père? Ne cherche pas à le voir plus amplement, l'ayant vu de la sorte en moi. Du moment où tu m'as vu, tu ne dois pas en demander davantage; car en moi tu connais aussi le Père. « Ne crois-tu pas que je sois dans le Père? » que je possède la même substance et la même gloire? « Les paroles que je prononce, je ne les prononce pas de moi-même. » Nouvelle preuve d'union, ou plutôt d'identité parfaite de substance. « Le Père qui demeure en moi, accomplit lui-même les œuvres. » Comment en vient-il aux œuvres, quand il a commencé par les paroles? Pour être conséquent, il aurait dû dire : C'est lui-même qui parle. — Il y a là deux choses dont il est l'auteur : la doctrine et les miracles. On pourrait dire aussi que les paroles sont des œuvres. — Comment donc procède-t-il? Il avait déjà tenu ce langage : « Si je n'accomplis pas les œuvres de mon Père, ne croyez pas en moi. » *Joan.*, x, 37. Pourquoi maintenant affirme-t-il que le Père agit lui-même? — Toujours pour vous démontrer qu'il n'est pas de différence entre le Père et le Fils. C'est comme s'il disait : Le Père n'agit pas d'une façon, et moi d'une autre; car plus haut il a parlé de son action et de celle du Père : « Mon Père agit jusqu'à ce moment, et j'agis de même. » *Joan.*, v, 17. Dans l'un et l'autre endroit il déclare que les œuvres ne diffèrent pas. La modestie qu'on remarque au premier abord dans son langage, n'a pas lieu de vous étonner. Comme il venait de dire : « Ne crois-tu pas? » il emploie des expressions plus humbles pour amener le disciple à croire; c'est là visiblement son intention. Il s'adressait au cœur des hommes qui l'entouraient : « Croyez-vous que je sois dans le Père, et que le Père soit en moi? » Ces noms seuls de Père et de Fils auraient dû vous suffire; il ne fallait pas en demander davantage pour croire à l'identité de substance. Si ce n'est pas assez pour vous, si vous n'y voyez pas une démonstration de l'égalité d'honneur et de la consubstantialité, du moins rapportez-vous-en aux œuvres. — Ce n'est donc pas des œuvres qu'il disait : « Celui qui me voit, voit aussi mon Père; » car il n'aurait pas dit ensuite : « Croyez en moi, du moins à cause des œuvres. »

Que son pouvoir ne s'arrête pas là, qu'il lui soit aisé d'accomplir de plus grandes choses encore, il le fait ensuite voir d'une manière surabondante. Il ne dit pas : Je puis opérer de plus étonnantes merveilles, mais bien : Je puis même donner aux autres le pouvoir de les opérer. « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera lui-même les œuvres que je fais, en fera même de plus grandes, parce que je vais au Père. » Ceci signifie : A vous désormais de faire des miracles; pour moi, je m'en vais. — Après avoir suffisamment expliqué sa parole, il poursuit : « Tout ce que vous demanderez en mon nom, vous l'obtiendrez, et je l'accomplirai pour que le Père trouve sa gloire en moi. » Vous le voyez, c'est encore lui qui fera l'œuvre. « Je l'accomplirai, » dit-il, et non : Je prierai le Père. Il ajoute seulement : « Afin que le Père trouve sa gloire en moi. » Et toutefois, il disait ailleurs : « Dieu le glorifiera en lui-même. » Ici, c'est lui qui glorifie le Père. Plus

le Fils déploiera de puissance, plus le Père sera glorifié. Que signifie cette parole : « En mon nom ? » Elle s'explique par celle des apôtres : « Au nom de Jésus-Christ lève-toi et marche. » *Act.*, XI, 21. Tous les miracles qu'ils opéraient, ne s'accomplissaient réellement que par sa vertu ; « et la main du Seigneur était avec eux. » Vous l'avez entendu : « Je l'accomplirai. » Il agit donc par lui-même. Ce qui se fait par les autres, c'est lui qui le fait ; et lui-même ne le pourrait pas sans l'intervention du Père ? Quelqu'un oserait-il le prétendre? Mais pourquoi parle-t-il de la sorte après coup ? Pour corroborer sa doctrine, pour montrer que son langage antérieur était un acte de condescendance. En disant : « Je vais au Père, » il entend dire : Je ne périrai pas, je demeure dans ma propre dignité, je suis dans les cieux. — Toutes ces choses, il les disait pour les consoler. Comme il était à croire que, n'étant pas encore assez éclairés touchant la résurrection, les apôtres avaient l'âme assaillie par de tristes pensées, le divin Maître leur annonce qu'ils communiqueront ces mêmes dons aux autres ; et de la sorte il les ranime toujours, en leur promettant de rester sans cesse avec eux, et non-seulement de rester, mais encore de déployer une plus grande puissance.

3. Marchons donc à sa suite et portons la croix. Bien que nous n'ayons pas la persécution en présence, nous avons un autre genre de mort à subir. « Mortifiez vos membres, nous est-il dit, qui sont sur la terre. » *Coloss.*, III, 5. Eteignons la concupiscence, réprimons la colère, retranchons l'envie. Voilà le vivant sacrifice, un sacrifice qui ne se résout pas en cendre et en fumée, qui n'exige ni bois, ni feu, ni glaive. L'Esprit saint est ici le glaive et le feu. Servez-vous de ce glaive pour enlever de votre cœur tout ce qu'il y a d'exubérant et d'hétérogène, pour ouvrir les oreilles obstruées. Les maladies de l'âme et les mauvaises passions ont pour effet de fermer l'accès à la parole sainte. L'amour de l'argent ne nous permet pas d'écouter une parole dont l'aumône est l'objet ; l'envie par sa présence donne l'exclusion à la doctrine de la charité : chaque passion en envahissant notre âme concourt à la jeter dans la torpeur et l'atonie. Chassons donc les mauvaises passions ; il suffit de vouloir pour qu'elles disparaissent toutes. Ne nous attachons pas à dire que l'amour de l'argent est une tyrannie ; la vraie tyrannie est dans notre faiblesse. Il y a beaucoup d'hommes qui déclarent ne pas savoir ce que c'est que l'argent ; ce n'est pas là une cupidité qui soit naturelle. Les appétits vraiment naturels datent du commencement ; or, pendant longtemps les hommes ignorèrent l'usage que nous faisons de l'or et de l'argent. D'où nous est venue cette concupiscence ? De la vaine gloire et de la mollesse poussées au dernier degré. Parmi les passions, les unes sont fatales, les autres simplement naturelles ; mais il en est qui ne rentrent ni dans l'une ni dans l'autre de ces catégories. Je m'explique : celles dont la satisfaction tient essentiellement à la vie de l'animal, sont en même temps naturelles et fatales, comme le besoin de manger, de boire, de dormir ; l'amour sensuel est naturel, mais non fatal, puisque beaucoup en ont triomphé sans compromettre leur vie. La soif des biens terrestres n'a rien de fatal ni de naturel même, c'est une superfétation. Il suffit de vouloir pour n'en point subir l'empire.

D'où nous vient l'amour des richesses

En parlant de la virginité, le Christ a dit : « Qui peut comprendre, comprenne. » *Matth.*, XIX, 12. Touchant les richesses, il ne s'exprime plus ainsi. Comment donc? « Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il possède, » *Luc.*, XIV, 33, il n'est pas digne de moi. Il nous exhorte à ce qui peut aisément se pratiquer ; quant à ce qui dépasse la force du grand nombre, il le laisse à notre libre choix. Pourquoi donc nous priver de tout moyen de justification ? Celui qui succombe à la passion la plus tyrannique, ne sera pas aussi sévèrement puni ; mais celui qui se laisse prendre à la plus faible, n'aura pas d'excuse à faire valoir. Que pourrons-nous répondre quand le juge nous dira : « Vous m'avez vu tourmenté par la faim, et vous ne m'avez pas donné à manger? » Quelle sera notre défense ? Nous retrancherons-nous derrière la pauvreté ? Nous ne sommes pas plus pauvres que cette veuve qui, en donnant deux oboles, donna plus



que tous. Dieu ne regarde pas à la grandeur du don ; il voit le fond de l'âme : telle est l'économie de sa providence. Pleins d'admiration pour sa bonté, offrons ce qui dépend de nous, afin d'avoir des droits à sa clémence dans cette vie comme dans l'autre, et d'entrer en possession des biens promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXV.

« Si vous m'aimez, observez mes préceptes; et je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet, qui devra demeurer à jamais avec vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit ni ne le connaît pas. »

1. Les œuvres nous sont partout et toujours nécessaires ; il n'en est pas ainsi des paroles. Tous peuvent aisément parler et promettre ; il n'est pas aussi facile de pratiquer. Pourquoi ce début? C'est qu'il en est beaucoup aujourd'hui qui prétendent craindre Dieu et l'aimer, mais dont les œuvres proclament le contraire. Or Dieu demande l'amour qui se manifeste par les œuvres ; c'est pour cela qu'il disait à ses disciples : « Si vous m'aimez, observez mes préceptes. » Comme il venait de dire : « Tout ce que vous demanderez, je le ferai, » pour qu'ils ne se persuadent pas que la prière seule suffit, il ajoute : « Si vous m'aimez ; » c'est alors que j'accomplirai votre demande. Comme de plus on ne saurait douter que cette parole du Sauveur : « Je vais à mon Père, » ne les eût troublés, il leur adresse ce langage : Vous troubler maintenant, ce n'est pas de l'amour ; il s'agit d'obéir à mes instructions. Je vous ai commandé de vous aimer les uns les autres, de pratiquer entre vous ce que j'ai fait pour vous. Accomplir ce précepte, vous donner des preuves réciproques de prévenance, voilà le véritable amour. « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet. » Nouveau témoignage de condescendance. Comme il était à croire, encore une fois, que les disciples, ne connaissant pas jusque-là le Christ d'une manière parfaite, regretteraient vivement sa société, sa conversation, sa présence corporelle, et que rien ne pourrait les consoler de son éloignement ; que leur dit-il alors ? « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet, » un autre tel que moi. Cela se comprend sans peine. Qu'ils rougissent donc ceux qui sont atteints de la maladie des Sabelliens, ceux qui n'ont pas une foi pure sur l'Esprit saint.

Les œuvres de Dieu nous apprennent à l'aimer.

Ce qu'il y a d'admirable dans ce langage, c'est que d'un seul coup il frappe à mort deux hérésies diamétralement opposées. Par le mot : « Un autre, » il établit la distinction de l'hypostase ou de la personne ; par celui de : « Paraclet, » il maintient l'identité de substance. Pourquoi dit-il : « Je prierai le Père? » C'est que, s'il avait dit : Je vous enverrai..., on ne l'aurait pas aussi facilement cru ; ce qu'il cherche, ce qu'il veut maintenant, c'est de les persuader sur cette troisième personne. Plus tard il se montrera revêtu du pouvoir de l'envoyer lui-même : « Recevez l'Esprit saint. » *Joan.*, XX, 22. S'il déclare ici qu'il priera le Père, c'est pour qu'on accepte mieux son enseignement. Jean avait déjà dit de lui : « Nous avons tous reçu de sa plénitude. » *Ibid.*, I, 16. Mais lui, comment pouvait-il recevoir d'un autre, quand il avait déjà? Il est dit encore : « C'est lui qui vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu. » *Luc.*, III, 16. Or, qu'aurait-il eu de plus que les apôtres s'il avait dû recourir au Père pour donner un tel bien, alors qu'ils l'ont souvent donné sans prière préalable ? Et si l'Esprit n'est envoyé par le Père qu'au moyen de la prière, comment se donne-t-il lui-même? De plus, comment est-il envoyé celui qui remplit tout de sa présence, qui divise à chacun ses dons comme il l'entend, qui parle enfin avec cette autorité : « Séparez pour moi Paul et Barnabé ? » *Act.*, XIII, 2. Ces deux hommes étaient cependant des ministres de Dieu, actuellement employés à son service ; cela ne l'empêche pas de les réclamer pour son œuvre à lui. Mais non, il ne les appelle pas pour une œuvre différente, il veut plutôt manifester son autorité. Dans quel but encore le Christ a-t-il dit : « Je prierai mon Père ? » Pour déterminer la circonstance de l'avénement du Saint-Esprit. C'est quand ils eurent

été purifiés par le sacrifice qu'il descendit en eux. Pourquoi ne vint-il pas pendant que Jésus était sur la terre? Parce que le sacrifice n'avait pas encore eu lieu. C'est lorsque le péché fut effacé, lorsqu'ils étaient sur le point d'aller affronter les dangers et les combats pour l'accomplissement de leur mission, qu'ils avaient besoin d'un guide ou d'un soutien. — Mais alors pourquoi ne vint-il pas aussitôt après la résurrection? — Pour qu'ils eussent un plus ardent désir de le recevoir, et que sa venue leur fût ainsi plus avantageuse. Tant que le Christ était avec eux, ils ne pouvaient pas être dans la tristesse; une fois qu'il les eut quittés, leur isolement les ayant jetés dans de grandes alarmes, ils étaient disposés à recevoir l'Esprit avec une profonde satisfaction. « Il doit rester avec vous; » la mort ne l'en séparera pas.

Cette annonce d'un autre Paraclet eût pu leur faire espérer une seconde incarnation, et supposer qu'ils le verraient des yeux du corps. Pour les détourner de cette fausse opinion, le Sauveur ajoute : « Que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas. » Il ne sera pas avec vous comme moi; il habitera dans vos âmes. Voilà ce que signifie ce mot : « Il demeurera en vous. » Il l'appelle l'Esprit de vérité, évoquant par là le souvenir des antiques symboles. « Pour qu'il soit avec vous. » Quel est le sens précis de cette expression? Le même que de celle-ci : « Et voilà que je suis avec vous. » *Matth.*, XXVIII, 20. Voici ce qu'il veut dire en outre : Il n'aura pas à souffrir ce que j'ai souffert, il ne vous quittera pas. « Que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas. » Eh quoi, serait-il, dites-moi, du nombre des choses visibles? Nullement. Il parle ici de la connaissance intellectuelle, puisqu'il ajoute aussitôt : « Et ne le connaît pas. » Nous le savons, il a coutume de nommer vision une connaissance parfaite. La perception des sens nous saisit d'une manière plus vive, et c'est pour cela qu'il fait usage de cette locution. Par monde, il entend ici les méchants; autre sujet de consolation pour les disciples, puisqu'ils auront une grâce de prédilection. Et voyez comme il fait ressortir la grandeur de ce don. Il annonce un Paraclet autre que lui; il affirme qu'il ne les quittera pas; il ajoute qu'il viendra uniquement pour eux, comme lui-même; il déclare enfin qu'il doit demeurer en eux. Et, toutefois, il ne dissipe pas ainsi leur chagrin. C'est lui qu'ils veulent, c'est le bonheur de converser avec lui. Pour y remédier, il leur dit : « Je ne vous laisserai pas orphelins, je viens à vous. » N'ayez pas de crainte; si j'ai promis de vous envoyer un autre Paraclet, ce n'est pas que je veuille vous abandonner pour toujours; en prononçant cette parole : « Pour qu'il demeure avec vous, » je n'ai pas voulu dire que je ne vous verrai pas désormais. Non, certes; et moi aussi, « je viens à vous. Je ne vous laisserai pas orphelins. » Les ayant dès le principe appelés « ses petits enfants, » il est naturellement conduit à leur dire : « Je ne vous laisserai pas orphelins. »

2. Au début de cette instruction, il avait dit : « Où je vais, vous ne pouvez pas venir encore... Dans la maison de mon Père il y a beaucoup de demeures. » Et maintenant, comme ce temps doit être de longue durée, il leur donne l'Esprit. Cette consolation toutefois n'étant pas suffisante, par la raison qu'ils ne comprennent pas bien son langage, il leur dit : « Je ne vous laisserai pas orphelins. » Voilà ce qu'ils désiraient par-dessus tout. Cette parole : « Je viens à vous, » leur garantit sa présence; mais, de peur qu'ils ne s'attachent à cette présence visible, telle qu'ils l'ont eue d'abord, il leur insinue la chose, au lieu de l'énoncer clairement. Il commence par dire : « Encore un peu de temps, et le monde ne me verra pas; » puis il ajoute : « Pour vous, vous me verrez. » C'est comme s'il leur disait : Oui, je viens à vous, mais non pour converser tous les jours avec vous, ainsi que je le faisais auparavant. Ils ne peuvent pas lui faire cette objection : Pourquoi donc avez-vous dit aux Juifs : « Désormais vous ne me verrez plus? » *Joan.*, XVI, 10. Elle se trouve résolue d'avance par ce mot exclusif « à vous. » L'Esprit agira de même. « Parce que je vis, vous vivrez vous aussi. » La croix ne nous séparera pas d'une manière définitive, elle ne doit me dérober à vous que pour un peu de temps. — Cette vie dont il leur parle n'est pas seulement la vie présente, à mon avis, c'est encore la vie future. « En ce jour, vous

comprendrez que je suis dans le Père, et que vous êtes en moi, et moi en vous; » *ibid.*, 20; dans le Père par la substance, en eux par l'accord des volontés et par le secours dont Dieu les favorise. — Comment cela se peut-il, je vous le demande? Comment faire accorder de tels extrêmes? Il existe une grande distance, une distance infinie entre le Christ et les disciples. — L'identité des expressions ne doit pas vous étonner. C'est l'usage de l'Ecriture de parler dans les mêmes termes de Dieu et des hommes, mais non dans le même sens. Elle va jusqu'à nous appeler dieux, et fils de Dieu. Evidemment, elle ne donne pas à ces mots la même force que lorsqu'elle les applique à Dieu même. Le Fils, à son tour, est appelé l'image et la gloire de Dieu, comme nous-mêmes; mais quelle différence! Il est encore dit : « Vous êtes du Christ, et le Christ est de Dieu; » I *Cor.*, III, 23; et cependant la relation du Christ à Dieu n'est pas celle de nous au Christ.

Dès lors que veut-il dire? Quand je serai ressuscité, vous saurez que je ne me sépare pas du Père et que je possède la même puissance que lui; que de plus je sois constamment avec vous, vous le verrez par les événements mêmes : tout proclamera la protection dont je vous entourerai, vos ennemis repoussés, votre noble confiance, les maux évanouis, la prédication chaque jour plus florissante, la parole sainte gagnant rapidement tous les cœurs. « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie moi-même. » *Joan.*, XX, 21. Encore une parole identique qui n'a certes pas la même portée. Si la mission était absolument la même, en effet, il n'existerait plus aucune différence entre les apôtres et le Christ. Pourquoi leur dit-il : « Vous comprendrez alors?» C'est qu'alors ils furent témoins de sa résurrection, en le voyant reparaître au milieu d'eux. Alors ils durent mieux comprendre la vraie foi. Grande était la vertu de l'esprit chargé de leur apprendre toutes les vérités. « Celui qui possède mes commandements et les observe, c'est celui-là qui m'aime. » Non, il ne suffit pas de les posséder, il faut encore les observer avec exactitude. Mais pourquoi revient-il si souvent à la même pensée? « Si vous m'aimez, gardez mes préceptes... Celui qui possède mes commandements et les observe... Si quelqu'un écoute ma parole et la met en pratique, celui-là a de l'amour pour moi; celui qui n'écoute pas mes instructions, ne m'aime pas. » *Joan.*, XIV, 23-24. — Je pense qu'il fait allusion à la tristesse qu'ils éprouveront. Il avait déjà déroulé sur la mort une sublime philosophie, en leur disant, par exemple : « Celui qui hait son âme en ce monde, la conserve pour l'éternelle vie... Si quelqu'un ne prend pas sa croix et ne marche pas à ma suite, il n'est pas digne de moi. » *Joan.*, XII, 25; *Matth.*, X, 38. Au souvenir de ces instructions, qu'il devait compléter encore, il leur adresse ce reproche : Pensez-vous que l'amour soit la cause de votre tristesse? Ce serait plutôt en la chassant que vous me donneriez une preuve d'amour. — Or, comme il veut les y amener, il y revient dans la suite. « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père. » C'est la crainte qui cause votre état présent. Or, redouter de la sorte l'approche de la mort, ce n'est pas d'une âme qui garde le souvenir de mes préceptes. Vous partageriez ma croix, si vous m'aimiez d'un amour véritable. Je vous ai recommandé de ne pas craindre ceux qui tuent simplement le corps. Les disciples qui sont dans cette disposition, le Père les aime, et je les aime aussi; « et je me manifesterai à eux. » Et Judas de lui dire : « Que faut-il entendre par là, que vous devez vous manifester à nous? »

3. Voyez-vous la crainte dont leur âme est accablée? L'apôtre est dans la stupeur et la consternation; il s'imagine qu'il verra le Christ comme nous voyons les morts dans nos songes. Ecoutez ce que Jésus dit pour éloigner cette vaine imagination : « Le Père et moi nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » C'est comme s'il disait : Je me manifesterai de la même manière que le Père se manifeste. — Ce n'est pas tout; en ajoutant : « Nous ferons en lui notre demeure, » il achève de détruire cette idée; car cela ne rentre nullement dans la nature du rêve. Remarquez, je vous prie, le trouble du disciple; il n'exprime pas même clairement ce qu'il a dans la pensée. Il ne dit pas : « Malheur à nous, puisque vous devez mou-

rir, et puis nous apparaître comme font les morts! Non; mais voici comment il s'exprime : « Que faut-il entendre par là, que vous devez vous manifester à nous, et non au monde? » Le Christ a répondu : Je vous ai pour agréables, parce que vous observez mes commandements. Il leur a tenu ce langage pour que, le voyant plus tard, ils ne le prennent pas pour un fantôme. De peur donc qu'ils ne s'imaginent le voir apparaître de cette façon, il signale la cause de la faveur qui doit leur être accordée : c'est qu'ils observent sa loi. Il leur déclare que l'Esprit leur apparaîtra de même. Voilà qu'après avoir conversé si longtemps avec lui, ils ne sont pas encore en état de supporter la présence de sa divinité, ni même de la comprendre; que serait-il arrivé, si dès le commencement il leur était apparu de la sorte? C'est pour cela qu'il va jusqu'à manger avec eux, ne voulant pas qu'ils le regardent comme un fantôme. Quand ils le virent marchant sur les eaux, ils eurent cette pensée, bien que son extérieur et son visage fussent les mêmes, et qu'il ne se trouvât pas très-éloigné d'eux; que n'auraient-ils pas imaginé, si tout à coup ils avaient vu sortir du sépulcre celui qui tout à l'heure était devant eux chargé de liens et puis enveloppé d'un suaire? Vous comprenez maintenant pour quelle raison il leur a souvent dit qu'il apparaîtrait, comment et pourquoi il apparaîtrait.

« Celui qui ne m'aime pas n'observe pas mes préceptes. Et la parole que vous venez d'entendre n'est pas de moi, mais bien de celui qui m'a envoyé. » Quand on n'écoute donc pas de semblables paroles, on n'aime ni le Père ni moi. Puisque l'observation des préceptes est le signe de l'amour, et que les préceptes sont de mon Père, c'est lui qu'on aime, en les observant, et non pas uniquement le Fils. — Comment la parole est-elle la vôtre, et ne l'est-elle pas? — Je ne dis rien en dehors de mon Père, je ne m'inspire que de son bon plaisir. « Je vous ai dit ces choses pendant que je restais avec vous. » Ce langage était encore obscur pour les disciples; comme sur beaucoup d'autres points, ils étaient également dans l'ignorance ou l'incertitude. Ne voulant pas qu'ils fussent de nouveau dans le trouble, et qu'ils eussent à se demander quels étaient ces préceptes, il dissipe toutes leurs anxiétés, en disant : « Mais le Paraclet que vous enverra le Père en mon nom, vous instruira. » Les paroles que vous entendez maintenant sont obscures peut-être; c'est le Maître qui vous en découvrira pleinement le sens. — En ajoutant : « Il fera sa demeure en vous, » il leur fait pressentir son propre éloignement. Pour qu'ils ne se laissent pas aller à la tristesse, il leur déclare qu'ils ne sauraient rien concevoir de grand et de sublime, tant que lui-même resterait avec eux et que l'Esprit ne serait pas venu; par ce langage, il les engage à supporter généreusement la séparation, puisqu'elle doit être pour eux la source de si grands biens. Il se plaît à répéter ce nom de Paraclet, à cause des tribulations qui viendront alors les assaillir. Comme ils ressentent néanmoins le même trouble, à la pensée des angoisses et des guerres qui les attendent, à celle de son éloignement, voici comment il les ranime encore : « Je vous laisse la paix. » Quel mal pourront vous faire les agitations que le monde vous suscitera, si vous êtes en paix avec moi? Cette paix ne ressemble nullement à celle du monde. Celle-ci est nuisible bien souvent, toujours inutile et ne servant de rien à ceux qui la possèdent : celle que je vous donne sera le lien de votre union et le principe de votre force. Le mot « je vous laisse » présage de nouveau le départ et doit les replonger dans le trouble; aussi leur dit-il une fois de plus : « Que votre cœur ne se trouble ni ne craigne. » Vous le voyez, la perturbation provient en eux de l'amour et de la crainte. « Vous avez entendu que je vous ai dit : Je vais au Père et je viens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père; car le Père est plus grand que moi. » Et quelle joie cela pouvait-il leur donner? quelle consolation?

4. Quel est le vrai sens de ce texte? Les disciples n'étaient pas assez instruits sur la résurrection, et n'avaient pas du Christ une juste idée. Et comment l'auraient-ils eue telle, eux qui ne savaient même pas qu'il devait ressusciter? Mais ils avaient une très-haute idée du Père. De là ce que Jésus leur dit : Si vous crai-

gnez pour moi et pensez que je ne saurai me suffire à moi-même, si vous ne comptez pas me revoir après la croix, réjouissez-vous du moins en entendant que je vais au Père, dont la puissance supérieure à la mienne peut bien mettre un terme à tous les maux. « Vous avez entendu que je vous ai dit. » — A quoi bon y ajouter? — Les faits me donnent une telle confiance que je ne crains pas d'employer ces expressions. Ce qui doit arriver maintenant et plus tard, « je vous l'ai dit d'avance, afin que, lorsque ces choses seront arrivées, vous croyiez, » vous croyiez en moi. L'auriez-vous su, si je ne l'avais pas annoncé? Je ne l'aurais pas non plus annoncé, si je n'en avais été sûr. — Voyez quelle condescendance dans cette manière de parler. Quand il dit dans une autre circonstance : « Pensez-vous que je ne puisse pas prier le Père, et qu'il ne m'enverrait pas plus de douze légions d'anges ? » *Matth.*, XXVI, 53; il répondait également à la pensée de ses auditeurs. Personne n'oserait dire, en effet, pas même un insensé, qu'il ne pouvait pas se défendre lui-même, qu'il avait besoin du secours des anges. S'il a donc parlé de ces douze légions, c'est que ceux dont il était entouré le regardaient comme un homme. Mais en leur faisant une seule question, il les avait jetés à la renverse. Qu'on prétende que le Père est au-dessus du Fils parce qu'il est son principe, nous ne le contesterons pas. Cela ne fait pas que le Fils soit d'une substance différente. Ce qu'il dit revient à ceci : Tant que je serai sur la terre, il vous est permis de penser que vous êtes en péril; si je me retire, vous êtes en droit de penser que vous serez en sûreté, puisqu'il n'est pas de puissance capable de lutter contre la sienne. — Or, dans tout ce discours, il avait égard à la faiblesse de ses disciples. Pour lui, sa confiance était inébranlable, il n'avait aucun souci de la mort. C'est pour cela qu'il ajoute : « Je vous ai dit ces choses avant qu'elles aient lieu. » Sachant toutefois que vous ne pouvez pas les comprendre, c'est du Père, dont vous proclamez la grandeur, que je fais descendre votre consolation.

Aux vérités consolantes succèdent de pénibles vérités : « Je ne m'entretiendrai plus désormais avec vous. » Pourquoi? « Car le prince de ce monde vient, et il ne trouvera rien en moi. » Le prince du monde, c'est le diable auquel il faut joindre les hommes pervers. Il ne gouverne certes pas le ciel et la terre ; il aurait tout bouleversé, s'il en était ainsi ; il commande seulement à ceux qui se soumettent à son empire. Aussi l'appelle-t-il ailleurs le prince des ténèbres de ce siècle ; et les ténèbres désignent ici les mauvaises actions. — Quoi donc? est-ce le diable qui vous perd? — Assurément non ; car « il n'a rien en moi. » — Pourquoi dès lors vous fait-on mourir? — Parce que je le veux, afin que le monde sache que j'aime le Père. En effet, je n'acquitte pas en mourant une dette envers lui ; c'est par amour que je me soumets à la mort. — Ce langage, encore une fois, a pour but de relever leur courage, et de leur bien montrer qu'il ne subit pas de violence, qu'il agit de son plein gré, qu'il méprise souverainement le diable. Il ne lui suffisait pas d'avoir dit : « Je ne suis encore avec vous que pour un peu de temps ; » *Joan.*, VII, 33 ; il ne se lasse pas de répéter cette triste parole, et, pour la faire accepter de ses auditeurs, il en prononce d'autres qui doivent les porter à la joie. Ainsi parfois il leur dit : « Je m'en vais, et je viens.... Afin que vous soyez où je suis moi-même... Vous ne pouvez pas maintenant me suivre; mais vous me suivrez plus tard. » *Joan.*, XIII, 36. Puis il continue : « Je vais au Père..... Le Père est plus grand que moi.... Je vous ai dit ces choses avant qu'elles aient lieu. » Ce n'est pas sous l'empire de la nécessité, c'est par amour pour le Père que je souffrirai. — C'était apprendre aux disciples qu'il n'y avait rien là de fâcheux ou de préjudiciable, puisque la victime elle-même, pleine d'amour et non moins aimée, le voulait ainsi. Par ces alternatives de tristesse et de joie, le Sauveur exerçait leurs âmes. « Il demeurera parmi vous... C'est un bien pour vous que je m'en aille, » *Joan.*, XIV, 17; XVI, 7, leur disait-il donc pour les consoler. C'est dans ce même but qu'il leur avait déjà si fréquemment parlé de l'Esprit : « Il est en vous.... Le monde ne peut pas le recevoir... Il vous expliquera toutes les vérités... C'est l'Esprit de vérité, l'Esprit saint,



le Paraclet. C'est un bien pour vous... » Ils ne devaient donc pas se laisser abattre comme s'ils étaient sans protection et sans secours. Le bien qu'il leur fait espérer, c'est qu'ils deviendront ainsi des hommes spirituels.

5. Nous avons vu l'événement confirmer la promesse. Ces hommes si faibles et si craintifs n'ont pas plutôt reçu l'Esprit saint qu'ils se précipitent au milieu des dangers, qu'ils affrontent les glaives, les bêtes, les mers, tous les genres de supplices; et que, dénués de toute instruction, ils parlent avec une telle confiance qu'ils ravissent d'admiration leurs auditeurs. Ils étaient d'argile, et l'Esprit en avait fait des hommes de fer, il leur avait donné des ailes, il les avait rendus supérieurs à toutes les traverses humaines. Voilà ce qu'est une pareille grâce : rencontre-t-elle dans un cœur la tristesse, elle la dissipe; une mauvaise passion, elle la détruit; la frayeur, elle la chasse; et celui qui la possède n'est plus désormais un homme, il s'élève en quelque sorte jusque dans les cieux, tant il se représente vivement les choses célestes. Dans ces premiers temps, aucun fidèle ne regardait rien comme lui appartenant en propre; ils persévéraient tous dans la prière et dans la joie, en vivant dans ce détachement intérieur. Voilà ce que l'Esprit saint se propose d'une manière spéciale. « Le fruit de l'Esprit c'est la joie, la paix, la foi, la mansuétude. » *Galat.*, v, 22-23. Et cependant les hommes spirituels, me dira-t-on peut-être, sont bien souvent dans le chagrin. — Oui; mais ce chagrin est plus doux que la joie. Caïn était accablé de tristesse, de la tristesse d'ici-bas; Paul était triste aussi, seulement il était triste selon Dieu. Tout ce qui est spirituel nous procure un immense avantage : tout ce qui tient du monde nous est extrêmement fatal. Attirons donc sur nous l'invincible protection de l'Esprit par la fidèle observation de ses lois, et nous n'aurons rien de moins que les anges. Ils ne sont pas tels à cause de leur nature incorporelle, puisque alors aucun être incorporel ne serait mauvais; c'est le libre choix de la volonté qui partout est la cause déterminante. De là vient que parmi les êtres incorporels il s'en est trouvé de pires que les hommes et même que les bêtes; tandis que des êtres corporels se sont élevés au-dessus des esprits purs. Tous les justes habitant cette terre, bien que traînant un corps, ont accompli de grandes choses et pratiqué de sublimes vertus. Ils ont habité la terre comme un lieu de pèlerinage, et le ciel comme une patrie.

Ne dites donc pas : Revêtu de la chair, je ne puis pas vaincre, je ne puis pas porter les labeurs de la vertu. — N'accusez pas ainsi votre Créateur; car, si la chair nous rend impossible la pratique de la vertu, nous ne sommes pas coupables. Or, que cette impossibilité n'existe pas, le chœur des saints est là qui nous le prouve. Les entraves de la chair n'ont pas arrêté Paul dans sa sublime carrière; elles n'ont pas empêché Pierre de recevoir les clefs des cieux. Malgré ce même fardeau, Enoch fut enlevé, et ne reparut plus; Elie fut également ravi avec son corps; Abraham, Isaac et Jacob brillèrent de tout leur éclat en dépit de cet obstacle; Joseph, quoique revêtu de la chair, triompha de la femme impudique. Je vais plus loin : les fers même dont notre corps est étreint ne sauraient nous nuire. Je puis bien être dans les chaînes, dit Paul; « mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée. » II *Tim.*, II, 9. Et que dis-je, les fers et les chaînes? Ajoutez-y les prisons et les cachots; tout cela ne fera pas encore obstacle à la vertu. Telle est la doctrine de Paul. Les chaînes de l'âme ne sont pas de fer; c'est la crainte, la cupidité, toutes les passions qui les constituent. Ces dernières chaînes pèsent même sur le corps, bien qu'il n'en subisse pas d'autres. — Mais les passions viennent du corps, m'objectera-t-on peut-être. — Gratuite supposition, pur mensonge. Si le corps était la cause du mal, tous le subiraient sans exception. De même que nous éprouvons tous, sans pouvoir nous y soustraire, le besoin de repos et de sommeil, la faim et la soif, parce que tout cela tient à la nature; de même nous serions tous les esclaves des passions, si le corps en était la cause, et personne ne pourrait s'en affranchir. Comme beaucoup s'en affranchissent néanmoins, c'est à l'indolence de l'âme qu'il faut les attribuer. Repoussons-les donc, et ne rejetons pas sans cesse la

faute sur le corps; sachons-le soumettre à l'âme, afin qu'il lui serve à conquérir les biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXVI.

« Levez-vous, sortons d'ici. Je suis la véritable vigne; vous êtes les rameaux, et mon Père l'agriculteur. »

1. L'ignorance ôte à l'âme toute résolution et toute énergie, comme l'enseignement des dogmes célestes la fait grande et sublime. Les craintes qui proviennent du défaut d'instruction ne tiennent donc pas à la nature, mais plutôt à la faiblesse de la volonté. Quand je vois un homme tantôt ferme et courageux, tantôt craintif et pusillanime, je déclare qu'il n'y a pas là un vice de la nature, puisque ce qui est naturel ne change pas. Quand je vois également des hommes faibles devenir intrépides, je porte le même jugement, et je fais de cette transformation un mérite à leur volonté. Les disciples étaient extrêmement timides avant de recevoir l'instruction dont ils avaient besoin, et surtout le don de l'Esprit saint; aussitôt après, ils se montrèrent plus courageux que des lions. Pierre, qui n'avait pas su braver les menaces d'une pauvre servante, crucifié plus tard la tête en bas, frappé de verges, entouré de mille dangers, ne gardait pas le silence; il parlait avec autant de liberté que si tous ces maux n'eussent été qu'un rêve. Il en était bien autrement avant la croix. Voilà pourquoi cette parole du divin Maître : « Levez-vous, sortons d'ici. » Pour quelle raison, dites-moi? Ignorait-il l'heure où Judas devait venir? Craignait-il que le traître ne fît saisir les disciples avant la fin de cette admirable instruction qu'il leur adressait? Craignait-il d'être interrompu par les sicaires? Assurément non; cela serait au-dessous de sa dignité. S'il n'a pas une telle crainte, pourquoi les emmène-t-il, et, son discours fini, les conduit-il au jardin que Judas connaissait? Ne pouvait-il pas, Judas étant encore avec eux, les frapper d'aveuglement, comme il le fit quand le traître l'eut quitté? Pourquoi donc se retire-t-il? Pour laisser un instant respirer ses disciples.

Pusillanimité des disciples avant la mort du Christ.

Il est aisé de se les représenter comme saisis d'effroi, soit à cause du lieu, qui les laissait entièrement à découvert, soit à cause de l'heure, la nuit étant alors entièrement tombée. Il ne leur était donc pas facile d'écouter avec attention; car ils avaient constamment devant les yeux la possibilité d'une attaque soudaine, et la parole du Maître surtout leur faisait pressentir les plus graves dangers. « Encore un peu de temps, » leur disait-il, et je ne serai plus avec vous; « le prince de ce monde vient. » *Joan.*, XIV, 19-30. Comme tout cela les jetait dans le trouble et leur faisait croire qu'on allait s'emparer d'eux, il leur annonce qu'il va les conduire ailleurs, afin que leur crainte se calme et qu'ils soient plus libres d'écouter les sublimes enseignements qu'il leur donne. « Levez-vous, sortons d'ici. » Puis il ajoute : « Je suis la vigne, et vous êtes les rameaux. » Que veut-il leur signifier par cette parabole? Que celui qui n'écoute pas la parole sainte ne saurait posséder la vie, et que les miracles à venir seront l'œuvre de la puissance du Christ. « Mon Père est l'agriculteur. » Que veut-il dire? Un secours serait-il donc nécessaire au Fils? Loin de nous cette pensée; l'image qu'il emploie n'a pas une telle signification. Voyez avec quelle précision il déroule sa parabole. Ce n'est pas la racine qui réclame les soins de l'agriculteur, d'après la portée du texte, ce sont les rameaux. Il n'est pas même là question de la racine. Ce qu'il veut leur enseigner, c'est qu'ils ne peuvent accomplir aucun bien en dehors de sa puissance, et qu'ils doivent lui demeurer unis par la foi comme les branches sont unies au tronc de la vigne. « Toute branche qui ne porte pas de fruit en moi sera retranchée par le Père. » Ceci rentre dans la nature de la vie, et par cette figure il leur montre que sans les œuvres on ne peut pas être en lui. « Et toute branche qui porte du fruit, il l'émondera, » de telle sorte qu'elle produise avec plus d'abondance. Il est vrai que la racine a besoin d'être cultivée avant même les rameaux, puisqu'il faut la débarrasser de tous les objets

nuisibles; il n'en dit rien cependant, il ne s'occupe que des rameaux, pour nous bien persuader qu'il se suffit à lui-même, et que les disciples ont besoin de l'action incessante du céleste agriculteur, quelque vertueux qu'ils puissent être.

C'est pour cela qu'il dit: « La branche qui porte du fruit, le Père l'émondera; » il ne laissera pas même sur la vigne celle qui ne produit rien; tandis que l'une devient de plus en plus productive, l'autre est jetée dehors. Il y a là comme une prédiction des persécutions qui devaient bientôt surgir. Emonder la vigne, c'est la tailler, mais pour qu'elle produise davantage. C'est bien nous déclarer que les épreuves rendront les disciples plus forts. Après cela, pour qu'ils n'aient pas à lui demander de quelles personnes il est question, et ne pas les jeter de nouveau dans l'inquiétude, il leur dit : « Déjà vous êtes purs à cause du discours que je viens vous adresser. » Le voyez-vous cultivant lui-même les ceps? Je vous ai purifiés, dit-il, bien que plus haut il attribue cette œuvre au Père. Vous apprenez ainsi à ne pas faire de différence entre le Père et le Fils. N'oubliez pas non plus que vous devez votre concours à l'action divine. Pour leur prouver cependant que, s'il agit ainsi, ce n'est pas qu'il ait besoin de leur ministère, et qu'il se propose leur avancement, il ajoute : « De même que le cep ne porte pas de fruit par lui-même, de même n'en saurait porter celui qui ne demeure pas en moi. » Il ne veut pas que la crainte les brise, il raffermit leur âme ébranlée, il se l'unit et lui donne d'immortelles espérances. La racine demeure, les branches seules sont retranchées et rejetées. Il va donc toujours menant de front la joie et la tristesse, revenant parfois sur ce qu'il exige de nous. « Celui qui demeure en moi, je demeure en lui. » La culture des disciples regarde donc le Fils aussi bien que le Père. Si le Père émonde, le Fils porte en lui. Or, c'est l'union avec la racine qui donne aux branches de produire du fruit. La branche non taillée demeure sur la souche et produit quelque fruit, quoique bien peu: mais celle qui n'est pas attachée à la souche, ne produit rien. Il a toutefois fait entendre plus haut que le Fils émonde aussi: ajoutons que l'union de la branche avec la racine tient encore au Père, puisque la racine est engendrée par lui.

La stérilité est un grand malheur.

2. Voyez-vous comme tout leur est commun, et l'action de purifier, et la puissance de production? C'est un grand malheur déjà d'être frappé de stérilité; mais là ne s'arrête pas le châtiment, la branche séparée n'est pas seulement stérile; « elle sera jetée dehors, » continue le divin Maître, et, privée des soins de l'agriculteur, « elle se dessèchera; » ce qu'elle avait puisé dans la racine, elle le perd: a-t-on quelque grâce, on en est dépouillé, on reste désormais sans secours et sans vie. Quelle en est la fin? « Elle sera jetée dans le feu. » Tel n'est pas le sort de celui qui demeure dans le Christ. Il montre ensuite ce que c'est que demeurer, et poursuit en ces termes: « Si mes paroles demeurent en vous. » J'avais donc raison de vous le dire, ce qu'il demande de nous, c'est le témoignage des œuvres. Après avoir promis de faire tout ce qu'on demanderait en son nom, il ajoutait: « Si vous m'aimez, observez mes préceptes; » et maintenant: « Si vous demeurez en moi, si mes paroles restent en vous, demandez tout ce que vous voudrez, et cela sera fait. » *Joan.*, XIV, 14-15. En parlant de la sorte, il annonce que ses ennemis seront la proie des flammes, et que ses disciples porteront du fruit. La crainte étant ainsi passée des uns aux autres, quand il a déclaré que les fidèles seront invincibles, il s'exprime ainsi : « C'est en ceci que mon Père est glorifié, que vous deveniez mes disciples et que vous produisiez du fruit en abondance. » Sa parole acquiert une plus grande autorité. Si le bien qu'on fait tourne à la gloire de son Père, sa gloire à lui n'est pas oubliée : « Que vous deveniez mes disciples; » le disciple est donc celui qui porte du fruit. Quel est le sens de cette expression: « En ceci, mon Père est glorifié? » Il aime à vous voir demeurer en moi et porter du fruit. « Comme mon Père m'aime, je vous aime aussi. » Le voilà qui se rapproche de notre faible humanité; la force de cette parole consiste en ce qu'elle s'adresse à des hommes. Celui qui consent à mourir, qui daigne accorder un tel honneur à de pauvres esclaves, à des en-



nemis déclarés, qui même les introduit au ciel, quel amour ne témoigne-t-il pas? — Si donc je vous aime, rassurez-vous. Si c'est la volonté du Père que vous portiez du fruit, ne craignez pas qu'il vous arrive aucun mal véritable. — De peur qu'ils n'en prissent occasion pour se laisser aller à l'indolence, il fait un nouvel effort pour les ranimer : « Demeurez dans mon amour; » c'est une chose qui dépend de vous. Mais comment cela pourra-t-il être? « Si vous observez mes commandements comme j'ai rempli les ordres de mon Père. » Il parle encore une fois la langue d'un homme.

Le Sauveur adaptait son langage à la faiblesse de ses auditeurs

Législateur, il n'avait pas, en effet, d'ordres à recevoir. Il paraît s'y soumettre cependant, comme je n'ai cessé de le dire, par condescendance pour la faiblesse de ses auditeurs. Souvent il se conforme à leurs idées; il leur montre par tous les moyens possibles qu'ils sont en sûreté et que leurs ennemis périront, que tous les biens dont ils sont en possession, ils les tiennent du Fils, et qu'ils n'en perdront aucun, pourvu que leur vie soit pure. Remarquez, du reste, comme il leur parle avec autorité. Au lieu de leur dire : Demeurez dans l'amour du Père, il dit : « Dans mon amour. » Il ne veut pas qu'ils puissent faire entendre cette plainte : Quand vous nous avez faits les ennemis de tous, vous nous délaissez, vous vous retirez. Aussi leur prouve-t-il que, bien loin de les abandonner, il se les unit ainsi d'une manière plus intime, avec l'adhésion toutefois de leur volonté, comme la branche est unie à la souche. D'un autre côté, pour que l'excès de la confiance ne les jette pas dans l'apathie, il leur déclare que leur bonheur ne sera pas immuable, s'ils viennent à se négliger. C'est afin de ne pas rapporter tout à lui-même, en les exposant peut-être à de plus lourdes chutes, qu'il leur a dit : « En ceci, le Père est glorifié. » Partout il tâche de leur persuader qu'ils sont aimés du Père et de lui. La gloire du Père n'était donc pas dans la constitution des Juifs, mais bien dans celle qu'il transmettait lui-même à ses disciples. Qu'ils ne disent pas : Nous sommes déchus de la fortune de nos pères, nous voici dans un complet dénûment. — Portez les yeux sur moi, leur dit-il; je suis aimé du Père, et vous voyez néanmoins les souffrances que j'endure. Si je vous quitte donc un instant, ce n'est pas que je ne vous aime. Quoique je subisse la mort, je ne la regarde pas comme une preuve que le Père ne m'aime pas; vous ne devez donc en éprouver aucun trouble. Demeurez dans mon amour, et ces maux ne porteront pas atteinte aux intérêts que l'amour consacre.

3. Puis donc que l'amour est une chose si grande et si forte, puisque les paroles n'en sont pas la plus haute expression, manifestons-le par les œuvres. Dieu nous a reçus dans sa grâce quand nous étions ses ennemis; maintenant que nous sommes ses amis, conservons du moins sa grâce. Il a commencé, continuons. Ce n'est pas pour son propre avantage qu'il nous aime, puisque sa nature est au-dessus de tout besoin; aimons-le dès lors pour notre avantage : notre inimitié ne l'a pas empêché de nous aimer; sachons du moins l'aimer quand il nous aime. C'est tout le contraire que nous faisons. Chaque jour nous faisons blasphémer le nom de Dieu par nos rapines, par notre cupidité. Quelqu'un de vous me dira peut-être : Mais vous revenez chaque jour sur ce sujet. — Que ne m'est-il possible d'y revenir aussi chaque nuit, de vous en entretenir sur l'agora, dans vos maisons, à votre table! Je voudrais que votre femme, vos amis, vos enfants, vos domestiques, les cultivateurs de vos champs, vos voisins, les pavés eux-mêmes et les murs élevassent constamment la voix pour nous procurer un peu de relâche. Cette maladie s'est emparée du monde entier, elle a gagné toutes les âmes, c'est une tyrannie universelle que celle de l'argent. Voilà le maître dont nous sommes les esclaves, après avoir été rachetés par le Christ. Nous proclamons sa domination, et nous subissons le joug de l'argent, exécutant fidèlement tous ses ordres, oubliant tout pour lui, les liens du sang et de l'amitié, les lois de la nature et celles de la société. Nul ne porte plus un regard vers le ciel, nul ne pense aux choses futures. Viendra le temps où les paroles ne nous serviront plus de rien. « Dans l'enfer, s'écrie le Psalmiste, qui vous confessera? » *Psalm.* VI, 6. — L'or est bien désirable, me direz-vous; il nous procure des plaisirs sans nombre, et même de

grands honneurs. — Pas autant peut-être que le ciel. Le riche est pour la multitude un objet d'aversion et de haine; elle honore et vénère l'homme vertueux.

On tourne cependant le pauvre en ridicule, insisterez-vous, alors même qu'il ne manque pas de vertu. — Ce ne sont pas des hommes qui le traitent ainsi, ce sont des êtres privés de raison; il ne faut dès lors en tenir aucun compte. Si les ânes élevaient contre nous leur voix discordante, tandis que les sages nous loueraient, nous détournerions-nous de l'assemblée des derniers, pour donner notre attention aux clameurs des brutes? Ils ressemblent à des geais, ils sont pires que des ânes, ceux qui ne savent admirer que les choses du temps. Qu'un roi vous donne des louanges, vous n'aurez guère souci de l'opinion des autres hommes, se réuniraient-ils tous pour se moquer de vous : et quand le Seigneur de l'univers vous loue, vous chercheriez encore les cris des cigales et les bourdonnements des moucherons? Voilà ce que sont les hommes, quand on les compare à Dieu. Je ne dis pas assez, ils sont même plus méprisables. Jusques à quand resterons-nous plongés dans la boue? jusques à quand mendierons-nous les regards des parasites et des gloutons? Leur approbation peut assurément faire la gloire des joueurs, des buveurs, des mangeurs; mais ils n'ont pas la première idée soit de la vertu, soit du vice. Si quelqu'un prétendait rire de vous parce que vous ne savez pas manier la charrue et tracer des sillons, vous ririez de celui qui vous ferait un tel reproche : et voilà que, lorsqu'il s'agit de la pratique de la vertu, vous vous donnez pour juges ceux qui ne la connaissent en aucune façon. Aussi n'arrivons-nous jamais à posséder cet art sublime. C'est aux ignorants et non aux hommes d'expérience que nous confions notre destinée. Ce n'est plus selon les principes de l'art, c'est d'après leur ignorance qu'ils nous apprécient.

Donc, je vous en conjure, dédaignons l'opinion du vulgaire. Faisons mieux, ne désirons ni les louanges, ni les trésors, ni les possessions; n'estimons pas que la pauvreté soit un mal. La pauvreté nous enseigne plutôt la prudence, la force d'âme, toute philosophie. Lazare vécut pauvre et fut couronné; Jacob ne voulait avoir qu'un peu de pain; Joseph était réduit à la dernière indigence, non-seulement esclave, mais encore prisonnier, et c'est pour cela surtout que nous l'admirons. Non, il ne nous apparaît pas aussi grand lorsqu'il distribue le froment aux peuples que lorsqu'il est renfermé dans un cachot; sous le diadème, il brille moins que dans les fers; sur le trône, il n'est pas aussi digne de nos respects que lorsque l'envie l'entoure de ses piéges et le vend. Réfléchissant à toutes ces vérités et songeant aux couronnes tressées pour de tels combats, n'admirons plus les richesses, les honneurs, les délices, la puissance, mais uniquement la pauvreté, les chaînes, le malheur généreusement souffert pour la vertu. Les premiers biens finissent dans le trouble et les angoisses, ils ne dépassent pas la limite de la vie présente; les derniers auront pour fruit le ciel et cette béatitude céleste que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue. Puissions-nous l'obtenir tous par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXVII.

« Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit pleine. Voici quel est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. »

1. Tous les biens ont leur récompense quand ils atteignent la fin voulue; s'ils sont interceptés en chemin, c'est le naufrage. Un navire qui porte une riche cargaison, s'il n'arrive pas au port, s'il vient à sombrer au milieu de la mer, ne rapporte rien de sa longue traversée; son désastre même est d'autant plus grand qu'il a soutenu de plus longues luttes : telle est l'âme qui succombe avant le terme de ses travaux et qui périt dans le combat. C'est pour cela que Paul ne promet la gloire, l'honneur et la paix qu'à ceux qui persévèrent avec un courage inébranlable dans les bonnes œuvres. Le même enseignement est renfermé dans ces paroles du Christ à ses disciples. Ils s'étaient réjouis de ce titre qu'il leur avait

donné ; mais la passion du Sauveur et ses paroles empreintes de tant de tristesse allaient arrêter le cours de leur bonheur. Après leur avoir donné des conseils si propres à les consoler, il leur parle encore ainsi : « Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit pleine. » Ne vous séparez pas de moi, ne vous arrêtez pas dans votre marche. Vous vous êtes réjouis, profondément réjouis en moi ; maintenant est survenue la tristesse. Je veux la dissiper et faire que votre joie dure jusqu'à la fin, en vous montrant que les événements présents sont un sujet d'allégresse plutôt que de deuil. Vous voyant chanceler à ce spectacle, je n'ai pas méprisé votre douleur, je n'ai pas dit : Pourquoi ne restez-vous pas inébranlables ? Au lieu de cela, je n'ai parlé que pour vous consoler. C'est ainsi que je cherche à vous conserver à jamais dans l'amour. Ce que vous avez entendu touchant le royaume, vous a fait tressaillir de joie. C'est pour que votre joie soit pleine que je vous ai tenu ce discours.

On ne peut aimer Dieu sans aimer son prochain

« Or, voici quel est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » Voyez-vous l'amour divin s'unir et s'enlacer avec notre amour, de manière à ne former qu'une chaîne ? Aussi parle-t-il tantôt de deux préceptes et tantôt d'un seul ; et, dans le fait, on ne peut pas embrasser l'un sans l'autre. Parfois il dit : « En cela consistent la loi et les prophètes ; » *Matth.*, XXII, 40 ; parfois : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. » *Ibid.*, VII, 12. Voilà bien la loi et les prophètes. Il est dit ailleurs : « La plénitude de la loi, c'est l'amour. » *Rom.*, XIII, 10. Le Sauveur ne dit pas autre chose ; car, si la stabilité dépend de l'amour, et l'amour de l'observation des préceptes, comme c'est un précepte de nous aimer réciproquement, l'amour fraternel fait que nous sommes stables en Dieu. Il ne se borne pas à nous imposer ce devoir ; il en détermine encore le mode : « Comme je vous ai aimés. » Il en revient à leur dire que son départ est une preuve d'amour et non de haine. — C'est un nouveau titre que j'ai, leur déclare-t-il, à votre admiration, puisque je donne mon âme pour vous. — Il est vrai qu'il ne s'exprime nulle part d'une manière aussi formelle ; mais il se révèle assez, soit en faisant plus haut le portrait du bon pasteur, soit en leur manifestant ici la grandeur de sa sagesse et de son amour. Pourquoi cet éloge constant de la charité dans sa bouche ? Parce que c'est la marque des vrais disciples et le fondement de toute vertu. De là ce qu'en dit Paul, en sa qualité de disciple sincère du Christ, et par suite de sa propre expérience.

« Vous êtes mes amis ; je ne vous appellerai plus mes serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Vous êtes mes amis, par la raison que je vous ai fait connaître ce que j'ai moi-même appris de mon Père. » D'où vient donc cette parole qu'il prononce après : « J'ai beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pourriez pas les porter en ce moment ? » *Joan.*, XVI, 12. Cette expression : « Ce que j'ai moi-même appris, » ne signifie pas autre chose, si ce n'est qu'il ne s'écarte pas de la doctrine du Père, qu'il n'y mêle rien d'étranger. Comme la plus grande preuve d'amitié, c'est de confier ses secrets, il leur déclare qu'il les a jugés dignes d'une telle communication. Quand il affirme qu'il leur a tout fait connaître, il faut entendre tout ce qu'il leur importait de savoir. Un autre témoignage d'amitié qui n'est pas ordinaire se trouve dans le texte suivant : « Je n'ai pas été choisi par vous, c'est moi qui vous ai choisis. » J'ai couru le premier après votre amitié. — Il ne s'en tient pas à ce témoignage, il va plus loin : « Je vous ai établis, » ou bien plantés, « afin que vous vous développiez, » toujours la métaphore de la vigne, « et que vous portiez du fruit, et que votre fruit reste. » Si votre fruit doit rester, à plus forte raison vous-mêmes. Je ne vous ai pas seulement aimés, je vous ai comblés encore des plus grands bienfaits, en propageant vos rejetons dans toutes les parties du monde.

2. Voyez de combien de manières il manifeste son amour : en leur confiant ses secrets, en recherchant le premier leur amitié, en leur prodiguant ses biens les plus précieux, en acceptant pour eux les souffrances dont ils vont être les témoins. Il en résulte clairement qu'il ne cessera pas d'être avec eux quand ils produiront du

fruit ; car cette merveilleuse fécondité ne saurait être sans le secours de sa puissance. « Afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accorde. » — Mais c'est celui qu'on prie qui doit agir ; si donc on prie le Père, pourquoi le Fils agit-il ? — Pour vous apprendre que le Fils n'est pas inférieur au Père. « Je vous ai parlé de la sorte, afin que vous vous aimiez réciproquement. » Je n'ai pas voulu vous faire un reproche en vous disant que je donne mon âme, que je suis venu le premier vers vous ; j'ai voulu vous inspirer l'amitié fraternelle. — Puis, comme c'est une chose pénible et intolérable de subir à chaque instant des persécutions et des outrages, comme l'âme la plus noble pourrait y succomber, le Christ les met en face de cette épreuve, mais après les avoir prémunis par mille autres exhortations : il a consolé leur âme quand il en vient à ce sujet ; il leur a surabondamment montré que tout cela, aussi bien que tout le reste, doit tourner à leur avantage. De même qu'il leur a dit qu'ils doivent se réjouir et non se lamenter de ce qu'il revient vers le Père, qu'il agit ainsi parce qu'il est plein d'amour pour eux, et non dans le dessein de les abandonner ; de même il leur fait comprendre que c'est ici le cas, non de se livrer à la tristesse, mais de tressaillir de bonheur. Et remarquez de quelle façon il le prouve. Il ne dit pas : Je sais que je vous impose une lourde peine ; supportez-la cependant pour moi, c'est pour moi que vous souffrirez. — Ce n'eût pas encore été là une consolation suffisante. Aussi la laisse-t-il pour leur en proposer une autre. Laquelle donc ? C'est qu'ils trouveront dans leurs épreuves un témoignage de leur vertu, qu'ils devraient dès lors gémir d'être aimés du monde, et nullement d'en être haïs. Voilà bien ce qu'il leur insinue dans les paroles suivantes : « Si vous étiez du monde, le monde ne manquerait pas de vous aimer comme lui appartenant. » Cet amour serait donc un indice de corruption et de perversité.

N'ayant pas néanmoins atteint son but par cette première leçon, il ajoute : « Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » Il les pose là d'une manière éminente comme ses futurs imitateurs. Tant que le Christ a vécu dans la chair, c'est à lui qu'on faisait la guerre ; après son ascension, leur tour est venu de soutenir le combat. Mais la vue de leur petit nombre dans cette lutte contre un peuple entier les jetant dans le trouble, il relève leur courage en leur affirmant que c'est le plus grand bonheur pour eux d'être en butte à la haine commune. — C'est ainsi que vous participerez à ma passion. Vous n'avez donc pas à vous troubler ; car vous ne sauriez prétendre l'emporter sur moi. Je vous l'ai déjà dit : « Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. » Vient ensuite une troisième consolation, c'est que les injures qu'ils auront à subir retomberont sur le Père. « Ils vous feront tout ce mal, leur dit-il, à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé. » C'est bien dire qu'ils l'outragent aussi. En déclarant les persécuteurs indignes de pardon, il donne encore une autre consolation à ses disciples : « Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché. » Ce qui fait bien ressortir leur injustice à son égard comme à l'égard des siens. — Mais pourquoi nous avez-vous exposés à de tels maux ? N'aviez-vous pas prévu ces guerres et ces haines ? — Il les a tellement prévues, qu'il ajoute : « Celui qui me hait, hait aussi mon Père. » Ce n'est pas un léger supplice que celui dont il menace par là ses ennemis. Comme ils se vantent à tout propos qu'en poursuivant le Christ ils vengent l'honneur du Père, c'est une réponse directe à cette forfanterie. — Non, il ne leur reste pas d'excuse ; je leur ai donné l'enseignement de la parole, que j'ai confirmé par celui des actions, ayant pour moi l'autorité de Moïse, qui veut que tous obéissent à celui dont elles seront la parole et la conduite, dont les discours conduisent à la piété et s'appuient sur de grands miracles.

Et les miracles dont il parle sont supérieurs à tout ce qu'on avait jamais vu. Les Juifs eux-mêmes l'attestent : « Jamais un tel homme n'a paru dans Israël... Dans les âges antérieurs on n'a pas ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. » *Matth.*, IX, 33 ; *Joan.*, IX, 32. On pourrait citer également la résurrection de Lazare, tous les autres miracles sans

distinction, et la manière dont ils se sont accomplis : rien là qui ne soit étrange et nouveau. — Pourquoi donc la persécution dirigée contre vous et contre nous ? — « Parce que vous n'êtes pas du monde. Si vous étiez du monde, il vous aimerait comme lui appartenant. » Il leur rappelle d'abord ce qu'il avait dit à ses frères, avec réserve alors pour ne pas les blesser, mais ici dans les termes les plus explicites. — Et comment pouvons-nous savoir si nous sommes haïs pour cela ? — D'après ce qu'on a fait contre moi-même. Quelle est celle de mes paroles ou de mes actions, je vous le demande, qui leur donnait le droit de me repousser? — Ensuite, comme cette haine était inexplicable pour nous, il en indique la cause : la perversité de ceux qui constituent le monde. Il ne s'en contente pas, il en appelle au prophète, qui longtemps d'avance avait prédit qu'il en serait ainsi : « Ils m'ont poursuivi d'une haine gratuite. » *Psalm.* LXVIII, 5. Paul imite cet exemple. Plusieurs s'étonnant que les Juifs n'eussent pas cru, il en appelle également au témoignage des prophètes, qui non-seulement avaient annoncé cette incrédulité, mais encore en avaient montré la cause dans l'orgueil et la méchanceté des hommes. — Eh quoi ! s'ils n'ont pas écouté vos enseignements, ils ne respecteront pas davantage les nôtres ; s'ils vous ont persécuté, ils ne nous persécuteront pas moins ; s'ils ont vu sans profit pour eux des miracles tels que personne n'en a jamais fait de semblables, s'ils ont de même vainement entendu une parole sans précédent sur la terre, s'ils ont haï votre Père et vous, pourquoi nous jetez-vous au milieu de tels hommes? Nous regarderont-ils comme dignes de foi? Quel est l'enfant de notre peuple qui voudra nous écouter ?

3. Pour qu'ils ne fussent pas troublés par ces tristes réflexions, voici la consolation qu'il leur donne : « Quand sera venu le Paraclet que je dois vous envoyer, l'Esprit de vérité qui procède du Père, c'est lui qui rendra témoignage de moi. Et vous aussi vous me rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. » Celui-là sera digne de foi, puisqu'il est l'Esprit de vérité. De là cette dénomination qu'il lui donne, au lieu de l'appeler l'Esprit saint. En ajoutant qu'il procède du Père, il déclare qu'il sait tout d'une manière parfaite ; ce que du reste le Christ avait dit de lui-même, toujours pour mieux attester la vérité : « Je sais d'où je viens et où je vais. » Il ajoute encore : « Que je dois vous envoyer. » La mission n'émane donc pas uniquement du Père, elle émane aussi du Fils. — Et vous-mêmes vous serez jugés dignes de foi, puisque vous avez été avec moi dès l'origine, et que l'enseignement ne vous a pas été transmis par un autre. C'est le titre que les apôtres invoquent plus tard pour affirmer leur mission : « Nous qui avons mangé et bu avec lui. » *Act.*, X, 41. C'est l'Esprit qui se charge de prouver que ce ne sont pas là de vaines paroles. « Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez pas scandalisés, » quand vous verrez tant d'hommes refuser de croire, et que vous serez dans les tribulations. « On vous chassera de la synagogue. » Et déjà le décret était porté, qui frappait d'exclusion quiconque *reconnaîtrait* le Christ. « Mais l'heure vient où chacun se persuadera rendre hommage à Dieu en vous faisant mourir. » Ils regarderont votre mort comme un acte de religion, une chose agréable à Dieu. Puis il les console une fois de plus : « Ils agiront ainsi, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. » C'est assez pour votre consolation que vous ayez à souffrir ces persécutions pour mon Père et pour moi.

L'Esprit de vérité est digne de foi.

C'est leur rappeler cette béatitude prononcée dès le début de sa prédication : « Heureux serez-vous quand les hommes vous accableront de reproches et de mauvais traitements, quand à cause de moi ils inventeront contre vous d'odieux mensonges. Réjouissez-vous et tressaillez ; car votre récompense est grande dans les cieux. » *Matth.*, V, 11-12. « Je vous ai tenu ce langage, afin que vous vous en souveniez, lorsque l'heure sera venue ; » pour que vous jugiez ainsi tout le reste digne de foi. Vous ne pourrez pas dire alors que j'ai parlé de la sorte pour flatter ou capter la faveur, que j'ai voulu vous tromper. Celui dont l'intention serait telle n'annoncerait pas des choses si capables de repousser. Je vous les ai prédites, pour qu'elles ne vous jettent pas

dans le trouble en tombant sur vous inopinément. C'est encore pour une autre raison, pour que vous ne puissiez pas dire que je ne les avais pas prévues. « Souvenez-vous donc que je vous l'ai dit. » Les ennemis avaient toujours un prétexte pour expliquer leurs persécutions, c'est qu'ils poursuivaient des hommes dangereux. Mais cette accusation ne troublait plus les disciples, parce que ces épreuves leur avaient été prophétisées, et qu'ils savaient pour quelle cause ils souffraient. Or, rien de plus propre à les ranimer que cette cause elle-même. Aussi le Sauveur ne cesse-t-il de la leur présenter. Ils ne m'ont pas connu, ils agiront ainsi par un sentiment de haine contre moi, contre mon nom, contre mon Père; j'ai souffert le premier; aucune raison ne justifie leur audace.

4. Ayons, nous aussi, de telles pensées dans l'esprit quand nous sommes dans la tribulation, quand les méchants nous persécutent; portons les yeux vers notre chef, vers l'auteur et le consommateur de notre foi; souvenons-nous que les épreuves nous viennent de la perversité des hommes, que nous les subissons pour la vertu et pour le Christ. Ces réflexions, nous les rendrons toutes tolérables et faciles. S'il en est qui se glorifient d'avoir souffert pour des êtres aimés, aura-t-il le sentiment de ses souffrances celui qui souffre pour Dieu? Le Sauveur appelait sa gloire, tant il nous aimait, la chose la plus honteuse, le supplice de la croix: à plus forte raison devons-nous penser de même. Si nous pouvons ainsi mépriser les tourments, beaucoup mieux mépriserons-nous les richesses et les rapines. Lors donc que nous sommes sur le point de subir un revers, ne songeons pas seulement à la peine, songeons de plus aux couronnes. Avec l'image de la mer, les marchands ont sous les yeux la perspective de la fortune: ne perdons pas de vue le ciel, mettons notre confiance dans le secours divin. S'il vous semble agréable de vous enrichir, rappelez-vous que le Christ ne le veut pas, et l'attrait fera place à la répulsion. S'il vous est pénible de donner aux pauvres, ne vous bornez pas à considérer ce qu'il vous en coûtera; que votre esprit passe rapidement de la semence à la moisson. Vous semble-t-il cruel de renoncer à l'amour de la femme étrangère, représentez-vous la couronne que vous méritera cet effort, et vous n'aurez plus de peine à vous l'imposer. Si la crainte des hommes suffit à vous détourner du mal, que ne fera pas l'amour du Christ? Oui, c'est une chose pénible que la vertu; mettons partout sous ses yeux les magnifiques promesses de l'avenir. Il en est qui l'aiment pour elle-même, en dehors de toute autre considération, et qui dès lors la pratiquent sans retour sur eux-mêmes, pour sa propre beauté, pour plaire à Dieu: ils s'attachent à la continence, non pour éviter le châtiment, mais parce que le Seigneur nous l'ordonne. Etes-vous trop faible pour aller jusque-là, pensez à la récompense. Ayons recours au même moyen quand il s'agit de l'aumône, et venons au secours de nos frères, ne passons pas à côté de ceux qui périssent de faim.

La vertu est une chose pénible.

Quoi de plus contraire à la raison que de se tenir à sa table parmi les éclats de la joie et les recherches du luxe, tandis qu'on entend les autres gémir au fond d'un carrefour, et de les traiter d'importuns, de trompeurs même, au lieu d'avoir égard à leur douleur? Que dites-vous, ô homme? Est-ce qu'on invente un mensonge pour un morceau de pain? — Sans doute, me répondrez-vous. — Eh bien, c'est pour cela même que vous devez avoir pitié de cet homme, c'est pour cela surtout que vous devez l'arracher à sa misère. Si vous ne voulez pas donner, du moins n'insultez pas; si vous refusez de soustraire le malheureux au naufrage, du moins ne le poussez pas dans l'abîme. En repoussant ce pauvre qui vient à vous, songez qu'à votre tour vous implorerez Dieu. « Or, la mesure que vous aurez employée pour les autres, on l'emploiera pour vous. » *Matth.*, VII, 2. Voyez dans quel état cet homme se retire, penchant la tête et pleurant, emportant la double blessure de l'indigence et de l'affront. La demande du pauvre vous semble une malédiction; mais alors quelles tempêtes n'exciteront pas le refus qui les suit et l'outrage qu'il éprouve? Jusques à quand imiterons-nous les bêtes féroces, et notre cupidité nous fera-t-elle méconnaître la nature elle-même? Beaucoup gémissent d'un pareil travers;

mais ce n'est pas seulement pour cette heure, c'est pour toujours que je veux éveiller votre compassion. Ayez dans la mémoire, je vous en prie, ce jour où nous paraîtrons devant le tribunal du Christ. Nous lui demanderons miséricorde; et lui, plaçant les indigents devant nous, nous adressera ces paroles : Pour un peu de pain, pour une obole, vous avez déchaîné la tempête dans leur âme. — Que répondrons-nous? Comment essaierons-nous de nous défendre?

Recommandation de l'aumône.

Or, qu'il doive réellement les amener devant nous, c'est lui-même qui l'atteste quand il dit : « Ce que vous n'avez pas fait à l'un de ceux-ci, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait. » *Matth.*, XXV, 45. Les pauvres ne nous diront rien en ce jour; c'est Dieu qui nous accusera à leur occasion. Le mauvais riche vit bien Lazare, mais Lazare ne lui dit rien ; c'est Abraham qui parla pour lui. Ainsi feront ceux que nous méprisons dans la vie présente. Nous ne les verrons plus tendre la main sous un extérieur misérable; ils seront dans la paix et le bonheur. Et nous, au contraire, nous aurons alors revêtu leur ancien appareil; ce n'est pas assez dire, nous subirons déjà le plus cruel supplice. Le riche dans l'enfer n'en était pas simplement réduit à désirer les miettes de la table du pauvre ; il brûlait, il subissait une horrible torture, et de plus il entendit cette parole : « Tu as reçu les biens dans ta vie, et Lazare les maux. » *Luc.*, XVI, 25. Désormais n'estimons donc pas les richesses quelque chose de grand. Elles ne feront que nous acheminer à l'éternel supplice, si nous ne sommes pas vigilants; et la vigilance nous fera de la pauvreté un surcroît de bonheur et de repos. En la supportant avec actions de grâces, nous déposons le fardeau de nos péchés, nous acquérons de nombreux titres de confiance auprès de Dieu.

5. Ne cherchons donc pas à nous reposer sur la terre, si nous voulons jouir du repos dans les cieux. Acceptons avec courage les labeurs de la vertu, retranchons le superflu sans ménagement et sans réserve, n'ambitionnons rien, faisons part aux indigents de tout ce que nous possédons. Quel moyen de justification aurons-nous, si, lorsqu'il nous promet le ciel, nous ne lui donnons pas même un morceau de pain? si, lorsqu'il fait pour vous lever le soleil et met à votre service la création tout entière, vous ne lui fournissez pas un simple vêtement et ne lui laissez pas une place sous votre toit? Et que parlé-je du soleil et des autres créatures? Il vous a donné son propre corps et son sang adorable, et vous ne voulez pas même étancher sa soif? — Mais vous avez donné une fois. — Ce n'est pas là pratiquer la miséricorde; tant que vous avez, si vous ne donnez pas encore, vous n'avez pas encore accompli votre devoir. Les vierges aussi avaient de l'huile avec leurs lampes; seulement elles n'en avaient pas assez. Donneriez-vous du vôtre, que vous ne devriez pas pousser si loin la parcimonie : quand c'est le bien du Seigneur dont vous avez à faire part, pourquoi vous montrez-vous si tenace?

Voulez-vous que je vous dise la cause de cette inhumanité? Ceux que l'avarice excite à s'enrichir, ne sont guère portés à faire l'aumône : celui qui sait si bien amasser ne sait pas se dessaisir. Comment un homme toujours prêt à la rapine se tournerait-il en un sens opposé? habitué qu'il est à prendre le bien des autres, pourra-t-il donner aux autres de son propre bien? Un chien qu'on a nourri de viande n'est plus apte à garder un troupeau; il en viendrait à s'attaquer au berger lui-même. Pour qu'il n'en soit pas ainsi de nous, abstenons-nous d'une telle nourriture. Ce sont ceux qui vivent de chair, que la faim pousse à donner la mort. Ne voyez-vous pas comment les choses communes nous sont livrées par Dieu? S'il a permis qu'il y eût des pauvres, c'est surtout en faveur des riches, pour qu'ils eussent l'occasion de se dépouiller de leurs péchés en faisant l'aumône. Et c'est une occasion pour vous d'être inhumain et cruel? Vous montrez bien par là que, si vous possédiez une plus grande puissance, vous refuseriez à vos semblables la lumière et la vie, vous commettriez des homicides sans nombre. Aussi la Providence a-t-elle mis une limite à vos insatiables appétits.

Il vous est pénible d'entendre ces choses; il me l'est beaucoup plus de les voir. Combien de temps serez-vous riche, et celui-là pauvre?

Jusques au soir, pas davantage. Telle est la brièveté de la vie, la mort frappe à notre porte, impatiente de tout dévorer, si bien que tout notre temps n'est qu'une heure rapide. Quel besoin avez-vous de ce tas de richesses, de cette troupe d'esclaves et de serviteurs? Que n'avez-vous plutôt mille hérauts de vos aumônes? Un trésor n'a pas de voix, et cependant il appelle à grands cris les voleurs. L'argent caché dans le sein des pauvres monte jusqu'à Dieu, nous rend douce la vie présente, efface tous nos péchés, nous mérite l'approbation divine et même les louanges des hommes. Pourquoi vous refusez-vous tant de biens? C'est à vous-même que vous êtes secourable encore plus qu'aux indigents, quand vous donnez à ces derniers : vous leur fournissez des choses temporelles, et vous vous procurez le bonheur à venir. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXVIII.

« Or, je ne vous ai pas dit ces choses dès le commencement, parce que j'étais avec vous. Maintenant je vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : Où allez-vous? mais, parce que je vous ai parlé de la sorte, la tristesse a rempli votre cœur. »

1. C'est un sentiment impérieux que la tristesse, et il nous faut une âme bien trempée pour n'être pas envahie par les flots de cette passion; il le faut surtout pour retirer de la tristesse les avantages qu'elle renferme, sans aller au delà; car elle offre des avantages incontestables. Ainsi la tristesse est un bien lorsqu'il arrive à nous ou à d'autres de commettre quelque péché ; mais elle est inutile lorsque nous sommes en proie aux vicissitudes humaines. Les disciples du Sauveur, qui étaient encore loin de la perfection, se trouvant aux prises avec cette maladie de l'âme, voyez de quelle manière Jésus, tout en les reprenant, les ramène à de meilleurs sentiments. Ces hommes l'avaient obsédé de questions : « Où allez-vous, » lui avait dit Pierre; « Nous ne savons pas où vous allez; et comment pourrions-nous connaître la voie? » avait ajouté Thomas; « Montrez-nous votre Père, » avait demandé Philippe; maintenant qu'on vient de leur dire : « On vous chassera des synagogues, » vous serez en butte à la haine, « celui qui vous fera mourir, croira faire une œuvre agréable à Dieu, » *Joan.*, XIII, 36; XIV, 5-8; XV, 19; XVI, 2; ils sont tellement abattus qu'ils ne sauraient ouvrir la bouche et prononcer aucune parole. Le divin Maître le leur reproche en ces termes : « Je ne vous ai pas dit ces choses dès le commencement, parce que j'étais avec vous. Maintenant je vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : Où allez-vous ? mais, parce que je vous ai parlé de la sorte, la tristesse a rempli votre cœur. » L'excès dans la tristesse est à redouter; il est dangereux, je le répète, et il peut nous conduire à la mort. Aussi Paul observait-il : « Il ne faut pas qu'il soit sous le poids d'une trop grande tristesse. » II *Cor.*, II, 7.

« Or, je ne vous ai pas dit ces choses dès le commencement. » — Pourquoi ne les a-t-il pas dites? — Afin qu'on ne l'accusât pas de se borner à de pures conjectures. — Pourquoi toucher à un sujet aussi délicat? — Je savais bien tout cela dès le principe, veut dire le Sauveur; et, si je gardais le silence, l'ignorance n'en était certes pas la cause; je le gardais, « parce que j'étais avec vous. » Il se met en ceci à leur portée : Comme vous étiez en sûreté, comme il vous était loisible de me questionner à volonté, comme d'ailleurs tous les efforts de nos ennemis étaient tournés contre moi; il n'eût pas été utile de vous dire ces choses en ce moment. — Mais ne les leur avait-il pas dites? Ne tenait-il pas aux douze réunis, ce langage : « Vous serez conduits devant les princes et les rois, et l'on vous battra de verges dans les synagogues? » *Matth.*, X, 18-17. Comment alors expliquer ces paroles : « Je ne vous l'ai pas dit dès le commencement? » Sans doute, il leur avait annoncé qu'on les frapperait de verges, qu'on les mènerait à la mort; toutefois il ne leur avait pas encore déclaré que leurs ennemis prendraient tellement à cœur de les persécuter qu'ils verraient en cela un hom-

mage rendu à la divinité. Or, la perspective d'être condamné comme des scélérats et des impies, avait assurément de quoi les effrayer. En outre, le Sauveur ajoutait la prédiction des persécutions dont les Juifs allaient prendre l'initiative à la prédiction de celles qui auraient pour auteurs les Gentils, et il insistait sur celles-là, et il leur apprenait qu'elles étaient au moment d'éclater. « Maintenant que je m'en vais à celui qui m'a envoyé, aucun de vous ne me demande : Où allez-vous ? Mais, parce que je vous ai parlé de la sorte, la tristesse a rempli votre cœur. » Ce n'était pas une consolation suffisante pour les disciples que de savoir leur douleur extrême connue du divin Maître ; car ils étaient à la fois, et sous le coup de l'anxiété inséparable de l'absence du Sauveur, et dans la crainte des maux prêts à fondre sur eux, maux qu'ils n'étaient pas encore sûrs de pouvoir supporter.

Pourquoi Jésus, avant de leur parler en ces termes, n'attend-il pas qu'ils aient reçu le Saint-Esprit ? Pour vous apprendre à quel degré de vertu ils s'étaient déjà élevés. Si, quoique accablés de tristesse et n'ayant pas reçu l'Esprit divin, ils ne reculèrent pas devant l'avenir déroulé sous leurs yeux, de quelle grâce puissante ne durent-ils pas être pénétrés plus tard ? S'ils n'eussent témoigné autant de force d'âme qu'après la descente du Saint-Esprit, nous en attribuerions la raison à cet Esprit divin : les choses étant ce qu'elles sont, il faut en rapporter le mérite tout entier aux disciples eux-mêmes, et reconnaître en cela une preuve irrécusable de l'amour qui embrasait pour le Christ leur âme tout entière. « Mais je vous dis la vérité. » Considérez de quelle façon il va les consoler encore. Je ne cherche pas ici à vous flatter, leur dit-il ; quelque peine que vous en ressentiez, il vous faut entendre ce qu'exigent vos intérêts véritables. Ce que vous désireriez serait que je demeurasse ; ce n'est pas là ce que réclame votre intérêt. Quiconque s'intéresse sérieusement au prochain, n'aura point égard à ses désirs, lorsqu'ils auront pour objet d'éloigner une chose dont la présence serait éminemment utile.

« Si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous. » Que prétendent maintenant ces hommes qui se sont fait de l'Esprit saint une idée inexacte ? Conviendrait-il donc que le Maître se retirât et que le serviteur parût ? Jugez par là de la dignité de l'Esprit. « Si je m'en vais, je l'enverrai vers vous. » Quel bien opérera sa présence ? « Lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde. » L'on n'agira pas ainsi impunément, quand l'Esprit sera descendu. Les miracles déjà produits, sont assurément capables de fermer la bouche aux ennemis de la vérité ; mais, lorsque la puissance de l'Esprit se sera manifestée, lorsque paraîtront des doctrines plus parfaites et des signes plus éclatants, les hommes témoins de tous ces miracles accomplis en mon nom, démonstration irréfragable de ma résurrection, seront dans l'incapacité de justifier leur incrédulité. Actuellement ils peuvent alléguer que je suis le fils d'un pauvre ouvrier, qu'ils connaissent mon père et ma mère ; mais, lorsqu'ils verront la mort vaincue, le mal chassé, la nature redressée, les démons mis en fuite, l'Esprit répandu avec surabondance, et tout cela fait sur la simple invocation de mon nom, que diront-ils ? Le Père a rendu témoignage de moi, l'Esprit en rendra témoignage de même. Il l'a fait dès le principe ; il le fera également avant peu.

2. « Il les convaincra donc de péché. » Il leur ôtera toute excuse, et fera voir que leurs crimes ne méritent aucune indulgence. « Il les convaincra de justice, parce que je m'en vais à mon Père et que vous ne me verrez plus : » parce que j'ai mené une vie à l'abri de tout reproche : la preuve en est que je m'en retourne à mon Père. Les Juifs ne cessant de l'accuser de n'être pas sorti de Dieu et le traitant de pécheur et de prévaricateur, il leur ôte tout sujet de parler de cette manière. S'ils me regardent comme un prévaricateur, par cela même qu'ils ne croient pas à mon origine divine, lorsque l'Esprit saint leur aura montré que je serai revenu près de mon Père, non pour quelques instants, mais pour y demeurer à jamais ; car telle est la portée de ces mots : « Vous ne me verrez plus ; » que leur restera-t-il à dire ? Ainsi, de deux façons, il détruit l'opinion perverse qu'ils avaient conçue. Opérer des prodiges n'est point le fait d'un homme pécheur, ce pouvoir ne saurait lui ap-



partenir : il n'appartient pas non plus à un pécheur d'avoir une origine divine. Donc, interdit désormais aux Juifs de prétendre que Jésus était un pécheur et qu'il n'était pas sorti de Dieu. « Il le convaincra de jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. » La justice devient ici de nouveau le sujet des paroles du divin Maître, et il déclare qu'il a vaincu son adversaire. Or, un pécheur ne l'aurait pas vaincu ; aucun juste même, parmi les hommes, n'en serait venu à bout. Que l'ennemi du genre humain me soit redevable de sa condamnation, ceux-là le sauront qui fouleront plus tard aux pieds sa puissance et qui constateront la vérité manifeste de ma résurrection : autant de preuves de sa défaite et de l'impuissance où il a été de me tenir dans ses fers. On a donc eu beau me traiter de séducteur et de possédé, ces vaines allégations paraîtront alors ce qu'elles sont. Jamais je n'eusse triomphé du péché de ce monde, si le péché avait eu sur moi des droits. Ce qui est incontestable maintenant, c'est la défaite et l'expulsion de ces ennemis.

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais présentement vous ne pouvez les porter. » Il vous est donc utile que je m'en aille ; car, lorsque je m'en serai allé, vous les porterez aisément. — Qu'est-ce donc que ceci ? L'Esprit serait-il plus grand que vous, puisqu'il nous doit mettre à même de porter ce que nous ne pourrions porter maintenant avec vous ? Sa puissance aurait-elle donc plus d'étendue et d'efficacité ? — N'en croyez rien : ce qu'il vous dira, c'est de moi qu'il l'aura reçu. « Il ne parlera pas de lui-même ; tout ce qu'il aura entendu, il le dira, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qui est à mon Père est à moi. » C'est après avoir dit à ses disciples : « Il vous instruira et vous suggérera toute vérité, » il sera votre consolateur dans vos peines, ce que je n'aurais point été ; il vous importe conséquemment que je m'en aille, afin qu'il vienne à vous ; maintenant vous ne sauriez supporter ce langage, tandis que vous le supporterez alors sans peine ; il vous mettra en possession de toute vérité ; c'est après leur avoir ainsi parlé, dis-je, que le Sauveur, craignant qu'ils n'en inférassent la supériorité du Saint-Esprit et ne tombassent ainsi dans une croyance outrageante pour lui, ajoute ces mots : « Il recevra de ce qui est à moi ; » ce que j'ai dit, il le dira pareillement. Lorsqu'il parlera, « il ne parlera pas de lui-même, » il ne dira rien d'opposé à mes paroles, rien en dehors de ce que moi-même aurai dit. Le sens qu'il faut attacher à ce que disait ailleurs sur son propre compte le divin Maître, en ces termes : « Je ne parle pas de moi-même ; » *Joan.*, XIV, 10 ; je ne dis que ce que dit mon Père ; jamais rien qui me soit particulier, rien qui aille contre ses propres paroles ; ce même sens convient à ce qui est dit ici de l'Esprit : « Il recevra de ce qui est à moi ; » c'est à savoir de mes connaissances, de ce que je connais ; la science de l'Esprit et ma science sont une seule et même science. « Il vous annoncera les choses à venir. » Langage propre à ranimer le courage des apôtres ; car les hommes ne désirent rien tant connaître que ce qui doit arriver.

C'est là, du reste, la question que ses disciples ne cessaient d'adresser au divin Maître. « Où allez-vous ? » Quelle voie suivrons-nous ? Pour les affranchir de toute sollicitude de ce genre, il leur apprend que l'Esprit divin leur annoncera toutes ces choses et les préservera de toute chute inopinée. « Il me glorifiera. » De quelle manière ? En distribuant des grâces en mon nom. Comme on devait, après la descente de l'Esprit, accomplir des miracles plus étonnants qu'auparavant, le Sauveur tient à marquer nettement l'égalité de l'Esprit saint avec lui, en disant : « Il me glorifiera. » Que veut-il désigner par les mots « toute vérité ? » Ce qui est hors de doute, c'est la déclaration du Sauveur que l'Esprit saint nous conduira sûrement vers la vérité complète. Revêtu d'une chair comme il l'était, ne tenant pas à parler de lui-même en termes trop relevés, ayant affaire à des disciples qui ne se faisaient pas encore une idée claire de sa résurrection et qui se trouvaient être beaucoup trop imparfaits ; ne voulant pas enfin passer pour être traité par les Juifs en prévaricateur, pour ces diverses raisons le divin Maître s'exprimait habituellement

en un langage très-simple et ne s'écartait jamais ouvertement du texte de la loi. Puis les disciples étaient séparés des Juifs, qui se tenaient eux-mêmes à distance; un grand nombre devaient embrasser la foi et se purifier de leurs péchés, de telle sorte que bien des bouches devaient parler en faveur de Jésus, ce qui justifiait parfaitement l'absence dans sa propre bouche de tout propos capable de l'exalter. Par conséquent, le silence à l'endroit de sa grandeur devrait être attribué non à l'ignorance du Sauveur, mais à la faiblesse de ceux qui l'écoutaient. Aussi, à peine a-t-il dit : « Il vous enseignera toute vérité, » qu'il ajoute : « Il ne parlera pas de lui-même. » Qu'il n'eût aucunement besoin de la science de l'Esprit, ce passage de l'Apôtre le prouve clairement : « Nul ne connaît les choses de Dieu, hormis l'Esprit de Dieu. » I *Cor.*, II, 11. De même donc que l'esprit de l'homme, sans être instruit par autrui, connaît les choses de l'homme, ainsi l'Esprit saint « recevra de ce qui est à moi, » parlera conformément à ce que j'aurai dit moi-même. « Tout ce qui est à mon Père est à moi; » mais, cela étant, comme l'Esprit doit parler conformément aux pensées de mon Père, il parlera dès lors conformément aux miennes.

3. Pourquoi l'Esprit saint n'est-il pas descendu avant que le Sauveur s'en fût allé? C'est que la malédiction originelle n'avait pas encore été effacée, c'est que le péché n'avait pas encore été expié, que tous les hommes étaient encore sous le coup de la sentence qui les condamnait au supplice. Il fallait donc mettre un terme à cette inimitié qui divisait Dieu et les enfants d'Adam, les réconcilier entre eux avant que de conférer ce bienfait à la terre. Et les mots : « Je l'enverrai, » que signifient-ils? Je vous préparerai à le recevoir; car le moyen d'envoyer celui qui est présent en tout lieu? A un autre point de vue, le Sauveur marque positivement la distinction des personnes. Double est le dessein qu'il se propose en parlant en ces termes : de les engager à s'attacher à l'Esprit saint, puisqu'ils éprouvaient tant de peine à se séparer de leur Maître, et de leur inspirer pour cet Esprit divin un culte digne de lui. Ces prodiges, le Sauveur pouvait bien les accomplir par lui-même; s'il laisse à l'Esprit le soin de les opérer, c'est pour révéler aux apôtres la dignité de cet Esprit. Le Père aussi pouvait assurément accomplir les œuvres que le Fils a opérées; de même que le Fils les opère pour nous manifester sa puissance, ainsi en est-il de l'Esprit. En se revêtant d'une chair, le Fils a gardé pour l'Esprit la dispensation de la grâce, fermant de cette manière la bouche aux hommes qui prendraient sujet de son infinie miséricorde pour tenir des propos impies. Quand ils nous diront : Le Fils ne s'est fait chair que parce qu'il était inférieur au Père, nous leur répondrons : Que direz-vous donc du Saint-Esprit? Il n'a pas cependant pris de chair, ce qui ne vous empêchera pas de ne pas le proclamer supérieur au Fils, ni de ne pas déclarer le Fils son inférieur. Aussi la Trinité tout entière intervient-elle dans le baptême. Le Père pourrait bien accomplir tout le mystère, de même que le Fils, de même que le Saint-Esprit; mais, comme il n'y a pas de doute concernant le Père, comme il y en a concernant le Fils et l'Esprit, on fait mention de la Trinité tout entière dans cette cérémonie sacrée, afin que cette commune dispensation des biens ineffables de la grâce nous initie à la connaissance de l'égale dignité des personnes.

Distinction des personnes de la sainte Trinité.

Que le Fils opère par lui-même ce qu'il opère dans le baptême en union avec le Père, que le Saint-Esprit le puisse également, ce que le Sauveur disait aux Juifs l'établit d'une façon péremptoire : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés. » *Marc.*, II, 10. « Afin que vous soyez les enfants de la lumière, » disait-il encore; et ailleurs : « Je leur donne la vie éternelle; » et enfin : « Afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient avec abondance. » *Joan.*, XII, 36; X, 28-10. Maintenant, voyons l'Esprit accomplir cette même œuvre. « Les dons que l'Esprit dispense, dit l'Apôtre, sont donnés à chacun pour l'utilité générale. » I *Cor.*, XII, 7. Mais celui qui dispense ses dons, remet à plus forte raison les péchés. « C'est l'Esprit qui vivifie, » est-il encore écrit. « Il vous vivifiera par l'Esprit qui habite en vous... L'Esprit est la vie par la justice... Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous

la loi ; car vous n'avez pas reçu de nouveau l'esprit de servitude dans la crainte, mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption des enfants. » *Joan.*, VI, 64; *Rom.*, VIII, 11-10; *Galat.*, V, 18; *Rom.*, VIII, 15. Tous les prodiges que les fidèles de ce temps opéraient, ils les opéraient par la vertu de l'Esprit qu'ils avaient reçu. Dans son épître aux Corinthiens, Paul leur disait : « Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu. » I *Cor.*, VI, 11. Comme l'on avait ouï maintes fois parler de Dieu le Père, que l'on avait vu bien des œuvres sorties des mains du Fils, et qu'on n'avait touchant le Saint-Esprit aucune notion claire, cet Esprit divin manifeste à son tour sa puissance et donne sur lui-même une connaissance qui ne laisse plus rien à désirer. Cependant, de peur qu'on n'en infère sa supériorité sur le Fils, Jésus ajoute : « Il dira tout ce qu'il entendra, et il vous annoncera ce qui doit arriver. » Supposez qu'on ne le comprenne pas ainsi ; ne serait-ce pas une chose absurde que de représenter l'Esprit apprenant alors seulement ce qu'il devait dire en faveur de ses disciples? Il ne devait pas, en effet, apprendre dans le sens ordinaire du mot, mais seulement eu égard à ceux qu'il devait instruire. Le comprendre d'une autre façon, serait le comble de l'impiété. Et puis, que pouvait-il apprendre? N'avait-il pas inspiré déjà toutes ces vérités aux prophètes? Tout ce qui concernait l'abrogation de la loi, la venue du Christ, sa divinité, le mystère de l'incarnation, tout cela avait été prédit. Que pouvait-on ajouter à tous ces oracles?

« Il vous annoncera les choses à venir. » Le Sauveur donne aux apôtres en ceci la véritable idée de la majesté du divin Esprit ; il appartient exclusivement à Dieu d'annoncer l'avenir. Mais si l'Esprit l'apprend d'autrui, il ne sera plus qu'un prophète et pas davantage. Ce qui montre la connaissance parfaite qu'il a de la divinité, c'est qu'il ne saurait dire autre chose. Les mots : « Il recevra de ce qui est à moi, » signifient qu'il participera de la grâce qui est la conséquence de l'incarnation, ou bien de la connaissance que possède le Sauveur, non pas en ce sens, qu'il en ait un besoin réel et qu'il s'instruise à une source étrangère, mais en ce sens qu'ils possèdent l'un et l'autre une seule et même connaissance. Pourquoi le divin Maître ne s'exprime-t-il pas ainsi? pourquoi le faire en des termes différents? Parce que les apôtres n'avaient pas encore la notion du divin Esprit. Aussi la préoccupation principale de Jésus est de la leur faire croire, de la leur faire accepter, sans scandale aucun. Leur ayant déjà dit : « Vous n'avez qu'un seul Maître, le Christ, » *Matth.*, XXIII, 8, il devait veiller à ce que les disciples n'estimassent pas refuser leur foi au Sauveur en la donnant à l'Esprit saint ; et de là ce que Jésus leur donne à entendre : Ma doctrine et la sienne sont une seule et même doctrine. Ce que j'aurais dit, il le dira lui-même pareillement. Ne considérez pas ses enseignements comme des enseignements étrangers ; ses enseignements sont les miens, et ils concourent également à ma glorification. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'ont qu'une seule volonté. Ainsi désirerait-il que nous fussions : « Qu'ils soient un, comme vous et moi sommes un. » *Joan.*, XVII, 11.

4. A la vérité, il n'est pas de bien comparable à la concorde et à la bonne harmonie ; grâce à ce bien, on est à la fois un et plusieurs. Prenez deux ou dix personnes s'entendant à merveille, chacune d'elles n'est plus une seule personne, elle est décuplée pour ainsi parler ; en sorte que vous verrez en ces dix personnes une seule et même personne, et en chacune d'elles les dix réunies. Si elles ont un ennemi, celui-ci ayant affaire, non plus à un seul adversaire, mais à dix, est aisément vaincu ; ce n'est pas une seule bouche, mais dix bouches qui le confondent à la fois. L'un des dix est-il dans le besoin? mais cela ne saurait arriver, puisque ce dixième jouit de ce qui appartient aux neuf autres, et le besoin de celui-là est couvert par les ressources dont disposent ceux-ci. Chacun des dix a vingt mains à sa disposition, vingt yeux, vingt pieds. Il ne voit pas seulement avec ses yeux, mais avec ceux de ses amis ; il ne marche pas seulement avec ses pieds, mais avec les pieds de ses amis ; il n'use pas seulement de ses mains, il use encore des mains de ses amis. Dix âmes lui appartiennent ; car il n'est pas le seul à se pré-

occuper de ses intérêts, les autres âmes s'en préoccupent tout autant. Il en serait de même s'il s'agissait de cent personnes; la puissance de chacune d'elles grandirait en proportion. Voyez-vous les avantages de l'union? Voyez-vous comment elle nous rend invincibles et décuple nos ressources? Voyez-vous comment le même individu peut agir à la fois en Perse et dans Rome? Ce que les lois de la nature ne permettent pas, la charité le rend possible. Cet individu sera dans Rome en partie, en partie dans la Perse, ou plutôt il sera tout entier dans l'un et dans l'autre de ces lieux. Supposez qu'il ait à sa disposition un millier d'amis, à quel degré de puissance ne parviendra-t-il pas? Tels sont les prodiges qu'opère la charité.

Excellence de la charité.

Certes, c'est une chose prodigieuse qu'une personne acquière la puissance de mille. Alors, pourquoi ne nous mettrions-nous pas en possession d'une puissance pareille, pourquoi n'assurerions-nous pas notre tranquillité? C'est là un bien auprès duquel pâlissent les dignités et les richesses, un bien qui est préférable à la santé et à la lumière, un bien source de la plus pure joie. Jusques à quand concentrerons-nous sur une ou deux personnes nos affections? Jugez-en par la comparaison que voici : Prenons un homme qui n'ait point d'ami; cet homme sera vraiment un insensé, car il est écrit : L'insensé seul dira : Je n'ai point d'ami; cet homme-là, quel genre de vie sera le sien? Quelque riche qu'il soit, vécût-il au sein de l'abondance et des plaisirs, fût-il possesseur de biens innombrables, cet homme sera toujours dans l'abandon et l'isolement. Il en est tout autrement de l'homme qui peut compter sur l'amitié : fût-il dans la pauvreté, il sera au fond plus riche que les possesseurs des plus grandes fortunes. Ce qu'il n'osera pas dire sur son propre compte, son ami ne refusera pas de le dire; ce qu'il ne pourra pas faire par lui-même, il le fera par autrui; il fera même ainsi une infinité de choses, et il trouvera dans l'amitié une source de jouissance et de sécurité. Les gardes de l'empereur déploient moins de vigilance que n'en déploient les amis. Ceux-là n'obéissent qu'à la crainte et à la nécessité, ceux-ci qu'à l'affection et à la bienveillance. Or, l'influence de l'affection est beaucoup plus efficace que l'influence de la crainte. Le prince redoutera jusqu'à ses gardes eux-mêmes; un ami comptera plus sur son ami qu'il ne comptera sur lui-même, et à côté de lui il défiera tous ses ennemis.

Ces trésors si précieux, hâtons-nous de nous les procurer; pauvres, pour avoir un adoucissement à notre pauvreté; riches, pour vivre avec sécurité au milieu de nos richesses; puissants, pour exercer sans crainte notre pouvoir; sujets, pour gagner la bienveillance de ceux qui nous gouvernent. Il n'est rien de plus propre à inspirer de la bienveillance et de la mansuétude. Parmi les bêtes sauvages, les plus féroces et les plus cruelles sont encore celles qui ne se réunissent point en troupeaux. Si nous habitons les villes, si nous avons des places publiques, c'est pour vivre en société. « N'abandonnez pas nos assemblées, » dit Paul à ce sujet. *Hebr.*, x, 25. C'est un mal à redouter que l'isolement, que la fuite de toute société et de toute relation. Vous m'objecterez l'exemple des moines et des anachorètes retirés sur la crête des montagnes. Eh bien! ils ne sont pas non plus sans amis : quoiqu'ils fuient l'agitation de l'agora, ils n'en ont pas moins des amis nombreux qui leur conservent un étroit et fidèle attachement; c'est pour jouir de cet avantage qu'ils sont allés dans la solitude. Comme les affaires sont une source intarissable de disputes et d'altercations, ils ont fui ce milieu pour cultiver à leur aise les charmes de l'amitié. — Comment peut-on, tout en demeurant seul, avoir de nombreux amis? — Je désirerais vivement pour moi, si c'était possible, qu'ils pussent vivre tous ensemble; mais il n'en est pas moins vrai que cette amitié subsiste inébranlable. Après tout, le lieu ne crée pas les amis; nos solitaires ont un grand nombre d'admirateurs; or, ils ne les auraient pas si on ne les aimait pas. A leur tour, ils prient pour l'univers entier, témoignage non équivoque de leur charité. C'est encore pour en arriver à nous confondre tous dans l'unité de l'amour que nous échangeons dans nos mystères le baiser de paix; aussi prions-nous en général pour ceux qui ne sont pas initiés, pour les malades, pour les fruits

des champs, pour la terre et pour la mer. Ainsi, partout éclate l'influence de la charité, dans nos prières, dans nos mystères, dans nos recommandations. C'est qu'elle est le principe de tous les biens. Appliquons-nous donc à la rechercher, et, après avoir bien usé du présent, nous obtiendrons la possession du céleste royaume; puissions-nous tous le mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXIX.

« Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais vers mon Père. Les disciples se dirent donc les uns aux autres : Qu'est-ce qu'il dit, encore un peu de temps...? »

1. Lorsqu'une âme est envahie par la douleur et par une affliction profonde, rien ne l'accable autant que la répétition incessante de phrases qui lui rappellent l'objet de son chagrin. Il y a donc lieu de se demander pourquoi le Sauveur, après avoir dit : « Je m'en vais; ... je ne parlerai plus désormais avec vous, » revient si souvent sur la même pensée, disant : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; ... je m'en vais à celui qui m'a envoyé? » Il venait de ranimer leur courage en leur parlant de l'Esprit saint, et voilà qu'il les jette de nouveau dans l'abattement. Quelle est la raison de cette conduite? Il éprouve leur âme, il la purifie, et, en faisant retentir à leurs oreilles de tristes paroles, il les prépare à supporter avec fermeté son éloignement. Après s'en être si souvent entretenus, ils ne pouvaient pas ne pas s'y résigner sans trop de peine, quand le moment serait venu. Même, aux yeux de celui qui considérera les choses de près, c'était pour les apôtres une consolation véritable que d'entendre le Sauveur leur déclarer qu'il s'en allait à son Père. En effet, il leur apprenait ainsi qu'il ne mourrait pas, que sa mort ne serait qu'une transformation. A cette consolation s'en ajoutait une autre. Il ne se borna pas à leur dire : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; » il poursuivit en ces termes : « Encore un peu de temps, et vous me verrez; » par où il laissait entendre qu'il ne tarderait pas à revenir, que leur séparation serait de peu de durée, tandis que leur réunion devait être pour l'éternité. Certainement les apôtres ne comprirent pas leur Maître. Cependant il y aurait sujet de s'étonner en les voyant, après avoir ouï le Sauveur répéter si souvent les mêmes pensées, aussi embarrassés que s'ils ne les avaient jamais entendues. D'où vient qu'ils ne comprirent pas? Je serais tenté d'en attribuer la cause à leur tristesse, qui ne permettait pas à la mémoire de retenir ce que le Christ disait; peut-être encore cela dépendait-il de l'obscurité qui enveloppait les paroles du divin Maître, lesquelles semblaient mettre en opposition des choses qui n'étaient aucunement opposées l'une à l'autre. Si nous devons vous revoir, pouvaient dire les disciples, comment vous en allez-vous? Si vous vous en allez, comment nous reverrons-nous? De là cette réflexion qu'ils se communiquent : « Nous ne comprenons pas ce dont il parle. » Qu'il dût s'en aller, ils le comprenaient bien; qu'il dût revenir peu après, ils ne le comprenaient plus. Aussi le Christ les reprend-il de ne pas saisir sa parole. En effet, que leur dit-il, afin de graver profondément dans leur âme la doctrine de sa mort? « En vérité, en vérité je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, » à l'occasion de ma mort et de la croix; « mais le monde se réjouira. » Comme ils n'eussent pas voulu que leur Maître mourût, ils inclinaient aisément à croire qu'il ne mourrait pas; puis lorsqu'on leur déclare qu'il mourra réellement, ils sont dans l'embarras et ne se rendent pas compte de ce que signifient les mots : « Encore un peu de temps. » C'est alors que le Sauveur ajoute : « Vous pleurerez et vous gémirez; mais votre tristesse sera changée en joie. »

Une fois établi que la joie viendrait après la tristesse, que l'affliction serait suivie de la félicité, que l'une serait passagère et l'autre éternelle, le divin Maître recourt à une comparaison des plus sensibles. « Une femme, dit-il, lorsqu'elle enfante, éprouve de la tristesse. » Bien

des fois les prophètes ont usé de cette comparaison ; bien des fois ils ont comparé la tristesse aux douleurs de l'enfantement. — Vous serez saisis par des douleurs comparables à celles d'une femme en couches, leur dit le Sauveur ; mais les douleurs de l'enfantement sont un principe de joie. C'est une confirmation de sa résurrection : il sortira du tombeau pareil à un enfant qui sortirait du sein de sa mère pour paraître à la lumière la plus resplendissante. — Ne soyez donc pas surpris que la douleur soit la voie qui vous conduit à la félicité ; c'est par la douleur que la mère conquiert ce titre de mère. Une vérité de l'ordre mystique leur est en même temps indiquée ; à savoir que les douleurs de la mort vont prendre terme, et que le nouvel homme va se montrer. Il ne dit pas, remarquez-le bien : Ses douleurs passeront, mais : « Elle ne s'en souvient plus, » tant la joie qui survient a de vivacité. Tel sera le sort des saints. Aussi bien, si la femme est heureuse, ce n'est pas assurément parce qu'il est venu un homme au monde, mais parce qu'un enfant lui a été donné. Si elle se réjouissait pour le premier de ces motifs, la même joie devrait animer le cœur des femmes qui n'enfantent pas, lorsque d'autres femmes deviennent mères. Pourquoi cependant le Sauveur s'exprime-t-il en ces termes ? Parce que la comparaison dont il se sert n'a d'autre but que de faire ressortir le caractère passager de la douleur, et le caractère permanent de la joie qui succédera ; elle n'a d'autre but que de leur montrer dans sa mort une migration vers une meilleure vie, et combien les douleurs de l'enfantement ont des suites heureuses.

Le Sauveur ne dit pas non plus : Parce qu'il est né un enfant, mais : « Parce qu'il est né un homme. » Ce serait, d'après moi, une nouvelle allusion à sa résurrection, l'annonce qu'il allait naître au royaume des cieux, au lieu de devenir la proie de la mort et de ses tortures. C'est pour cela qu'il s'exprime ainsi : « Il est né un homme dans le monde, » et non de cette façon : Un enfant lui est né. « Et vous aussi vous éprouverez maintenant de la tristesse ; mais je vous reverrai, et votre tristesse sera changée en joie. » Puis, comme il ne doit plus mourir, il ajoute : « Et personne ne vous la ravira. En ce jour, vous ne me demanderez rien. » C'est toujours son origine divine qu'il met en relief. Alors vous connaîtrez toute chose. Quel est le sens de ces paroles : « Vous ne me demanderez rien ? » Vous n'aurez désormais plus besoin d'intermédiaire ; il vous suffira de prononcer mon nom pour tout obtenir. « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom... » Il met en évidence la vertu de son nom : il suffit de l'invoquer pour avoir droit à être exaucé de Dieu le Père. Inutile de voir, inutile d'implorer le Sauveur. En quelle circonstance cette parole a-t-elle été accomplie ? Lorsque les apôtres s'écriaient : « Considérez leurs menaces, et donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute confiance et d'opérer en votre nom des miracles. Et le lieu où ils étaient fut ébranlé. » *Act.*, IV, 29-31. « Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé. » Preuve nouvelle de l'opportunité de son éloignement, puisqu'ils n'avaient jusque-là rien demandé ; désormais toutes leurs demandes leur seront accordées. Parce que je ne serai plus au milieu de vous, n'estimez pas que je vous aie abandonnés ; mon nom ne fera que vous inspirer une plus grande confiance.

2. Une certaine obscurité enveloppant ce qu'ils venaient d'entendre, le divin Maître dit à ses apôtres : « Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles. » Le temps approche où vous comprendrez tout sans peine ; ce sera le temps de ma résurrection. Alors je vous parlerai clairement de mon Père. Effectivement, pendant quarante jours il demeura et conversa avec eux, partageant leur nourriture et leur exposant les choses du royaume de Dieu. — Maintenant, sous l'empire de la crainte qui vous possède, vous ne faites point attention à mes paroles ; alors, me voyant ressuscité, conversant avec moi, vous serez pleins de confiance et vous n'éprouverez aucune difficulté à vous instruire, et votre foi en moi, acquérant une plus grande fermeté, vous serez l'objet des tendresses de mon Père. « Et je ne prierai point mon Père. » Votre amour envers moi sera pour vous une protection suffisante. « Parce que vous m'avez aimé, et que vous avez

cru que j'étais sorti de Dieu. Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde. Je quitte maintenant le monde et je vais à mon Père. » Ce qu'il leur avait dit de la résurrection avait soulagé considérablement leur douleur; il en était de même de l'affirmation fréquente que faisait le Sauveur de sa divine origine et de sa gloire dans le ciel. Aussi revient-il à plusieurs reprises sur ces mêmes idées. D'une part il leur prédit qu'ils croiront fermement en lui; de l'autre, qu'ils n'auront rien à redouter. Lorsqu'il leur disait : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me verrez, » les disciples ne saisissaient pas trop ce langage; maintenant ils n'en sont plus au même point. Que veulent dire les mots : « Vous ne m'adresserez plus de questions? » Vous ne me demanderez plus, par exemple : « Montrez-nous votre Père ; ... où allez-vous? » *Joan.*, XIV, 8; XIII, 36; parce que vous serez inondés de lumière et que mon Père vous chérira comme je vous chéris. Promesse bien propre à les combler de joie, que celle de l'amitié du Père. Aussi répondent-ils : « Maintenant nous savons que vous connaissez tout. » Voyez-vous comment il allait au-devant de leurs plus secrètes pensées; « Et il n'est pas besoin que personne vous interroge. » Avant que nous ayons parlé, vous avez vu notre trouble, et vous l'avez calmé en nous disant : « Mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé. » Enfin, après tant et de si merveilleux prodiges, ils s'écrient : « Maintenant nous savons..., » si grande était leur imperfection !

A ces paroles, dites par eux sur un certain ton de satisfaction, Jésus répond : Vous avez encore beaucoup à faire pour devenir parfaits. Jusqu'ici rien pour vous n'est achevé. Vous allez tout à l'heure m'abandonner à mes ennemis, et vous serez en proie à une frayeur telle que vous allez vous enfuir dans des directions différentes. Pour moi, je n'en souffrirai en aucune façon. Quelle bonté dans tout ce langage! Ce qu'il leur reproche précisément, c'est d'avoir à les traiter sans cesse avec indulgence. Tandis qu'ils lui disent : « Maintenant vous parlez ouvertement, et vous ne dites aucune parabole; aussi croyons-nous en vous. » Il leur montre que leur foi prétendue n'est pas encore une foi véritable, et qu'il ne s'en rapporte pas à ce qu'ils lui disent; en parlant de la sorte, il les renvoie à un temps plus éloigné. S'il ajoute : « Mon Père est avec moi, » il le fait en leur considération, tenant extrêmement à ce qu'ils soient pénétrés de cette vérité. En même temps, il veut les empêcher de croire qu'ils ont reçu de lui toute connaissance, et prévenir en eux toute révolte de la raison; car certaines pensées humaines s'étaient vraisemblablement fait jour dans leur esprit, et ils craignaient de ne recevoir du Sauveur aucun secours; c'est pourquoi Jésus poursuit en ces termes : « Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi; » afin que je ne sorte jamais de votre cœur et que vous ne m'en repoussiez jamais. N'allons pas attribuer à toutes ces paroles une valeur rigoureuse; elles ont été dites pour nous consoler, elles étaient inspirées par la charité. Vos épreuves, dit le divin Maître, ne s'arrêteront pas là; elles iront plus loin. Tant que vous demeurerez dans le monde, vous serez en butte aux tribulations; même après que j'aurai été livré à mes ennemis, elles viendront vous assaillir. Prenez courage cependant : rien de fâcheux ne vous arrivera. Quand le Maître a triomphé de ses ennemis, ses disciples ne doivent pas s'abandonner à la tristesse. — De quelle manière avez-vous vaincu le monde? — Je vous l'ai déjà dit, j'ai chassé le prince du monde; vous le comprendrez plus tard, lorsque vous ne rencontrerez aucune résistance.

3. Nous aussi nous pouvons triompher; nous n'avons pour cela qu'à le vouloir, qu'à jeter les yeux sur l'auteur de notre foi, et qu'à nous engager dans la voie qu'il nous a ouverte. A ce compte, la mort elle-même reculera devant nous. Qu'est-ce à dire? Ne mourrons-nous donc pas? Je comprends alors que la mort ne soit pas victorieuse. — Ce qui fait la gloire d'un athlète, ce n'est pas de ne pas combattre, c'est d'en venir aux mains et de vaincre. Parce que nous combattrons, nous ne serons pas pour cela les sujets de la mort; mais parce que nous vaincrons, nous serons en possession de l'immortalité. Pour être mortels dans toute la rigueur du terme, il nous faudrait demeurer à perpétuité au pouvoir de la

Nous triompherons avec Jésus-Christ si nous le suivons dans la voie qu'il nous a ouverte.

mort. De même que je ne qualifierai pas d'immortels les animaux doués d'une remarquable longévité, quelques années qu'ils passent sur la terre avant que de mourir ; de même je ne qualifierai pas de mortel celui qui doit après la mort renaître à la vie. Supposez qu'un homme rougisse quelques instants, direz-vous de lui qu'il est toujours couvert de rougeur? Assurément non, parce que la rougeur chez lui ne sera qu'un accident. Supposez qu'il pâlisse extrêmement, le regarderiez-vous comme pris de la jaunisse? Pas davantage, sa pâleur ne faisant que passer. N'appelez donc pas mortel celui qui demeure quelques instants dans les bras de la mort. A ce titre nous aurions le droit de qualifier de mortes les personnes endormies ; car elles sont mortes d'une certaine manière et dans une complète inaction. — Mais la mort produit sur les corps la décomposition. — Que prétendez-vous en conclure? Qu'ils demeurent dans la corruption? Ce n'est pas la vérité ; car, s'ils meurent, c'est pour passer à un état meilleur.

A nous donc de vaincre le monde ; à nous de voler à l'immortalité, de marcher sur les traces de notre Roi, de dresser un trophée et de fouler aux pieds les voluptés. Il n'est pas nécessaire d'entreprendre de rudes labeurs ; nous n'avons qu'à transporter notre âme aux cieux, et le monde entier est vaincu. Vous n'avez qu'à ne pas soupirer après lui pour en triompher ; vous n'avez qu'à le dédaigner pour le terrasser. Nous ne sommes ici-bas que des voyageurs et des étrangers ; à quoi bon nous attrister? Si, quittant une illustre patrie, vous alliez loin des nobles parents auxquels vous devriez le jour, sur une terre étrangère où vous seriez inconnu, sans richesses, sans enfants, vous supporteriez certainement une injure en ce pays plus aisément que dans votre ville natale. Cette pensée que vous vous trouveriez dans une contrée lointaine et inconnue suffirait pour vous décider à braver courageusement quelques épreuves que ce fût, la faim, la soif et les afflictions de tout genre. Raisonnez de même en ce moment : songez que vous êtes un voyageur et un étranger, et bannissez tout sentiment de trouble comme vous le feriez en un pays qui ne serait pas le vôtre. Vous avez une patrie, dont le créateur et l'architecte est Dieu même : sur la terre vous n'avez qu'à fournir un voyage de courte durée. Nous frappe, nous injurie, nous outrage qui voudra. Etrangers ici-bas, nous ne pouvons qu'y traîner une vie misérable. Sans doute, il nous serait bien dur d'être traités ainsi dans la patrie, au milieu de nos concitoyens ; ce serait à la fois déplorable et déshonorant. Mais, lorsqu'on se trouve là où personne ne nous connaît, on endure tout sans peine. La gravité d'une offense dépend surtout de l'intention de celui qui la commet. Qu'un citoyen outrage un préteur comme préteur, l'offense est extrêmement grave ; qu'il le prenne au contraire pour un simple particulier et qu'il l'injurie en cette qualité, l'offense n'atteint même pas la personne à laquelle elle s'adresse. Raisonnons de cette manière, nous aussi. Ceux qui nous injurient ne savent pas qui nous sommes ; ils ne savent pas que nous sommes les citoyens des cieux, que nous avons droit de cité dans la céleste patrie et parmi les chœurs des chérubins. Gardons-nous donc de nous attrister et ne voyons pas dans ces injures des injures véritables. Si l'on nous connaissait, on ne nous injurierait pas de cette manière. Nous prend-on pour des pauvres et des misérables? ne nous en inquiétons pas davantage. Dites-moi, si un voyageur distançant ses serviteurs s'arrêtait dans une hôtellerie pour les attendre ; après cela, si l'hôtelier ou un autre voyageur, ignorant à qui il aurait affaire, se mettait à lui dire des injures et à s'emporter contre lui, est-ce que le personnage maltraité ne rirait pas de l'ignorance de celui qui le maltraite; ne s'amuserait-il pas plutôt de sa confusion, ne regarderait-il pas ces injures comme s'adressant à un autre? Faisons de même. Nous aussi, nous reposons dans une hôtellerie en attendant nos compagnons de voyage : lorsque nous serons tous réunis, alors on verra qui l'on a injurié, alors on baissera la tête et l'on dira : Voilà celui que dans notre folie nous avons tourné en ridicule.

4. Puisons donc une consolation dans ces deux considérations, à savoir que nous ne sommes pas atteints par les injures du monde, qui ne connaît pas notre qualité véritable, et que, si nous vou-



lions en tirer vengeance, nous le ferions un jour d'une manière éclatante; mais loin de nous des sentiments si durs et si vindicatifs! — Et, si ce sont nos égaux qui nous outragent, ce sera sans doute bien pénible. — Au contraire, ce sera de nulle importance. — Comment? — Parce que l'impression qu'exerce sur nous l'injure commise à notre égard par un des nôtres est bien différente de l'impression qu'exerce l'injure commise par un étranger. Bien souvent, en effet, nous nous efforçons d'atténuer cette impression en tenant ce langage: C'est un frère qui vous offense, supportez-le généreusement; c'est un père, c'est un autre parent. Or, si vous témoignez des égards pour le nom d'un père ou d'un frère, vous devrez en témoigner bien davantage au sujet d'une parenté beaucoup plus étroite encore. Nous ne sommes pas seulement les frères les uns des autres, nous sommes les membres d'un seul et même corps. Si le nom de frère nous inspire du respect, à plus forte raison celui de membre devra-t-il nous en inspirer. N'avez-vous pas ouï quelquefois citer le proverbe profane, qu'il faut supporter nos amis avec leurs défauts? N'avez-vous pas entendu d'autre part l'Apôtre nous crier: « Portez les fardeaux les uns des autres? » *Galat.*, VI, 2. N'en est-il pas ainsi des personnes éprises l'une de l'autre? Dans l'impossibilité où je suis de prendre chez vous un exemple à vous citer, je suis obligé d'aller chercher ces derniers : Paul aussi le faisait quand il écrivait : « Nous avions eu pour maîtres nos Pères selon la chair, et nous les respections. » *Hebr.*, XII, 9. Mais ce qui nous sera plus convenablement appliqué, c'est le langage qu'il tenait aux Romains : « Comme vous avez mis vos membres au service de l'impureté, de l'iniquité, pour commettre l'iniquité; mettez-les maintenant au service de la justice. » *Rom.*, VI, 19. C'est pourquoi nous reprendrons avec confiance la comparaison indiquée tout à l'heure. Ne voyez-vous donc pas combien d'affronts dévorent les individus épris des courtisanes, les mauvais traitements, les coups dont ils sont accablés, les moqueries auxquelles ils sont en butte, les injures, les déboires, les dégoûts dont les abreuvent de misérables prostituées? Et cependant qu'ils surprennent une seule fois un sourire, un regard bienveillant, les voilà au comble de la félicité, le passé est oublié, tout marche à merveille, n'importe la pauvreté, n'importe la maladie, n'importe quelque accident que ce soit. La vie est pour eux éclatante ou désolée, selon les dispositions de la femme qu'ils poursuivent. Insensibles à toute gloire et à toute honte humaine, c'est assez du plaisir qu'ils éprouvent de la félicité qu'ils reçoivent de ce côté, pour enlever aux offenses que l'on commettrait envers eux tout ce qu'elles auraient de blessant. Que cette femme les injurie, qu'elle les conspue, il leur semble être couverts de roses. Mais pourquoi s'étonner qu'ils soient dans ces dispositions? N'estiment-ils pas la demeure de leur amante, fût-elle de boue, fût-elle en ruines, au-dessus des plus splendides palais? Et que parlé-je de leurs habitations? Il n'y a pas jusqu'aux lieux où elles se trouvent par hasard dont la vue n'alimente leur passion.

Permettez-moi de reprendre ici le texte de l'Apôtre : « Comme vous avez mis vos membres au service de l'impureté, mettez-les maintenant au service de la justice. » Cette même invitation, je vous l'adresse en ce moment. Après avoir aimé les créatures, aimons-nous les uns les autres, et nous n'aurons aucun mal sérieux à redouter. Nous ne devons pas nous aimer seulement entre nous, aimons notre Dieu de la même manière. Vous frémissez à cette demande d'un amour envers Dieu égal à celui que l'on a pour une courtisane. Ce qui me fait frémir, c'est que vous n'accordiez même pas au Seigneur une tendresse égale. Si vous le voulez, examinons cette question, quelque difficulté qu'elle présente. Que promet une courtisane à l'homme qui la recherche? De la honte, de l'ignominie, du déshonneur; d'avantage sérieux, aucun. Voilà ce que procure le commerce d'une femme de mauvaise vie; elle nous signale à la risée publique et nous dépouille de toute considération. Que nous promet de son côté le Seigneur? Le ciel et les biens du ciel; il fait de nous ses enfants et les frères de son Fils unique. De notre vivant, il nous comble de biens; après notre mort, il nous offre l'immortalité, puis des trésors qui

Différence de l'amour que nous portons à Dieu de celui que nous portons honteusement à une courtisane.



dépassent l'imagination ; enfin, il nous environne de considération et d'estime. Tandis que la courtisane nous entraîne à jeter notre fortune dans un gouffre, dans un abîme, Dieu nous fait semer au ciel, et nous garantit le centuple et la vie éternelle. Tandis que la courtisane, plus exigeante qu'un tyran, se sert de son amant comme elle se servirait d'un esclave, Dieu nous fait entendre ces paroles : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, je vous appellerai mes amis. » *Joan.*, XV, 15.

5. Voyez-vous d'un côté les maux les plus affreux, de l'autre les biens les plus considérables ? Qu'ajouter à ce qui vient d'être dit ? Pour une femme dévergondée, on verra les hommes passer des nuits sans sommeil, accomplir avec empressement ses moindres volontés, quitter maison, père, mère, amis, position, fortune, compromettre toute leur existence et leurs intérêts les plus chers ; mais pour Dieu, ou mieux, à proprement parler, pour nous-mêmes, nous ne consentirons pas à sacrifier le tiers de ce que nous possédons. Un homme mourant de faim frappe-t-il notre vue, nous en détournons les yeux ; rencontrons-nous un misérable couvert de haillons, nous passons outre, sans lui adresser même une parole. Que les mondains aperçoivent au milieu de l'agora une femme légère, fût-elle barbare, ils lui parlent aussitôt avec empressement et gaieté, ils s'entretiennent longuement avec elle. Pour elle, ils sont prêts à sacrifier leur vie, les princes, l'empire ; ceux-là le savent bien qui ont été possédés de passions de ce genre : ils sont plus heureux de ravir cette femme que de commander à leurs semblables. Ne méritons-nous pas ainsi la géhenne ? ne nous rendons-nous pas dignes de supplices sans fin ? Sortons de notre engourdissement, consacrons-nous au service de Dieu et faisons pour lui sinon autant, du moins la moitié, du moins le tiers de ce que les mondains font pour une courtisane. Peut-être vous sentez-vous saisis d'horreur ? J'en éprouve tout autant moi-même. Seulement je voudrais que vous fussiez effrayés non par les paroles, mais par les réalités. Maintenant vous vous sentirez émus ; à peine sortis, il ne restera plus rien. Quel fruit alors retirerez-vous ? S'agit-il d'employer son argent dans les plaisirs du monde, nul ne pleure sur la pauvreté, malgré les séductions qu'il a précédemment subies, nul ne recule devant la dépense ; s'agit-il ici du devoir de l'aumône, on nous représente sur-le-champ les enfants, la femme, la maison, les sollicitudes domestiques et une foule d'autres prétextes.

Exhortation à l'aumône.

Vous me direz que l'on trouve là-bas les jouissances de la volupté. Que penseriez-vous si je vous montrais ici des jouissances plus profondes ? Les jouissances dont vous me parlez sont considérablement amoindries par la honte, l'injure, la dépense, d'une part ; de l'autre, par les querelles et les rixes qui en sont inséparables. Or, vous ne trouvez rien de pareil dans nos jouissances. Quelle volupté comparerez-vous, je vous le demande, à celle d'un homme qui vit dans l'attente du ciel, du divin royaume, de la splendeur des saints, de la vie qui ne doit pas finir ? — Soit ; mais ces biens vous les attendez ; les nôtres nous les savourons. — Comment les savourez-vous ? Moi aussi, je vous montrerai que nous avons de nos biens une expérience réelle. Songez à la liberté dont vous jouissez quand vous pratiquez la vertu ; songez que vous ne redoutez personne, que vous ne tremblez devant personne, que vous ne craignez ni hostilité, ni embûche, ni calomnie, ni jalousie, ni rivalité, ni envie, ni pauvreté, ni maladie, ni aucune des choses humaines. Dans le monde, au contraire, tout arrivât-il conformément à nos vœux, les richesses parussent-elles couler d'une source intarissable, les rivalités, les piéges feraient de notre vie la vie la plus misérable. Pour jouir de la méprisable volupté que vous recherchez, il faut subir inévitablement des luttes continuelles ; sort plus affreux que la plus triste des morts et que le plus horrible des supplices. Ici rien de pareil : « Les fruits de l'Esprit sont la charité, la paix et la joie. » *Galat.*, V, 22. Point de luttes, point de dépenses hors de propos, point d'opprobres se joignant à la dépense. Si vous donnez une obole, du pain, ou bien un verre d'eau froide, vous acquérez un mérite que nul chagrin, nulle tristesse, ne viendra obscurcir ; tous ces actes ne contribueront qu'à votre gloire et

feront repousser loin de vous toute ignominie. Serons-nous bien excusables, serons-nous vraiment dignes de pardon, nous qui, renonçant à cette voie, suivons une voie opposée et nous précipitons tête baissée au milieu des ardeurs de la fournaise? J'exhorte vivement les personnes en proie à cette maladie, à rentrer en elles-mêmes, à revenir à la santé de l'âme, à ne pas s'exposer à tomber dans le désespoir. Le prodigue était dans un état pire encore; mais, parce qu'il revint à la maison paternelle, on lui rendit ses priviléges d'autrefois, et il fut plus distingué que celui de ses frères à qui on n'avait à reprocher aucun pareil égarement. Imitons son exemple; retournons auprès de notre Père; quoiqu'il soit tard, brisons néanmoins les fers de notre captivité, reprenons notre liberté première, afin de posséder le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXX.

« Jésus prononça ces paroles; puis, les yeux élevés vers le ciel, il ajouta Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. »

1. « Celui qui joint l'exemple au précepte, celui-là, disait le Sauveur des hommes, sera grand dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 19. On en comprend aisément la raison. Il est facile de faire le sage en paroles; traduire cette sagesse en action exige une âme forte et bien trempée. Aussi, lorsque le Sauveur nous prêche le support des injures, il a le soin de nous proposer son exemple et de nous offrir à imiter sa propre conduite. Après avoir instruit sur ce point ses disciples, il reprend le ton de la prière, nous apprenant par là que dans toutes nos épreuves il faut nous détourner de tout le reste et chercher un refuge auprès de Dieu. Les mots: « Vous aurez dans le monde bien des tribulations, » ayant profondément ébranlé leur âme, il les ranime de nouveau grâce à la prière. Jusqu'à ce moment encore les apôtres ne voyaient en lui qu'un homme. C'est donc en leur considération qu'il se met à prier; ainsi l'avait-il fait à propos de la résurrection de Lazare, comme il l'exprimait en ces termes: « J'ai parlé de cette manière à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » *Joan.*, XI, 42. Qu'il en ait agi ainsi avec les Juifs, on le comprend; mais pourquoi aurait-il fait de même avec ses disciples? — Pour d'excellentes raisons. Des hommes qui, après avoir vu tant de prodiges, disent néanmoins: « Maintenant nous savons que vous connaissez toute chose; » ces hommes avaient un pressant besoin d'être confirmés dans leur croyance. D'ailleurs, l'Evangéliste ne donne pas à l'acte du Sauveur le nom de prière: il nous représente Jésus élevant les yeux vers le ciel, en sorte que d'après lui, ce serait plutôt un entretien du Fils avec le Père. S'il parle en un autre endroit de la prière de Jésus, s'il nous le montre tantôt fléchissant les genoux, tantôt levant les yeux vers le ciel, n'en soyez pas étonnés. Ce sont autant de leçons destinées à nous former à la persévérance dans la prière, à nous apprendre qu'il faut prier, les yeux de l'âme encore plus que les yeux du corps élevés vers le ciel; qu'il faut, tout en fléchissant les genoux, avoir la contrition au fond de son cœur. Ce n'est pas seulement pour se mettre en évidence que le Christ est venu; c'est encore pour nous initier au culte des plus sublimes vertus: or, tout enseignement sérieux doit se donner en exemples tout autant qu'en paroles. Ecoutons cependant ce que dit le divin Maître:

Le Sauveur en priant nous apprend à persévérer nous-mêmes dans la prière

« Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. » Il nous fait voir une fois de plus la spontanéité avec laquelle il accepte la croix. Comment s'y soumettrait-il contre son gré, puisqu'il demande l'accomplissement de ce mystère, et qu'il appelle ce mystère la gloire non-seulement du Fils, mais encore du Père? Ainsi, du reste, en a-t-il été; non-seulement le Fils, mais le Père a été glorifié. Avant la croix, le Père n'était pas connu des Juifs; « Israël, dit-il lui-même, ne m'a pas connu; » *Isa.*, I, 3; après la croix l'univers entier accourait se prosterner devant lui. Le Sauveur ne s'en tient pas là, il indique de quelle nature



sera cette gloire, de quelle manière Dieu le glorifiera. « Comme vous lui avez donné puissance sur toute chair, afin que rien de ce que vous lui aviez donné ne périsse. » Faire sans cesse du bien, voilà quelle est la gloire du Seigneur. Que signifient les mots : « Comme vous lui avez donné puissance sur toute chair? » Que la prédication de l'Evangile ne devait pas seulement s'étendre aux Juifs, qu'elle devait en outre retentir dans le monde entier, et que les Gentils étaient appelés également à l'entendre. Précédemment le Christ avait dit aux apôtres : « N'allez pas dans les voies des Gentils. » *Matth.*, x, 5. Peu après il devait dire au contraire : « Allez, enseignez toutes les nations. » *Ibid.*, xxviii, 19. Maintenant il déclare que telle est aussi la volonté du Père. C'était là un point qui blessait les Juifs, et en même temps les disciples. Plus tard, non plus, ils ne voyaient pas de bon œil que les Gentils fussent réunis à eux, et il en fut de la sorte jusqu'à ce qu'ils eurent reçu les lumières du Saint-Esprit. Les Juifs étaient particulièrement opposés à cet ordre de choses. Après la descente pleine d'éclat de l'Esprit saint, Pierre vint à Jérusalem, et put à peine se soustraire à leurs accusations lorsqu'il raconta la vision du linceul. Mais ces mots : « Vous lui avez donné puissance sur toute chair, » que veulent-ils dire?

Réfutation des hérétiques.

Je demanderai aux hérétiques, à ce propos : En quel temps cette puissance lui a-t-elle été conférée? Avant qu'il créât, ou après avoir créé? Après la croix et la résurrection, Jésus dit formellement: « Toute puissance m'a été donnée...; allez, enseignez toutes les nations. » *Matth.*, xxviii, 18-19. Qu'est-ce donc à dire? N'aurait-il pas eu de puissance sur ses propres œuvres? Aurait-il donc créé les hommes, sauf à ne pas avoir sur eux de puissance après les avoir créés? Mais nous le voyons agir avec une pleine autorité, dès l'antiquité la plus reculée, châtiant les uns à cause de leurs péchés, ramenant les autres quand ils manifestaient des sentiments de conversion, enfin récompensant les fidèles serviteurs de la vertu. « Je ne cacherai pas à mon serviteur Abraham ce que je dois faire, » dit-il dans l'Ecriture. *Genes.*, xviii, 17. A-t-il donc perdu le pouvoir après l'avoir possédé autrefois, et l'a-t-il recouvré maintenant après l'avoir perdu? Mais il faudrait être un démon pour tenir ce langage. S'il possède, il a toujours possédé la même puissance, puisque nous entendons sortir de sa bouche les paroles que voici : « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier. » Quelle sera donc la portée du texte cité plus haut? Le Sauveur était sur le point d'envoyer ses apôtres prêcher aux Gentils; pour qu'ils ne vissent pas en cela une nouveauté, eu égard à la déclaration qui leur avait été faite : « Je n'ai été envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël, » il leur montre que telle était également la volonté du Père. Quant à la simplicité avec laquelle il s'exprime, il ne faut pas en être surpris; c'était une leçon à l'adresse des apôtres aussi bien que des fidèles à venir; outre que cette simplicité provenait encore de sa condescendance envers ses auditeurs.

2. Que penser de ces mots : « La puissance sur toute chair? » Tous les hommes n'avaient pas encore embrassé la foi. — Tous l'avaient embrassée, du moins en tant que cela dépendait du divin Maître. Si quelques-uns n'avaient point prêté une oreille attentive, la faute en était non au Maître lui-même, mais à ceux auxquels il s'adressait. « Afin qu'il donne à tous ceux qu'il a reçus de vous la vie éternelle. » Ici encore, ne soyez pas étonnés de ce qui dans ces paroles rappelle l'humanité : il obéit aux raisons précédemment énumérées; il veille sans cesse à ne pas tenir sur son propre compte un langage élevé, pour ne pas heurter ses auditeurs, qui n'avaient pas encore de lui une idée assez haute. Il est vrai que Jean n'imite pas cette réserve, et qu'il prend le ton du sublime quand il est question du Sauveur : « Toutes les choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui; ... Il était la vie; ... il était la lumière; ... il est venu chez les siens. » *Joan.*, i, 3-11. Ne croyez pas qu'il n'ait en fait de puissance qu'une puissance d'emprunt; il a donné aux hommes « le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » *Ibid.*, 12. De même, Paul le qualifie d'égal de Dieu. Jésus cependant implore son Père de manière à laisser le principal rôle à son humanité. « Afin qu'il donne à tous ceux

qu'il a reçus de vous la vie éternelle. Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » — « Le seul vrai Dieu, » par opposition aux dieux des nations qui n'ont rien de la divinité. C'est que les apôtres allaient être chargés d'évangéliser les Gentils. Si l'on repousse cette explication, si l'on infère de ce texte que le Sauveur ne peut être vraiment le Fils de Dieu, cette façon de raisonner conduira bientôt à nier Dieu même. « Vous ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul, » disait le Christ aux Juifs. *Joan.*, v, 44. Faudra-t-il donc en conclure que le Fils n'est pas Dieu? Si le Fils est Dieu, s'il est le Fils du Père seul, il s'ensuit qu'il en est le Fils véritable, et qu'il est le Fils de celui qui seul mérite le nom de Père. S'il en était autrement, il resterait à prétendre que Paul, en disant : « Moi seul et Barnabé, » II *Cor.*, IX, 6, exclut par cela même Barnabé, tandis que manifestement le mot seul n'est là que pour marquer la distinction des personnes. Mais si le Fils n'est pas le vrai Dieu, comment serait-il la vérité? Il ne peut pas y avoir une grande différence entre le vrai et la vérité. Que serait, je vous le demande, un homme qui ne serait pas un homme véritable? Certainement nous ne lui donnerions pas le nom d'homme. De même, si le Fils n'est pas le véritable Dieu, comment serait-il Dieu? N'étant pas le vrai Dieu, comment ferait-il de nous des dieux et des enfants de Dieu? Mais nous avons ailleurs traité ces questions avec le soin qu'elles réclament; nous allons présentement poursuivre l'explication du texte sacré.

« Je vous ai glorifié sur la terre. » Expression fort juste que celle-ci : « Sur la terre; » car dans le ciel Dieu était glorifié, possédant la gloire qui lui était naturelle, et recevant les adorations des anges. Le Sauveur ne parle pas de la gloire qui est inséparable de son essence; personne ne rendît-il gloire à Dieu, cette gloire essentielle n'en subsisterait pas moins; il s'agit de la gloire que lui rendent les hommes. Tel est le sens qu'il faut attacher également aux paroles : « Glorifiez-moi. » Ce qui prouve du reste que le Sauveur parle de ce genre de gloire, ce sont les paroles qu'il ajoute : « J'ai consommé l'œuvre que vous m'aviez chargé d'accomplir. » Cependant, c'est à peine si cette œuvre était commencée; on peut même dire qu'elle ne l'était pas encore. Alors pourquoi cette expression : « J'ai consommé? » — Ou bien il déclare qu'il a fait tout ce qui dépendait de lui; ou bien l'avenir est à ses yeux égal au passé; ou bien il nous apprend que cette œuvre est accomplie en ce sens que la semence du salut des hommes a été jetée, et n'a plus qu'à produire ses fruits, lesquels germeront infailliblement; ou bien enfin qu'il assistera, sans les abandonner jamais, les fidèles qui doivent exister plus tard. De là, de nouveau, ce ton d'humilité qu'il prend pour ajouter : « L'œuvre que vous m'avez donnée. » S'il n'eût jamais cessé d'écouter et d'apprendre, sa gloire en eût été singulièrement obscurcie. Après tout, c'est bien volontairement qu'il était venu sur la terre, et une infinité de preuves l'établissent. « Il nous a aimés, disait, par exemple, l'Apôtre, et il s'est livré pour nous. Il s'est anéanti, et il a pris la forme d'un esclave. — Comme mon Père vous a aimés, ainsi je vous ai aimés, » disait le Sauveur lui-même. *Ephes.*, v, 2; *Philipp.*, II, 7; *Joan.*, XV, 9. — « Mon Père, glorifiez-moi en vous-même, de la gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût. » De quelle gloire est-il question? Sans doute l'humanité dont il était revêtu obscurcissait sa gloire; mais d'où vient qu'il demande à Dieu de le glorifier en lui? Que veut-il dire en s'exprimant de la sorte? C'est de l'incarnation qu'il est ici question; la nature humaine n'avait pas encore été glorifiée, elle n'avait pas encore reçu l'incorruptibilité en apanage, et elle n'avait pas été admise encore sur le trône du royaume des cieux. Aussi le Sauveur dit-il « en vous, » et non sur la terre.

3. Cette même gloire nous sera donnée, à nous aussi, dans une mesure proportionnée à nos mérites, si nous vivons avec vigilance. « Souffrons avec lui, nous crie l'Apôtre, afin d'être glorifiés avec lui. » *Rom.*, VIII, 17. Ils sont dignes de la plus profonde commisération les hommes qui, ayant une telle gloire comme but, causent par leur nonchalance et leur torpeur leur propre perte. N'y eût-il même pas de géhenne, ils seraient les plus malheureux de tous

de renoncer à des biens aussi considérables, quand ils pourraient régner avec le Fils de Dieu et jouir de sa gloire. Fallût-il être mis en pièces, mourir de mille morts, sacrifier chaque jour mille vies et mille corps, ne devrions-nous pas être prêts à tous ces sacrifices pour acheter une gloire si précieuse? Or, nous ne parvenons même pas à nous détacher des richesses, qu'il nous faudra cependant quitter un jour malgré nous; nous n'avons pas le courage de mépriser des biens, source pour nous de maux sans nombre, des biens qui sont de la terre et qui ne sauraient nous appartenir. Nous en avons l'administration, s'agît-il même de notre patrimoine, et pas davantage. Mais, quand sera venu le temps de la géhenne, de ce ver qui ne meurt jamais, du feu qui ne sera jamais éteint, du grincement de dents, comment supporterons-nous ces divers supplices? Jusques à quand persisterons-nous dans notre aveuglement? Jusques à quand perdrons-nous les instants de notre vie en des disputes et des querelles de tous les jours, en des propos oiseux? Jusques à quand, tout entiers aux soins du corps et de la matière, négligerons-nous l'âme et ne ferons-nous aucun cas des intérêts les plus sérieux, pour vaquer à des occupations inutiles et superflues? Nous bâtissons de splendides sépulcres, nous achetons de superbes palais, nous traînons sur nos pas d'innombrables troupeaux d'esclaves, nous multiplions indéfiniment les charges d'intendants, nous en préposons à nos champs, à nos moissons, à nos capitaux, nous donnons même des intendants à nos intendants; cependant notre âme est dans l'abandon, et nul ne songe à elle. Quand donc ces abus prendront-ils une fin? Avons-nous donc plus qu'un estomac à rassasier? Sommes-nous donc possesseurs de plus d'un corps? A quoi bon le bruit interminable des affaires? Pourquoi briser ainsi l'âme qui nous a été donnée, l'obliger à se diviser, pour faire face à toutes ces occupations et nous imposer à nous-mêmes la plus dure des servitudes? Quiconque a besoin d'un grand nombre de personnes en est par cela même l'esclave, fût-il en apparence leur maître. Oui, le maître est au service de ses domestiques, nouveau genre de servitude qui a bien ses charges. Il est encore à leur service en ce que sans eux il n'oserait paraître soit sur l'agora, soit aux bains, soit dans la campagne; tandis que ses serviteurs savent bien aller sans lui en une foule d'endroits. En sorte que le maître apparent n'osera pas sortir de sa maison si ses domestiques ne sont pas à ses côtés, et qu'il se considérera comme ridicule s'il vient à franchir seul le seuil de sa demeure.

L'amour de l'argent est une passion condamnable

Peut-être y a-t-il des personnes qui se rient du langage que nous vous tenons en ce moment; ces personnes n'en sont que plus dignes d'être prises en pitié. Il me sera facile de les forcer à convenir que c'est là une servitude incontestable. A ce propos, je leur demanderai : Viendriez-vous à ne pas pouvoir vous passer d'un serviteur chargé de présenter à votre bouche votre nourriture ou votre breuvage? Ne vous regarderiez-vous pas dans ce cas comme le plus infortuné des hommes? Ne penseriez-vous pas de même, si vous aviez besoin pour faire un pas de serviteurs qui vous soutiennent de leurs mains? Eh bien! tels sont les sentiments dans lesquels vous devriez être actuellement. Peu importe que des hommes ou des bêtes de somme vous prêtent leur secours. Dites-moi, une des différences qui séparent les anges des hommes ne consiste-t-elle pas en ce qu'ils ne sont assujettis à aucune des nécessités qui nous incombent? D'où cette conséquence, que, moins nombreux seront nos besoins, plus nous nous rapprocherons d'eux; plus, au contraire, nos besoins se multiplieront, plus nous inclinerons vers cette vie périssable. Pour mieux vous en convaincre, interrogez les vieillards : En quel temps ont-ils joui du véritable bonheur, quand ils étaient misérablement asservis à toutes ces nécessités matérielles, ou bien quand ils s'en étaient affranchis? Nous vous adressons de préférence à leur expérience, parce que les jeunes gens, dans l'ivresse de l'âge, ne sentent pas le poids du joug qui les accable. Et les personnes que dévore la fièvre, est-ce quand elles boivent à longs traits pour étancher leur soif, ou quand, rendues à la santé, elles n'éprouvent plus ces mêmes ardeurs, qu'elles s'estiment heureuses? Vous le voyez, toujours elle est digne de pitié la condition des gens assujettis

à des besoins nombreux ; elle n'a rien de commun avec la philosophie véritable, elle ne fait qu'aggraver nos liens et nos passions. Pourquoi donc ajouter volontairement à nos maux ? S'il vous était facile de vivre sans maison pour abri, ne choisiriez-vous pas de préférence ce parti ? Pour quelle raison multiplier les preuves de notre faiblesse ? Adam n'était-il pas heureux, à notre sens, de n'avoir besoin de rien, ni d'habitation, ni de vêtements ? Vous en conviendrez, sans doute ; mais vous observerez que la nécessité nous impose une condition différente. Soit ; alors pourquoi aggraver vos besoins ? Bien des hommes se passent de beaucoup de choses réputées indispensables, de domestiques, par exemple, de maison, d'argent ; serons-nous vraiment excusables de dépasser la mesure de la nécessité ? Plus vous multipliez les soins autour de vous, plus vous amoindrissez votre liberté. Savez-vous en quoi consiste la liberté véritable ? A n'avoir besoin de rien. Celle qui en approche le plus consiste à n'avoir besoin que d'un petit nombre de choses ; et telle est la liberté des anges et de ceux qui les imitent. Assurément il est bien glorieux d'accomplir cet idéal en un corps mortel. C'est le conseil que Paul donnait aux Corinthiens quand il leur écrivait : « J'en use avec vous avec ménagements, » I *Cor.*, VII, 28, et quand il les engageait à s'affranchir des tribulations de la chair en ce point. Le nom que portent les biens de la terre indique assez que nous devons en user, et non les garder et les enfouir ; prendre ce dernier parti, ce n'est plus en être les possesseurs, c'est en être possédés. Ne songer qu'à les amonceler, au lieu de songer à en user convenablement, c'est renverser l'ordre voulu et nous mettre en leur possession, au lieu de les posséder nous-mêmes.

Affranchissons-nous donc de cet esclavage déplorable, et conquérons enfin notre liberté. Pourquoi forger sans cesse de nouvelles chaînes à votre usage ? N'est-ce pas assez des chaînes que la nature vous impose, des exigences de la vie, des préoccupations qui vous assaillent de toute part ? Et vous iriez encore façonner d'autres entraves et en charger vos pieds ! Mais quand en arriverez-vous à mériter le ciel et à pouvoir demeurer sur ces hauteurs sublimes ? Oh ! qu'il serait désirable de pouvoir, après avoir rompu les liens qui nous retiennent, prendre possession de la cité céleste ! Il nous reste bien des obstacles à surmonter, et nous les surmonterons en nous attachant à la pauvreté. De cette manière, nous arriverons à mériter l'éternelle vie, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXI.

« J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés au milieu du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. »

Nom d'Ange du grand conseil donné au Fils de Dieu.

1. Le nom d'Ange du grand conseil a été donné au Fils de Dieu, soit à cause des enseignements qu'il a dispensés aux hommes, soit principalement à cause de la révélation qu'il nous a faite de son Père. Il le déclare lui-même dans le texte cité tout à l'heure : « J'ai manifesté votre nom aux hommes. » Après avoir dit qu'il a consommé son œuvre, il expose en quoi consiste cette œuvre. Cependant le nom de Dieu était connu. « Vous jurerez par le nom du Dieu véritable, » disait Isaïe. Sans doute, il était connu, j'en conviens, et je ne l'ai jamais nié ; mais il n'était connu que des Juifs ; encore ne l'était-il pas de tous les Juifs. Pour le moment c'est aux Gentils que le Sauveur fait allusion. Là n'est pas encore toute sa pensée ; il veut dire de plus qu'il leur avait fait connaître Dieu comme Père. Autre chose était de connaître Dieu comme Créateur : autre chose de le connaître comme Père de son Fils. Or cette manifestation, le divin Maître l'avait opérée par ses paroles et en même temps par ses actes. « Ceux que vous m'avez donnés au milieu du monde. » Il rappelle ce qu'il a dit ailleurs : « Nul ne vient à moi si cela ne lui a point été donné ;... si mon Père lui-même ne le conduit. » *Joan.*, VI, 66-44. Dans le même sens il dit actuellement : « Ceux que vous m'avez donnés. » Comme ailleurs il se proclame lui-même la voie, il en résulte une double consé-



quence, et qu'il n'y a point d'opposition entre le Fils et le Père, et que la volonté du Père est que les hommes croient au Fils. « Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés. » Preuve de l'amour que son Père a pour lui. Du reste, il n'était pas besoin qu'ils lui fussent donnés, puisqu'il est lui-même leur Créateur et l'auteur de leur conservation. Par conséquent, ce langage n'a d'autre but que de faire ressortir le parfait accord qui règne entre son Père et lui. A vouloir envisager le texte tel qu'il est conçu, d'une façon purement humaine, on arriverait à conclure que les hommes n'appartiendront plus désormais au Père. Si le Fils n'avait aucun pouvoir sur eux avant que le Père les lui eût donnés, il s'ensuivrait évidemment que le Père en les lui donnant aurait renoncé à tout droit de souveraineté sur eux; d'où une conséquence encore plus absurde, à savoir que, sous la domination du Père, ils étaient imparfaits à tous les points de vue, tandis qu'une fois rangés sous l'autorité du Fils, ils se sont élevés à la perfection : conclusion du dernier ridicule. Quel sens faut-il donc attacher à ce texte? Qu'il a paru bon au Père que les hommes eussent foi au Fils. « Et ils ont gardé votre parole. Et maintenant ils ont su que tout ce que vous m'avez donné vient de vous. » Comment ont-ils gardé sa parole? En croyant en moi, et non aux Juifs. « Quiconque croit en lui atteste par cela même la véracité de Dieu. » *Joan.*, III, 33. Il est des interprètes qui entendent ainsi le texte sacré : Je vois maintenant que tout ce que vous m'avez donné vient de vous. Mais cette explication est inadmissible. Comment le Fils pouvait-il ne pas connaître ce qui appartenait au Père? Il faut nécessairement l'entendre des disciples. Dès lors que je leur ai parlé comme je l'ai fait, ils ont compris que tout ce que vous m'avez donné venait de vous. Il n'est rien en moi qui vous soit étranger, rien qui m'appartienne à votre exclusion. Ce qui lui pourrait appartenir en propre est assimilé à ce qui lui serait étranger. Les disciples savent donc que les enseignements du Fils étaient au fond les enseignements et la doctrine du Père. Comment l'ont-ils su? Par mes paroles; je ne leur ai point prêché autre chose. Je leur ai appris en outre que je suis sorti de vous; et je n'ai jamais perdu de vue cette vérité capitale durant toute la prédication de mon évangile.

« Je prie pour eux. » Que dites-vous là? Vous nous représenteriez le Père comme ignorant quelque chose? Vous lui parleriez comme on parle à un homme qui a besoin d'être éclairé? Que signifie donc cette distinction?—Vous pouvez maintenant reconnaître que la prière du Sauveur n'a d'autre but que de manifester son amour envers les siens. Lorsqu'on ne se borne pas à faire ce qui dépend de soi, et qu'on excite autrui à nous venir en aide, il ne saurait y avoir de doute sur la vivacité du sentiment qui inspire une pareille conduite. Mais que faut-il entendre par les mots : « Je prie pour eux? » Le Sauveur ajoute : « Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés. » L'expression : « Que vous m'avez donnés, » revient fréquemment pour convaincre les apôtres de la volonté du Père en ce point. Ce qu'il a dit tout à l'heure : « Ils sont à vous, et vous me les avez donnés, » pouvant faire penser que son autorité était d'origine récente, ainsi que le don qui lui avait été fait, Jésus s'énonce dans les termes suivants : « Tout ce qui est à moi est à vous, tout ce qui est à vous est à moi, et je suis glorifié en eux. » Voyez-vous l'égalité de dignité? Il n'y a plus lieu maintenant de conclure de cette parole : « Vous me les avez donnés, » que les disciples ne sont plus désormais soumis à l'autorité du Père, et qu'ils ne l'étaient pas auparavant à l'autorité du Fils; ce que le Sauveur vient de dire ne le permet pas. En entendant ces mots, semble-t-il nous dire, « vous me les avez donnés, » ne supposez pas qu'il n'y ait plus de rapports entre eux et mon Père; car ce qui est à moi est également à lui. Ne supposez pas davantage, en entendant ceux-ci : « Ils étaient à vous, » qu'ils m'étaient complétement étrangers; car ce qui est à mon Père est également à moi. Le terme : « Vous me les avez donnés, » n'a donc qu'une valeur relative. Ce que possède le Père, le Fils le possède; ce que possède le Fils, le Père le possède en même temps. Il ne faut pas entendre ceci du Fils en tant qu'homme, mais en tant

que Dieu. Evidemment, ce qui appartient à l'inférieur appartient par cela même au supérieur; mais on ne saurait alors poser la réciproque. Or, ici nous voyons une réciprocité; par conséquent, il faut en inférer l'égalité. Le Sauveur affirmait ailleurs la même vérité quand, à propos de l'intelligence, il disait: « Tout ce qui appartient au Père m'appartient. » *Joan.*, XVI, 15. De plus, il ressort de cette expression : « Vous me les avez donnés, » et autres semblables, que le Sauveur n'est pas venu à eux comme un étranger, mais comme vers les siens. Après cela, il nous en apporte le motif et la preuve. « J'ai été glorifié en eux. » Ce qui signifie, ou bien : J'ai pouvoir sur eux, ou bien : Ils me glorifieront; par la foi qu'ils auront en vous et en moi, ils nous glorifieront tous deux également; car, s'il n'était pas glorifié en eux également, ce qui appartient au Père ne lui appartiendrait déjà plus. On ne saurait être glorifié par des personnes sur lesquelles on n'a pas d'autorité.

2. Comment a-t-il été glorifié de la même manière? C'est que tous meurent pour lui comme ils meurent pour le Père, qu'ils prêchent son nom comme ils prêchent le nom du Père, et qu'ils enseignent que tout se fait au nom du Fils aussi bien qu'au nom du Père. « Et déjà je ne suis plus du monde; mais eux ils sont encore dans le monde. » Alors même que je ne me rendrai pas visible dans une chair, je n'en serai pas moins glorifié par eux. Pourquoi revient-il si souvent sur ces déclarations : je ne suis plus du monde, je le quitte, je vous les confie, lorsque j'étais dans le monde, je les ai fidèlement gardés? Bien des conséquences inadmissibles en résulteraient, à prendre ces paroles au pied de la lettre. Comment entendre ceci, qu'il n'est pas dans le monde, et qu'en s'en allant, il confie les siens à un autre? Le divin Maître s'exprime en cette circonstance comme un homme ordinaire et comme étant au moment de se séparer irrévocablement de ses disciples. En s'exprimant avec cette simplicité, ce qu'il fait très-souvent, il s'accommode aux idées de ses disciples, qui croyaient que sa présence était pour eux une meilleure condition de sécurité. De là ces expressions: « Lorsque j'étais avec eux, je les gardais. » Mais ne leur dit-il pas d'autre part : « Je viens à vous, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles? » *Matth.*, XXVIII, 20. Dans quel but leur parler maintenant comme s'il allait les quitter à jamais? Il se place, je le répète, à leur point de vue, et il se propose de les consoler en les recommandant ainsi à haute voix en leur présence à son Père. Les consolations qu'il leur avait offertes ne les ayant pas calmés, il s'adresse à son Père pour leur donner une preuve incontestable de sa tendresse. Vous me rappelez à vous, ô Père; eh bien! prenez soin de leur sécurité; pour moi, je viens à vous. — Que dites-vous là? Ne vous est-il donc pas possible de veiller sur eux? — Assurément je le puis. — Alors, pourquoi vous exprimer en ces termes? — « Afin que leur joie soit parfaite, » afin que le trouble ne s'empare pas de leur âme encore trop imparfaite. En parlant ainsi, le divin Maître montre que leur repos et leur joie étaient le but des discours qu'il faisait entendre, encore qu'il semblât atteindre un but tout opposé. « Or, déjà je ne suis plus de ce monde; mais pour eux, ils sont encore dans le monde. » Tel était leur sentiment, auquel le Sauveur se conforme. S'il eût dit, au contraire: Je veillerai sur eux, ils n'eussent point cru en lui; c'est pourquoi il ajoute: « Père saint, gardez-les en votre nom; » veillez vous-même sur eux.

Le Sauveur accommode toujours ses discours à la faiblesse de ses disciples.

« Lorsque j'étais dans le monde, je les gardais en votre nom. » C'est toujours en tant qu'homme et prophète qu'il s'exprime; nulle part nous ne le voyons agir au nom de Dieu. « J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés, et aucun d'entre eux n'a péri, hormis le fils de la perdition, afin que l'Ecriture fût accomplie. » Ailleurs, il avait dit encore : « Je ne perdrai rien de tout ce que vous m'avez donné. » *Joan.*, VI, 39. Pourtant Judas n'est pas le seul qui ait péri, bien d'autres ont péri après lui. D'où vient alors cette assertion : « Je ne perdrai rien? » Autant qu'il dépendra de moi, je ne perdrai aucun de ceux qui m'ont été confiés. « Je n'en mettrai aucun dehors, » *Ibid.*, 37, ajoutait-il encore ailleurs en des termes plus explicites; il n'arrivera rien de semblable par moi, de ma part il n'y aura ni expulsion ni délaissement; seule-



ment ils pourront se retirer d'eux-mêmes, car je ne les entraîne pas contre leur gré.

« Et maintenant, je viens à vous. » C'est toujours une forme de langage humain. Toutefois, quiconque prétendrait s'en autoriser pour rabaisser le Fils, rabaisserait par cela même le Père. Remarquez, en effet, que tantôt il parle sur le ton de l'affirmation et de l'application, tantôt sur celui de l'autorité; sur le ton de l'affirmation, lorsqu'il dit, par exemple : « Je ne prie pas pour le monde; » sur le ton du commandement, par exemple, dans les passages que voici : « Je les ai gardés jusqu'au moment présent; ... Aucun d'eux n'a péri; ... Gardez-les maintenant; ... Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés; ... Lorsque j'étais dans le monde, je les gardais. » Mais toute difficulté sur ces points s'évanouit devant cette observation, qu'il parlait ainsi par considération pour la faiblesse de ses disciples. « Aucun d'eux n'a péri, hormis le fils de la perdition, afin que l'Ecriture fût accomplie, » ajoute-t-il. De quels livres veut-il parler? De ceux qui ont prédit un grand nombre des circonstances de sa vie. Ne concluez pas cependant que Judas a dû périr pour que satisfaction fût donnée à l'Ecriture. Nous avons bien des fois discouru par le passé sur des questions de ce genre, et nous avons constaté que c'est un usage particulier à l'Ecriture de présenter les prophéties comme la raison d'être des événements annoncés. Or, il faut tenir un compte rigoureux de toute chose; du genre affecté par celui qui parle, du sujet de son discours, et des lois de l'Ecriture elle-même, si l'on ne veut être entraîné aux conséquences les plus déraisonnables. « Mes frères, écrivait l'Apôtre, ne devenez pas petits enfants par l'intelligence. » I *Cor.*, XIV, 20.

3. Ce conseil ne doit pas être restreint à l'usage des Ecritures; il faut l'appliquer pareillement dans la conduite de la vie. Il n'est pas dans les mœurs des petits enfants de s'attacher à de grandes choses; des choses de nulle valeur captivent leur admiration. Ils sont heureux de contempler des chars, des chevaux, des cochers, des roues en argile; et si l'empereur vient à passer sur un char doré, traîné par deux mules blanches, environné d'un grand appareil, ils n'y feront aucune attention. Ils s'appliqueront à parer de petites poupées, ils ne daigneront même pas jeter un regard sur des jeunes filles brillantes de beauté. Telle est, en une foule d'occasions, leur façon d'agir. Or, ainsi en est-il de bien des hommes; leur parle-t-on des choses célestes, ils n'écoutent même pas; s'agit-il de ce qui est fait d'argile, ils le contemplent avec un saisissement puéril : les richesses de la terre les fascinent, la gloire et les voluptés de la vie présente les subjuguent, bien que toutes ces choses soient des bagatelles, et que les choses du ciel soient seules un principe sérieux de vie, de repos et de gloire. Lorsqu'on enlève aux enfants leurs jouets, ils pleurent; désirer des biens sérieux, ils en sont incapables : ainsi en est-il de bien des gens que l'on appelle des hommes. D'où le conseil de l'Apôtre : « Ne soyez pas petits enfants par l'intelligence. » Vous aimez les biens de la terre, n'est-ce pas? Vous aimez, non les biens qui demeurent, mais des joujoux d'enfants. Vous ne sauriez voir un homme ravi devant une pièce de vile monnaie, et s'empresser de la prendre à terre, sans l'estimer extrêmement pauvre; et vous, qui amassez des objets encore plus vils, vous vous mettriez au rang des riches? Mais n'est-ce pas le comble de la dérision? L'homme que j'estimerai riche, c'est l'homme qui méprise toutes les richesses d'ici-bas. Mais pour se rire ainsi de l'or, de l'argent et des autres bagatelles que le monde juge sur l'apparence, il faut être enflammé de l'amour de plus grandes choses. Vous ne dédaignez la monnaie de plomb que lorsque vous êtes possesseur de quelque pièce d'or. Lors donc que vous verrez un homme ne faire aucun cas du monde présent, sachez bien qu'il le fait uniquement parce qu'il a fixé ses regards sur un monde meilleur. Tel cultivateur ne fera aucune attention à quelques poignées de froment, lorsqu'il s'attend à une moisson abondante. Si, malgré l'incertitude de nos espérances, nous en arrivons à ne pas compter ce que nous avons, combien plus devons-nous agir de cette manière, quand l'espérance nous offre toutes les garanties désirables. Je vous en prie donc, je vous en conjure, n'allez pas vous appauvrir vous-mêmes ici,

et, pour avoir entre vos mains un peu de poussière, vous priver des trésors célestes, sauf à n'entrer au port qu'avec une nef chargée de paille et de chaume.

Qu'on dise de nous ce que l'on voudra, qu'on prenne en mauvaise part nos exhortations continuelles, qu'on nous traite de discoureur ennuyeux, insupportable, cela ne nous empêchera pas de vous renouveler nos observations et de vous faire entendre souvent à tous le mot du Prophète : « Rachetez vos péchés par des aumônes, et vos iniquités par des largesses envers les pauvres, attachez-les à votre cou. » *Dan.*, IV, 24. N'allez pas commencer aujourd'hui, pour revenir demain en arrière. De même que notre corps, notre âme, notre âme surtout, a besoin d'une nourriture quotidienne; la lui refuser, c'est ajouter à sa faiblesse et à sa difformité. Ne la laissez pas dans l'état de ruine, dans l'état misérable où elle se trouve. Tous les jours, la convoitise, la colère, la nonchalance, l'esprit d'injure, d'envie et de vengeance lui infligent quelque blessure nouvelle : à ces blessures, il faut appliquer des appareils. Or, l'un des plus efficaces pour toutes les plaies quelles qu'elles soient, est l'appareil de la charité. « Faites l'aumône, disait le Sauveur, et tout pour vous sera pur; » *Luc.*, XI, 41; l'aumône, et non l'injustice; ce qui vient de l'injustice ne saurait demeurer, le donneriez-vous aux indigents. Il est dans la nature de l'aumône de n'avoir rien de commun avec l'iniquité. Cette aumône purifie toute chose; cette aumône est préférable au jeûne et au sommeil sur la dure. Si les autres mortifications sont plus douloureuses, la charité produit de plus précieux avantages; elle donne à l'âme de l'éclat, de la chaleur et de la beauté. L'huile donne moins de souplesse aux membres des athlètes que cette huile divine n'en donne aux athlètes de la piété. Faisons-la donc couler sur nos mains, afin de les porter hardiment contre notre ennemi. Celui qui songe à secourir les malheureux est bien près de s'affranchir de la cupidité. Celui qui pratique la miséricorde envers les indigents, ne tardera pas à bannir de son cœur tout sentiment de colère et d'orgueil. Si le médecin, vivant constamment au milieu des infirmités humaines, conçoit aisément des idées justes sur la faiblesse de notre nature, dont il a les défaillances à chaque instant sous les yeux; nous aussi, nous éprouverons peu de peine à nous ranger à la voix de la sagesse, si nous nous exerçons à secourir les pauvres, nous ne réserverons plus notre admiration aux richesses, nous n'estimerons plus à très-haut prix les biens de ce monde, et, foulant aux pieds tout ce qui est de la terre, nous élevant jusqu'au ciel lui-même, nous arriverons à la possession des biens qui ne passent pas, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXII.

« Je leur ai donné votre parole, et le monde les a pris en haine, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. »

1. S'il nous arrive à nous, disciples de la vertu, d'être persécutés par des méchants, à nous, sectateurs du bien, d'être tournés par eux en dérision, gardons-nous bien d'ouvrir notre âme à l'indignation ou au découragement. Telle est la nature de la vertu, qu'elle ne peut manquer d'inspirer de la haine aux méchants. Pleins de jalousie à l'égard des hommes de bien, persuadés qu'ils se justifient en obscurcissant le mérite des autres, les méchants haïssent une vie opposée à leur vie, et voilà qu'ils mettent tout en œuvre pour les couvrir de confusion. N'en soyons pas affligés; car c'est là ce qui caractérise la vertu. « Si vous étiez du monde, disait le Christ, le monde aimerait ce qui lui appartient. — Malheur à vous, lorsque tous les hommes diront du bien de vous. » *Joan.*, XV, 19; *Luc.*, VI, 26. Il dit ici dans le même sens : « Je leur ai donné votre parole, et le monde les a pris en haine. » En parlant de la sorte, il indique la raison qui leur mérite du côté du Père tant de sollicitude. C'est à cause de vous, à cause de votre parole qu'ils sont ainsi haïs; ils méritent donc que vous étendiez sur eux votre vigilance paternelle. « Je ne

vous demande pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal. » C'est l'explication de ses paroles précédentes qu'il présente en pleine lumière. En les recommandant si instamment à son Père, il nous montre clairement avec quel intérêt il s'occupait d'eux. — Cependant il a dit que son Père accomplirait tout ce qu'ils voudraient lui demander; alors, à quoi bon prier ici pour eux? — Il prie pour eux, je le répète, uniquement afin de manifester sa tendresse. « Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. » *Joan.*, XVII, 6. — Pourquoi disait-il tout à l'heure : « Ceux que vous m'avez donnés du monde, ils étaient à vous? » — Dans ce passage, il parlait de leur condition actuelle; dans celui que nous étudions, il parle des œuvres mauvaises. Il félicite abondamment ses disciples : premièrement, parce qu'ils ne sont pas du monde; en second lieu, parce qu'il leur a donné sa parole; en troisième lieu, parce qu'ils l'ont gardée; en quatrième lieu, enfin, parce que tel est le motif de la haine dont le monde les poursuit. Que ces mots : « Comme je ne suis pas du monde, » ne vous effarouchent pas; le terme « comme » n'indique pas ici une parfaite égalité.

Egalité du Père et du Fils. Lorsqu'on l'emploie au sujet du Père et du Fils, c'est l'égalité qu'il exprime, à cause des rapports étroits qui les unissent l'un à l'autre; mais, s'il s'agit du Sauveur et de nous, il exprime une différence profonde, à cause de la différence profonde qui existe entre sa nature et la nôtre. « Il n'a pas fait de péché; la ruse n'a jamais été trouvée dans sa bouche; » *Isa.*, LIII, 9; I *Petr.*, II, 22. A quel titre oserions-nous lui comparer ses disciples? Que faut-il entendre par les mots : « Ils ne sont pas du monde? » Leurs regards sont tournés d'un autre côté, ils n'ont avec la terre rien de commun, ils sont déjà citoyens du ciel. En faisant leur éloge à son Père, et en les signalant à sa protection, Jésus leur témoigne son amour. Lorsqu'il ajoute : « Gardez-les, » il prie son Père de les maintenir dans la foi, aussi bien que de les préserver de tout péril. C'est pourquoi il ajoute : « Sanctifiez-les dans votre vérité. » Sanctifiez-les en les remplissant de votre Esprit et en leur inspirant des croyances conformes à la vérité. L'idée qu'il avait déjà exprimée par ces paroles : « Vous êtes purs à cause du discours que je vous ai fait entendre, » *Joan.*, XV, 3, il l'exprime de nouveau maintenant : Eclairez-les, enseignez-leur votre vérité. — L'Esprit, d'après lui, devait le faire. Pourquoi dès lors demande-t-il cette même chose au Père? — Pour vous démontrer une fois de plus l'égalité des personnes divines. Des doctrines exactes sur Dieu sanctifient l'âme. Jésus dit que la parole sanctifiera les disciples : n'en soyez pas étonnés; ce qu'il appelle parole, c'est la doctrine, comme l'indique ce qu'il ajoute : « Votre parole est la vérité; » en elle rien de mensonger, tout ce qu'elle annonce doit infailliblement s'accomplir. En même temps, il exclut les pensées de quoi que ce soit de corporel et de figuré. Paul a dit aussi de l'Eglise qu'elle avait été sanctifiée par la divine parole, parce qu'il est dans la nature de la parole divine de purifier.

Le texte : « Sanctifiez-les » aurait, à mon avis, encore un autre sens : Mettez-les à part, réservez-les pour le ministère de la parole et de la prédication; tel serait le sens que laisse entrevoir la suite du texte. « Comme vous m'avez envoyé dans le monde, dit en effet le Sauveur, je les ai envoyés. » Ce que Paul énonçait en disant : « Il a mis en nous le verbe de la réconciliation. » II *Cor.*, V, 19. Le dessein que le Sauveur était venu accomplir sur la terre, ils ont travaillé eux aussi à l'accomplir, en évangélisant le monde entier. Le mot « comme » n'établit pas une parité entre le Christ et les apôtres; des hommes ne pouvaient pas recevoir une mission semblable dans des conditions différentes; seulement, il est dans l'usage du divin Maître de parler du futur comme il parlerait du passé. « Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient eux aussi sanctifiés dans la vérité. » Qu'est-ce à dire : « Je me sanctifie moi-même? » Je vous offre un sacrifice. Tout sacrifice est qualifié de chose sainte, et une chose est sainte, à proprement parler, lorsqu'elle est consacrée au Seigneur. Autrefois, la sanctification n'existait qu'en figure, dans l'immolation d'une brebis; maintenant, il n'est plus question de la figure, il est question de la réalité même, et c'est pour cela que le Sauveur ajoute : « Afin qu'ils soient eux aussi sanctifiés dans la

vérité. » Je vous les consacre, je vous en fais l'offrande. Ce qu'il dit, soit parce qu'il était la tête de ce corps, soit parce qu'ils étaient offerts réellement en sacrifice. Transformez vos membres, écrivait l'Apôtre, « en hostie sainte et vivante ; — nous avons été assimilés aux brebis réservées pour l'immolation, » disait le Psalmiste. *Rom.*, XII, 1; *Psalm.* XLIII, 22. Il fait d'eux une offrande et un sacrifice, sans recourir à la mort. Qu'il fît allusion à sa propre immolation par ces paroles : « Je me sanctifie moi-même ; » cela résulte des paroles qui viennent après : « Je ne vous prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole. » Mourant pour eux, conformément à ce qu'il a dit : « Je me sanctifie moi-même ; » pour qu'on ne fût pas tenté de restreindre aux apôtres l'application de ce sacrifice, il s'exprime en ces termes : « Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole. »

2. Ici le divin Maître ranime le courage de ses disciples en leur permettant d'entrevoir le grand nombre de ceux qui devaient croire en lui. Outre qu'il s'associe à leurs sentiments les plus chers, il les console en leur montrant qu'ils seraient un jour, de leur côté, l'occasion du salut de bien d'autres. Après les avoir entretenus de leur propre salut, leur avoir dit qu'ils seraient sanctifiés par la foi et par le sacrifice, il en revient à leur parler de la charité qui devait les unir, et il termine par là ; de sorte qu'il en revient au même sujet qui lui avait servi de point de départ. En commençant, il leur avait dit : « Je vous donne un commandement nouveau ; » en finissant, il s'écrie : « Qu'ils soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi, et comme moi je suis en vous. » *Joan.*, XIII, 34. La particule « comme » n'énonce pas là non plus une égalité parfaite : les disciples ne pouvaient pas être unis aussi étroitement ; ils ne pouvaient l'être que dans la mesure accessible à l'humanité. Dans ce dernier cas, la particule « comme » joue le même rôle que dans celui où le Sauveur disait : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. » *Luc.*, VI, 36. Et les mots, « en nous, » que signifient-ils? Par la foi qu'ils auront en nous. La division étant un sujet redoutable de scandale, le Sauveur s'efforce d'établir l'unité parmi ses disciples. Vous me demanderez s'il a réussi ; je répondrai affirmativement. Tous les hommes qui ont cru par le ministère des apôtres ne font qu'un, quoique la division se soit introduite chez quelques-uns. Du reste, le Sauveur n'a pas ignoré cette circonstance, il l'a même annoncée, et il en a indiqué la cause, à savoir l'indifférence des hommes. « Afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. » Il avait dit en commençant : « A cela, tous les hommes reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » *Joan.*, XIII, 35. — Comment en arriveront-ils à cette conclusion? — Parce que le Christ est le Dieu de la paix. Si donc il suffit que les disciples observent les prescriptions qui leur ont été faites pour que les hommes reconnaissent en eux les disciples du divin Maître ; dès lors qu'ils les verront divisés entre eux, ils en concluront qu'ils ne sont pas les disciples de ce Dieu de paix. — Mais, poursuit le Sauveur, si je ne suis pas le Dieu de la paix, ils ne croiront pas à la divinité de ma mission. — C'est ainsi que jusqu'au bout il tient à faire ressortir l'unité de vues qui règne entre son Père et lui. « Et moi je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée. » Il parle de la gloire attachée à ses miracles, à sa doctrine, à l'harmonie qui existait entre eux. Cette gloire résultant de leur mutuel accord, est même plus éclatante que la gloire résultant des miracles. Ce qui nous pénètre surtout d'admiration pour la divinité, c'est l'harmonie parfaite, l'absence de toute lutte intestine que manifeste l'ordre de la nature : en cela principalement réside la gloire de la Providence. Eh bien ! dit le Sauveur, c'est une gloire semblable que je désire pour eux. — Pourquoi, demandera-t-on, prie-t-il son Père de la leur donner, puisqu'il prétend la leur avoir donnée lui-même? — Qu'il s'agisse des miracles, de l'unité, de la paix concernant ses disciples, c'est évidemment le Sauveur qui leur en accorde le bienfait. Cela prouve que, par cette prière, il se proposait de leur fournir un nouveau motif de consolation. « Je suis en eux, et vous êtes en moi. » Et cette gloire,

comment la leur a-t-il donnée? En vivant au milieu d'eux, en ayant le Père avec lui, en les unissant étroitement ensemble. Ailleurs, à la vérité, il s'exprime différemment : il ne dit plus que le Père vient en lui, mais qu'ils viendront son Père et lui, et qu'ils établiront en eux leur demeure. Dans un cas, il réfute Sabellius, dans l'autre Arius.

Réfutation de Sabellius et d'Arius.

« Afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé. » Le divin Maître revient souvent sur cette pensée, de manière à nous prouver que la charité, plus que les miracles, attirerait les hommes à lui. La charité resserre autant que la division dissout. « Et je les ai aimés, comme vous m'avez aimé. » Ici encore, il parle d'un amour tel que les hommes peuvent en être susceptibles. Cet amour, il le leur a témoigné en livrant sa vie pour eux. Après leur avoir déclaré qu'ils jouiraient de la sécurité la plus parfaite, qu'ils n'auraient aucun péril à redouter, qu'ils deviendraient des saints, que par leur entremise bien des hommes embrasseraient la foi, qu'une gloire éclatante leur était réservée, qu'ils étaient l'objet de l'amour du Père aussi bien que de son amour, il va leur parler des couronnes qui les attendent au sortir de cette vie, des biens qui seront leur partage. « Mon Père, poursuit-il, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient avec moi. » C'est une réponse à leur question réitérée : « Où allez-vous? » Que dites-vous là, Seigneur? Vous n'êtes donc pas en possession de ces biens, puisque vous les demandez par la prière? Alors pourquoi leur disiez-vous : « Vous serez assis sur douze trônes? » *Matth.*, XIX, 28. Comment leur avez-vous fait des promesses encore plus brillantes et plus nombreuses? — C'est toujours pour se mettre à leur portée qu'il s'exprime de cette manière. Il avait dit aussi précédemment : « Vous me suivrez plus tard. » *Joan.*, XIII, 36. Actuellement, c'est une affirmation de sa tendresse à leur égard. « Afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée. » Nouvelle preuve de son unité avec le Père; preuve plus haute que les précédentes, car il ajoute : « Avant la création du monde; » preuve légèrement voilée cependant à leurs yeux, puisqu'il dit : « Que vous m'avez donnée. » S'il fallait adopter une interprétation différente, je me permettrais de discuter ainsi avec nos adversaires : Celui qui donne, donne assurément à un être qui existe. Le Père aurait donc commencé par engendrer le Fils; et, après l'avoir laissé quelque temps dépouillé de toute gloire, il l'en aurait ensuite revêtu. Ce raisonnement est-il bien acceptable? Conséquemment, le mot « vous m'avez donnée, » aurait ici le sens de : Vous m'avez engendré. Pourquoi, au lieu de dire : Afin qu'ils aient part à la gloire, le Christ dit-il : « Afin qu'ils voient la gloire? »

3. Nous apprenons dans cet endroit que le suprême bonheur consiste à contempler le Fils de Dieu; voilà ce qui fera la gloire de ses disciples : « Nous contemplerons à visage découvert la gloire du Seigneur, » dit l'Apôtre. II *Cor.*, III, 18. Lorsque nous contemplons le soleil, en un jour où l'atmosphère est de la plus grande limpidité, nous éprouvons une sensation des plus douces; de même, la contemplation du Fils de Dieu nous pénétrera de la plus pure des voluptés. Ce que nous apprenons encore, c'est que le Sauveur n'est pas seulement un homme, comme il le paraît, mais une substance mystérieuse. « Père juste, le monde ne vous a pas connu. » Que veut dire le Sauveur? Quel lien existe-t-il entre ces paroles et les précédentes? — Le sens de ce texte est que nul ne connaît le Fils. Je désirerais que tous les hommes en fussent à ce point; mais ils ne vous connaissent pas, et ils ne sauraient vous en faire de reproche. Telle est la signification des termes « Père juste. » Dans ce passage, le Christ semble souffrir de voir les hommes fermer leur âme à la connaissance d'un Dieu si juste et si bon. Les Juifs prétendaient connaître Dieu, que ne connaissait pas le Christ, à leur sens c'est en vue de se défendre contre leurs accusations, que Jésus dit : « Vous m'avez aimé avant la création du monde. » Celui que le Père a comblé de gloire, celui qu'il a aimé avant la création du monde, qui a voulu rendre ses ennemis témoins de sa gloire, comment serait-il l'ennemi du Père? Il n'est donc pas vrai, comme le prétendent les Juifs, qu'ils vous connaissent, tandis que je ne vous connaîtrais pas : le contraire est la vérité;

moi je vous connais, les autres ne vous ont pas connu.

« Et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. » C'est une réponse indirecte à ceux qui soutenaient qu'il ne venait pas de Dieu, et qui ramenaient toutes leurs objections à celle-là : « Et je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître. » N'avez-vous pas dit qu'à l'Esprit appartenait la connaissance parfaite ? — Oui ; mais ce qui appartient à l'Esprit m'appartient également. « Afin que l'amour dont vous m'avez aimé, demeure sur eux et que je demeure en eux. » Lorsqu'ils sauront ce que vous êtes, ils sauront par cela même que je ne suis pas séparé de vous, que je vous suis particulièrement cher, votre Fils véritable, uni à vous de la manière la plus étroite. Ceux qui auront en cette vérité la foi qu'il convient d'avoir, ne cesseront de croire en moi et me donneront un amour invariable. Or, dès qu'ils seront animés de cet amour, je demeurerai en eux. — Il en arrive, vous le voyez, à ce dernier terme, à la charité, à la source de tous les biens. Ayons donc la foi et l'amour de Dieu, pour qu'on ne dise pas de nous : « Ils prétendent de bouche connaître Dieu, et par leur conduite, ils nient son existence..... Ils ont renié leur foi, et ils sont pires que des infidèles. » *Tit.*, I, 16 ; I *Tim.*, V, 8. Un infidèle ne laissera pas sans secours ses serviteurs, ses proches, des étrangers même ; et vous n'accordez aucune attention à ceux de votre sang. Comment vous justifier des blasphèmes, des imprécations vomies à votre occasion contre le Seigneur ? Que de sujets de faire le bien Dieu nous a donnés ! Ayez pitié de celui-ci, nous dit-il, parce qu'il est de vos parents ; de celui-là, parce qu'il est de vos amis ; de cet autre, parce qu'il est de vos voisins ; de tel autre, parce qu'il est de vos concitoyens ; de tel autre, enfin, parce qu'il est un homme. Si aucune de ces considérations ne vous touche, si vous brisez tous ces liens, alors c'est vous que Paul jugera pire qu'un infidèle. Sans avoir jamais été instruit sur l'aumône et sur les choses célestes, l'infidèle vous a dépassé en charité ; vous, au contraire, malgré le précepte qui vous est imposé d'aimer vos ennemis, vous traitez en ennemis vos proches, et vous avez plus de ménagements pour vos trésors que pour vos semblables. Cependant vous pourrez épuiser vos trésors sans qu'ils en souffrent le moins du monde, au lieu que votre dédain pour un homme le tuera. Quelle est donc cette folie de ménager votre argent et de mépriser ceux que le sang a rapprochés de vous ? Comment une telle inhumanité, comment une telle cruauté a-t-elle pu prendre racine ? Supposons un de nous, jetant de haut un regard sur le monde entier ; ou plutôt, si vous le préférez, ne passons en revue qu'une seule cité.

4. Je suppose donc un homme dont le regard pourrait embrasser toutes les choses humaines ; que de démence il surprendrait, que de larmes il aurait à répandre, que de rires s'épanouiraient sur ses lèvres, que de colères bouillonneraient tour à tour dans son âme ! Car nos actions sont de nature à faire naître le rire, la pitié, les larmes, la fureur ! L'un dresse des chiens à la chasse des bêtes féroces, qui devient lui-même sujet à la férocité. L'autre emploie à transporter des pierres les ânes et les taureaux, tandis qu'il ne jette même pas un coup d'œil sur des hommes qui meurent de faim. Pour faire des hommes en pierre, il dépensera des sommes énormes ; et des hommes de chair et d'os, des hommes que le malheur a pétrifiés, il n'en fait aucun cas. Un autre revêtira des murailles de lames d'or recueillies avec soin, qui verra sans en être touché la poitrine des pauvres n'ayant aucun vêtement pour la couvrir. Un autre ajoutera des habits de façon nouvelle aux habits qu'il possède, tandis qu'un de ses semblables n'aura pas de quoi dissimuler sa nudité. Tel autre ruinera son adversaire par des procès. Celui-ci consacrera sa fortune à l'entretien des courtisans et des parasites ; celui-là préférera des mimes et des baladins ; celui-là, de superbes palais ; celui-là, des domaines et des maisons. Un autre, ne songera qu'aux intérêts de son argent, un autre aux intérêts des intérêts. Tel autre rédigera des titres qui respirent l'homicide, et, tout entier à rêver calamités pour autrui, il ne jouira même pas du repos de la nuit. Le jour a-t-il paru, celui-ci court à son inique trafic, l'autre à d'infâmes dépenses, d'autres à la dilapidation des deniers publics.

Ce qui est inutile ou défendu, grandes préoccupations; ce qui est nécessaire, nul n'en tient compte. Les juges n'ont du juge que le nom, en réalité ce sont des larrons et des homicides. Si l'on examinait les sentences, si l'on passait en revue les testaments, on y découvrirait la trace de crimes sans nombre, de larcins, de fraudes, de fourberies inimaginables.

C'est de tout cela que l'on s'occupe; quant aux choses spirituelles, on n'y songe même pas, et la curiosité est le seul motif qui amène à l'église. Pourtant ce n'est pas là ce que nous vous demandons; ce qu'il nous faut, ce sont des œuvres et des intentions pures. Si, après avoir consacré votre journée tout entière à la cupidité, vous venez ici prononcer quelques paroles; loin de fléchir le Seigneur, vous excitez son courroux. Voulez-vous que le Seigneur vous soit propice, montrez-lui des œuvres, rendez-vous compte des misères qui vous environnent, songez à ceux que la faim, que le dénûment, que l'injustice dévorent: nombreuses sont les voies qui sont ouvertes devant notre charité. Prenons garde de nous tromper nous-mêmes, par une vie sans utilité et sans fruits; parce que nous sommes aujourd'hui pleins de force ne nous berçons pas d'une folle sécurité. Déjà nous avons été plus d'une fois visités par la maladie; au moment de quitter la terre, la perspective et la crainte de l'avenir aggravaient encore notre état: eh bien! songeons que nous pouvons revenir au même point; et, précisément parce que nous sommes souillés de fautes, tâchons de devenir meilleurs. Les hommes chargés de distribuer la justice sont pareils à des chiens et à des lions; ceux qui fréquentent l'agora sont pareils à des renards. Ceux qui n'ont aucune occupation font de leur oisiveté un usage indigne; ils passent leur temps dans les théâtres et autres lieux de même espèce. D'homme qui s'élève contre ces désordres, il n'en est pas; de gens que l'envie dévore, parce qu'ils ne peuvent en faire autant, et qui par suite méritent les mêmes châtiments quoiqu'ils ne se rendent pas coupables des mêmes actes, on en voit de tout côté. Il faut traiter de la même manière, disait l'Apôtre, « et ceux qui font ces choses, et ceux qui approuvent les malheureux qui les font. » *Rom.*, I, 32. Il y a autant de corruption dans le cœur des uns que dans le cœur des autres. Or, c'est d'après la volonté que sera déterminé le châtiment. Ce langage, je vous le tiens chaque jour et je ne cesserai de vous le tenir. Si quelques-uns veulent l'écouter, ce sera un bien; si personne ne le remarque, vous le remarquerez un jour où vous ne pourrez en profiter, et vous vous le reprocherez vivement à vous-mêmes. Pour nous, notre tâche aura été remplie. Toutefois, Dieu veuille que ce ne soit pas là notre unique consolation. Puissiez-vous tous ensemble être notre gloire au tribunal du Christ, afin que nous jouissions des biens à venir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXIII.

« Lorsque Jésus eut ainsi parlé, il s'en alla avec ses disciples au delà du torrent de Cédron, où était un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples. »

1. La mort est vraiment une chose effrayante et terrible pour les hommes qui ne sont pas initiés à la divine philosophie. Celui qui n'a point de notion claire touchant l'avenir, qui ne voit dans la mort que l'évanouissement en quelque sorte et le terme de la vie, la considère à juste titre avec épouvante et frayeur, parce qu'elle est pour lui le seuil du néant. Mais nous qui, par la grâce de Dieu, avons été instruits des mystères, des merveilles cachées de sa sagesse, qui voyons dans la mort un départ, nous avons le droit de ne pas la redouter; nous avons même le devoir de la considérer avec joie et courage, parce qu'elle est le passage de cette vie misérable à une vie beaucoup meilleure, beaucoup plus glorieuse, et qui de plus n'aura pas de fin. C'est là ce que nous enseigne le Christ par ses exemples; car c'est dans sa pleine volonté, non par contrainte ou par nécessité, qu'il se présente à la passion. « Lorsque Jésus eut parlé ainsi, raconte l'Evangéliste, il s'en alla

avec ses disciples au delà du torrent de Cédron, où était un jardin dans lequel il entra, lui et ses disciples. Or, Judas, qui le trahit, connaissait ce lieu, parce que Jésus y était venu fréquemment avec ses disciples. » Au milieu de la nuit, Jésus se met en route, il franchit un torrent, et se rend avec empressement en un lieu que connaissait le traître. C'était épargner à ses ennemis tout effort et toute peine, c'était montrer à ses disciples la pleine spontanéité de son sacrifice. Il y avait bien là de quoi les remplir de consolation. Il vient donc au jardin comme en une geôle. « Et il leur dit... » — Que prétendez-vous là? le Sauveur avait prié, il avait imploré son Père : pourquoi ne dites-vous pas qu'il vint en ce lieu quand il eut fini sa prière? — Parce que c'était moins une prière véritable qu'une conversation au sujet de ses disciples. Les disciples entrèrent dans le jardin avec leur Maître. Il les avait tellement fortifiés qu'ils n'hésitèrent pas à l'y suivre. Et Judas, comment y vint-il? D'où apprit-il que le Fils de Dieu devait s'y rendre? C'est une preuve que bien des fois Jésus passait ses nuits dans la campagne. S'il eût habité d'ordinaire une maison, le traître, au lieu de venir en un lieu désert, serait venu dans cette maison pour surprendre le Sauveur durant son sommeil. A propos de ce jardin, ne pensez pas que Jésus cherchât à se cacher; l'historien sacré observe que « Judas connaissait ce lieu; » il savait de plus que son Maître « y était venu fréquemment avec ses disciples. » Souvent, en effet, il les réunissait à l'écart pour les entretenir de sujets qu'ils devaient connaître et que la foule ne devait pas entendre traiter. D'ordinaire, il choisissait pour ces entretiens les montagnes et les jardins; il lui fallait des lieux déserts afin que le bruit ne détournât pas l'attention de ceux qu'il instruisait. « Judas, ayant pris une cohorte et les serviteurs des prêtres et des Pharisiens, vint en cet endroit. » Plus d'une fois les ennemis du Christ avaient envoyé des satellites en divers endroits pour s'emparer de sa personne; jamais ils n'avaient pu y réussir. Par conséquent, dans le cas présent, ils ne s'en emparèrent que parce que le Sauveur le permit. Comment décida-t-on la cohorte à venir s'emparer de Jésus? Elle était composée de soldats, gens prêts à tout pour de l'argent.

« Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver, s'avança et leur dit : Qui cherchez-vous? » Il n'eut pas besoin de leur présence pour savoir ce qu'on lui préparait; sa conduite, ses paroles sont d'un homme que rien n'émeut et qui n'ignore rien. Pourquoi vient-on en armes s'emparer de lui? On redoutait les disciples qui le suivaient; aussi choisit-on une heure avancée de la nuit. « S'avançant, il leur dit : Qui cherchez-vous? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. » Voyez-vous sa puissance sans bornes? il est au milieu d'eux, et il les frappe d'aveuglement. Que la nuit ne suffise pas à l'explication de leur ignorance, l'Evangéliste le prouve en observant que cette troupe était munie de flambeaux. N'eussent-ils même pas eu de torches, ils auraient pu connaître le Sauveur à sa voix. Les soldats l'eussent-ils méconnu, Judas, qui avait vécu dans son intimité, ne pouvait le méconnaître. Il était au milieu d'eux, pas plus qu'eux il ne le reconnaissait, et aussi bien qu'eux il fut renversé contre terre. Par cette manifestation de sa puissance, Jésus leur enseignait qu'ils n'auraient pu le voir, encore moins se saisir de lui, quoiqu'il fût sous leurs mains, s'il ne s'y fût prêté volontairement. « Il leur dit de nouveau : Qui cherchez-vous? » Après avoir été jetés à la renverse, après avoir expérimenté son pouvoir irrésistible, ils poussent la folie jusqu'à poursuivre l'exécution de leur dessein. Le Sauveur ayant fait ce qu'il tenait à faire, se livre alors et leur dit : « Je vous ai dit que c'est moi. Or, Judas qui le trahissait, était là debout. » Notez le calme de l'historien; il ne s'emporte pas contre ce misérable; il se borne à raconter les faits, ne s'attachant à mettre en lumière qu'une chose, à savoir que tout cela n'arrivait que par l'expresse permission du Fils de Dieu. Afin qu'on ne l'accusât pas de s'être remis entre les mains de ses ennemis, de s'être découvert à eux et de les avoir poussés à cet acte de violence, Jésus met en œuvre les moyens propres à les en détourner; puis, comme ils persévèrent dans leur iniquité, sans excuse aucune, il s'abandonne à eux en ajoutant : « Si vous me cherchez, laissez ceux-ci

se retirer. » Jusqu'au dernier moment, il témoigne sa tendresse envers ses disciples : C'est moi qu'il vous faut, eh bien! qu'il n'y ait rien de commun entre eux et vous. Je me remets entre vos mains. « Afin que fût accomplie cette parole : Je n'ai perdu aucun d'entre eux. » Il s'agit ici non de la mort temporelle, mais de la mort éternelle; cependant l'Evangéliste l'entend dans le premier sens. Il y a de quoi s'étonner en voyant que cette soldatesque ne mit pas les apôtres en pièces, surtout à la suite de la violence exercée par Pierre envers l'un d'eux. Qu'est-ce donc qui les retint? La même puissance qui les avait jetés à la renverse. L'historien le donne à comprendre, et veut bien dire qu'en toute cette scène s'accomplissait non leur volonté, mais surtout la volonté toute-puissante de celui dont ils s'étaient emparés; de là ce qu'il ajoute : « Afin que fût accomplie cette parole : Je n'ai perdu aucun d'entre eux. »

2. Rassuré par cette parole et par les prodiges dont il avait été témoin, Pierre s'apprête à repousser par la force les assaillants. Vous me demanderez comment cet apôtre, auquel il avait été ordonné de n'avoir ni bourse ni deux habits, se trouvait possesseur d'une épée. Je vous répondrai qu'il était préparé depuis longtemps à cette agression qu'il avait prévue. Si vous poursuivez : D'où vient que cet homme, qui avait appris à ne pas même rendre un soufflet, se dispose à commettre un homicide? La vengeance ne lui avait-elle pas été interdite? — Assurément; mais ici, ce n'est pas soi-même, c'est son Maître qu'il cherche à venger. D'autre part, n'oublions pas que les apôtres étaient encore loin d'être consommés en perfection. Désirez-vous voir Pierre pratiquer la philosophie? Vous le verrez plus tard couvert de coups et n'y répondre que par la mansuétude, affligé de mille déboires, et n'en témoigner aucune indignation. Cependant Jésus opère un nouveau miracle, soit pour apprendre à rendre le bien pour le mal, soit pour manifester une fois de plus sa puissance. Il remet donc l'oreille du serviteur et en même temps il dit à Pierre : « Tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. » *Matth.*, XXVI, 52. Dans le cas présent, comme pour le lavement des pieds, il a recours à des paroles menaçantes pour apaiser la résistance du disciple. L'Evangéliste rapporte le nom du serviteur afin de faire ressortir l'immense bonté du Sauveur, qui guérit ainsi un misérable de la main duquel il devait peu après recevoir un soufflet, tout en apaisant l'irritation qui pouvait résulter de ce fait contre les disciples. Grâce à cette précaution de l'historien sacré, il devenait facile aux lecteurs contemporains d'aller aux renseignements et de s'enquérir de l'exacte vérité. Ce n'est pas non plus sans motif qu'il désigne l'oreille frappée; il donne de la sorte une juste idée de l'impétuosité de Pierre, en le représentant au moment de briser la tête même du serviteur. Néanmoins, il ne suffit pas au divin Maître de contenir Pierre par la sévérité; il veut en outre lui adresser des paroles pleines de consolation : « Je ne boirai donc pas, ajoute-t-il, le calice que mon Père m'a donné? » C'est toujours par l'appui de cette vérité que ses ennemis sont puissants, non par eux-mêmes, mais parce qu'il le permet, qu'il n'existe pas d'opposition entre son Père et lui, et qu'il lui sera soumis jusques à la mort.

« Alors ils se saisirent de Jésus, et ils le garrottèrent, puis ils le menèrent à Anne. » Pourquoi le menèrent-ils à Anne? Ils étaient tout fiers de leurs succès, et ils semblaient dresser un trophée. « Or, Anne était le beau-père de Caïphe. C'était ce Caïphe qui avait dit, par forme de conseil aux Juifs, qu'il était bon qu'un homme mourût. » L'Evangéliste, en éveillant le souvenir de cette parole prophétique, veut nous rappeler en même temps que le salut des hommes était le but de la passion. Telle était l'évidence de cette vérité, que les ennemis mêmes du Sauveur la proclamaient. Il n'y avait plus lieu d'être troublé par ces scènes d'arrestation, dès lors que la mort du Christ, d'après cette prophétie elle-même, devait être le salut du genre humain. « Or, Pierre les suivait, ainsi qu'un autre disciple. » Cet autre disciple, quel est-il? Celui-là même qui est l'auteur de cet Evangile. Pourquoi ne se nomme-t-il pas? Qu'il ne dise pas son nom en relatant qu'il a reposé sur la poitrine de son Maître, on le comprend; mais, dans la circons-



tance actuelle, à quoi bon agir de même? Pour la même raison. Ici, pareillement, il est question d'un fait à son honneur, puisqu'il était à peu près seul à suivre son Maître, que les autres disciples avaient abandonné. Voilà pourquoi il nomme Pierre le premier, et ne se nomme pas; s'il parle toutefois de lui, c'est pour vous expliquer à quel titre il a raconté d'une manière plus détaillée ce qui se passa dans la maison du grand prêtre; s'y étant trouvé lui-même, il ne pouvait pas ne pas être bien renseigné. Remarquez de quelle manière il passe sous silence ce qui est à sa louange. On aurait pu s'étonner de le voir pénétrer plus avant que Simon, alors que les autres disciples avaient tous pris la fuite : il l'explique en observant qu'il était connu du grand prêtre, de façon à ce que personne ne trouve plus étonnante sa conduite et ne fasse plus l'éloge de son courage. Ce qui est étonnant, c'est de voir Pierre, si accessible à l'émoi, entrer dans le vestibule, tandis que les autres s'éloignent. S'il y entre, c'est par amour; s'il ne va pas plus loin, c'est la crainte et la frayeur qui l'enchaînent. D'où il résulte que l'historien s'applique par ces divers détails à préparer une excuse au renoncement de l'apôtre. S'il observe qu'il était lui-même connu du grand prêtre, ce n'est pas, croyez-le bien, pour s'exalter outre mesure; il ne veut pas, au contraire, que vous estimiez cette action, de suivre seul son Maître, chose magnanime; et voilà pourquoi il en indique le motif. Par ce qui vient après, d'ailleurs, il laisse comprendre que Pierre en eût fait autant si on lui en eût donné la facilité. Effectivement, dès qu'il fut sorti et qu'il eut enjoint à la portière de le laisser entrer, Pierre entra sur-le-champ. Pourquoi ne l'introduisit-il pas lui-même? Il s'était attaché à la personne du Christ et il marchait sur ses traces; il ne put donc s'empêcher de laisser à une servante le soin de le faire entrer. Que dit alors cette femme? « Etes-vous un des disciples de cet homme, vous aussi? Il répondit : Je n'en suis pas. » Que répondez-vous là, ô Pierre? N'assuriez-vous pas naguère que, s'il fallait donner votre vie pour Jésus, vous la donneriez sans hésiter? Qu'est-il donc arrivé pour que vous ne résistiez pas à la question d'une servante? Ce n'était pas un soldat qui l'interrogeait; ce n'était pas l'un de ceux qui avaient arrêté Jésus; c'était une misérable portière qui lui adressait une question de peu d'importance. Elle ne lui dit pas : Vous êtes un disciple de ce scélérat et de cet imposteur; elle dit : « De cet homme, » preuve qu'elle le prenait jusqu'à un certain point en pitié. Pierre ne put résister à cette épreuve. De plus, on lui demande : « N'êtes-vous pas vous aussi, » parce que Jean se trouvait là présent; tant il est vrai que cette femme n'y mettait aucune méchanceté. Mais le malheureux apôtre ne se rendit compte d'aucune de ces nuances; il ne comprit ni à la première, ni à la seconde, ni à la troisième question, mais seulement lorsque le coq chanta : encore même ne vit-il ce qu'il en était qu'après le regard plein de reproche jeté sur lui par son Maître. Tandis qu'il était debout, se chauffant avec les serviteurs du grand prêtre, le Christ était gardé chargé de liens : ce que nous disons, moins pour incriminer l'apôtre que pour faire ressortir la vérité des paroles de son Maître. « Or, le prince des prêtres interrogea le Christ sur ses disciples et sa doctrine.

3. Ce misérable! lui qui l'a entendu si souvent prêcher, enseigner en toute liberté dans le temple, il prétend s'éclairer sur ces points! Parce qu'on n'avait aucun grief à lui opposer, on l'interrogeait sur ses disciples; sans doute, on lui demandait où ils étaient, pour quelle raison il les avait réunis, dans quel but, à quel propos. Ce qu'on se proposait en cela, c'était de le présenter comme un séditieux, comme le promoteur d'un nouvel ordre de choses; et l'on paraissait ne pas se douter qu'il y eût d'autres personnes qui crussent en lui, ni mettre en question que son école ne fût une école de perversité. Répondant au grand prêtre, le Sauveur détruit une telle opinion en ces termes : « J'ai parlé à découvert au monde, » et non en secret à mes disciples; « j'ai enseigné publiquement dans le temple. » Est-ce à dire qu'il ne leur communiqua jamais des enseignements en particulier? il le fit plus d'une fois, non, comme ses ennemis le prétendaient; par des motifs de frayeur et en vue de préparer des soulèvements

mais parce que la doctrine à exposer surpassait l'intelligence de ses auditeurs. « Pourquoi m'interroger ? interrogez ceux qui m'ont entendu. » Ce langage n'est pas celui d'un homme infatué de soi-même; il exprime la confiance en la vérité de ses assertions. Le divin Maître avait dit autrefois : « Si je me rends témoignage à moi-même, mon témoignage n'est pas véritable. » *Joan.*, v, 31. Il exprime en ce moment la même pensée, et il s'efforce de s'appuyer sur un témoignage à tout égard digne de foi. Questionné sur ses disciples en tant que disciples, à quoi bon, répond-il, m'interroger touchant les miens? Adressez-vous à mes ennemis, à ces hommes qui m'ont environné de piéges et qui m'ont chargé de liens: que ces hommes répondent. Il faut que l'évidence de la vérité soit bien manifeste pour appeler ses ennemis mêmes à rendre témoignage en faveur de ce qu'on avance. Le grand prêtre se garda bien de procéder à cette enquête pourtant si raisonnable. « Et l'un des serviteurs présents donna un soufflet au Sauveur. » O comble d'insolence ! cieux, soyez dans l'épouvante; terre, frémis devant la patience du Seigneur et l'audace de l'esclave ! Car enfin il n'avait pas refusé de répondre; tel n'était pas le sens de ses paroles : « A quoi bon m'interroger? » Il se proposait d'ôter tout sujet de le surprendre à la haine de ses ennemis. Ainsi maltraité, il lui était facile de les anéantir. Il n'use pas de sa puissance, il se borne à des paroles capables de toucher le cœur le plus dur. « Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi je l'ai fait; » si mes paroles ont quelque chose de répréhensible, indiquez-le-moi : « Si vous ne pouviez le faire, pourquoi me frappez-vous? » Voyez-vous le tumulte, l'esprit de trouble et de vengeance présidant à ce jugement? Le prince des prêtres adresse au Christ une question insidieuse; le Christ répond avec droiture et convenance. Qu'était-il raisonnable de décider? Il ne restait qu'à réfuter ou qu'à recevoir sa déclaration. Or, c'est le contraire qui a lieu; un serviteur frappe le divin Maître. Ce n'était donc pas un jugement, c'était une scène de bruit et de violence. Ne trouvant pas d'autre grief, « ils l'envoient chargé de liens chez Caïphe. »

« Or, Pierre était là debout et se chauffant. » Quelle tranquillité dans ce disciple si bouillant d'ordinaire ! Et cependant on emmène son Maître. Il ne s'en émeut pas davantage, il se chauffe sans se troubler, tant est misérable et faible notre nature, lorsque Dieu nous abandonne ! A la même question qui lui est adressée de nouveau, Pierre répond de nouveau négativement. Après cela, « un parent du serviteur auquel Pierre avait coupé l'oreille, » lui dit avec indignation : « Ne vous ai-je pas vu dans le jardin ? » Cette circonstance du jardin ne suffit pas à rappeler à Pierre ce qui s'était passé, pas plus que le dévouement affectueux qu'il avait témoigné en paroles : la frayeur lui ôte tous ces souvenirs. Si les évangélistes racontent ce fait sans discordance aucune, ne croyez pas que ce soit pour charger le chef des apôtres, mais pour nous apprendre quel danger il y aurait à compter sur nous et à ne pas compter en toute chose sur le Seigneur. En attendant, admirez la sollicitude du bon Maître : quoique prisonnier, quoique garrotté, il se préoccupe tant de son disciple que, d'un regard, il le relève de sa chute et lui arrache des larmes. De Caïphe, Jésus fut conduit à Pilate. Il en fut ainsi afin que, grâces à ce grand nombre de juges, la vérité parût malgré eux dans toute son évidence. « Et c'était le matin. » Avant que le coq chantât, on le conduisit à Caïphe; le matin, à Pilate. Il en résulte que, d'après l'Evangéliste, Caïphe eut beau interroger Jésus depuis le milieu de la nuit, il ne put le convaincre d'aucun crime; en conséquence de quoi il l'envoya chez Pilate. Ces détails divers, l'historien sacré laisse aux autres le soin de les exposer; il en vient pour lui aux circonstances subséquentes.

Remarquez, je vous prie, combien les Juifs sont dignes de risée. Après avoir jeté dans les fers un innocent, après l'avoir arrêté à main armée, ils refusent d'entrer dans le prétoire, « de crainte d'être souillés. » Comment pourrait-on être souillé en entrant dans un lieu où se prononçait la sentence des criminels? Ces hommes qui payaient exactement la dîme de la menthe et de l'aneth, ne pensaient pas se souiller en mettant un innocent à mort; ils pensaient le

faire en pénétrant dans le prétoire. Pourquoi ne le firent-ils pas mourir eux-mêmes, et le menèrent-ils à Pilate ? C'est qu'ils avaient perdu une grande partie de leur pouvoir et de leur indépendance ; les Romains étendaient partout leur empire. De plus, ils redoutaient que le Sauveur ne les accusât et n'attirât quelque châtiment sur leur tête. Que signifie ce texte : « Afin de manger la pâque ? » Le Christ l'avait déjà célébrée le premier jour des azymes.— Peut-être le mot pâque s'applique-t-il à tous ces jours de fête ; peut-être les Juifs la célébraient-ils alors, tandis que le Sauveur l'avait célébrée la veille, réservant sa mort pour la veille du sabbat, jour où la pâque était autrefois célébrée. Donc, ces hommes qui sont en armes, chose défendue, qui répandent le sang du juste, prennent bien garde au lieu qu'ils foulent, et ils appellent Pilate à eux. Celui-ci sort et leur dit : « Quelle accusation apportez-vous contre cet homme ? »

4. Ce n'était donc ni la cupidité ni la haine qui animaient le proconsul. Quoiqu'il vît Jésus chargé de liens et traîné par ces furieux, il ne crut pas pour cela qu'il y avait évidemment lieu de le condamner ; il posa des questions, déclarant insoutenable le procédé de ces ennemis du Sauveur, qui, tout en lui intentant un procès, prétendaient le vouer sans procès aucun au supplice. « S'il n'était point un malfaiteur, lui disent-ils, nous ne vous l'aurions pas conduit. » Les insensés ! pourquoi donc tenir voilés ses prétendus crimes, au lieu de les exposer ? pourquoi ne pas mettre au jour ses forfaits ? Mais ils ne sauraient un instant accuser le divin Maître avec les formes de la loyauté, et ils n'ont rien de sérieux à mettre en avant. Anne questionne Jésus sur sa doctrine, et, après l'avoir entendu, il le renvoie à Caïphe : Caïphe, ne trouvant en lui rien à redire, l'envoie de son côté à Pilate. Pilate demande : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » Ils ne savent pas davantage que lui répondre, ils ont encore recours à des allégations sans preuve. Dans l'embarras, Pilate s'écrie : « Prenez-le donc et jugez-le d'après votre loi. Ils lui dirent : Il ne nous est pas permis de mettre quelqu'un à mort. » Ils parlent ainsi, « afin que fût accompli ce que le Seigneur avait dit, annonçant de quelle mort il devait mourir. » Comment ont-ils dit : « Il ne nous est pas permis de mettre quelqu'un à mort ? » Peut-être que l'Evangéliste veut dire que Jésus devait être immolé pour les Gentils non moins que pour les Juifs ; peut-être se borne-t-il à nous apprendre qu'il n'était pas permis aux Juifs de le faire mourir. Si ces derniers s'expriment en ces termes : « Il ne nous est pas permis de mettre quelqu'un à mort, » ils parlent dans la conjoncture actuelle. Ils firent mourir en effet le Sauveur, et ils donnèrent la mort d'une autre manière, comme le prouve la lapidation d'Etienne : quant à Jésus, ils tenaient à ce qu'il fût crucifié, afin de pouvoir se faire une arme du genre de son supplice. Désireux de se soustraire à de pareilles difficultés, Pilate ne renvoie pas l'affaire à un long examen ; il rentre et demande à Jésus : « Etes-vous le roi des Juifs ? Jésus répond : Le dites-vous de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? » Pourquoi cette question du Christ ? Pour mettre à nu la perversité des Juifs. Pilate avait ouï cette accusation retentir de bien des côtés. Une charge sérieuse étant impossible, pour couper court à toute discussion, il prit le parti d'invoquer le crime qu'on ne cessait de faire valoir. Lorsqu'il leur disait : « Jugez-le d'après votre loi, » ils avaient prétendu qu'il ne s'agissait pas d'un crime contre la loi judaïque, et ils avaient en conséquence répondu : « Cela ne nous est pas permis. » Ce n'est pas notre loi seulement qu'il a violée, mais la loi de tous. Le comprenant, Pilate demande au Sauveur, comme s'il avait lui-même quelque risque à courir : « Etes-vous roi des Juifs ? » Si le divin Maître lui répond par une autre question : « D'autres vous l'ont-ils dit ? » ce n'est pas pour s'éclairer, c'est pour lui suggérer la pensée de mettre les Juifs en cause : ce que Pilate fit d'ailleurs, en disant : « Est-ce que je suis juif ? Votre nation et vos prêtres vous ont livré à moi ; qu'avez-vous donc fait ? » langage par lequel évidemment il cherche à s'excuser. D'autre part, Jésus le reprend à propos de l'interrogation : « Etes-vous roi ? » Vous l'avez appris de la bouche des Juifs, lui répond-il ; alors pourquoi ne pas procéder à un examen approfondi ? Ils ont avancé

que je suis un scélérat; recherchez ce que j'ai fait de mal. Mais, voilà qu'au lieu d'en agir ainsi, vous vous bornez à constater l'état de la cause. « Parlez-vous ainsi de vous-même; » ou cela vous est-il suggéré d'ailleurs? Pilate, fort embarrassé de répondre à ce qu'il vient d'entendre, se rejette sur la foule et dit : « Ils vous ont livré dans mes mains. » Raison de plus pour leur demander de quoi je me suis rendu coupable.

Le Christ poursuit en ces termes : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il élève par là les sentiments de son juge, qui n'était point aussi pervers que ses ennemis, et qui n'épousait pas leur haine. Il veut lui montrer qu'il n'est point un homme ordinaire, mais un Dieu et le Fils même de Dieu. « Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. » En s'exprimant de la sorte, il se justifie aux yeux de Pilate du crime d'aspirer à la tyrannie, dont ce juge craignait qu'il ne fût coupable. — Est-il bien vrai que le Christ ait un royaume qui n'est pas de ce monde? — Assurément le royaume du Christ est de ce monde. — Alors, pourquoi dit-il qu'il n'en est pas? — Il ne prétend pas ne pas avoir le droit de commander ici-bas, mais avoir de plus celui de commander au ciel, ce qui constitue une royauté supérieure à la royauté humaine, une royauté beaucoup plus éclatante et beaucoup plus glorieuse. — Mais si cette royauté est plus glorieuse, d'où vient que Jésus est devenu le captif d'un pouvoir humain? — Parce qu'il s'est livré de sa pleine volonté. Toutefois, ce n'est pas encore là ce qu'il nous enseigne. « Si ma royauté, poursuit-il, était de ce monde, mes serviteurs auraient certainement combattu pour que je ne fusse pas livré. » Preuve manifeste de la faiblesse des royautés humaines que cette dépendance où elles sont des serviteurs qui les défendent : la royauté céleste, au contraire, se suffit à elle-même et n'a besoin de personne.

Erreur des Manichéens.

Les hérétiques prennent occasion de ce passage pour prétendre qu'il n'y a rien de commun entre le Sauveur et l'auteur de la création. — Dans ce cas, expliquez-nous ce texte : « Il est venu chez les siens. » *Joan.*, I, 11. Expliquez-nous celui-ci : « Ils ne sont pas du monde, de même que je ne suis pas du monde. » *Ibid.*, XVII, 14. Pareillement, il nous dit ici que son royaume n'est pas de ce monde, non certes pour déclarer sa providence et son pouvoir étrangers à ce monde, mais pour établir que sa puissance n'a rien de commun avec la fragilité des puissances humaines. Cependant Pilate lui dit : « Vous êtes donc roi? Jésus lui répondit : Vous le dites, je suis roi. Je suis né pour cela. » S'il est né pour cela, il est donc également né de toute autre manière, et il n'est rien qui ne lui ait été donné. Conséquemment, lorsque vous lisez : « De même que le Père a la vie en lui, de même il a donné au Fils d'avoir la vie en lui, » *Joan.*, V, 26, ne voyez en cela que l'énoncé de sa génération. Ainsi des autres textes. « Je suis né pour ceci, pour rendre témoignage à la vérité; » c'est à savoir, pour proclamer la vérité, l'enseigner et la persuader aux hommes.

5. Pour vous, ô mon bien-aimé, qui entendez ce récit, et aux yeux duquel votre Seigneur se présente chargé de liens et traîné de tribunal en tribunal, ne faites plus cas désormais des épreuves de la vie présente. Le Christ souffre pour vous ces horreurs; n'est-il pas vraiment inexplicable que vous ne puissiez même pas supporter plus d'une fois de simples paroles? Tandis qu'il est conspué, vous vous couvrez d'ornements et de bijoux; et vous n'estimez l'existence tolérable qu'à la condition d'être considéré de tous vos semblables. Votre Sauveur est couvert d'opprobres, en butte à des sarcasmes qu'il endure, frappé au visage de cruels soufflets; et vous prétendez être constamment environné d'égards, et vous ne pouvez pas vous résigner à l'opprobre qu'a souffert votre Maître. N'entendez-vous pas l'Apôtre vous crier : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ? » I *Cor.*, XI, 1. Lors donc qu'on vous tournera en ridicule, songez à votre Seigneur, que l'on adorait le rire sur les lèvres, que l'on accablait en paroles et en actes d'ignominie, que l'on bafouait sans pudeur; tandis que ce divin Maître ne montrait que patience et mansuétude, ne cherchant aucunement à se venger. Suivons, nous aussi, son exemple; nous pourrons, à cette

condition, nous soustraire à tout opprobre. Ce n'est pas la personne qui injurie, mais la personne injuriée qui, par sa pusillanimité et sa sensibilité excessives, donne aux injures leur amertume et leur vertu corrosive. Si vous n'étiez pas sensible comme vous l'êtes aux outrages, ils ne vous atteindraient même pas. Ce ne sont pas les auteurs de l'offense, ce sont les personnes offensées qui en font l'amertume. De quoi vous lamentez-vous? L'on vous a injustement traité; ce n'est pas à l'indignation, c'est à la pitié qu'il vous faut ouvrir votre âme : l'on vous a blessé non sans raison, alors surtout vous devez conserver le calme. L'un de vos semblables vous félicitât-il de vos richesses, si vous n'étiez que pauvre, vous ne feriez aucun cas de ces félicitations, vous y verriez plutôt une moquerie; de même, si la personne qui vous injurie ne dit rien qui ne soit faux, vous ne devez en être nullement ému. Si votre conscience confirme les reproches qu'on vous adresse, sans vous émouvoir de ce que l'on vous dit, bornez-vous à vous corriger de vos travers. Je parle ici des véritables injures; car si l'on vous reprochait votre pauvreté ou votre charité, vous seriez le premier à en rire : dans ce cas, la honte serait non pour vous, mais pour l'auteur d'un reproche pareil auquel toute philosophie serait étrangère. Vous me représenterez que la blessure devient extrêmement cuisante lorsque l'on parle de cette manière devant des gens qui ne connaissent pas la vérité. Je réponds qu'elle est précisément supportable, puisque vous avez sous les yeux une assemblée nombreuse qui vous loue et vous admire, tandis qu'elle désapprouve et tourne en ridicule votre ennemi. Au jugement des gens sensés, celui-là mérite admiration qui souffre en silence, au lieu de se venger; si vous n'avez affaire à personne de sensé, n'en faites alors aucun cas, et songez à l'assemblée céleste à laquelle vous êtes en spectacle. Tous les membres de cette assemblée vous loueront, vous approuveront, vous applaudiront. Or, un ange vaut l'univers entier. Mais que parlé-je des anges? Est-ce que vous n'aurez pas au nombre de vos approbateurs le Seigneur lui-même?

Telles sont les pensées dont il faut nous entretenir. Celui qui est en butte à l'outrage n'en souffrira aucunement s'il le supporte en silence; il en souffrira beaucoup s'il cherche à se venger. S'il y avait dommage à supporter les injures sans mot dire, le Christ n'eût pas tenu ce langage : « Lorsqu'on vous frappera sur la joue droite, présentez aussi la gauche. » *Matth.*, v, 39. Si l'on vous injurie à tort, ayez pitié du malheureux qui se rend digne du châtiment réservé aux détracteurs et indigne de lire les Ecritures. « Dieu a dit au pécheur, y lisons-nous : Pourquoi ta bouche proclame-t-elle ma justice? Assis, tu parlais contre ton frère. » *Psalm.* XLIX, 16-20. Si l'on a quelque raison de nous parler comme on le fait, prenons encore en pitié nos adversaires; car le Pharisien, lui aussi, disait la vérité; néanmoins, loin de nuire au Publicain, il lui fut utile, tandis que lui-même se réduisit à la plus déplorable des conditions et trouva dans son superbe langage sa propre ruine. Donc, votre ennemi sera doublement puni de sa conduite, dont vous n'aurez pas, vous, à souffrir. Au contraire, avec un peu de vigilance, vous en retirerez un avantage multiple, et parce que votre silence vous rend le Seigneur favorable, et parce que vous vous formez à la modération, et parce que vous prenez sujet de ce que l'on vous reproche pour amender votre vie, et parce que vous vous élevez au-dessus de la gloire des hommes. Ce qui nous rend si sensibles, c'est l'avidité avec laquelle nous aspirons tous à la gloire que les hommes dispensent. Pourtant, avec un peu de philosophie, nous comprendrions aisément que les choses humaines ne sont que néant. Instruisons-nous donc; reconnaissons nos défauts, et travaillons à nous en débarrasser peu à peu, ce mois-ci de l'un, le mois suivant d'un autre, un troisième d'un autre encore. De cette manière, nous procéderons par degrés et nous nous élèverons vers le ciel comme par l'échelle de Jacob. A mes yeux, cette échelle de la vision du patriarche représente l'ascension de nos âmes vers la vertu, ascension qui se fait par degrés et qui nous conduit de la terre au ciel, non au moyen de degrés sensibles, mais par l'amendement et le perfectionnement de notre conduite. Entreprenons ce voyage et cette ascension, afin

Conclusion morale.



d'arriver au ciel et d'y jouir de tous les biens qu'il renferme, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXIV.

« Je suis né pour être roi, je suis venu dans le monde, pour rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui est né de la vérité entend ma voix. »

Le Christ nous enseigne la patience.

1. La longanimité est une chose vraiment admirable; elle établit l'âme comme dans un port tranquille, et l'affranchit de l'agitation des flots et des esprits mauvais. Aussi le Christ n'a jamais cessé de nous la recommander. Il nous la recommande surtout par l'exemple qu'il nous donne lorsqu'on le traîne de tribunal en tribunal, et qu'on instruit son procès. Amené devant Anne, il répond avec une suprême douceur : un valet le frappe, il lui parle en des termes capables de confondre l'orgueil le plus invétéré. Conduit ensuite à Caïphe, puis à Pilate, la nuit se passant à subir ces procédés, il montre une douceur qui ne se dément jamais. On le qualifie de criminel sans pouvoir le prouver, et il garde le silence. Pilate l'interroge sur son royaume, alors seulement il lui répond et lui fait entendre les plus sublimes enseignements. Au lieu d'examiner l'affaire en public, le gouverneur romain entre dans le prétoire. Pourquoi cette manière d'agir? Dans la haute idée qu'il avait conçue de Jésus, il veut se rendre compte de la cause, loin du tumulte soulevé par les Juifs. Lorsque Pilate lui avait adressé la question : « Quel crime avez-vous commis? » le Sauveur avait gardé le silence; mais lorsque Pilate l'interrogea sur un point qui lui tenait beaucoup plus à cœur, à savoir sur son royaume, alors il lui répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Je suis roi, cela est certain; mais je ne le suis pas comme vous l'imaginez, ma royauté resplendit d'un bien plus vif éclat. Par cette attitude et par toute sa conduite, il montre clairement qu'il n'est coupable d'aucun crime. N'est-ce pas le sens manifeste de ces paroles : « Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci, pour rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui est né de la vérité entend ma voix. » En disant : « Tout homme qui est né de la vérité entend ma voix, » Jésus insinue doucement à Pilate de prêter l'oreille à sa doctrine. Quiconque aime la vérité, n'aspire qu'à la vérité, me prêtera une oreille docile.

L'impression produite par ce langage du Fils de Dieu fut si favorable, que Pilate demanda : « Qu'est-ce que la vérité? » Toutefois, pour le moment, il ne s'occupe que de l'affaire présente. Une semblable question, il le comprenait bien, exigeait du temps pour être éclaircie; et d'ailleurs, il tenait à soustraire Jésus à la fureur des Juifs. Il sortit donc et dit : « Je ne trouve en cet homme aucun sujet de condamnation. » Remarquez la prudence avec laquelle il s'exprime. Il ne dit pas : Vraiment, il est coupable, il a mérité la mort; mais faites-lui grâce à l'occasion de la fête. Il commence par proclamer hautement son innocence, après quoi il implore en sa faveur. S'ils refusent de l'absoudre comme innocent, qu'ils lui pardonnent du moins en l'honneur de la solennité qu'ils célèbrent. Aussi poursuit-il en ces termes : « Il est d'usage que je vous accorde à Pâques la liberté d'un criminel, » et, sur le ton de la supplication : « Voulez-vous que je vous accorde celle du roi des Juifs? Ils s'écrièrent tous : Pas de Jésus, mais Barrabas. » Oh! les scélérats! ils réclament la liberté d'un misérable comme eux, et ils demandent le supplice de l'innocent. Il est vrai qu'ils agissaient ainsi depuis longtemps. Mais admirez en tous ces détails la bonté du divin Maître. « Pilate le fit battre de verges, » apparemment pour donner une satisfaction à la rage des Juifs et leur arracher leur victime. N'ayant pas réussi précédemment à la tirer de leurs mains, il essaya d'empêcher le mal d'aller plus loin en faisant battre Jésus de verges, et en permettant de le revêtir d'un manteau dérisoire et d'une couronne, dans l'espoir que ces traitements viendraient à bout de la fureur de ses ennemis. Il leur amena donc Jésus avec cette couronne afin que, à la vue de l'outrage commis envers lui, leur passion se calmât et perdît son venin. — Comment les soldats agissaient-ils de la sorte, si

le préteur ne leur en avait pas donné l'ordre? — Pour plaire aux Juifs. Ce n'était pas non plus par l'ordre de Pilate qu'ils étaient allés la nuit arrêter Jésus; en tout cela ils n'agissaient que pour se rendre agréables aux Juifs et dans des vues d'intérêt. Malgré ces horreurs, le divin Maître se tenait silencieux, absolument comme au moment de l'interrogatoire, et aucune parole ne sortit de sa bouche. Pour vous, ne vous contentez pas d'entendre ce récit, gravez profondément dans votre esprit ce spectacle du Roi des anges, bafoué par une vile soldatesque, traité indignement en actes et en paroles, et néanmoins souffrant tout en silence; puis imitez les exemples qu'il vous a donnés. A peine Pilate a-t-il prononcé le nom de roi des Juifs, qu'on le revêt d'un manteau dérisoire. Ensuite on le présente au peuple, et Pilate dit : « Je ne trouve en lui aucun sujet de condamnation. » Et Jésus sortit du prétoire, une couronne sur la tête. La fureur de ses ennemis ne fut pas calmée pour cela. « Crucifiez-le, criaient-ils, crucifiez-le. » Pilate, voyant l'inutilité de ses efforts, leur dit : « Prenez-le, vous, et crucifiez-le. » D'où il suit évidemment que Pilate ne céda qu'à leur emportement. « Je ne trouve en lui, avait-il dit, aucun sujet de condamnation. »

2. Or, considérez de combien de manières le proconsul romain cherche à justifier Jésus et à détruire les accusations soulevées contre lui; mais il ne peut calmer la rage de ces insensés. Ce qu'il leur dit : « Prenez-le, vous, et crucifiez-le, » est le langage d'un homme qui prend cette affaire en dégoût, et qui laisse à d'autres la liberté de mettre à exécution un projet qu'il réprouve. Ainsi, tandis que les Juifs conduisent le Sauveur à son tribunal, dans l'espoir de l'entendre condamner, il arrive que la sentence du juge est plutôt une sentence d'absolution. Confus cependant de ce procédé, ils s'écrient : « Nous avons une loi, nous aussi, et d'après cette loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » Alors pourquoi, lorsque le juge répliquait : « Prenez-le, jugez-le d'après vos lois, » avez-vous dit : « Il ne nous est pas permis de condamner un homme à mort? » Cependant vous l'invoquez bien, votre loi, maintenant. Notez le crime dont ils l'accusent : « Il s'est fait Fils de Dieu. » Osez-vous bien, dites-moi, faire un crime à celui qui agit en Fils de Dieu, d'en prendre le titre? Et le Sauveur, quelle attitude était la sienne? Tandis qu'ils se parlaient les uns aux autres, il gardait le silence, accomplissant la prophétie : « Il n'ouvrira pas la bouche; c'est dans son humilité que le jugement a été prononcé. » *Isa.*, LIII, 7-8. Pilate, entendant les Juifs déclarer que le Christ se proclame Fils de Dieu, est saisi de frayeur; il craint que ce ne soit la vérité, et qu'il ne se rende lui-même coupable d'impiété. Quant aux Juifs, qui le savaient par les paroles de Jésus aussi bien que par ses œuvres, ils n'éprouvent aucune horreur, et ils le mettent à mort pour des raisons qui auraient dû les précipiter à ses genoux.

En conséquence, le juge ne demande plus au Christ : « Qu'avez-vous fait? » Rempli d'effroi, il lui adresse une question plus élevée. « Etes-vous donc le Christ? » lui dit-il. Jésus ne répond rien. Un homme auquel il avait dit : « Je suis venu dans le monde et je suis né pour être roi... Mon royaume n'est pas de la terre; » un homme qui, au lieu de le défendre et de le délivrer comme il aurait dû, le laissait entraîner par la haine des Juifs, ne méritait pas de réponse. Confondus sur tous les points, les Juifs accusent le Sauveur d'un crime d'Etat. « Quiconque se proclame roi, s'écrient-ils, est ennemi de César. » C'était le cas de rechercher soigneusement si le Sauveur avait aspiré à la tyrannie, et s'il avait essayé d'usurper l'autorité de César; mais le juge n'en fait rien, il n'adresse même pas d'interrogation à l'accusé, sachant qu'il n'y serait pas répondu. Quand les faits parlaient si haut, Jésus ne voulait pas recourir à une justification orale et se défendre contre ses accusateurs, afin de montrer ainsi la spontanéité de son sacrifice. Comme il gardait toujours le silence, Pilate lui dit : « Ne savez-vous donc pas que j'ai le pouvoir de vous condamner à la croix? » Voyez-vous comment il flétrit sa propre conduite? Si vous êtes l'arbitre souverain en cette affaire, pourquoi ne rendez-vous pas la liberté à celui dont vous reconnaissez l'innocence? Pourquoi vous condamner vous-même? Jésus lui répondit : « Celui qui m'a

livré entre vos mains est coupable d'un plus grand péché. » Pilate n'est donc pas lui-même exempt de toute faute. Puis le Sauveur confond son arrogance et sa hauteur en ajoutant : « Vous n'auriez pas ce pouvoir si on ne vous l'avait donné. » Par où il montre qu'il ne s'agit pas ici d'un enchaînement naturel des choses, mais d'un ordre mystérieux. Comme ces paroles : « Si on ne vous l'avait donné, » eussent pu faire croire à Pilate qu'il n'avait en ceci rien à se reprocher, il lui dit encore : « Celui qui m'a livré entre vos mains est coupable d'un plus grand péché. — Mais si la puissance lui avait été donnée d'ailleurs, ni Pilate, ni les Juifs n'étaient responsables. — Vaines allégations que celles-là. Le mot donné signifie ici concession : il ne vous a pas été permis d'agir ainsi, ce qui ne vous dégage pas de toute culpabilité.

En même temps qu'il effraie son juge, le Sauveur se justifie lui-même complétement; aussi Pilate cherche-t-il à le renvoyer absous. Mais les Juifs se mettent à vociférer de nouveau : « Si vous le renvoyez, vous n'êtes plus l'ami de César. » Les crimes dont ils accusaient le divin Maître d'après leur propre loi, n'obtenant pas de crédit, ils recourent méchamment aux lois étrangères : « Quiconque se fait roi, disent-ils, est l'ennemi de César. » Où donc Jésus s'est-il montré dans l'appareil de la tyrannie? Quelle preuve avez-vous à produire à l'appui d'une assertion pareille? Où donc avez-vous vu la pourpre, le diadème, les gardes, l'appareil royal? Ne marchait-il pas constamment avec ses douze disciples, affichant dans ses vêtements, sa nourriture, sa demeure, la dernière simplicité? Mais considérez à la fois l'impudence des uns et l'incroyable lâcheté de l'autre. Pilate, craignant de s'exposer à quelque péril s'il agissait négligemment en cette affaire, sort comme pour l'examiner sérieusement; c'est là ce que veut dire le récit évangélique en observant qu'il parut sur son siége; mais, sans examen aucun, il livre aux Juifs la proie qu'ils réclament, dans l'espoir qu'il viendra à bout de leur insensibilité. Ce qui prouve que telles étaient ses dispositions, ce sont ces paroles : « Voici votre roi. » Les Juifs s'écriant : « Crucifiez-le, » il poursuit : « Eh quoi! je crucifierais votre roi? » Mais ils criaient : « Nous n'avons d'autre roi que César. » Ils s'offrent d'eux-mêmes au châtiment qu'ils méritent; ayant été les premiers à ne pas vouloir de la protection et de la tendresse du Seigneur, ils furent alors livrés par lui à leurs ennemis. Comme ils avaient bien volontairement repoussé sa domination, il permit qu'ils fussent eux-mêmes les artisans de leur ruine. Et cependant ce qui leur avait été dit aurait dû calmer leur fureur; mais ils craignaient que, remis en liberté, le Sauveur n'attirât la foule autour de lui : de là leurs efforts redoublés pour le perdre. C'est un mal redoutable que la passion des honneurs; c'est un mal redoutable, je le répète, et capable de nous conduire à notre perte. Ce fut cette passion qui ferma les oreilles des ennemis du Christ. Tandis que Pilate manifeste en paroles l'intention de le délivrer, les Juifs s'opiniâtrent à crier : « Crucifiez-le. » Pourquoi cette ardeur à provoquer contre lui un pareil supplice? car il s'agissait d'une mort infamante. Ils redoutent que sa mémoire ne soit conservée dans la postérité : pour l'empêcher, ils appellent sur sa tête une peine déshonorante, oubliant que les obstacles ne font que grandir la vérité. Que telles fussent leurs pensées, on ne saurait en douter à les entendre dire : « Nous nous souvenons que ce séducteur a dit : « Après trois jours je ressusciterai. » *Matth.*, XXVII, 63. C'est pour prévenir toute opinion favorable à celui qu'ils haïssent qu'ils recourent à toute sorte de moyens, et que les princes du peuple poussent une plèbe indisciplinée et corrompue à réclamer contre Jésus le supplice de la croix.

3. Pour nous, qu'il ne nous suffise pas de lire ce récit; gravons profondément en nos âmes le souvenir de toutes ces circonstances, la couronne d'épines, le manteau dérisoire, le roseau, les soufflets, les coups sur le front, les crachats, les moqueries de toute sorte. Si nous méditons ces souvenirs, il n'en faudra pas davantage pour éteindre en nos cœurs tout sentiment de colère. Que l'on nous bafoue, que l'on nous traite injustement, répétons sans cesse la parole de Jésus : « Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. » *Joan.*, XIII, 16. Rappelons-nous la ma-

nière dont les Juifs, dans l'emportement de leur rage, traitaient le divin Maître : « Vous êtes possédé du démon ; ... vous êtes un samaritain ; ... c'est par Béelzébut qu'il chasse les démons. » *Joan.*, VII, 20 ; VIII, 48 ; *Luc.*, XI, 15. Savez-vous pourquoi le Fils de Dieu a souffert toutes ces choses ? Il les a souffertes, pour que nous marchions sur ses traces, que nous endurions les moqueries les plus irritantes. Il ne s'est pas borné du reste à les souffrir ; il a tout fait de plus pour arracher les auteurs de ces indignités aux châtiments qu'ils avaient mérités. Pour les sauver, il leur envoie les apôtres : ne les entendez-vous pas leur adresser ces paroles : « Nous savons que vous avez agi par ignorance ? » *Act.*, III, 17. Il les attire ainsi dans la voie du repentir. Faisons de même en ce qui nous concerne. Aussi bien, n'y a-t-il rien qui fléchisse autant le Seigneur que d'aimer ses ennemis, de faire du bien à ceux qui nous persécutent. Quelqu'un vous a-t-il injurié, songez non à lui, mais au démon qui le pousse ; et, tournant contre le démon toute votre colère, prenez plutôt en pitié sa victime. Si le diable est le père du mensonge, à plus forte raison l'est-il du ressentiment. Lorsqu'un de vos semblables déversera sur vous le ridicule, songez qu'il cède à l'impulsion de l'esprit du mal ; car ce sont des procédés inconnus aux vrais chrétiens.

Un homme auquel il est recommandé de pleurer, un homme auquel n'est pas inconnu le mot du Sauveur: « Malheur à vous qui riez ; » *Luc.*, VI, 25 ; cet homme, lorsqu'il en vient à se permettre des injures, des railleries, des mouvements de fureur, mérite, non certes notre colère, mais notre pitié. Quand Jésus se souvint de Judas, il fut troublé jusqu'au fond de son âme. Toutes ces leçons, appliquons-nous à les retracer dans notre conduite. S'il n'en était pas ainsi, inutile serait notre passage sur la terre ; que dis-je ? il n'aboutirait qu'à notre malheur. Seule, la foi ne saurait nous ouvrir l'entrée du ciel ; elle sera même la condamnation formelle des hommes qui dans leurs actes n'obéissent qu'à l'iniquité. « Celui qui, connaissant la volonté de son maître, ne l'exécute pas, sera rigoureusement puni, » a dit le Fils de Dieu. « Si je n'étais pas venu, et si je ne leur avais point parlé, disait-il encore, ils n'auraient pas de péché. » *Joan.*, XV, 22. Serons-nous vraiment dignes de pardon, nous qui avons eu l'honneur d'être introduits dans le palais de notre divin Roi, d'être admis dans l'intérieur du sanctuaire, de participer à des mystères affranchissant du péché, et qui néanmoins sommes pires que les Gentils auxquels ces faveurs ont été refusées ? La vaine gloire les a conduits à un très-haut degré de philosophie ; combien plus serait-il naturel que nous offrissions, en vue de plaire à Dieu, l'image de toutes les vertus ? Mais nous n'en arrivons même pas à dédaigner les biens de la terre, tandis que les païens ont sacrifié jusqu'à leur propre vie, ont livré leurs enfants durant les guerres à la fureur des démons, ont foulé aux pieds les lois sacrées de la nature en faveur des esprits infernaux. Pour plaire au Christ nous ne consentons même pas à un sacrifice d'argent ; pour plaire à Dieu, nous ne renonçons même pas à notre ressentiment ; nous laissons la haine embraser notre âme et nous exalter jusqu'au délire. Semblables aux malheureux qui subissent les ardeurs de la fièvre, nous sommes nous aussi comme suffoqués par une flamme intérieure ; et, incapables de mettre des bornes à nos passions, nous laissons se développer l'irascibilité de notre caractère et notre amour des richesses d'ici-bas. Je rougis, je me sens pénétré de honte lorsque je vois des Gentils mépriser les biens de ce monde après lesquels les nôtres se précipitent en furieux.

Les païens sacrifiaient leurs enfants au démon.

Pour ceux qui, parmi vous, professent à l'endroit de ces biens un mépris véritable, ils seront les esclaves d'autres passions, de la jalousie et de la colère : difficile de trouver la philosophie exprimée dans toute sa pureté. Où en est la cause ? En ce que nous ne demandons pas à l'Écriture les remèdes qu'elle contient, et que nous ne l'étudions pas avec componction, larmes et gémissements, mais d'une façon tout indifférente, lorsque nous n'avons pas autre chose à faire. C'est pourquoi les préoccupations séculières nous accablent, nous débordent et nous ravissent le peu de bien que nous pourrions avoir recueilli. Le malade qui, affligé d'une plaie, ne

lierait pas soigneusement l'appareil posé pour la réduire, le laisserait se détacher, et permettrait à la chaleur, à la poussière, à toutes les intempéries d'envenimer sa blessure, ne prendrait pas le moyen de guérir promptement; ce qui prouverait, non l'impuissance des remèdes, mais l'incurie du patient. Or, il nous en arrive autant lorsque nous accordons aux divins oracles une attention superficielle, et que nous nous jetons continuellement et à corps perdu au milieu des affaires séculières. Comment la divine semence ne serait-elle pas étouffée? comment pourrait-elle donner son fruit? Ouvrons donc les yeux pour prévenir ce fâcheux état, tournons-les du côté du ciel d'abord, puis portons-les vers les sépulcres et les tombes de ceux qui nous ont quittés. A nous également est réservée cette même destinée; nous aussi, nous devrons inévitablement partir de ce monde, peut-être avant ce soir. Préparons-nous à ce voyage; nous aurons besoin de viatiques nombreux, parce que nous aurons à craindre de redoutables ardeurs, une chaleur accablante, une profonde solitude. Il ne nous sera plus possible de nous arrêter dans les hôtelleries, d'aller acheter sur les places publiques; il nous faudra tout emporter d'ici. « Allez trouver les marchands, » disaient les vierges sages aux vierges folles; *Matth.*, XXV, 9; mais ces dernières n'en trouvèrent pas. « Un abîme s'étend entre vous et nous, » disait encore Abraham. *Luc.*, XVI, 26. Voici ce qu'Ezéchiel nous apprend de ce jour. En ce jour, « Noé, Job, Daniel ne délivreront pas leurs enfants. » *Ezech.*, XIV, 14. Dieu veuille que l'application de ces paroles ne nous soit pas faite et que, munis simplement au sortir de la vie du viatique nécessaire à la vie éternelle, nous paraissions avec confiance devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXV.

« Alors Pilate le remit entre leurs mains pour qu'ils le crucifiassent. Ils prirent donc Jésus et l'emmenèrent. Et traînant sa croix, il s'en alla au lieu dit le Calvaire, en hébreu, appelé le Golgotha, et il y fut crucifié. »

1. Il est facile, quand on ne se tient pas sur ses gardes, de se laisser aveugler et de trouver sa perte dans la prospérité. Ainsi les Juifs, favorisés dès le principe de l'assistance divine, réclamèrent dans la suite un régime politique à la façon de celui des Gentils; et, dans le désert où ils avaient reçu la manne, ils regrettèrent les oignons d'Egypte. Dans le récit actuel, ils ne veulent pas de la royauté du Christ, et ils se soumettent à la royauté de César. Conformément à leur désir, ce roi leur fut donné. Lorsque Pilate eut ouï leurs clameurs, il leur abandonna Jésus afin qu'ils le crucifiassent. Procédé de la dernière injustice. Il n'avait à demander au Christ qu'une chose, s'il avait brigué la royauté; mais, sous l'empire de la frayeur, il porte contre lui une sentence capitale. Et cependant le Christ l'avait prévenu, en lui disant: « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Pilate, dominé complétement par la foule, abdiqua ses sentiments de générosité. Il eût dû néanmoins suffire du songe de sa femme pour le terrifier: aucune de ces circonstances ne put lui inspirer des sentiments meilleurs; détournant ses regards du ciel, il livra l'innocent. Alors les Juifs chargent celui qu'ils regardent comme condamné du bois de la croix. Ce bois, ils l'avaient en abomination, et ils n'eussent même pas consenti à le toucher. Cela toutefois avait eu lieu en figure: Isaac avait porté le bois du sacrifice; mais, comme ce n'était qu'une figure, tout s'était borné à la volonté du père. Ici, comme il s'agissait de la vérité, le sacrifice fut réellement consommé. « Et il vint au lieu appelé le Calvaire. » Certains auteurs prétendent qu'Adam était mort et avait été enseveli en ce lieu; que Jésus avait ainsi dressé son trophée à l'endroit même où la mort avait établi le siége de son royaume. Ce trophée, c'é-

tait la croix qu'il portait en vue de détruire la tyrannie de la mort; et, comme tous les triomphateurs, ses épaules soutenaient le symbole de sa victoire. Qu'importe que les Juifs aient ordonné ce supplice avec des intentions différentes? Ils le crucifient en même temps que deux larrons, et malgré eux ils concourent à l'accomplissement des prophéties. Ce qu'ils faisaient pour l'outrager, était un hommage rendu à la vérité, tant la puissance du Sauveur était grande. Dès longtemps auparavant, le prophète avait dit : « Et il a été mis au nombre des scélérats. » *Isa.*, LIII, 12. Le diable s'est bien efforcé d'obscurcir un fait aussi lumineux, mais en vain. Trois suppliciés sont attachés à la croix; Jésus seul brille d'un incomparable éclat; preuve que sa puissance a tout fait. Lorsqu'ils furent crucifiés, des prodiges éclatèrent; et cependant nul n'ose les attribuer à d'autres qu'au seul Jésus. Telle était la faiblesse des artifices du démon; ils se retournèrent tous contre sa tête. Sur deux larrons, un arriva au salut; en sorte que, loin de nuire à la gloire du crucifié, le démon la fit ressortir davantage; car il était beaucoup plus extraordinaire encore de convertir le larron sur la croix et de lui ouvrir le paradis que d'ébranler les rochers.

« Or, Pilate fit une inscription, » soit pour se venger des Juifs, soit pour justifier la victime. Les Juifs ayant livré Jésus comme un scélérat, et s'appliquant à confirmer cette opinion par la présence des larrons, pour qu'on n'en prenne pas occasion de le flétrir et de le traiter comme un misérable, Pilate veut par ce moyen leur fermer la bouche ainsi qu'à tous ses ennemis à venir; il compose l'inscription en termes qui rappellent la haine de ce peuple contre son propre roi; et ces termes, il les grave en quelque sorte au haut du trophée; là ils proclament d'une voix éclatante le triomphe et la royauté de Jésus; s'ils n'expriment pas sa royauté tout entière, ils la proclament du moins, non en une seule langue, mais en trois langues. Comme vraisemblablement un grand nombre d'étrangers devaient assister à la fête des Juifs, pour que personne n'ignorât la justification de Jésus, ces trois langues furent chargées de signaler à tous l'implacable fureur de ses ennemis. Même sur la croix, le Sauveur est l'objet de leur jalousie. Et cependant en quoi leur était-il préjudiciable? En aucune façon; car, s'il n'est qu'un homme ordinaire, faible, mortel, pourquoi craindriez-vous cette inscription le proclamant roi des Juifs? Savez-vous ce qu'ils disent à Pilate? Ecrivez qu'il a prétendu être notre roi. Dans les termes actuels, c'est une affirmation pure et simple; en ajoutant : C'est lui qui le prétend, on l'eût rejeté sur son orgueil et son ambition. Pilate alors ne changea pas de sentiment, et il s'en tint à ce qu'il avait arrêté. Ce n'est pas là une circonstance sans importance; tout le mystère y est renfermé. Le bois de la croix ayant été enfoui dans le sein de la terre, personne ne songeant à l'en retirer, soit par crainte, soit à cause de préoccupations d'un autre genre, il devait cependant arriver que l'inscription serait un jour recherchée. Les trois croix ayant été enfouies au même endroit, on reconnut celle du Sauveur, d'abord à ce qu'elle était au milieu, puis au titre; car les croix des larrons n'en avaient aucun. Les soldats se partagèrent les vêtements de ces derniers, mais non la tunique du divin Maître; accomplissant par leurs actes condamnables les antiques prophéties: effectivement, cette circonstance avait également été prédite. Il y avait trois suppliciés; mais en Jésus seul les prophéties recevaient leur accomplissement. Pourquoi n'a-t-on pas agi de même envers les deux autres, pourquoi n'agir ainsi qu'envers Jésus? Examinez, s'il vous plaît, la précision de la prophétie : elle ne se borne pas à parler de la division qui se fit d'une part; elle parle encore de celle qui n'eut pas lieu. Les soldats se divisent les autres vêtements; ils ne le font pas pour la tunique du Sauveur, ils la jettent au sort. Les mots : « Sans couture, » n'ont pas été mis là sans raison : selon quelques auteurs, ils ont un sens allégorique; celui qui était crucifié n'étant pas un homme ordinaire et possédant la nature divine.

L'inscription de la croix du Sauveur servit à la faire reconnaître.

2. D'après d'autres interprètes, l'Evangéliste signifierait le genre du vêtement. Comme en Palestine les habitants ont coutume de prendre deux lambeaux d'étoffe pour en former leur vêtement, Jean observe qu'il en était ainsi de la

Vêtement que portaient les habitants de la Palestine.



Tunique sans couture du Sauveur.

tunique de Jésus, et qu'elle était sans couture. En quoi il me paraît marquer la grossièreté de cette tunique et nous apprendre que, pour se vêtir comme pour tout le reste, le Sauveur s'appliquait à ce qu'il y avait de plus simple. Voilà ce que firent les soldats. Cependant Jésus, du haut de la croix, recommande sa mère à son disciple : ainsi apprenons-nous avec quelle sollicitude profonde nous devons jusqu'au dernier soupir nous préoccuper des auteurs de nos jours. Lorsque sa mère le vint trouver hors de propos, il lui dit : « Qu'est-ce que cela fait à vous et à moi, ô femme? » — « Qui est ma mère? » dit-il ailleurs. *Joan.*, II, 4; *Matth.*, XII, 48. Dans la conjoncture présente, au contraire, il lui témoigne une touchante tendresse, et il la confie au disciple qu'il préférait. Ici pareillement, Jean ne déclare pas son nom : s'il eût recherché la vaine gloire, il eût indiqué de plus la raison qui motivait la préférence de son Maître à son égard, raison apparemment sérieuse et digne de considération. Observez que le divin Maître ne dit pas autre chose à Jean, et qu'il ne lui adresse aucune parole de consolation; pourquoi? Parce que le temps des consolations n'était pas encore arrivé. Du reste, ce n'était pas peu de chose pour cet apôtre que d'être honoré d'une confiance semblable et d'être ainsi récompensé de sa constance. Remarquez, je vous prie, à ce sujet, le calme avec lequel Jésus fait toutes ces choses, entretenant le disciple de sa mère, accomplissant les prophéties, ouvrant au larron un avenir plein d'espérance, après avoir cependant manifesté de la crainte avant d'être attaché à la croix, après avoir paru couvert d'une sueur de sang et dans une agonie véritable.

Que signifie ce contraste? Il n'y a rien en cela de mystérieux, rien d'inexplicable. D'un côté, nous voyons se révéler la faiblesse de sa nature; de l'autre, la grandeur de sa puissance. En outre, nous apprenons, par ce même contraste, à ne pas fuir les épreuves, alors même que l'angoisse aurait saisi notre âme avant le moment décisif, et à croire que, une fois la lutte engagée, la résistance nous deviendra facile et légère. Par conséquent, envisageons la mort sans pâlir : au fond de notre cœur se manifeste l'amour de la vie; mais il dépend de nous de briser cette chaîne, de réprimer ce sentiment, comme il dépend de nous de lui donner plus de force et plus d'empire. Nous avons de même en nous l'amour naturel des voluptés charnelles; et cependant, avec un peu de philosophie nous en venons à bout. Ainsi doit-il en être de l'amour de la vie. De même que Dieu, en déposant en nos cœurs l'amour des plaisirs en vue de la conservation de l'espèce, s'est proposé de perpétuer notre race, sans toutefois nous défendre de marcher dans la voie plus parfaite de la continence; de même, en nous inspirant l'amour naturel de la vie, il s'est proposé de nous éloigner de la mort volontaire, sans nous interdire toutefois le mépris de la vie du corps. Une fois instruits de ces vérités, nous devons agir avec modération et ne rechercher jamais la mort, de quelques malheurs que nous soyons accablés; s'il nous arrive d'être persécutés pour la cause de Dieu, il ne nous faut pas davantage reculer et trembler, mais avancer hardiment et mettre la vie à venir au-dessus de la vie présente.

« Or, des femmes étaient debout au pied de la croix. » Le sexe le plus faible fut en ce moment le plus fort; tout ordre se trouvait alors renversé. Cependant Jésus, après avoir confié au disciple bien-aimé sa mère, dit à celle-ci : « Voilà votre fils. » Quel excès d'honneur! Quelle dignité conférée à cet apôtre! Au moment de quitter ce monde, son Maître le charge de veiller sur sa propre mère; comme celle-ci ne pouvait pas ne pas céder à sa tendresse maternelle, ne pas être affligée et ne pas chercher un appui, le Sauveur parle fort à propos en ces termes : « Voilà votre mère; » la confiant ainsi à son disciple. En s'exprimant de cette manière, il les unit, ce semble, par les liens d'un mutuel amour; ce que le disciple comprit, car il considéra désormais Marie comme sa mère. Pour quelle raison l'Evangéliste ne mentionne-t-il pas d'autre femme, bien qu'une autre fût là présente? Pour nous apprendre que nos mères doivent avoir le pas sur toutes les autres. Si nous devons méconnaître les auteurs de nos jours lorsqu'ils s'opposent à notre bien spirituel, nous devons les respecter plus que tous les autres, lorsqu'ils ne s'y opposent pas; nous

devons les préférer à tous, puisqu'ils nous ont engendrés et élevés, au prix de mille souffrances. En même temps le Sauveur confondait l'audace d'un Marcion. S'il n'eût pas été engendré selon la chair, et s'il n'eût pas eu de mère, il n'aurait pas manifesté tant de sollicitude à son endroit.

« Ensuite, Jésus sachant que tout était accompli; » c'est à savoir qu'il ne manquait rien au mystère de la rédemption. En toute circonstance il avait à cœur de faire ressortir le caractère étrange de cette nouvelle mort : ici, le mourant était le seul arbitre de la mort, elle n'envahit pas le corps avant que sa volonté en eût marqué le moment; or, il ne le voulait qu'après avoir tout accompli. De là ces paroles : « J'ai le pouvoir de donner ma vie et j'ai le pouvoir de la reprendre. » *Joan.*, x, 18. Lors donc qu'il vit tout accompli, il dit : « J'ai soif, » réalisant en cela une nouvelle prophétie. Mais considérez la méchanceté des gens qui l'entourent. Eussions-nous des ennemis sans nombre, en eussions-nous reçu des outrages infinis, nous ne pourrions nous empêcher de leur témoigner de la pitié, si nous les voyions mourir sous nos yeux. Il n'en est pas de même des ennemis de Jésus : loin d'être touchés, loin de s'apitoyer sur son sort, ils n'en deviennent que plus cruels; et, joignant à la cruauté la moquerie, ils plongent une éponge dans du vinaigre et la lui présentent comme on la présentait aux criminels, avec une branche d'hysope. « Jésus l'ayant reçue s'écria : Tout est consommé. » Le voyez-vous en toutes ces circonstances agir avec un calme et une autorité suprêmes? Du reste, ce qui vient après le prouve bien. Tout étant donc consommé, « il inclina la tête, » qui n'était pas clouée à la croix, « et il rendit l'esprit, » c'est-à-dire le dernier soupir. D'ordinaire, on n'expire pas après avoir incliné la tête; pour Jésus, il fit le contraire de ce que nous faisons : au lieu d'incliner sa tête après avoir rendu le dernier soupir, comme il nous arrive de le faire, il ne rend le dernier soupir qu'après l'avoir inclinée. Particularités qui toutes ont pour but, dans la pensée de l'Evangéliste, d'établir que Jésus était le souverain de l'univers.

3. Mais les Juifs toujours prêts à rejeter un moucheron et à avaler un chameau, après avoir accompli un si noir forfait, s'inquiètent à propos du jour où l'on est. « Comme c'était la veille du sabbat, afin que les corps ne demeurassent pas sur la croix, ils demandèrent à Pilate qu'on leur rompît les jambes. » Notez quelle est la puissance de la vérité; ce sont les Juifs eux-mêmes qui concourent par leur faux zèle à l'accomplissement des prophéties. En effet, grâce à eux, un oracle prophétique reçoit sa réalisation. Les soldats vinrent donc briser les jambes des deux larrons; mais ils ne les brisèrent pas au Christ. Pour plaire aux Juifs cependant, ils percèrent son côté d'une lance et outragèrent ainsi son cadavre. Peut-on concevoir une scélératesse plus grande et plus abominable? Toutefois, ne laissez pas, mon bien-aimé, le trouble pénétrer dans votre âme. Les actes que leur inspiraient leurs mauvais sentiments, tournaient en définitive à l'honneur de la vérité; car un prophète avait dit : « Ils jetteront les yeux sur celui qu'ils ont transpercé. » *Joan.*, XIX, 37. De plus, cet attentat servit à convaincre plus tard ceux qui refusaient de croire, entre autres Thomas. En même temps un profond mystère était opéré. « Il en sortit du sang et de l'eau. » Ce n'est ni par hasard, ni sans but que ces deux sources jaillirent : c'est parce que le sang et l'eau sont les éléments constitutifs de l'Eglise. Les initiés le savent, eux que les eaux ont régénérés et qui prennent pour aliment la chair et le sang pour breuvage. Voici la raison d'être des mystères; car vous venez à cette coupe redoutable comme si vous deviez vous abreuver à ce côté divin. « Et celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est véritable. » Je n'ai pas appris ces faits d'une bouche étrangère, mes yeux en ont été témoins, et mon affirmation est incontestable. L'Evangéliste a raison; ce qu'il raconte, c'est un outrage fait au Sauveur; ce n'est point un fait extraordinaire et merveilleux qui provoque la suspicion. Confondant par avance les hérétiques, il présage les mystères à venir, il contemple le trésor que ces mystères renferment et il expose avec soin ce qui s'est passé. De cette manière, s'accomplit le mot prophétique : « Vous ne lui briserez aucun os. » Bien que cette parole ait été dite de l'agneau

pascal, cependant l'agneau pascal n'étant qu'une figure qui précédait la réalité dans le Sauveur seul elle s'est accomplie. Voilà pourquoi le caractère prophétique de ce mot est constaté; et, parce que l'Evangéliste pouvait très-bien voir repoussée l'autorité de son témoignage, il invoque celui de Moïse et donne ainsi à comprendre que le hasard n'était pour rien dans cette circonstance, laquelle depuis longtemps déjà avait été annoncée. Ce témoignage de Moïse est celui-ci : « Vous ne lui briserez aucun os. » *Exod.*, XII, 46. A son tour, Jean confirme par ce qu'il raconte la parole du Prophète : Je m'exprime en ces termes, dit-il, afin que vous saisissiez bien les relations étroites qui rapprochent la figure et la vérité. Voyez-vous quelle importance il attache à ce que l'on ne révoque pas en doute une particularité déshonorante et ignominieuse pourtant en apparence? Il était beaucoup plus ignominieux pour le corps de Jésus d'être ainsi le jouet d'un soldat que d'être cloué à la croix. Néanmoins, j'ai dit toutes ces choses, poursuit l'historien, je les ai dites avec la plus scrupuleuse exactitude, afin que « vous croyiez. » Que nul conséquemment ne se refuse à croire et n'aille pas, par une fausse honte, compromettre notre cause. Les circonstances qui semblent les plus ignominieuses, sont au contraire celles qui nous ont été le plus salutaires, et qui méritent le plus notre vénération.

La mort du Christ n'est point ignominieuse.

« Après cela vint Joseph d'Arimathie, l'un des disciples, » l'un des soixante et dix vraisemblablement, puisqu'il n'était pas des douze. Estimant la rage des Juifs calmée par les ignominies de la croix, Joseph se présente sans crainte pour ensevelir le cadavre : il en demande donc à Pilate l'autorisation et l'obtient; pourquoi lui aurait-elle été refusée? Nicodème met également la main à l'œuvre, et l'ensevelissement de Jésus s'opéra avec les précautions les plus minutieuses. On ne voyait encore en lui qu'un homme ordinaire. On porta des parfums précieux capables de préserver longtemps le corps de la corruption, preuve que l'on n'avait pas encore du Sauveur une idée très-haute, bien qu'il fût l'objet d'un profond amour. Pourquoi ne voyons-nous paraître dans cette conjecture aucun des douze, ni Pierre, ni Jean, ni aucun autre apôtre marquant? Le disciple ne passe pas cette circonstance sous silence. Si l'on expliquait leur absence par la crainte des Juifs, Joseph et ses compagnons, répondrions-nous, ne les craignaient pas moins; car, observe l'Evangéliste, « ils s'étaient cachés, par crainte des Juifs. » Partant, ne prétendez pas qu'il brava leur fureur, puisqu'il vint pénétré de crainte. Jean aussi, qui avait assisté au supplice et à la mort de Jésus, ne prit point de part à son ensevelissement. Quel langage tenir alors? D'après moi, Joseph d'Arimathie aurait été un personnage considérable d'entre les Juifs, comme l'indiquent les funérailles qu'il fait au Sauveur; il aurait été en outre connu de Pilate; et c'est pour cela qu'il en obtint l'autorisation sollicitée, et qu'il put ensevelir Jésus, non comme un supplicié, mais comme un homme prodigieux et admirable.

4. Cependant le temps pressait : le divin Maître étant mort à la neuvième heure, il avait fallu ensuite demander la permission au proconsul, emporter le corps; en sorte que vraisemblablement le soir était proche, heure à laquelle ils n'auraient pu rien faire de plus; en conséquence, on déposa le cadavre dans un sépulcre voisin. Ce fut par un céleste conseil qu'il fut déposé dans un sépulcre neuf où personne n'avait été mis encore : on ne pourrait pas attribuer ainsi le fait de la résurrection à un autre cadavre; ses disciples avaient la facilité de s'y rendre et d'attendre les événements, vu la proximité du lieu; enfin, la résurrection devait avoir par là même comme témoins, non-seulement ses amis, mais encore ses ennemis. Certes, les sceaux une fois apposés au sépulcre, des gardes une fois placés devant, il n'y avait plus lieu de révoquer en doute son ensevelissement, et le Christ voulut qu'il ne fût pas moins indubitable que sa résurrection elle-même. De là, les précautions prises par ses disciples pour démontrer la réalité de sa mort. Quant à sa résurrection, les siècles à venir étaient là pour la prouver; il est vrai que, si la réalité de sa mort eût été dès ce moment obscurcie et rendue moins évidente, le fait de la résurrection eût été obscurci dans la même mesure. A ces raisons de son ensevelissement en

un sépulcre peu éloigné, ajoutons celle-ci, que ce voisinage permettait d'établir la fausseté du bruit d'après lequel le corps aurait été dérobé.

« Le premier jour de la semaine, » c'est-à-dire, le jour du Seigneur, « dès le matin, Marie-Madeleine vint et vit la pierre du sépulcre enlevée. » C'est que le Sauveur était ressuscité malgré les sceaux, malgré la pierre que l'on avait posés. Mais, comme il fallait démontrer le miracle aux hommes, dès que le Sauveur fut ressuscité, le sépulcre fut ouvert, et l'on put se convaincre de ce qui venait de s'accomplir. Marie donc ne peut résister au désir de savoir ce qui s'était passé. Dans son amour envers son Maître, le sabbat fini, elle ne peut demeurer en repos, et, aux premiers rayons du jour, elle vient chercher au sépulcre un peu de consolation. A la vue de la pierre enlevée, au lieu de pénétrer dans l'intérieur du tombeau et de considérer en quel état il se trouvait, elle court en toute hâte, remplie d'émotion, vers les disciples. Ce dont elle était surtout préoccupée était de savoir ce qu'était devenu le corps de Jésus. Telle était la signification de sa course et le sens des paroles qu'elle prononça : « On a pris mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » Elle n'avait pas encore une idée bien nette de la résurrection; et, dans la pensée que le corps du divin Maître avait été dérobé, elle raconta ce qu'elle avait vu aux disciples avec la plus grande simplicité. L'Evangéliste ne refuse pas à cette femme la gloire d'être allée la première au sépulcre; il ne regarde pas comme une honte pour les apôtres d'avoir appris ces détails de sa bouche, et de n'avoir pas imité l'empressement qui ne lui permit pas de passer la nuit avec calme.

Dès qu'ils eurent entendu son récit, les apôtres vinrent en toute hâte au tombeau, et ils y virent les linges dans lesquels avait été enveloppé le corps du Sauveur, preuve de sa résurrection; car, si l'on eût enlevé son corps, on ne l'eût pas dépouillé de ces linges; si on l'eût dérobé, on n'eût pas pris le soin de lui ôter son suaire, de le plier et de le mettre à part; on eût enlevé le corps dans l'état où il aurait été trouvé. Remarquez, d'autre part, que Jean n'a pas oublié de dire que le Sauveur avait été enseveli dans la myrrhe; or, la myrrhe a pour effet de coller étroitement les linceuls au corps qui en est enveloppé; conséquemment, on ne saurait admettre la version de ceux qui prétendent que le corps avait été dérobé, du moment où l'on atteste que les linges avaient été laissés en un coin du sépulcre. Jamais un voleur n'eût pris tant de précautions pour un détail d'aussi peu d'importance. Pour quel motif eût-il laissé le suaire? Comment eût-il pu le faire sans être surpris? Il lui aurait fallu pour cela du temps, et le moindre retard l'eût découvert. Pourquoi les linges se trouvaient-ils d'un côté et le suaire replié de l'autre? Pour vous faire savoir que cela n'avait été fait ni avec désordre, ni à la hâte. A cette vue, les disciples crurent à la résurrection de leur Maître. Une fois raffermis par ce qu'ils avaient vu, ils furent favorisés de l'apparition du Christ. Considérez en cette circonstance la simplicité de l'Evangéliste et l'exactitude avec laquelle il rapporte l'examen de Pierre. Il l'avait lui-même prévenu; mais lorsqu'il eut aperçu les linges à part, il n'en rechercha pas davantage et se retira. Pierre, au contraire, plein d'ardeur, entre dans le sépulcre, examine avec soin, et, ayant remarqué des particularités qui avaient échappé à Jean, il convie ce dernier à les voir. Jean entra donc, lui aussi, dans le monument, et vit les linges dans lesquels avait été enveloppé le corps, à terre et séparés. Or, cette séparation des linges qui avaient été mis, bien enveloppés, les uns d'un côté, les autres d'un autre, supposaient une présence d'esprit qui excluait toute émotion.

Renonçons au vain appareil des funérailles.

5. Que le souvenir de votre Maître ressuscitant, dépouillé de tout, vous détermine à renoncer au vain appareil des funérailles. A quoi bon ces frais inutiles et insensés? Ils ne sont d'aucun avantage à ceux que la mort a frappés, tout en étant très-nuisibles à ceux qui déplorent leur perte. En effet, le défunt en a plus d'une fois souffert. Il est arrivé que, maintes fois, la richesse d'un tombeau a déterminé des misérables à le violer, à dépouiller le cadavre que l'on avait si somptueusement enseveli, à le laisser dans un état de nudité complète. O vaine gloire, que tes prétentions tyranniques et absurdes se mon-



trent bien dans les funérailles! Pour prévenir ces attentats, il est des gens qui remplissent de parfum des linges coupés en petites pièces, de façon à ne pouvoir pas servir à autre chose, et qui ensevelissent ainsi leurs morts. Cette conduite n'est-elle pas une véritable folie? Ne suppose-t-elle pas que l'on a perdu toute raison? Et l'on ose afficher ainsi son orgueil au moment où il va être réduit en fumier! — Si nous prenons ces précautions, dites-vous, c'est pour que l'on ne touche point à ces parfums dont nous embaumons le cadavre. — Mais si les voleurs n'y touchent pas, croyez-vous que les vers les respecteront? Et, quand même les vers et les insectes les épargneraient, croyez-vous qu'ils seraient à l'abri de la corruption et du temps? Supposons même que ni les vers, ni le temps, ni la corruption ne les dévorent, et que le corps subsiste dans son intégrité jusqu'à la résurrection, avec ces petits objets, quel avantage en reviendra-t-il aux trépassés? Ne ressusciteront-ils pas dépouillés de tout, et ces ornements qu'ils laisseront au fond du tombeau, leur serviront-ils de quelque chose au moment du jugement? — Vous me demanderez en réponse pour quel motif on a traité de même le corps du Christ? — Ne confondez pas, je vous prie, les choses divines avec les choses humaines; c'est sur les pieds du Sauveur que la pécheresse répandit son parfum. Si vous faites allusion à ceux qui ensevelirent le Sauveur, observez qu'ils ne connaissaient pas encore la résurrection; ils se conformèrent en agissant de la sorte, « à la coutume des Juifs. » Ils n'étaient pas non plus au nombre des douze apôtres; et ils ne l'honoraient guère en ceci. Tels n'étaient pas les honneurs que les douze lui rendaient : ils l'honoraient en bravant pour lui la mort, les tortures et toute sorte de périls. Sans doute, les premiers lui rendaient un certain honneur; mais cet honneur était bien loin d'égaler l'honneur que lui rendaient les derniers. Au reste, nous parlons en ce moment des honneurs prodigués aux hommes, tandis que ceux-là ne concernaient que le Seigneur. La preuve qu'il n'y attachait aucun prix, c'est qu'il a dit : « Vous m'avez vu ayant faim, et vous m'avez donné à manger; vous m'avez vu ayant soif, et vous m'avez donné à boire; vous m'avez vu dans la nudité, et vous m'avez vêtu. » Mais il n'a dit jamais : Vous m'avez vu mort, et vous m'avez enseveli.

Si je parle sur ce ton, ce n'est pas que je veuille proscrire les honneurs funèbres; je voudrais seulement en retrancher tout faste et toute excessive prétention. Vous me direz que la douleur, le chagrin, l'amour de ceux que l'on a perdus, vous suggèrent ces procédés. Je vous répondrai que l'amour du défunt n'y est pour rien, et que la vaine gloire est seule en cause. Voulez-vous témoigner vraiment à vos morts votre amour, je vous indiquerai un autre genre d'honneurs funèbres; je vous enseignerai le secret de les parer de vêtements qui ressusciteront avec eux et qui les couvriront de gloire, vêtements que ni les vers, ni le temps ne sauraient consumer, que les voleurs ne sauraient dérober. Vous me demanderez quels sont ces vêtements? Les vêtements de l'aumône. Ces vêtements ressusciteront avec les trépassés; car l'aumône leur a imprimé son cachet d'une manière indélébile. Tels sont les vêtements dont seront parés les hommes auxquels seront adressées les paroles : « Vous m'avez vu ayant faim, et vous m'avez nourri. » Voilà ce qui nous donnera de l'éclat, ce qui nous donnera de la gloire, et ce qui n'a rien à redouter. Ce que vous faites, au contraire, ne sert qu'à repaître la pourriture et les vers. Encore une fois, je ne prétends pas interdire les honneurs funèbres, mais seulement en marquer la mesure. Couvrez le cadavre, ne l'ensevelissez pas dans un état de complète nudité, j'y consens; mais si les vivants ne doivent rien avoir au delà du vêtement, il doit en être de même des morts. Le mort a moins besoin d'être vêtu que le vivant. Les habits nous sont nécessaires quand nous sommes sur cette terre, autant pour nous défendre contre le froid que pour protéger notre pudeur; le cadavre n'a besoin d'être couvert que pour ne pas être entièrement nu sur le char funèbre. Le vêtement qui lui convient mieux que les draperies funèbres, et qui l'emporte même sur ces draperies en beauté, c'est la terre; il est admirablement adapté à la nature de nos corps. Par conséquent, puisque le su-

perflu est interdit là même où les besoins sont multiples, toute recherche prétentieuse sera bien plus déplacée là où les besoins sont bien moindres.

6. Mais, répliquerez-vous, les personnes qui le verront riront de nous. — Que l'on rie tant que l'on voudra; vous devrez fort peu vous mettre en peine de gens qui poussent la folie jusqu'à ce point. Toutefois, ceux qui vous admireront et qui approuveront votre philosophie, seront encore plus nombreux. Une telle manière d'agir ne mérite pas que l'on en rie; ce qui le mérite ce sont nos larmes, nos lamentations, notre folie quand nous feignons de nous ensevelir avec nos chers trépassés. Cette manière d'agir est à la fois ridicule et condamnable. Pratiquez plutôt en ces circonstances la philosophie; n'employer de vêtements que d'une façon raisonnable, sera pour nous un sujet de couronnes et de louanges; il n'est personne qui ne nous applaudisse et qui, saisi d'étonnement en voyant la vertu de la grâce du Christ, ne s'écrie : Que la puissance du Crucifié est étonnante ! A ceux qui sont voués à la mort il persuade que la mort n'est pas une mort; en sorte qu'ils agissent, non en hommes qui vont périr, mais en hommes qui partent pour un meilleur séjour. Il leur a persuadé que ce corps terrestre et corruptible revêtira un jour l'incorruptibilité, vêtement beaucoup plus resplendissant que nos vêtements d'or et de soie. Aussi, attachent-ils peu d'importance aux honneurs funèbres, et estiment-ils au-dessus de tout une vie vertueuse. — C'est là le langage que l'on tiendra si nous donnons l'exemple de cette philosophie; mais, si l'on nous voit nous désoler et pleurer comme des femmes, et mener les chœurs des pleureuses à gages, on se rira de nous, on se moquera de nous, on nous accablera de sarcasmes, et l'on blâmera de toutes les manières ce luxe vain et hors de saison. Ces blâmes, nous les entendons retentir de tous les côtés, et c'est justice. Quelle sera donc à nous notre excuse si, parant un corps réservé aux vers et à la pourriture, nous dédaignons le Christ lorsqu'il a faim, lorsqu'il a soif et qu'il réclame l'hospitalité?

Mettons fin à ces usages déplorables; ensevelissons nos morts de la manière qui nous sera la plus utile, à eux et à nous, pour la gloire de Dieu. Distribuons pour eux d'abondantes aumônes; envoyons-leur ce précieux viatique. Si le souvenir des hommes illustres n'est point inutile aux vivants; « je protégerai cette cité, disait le Seigneur, à cause de moi et à cause de David mon serviteur; » IV *Reg.*, XIX, 34; cela sera plus vrai encore de l'aumône. C'est l'aumône qui opéra une résurrection, lorsque de pauvres veuves attestèrent tout le bien que leur faisait Dorcas. Lors donc qu'un des vôtres sera près de sa dernière heure, que l'un de ses plus proches parents lui prépare d'utiles funérailles en lui suggérant de faire du bien aux indigents, qu'il le revête de ces ornements, qu'il l'engage à prendre le Christ pour héritier. Si les rois de la terre assurent d'autant plus la sécurité des leurs qu'ils font après leur mort de plus grandes générosités, quelle faveur ne conciliera-t-il pas à lui-même et aux siens, celui qui associera le Christ à ses enfants en qualité d'héritier? Voilà les offrandes funèbres vraiment utiles; celles-là profitent à ceux qui sont morts et à ceux qui demeurent. Avec de pareilles offrandes, nous resplendirons au jour de la résurrection; mais, si nous négligeons l'âme pour ne nous occuper que du corps, nous recueillerons sur la terre le ridicule, après cette vie, un sort redoutable. Ce n'est pas une ignominie peu considérable que de sortir de la vie sans vertu; le corps qui gît nu et sans sépulture est moins déshonoré que l'âme dépouillée de toute vertu. Hâtons-nous de lui donner son vêtement, de l'en couvrir en tout temps. Si nous l'avons négligé pendant la vie, du moins rentrons en nous-mêmes à notre mort, et tâchons par nos aumônes de mériter les suffrages d'autrui. En nous secourant ainsi les uns les autres, nous concevrons une légitime confiance, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Usages déplorables employés au temps de l'orateur dans les funérailles.

HOMÉLIE LXXXVI.

« Les disciples retournèrent donc avec eux. Or, Marie se tenait debout hors du sépulcre, pleurant. »

1. Le sexe faible est enclin à la pitié. Ne soyez donc pas étonnés de voir Marie pleurer amèrement au sépulcre. Il n'en fut pas ainsi de Pierre; suivant le récit de l'historien sacré, « les disciples s'en retournèrent chez eux, tandis que Marie se tenait debout pleurant. » Extrêmement sensible par nature, elle n'avait pas encore une idée claire de la résurrection. Quant aux disciples, dès qu'ils eurent vu les linges du sépulcre, ils crurent, et ils se retirèrent dans le saisissement le plus profond. Pourquoi ne se rendirent-ils pas sur-le-champ en Galilée, conformément au précepte qui leur en avait été fait? Apparemment qu'ils attendaient les autres disciples; de plus ils étaient en proie à la plus grande perplexité. Les disciples se retirèrent donc : Marie demeura près du sépulcre. Comme j'en ai déjà fait l'observation, c'était une consolation bien douce pour elle que la vue du tombeau. Pour la goûter plus vivement et pour contempler l'endroit où le corps de Jésus avait été déposé, voilà qu'elle s'incline : aussitôt elle reçoit la plus précieuse récompense de son amour. Ce que les disciples n'avaient point vu, cette femme le vit la première; elle vit deux anges vêtus de blanc, assis l'un aux pieds, l'autre à la tête : il suffisait de la couleur de leur vêtement pour exciter la joie et l'espérance. Les idées de Marie n'étant pas assez élevées pour qu'elle admît la résurrection du Sauveur, à la seule vue des linges de la tombe, des anges lui apparaissent revêtus d'habits de fête pour la ranimer et la consoler. Néanmoins ils ne lui parlent pas de résurrection, ils se bornent à la préparer à cette vérité. Marie voit donc leurs faces resplendissantes, plus resplendissantes qu'elle n'en contempla jamais; elle voit leur vêtement éclatant, elle entend leur voix sympathique. « Femme, lui dit-on, pourquoi pleurez-vous? » Ces divers détails lui ouvraient en quelque sorte le chemin, et la disposaient à la doctrine de la résurrection. La manière dont ils étaient assis eux-mêmes était de nature à lui inspirer la pensée de les interroger; car ils paraissaient n'ignorer rien de ce qui s'était accompli : au lieu d'être assis à côté l'un de l'autre, ils l'étaient à une certaine distance. Comprenant que Marie n'oserait pas les questionner, ils la devancent, et par leur question, aussi bien que par leur attitude, ils l'invitent à les entretenir. Que répond cette femme? Elle s'écrie sur le ton du plus ardent amour : « Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. » — Que dites-vous, ô femme? Vous ne pensez donc pas à la résurrection, et vous estimez que Jésus est mort pour ne plus se relever? — Vous le voyez, elle n'avait pas encore saisi cette haute doctrine. « Dès qu'elle eut parlé en ces termes, elle se retourna. » Comment expliquer ce mouvement de Marie, qui se retourne avant même d'avoir ouï la réponse de ses interlocuteurs? Je croirais volontiers que le Sauveur se montra derrière elle tandis qu'elle parlait, et que les anges, à cette apparition du Seigneur, prirent un maintien, un air, une posture qui dénotaient clairement ce qui venait d'avoir lieu : de là ce mouvement naturel de la femme signalé tout à l'heure. Aux anges, le divin Maître se montre tel qu'il est; il ne se montra pas de même à Madeleine, de crainte que son aspect ne la terrifiât; il avait des dehors communs et vulgaires. On ne saurait en douter, puisque Marie le prit pour le jardinier.

Marie-Madeleine la première visite le Sauveur après sa résurrection.

A la vérité, cette femme, dont les idées étaient si peu hautes, ne pouvait être élevée tout à coup si fort au-dessus de sa sphère; il fallait l'y conduire peu à peu. Jésus donc lui demande : « Femme, pourquoi pleurez-vous, qui cherchez-vous? » Par où l'on voit qu'il savait ce qu'elle avait à cœur; de la sorte, il la met sur la voie d'une réponse. La femme, comprenant la pensée du Sauveur, sans prononcer le nom de Jésus, lui répond comme à un homme qui savait ce dont elle était préoccupée : « Si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Encore une fois elle parle de lui comme s'il était définitivement mort. Voici du reste sa pensée : Si, par crainte des Juifs, vous



l'avez enlevé d'ici, dites-le-moi, et je l'emporterai. Assurément l'amour de cette femme, son dévouement est bien grand; mais ses idées sont terre à terre. Aussi Jésus se fait connaître à elle par la voix et non par le regard. Le divin Maître ne se faisait pas toujours connaître des Juifs, bien qu'il fût en leur présence : tantôt il se découvrait, tantôt il ne se découvrait pas; de même en était-il quand il parlait. Lorsqu'il demandait à la troupe conduite par Judas: « Qui cherchez-vous? » ils ne le reconnaissaient ni à ses traits, ni à sa voix; il ne fut connu que quand il voulut l'être. Ainsi en agit-il avec Madeleine. Il se contenta de prononcer son nom sur un ton de reproche, parce qu'elle concevait de semblables idées au sujet de son Maître plein de vie. Pourquoi l'Evangéliste ajoute-t-il: « Se tournant, elle dit, » puisque Jésus lui adressait la parole? Je suppose qu'en demandant : « Où l'avez-vous mis? » elle regardait les anges de façon à pouvoir se rendre compte de l'étonnement qu'ils manifestaient; mais, quand le Christ l'interpella, elle se tourna vers lui et elle le reconnut à la voix. En effet, c'est quand il lui dit: « Marie, » qu'elle reconnut son Seigneur. C'est donc à sa voix et non à son aspect qu'elle le reconnut. Si vous me demandez : Comment savez-vous que les anges manifestèrent de l'étonnement et que la femme, à cette occasion, se retourna? vous auriez tout aussi bien sujet de demander : D'où savez-vous que Madeleine toucha le Sauveur et l'adora? De même que ceci résulte de l'observation de Jésus: « Ne me touchez pas; » cela est également la conséquence de ce fait noté par l'Evangéliste, à savoir que Marie se retourna. Pourquoi le Sauveur lui dit-il de ne pas le toucher? Selon quelques-uns, elle aurait sollicité quelque grâce spirituelle, en se reportant à cette parole qu'elle avait entendue : « Si je vais vers mon Père, je le prierai, et il vous donnera un autre consolateur. » *Joan.*, XIV, 3-16.

2. Comment put-elle entendre cette promesse, ne s'étant pas trouvée avec les disciples en ce moment? D'ailleurs une pareille pensée ne pouvait être que loin de son esprit. Comment aurait-elle imploré son maître, puisqu'il n'était pas encore monté vers son Père? Que conclure donc? Qu'elle désirait converser avec lui comme par le passé, que, dans la joie où elle était, elle ne concevait pas de Jésus une plus haute idée, bien qu'il fût selon la chair dans un état beaucoup plus parfait. C'est pour l'éloigner des sentiments de ce genre, c'est pour qu'elle ne persistât pas à lui parler avec cette familiarité, car nous ne le voyons plus converser de même avec ses disciples, que le Sauveur élève ses idées et lui inspire à son égard un plus profond respect. S'il lui eût dit: Ne vous approchez pas de moi comme vous le faisiez précédemment; les choses ont changé de face et mes rapports avec vous ne seront plus désormais ce qu'ils étaient, ce langage eût senti l'orgueil et l'injure; mais il exprime la même pensée sur un ton plein de modestie, en disant: « Je ne suis pas encore monté vers mon Père. » Ces mots: « Je ne suis pas encore monté, » prouvent que c'est là le but vers lequel il se dirige. Or, devant remonter vers son Père et ne plus converser avec les hommes, il ne devait plus être considéré avec les mêmes idées qu'auparavant. Que ce soit là sa pensée, ce qui vient après l'établit: « Allez, dites à mes frères: Voici que je m'en vais vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Pourquoi parle-t-il d'une chose qui ne devait s'accomplir que quarante jours plus tard? Pour élever l'âme de Marie et lui apprendre qu'il allait monter aux cieux. Quant à ces mots : « Mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu, » ils se rapportent au mystère de l'incarnation, l'ascension ne pouvant convenir qu'à la chair du Sauveur. C'est ainsi qu'il parle à cette femme dont l'intelligence ne comprenait pas encore sa grandeur. Dieu sera-t-il son Père d'une façon, et notre Père d'une autre? Assurément, puisqu'il est le Père des justes d'une autre façon qu'il l'est du reste des hommes, à plus forte raison n'est-il pas le Père du Fils de la même manière qu'il est notre Père. Comme il avait employé cette expression : « Allez dire à mes frères, » Jésus ne veut pas que l'on en conclût sa parfaite égalité avec eux, et il déclare qu'il existe entre eux et lui une grande différence. A lui, il était réservé de s'asseoir sur le trône de son Père; aux disciples, il était seulement réservé de se tenir à ses côtés. Par suite, bien qu'il

soit devenu notre frère, en tant que revêtu de la nature humaine, il est encore par la dignité bien au-dessus de nous, et l'on ne saurait supprimer la distance qui nous en sépare.

Madeleine s'en alla donc l'annoncer aux disciples. Tel est le prix de la persévérance et de la stabilité. Les disciples ne s'attristèrent pas à la nouvelle du prochain départ de Jésus, ils ne tinrent plus le langage qu'ils avaient tenu précédemment : Pourquoi ? Précédemment ils pleuraient sur lui, parce qu'il devait mourir bientôt; maintenant qu'il est ressuscité, quel motif auraient-ils de s'affliger? Marie, du reste, leur raconte une vision et leur communique des paroles capables de les consoler. Il était à présumer cependant qu'ils ne s'en rapporteraient pas à l'affirmation de leur compagne; ou que, s'ils y croyaient, ils verraient avec peine qu'ils n'avaient pas été favorisés de cette apparition. Or, pour qu'il n'en fût rien, Jésus ne laissa pas un seul jour s'écouler; après avoir allumé dans leur cœur, par cette nouvelle de sa résurrection et le récit de la femme, le désir de le voir, quand ce désir eut atteint chez eux toute sa vigueur, ravivé qu'il était encore par la crainte dont ils étaient possédés, en ce moment, vers le soir, le divin Maître leur apparut d'une façon merveilleuse. Pourquoi se montre-t-il à eux le soir? Parce que, selon toute vraisemblance, c'était le moment où ils sentaient le plus l'aiguillon de la frayeur. D'où vient qu'ils ne crurent pas voir en lui un fantôme? fait d'autant plus étrange que les portes étaient fermées et que Jésus parut néanmoins en un instant. Evidemment, la narration de Madeleine avait donné à leur foi une grande énergie; outre que l'apparition de leur Maître fût de nature à les rassurer et à calmer toutes leurs appréhensions.

Pourquoi le Sauveur apparut le soir à ses disciples.

Il ne vint pas à eux durant le jour, afin que tous fussent réunis sous l'influence de l'effroi qu'ils ressentaient. Il ne frappa point aux portes; soudain il apparut au milieu d'eux et leur montra ses mains et son côté. Pour apaiser le flot de pensées qui s'élevait en eux, il leur dit : « La paix soit avec vous, » c'est-à-dire ne vous épouvantez pas. En même temps, il leur rappelle le langage qu'il leur avait fait entendre avant la croix : « Je vous laisse ma paix..... Cherchez en moi votre paix. Dans le monde vous aurez bien des peines. » — « Or les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. » Les faits viennent confirmer les promesses du divin Maître. « Je vous verrai de nouveau, leur avait-il dit avant sa passion, et votre cœur sera dans la joie, et cette joie, nul ne vous la ravira. » *Joan.*, XVI, 22. Cette parole, il la justifie maintenant. Il n'est donc pas étonnant que ces diverses circonstances aient produit chez les apôtres une foi à toute épreuve. Si Jésus leur répète à plusieurs reprises : « La paix soit avec vous, » c'est qu'ils avaient à soutenir contre les Juifs une lutte sans trêve, et qu'il voulait leur inspirer une confiance à la hauteur de ces difficultés.

3. Telle fut la première parole qu'il leur adressa lorsqu'il fut ressuscité; d'où l'expression habituelle de Paul : « Grâce et paix soient avec vous. » Aux femmes pareillement il apporte la joie, parce qu'elles étaient dans le deuil et que leur sexe avait été le premier frappé de malédiction. Ainsi, aux hommes la paix en vue de la guerre qui se préparait, aux femmes la joie à cause de leur douleur. Quand toute ombre de tristesse eut été écartée, le Sauveur proclama les résultats magnifiques de la croix; ces résultats, c'était la paix. Tout obstacle avait été surmonté, une victoire éclatante avait été remportée, tous les desseins du divin Maître avaient été réalisés; c'est pourquoi il dit alors à ses disciples : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Vous ne rencontrerez aucune difficulté, soit à cause de ce qui a déjà été accompli, soit à cause de ma puissance à moi qui vous envoie. En s'exprimant de la sorte, il ranime leur courage, il leur montre la confiance qu'ils doivent avoir en lui s'ils consentent à se charger de la mission qu'il leur offre. Maintenant il ne s'adresse plus à son Père, c'est en vertu de sa propre autorité qu'il leur confère la puissance. « Soufflant sur eux, il leur dit : Recevez le Saint-Esprit; à ceux dont vous remettrez les péchés, ils seront remis; à ceux dont vous les retiendrez, ils seront retenus. » Un empereur qui institue des préfets, les investit en même temps du pouvoir de mettre

en prison et du pouvoir d'en délivrer; ainsi fait le Christ en envoyant ses apôtres.

Mais il donne maintenant le Saint-Esprit, d'où vient qu'il a dit précédemment: « Si je ne m'en vais pas, il ne viendra pas. » Il y a des interprètes qui prétendent que le Sauveur ne donna pas le Saint-Esprit à ses apôtres dans la conjoncture présente, et que, par cette insufflation, il les rendit seulement aptes à le recevoir. Daniel ne put voir un ange sans être saisi de frayeur. Que n'eussent-ils pas éprouvé, si une grâce telle que la grâce du Saint-Esprit leur eût été donnée sans qu'ils y eussent été préparés? Aussi Jésus ne dit-il pas: vous avez reçu; il dit: « Recevez le Saint-Esprit. » Toutefois on serait dans le vrai, si l'on pensait qu'une grâce spirituelle fut conférée dans ce moment aux apôtres; la grâce, non de ressusciter les morts et d'opérer des miracles, mais d'effacer les péchés; car les grâces de l'Esprit sont diverses. De là ces expressions du Fils de Dieu : « A ceux dont vous remettrez les péchés, ils seront remis; » expressions qui caractérisent à merveille la grâce dont ils sont favorisés. Quarante jours plus tard, le don des miracles leur fut octroyé. « Vous recevrez, leur disait le Sauveur, la vertu de l'Esprit, qui descendra sur vous; et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem et dans la Judée. » *Act.*, I, 8. Ce témoignage, ils le lui rendirent par leurs miracles; car, encore une fois, ineffable est la grâce du Saint-Esprit, et variés sont ses dons. Tout ceci avait pour but de vous apprendre qu'une seule et même puissance, une seule et même vertu était commune au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Les attributs qui paraissent appartenir en propre au Père, appartiennent aussi bien au Saint-Esprit et au Fils. « Personne, a-t-il été dit, ne vient au Fils, si le Père ne l'y conduit. » *Joan.*, VI, 44. La même chose est dite du Fils: « Je suis la voie, s'écriait-il un jour, nul ne vient à mon Père, si ce n'est par moi. » *Ibid.*, XIV, 6. La même chose est attribuée au Saint-Esprit: « Nul ne peut nommer le Seigneur Jésus-Christ, écrivait l'Apôtre, si ce n'est par l'Esprit saint. » I *Cor.*, XII, 3. Pareillement, tantôt c'est le Père, tantôt c'est le Fils, tantôt le Saint-Esprit qui, d'après les Ecritures, ont envoyé les apôtres dans l'Eglise; nous voyons encore qu'il y a des grâces diverses attribuées simultanément au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

4. Faisons donc tout ce qui dépendra de nous pour attirer en notre âme l'Esprit saint, et coopérons avec soin à la grâce qui nous a été confiée. Grande est la dignité des prêtres. « A ceux dont vous remettrez les péchés, ils seront remis, » leur a-t-il été dit. C'est pour cela que Paul écrivait aux Hébreux : « Obéissez à vos supérieurs, et soyez-leur soumis; » *Hebr.*, XIII, 17; ayez pour eux la plus complète déférence. Vous, mon frère, vous ne vous occupez que de vos affaires, et, pourvu qu'elles marchent convenablement, peu vous importent les affaires d'autrui. Il n'en est pas ainsi du prêtre; alors même qu'il vivrait d'une façon irréprochable, s'il ne s'occupe pas avec zèle et de vous et de tous ceux qui lui ont été confiés, il sera plongé avec les pécheurs dans l'enfer; plus d'une fois il ne sera personnellement coupable d'aucune faute, et néanmoins il se perdra pour n'avoir pas travaillé dans la mesure de ses forces à la répression des fautes du prochain. Puisque vos prêtres sont exposés à de si graves dangers, accordez-leur du moins toute votre bienveillance. « Ils veillent pour vos âmes, » *Ibid.*, vous dit Paul, ils veillent sur elles, non d'une manière quelconque, mais « comme devant en rendre compte un jour. » Ils méritent donc de votre part les égards les plus grands. Or, si vous les traitez sans égard aucun, vous nuirez à vos propres intérêts. Tant que le pilote jouit de la liberté nécessaire, les passagers sont en sécurité; mais, si les passagers l'injurient et le maltraitent, il lui sera impossible de surveiller la marche du navire, et, sans même le vouloir, il les précipitera dans les périls les plus graves. Ainsi en sera-t-il du prêtre: tant que vous l'honorerez comme il convient, il conduira vos affaires comme il convient; si vous l'accablez de chagrins, vous vous exposerez les uns et les autres, quels que soient son courage et son énergie, à devenir la proie des flots. Rappelez-vous ce que le Christ disait des Juifs : « Les Scribes et les Pharisiens se sont assis sur la chaire de Moïse. Faites donc tout ce qu'ils vous recom-

Dignité et charge redoutable des prêtres.



manderont de faire. » *Matth.*, XXIII, 2-3. Ce n'est plus le cas de dire : Les prêtres se sont assis sur la chaire de Moïse, mais, sur la chaire même du Fils de Dieu ; c'est sa doctrine qu'ils ont reçue. De là ces paroles de l'Apôtre : « Nous sommes les ambassadeurs et les représentants du Christ ; c'est Dieu même qui vous parle par notre bouche. » II *Cor.*, V, 20. Ne voyez-vous pas tous les hommes se soumettre aux princes de ce monde, encore qu'ils l'emportent sur eux par la race, le mérite, la vertu ? Par respect pour celui qu'ils représentent, on oublie toutes ces considérations, et l'on s'en tient à la volonté du souverain, quel que soit celui qu'il a honoré de sa confiance. Si un pareil respect existe lorsqu'un homme ordonne, mépriserons-nous ce que Dieu aura ordonné, insulterons-nous celui qu'il a marqué d'un caractère sacré, le couvrirons-nous d'injures, et, quand il nous est défendu de juger nos frères, déchaînerons-nous notre langue contre nos prêtres ? Comment obtenir indulgence, si nous n'apercevons pas la poutre qui est dans notre œil, tout en signalant impitoyablement la paille qui est dans l'œil de nos frères ? Ne savez-vous donc pas que, en jugeant ainsi, vous vous préparez à vous-même un jugement redoutable ?

Si je m'exprime de la sorte, je ne prétends pas excuser les prêtres qui exercent indignement les fonctions sacrées dont ils sont investis ; ces prêtres, je pleure sur eux et je les prends en pitié ; mais ce n'est pas une raison pour que de simples fidèles, et les moins éclairés, se mêlent de les juger. Leurs mœurs auront beau être impures, vous ne devez trouver rien d'impur dans les mystères qui leur sont confiés. Dieu permit bien qu'une ânesse parlât, qu'un faux prophète répandît des bénédictions spirituelles. Or, s'il a cru devoir se servir de la bouche d'un animal, et de la langue impure de Balaam, à cause des Juifs prévaricateurs ; à plus forte raison, versera-t-il sur vous, ses fidèles serviteurs, en dépit de la mauvaise conduite de vos prêtres, ses bénédictions, et vous enverra-t-il le Saint-Esprit. D'autant plus que, s'il vient en nous, ce n'est jamais à cause de notre pureté ; c'est toujours un effet de sa grâce. « Tout est à vous, disait l'Apôtre, Paul comme Apollo, comme Céphas. » I *Cor.*, III, 22. Tous les pouvoirs dont le prêtre est investi sont un don de Dieu ; si avant que la philosophie humaine puisse aller, elle demeurera toujours en arrière de la divine grâce. D'autre part, je ne prétends pas non plus que nous soyons indifférents à la conduite de nos prêtres ; je voudrais seulement que, si quelques-uns d'entre eux en viennent à se négliger, vous n'attiriez pas sur vous-mêmes des maux redoutables. Et que parlé-je des prêtres ? Ni un ange, ni un archange ne peut quelque chose sur les prérogatives accordées par le Seigneur ; tout en ce point dépend du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le prêtre ne fait que prêter sa langue, présenter sa main. Il n'eût pas été juste que la malice d'un homme privât les fidèles du fruit des mystères de notre salut. En conséquence, craignons Dieu, respectons ses prêtres, environnons-les tous sans exception de nos hommages et ces égards que nous leur aurons témoignés, aussi bien que nos autres œuvres, nous mériteront de Dieu une récompense magnifique, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXVII.

« Or, Thomas l'un des douze, surnommé Didyme, n'était pas avec eux, lorsque Jésus leur apparut. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il leur dit : Si je ne vois..., je ne croirai pas. »

1. S'il est puéril de croire sans raison et au hasard, il est également insensé de vouloir tout scruter et approfondir sans mesure. Or, ce fut là le tort de Thomas. Les disciples lui disant : « Nous avons vu le Seigneur, » il refusa de croire ; non pas qu'il n'eût confiance en leur parole, mais il estimait ce qu'ils lui attestaient, à savoir la résurrection, impossible. En effet, il ne leur dit pas : Je ne crois pas en votre témoignage ; mais bien : « Si je n'y mets ma main, je ne croirai pas. » Comment se fait-il qu'il fût absent, alors que tous les autres disciples étaient

assemblés ? Apparemment, il ne s'était pas encore réuni à eux depuis leur disparition précédente. Quant à vous, en présence de ce disciple incrédule, songez à la charité du Seigneur, qui, pour le salut de cette seule âme, daigne montrer les blessures qu'il a reçues, pour le salut de cette âme beaucoup plus grossière que les autres, et apparaître au milieu d'eux. C'est du plus grossier de nos sens que Thomas attendait la foi; il ne voulait pas s'en rapporter à ses yeux, il ne disait pas : Si je vois; mais : Si je touche, de crainte que ses yeux ne vissent qu'un fantôme. Pourtant les disciples qui lui racontaient ces faits récents, méritaient toute créance; le Sauveur qui les leur avait prédits la méritait encore plus. Néanmoins Jésus ne se refuse pas aux exigences excessives de son disciple. Pourquoi ne se montre-t-il pas sur-le-champ à lui, et attend-il huit jours ? Afin que la curiosité de Thomas fût excitée par les détails et les affirmations réitérées qu'il entendit sortir dans l'intervalle de la bouche des apôtres, et qu'il fût mieux préparé à ce qui allait arriver. Qui lui avait appris que le côté du divin Maître avait été ouvert ? Il l'avaient ouï dire aux disciples. Pourquoi croire une chose et ne pas croire l'autre ? Parce que cette dernière dépassait toute imagination. Remarquez, je vous prie, l'amour des apôtres pour la vérité, leur exactitude à raconter leurs propres faiblesses comme celles des autres, et leur véracité sur tous les points.

Jésus donc se présente une seconde fois : il n'attend pas que Thomas lui demande quoi que ce soit, ou lui tienne le langage qu'il avait tenu aux disciples. Thomas gardant le silence, son Maître va au-devant de ses désirs et lui fait ainsi comprendre qu'il était présent lorsqu'il avait parlé sur un ton d'incrédulité. Dans la leçon qu'il lui donne, il se sert des mêmes termes, tout en lui montrant ce qu'il devait penser désormais. Après lui avoir dit : « Mettez ici votre doigt, et voyez mes mains; mettez votre main dans mon côté, » il ajoute : « Et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. » S'il doutait, c'était donc faute de foi. Il est vrai que les apôtres n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit. Il n'en fut plus de même ensuite; car dès lors ils furent parfaits. Le Sauveur ne se borna pas à cette observation ; il en fit peu après une nouvelle à son disciple. Ce dernier ayant été convaincu, et s'étant écrié : « Mon Seigneur et mon Dieu, » il lui dit : « Parce que vous m'avez vu, vous avez cru; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » Le propre de la foi, c'est de croire en ce qui n'a point été vu ; « la foi est la substance des choses que nous devons espérer, la preuve de celles que nous ne voyons pas. » *Hebr.*, XI, 1. Par ces paroles le divin Maître n'exalte pas seulement ses autres disciples, mais encore tous ceux qui dans la suite des âges devaient croire en lui. A la vérité, les disciples n'avaient exigé rien de pareil à ce qu'exigea Thomas; il leur suffit des suaires pour accepter la doctrine de la résurrection ; et, avant même de voir le corps glorieux du Sauveur, ils y crurent sans restriction. Si donc maintenant quelque fidèle nous venait dire : Je voudrais bien avoir vécu en ce temps ; je voudrais bien avoir vu le Christ accomplir ses miracles, qu'il se souvienne du mot de Jésus : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » Il resterait à savoir comment le corps incorruptible du divin Maître a pu conserver les cicatrices des clous, et comment il a pu être touché par une main mortelle. Que ces questions toutefois ne vous troublent pas : c'était de la part du Christ une pure condescendance. Son corps était si pur, si subtil, si dégagé de la grossièreté de la matière, qu'il pénétrait dans une salle dont les portes étaient fermées. Ce fut donc pour conquérir ses disciples à la foi de sa résurrection qu'il se manifeste de la sorte; pour leur montrer que c'était bien lui qui avait été crucifié et qui était ressuscité. Voilà pourquoi il conserve, ressuscité, les stigmates de la croix ; voilà pourquoi il mange avec ses disciples, circonstance que les apôtres mettaient particulièrement en relief : « Nous avons mangé, nous avons bu avec lui » disaient-ils. *Act.*, X, 41. De même donc qu'en le voyant marcher sur les flots avant sa passion, nous n'en inférons pas que son corps fût d'une nature différente de la nôtre; de même, en le voyant après la résurrection conserver les cica-

Pourquoi le corps ressuscité du Sauveur conserva ses cicatrices.

trices de ses blessures, nous ne devons pas croire que son corps ne soit pas incorruptible. Le Christ encore une fois n'en agit ainsi qu'à cause de son disciple incrédule. « Jésus fit bien d'autres miracles. » L'Evangéliste ayant raconté moins de prodiges opérés par le Sauveur que les autres historiens sacrés déclare que ces derniers sont loin de les avoir tous racontés; ils se sont bornés à ceux qui suffisaient pour gagner les lecteurs à la foi. « Si on les rapportait tous, poursuit-il, le monde ne pourrait, à mon avis, contenir les livres dans lesquels ils seraient rapportés. » *Joan.*, XXI, 25.

2. Il s'ensuit que le désir d'être utile et non de briller a guidé la plume de ces écrivains. Puisqu'ils ont passé un grand nombre de faits sous silence, comment attribuait-on leur conduite à la vanité? Vous insisterez et demanderez pour quels motifs ils n'ont pas tout raconté. — Ils ne l'ont pas fait d'abord parce qu'il y avait infiniment à dire; en second lieu, ils estimaient que quiconque ne croirait pas, d'après ce qu'ils disaient, ne croirait pas davantage, lors même qu'ils en eussent raconté davantage, et que quiconque, au contraire, accepterait ces miracles, n'aurait pas besoin d'en connaître d'autres pour avoir la foi. J'ajouterai cependant que, selon moi, Jean parle ici des prodiges opérés après la résurrection; c'est pour cela qu'il dit : « En présence de ses disciples. » Si, avant la résurrection, des miracles étaient indispensables pour leur démontrer que Jésus était vraiment le Fils de Dieu, ils étaient également indispensables après la résurrection pour leur persuader qu'il était vraiment ressuscité. De là cette parole : « En présence de ses disciples, » avec lesquels seuls il avait conversé, une fois ressuscité. De là ces expressions encore : « Le monde ne me voit plus. » Et, pour que vous sachiez bien que tout ceci se faisait en faveur des disciples, l'Evangéliste conclut en ces termes : « Afin que, par la foi, vous obteniez en son nom la vie éternelle; » par où il s'adresse à tous les hommes en général, et fait voir qu'il se propose le plus grand bien de ceux qui croiront en Jésus, et non de celui auquel ils croiront. « En son nom, » c'est-à-dire, par lui-même; car il est la vie.

« Après cela Jésus se découvrit encore à ses disciples sur les bords de la mer de Tibériade. » Maintenant, il ne demeure plus continuellement avec eux comme il le faisait avant sa mort. Il se révèle à eux le soir, et il disparaît; il leur apparaît de nouveau huit jours après, et il disparaît encore; enfin, il se montre à eux sur les bords de la mer, non sans leur causer une grande frayeur. Que signifie cette expression : « Il se découvrit? » Elle prouve que Jésus ne se montrait à eux que par faveur, son corps étant incorruptible et immortel. Dans quel but l'Evangéliste mentionne-t-il le lieu? Pour nous apprendre que les disciples ne craignaient plus autant, puisqu'ils sortaient de leur demeure et circulaient librement. Ils ne se tenaient plus renfermés chez eux; mais ils s'étaient rendus en Galilée pour se soustraire aux dangers que les Juifs auraient pu leur susciter. Simon vint donc pêcher. Comme Jésus ne conversait plus habituellement avec eux, que l'Esprit saint ne leur avait pas été encore donné, qu'aucune mission ne leur avait été confiée, et qu'ils n'avaient aucune occupation spéciale, ils étaient revenus à leur premier métier. « Et il y avait avec Simon, Thomas, et Nathanaël que Philippe avait appelé, et les enfants de Zébédée, et deux autres personnes. » N'étant donc retenus par aucune occupation, ils étaient allés pêcher, et parce qu'ils craignaient ils avaient choisi la nuit; c'est ce que Luc raconte, bien qu'il y eût encore une autre circonstance à mentionner. Les autres disciples les suivaient, parce qu'ils étaient tous extrêmement unis; ils se proposaient d'assister à la pêche et de passer ainsi quelques moments agréables. On se mit donc à l'œuvre; tandis qu'ils y travaillaient de toutes leurs forces, Jésus apparut; toutefois il ne se fit pas connaître, afin d'entrer en conversation avec eux. « N'avez-vous rien à manger? » leur cria-t-il. Il leur parle en homme ordinaire, comme s'il désirait leur acheter des provisions. Les apôtres lui ayant répondu qu'ils n'avaient encore rien, Jésus leur conseilla de jeter leurs filets vers la droite; ils suivirent son conseil et prirent une

quantité de poissons considérable. A cette marque ils le reconnurent; et alors chacun de révéler son caractère, surtout Pierre et Jean. L'un avait plus d'ardeur, l'autre plus d'élévation ; l'un plus de vivacité, l'autre plus de pénétration. Jean fut le premier à reconnaître Jésus, Pierre le premier à l'aller trouver. A la vérité, les prodiges dont ils venaient d'être témoins n'étaient pas ordinaires : une grande quantité de poissons avait été prise ; leurs filets nonobstant ne s'étaient pas rompus; puis ils virent, avant d'avoir mis le pied sur la terre ferme, le feu allumé, du pain et des poissons tout prêts. Jésus ne s'était pas ici servi de substances particulières, comme il avait coutume de le faire par humilité avant la croix.

Dès que Pierre l'eut reconnu, il jeta loin de lui et poissons et filets, et ceignit ses reins. Remarquez à la fois son respect et son amour. Le Sauveur étant éloigné de deux cents coudées, l'apôtre ne put attendre que la barque eût abordé ; il se jeta dans la mer et gagna la rive à la nage. Que dit le divin Maître : « Venez et mangez. Et personne n'osait lui adresser la parole. » Ils n'avaient plus la liberté, la familiarité dont ils usaient auparavant, et, au lieu de l'interroger à leur aise, ils se tenaient assis, les yeux fixés sur lui, dans le silence, le respect et la crainte ; « car ils savaient que c'était le Seigneur. » Voilà pourquoi principalement ils ne lui demandaient pas : Qui êtes-vous ? En le voyant sous une forme nouvelle, dans des conditions propres à inspirer la frayeur, ils étaient dans le plus profond saisissement. Ils auraient bien voulu lui adresser quelque question ; mais la crainte dont ils étaient remplis, la certitude qu'ils avaient de son identité firent qu'ils gardèrent le silence et se bornèrent à manger les aliments que sa toute-puissance avait tirés du néant. Ici vous ne voyez pas le Fils de Dieu lever ses regards vers le ciel et agir d'une façon humaine; il prouve par là que ses actes n'avaient été de sa part que l'effet d'une pure condescendance. Les apparitions du Sauveur ne furent pas très-multipliées, elles n'eurent pas lieu non plus de la même manière ; cela résulte de l'observation de l'Evangéliste : « Ce fut pour la troisième fois que Jésus se manifesta depuis sa résurrection d'entre les morts à ses disciples. » Le divin Maître, en outre, ordonna d'apporter quelque chose à manger, preuve qu'ils n'avaient pas un fantôme sous leurs yeux. Cependant, il n'est pas dit que dans la circonstance présente il ait mangé avec eux, ce que Luc affirme lorsqu'il dit qu'il demeurait et qu'il mangeait avec eux. Comment pouvait-il le faire, il ne nous appartient pas de l'expliquer : un point est certain, c'est que tout ceci s'accomplissait d'une façon merveilleuse; car Jésus n'avait plus besoin désormais d'une nourriture corporelle, et il ne consentait à l'accepter que pour établir d'une façon inébranlable la vérité de sa résurrection.

3. Peut-être qu'en entendant ces choses votre cœur s'est échauffé ; peut-être que vous avez estimé bienheureux les disciples qui étaient avec le divin Maître, aussi bien que ceux qui doivent l'assister au jour de la résurrection générale. Ne négligeons par conséquent rien pour en arriver à contempler sa face glorieuse. Si maintenant il nous suffit de quelques paroles entendues pour allumer en nos âmes de saintes ardeurs et nous inspirer le regret de n'avoir pas vécu en ces temps où notre Sauveur habitait sur la terre, de n'avoir pas ouï sa voix, contemplé ses traits, de ne l'avoir pas abordé, touché, servi ; que sera-ce donc de le voir, non plus en un corps mortel, et agissant à la façon des hommes ordinaires, mais revêtu d'un corps à l'abri de la mort, environné d'anges, et de savourer une félicité qui défie toute expression ? Je vous le répète donc, ne négligeons rien pour arriver à jouir d'une gloire pareille ; avec de la bonne volonté, nous ne rencontrerons aucune difficulté; nous n'éprouverons aucune peine, avec un peu de vigilance. « Si nous souffrons avec notre Maître, nous règnerons avec lui ; » oui, si nous souffrons comme lui les persécutions et les épreuves, si nous marchons d'un pas ferme dans la voie étroite. I *Tim.*, II, 12. Naturellement la voie étroite est abrupte; mais, grâce à la volonté, grâce à l'espérance de l'avenir qui nous soutient, elle devient aisée. « Les afflictions si courtes et si légères de la vie présente produiront pour nous le poids incomparable d'une éternelle et sublime

gloire; pour nous, dis-je, qui considérons non les choses visibles, mais les choses invisibles. » II *Cor.*, IV, 17-18. Tenons donc nos regards fixés du côté des cieux; ayons ces biens éternels constamment devant notre imagination et notre pensée. Si nous ne cessons de nous en préoccuper, ni les charmes des voluptés terrestres ne nous séduiront, ni les épreuves d'ici-bas ne nous accableront; nous nous rirons également des unes et des autres : nous ne craindrons ni les chaînes de l'esclavage, ni les fascinations de l'orgueil; car notre amour sera trop haut placé, nos espérances fixées trop solidement sur cette divine charité. Non-seulement les maux de la terre ne feront sur nous aucune impression pénible; ils disparaîtront même à nos yeux. Telle est la puissance de l'amour qu'il concentre sur les objets que nous aimons toutes nos pensées; même lorsqu'ils sont absents, ils sont tous les jours présents à notre esprit.

La puissance de ce sentiment est si grande qu'elle arrache le cœur humain à tout le reste pour l'attacher à l'objet de son affection. Si nous aimions vraiment le Christ, toutes les choses d'ici-bas ne seraient pour nous qu'une ombre, une image, un rêve. Nous aussi, nous nous écrierons : « Qui nous séparera de la charité du Christ? Sera-ce la tribulation, sera-ce l'angoisse? » *Rom.*, VIII, 35. Paul ne parle pas de l'argent, des richesses, de la beauté, choses profondément méprisables et ridicules; il parle des choses les plus redoutables, de la famine, des persécutions, de la mort; et ces choses, il n'en fait aucun cas. Il n'en est pas de même de nous, qui, pour la richesse, renonçons à ce qui fait notre vie, nous éloignons de la lumière. Aux yeux de Paul, ni la mort, ni la vie, ni les biens à venir, ni quelque créature que ce fût ne méritait d'entrer en comparaison avec l'amour du Christ: qu'un peu d'or brille à nos yeux, nous ne nous possédons plus, et nous foulons aux pieds les lois de notre Maître. — Ces paroles, nous ne pouvons les supporter; encore moins devrions-nous supporter les actions qu'elles expriment. Chose déplorable, nous frémissons quand on nous en parle, nous n'éprouvons aucune horreur à les accomplir; avec la plus grande facilité, nous nous livrons aux serments, aux parjures, au vol, à l'usure, à l'impureté, nous cessons de prier avec assiduité, nous violons la plus grande partie des commandements, et la cupidité fait que nous ne nous préoccupons aucunement de nos membres. L'homme avide d'argent causera au prochain mille maux, sans en causer moins à soi-même : pour un rien, il s'emportera contre lui, il l'injuriera, il le qualifiera de fou, il jurera sans s'inquiéter de la vérité de ce qu'il avance, il ne gardera pas même la mesure prescrite dans l'ancienne loi; car, je le répète, il n'aimera pas son prochain, celui qui aime l'argent. Or, ne nous est-il pas ordonné d'aimer nos ennemis mêmes? Si nous ne pouvons pas entrer dans le ciel tout en observant les préceptes antiques, à moins que notre justice ne soit plus abondante que la justice des sectateurs de la loi, quelle excuse nous restera-t-il, à nous qui transgressons même cette loi surannée? J'ajoute que, loin d'aimer ses ennemis, celui que la cupidité possède traitera comme des ennemis ses propres amis.

L'amour de Jésus-Christ enfante le mépris du monde.

4. Et que parlé-je des amis? Les hommes cupides méconnaissent les sentiments de la nature elle-même. Pour eux, il n'y a ni parenté, ni souvenir des relations d'autrefois, ni respect pour l'âge, ni amitié; contre tout le monde ils nourrissent des sentiments hostiles; outre qu'ils sont avant tout à eux-mêmes leurs plus mortels ennemis, non-seulement à cause de la mort qu'ils donnent à leur âme, mais de plus à cause des chagrins, des tourments, des préoccupations sans nombre auxquelles ils se condamnent. Voyages, haines, embûches, périls et peines de toute sorte, ils affronteront tout; et cela, pour en arriver à posséder ce qui est le principe de tous les maux, et à compter des sommes d'or considérables. Croyez-vous qu'il y ait une passion plus funeste que celle-là? Elle ravit à ses victimes toute gloire, tout honneur, les voluptés mêmes qui entraînent les hommes à tant d'offenses envers Dieu. Aux yeux de l'homme passionné pour l'argent tous les hommes sont suspects; il est vrai que les hommes par lesquels il est jalousé, déchiré, calomnié, environné de piéges ne sauraient se compter. Ceux qu'il a lésés

le détestent à cause de l'injustice qui leur a été faite ; ceux qui ne l'ont pas été redoutent ce même sort, et, par compassion pour les premiers, ils déclarent eux aussi la guerre à leur ennemi commun : enfin, les grands et les puissants que la prospérité des petits tourmente et indigne, se prennent d'envie à leur sujet et en viennent également à les haïr et à les combattre. Je vous entretiens de l'inimitié des hommes; mais, lorsqu'on a Dieu lui-même pour ennemi, quelle espérance, quelle consolation, quel dédommagement resterait-il ? Ce n'est pas tout : l'avare ne pourra jamais user des trésors qu'il possédera ; il en sera le gardien et l'esclave, il n'en sera jamais le maître. Cherchant constamment à se procurer de nouvelles richesses, il évitera toute dépense, il se privera lui-même, et, dans l'impuissance de tarir la source de ses désirs, il sera, parmi les pauvres, le plus pauvre de tous. Cependant, les richesses nous sont données pour que nous en usions, et non pour que nous les gardions ; si nous prenons le parti de les enfouir et de les garder pour d'autres, notre sort est le plus triste des sorts, puisque toute la peine que nous prenons en vue d'augmenter notre fortune n'aboutit qu'à nous interdire l'usage de ces biens, qui disparaissent dans les coffres auxquels nous les confions.

Toutefois, il existe une autre maladie non moins redoutable que cette dernière. Si les avares enfouissent leurs trésors dans la terre, il y a des hommes qui en font des instruments de volupté, de débauche et d'intempérance, ajoutant ainsi au supplice que leur attire l'injustice, celui que leur vaudra l'impureté. D'autres consacrent leur argent à l'entretien de parasites et de flatteurs, d'autres à des jeux et à des courtisanes : les uns et les autres se précipitent vers la géhenne par une infinité de chemins, ayant laissé la droite voie qui mène au ciel. Or, quiconque choisit celle-ci aura non-seulement des biens plus précieux, mais encore plus de félicité en partage. Dépensez vos biens au milieu des femmes perdues; le ridicule et la honte, des rixes sans nombre, une volupté passagère, voilà tout ce que vous en recueillerez. Cette volupté elle-même, elle n'existera pas; car les femmes de mauvaise vie ne vous sauront jamais gré de ce que vous leur aurez donné. « La maison de l'étrangère est un tonneau percé ; » est-il écrit. *Prov.*, XXIII, 27. C'est une race effrontée que cette race ; Salomon compare à l'enfer l'amour de la courtisane : pour la calmer, il faut que son amant soit dépouillé de tout. Que dis-je? Même alors, elle ne se calmera pas; elle n'en affichera que plus d'orgueil, elle piétinera son esclave gisant à terre, elle l'accablera de sarcasmes et l'abreuvera d'affronts impossibles à décrire. Combien le bonheur des fidèles qui travaillent efficacement à leur salut est différent ! Ils n'ont pas, eux, de rivaux ; tous sont dans la joie et dans l'allégresse, et ceux qui jouissent, et ceux qui voient les autres jouir. Ni ressentiment, ni chagrin, ni honte, ni opprobre n'obsèdent leur âme ; les joies sereines d'une bonne conscience, l'espérance d'un brillant avenir seules la remplissent. Déjà ils brillent de la gloire qui leur est promise ; déjà ils goûtent la sécurité que leur procure la bienveillance dont ils sont l'objet de la part du Seigneur; pour eux nulle crainte, nul précipice, mais le calme et la tranquillité du port. Que toutes ces considérations nous décident, après avoir comparé ces plaisirs les uns aux autres, à choisir les plus solides ; alors nous serons mis en possession des biens futurs, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Conclusion morale.

HOMÉLIE LXXXVIII.

« Lorsqu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas, m'aimez-vous plus que ceux-ci? Il répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. »

1. Bien des vertus peuvent nous concilier la faveur de Dieu, nous rendre à ses yeux justes et agréables; mais ce qui nous attire de préférence la bienveillance céleste, c'est l'amour du prochain. Aussi le Christ exige-t-il de Pierre cet amour. En effet, lorsqu'ils eurent mis fin à leur repas, « Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas, m'aimez-vous plus que ceux-ci? Il lui

répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes brebis. » Pourquoi le Sauveur, négligeant les autres apôtres, s'adresse-t-il à Pierre et lui parle-t-il de ces derniers? C'est que Pierre était remarquable entre tous les apôtres, il était la bouche, le coryphée du chœur apostolique. C'est pour cela que Paul vint, lui aussi, le voir un jour, de préférence à tous les autres. Le divin Maître voulait en outre leur faire comprendre que le renoncement était effacé, que Pierre devait avoir confiance ; et voilà qu'il lui donne la prééminence sur ses frères. Il ne mentionne ce renoncement en aucune façon, il ne lui fait à ce sujet aucun reproche. Si vous m'aimez, lui dit-il, prenez le gouvernement de vos frères ; mettez actuellement en évidence cette ardente charité que vous avez témoignée constamment et dont vous étiez si heureux ; donnez pour mes brebis cette vie que vous prétendiez devoir donner pour moi. Interrogé une et deux fois, Pierre en appelle au témoignage même de Jésus, qui connaissait le secret des cœurs ; interrogé une troisième fois, Pierre se trouble, la crainte le saisit de nouveau, il se souvient qu'il a précédemment affirmé avec énergie, et que son affirmation a néanmoins été démentie par l'événement; il en appelle alors de nouveau à la science de son Maître : « Vous connaissez tout, » lui dit-il, l'avenir aussi bien que le présent.

Saint Pierre était la bouche et le coryphée du chœur apostolique.

Voyez-vous le changement qui s'est opéré dans le chef des apôtres, combien il a gagné en douceur, en modération, combien il est éloigné de s'élever sans réflexion contre la parole du Maître, comme il l'avait fait antérieurement? Aussi le trouble descendit-il en son âme. Peut-être, pensa-t-il, que je n'aime pas réellement, tout en croyant aimer. Ne m'est-il pas arrivé naguère de me prononcer dans un sens avec insistance, et de n'aboutir qu'à une complète confusion? Jésus l'interroge à trois reprises ; à trois reprises il lui intime les mêmes ordres, preuve de l'intérêt qu'il attache à la garde des brebis ; c'est bien là, semble-t-il dire, la meilleure marque d'amour que l'on puisse lui donner. Tout en parlant à Pierre de ce sentiment, il lui prédit son martyre à venir; d'où il résulte que son précédent langage ne lui était pas inspiré par la défiance, et qu'il ne doutait pas de la sincérité de son disciple. Pour nous donner un modèle de l'amour qui lui est dû et nous enseigner comment il faut l'aimer, le divin Maître poursuit en ces termes : « Lorsque vous étiez jeune, vous vous ceigniez vous-même et vous alliez où vous vouliez ; mais, lorsque la vieillesse sera venue, un autre vous ceindra, et il vous mènera où vous ne voulez pas. » Pourtant c'était là l'objet des désirs les plus ardents de Pierre ; voilà pourquoi le Fils de Dieu lui parle avec une pareille clarté. « Je donnerai ma vie pour vous, s'était écrié Pierre à plusieurs reprises ; ... fallût-il mourir pour vous, je ne vous renierai pas. » *Joan.*, XIII, 37 ; *Matth.*, XXVI, 35. Et Jésus lui accorde ce qu'il a désiré.

Après sa faute saint Pierre devient plus doux et plus modéré.

Quel est le sens de ces mots : « Où vous ne voulez pas? » C'est une allusion au sentiment de la nature, à l'action impérieuse de la chair, à la difficulté que l'âme éprouve à se séparer du corps. La volonté de Pierre était ferme, sans doute; mais la nature n'en faisait pas moins sentir sa présence. Nul homme ne meurt volontiers, Dieu en ayant ainsi ordonné par un conseil de sa sagesse, afin que la plupart des hommes ne recourussent pas à une mort violente. Les choses étant ce qu'elles sont, le diable a trouvé cependant le secret de précipiter bien des malheureux dans le suicide : si l'amour de la vie exerçait sur nous un moindre empire, assurément une foule d'hommes se seraient, pour un léger chagrin, donné la mort volontairement. Donc, les mots : « Où vous ne voudriez pas, » désignent le sentiment de la nature. Pourquoi le Sauveur, après ces paroles : « Lorsque vous étiez jeune, » ajoute-t-il celles-ci : « Lorsque la vieillesse sera venue? » C'est une preuve que Pierre n'était alors ni trop jeune, ni vieux, mais dans la maturité de l'âge. Pourquoi lui rappeler les années écoulées? Pour lui apprendre qu'il entendait les choses ainsi. Dans l'ordre temporel c'est la jeunesse qui agit, la vieillesse n'est d'aucune utilité. A mes yeux il en est autrement : c'est dans l'âge de la vieillesse que la force est plus grande, l'énergie plus indomptable ; les années n'y font rien. Par ce langage il cherche à ranimer l'ardeur de l'apôtre, et non certes à

l'effrayer : il connaissait son amour, l'impétuosité avec laquelle son zèle l'emportait, il lui annonce le genre de mort qui lui est réservé. Répondant à son avidité de braver pour son Maître toute sorte de dangers, ayez confiance, lui dit-il, vos désirs seront comblés ; les épreuves qui vous ont été épargnées dans votre jeunesse, vous les subirez dans votre vieillesse. Pour encourager à son tour le lecteur, l'écrivain sacré observe : « Or, Jésus parlait ainsi, signifiant par quel genre de mort il devait glorifier Dieu. » Souffrir pour le Christ est donc, sachez-le bien, une gloire et un honneur. « Et, lorsqu'il eut dit ces choses, il ajouta : Suivez-moi. » Par où il déclare la sollicitude et l'affection particulière qu'il témoignait à ses apôtres. — Mais le siége de Jérusalem fut occupé par Jacques, me dira-t-on peut-être. — Je répondrai que le Christ ne réservait pas ce siége à Pierre, parce qu'il se proposait de faire de Pierre le docteur de l'univers entier. « Pierre s'étant donc tourné vit le disciple que Jésus aimait et qui, durant la cène, reposa sur sa poitrine, les suivre, et il dit : Seigneur, qu'arrivera-t-il à celui-ci ? »

2. Dans quel but rappeler cette circonstance de la cène ? — Ceci n'a point lieu sans motifs, ni fortuitement ; c'est pour nous montrer de quel crédit Pierre jouissait, même après son renoncement. Lui qui, durant la cène, n'osait pas adresser une question à son Maître et qui avait eu recours à l'intermédiaire de Jean, a désormais la primauté sur ses frères. Maintenant il ne charge pas l'un de ces derniers de parler pour lui ; lui-même interroge le Fils de Dieu au sujet d'autrui, et il parle hardiment, lorsque Jean garde le silence. En ceci paraît l'affection profonde de Pierre pour Jean ; car il l'aimait tendrement, comme le prouvèrent les circonstances ultérieures, et comme le prouve, du reste, aussi bien tout l'Evangile que le livre des Actes. Jésus venant de dévoiler à Pierre les plus magnifiques destinées, de lui confier l'univers, de lui annoncer son martyre, et de déclarer son amour plus fort que l'amour des autres apôtres, Pierre désire partager avec Jean ces honneurs, et demande à son Maître : « Et celui-ci, qu'en sera-t-il ? » ne marchera-t-il pas dans le même chemin que nous ? — De même qu'il avait eu recours à Jean lorsqu'il n'osait pas questionner le Sauveur, de même il suppose à son tour que Jean voudrait bien questionner le Maître sur son propre compte et qu'il n'ose pas ; de là cette question de Pierre. Que répond le Christ ? « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, en quoi cela vous importe-t-il ? »

L'affection et le désir de ne pas être séparé de Jean, avaient inspiré à Pierre le précédent langage. Or, le Christ veut lui montrer que cette affection, quelque vive qu'elle soit, est loin d'être égale à la sienne ; il lui dit en conséquence : « Si je veux qu'il demeure, en quoi cela vous importe-t-il ? » Par où nous apprenons à ne jamais trouver mauvais le bon plaisir de Dieu, et à ne pas porter trop loin le regard de notre curiosité. Pierre étant toujours prêt à poser des questions pareilles, son Maître arrête sa fougue et lui répond de manière à lui faire comprendre qu'il est bon de ne pas en demander davantage. « Le bruit donc se répandit parmi les frères, » c'est-à-dire, parmi les disciples, « que Jean ne mourrait pas. Or, Jésus ne dit pas qu'il ne mourrait pas, mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, en quoi cela vous importe-t-il ? » Ne supposez pas, fait-il entendre, que je règle de la même façon vos destinées. Ce qui avait encore provoqué cette réponse du Sauveur, c'était le devoir d'arrêter ses apôtres sur la pente d'une affection hors de propos. Au moment d'entreprendre la conversion de la terre entière, il ne convenait pas qu'ils fussent trop étroitement liés entre eux ; les intérêts de l'humanité en eussent été gravement compromis. Aussi Jésus dit-il à Pierre : Une œuvre importante vous a été confiée ; à vous de l'exécuter, de l'accomplir ; à vous de combattre et de triompher. Que vous importe à vous si je veux que votre compagnon demeure ici ? Occupez-vous de votre mission, et pas d'autre chose. — Considérez, je vous en prie, en cette occasion, la simplicité de l'Evangéliste. Après avoir mentionné le sentiment des disciples, il le redresse et déclare qu'ils n'avaient pas saisi la pensée de Jésus. « Jésus ne dit pas, observe-t-il, qu'il ne mourrait pas, mais : Si je veux qu'il demeure... »

Simplicité de saint Jean l'Evangéliste



« C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses et qui a écrit ce livre, et nous savons que son témoignage est conforme à la vérité. » Pourquoi Jean est-il le seul à parler sur ce ton, les autres évangélistes ne disant rien de semblable? pourquoi se rend-il une seconde fois témoignage à lui-même, et semble-t-il prévenir ses lecteurs? quelle en est la raison? Il fut le dernier, dit-on, à composer son évangile sous l'inspiration et l'excitation particulière de Dieu. S'il parle continuellement de son amour, c'est pour indiquer le motif qui l'a déterminé à écrire. Tout en montrant quel est le principe auquel il a cédé, il concilie à ses paroles une parfaite autorité. Je sais que ce qu'il affirme est véritable; si la foule refuse de croire, voici un motif capable de triompher de sa résistance. Ce motif, quel est-il? Les paroles suivantes l'énoncent : « Il y a bien d'autres choses que fit Jésus; si elles étaient rapportées en détail, je ne crois pas que le monde pût contenir les livres où elles seraient écrites. » Ce n'est donc pas pour flatter que je me suis fait historien : on ne saurait en douter, en voyant que, ayant tant à dire, j'en ai omis plus que je n'en ai dit, et que d'ailleurs je n'ai pas manqué de rapporter les piéges, les mauvais traitements, les haines, les outrages, les injures des Juifs envers le Sauveur, qu'ils traitaient d'imposteur et de possédé. A vouloir séduire, il aurait dû suivre une marche opposée, garder le silence sur toutes les circonstances pénibles, et ne rapporter que les circonstances éclatantes. Mais, comme il n'a parlé que des choses parfaitement connues de lui, qu'il a tout examiné en détail, tout vérifié, il n'hésite pas à mettre en avant l'autorité de son témoignage. Nous aussi, lorsqu'il s'agit de choses que nous connaissons à merveille, nous sommes dans l'usage de ne pas répudier notre propre témoignage. Si nous le faisons, il est bien plus naturel que Jean l'ait fait; lui qui écrivait sous l'action de l'Esprit. Les autres apôtres ne manquaient pas non plus, dans leurs prédications, de s'exprimer en ces termes : « Nous sommes les témoins des faits que nous avançons, nous et l'Esprit que le Seigneur a donné à ceux qui lui obéissent. » *Act.*, v, 32. Et vraiment, l'Evangéliste avait été présent à tout ce qu'il racontait, il était resté près de son Maître crucifié, qui lui avait confié sa propre Mère; preuve à la fois de son amour envers Jésus, et de la connaissance exacte qu'il avait de ce qui le regardait. S'il affirme l'accomplissement de tant de miracles, n'en soyez pas surpris; songez à la puissance infinie de l'auteur de ces prodiges, et vous croirez sans peine ce que vous dit le disciple bien-aimé. S'il nous est facile de parler, il était encore plus facile au Sauveur de produire tout ce qu'il voulait : il n'avait qu'à vouloir, et ce qu'il voulait s'accomplissait au même instant.

3. Prêtons donc une attention soutenue aux enseignements qui nous sont donnés, et ne cessons de les étudier et de les approfondir; plus nous les méditerons, plus nous en retirerons d'avantages. Ainsi nous parviendrons à débarrasser notre vie de ses épines, à la purifier de ses souillures. Le péché, comme les sollicitudes séculières, est chose stérile et désastreuse. Pareilles à l'épine qui blesse toujours celui auquel elle s'est fixée, les choses du monde blessent quiconque y demeure attaché, de quelque part que provienne l'attache, il n'en est pas de même des biens spirituels; je les comparerais volontiers à des pierres précieuses : sous quelque aspect qu'on les envisage, elles charment toujours les regards. Je suppose qu'un homme fasse l'aumône; outre l'espérance de la récompense à venir qui le soutient, il jouit dès ce monde autant qu'il est permis de jouir : son âme étant remplie d'une confiance sans limites, il porte ce sentiment dans tout ce qu'il fait; ayant triomphé de la nature mauvaise, il trouve dans la satisfaction et l'approbation de sa conscience, plus que dans toute autre approbation, avant même le royaume céleste, la plus douce des récompenses. Il en est de même pour toute bonne action; par contre, le mal que nous commettons, livre notre âme, avant même la géhenne, en proie à d'horribles tourments. Songez-vous, après avoir péché, à l'avenir; quoique personne ne vous châtie, vous êtes tout tremblant et tout saisi d'effroi. Songez-vous au présent; vous apercevez de nombreux ennemis, vous vivez dans une défiance continuelle, il vous est également

impossible de regarder en face et ceux qui font le mal et ceux qui ne le font pas. L'injustice nous cause beaucoup plus de peine que de plaisir ; la conscience réclame au dedans, les hommes nous condamnent au dehors. Dieu est irrité, l'enfer réclame évidemment sa victime, nos pensées ne nous laissent pas un instant de repos. C'est une chose terrible et accablante que le péché ; le plomb est moins lourd que le péché. L'homme qui le comprend n'osera même pas lever les yeux, quelle que soit son insensibilité. Aussi, dès qu'il le comprit, Achab, tout impie qu'il était, ne marcha que le front penché vers la terre, le cœur contrit et l'âme désolée. Il se revêtit d'un sac, et il répandit des torrents de larmes.

Si nous faisons de même, si nous pleurons comme Achab, nous expierons nos fautes comme Zachée, et nous obtiendrons indulgence. De même que quiconque ne commencerait pas, dans le traitement de quelque ulcère ou fistule, par arrêter l'humeur qui en découle et irrite la plaie, il aurait beau mettre en œuvre n'importe quels remèdes, ses efforts demeureraient inutiles, tant que le mal ne serait pas attaqué dans sa source ; de même, tant que nous ne retirerons pas notre main de la cupidité, tant que nous n'arrêterons pas le cours de notre avarice, alors même que nous pratiquerions la charité, nous mettrons vainement en œuvre tout autre moyen. Le mal que la charité aura guéri, l'avarice survenant le rétablira et le rendra pire que précédemment. Mettons d'abord un terme à nos injustices ; alors nous pourrons répandre de généreuses aumônes. Si nous nous précipitons dans les abîmes, quel espoir de salut nous restera-t-il ? Si l'un vous relève de votre chute, si au même moment un autre vous pousse et vous fait tomber de nouveau, que résultera-t-il de ces efforts opposés, sinon votre ruine ? Or, voilà ce que font pour vous la charité et l'injustice. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, pour que l'injustice ne nous entraîne pas dans le gouffre et que la charité ne s'éloigne pas définitivement de nous, rendons-nous plus légers et prenons un libre essor vers le bien. Délivrés du mal, conduits à la perfection par la pratique des œuvres célestes, nous arriverons à posséder les biens éternels par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur, puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR

LES ACTES DES APOTRES

AVANT-PROPOS

Parmi les œuvres de saint Jean Chrysostome, nous n'avons rien rencontré qui s'écartât autant de l'élégance habituelle du grand orateur, que ces homélies sur les Actes. Au lieu de cette abondance si limpide et si pure qui s'était offerte à nous jusqu'ici, c'est une parole qui manque le plus souvent d'élévation et d'ampleur, quelquefois même d'ordre et de clarté. Sans doute, on y retrouve de temps en temps l'éloquence du maître ; il éclate par intervalles et remonte à sa propre hauteur, mais pour retomber ensuite et se tenir dans un ton qui ne paraît pas digne de son génie. De là les opinions divergentes des érudits et des critiques : les uns refusent d'attribuer à Chrysostome ces homélies, ou les regardent du moins comme suspectes; les autres y voient les mêmes beautés que partout ailleurs; d'autres encore, et nous sommes de leur avis, les tiennent pour authentiques, tout en y reconnaissant de nombreuses négligences. Nous citerons d'abord quelques-unes des opinions émises par les anciens et les modernes; nous essaierons d'indiquer ensuite les causes des imperfections et des incohérences qui déparent cette série de discours; chemin faisant, nous en démontrerons l'authenticité par les citations aussi bien que par les témoignages; nous déterminerons enfin l'année où Chrysostome les prononça.

I.

Saint Jean Damascène et Cassiodore, comme le rappellent Savilius et Tillemont, font expressément mention de l'œuvre qui nous occupe. Voici comment s'exprime Cassiodore en particulier : « Nous trouvons sur les Actes des apôtres un commentaire en grec du bienheureux Jean, évêque de Constantinople; il forme cinquante-cinq homélies, que nos amis ont traduites avec le secours de Dieu... » Tome II, p. 544. On voit par là que ce commentaire était parvenu dans l'Occident sous le nom de Chrysostome, un siècle environ après la mort du saint docteur. Photius, dans sa Bibliothèque, CLXXII, 386, le mentionne en ces termes : « Les homélies sur les Actes sont au nombre de cinquante; elles remplirent à peu près l'espace d'un an, parce qu'elles se suivaient à la distance de quatre ou cinq jours, et quelquefois davantage. L'orateur lui-même nous apprend qu'il les a prononcées la troisième année de son épiscopat. » Après avoir émis quelques conjectures, dont plusieurs assez hasardées, concernant les homélies sur la Genèse, le savant Byzantin continue : « Cette suite d'homélies présente la clarté, l'élégance, la richesse et la splendeur accoutumées; à la beauté de l'expression se joint toujours l'ampleur de la pensée. Chrysostome n'a pas cependant ici le degré d'élévation qu'il atteint dans ses

homélies sur les Actes; la distance est à peu près celle qu'on peut remarquer entre ces dernières et le commentaire des Psaumes ou celui des Epîtres de saint Paul. » La légère erreur que commet Photius sur le nombre des homélies, erreur du reste qui pourrait n'être que le fait d'un copiste, n'infirme nullement la valeur de son témoignage, l'augmenterait même plutôt, quant à l'authenticité de l'œuvre. Son opinion sur le style ne sera certes pas approuvée de tous ceux qui ont sérieusement étudié les discours qu'il compare; mais c'est une question de préférence ou de goût qui n'a pas beaucoup d'importance en elle-même, et qui de plus ne touche en rien à notre objet.

Parmi les modernes, Erasme doit figurer le premier, surtout à cause de la célébrité qui s'attache à son nom. Dans une lettre à Tonstall, l'ornement alors de l'Angleterre, il dit : « J'avais traduit trois homélies de Chrysostome sur les Actes, quand je me suis dégoûté de ce travail, n'y ayant trouvé aucun trait qui me rappelât Chrysostome. Sur vos instances, néanmoins, j'ai repris l'exemplaire; mais je n'ai rien vu de plus inculte. Ivre et couché, j'écrirais de meilleures choses. Des phrases dénuées de sens, et parfois sans explication possible. » Erasme n'aurait-il pas fait des difficultés de la traduction un grief à l'original? Dans tous les cas, le célèbre humaniste est dans l'illusion. On aurait pu mettre souvent plus d'harmonie dans les périodes, plus de suite même dans les idées; mais il y a là des aperçus et des développements, des élans et des émotions qui ne sont pas à la portée de sa rhétorique, une ivresse d'amour et de foi que n'ont jamais ressentie les hommes de sa trempe. Jacques de Billy, Savilius et Tillemont, des savants d'un tout autre caractère, ont reconnu non-seulement l'authenticité, mais encore les beautés des homélies sur les Actes : le premier, avec une admiration beaucoup trop absolue, sans y reconnaître aucune défaillance; les deux suivants, avec toutes les réserves d'une saine critique, en faisant la part des tentatives d'une main étrangère et des lassitudes du génie.

II.

Nous avons déjà reproduit dans plus d'une circonstance cette observation de Photius, que les discours d'Antioche sont mieux soignés et d'une forme plus parfaite que ne le furent plus tard ceux de Constantinople. Cela ne doit pas être regardé cependant comme une règle invariable et sans exception; car, trop confiant dans ce principe, Photius lui-même est tombé dans l'erreur, en prétendant que les homélies sur la Genèse furent prononcées dans la seconde de ces villes, tandis qu'elles le furent bien certainement dans la première. L'imperfection relative de celles sur les Actes s'explique néanmoins par cette indication générale. Une fois élevé sur le siége archiépiscopal de la capitale de l'empire, Chrysostome eut sur les bras un tel fardeau de sollicitudes et d'affaires, qu'il ne lui fut plus possible de donner le même temps et le même soin aux discours qu'il prononçait en si grand nombre; ce qui surtout est vrai des années 400 et 401, auxquelles nous devons rapporter ces homélies, comme nous allons le voir tout à l'heure. C'est alors que Gaïnas et ses Goths semaient partout la terreur et le désordre, et le saint archevêque s'opposait à leurs efforts de toute son énergie; il n'est donc pas étonnant que l'œuvre porte des signes de précipitation, quand l'artiste était accablé de tant de soucis. Une autre cause d'incohérence que nous avons indiquée plus haut et qui n'est pas moins plausible, tient à la manière dont étaient recueillies des instructions ainsi données; les scribes avaient beaucoup de peine à les suivre, et dès lors n'étaient pas toujours d'accord entre eux. De là les phrases incorrectes, les pensées tronquées, l'absence fréquente des transitions; de là les nombreuses variantes qu'on remarque dans les manuscrits. Nous en consignons beaucoup au bas des pages, sans toutefois les donner toutes; car c'eût été doubler au moins l'étendue

de l'impression, et sans profit d'aucune sorte, les variantes négligées ne portant guère que sur l'ordre ou le choix des mots.

Il nous reste à examiner pourquoi dans toutes les homélies sur les Actes, après avoir d'abord produit les diverses parties du texte à commenter, en les accompagnant d'une courte et rapide explication, Chrysostome annonce un nouveau développement par cette formule à peu près invariable : « Mais reprenons maintenant les textes cités, » chose qu'on ne trouve pas dans ses autres commentaires de l'Ecriture sainte. Peut-être Chrysostome lui-même nous fournit-il un moyen de résoudre la difficulté, quand il dit au commencement de son premier entretien que le livre des Actes est si peu connu de ses auditeurs, qu'ils savent à peine s'il existe, et qu'ils ignorent pleinement s'il doit être placé parmi les saints Livres. Voulant donc leur donner une véritable connaissance d'un aussi précieux document, il revient sur le texte par un autre mode d'interprétation. Vient ensuite, c'est-à-dire vers la fin du discours, l'exhortation morale. En touchant aux mœurs, Chrysostome reparaît; il retrouve soudain toute sa vigueur et toute son éloquence.

III.

Pour déterminer la ville et l'année où furent données les homélies dont nous parlons, c'est lui-même qui facilitera nos recherches. Il a plus d'une fois déclaré qu'il est investi des fonctions épiscopales, que la responsabilité du troupeau pèse sur lui; et dès lors il nous transporte nécessairement à Constantinople. Or, c'était la troisième année de son épiscopat, comme il le témoigne dans sa quarante-quatrième homélie : « Voici la troisième année que, par la grâce de Dieu, nous continuons à vous adresser nos exhortations, non pas précisément le jour et la nuit, mais au moins une fois la semaine, et souvent deux fois. » De telles expressions ne permettent pas de douter que Chrysostome n'eût déjà passé trois ans dans l'exercice de son ministère; et comme son intronisation était du 26 février 398, nous serions au commencement de 401. On pourrait dire, à la vérité, que la parole ne doit pas être prise ici dans son acception la plus rigoureuse, et que plus d'une fois nous avons vu l'orateur ne pas montrer une pareille exactitude dans l'indication des temps; mais nous avons une autre preuve qui vient d'une manière décisive à l'appui de cette première donnée.

Dans la quarante-deuxième homélie, l'orateur rappelle que l'année précédente la ville tout entière fut ébranlée par un châtiment du ciel, que Constantinople ressentit un violent tremblement de terre. D'un autre côté, ce phénomène, dont Synésius nous a conservé le souvenir, eut lieu la dernière année du quatrième siècle; d'où il résulte qu'on peut placer les homélies suivantes au commencement de 401. C'est le sentiment de Baronius. Tillemont, tout en respectant l'opinion du savant historien, ferait cependant remonter le tremblement de terre à l'année précédente, 399. Cette divergence est nulle quant au fond, et l'époque des homélies se trouve circonscrite dans les limites que nous avons d'abord fixées. Dans le même discours et presque à la suite de la phrase citée, Chrysostome ajoute : « Ce qui s'est passé par rapport à ce Théodore, qui n'en a été frappé de stupeur? Et cependant rien de plus n'est arrivé. » Aucun écrivain, que je sache, ne nous dit quel était ce Théodore et de quel événement il est ici question. Peu importe; j'ai voulu seulement montrer par là qu'en signalant une circonstance toute récente, encore présente à l'esprit des auditeurs, Chrysostome emploie la même formule qu'en rappelant le tremblement de terre. Quelques mots du discours d'introduction insinuent assez clairement que cette série d'instructions sur l'Ecriture fut commencée en dehors du carême, et probablement dans le temps pascal, pour se prolonger ensuite, avec les intervalles indiqués et les lacunes non prévues, jusque dans les premiers mois de l'année suivante.



HOMÉLIE I.

« J'ai fait un premier discours, ô Théophile, sur tout ce que Jésus a fait et enseigné, depuis le commencement jusqu'au jour où, donnant une dernière instruction par l'Esprit saint aux apôtres qu'il s'était choisis, il monta au ciel. »

1. Beaucoup ignorent l'existence même de ce livre, ne savent pas du moins quel en est l'auteur. C'est la principale raison qui m'en a fait entreprendre la longue et laborieuse explication; j'ai résolu de dissiper ces ténèbres, et de ne pas laisser un pareil trésor caché et enfoui. Il pourra ne pas nous être moins avantageux que l'Evangile même, tant il est empreint d'une haute philosophie, tant la doctrine en est pure, tant il déroule à nos yeux de miracles, ceux en particulier par lesquels le Saint-Esprit s'est manifesté. Ne parcourons donc pas ce livre à la hâte; faisons-en l'objet d'une sérieuse attention. Ce que le Christ annonçait dans l'Evangile, nous le voyons ici réalisé : la vérité brille dans les faits, un merveilleux changement nous apparaît dans les disciples aussitôt qu'ils ont reçu l'Esprit saint. Vous verrez dans ce livre la complète réalisation de cette parole prononcée par le Christ : « Quiconque croira en moi fera les miracles que je fais moi-même, et de plus grands encore; » *Joan.*, XIV, 12; puis aussi de ces autres prédictions faites à ses disciples, qu'ils seraient traduits devant les juges et les rois, flagellés dans les synagogues, soumis à d'intolérables traitements, et qu'ils triompheraient de toutes ces épreuves, que l'Evangile serait prêché dans tout l'univers. Il en est de même de beaucoup d'autres prophéties qu'il avait faites pendant qu'il vivait avec eux.

Là, vous verrez les apôtres parcourir comme sur des ailes de feu la terre et la mer; ces hommes naguère ignorants et timides, transformés tout à coup, se montrer supérieurs à l'attrait des richesses et de la gloire, à l'impulsion de la colère et de la cupidité, à toutes les passions de notre nature. Vous verrez la concorde régner entre eux, sans aucune trace de leurs anciennes jalousies, sans aucun désir de prééminence; la vertu cultivée avec le plus grand soin, la charité brillant d'un éclat incomparable, conformément à ce précepte par excellence du Sauveur : « Tous reconnaîtront en ceci que vous êtes vraiment mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » *Joan.*, XIII, 35. Vous trouverez de plus dans ce livre quelques enseignements que personne n'eût jamais compris d'une manière aussi claire s'ils n'étaient pas là formellement consignés, des principes de conduite et de croyance qui tiennent essentiellement à notre salut, et qui seraient restés enveloppés d'épaisses ténèbres. Les actions de Paul en occupent la majeure partie, ce qui ne doit pas nous étonner, puisqu'il a travaillé plus que tous les autres. Cela s'explique aussi par la raison que ce livre est écrit par son disciple, le bienheureux Luc, dont la vertu nous est surtout démontrée par son inviolable attachement à son maître, quoiqu'elle nous soit attestée par tant d'autres preuves. Lorsque Démas et Hermogène l'eurent quitté pour s'en aller, l'un dans la Galatie, l'autre dans la Dalmatie, écoutez ce que disait l'Apôtre : « Luc est seul avec moi; » II *Tim.*, IV, 11; écrivant aux Corinthiens, il disait encore de lui : « Son éloge est dans l'Evangile parmi toutes les Eglises. » II *Cor.*, VIII, 18. Quand il dit ailleurs : « Jésus fut vu par Céphas, puis par les douze; » et quand il ajoute : « Selon l'Evangile que vous avez reçu, » I *Cor.*, XV, 5-1, il fait allusion à l'évangile écrit par saint Luc. On ne se trompera donc pas en le regardant comme l'auteur de ce nouveau livre. Or, en disant que c'est lui qui l'a fait, je veux dire que c'est le Christ.

On nous adressera peut-être cette question : Puisqu'il est resté jusqu'à la fin avec son maître, pourquoi son histoire ne va-t-elle pas jusque-là? Nous répondrons que ce qu'il en a retracé suffit pour les âmes zélées et sincères, que les hommes de ces premiers temps s'appliquaient surtout aux choses les plus urgentes, que la fonction d'écrivain était loin de les absorber, qu'ils nous ont enfin laissé bien des traditions non écrites. Tout dans le livre que nous allons étudier est digne d'admiration, mais en particulier cette humilité de langage avec laquelle

Pourquoi dans le livre des Actes on ne parle pas longuement de la divinité du Sauveur.

les apôtres, guidés qu'ils étaient par l'Esprit de Dieu, ont parlé du mystère de l'Incarnation. Parmi tant de choses qu'ils ont racontées du Christ, ils en ont dit peu touchant sa divinité, tandis qu'ils ont longuement parlé de son humanité, de sa passion, de sa résurrection et de son retour au ciel. Ces deux derniers dogmes étaient ceux, en effet, qu'il fallait immédiatement implanter dans le monde. De même que le Christ avait tâché de montrer avant tout qu'il venait du Père, de même l'auteur des Actes commence par rappeler la résurrection et l'ascension du Sauveur, son retour vers celui qui l'avait envoyé. Si l'on n'avait pas cru d'abord à ces deux points, vu notamment ce qui s'était passé touchant la résurrection et l'ascension, les Juifs auraient repoussé la doctrine tout entière. C'est donc petit à petit et par degrés que l'auteur les amène aux choses les plus sublimes. En parlant aux Athéniens, Paul se borne à présenter le Christ comme homme ; il n'en dit rien de plus, et avec juste raison. En effet, si les Juifs voulurent plus d'une fois lapider le Christ lui-même, parce qu'il se disait égal au Père, et le traitèrent de blasphémateur ; des étrangers n'auraient pas aisément accepté cette assertion tombée de la bouche de pauvres pêcheurs, alors surtout que la croix avait précédé.

2. Et faut-il parler des Juifs quand les disciples eux-mêmes, en écoutant un enseignement plus élevé qu'à l'ordinaire, se troublaient et se scandalisaient ? De là cette parole du Sauveur : « J'ai beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez pas les porter en ce moment. » *Joan.*, XVI, 12. S'ils ne le pouvaient pas, eux qu'il avait si longtemps admis à son commerce intime, initiés aux plus grands secrets, rendus témoins de tant de miracles ; comment auraient-ils accepté les plus hauts enseignements de la foi, des hommes naguère arrachés aux idoles, aux sacrifices des faux dieux, au culte des chats et des crocodiles, que les gentils adoraient aussi, à toutes leurs autres habitudes perverses ? Comment l'eussent pu même les Juifs, quand chaque jour ils puisaient dans la loi de semblables leçons : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur, il n'en est pas d'autre que lui ? » *Deut.*, VI, 4. N'auraient-ils pas immédiatement pris la fuite, eux surtout, si l'on était venu leur dire qu'il était Dieu, égal au Père, ce Jésus qu'ils avaient vu cloué sur un infâme gibet, disons mieux, qu'ils avaient eux-mêmes crucifié et enseveli, sans avoir été plus tard témoins de sa résurrection ? Aussi les apôtres ne les instruisent-ils qu'avec une sage lenteur, avec tous les ménagements de la prudence. Et cependant la grâce de l'Esprit éclate en eux d'une manière supérieure, ils accomplissent au nom du Christ des œuvres plus grandes que celles qu'il avait lui-même accomplies. Ils relèvent ainsi par un double moyen ces hommes gisant à terre, en établissant dans les âmes le dogme de la résurrection. Ce livre nous offre avant tout la démonstration de cette vérité, qui, une fois acceptée, entraîne facilement toutes les autres. Tel en est l'objet essentiel et le but capital, pour tout dire en un mot.

Ecoutons de nouveau les premières expressions du texte : « J'ai fait un premier discours, ô Théophile, sur tout ce que Jésus a fait et enseigné. » Pourquoi rappelle-t-il ici son évangile ? Pour prouver l'exactitude de sa narration. Au début de ce même évangile il avait dit : « Il m'a paru bon, après avoir tout recueilli depuis le commencement avec tout le soin possible, de vous en écrire le fidèle récit. » *Luc.*, I, 3. Il ne veut pas qu'on s'en rapporte à son propre témoignage, il s'en repose entièrement sur celui des apôtres, puisqu'il a dit : « Comme nous l'ont transmis ceux qui dès le commencement ont eux-mêmes vu les faits, et ont été les ministres de la parole. » Voilà donc sa déposition confirmée et n'ayant nul besoin d'un autre appui quelconque. Théophile est déjà pleinement persuadé, il connaît par ce premier ouvrage l'exactitude de l'historien. Si celui-ci est digne de foi quand il raconte ce qu'il a ouï dire, beaucoup plus l'est-il quand il écrit, non ce qu'il tient des autres, mais ce qu'il a lui-même vu et entendu. — Du moment où vous avez accueilli avec confiance ce qui regarde le Christ, vous devez encore mieux accueillir de même ce qui regarde les apôtres. — Eh quoi, n'est-ce donc là qu'une histoire où l'Esprit n'est pour

rien ? Gardez-vous de le croire. Pourquoi ? C'est que des vérités transmises par des témoins oculaires, par les ministres même de la parole, viennent aussi de l'Esprit.

Pour quelle raison ne s'est-il pas exprimé de la sorte : Comme nous l'ont transmis ceux que l'Esprit saint avait favorisés de sa grâce ; mais dit-il : « Par ceux qui dès le commencement ont vu les faits ? » Parce qu'une narration faite d'après les témoins est surtout jugée véridique ; tandis que le reste eût semblé de la présomption et de l'arrogance, aux yeux des insensés. C'est pour cela que Jean disait : « Je l'ai vu, et j'en ai rendu témoignage, celui-ci est le Fils de Dieu. » *Joan.*, I, 34. Et le Christ parle en ces termes à Nicodème, dont l'esprit était encore si grossier : « Nous disons ce que nous savons, nous attestons ce que nous avons vu, et personne n'accepte notre témoignage. » *Ibid.*, III, 11. Montrant plus loin l'importance du témoignage des yeux, il disait à ses disciples : « Et vous aussi, vous rendrez témoignage de moi, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement. » *Ibid.*, XV, 27. Les apôtres s'expriment souvent de la même manière : « Nous sommes ses témoins, ainsi que l'Esprit saint, que Dieu donne à ceux qui croient en lui. » *Act.*, II, 32. Pour confirmer le fait de la résurrection, Pierre dit dans une autre circonstance : « Nous qui avons mangé et bu avec lui. » *Ibid.*, X, 41. Ce témoignage d'hommes qui avaient vécu avec lui était le plus facilement accepté des auditeurs, encore bien éloignés d'avoir de l'Esprit saint une vraie connaissance. Voilà pourquoi Jean, parlant du sang et de l'eau, déclare dans son évangile qu'il a vu ; il en appelle au témoignage des yeux comme au plus grand de tous. Ce n'est pas que celui de l'Esprit ne soit plus sûr en lui-même ; mais il ne l'est pas pour les incrédules. Que l'auteur eût en lui l'Esprit de Dieu, tout le prouve, et les miracles qui s'opéraient alors, et la diffusion de cet esprit dans tous les fidèles, et cette parole de Paul : « Dont l'éloge est dans l'Evangile, » II *Cor.*, VIII, 18, et le choix qui fut fait de lui par l'imposition des mains, puisque l'Apôtre ajoute : « De plus il a été ordonné par les églises pour nous être adjoint dans nos courses, dans l'intérêt de cette grâce qui vous est administrée par nous. » II *Cor.*, VIII, 18.

Modestie de saint Luc.

3. Et voyez combien il est modeste. Il ne dit pas : Le premier évangile que je vous ai donné ; il dit : « Le premier discours que j'ai fait, » se regardant comme indigne du titre d'Evangéliste, quoique Paul le lui décerne hautement par cette parole : « Lui dont l'éloge est dans son Evangile. » Il s'exprime donc avec cette modestie : « J'ai fait un premier discours, ô Théophile, sur ce que Jésus a fait et enseigné. » Au lieu de dire simplement qu'il a parlé de tout, il dit : Depuis le commencement jusqu'à la fin, jusqu'au jour où il a quitté la terre. — Mais Jean déclare qu'il est impossible de tout écrire. Et rien de plus clair ; car voici ses expressions : « Si tout était écrit en détail, je ne pense pas que le monde pût contenir les livres qu'alors il faudrait faire. » *Joan.*, XXI, 25. Comment donc Luc peut-il avoir tout dit? — Aussi n'est-ce pas là ce qu'il affirme ; il affirme seulement qu'il a parlé de tout ; ce qui signifie qu'il en a parlé d'une manière sommaire et générale. On pourrait encore entendre par là qu'il a dit tout ce qu'il importait de dire. Du reste, il le détermine immédiatement : « Ce que Jésus a fait et enseigné ; » ce qui comprend les miracles et la doctrine. Ajoutons toutefois que les œuvres étaient encore un enseignement.

Voyez quel zèle et quel dévouement dans cette âme apostolique : elle entreprend d'écrire avec le plus grand soin un évangile tout entier, ne serait-ce que pour le bien d'un seul homme. « Afin que vous connaissiez parfaitement la vérité de la doctrine que vous avez reçue. » *Luc.*, I, 4. Il avait entendu le Christ dire : « Ce n'est pas la volonté du Père qu'un seul de ces petits vienne à périr. » *Matth.*, XVIII, 14. Et pourquoi Luc ne s'est-il pas contenté de faire un seul livre pour l'envoyer à Théophile, et l'a-t-il divisé en deux ? C'est pour le rendre plus intelligible et pour donner un peu de répit à son auditeur ; les deux sujets traités sont d'ailleurs fort distincts. Considérez comment le Christ confirme sa parole par ses œuvres. Quand il exhorte à la douceur, voici comment il parle : « Apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de

cœur. » *Matth.*, XI, 29. La pauvreté qu'il enseignait, il la montrait dans sa vie : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » *Ibid.*, VIII, 20. Il nous ordonnait d'aimer nos ennemis ; et sur la croix il nous donnait l'exemple en priant pour ses bourreaux. Il avait dit : « A celui qui voudra contester avec vous en jugement et vous enlever votre tunique, abandonnez aussi votre manteau; » *ibid.*, V, 40; et, non content de donner ses habits, il a donné son sang. Il a prescrit à ses disciples d'en faire de même. Agissez, disait Paul, « selon le type que vous avez en nous. » *Philipp.*, III, 17. Rien de plus pitoyable qu'un docteur qui n'a de philosophie qu'en paroles; cela n'est pas d'un docteur, mais d'un comédien. Aussi les apôtres enseignent-ils par l'exemple d'abord, et puis par la prédication; à peine avaient-ils besoin de parler, tant leurs œuvres avaient d'éloquence. On ne se trompera même pas en appelant la passion du Sauveur une grande œuvre. En la subissant, en effet, il opéra cette étonnante merveille qui consistait à renverser l'empire de la mort, en nous comblant de tant d'autres biens.

« Jusqu'au jour où, donnant une dernière instruction par l'Esprit saint aux apôtres qu'il s'était choisis, il monta au ciel. » Cette locution : « Par l'Esprit saint, » signifie qu'il leur donna des préceptes spirituels et qui ne tenaient en rien de la nature humaine. Il faut l'entendre ainsi, ou bien dire que c'est par l'Esprit saint même qu'il leur commandait. Voyez comme il rabaisse le Christ par ce langage, dont le Christ du reste s'était lui-même servi : « Si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons. » *Matth.*, XII, 28. Oui, l'Esprit agissait en lui comme dans son temple. Que leur ordonna-t-il? « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. » *Ibid.*, XXVIII, 19-20. C'est une grande gloire pour les apôtres d'avoir été chargés d'une telle mission, celle de sauver le monde. Les paroles elles-mêmes respiraient la vertu de l'Esprit; ce que le narrateur sacré nous indique en ajoutant : « Par l'Esprit saint. » C'est comme si le divin Maître avait dit : Les paroles que je vous ai adressées sont Esprit. Son intention était évidemment d'exciter chez les hommes le désir d'entendre de tels préceptes et de leur inspirer une entière confiance dans l'enseignement des apôtres, puisqu'ils devaient traduire les inspirations de l'Esprit en même temps que transmettre les lois du Christ. Après leur avoir donné ces ordres, il monta donc au ciel, ou mieux, selon la force du texte, il fut enlevé; expression qui s'applique plus naturellement à l'homme. Il est probable que Jésus instruisit encore les disciples après sa résurrection ; mais les événements qui regardent cette époque ne nous ont pas été rapportés en détail. Jean et Luc en parlent un peu plus que les autres, sans toutefois s'étendre là-dessus : ils vont à des choses plus pressantes. Le peu que nous en savons nous vient des apôtres, qui ont raconté ce qu'ils avaient entendu. « C'est devant eux qu'il apparut vivant. » L'auteur a d'abord mentionné l'ascension, et maintenant c'est de la résurrection qu'il parle. C'est même pour montrer qu'il s'est élevé par lui-même et qu'une puissance différente ne l'a pas enlevé, que Luc nous rappelle ses apparitions en des termes aussi formels. Si le Christ se produit ici lui-même, dans ce qu'il y a de plus important, comment n'agirait-il pas de lui-même dans une moins grave circonstance?

4. Remarquez avec quel secret le Maître répand alors sa magnifique doctrine, « leur apparaissant pendant quarante jours, » mais ne se tenant pas constamment avec eux, comme avant la résurrection. C'est ce que fait entendre l'expression même du texte. Il paraissait donc, et puis disparaissait. Pourquoi? Voulant donner à leur âme une plus haute impulsion, il ne leur permettait pas d'avoir envers lui les sentiments qu'ils avaient auparavant. En agissant de la sorte, il se proposait un double but : établir la foi en la résurrection, et montrer qu'il y avait en lui quelque chose de supérieur à l'homme. Or, ces deux objets étaient opposés; car, pour établir la vérité de la résurrection, il fallait que la nature humaine fût clairement manifestée, tandis qu'il n'en était pas ainsi du reste. L'un et l'autre s'accomplirent néanmoins dans le temps



opportun. Pourquoi n'est-il apparu qu'aux apôtres, et non à tous les hommes indistinctement? Parce que beaucoup l'auraient pris pour un fantôme, n'étant pas initiés au mystère. Si les disciples ne croyaient pas au commencement, étaient jetés dans le trouble, avaient besoin de le toucher avec la main et de le voir à table, que n'aurait pas éprouvé le commun des mortels? C'est pour cela qu'il entoure sa résurrection d'un invincible éclat par de nouveaux prodiges, de telle sorte qu'elle soit indubitable, non-seulement pour les hommes de ce temps, mais encore pour toutes les générations suivantes. Ce que les miracles opéraient immédiatement sur eux, la foi devait l'opérer sur ceux qui viendraient dans la suite.

De là les arguments que cette histoire nous fournit contre les incrédules. Si le Christ n'est pas ressuscité, s'il est resté dans la tombe, d'où viennent les signes que les apôtres accomplissaient en son nom? Me direz-vous qu'ils n'ont pas fait de miracles? Mais comment alors subsiste notre société? On n'en contestera peut-être pas l'existence, on ne s'insurgera pas contre ce qui frappe les yeux. C'est en prétendant qu'il n'y a pas eu de miracles, que nos adversaires se couvrent d'une plus grande confusion. Le plus étonnant miracle serait que le monde entier fût accouru, sans l'influence des miracles, dans les filets de douze pauvres pêcheurs, dénués de toute instruction. Ce n'est pas au moyen de l'argent, pas plus que par le pouvoir de l'éloquence, ou par d'autres semblables moyens, que ces ignorants ont remporté la victoire; si bien que les plus obstinés sont obligés de reconnaître qu'une force divine était en eux, puisqu'il n'est pas de puissance humaine qui jamais ait rien accompli de pareil. Voilà dans quel but le Sauveur resta sur la terre pendant quarante jours après sa résurrection : c'est une preuve constante qu'il leur donnait de la réalité de sa présence, et de l'impossibilité d'admettre une illusion. Il alla plus loin, il s'assit à table avec eux, comme le dit formellement notre historien : « Il mangea même avec eux. » Les apôtres ne manquaient pas de citer ce fait en faveur de la résurrection : « Nous qui avons mangé et bu avec lui. » *Act.*, x, 41. La suite du texte nous fait connaître ce qui se passait dans ces apparitions : « Leur apparaissant et leur parlant du royaume de Dieu. » Et, comme ils étaient dans l'abattement et le trouble à cause des événements qui venaient d'avoir lieu, comme ils devaient néanmoins soutenir bientôt de grandes luttes, il les ranimait en les entretenant des choses de l'avenir. « Il leur ordonna de ne pas s'éloigner de Jérusalem, et d'y attendre l'effet de la promesse du Père. » D'abord, il les avait conduits en Galilée, alors qu'ils étaient saisis de crainte, afin qu'ils fussent libres d'écouter ses instructions; puis lorsqu'ils les eurent recueillies et qu'ils s'en furent pénétrés pendant quarante jours, « il leur ordonna de ne pas s'éloigner de Jérusalem. »

Pourquoi? De même qu'on ne laisse pas des soldats se mettre en campagne, à la veille d'un engagement, sans qu'ils aient pris leurs armes, ni des chevaux franchir la barrière de l'hippodrome avant que le cocher les ait en main; de même il ne permit pas à ses apôtres de descendre dans la lice avant la descente de l'Esprit saint, de peur qu'ils ne devinssent le jouet ou la proie de leurs ennemis. Une autre raison de cet ordre, c'est que dans cette ville beaucoup devaient embrasser la foi. Ajoutez encore qu'il ne fallait pas qu'on pût leur reprocher d'abandonner leurs frères pour s'en aller par ostentation au milieu des étrangers. Aussi les voyons-nous donner les preuves de la résurrection devant les meurtriers mêmes de Jésus, devant ceux qui l'avaient crucifié et enseveli, dans cette même ville, théâtre de ce criminel attentat, si bien que tous les étrangers furent réduits au silence. Du moment, en effet, où les bourreaux figuraient parmi les fidèles, on ne pouvait assurément douter ni de la mort sanglante de la victime, ni du fait de sa résurrection. Après cela, pour que les apôtres n'eussent pas le droit de dire : Comment nous sera-t-il possible de nous trouver au milieu de tant d'hommes si criminels et si portés à verser le sang, nous si faibles et si peu nombreux? il dissipait leurs angoisses, en ajoutant : « Attendez à Jérusalem l'effet de la promesse du Père, promesse que vous avez entendue de moi. » — Et quand est-ce, me dira-t-on, qu'ils l'ont en-

tendue? — Lorsqu'il disait : « Il est bon pour vous que je m'en aille. Si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas en vous ; » *Joan.*, XVI, 7 ; et antérieurement : « Je prierai le Père, et il vous enverra un autre Paraclet, qui devra demeurer avec vous. » *Ibid.*, XIV, 16.

Pourquoi l'Esprit saint ne vint qu'après l'Ascension du Sauveur.

5. Et pourquoi l'Esprit n'est-il pas venu pendant que le Christ était présent ou du moins aussitôt après son départ? Pourquoi l'un n'est-il remonté au ciel que le quarantième jour, et l'autre n'est-il venu sur la terre qu'après le cinquantième? De plus, si l'Esprit n'était pas encore venu, comment le Christ disait-il : « Recevez l'Esprit saint? » *Joan.*, XX, 22. — Il voulait par là les disposer à recevoir l'Esprit pour sa gloire et pour leur bien. Si Daniel, sur le point de voir un ange, était dans un complet abattement, à plus forte raison les apôtres eussent-ils éprouvé cet abattement, sur le point de recevoir une pareille grâce. A défaut de cette explication, on pourrait dire aussi que le Sauveur parlait d'une chose future comme d'un fait présent ; ainsi qu'on le voit dans ce passage : « Foulez aux pieds les serpents et les scorpions, toutes les forces de l'ennemi. » *Luc.*, X, 19. — Mais enfin, pourquoi l'Esprit n'est-il pas alors venu? — C'est qu'ils devaient auparavant éprouver un vif désir d'un tel bien, pour le recevoir avec avantage. Voilà pourquoi l'Esprit descend lorsque le Christ s'est retiré. S'il n'eût pas attendu jusque-là, ils auraient été loin de le désirer avec la même impatience. C'est encore le motif pour lequel il ne descend pas immédiatement après l'ascension, et ne vient que huit ou neuf jours après. Ainsi nous-mêmes, apprenons surtout à soupirer vers Dieu, quand nous sommes quelque temps dans l'abandon. C'est également pour cela que Jean envoya deux de ses disciples vers le Christ, à l'heure où lui-même étant en prison, ils avaient le plus besoin de la direction du Sauveur. Il fallait en outre que notre nature fût introduite au ciel et que la réconciliation ne laissât rien à désirer, pour que l'Esprit vînt en nous et nous apportât un bonheur sans mélange. Si le Sauveur ne s'était retiré qu'après la venue de l'Esprit, la consolation n'aurait pas été aussi grande, quand même il serait resté ; car l'attachement des disciples pour leur Maître eût encore augmenté la peine de la séparation. Il les console donc d'avance en leur disant : « Il est bon pour vous que je m'en aille. » *Joan.*, XVI, 7. Il diffère pendant quelques jours de leur envoyer l'Esprit, afin qu'ils sentent mieux, sous l'impression inévitable de la tristesse, le besoin qu'ils ont de le recevoir, et que leur joie soit ensuite plus complète et plus pure.

Supposez que l'Esprit soit inférieur au Fils, la consolation n'eût pas été ce qu'elle devait être ; et comment leur aurait-il dit alors : « Il est bon pour vous...? » C'est pour éloigner toute idée d'infériorité qu'il laisse à l'Esprit le soin de leur donner une instruction plus étendue. Remarquez avec quelle force il les oblige à ne pas s'éloigner de Jérusalem : puisque c'est là qu'il doit leur envoyer l'Esprit saint. De peur qu'ils ne prennent de nouveau la fuite après son ascension, il les enchaîne par cette attente comme par un invincible lien. Après leur avoir dit : « Attendez l'effet de la promesse du Père, promesse que vous avez entendue de moi, » il poursuit en ces termes : « Jean a baptisé dans l'eau ; pour vous, c'est dans l'Esprit saint que vous serez baptisés avant peu de jours. » Il leur déclare enfin la différence qui existe entre Jean et lui, non plus d'une manière obscure comme il l'avait fait auparavant, quand il leur disait surtout : « Le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que cet homme. » *Matth.*, XI, 11. Il parle maintenant avec une entière clarté : « Jean a baptisé dans l'eau ; pour vous, c'est dans l'Esprit saint que vous serez baptisés. » Il n'invoque plus le témoignage du Précurseur, il en rappelle simplement le souvenir, avec celui des paroles prononcées par ce dernier ; et de plus il leur montre qu'ils vont remplir un ministère supérieur à celui de Jean, vu qu'ils devront eux-mêmes baptiser dans l'Esprit. Au lieu de dire : Je vous baptise, il dit : « Vous serez baptisés. » C'est une leçon d'humilité qu'il nous donne. Que le Christ dût baptiser, le Précurseur l'avait annoncé de la manière la plus formelle : « Celui-là vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu. » *Luc.*, III, 16. Aussi le Sauveur ne nomme-t-il que lui.

Les Evangiles sont l'histoire des œuvres et des enseignements du Christ : le livre des Actes est l'histoire de ce qu'a fait et dit l'autre Paraclet. Ce n'est pas à dire que l'Esprit n'ait antérieurement exercé son action, tout comme le Christ dans la suite; et le Christ lui-même avait agi dans les temps passés. C'était alors par le moyen du temple, tandis que maintenant il agissait par les apôtres. Il était venu dans un sein virginal, il avait formé ce temple; il descend aujourd'hui dans l'âme des apôtres : après avoir paru sous la forme d'une colombe, il paraît sous la forme du feu. Pourquoi? L'une symbolisait sa mansuétude, l'autre la rigueur de sa justice. C'est à propos qu'il jette ici l'idée du jugement. L'indulgence était nécessaire quand il s'agissait de remettre les péchés; mais, après que nous avons reçu ce pardon, c'est le moment de nous rappeler le jugement et l'examen. — Comment le Christ leur a-t-il dit qu'ils seraient baptisés, lorsqu'il n'est pas question d'eau dans le cénacle? — Parce que le baptême tire toute son efficacité de l'Esprit, et que celle de l'eau n'a pas d'autre source. Il est également dit du Christ qu'il fut oint bien que l'huile n'ait pas été versée sur lui, par la raison qu'il avait reçu l'Esprit saint. On peut dire aussi que les disciples reçurent en d'autres circonstances le baptême de l'eau. Les deux sont aujourd'hui reçus en même temps; ils étaient distincts à cette époque. Jean les avait d'abord baptisés, ce qui n'a pas lieu de nous surprendre; car, si les courtisanes et les publicains venaient à ce baptême, beaucoup mieux y venaient ceux qui devaient par la suite être baptisés dans l'Esprit saint. De peur qu'ils n'eussent à dire que cela se passait toujours en promesses, par la raison que le Sauveur les en avait souvent entretenus; ou bien encore, de peur qu'ils n'eussent la pensée que c'était là une vaine apparence, il ajoute ces mots, bien propres à détruire un tel soupçon : « Sous peu de jours. » Le jour même, il ne le détermine pas, pour les obliger à veiller sans cesse; mais il leur affirme que ce sera bientôt, pour qu'ils ne se laissent pas abattre : c'est leur inspirer à la fois la force et la vigilance. La brièveté du temps n'est pas la seule considération qui doit les raffermir; il leur en présente une autre dans cette parole : « Promesse que vous avez entendue de moi. » Ce n'est pas uniquement à l'heure présente que je vous en parle; je vous l'avais déjà promis, et bien certainement je l'accomplirai. — Pourquoi vous étonnez-vous qu'il ne nous ait pas révélé le jour de la fin du monde, alors qu'il n'a pas voulu révéler à ses apôtres un jour aussi rapproché que celui de la descente du Saint-Esprit? et certes avec sagesse, je l'ai dit, pour que l'attente les tînt constamment en éveil.

Impossible d'allier la grâce avec la torpeur.

6. Impossible, en vérité, absolument impossible d'allier la grâce avec la torpeur. Avez-vous remarqué ce que disait le prophète Elie à son disciple. « Si tu me vois lorsque je serai ravi, ton vœu s'accomplira; » IV *Reg.*, II, 10; ce que tu m'as demandé te sera donné. — Le Christ avait coutume de demander à ceux qui venaient à lui : « Croyez-vous? » En effet, si nous ne désirons pas ardemment le don, nous ne sentirons pas vivement le bienfait. Voilà pourquoi la grâce ne fut pas donnée sur l'heure à Paul; il passa trois jours aveugle, pendant lesquels la crainte le purifiait et le préparait. De même que ceux qui teignent les étoffes en pourpre, commencent par faire subir une préparation à l'objet qui doit être teint, pour que la pourpre ne perde pas sa fleur; de même Dieu dispose une âme et la tient en éveil avant d'y répandre sa grâce. C'est la raison pour laquelle il n'envoya son Esprit que le cinquantième jour, au lieu de l'envoyer immédiatement. Si quelqu'un nous demande pourquoi nous ne baptisons pas à cette époque de l'année, nous répondrons que la grâce est aujourd'hui ce qu'elle était alors, mais que l'âme a des sentiments plus élevés, parce qu'elle est préparée par le jeûne. Le temps de la Pentecôte n'a pas été choisi sans motif. Ce motif, quel est-il? Nos pères ont jugé que le baptême était un frein salutaire à la concupiscence, et qu'il renfermait un magnifique enseignement, en nous imposant la modération dans un temps de délices. Admis que nous sommes à la table du Christ, prenant en quelque sorte nos repas avec lui, n'agissons pas sans réflexion, appliquons-nous au jeûne, à la prière, à la tempérance.

Pourquoi du temps de l'orateur on ne baptisait point à la Pentecôte.



Si celui qui va prendre possession d'une charge publique, s'y prépare par tous les moyens en rapport avec son emploi; si, pour rehausser sa dignité, il n'épargne ni son argent, ni son temps, ni sa peine; quel supplice ne méritons-nous pas en nous dirigeant vers le royaume du ciel avec tant d'indifférence, en le recevant même avec tant de froideur? Et cette froideur que nous mettons à le recevoir vient de cette même indifférence avec laquelle nous le cherchons.

Aussi beaucoup sont-ils revenus à leur premier vomissement, sont tombés au-dessous d'eux-mêmes, ont encouru de plus terribles châtiments, après avoir été délivrés de leurs péchés antérieurs. C'est avec justice que le juge les a frappés avec plus de rigueur, puisque la guérison d'une si funeste maladie ne les avait pas rendus plus sages, et qu'ils avaient éprouvé ce dont le Sauveur menaçait le paralytique : « Te voilà maintenant guéri, ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. » *Joan.*, v, 14. Il fit la même prédiction aux Juifs, en leur montrant ainsi les maux intolérables que leur aveuglement devait leur attirer : « Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas parlé, ils seraient moins coupables. » *Ibid.*, xv, 22. Les péchés qui viennent après sont donc doubles et quadruples. Pourquoi ? Parce que l'honneur reçu fait qu'à la perversité se joint l'ingratitude. Le baptême n'amoindrira donc pas notre peine. Remarquez-le bien : Un homme commet les plus graves péchés, un meurtre, un adultère, un crime plus affreux si c'est possible ; le baptême efface tout. Non, il n'est pas de désordre, il n'est pas d'impiété qui ne cède à la vertu de ce don, puisque c'est la vertu divine elle-même. Je suppose qu'on a de nouveau commis l'adultère et le meurtre, les crimes antérieurs n'en sont pas moins effacés et pardonnés : « Les dons de Dieu et son appel sont sans repentance. » *Rom.*, xi, 29. Quant à ceux qui sont commis après le baptême, nous les expierons avec autant de rigueur que si les autres ne nous avaient pas été remis, ou même avec plus de rigueur encore. Il n'y a pas là qu'un péché, la malice en est double ou triple. Que le châtiment doive alors être plus grand, c'est Paul qui va vous le dire : « Quelqu'un a-t-il violé la loi de Moïse, il est mis à mort sans pitié sur la déposition de deux ou trois témoins; ne pensez-vous pas qu'il devra subir des supplices beaucoup plus terribles celui qui foule aux pieds le Fils de Dieu, qui traite comme chose impure le sang du Testament, qui fait outrage à l'Esprit de la grâce? » *Hebr.*, x, 28-29.

Peut-être en détournons-nous plusieurs de recevoir immédiatement le baptême. Ce n'est pas certes dans ce but que nous avons parlé, c'est pour inspirer plus de zèle et de prudence à ceux qui l'ont déjà reçu. — Mais je crains, me dira-t-on.— Si vous aviez une crainte réelle, vous auriez reçu le baptême et vous en respecteriez la sainteté. — C'est pour cela même que je ne le reçois pas, insisterez-vous, la crainte m'en éloigne. — Et ne craignez-vous pas de quitter en cet état la vie présente? — Le Seigneur est miséricordieux, me direz-vous encore. — Puisqu'il est miséricordieux, puisqu'il vous aime et vous aide, recevez donc le baptême. Vous ne rappelez pas cet amour quand il faut montrer du zèle; vous vous en souvenez uniquement quand il s'agit de pallier vos retards. Ce serait le moment de remettre à profit cette bonté divine; et le meilleur moyen d'en obtenir les effets, c'est d'y concourir nous-mêmes. Celui qui rapporte tout à Dieu, viendra-t-il à pécher après le baptême comme il n'arrive que trop à la faible humanité, il se remettra par la pénitence en grâce avec Dieu; mais celui qui se livre à des sophismes concernant sa bonté, s'il vient à décéder sans la grâce, subira d'implacables châtiments. Pourquoi donc ces prétextes si funestes à votre salut ? Il est impossible, vraiment impossible, à mon avis, qu'un homme bercé de telles illusions accomplisse jamais rien de généreux, un bien quelconque. Comment êtes-vous saisi d'une pareille crainte et vous rejetez-vous sur un avenir incertain? Et cette même crainte, comment ne vous est-elle pas un aiguillon qui vous excite aux labeurs de la vertu, qui vous fasse accomplir quelque chose de grand et de beau? Que vaut-il mieux, trembler ou travailler ? Si l'on vous introduisait dans une maison qui menace ruine, en vous disant : Attendez-là jusqu'à ce que

cette construction vermoulue croule sur votre tête; — peut-être tombera-t-elle, peut-être ne tombera-t-elle pas, — ou bien, si vous ne le voulez pas, mettez-vous à l'œuvre, faites-vous un asile plus sûr. Que choisiriez-vous alors, l'inaction périlleuse, ou l'action qui doit vous rassurer? Agissez de même en ceci; car, d'un côté, vous comptez sur un avenir qui ne vous offre pas plus de sécurité qu'une maison ruineuse; tandis que, d'un autre côté, l'action, bien que pénible peut-être, vous met à l'abri de tout danger.

7. Puissions-nous n'en venir jamais à cette extrémité de pécher après le baptême. Si cela nous arrivait néanmoins, gardons-nous de désespérer. Oui, le Seigneur est plein d'amour pour les hommes, il nous a tracé bien des chemins par lesquels nous pouvons rentrer en grâce avec lui. Du reste, si les personnes qui pèchent après avoir été baptisées sont plus sévèrement punies que les catéchumènes, pour la même raison seront punies d'une manière encore plus sévère celles qui, connaissant les divers remèdes de la pénitence, ne veulent pas en user. Plus est grande la miséricorde de Dieu, plus sera terrible le châtiment de ceux qui l'auront repoussée. Qu'avez-vous à dire, ô homme? Quand vous étiez accablé de maux et dans un état désespéré, vous avez tout à coup pris rang parmi les amis, vous êtes parvenu au faîte de la gloire, non par suite de vos efforts, mais par un effet de la grâce divine; puis, vous êtes retombé dans votre ancienne dégradation, malgré les supplices que vous méritait cette rechute : et cependant Dieu ne s'est pas détourné de vous, il vous a même présenté mille moyens de reconquérir le salut et de recouvrer son amitié. Voilà ce que Dieu fait, et vous refusez d'accomplir le travail qui vous incombe! Quel droit avez-vous désormais à son indulgence? Les Gentils n'ont-ils pas celui de vous tourner en dérision, tant il y a d'inconstance et de futilité dans votre vie? — Si votre doctrine a quelque valeur, disent-ils, d'où vient qu'un si grand nombre parmi vous ne sont pas initiés? — Assurément les mystères sont dignes de notre admiration, et nous devons désirer de les recevoir; que personne donc n'attende les derniers moments pour se faire administrer le baptême. C'est l'heure de faire son testament, et non de se disposer aux mystères. Ceux-ci réclament un esprit sain, une âme maîtresse d'elle-même. Dans le trouble de l'agonie, nul ne veut même faire son testament, et, s'il le fait, il laisse après lui une cause de procès. De là ce qu'on ajoute à de pareils actes : moi, vivant et sain d'esprit, je dispose de mes biens. Comment alors celui qui n'est plus maître de lui-même, pourra-t-il recevoir les mystères avec les sentiments requis?

Il ne faut pas attendre le moment de la mort pour recevoir le saint Baptême.

Si, lorsqu'il s'agit des intérêts temporels, des simples possessions de la terre, les lois civiles ne permettent pas de tester parce qu'on n'est pas en pleine possession de ses facultés intellectuelles, comment pourrez-vous, lorsque la maladie les aura comme paralysées en vous, comprendre ce qui vous sera dit du royaume des cieux et des biens ineffables qu'il renferme? Quand est-ce que vous pourrez adresser au Christ cette parole : Je suis descendu dans la tombe avec vous? Vous êtes sur le point de votre départ. C'est par vos actes, en même temps que par vos discours, qu'il fallait lui témoigner votre dévouement. Vous faites comme celui qui voudrait s'enrôler sous les drapeaux lorsqu'on est à la veille de la paix, ou bien comme un athlète qui déposerait ses habits pour combattre, lorsque les spectateurs sont déjà debout pour se retirer. On ne prend pas les armes dans le but de fuir aussitôt; on les prend dans l'intention de remporter une victoire éclatante sur son ennemi. Que personne n'estime cette exhortation intempestive, sous prétexte que nous ne sommes pas dans le carême. Ce qui me tourmente précisément, c'est que de tels objets ne vous occupent qu'à certaines époques. Cet eunuque, ce barbare s'en occupait en chemin, durant le cours de son voyage, et n'attendait pas un temps déterminé; ni ce gardien de la prison non plus ne différait ce soin, il y donnait son attention au milieu des prisonniers, en voyant le maître battu de verges et chargé de fers, aussitôt qu'il l'eut sous sa surveillance. Et la plupart d'entre vous n'ayant ni détention, ni voyage à prétexter, renvoient



cette importante affaire aux derniers instants de leur vie.

Pourquoi retarder le baptême si l'on croit à la divinité du Sauveur.

8. Si vous doutez encore que le Christ soit Dieu, restez hors de cette enceinte, ne venez pas écouter ces divins enseignements, ne vous rangez pas au nombre des catéchumènes; si vous croyez à sa divinité, si c'est là pour vous une chose évidente, pourquoi balancer? pourquoi vos retards, et votre indolence? — Je crains de pécher, me direz-vous. — Et vous ne craignez pas ce qu'il y a de plus terrible, de quitter la terre avec ce lourd fardeau? Ce ne serait pas la même chose de laisser échapper la grâce qui vous est proposée, ou d'échouer dans les efforts que vous tenteriez pour y parvenir. Je vous le demande, quand on vous reprochera de ne vous être pas disposé par un amendement véritable à la réception du sacrement, qu'aurez-vous à répondre? Initié, vous pourrez alléguer le poids des préceptes et des labeurs de la vertu; par rapport au sacrement même, vous ne le pouvez pas. C'est une grâce pure, qui vous donne la liberté. — Vous craignez de pécher, encore une fois? — Ne le dites qu'après le baptême. Craignez alors de ne pas conserver la liberté que vous avez reçue; mais la crainte ne s'explique pas quand il s'agit d'un don gratuit. Qu'arrive-t-il maintenant? Vous êtes pieux avant le baptême, et négligent après. — Vous vous réservez pour l'époque du carême? — Pour quelle raison? Est-ce que ce temps a quelque chose de plus que les autres? Ce n'est pas à la Pâque précisément que les apôtres reçurent la grâce, c'est dans un autre temps; les trois mille et les cinq mille ne furent pas baptisés à la Pâque, ni Corneille non plus, ni l'eunuque, ni la plupart. Non, n'attendons pas une circonstance, de peur que, parmi nos hésitations et nos délais, nous ne soyons emportés l'âme vide, sans avoir reçu de si grands biens. Quelle n'est pas ma douleur, vous devez le comprendre, lorsque je sais que quelqu'un est mort avant le baptême, puisque je ne saurais ignorer à quels horribles tourments il est inévitablement condamné? Ma douleur est la même lorsque j'en vois d'autres sur le point de rendre le dernier soupir, et ne se repentant pas même à cette dernière heure. Aussi sommes-nous témoins des choses les plus indignes de ce don précieux. Il faudrait se livrer à l'allégresse, éprouver de saints transports, placer des couronnes sur sa tête, quand un homme reçoit les mystères sacrés; mais, au contraire, à peine la femme a-t-elle appris que le médecin a porté cette décision touchant son mari malade, qu'elle se met à gémir, à pousser des plaintes lugubres comme dans un grand malheur; la maison est remplie de gémissements et de lamentations comme s'il y avait là un condamné qu'on va conduire au supplice. Le chagrin du malade s'accroît d'autant, et, s'il en revient, il déplore ce qui s'est passé à l'égal d'une perte irréparable. N'ayant pas antérieurement pris ses dispositions pour la vertu, ce n'est plus qu'un faible chrétien, qui redoute et fuit la lutte. Voyez-vous que de machinations le diable met en jeu, de quelle honte et de quel ridicule il vous couvre? Dérobons-nous à cette ignominie, en vivant selon les préceptes du Christ. Il n'a pas institué le baptême pour l'instant de notre départ, mais bien pour que nous vivions ensuite et que notre vie soit féconde. Direz-vous à celui qui va disparaître, dont l'existence est tranchée : Portez du fruit? N'avez-vous pas entendu cette parole : « Le fruit de l'Esprit, c'est la charité, la joie, la paix? » *Galat.*, v, 22. Comment donc voyons-nous le contraire? Une femme et des enfants sont là qui se désolent quand il faudrait se réjouir; le malade lui-même est plongé dans les ténèbres, l'agitation et les angoisses quand il devrait se féliciter; il est accablé de tristesse, à la pensée des orphelins, de la veuve et de la maison vide qu'il va laisser après lui. Est-ce avec de telles dispositions, dites-moi, qu'il faut s'approcher des mystères, s'asseoir à la table sacrée? Ces choses sont-elles bien tolérables? Si l'empereur envoie un rescrit pour délivrer les prisonniers, on ne voit qu'allégresse et bonheur. Dieu vous envoie son Esprit du haut du ciel pour vous remettre, non une dette d'argent, mais tous vos péchés sans exception, et vous êtes dans la désolation, vous ne faites entendre que des gémissements! D'où vient cette différence? Je ne dis pas pour le moment que l'eau sainte est versée sur des



morts, que les divins mystères sont jetés à terre; nous ne sommes pas tous accusés, c'est aux ingrats que s'adressent ces reproches.

Je vous en supplie donc, laissons de côté toute chose pour nous convertir et nous porter au baptême avec une irrésistible ardeur, afin qu'après avoir déployé un grand zèle dans la vie présente, nous obtenions l'heureuse sécurité de l'avenir. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

« Ceux qui s'étaient réunis l'interrogeaient donc en disant : Seigneur, est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël? »

1. Les disciples se présentent ensemble pour l'interroger, espérant qu'il ne refusera pas de répondre par égard pour la multitude. Ils savent que ce qu'il leur a dit naguère : « Personne ne connaît le jour, » *Matth.*, XXIV, 36, n'était pas un aveu d'ignorance, mais bien un refus ou même un simple délai ; c'est pour cela qu'ils s'avancent et le questionnent de nouveau. Si telle n'avait pas été leur persuasion, ils n'auraient pas insisté de la sorte. Comme le Sauveur venait de leur promettre l'Esprit saint, ils se croient dignes d'avoir cette révélation et prêts à jouir de leur liberté. Au lieu de vouloir se jeter au milieu des périls, ils aspirent au repos par la raison qu'ils ont déjà traversé d'assez rudes épreuves et courent les plus graves dangers. Ils ne parlent donc pas de l'Esprit, ils font cette question : « Seigneur, est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël? » Ils ne disent pas : Quand est-ce? ils disent : « Est-ce maintenant? » tant ils désirent connaître le jour. Aussi l'abordent-ils avec de plus grands témoignages d'honneur. Je suppose qu'ils ne savent pas distinctement en quoi doit consister ce royaume ; car l'Esprit ne le leur a pas encore enseigné. Ils ne demandent donc pas quand viendra l'époque; écoutez plutôt : « Est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël? » confirmant ainsi la chute de ce royaume. S'ils font une pareille question, c'est qu'ils sont encore attachés aux biens terrestres et que leur changement n'est pas accompli, bien qu'ils ne soient pas tout à fait les mêmes. Désormais, en effet, ils ont du Christ une plus haute opinion. Puisqu'ils ont fait quelques progrès, lui-même leur parlera d'une manière plus noble.

Les apôtres avant la Pentecôte faisaient au Sauveur des questions indiscrètes et se montraient encore attachés aux biens terrestres.

Il ne leur dit pas en ce moment : « Le Fils non plus ne connaît pas le jour. » *Marc.*, XIII, 32. Que leur dit-il donc? « Il ne vous appartient pas de connaître le temps et l'heure, dont le Père s'est réservé le secret. » — Vous me demandez des choses supérieures, leur objecte-t-il. — Et cependant ils avaient reçu des enseignements plus élevés encore. Pour que vous ne puissiez pas en douter, prêtez l'oreille à cette énumération : Quoi de plus sublime, dites-le moi, que ce qu'ils ont appris antérieurement? Ils ont appris que lui-même est le Fils de Dieu, égal au Père en honneur; ils ont appris que la résurrection aurait lieu; ils ont appris qu'il monterait au ciel et qu'il serait mis à la droite du Père; ils ont appris une chose bien plus étonnante, que la chair règnerait là-haut et recevrait les adorations des anges ; ils ont appris que le Christ doit venir une seconde fois pour juger le monde entier; ils ont appris qu'eux aussi siégeront pour juger les douze tribus d'Israël; ils ont appris enfin que les Juifs seront rejetés et que les nations envahiront leur contrée. Savoir que cela sera, c'est une grande chose; savoir que quelqu'un doit régner et même à quelle époque, c'est beaucoup moins. Paul a connu des secrets que l'homme ne saurait dire, tout ce qui précéda cet univers. Que nous est-il plus difficile d'apprendre, le commencement ou la fin? Il est indubitable que c'est le commencement. Or, Moïse possédait cette science : il détermine l'époque et la durée, il énumère les années. Salomon le savait également, puisqu'il a dit : « Je rappellerai ce qui a été dès l'origine du siècle. » *Eccli.*, LI, 11. Que le Seigneur fût sur le point de se montrer, les disciples le surent dans la suite, comme on le voit par cette parole de Paul : « Le Seigneur est proche; soyez sans inquiétude. »

Philipp., IV, 5-6. Ils l'ignoraient alors, quoiqu'il leur en eût fait connaître les signes. Le Christ leur avait dit qu'il leur enverrait son Esprit dans peu de jours, afin de leur inspirer la vigilance par cette vague indication : il fait de même ici.

Mais ce n'est pas sur la consommation des temps, c'est sur son règne, que les disciples l'ont interrogé : « Est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël? » Il ne veut pas même le leur révéler. A la première question, il ne répond plus avec la même sévérité qu'auparavant; sans doute il éloigne d'eux la pensée que l'heure de la délivrance approche, il les met en face des périls, mais avec plus de ménagements. De peur qu'ils ne s'imaginent recevoir une injure ou n'entendre que des faux-fuyants, il leur fait une promesse qui doit aussitôt les réjouir. Ecoutez comme il leur parle : « Vous recevrez la vertu de l'Esprit saint, qui viendra en vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée, dans Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre. » Puis, pour couper court à toute autre question, il s'élève au ciel. Comme il les avait d'abord arrêtés par la crainte en leur déclarant qu'il ne savait pas, il fait de même ici en se dérobant à leurs yeux. Ils n'auraient pas cessé leurs instances, tant ils désiraient être éclairés sur ce point; et c'était absolument nécessaire qu'ils fussent tenus dans l'ignorance. Quel est l'objet qui répugne le plus aux Gentils, je vous le demande, que le monde doive finir, ou bien que Dieu se soit fait homme, qu'il ait eu pour mère une vierge, et que les hommes l'aient vu dans la chair? N'est-ce pas cette dernière chose? Vous en conviendrez sans doute avec moi. Mais j'ai honte de revenir si souvent là-dessus, comme s'il était si difficile de répondre. Il ne veut pas non plus qu'ils puissent dire : Pourquoi retardez-vous cet événement? — De là cette parole : « Le Père s'en est réservé le secret. » — Le Père et le Fils ont cependant une même puissance, ce que le Christ atteste en disant : « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même le Fils vivifie qui il veut. » *Joan.*, V, 21. Or, s'il a la même puissance quand il faut agir, pourquoi ne l'aurait-il plus lorsqu'il est question de savoir? Ressusciter les morts est une chose tout autrement grande que connaître le jour demandé. Dès qu'il accomplit donc de sa propre autorité ce qu'il y a de plus difficile, à plus forte raison peut-il ce qui l'est moins.

2. Pour vous éclairer sur ce point, je me servirai d'un exemple. Quand nous sommes en présence d'un enfant qui pleure et qui ne cesse de nous demander une chose dont il n'a nullement besoin, nous la cachons, et, lui présentant ensuite les mains vides, nous lui disons : Tu le vois, je ne l'ai pas. C'est ce qu'il a fait envers ses apôtres. Cet enfant, à qui nous ne présentons rien, continue de pleurer, voyant bien qu'on l'a trompé; nous nous retirons alors en lui disant : Quelqu'un me demande, et nous lui portons une autre chose à la place de celle qu'il voulait, afin de donner le change à son désir, faisant bien ressortir la supériorité de ce que nous donnons, mais disparaissant aussitôt après. C'est encore là ce que le Christ a fait. C'est ainsi qu'il a prétendu ne pas avoir ce que ses disciples demandaient. Il les en détourne d'abord; et puis, comme ils insistent, c'est le moyen qu'il emploie. Maintenant, le Christ ne cherche plus à les détourner par la crainte; après leur avoir exposé ce qu'il a fait, il leur donne une raison plausible de son silence : « Le Père s'en est réservé le secret. » — Quoi donc? Ne connaissez-vous pas ce qui est dans le Père? Le connaîtriez-vous lui-même tout en l'ignorant? Vous avez dit cependant : « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils... L'Esprit scrute tout, même les profondeurs de Dieu. » *Luc.*, X, 22; I *Cor.*, II, 10. Et vous ne sauriez pas une pareille chose? — Loin de nous cette pensée. Ce n'est pas pour nous inspirer un tel soupçon qu'il a parlé de la sorte; s'il déclare ne pas savoir, c'est pour les empêcher de poursuivre une recherche intempestive. Aussi n'osent-ils plus l'interroger de peur qu'il ne leur dise : « Et vous aussi, êtes-vous des insensés? » *Matth.*, XV, 16. Ils le craignent beaucoup plus depuis qu'il est ressuscité.

« Vous recevrez la vertu de l'Esprit saint, qui viendra en vous. » *Marc.*, VII, 18. Tout à l'heure il n'a pas répondu à leur question; car un maître



enseigne ce qu'il croit utile à son disciple et ne subit pas la volonté de ce dernier : ainsi le Sauveur prédit à ses disciples ce qu'il leur importait de savoir pour n'être pas troublés dans la suite. Ils étaient encore alors bien faibles. Aussi, dans le but de les ranimer et de relever leur courage, voile-t-il à leurs yeux les rudes épreuves de l'avenir. Comme il est sur le point de les quitter, il ne leur fait pas de semblables prédictions sans en mitiger les termes. Comment? Il les accompagne de ses encouragements et de ses éloges. Ne craignez pas, leur dit-il; car « vous recevrez la vertu de l'Esprit saint, qui viendra en vous; et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans la Judée tout entière, et dans Samarie. » Il leur avait dit antérieurement : « Ne prenez pas le chemin des nations, et n'entrez pas dans la ville des Samaritains. » *Matth.*, x, 5. Maintenant, il leur ordonne de prêcher dans la Judée tout entière et dans Samarie; il ajoute même, ce qu'il n'avait pas dit non plus : « Et jusqu'aux extrémités de la terre. » Leur ayant ainsi marqué ce qu'il y avait de plus terrible dans leur mission, pour se dérober à toute question nouvelle, « il s'élève devant eux, et une nuée le reçoit et le dérobe à leurs regards. » Vous savez comment ils ont prêché, comment ils ont accompli l'œuvre de l'Evangile. C'est assurément une grande mission qu'il leur avait confiée. — C'est à Jérusalem que vous avez éprouvé les plus vives craintes, c'est là que vous commencerez à prêcher, et puis vous irez jusqu'aux extrémités de la terre.

Pour confirmer de nouveau la vérité de sa parole, « il s'éleva devant eux. » Ses disciples n'avaient pas vu sa résurrection, mais ils voient son ascension. La vue ne fait pas tout en pareil cas. Pour la résurrection, ils en voient la suite et non le commencement; pour l'ascension, au contraire, c'est le commencement qu'ils voient et non la suite. Il ne leur importait pas d'avoir vu l'acte même de la résurrection, puisque Jésus était là qui leur parlait, et que le tombeau vide proclamait également le miracle; mais il fallait que les conséquences de l'ascension leur fussent révélées d'une manière formelle. Comme les yeux ne pouvaient pas atteindre à de pareilles hauteurs, ni leur apprendre si Jésus était monté réellement au ciel ou simplement en apparence, voyez ce qui eut lieu. Quant à son identité personnelle, elle leur fut manifestée par les paroles qu'il leur adressa, puisque leurs yeux n'auraient pu le reconnaître s'il s'était trouvé trop loin d'eux; et la réalité de son ascension au ciel leur fut ensuite attestée par les anges. Vous le voyez, selon le plan de la Providence, tout n'est pas perçu par l'esprit, il est des choses que les yeux doivent voir. Pourquoi de plus une nuée le reçoit-elle? C'est encore un signe qui nous prouve qu'il est monté au ciel. Ce n'est pas un char de feu, comme pour Elie, c'est une nuée qui l'enlève, symbole frappant du ciel, d'après cette parole du Prophète : « Il s'est élevé sur les nuées. » *Psalm.* CIII, 3. Il importe peu que ceci soit dit du Père. Ajoutons que la nuée est une figure de la puissance divine; car nulle autre puissance n'y éclate. Ecoutez ce que dit un second prophète : « Le Seigneur est assis sur une nuée légère. » *Isa.*, XIX, 1.

Pourquoi le Sauveur disparut dans une nuée.

3. Voilà donc ce qui arriva pendant que les disciples l'interrogeaient sur une chose regardée par eux comme nécessaire, et prêtaient une vive attention à ce qui était dit, bien loin de se livrer à la somnolence. C'est à cause de lui que la nuée couvrit également la montagne, lorsque Moïse pénétra dans cette obscurité; ce n'était pas à cause de Moïse lui-même. Jésus ne dit pas : Je m'en vais, ne voulant pas les jeter de nouveau dans l'angoisse; il leur dit une fois de plus : « Je vous enverrai l'Esprit. » *Joan.*, XVI, 5-7. Or, qu'il s'en allât au ciel, ils le surent par le témoignage de leurs propres yeux. De quel magnifique spectacle ne furent-ils pas favorisés! « Tandis qu'ils le contemplaient s'élevant vers le ciel, voilà que deux hommes leur apparurent vêtus de blanc, et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ici regardant vers le ciel? Ce Jésus que vous avez vu monter au ciel, » employant ainsi le langage le plus expressif, « celui-là même qui vous est maintenant dérobé, viendra de la même manière, tel que vous l'avez vu monter au ciel. » Ce sont des anges qui se montrent tout à coup sous une forme humaine et qui parlent ainsi : « Hommes

de Galilée..... » A quoi bon, les connaissant, mentionnent-ils leur patrie, si ce n'est pour mieux établir la vérité de la prédiction? L'extérieur même des messagers captivait les regards et montrait en eux des habitants du ciel. Pourquoi des anges leur tiennent-ils ce langage, et non le Christ lui-même? Il leur avait tout dit auparavant, et maintenant il envoie les anges pour raviver le souvenir de ce que les disciples ont entendu. Ils ne disent pas : Celui que vous avez vu enlevé, mais bien : « Montant au ciel, » nous enseignant par là que ce n'est pas un enlèvement, que c'est une véritable ascension; la première chose ne convient qu'à la chair. C'est pour cela qu'ils disent encore : « Celui qui s'est dérobé à vos regards, viendra de la même manière; » il ne sera pas envoyé, il viendra. En quoi donc le Fils est-il inférieur au Père?

« Une nuée le reçut. » A merveille! car c'est lui qui monte sur la nuée. Car il est écrit aussi : « Celui qui monte est le même qui descend. » *Ephes.*, IV, 10. Remarquez, je vous prie, comme le langage se conforme tantôt à l'intelligence des disciples, tantôt à la dignité de Dieu. Du reste, l'âme des premiers a singulièrement grandi sous le coup de ce spectacle : ils ont acquis une connaissance peu commune du second avénement. « Il viendra de la même manière, » signifie qu'il aura son corps, ce qu'ils désiraient précisément, et de plus qu'il sera porté sur les nuées quand il viendra juger la terre. « Et voilà que deux hommes leur apparurent. » Pourquoi des hommes? Parce que les anges avaient en tout point la ressemblance humaine pour ne pas frapper les disciples de stupeur. « Ils leur dirent : Pourquoi restez-vous ici regardant vers le ciel? » Quoique la douceur respire dans ces paroles, elles renferment un avertissement formel qui ne permet pas aux apôtres d'attendre immédiatement leur Maître. Les anges disent ce qu'il y a de principal et négligent ce qui l'est moins. Ils déclarent qu'il viendra, qu'il descendra du ciel; mais quand, c'est ce qu'ils passent sous silence. Après avoir détourné l'attention des disciples du spectacle qui les captive encore, pour l'attirer sur ce qu'ils vont leur dire, ils éloignent d'eux la pensée que le Christ ne soit pas monté au ciel par la raison qu'ils n'ont pas pu le suivre du regard. Si les disciples avaient pu dire antérieurement : « Où allez-vous? » *Joan.*, XIII, 36, à plus forte raison pouvaient-ils dire ici : « Est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël? » Ils connaissaient tellement sa mansuétude qu'ils osaient lui faire cette question après les mystères de ses souffrances. Lui-même leur avait dit auparavant : « Vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerre; mais ce ne sera pas encore la fin; » *Marc.*, XIII, 7; ce ne sera pas alors que Jérusalem sera prise. — En ce moment, ils l'interrogent sur le royaume et non sur la fin des choses.

Après sa résurrection, d'ailleurs, il n'a plus avec eux de longs entretiens. De là cet empressement qu'ils mettent à le questionner, dans l'espoir qu'ils participeront eux-mêmes à la gloire de ce royaume. Il ne tranche pas ouvertement la question qui lui est adressée. Quel besoin ont ses disciples d'être éclairés là-dessus? Aussi ne sont-ils pas sans crainte et ne disent-ils plus : « Quel sera le signe de votre avénement et de la consommation des siècles? » *Matth.*, XXIV, 3. Ils disent : « Rétablirez-vous le royaume d'Israël? » Ils se persuadaient qu'ils étaient à la veille de ce rétablissement, quoique Jésus leur eût montré par des paraboles que l'événement n'était pas aussi rapproché. Il a donc répondu à leur question en l'éludant : « Vous recevrez la vertu de l'Esprit saint, qui viendra en vous. » Notez cette dernière expression : « Qui viendra en vous, » et non : Qui sera envoyé; c'est clairement établir l'égalité d'honneur. Comment donc, ennemi de l'Esprit saint, oses-tu l'appeler une créature? « Et vous me rendrez témoignage. » C'est de l'ascension qu'il veut parler, et de plus il leur remet en mémoire ce qu'ils ont précédemment entendu. Il est déjà démontré que Jésus est monté au ciel. Voici ce qu'avait dit le Psalmiste : « Les nuages et les ténèbres sont sous ses pieds. » *Psalm.* XCVI, 2. Il y a comme un écho de cette parole dans celle-ci : « La nuée le reçoit; » on y voit le Maître des cieux. Le monarque se reconnaît à son char royal : tel est le char royal qui lui est envoyé; et dès lors plus de tristesse dans les âmes, elles ne peuvent plus éprouver ce que ressentit Elisée, quand il déchira ses vêtements, lorsque son

maître lui fut ravi. Remarquez encore ce qui est dit : « Ce même Jésus qui se dérobe à vous pour aller au ciel, viendra de la même manière..... Voilà que deux hommes se trouvèrent devant eux. » A la bonne heure, puisque toute parole gît dans la bouche de deux témoins. Or, vous avez ouï leur témoignage. « Vêtus de blanc. » De même que les disciples avaient vu près du sépulcre un ange portant un habit éclatant, et leur révélant ce qu'ils avaient dans la pensée; de même l'ange apparaît ici comme le héraut de l'ascension. Les prophètes avaient souvent annoncé cette circonstance, tout comme celle de la résurrection.

4. Partout les anges sont des hérauts : à la naissance du Sauveur, à l'égard de Marie, lors de la résurrection; ils le sont encore par rapport à l'ascension; ils le seront enfin dans le second avénement, puisqu'on les verra précédant le Juge. Après avoir dit : « Ce même Jésus qui se dérobe à vous, » pour ne pas les laisser dans la consternation, ils ajoutent : « Viendra de la même manière. » Les disciples respirent un peu en apprenant qu'il doit revenir, qu'il doit revenir ainsi, qu'il ne sera pas invisible. Il n'y a pas jusqu'à ce mot « à vous, » qui n'ait une signification; il peint l'amour du Christ pour eux, sa prédilection, sa résolution de ne pas abandonner ceux qu'il a choisis. Il a donc été le témoin de sa propre résurrection. De toutes les choses qui se sont accomplies depuis sa naissance, ou même auparavant, c'est ici la plus étonnante, qu'il se soit lui-même ressuscité. « Détruisez ce temple, avait-il dit, et je le rebâtirai dans trois jours. » *Joan.*, II, 19. Quant à son dernier avénement, ce sont les anges qui l'annoncent : « Il viendra de la même manière. » Si quelqu'un désire donc voir le Christ, si quelqu'un gémit de ne l'avoir pas vu, qu'il écoute cette prédiction, qu'il mène une conduite irréprochable, et bien certainement il le verra, il ne manquera pas son but. Il doit venir, en effet, environné d'une tout autre gloire, mais sur la même nuée, avec son même corps; et ce sera quelque chose de bien plus admirable de le voir ainsi descendre du ciel que de l'avoir vu monter de la terre. Les anges se bornent à déclarer qu'il viendra; pour quel dessein, ils ne le disent pas. Tout cela confirme la résurrection; car, s'il est monté au ciel avec son corps, il est manifeste qu'il est vraiment ressuscité.

Où sont ceux qui ne croient pas à la résurrection? Sont-ce des idolâtres, qu'on me le dise, ou des chrétiens? Pour moi, je l'ignore; ou plutôt je le sais parfaitement. Ce sont bien les idolâtres qui ne croient pas à la création du monde. Or, c'est aux mêmes qu'il appartient de refuser à Dieu le pouvoir de tirer quelque chose du *néant*, et de prétendre qu'il ne saurait ressusciter les morts. Rougissant après cela de ne pas mieux connaître la puissance divine, déclinant une pareille accusation; ce n'est pas pour ce motif que nous parlons de la sorte, répondent-ils, c'est parce qu'il n'a pas besoin du corps. — Voilà bien le cas de dire : « Le fou débite des folies. » *Isa.*, XXXII, 6. Vous n'avez pas honte d'enlever à Dieu le pouvoir de tirer une chose du néant? Mais, s'il ne crée que ce qui existait déjà, en quoi diffère-t-il des hommes? — Et d'où viennent les maux? m'objectera-t-on. — Parce que vous ignorez la source du mal, allez-vous donc introduire un mal nouveau touchant un pareil objet. Votre langage est doublement absurde : il est absurde d'abord que vous osiez parler ainsi, puisque, refusant à Dieu la puissance créatrice, à plus forte raison devez-vous ne pas connaître l'origine du mal; puis, en tenant un tel langage, vous supposez au fond que le mal est incréé. Songez donc combien il est funeste, quand on veut découvrir l'origine du mal, d'ignorer la véritable cause et d'en introduire une de plus. Cherchez où les maux prennent naissance, seulement ne blasphémez pas contre Dieu. — Quels sont mes blasphèmes? — Que dites-vous? Vous ne blasphémez pas lorsque vous admettez que le mal est incréé, lorsque vous l'élevez au rang même de la divinité et que vous lui donnez une égale puissance? C'est ce qui résulte néanmoins de votre hypothèse. Ecoutez ce que disait Paul : « Les choses invisibles de Dieu deviennent visibles pour notre intelligence par la beauté de l'univers, par l'aspect des créatures. » *Rom.*, I, 20. Le diable vous fera certainement entendre qu'il n'y a là que l'énergie de la matière, afin

Réfutation des Manichéens.



que rien ne nous ramène à Dieu. Qu'y a-t-il de plus difficile, dites-moi, de rendre bon ce qui naturellement est mauvais, si toutefois le mal existe dans la nature (je raisonne dans votre opinion ; car, au fond, la nature ne saurait produire un mal qui serve d'auxiliaire au bien), ou bien de tirer une chose du néant? Je passe maintenant à la qualité, et je demande ce qu'il y a de plus facile, d'ajouter à l'être une qualité qu'il n'a pas, ou de changer dans un sens contraire celle qu'il a ; de construire à neuf, ou de restaurer une maison en ruine. Il est évident que la première chose est la plus facile; donc il est impossible d'admettre la seconde hypothèse énoncée plus haut. Si cela ne peut pas avoir lieu, il est plus impossible encore qu'un être agisse contrairement à sa nature.

5. Quoi de plus difficile encore, dites-moi, de préparer un onguent, ou bien de donner à la boue la propriété d'agir comme l'onguent ? Et, puisque nous soumettons la puissance divine à nos raisonnements; nous, je me trompe certes, mais vous; que jugerait-on plus facile, de créer les yeux, ou bien de faire qu'un aveugle, tout en demeurant aveugle, ait la faculté de voir, et de voir plus clair qu'un homme ordinaire; je dis plus, que la cécité lui serve pour voir, que la surdité remplace avantageusement l'ouïe ? J'affirme que ceci n'est pas aussi facile que cela. Ainsi donc, vous accordez à Dieu ce qu'il y a de plus difficile, et vous lui refusez ce qui l'est moins? Je n'insiste pas davantage. Ne vont-ils pas jusqu'à prétendre que les âmes sont de la substance même de Dieu? Mais voyez combien leurs idées sont impies et absurdes : Tandis qu'ils s'efforcent de prouver que le mal vient de Dieu, ils tombent dans une impiété plus révoltante encore; car ils veulent que le mal soit contemporain de Dieu même, qu'il partage la gloire de son éternité. Quel excès d'audace ! Ce qui n'a pas commencé ne doit pas finir. Remarquez-vous le blasphème ? — Il faut dès lors ou que rien ne vienne de Dieu, ou que Dieu lui-même ne soit pas, si le mal n'a pas en lui son origine. — Les voilà, comme je l'ai déjà dit, en lutte avec eux-mêmes, et provoquant de plus en plus le divin courroux. Le blasphème consiste encore à donner un si grand pouvoir à ce qui n'a pas même de subsistance. Une autre conséquence de leur opinion, c'est que le mal serait la cause de la bonté de Dieu, de telle sorte que l'Etre bon ne serait plus bon si le mal n'était pas. De plus, ils nous ôtent toute possibilité de parvenir à la connaissance de Dieu. Enfin, ils rabaissent la divinité jusqu'à l'homme, jusqu'aux plantes, jusqu'aux bois.

En effet, si notre âme est de la substance même de Dieu, et si cette âme passe dans différents corps, dans les concombres, les porreaux et les oignons, la substance divine y passe également. Quand nous disons que l'Esprit saint a fait un temple du sein de la Vierge, ils se rient de nous, ils en rient encore, quand nous ajoutons qu'il habita dans un temple spirituel; mais ils ne rougissent pas d'infuser la divinité dans les légumes, les insectes et les animaux, sans en excepter les ânes, ayant ainsi trouvé le secret d'une idolâtrie nouvelle. — L'oignon n'est pas en Dieu, nous objectent-ils, c'est Dieu qui est dans l'oignon; car enfin l'oignon n'est pas Dieu. — Pourquoi reculez-vous ainsi devant la métempsycose divine? — C'est honteux à penser. — Votre doctrine est bien plus honteuse. — Nullement. — Comment, quand ce serait vraiment honteux s'il s'agissait de nous ? — Là se révèle le fond même de l'impiété. Mais enfin pourquoi ne veulent-ils pas que le corps ressuscite? Quelle raison ont-ils à faire valoir ? — C'est que le corps est une chose mauvaise. — Comment alors connaissez-vous Dieu, je vous prie? Comment connaissez-vous même les créatures? D'où vient au philosophe sa philosophie, si le corps ne lui sert de rien ? Détruisez les sens, et puis apprenez quelque chose de ce qu'il faut savoir. Quoi de plus insipide que l'âme, si dès le commencement elle n'avait à son service que des sens viciés? Il suffit qu'une seule partie du corps le soit, le cerveau, pour que l'âme soit entièrement impuissante; si tout le reste l'est aussi, que deviendra-t-elle ? Montrez-moi donc une âme sans corps. N'entendez-vous pas les médecins dire : La maladie présente obscurcit les facultés de l'âme ? Et moi je vous dis : Que tardez-vous

à vous étrangler? Le corps n'est-il pas de la matière? Assurément, n'est-ce pas? Pourquoi ne le prenez-vous donc pas en aversion, et l'entretenez-vous, au contraire, avec tant de soin? Votre doctrine vous conduit donc au suicide, et vous devriez vous délivrer de cette prison. Il s'ensuit encore que Dieu ne saurait maîtriser la matière qu'à la condition de s'y mêler, qu'il ne peut pas commander aux éléments sans les pénétrer de sa substance. O imbécilité! Un roi fait tout par ses ordres; et Dieu n'aurait pas d'autorité sur les méchants? En un mot, si la matière ne concourait pas au bien, la matière ne subsisterait pas.

Ni le mal non plus ne pourrait subsister, s'il ne renfermait quelque étincelle de bien; il y a longtemps qu'il aurait péri s'il ne vivait pas d'un peu de vertu : telle est la condition de son existence. Supposez un voluptueux qui n'ait plus aucun empire sur lui-même; est-ce qu'il vivrait dix jours? Supposez un voleur ayant absolument brisé tous les liens de la conscience, n'épargnant plus même ses compagnons; pourrait-il également vivre? Il ne vivrait pas non plus celui qui volerait à la face de tout le monde, sans honte et sans retenue. Telle est la nature du mal, je le répète, qu'il a besoin du bien pour subsister; c'est ainsi que Dieu le tolère, et non le constitue. Supposez encore une cité qui ne soit composée que d'hommes pervers, se maintiendra-t-elle? Que les méchants, non contents d'être en lutte avec les bons, soient en lutte avec eux-mêmes; c'en est fait d'eux. « Ils sont vraiment devenus insensés tandis qu'ils se proclament sages. » *Rom.*, I, 22. Si le corps est essentiellement mauvais, c'est en vain qu'ont été faites toutes les choses visibles, l'eau, la terre, le soleil et l'air; car l'air est un corps aussi, quoique n'offrant pas de résistance. Nous pouvons donc nous écrier : « Les méchants m'ont raconté de vaines fables. » *Psalm.* CXVIII, 85. Eh bien, ne les tolérons pas, fermons notre oreille à leurs paroles. Oui, la résurrection des corps est un fait. Le sépulcre qu'on visite à Jérusalem, le bois où fut attachée et frappée la victime le proclament à l'envi. Voilà de plus des hommes qui vous disent : « Nous avons mangé et bu avec lui. » *Act.*, X, 41. Croyons donc à la résurrection et menons une vie digne de cette croyance, pour que nous obtenions les biens à venir, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

« Alors les apôtres revinrent à Jérusalem de la montagne qu'on nomme la montagne des Oliviers, qui se trouve non loin de Jérusalem, à la distance du chemin qu'on peut faire un jour de sabbat. »

1. « Alors, est-il dit, il revint. » Alors, quand donc? Après avoir entendu ces choses, dont ils n'auraient pu supporter le poids s'ils n'avaient recueilli la promesse d'un second avénement. Mon opinion est que cela se passait le jour du sabbat; car autrement l'auteur n'aurait pas ainsi déterminé la distance : « De la montagne qu'on nomme la montagne des Oliviers, qui se trouve non loin de Jérusalem, à la distance du chemin qu'on peut faire le jour du sabbat, » si la longueur de ce chemin n'avait pas été déterminée d'avance. « Et, quand ils furent rentrés, ils montèrent au cénacle, où ils demeuraient. » Ils se tenaient donc à Jérusalem après la résurrection. « Pierre, Jacques et Jean. » Celui-ci n'est plus seul avec son frère; là sont aussi André et Pierre, « Philippe et Thomas, Barthélemy et Matthieu, Jacques frère d'Alphée, Simon Zélotes, et Judas frère de Jacques. » C'est le recensement exact des disciples que nous voyons ici. L'un s'était rendu coupable de trahison, l'autre de renoncement, un autre encore avait refusé de croire; l'auteur nous les montre tous sauvés, à part le traître. « Tous ceux-là persévéraient unanimement dans l'oraison et la prière avec les femmes. » Bien; la prière est une arme puissante dans les tentations, et le Maître les avait suffisamment formés à cet exercice. L'épreuve actuelle les y poussait d'ailleurs par elle-même. C'est pour cela qu'ils montèrent au cénacle, tant ils craignaient les Juifs. « Avec les femmes, » ajoute-t-il; il avait déjà

dit qu'elles accompagnaient le Sauveur. « Et avec Marie, mère de Jésus, et avec ses frères. » *Joan.*, XIX, 26. Mais comment est-il écrit que le disciple avait reçu Marie dans sa maison ? C'est que depuis le Christ les avait tous réunis de nouveau pour vivre quelques jours de plus avec eux. « Et avec ses frères. » Il est ici question de ceux qui n'avaient pas d'abord cru en lui.

« Et dans ces jours, Pierre, se levant au milieu des disciples, leur dit... » Il est toujours plein de feu; celui du reste à qui le Christ a confié son troupeau, le premier du chœur apostolique, et le premier dès lors à prendre la parole. « Ils étaient là une troupe d'hommes d'environ cent vingt : Hommes, mes frères, dit-il, il fallait que l'Ecriture fût réalisée, celle qui renferme les prédictions de l'Esprit saint. » Pourquoi ne demande-t-il pas seul au Christ de lui donner quelqu'un à la place de Judas? Pourquoi d'un autre côté, les apôtres ne font-ils pas l'élection par eux-mêmes? Pierre est désormais bien supérieur à ce qu'il était. Voilà ce qu'il faut répondre à la première question. Quant à savoir maintenant pourquoi ce n'est pas par eux-mêmes, mais par révélation, qu'ils veulent compléter le chœur apostolique, nous en donnerons deux raisons : l'une, c'est qu'ils étaient appliqués à des choses différentes; l'autre, c'est que cela prouvait éminemment que le Christ était avec eux. Absent, il choisissait comme quand il était présent, et ce n'était pas pour eux une légère consolation. Remarquez en outre comment Pierre agit constamment en s'appuyant sur le sentiment des autres, jamais de son seul chef, jamais avec empire. Il ne dit pas d'une manière absolue : Nous élisons un tel pour remplacer Judas. Voyez plutôt avec quel ménagement il leur parle, en cherchant à les consoler du malheur qu'ils avaient éprouvé. Ce malheur, ils ne l'avaient pas médiocrement senti ; ce qui ne doit pas nous surprendre. En effet, si plusieurs le déplorent encore aujourd'hui, quel ne dut pas être à cet égard leur langage? « Hommes, mes frères, » a-t-il dit. Du moment où le Seigneur les avait appelés frères, c'était à l'apôtre surtout à leur donner ce nom; et c'est pour cela que devant tous il débute de la sorte. Voyez la dignité

Ménagement que saint Pierre emploie en parlant aux apôtres et aux disciples.

de l'Eglise, voyez l'état angélique des hommes. Nul alors n'était exclu, aucune différence entre les sexes. Telles voudrais-je voir les églises de nos jours. Dans ces temps primitifs, point de sollicitude pour les choses matérielles, pour les intérêts domestiques. C'est à ce point que les épreuves font du bien, que les tribulations sont avantageuses. « Il fallait que l'Ecriture fût réalisée, celle qui renferme les prédictions de l'Esprit saint. » Il les console par les prophéties en toute circonstance : ainsi le Christ avait-il toujours fait. Il leur montre encore par là que l'événement n'avait pas lieu de les surprendre, qu'il n'était rien arrivé qui ne fût prédit. « Il fallait que l'Ecriture fût accomplie, celle qui renferme les prédictions de l'Esprit saint énoncées par la bouche de David. » Ce n'est pas David qui parle, remarquez-le bien, c'est l'Esprit par l'organe de ce prophète.

Vous voyez donc dès le début quelle est la doctrine renfermée dans ce livre; déjà vous pouvez comprendre combien j'avais raison de vous dire en commençant que c'est ici le code de l'Esprit saint. « Des prédictions que l'Esprit saint a faites par la bouche de David. » Observez avec quel empressement l'auteur s'empare de David et l'appelle en témoignage; il sait quel intérêt attacheront ses lecteurs à ce que David ait ainsi parlé plutôt qu'un autre prophète. « Concernant Judas, poursuit-il, qui fut le guide... » Quelle modération et quelle philosophie déjà dans cet homme ! Il ne lance ni l'insulte ni l'anathème, il n'a pas à la bouche les noms de misérables et de pervers; il raconte simplement la chose. Il n'appelle pas même Judas un traître, il fait autant qu'il le peut retomber sur les autres la responsabilité de sa conduite; et ceux-là même, il ne les attaque pas avec violence. « Qui fut le guide de ceux qui s'emparèrent de Jésus. » Avant d'indiquer le passage de David, il dit ce que Judas a fait; se proposant ainsi de rendre croyables les choses futures par les événements présents, et se hâtant de montrer que le coupable a subi sa peine. « Il était compté parmi nous, et il avait reçu sa part de ce ministère. Et il avait acquis un champ du prix de son iniquité. » L'exhortation perce à travers le récit, il nous

fait discrètement sentir qu'il y a là pour nous une leçon salutaire. Ce ne sont pas les Juifs, c'est Judas lui-même qu'il déclare avoir possédé le champ. Or, comme les faibles intelligences perçoivent beaucoup moins l'avenir que le présent, il parle d'un châtiment immédiat: « Et, s'étant pendu, il s'est rompu par le milieu. » C'est avec raison qu'il insiste sur la punition, et non sur le crime. « Et ses entrailles se sont entièrement répandues sur la terre. » C'est une compensation qu'il leur présente. « Et cela a été connu de tous les habitants de Jérusalem, si bien que ce champ a été appelé en leur langue Haceldama, ce qui veut dire le champ du sang. »

2. Ce n'est pas à cause du champ même que les Juifs l'ont ainsi nommé, c'est à cause du traître. Voilà pourquoi l'apôtre réveille ce souvenir, en appelant au témoignage des ennemis eux-mêmes. Son intention est clairement indiquée, puisqu'il déclare que ce nom a été donné par les Juifs et qu'il est tel « en leur langue. » Le fait étant exposé, vient à propos le témoignage du prophète. « Il est écrit, en effet, dans le livre des Psaumes: Que leur demeure soit déserte, que nul ne l'habite désormais. » *Psalm.* LXVIII, 26. Voilà pour ce qui concerne le champ et la maison. « Et qu'un autre soit investi de son épiscopat, » de son pouvoir, de son sacerdoce. Ces choses dès lors n'ont pas lieu par mon conseil, mais bien d'après la pensée de celui qui les a prédites. Pour n'avoir pas l'air de s'arroger une grande puissance, telle que le Christ eût pu l'exercer, il se couvre de l'autorité du prophète. « Il faut donc que parmi ces hommes qui se sont unis à nous dans tous les temps... » Pourquoi cette participation qu'il réclame? Pour qu'il n'y ait pas de contestation ni de querelle à ce sujet. Si les apôtres étaient tombés dans une pareille faute, il eût encore été plus facile aux autres d'y tomber. Il ne cesse de se tenir en garde contre ce danger; et c'est pour cela qu'il commence par dire: « Hommes, mes frères, il faut choisir parmi nous. » Il remet à la multitude le jugement à porter, rendant ainsi plus vénérables ceux qui seraient élus, et s'abritant lui-même contre la jalousie des autres. On n'ignore pas de quels maux c'est là souvent la source. Il détermine donc le mode de l'élection d'après l'autorité du prophète; et lui-même indique les conditions que doivent présenter les candidats: « Parmi ceux qui se sont unis à nous dans tous les temps. » S'il avait dit: Il ne faut que des hommes vertueux, les autres eussent regardé cette exigence comme un outrage. Aussi fait-il dépendre l'affaire de la durée du temps. Encore ne se borne-t-il pas à dire: « Qui se sont unis; » il ajoute: « Dans tous les temps où le Seigneur Jésus a paru et disparu parmi nous, en commençant au baptême de Jean jusqu'au jour où il s'est dérobé à nos yeux; il faut que l'un de ceux-là devienne avec nous le témoin de sa résurrection. » Dans quel but? Pour que le chœur sacré ne demeure pas incomplet. Eh quoi, Pierre n'avait-il pas le droit d'élire? il l'avait assurément; mais pour ne pas paraître faire une faveur, il n'en use pas. Du reste, il n'est pas encore participant de l'Esprit.

« Ils en présentèrent deux, est-il dit ensuite, Joseph, appelé Barsabas, surnommé le Juste, et Matthias. » Ce n'est donc pas lui qui les a présentés, c'est tout le monde. Lui venait de donner le conseil, en montrant même qu'il l'avait puisé dans une antique prophétie, et non dans sa propre inspiration. Il ne commande pas, il interprète. « Joseph appelé Barsabas, surnommé le Juste. » Probablement c'est à cause des homonymes que l'auteur ajoute ces deux indications. Il y avait plusieurs homonymes: Jacques fils de Zébédée et Jacques frère d'Alphée, Simon Pierre et Simon Zélotes, Judas frère de Jacques et Judas Iscariote. Ces appellations pouvaient également venir ou de son changement de vie ou d'un choix fait par lui-même. « Ils présentèrent donc Joseph appelé Barsabas, surnommé le Juste, et Matthias. Puis ils se mirent à prier en disant: Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez quel est celui des deux que vous avez choisi, afin qu'il prenne sa part du ministère, et l'apostolat dont Judas s'est éloigné pour aller occuper sa place. » C'est à bon droit qu'ils rappellent le crime de ce dernier, quand ils déclarent qu'ils demandent un témoin, ne voulant pas en augmenter le nombre, mais ne consentant pas non plus à le laisser di-

minuer. « Ils tirèrent ensuite leurs noms au sort (l'Esprit n'étant pas encore donné, je le répète), et le sort tomba sur Matthias, et il prit rang avec les onze apôtres. » Ainsi donc l'auteur a dit : « Alors ils revinrent à Jérusalem de la montagne qu'on nomme la montagne des Oliviers, qui n'est pas loin de Jérusalem, à la distance du chemin qu'on peut faire en un jour de sabbat. » Cette remarque a pour but de nous faire connaître qu'ils n'avaient pas entrepris une longue route, de telle sorte que rien ne vînt augmenter l'inquiétude et la crainte dont ils étaient déjà saisis. « Et, dès qu'ils furent rentrés, ils montèrent au cénacle; » car ils n'avaient pas le courage de se montrer dans la ville. C'est avec raison qu'ils sont montés dans le cénacle; il sera moins facile de s'en emparer.

« Et là ils persévéraient unanimement dans la prière. » Remarquez cette application et cette persévérance dans l'exercice de l'oraison; ils priaient d'un seul cœur et d'une seule âme. C'est le double témoignage qui leur est rendu. On peut croire que Joseph, l'époux de Marie, était mort à cette époque, puisqu'il n'est fait aucune mention de lui. Quand ses frères avaient embrassé la foi, bien certainement il ne serait pas resté dans l'incrédulité, lui qui crut avant les autres. Dans les soins qu'il prodiguait à l'enfant on sentait qu'il voyait en lui plus qu'un homme; c'est ainsi que la Mère disait : « Votre père et moi nous vous cherchions avec douleur. » *Luc.*, II, 48. Joseph avait donc avant tout reconnu le Fils de Dieu. Le Christ disait à ses frères : « Le monde ne saurait vous haïr, c'est pour moi qu'il réserve sa haine. » *Joan.*, VII, 7. Voyez la modestie de Jacques : il avait été fait évêque de Jérusalem, et cependant il ne dit rien dans cette circonstance. Voyez encore la profonde humilité des autres disciples : ils cèdent maintenant le trône, il n'y a plus de contestation entre eux. Cette Eglise primitive était comme dans le ciel, elle n'avait rien de terrestre, elle brillait non par la pierre et le marbre, mais par le zèle de ceux qui la constituaient. « Leur nombre était d'environ cent vingt. » Là figuraient sans doute les soixante-dix que le Sauveur lui-même avait choisis, avec quelques-uns des plus fervents parmi les fidèles, tels que Joseph et Matthias; partout étaient présentes les saintes femmes qui suivaient Jésus.

Saint Joseph mourut avant l'Ascension.

3. Voilà quelle était la prévoyance du maître. Le premier il en introduit un autre. Il ne dit pas : Nous suffisons à l'enseignement; son cœur était trop éloigné de la vaine gloire, il n'avait qu'une chose en vue; et tous acceptaient son autorité, quoique sous différentes formes. Rien de plus naturel, avec une vertu comme la sienne; et d'ailleurs la puissance était alors l'exercice d'un dévouement plutôt qu'une dignité personnelle. C'était assez pour empêcher les élus de s'enorgueillir, puisque leur distinction n'était qu'un danger de plus, et les autres de s'abandonner à la tristesse comme s'ils avaient subi quelque déshonneur. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent aujourd'hui, c'est tout le contraire. Voyez, sur cent vingt qu'ils étaient, Pierre n'en demande qu'un; il prend l'initiative de l'affaire, et certes avec raison. En effet, c'est à lui que tous étaient confiés, c'est à lui que le Christ avait dit : « Et toi, dès que tu seras converti, corrobore tes frères. » *Luc.*, XXII, 32. — Parce que Judas figurait dans nos rangs, vous devez en présenter un autre qui puisse servir de témoin à sa place. — Remarquez avec quel soin il imite son divin Maître, en prenant toujours l'Ecriture pour base de ses discours. Il ne parle pas encore du Christ, selon la recommandation qu'il en avait lui-même faite. Il ne désigne pas l'endroit de l'Ecriture qui mentionne la trahison comme celui-ci : « La bouche du pécheur et du fourbe s'est ouverte contre moi; » *Psalm.* CVIII, 2; mais il rappelle le passage qui se rapporte au châtiment : c'est là pour le moment ce qui leur est nécessaire. Du reste, cela fait surtout éclater l'amour du Seigneur pour les hommes.

« Il avait pris rang parmi nous, a dit l'Apôtre, et c'est l'office qui lui échut pour sa part. » Partout il offre l'idée d'un partage, leur montrant ainsi que tout vient de la grâce et de l'élection divine, leur remettant dans l'esprit les choses d'autrefois, la part que Dieu leur a faite comme il la fit jadis aux lévites. Il pèse sur ce qui regarde Judas, le donnant comme un ter-

rible exemple du châtiment mérité par la trahison, comme un héraut de la justice. « Il avait acquis un champ avec le salaire de l'iniquité. » Voyez comme l'action de la Providence se manifeste. « De l'iniquité, » a-t-il dit. Il y a bien des genres d'iniquités ; mais il n'en avait jamais été commis une pareille : c'était une transaction essentiellement inique. Ceux qui se trouvèrent là et ceux qui vinrent ensuite l'ont également connue ; ils la rappelaient, même sans le vouloir, sans le savoir même, en prononçant simplement le nom du lieu : ainsi Caïphe prophétisait à son insu. C'est Dieu qui poussa les Juifs à donner à ce champ le nom hébreu d'Haceldama, symbole des maux qui devaient fondre sur eux. Entendez la réalisation partielle de la prophétie : « Il eût été bon pour cet homme de n'être pas né. » *Matth.*, xxvi, 24. Cette parole ne serait pas moins juste en s'appliquant aux Juifs. Si leur guide est ainsi traité, à quoi ne doivent-ils pas s'attendre ? Mais en ce moment l'Apôtre ne dit rien de pareil. Pour montrer ensuite combien ce signe de sang marque à bon droit le traître, il cite cette parole du Prophète : « Que leur habitation reste déserte, » *Psalm.* lxviii, 26. Quoi de plus désert qu'un tombeau ? C'est donc à bon droit, je le répète, que le champ porte un tel nom. Celui qui compta l'argent, de préférence à celui qui le reçut, devait être regardé comme le véritable auteur de cette effrayante solitude, dans laquelle on voit le commencement de la désolation des Juifs, si l'on examine les choses avec une sérieuse attention. Eux-mêmes, en effet, furent la cause de la famine qui les dévora, ils commirent des meurtres sans nombre, et leur ville devint la tombe des étrangers et des soldats ; ils ne permettaient même pas d'ensevelir les premiers, les regardant comme indignes de sépulture.

« Il faut donc que l'un de ces hommes qui sont réunis avec nous... » Vous le voyez, il réclame des témoins oculaires, il y apporte le plus grand soin, bien que l'Esprit soit sur le point de descendre. « ... de ces hommes qui sont réunis avec nous dans tous les temps où le Seigneur Jésus a paru et disparu parmi nous. » Il indique par là, non simplement des disciples, mais des disciples ayant vécu avec le Sauveur ; car il en était beaucoup qui le suivaient dès le principe. Remarquez cette expression : « C'était l'un des deux qui avaient entendu la parole de Jean et qui s'étaient ensuite attachés à la compagnie de Jésus. » *Joan.*, i, 40. « Dans tous les temps où le Seigneur Jésus apparut et disparut parmi nous, en commençant au baptême de Jean. » Personne ne savait d'une manière exacte par voie de tradition ce qui s'était antérieurement passé ; l'Esprit vint le leur enseigner. « Jusqu'au jour où il s'est dérobé à nos regards ; il faut que l'un de ceux-là devienne avec nous le témoin de la résurrection. » Notez qu'il parle de la résurrection seulement et non point d'autre chose. Dans le fait, nul n'était plus digne de foi qu'un homme pouvant dire : Le même que nous avons vu à table et sur la croix, est ressuscité. — On n'avait donc pas besoin de quelqu'un qui vînt attester les choses passées ou futures, ni même les prodiges accomplis. Une seule chose devait être certifiée, la résurrection, car les autres étaient manifestes et publiques, celle-là s'était faite en secret et n'avait pas d'autres témoins qu'eux. Ils ne diront pas : Les anges nous l'ont apprise ; mais bien : Nous l'avons vue. Comment le prouvons-nous ? Par les miracles que nous opérons. — Ils ne pouvaient pas mieux établir la vérité de leurs paroles. « Ils en présentèrent deux. » Pourquoi pas davantage ? Pour que l'inquiétude fût moins grande et le choix moins incertain. Ce n'est pas non plus sans cause qu'un second candidat est présenté : cela montre que la considération dont on jouit auprès des hommes n'empêche pas qu'on ne soit bien souvent inférieur aux yeux de Dieu. Et tous prient simultanément en ces termes : « Vous, Seigneur qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez... » Vous, non pas nous. — Ils ont raison d'invoquer Celui qui connaît les cœurs ; c'est lui qui doit faire le choix, et non ceux qui ne voient que le dehors. Ils parlent avec cette confiance, parce qu'il faut absolument un apôtre de plus. Ils ne demandent pas que Dieu choisisse ; ils lui demandent de montrer celui qu'il a choisi, n'ignorant pas que tout est déterminé d'avance par la

sagesse divine. « L'un de ces deux, pour qu'il ait sa part de ce ministère et de l'apostolat. » Il y avait plusieurs genres de ministère. Ils tirèrent leurs noms au sort. Ne se jugeant pas encore dignes de faire l'élection par eux-mêmes, ils désirent être fixés par un signe extérieur.

4. Du reste, si la voie du sort a prévalu sans le concours de la prière à l'occasion de Jonas, s'il a suffi d'une intention droite pour que le sort ait bien prononcé, malgré l'indignité de ceux qui le consultaient ; à plus forte raison en sera-t-il ainsi quand il s'agit de compléter le chœur apostolique, de parfaire l'ordre sacré. Le candidat refusé n'éprouve pas de tristesse ; c'est une chose que l'historien ne nous aurait pas cachée, puisqu'il ne s'abstient pas de faire connaître les fautes, les emportements des apôtres même les plus distingués, et non pas une fois, mais deux fois et plus encore. Imitons l'exemple qu'ils nous ont donné. Je n'adresse pas cette parole à tout le monde, mais uniquement à ceux qui aspirent à gouverner. Si vous croyez que l'élection vient de Dieu, n'en concevez pas d'indignation ; car c'est contre lui que vous lutteriez en définitive, puisque le choix est de lui. Or, si vous ne craignez pas de vous indigner avec une telle conviction, vous ressemblez à Caïn. Quand il aurait dû se réjouir de ce que le sacrifice de son frère était plus agréable au Seigneur, il en éprouva de la tristesse; le ressentiment prit dans son cœur la place de la pénitence. Je ne vais pas jusque là, je dis simplement que Dieu dispose tout pour le bien. Vous avez peut-être plus de régularité dans la vie, cela se voit assez fréquemment ; mais vous n'êtes pas apte à la charge qu'il faut remplir. Votre conduite est irréprochable, encore une fois, vous avez un noble caractère : seulement l'Eglise exige d'autres qualités. Un autre réunit des conditions que vous n'avez pas. Remarquez-vous comme la divine Ecriture tient compte de toutes ces choses? Je vous dirai franchement d'où naissent les dissensions en pareille circonstance : c'est que nous voyons dans les fonctions sacrées l'honneur et le repos, au lieu d'y voir la sollicitude et le soin que nous devons à nos frères. Si vous étiez bien persuadé qu'un évêque appartient exclusivement aux autres, porte le fardeau de tous; que la colère, facilement excusée chez un simple fidèle, est impardonnable chez lui; que celui-là a bien des titres à l'indulgence, tandis que lui n'en a pas un, vous désireriez moins cette dignité, vous ne témoigneriez pas un semblable empressement. Tout le monde se donne le droit de relever et de juger sa conduite, les sages et les insensés; la nuit comme le jour il est accablé de soucis et de fatigues; la haine et l'envie l'entourent de toute part.

Imitons l'exemple que nous donne l'élection de Matthias en nous en rapportant à la Providence.

Ne me parlez donc pas de ces hommes qui font tout par faveur, qui ne veulent que dormir, qui briguent cet honneur comme une sinécure. Il n'est pas question de ceux-là; je parle de ceux qui veillent pour le salut de vos âmes, qui mettent le bonheur de leurs subordonnés au-dessus de leur propre bonheur. Supposez un père ayant dix enfants à gouverner, lesquels sont toujours dans sa maison et sous sa main ; il ne peut pas un instant les perdre de vue. Mais alors que doit faire celui dont la famille est incomparablement plus nombreuse, et, quoique dépendant de son autorité, n'a pas la même demeure et ne subit pas immédiatement son action? — On l'entoure d'hommages, me direz-vous. — De quels hommages? Les mendiants des carrefours le poursuivent de leurs injures jusque sur l'agora. — Pourquoi ne leur ferme-t-il pas la bouche? — Très-bien; mais ce n'est pas l'affaire d'un évêque. De plus, s'il ne donne pas à tous, aux désœuvrés comme à ceux qui travaillent, il est partout assailli de mille récriminations; personne n'hésite à lui faire son procès. La crainte sauvegarde les dépositaires du pouvoir civil : ici, rien de semblable; car la crainte de Dieu n'agit pas dans un certain monde. Qui pourrait retracer les soucis inhérents au ministère de la parole, au devoir de l'enseignement, ainsi que les difficultés que les ordinations présentent? Ou bien je ne suis qu'un esprit faible, sans élévation et sans portée; ou bien les choses sont telles. L'âme du prêtre ne diffère en rien d'un navire battu par les flots ; elle est attaquée sans relâche, par les amis et les ennemis, par les siens et les étrangers. — Est-ce que l'empereur ne gouverne pas le monde, tandis

que l'évêque n'a que la charge d'une cité? — Eh bien, autant la mer soulevée par la tempête l'emporte sur un ruisseau secoué par le vent, autant ses sollicitudes l'emportent sur celles d'un empereur. — Dites-nous enfin pour quelle cause? — Pour ce dernier travaillent beaucoup de ministres, tout est réglé par les lois, tout est soumis à l'ordre. Il n'en est plus de même pour le premier : ce n'est pas lui qui peut commander avec empire; se montre-t-il fortement ému, on l'accuse de tyrannie; n'agit-il qu'avec mesure, on l'accuse de relâchement. Il est dans la nécessité de réunir ces deux extrêmes, ne mériter ni la haine ni le mépris.

A cela s'ajoutent les préoccupations des affaires. Que d'hommes il est obligé de contrarier, bon gré mal gré, ou même de punir! Je vous parle comme je suis affecté. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de prêtres qui se sauvent; ma conviction est que le plus grand nombre se perd; et la raison, c'est que le sacerdoce exige une grande âme. Le prêtre subit mille nécessités capables de l'arracher à son caractère; il devrait être couvert d'yeux de tout côté. Ne voyez-vous pas combien de qualités un évêque doit avoir? Il faut qu'il excelle par la doctrine, qu'il soit plein de longanimité, que sa doctrine ne s'écarte jamais de la foi. Que de difficultés dans tout cela! Il répond des péchés des autres. Je ne vais pas plus loin; mais qu'un seul vienne à mourir sans baptême, n'en est-ce pas assez pour bouleverser son propre salut? La perte d'une seule âme est un malheur tellement grand qu'il n'est pas de parole pour le rendre. Son salut est d'un tel prix que pour le procurer le Fils de Dieu s'est fait homme, a souffert tous les tourments; jugez alors de quels supplices ne sera pas punie sa perte. Si celui par la faute duquel un autre périt, est ici-bas jugé digne de mort, à bien plus forte raison en sera-t-il ainsi de l'évêque. Ne me dites pas : C'est le prêtre, c'est le diacre qui a péché. — La responsabilité du mal retombe sur la tête de ceux qui l'ont ordonné. Disons quelque chose de plus : Arrive-t-il qu'on présente à l'évêque une série d'hommes naguère dépravés, le voilà dans l'incertitude, il ne sait que faire concernant les péchés passés. Il y a là comme deux abîmes : il faut ne pas ménager le coupable, et de plus ne pas scandaliser les autres. Faut-il donc retrancher celui-là? On n'a pas pour cela de cause suffisante. Faudra-t-il lui pardonner? Sans doute, me direz-vous; car la faute est à celui qui lui a imposé les mains. Quoi donc? Ne devra-t-on plus l'ordonner ou le faire monter plus haut? Mais ce sera manifester aux yeux de tous son inconduite. Voilà dès lors un nouveau sujet de scandale. Lui confiera-t-on des fonctions plus élevées? C'est encore pire.

Le suprême sacerdoce est une charge que l'on ne doit pas envier.

5. Si l'on envisage donc le suprême sacerdoce comme une charge, nul ne l'acceptera volontiers. Aujourd'hui c'est le contraire : on le brigue comme une magistrature civile. Pour vouloir briller devant les hommes, nous encourons notre perte devant Dieu. Quel bien résultera-t-il pour vous de cet honneur? Ne vous a-t-on pas assez démontré qu'il n'est rien? Quand vous serez tenté d'ambitionner les dignités ecclésiastiques, ayez soin de placer la géhenne en face de ces dignités, et le compte que nous aurons à rendre; placez la grandeur du châtiment en face d'une vie exempte de sollicitude. Si vous péchez n'étant que simple fidèle, on ne vous traitera pas avec autant de rigueur; étant prêtre, vous êtes perdu. Songez à tout ce que Moïse eut à souffrir, à la sublime philosophie dont il fit preuve, aux grandes œuvres qu'il accomplit; et toutefois, pour avoir commis un seul péché, il fut puni de la manière la plus sévère; assurément avec raison, vu que sa faute causait un dommage à ses frères. Il subit donc un plus grand châtiment, non parce qu'il avait ostensiblement failli, mais parce que c'était là le péché d'un prêtre. Ce n'est pas à dire que les fautes publiques et les fautes cachées doivent être punies de la même manière. Le péché peut bien être le même, mais le châtiment ne le sera pas. Encore n'est-il pas possible au fond que le péché le soit, que ce soit la même chose de pécher en secret ou de pécher en public. Pour un évêque, le péché secret est toujours grand. Il serait à désirer qu'il fût à l'abri de toute accusation quand il ne pèche pas; que sera-ce quand il pèche? S'il se livre à l'emportement, au rire, s'il aspire au repos, ne serait-ce qu'en rêve, beaucoup lui dé-



cochent leurs traits, beaucoup se scandalisent, beaucoup lui prescrivent des lois, et, rappelant le souvenir de ses devanciers, flétrissent sa conduite. S'ils agissent ainsi, ce n'est pas pour louer les autres, évêques ou prêtres, c'est pour déchirer celui qu'ils ont maintenant. C'est une douce chose que la guerre, dit-on, mais pour ceux qui ne l'ont pas expérimentée. On peut dire la même chose ici; ou plutôt, ici nous connaissons la difficulté avant de descendre dans l'arène; quand nous y sommes descendus, nous ne nous faisons plus connaître. Bien loin de soutenir le combat contre les oppresseurs des pauvres et de nous porter en avant de notre troupeau, semblables à ces bergers dont il est parlé dans Ezéchiel, nous le tuons et le dévorons. Qui de nous déploie pour la bergerie du Christ la sollicitude que Jacob déployait pour celle de Laban? Qui racontera les froides nuits passées sans sommeil? Ne me parlez ni de longues veilles, ni de soins aussi dévoués. C'est tout le contraire que nous voyons. Les consuls et les préfets ne reçoivent pas des honneurs pareils à ceux que reçoit le chef d'une Eglise. S'il vient chez l'empereur, à qui le premier pas? S'il est reçu chez les matrones, chez les grands de la cité, personne ne passe avant lui. Tout est en décadence, tout est perverti.

Si je tiens ce langage, ce n'est pas pour vous couvrir de confusion, c'est pour réprimer vos convoitises. Quel confident employez-vous quand vous briguez par vous-même ou par un autre? Oserez-vous bien soutenir le regard de celui qui vous vient en aide? Que pourrez-vous dire pour votre justification? Celui qu'on a contraint à recevoir cette charge et qui n'en voulait pas, aura peut-être une excuse, quoique la plupart du temps il n'obtienne pas de pardon; mais enfin il a du moins un moyen de se défendre. Songez à ce qu'éprouva Simon le magicien. Qu'importe que vous n'ayez pas comme lui offert de l'argent, si vous avez à la place mis en œuvre les flatteries et les obsessions, fait jouer tous les ressorts et toutes les machines? « Que ton argent périsse avec toi. » *Act.*, VIII, 20. Voilà ce que l'Apôtre lui dit; voici ce que le Maître dira à ses imitateurs : Que votre ambition périsse avec vous, puisque vous avez cru pouvoir vous emparer du don divin par des manœuvres humaines. — Mais personne n'est ainsi. — Je le voudrais bien, je serais heureux que mes paroles ne vous fussent nullement applicables. Je m'y suis laissé entraîner par la suite des idées. Quand nous attaquons l'avarice, ce n'est pas contre vous non plus, pas même contre un seul de vous que nous parlons. Plût à Dieu que ces remèdes, nous les eussions préparés en vain! Les médecins ne forment pas d'autre vœu, ne demandent pas autre chose, après un long travail, que de voir leurs remèdes inutiles. Nous souhaitons également que nos paroles se perdent dans l'air, ne soient que des paroles. Je suis prêt à tout supporter pour obtenir que vous n'ayez aucun besoin d'entendre un tel langage. Si c'est votre désir, je consens à garder le silence, pourvu que le silence soit sans danger. Il m'en coûte bien assez de croire qu'on puisse être ambitieux au point de se produire soi-même, sans que la nécessité fasse entendre sa voix. Nous vous faisons l'abandon de la doctrine; car il n'est pas de meilleur enseignement que celui des faits.

Les médecins vraiment dignes de ce nom, quoiqu'ils trouvent leur rémunération dans les maladies dont les hommes sont affligés, aiment assurément mieux voir leurs amis bien portants. Nous souhaitons de même que vous ayez tous au moral une santé parfaite. Voudrions-nous donc que vous fussiez réprouvés, tandis que nous serions sauvés? Si c'était possible, c'est en vous donnant même les yeux que je vous témoignerais la charité qui m'anime envers vous; on n'aurait plus alors de reproches à me faire, quelque sévères que fussent mes représentations. De la part des amis on supporte toutes les paroles, celles mêmes qui sont injurieuses. « Plus de sécurité présentent les blessures faites par un ami que les baisers empressés d'un ennemi. » *Prov.*, XXVII, 6. Rien ne m'est plus cher que vous, pas même la lumière du jour. Je consentirais mille fois à ne plus la voir, si c'était là le moyen de convertir vos âmes. Votre salut l'emporte infiniment dans mon cœur. Et de quel avantage me sont les rayons du soleil, si vous me causez une douleur qui couvre mes yeux de ténèbres? La lumière est bonne à la vérité, mais quand elle

brille avec la joie : elle est importune pour l'âme plongée dans la tristesse. Puisse l'expérience ne pas vous apprendre que je dis la vérité! Du reste, s'il arrive à quelqu'un de vous de faire une chute, venez assister à mon sommeil; et je vous garantis sur ma tête que vous me verrez comme atteint de paralysie ou de démence, pouvant dire avec le Prophète royal : « Et la lumière de mes yeux n'est plus elle-même avec moi. » *Psalm.* XXXVII, 10. Quelle est notre espérance, si vous ne progressez pas? Quel pourrait être notre abattement, si vous méritez des éloges? Lorsqu'il me revient que vous êtes dans la bonne voie, il me semble qu'on me donne des ailes.

« Rendez mon bonheur complet. » *Philipp.*, II, 2. Je ne fais pas de prière, je ne forme pas de vœu qui n'ait votre avancement pour objet. La cause unique de toutes mes luttes, c'est mon amour pour vous, c'est que je vous suis identifié : car vous êtes tout pour moi, père, mère, frères, enfants. N'attribuez donc jamais à la rancune les paroles que je vous adresse; je ne parle que pour votre amendement. « Le frère aidé par son frère, est-il écrit, est comme une ville imprenable. » *Prov.*, XVIII, 19. Ne vous laissez pas aller à l'indignation. Quant à moi, je suis loin de mépriser vos paroles; je voudrais bien être instruit et corrigé par vous. Nous sommes tous frères, et nous avons un guide commun. Entre frères, il faut qu'il y en ait un qui dirige, et que les autres n'aient qu'à l'écouter. Non, point d'impatience; proposons-nous en tout la gloire de Dieu; car à lui la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« Et quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, tous les disciples étaient ensemble dans le même lieu; et soudain un bruit fut entendu venant du ciel. »

1. Qu'étaient-ce que ces jours de la Pentecôte? C'était l'époque où il fallait porter la faucille dans les moissons, l'époque où il fallait recueillir les fruits. Telle est la figure; voici la vérité. Le temps étant venu de lancer la faux de la parole évangélique, de recueillir la moisson, l'Esprit lui-même prend son essor, pareil à une faux tranchante. « Levez vos yeux, disait le Sauveur, et voyez les campagnes déjà blanches pour la moisson. » A quoi il ajoutait : « La moisson est abondante, et les ouvriers peu nombreux. » *Joan.*, IV, 35; *Luc.*, X, 2. Le premier, le Fils de Dieu lança la faux de la parole. Grâce à lui, les prémices de notre nature furent, avec l'humanité dont il s'était revêtu, transportées dans le ciel. C'est pour cela qu'il qualifie cette œuvre de moisson. « Lorsque les jours de la Pentecôte furent accomplis; » à savoir, non point avant la Pentecôte, mais en quelque façon au cœur même de la Pentecôte. Il était convenable que ce prodige fût opéré en ce temps de solennité, afin qu'il eût pour témoins ceux-là mêmes qui avaient été témoins du supplice du Christ. « Et soudain un bruit fut entendu venant du ciel. » Pourquoi cette présence des symboles sensibles? Les Juifs n'en dirent pas moins : « Ils sont pris de vin. » Que n'eussent-ils pas dit si les choses s'étaient passées autrement? Du reste, ce ne fut pas un bruit ordinaire, ce fut un bruit venant du ciel, un bruit soudain qui excita sur-le-champ l'attention des disciples. « Et il remplit toute la maison. » C'est pour exprimer l'impétuosité de l'Esprit.

Pourquoi le Saint-Esprit descendit sur les apôtres le jour de la Pentecôte.

Remarquez, je vous prie, que tous les disciples avaient été rassemblés en un même lieu, afin qu'ils crussent au miracle accompli sous leurs yeux, et afin qu'ils se montrassent dignes de la faveur qui leur était accordée. Ce ne fut pas tout : il se produisit une circonstance encore plus merveilleuse. « Et des langues leur apparurent, qui se partagèrent, pareilles à du feu. » Langage extrêmement précis que celui-ci : « Pareilles à du feu; » langage bien propre à écarter toute idée matérielle du divin Esprit. Ce fut comme du feu, ce fut comme un vent violent, écrit l'historien sacré; ce n'était donc pas un vent produit par une simple masse d'air en mouvement. Lorsque l'Esprit dut se manifester à Jean, il se reposa sur la tête du Christ sous l'apparence d'une colombe : lorsqu'il s'agit de convertir au Sauveur des foules entières, il apparaît sous la forme de langues de feu. « Et il se reposa

sur chacun d'eux ; » il y demeura, il s'y établit ; car, se reposer dans ce sens, désigne un état fixe et permanent. Mais les douze furent-ils les seuls à recevoir l'Esprit de Dieu? N'en fut-il pas de même des autres? Assurément il en fut de même. Les cent vingt disciples le reçurent tous également. Pierre avait ses raisons quand il invoquait le témoignage du Prophète : « Il arrivera dans les derniers jours, dit le Seigneur Dieu, que je répandrai mon Esprit sur toute chair, et vos fils prophétiseront, ainsi que vos filles ; et vos jeunes gens verront des visions, et vos vieillards auront des songes. » *Joel,* II, 28. Dieu ne se proposait pas seulement d'étonner les hommes, il voulait surtout les remplir de grâce, et c'est pour cela qu'il est venu dans l'Esprit saint et dans le feu.

« Et tous furent remplis du Saint-Esprit, poursuit l'écrivain sacré ; et ils se mirent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit les faisait parler. » Aucun autre signe ne leur est donné, celui-là leur suffit ; extraordinaire comme il l'était, il rendait tout autre signe inutile. « Il se reposa sur chacun d'eux ; » conséquemment, il se reposa sur celui-là même qui n'avait pas été choisi. Aussi ne s'affligea-t-il pas de n'avoir pas eu le sort de l'heureux élu, de Matthias. « Et tous furent remplis, » est-il écrit encore. Ils ne reçurent pas la grâce de l'Esprit d'une manière quelconque ; ils en furent remplis. « Et ils se mirent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit les faisait parler. » Or, quoique les apôtres s'y trouvassent, l'historien n'eût point parlé de « tous, » si les autres disciples n'eussent pas été gratifiés de la même faveur. Ayant précédemment énuméré les douze en les désignant par leur nom, il les eût également désignés en particulier s'ils eussent été les seuls à recevoir l'Esprit de Dieu. Dès lors qu'il les a nommés pour marquer simplement leur présence, il les eût à coup sûr nommés pour marquer la différence survenue entre eux et les autres disciples. Observez une chose : c'est tandis qu'ils persévèrent dans la prière et qu'ils pratiquent la loi de la charité, que l'Esprit descend au milieu d'eux. Les mots : « Comme du feu, » rappellent le souvenir d'une autre vision. Dieu aussi se montra sous l'apparence du feu dans le buisson. « ... selon que l'Esprit les faisait parler. » Leurs paroles étaient tout autant de sentences. « Or, il y avait dans Jérusalem des Juifs, hommes religieux, qui y étaient venus. » Leur présence dans la ville sainte était une preuve de leur piété. Comment? Parce qu'ils avaient quitté patrie, parents, amis, famille, pour y venir de tous les points de la terre. « Or, il y avait dans Jérusalem des Juifs, hommes religieux, qui y étaient venus de toutes les nations qui sont sous le ciel. Ce bruit s'étant répandu, une multitude s'assembla et fut saisie d'étonnement. » Ce prodige s'étant accompli dans une maison particulière, on y venait du dehors. La foule se trouva saisie d'étonnement, c'est-à-dire, tour à tour dans le trouble et l'admiration ; ce que l'historien exprime aussitôt en ajoutant : « Car chacun les entendait s'exprimer en sa propre langue. Et une grande foule se forma, et ils disaient entre eux : Est-ce que tous ces hommes qui nous parlent ne sont pas des Galiléens? » Ils faisaient allusion aux apôtres. « Comment se fait-il que nous les entendions parler chacun dans notre langue maternelle? Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de la Mésopotamie aussi bien que de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Egypte, des régions libyennes voisines de Cyrène, étrangers venus de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons proclamer en nos langues la gloire de Dieu. Et tous étaient dans la stupeur et l'admiration, et ils se disaient les uns aux autres : Que signifie ce qui se passe? » Les voyez-vous accourus de l'Orient et de l'Occident? « D'autres, au contraire, disaient en se moquant : C'est qu'ils sont pleins de vin. »

2. Les insensés! les malheureux! Certes, on n'était pas au temps des vendanges, puisque c'était la Pentecôte. Ce qu'il y avait de plus déplorable, c'est qu'ils se trouvaient être les seuls à s'exprimer de la sorte, tandis que tous les autres, Romains comme prosélytes, confessaient unanimement le caractère merveilleux de ce qui se passait ; ceux-là seuls, sous les yeux desquels une infinité de miracles avaient été accomplis, s'écriaient : « Ils sont pleins de vin. » Mais reve-

nons sur les textes qui précèdent ce dernier. « Il remplit la maison. » Ce vent fut pour les apôtres comme une fontaine salutaire : le feu signifiait à la fois l'abondance et la véhémence. Il n'en fut point ainsi chez les prophètes; la manière suivant laquelle l'Esprit leur fut manifesté ne ressembla point à celle suivant laquelle il fut manifesté aux apôtres. Un livre fut donné à Ezéchiel; et il mangea ce qu'il allait dire peu après : « Et ce fut pour sa bouche comme un miel adoucissant. » *Ezech.*, III, 3. C'est Dieu lui-même qui, de sa main, touche la langue d'un autre prophète. Ici l'Esprit saint intervient et il se montre en dignité l'égal du Père et du Fils. Ailleurs il est également question de lamentations, de cantiques, de malheurs. Or, c'était avec raison que l'Esprit était communiqué aux prophètes par le moyen d'un livre; car ils avaient encore besoin de paraboles : de plus, ils n'avaient affaire qu'à un seul peuple, qui était le leur. Les apôtres, au contraire, avaient affaire à l'univers entier, à des peuples qui leur étaient inconnus. Elisée reçut la grâce prophétique au moyen d'un manteau de peau de brebis; David la reçut avec l'huile sainte; Moïse fut appelé par le feu du buisson. Pour les apôtres, il en fut autrement : les langues de feu vinrent se reposer sur chacun d'eux. — Pourquoi ces langues ne remplirent-elles pas la maison tout entière? — Parce qu'ils en eussent été effrayés, et que cette circonstance n'eût rien ajouté à l'effet qu'il convenait de produire. Ne vous arrêtez pas à ce qui est dit des langues de feu divisées qui se montrèrent aux regards des apôtres; songez plutôt à ceci, qu'elles étaient de feu. Or, il suffit d'une étincelle pour embraser une immense forêt. Il est dit encore à juste titre : « Des langues de feu divisées; » car elles émanaient d'une source unique : le Paraclet était cette source d'où toute grâce doit descendre.

Observez, je vous prie, que les apôtres durent d'abord se montrer dignes de recevoir l'Esprit; ils ne le reçurent qu'après. Pareillement pour David : ce qu'il faisait n'étant que simple berger, il le fit encore après sa victoire et son trophée, manifestant ainsi une foi complétement pure. Moïse, qui avait dédaigné le palais d'un roi, gouverna le peuple hébreu quarante ans après. Samuel fut élevé dans le temple; Elisée quitta tout, ainsi qu'Ezéchiel. Qu'il en ait été de même pour les apôtres, ce qui vient ensuite le prouve : eux aussi quittèrent tout ce qu'ils possédaient; quand ils eurent montré leur vertu, alors le Saint-Esprit leur fut donné. Les épreuves qu'ils avaient subies leur firent connaître la faiblesse humaine; en même temps, ils apprirent que le bien accompli par eux ne resterait pas sans récompense. Saül reçut aussi l'Esprit, mais seulement lorsqu'il eut été affirmé qu'il était homme de bien. Comme les disciples le reçurent au jour de la Pentecôte, aucun personnage de l'Ancien Testament ne l'a reçu, pas même Moïse, qui fut plus grand que les prophètes. Loin de parvenir à rendre les Hébreux moins charnels, il perdit lui-même de son élévation de sentiments. Quant aux apôtres, il en fut d'eux comme d'un flambeau auquel tout autre flambeau peut être allumé sans ôter à celui-là une partie de son éclat. Ce n'était pas seulement l'abondance de la grâce qui était signifiée par le feu; chacun des apôtres reçut la source de l'Esprit, conformément à la parole du Sauveur, d'après laquelle ceux qui croiraient en lui recevraient une source d'eau vive qui rejaillirait jusque dans la vie éternelle.

Du reste, il fallait qu'il en fût ainsi; les apôtres ne devaient pas seulement discuter avec un Pharaon, ils devaient livrer bataille au diable même. Chose surprenante, quand on les envoie ils ne s'y refusent pas; ils n'allèguent pas la faiblesse de leur voix et la pesanteur de leur langue; ils ont pour les soutenir l'exemple de Moïse. Ils n'allèguent pas leur jeunesse; Jérémie les avait instruits à cet endroit. Quoique des épreuves bien plus redoutables que les épreuves réservées aux prophètes leur eussent été annoncées, ils n'hésitent pas à les affronter. Aussi furent-ils vraiment des anges de lumière, les ministres des choses célestes. Aux prophètes d'autrefois qui s'occupent sur la terre des choses de la terre, aucun habitant des régions d'en haut n'apparaît : dès que le Fils de l'homme est entré dans le ciel, l'Esprit descend du ciel, pa-

reil « à un vent violent. » C'est qu'aucune résistance ne pouvait désormais arrêter les apôtres, et que leurs ennemis devaient être par eux réduits en poussière. « Et il remplit toute la maison. » Cette maison était la figure du monde. « Et il se reposa sur chacun d'eux. Et une multitude s'assembla, et elle fut dans le trouble. » Remarquez la religion de ces gens, ils ne se prononcent pas sur-le-champ, ils attendent; mais les impies s'écrient aussitôt : « Ils sont pleins de vin. » La loi permettait aux Juifs de se présenter quatre fois l'année dans le temple; aussi, les Juifs vraiment religieux de toutes les nations établissaient-ils leur demeure à Jérusalem. Observez encore, s'il vous plaît, combien l'auteur de ce récit est loin de vouloir flatter ses concitoyens. Il ne se borne pas à dire qu'ils firent telle ou telle réflexion. « Ce bruit s'étant répandu, écrit-il, une multitude s'assembla et fut profondément troublée. » Ils pensaient que c'en était fait d'eux à cause de leur attentat contre le Christ. Leur conscience était là qui les tourmentait, d'autant plus que cet attentat venait à peine d'être commis : de toute part ils ne voyaient que sujet de crainte. « Est-ce que tous ces hommes qui nous parlent ne sont pas des Galiléens? » Certainement, car les apôtres étaient les premiers à l'avouer. On peut juger par cette circonstance du saisissement dans lequel la parole de ces derniers avait jeté les Juifs, venus de presque toutes les contrées de l'univers, auxquels ils s'adressaient en ce moment. Ce qui les soutenait surtout, c'était de se voir compris des étrangers, des Parthes par exemple, bien qu'ils ne connussent pas un mot de leur langue. Parmi les nations énumérées, il en était d'ennemies, telles que les nations crétoise, arabe, perse. Or, toutes devaient subir le joug du Christ.

Pendant la captivité beaucoup de Gentils crurent à la religion de Moïse

3. Vraisemblablement, durant la captivité des Juifs, bien des Gentils s'adjoignirent à eux; car les dogmes de la religion mosaïque s'étaient répandus chez une foule de peuples. Voilà pourquoi plusieurs d'entre eux entendirent les apôtres et conservèrent le souvenir de ce qu'ils avaient entendu. De tous les côtés, un témoignage favorable et irrécusable en même temps, du côté de leurs concitoyens, aussi bien que du côté des étrangers et des prosélytes. « Nous les avons entendus publier dans nos langues les louanges et les grandeurs de Dieu. » Ils ne parlaient pas un langage vulgaire, mais un langage merveilleux d'élévation. C'est donc à bon droit que l'on ne savait à quoi se résoudre; jamais effectivement un fait de cette nature ne s'était présenté. Observez la droiture de ces hommes. Ils étaient dans la stupeur et l'embarras. « Qu'est-ce que ceci signifie? se demandent-ils. D'autres, au contraire, s'écriaient en se raillant : « Ils sont pleins de vin. » Les insensés de tourner en raillerie un semblable prodige! Il est vrai qu'ils traitaient de possédé le Seigneur lui-même, quand il chassait les démons. Là où règne l'impudence, elle ne demande point à parler selon la raison, mais à parler comme il lui plaît et à sa fantaisie. « Ils sont pleins de vin. » Vraiment, on ne saurait en douter : comment des hommes exposés à de semblables périls, courant le risque de leur vie, plongés dans une noire tristesse, s'exprimeraient-ils de la sorte, s'il en était autrement? Quelque invraisemblable que soit cette explication, ils n'hésitent pas à l'appuyer sur la manière dont les apôtres s'expriment, afin d'induire en erreur les personnes présentes, et de leur faire croire que les derniers étaient réellement en proie à l'ivresse. « Ils sont pleins de vin. — Mais Pierre, se tenant debout avec les onze, éleva sa voix, et leur tint ce langage. » Vous avez vu tout à l'heure sa prudence; admirez maintenant son courage. La foule était dans l'étonnement et dans la stupeur; et, en vérité, il y avait de quoi être saisi à la vue de cet homme sans lettres et sorti du rang le plus obscur, haranguant sans crainte une multitude considérable. L'on est troublé, même quand on parle en présence d'auditeurs amis : combien plus ne doit-on pas l'être en s'adressant à des ennemis et à des hommes altérés de sang? Pierre parle donc, et son langage prouve aussitôt qu'ils ne sont point ivres; il prouve en même temps qu'ils ne sont en proie ni au délire prophétique, ni à aucune obsession. Pourquoi ces mots : « Avec les onze? » Ils parlaient tous en même temps que Pierre; seulement la bouche de Pierre était leur

bouche. Auprès du prince des apôtres se tenaient les onze, confirmant par leur présence le témoignage de leur chef. « Il éleva la voix ; » il parla sur le ton de la plus grande hardiesse, et cela pour qu'ils apprissent à connaître la puissance du divin Esprit. Cet homme, qui avait faibli devant une misérable servante, s'exprime sans crainte en présence d'une foule qui ne respire que le carnage, comme pour donner une preuve irrécusable de la résurrection de son Maître : il parle avec fermeté à des hommes qui ont le sourire de la raillerie sur les lèvres, et qui le tournent lui-même en ridicule. Car, n'était-ce pas dépasser toutes les limites de l'effronterie, de l'impiété, de l'impudence la plus cynique, que d'attribuer à l'ivresse ce don des langues?

Mais cette attitude n'intimida point les apôtres; ces railleries ne leur ôtèrent rien de leur énergie. Transformés en quelque manière par l'Esprit qu'ils avaient reçu, désormais ils étaient au-dessus de toute faiblesse humaine. Lorsque l'Esprit de Dieu remplit une âme, de cette âme de fange il fait une âme d'or. Regardez Pierre, en effet; regardez cet apôtre si faible naguère, si inconsidéré. « Vous êtes encore inconsidérés, » leur disait le Christ; *Matth.*, xv, 16; Pierre qui, après sa confession prodigieuse, n'en fut pas moins qualifié de Satan. Regardez l'harmonie parfaite qui règne entre les apôtres, et avec quelle unanimité ils décernent à Pierre la charge de haranguer la foule; car il n'était pas convenable qu'ils parlassent tous en même temps. « Et il éleva la voix; » et il s'exprima sur le ton de la plus grande confiance. Ainsi en est-il quand on est un homme spirituel. Devenons dignes de la grâce d'en haut, et tout nous sera facile. Un homme de feu qui tomberait sur de la paille causerait beaucoup plus de mal qu'il n'en souffrirait lui-même : il ne souffrirait rien également de la résistance qui lui serait opposée; ceux-là seuls qui lui résisteraient feraient leur propre ruine. Ainsi en fut-il dans la circonstance dont nous parlons. Ou plutôt, il en fut des apôtres comme d'un homme qui, armé de flammes, aurait à combattre un homme couvert de paille; ils abordèrent avec intrépidité leurs adversaires. En eurent-ils vraiment à souffrir? Certes non. Et pourtant ne luttaient-ils pas contre la faim et la pauvreté, contre l'ignominie et la honte? Ne les regardait-on pas comme des imposteurs? ne se trouvaient-ils pas exposés à la risée et aux sarcasmes de ceux qui les écoutaient? Car, tandis que les uns se moquaient d'eux, les autres les accablaient de sarcasmes amers. Ne devaient-ils pas braver la fureur et la passion de cités entières, être en butte à la rage et aux piéges des séditions? Le feu, les fers, les bêtes féroces ne les attendaient-ils pas? ne se trouvaient-ils pas au moment de soutenir des luttes sans nombre? Or, tous ces maux ne les troublaient pas plus que n'eussent fait des songes ou des peintures. Je dis plus; ils vinrent à bout de la fureur des Juifs, ils les livrèrent eux-mêmes aux plus cruelles anxiétés. Nous voyons, en effet, ces derniers possédés par le ressentiment et la crainte, trembler d'angoisse et d'effroi. Ecoutez-les s'écrier : « Vous voulez donc faire retomber sur nous le sang de cet homme! » *Act.*, v, 28.

Comparaison des apôtres et des philosophes.

Chose merveilleuse! c'est le corps nu que les apôtres combattaient des ennemis couverts de leurs armures; c'est sans expérience aucune qu'ils bravaient des magistrats qui avaient puissance sur eux; c'est avec leur ignorance et leur obscurité qu'ils combattaient les enchanteurs, les imposteurs et la foule des sophistes, des rhéteurs, des philosophes sortis de l'Académie ou du Lycée. Ces savants, un homme, qui avait passé sa vie sur une barque, les vainquit aussi aisément que s'il eût eu affaire à des poissons muets. Je me trompe, ils étaient de vrais poissons privés de voix, que le pêcheur de Galilée prit dans ses filets. Platon, auteur de tant de rêveries, est condamné au silence, tandis que Pierre fait entendre sa parole, non-seulement à ses concitoyens, mais aux Parthes, aux Mèdes, aux Elamites, aux Indiens, aux habitants de toutes les contrées et des extrémités de la terre. Qu'est devenue maintenant l'arrogance de la Grèce? qu'est devenu le nom de la fameuse Athènes, et le verbiage de ses philosophes? Un Galiléen, un Bethsaïte, un paysan les a tous écrasés. Vous rougissez au nom seul de la ville qui a donné le jour à votre vainqueur; vous



rougirez bien davantage lorsque vous connaîtrez le nom de votre vainqueur lui-même, qui s'appelait Céphas. Ce qui a fait votre perte, c'est d'avoir estimé sa mission un opprobre, la simplicité de son langage digne de mépris, et votre éloquence seule digne d'éloges. Vous n'êtes pas entrés dans la bonne voie; laissant de côté la voie royale, la voie facile et droite, vous vous êtes engagés dans une voie difficile et détournée; c'est pourquoi vous n'êtes point arrivés au royaume des cieux.

4. Pour quelle raison le Christ n'a-t-il pas fait d'un Platon, d'un Pythagore les instruments de ses prodiges? C'est que l'âme de Pierre était bien mieux préparée que l'âme de ces philosophes à cette divine philosophie. Ces philosophes n'étaient que des enfants, recherchant en toute chose la satisfaction de leur vanité. Pierre était un vrai sage, tout prêt à recevoir la gloire d'en haut. Vous sourirez peut-être en entendant mon langage : les Juifs aussi souriaient et prétendaient que les apôtres étaient pris de vin; mais peu après, lorsque les calamités les plus affreuses eurent fondu sur eux, lorsqu'ils virent la cité sainte assiégée et livrée aux flammes, ses murailles renversées, et qu'ils souffrirent ces horreurs qu'il nous serait impossible d'énumérer, ils ne riaient plus. Vous ne rirez plus également, à votre tour, quand le temps du jugement sera venu, quand le feu de l'éternelle fournaise aura été allumé. Mais pourquoi parler de cet avenir? Voulez-vous que je vous montre ce qu'était Pierre et ce qu'était Platon? Examinons leurs œuvres et rendons-nous compte de ce qu'ils ont fait l'un et l'autre. Et d'abord, Platon a dépensé sa vie à de vaines et stériles spéculations. A quoi nous sert-il de savoir que l'âme d'un philosophe est transformée en mouche? En vérité, si l'âme de Platon ne fut pas changée en mouche, une mouche s'était jointe à l'âme qui habitait en lui. Quelles bagatelles! Comment peut-on s'occuper de pareilles niaiseries? Ce n'est pas tout, Platon débordait d'ironie, et sa jalousie ne connaissait pas de bornes. Comme s'il eût pris à tâche de ne rien dire, de ne rien emprunter à autrui qui pût être utile, il enseigna d'après autrui la métempsycose; d'après lui-même il imagina une république régie par un certain nombre de lois dont plusieurs feraient rougir. Les femmes seront communes, dit-il; les vierges s'exerceront sans vêtement à la lutte sous les regards de leurs amants; les parents et les enfants seront également astreints à la loi de la communauté. Encore une fois, n'est-ce pas le comble de la folie? Voilà pour la philosophie de Platon.

Vaines spéculations de Platon.

Chez nous, s'il y a des pères communs à tous, nous ne le devons pas à la nature, mais à la philosophie de Pierre, qui s'est assimilé ce point de doctrine. Ce que Platon se proposait, c'était d'en arriver à ce que le père véritable fût inconnu, et à ce qu'un père supposé lui fût substitué. Aussi jetait-il l'âme dans une sorte d'ivresse et dans le plus profond désordre. Que tous ces citoyens, disait-il, usent des femmes à leur fantaisie. Vous le voyez, je n'examine pas les doctrines des poëtes, afin qu'on ne me reproche pas de ne m'occuper que de fables; et cependant les doctrines que je vous soumets sont au-dessous des fables les plus ridicules. Où trouverez-vous chez les poëtes quelque chose de pareil? Celui que l'on a qualifié de prince des philosophes transformait les femmes en soldats; il les armait de casques, les munissait de brodequins, et il prétendait en outre qu'il ne ferait aucune différence entre la race humaine et la race canine. Puisqu'il y a chez les animaux, quel que soit le sexe, communauté d'actions, qu'il en soit de même chez l'homme et la femme; en sorte que l'ordre social devait être complétement bouleversé. Toujours le diable s'est efforcé, par l'entremise des philosophes, de nous induire à croire que l'humanité ne l'emportait en aucune façon sur les animaux : il y a même eu des philosophes assez absurdes pour avancer que les brutes étaient des êtres raisonnables. Mais considérez les monstruosités qui ont été proférées au sujet de l'âme.

Les princes des philosophes ayant soutenu la transmigration des âmes dans le corps des mouches, des chiens et autres animaux, leurs successeurs, honteux d'une semblable débauche d'intelligence, tombèrent dans un autre excès tout aussi monstrueux; ils attribuèrent aux

brutes la connaissance rationnelle, et s'attachèrent à prouver la supériorité sur nous des êtres qui ont été créés pour nous. Ils sont même allés plus loin; ils ont prêté aux animaux la prescience et la religion. Le corbeau comme la corneille connaissent Dieu, disent-ils; ils possèdent le don de prophétie, ils annoncent l'avenir; la justice, les lois, une organisation politique règnent chez eux; selon Platon, le chien est accessible à des sentiments de jalousie. Peut-être doutez-vous de l'exactitude de mes assertions. Je le comprends; car vous avez été nourris de saines doctrines. Or, un homme ainsi élevé ne pourra jamais croire qu'un de ses semblables en vienne à se nourrir volontiers de telles ordures. Lorsque nous disons à ces philosophes que leurs doctrines sont puériles et parfaitement absurdes; c'est que vous ne les comprenez pas, nous répondent-ils. — Plaise à Dieu que jamais nous n'arrivions à les comprendre! Pourtant, il n'est pas besoin d'une perspicacité bien grande pour se rendre compte d'affirmations aussi impies et aussi déraisonnables. Parlez-vous donc à la façon des corbeaux, comme le font les enfants, insensés que vous êtes? car, en vérité, vous êtes bien comme ces derniers, des enfants. Ne cherchez rien de pareil chez Pierre : il a ouvert la bouche, et de sa voix a jailli une vive lumière qui a paru au milieu des ténèbres et dissipé l'obscurité qui régnait sur le monde. Quelle douceur dans ses mœurs, quelle mansuétude! comme il était éloigné de tout sentiment de vaine gloire! c'était sans orgueil qu'il levait ses yeux vers le ciel, lui qui rappelait les morts à la vie! Certainement, si l'un de ces superbes philosophes eût jamais paru accomplir un prodige de ce genre, il eût réclamé à grands cris un temple et des autels, il eût voulu qu'on l'honorât comme un Dieu. Ne voyons-nous pas afficher la même prétention sans aucun titre de ce genre? Qu'est-ce que leur Minerve, leur Junon, leur Apollon? Ce sont autant de démons qu'ils honorent. Il y a eu chez eux un roi qui avait hâte de mourir pour recevoir les honneurs divins.

Il n'en était pas de même des apôtres; tout au contraire. Ecoutez le langage qu'ils tiennent, après avoir rendu le mouvement et la santé au paralytique : « Hommes d'Israël, pourquoi nous regarder comme si nous avions rendu par notre puissance ou par notre piété le mouvement à cet homme?—Nous sommes, disaient-ils ailleurs, des hommes comme vous, sujets aux mêmes infirmités. » *Act.*, III, 12; XIV, 14. Chez nos adversaires tout est faste, tout est orgueil; leurs actes ont pour mobile le désir des honneurs humains, jamais l'amour pur de la philosophie. Or, là où règne en souveraine la vaine gloire, il ne saurait y avoir que petitesse. Vous aurez beau posséder tout le reste, si vous êtes asservi à la vaine gloire, vous n'avez rien du philosophe, et vous êtes l'esclave de la plus triste, de la plus tyrannique des passions. Le mépris des hommes nous conduira par lui-même à la possession de tous les biens, et chassera de notre âme tous les sentiments dangereux. Je vous engage donc vivement à extirper de votre cœur cette passion redoutable; à cette condition seulement nous serons agréables aux yeux de Dieu, et nous fixerons sur nous les regards de sa vigilante bienveillance. Travaillons de toutes nos forces à mériter la grâce d'en haut, afin de nous dérober aux maux présents, de nous rendre dignes des biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et à l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Exhortation morale.

HOMÉLIE V.

« Hommes de Judée, et vous tous habitants de Jérusalem, sachez-le bien, et prêtez l'oreille à mes paroles. »

1. C'est aux hommes qu'il qualifiait naguère d'étrangers que le prince des apôtres s'adresse; et, tout en paraissant ne s'adresser qu'à eux, il donne une leçon aux railleurs. Dieu permet que quelques-uns des assistants se raillent, afin que Pierre prenne de là sujet de se défendre et en même temps de les éclairer. Les habitants de la cité sainte étaient tout fiers de demeurer à Jé-

rusalem. « Sachez-le bien, leur dit Pierre, et prêtez l'oreille à mes paroles. » En parlant ainsi, l'apôtre pique leur curiosité, sans omettre le soin de poser les bases de sa défense. « Ces hommes ne sont pas pris de vin, comme vous semblez le croire. » Remarquez la modération de cette plaidoirie. La plus grande partie de la foule est favorable à Pierre, et, malgré cela, c'est avec modération qu'il interpelle ses adversaires; avant de se justifier directement, il détruit l'opinion fâcheuse qui avait été conçue. Il ne leur dit pas : Comme vos moqueries, vos sarcasmes l'indiquent, mais : « Comme vous semblez le croire ; » en quoi lui-même paraît ne pas ajouter foi au sérieux de leur conduite, et la rejeter plutôt sur leur ignorance que sur leur malice. « Ces hommes ne sont pas pris de vin, comme vous semblez le croire ; car nous sommes encore à la troisième heure du jour. » Pourquoi s'exprime-t-il en ces termes? Ne pouvaient-ils donc pas user de vin à cette heure? Certainement, ils le pouvaient ; mais Pierre ne croit pas devoir insister sur ce point; il lui suffit d'affirmer que les apôtres n'ont rien fait de ce dont les railleurs les accusaient. Apprenons ici à ne pas dépenser beaucoup de paroles quand le sujet ne le mérite pas. Ce que l'apôtre ajoute vient à l'appui de ce qui précède; dès ce moment, il s'adresse à tous sans exception.

Dans les choses inutiles il n'est point nécessaire d'user de longs discours.

« C'est l'accomplissement de la prophétie de Joël : Et il arrivera dans les derniers jours, dit le Seigneur Dieu. » *Joël*, II, 28. Jusqu'à présent le nom du Christ n'a pas été prononcé ; la promesse en question est une promesse du Père, et non une promesse du Fils. Admirez la sagesse de ce langage. Pierre n'en vient pas sur-le-champ au sujet du Christ, je veux dire à la promesse qu'il leur avait faite après son crucifiement touchant ces prodiges; en commençant de la sorte, il eût compromis sa cause sans ressource. Vous objecterez que cette raison eût démontré la divinité du Sauveur. Elle l'eût démontrée, si l'on avait cru à la parole de Pierre ; or la difficulté précisément était de les amener à y croire : qu'ils s'y fussent refusés, et ils en seraient venus à lapider les apôtres. « Je répandrai de mon Esprit sur toute chair. » Il ranime leur espérance s'ils consentent à les accueillir. Toutefois, il ne les traite pas en privilégiés, ce qui eût excité l'envie, et de cette manière il coupe court à tout sentiment de ce genre. « Et vos fils prophétiseront. » Ce n'est pas vous qui jouirez de cette faveur ; ce n'est pas vous qui serez ainsi exaltés; cette grâce est destinée à vos enfants. Il qualifie les disciples et lui-même de ce nom de fils, et les Juifs du nom de pères. « Et vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards seront visités par des songes. Et je répandrai de mon Esprit en ce jour sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront. » Les apôtres étaient donc agréables à Dieu, puisqu'ils avaient été jugés dignes de recevoir le Saint-Esprit; les Juifs, au contraire, ne l'étaient pas, pour avoir attaché le Christ à la croix. Lorsque le Sauveur voulait calmer la rage de ses ennemis, il leur disait également : « Au nom de qui vos fils chassent-ils les démons? » *Matth.*, XII, 27. Il ne dit pas : Mes disciples, parce qu'il eût paru se flatter lui-même. Pareillement Pierre ne dit pas seulement que les apôtres ne sont pas pris de vin; il ajoute qu'ils parlent sous l'action de l'Esprit de Dieu ; il ne lui suffit même pas de l'affirmer, il invoque l'autorité d'un prophète, et dès lors il se trouve inattaquable. Après avoir repoussé de lui-même l'accusation soulevée contre eux, il prend le prophète comme garant de la grâce qui leur avait été donnée. « Je répandrai de mon Esprit sur toute chair. » Aux uns c'était par des songes, aux autres d'une manière manifeste que la grâce était communiquée. Les prophètes la recevaient par des songes et des révélations.

Ce qui suit de la prophétie rappelée par Pierre renferme quelque chose d'effrayant : « Et j'accomplirai des prodiges en haut dans les cieux, et j'en accomplirai en bas sur la terre. » Prédiction du jugement à venir et de la ruine de Jérusalem. « Du sang, et du feu, et une colonne de fumée. » Notez cette peinture de la ruine prophétisée : « Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang. » Il parle d'après les sentiments des victimes de la catastrophe. Cependant Josèphe affirme que des prodiges de ce genre furent accomplis réellement dans le ciel.

Il y avait bien de quoi pénétrer les Juifs de frayeur dans cette mention des ténèbres qui devaient se produire et dans la perspective d'un tel avenir. « Avant que le grand jour du Seigneur arrive dans tout son éclat. » Parce que vos péchés restent impunis, n'allez pas entretenir une aveugle confiance. Ce ne sera là que l'annonce d'un terrible et épouvantable jour. — Voyez-vous comment il secoue la torpeur de leurs âmes et fait succéder à leurs railleries le repentir? Si ce n'est que l'annonce de ce jour redoutable, nous sommes donc exposés aux plus graves dangers. L'apôtre va-t-il continuer sur ce ton effrayant? Ne le pensez pas; il ranime l'espérance aussitôt après dans leur cœur : « Et il arrivera que quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » Ces paroles ont été dites du Sauveur, comme Paul nous l'apprend; mais Pierre ne juge pas encore à propos de le déclarer. Reprenons la suite des idées. Les Juifs se moquant et raillant, l'apôtre se lève et leur dit avec raison : « Sachez-le bien tous; prêtez l'oreille à mes paroles. » Tout d'abord, il disait : « Hommes de la Judée, » s'adressant, selon moi, aux Juifs qui habitaient dans cette province. Maintenant, si vous désirez juger de la transformation opérée dans Pierre, rappelez-vous les textes évangéliques : « Une servante sortit disant : Et vous aussi vous étiez avec Jésus de Nazareth. Et il répondit : Je ne connais pas cet homme. Interpellé de nouveau, il se mit à proférer imprécations et serments. » *Matth.*, XXVI, 69-72.

2. Remarquez au contraire ici la hardiesse de Pierre et la liberté de sa parole. Il ne félicite pas les Juifs qui venaient de dire : « Nous les avons entendus célébrer dans nos langues les louanges de Dieu. » Usant à leur égard de la même mesure dont il avait usé à l'égard des autres, il s'efforce de raviver encore leur zèle, et il leur tient un langage exempt de toute flatterie. Vous ferez toujours cette observation, que la condescendance avec laquelle il s'exprime s'éloigne autant de l'adulation que de la bassesse; écueils pourtant difficiles à éviter. Si ces choses se passèrent à la troisième heure, ce ne fut pas sans un dessein providentiel. Lorsque le soleil est dans tout son éclat, les soins du repos ne préoccupent pas encore les hommes, alors le jour est agréable et l'agora est couvert de monde. Vous avez vu la hardiesse de Pierre : « Prêtez l'oreille à ma voix. » Il n'ajoute rien de son propre fonds à cette demande. « C'est, poursuit-il, l'accomplissement de la prophétie de Joël : Et il arrivera dans les derniers jours. » La consommation des siècles devait donc n'être pas éloignée de ce moment. Les mots « dans les derniers jours, » sont là pour éveiller l'attention; ensuite, pour qu'ils ne restreignent pas à leurs fils l'application de l'oracle, il dit encore : « Et vos vieillards seront visités par des songes. » Notez la suite des idées. En premier lieu les enfants; c'est conforme à la parole de David : « A la place des pères des enfants vous sont nés. » *Psalm.* XLIV, 17. Malachie avait dit également : « Il tournera les cœurs des pères vers les enfants. » *Malach.*, IV, 6. « Et sur mes serviteurs et sur mes servantes. » Telle est la marque de la vertu; par cela seul que nous avons été affranchis du péché, nous sommes devenus les serviteurs de Dieu. C'est une grâce précieuse que celle dont parle l'apôtre, d'autant plus précieuse qu'elle est commune aux deux sexes, qu'elle n'appartient pas exclusivement à l'un ou à l'autre, comme celle de Débora et d'Olda. Pierre ne dit pas : Il y a un Saint-Esprit; il n'interprète pas le texte; il se contente de le citer, le jugeant assez fort par lui-même. Il ne parle pas de Judas, parce que personne n'ignorait de quelle manière son crime avait été puni; il garde le silence, persuadé que le meilleur moyen pour les combattre était d'invoquer le témoignage des prophètes. Les Juifs s'élevaient contre le Sauveur lorsqu'il accomplissait des miracles; mais, lorsqu'il citait quelque passage prophétique, par exemple, celui-ci : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite; » *Ps.* CIX, 1; ils en étaient réduits à un silence tel que nul n'osait lui répondre. Aussi Jésus citait-il souvent les Ecritures. « Si des hommes auxquels Dieu avait parlé ont été qualifiés de Dieu, » *Joan.*, X, 35, leur disait-il encore; et vous trouverez des exemples pareils à chaque page de l'Evangile.

« Je répandrai de mon Esprit sur toute chair ; » à savoir, sur les Gentils. Cependant l'Apôtre n'explique rien, n'interprète rien ; il ne convenait pas qu'il le fît, à cause du ton mystérieux du texte. « J'accomplirai des prodiges en haut dans les cieux. » Les auditeurs étaient effrayés en proportion de l'obscurité de ces paroles. Si Pierre les leur eût expliquées, ils se fussent plus énergiquement déchaînés contre lui. Il passe donc outre, comme s'il n'y avait aucune difficulté, pour les induire à penser de même. Ce n'est que plus tard qu'il leur donnera des explications, lorsqu'il les entretiendra sur la résurrection, et les mettra par là sur la voie. En ce moment, il passe outre, je le répète, parce qu'il ne suffisait pas de la perspective des biens promis pour les attirer. Toutefois, il n'y eut alors rien de pareil. Personne en ce temps ne prit la fuite ; les fidèles ne fuirent que sous Vespasien. Le Sauveur faisait allusion à ces circonstances quand il disait : « Si ces jours n'eussent pas été abrégés, aucune chair n'eût été sauvée. » *Matth.*, XXIV, 22. Ce qui arriva tout d'abord fut ce qui était le plus pénible ; la première chose qui effectivement arriva fut la ruine et l'incendie de de Jérusalem et la captivité de ses habitants. Après cela, Pierre recourt à une métaphore pour mettre cette catastrophe sous les yeux de ses auditeurs. « Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang. » Que signifie ce changement de la lune en sang ? A mon avis, ce serait l'image prophétique d'un carnage épouvantable, et les paroles de l'Apôtre ne tendraient qu'à répandre la terreur. « Et il arrivera que tout homme qui aura invoqué le nom du Seigneur sera sauvé. » Tout homme, assure-t-il, quoique sans révélation ; qu'il soit prêtre, esclave ou de condition libre ; « car, dans le Christ Jésus, il n'y a ni homme, ni femme, ni esclave, ni homme libre. » *Galat.*, III, 28. Cette distinction est bonne pour une région où tout n'est qu'ombre vaine. A la cour, il n'y a pas de distinction de naissance ; les œuvres seules marquent le rang ; dans les arts, l'artiste vaut ce que valent également ses œuvres ; à plus forte raison en doit-il être ainsi parmi les fidèles. « Tout homme qui aura invoqué, » non pas d'une façon quelconque ; « tout homme qui me dit : Seigneur, Seigneur, n'entrera pas dans le royaume des cieux ; » *Matth.*, VII, 22 ; mais celui qui invoquera le nom du Très-Haut avec amour et confiance, celui dont les mœurs seront irréprochables. Quoiqu'il présente à ses auditeurs la doctrine de la foi, l'Apôtre prend soin de ne pas leur être à charge ; et, sans leur cacher les châtiments dont ils sont menacés, il leur montre où se trouvera pour eux le salut.

Que signifie le changement de la lune en sang ?

3. Que dites-vous, ô Pierre ? quoi ! vous parlez de salut après la croix ? — Attendez un instant ; grande est la miséricorde de Dieu. L'appel qu'il fait entendre à ces malheureux, non moins que la résurrection et les miracles, prouve la divinité de Jésus. Ce qui est excellent appartient de droit à Dieu. De là ce mot du Sauveur : « Nul n'est bon, hormis Dieu seul. » *Luc.*, XVIII, 19. N'allons pas cependant nous autoriser de sa bonté pour tomber dans le relâchement ; car Dieu punit en Dieu. Voilà ce que fait celui qui nous dit : « Tout homme qui aura invoqué le nom du Seigneur sera sauvé. » Je fais allusion à la ruine de Jérusalem, à la vengeance terrible que Dieu exerça sur cette cité : je vous en parle maintenant dans l'espoir que vous retirerez de mes paroles quelque utilité, soit contre les Marcionites, soit contre plusieurs autres hérétiques. Puisque l'on qualifie le Christ de Dieu bon, et que l'on soutient l'existence d'un Dieu mauvais, examinons quel a été l'auteur de cette catastrophe. Sera-ce le Dieu mauvais pour venger le bon ? Assurément non ; comment, dans ce cas, lui serait-il étranger ? Sera-ce le Dieu bon ? Mais il demeure démontré que le Père et le Fils ont également pris part à cette œuvre : ainsi, dans plusieurs endroits cela est affirmé du Père, par exemple, lorsqu'il est dit qu'il va lancer ses troupes contre les usurpateurs de la vigne ; cela est pareillement affirmé du Fils, par exemple, quand il dit : « Amenez-moi mes ennemis et mettez-les à mort devant moi, eux qui n'ont pas voulu de moi pour monarque. » *Luc.*, XIX, 27. Par conséquent, le Sauveur lui-même a prédit ces calamités affreuses, calamités telles qu'on n'en vit jamais de plus grandes. Vous raconterai-je les horreurs de ce siége ? On vit des hommes

manger leurs semblables. Dirai-je quelque chose de plus horrible que l'histoire de cette femme, par exemple, qui mit le comble à cette effroyable tragédie? Parlerai-je de la famine et des fléaux qui se déclarèrent? Je laisse de côté des circonstances plus épouvantables encore. Les sentiments de la nature, les lois humaines furent violés; on dépassa les bêtes féroces elles-mêmes en barbarie. Ce furent les effets de la guerre acharnée à laquelle les Juifs étaient en butte par la permission de Dieu et de son Christ. Ceci soit dit contre les Marcionites et les impies qui ne croient pas à l'existence de la géhenne; il n'en faut pas davantage pour confondre leur effronterie. Est-ce que ces maux ne s'élèvent pas en gravité au-dessus des maux de Babylone? Est-ce que cette famine ne fut pas plus cruelle que les famines passées? C'est pourquoi le Christ disait à ce propos : « Il y aura des épreuves telles qu'il n'y en a jamais eu, qu'il n'y en aura jamais de semblables. » *Matth.*, XXIV, 21. Et il se rencontre après cela des gens assez osés pour prétendre que le Christ a pardonné aux Juifs leur crime? C'est une question trop simple pour que vous ne soyez pas vous-mêmes capables de la résoudre. Jamais on ne saurait montrer une œuvre d'imagination qui soit comparable à l'histoire de ces tristes réalités. Encore si l'historien qui les rapporte était un historien chrétien, on pourrait douter de l'exactitude de ses assertions; mais, puisque cet historien est un Juif, et un Juif plein de zèle, qui vivait après l'Evangile, on ne peut attaquer la véracité de son récit. En toute occasion vous le verrez vanter sa nation outre mesure.

Il y a donc une géhenne, et Dieu est bon. Ce que vous avez entendu ne vous a-t-il pas fait frémir d'horreur? Et cependant les peines de la terre ne sont rien en comparaison des peines de l'autre vie. Me voici de nouveau dans la nécessité de vous fatiguer, de vous déplaire, de vous être à charge; quel autre parti prendre, si c'est là ma mission? Il en est de nous comme d'un maître qui, forcé d'être sévère, se voit en butte à l'aversion de ses disciples. Les ministres des puissances de la terre accomplissent les ordres qui leur sont donnés, quelque désagréable qu'en soit l'accomplissement; il serait honteux pour nous de reculer devant les obligations de notre mission, par crainte de vous déplaire. A chacun son ministère : celui de plusieurs d'entre vous consiste à traiter avec douceur, compassion, charité, miséricorde, les personnes auxquelles on veut faire du bien. Quant à nous, qui ne cherchons qu'à vous être utiles, nous vous paraissons désagréables, fâcheux, insupportables; il est vrai que, si nous vous faisons quelque bien, c'est en vous mortifiant, et non en vous plaisant. Ainsi en est-il du médecin, avec cette différence qu'il ne déplaît pas au même degré; il retire sur-le-champ de son art les fruits qu'il en espère, tandis que les fruits que nous cherchons à vous procurer, vous ne les aurez que dans l'avenir. Ainsi en est-il du juge; les méchants et les séditieux le détestent : ainsi du législateur, dont les lois gênent les sujets. Il n'en est pas de même de ceux qui invitent au plaisir, des magistrats qui donnent des fêtes publiques et comblent le peuple de largesses : ces hommes plaisent qui convient les cités à de magnifiques spectacles et qui jettent l'argent à pleines mains; ces hommes, on les salue par des acclamations, on les reçoit avec des tentures, des flambeaux, des couronnes, des rameaux verts et des vêtements de fête. A la vue du médecin, le malade s'attriste et s'assombrit; à la vue du représentant de l'autorité, les séditieux suspendent leurs démonstrations et leurs transports de joie pour tomber dans l'abattement. Or, quels sont, de ces divers citoyens, les plus sérieusement utiles à leur patrie? Ceux qui donnent des fêtes, qui organisent des danses, qui dressent des tables somptueuses et préparent des divertissements de toute sorte, ou bien ceux qui, négligeant toutes ces superfluités, mettent en œuvre les faisceaux, les fouets, les soldats, les bourreaux, qui font entendre des ordonnances capables de pénétrer de frayeur, qui répandent la consternation sur les visages, et de leur bâton de commandant font évacuer la place publique? De quel côté se trouve l'utilité véritable? Ceux-là plaisent donc, et ceux-ci ne plaisent pas. Que résulte-t-il de la conduite des premiers? Un plaisir stérile qui dure jusqu'au soir, qui le lendemain est évanoui; une gaieté

extravagante, des propos sans ordre et sans convenance. Que résulte-t-il de la conduite des seconds? La crainte, la modération, moins d'arrogance, plus de convenance, la fuite de l'oisiveté, la répression des passions intérieures, une barrière contre les passions du dehors. Grâce à ces hommes déplaisants, chacun jouit en paix de ce qu'il possède; tandis que les fêtes des autres nous poussent à le dépenser et à le voir disparaître, non dans les mains des voleurs, mais dans celles de la vaine gloire et du plaisir. Ainsi, l'on voit ses biens disparaître misérablement, et l'on s'en réjouit. Brigandage d'un genre nouveau, qui persuade aux victimes de s'en féliciter.

4. Ici rien de pareil : Dieu, notre commun Père, nous met en garde contre toutes ces choses, qu'on les voie ou qu'on ne les voie pas. « Veillez, nous dit-il, à ne pas faire vos aumônes devant les hommes. » *Matth.*, VI, 1. Par où l'âme apprend à fuir l'injustice. Or, c'est aller contre la justice, non-seulement d'acquérir de l'argent par des moyens iniques, mais encore de donner à son estomac au delà du suffisant, de franchir les limites d'une joie raisonnable, et de se livrer à des transports inconvenants. Ici nous nous formons à la chasteté, ailleurs à l'incontinence. Il y a incontinence dans un regard lascif jeté sur une femme, aussi bien que dans l'abus des plaisirs honteux. Ici nous nous formons à la modestie, ailleurs à l'arrogance. « Tout m'est permis, disait l'Apôtre, mais tout ne me convient pas également. » I *Cor.*, VI, 12. Ici nous nous formons à l'honnêteté, ailleurs à l'ignominie. Je ne dirai rien de ce qui se passe au théâtre. Ce n'est pas là qu'habite une joie véritable, vous y trouverez plutôt des chagrins. Montrez-moi au lendemain d'une fête les personnes qui l'ont donnée en même temps que les personnes qui en ont joui; vous les verrez toutes dans la tristesse, principalement celles qui se sont mises en frais de générosité. Du reste, c'est naturel. La veille, l'homme du monde était plongé dans la joie et le plaisir; il était revêtu de brillants habits; dès l'instant où il n'en use plus et où il en est dépouillé, il est dans le chagrin et le mécontentement. Quant à l'auteur de la fête, son bonheur pâlit auprès du bonheur d'autrui. Le jour suivant, lorsqu'on rend ce qui a été prêté, la part la plus lourde du désenchantement retombe sur lui. Mais, si dans l'ordre des choses temporelles la joie est suivie si souvent du chagrin, et le chagrin, de résultats utiles, à plus forte raison en sera-t-il de même dans l'ordre des choses spirituelles.

En quoi consiste l'injustice.

C'est pour cela que nul ne s'emporte contre les lois, et que tous les estiment d'une utilité générale. Elles n'ont pas d'ailleurs été formulées par des ennemis ou des étrangers, mais par nos concitoyens eux-mêmes, par des hommes qui s'intéressaient et qui veillaient à tout ce qui nous intéresse. On regarde même comme une condition favorable et salutaire la promulgation des lois. Or, toute loi implique peines et châtiments; vous ne trouverez aucune loi qui en soit exempte. Cela étant, comment justifier les hommes qui saluent du titre de protecteurs, de bienfaiteurs, d'amis, les auteurs des lois humaines, et qui nous accusent de dureté, nous supportent avec peine nous qui leur expliquons les lois divines? Nous nous appuyons sur ces lois lorsque nous vous parlons de l'enfer. De même que les juges de la terre invoquent les lois contre les meurtriers et les voleurs, les lois sur le mariage et autres pareilles; nous invoquons, nous aussi, les lois sur les supplices éternels, lois qui ont pour auteur, non pas un homme, mais le Fils unique de Dieu. Que l'homme sans miséricorde, dit-il, soit châtié; c'est là le sens final de la parabole. Le dernier supplice sera le partage de l'homme qui refuse de pardonner. Quiconque s'emporte sans raison, qu'il soit précipité dans les flammes; quiconque profère des injures, qu'il soit jeté dans la géhenne. Si ce sont là des lois nouvelles, n'en soyez pas pour cela hors de vous. Si le Christ n'était pas venu pour promulguer de nouvelles lois, quelle eût été la raison de son avénement? Nous sommes d'accord sur un point, c'est que les homicides et les adultères méritent punition. S'il n'eût dû être question que des mêmes choses, à quoi bon un Maître descendu des cieux? Aussi ne s'est-il pas contenté de dire : Que l'adultère soit puni; il a dit : Celui qui regarde avec d'im-

purs désirs, qu'il soit puni. A cela il ajoute et le lieu et le temps de ce châtiment. Le Sauveur n'a pas gravé ses lois sur des tables ni sur des cippes d'airain ; il a pris l'âme de ses douze apôtres, et sur ces âmes, par l'action de l'Esprit saint, il a écrit ces lois que nous vous exposons maintenant. Il était enjoint aux Juifs de prendre lecture de la loi, afin que nul n'en prétextât ignorance ; combien plus le même devoir nous incombe-t-il ? Si vous répondez : Je ne veux point écouter, je ne veux point me soumettre à ce jugement, vous n'en serez que plus sévèrement puni. Vous pourriez bien mettre en avant des excuses si vous n'aviez point de Maître ; vous n'en avez plus le droit, depuis que le Sauveur vous a éclairé. Souvenez-vous de la condamnation qu'il portait contre les Juifs en ces termes : « Si je ne fusse point venu, et si je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient pas de péché. » *Joan.*, xv, 22. « Mais, dirai-je, s'écrie Paul de son côté, est-ce qu'ils n'ont pas entendu ? Leur parole a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. » *Rom.*, x, 18 ; *Psalm.* xviii, 5.

Lorsque la doctrine n'est point annoncée, il pourrait y avoir excuse ; mais, quand le Maître est sur sa chaire et quand il remplit sa tâche, toute excuse est désormais inadmissible. Je vais plus loin, non-seulement le Christ a voulu que nos regards fussent fixés sur ces colonnes de l'Eglise, il a voulu que nous fussions nous-mêmes autant de colonnes. Puisque nous sommes devenus indignes de ces lois, jetons du moins les yeux sur ces colonnes admirables. Il en est des apôtres comme des colonnes et des lois qu'on y inscrit ; ils menacent les autres, mais ils n'ont eux rien à craindre. Remarquez en outre ; ces colonnes de l'Eglise ne sont pas en un lieu à l'exclusion de tout autre ; en tout lieu elles portent les enseignements qui leur sont confiés. Si vous allez dans les Indes, vous les y trouverez ; si vous allez en Espagne et n'importe en quelle région de la terre, vous entendrez leur langage, si la torpeur ne vous a pas envahi tout entier. Ne trouvez donc pas mauvais notre zèle à vous instruire ; prêtez l'oreille à nos paroles, afin de pratiquer ensuite les œuvres de la vertu, et de mériter les biens éternels dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

« Hommes d'Israël, écoutez mes paroles. »

1. Il n'y a rien d'adulateur dans ce langage de Pierre. Comme il vient de parler sévèrement aux Juifs, il adoucit le ton, et il invoque fort à propos le souvenir de David. Pour ne pas les troubler au nom de ce Jésus dont il va les entretenir, il prend les choses au commencement. Tout à l'heure, lorsqu'il leur citait les prophètes, ils n'en étaient troublés en aucune façon ; mais le nom de Jésus les eût blessés sur-le-champ. L'apôtre ne leur dit donc pas : Soumettez-vous ; mais bien : « Ecoutez ; » expression qui n'avait pour eux rien de blessant. Il laisse de côté toute doctrine élevée pour n'aborder que des particularités très-simples. Il leur parle de « Jésus de Nazareth. » Il nomme sa patrie, fort obscure d'ailleurs. De Jésus lui-même il ne dit rien de remarquable ; il ne dit même pas ce que l'on dirait d'un prophète ordinaire. « Jésus de Nazareth, homme glorifié par Dieu au milieu de vous. » Remarquez toutefois la portée de ce témoignage rendu à la mission divine du Sauveur. C'était un point que Jean et les apôtres s'efforçaient partout et toujours de mettre en lumière. Entendez Jean s'écrier : « Il m'a dit : Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui-même. » *Joan.*, i, 33. Le Christ y attachait une importance non moins grande, lui qui disait : « Je ne suis pas venu de moi-même ; c'est le Père qui m'a envoyé. » *Joan.*, vii, 28. La démonstration de cette vérité est l'objet principal des saints Evangiles. Voilà pourquoi le prince des apôtres, le bouillant disciple, l'homme si dévoué au Christ, celui à qui les clefs du ciel avaient été remises, qui avait été favorisé d'une révélation spirituelle, après avoir rempli ses auditeurs d'effroi, après avoir prouvé

Dignité de saint Pierre

la grandeur des titres dont ils avaient été honorés, et les avoir disposés ainsi à la joie, traite devant eux ce point de doctrine. C'était bien audacieux à lui de dire à la face des meurtriers que leur victime était revenue à la vie. Il est vrai qu'il ne le dit pas en ce moment; il se borne à leur déclarer que Jésus est venu de Dieu. Ce qui le prouve jusqu'à l'évidence, ce sont les œuvres qu'il a opérées.

Pierre ne va même pas jusqu'à dire que ces œuvres, le Christ les a opérées, mais que Dieu les a opérées par son entremise; et cela, pour les gagner plus sûrement. Aussi bien, invoque-t-il à l'appui de ce qu'il avance leur témoignage. « Cet homme glorifié par Dieu au milieu de vous, cet homme célèbre par les prodiges, les merveilles et les miracles que Dieu a faits par lui sous vos yeux, comme vous le savez. » Cela dit, il en vient à parler de leur forfait et de leur attentat: or, voyez comment il s'applique à les excuser en quelque manière; car, en dépit de la sentence portée contre Jésus, les Juifs n'en étaient pas moins responsables de son sang. « Cet homme vous a été livré par le conseil et la prescience de Dieu; et, l'immolant par la main des méchants, vous l'avez cloué à la croix et mis à mort. » C'est, à peu de termes près, ce que Joseph disait à ses frères: « Ne craignez pas; ce n'est pas vous qui m'avez livré, c'est Dieu qui m'a conduit ici. » *Genes.*, XLV, 5. L'apôtre observe donc que tout cela ne s'est fait que par un conseil de Dieu; mais, pour les empêcher de conclure: Donc nous avons bien agi, il qualifie leur acte en ajoutant: « Vous l'avez cloué à la croix par la main des méchants, et vous l'avez mis à mort. » Il fait ici allusion à Judas; en même temps il démontre qu'ils n'auraient pas eu la puissance d'immoler le Sauveur, si Dieu ne l'eût permis et s'il ne l'eût livré dans leurs mains. Telle est la signification du saint livre. De la sorte, il rejette toute la culpabilité sur Judas, l'auteur de la trahison qui livra Jésus par un baiser. Si ce n'est pas sa pensée dans les paroles: « Par la main des méchants, » il fait alors allusion aux soldats. Ce n'est pas vous-mêmes qui l'avez mis à mort, leur dit-il; vous l'avez fait par la main des méchants.

Notez, je vous prie, le soin avec lequel les apôtres prêchent avant toute chose la passion. Quant à la résurrection, comme c'était un fait de la plus haute importance, Pierre l'affirme et et la met sous les yeux de ses auditeurs. La croix et la mort du Sauveur, il n'y avait pas lieu d'en douter; on ne connaissait pas de même la résurrection: aussi l'apôtre ajoute-t-il: « Dieu l'a ressuscité, après l'avoir délivré des douleurs du tombeau; car il n'était pas possible qu'il y fût retenu. » Ce langage laisse entrevoir une doctrine vraiment sublime. Les mots: « Il n'était pas possible, » montrent que Jésus seul avait donné au tombeau le droit de le posséder, et que la mort avait été soumise en quelque façon aux douleurs d'un enfantement terrible, à l'occasion de cet étrange captif. L'Ecriture désigne d'ordinaire sous le nom de douleur de la mort, le danger de la mort. De ce qui précède il suivrait déjà que Jésus est ressuscité comme ne devant plus mourir. La phrase: « Il n'était pas possible qu'il y fût retenu, » veut dire que la résurrection du Fils de Dieu lui est particulière. Avant qu'une opinion se fût présentée à l'esprit de ses auditeurs, Pierre recourt à David pour combattre efficacement tout raisonnement humain. « David, en effet, a dit de lui. » Remarquez une fois encore la simplicité de ce témoignage. De même précédemment, des témoignages non moins simples avaient été invoqués pour établir que la mort n'était aucunement redoutable. « J'avais constamment le Seigneur en ma présence; et il était à ma droite, pour que je ne fusse pas ébranlé; car vous ne délaisserez pas mon âme dans l'enfer. » *Psalm.* XV, 8. A cette parole du Roi-prophète, Pierre joint ces paroles: « Hommes qui êtes mes frères. » Il commence en ces termes, toutes les fois qu'il se propose de dire quelque importante vérité; c'est un moyen pour lui de réveiller leur attention et de les intéresser. « Qu'il me soit permis de vous parler en toute liberté du patriarche David. » Sa modestie est admirable; lorsqu'il n'y a point d'inconvénient à craindre, il s'exprime sur le ton de la condescendance. Remarquez ici qu'il s'agit de David et non du Christ; il le leur déclare fort prudemment, se servant de leur respect en-

vers David pour les amener à ses vues, et atténuant par les éloges discrets qu'il fait entendre, ce qu'il pouvait y avoir de trop ouvert et de trop hardi dans son langage. Il ne dit conséquemment pas : Qu'il me soit permis de vous parler de David; il dit : « Du patriarche David; il mourut et il fut enseveli. » Il n'ajoute pas : Et il n'est pas ressuscité. Il exprime la même pensée sous une forme différente. « Et son tombeau est demeuré près de nous jusqu'au jour présent. » Quoiqu'il ait fait entendre ce qu'il voulait, il ne parle point encore après cela du Christ, il poursuit l'éloge de David : « Etant prophète, il n'ignorait pas ce que Dieu lui avait promis par serment. »

2. En s'exprimant de la sorte, l'apôtre cherchait à s'autoriser du respect acquis à David et du souvenir de sa race, pour exposer à ses auditeurs la doctrine de la résurrection ; de façon à ce que, s'ils ne l'admettaient pas, une des prophéties de ce grand homme parût n'être pas accomplie, et à ce qu'il ne fût pas traité avec la déférence qui lui était due. « Il n'ignorait pas ce que Dieu lui avait promis par serment. » Pierre ne dit pas simplement : Ce que Dieu lui avait promis ; mais : « Ce que Dieu lui avait promis par serment; circonstance considérable. « Que de sa race naîtrait le Christ selon la chair, qui s'assierait sur son trône. » Il en revient à des points plus élevés. Une fois les Juifs calmés, Pierre invoque sans crainte l'autorité du prophète, et il leur parle de la résurrection. « Vraiment son âme n'a pas été délaissée dans l'enfer, et sa chair n'a pas connu la corruption. » Particularité frappante, prouvant que la résurrection du Christ ne ressemblait à aucune autre résurrection. Encore que la mort l'ait eu en sa puissance, elle n'a pas exercé sur lui son action. Le crime des Juifs, c'est à peine s'il l'indique ; le châtiment de ce crime, il le passe sous silence ; il affirme toutefois la mort infligée au Sauveur, il en vient au miracle accompli par Dieu en faveur de son Fils. L'innocence de la victime reconnue, la qualité d'ami de Dieu établie, lors même qu'on ne parlerait pas de la peine réservée au coupable, ce dernier se condamnera plus sévèrement que vous ne le feriez vous-même. Afin que ses auditeurs acceptent plus aisément sa parole, Pierre attribue tout au Père ; puis, son assertion : « Il n'était pas possible..., » il l'appuie sur une prophétie. Mais revenons à ce qui précède.

« Jésus de Nazareth, cet homme glorifié par Dieu au milieu de vous, » cet homme sur lequel il ne saurait y avoir de doute, et que ses œuvres ont fait connaître. Nicodème disait aussi : « Nul ne peut faire les miracles que vous faites. » — L'apôtre poursuit : « Par les merveilles, les prodiges, les miracles que Dieu a opérés par son entremise au milieu de vous. » Ce n'est pas en secret, c'est en public que ces œuvres ont été accomplies. Pierre parle d'abord de celles qui étaient connues d'eux tous ; après quoi il en vient à celles qu'ils ne connaissaient pas. Par les mots : « Le conseil de Dieu, » il déclare qu'il leur eût été impossible de mettre Jésus à mort ; que cette mort, permise de Dieu, répondait aux vues de sa sagesse. Pour ce qui devait leur déplaire, il se borne à l'effleurer. Partout les apôtres s'empressent d'affirmer la mort réelle de leur Maître. Vous auriez beau le nier, dit ici Pierre aux Juifs, les témoins sont là pour l'attester. Il eût pu ajouter : Celui qui exerce son empire sur la mort, l'exercerait à plus forte raison s'il le voulait sur les auteurs de son supplice; il lui serait facile de vous exterminer. — Mais il ne dit rien de tel, il lui suffit de le donner à comprendre. Ce que nous apprenons à ce même sujet, c'est la nature de l'empire exercé par la mort sur le Sauveur. Quiconque souffre extrêmement pour retenir une chose, ne la tient pas véritablement : il n'est pas dans un état actif; il est plutôt patient, et il doit avoir hâte de lâcher ce qu'il tient. Remarquez la précision de Pierre dans ces mots : « David a dit de lui. » Il vous empêche ainsi d'appliquer cette prophétie à David lui-même. Cette prophétie, il l'expose simplement et sans commentaire; il montre par là de quelle manière le Sauveur s'est assis sur le trône royal. Son royaume spirituel est dans les cieux; et c'est par sa résurrection qu'il a pris possession de ce royaume. Ce qui ressort encore du langage de l'apôtre, c'est la nécessité où s'est trouvé le Prophète de parler, à cause de celui

qui était l'objet de la prophétie. Pourquoi lisons-nous, non : Sur sa royauté; mais : « Sur sa résurrection? » A cause du caractère merveilleux de la résurrection. Comment le Sauveur s'est-il assis sur son trône? En régnant sur les Juifs. Or, s'il a régné sur les Juifs, à plus forte raison a-t-il régné sur les auteurs de son supplice. « En effet, sa chair n'a pas connu la corruption. » Ce privilége semble inférieur à celui de la résurrection; pourtant il est identique. « Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité. » Il ne le désigne pas autrement. « Et nous sommes les témoins de sa résurrection. Glorifié par la droite du Père. » Nouvelle mention du Père, bien qu'il eût suffi de l'avoir précédemment nommé : Pierre attribuait à ce point une importance extrême. En même temps l'apôtre insinue l'ascension du Sauveur et sa présence dans les cieux; toutefois il ne le dit pas ouvertement. « Après avoir promis d'envoyer le Saint-Esprit. » Ce n'est point le Christ, c'est le Père qui l'avait envoyé, disait-il tout d'abord; mais, quand il a eu rappelé les prodiges du Sauveur, les traitements des Juifs à son égard, sa résurrection, il s'exprime hautement et sans crainte, il proclame les apôtres témoins de l'un et de l'autre de ces faits.

Vous avez pu observer qu'il revient souvent sur la résurrection, mais qu'il n'a parlé du crime des Juifs qu'une fois, pour ne pas les blesser trop vivement. « Après nous avoir promis d'envoyer le Saint-Esprit. » C'est encore là une affirmation grave. Je serais enclin à croire qu'il fait allusion à la promesse que Jésus leur fit avant la passion. Maintenant il rapporte toutes ces merveilles, dont il fait ressortir sans y paraître la grandeur. Si Jésus est l'auteur de la mission du Saint-Esprit, ce serait donc de lui que le prophète aurait parlé en disant : « Dans les derniers jours, je répandrai de mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes, et j'accomplirai des prodiges en haut dans les cieux. » Voyez-vous les conséquences qu'il donne à comprendre; mais, à cause de la gravité de l'affirmation, il la voile légèrement et parle comme si le Saint-Esprit était venu du Père. L'apôtre a donc indiqué le bien et les prodiges qu'avait opérés le Sauveur; il a dit qu'il était roi, qu'il était venu à eux, qu'il avait donné l'Esprit saint. Or, quoi que l'on dise, si on ne le dit dans une vue d'utilité, on le dit en vain. Jean avait déclaré la même vérité quand il s'était écrié : « C'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit. » *Matth.*, III, 11. En outre, l'apôtre prouve que la croix, loin d'avoir obscurci la gloire de Jésus, en a rehaussé la splendeur, puisque Dieu lui a donné, à cette occasion, ce qu'il lui avait depuis longtemps promis. Il a même accompli, poursuit-il, la promesse qu'il nous avait faite à nous-mêmes. Il la connaissait par avance, et il a même donné après la croix plus qu'il ne nous avait promis. « Il a répandu, » expression qui rend admirablement la dignité du Sauveur. Ce point indiqué, l'apôtre aborde sans crainte les suivants : il vient de parler du don de l'Esprit-Saint, il parle avec la même hardiesse de l'ascension de Jésus; il invoque à ce sujet un témoin et il fait allusion à celui duquel le Christ avait parlé. « David n'est point monté aux cieux. »

3. Vous ne trouverez plus désormais chez Pierre la timidité; ce qu'il vient de dire lui a inspiré de la confiance. Il ne s'exprime plus de cette manière : Qu'il me soit permis d'observer, et autres formules semblables. Il parle clairement : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » *Psalm.* CIX, 1. Or, si le Christ était le Seigneur de David, il l'était assurément des Juifs eux-mêmes. « Asseyez-vous à ma droite. » Tout est dans ces paroles. « Jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » Menace bien capable de les pénétrer de frayeur, comme le langage tenu dès le principe par l'apôtre, au sujet du traitement réservé soit aux amis du Sauveur, soit à ses ennemis. Encore une fois, pour trouver créance auprès de ses auditeurs, Pierre attribue la puissance au Père. Après cette excursion sur les hauteurs de la doctrine, il redescend aussitôt au niveau de son auditoire. « Que toute la maison d'Israël le sache donc bien. » N'en doutez pas, n'hésitez pas un instant. « Dieu a fait de Jésus un Seigneur et un Christ. » Cette affirmation est appuyée par le psaume de David cité

tout à l'heure. Ainsi, tandis que l'apôtre semble devoir dire : Que la maison d'Israël le sache bien : Jésus est assis à la droite du Père, doctrine propre à élever leurs idées ; il laisse de côté ce langage pour nous représenter le Père faisant de Jésus, en vertu de sa propre autorité, un Seigneur et un Christ. Ce qui concerne l'identité substantielle du Père et du Fils étant passé sous silence, l'apôtre se préoccupe uniquement de mettre en relief l'autorité du Père. « Ce même Jésus que vous avez, vous, crucifié ; » trait final, de nature à tirer les Juifs de leur engourdissement. Dès que la grandeur du déicide a été spécifiée, alors on le montre dans toute sa nudité, de façon à terrifier ceux qui l'ont commis et à les subjuguer par cette terreur. Malheureusement, la plupart des hommes sont moins sensibles aux bienfaits qu'à la crainte. Les hommes vraiment grands, vraiment admirables et amis de Dieu, n'ont besoin d'aucun de ces motifs; c'est ainsi que Paul ne se préoccupait aucunement ni du royaume céleste ni de la géhenne. Voilà ce que c'est que d'aimer le Christ : de ne point le servir en mercenaire, de ne pas voir dans son service une occasion de trafic et de lucre ; c'est en cela que consiste la vertu véritable, à tout faire pour l'amour du Seigneur. Que de larmes nous devrions donc répandre, nous qui, obligés à tant de perfection, ne nous occupons même pas du royaume des cieux, comme nous nous occuperions d'un gain à réaliser ! Les promesses les plus belles nous sont faites, et nous n'y prêtons même pas l'oreille? N'est-ce pas là vivre dans des sentiments hostiles au Christ? Du moins, les hommes que dévore l'amour des biens de la terre, qu'ils aient affaire à des ennemis, ou à des esclaves, ou à des gens qui leur veulent du mal, même à de francs scélérats, sont-ils pleins d'égards pour eux, se mettent-ils entièrement à leur service, leur témoignent-ils toute sorte de respect, dès qu'ils espèrent en tirer quelque chose ; leur passion les met dans l'impuissance de se souvenir de ces mauvaises qualités. Eh bien ! le royaume de Dieu ne peut obtenir de nous ce qu'en obtient la passion de l'argent ; il ne nous arrache pas le plus petit sacrifice ; et, cependant, celui qui vous l'a promis n'est pas un homme ordinaire ; il est encore infiniment au-dessus du bien qu'il nous a promis. Certes, dès qu'un royaume nous est garanti, que Dieu même se charge de nous le donner, nous devrions nous estimer très-heureux et de la perspective d'un tel bien et de le recevoir des mains du Seigneur. Mais il en est de nous comme des personnes dont un prince voudrait faire les cohéritiers de son fils, et qui le mépriseraient. Il suffit que le prince des méchants nous offre une seule obole ; en dépit des maux dont il nous a comblés nous et nos parents, en dépit du mal dont il est le roi, nous nous prosternons devant lui et nous l'adorons. En résumé, Dieu nous promet son royaume ; nous le dédaignons : le diable nous ouvre l'enfer, et nous l'honorons. D'un côté Dieu, de l'autre le démon.

Ce n'est pas tout ; examinons de plus la différence qui existe entre les préceptes de l'un et les préceptes de l'autre ; car, alors même que Dieu et le démon ne seraient pas en présence, que nous n'aurions pas à choisir entre le ciel et l'enfer, la nature seule des préceptes qui nous sont offerts suffirait pour nous attacher au Seigneur. Quelles sont donc les prescriptions de l'un et de l'autre? Les prescriptions de l'un nous conduisent à la gloire, les prescriptions de l'autre à l'infamie : l'un nous précipite au sein des calamités et des ignominies les plus horribles ; l'autre nous met en possession d'une profonde paix. Celui-ci nous dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » *Matth.*, XI, 29. Celui-là nous dit, au contraire : Soyez dur, sans pitié, prompt à la colère, emporté, moins un homme qu'une bête féroce. — Laquelle de ces deux prescriptions vous semble la plus utile et la plus salutaire? C'est encore peu ; songez, en outre, que vous avez affaire au diable même ; ce point bien établi, le succès de la vérité ne rencontrera plus de difficulté. La sollicitude sincère ne consiste pas à imposer des prescriptions faciles, mais des prescriptions utiles. Maintes fois les parents fixeront à leurs enfants une tâche pénible, les maîtres en feront autant à leurs serviteurs ; c'est précisément pour cela qu'ils

sont pères, qu'ils sont maîtres : ceux qui agissent différemment sont des tyrans et la peste de la société. Maintenant, que le bonheur soit du côté des prescriptions divines, en voici la preuve : Quelle est, à votre avis, la condition de l'homme prompt à la colère, celle de l'homme plein de douceur et de mansuétude? L'âme de ce dernier ne vous paraît-elle pas ressembler à une solitude où règne un calme profond; l'âme du premier, à une place publique où la foule se presse, où retentissent les cris des gens qui conduisent des chameaux et autres bêtes de somme, et qui préviennent les passants de veiller à ne pas être écrasés? Ne compareriez-vous pas encore l'âme de celui-ci au quartier central de nos villes où les orfèvres et les forgerons assourdissent du bruit de leurs marteaux, où les uns molestent et les autres sont molestés! Quant à l'âme de celui-là, elle nous rappelle le penchant d'une montagne où règnerait une douce brise, où brillerait une pure lumière, où couleraient les eaux limpides des fontaines, où les fleurs les plus variées déploieraient tous leurs charmes, comme dans ces prairies printanières et dans ces jardins ornés d'arbustes et de plantes de diverse nature, et rafraîchis par des eaux vives. Là, si un bruit se fait entendre, il est d'une douceur à charmer les oreilles; ou bien ce sont des oiseaux qui chantent sur les plus hautes branches des arbres, ou bien des cigales, des rossignols, des hirondelles dont les voix s'unissent en harmonieux concerts, ou le zéphyr qui caresse mollement les feuilles des arbres et fait rendre aux pins sonores des accents qui rappellent le chant même des cygnes; ou bien les roses et les lis des prairies qui se froissant les uns les autres ressemblent aux flots légèrement agités de l'océan. Il vous serait facile de trouver plusieurs comparaisons. Regardez les roses, et vous songerez naturellement à l'arc-en-ciel; regardez les violettes, vous songerez à la mer et à ses vagues; regardez les lis, vous songerez au ciel. L'homme qui en est là ne trouve pas seulement dans ce qu'il aperçoit autour de lui de pures délices; il jouit même en son corps; il respire plus à l'aise, il se repose mieux, et il est porté à se croire plutôt au ciel que sur la terre.

L'âme du juste diffère de l'âme du pécheur.

4. Un bruit qui a bien ses charmes, c'est encore celui d'une eau qui, se précipitant d'une certaine hauteur, coule en murmurant sur les rochers qui forment son lit : ce bruit détend nos membres, les pénètre d'une pure volupté, nous invite à goûter les douceurs d'un sommeil réparateur. Vous écoutez volontiers mes paroles, qui peut-être raniment en vos cœurs l'amour de la solitude. Eh bien! l'âme douce et patiente est encore plus belle qu'une solitude pareille. Si nous avons développé sous vos yeux cette comparaison, ce n'est pas pour avoir le plaisir de vous offrir une description champêtre et de provoquer vos louanges; nous l'avons fait pour vous donner une faible idée du bonheur des âmes chez lesquelles règne la patience, et pour vous démontrer qu'il y a des charmes plus vifs dans le commerce de ces âmes que dans la fréquentation de ces délicieuses solitudes; c'est enfin pour vous déterminer à suivre ce genre de vie. Aucun souffle violent ne sort de ces âmes; il n'en sort que des propos animés de bienveillance et de douceur, qui rappellent le souffle embaumé du zéphyr, des observations sans âpreté qui rappellent le chant harmonieux des oiseaux; propos et observations qui ne frappent pas seulement les sens corporels, mais qui raniment le cœur. Un médecin, quelque remède qu'il emploie, ne calmera pas aussitôt un accès de fièvre qu'un homme patient et doux calmera un homme emporté, au souffle rafraîchissant de ses paroles. Que parlé-je d'un médecin? Un fer rouge plongé dans un bassin perdra moins vite sa chaleur que l'homme emporté sa colère dès qu'il sera mis en contact avec un homme calme et doux. Il en est de nos maximes, eu égard aux âmes violentes, comme du babil des oiseaux chanteurs sur la place publique. Il y a donc plus de bonheur à vivre avec mansuétude qu'à s'abandonner à la violence et à la colère. Ce n'est pas tout encore; c'est que celles-ci viennent du démon, tandis que celle-là ne vient que de Dieu.

J'avais donc raison d'avancer que, indépendamment de toute considération prise soit du côté de Dieu, soit du côté du démon, il suffisait d'examiner les prescriptions de l'un et de l'autre pour être décidé dans le choix. Un homme

doux, en faisant son propre bonheur, rendra les plus grands services au prochain; un homme emporté deviendra insupportable à lui-même et aux autres. Rien de plus désagréable, rien de plus ennuyeux, de plus fâcheux, de plus repoussant que l'homme prompt à la colère; rien de plus aimable au contraire que l'homme à qui la colère est chose inconnue. Il vaudrait mieux habiter avec une bête féroce que d'habiter avec le premier de ces hommes. Du moins, une bête féroce, dès qu'elle est apprivoisée, ne s'écarte pas de la loi qui lui a été imposée; mais l'homme irascible, vous aurez beau essayer de le calmer, il ne mettra pas davantage de frein à sa fureur, il obéira inévitablement à l'habitude dont il est l'esclave. La différence qui règne entre un jour serein et brillant, et un jour triste et pluvieux, règne entre l'âme soumise à la douceur et l'âme soumise à la colère. Mais n'examinons pas les maux qui résultent pour le prochain de cette passion; jetons un coup d'œil sur les maux que les hommes auxquels elle commande se font à eux-mêmes. Sans doute c'est fort grave que le mal fait à autrui; mais celui qu'on se fait à soi-même n'en mérite pas moins examen. Or, jamais bourreau ne déchirera les flancs de sa victime, ne transpercera son corps de pointes brûlantes comme le feront la colère et la fureur. Il n'est pas de folie qui jette davantage l'âme hors d'elle-même. J'ai connu plusieurs personnes auxquelles la colère a causé de terribles maladies; les fièvres qui en sont la conséquence sont les plus redoutables de toutes. Si le corps est à ce point maltraité, que doit-il en être de l'âme? Ne dites pas que vous ne le voyez pas; songez plutôt que, si la victime de la colère en souffre extrêmement, celui qui enfante ce sentiment doit en souffrir davantage. Plusieurs en ont perdu la vue; d'autres, je le répète, en sont devenus très-sérieusement malades. Celui, au contraire, qui endure tout avec patience, résistera sans peine à toutes les épreuves de la vie.

Vous le voyez, les exigences des démons sont bien grandes, il n'y a pour toute récompense que l'enfer à attendre; celui qui nous l'offre est le diable, l'ennemi de notre salut; et, malgré cela, nous lui obéissons avec plus d'empressement que nous n'obéissons au Christ notre Sauveur, notre bienfaiteur, au Christ, dont les préceptes sont infiniment plus doux, infiniment plus avantageux, infiniment plus utiles à nous et à nos amis. C'est une passion redoutable, mon bien-aimé, que la colère et l'emportement hors de raison. Souvent, pour réparer le mal causé par une parole prononcée dans un moment de fureur, il ne faut rien moins que la vie tout entière; souvent la colère nous entraîne à des actes qui compromettent l'économie de toute notre existence. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, dans un instant, par une parole, une action, nous nous privons d'une récompense éternelle, et nous nous vouons à des douleurs sans mesure. Mettons donc, je vous en conjure, tout en œuvre pour dompter cette bête féroce. En voilà bien assez sur la colère et la mansuétude. A traiter d'autres sujets, tel que celui de l'avarice et du mépris des biens de ce monde, l'impureté et la chasteté, l'envie et la bienveillance, et à comparer ces habitudes les unes aux autres, il y aurait une foule d'autres différences à noter. Vous avez vu, d'après les prescriptions de Dieu et du démon, ce qu'ils sont l'un et l'autre. Obéissons donc au Seigneur; n'allons pas nous jeter tête baissée dans l'abîme. Tandis qu'il en est temps, débarrassons notre âme de tout ce qui la souille, afin d'obtenir les biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

« En entendant ces paroles, ils furent touchés au fond de leur cœur, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres: Frères, que ferons-nous? »

1. Voyez-vous la puissance de la douceur? Plus que n'importe quelle violence, elle touche nos cœurs, et les blesse profondément. L'homme qui frappe des corps durcis, agit sur eux moins efficacement qu'il ne le fait après les avoir préala- *Puissance de la douceur.*



blement amollis : ainsi en est-il pour les âmes; il faut d'abord les amollir, on les touchera plus facilement ensuite. Or, ce qui les émeut n'est point la colère, pas plus qu'un ton accusateur, pas plus que l'injure; ce qui les émeut, c'est la douceur. L'emportement envenime la plaie, la douceur la calme. Si vous tenez à reprendre celui de vos semblables qui vous a causé quelque préjudice, parlez-lui sur le ton d'une douceur extrême. Remarquez la conduite de Pierre dans la conjoncture actuelle. Il se borne à remettre en mémoire aux Juifs leurs forfaits; sans rien ajouter, il parle de la bienfaisance de Dieu, du témoignage rendu par sa grâce aux faits opérés, et il poursuit ainsi son discours. Les Juifs sont touchés de la mansuétude de l'Apôtre, de ce ton paternel et ferme en même temps avec lequel il parle à ceux qui ont cloué son Maître à la croix et qui méditent contre les apôtres des projets meurtriers. Ils ne se contentent pas de se rendre à sa voix, ils se condamnent eux-mêmes; ils comprennent la portée de leur conduite précédente. Pierre ne donne pas lieu à la colère de les saisir et d'obscurcir leur intelligence; il dissipe, pour ainsi parler, par l'humilité de sa parole, les nuages orageux qui pesaient sur leur âme, et de la sorte il peut mettre leur crime sous leurs yeux. Ainsi en est-il d'ordinaire : représentons-nous à nos frères qu'ils nous ont offensés, ils s'appliquent à nous démontrer qu'ils ne sont nullement coupables; leur déclarons-nous que, loin d'être offensés par eux, nous sommes coupables nous-mêmes, ils s'inscrivent en faux contre notre assertion. Voulez-vous donc triompher de celui qui vous a lésé, ne l'accusez pas, justifiez-le plutôt, et il s'accusera lui-même. Le genre humain est enclin à contredire. Ce fut le procédé de l'Apôtre : sans formuler contre les Juifs un acte d'accusation, il s'efforça de les excuser de son mieux, et c'est ainsi qu'il parvint à les toucher.

Et où se trouve la preuve de cette émotion? Dans leur propre langage. Que disent-ils, en effet? « Frères, que ferons-nous? » Les hommes qu'ils qualifiaient naguère d'imposteurs, ils les appellent maintenant des frères; moins, assurément, dans l'intention de se déclarer leurs égaux que de leur inspirer amour et sollicitude. Après leur avoir donné le nom de frères, ils n'ajoutèrent pas : Faisons pénitence; ils s'en remirent entièrement aux apôtres. Semblables aux passagers qui, au fort de la tempête, s'en reposent uniquement sur le pilote, aux malades qui comptent exclusivement sur le médecin, les Juifs reconnaissent la gravité de leur état et l'absence de tout espoir de salut. Remarquez plutôt, ils ne disent pas : Comment serons-nous sauvés? ils disent : « Que ferons-nous? » Que répond le prince des apôtres? car c'est encore lui qui répond à la question de la multitude. « Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ. » Il ne leur dit pas encore : Croyez; mais : « Que chacun de vous soit baptisé. » C'est dans le baptême qu'ils recevaient le don de la foi. Montrant ensuite l'avantage qu'il y avait à recevoir ce sacrement, il ajoute : « Pour la rémission de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit. » Puisque vous devez recevoir ce don précieux, puisque le baptême doit remettre vos péchés, à quoi bon hésiter? Pour donner à ses paroles une force plus persuasive, il poursuit en ces termes : « C'est à vous que les promesses ont été faites. » Et celle dont il vient de parler, et celle dont il avait parlé plus haut. « A vous et à vos fils. » Le bienfait est encore plus grand, puisque leurs fils sont appelés à partager les mêmes biens. « Et à tous ceux qui sont éloignés. » Si la promesse concerne ceux qui sont loin, à plus forte raison vous concerne-t-elle, vous qui êtes près. « A tous ceux que le Seigneur notre Dieu aura appelés. » Notez en quel moment l'Apôtre parle de « ceux qui sont éloignés. » Quand il est maître du cœur des Juifs, et quand ceux-ci se condamnent eux-mêmes. Une âme qui se condamne elle-même est désormais inaccessible à la jalousie. « Il les encouragea longuement encore par plusieurs autres discours et il les exhorta, en disant. » Toujours son langage est bref, sans recherche et sans emphase. « Il les encouragea, il les exhorta. » La doctrine parfaite est celle qui s'appuie d'une part sur la crainte, de l'autre sur l'amour. « Sauvez-vous de cette génération perverse. » Rien encore de l'avenir; le présent seul

est en cause, les considérations prises dans cet ordre d'idées produisant la plus vive impression sur les esprits. La doctrine que Pierre leur prêche les délivrera des maux présents et des maux à venir.

« Ceux donc qui reçurent volontiers sa parole furent baptisés; et l'on baptisa ce jour-là trois mille personnes environ. » Quel miracle eût rempli les apôtres d'une consolation pareille? « Et ils persévéraient avec unanimité dans la doctrine des apôtres, et dans l'union la plus parfaite. » Deux vertus précieuses que la persévérance et l'union des cœurs. Par ces paroles, l'historien nous apprend que les apôtres les instruisirent longtemps, « et dans l'union la plus parfaite, et dans la fraction du pain, et dans la prière. » Ils mirent tout en commun, tout avec persévérance. « Or, la crainte se répandait dans toutes les âmes. Bien des prodiges et des miracles s'accomplissaient aussi par les mains des apôtres. » On le comprend, les nouveaux croyants ne voyaient pas dans les apôtres des hommes ordinaires, ils ne s'arrêtaient pas à considérer les choses de la terre, leur âme était embrasée d'une sainte ardeur. Le langage que Pierre leur avait tenu, les promesses, l'avenir dont il les avait entretenus, les pénétraient de frayeur; frayeur que confirmaient les miracles opérés par les apôtres à l'appui de leur doctrine. Il en fut des apôtres comme du Christ : d'abord les prodiges, puis la prédication, enfin les miracles. « Or, tous ceux qui croyaient vivaient ensemble et mettaient tout en commun. » Quelle perfection dès le principe! L'unité la plus admirable régnait chez eux, non-seulement dans la doctrine, dans les prières, mais encore dans les choses ordinaires de la vie. « Ils vendaient leurs biens et leurs propriétés, et ils les partageaient entre eux, selon les besoins de chacun. » Voyez-vous les effets de la crainte? « Et ils les partageaient, » indice de l'ordre qui présidait à tout, « entre eux, selon les besoins de chacun. » Ils n'agissaient pas à la façon de certains philosophes grecs qui, les uns quittaient leurs propriétés, les autres jetaient leur or dans la mer, le tout, sans être utiles à personne; ce qui procédait moins d'un mépris véritable des richesses périssables que de la folie et de la stupidité. En tout temps, le diable s'est efforcé de discréditer les créatures du Seigneur, comme si vraiment il n'était pas possible de faire de l'argent un bon usage. « Tous les jours, ils étaient ensemble réunis dans le temple. » C'est ainsi qu'ils jouissaient de la doctrine apostolique.

2. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les Juifs ne faisaient pas autre chose, ni grande, ni petite, que d'assister à ces réunions dans le temple. Le zèle nouveau dont ils étaient animés leur inspirait un plus grand respect pour le lieu saint. Les apôtres, pour ne pas leur être préjudiciables, se gardaient bien encore de les en éloigner. « Rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu et se rendant agréables à tout le peuple. » Ces mots : « Rompant le pain, » font, à mon avis, allusion aux jeûnes et aux austérités qu'ils s'imposaient; ils prenaient ce qui leur était strictement nécessaire, ayant renoncé à tout ce qui était plaisir. Apprenez ici, mon bien-aimé, à chercher votre satisfaction dans une nourriture simple, non dans une nourriture recherchée. Sachez-le bien, ce sont les hommes de plaisir que la tristesse dévore; ce sont les hommes mortifiés qui sont en possession de la joie véritable. Ainsi, la doctrine de Pierre avait suggéré à ses auditeurs le dessein d'embrasser un genre de vie simple. La simplicité est indispensable à la véritable joie. Vous demanderez comment ils se rendaient agréables à tout le peuple. Par les aumônes qu'ils distribuaient. Ne vous arrêtez donc pas aux persécutions que les princes des prêtres, par haine et jalousie, soulevèrent contre eux; songez plutôt qu'ils étaient agréables à la foule. « Or, le Seigneur augmentait de jour en jour le nombre de ceux qui trouvaient dans l'Eglise leur salut. Et tous ceux qui croyaient vivaient ensemble. » C'est partout une excellente chose que la concorde.

Cherchons notre satisfaction dans la simplicité de notre nourriture.

« Par plusieurs autres discours il rendait témoignage. » Preuve de l'insuffisance de ce que l'Apôtre avait déjà dit : son langage précédent avait pour objet d'inviter les assistants à embrasser la foi; ce qu'il ajoutait avait pour but de leur montrer ce que devait être le fidèle. Il



ne leur dit pas : Que chacun de vous soit baptisé au nom de la croix, mais : « Au nom de Jésus-Christ. » Il évite de leur parler trop souvent de la croix pour ne pas paraître vouloir les blesser. Il se contente de leur dire sur le ton le plus simple : « Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés. » Les lois humaines procèdent d'une manière bien différente. Sous l'Evangile, que le pécheur reconnaisse son crime, et il est sauvé. Ne croyez pas que Pierre ait passé sous silence le point le plus important, je parle de la grâce; il a soin d'ajouter : « Vous recevrez le don du Saint-Esprit. » Les dons qu'ils avaient reçus prêtaient à sa parole l'autorité convenable. De la sorte, il commence par leur parler de la condition la plus aisée, de celle à laquelle était attaché un don inestimable; ensuite seulement il leur découvre le genre de vie qu'ils doivent mener, certain que les biens déjà goûtés redoubleraient leur ardeur et leur zèle. D'autre part, les assistants tenant à comprendre le point qui devait être l'objet de la plupart des discours, l'Apôtre ne le leur cache pas et leur déclare qu'il s'agit d'un don du Saint-Esprit. On s'en rapporta donc à sa parole, on accepta sa doctrine avec enthousiasme, quoique non sans crainte, et, cette acceptation faite, on en vint au baptême. Reprenons maintenant la suite du texte. « Ils persévéraient dans la doctrine. » D'où il résulte que plusieurs jours, et non pas seulement un, deux ou trois, furent consacrés à l'instruction des nouveaux convertis. « Or, la crainte se répandait dans toutes les âmes. » Dans toutes les âmes, conséquemment dans l'âme même de ceux qui n'avaient pas embrassé la foi. Vraisemblablement, ce furent ces conversions nombreuses, sinon les miracles, qui les impressionnèrent de cette manière. L'historien sacré ne se borne pas à dire qu'ils persévéraient ensemble; il dit : « Avec unanimité; » car on peut se trouver plusieurs ensemble, sans qu'il y ait unanimité pour cela; il peut y avoir même des dissensions sérieuses. On leur adressait en même temps des exhortations pleines de chaleur; il n'est pas ici question de la doctrine, sans doute par manière d'abréviation. En les instruisant, on leur servait comme à de jeunes enfants une nourriture spirituelle proportionnée à leurs besoins; aussi devinrent-ils en peu de temps les anges de la terre. « Et ils se partageaient les biens entre eux, selon les besoins de chacun. » Les dons spirituels leur étant communs à tous, l'un n'ayant pas plus que l'autre, ils en furent amenés sur-le-champ à se faire part les uns aux autres de tout ce qu'ils possédaient. « Or, tous ceux qui croyaient, vivaient ensemble. » Qu'il ne s'agisse pas ici seulement d'une vie commune, quant au lieu, ce qui suit le prouve : « Et ils avaient tout en commun. » Tous agissaient de même; il n'y avait plus la propriété de celui-ci, la propriété de celui-là. C'était une véritable république angélique que cette communauté, dont aucun membre ne possédait rien en propre. De cette manière, la racine de tous les maux fut extirpée, et ces nouveaux chrétiens prouvèrent par leur conduite que les enseignements des apôtres n'avaient pas été perdus. C'est là ce que Pierre leur disait en ces termes : « Préservez-vous de cette génération perverse. » — « Et dans ce jour ils furent au nombre d'environ trois mille. » A cause de ce nombre considérable, ils se produisaient au dehors, et tous les jours ils se rendaient au temple sans crainte aucune. Pierre et Jean y vinrent peu après; car on ne s'était pas encore occupé de la question des observances judaïques. Du reste, l'honneur rendu au temple, remontait à celui qui en était le Seigneur.

Quels progrès rapides dans la piété! se dépouillant des biens de la terre, les nouveaux fidèles étaient pénétrés de la joie la plus douce, et comblés de biens infiniment plus précieux. Chez eux, point de reproches, point de jalousie, point d'orgueil, point de dédain; ils se regardaient comme des enfants dont l'éducation était à faire; ils avaient la simplicité des enfants de l'âge le plus tendre. Mais pourquoi recourir à de pâles images? Vous vous souvenez bien de ce qui se passa lorsque Dieu secoua sur ses fondements notre ville; tout le monde était dans la stupeur. Ainsi en était-il des premiers fidèles : la malice, l'astuce étaient bannies d'au milieu d'eux; car tels sont les effets ordinaires de la crainte et de l'épreuve. Le mien et le tien étaient

ignorés parmi eux. Aussi l'allégresse présidait-elle aux repas : personne ne songeait ni qu'il mangeait de ce qui lui appartenait, ni qu'il mangeait de ce qui ne lui appartenait pas. On a de la peine à le comprendre; et cependant ils n'estimaient pas les biens de leurs frères des biens étrangers, ils en étaient les maîtres, ils ne les estimaient pas non plus leurs biens propres, mais ceux de leurs frères. Chez eux, le pauvre n'était pas plus dans la confusion que le riche dans l'enflure : ainsi le veut la véritable allégresse. Le pauvre était rempli du sentiment de la reconnaissance pour le bien qu'il goûtait, les riches étaient glorieux du bonheur des pauvres, entre eux régnait l'union la plus étroite. Comme il est rare de faire l'aumône sans blesser quelqu'un, sans échouer contre l'orgueil et la dureté, l'Apôtre recommande de donner « sans aucune tristesse, jamais par nécessité. » II *Cor.*, IX, 7. Telles sont les vertus que l'historien sacré prête aux premiers chrétiens, une foi sincère, une vie droite, la persévérance à écouter les enseignements des apôtres et à prier, la persévérance dans la joie et dans la tempérance.

3. Il y avait deux particularités capables de les attrister, les austérités corporelles et le sacrifice de leur argent : or, c'était là précisément ce qui entretenait leur joie. Comment ne pas aimer des hommes ainsi disposés, comme l'on aimerait ses parents véritables? Ils ne se faisaient aucun mal les uns aux autres; ils laissaient tout à la grâce de Dieu. Quoique jetés au sein de graves périls, ils n'éprouvaient aucune crainte. C'est donc par la simplicité que leur vertu se révèle, par le mépris des richesses, par les mortifications corporelles, par la persévérance dans la prière; car ils louaient Dieu avec une pureté parfaite; disons mieux, c'est là ce qui s'appelle louer Dieu en toute pureté. Ils en furent sur-le-champ récompensés. Le peuple leur témoigna de l'attachement, ce que veut dire la phrase : « Ils étaient agréables au peuple. » Aussi bien, qui ne serait pas dans l'étonnement et l'admiration en présence d'un homme vraiment simple? Qui ne s'attacherait à un homme à qui toute astuce serait inconnue? A qui le salut appartient-il, à qui les grâces les plus précieuses, sinon à ces hommes? N'est-ce point aux bergers que la bonne nouvelle fut annoncée tout d'abord? Joseph n'était-il pas un homme de la plus grande simplicité, lui que le soupçon d'une relation adultère ne put décider à faire quoi que ce soit de mal? Dieu n'a-t-il pas choisi toujours les hommes que la vie des champs avait formés à la simplicité? « Toute âme simple est bénie, » dit le Sage. « Celui qui marche avec simplicité, marche avec confiance, » a-t-il dit ailleurs. *Prov.*, XI, 25; X, 9. Vous en conviendrez; seulement vous observerez que la prudence n'est pas moins nécessaire. Et la simplicité qu'est-elle autre chose que la prudence? Tant que vous ne croirez pas au mal, vous ne ferez pas le mal; tant que vous serez au-dessus de toute injure, vous ne conserverez pas le souvenir des injures. Votre prochain vous a insulté; mais vous n'en avez pas été ému : il a tenu contre vous des propos blessants; mais vous n'en avez pas été atteint : il vous a jalousé; mais vous l'avez enduré sans aigreur.

Avantage de la simplicité.

C'est une excellente voie vers la philosophie que la simplicité. Il n'y a pas d'âme plus belle que l'âme d'un homme simple. Le chagrin que l'on ressent, ravit au corps qu'il assombrit une grande partie de sa beauté; une humeur joyeuse la rehausse au contraire. Ainsi en est-il pour l'âme. Celle en qui règne l'astuce peut avoir devers elle une infinité de bonnes œuvres, elles sont perdues pour elle; c'est tout l'opposé de l'âme sur laquelle règne une libre simplicité. On prend, volontiers et sans crainte aucune, un tel homme pour ami; si l'on est son ennemi, on se réconciliera facilement avec lui. On n'a besoin dans ce cas ni de gardes, ni de verrous, ni de chaînes d'aucune sorte; l'homme simple jouira d'une sécurité à toute épreuve, ainsi que les personnes avec lesquelles il habitera. — Mais si un tel homme vient à tomber dans les mains des méchants? — Celui qui est le protecteur des simples, Dieu, lui tendra la main. David était le plus simple des hommes, Saül en était le plus pervers : lequel des deux a triomphé? Vous connaissez l'histoire de Joseph; c'est en toute simplicité qu'il se présenta devant sa maîtresse; c'est avec astuce que celle-ci en agit : en quoi, s'il vous plaît, Joseph en souffrit-il? Abel



était aussi d'une simplicité admirable ; Caïn, d'une scélératesse achevée. Joseph, j'en reviens à lui, se conduisit à l'égard de ses frères avec une parfaite simplicité ; or, s'il devint illustre, n'est-ce pas à cause de la simplicité avec laquelle il s'exprima, de la malice avec laquelle ses frères reçurent ce qu'il leur dit ? Il leur raconta ses songes une et deux fois ; sans précaution aucune, laissant tout entre les mains de Dieu, il alla leur porter des provisions ; et plus ses frères le traitaient en ennemi, plus il les traitait en frères. Assurément Dieu pouvait faire qu'il ne tombât pas entre leurs mains : s'il le permit, ce fut afin que sa puissance éclatât davantage et qu'il fût bien établi que, malgré tous les efforts tentés dans un sens contraire, sa volonté s'exécuterait infailliblement. Si donc Joseph eut à souffrir, ce fut par la malice des autres et non par sa propre malice.

Le méchant, au contraire, se frappe tout le premier, avant qui que ce soit ; de la sorte, il est son propre ennemi. Son âme est continuellement en proie à la tristesse ; une sombre perplexité règne sur ses pensées ; quoi qu'il faille dire, quoi qu'il faille entendre, il voit partout du mal, partout des sujets d'accusation. Loin de lui la concorde et l'amitié ; les divisions, les querelles, les ennemis, voilà son partage ; il est suspect lui-même à ses propres yeux. Pour lui le sommeil a perdu sa douceur ; plus de joie pour lui. A-t-il une femme ? Il voit dans tous ses semblables des ennemis. Sa jalousie ne connaît pas de terme, ses craintes sont de tous les instants. On lui donne le nom de méchant ; il le mérite parce qu'il est la première victime de sa méchanceté. Aussi l'Ecriture appelle-t-elle le mal une peine : « La peine et la fatigue habitent sous leur langue, » disait le Roi-prophète. « Ce qu'il y a au delà n'est que peine et douleur. » *Psalm.* IX, 7 ; LXXXIX, 10. Si l'on était étonné de la différence qui règne entre les premiers chrétiens et les chrétiens d'aujourd'hui, je répondrais que la cause de la perfection des premiers est l'épreuve ; l'épreuve, cette source de la philosophie et de la piété véritable. Ils avaient alors renoncé aux biens de ce monde, et par cela même au péché. — Soit, me direz-vous ; mais d'où vient l'excessive perversité que nous voyons aujourd'hui ? Voilà trois mille hommes dans une circonstance, cinq mille en une autre, qui embrassent soudain la vertu, et qui soudain atteignent au faîte de la sagesse ; et de nos jours, à peine voit-on un homme en faire autant. D'où leur venait cette concorde admirable ? D'où cette ardeur et ce zèle ? D'où leur ardente charité ? — De la piété profonde dont ils étaient animés, de l'absence des honneurs qui ne sont aujourd'hui que trop multipliés ; de ce que les biens à venir absorbaient leurs pensées et de ce qu'ils n'attendaient rien des biens présents. Vivre dans les épreuves voilà l'élément d'une âme de feu ; voilà ce qu'ils estimaient le vrai christianisme. Nous n'en sommes plus là de nos jours ; il nous faut une vie exempte de peines. C'est pourquoi les plaisirs réels nous seront un jour refusés. « Que ferons-nous ? » demandaient les nouveaux fidèles, se condamnant les premiers. Que ferons-nous ? demandons-nous également, mais en soupirant après les choses présentes et en concevant de nous-mêmes d'orgueilleux sentiments. Les premiers chrétiens faisaient ce qu'il convenait de faire ; nous, ce qu'il convient de ne pas faire. Ceux-là reconnaissaient leurs fautes, ils n'osaient espérer en leur salut ; aussi s'élevèrent-ils à cette hauteur sublime : ils avaient apprécié le bienfait dont ils avaient été favorisés.

4. Mais vous, comment leur ressembleriez-vous, tenant une conduite tellement opposée à leur conduite ? Dès qu'ils eurent entendu Pierre, ils reçurent le baptême ; ils ne mirent pas en avant de ces vains prétextes derrière lesquels nous nous retranchons, ils ne cherchèrent pas le moyen de temporiser, encore qu'ils n'eussent pas ouï toutes les raisons que l'apôtre avait à leur exposer, mais seulement ces paroles : « Sauvez-vous de cette génération perverse. » Au lieu d'hésiter, ils se soumirent à tout ce qui leur fut dit ; cette soumission, ils la montrèrent par leurs œuvres, et ils firent ainsi voir ce qu'ils étaient. Dès qu'ils furent introduits dans l'arène, ils se dépouillèrent de leurs vêtements. Nous, au contraire, nous prétendons combattre sans nous dépouiller ; d'où la facilité qu'éprouve notre adversaire, vu les embarras que nous nous

créons à nous-mêmes, pour nous terrasser. Il en est de nous comme d'un athlète qui, se trouvant en face d'un autre athlète dépouillé de ses habits, noir de poussière, hâlé par le soleil, couvert de sueur, de sable et de fange, en viendrait aux mains avec lui en habits de soie, en chaussures dorées, imprégné de parfums, revêtu d'une robe tombant jusqu'aux jambes, la tête chargée de bijoux. Outre la gène qu'un tel combattant aurait à subir, la préoccupation où il serait de préserver ses riches vêtements de toute déchirure et de toute souillure, le ferait succomber au premier choc; de sorte qu'il éprouverait en un instant cette défaite qu'il redoutait, et qu'il aurait à dévorer un mortel affront. Pour vous aussi c'est le moment du combat, et vous allez vous couvrir d'habits somptueux! c'est le temps de l'épreuve, le temps du stade, et vous vous parez comme pour une fête! le moyen après cela de triompher? Regardez, non du côté du dehors, mais du côté du dedans. Ces préoccupations garottent l'âme comme autant de liens pesants; elles ne lui permettent pas d'agir énergiquement contre l'ennemi, elles font de nous des guerriers faibles et efféminés. Puissions-nous, affranchis de cette domination impure, être mis en possession de la victoire! Aux yeux du Christ, ce n'était pas encore assez que de renoncer aux richesses : « Vendez tout ce que vous possédez, nous disait-il, et donnez-le aux pauvres; venez ensuite et suivez-moi. » *Marc.*, x, 21. S'il ne suffit pas de renoncer aux biens de la terre pour vivre en sécurité; s'il nous faut encore d'autres soins et d'autres précautions; incontestablement, si nous les conservons, nous ne produirons d'abord rien de grand, et nous deviendrons pour notre ennemi et tous les spectateurs un sujet de risée. Quand même le diable n'existerait pas, quand même nous n'aurions à soutenir aucun assaut du dehors, des chemins sans nombre conduiraient à sa perte l'homme passionné pour les richesses.

Viennent maintenant ceux qui s'écrient : Pourquoi le diable nous tourmente-t-il sans cesse? — Le diable n'est pour rien dans cette affaire; c'est à nous que revient toute la responsabilité. Ceux-là auraient le droit de parler ainsi qui demeurent sur les montagnes, qui, pratiquant la chasteté, le mépris des biens de la terre, ont quitté parents, maisons, domaines, femmes et enfants avec une admirable générosité. Or, ils ne disent rien de pareil. Ceux qui parlent en ces termes sont des hommes qui ne devraient jamais tenir ce langage. Les véritables assauts du démon sont ailleurs; pour ceux-ci, ce n'est pas la peine d'en parler. — Mais, répliquerez-vous, c'est bien le diable qui allume en nos cœurs la passion de l'argent. — Alors fuyez, tâchez de vous soustraire à ses efforts. Si, tandis qu'un homme jetterait de la boue d'une certaine hauteur, un autre homme se mettait à le considérer d'en-bas et recevait cette boue sur la tête, n'est-il pas vrai que, loin de prendre ce dernier en pitié, vous seriez indigné de sa conduite et vous déclareriez qu'il a bien ce qu'il a mérité? n'est-il pas vrai que tout le monde lui crierait : Mais vous êtes fou; et qu'on rejetterait toute la faute sur lui et non sur le premier? Vous savez bien, vous aussi, que le diable est le père de l'amour des richesses; vous savez qu'il est le principe de maux incalculables; vous le voyez amasser de honteux desseins, d'ignobles pensées, comme qui amasserait de la boue. Il ne tiendra qu'à vous d'éviter par un léger mouvement cette boue immonde, et vous ne comprenez pas que votre tête nue va en être accablée! De même que l'homme dont nous parlions n'aurait qu'à s'éloigner du lieu où il demeure pour n'avoir rien à craindre, vous n'avez, vous, qu'à vous soustraire à ces pensées corruptrices pour éviter tout péché.

Sainteté des moines qui vivent sur les montagnes.

Tenez-vous donc en garde contre la cupidité. Comment y parvenir, me demanderez-vous? Si vous étiez un des Gentils, si les biens d'ici-bas avaient seuls votre admiration, je comprendrais que vous éprouvassiez en cela de la difficulté, bien que des Gentils en soient parfois venus à bout; mais vous qui attendez le ciel et les biens du ciel, vous me demandez comment repousser cette passion! Si j'eusse dit le contraire de ce que j'ai avancé, alors vous auriez raison d'hésiter. Si j'eusse dit : Désirez ardemment les richesses, vous auriez eu raison de me dire, comment les désirer, avec des biens si précieux en espérance?

Je suppose devant vos regards une quantité considérable d'or et d'argent; si je vous disais : Désirez du plomb; vous n'auriez pas une hésitation, un doute; vous me répondriez : Est-ce que je le puis? Si, au contraire, je vous disais : Ne le désirez pas; cela ne souffrirait aucune difficulté. A vrai dire, j'admire, non les chrétiens qui méprisent les biens d'ici-bas, mais ceux qui ne les méprisent pas. L'âme de ces derniers est en proie à la lâcheté; c'est une âme pareille aux moucherons qui se plaisent terre à terre et dans la fange; c'est une âme incapable d'une grande pensée. Eh quoi! une éternelle vie vous est promise en héritage, et vous demandez : Comment en arriverai-je à dédaigner la vie présente? Est-ce que ces deux vies peuvent être comparées l'une à l'autre? On vous promet un manteau royal, et vous dites : Comment dédaigner des haillons? Vous avez l'entrée d'un palais magnifique, et vous demandez : Comment me détacher de cette vile chaumière? Ah! nous sommes bien les auteurs de notre propre malheur par le peu d'efforts que nous voulons faire sur nous-mêmes. Quiconque veut, fait le bien sans peine et avec amour. Puissiez-vous faire de même, à la suite de nos exhortations; puissiez-vous marcher sur les traces de nos admirables devanciers, par la grâce et la charité du Fils unique de Dieu, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père, et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

« Or, Pierre et Jean montaient ensemble vers le temple, à la neuvième heure de la prière. »

Union admirable de saint Pierre et de saint Jean.

1. En toute occasion nous voyons apparaître la parfaite union qui règne entre ces deux apôtres : « Pierre lui persuada ; » ils viennent ensemble au tombeau; Pierre demande au sujet de Jean : « Et de celui-ci, qu'adviendra-t-il! » *Joan.*, XIII, 24 ; XX, 3 ; XXI, 21. L'auteur du livre des Actes a passé sous silence une foule d'autres miracles; celui dont il est ici question, il l'a raconté parce qu'il jetait tous les Juifs dans un étonnement et dans une stupeur inénarrables. Remarquez, je vous prie, que les apôtres en montant au temple, n'avaient aucun dessein de ce genre : toute pensée d'orgueil leur était étrangère, ils imitaient en ce point leur divin Maître. Pourquoi montent-ils au temple? Est-ce qu'ils vivaient encore conformément aux usages judaïques? N'en croyez rien; ils y montent dans un but d'utilité. Un nouveau prodige va être opéré, prodige qui confirmera la foi des nouveaux convertis, et qui ouvrira les yeux des Juifs qui ne voient pas encore, prodige tel qu'ils n'en avaient encore fait aucun de semblable. Il s'agissait d'une infirmité naturelle contre laquelle l'art était impuissant; il s'agissait d'un homme paralytique depuis quarante ans, comme on nous le dit peu après, d'un homme que personne durant ce long espace de temps n'avait pu soulager. Or, tout le monde sait que les infirmités de naissance sont les plus malaisées à guérir. Le mal de cet homme était si grave qu'il ne pouvait même pas gagner le pain qui lui était nécessaire. Sa maladie, aussi bien que le lieu où il se tenait, l'avait fait connaître. Ecoutez plutôt :

« Il y avait un homme, boiteux dès le sein de sa mère, que l'on portait en ce moment; on le déposait tous les jours devant la porte du temple surnommée la belle, afin qu'il demandât l'aumône aux gens qui entraient dans le temple. » Ainsi l'aumône, voilà ce qu'il demandait, et il ignorait ce qu'étaient les apôtres. « Cet homme, voyant Pierre et Jean qui se disposaient à pénétrer dans le temple, leur demanda quelque chose. Pierre, jetant avec Jean ses regards sur lui, dit : Regarde-nous. » Le paralytique entend; mais cela ne suffit pas pour élever ses pensées, et il insiste dans sa demande : c'est le propre de la pauvreté de s'imposer à ceux-là mêmes qui refusent de donner, et de les contraindre. A nous de rougir qui laissons la prière avec tant de facilité. Mais remarquez la douceur que trahit la parole de Pierre : « Regarde-nous. » Leurs procédés révélaient les vertus dont ils étaient animés. « Le paralytique insistait, dans l'espoir de

recevoir d'eux quelque chose. Pierre lui dit : Je n'ai ni or ni argent ; ce que j'ai, je te le donne. » Il ne dit pas : Je vais te donner une chose plus précieuse que l'or et l'argent ; mais bien : « Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche. Et, prenant sa main droite, il l'aida à se lever. » Ainsi faisait le Christ. Bien des fois il guérit les malades d'une parole, bien des fois par des actes, bien des fois il leur tendit la main, lorsqu'ils étaient faibles dans la foi, afin qu'on n'attribuât pas au hasard leur guérison. « Et, prenant sa main droite, il l'aida à se lever. » Ce fut une preuve à l'appui de la résurrection, dont ce miracle était l'image. « Et soudain ses jambes et ses pieds furent affermis, et il sauta, et il se tint debout, et il se mit à marcher. » Sans doute, il se mettait à l'épreuve, il expérimentait ses forces, et cherchait à voir la portée du prodige. Ses pieds étaient paralysés ; ils n'avaient pas été coupés. Il y a des commentateurs qui prétendent qu'il n'avait jamais su marcher. « Et il entra dans le temple avec eux en marchant. » Chose vraiment surprenante ! ce ne sont pas les apôtres qui l'emmènent ; il les suit, il montre en eux ses bienfaiteurs ; il loue Dieu en même temps avec transport, et il rapporte la gloire de ce prodige, non à Pierre et à Jean, mais au Seigneur, dont ils ont été les instruments. Telle était la gratitude de cet homme. Mais reprenons la suite du texte.

« Ils montaient vers la neuvième heure de la prière. » Peut-être était-ce le moment où l'on transportait le paralytique près du temple et où on le déposait à la porte, parce que, en ce moment, l'affluence était plus considérable. On l'y portait pour qu'il reçût l'aumône, et non pour un autre motif ; les expressions de l'historien ne permettent pas d'en douter un instant : « On le déposait là pour qu'il reçût des aumônes de la part des gens qui entraient dans le temple. » L'écrivain sacré mentionne les lieux en témoignage de l'exactitude de son récit. Vous me demanderez pourquoi on n'avait point présenté cet homme au Sauveur. Apparemment, les gens du temple n'avaient point foi en lui, puisqu'ils ne présentèrent même pas ce malheureux aux apôtres, lorsqu'ils les virent entrer ; et cependant les apôtres avaient opéré de bien surprenantes choses. « Il leur demanda l'aumône. » A leur maintien il avait reconnu en eux des hommes remplis de piété ; pour la même raison il insista près d'eux. Observez, dans toutes ces circonstances, que Jean ne prend jamais la parole ; c'est Pierre qui répond en leur nom : « Je n'ai, dit-il, ni or ni argent. » Il ne fait pas comme nous qui répondons : Je n'ai rien en ce moment ; mais, dans un sens absolu, il dit au paralytique : Je n'ai rien. — Vous me délaissez donc complétement, reprend le malheureux. — Certes non, répond Pierre ; seulement, reçois des biens que je possède. — Quel éloignement pour l'orgueil dans le prince des apôtres ! avec quel soin il évite de se faire connaître même de celui auquel il va faire du bien ! Sa bouche et sa main interviennent seules dans ce miracle. Il y avait un certain nombre de Juifs dans le même état d'infirmité : au lieu de demander leur guérison, ils demeuraient étendus à terre et sollicitaient de l'argent ; s'ils étaient aussi assidus à la porte du temple, c'était uniquement en vue de s'enrichir. Et Pierre, quelle fut sa conduite ? Il ne méprisa pas ce pauvre infirme, il ne se mit pas en quête d'une personne riche ; il ne dit pas : Il faut qu'un miracle s'opère à son sujet, sinon nous ne ferons rien de remarquable ; il ne réclama pas des témoignages d'honneur : il n'attendit pas qu'il y eût des spectateurs pour lui rendre le mouvement ; car ce paralytique se tenait à l'entrée du temple et non dans l'intérieur, où se trouvait la foule. Pierre ne se mit donc en peine d'aucune de ces choses ; entré dans le temple, il ne publia pas ce miracle : son aspect seul suffit pour inspirer à l'infirme la pensée de l'implorer. Ce qui n'est pas moins admirable, c'est que cet homme crut sur-le-champ, tandis que les gens délivrés de longues infirmités croient à grand'peine en ce qu'ils voient. Une fois guéri, le voilà qui rend grâces à Dieu avec les apôtres. « Et il entra dans le temple avec eux, marchant, sautant et louant Dieu. »

Humilité de saint Pierre.

2. Il ne demeura point en repos, soit à cause de la joie qui le transportait, soit pour fermer la bouche aux Juifs. A mon avis, il se livrait à ces manifestations, afin de prouver la réalité de la guérison, toute feinte de ce genre étant impos-



sible. Il était absolument incapable de marcher, même sous l'empire de la faim; à pouvoir marcher seul, il n'eût pas voulu faire part à ses porteurs du résultat de ses aumônes : à plus forte raison, eût-il été incapable de se livrer à ces transports de joie dans la conjoncture actuelle. Il eût été d'ailleurs absurde de feindre, par reconnaissance pour des hommes desquels il n'aurait rien reçu; mais il en avait reçu la santé, et il s'en montrait reconnaissant. Sa gratitude éclate donc et dans ses paroles et dans ses actions. Connu à peu près de tout le monde, il ne pouvait pas ne pas être remarqué. « Et tout le peuple le vit marchant et louant Dieu. On reconnaissait bien en lui l'infirme qui se tenait chaque jour à la porte du temple dite la Belle. » On le reconnaissait; mais peu après on ne le connut plus. Nous employons cette manière de parler au sujet des personnes que nous connaissons à peine. Ce qu'il fallait, c'était croire que les péchés étaient remis au nom du Christ, puisqu'en son nom de tels prodiges étaient opérés. « Comme le paralytique guéri s'attachait à Pierre et à Jean, tout le peuple s'assembla près du portique surnommé le portique de Salomon, et ils étaient dans le saisissement. » La gratitude et l'affection le retenaient sur les pas des apôtres; et, selon toute apparence, il publiait leurs louanges et leur témoignait sa reconnaissance. « Et tout le peuple accourut. Or, Pierre les voyant, répondit. » Le voilà de nouveau à l'œuvre et haranguant le peuple. Précédemment, le miracle des langues lui avait valu l'attention de la foule; maintenant, c'est la guérison du paralytique. Précédemment, il prit occasion de leurs accusations pour leur adresser la parole; maintenant, il prend occasion de l'étonnement où ils sont. Examinons à ce propos ce qu'il y a de commun entre ces deux harangues, et ce en quoi elles diffèrent. L'une eut lieu dans une maison, avant que personne se fût adjoint à eux, avant qu'ils eussent fait aucun miracle; l'autre a lieu en présence d'une foule dans l'admiration, avec le malade guéri pour témoin, sans que personne ose exprimer le plus léger doute; tandis que les Juifs naguère disaient : « Ils sont pleins de vin. » *Act.*, II, 13. Alors Pierre se trouvait au milieu des apôtres; maintenant il n'a que Jean avec lui; déjà sa hardiesse croît ainsi que la vivacité de son langage. Telle est la vertu : elle marche d'un pas ferme et ne s'arrête jamais. Notez, je vous prie, le dessein providentiel par lequel ce miracle fut opéré dans le temple, afin d'exciter la confiance du peuple; ce ne fut ni dans un coin, ni dans le secret que les apôtres l'accomplirent; ce ne fut pas non plus dans l'intérieur du temple, où la foule était trop considérable. Vous demanderez comment on en vint à reconnaître le prodige. Parce que celui-là même qui en avait été l'objet le publiait lui-même. Il lui était impossible de tromper, et il n'eût certainement pas abandonné les apôtres. C'est donc en un lieu vaste et découvert que la guérison s'est opérée, en un lieu séparé, pour ainsi parler, de tout autre. Remarquez ce qui se passe : ils vont au temple pour une chose et ils en font une autre. Ainsi Corneille jeûnait et implorait certaines grâces, et il en voyait d'autres. Jusqu'ici les apôtres ne cessent d'appeler le Christ Jésus de Nazareth : « Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. » En effet, leur but principal était de conquérir les hommes à *la foi* du Sauveur.

Mais, je vous en prie, ne nous lassons pas d'écouter ce récit, et, quand même plusieurs d'entre vous manifesteraient de la fatigue, reprenons les choses au commencement. Si nous sommes animés de bonnes dispositions, nous arriverons promptement au terme, nous atteindrons bientôt le sommet. Le zèle engendre le zèle, la torpeur engendre la torpeur. Lorsqu'on a fait un peu de bien, on entreprend avec confiance un bien plus considérable et l'on s'efforce d'aller plus loin encore. Plus vous donnez d'aliments au feu, plus la flamme est ardente; de même, plus nombreuses sont les pensées données en aliment à la piété, plus la piété nous donne de force contre nos ennemis. Je prends un exemple : Notre âme est couverte d'épines; ce sont, d'un côté, le parjure, le mensonge, la dissimulation, la fourberie, la méchanceté, l'injure, les railleries, les moqueries, les honteux propos, les bouffonneries; de l'autre, l'avarice, les rapines, l'injustice, la calomnie, les procédés in-

sidieux; d'un autre encore, la jalousie, l'envie, la colère, la fureur, le souvenir des injures, la vengeance, les blasphèmes : or, si nous venons à bout des premières, nous viendrons également à bout des autres; la victoire remportée sur un ennemi donne à l'âme plus de courage contre un ennemi nouveau. Si un homme qui a l'habitude de jurer parvient à se corriger de cette habitude diabolique, il ne s'arrêtera pas là; il embrassera la pratique de quelque autre vertu. Difficilement une personne qui ne veut pas jurer consentira volontiers à toute autre mauvaise action; la vertu qu'il pratique déjà l'en préservera. Il en sera de cette personne comme d'un homme qui est revêtu de riches habits; il n'ira pas se rouler dans la fange. Peu à peu l'on se corrigera de la violence et l'on finira par ne plus injurier le prochain. Une fois le bien pratiqué, même en petit, la cause de l'âme est gagnée. Cependant il arrive aussi très-souvent que certaines personnes, après avoir embrassé la vertu, retombent dans leurs vices passés à cause de leur indolence, de telle sorte qu'elles deviennent à peu près incapables d'amendement. Nous nous sommes fait une loi de ne pas jurer; nous avons observé cette loi trois ou quatre jours; au bout de ces quatre jours, une occasion se présentant, nous perdons tout le fruit que nous avions amassé; de là découragement, désespoir, refus de renouveler une tentative pareille. On le comprend : celui qui, après avoir construit une maison la verrait s'écrouler, n'éprouverait guère d'ardeur pour en construire une nouvelle. Eh bien, même dans ce cas, il ne faut pas s'abandonner au découragement, nous devons plutôt mettre courageusement la main à l'œuvre.

3. Imposons-nous des lois à observer chaque jour, en ayant soin de commencer par les lois d'exécution plus facile : renonçons à l'habitude des jurements, mettons un frein à notre langue; que nul ne prenne le nom de Dieu en vain. Pour cela, vous n'avez pas de dépense à faire, de labeur à supporter; vous n'avez pas besoin de réflexion profonde; il suffit de vouloir, il n'en faut pas davantage, puisqu'il s'agit d'une simple habitude à vaincre. Je vous en prie donc, je vous en conjure, appliquez-vous à vous corriger en ce point. Si je vous demandais de m'apporter de l'argent, certainement vous le feriez avec empressement. Si vous me voyiez en danger, vous vous sacrifieriez vous-même pour m'en délivrer. Or, je suis en ce moment dans un danger très-grave; et, fussé-je dans un cachot, eussé-je reçu mille coups, me trouverais-je au nombre des condamnés aux mines, je ne serais pas dans une affliction plus grande que mon affliction actuelle. Ne me refusez pas de me tendre la main. En présence d'un pareil danger, ne pourrez-vous donc pas faire ce léger sacrifice; je dis, léger, du moins quant à la peine qu'il vous coûtera. Que répondrai-je au jugement de Dieu? — Pourquoi ne les avez-vous pas repris? pourquoi n'avez-vous pas mis en œuvre avec eux les commandements, les lois? pourquoi n'avez-vous pas pris des mesures sévères contre les récalcitrants? — Ce ne sera pas suffisant pour moi de répondre : Je n'ai pas manqué de les avertir. Il fallait les avertir plus sévèrement, sera-t-il répliqué. Les observations ne manquaient pas non plus aux enfants d'Héli. Ne croyez pas cependant que je veuille établir une comparaison entre eux et vous. « Non, mes enfants, leur disait Héli, ne faites pas cela; des bruits fâcheux sur votre compte arrivent jusqu'à moi. » I *Reg.*, II, 24. Malgré cela, l'Ecriture poursuit en disant qu'Héli ne reprenait pas ses enfants; ce qui signifie, non qu'il ne reprenait pas absolument ses fils, mais qu'il ne les reprenait pas avec la sévérité convenable. Ainsi la loi des Juifs aurait été d'une telle sévérité, même quand un père n'aurait pas oublié d'en recommander à ses enfants l'accomplissement parfait; et nous compterions sur l'indifférence et le dédain! Je me préoccupe fort peu de ma gloire; ma gloire, ce sont vos bonnes mœurs; ce que je veux, c'est votre salut. Tous les jours, nos cris, nos exhortations assiégent vos oreilles; et, malgré le zèle ardent que nous déployons, personne ne nous écoute. Hélas! je crains bien d'avoir à rendre compte au jour des vengeances d'une excessive et intempestive indulgence! C'est pourquoi je le déclare et je l'affirme à vous tous, à haute et intelligible voix : Tous ceux qui s'affichent en prévaricateurs, qui se laissent conduire dans leurs paroles par les

inspirations de l'esprit mauvais, qui profèrent par conséquent jurements sur jurements, qu'ils ne présument pas de franchir le seuil de l'église. Je vous laisse ce mois tout entier pour que vous vous amendiez. Ne venez pas me dire : Les affaires m'y forcent; on n'a pas confiance en moi. Faites ce que vous voudrez; seulement renoncez à l'habitude de jurer. Plusieurs, je ne l'ignore pas, nous tourneront en ridicule; j'aime mieux être tourné en ridicule que d'être un objet de compassion au jour du jugement. Les insensés seuls, du reste, se moqueront; car quel homme sage se moquerait de l'observation d'un précepte divin? Ce n'est pas nous, c'est le Christ que leurs moqueries atteindront. Ces paroles vous font frémir : je sais qu'il y a de quoi. Si j'étais l'auteur de cette loi, les moqueries qu'elle excite me concerneraient personnellement; comme un autre en est l'auteur, c'est jusqu'à lui qu'elles arrivent. Un jour, le Sauveur fut couvert de crachats, frappé sur la joue, en butte à d'ignobles soufflets. Ce même traitement, il le souffre aujourd'hui, il n'y a aucune différence. C'est en prévision de ce crime que la géhenne a été préparée, de même que ce ver immortel dont parle l'Evangile.

Courage apostolique de saint Jean Chrysostome

Je vous le répète donc et je vous le déclare, se moque, se raille qui voudra, nous sommes appelés à servir d'aliment aux railleries, aux sarcasmes, aux méchancetés; nous sommes, selon la parole de Paul, « les rebuts du monde. » I *Cor.*, IV, 13. Quiconque refusera d'accomplir ce commandement, je lui défends de franchir le seuil de l'église, fût-il préfet, fût-il ceint du diadème : qu'on se souvienne de cette parole. Dépouillez-moi de ma charge, ou bien, si vous ne voulez pas m'en dépouiller, persécutez-moi comme vous l'entendrez. Je n'oserais monter sur ce siége, sans avoir pris quelque grave mesure. Si cela ne m'était pas permis, il serait préférable pour moi de rester au bas des degrés. Quoi de plus triste qu'un supérieur incapable de faire du bien à ses inférieurs? Faites-y donc attention, appliquez-vous sérieusement; ou plutôt, appliquons-nous tous, et il en sortira quelque bon résultat. Jeûnez de votre côté, priez le Seigneur; nous le ferons du nôtre, afin d'extirper cette funeste habitude. Quoi de plus beau que d'être les docteurs de l'univers? Ne sera-t-il pas glorieux pour nous d'entendre proclamer partout que personne ne jure dans notre cité? Qu'il en soit ainsi, et vous serez récompensés, d'abord pour vos bonnes œuvres, puis pour le bien que vous aurez fait à vos frères; le ministère que je remplis pour vous, vous le remplirez pour vos semblables. Vous serez pour vos frères un sujet d'émulation; vous serez en toute vérité un flambeau placé sur un lieu élevé. Est-ce là tout? demanderez-vous. Non, ce n'est pas tout encore; ce n'est que le point de départ d'une foule d'autres résultats avantageux. Quiconque ne jure pas embrassera certainement, qu'il le veuille, qu'il ne le veuille pas, d'autres vertus; ou la confusion ou la crainte l'y conduiront. — Mais un grand nombre de fidèles ne pourront se résoudre à ce sacrifice, et ils resteront en arrière. — « Un seul homme faisant la volonté du Seigneur est, sachez-le bien, préférable à mille pécheurs. » *Eccli.*, XVI, 3.

Si le désordre est partout, si tout est bouleversé, c'est parce que nous nous mettons uniquement en peine, comme au théâtre, d'avoir beaucoup d'auditeurs, et non des auditeurs irréprochables. Quel bien la foule nous procurera-t-elle? Ce sont les saints qui donnent à une assemblée son prix, non le grand nombre de ceux qui en font partie. En voulez-vous une preuve? Menez à la guerre d'un côté d'innombrables bataillons, de l'autre un seul saint; vous verrez de quel côté seront les exploits les plus prodigieux. Jésus, fils de Navé, marcha seul au combat, et seul il remporta la victoire, sans que ses compagnons y eussent en rien contribué. Lorsqu'on n'accomplit pas la volonté de Dieu, le nombre, c'est néant. Je voudrais aussi le nombre, je le désire, je consentirais volontiers à être mis en pièces pour y arriver; j'aimerais l'église remplie d'une foule compacte, mais d'une foule sainte en même temps : si nous ne pouvons l'obtenir, qu'il y ait peu de fidèles, mais au moins qu'on n'ait rien à leur reprocher. Ne vaut-il pas mieux avoir en sa possession un diamant que d'avoir un millier d'oboles? Ne vaut-il pas mieux avoir un seul œil, mais en bon état, que d'être

aveugle sauf à fléchir sous l'embonpoint? Ne vaut-il pas mieux avoir une brebis en santé que d'en avoir mille atteintes de la contagion? Ne vaut-il pas mieux avoir peu d'enfants mais bons, que d'en avoir beaucoup mais mauvais? Avez-vous donc oublié que peu nombreux seront les élus, nombreux au contraire seront les damnés? Que m'importe la foule? Quel avantage en dois-je retirer? Aucun; elle est plutôt pour le prochain une occasion de perdition. C'est comme si, ayant à choisir entre dix personnes pleines de santé et mille autres malades, vous alliez joindre celles-ci à celles-là. De même, la foule des fidèles qui ne pratiquent pas le bien ne vous procurera que deux choses, le châtiment dans la vie à venir, et dans la vie présente la honte. On ne dira pas que nous sommes nombreux, on nous reprochera sûrement notre perversité. Toutes les fois que nous alléguons notre nombre, on nous répond que, si nous sommes nombreux, nous sommes méchants.

Je vous le répète donc et je vous le dis à haute voix, que personne ne prenne ceci pour un jeu: tous les récalcitrants, je les chasserai, je les repousserai impitoyablement, et, tant que je serai en possession de cette charge, j'en défendrai à outrance tous les droits. Si l'on m'en dépouille, je n'aurai plus de responsabilité; mais tant que cette responsabilité pèsera sur moi, je ne négligerai aucune des mesures nécessaires, moins par crainte de la peine que j'encourrais que par amour, et par un désir ardent de votre salut; car c'est là ce qui me ronge et me déchire. Mais non, vous vous soumettrez, afin d'être récompensés magnifiquement et dans ce monde et dans l'autre, et de savourer la jouissance des biens éternels, par la grâce et la charité du Fils unique de Dieu, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

« Pierre le voyant, répondit au peuple : Hommes d'Israël, pourquoi vous étonner de ce prodige? pourquoi nous regarder, comme si par notre puissance ou notre vertu nous avions fait marcher cet homme? »

1. Ce discours de Pierre respire la glus grande confiance, non pas que précédemment il fût saisi de crainte; mais les railleurs devant lesquels il parlait n'eussent pas alors supporté sa franchise. Voilà pourquoi dans ce premier discours, il s'applique à réveiller leur attention en leur disant : « Sachez-le bien; prêtez une oreille attentive à mes paroles. » Ici, toute précaution pareille lui semble inutile. Ses auditeurs n'étaient plus en proie à la nonchalance; le miracle qui venait de s'accomplir les en avait tirés; l'étonnement et la crainte seule agitaient leur âme. Aussi l'apôtre put-il prendre un autre point de départ, et se défendre d'être l'auteur du miracle, conduite bien propre à lui gagner la bienveillance de son auditoire. En effet, il n'est rien qui touche autant un auditoire quelconque, rien de plus utile à l'orateur que la modestie à son propre endroit, que la précaution d'écarter toute ombre d'injure. En méprisant la gloire humaine les apôtres se préparaient une gloire plus haute; de même qu'en démontrant le caractère divin du fait naguère produit, et en prouvant que, loin d'avoir droit à l'admiration, ils devaient eux-mêmes en admirer avec le peuple l'auteur. Voyez-vous à quel point l'apôtre était éloigné de toute vue ambitieuse, avec quel soin il repoussait la gloire qui venait à lui? Ainsi faisaient les saints des anciens jours, et Daniel, qui disait : « Je ne le dois pas à une sagesse qui me soit propre; » *Dan.*, II, 30; et Joseph, qui s'écriait : « N'est-ce pas Dieu qui a tout découvert? » *Genes.*, XL, 8; et David, qui disait à à Saül : « Lorsqu'un lion ou un ours fondaient sur mon troupeau, je les mettais en pièces au nom du Seigneur. » I *Reg.*, XVII, 34. Avec la même humilité les apôtres disent maintenant : « Pourquoi nous regarder comme si par notre puissance ou par notre vertu nous avions fait

La modestie d'un orateur est très-utile à son auditoire.



marcher cet homme ? » Cette œuvre n'est pas la nôtre, et, si Dieu est intervenu, ce n'est pas à nos mérites qu'il le faut attribuer.

« Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères... » Sans cesse il invoque le souvenir de leurs aïeux; de la sorte, il évite le reproche de vouloir introduire une doctrine nouvelle : antérieurement il parlait de David, maintenant il parle d'Abraham et des autres patriarches; « ... a glorifié son fils Jésus, » toujours en des termes très-simples, comme dès le principe. Mais aussitôt il stigmatise leur crime et il exalte le Sauveur, en un langage qui ne les ménage plus comme il le faisait ailleurs; cela, pour les ramener plus sûrement dans la bonne voie : plus il flétrissait leur conduite, plus il stimulait leur attention. « Dieu a glorifié son fils Jésus, que vous avez livré, que vous avez nié devant Pilate, quand ce dernier concluait à le renvoyer absous. » Il y a là deux crimes : premièrement, Pilate voulait le rendre à la liberté, initiative que vous n'avez pas prise; secondement, tandis qu'il le voulait, vous ne l'avez pas voulu. « Vous avez renié le saint et le juste, et vous avez demandé qu'un homicide vous fût donné, et vous avez mis à mort l'auteur de la vie; mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et nous en sommes témoins. » C'est comme s'il leur disait : Vous lui avez préféré un brigand; langage extrêmement énergique. L'occasion le lui permettant, Pierre ne les ménage pas. « Vous avez mis à mort l'auteur de la vie; » après quoi se montre la doctrine de la résurrection : « Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. » Allant au-devant de la question : Et où en est la preuve ? il n'invoque plus le témoignage des prophètes, il offre son propre témoignage, désormais accepté par la foule. Précédemment, à l'appui de la même affirmation, il avait cité l'autorité de David; maintenant il n'en appelle qu'à lui-même, ou mieux, au chœur apostolique. « Nous en sommes témoins. Et par la foi en son nom, ce même nom a raffermi cet homme que vous voyez et que vous connaissez, et la foi en lui a donné à cet homme une guérison parfaite en présence de vous tous. » Tout en poursuivant son but, il leur rappelle le miracle accompli; « en présence de vous tous. »

Maintenant qu'il leur a parlé d'une manière énergique et qu'il leur a déclaré la résurrection de celui qu'ils avaient crucifié, l'apôtre adoucit de nouveau son ton, et il leur offre le moyen de faire pénitence. « Je sais bien, mes frères, poursuit-il, que vous l'avez fait par ignorance, ainsi que vos chefs. » « Par ignorance, » première excuse; « ainsi que vos chefs, » deuxième excuse. Joseph avait dit également à ses frères : « Dieu m'a envoyé devant vous. » *Gen.*, XLV, 5. Pierre revient ici, en le développant, sur ce qu'il avait dit naguère d'une façon rapide : « Vous vous êtes emparés de lui, quand il a été livré par le conseil et la prescience de Dieu. » *Act.*, II, 23.—« Ce que Dieu, dit-il maintenant, avait prédit par la bouche de tous ses prophètes, que le Christ devait souffrir, il l'a accompli. » A ce propos, il leur montre que tout n'a pas dépendu d'eux, puisque Dieu l'avait permis expressément. En disant : « Ce que Dieu avait prédit, » il fait allusion aux railleries amères dont on accablait le crucifié : « Que Dieu le sauve, s'il le veut. Il a dit : Je suis fils de Dieu, il a mis en lui sa confiance; qu'il descende maintenant de la croix. » Sont-ce là donc, ô insensés, des choses sans conséquence? Gardez-vous de le croire; seulement il fallait que ces faits eussent lieu de la sorte; les prophètes nous en fournissent la preuve. Si le Sauveur n'est pas descendu, ce n'est point par faiblesse, c'est par respect pour sa puissance. L'apôtre cherche donc à excuser les Juifs de cette manière, afin qu'ils écoutent ses conseils. « Il l'a accompli, » poursuit-il, ramenant tout à la volonté divine. « Faites donc pénitence et convertissez-vous. » Il n'ajoute pas de vos péchés, mais bien, « afin que vos péchés soient effacés, » ce qui exprimait au fond la même pensée. Il en indique ensuite l'avantage : « Afin que, le temps du repos que doit donner la présence du Seigneur étant venu... » Allusion évidente aux malheurs qui pèsent sur eux, aux maux qui les environnent; langage d'autre part très-propre à toucher des esprits inquiets et avides de consolations.

2. Observez la marche de l'apôtre. Dans son premier discours, il avait laissé entrevoir la doctrine de la résurrection de Jésus et de son

règne dans le ciel ; ici, son avénement est clairement exprimé : « Et, celui qui a été annoncé ayant été envoyé, je veux dire Jésus-Christ, que le ciel doit recevoir, » et qu'il recevra nécessairement ; « jusqu'au temps du rétablissement de toute chose. » Pourquoi ne vient-il pas actuellement, le motif en est manifeste ; « temps que Dieu a prédit par la bouche de ses saints prophètes depuis le commencement des siècles ; car Moïse a dit à nos pères : Le Seigneur votre Dieu vous suscitera du milieu de vos frères un prophète comme moi. Vous l'écouterez en toutes les choses qu'il vous dira. » *Deut.*, XVIII, 15. Plus haut c'était David, maintenant c'est Moïse dont il évoque la mémoire. « De toutes ces choses que Dieu a prédites. » Il ne dit pas : Que le Christ a prédites, mais : Que Dieu a prédites, les amenant insensiblement ainsi à la foi. Dans ce moment, il fait appel à une autorité irrécusable. « Le Seigneur votre Dieu vous suscitera du milieu de vos frères un prophète comme moi. Vous l'écouterez en toute chose. » Après cela, une vengeance terrible éclatera. « Et tout homme qui n'écoutera pas ce prophète sera exterminé du milieu du peuple. Et tous les prophètes qui, depuis Samuel et les temps subséquents, ont prophétisé, tous ces prophètes ont prédit ces jours. » C'est avec raison qu'il parle ici de l'extermination qui les menace. Veut-il avancer quelque proposition extraordinaire, il recourt aux grands hommes de l'Ancien Testament. C'est ainsi qu'il cite un témoignage à double fin : « Jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » *Psalm.* CIX, 2. On y voit, en effet, ces deux choses, et l'assujettissement de ses ennemis, et le châtiment de leurs crimes. « Comme moi. » Pourquoi donc vous étonner ? « Vous êtes les fils des prophètes. » Je vous le disais bien, c'est pour vous que toutes ces choses ont été accomplies. Comme ils se croyaient exclus de tous les priviléges dont ils avaient joui précédemment, à cause de leur crime, — et il paraissait assez naturel qu'ils ne fussent pas comblés de biens par celui-là même qu'ils avaient cloué à la croix, — l'apôtre leur fait voir que les prophètes avaient annoncé toutes ces particularités. « Vous êtes les fils des prophètes et du testament que Dieu a donné à vos pères, disant à Abraham : En celui qui sortira de vous seront bénies toutes les nations de la terre. Dieu, qui a ressuscité son Fils, l'a d'abord envoyé à vous-mêmes. » *Gen.*, XII, 3. Sans doute, il l'a envoyé aux autres hommes ; mais d'abord à vous qui l'avez mis à mort. « Il vous l'a envoyé pour vous bénir, afin que chacun se convertisse de sa perversité. » Revenons sur le langage de l'apôtre.

En premier lieu, il s'attache à détruire la pensée de les considérer comme les auteurs du miracle. Voilà pourquoi il dit aux Juifs : « A quoi bon vous étonner? » Il tient à ce que l'on ne révoque pas en doute son affirmation ; et, pour la faire mieux valoir, il prévient leurs félicitations et leur dit : « Pourquoi nous regarder, comme si, par notre puissance ou notre vertu, nous avions accompli ce prodige ? » Si vous êtes dans la stupeur et le trouble, sachez quel en est l'auteur, et n'ayez plus d'inquiétude. Remarquez en toute occurrence semblable que Pierre renvoie toute la gloire à Dieu et le reconnaît pour l'auteur de toute chose ; après quoi il expose à ses auditeurs la vérité sans crainte. C'est ainsi qu'il leur parlait précédemment de « cet homme glorifié par Dieu au milieu de vous. » Il ne cesse pas non plus de leur rappeler leur attentat, soit pour faire ressortir le prodige accompli, soit pour mettre la résurrection du Sauveur en pleine lumière. Ici, son langage est encore plus précis ; il ne parle plus de Jésus de Nazareth. Ecoutez-le plutôt : « Le Dieu de nos pères a glorifié son Fils, Jésus. » Quelle simplicité dans ce ton ! Rien d'accusateur, rien de semblable par exemple à ces paroles : Croyez donc maintenant ; voilà un homme qui, après être demeuré paralysé pendant quarante ans, vient d'être guéri au nom de Jésus-Christ. — Pierre se garde bien de parler de cette manière ; il n'eût abouti qu'à réveiller leur esprit de dispute. Il les félicite de l'étonnement qu'ils manifestent. Quant au nom qu'il donne à Jésus, il le donne de façon à mentionner le Père. Quoique Jésus fût l'auteur du miracle, il ne le déclare pas sur-le-champ. Les Juifs auraient pu répliquer : Quelle valeur peuvent avoir vos assertions, puisqu'elles se rapportent à un

Arguments invoqués par saint Pierre dans son discours aux Juifs.

criminel? Aussi prend-il la précaution de leur remettre en mémoire le sentiment de Pilate : qu'ils y réfléchissent, et ils se convaincront que Jésus n'était point criminel; car autrement Pilate n'eût pas consenti à lui rendre la liberté. L'apôtre ne dit pas que Pilate ait voulu le renvoyer absous, mais bien qu'il l'avait jugé digne d'être renvoyé absous. Par conséquent, vous avez réclamé la délivrance d'un meurtrier, et vous avez refusé celle du Sauveur, qui rappelait les morts à la vie.

On aurait pu objecter encore : D'où vient que Dieu glorifie maintenant celui qu'il n'a pas secouru au temps de l'épreuve? A cela l'on oppose le témoignage des prophètes, déclarant qu'il fallait que les choses eussent lieu de cette manière. Toutefois, Pierre ne veut point les autoriser à s'estimer justifiés par cette disposition de la Providence ; de là le blâme formel qu'il leur adresse. Certes, ce n'était pas une charge peu grave contre eux que d'avoir refusé la proposition que Pilate leur faisait; et, quant à la preuve de leur refus, celui dont ils avaient demandé la liberté l'établissait péremptoirement. Toutefois, la Providence l'avait ainsi permis. Rappeler cette circonstance, c'était mettre en relief l'audace et l'impudence des accusateurs du Christ. Un Gentil qui voyait Jésus pour la première fois, n'hésitait pas à vouloir lui rendre la liberté; les Juifs, qui avaient grandi au milieu des miracles, voulaient le contraire. D'ailleurs, Pilate n'était que juste en réclamant la liberté de Jésus, et ses paroles l'indiquaient clairement : « Il est d'usage, disait-il, que je remette en liberté un de vos prisonniers. Voulez-vous donc que je vous renvoie celui-ci? » *Marc.*, XV, 6. « Vous, au contraire, vous avez renié le saint et le juste. » Il ne dit pas : Vous avez livré; mais toujours : « Vous avez renié. » Il avait raison; ne s'écriaient-ils pas, en effet : « Nous n'avons d'autre roi que César? » *Joan.*, XIX, 15. Non-seulement vous avez refusé de réclamer la liberté de l'innocent, non-seulement vous l'avez renié, mais vous l'avez mis à mort. Lorsqu'ils étaient encore dans l'aveuglement, Pierre ne leur dit rien d'aussi vif : maintenant que leurs âmes sont ébranlées et capables de sentir la vérité, la vérité leur est exposée sans voile. Nous ne faisons aucune observation aux personnes en état d'ivresse; pour les reprendre, nous attendons qu'elles soient revenues à elles-mêmes. Ainsi, Pierre attend que les Juifs puissent le comprendre, avant de mettre sous leurs yeux la plupart de leurs crimes et de leur faire sentir l'aiguillon de sa parole : alors seulement il leur reproche d'avoir livré celui que Dieu avait glorifié, d'avoir renié devant Pilate celui que Pilate avait reconnu innocent, d'avoir enfin préféré un brigand au Fils de Dieu même.

3. Remarquez, une fois de plus, les allusions indirectes de Pierre à la puissance de Jésus, à sa résurrection par lui-même d'entre les morts. Dans sa première harangue il disait : « Il était impossible qu'il demeurât au sein du tombeau. » *Act.*, II, 24. Dans celle-ci : « Vous avez mis à mort l'auteur de la vie. » Il ne saurait donc recevoir d'un autre sa propre vie. De même que l'auteur du mal est celui qui a le premier fait le mal, que le père de l'homicide est celui qui le premier a commis l'homicide; de même l'auteur de la vie est celui qui a la vie par lui-même, « ..... celui que Dieu a ressuscité. » Après quoi l'apôtre ajoute : « Et par la foi en son nom, ce même nom a raffermi cet homme que vous voyez et que vous connaissiez ; et la foi par lui a donné à cet homme cette guérison parfaite. » Mais si la foi en Jésus, si la confiance en Jésus a été le principe de ce miracle, pourquoi Pierre ne dit-il pas : Par son nom, au lieu de : En son nom? Parce qu'il n'osait encore parler ouvertement de la foi en Jésus. Cependant, pour qu'on ne conçût pas du Sauveur une idée indigne de lui à l'occasion des mots, « par lui, » il ajoute : « Et son nom a raffermi cet homme; » puis aussitôt : « Et la foi qui est par lui, a donné à cet homme sa parfaite santé. » Il fait clairement entendre qu'il use de ménagements en s'exprimant comme il s'est exprimé. Certainement, il n'a dû avoir besoin de personne pour ressusciter du tombeau, celui dont le nom a rendu le mouvement à un homme que la paralysie avait réduit à l'état de cadavre. A ce sujet, notez avec quelle habileté le prince des apôtres invoque leur propre témoignage. « Comme vous le savez ; ... au milieu de

vous; ... celui que vous voyez et connaissiez; ... en présence de vous tous. » *Act.*, II, 22; III, 16. Ce qu'ils ignoraient, c'est que la guérison avait été opérée au nom de Jésus-Christ; ce qu'ils savaient, c'était l'infirmité du paralytique. Quant à ceux sur la parole desquels le miracle avait été accompli, eux-mêmes avouaient que la puissance du Christ avait tout fait, et non leur puissance. S'il en eût été différemment, s'ils n'eussent pas eu vraiment foi en la résurrection du Sauveur, ils n'auraient assurément pas cherché la gloire d'un autre au détriment de leur propre gloire, d'autant plus que sur eux étaient fixés les regards des Juifs.

Ses auditeurs étant dans la consternation, Pierre s'empresse de les consoler : « Hommes, mes frères, » leur dit-il. Dans le premier discours, il ne parle que du Sauveur; dans le discours actuel, il ajoute une exhortation. Là, il attend que les Juifs l'interpellent; maintenant, n'ignorant pas les efforts qu'ils avaient déjà déployés, il n'ignore pas non plus qu'ils sont beaucoup plus maniables. Toutefois, leur conduite passée ne pouvait être excusée par leur ignorance prétendue. Leurs instances pour obtenir la liberté du brigand, pour faire condamner Jésus, quand il devait être absous, et pour le faire mettre à mort, pouvaient-elles raisonnablement s'expliquer par leur ignorance? N'importe; Pierre ne leur demande pas l'aveu de ce crime, et il leur donne la facilité de s'en repentir. Peut-être même est-il bien aise d'alléguer en leur faveur une excuse plausible. — Evidemment, paraît-il leur dire, vous saviez bien que vous mettiez un innocent à mort; mais que cet innocent fût l'auteur de la vie, sans doute vous ne le saviez pas. — Par où non-seulement le commun des Juifs, mais les partisans du crime même, sont en partie excusés. Si le discours, au contraire, eût gardé le ton accusateur, les esprits n'en eussent été que plus aigris. Lorsqu'un criminel s'efforce de s'excuser, si l'on ne fait que presser davantage l'accusation, il s'irrite lui-même davantage. Aussi l'apôtre ne leur dit plus : Vous l'avez crucifié, vous l'avez mis à mort; mais : « Vous avez fait, ... » afin de les mettre sur la voie du pardon. Si les uns ont agi par ignorance, à plus forte raison les autres; si les uns doivent être pardonnés, combien plus les autres, encore une fois. Chose étonnante, quoiqu'il ait, dans ses deux discours, touché ce sujet, disant dans le premier : « Par le dessein et la prescience de Dieu; » dans le second : « Il a prédit le Christ à tous, » Pierre ne cite aucun témoignage à l'appui : c'est que les témoignages prophétiques, tout en prédisant les crimes, prédisaient aussi le châtiment. « Je livrerai les impies pour sa sépulture, disait Isaïe; je livrerai les riches à cause de sa mort. » *Isa.*, LIII, 9. « Ce qu'il avait annoncé par la bouche de tous ses prophètes, à savoir, qu'il souffrirait ainsi, il l'a réalisé. » Dessein profond de la part du Seigneur; car ce n'était pas un seul prophète, tous les prophètes annonçaient ces mêmes événements. Parce que l'ignorance a été pour beaucoup dans l'accomplissement de ces choses, il ne s'ensuit pas qu'elles aient été faites contre la volonté de Dieu. Sagesse admirable du Seigneur, qui se sert de la perversité humaine pour l'exécution de ses desseins! « Il l'a réalisé. » Ne croyez pas qu'il y manque quelque détail; toutes les souffrances que devait endurer le Christ, il les a vraiment endurées. Cependant, gardez-vous de croire, parce que vous avez agi en aveugles, parce que les prophètes avaient tout annoncé, que vous soyez dégagés de toute responsabilité.

Le Seigneur se sert de la perversité des hommes pour servir ses desseins.

Il est vrai que Pierre ne leur parle pas aussi sévèrement; il leur dit avec douceur : « Faites pénitence. » Pour quel motif? « Pour que vos péchés soient effacés; » ceux-là mêmes que vous avez commis en dehors de la condamnation de Jésus. Ce dernier, vous l'avez commis peut-être par ignorance, mais vous en avez commis d'autres, et vous avez besoin de les effacer. « Afin que, le temps du repos étant venu; » allusion obscure à la résurrection. Alors commencera le temps du repos véritable, celui après lequel Paul soupirait en disant : « Nous qui sommes sous cette tente, nous gémissons sous le poids qui nous accable. » II *Cor.*, V, 4. L'auteur de ce temps de repos, sera Jésus-Christ même : « Celui qui a été annoncé précédemment devant vous, Jésus-Christ étant venu. » Pierre ne dit pas : Pour que votre péché; mais : « Pour que vos

péchés soient effacés; » ce à quoi il fait allusion en parlant de la mission du Sauveur. En s'exprimant de la sorte, il ne déclare pas d'où il doit être envoyé; il se contente d'ajouter : « Lui que le ciel doit recevoir; » oui, recevoir. Mais pourquoi ne pas dire : Lui que le ciel a reçu? Il parle ici comme s'il s'agissait des temps antiques. Ainsi en a-t-il été décrété, tel est l'ordre établi. Quant à son existence éternelle, il n'en est pas question. Continuant à parler de l'incarnation, Pierre poursuit en ces termes : « Moïse a parlé à vos pères. Le Seigneur, disait-il, vous suscitera un prophète. » Il avait dit plus haut : « Jusqu'au temps du rétablissement de toutes les choses, conformément à ce que le Seigneur a prédit par la bouche de tous les saints prophètes, depuis les siècles. » Maintenant il en vient à Jésus-Christ. Si lui-même a prédit une foule de choses, s'il faut l'écouter avec foi, certainement on peut dire en toute vérité que toutes ces circonstances ont été annoncées par les prophètes.

4. Au demeurant, la pensée du prince des apôtres est d'établir que les prophètes avaient annoncé tous ces faits merveilleux : que l'on se mette sérieusement à rechercher les oracles qui s'y rapportent, et on les trouvera, bien qu'entachés quelquefois d'obscurité. Aucun de ces oracles n'est de date récente. « Il a été annoncé par avance. » Le langage de l'apôtre effraie ici ses auditeurs, parce qu'il donne à entendre qu'il leur reste maintes peines à subir. « Ce qu'il devait souffrir, il l'a réalisé. » Pourquoi cette manière de s'exprimer? Pierre dit : « Il l'a réalisé; » et non : A été réalisé. Ce que le Sauveur devait souffrir avait été accompli; ce qui devait avoir lieu plus tard ne l'était pas encore. « Le Seigneur Dieu vous suscitera un prophète comme moi du milieu de vos pères. » Difficilement il pouvait leur dire une chose plus agréable. Remarquez ce mélange de choses simples et sublimes. C'est une chose simple et sublime à la fois que cette ressemblance avec Moïse de Celui qui devait monter aux cieux. Aux yeux des auditeurs de l'apôtre, c'était toujours une chose merveilleuse. Ce en quoi cette ressemblance cessait, le voici : « Et il arrivera, quiconque ne l'écoutera pas, sera exterminé. » Comme il avait été abondamment déjà prouvé qu'il régnait une profonde différence entre Moïse et le Sauveur, Pierre en vient immédiatement à ce frappant témoignage. « Dieu le suscitera du milieu de vos frères. » Observez que Moïse aussi menace de châtiment ceux qui ne l'écouteront pas : tout s'enchaîne parfaitement. « Et tous les prophètes depuis Samuel. » Ils ne sont pas tous énumérés pour ne pas prolonger le discours; le témoignage de Moïse suffisait, et c'est pour cela qu'on n'en invoque pas d'autre.

« Vous êtes les fils des prophètes et du testament que Dieu vous a donné. » Les fils du testament, c'est à savoir, les héritiers. Pour qu'ils ne s'imaginent pas recevoir de Pierre ce bienfait, Pierre leur rappelle qu'il leur était promis depuis longtemps; ce qui les inclinait encore plus à penser que tel était le bon plaisir de Dieu. « A vous d'abord Dieu, après l'avoir ressuscité, a envoyé son Fils. » Il ne se contente pas de dire : Dieu vous a envoyé son Fils; il ajoute : Quand son Fils a été ressuscité, quand il a été crucifié. Comme l'on eût pu regarder le Fils comme l'auteur de ces bienfaits à l'exclusion du Père, l'apôtre ajoute les mots : « Pour vous bénir. » Si donc il est votre frère, s'il vous comble de bénédictions, la promesse qui vous avait été faite est réalisée. Loin de vouloir que vous n'ayez rien de commun avec ses fidèles, il veut au contraire que vous marchiez à leur tête et que vous donniez aux autres l'exemple. Ne vous regardez conséquemment pas comme des délaissés et des proscrits. « Afin que chacun se convertisse de ses iniquités. » Alors il vous bénira, et d'une bénédiction qui ne sera pas ordinaire. Que sera cette bénédiction? Elle sera très-abondante. Il ne suffit pas, pour expier ses fautes, de ne plus les commettre. — Mais si cela ne suffit pas, comment pourrons-nous être bénis? — La bénédiction n'est pas de prime abord le partage du prévaricateur; ce qui lui est accordé, c'est la rémission de ses péchés. Pour les mots : « Comme moi, » s'ils ne découvrent pas un rapprochement entre Moïse et Jésus en tant que législateurs, ils n'ont pas de signification admissible. « Vous l'écouterez, » mais non avec indifférence; car « quiconque n'écoutera pas ce prophète, sera exter-

miné du milieu du peuple. » Maintenant que Pierre a convaincu ses auditeurs de leur culpabilité, qu'il leur a dénoncé leur pardon et promis des biens précieux, il leur déclare que Moïse n'avait pas dit autre chose. Quel rapport y a-t-il entre les mots : « Jusqu'au temps du rétablissement, » et cette citation de Moïse enjoignant aux Juifs de prêter l'oreille à tous les enseignements du Christ, et le leur enjoignant sous les menaces les plus sévères? Il existe entre ces deux points un rapport très-étroit : c'est une preuve qu'il fallait précisément pour cela se ranger du côté du divin Maître. Qu'entendre par « les fils des prophètes et du Testament? Leurs héritiers, leurs successeurs. Comment se fait-il que, étant les fils légitimes, vous soyez aussi indifférents à vos propres affaires qu'aux affaires des étrangers? Vous vous êtes rendus coupables assurément de bien des fautes; mais il vous sera facile d'en obtenir le pardon. Après ce langage, vient fort à propos celui-ci : « Dieu vous a envoyé son fils pour vous bénir. » Il ne dit pas : Pour vous garder, mais : « Pour vous bénir, » bienfait plus élevé. Du haut de sa croix, Jésus devait bénir ceux qui l'y avaient attaché.

A nous d'imiter les exemples de notre Maître : dépouillons-nous de tout sentiment haineux et homicide. Ce n'est pas assez que de ne pas se venger; dans l'ancienne loi, la vengeance était interdite : traitons ceux qui nous ont blessés comme nous traiterions des parents bien-aimés, comme nous nous traiterions nous-mêmes. Nous devons marcher sur ses traces, nous devons nous montrer les disciples de celui qui est monté sur une croix et qui, néanmoins, a tout fait pour le salut de ses bourreaux et leur a député ses apôtres. Pour nous, c'est avec raison souvent qu'on nous persécute; pour lui, ce fut d'une manière impie et injuste qu'il fut persécuté. Il fut crucifié par ceux-là mêmes qui, loin d'être blessés par lui, n'en avaient reçu que des bienfaits. Pourquoi le traitèrent-ils de la sorte, je vous le demande? Se sentaient-ils méprisés du Sauveur? Et pourtant il les entourait des plus touchants égards. « Les Scribes et les Pharisiens, disait-il, sont assis sur la chaire de Moïse. Faites donc tout ce qu'ils vous diront; mais n'imitez pas leur œuvres. » *Matth.*, XXIII, 2; II, 3. Et ailleurs : « Allez, montrez-vous au prêtre. » *Matth.*, VIII, 4. Il ne dépendait que de lui de les exterminer, et il les sauvait. C'est lui qu'il nous faut imiter, n'étant les ennemis, les adversaires de personne, si ce n'est du diable.

Contre les jurements.

5. Des habitudes qui ne contribuent pas peu à procurer ce résultat, sont l'habitude de ne pas jurer et celle de ne se pas mettre en colère. Ne nous mettons pas en colère, et nous n'aurons pas d'ennemis. D'autre part, qu'un homme renonce au jurement, et les ailes de la colère sont coupées, et tout emportement est prévenu. La colère et le jurement sont pareils au souffle du vent : baissez les voiles; le vent ne soufflant pas, les voiles sont inutiles. Si donc nous nous abstenons de crier et de jurer, la colère n'aura plus sur nous d'empire. Vous ne me croyez peut-être pas; alors faites vous-mêmes l'expérience de ce que j'avance, et vous n'en douterez plus. Inspirez à l'homme irascible la résolution de ne pas jurer, et vous n'aurez plus besoin de lui prêcher la douceur. Voilà comment vous vous mettrez complétement en garde contre ces deux vicieuses habitudes, et comment vous en arriverez à ne plus jurer et à ne plus vous abandonner à la colère. Ne comprenez-vous donc pas à combien de dangers votre négligence en ces points vous entraînerait? Il faut de toute rigueur vous imposer à vous-mêmes des liens, il vous fait mettre tout en œuvre de manière à soustraire votre âme à ces habitudes redoutables; car, si vous n'y parveniez pas, votre vie s'écoulerait dans les angoisses, les querelles, les malédictions que vous arracherait la colère; le tout inutilement, sans fruit. Lors donc que vous aurez à menacer, à commander, faites tout sans jurement aucun. Avec de la bonne volonté, vous pourrez vous amender dans vos actes et dans vos paroles. Aujourd'hui, nous devons vous parler sur un ton moins vif que précédemment; car vous vous êtes souvenus de nos avis, et vous vous êtes en grande partie corrigés. Disons, à ce propos, quelle est l'origine du jurement, et pour quelle raison on l'a toléré. En vous racontant le temps, le lieu et les principales circonstances de son origine, nous nous proposons de récompenser votre obéissance.

Lorsqu'on fait le bien, on mérite d'entendre les leçons de la sagesse : lorsqu'on ne fait pas le bien, on est indigne de ces leçons. Les contemporains d'Abraham firent bien souvent des contrats; des victimes furent immolées, des sacrifices offerts; mais le serment n'existait pas encore.

Quelle en a donc été l'origine? Son origine date du moment où le mal était devenu très-considérable, où le bouleversement était complet partout, et où l'idolâtrie commençait à régner sur les hommes. C'est alors que les hommes, dans leur incrédulité, se mirent à prendre Dieu comme témoin et comme garant de la vérité de leurs paroles; car c'est là l'essence du jurement, qui est lui-même la conséquence de la corruption des mœurs. Le premier grief contre le jurement s'adresse à la personne qui jure, laquelle n'est pas crue, à moins qu'il n'y ait une garantie à sa parole, et une garantie sérieuse : dans la défiance qui règne, on ne veut plus alors de l'homme comme garant, et l'on exige Dieu même. Le second grief contre le jurement concerne la personne qui le reçoit, lorsque, ayant à conclure une affaire, elle exige absolument Dieu comme garant, et qu'elle déclare devoir se retirer, à moins que satisfaction ne lui soit donnée en ce point. Quelle folie étonnante! Quelle conduite injurieuse! Quoi! vous, cendre et poussière, ver de terre et fumée, vous exigez la garantie de votre Seigneur, et vous obligez votre semblable à vous la donner! Voilà, je le suppose, vos serviteurs qui se querellent, aucun des deux ne veut s'en rapporter à l'autre, l'un déclare même qu'il ne se désistera qu'à la condition que vous interviendrez avec votre garantie; est-ce que vous ne vous mettriez pas à l'accabler de coups pour lui apprendre que son maître a bien d'autres affaires? Je parle de serviteurs; mais si l'on voulait faire intervenir un homme respectable à un haut degré, est-ce que cet homme ne se regarderait pas comme offensé? — Telle n'est pas ma volonté, répliquerez-vous. — Eh bien! n'exercez sur votre pareil aucune contrainte; car il arrive souvent que vous refusez d'accepter tel homme qu'il vous donnera pour caution. — Mais alors, je dois perdre ce que j'ai donné. — Ce n'est pas là ce que je vous demande; ce que je demande, c'est que vous n'infligiez pas au Seigneur une injure gratuite. Celui qui met son frère dans la nécessité de commettre cette injure, sera plus gravement puni, certes, que ce dernier; j'en dirai autant de celui qui jure sans que personne l'y oblige. Ce qu'il y a de vraiment déplorable, c'est qu'on entend des jurements prononcés pour une obole, pour une chose insignifiante, pour la moindre injustice.

Je suppose, dans ces cas divers, que le parjure ne se produise pas; mais, quand le parjure se produit, le désordre est complet, et la responsabilité retombe également sur l'auteur et sur le complice. — Il y a bien des circonstances qui vous échappent, direz-vous. — Prenez les précautions que l'on vous indique, et vous éviterez tout danger; dans le cas où vous auriez quelque chose à vous reprocher, soyez le premier à vous en punir : il vaut mieux encore vous punir vous-même que d'être puni par autrui. Car, enfin, lorsque vous exigez d'un de vos concitoyens un jurement, qu'en attendez-vous? Un parjure? Mais ce serait la pire des folies; la vengeance retomberait sur votre tête : mille fois plutôt sacrifier votre argent que de sacrifier cette âme. Quel avantage espérez-vous de cette injure faite à Dieu, de ce tort grave que vous vous faites à vous-même? Il faudrait, pour en agir de la sorte, avoir le cœur d'une bête féroce, je dis plus, d'un impie. — J'aime à croire qu'il n'y aura pas de parjure. — Croyez, alors, sans exiger de serment. — Cependant il y a bien des gens qui n'osent plus manquer à leur parole, quand ils sont liés par un serment, et qui le font avec une extrême facilité, quand ils ne le sont pas. — C'est une erreur, ô homme! Celui qui est coutumier du vol et de l'injustice ne respectera guère son serment : si le serment exerce sur lui quelque action salutaire, la crainte de commettre une injustice le retiendra bien davantage. — C'est malgré lui qu'il jure. — Il n'en est que plus digne d'indulgence. Mais pourquoi parler des jurements de ce genre, et passer sous silence les jurements dont l'agora retentit? Vous ne pouvez plus ici alléguer les mêmes excuses; pour dix oboles, on jure et on se parjure. Parce que Dieu

ne lance pas contre vous son tonnerre, parce que des fléaux n'éclatent pas de toute part, vous ne craignez pas de mettre en cause le nom de Dieu; pour quelle raison, s'il vous plaît? Pour acheter quelques légumes, quelques chaussures, pour une faible somme d'argent. Ah! n'allons pas nous persuader, parce que le châtiment n'éclate pas, que nous sommes exempts de toute faute; si nous ne sommes pas punis, c'est la divine miséricorde, non notre vertu, qui en est cause. Jurez donc par votre enfant, jurez donc par vous-même, dites donc : Je veux que le bourreau me déchire les flancs si..... Vous craignez de le faire? Dieu est donc moins digne de considération que vos flancs, il est moins respectable que votre tête. Dites alors : Puissé-je être frappé de cécité si..... Tel est l'intérêt manifesté par le Christ à notre égard, qu'il nous a même défendu de jurer par notre propre tête : tel est le peu de zèle que nous avons pour la gloire de Dieu, que nous l'outrageons à tout propos. Ne savez-vous donc pas quelle est la grandeur de Dieu, et avec quelle bouche doit être invoqué son saint nom? Avons-nous à parler d'un grand homme, nous disons : Purifiez votre bouche avant d'en parler; et le nom adorable du Seigneur, ce nom qui est au-dessus de tout nom, qui est admirable dans l'univers entier, ce nom que les démons n'entendent qu'en frémissant de rage, ce nom, nous le prononçons de la façon la plus inconsidérée!

6. O puissance de l'habitude! c'est elle qui couvre ainsi de mépris ce nom adorable. Qu'il vous arrivât dans un lieu saint d'obliger un de vos semblables à jurer, vous seriez pénétré d'horreur, comme si vous eussiez vous-même prononcé quelque épouvantable serment. Or, pourquoi cela vous paraît-il horrible? Uniquement parce que nous en usons rarement, tandis que le jurement ordinaire est à chaque instant sur nos lèvres. Est-ce que, d'ailleurs, nous devrions sans frayeur prononcer le nom de Dieu? Chez les Juifs, ce nom était entouré d'un si profond respect, qu'on l'écrivait sur des lames que le grand prêtre seul avait le droit de porter. Avec quelle facilité maintenant ce nom est prononcé! Puisque, en ce temps, il était généralement interdit de prononcer le nom de Dieu, jugez de ce qu'il y a de folie, d'audace, à prendre Dieu même à témoin! Fallût-il renoncer à tous ses biens, ne devrait-on pas faire volontiers ce sacrifice? Je vous le déclare donc, et je vous conjure de m'écouter : Faites cesser les jurements dont la place publique retentit; quant aux récalcitrants, amenez-les moi tous sans exception. En votre présence, je charge tous les fidèles qui remplissent quelque fonction dans la maison de la prière, de ne permettre jamais de vains jurements, ni même des jurements d'aucune sorte. Quel que soit le récalcitrant, qu'on me l'amène; car il faut que nous nous mêlions à ces choses, comme si vous étiez de petits enfants. Puissions-nous n'avoir pas besoin d'intervenir. C'est une honte pour vous que de nous obliger à revenir constamment, pour vous éclairer, sur ces matières. Quand vous n'êtes pas initié, vous vous gardez bien de vous approcher de la table sacrée. Ce qui est plus triste, c'est que vous osez, initié, vous présenter à la table sainte, dont l'accès n'est pas permis à tous les prêtres, et après cela prononcer quelque jurement. Mais vous, qui n'oseriez pas toucher à la tête d'un enfant, vous ne craignez pas de toucher cette table effrayante, et vous n'êtes pas glacé de terreur! Amenez-moi ces hommes qui ne peuvent s'entendre, et je les renverrai joyeux l'un et l'autre. Faites donc ce que vous voudrez; de mon côté, je vous ordonne de ne plus jurer. Et quelle espérance de salut nous restera-t-il, si nous nous relâchons de cette manière sur tous les points? Les actes, les contrats, ne serviront-ils donc qu'à causer la perte de votre âme? Croyez-vous donc gagner autant que vous sacrifiez? Votre frère s'est-il parjuré? Vous vous êtes perdus tous deux. N'y a-t-il pas eu de parjure? Vous ne l'en avez pas moins perdu, en l'obligeant à se rendre coupable de prévarication.

Chassons ce mal de notre âme, en attendant qu'il disparaisse de la place publique, des boutiques des marchands et de tous les ateliers; nous n'en recueillerons que de plus précieux avantages. Ne croyez pas que la transgression des lois divines contribue à la prospérité de la vie. — Mais on n'ajoute pas foi à ma parole; — car j'ai souvent entendu plusieurs d'entre vous

dire : Il faut que j'entasse serments sur serments, sans quoi l'on ne veut pas me croire. — A vous la faute qui jurez avec tant de facilité : s'il en était autrement, si tout le monde savait que vous ne jurez jamais, n'en doutez pas, l'on compterait beaucoup plus sur une parole, sur une promesse de votre bouche, que sur la parole des hommes toujours prêts à jurer. N'est-il pas vrai que vous compteriez beaucoup plus sur ma parole, à moi qui ne jure pas, que sur la parole de ceux qui jurent sans cesse? Vous me répondrez que je suis élevé en dignité, que je suis évêque. Vous montrerai-je que cela n'est pas tout? Voyons, parlez-moi, je vous en supplie, en toute franchise : supposez que je jure à tout propos, de quoi ma dignité me servirait-elle? De rien absolument. Ce n'est donc pas à ma dignité qu'il faut attribuer la confiance que vous avez en moi. Que gagnez-vous, en définitive, à cette conduite? Paul a senti l'aiguillon du besoin, acceptez la même condition plutôt que de transgresser les commandements du Seigneur. Pourquoi être incrédule à ce point? Croyez-vous donc que si vous ne négligez rien, si vous mettez tout en œuvre pour ne pas proférer de serment, Dieu ne vous récompensera pas? Il pourvoit chaque jour aux nécessités des jureurs et des parjures, et il nous plongerait dans une indigence sans remède parce que vous auriez écouté sa voix! Que tout le monde voie renoncer à toute sorte de jurements tous ceux qui sont rassemblés dans cette église, que ce soit là pour nous un caractère distinctif; que par là nous différions, aussi bien que par la foi, des Gentils et de tous les autres infidèles. Qu'un sceau céleste soit empreint sur nous; que nous apparaissions en tout lieu comme les membres d'un troupeau royal; que l'on nous reconnaisse à la bouche et à la langue, comme les barbares; distinguons-nous d'eux par ce moyen, comme s'en distinguent les personnes d'origine grecque. Qu'est-ce qui caractérise les perroquets? N'est-ce pas l'imitation de la parole humaine, qui leur est propre? Et nous aussi, comme les apôtres, qu'on nous distingue à notre parole, à notre langage vraiment digne des anges. Si l'on vous dit : Jurez, répondez : Le Christ nous le défend; je ne jure jamais. Il n'en faudra pas davantage pour vous initier à toutes les vertus; c'est ici, pour ainsi parler, la porte de la piété, la voie de toute philosophie, la palestre où l'on se forme à la sagesse. Mettons en pratique ces conseils, et nous arriverons à posséder les biens présents et à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

La parole de celui qui jure est moins sacrée que celle de l'homme qui ne jure pas.

HOMÉLIE X.

« Or, pendant qu'ils parlaient au peuple, les prêtres et le gardien du temple survinrent. »

1. Ils ne se sont pas encore reposés des premières épreuves, et voici qu'ils en essuient de nouvelles. Observez comment les choses se sont passées. D'abord, accueillis sans respect, ils sont exposés à la dérision publique; puis, les principaux d'entre eux se heurtent à de véritables périls, et cela, non pas coup sur coup et sans interruption, mais après s'être illustrés par l'éloquence de leurs discours et l'éclat d'un grand miracle. Qu'importe néanmoins? Ils prennent confiance, et, grâces à Dieu, ils entreprennent le combat. Quant à ceux qui naguère cherchaient un traître pour s'emparer du Christ, remarquez leur conduite : ils mettent la main sur les apôtres, et se montrent plus féroces et plus audacieux après la mort du Sauveur. Le péché conserve encore une certaine pudeur à son origine; puis il remplit d'audace le cœur de ceux qui l'ont commis. Mais pourquoi les prêtres survinrent-ils? car il est écrit : « Les prêtres et le gardien du temple survinrent alors. » Afin de convertir la conduite des apôtres en un crime public, au lieu de s'en venger comme d'une faute privée et particulière, chose d'ailleurs qu'ils s'efforçaient de faire toujours. « Affligés de ce que les disciples enseignaient le peuple. » Ils voyaient avec peine les disciples s'ériger en docteurs de la foule; ils supportaient avec plus de peine encore qu'ils enseignassent que non-seulement le Christ était

ressuscité, mais que nous devrons aussi tous ressusciter par lui. « Affligés, dit l'écrivain sacré, qu'ils annonçassent la résurrection des morts au nom de Jésus. » Telle fut l'efficacité de la résurrection du Christ, qu'il est devenu le principe de la résurrection des autres. « Et ils les arrêtèrent, et ils les mirent en prison jusqu'au lendemain; car c'était déjà le soir. » O singulière audace! Les mains encore rougies du sang versé, ils osent poursuivre leurs criminels projets, et se préparent à de nouveaux forfaits. A cause du nombre des disciples sensiblement accru, ils ont peur, et c'est pour cela que les magistrats du temple surviennent. « C'était déjà le soir. » Ceux-ci agissaient ainsi pour apaiser les fidèles; c'est dans ce but qu'ils gardaient les apôtres; mais ce délai ne servait qu'à rendre les apôtres plus hardis. Et quels sont ceux dont on s'empare? Les chefs des apôtres, devenus l'exemple des autres et leur apprenant à ne plus se chercher désormais les uns les autres, ni à agir en commun.

« Or plusieurs de ceux qui avaient entendu la parole crurent et le nombre de ceux-là fut d'environ cinq mille. » Quoi donc? Est-ce que les apôtres étaient entourés de respect et d'honneur? Ne les voyaient-ils pas, au contraire, dans les chaînes? Comment donc crurent-ils? O puissance qui se fait jour de tout côté! il y avait de quoi décourager la foi de ceux qui avaient cru; et cependant c'est tout l'opposé qui se produit, tant le discours de Pierre était entré profondément dans les âmes, tant il avait frappé les esprits. Le courage des maîtres en face de leurs tyrans enflammait les cœurs des disciples, ils s'enhardissaient en les voyant compter pour rien ce qu'ils avaient présentement à souffrir. Si le Crucifié, disaient-ils, opère de tels prodiges, s'il redresse les boiteux, nous sommes désormais sans crainte. Tout cela arrivait par la volonté de Dieu, qui convertit ainsi cette seconde fois plus de Juifs que la première. Sur quoi les Scribes étonnés enchaînent les apôtres sous les yeux des disciples, afin de rendre ces derniers plus timides. Mais leurs prévisions sont déjouées de nouveau. C'est pourquoi ils se gardent d'interroger les apôtres en présence des disciples; ils les prennent à l'écart, pour que l'indépendance de leur langage ne fortifie pas le courage des auditeurs. « Or il arriva que le lendemain les chefs du peuple, et les anciens, et les Scribes s'assemblèrent à Jérusalem; et Anne le grand prêtre, et Caïphe, et Jean, et Alexandre, et tous ceux qui étaient de la race sacerdotale. » Les voilà de nouveau réunis! Outre les autres griefs, il y avait celui de la violation de la loi. Ils donnent à leur conduite les apparences d'un jugement, afin de déclarer les prévenus coupables par une injuste sentence. « Et, faisant paraître les apôtres au milieu d'eux, ils les interrogèrent: Par quelle puissance ou au nom de qui avez-vous fait ceci? » Ils le savaient bien; car « ils s'attristaient de les entendre annoncer la résurrection des morts au nom de Jésus. » C'était même à cause de cela qu'ils avaient mis la main sur eux. Pourquoi dès lors cette interrogation? Ils s'attendaient à les voir nier devant la multitude ce qu'ils avaient dit, et par là tout serait réparé. Mais eux, voyez ce qu'ils répondent. On leur demande : « Au nom de qui avez-vous fait ces choses? Et Pierre rempli de l'Esprit saint leur dit. » Souvenez-vous maintenant des paroles du Christ, et voyez comme se réalise ce qu'il avait prédit en ces termes: « Quand on vous conduira dans les synagogues, ne vous inquiétez pas comment vous répondrez; l'Esprit de votre Père qui est en vous parlera pour vous. » *Luc.*, XII, 11-12. Donc ces paroles avaient une grande efficacité. Entendez comment s'exprime Pierre: « Princes du peuple et vous, anciens, écoutez. » Pas le moindre fiel dans son langage; en homme sage et plein de confiance, il traite ses persécuteurs avec respect : « Princes du peuple, et vous, anciens; puisque nous sommes aujourd'hui interrogés sur la guérison d'un infirme et sur la manière dont il a été guéri, il faut que vous tous et tout le peuple d'Israël le sachiez. » Mais d'ores et déjà il ne les ménage plus, il entre dans le vif de la question, il leur rappelle que c'est pour un bienfait qu'il est traduit en jugement; comme s'il disait: Il faudrait nous donner des couronnes pour un acte pareil et nous proclamer les bienfaiteurs du peuple; et voilà néanmoins que nous sommes ici parce

que nous avons fait du bien à un homme infirme, sans puissance et sans fortune. Qui pourrait en cela être jaloux de nous?

2. Cet exorde certes ne manquait pas d'énergie. Par de telles paroles il est évident que les scribes se rangent au nombre des méchants. « C'est par le nom de Jésus-Christ de Nazareth, » ajoute Pierre, et cela contriste davantage ses ennemis; mais il obéit à ce conseil du Christ: « Ce qui vous a été dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits. » *Matth.*, x, 27. « C'est par le nom de ce Jésus-Christ de Nazareth que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts, que cet homme est ici guéri devant vous. » Il rappelle ainsi la passion et la résurrection. « Cette pierre, poursuit-il, qui a été rejetée par vous qui bâtissez, est devenue la pierre angulaire. » *Psalm.* CXVII, 22. Il leur remet en mémoire une parole capable de les frapper de terreur; il est écrit: « Celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera, et elle écrasera celui sur qui elle tombera. » *Matth.*, XXI, 44. « Et il n'y a de salut par aucun autre. » Quelle impression croyez-vous que ces paroles firent sur eux? « Car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés. » Langage élevé et sublime! Maintenant qu'il ne faut pas faire des prodiges, mais seulement parler en toute liberté, Pierre ne ménage rien; il ne craint plus de les contrarier. Il ne dit pas simplement: Par un autre; mais: « Il n'y a de salut en aucun autre. » Et de la sorte, en enseignant que celui-là dont il parle peut nous sauver, il veut remplir de terreur ceux qui l'écoutent.

« Or, voyant la constance de Pierre et de Jean, et sachant qu'ils étaient des hommes sans lettres et ignorants, les Juifs s'étonnaient et se rappelaient que ces mêmes hommes avaient été avec Jésus. » Et comment ces ignorants triomphèrent-ils de la science des scribes et des grands prêtres? Comment? Parce que ce n'était pas eux qui parlaient, c'était l'Esprit saint qui parlait par leur bouche. « Et, voyant debout au milieu d'eux celui qui avait été guéri, ils ne pouvaient les contredire. » Admirez la fidélité de cet homme: il n'abandonne pas ceux qui l'ont guéri; il les suit dans le lieu même du jugement, afin de confondre, s'il le fallait, ceux qui oseraient nier le prodige. « Ils leur commandèrent donc de sortir du conseil, et ils délibérèrent entre eux, disant: Que ferons-nous à ces hommes? » Voyez comme ils hésitent! Il est évident que la crainte humaine fait tout ici. Ils n'avaient pu ni obscurcir, ni détruire les œuvres du Christ, il semblait que la foi grandissait en raison même des obstacles qu'ils lui suscitaient: ainsi en est-il encore maintenant. « Que ferons-nous? » Insensés que vous êtes! Comment pouvez-vous, surtout quand tous vos efforts ont été inutiles, comment pouvez-vous espérer plus de succès après que les apôtres ont si bien parlé? — Plus ils voulaient empêcher le travail de la foi, et plus la foi gagnait et se répandait. « Car il est manifeste pour tous les habitants de Jérusalem qu'un miracle éclatant a été fait par eux, et nous ne pouvons pas le nier. Mais, afin qu'il ne se répande pas davantage parmi le peuple, défendons-leur de parler désormais en ce nom à *qui* que ce soit. Et, les appelant, ils leur commandèrent de ne jamais parler et enseigner au nom de Jésus. » Quelle audace chez les Juifs, *et, chez* les apôtres, quelle sagesse! « Or, Pierre et Jean, prenant la parole, leur dirent: Jugez vous-mêmes s'il est permis devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu même! Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu. Mais ils les renvoyèrent avec menaces, ne sachant comment les punir à cause du peuple. » Les miracles leur fermaient la bouche, et ils ne souffraient pas que les apôtres terminassent leurs discours; mais, en attendant, pour les empêcher de parler, ils les maltraitaient et les couvraient d'opprobres. « Parce que tous glorifiaient Dieu de ce qui était arrivé; et l'homme qui avait été le sujet de ce miracle avait plus de quarante ans. »

Mais revenons à ce qui précède. « Que ferons-nous à ces hommes? » D'abord les scribes n'agissaient qu'en vue de la gloire humaine; maintenant ils se proposent autre chose, ils ne veulent pas passer pour des êtres sanguinaires, comme ils le diront eux-mêmes plus tard: « Voulez-vous faire tomber sur nous le sang de cet homme? Défendons-leur de parler désormais à personne



de Jésus. » Quelle démence! Convaincus de la résurrection du Christ, et partant de sa divinité, ils osent espérer enchaîner par leurs manœuvres celui que la mort n'a pu garder. Est-il rien de pareil à une semblable folie? Et ne vous étonnez pas de les voir poursuivre encore un but qu'ils n'ont pu d'abord atteindre. C'est le propre de l'iniquité de ne rien voir et d'agir toujours dans le trouble! Mécontents de ce qui se passe, ils croient qu'ils ont été trompés, comme il arrive à ceux qui ont été déçus dans une affaire dont ils se préoccupaient. Les apôtres, en effet, disaient partout que Dieu avait ressuscité le Christ, et, pour preuve de cette résurrection, ils montraient debout, au milieu d'eux, l'homme qui avait été guéri au nom de Jésus. Du reste, les princes de la synagogue croyaient aussi à cette résurrection ; ils y croyaient peut-être d'une façon puérile et forcée ; mais enfin ils y croyaient. Maintenant ils ne croient plus et ils se troublent, se demandant ce qu'ils ont à faire. Cela ne suffit-il donc pas pour leur persuader de ne rien entreprendre contre des hommes qui parlent avec une telle fermeté? Pourquoi donc, ô Juif, ne crois-tu pas? Pourquoi, dis-le moi? Ce n'est pas à l'iniquité du grand nombre qu'il te faut arrêter, mais aux prodiges et aux discours que tu vois et entends. Et pourquoi ne livrent-ils pas les apôtres aux Romains? Déjà décriés auprès d'eux pour leur conduite envers le Christ, ils se nuisaient à eux-mêmes en retardant de les dénoncer à qui de droit. Quelle différence avec ce qu'ils firent au Christ! ils s'étaient saisis de lui au milieu de la nuit, et l'avaient amené sans retard devant les tribunaux, craignant la fureur du peuple. Contre les apôtres, ils n'osent rien faire de pareil, et ils se gardent bien de les traduire devant Pilate, peu rassurés qu'ils sont après les événements précédents, et redoutant d'être repris sur leur propre conduite. « Or, il arriva le lendemain que les princes et les anciens du peuple, et les scribes se réunirent à Jérusalem. »

3. Nouvelle assemblée à Jérusalem, où le sang avait été répandu sans respect pour la ville. « Anne et Caïphe étaient là. » On se souvient de la lâcheté de Pierre, qui n'avait pu soutenir les interrogations d'une servante et qui renia son Maître prisonnier. Voyez maintenant comme il se lève au milieu de ses ennemis! Admirez son langage. « Puisque nous sommes aujourd'hui interrogés sur la guérison d'un infirme et sur la manière dont il a été guéri, apprenez tous ce que vous demandez. » Mais ils disent : « Au nom de qui l'avez-vous fait? Pourquoi le tenir caché et ne pas l'avouer? Au nom de qui avez-vous agi? » Que répond Pierre? Ce n'est pas nous qui avons opéré ce prodige. Admirez sa sagesse. Il ne dit pas d'abord : Nous avons agi au nom de Jésus; mais bien : « C'est par le nom de Jésus que cet homme est ici guéri devant vous. » Il ne dit même pas : C'est nous qui l'avons guéri. « Puisque nous sommes interrogés sur la guérison d'un infirme. » Il les condamne ainsi à redire toujours la même accusation, et à trouver mauvais qu'on fasse du bien à leurs semblables; il rappelle leurs crimes et leurs tendances sanguinaires; enfin il les montre toujours disposés à poursuivre les bienfaiteurs. Voyez-vous comme toutes ces paroles sont mesurées? Les apôtres faisaient ainsi l'expérience de leurs forces et sortaient invincibles de ces redoutables essais. Pierre montre donc aux Juifs qu'ils prêchent le Christ sans le vouloir, et que cette foi dont ils s'estiment juges et censeurs, ils l'exaltent au lieu de l'abaisser. « Ce Jésus que vous avez crucifié. » Quelle sainte audace! « Ce Jésus que Dieu a ressuscité d'entre les morts. » Le langage de l'apôtre prend une liberté nouvelle. — Ah! semble-t-il dire, nous ne voulons pas cacher les choses ignominieuses; loin d'en faire un mystère, nous les prêchons en toute liberté. — Et la preuve, c'est qu'il ne les dit pas en courant; il insiste, il semble s'y complaire. « C'est cette pierre qui a été rejetée par vous qui bâtissiez! » Mais vous n'avez servi qu'à la rendre plus belle; « elle est devenue la pierre angulaire. » En d'autres termes : Vous avez rejeté celui qui par sa nature était bon et parfait. Voilà comment, à propos d'un miracle, les apôtres osaient parler.

Confiance de saint Pierre.

Quand il faut enseigner, voyez, je vous prie, comme ils savent citer des prophéties nombreuses, et comme ils s'en tiennent à d'énergiques paroles lorsqu'il s'agit de parler libre-

ment. « Aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés. » Ce nom a été donné non-seulement pour eux, mais pour tous. Encore ici, Pierre change en témoins les ennemis mêmes. Ils avaient demandé : « Au nom de qui le faites-vous? » il leur répond : « Au nom du Christ, car il n'y en a pas d'autre. » Pourquoi donc cette interrogation? Est-ce que la réponse n'est pas de toute part manifeste? « Car il n'est pas sous le ciel d'autre nom par lequel nous devions être sauvés! » Celui qui parle ainsi, on le comprend à la fierté de son langage, ne tient pas à la vie. Donc, s'il parle du Christ humblement, n'en attribuez pas la cause à la crainte; il est évident qu'il ne le fait que par condescendance. Maintenant que le temps est venu, entendez comme il s'exprime et jette par ses paroles les auditeurs dans la stupéfaction. Or, voici un autre signe non moins étonnant que le premier. « Ils se rappelaient, dit l'écrivain sacré, que ces hommes avaient été avec Jésus. » L'Evangéliste avait ses raisons de consigner cette remarque; il déclare ainsi que ces hommes s'étaient trouvés avec Jésus dans sa passion. Ils étaient alors tous là, et ils avaient vu les apôtres humiliés et méprisés; la transformation soudaine qui vient de s'opérer excite en eux une admiration qui tient du prodige. Anne et Caïphe les avaient vus dans cette double circonstance, et la liberté sainte du langage qu'ils entendent à cette heure les plonge dans un grand étonnement. Quant aux apôtres, dont le sort est en question, ce n'est pas seulement par leurs paroles qu'ils témoignent de leur indifférence, mais tout en eux, leur tenue, leur voix, leur personne ajoute, aux yeux du peuple, à l'audace de leur langage.

On s'étonnait donc de voir agir ainsi des hommes sans lettres et ignorants. Un homme peut, en effet, être sans lettres et n'être pas ignorant, et réciproquement. Mais les apôtres étaient à la fois l'un et l'autre. « Les scribes le savaient bien. » Et d'où pouvaient-ils le savoir? Des paroles mêmes qu'ils entendaient. Pierre ne fait pas de longs discours; l'autorité de son langage et la simple énonciation des faits témoignent de sa confiance; et l'on peut croire que, si l'infirme guéri n'eût pas été avec les apôtres, leurs ennemis les auraient traités plus rudement. « Ils se rappelaient que ces hommes avaient été avec Jésus. » Et ils croyaient dès lors qu'ils avaient appris de Jésus ce qu'ils disaient, et qu'ils agissaient comme ses disciples. Le miracle opéré parlait plus haut que toutes les paroles et fermait surtout la bouche aux détracteurs du Christ. « Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que lui-même. » Quand la crainte s'est apaisée, — et délibérer, c'était les absoudre, — les apôtres parlent avec plus de douceur, tant ils sont loin d'une audace insolente. Le miracle étant manifeste, « nous ne pouvons le nier. » Donc ils l'eussent nié, s'il se fût produit autrement, et s'il ne reposait pas sur le témoignage de tous. Or, il était connu de tout le peuple. L'iniquité est ainsi faite : elle est audacieuse, elle tente tout. « Défendons-leur. » Que dites-vous là? Espérez-vous contenir par vos menaces l'ardeur de leurs prédications? Les commencements sont toujours ardus et difficiles. Vous avez mis le Maître à mort. Avez-vous empêché la prédication de se produire? *Et vous* croyez que vos menaces vont nous épouvanter? Nous avons été plus forts que les chaînes, et nous reculerions devant vous? Et nous céderions, nous qui ne tenons aucun compte de vos menaces? « Jugez s'il est juste devant Dieu, de vous écouter plutôt que lui-même. » Ils nomment ici Dieu pour le Christ. Voyez donc comment se réalise déjà cette prophétie du Maître : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups; ne les craignez pas. » *Matth.*, x, 16-26.

4. Les apôtres confirment ensuite la résurrection : « Nous ne pouvons pas ne pas dire, s'écrient-ils, ce que nous avons vu et entendu. » Nous sommes donc des témoins dignes de foi, et vos menaces ne nous ébranleront pas. Qu'auraient dû faire les Juifs devant un fait si éclatant, et pour lequel tout le peuple glorifiait Dieu? Se convertir sans doute. Et voilà cependant qu'au lieu de cela, ils menacent les apôtres de la mort, et se posent ainsi en ennemis de Dieu. Cependant ils se contentent de les menacer et les renvoient ensuite. Toutes ces manœuvres n'avaient servi



qu'à rendre plus illustres ceux contre qui elles étaient dirigées. « Ma vertu, est-il écrit, se perfectionne dans la faiblesse. » Déjà les apôtres avaient rendu témoignage sans rien craindre et prêts à tout. Mais qu'est-ce à dire : « Nous ne pouvons pas ne pas déclarer ce que nous avons vu et entendu ? » Si ce que nous disons n'est pas vrai, reprenez-nous; si nous annonçons la vérité, pourquoi nous interdire la parole? Ainsi s'exprime la sagesse. Les scribes sont dans l'angoisse, et les apôtres surabondent de joie; les premiers sont timides et confus, les seconds pleins d'une sainte audace; ceux-là tremblent, ceux-ci montrent une confiance inaltérable. Et qui tremble, en effet, je vous le demande ; ceux qui disent : « Afin que ce miracle ne se répande pas parmi le peuple, » ou ceux qui s'écrient : « Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu? » D'un côté, le bonheur, la liberté, la joie; de l'autre, la tristesse, la honte et la crainte ; car les princes du peuple redoutaient le peuple. Les apôtres disaient ce qu'ils voulaient dire, les scribes ne faisaient pas ce qu'ils voulaient faire. Des uns ou des autres, quels étaient ceux qui portaient des chaînes et qui couraient des dangers? N'étaient-ce pas surtout les seconds?

Attachons-nous donc à la vertu; ne parlons plus seulement pour notre bonheur et notre consolation. Ah! nous ne sommes pas, mon bien-aimé, ici sur un vain théâtre de joueurs de harpes et de tragédiens, où l'on poursuit un plaisir éphémère, ce qui ne dure qu'un jour. Et plût à Dieu que le plaisir fût le seul fruit de ces divertissements, et qu'on n'y trouvât pas avec le plaisir sa propre perte. Mais on se retire de ces jeux en emportant avec soi je ne sais quelles pestilentielles empreintes : l'adolescent frappé des mélodies sataniques qu'il y a entendues, répète souvent dans la solitude de sa maison ce qu'il a pu retenir de ces chants; et le vieillard, plus sérieux, aime à se rappeler les choses qui ont été dites. Ainsi vous en sortez sans aucun profit. Et comment cela ne nous ferait-il pas rougir? Nous avons donné une loi; que dis-je? ce n'est pas nous qui l'avons faite, puisqu'il est écrit : « N'appelez personne votre maître sur la terre; » *Matth.*, XXIII, 8; mais le Christ lui-même l'a faite, il a défendu de jurer. Qu'est devenue cette loi, je vous le demande? Non, je ne cesserai pas de parler sur ce sujet, « de peur que, si je retourne parmi vous, comme dit l'Apôtre, je ne pardonne pas. » II *Cor.*, XIII, 2. Cette loi, l'observez-vous? Vous en préoccupez-vous? En avez-vous quelque souci? Ou bien nous faudra-t-il toujours répéter les mêmes choses? Que vous vous en inquiétiez ou non, nous y reviendrons encore, afin d'exciter votre zèle, et aussi, afin que, pratiquant avec plus de constance ce précepte, vous exhortiez les autres à l'observer. Mais par où commencerons-nous? Voulez-vous que ce soit par l'Ancien Testament? Nous rougirons sans doute de ne pas même pratiquer ces préceptes de la loi ancienne, qui devraient être cependant trop faciles pour nous.

Contre les jurements.

Non, ces préceptes accommodés à la grossièreté des Juifs, vous ne devriez pas les entendre de nos lèvres; il nous conviendrait de vous donner des conseils plus parfaits : Rejetez les richesses, devrions-nous vous dire, soyez fermes, mourez pour la prédication, méprisez tous les biens de la terre, n'ayez rien de commun avec la vie présente; faites du bien à ceux qui vous font du mal; honorez ceux qui blasphèment contre vous; soyez plus forts que toute chose. Voilà comment nous devrions vous parler. Et cependant c'est du jurement que nous vous entretenons. Et il arrive parmi nous ce qui arriverait si, arrachant à ses docteurs un homme qui devrait écouter les leçons de la philosophie, on lui donnait des syllabes à épeler! Quelle honte serait pour un philosophe à la barbe épaisse, portant un bâton à la main et son manteau sur les épaules, d'aller avec les enfants chez les mêmes maîtres pour y apprendre les mêmes choses! Par quels rires ne serait-il pas accueilli? Oh! que notre conduite est autrement singulière! Car il y a moins de différence entre la philosophie et l'alphabet, qu'entre la loi juive et la loi chrétienne; cette dernière est au-dessus de la première, comme les anges sont au-dessus de l'homme. Si l'on commandait à un ange descendu du ciel, d'écouter nos paroles et d'en faire la règle de sa conduite, n'y aurait-il pas

de quoi rougir et de quoi rire? Or, s'il est étrange d'avoir encore à s'instruire de ces choses, qu'il est coupable, qu'il est honteux de n'y prêter aucune attention! Et comment ne pas rougir, en effet, de ce que des chrétiens doivent encore apprendre à ne pas jurer? Mais arrêtons-nous pour ne pas les humilier davantage. Parlons aujourd'hui de l'ancienne loi. Que dit-elle? « Que ta bouche ne s'accoutume pas à jurer; ne mêle pas dans tes discours les noms des saints. » Pourquoi? « Parce que, de même que l'esclave porte toujours les marques de la torture qui l'éprouve sans cesse, de même celui qui jure ne peut être sans péché. » *Eccli.*, XXIII, 9-11.

5. Admirez la précision du Sage; il ne dit pas: N'accoutume pas ton esprit à jurer, mais « ta bouche, » parce qu'il savait que le jurement est tout sur les lèvres et qu'on y peut facilement remédier. On en contracte l'habitude sans le vouloir, de même que beaucoup en entrant au bain se signent dès qu'ils ont franchi le seuil. La main seule agit par habitude et sans que la volonté y prenne aucune part. Ainsi, après avoir allumé un flambeau, la main fait encore le signe, tandis que l'esprit est occupé de toute autre pensée. Pour la bouche, c'est la même chose; elle parle moins par volonté que par habitude, et tout gît dans la langue. « N'ayez pas souvent sur vos lèvres les noms des saints, parce que celui qui jure est comme l'esclave qui porte toujours les marques de ses chaînes et de sa honte. » C'est le jurement et non le parjure qui est ici flétri. Donc le jurement est un péché. Telle est la nature de l'âme : elle est sensible à ces flétrissures; elle sèche sous ces plaies. Ne le voyez-vous pas? Cela est grave; et, si vous le voulez, vous pouvez bien l'apercevoir; car Dieu vous a donné des yeux! Le Prophète le voyait bien quand il disait: « Mes plaies ont vieilli, et se sont corrompues, à cause de ma folie. » *Psalm.* XXXVII, 6.

Jurer est un péché.

Nous avons méprisé Dieu, nous avons eu de la haine pour son nom adorable, nous avons bafoué le Christ, nous n'avons plus aucune retenue, nul ne prononce avec respect le nom de Dieu. Eh quoi! vous vous levez en entendant prononcer le nom d'une personne qui vous est chère, et vous prononcez le nom de Dieu comme s'il n'était rien? Nommez le Seigneur, en faisant du bien à vos ennemis; appelez-le au secours de votre âme. Vous le réjouissez alors, et il vient, tandis que maintenant vous l'irritez. Invoquez-le comme l'invoqua Etienne, disant: « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. » *Act.*, VII, 59. Invoquez-le comme l'épouse d'Elcana, dans les larmes, les gémissements et la prière. Loin de vous en détourner, je vous exhorte à ce pieux exercice. Invoquez-le comme Moïse, qui priait à grands cris pour ceux qui l'avaient mis en fuite. Eh quoi! vous passeriez pour un malhonnête homme si vous évoquiez à la légère le souvenir d'un personnage respectable, et vous prenez pour rien de prononcer le nom de Dieu, en des termes, je ne dis pas téméraires, mais déplacés? De quel supplice donc ne serez-vous pas digne? Sans doute, je ne défends pas d'avoir toujours Dieu présent à la mémoire, je désirerais, au contraire, et je voudrais qu'on pensât toujours à lui; mais que ce soit pour l'honorer et le bénir, et non pour l'offenser. Que d'avantage nous trouverions à l'invoquer, seulement quand et comme il convient! Pourquoi donc, je vous le demande, y avait-il au temps des apôtres tant et de si belles vertus, qui ne réjouissent plus notre âge, quoique Dieu soit toujours le même, et que son nom n'ait pas changé? Ah! c'est que la conduite des premiers chrétiens différait de la nôtre : ils invoquaient le nom de Dieu dans les circonstances dont j'ai parlé, et nous ne les imitons pas. Si vous jurez à cause de l'incrédulité d'un autre, dites seulement: Crois. Si vous voulez, jurez par vous-même. Et ce conseil n'est pas contraire à la loi du Christ; car il a dit : « Que votre discours soit toujours : Oui, oui, non, non; » *Matth.*, V, 37; et, si je le donne, c'est afin de condescendre à votre faiblesse, et de vous arracher à une habitude tyrannique. Combien ont péri pour cette cause, qui d'ailleurs étaient éprouvés sur tout autre point!

Voulez-vous savoir pourquoi il était interdit aux anciens de jurer? Et le parjure leur était aussi défendu. Parce qu'ils juraient par les idoles. N'avez-vous donc pas honte de demeurer toujours attachés à ces lois qui gouvernaient des

cœurs remplis de faiblesse? Je ne donne pas dès l'abord à un infidèle des conseils élevés; il importe avant tout de lui faire connaître le Christ. Mais, si un fidèle qui connaît le Christ, qui l'a entendu, a besoin de la même indulgence que le Gentil, où est l'utilité, où est le profit de sa foi? — L'habitude est tyrannique, me direz-vous, on en triomphe difficilement. — C'est justement à cause de cette tyrannie de l'habitude, qu'il vous faut changer une habitude en une autre. — Comment cela peut-il se faire? — Je vous répète ce que je vous ai souvent déjà dit : Ayez de nombreux censeurs qui prennent garde à vos paroles et les corrigent. Il n'y a pas de honte à écouter leurs avis, il est bien plus honteux de les repousser et de contribuer ainsi à son propre malheur. Si vous mettez jamais vos habits à l'envers, facilement vous supportez d'être averti par un enfant, et ses observations ne vous font aucune peine, quand bien même il y ait sujet de rougir; et, si votre âme est blessée, vous avez honte d'un conseil, d'un avis! Vous supportez qu'un esclave orne vos vêtements et chausse vos pieds; pourquoi ne pas vouloir de celui qui orne votre âme? Quel prodige de folie! Prenez donc conseil de tout le monde, de votre serviteur, de votre enfant, de votre femme, de votre ami, de votre parent, de votre voisin. De même qu'une bête féroce ne peut éviter des chasseurs qui la traquent de tout côté, de même un homme entouré de gardiens et de censeurs qui l'avertissent sans cesse, ne peut pas n'être pas attentif sur lui-même. Le premier, le second et le troisième jour, il supportera péniblement les observations; mais peu à peu l'œuvre deviendra plus facile, et, le quatrième jour passé, toute difficulté disparaîtra. Faites-en l'essai, si vous ne me croyez pas; songez-y sérieusement, je vous en conjure. La faute et la correction sont choses sérieuses; mais des deux côtés, le bien ou le mal ont de l'importance. Puissiez-vous ne faire jamais que le bien, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui, gloire, honneur, puissance au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

« Les apôtres délivrés vinrent vers les leurs, et leur racontèrent tout ce que les princes des prêtres et les anciens leur avaient dit. »

1. Ils ne parlent pas par vaine gloire; comment l'auraient-ils fait? Mais la grâce du Christ éclate et se manifeste partout. C'est pourquoi tout ce que les scribes leur ont dit, ils le répètent; et, quoiqu'ils ne disent rien de leurs propres réponses, ils sentent leur confiance devenir plus ardente. Voyez ensuite comme ils ont de nouveau recours à la véritable force, à la protection invincible; ils s'y confient de nouveau et d'un commun accord; car ils n'ont pas abandonné pour toujours la prière. « A ces paroles, tous élevèrent la voix vers Dieu et dirent. » Admirez cet empressement universel! Quand il avait fallu choisir un nouvel apôtre, ils disaient : « Vous, Seigneur, qui sondez tous les cœurs, montrez-nous; » *Act.*, I, 24; la prescience était ici nécessaire; mais aujourd'hui, c'est autre chose : comme il s'agit de fermer la bouche aux ennemis, ils invoquent la puissance divine, et voici comme ils débutent : « Seigneur, disent-ils, c'est vous qui avez fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment; vous avez dit par la bouche de David votre serviteur : Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots? Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. » *Ps.* II, 1. Comme pour demander à Dieu des assurances, ils citent les prophètes et se consolent eux-mêmes au souvenir de la vanité des desseins des méchants. Ils semblent dire à Dieu : Réalisez donc vos promesses, et faites-nous voir l'inanité des complots de ces hommes. « Et véritablement Hérode et Ponce-Pilate se sont assemblés en cette cité, et les Gentils et les peuples d'Israël contre votre Saint, votre Fils Jésus, que vous avez oint pour faire ce que votre main et votre conseil ont résolu de faire. Maintenant donc, Seigneur, regardez leurs menaces. » Quelle sagesse dans ces

Les apôtres ont toujours recours à la prière pour obtenir la protection divine.



paroles ! Pas une imprécation contre leurs bourreaux. Ils ne spécifient pas les menaces qu'on leur a faites; ils disent simplement qu'ils ont été menacés, et l'écrivain sacré résume leur discours. Entendez la suite; ils ne disent pas : Brisez-les, dispersez-les, mais seulement : « Donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute confiance. » Apprenons à prier à leur exemple. Quelle ne serait pas notre fureur contre des hommes qui auraient voulu nous mettre à mort, et nous auraient menacés des derniers excès? quelle ne serait pas aussi notre haine? Ainsi ne font pas les saints ! « Etendez votre main pour que des guérisons et des miracles et des merveilles se fassent au nom de Jésus, votre Fils saint.» Si des miracles sont opérés en son nom, la confiance des apôtres grandira. « Et, dès qu'ils eurent prié, le lieu dans lequel ils étaient réunis fut ébranlé. » C'était le signe que Dieu les avait exaucés et venait les visiter. « Et ils furent remplis du Saint-Esprit. » Remplis, qu'est-ce à dire? Embrasés et dévorés. « Et ils annonçaient la parole de Dieu avec confiance. »

« Or, la multitude de ceux qui croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une âme. » Leur action concourait donc évidemment avec la divine grâce. Il en est ainsi partout dans la vie des apôtres, comme, par exemple, lorsque Pierre disait : « Je n'ai ni or ni argent. » *Act.*, III, 6. L'auteur rend de nouveau témoignage de leur union : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. » Ayant dit qu'ils furent exaucés, il raconte leurs vertus. Avant de raconter l'histoire de Sapphire et d'Ananie, et de montrer leur malice, il parle de la sainteté des fidèles. Et à ce propos dites-moi, je vous prie, leur charité était-elle le principe ou le fruit de la pauvreté? Selon moi, elle en est le principe, tandis que la pauvreté ne tend qu'à restreindre la charité. Mais entendez ces paroles : « Ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. » Le cœur et l'âme sont donc une même chose. « Nul ne considérait comme étant à lui rien de ce qui lui appartenait, toutes les choses leur étaient communes. Et les apôtres rendaient témoignage avec une grande force de la résurrection du Seigneur Jésus-Christ. » Voilà donc ce qu'ils entreprennent; leur mission paraît ici clairement montrée, et ils rendent devant tous les hommes, sans trembler jamais, témoignage du royaume de Dieu. « Et une grande grâce était en tous; et nul n'était pauvre parmi eux. » Comme les enfants d'une même famille, ils étaient tous également honorés. On ne pouvait pas dire qu'on nourrissait des étrangers; chacun semblait être entretenu avec ses propres ressources. Chose vraiment admirable : tous les biens étant déposés en commun, nul n'était censé non plus vivre de sa propre fortune, mais des ressources de la communauté. « Ceux qui possédaient des champs et des maisons, les vendaient et apportaient le prix de ce qui était vendu. Et ils le déposaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun selon ses besoins. » C'était un grand honneur de déposer ainsi la richesse, non pas entre les mains, mais aux pieds des apôtres ! « Joseph donc, surnommé Barnabé par les apôtres, c'est-à-dire fils de consolation. » Le Barnabé dont il est ici question ne me paraît pas être celui qui était avec Matthieu; ce dernier s'appelait Barsabas, et plus tard il fut surnommé le Juste; l'autre fut appelé fils de consolation par les apôtres, probablement à cause de sa vertu et parce qu'il devait sembler très-apte à remplir l'office de consolateur. « Il était encore nommé lévite; il était Cypriote de nation. Ayant un champ, il le vendit, en apporta le prix, et le mit aux pieds des apôtres. »

2. Remarquez ici comme l'abrogation de la loi se trouve indiquée dans ces paroles : « Lévite et Cypriote de nation. » Elles veulent dire que, changeant de nation, les fidèles s'appelaient lévites. Mais reprenons ce qui précède. « Les apôtres délivrés vinrent vers les leurs, et leur annoncèrent tout ce que les princes des prêtres et les anciens leur avaient dit. » Quelle simplicité ! Quelle sagesse ! Rien pour l'ostentation ni la vaine gloire. Ils ne disent pas comment ils ont réfuté les princes des prêtres; ils ne se recherchent point eux-mêmes dans leurs récits, ils racontent simplement ce qu'ils ont entendu de la bouche des anciens du peuple. Aussi, loin d'aller au-devant des tentations, ils résistent fortement à celles qui se présentent. Tout autre, quel qu'il fût, s'appuyant sur la sympathie de la multitude, se se-

rait oublié jusqu'à l'injure, aurait peut-être fait entendre mille récriminations. Les apôtres, plus sages, montrent plus de douceur et plus de bonté. « A ces paroles, tous élevèrent la voix vers Dieu. » La joie et l'amour leur arrachent des cris involontaires. De telles prières, dictées par la vraie philosophie, faites en de telles circonstances et par des cœurs pareils, obtiennent sûrement leur effet, quand d'autres sont abominables et impures aux yeux de Dieu. Les disciples ne disent rien d'inutile; ils parlent de la vertu de Dieu; bien plus, de même que le Christ disait aux Juifs : « Si je parle par l'Esprit saint, » ils disent eux aussi : « Vous qui avez parlé par le Saint-Esprit. » Voilà donc que le Sauveur parle lui-même par le divin Esprit. Entendez ce qu'ils disent : « Seigneur Dieu, qui avez dit par la bouche de Moïse votre serviteur : Pourquoi les nations ont-elles frémi? » C'est l'usage de l'Ecriture de parler d'un seul comme de plusieurs. Voici ce qu'ils veulent exprimer : Ils n'ont pas prévalu; mais vous avez tout permis et tout conduit vers sa fin naturelle, vous qui êtes prudent et sage, et qui faites servir vos ennemis à l'accomplissement de vos desseins. — C'est de la sagesse de Dieu qu'ils entendent parler, en montrant ses ennemis insurgés dans une pensée sanguinaire. Mais, disent-ils, ils ne faisaient que ce que vous vouliez, « et ce que votre main et votre conseil avaient résolu d'accomplir. » Qu'est-ce à dire « votre main? » Selon moi, votre puissance et votre conseil. Il vous suffit de vouloir; nul ne peut devancer vos desseins. Donc ces paroles : « Tout ce que votre main, » signifient : Tout ce que vous avez ordonné. Elles peuvent vouloir dire encore : Tout ce que votre bras a opéré. De même que leurs complots ne réussirent pas autrefois, faites, Seigneur, qu'ils soient encore déjoués. « Donnez à vos serviteurs, » de ne pas voir ces menaces s'exécuter. — Ce n'est pas qu'ils reculent devant les souffrances, ils demandent le succès de leur prédication. Ils ne disent pas, en effet : Délivrez-nous des dangers, mais seulement : « Donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute confiance. » Conduisez cette entreprise à bonne fin, comme vous l'avez déjà fait pour d'autres.

Ils disent également : « Le Christ que vous avez oint. » Voyez comme dans leurs prières ils sont préoccupés de la passion; ils rapportent tout au Christ et le déclarent le principe de leur confiance. Ce qui les intéresse, c'est la gloire de Dieu; ils s'oublient eux-mêmes. Ils promettent de ne pas se laisser intimider : c'est tout ce qu'ils peuvent faire; mais ils demandent un miracle. « Etendez votre main, disent-ils, et opérez des guérisons, des miracles et des merveilles. » Et leur demande est juste; car, sans ces prodiges, quelque ardeur qu'ils déploient, leur zèle demeurera stérile. Dieu exauça leur prière, et on le vit bien. La maison où ils se trouvaient s'agita et trembla. « Quand ils eurent prié, le lieu où ils étaient fut ébranlé. » Entendez le Prophète nous révélant la cause de ce miracle : « Dieu regarde la terre, et la terre tremble; » et encore : « La terre a été ébranlée à la présence du Seigneur, à l'aspect du Dieu de Jacob. » *Psalm.* CIII, 32; CXIII, 7. Pourquoi cette intervention de Dieu? Il veut frapper de terreur les ennemis de son nom, et augmenter, après tant de menaces, la confiance des apôtres et la liberté de leur parole. Ils n'en étaient qu'au début, et il leur fallait, pour faire accepter leur témoignage, des signes sensibles qui ne leur seront désormais plus accordés. Voilà comment leur prière fut exaucée. Ils avaient raison de réclamer des miracles; pouvaient-ils montrer d'une autre manière la vérité de la résurrection? Et c'est moins leur sécurité qu'ils cherchent, que le droit de parler librement, sans être confondus. L'endroit où ils étaient fut ébranlé; mais eux furent raffermis. Ces secousses miraculeuses du sol sont quelquefois des signes de colère, et quelquefois des marques de la providence et de l'intervention de Dieu : celles dont il s'agit, indiquent sa colère. Lors de la passion du Sauveur, un tremblement de terre vraiment extraordinaire eut lieu, puisqu'elle fut tout entière ébranlée. Le Sauveur disait bien lui-même : « Il y aura alors en divers lieux des pestes, la famine et des tremblements de terre. » *Matth.*, XXIV, 7. Maintenant, Dieu voulait montrer sa colère contre les persécuteurs de ses disciples; mais ceux-ci, il les remplit du Saint-Esprit, à la suite de leur prière. « Et une grande grâce était

Les miracles prouvent la résurrection.



en tous; et nul n'était pauvre parmi eux. » Voyez-vous l'efficacité de la venue du Saint-Esprit, quand elle est nécessaire? Elle était la source de ces biens que l'auteur sacré rappelle une seconde fois, les exhortant tous à mépriser les richesses. Plus haut il avait dit : « Nul ne considérait comme à lui ce qu'il possédait; » il dit maintenant : « Nul n'était pauvre parmi eux. »

3. Or, que tout ne vînt pas des miracles, et que leur bonne volonté y contribuât pour sa part, cela résulte évidemment de l'histoire d'Ananie et de Sapphire. Les apôtres rendaient témoignage de la résurrection, non-seulement par leurs paroles, mais aussi par leurs œuvres, comme le dit Paul : « Ma prédication ne consiste pas dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, elle gît dans les preuves sensibles de l'Esprit et de la puissance de Dieu. » I *Cor.*, II, 4. Et non pas simplement d'une puissance ordinaire, mais d'une grande puissance. « Une grande grâce était en tous; » et rien de plus vrai. Cette grâce consistait en ce qu'il n'y avait pas de pauvres parmi eux, tant ceux qui possédaient mettaient d'empressement à se dépouiller. Ils ne faisaient pas de leur fortune deux parts, donnant l'une et se réservant l'autre; ils ne donnaient que ce qui leur appartenait. Ainsi il n'y avait pas d'inégalité entre eux; ils vivaient tous dans une grande abondance. Tout se passait avec le plus grand respect. Ce qu'ils donnaient, ils ne le livraient pas de la main à la main; leurs dons étaient sans ostentation; ils portaient leurs biens aux pieds des apôtres, qui en devenaient les dispensateurs et les maîtres, et en usaient ensuite comme des biens de la communauté, et non plus comme de leurs biens personnels. Par là ils coupaient court à toute tentative de vaine gloire. Oh! pourquoi ces traditions se sont-elles perdues? Riches et pauvres, nous gagnerions tous à ces usages pieux, et nous ressentirions un égal plaisir à nous y conformer.

Donnons-nous, si vous le voulez bien, la joie de décrire dans ce discours, ce que serait notre société s'il nous plaisait de renouveler ces pratiques; faisons-en le tableau par nos paroles, puisque vous ne voulez pas le réaliser par vos œuvres. Ce qui se passerait, on peut le comprendre par ce qui avait lieu aux premiers jours de l'Eglise. Les riches, en se dépouillant, ne s'appauvrissaient pas, et les pauvres s'enrichissaient. Mais tâchons d'en donner une idée exacte. Voyons; je suppose, et que ni le riche ni le pauvre ne se troublent, je fais une simple supposition; je suppose que nous vendions tout ce qui nous appartient pour mettre en commun le prix de nos ventes. Quelles sommes d'or entassées! Je ne peux pas dire au juste combien tout cela ferait; mais, si tous parmi nous, sans distinction de sexes, portaient ici leurs trésors, s'ils vendaient leurs champs, leurs propriétés, leurs maisons, je ne parle pas des esclaves, car il n'y en avait pas dans la communauté chrétienne, ceux qui l'étaient devenaient libres; peut-être, dis-je, si tous agissaient de même, arriverions-nous à des centaines de mille livres d'or, à des millions, à des valeurs énormes. Eh bien! combien croyez-vous qu'il y ait d'habitants en cette ville? combien de chrétiens? Voulez-vous qu'il y en ait cent mille? le reste étant composé de Juifs et de Gentils. Combien d'or ne réunirions-nous pas? Maintenant, si vous comptez les pauvres, que trouverez-vous? Cinquante mille nécessiteux tout au plus. Pour les nourrir tous chaque jour, que faudrait-il? J'estime que la dépense ne serait pas excessive avec une nourriture et une table communes. — Vous direz peut-être : Mais quand ces ressources seraient épuisées, que deviendrions-nous? — Eh quoi! est-ce que cela arriverait jamais? La grâce de Dieu ne serait-elle pas mille fois plus abondante? Ne vous serait-elle pas plus largement accordée? Ne ferions-nous pas un ciel de cette terre? Si autrefois cette communauté de biens existant entre trois mille et cinq mille fidèles, eut de si beaux résultats et fit disparaître du milieu d'eux la pauvreté, que ne se produirait-il pas dans une si grande multitude? Et, parmi les païens eux-mêmes, qui ne se prêterait à augmenter le trésor commun?

Des biens dispersés se dépensent davantage et plus vite; la diffusion est la cause de la pauvreté. Voulez-vous le comprendre? Prenez pour exemple une maison composée de dix enfants,



d'une femme et du mari, la femme s'occupant à tisser la laine, le mari apportant le revenu de son travail extérieur, et dites-moi dans quel cas cette famille dépensera davantage : si tous les membres vivent en commun, ou s'ils vivent séparés? Evidemment, s'ils vivent séparés. Aux dix enfants dispersés il faudra dix maisons, dix tables, dix serviteurs et des revenus particuliers. Que fait-on, en effet, quand on a de nombreux esclaves? Est-ce que, pour ne pas augmenter la dépense, on ne leur dresse pas une table commune? La division est une cause d'appauvrissement; la concorde et l'union des volontés, une cause de richesse. Dans les monastères, on vit encore comme dans la primitive Eglise. Or, qui y est mort de faim? Qui n'y a pas trouvé une nourriture abondante? Cependant, les hommes de nos jours craignent plus de vivre ainsi que de tomber dans la mer. Que ne l'avons-nous donc essayé? Nous le redouterions moins. Quelle grâce que celle-là! Si quelques fidèles, ils étaient à peine huit mille, osèrent, en présence de l'univers, où ils ne comptaient que des ennemis, osèrent, sans attendre aucune consolation, faire un essai courageux de la vie commune, combien plus le pourrait-on maintenant, qu'il y a des fidèles dans tout le monde? Y aurait-il encore un seul Gentil? Pas un; nous les attirerions tous; nous nous les concilierions tous, et j'espère bien que c'est ce qui arrivera, si nous entrons dans cette voie. Suivez donc mes conseils; avançons avec ordre; et, si Dieu nous conserve la vie, nous conformerons bientôt notre conduite aux règles que je viens de tracer.

4. Cependant, accomplissez la loi concernant les jurements, et soyez fidèles. Que celui qui l'observe dénonce celui qui la méconnaît, qu'il le reprenne et qu'il l'accuse. Nous touchons au temps marqué; j'examinerai les choses, et les coupables seront séparés et exclus. Mais à Dieu ne plaise qu'il s'en trouve aucun parmi nous! Tous nous aurons gardé fidèlement ce pacte spirituel. Pendant la guerre, c'est au mot d'ordre que l'on connaît les soldats d'un même camp. Qu'il en soit ainsi de nous; nous sommes en temps de guerre, et il faut nous reconnaître pour frères. Oh! que ce signe nous sera bon ici et dans la terre étrangère! Quelles armes puissantes contre toutes les ruses du démon! Une bouche qui ne sait pas jurer attirera l'intervention de Dieu, et frappera rudement le démon; des lèvres pures ne savent insulter personne. Otez ce feu de votre bouche comme de votre maison, et mettez-le dehors. Donnez à votre langue un peu de repos, réduisez au moins la blessure. Suivez mon conseil, je vous en conjure, et que je puisse bientôt vous donner d'autres avis. Tant que vous n'êtes pas corrigés de ce défaut, je n'ose pas vous parler d'autre chose. Courage donc; corrigez-vous sur ce point, ayez d'abord le sentiment de cette œuvre, et je vous proposerai, que dis-je? le Christ vous proposera d'autres préceptes. Etablissez cette vertu dans vos âmes, et elles deviendront le paradis du Seigneur, un paradis bien autrement beau que celui des premiers jours du monde. En nous, pas de serpent, pas d'arbre de mort, rien de semblable. Oh! que cette coutume soit en vous profondément enracinée. Vous ne serez pas seuls à en ressentir les heureux effets; tous les hommes, même ceux qui viendront après vous, y trouveront leur avantage. Une bonne coutume, généralement adoptée et observée, dure des siècles, le temps ne la peut détruire. Si un homme fut lapidé pour avoir ramassé du bois le jour du sabbat, que ne souffrira-t-on pas pour avoir recueilli de nombreux péchés, fardeau tout autrement pesant? Et celui-là s'expose à le subir, qui jure souvent. Quel ne sera donc pas son supplice?

Voyons, mettez-vous à l'œuvre, et la grâce de Dieu vous sera abondamment départie. Quand je vous dis : N'outragez personne, vous alléguez aussitôt l'irritation de votre âme; si je vous dis : Ne soyez pas jaloux, vous apportez une autre excuse. Au sujet du jurement, pas de prétexte possible. C'est justement pour cela que j'ai commencé par là. En toute chose on va du plus facile au plus ardu : on passe aux choses plus épineuses quand les plus simples sont apprises. Vous saurez combien ce que je vous propose est facile, lorsque, étant venus à bout de le pratiquer par la grâce de Dieu, vous m'entendrez exposer une autre loi. Donnez-moi la

liberté de parler devant les Gentils, devant les Juifs, et, ce qui est préférable, devant Dieu. Je vous en conjure, par la charité, par la douleur de cet enfantement qui vous a engendrés, ô mes petits enfants! Je n'ajouterai pas ce qui suit : « Que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous; » *Galat.*, IV, 19; car déjà le Christ est formé en vous. Mais que vous dirai-je encore avec l'Apôtre : « O mes très-chers, ô mes bien-aimés frères, ma joie et ma couronne. » *Philipp.*, IV, 1. Croyez-le bien, je ne parlerai pas autrement. Non, quand même on mettrait sur ma tête mille couronnes ornées de pierres précieuses, je n'éprouverais pas la même joie que me font ressentir vos progrès spirituels. Cette joie est si vive, que l'empereur lui-même n'en connaît certainement pas de semblable. Je ne dis pas assez. Supposez qu'il revienne victorieux de nombreux ennemis, et qu'à sa couronne ordinaire s'ajoutent d'autres couronnes et d'autres diadèmes, symboles de la victoire, j'estime qu'il sera moins heureux de ses trophées que je ne le suis de votre sagesse.

Je tressaille comme si je portais mille couronnes sur ma tête; et certes ma joie est bien légitime. Si, Dieu aidant, vous pouvez suivre nos conseils, vous aurez vaincu d'innombrables ennemis, mille fois plus redoutables que les ennemis de la terre, en triomphant des démons, de ces esprits aussi féroces que pervers, non plus par le glaive, mais par vos paroles et vos bonnes résolutions. Voyez, en agissant de la sorte, quelle grande œuvre vous aurez accomplie. D'abord, vous vous serez défaits d'une détestable habitude; vous ne serez plus dominés par cette pensée désastreuse, le principe de tout le mal : qu'il importe peu de quelle manière vous vous conduirez sur le sujet en question! Puis, vous ne connaîtrez plus la colère ni l'avarice; car toutes ces choses sont des conséquences du jurement. Ainsi disposés, vous pratiquerez plus facilement toutes les vertus. De même qu'on n'étudie pas les éléments de la science pour s'y arrêter, mais bien pour arriver à sa possession complète; de même vous ne vous laisserez plus tromper par vos mauvaises pensées, vous ne parlerez plus d'après la coutume, vous serez forts contre toutes les tentations; et, après avoir pratiqué en toute circonstance la vertu selon Dieu, vous jouirez des biens éternels, par la grâce et la bonté du Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

« Joseph donc surnommé Barnabé par les apôtres, c'est-à-dire fils de consolation, lévite et Cypriote de nation, ayant un champ, le vendit, en apporta le prix, et le mit aux pieds des apôtres. »

1. Avant de raconter l'histoire d'Ananie et de Sapphire, et pour découvrir mieux l'énormité de leur crime, l'écrivain sacré mentionne la belle conduite de Barnabé. Le nombre si considérable de ceux qui avaient agi comme lui, les grandes grâces, les prodiges éclatants, au lieu de toucher le cœur d'Ananie, n'ayant servi qu'à le rendre plus avare, attirèrent sur sa tête un irréparable malheur. « Barnabé ayant un champ, » et par là on peut voir que ce champ était sa propriété personnelle, « le vendit, en en apporta le prix, et le déposa aux pieds des apôtres. » — « Or, un homme nommé Ananie, avec sa femme Sapphire, vendit une propriété, et du consentement de sa femme, frauda sur le prix, et, en apportant une partie, la mit aux pieds des apôtres. » C'était chose grave; car ils commettaient cette faute d'un consentement mutuel, nul autre qu'eux ne le sachant. D'où vint donc à ce malheureux cette triste pensée? « Mais Pierre dit : Ananie, comment Satan a-t-il rempli votre cœur jusqu'à vous faire mentir au Saint-Esprit et frauder sur le prix du champ? » Voyez encore un autre miracle plus frappant que celui dont il a été précédemment question. « Si vous l'aviez gardé, n'était-il pas toujours à vous? Et, vendu, le prix ne vous en appartenait-il pas? » C'est-à-dire, vous a-t-on fait violence? vous a-t-on contraint? vous avons-nous appelés malgré vous? « Pourquoi donc avez-vous formé

ce dessein dans votre cœur? Vous n'avez pas menti aux hommes, mais à Dieu. Or Ananie, ayant entendu ces paroles, tomba et expira. » Le signe est plus terrible. Ananie meurt, à la révélation de ce qui s'est passé secrètement dans sa propre pensée. « Et une grande crainte se répandit sur tous ceux qui apprirent cette mort. Et des jeunes gens s'étant levés, le mirent à l'écart, l'emportèrent et l'ensevelirent. Or il arriva, trois heures après, que sa femme, ne sachant pas ce qui s'était passé, entra. Et Pierre lui dit : Dites-moi, n'avez-vous vendu le champ que ce prix? » Il veut la sauver; car c'était le mari qui avait été le promoteur du crime. Il lui donne, si elle veut en profiter, le temps de se défendre et la facilité de se repentir. Pierre lui dit donc : « Dites-moi, avez-vous vendu le champ ce prix? Sapphire répondit : Oui. Et Pierre lui dit alors : Pourquoi vous êtes-vous entendus ensemble pour tenter l'Esprit du Seigneur? Voici à la porte les pieds de ceux qui ont enseveli votre mari, et ils vous emporteront. Et, tombant à ses pieds, elle expira. Les jeunes gens entrèrent, et, la trouvant morte, ils l'emportèrent et l'ensevelirent auprès de son mari. Et une grande crainte se répandit sur toute l'Eglise et sur tous ceux qui apprirent cet événement. »

La crainte inspirée par les apôtres fut bientôt diminuée par de nombreux prodiges. En voici l'attestation : « Et il se faisait de nombreux prodiges et beaucoup de miracles parmi le peuple par les mains des apôtres, et tous s'assemblaient sous le portique de Salomon. Or, aucun n'osait se joindre à eux : mais le peuple les glorifiait. » Pierre, en effet, était terrible, soit en punissant, soit en révélant les secrets du cœur; et cependant on s'attachait davantage à lui à cause des trois discours qu'il avait prononcés. Après un premier miracle, il en fit un second, et celui-ci me semble en contenir deux : la révélation des pensées les plus secrètes du cœur, la puissance de commander à la mort. « Mais le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, hommes et femmes, s'augmentait de plus en plus. Et on apportait les malades dans les rues, on les plaçait sur des lits et sur des grabats, afin que, Pierre venant, son ombre au moins passât sur quelqu'un d'eux. » On ne fit pas pareille chose au temps du Christ, et dans ce qui arrive, on peut voir déjà se réaliser ces paroles : « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et de plus grandes encore. » *Joan.*, XIV, 12. « Et le peuple des villes voisines s'assemblait à Jérusalem, amenant les malades et ceux qui étaient tourmentés des esprits immondes, et tous étaient guéris. » Considérez comment la vie des apôtres est toute tissue d'événements contraires. L'ascension du Christ les plonge d'abord dans la désolation, mais la descente du Saint-Esprit les console, ils éprouvent encore de la peine à cause des railleurs qui se moquent d'eux, mais bientôt les fidèles qui les suivent et les miracles qu'ils opèrent leur sont une grande joie. Ils s'attristent d'être pris, ils se réjouissent par leur propre justification. Ici encore la tristesse et la joie se suivent de près. Ce qui faisait leur joie, c'était la célébrité qu'ils obtenaient et la révélation divine dont ils étaient favorisés; mais ils étaient tristes de faire mourir les leurs. Heureux de leurs succès, ils étaient attristés par la conduite du prince des prêtres. Ce contraste frappe nos yeux partout où nous les portons, jusque chez les anciens. Reprenons un peu ce qui précède. « Ils vendaient, ils apportaient le prix de leur vente et le déposaient aux pieds des apôtres. » Remarquez, mon bien-aimé, ils ne donnaient pas aux apôtres le soin de cette vente; ils vendaient eux-mêmes, et mettaient le prix à leurs pieds. Ananie agit autrement : il garda une partie du prix du champ qu'il avait vendu, et c'est pourquoi il fut puni, comme s'il eût abusé de son pouvoir, et s'il eût dérobé ses propres biens. Leçon sévère, effrayante, à l'adresse des prêtres. Comme la femme d'Ananie était sa complice dans cette mauvaise action, elle partagea son sort.

La vie des apôtres est toute tissue d'événements contraires.

2. Ici peut-être on sera tenté de blâmer la rigueur de l'apôtre. Mais voyons que dites-vous? quelle rigueur entendez-vous reprendre? Si, pour avoir ramassé du bois le jour du sabbat, un homme fut lapidé, que ne méritait pas celui qui pilla le trésor sacré? car déjà ces trésors étaient sacrés. Il fut vraiment sacrilége celui



qui retint une partie de ce qu'il avait voulu vendre et donner. Or, si celui-là est sacrilége qui réserve une partie de ce qui lui appartient, combien plus celui qui prend le bien des autres? Et ne pensez pas, parce que cette conduite n'est pas ainsi traitée et ne reçoit pas de châtiment pareil, ne pensez pas qu'elle demeure impunie. Voyez-vous comment Ananie est accusé pour avoir soustrait à son profit une partie de cet argent qu'il venait de rendre sacré? — Mais quoi! cet argent que lui avait fourni la vente de ses biens ne lui appartenait pas? lui avait-on défendu de s'en servir? — Pourquoi ne donnes-tu pas ce que tu as promis? C'est ainsi que le démon prenait déjà sa place et se montrait au milieu de tous ces prodiges; je ne dis pas assez, voilà comment il aveugla complétement ce malheureux. Pareille chose arriva sous l'ancienne loi, quand le fils de Charmi, ayant encouru l'anathème pour avoir volé, fut pris; or, vous savez quel châtiment tira vengeance d'un tel crime. Et dans le fait, mon bien-aimé, c'est un grand crime, et de plus une ignominie de ravir les choses saintes. Vous n'étiez pas forcé de vendre; après avoir vendu, vous étiez encore libre de garder le prix de votre vente; ce que vous avez fait, vous l'avez accompli librement, pourquoi donc retenir ainsi une partie du trésor sacré?

« Comment Satan a-t-il rempli votre cœur? » — Si Satan l'a fait, pourquoi Ananie en est-il responsable? — Parce qu'il a accepté l'œuvre de Satan, et qu'il l'a parfaitement remplie? — Alors, direz-vous, il fallait le corriger. — Oui; mais c'eût été inutilement : il n'y avait rien à espérer d'un homme qui avait été témoin sans profit de tant de prodiges signalés. Il ne fallait donc pas laisser ce méfait impuni : pour protéger le reste du corps, il était bon de retrancher ce membre malade. Par cette sanction, le coupable était arrêté dans sa voie, et ses frères rappelés à une plus grande vigilance; tandis que l'impunité aurait eu des effets tout contraires. Pierre donc le reprend d'abord pour lui montrer qu'il sait tout; puis il le condamne. « Pourquoi l'avez-vous fait? » dit-il. Par cupidité? Mais il fallait garder cet argent dès l'origine et ne pas promettre. En le dérobant après l'avoir consacré, vous avez fait un sacrilége. Celui qui dérobe le bien d'autrui obéit à l'impulsion d'une convoitise criminelle; mais il vous était bien permis de garder votre propre bien. Pourquoi le consacrer, et le ravir ensuite? Votre conduite témoigne d'un souverain mépris. Elle n'a pas d'excuse et ne mérite pas de pardon. — Ne vous scandalisez donc pas si de nos jours encore il y a des hommes qui dérobent les choses saintes. Il s'en trouva aux premiers jours de l'Eglise, combien plus doit-il y en avoir maintenant au milieu des crimes innombrables qui nous entourent! Ces méchants, dénonçons-les, châtions-les devant tout le peuple. Puisse ce blâme public inspirer aux autres une crainte salutaire! Judas était un sacrilége, et cependant les disciples s'en scandalisèrent-ils? — Voilà les conséquences désastreuses de l'amour des richesses.

« Et une grande crainte se répandit sur tous ceux qui furent témoins de ces choses. » Le coupable fut puni; mais cet exemple fut salutaire aux autres : ce qui se passait avait dès lors sa raison d'être. Bien d'autres prodiges avaient précédé celui-là; jamais il n'y avait eu pareille crainte. Ainsi se vérifie cette parole : « Le Seigneur sera connu rendant des jugements. » *Psalm.* IX, 17. N'est-ce pas aussi ce qui arriva au sujet de l'arche sainte? Oza fut puni, et son châtiment jeta les autres dans une terreur profonde. Alors le roi, rempli de crainte, éloigna l'arche; ici les témoins du prodige sont rendus plus attentifs. Pierre cependant, vous le voyez, n'appela pas Sapphire, il l'attendit. Et voilà que personne n'osa annoncer à cette malheureuse ce qui était arrivé, tant était grande la crainte que les disciples avaient du maître. Or, cette crainte fait leur gloire, en prouvant leur obéissance. « C'était trois heures après. » Certes, la nouvelle avait eu le temps de se répandre, et cependant Sapphire ne savait rien, on ne lui avait rien appris; la crainte, encore une fois, dominait tous les cœurs. L'écrivain sacré en fait lui-même la remarque : « Sa femme, ne sachant pas ce qui était arrivé, entra. » D'où l'on pouvait conclure que Pierre découvrait le secret des cœurs. — Pourquoi, lui qui n'avait interrogé

personne, vous interroge-t-il? N'est-il pas évident qu'il sait ce que vous pensez? — Mais tel est l'aveuglement de cette femme, qu'elle persévère dans ses coupables desseins. Elle répond donc avec une grande audace, croyant s'adresser à un homme ordinaire. Cette manière de faire témoignait de sa perversité et prouvait que le crime avait été résolu d'un commun accord. « Pourquoi, dit l'Apôtre, vous êtes-vous entendus ensemble pour tenter l'Esprit du Seigneur? Voici à la porte les pieds de ceux qui ont enseveli votre mari, et ils vous emporteront. » D'abord il lui découvre sa faute; il lui montre ensuite que c'est justice qu'elle soit punie comme son mari, puisqu'elle a péché comme lui. Mais comment s'expliquent ces paroles : « Aussitôt elle tomba à ses pieds, et elle expira? » C'est que Sapphire était près de Pierre. Ainsi ces deux époux avaient attiré sur eux-mêmes le coup qui les frappait. Comment se défendre d'un étonnement profond? Qui n'eût pas craint l'apôtre? qui ne l'eût pas admiré? « Et tous s'assemblaient sous le portique de Salomon. » Ils ne se réunissaient donc pas dans une maison quelconque, ils se réunissaient dans le temple. Ils ne prenaient plus garde à ne pas toucher aux choses immondes selon la loi; mais, sans scrupule, ils touchaient désormais les morts. Remarquez combien ils étaient sévères envers les leurs; tandis qu'ils abdiquaient en quelque sorte leur puissance quand il s'agissait des autres. « Et de plus en plus s'accroissait la multitude de ceux qui croyaient au Seigneur, hommes et femmes, et ils apportaient les malades dans les rues, et les plaçaient sur des lits et sur des grabats, afin que, Pierre venant, son ombre au moins passât sur quelqu'un d'eux. »

3. La foi de ceux qui se convertissaient était grande, plus grande même qu'au temps du Christ. D'où cela venait-il? De ce que le Christ prophétisant avait dit : « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et de plus belles encore. » *Joan.*, XIV, 12. Les apôtres restèrent donc là quelque temps sans s'écarter, et on leur apportait sur des lits et des grabats tous les malades, de telle sorte qu'ils étaient de toute part au milieu des prodiges. Ceux qui croyaient, ceux qui étaient guéris, le coupable châtié, leur confiance en face des fidèles, la vertu de ceux qui ne croyaient pas encore entièrement, tout témoignait de leur puissance. Or, le changement opéré n'avait pas sa seule raison d'être dans les miracles. Pleins d'humilité, les apôtres ne peuvent, il est vrai, s'empêcher de reconnaître qu'ils agissent au nom du Christ; mais l'éclat de leur vie et de leur vertu termine l'œuvre. Notez qu'il n'est pas fait ici mention du nombre exact des fidèles : le lecteur peut le conjecturer; seulement il est certain que la foi commençait déjà beaucoup à se répandre. Ainsi la résurrection était de plus en plus annoncée. « Et nul n'osait se joindre à eux; mais le peuple les exaltait. » Donc, les apôtres ne sont plus comme naguère un objet de mépris, et toute cette étonnante révolution a été faite d'une manière extrêmement rapide, et comme en un instant, par un obscur pêcheur. La terre était pour ainsi dire devenue le ciel. On l'aurait cru à tout ce qu'on voyait, à la conduite des fidèles, à la hardiesse de la parole, aux miracles qui s'opéraient. Vraiment ces hommes étaient comme des anges, inébranlables dans le bien, insensibles aux dérisions, aux menaces, aux périls, et, malgré cela, miséricordieux et compatissants pour les autres, venant au secours de l'infortune tantôt par l'aumône, tantôt par toute sorte de soins corporels.

« Comment Satan a-t-il rempli ton cœur? » Pierre s'excuse presque avant de parler, il éclaire les auditeurs. Sentant lui-même qu'on trouvera sévère sa sentence, il exerce contre Ananie et sa femme un jugement redoutable. Supposez le crime de ces deux époux impuni, ou traité avec moins de rigueur, quel mépris n'allait pas en rejaillir sur Dieu? Voulez-vous la preuve que c'est pour cela que tout s'est ainsi passé? Pierre, avant de venger la justice méconnue, commence par manifester la faute. Aussi nul ne gémit, nul ne sanglote, un seul sentiment s'est emparé des cœurs, celui de l'épouvante. Et cela se comprend; car la foi s'étendait, des miracles plus nombreux étaient opérés, et une grande terreur régnait parmi les fidèles, parce que les intérêts des étrangers nous agitent moins que ceux des

nôtres. Si donc nous sommes unis, nul ne nous fera la guerre; on nous assiégera de toute part, si nous cessons de nous entendre. Voyez les premiers chrétiens : ils affrontaient sans trouble et sans peur les orages de la discussion publique, ils marchaient au milieu de leurs ennemis et triomphaient de leurs manœuvres, accomplissant en eux cette parole : « Tu domineras parmi tes ennemis. » *Psalm.* CIX, 2. Et, ce qui était la preuve d'une plus grande force, c'est qu'ils faisaient toutes ces choses, captifs et enchaînés. Si, pour avoir menti, ces deux époux ont subi de telles peines, quel ne sera pas le châtiment du parjure? Quoi! si cette femme, pour avoir dit : « Oui, c'est cela, » périt sans ressources comme son mari, imaginez quel supplice vous méritez, vous qui jurez et vous parjurez! Entendez d'après l'ancienne loi la gravité du parjure : « Je vis une faulx qui volait dans les airs, sa longueur était de dix coudées. » *Zach.*, V, 2. Le vol rapide de cette faulx indique la promptitude du châtiment qui suit le jurement. Sa longueur de dix coudées en marque l'intensité et l'étendue; elle vole dans les airs en signe que la sentence est rendue par le céleste tribunal, et sa forme elle-même témoigne de la nécessité irrécusable du supplice. De même qu'une faulx ne revient pas sur elle-même et garde même sa direction, quand la tête qu'elle avait mission d'abattre est tombée; de même la vengeance de Dieu sur les parjures est terrible, elle fait son chemin jusqu'à ce que son œuvre soit consommée. Si nos parjures n'ont pas été sitôt punis, n'en triomphons pas; c'est un malheur pour nous. Que pensez-vous, en effet? Combien ont commis le crime de Sapphire et d'Ananie, qui ont échappé à leur châtiment! Pourquoi, me direz-vous? Ah! ce n'est pas que leur péché soit effacé; seulement, les malheureux, ils sont destinés à une expiation plus terrible.

La patience de Dieu rend le supplice des pécheurs plus redoutable.

4. Les pécheurs d'habitude qui ne sentent pas le poids de leurs fautes, ont donc tout sujet de s'inquiéter; mieux vaudraient pour eux des peines sévères, que l'impunité : la patience de Dieu rend leur supplice plus redoutable. Ayons moins d'égard au châtiment qu'à la faute; et, si nous sommes heureux malgré nos crimes, craignons et tremblons. Dites-moi, si vous aviez un esclave, vous contentant de le menacer, sans le frapper jamais, quand sa crainte serait-elle plus grande? quand fuirait-il? quand s'éloignerait-il de vous? Vos seules menaces, n'est-il pas vrai, suffiraient à l'épouvanter. D'où le conseil que nous nous donnons les uns aux autres de ne pas avoir toujours la menace à la bouche, afin que la crainte n'imprime pas à l'âme de trop violentes secousses et ne la jette pas dans une anxiété plus terrible que le châtiment lui-même. Ici le châtiment est temporel, ailleurs il sera éternel. Ne vous demandez donc pas si tel homme a été frappé, mais seulement ce qu'il a fait. Que de choses se font maintenant qui se faisaient au temps du déluge; et cependant il n'y a pas de nouveau déluge! Nous n'avons plus que la menace du châtiment suspendu sur nos têtes. Beaucoup commettent les mêmes péchés que les Sodomites, et ne sont pas étouffés sous une pluie de feu; mais le fleuve de feu est préparé. L'audace de Pharaon a eu de nombreux imitateurs, encore qu'ils n'aient pas péri comme lui et n'aient pas été submergés dans les eaux de la mer Rouge; seulement les profondeurs de l'abîme leur sont réservées, et là ils souffriront, sans jamais mourir, dans d'interminables supplices, consumés lentement par l'ardeur du feu et par de terribles angoisses. Beaucoup ont osé ce qu'osèrent les Israélites, et les serpents ne les ont pas mordus; car le ver qui ne meurt pas doit un jour les dévorer. Beaucoup ce sont conduits comme Giézi, et n'ont point été frappés de la lèpre; au lieu d'être frappés de la lèpre, ils seront mis en pièces et placés avec les hypocrites. Combien encore qui jurèrent et se parjurèrent! S'ils n'ont pas expié leurs péchés, n'en augurons rien d'heureux; un jour ils grinceront des dents. Peut-être même le châtiment ne sera-t-il pas aussi longtemps ajourné; ils n'éviteront pas, sinon pour ces péchés, du moins pour d'autres, des peines plus rigoureuses. Souvent, en effet, à l'occasion des moindres fautes, nous expions nos plus grands désordres.

Quand donc il vous arrivera malheur, souvenez-vous des péchés commis. Voyez si ce n'est pas ce qui arriva aux fils de Jacob. Vous ne sau-

riez avoir oublié ce trait. Ils avaient vendu leur frère; ils avaient voulu le tuer et l'avaient même tué autant qu'il était en eux; ils avaient trompé, contristé un vieillard, et rien de malheureux ne leur était survenu. Mais, longtemps après, ils courent les plus grands périls, et se souviennent alors de cette ancienne faute. Pour preuve de ce que j'avance, entendez-les s'écrier : « Nous souffrons justement; car nous avons péché contre notre frère. » *Gen.*, XLII, 21. Ainsi ferez-vous, si jamais vous êtes dans le malheur; oui, direz-vous, nous sommes en état de péché, nous n'avons pas écouté le Christ et nous avons juré; voilà que nos jurements et nos fréquents parjures retombent sur nos têtes. Avouez donc vos fautes; en les confessant, ils en ont obtenu la rémission. Et qu'importe que le crime ne soit pas immédiatement vengé? Achab ne fut pas puni aussitôt qu'il se fut emparé de la vigne de Naboth. Pourquoi cette vengeance tardive? Dieu veut qu'on ait le temps de se repentir; il frappe seulement ceux qui persévèrent dans le mal. Vous avez vu comment fut puni le mensonge. Pensez à tout ce que les parjures doivent souffrir, et que cela vous arrête et vous corrige. Celui qui jure doit se parjurer, qu'il le veuille ou non; et le parjure ne peut pas se sauver. Il suffit d'être parjure une seule fois, pour être tout à fait coupable et attirer sur sa tête tout le châtiment. Veillons donc attentivement sur nous, afin que, délivrés du supplice des parjures, nous soyons rendus dignes de la miséricorde de Dieu, par la grâce et la bonté de son Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« Alors le grand prêtre et tous ceux qui étaient avec lui, c'est-à-dire ceux de la secte des Sadducéens, étant remplis de colère, se levèrent, et, s'étant saisis des apôtres, ils les mirent dans la prison publique. »

1. Rien de plus hardi, rien de plus audacieux que la haine. Les tentatives inutiles qu'ils ont déjà faites n'ont pas découragé les méchants, ils reviennent à la charge et s'insurgent de nouveau. Qu'est-ce à dire : « Le grand prêtre et tous ceux qui étaient avec lui se levant? » Il s'échauffa, ébranlé qu'il était par ce qui venait d'arriver. « Et, s'étant emparés des apôtres, ils les mirent dans la prison publique. » Les voilà donc plus acharnés que jamais après leurs victimes. Ils attendent avant de prononcer le jugement, dans l'espérance de les trouver moins opiniâtres. Et la preuve de l'accroissement de leur fureur, c'est qu'ils enferment les apôtres dans une prison publique. Mais ceux-ci, pour être tombés dans de nouveaux périls, n'en sont pas moins protégés de Dieu : il vient manifestement à leur secours. « Un ange du Seigneur ouvrit durant la nuit les portes de la prison, et, les ayant fait sortir, leur dit : Allez dans le temple, et là, annoncez au peuple toutes les paroles de cette doctrine de vie. » Cela arrivait pour la plus grande consolation des prédicateurs, et aussi pour la plus grande utilité du peuple. Chose remarquable, maintenant se renouvelait ce qui avait eu lieu du temps du Christ. Il ne rend pas les Juifs témoins du miracle; mais il dispose toute chose de façon qu'ils ne puissent pas en douter. Ainsi, quand il ressuscita, il ne voulut pas que ses apôtres vissent comme il ressuscitait; ils en étaient indignes. Seulement il leur donna de ce prodige des signes irrésistibles. De même quand il changea l'eau en vin, ceux qui étaient assis à table avec lui étant ivres, ne se rendirent compte de rien; mais d'autres jugèrent de ce qui avait eu lieu. Aujourd'hui, c'est la même chose. Les apôtres sont délivrés de la prison sans que personne les ait vus; mais des indices incontestables du fait qui s'est produit demeurent pour éclairer les esprits les plus aveuglés. Pourquoi ce miracle eut-il lieu pendant la nuit? Parce que c'était le meilleur moyen de faciliter la mission des apôtres. Si ce miracle n'eût pas eu lieu alors, le grand prêtre et les siens ne seraient pas venus les interroger, et le peuple n'eût pas cru. Ne lisons-nous pas pareille chose dans l'Ecriture sainte? Par exemple, n'est-il pas écrit de Nabuchodonosor qu'il vit les enfants chantant les louanges de Dieu au milieu des flammes et qu'il demeura stupéfait? Or, que doivent-ils dire d'abord aux

apôtres? Ne semble-t-il pas naturel qu'ils leur demandent d'abord comment ils sont sortis de prison? Mais ils n'y pensent même pas. « Ne vous avions-nous pas, disent-ils, expressément défendu de parler? » Ils apprennent ce qui s'est passé par des voies étrangères. Ils voient la prison bien fermée et les gardes veillant devant les portes.

« Les apôtres, ayant entendu ces paroles, entrèrent au commencement du jour dans le temple, et ils enseignèrent. Le prince des prêtres, arrivant avec ceux qui étaient avec lui, assembla le conseil et tous les anciens des enfants d'Israël; puis il envoya à la prison afin qu'on amenât les apôtres. Quand les messagers furent arrivés, ayant ouvert la prison, ils ne les trouvèrent pas; alors ils revinrent et rapportèrent cette nouvelle en disant : Nous avons trouvé la prison fermée avec soin, et les gardes dehors devant les portes; mais, lorsque nous l'avons ouverte, nous n'avons trouvé personne. » Il y avait là comme au sépulcre une double garantie, un sceau et des gardes. Jugez après cela de la vivacité de leur haine contre Dieu! — Est-ce qu'il y avait rien d'humain, dites-moi, dans ce qui arriva aux apôtres? Qui les arracha de la prison, les portes étant fermées? Comment sortirent-ils, malgré les gardes qui veillaient à toutes les issues? Ils parlent comme des insensés ou des hommes pris de vin. — Quoi! malgré la prison et les fers, même en fermant toutes les portes, ils n'ont pu être maîtres des apôtres, et ils espèrent les contenir maintenant! Quel étrange enfantillage! Mais les gardes sont là qui attestent le prodige, pour leur enlever tout semblant d'excuse. Que de miracles divers! Voyez comme ils s'entassent! Les uns sont produits par l'entremise des apôtres, les autres arrivent en leur faveur, et ceux-ci sont les plus éclatants! Dieu permet que le grand prêtre et les siens n'apprennent pas immédiatement la délivrance des prisonniers. Grâce à leur anxiété, ils peuvent se rendre compte de la vertu divine et apprendre tout ce qui s'est passé.

« Quand les magistrats du temple et les princes des prêtres eurent entendu ces paroles, ils se demandèrent ce qu'ils feraient. Or, quelqu'un survenant, leur dit : Voilà que les hommes que vous avez mis en prison sont dans le temple, où ils enseignent le peuple. Alors les magistrats et ses ministres allèrent vers les apôtres, et les amenèrent sans violence, craignant d'être lapidés par le peuple. » O folie! Ils craignaient la foule! Et pourquoi donc la redouter? Qui devaient-ils craindre? Uniquement ce Dieu qui arrachait les apôtres comme des oiseaux aux mains de leurs ennemis. Mais eux, c'est le peuple qu'ils craignent. « Or, le prince des prêtres interrogea les apôtres et leur dit : Nous vous avions défendu d'enseigner en ce nom, et voilà que vous avez rempli Jérusalem de cette doctrine, et que vous voulez faire retomber sur nous le sang de cet homme. » Et les apôtres de répondre toujours avec un calme inaltérable. Ils auraient pu dire : Qui êtes-vous pour nous ordonner des choses contraires à la loi de Dieu? Non, ils reprennent leur rôle de conseillers, ils parlent toujours avec la même douceur. « Or, Pierre et les apôtres répondant, dirent : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Donc ils découvrent l'hostilité qui règne entre ces hommes et Dieu. « Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez mis à mort en le suspendant à la croix. *C'est lui* que Dieu a élevé par la main comme prince et Sauveur, pour apporter le repentir à Israël et la rémission des péchés. » Celui que vous avez mis à mort, Dieu l'a ressuscité, dit-il. Et remarquez qu'afin qu'on ne croie pas que Jésus est étranger au Père, les apôtres attribuent tout à ce dernier. « Le Père l'a exalté de sa main. » Et par là non-seulement ils entendent la résurrection de Jésus, mais encore son exaltation, c'est-à-dire son ascension. « Afin d'apporter le repentir à Israël. »

2. Voyez encore les avantages et, sous forme d'apologie, la perfection de cette doctrine. « Nous sommes témoins de ce que nous disons. » Quelle sainte audace dans ces paroles! Puis, afin de donner à son langage plus d'autorité, il ajoute : « Nous et l'Esprit saint, que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent. » Ils ne se contentent pas de leur propre témoignage, ils invoquent encore celui de l'Esprit saint. Ils ne disent pas : Qui nous a été donné? mais bien : « Que Dieu donne à ceux qui lui obéissent. » Que de modestie dans cette réponse! Les apôtres marquent bien la

grandeur de ce don, tandis qu'ils déclarent aux Juifs qu'ils peuvent eux aussi le recevoir. Ainsi les Juifs sont instruits et par des paroles et par des exemples, de telle sorte que leur condamnation sera complétement méritée. Si Dieu permettait que les apôtres fussent traduits en jugement, c'était pour laisser à leurs ennemis la faculté de s'éclairer, s'ils l'eussent voulu, et pour donner aux apôtres un nouveau sujet de confiance. « Or, en entendant ces paroles, ils étaient transportés de rage et songeaient à les mettre à mort. » Voyez quel excès de méchanceté ! Après ce qu'ils avaient entendu, les princes des prêtres auraient dû être effrayés, et voilà qu'ils frémissent de rage et qu'ils délibèrent, mais en vain, de mettre à mort les apôtres.

Il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut. « Or, l'ange du Seigneur, ayant ouvert pendant la nuit les portes de la prison, fit sortir les apôtres et leur dit : Allez, montrez-vous dans le temple et annoncez au peuple toutes les paroles de cette doctrine de vie. » — « Il fit sortir ; » il ne les conduit pas lui-même, mais il les délivre, et par là est signifié le courage intrépide dont ils firent preuve en entrant dans le temple pendant la nuit pour y enseigner. Supposé, comme les Juifs le croyaient, que les gardes eussent ouvert aux apôtres les portes de la prison, supposé de plus que ces derniers eussent consenti à s'évader, évidemment ils auraient fui ; et si leurs gardiens les eussent renvoyés, à moins d'être fou, on ne pourra disconvenir qu'ils ne seraient pas venus parler dans le temple et qu'ils auraient plutôt disparu. « Ne vous avons-nous pas expressément ordonné ? » — Oui, vous auriez raison de les accuser s'ils eussent fait alors ce que vous vouliez ; mais, s'ils songèrent à ne pas vous obéir, que leur reprochez-vous ? Vos accusations sont injustes et vos ordres inutiles. — Voyez l'inconséquence et l'excès de ces accusations ? Les apôtres cependant veulent dévoiler la fureur sanguinaire des Juifs, et démasquer leur conduite en les montrant plutôt au service de leurs passions qu'au service de la vérité. Voilà pourquoi ils répondent sans aucune arrogance ; ils enseignent simplement. Qui donc, après avoir ébranlé tous les cœurs dans la cité, pouvant compter sur un si grand secours, eût résisté au désir de porter haut la parole ? Eux, ils agissent d'une autre façon. Ils ne s'irritent pas ; pleins de commisération et de pitié pour leurs ennemis, ils délibèrent et cherchent le moyen de les arracher à leurs égarements. Ils ne leur disent plus : Soyez juges ; ils parlent de celui « que Dieu avait ressuscité, » montrant ouvertement par là que tout était arrivé par la volonté de Dieu. Ils ne disent pas non plus : Mais ne vous avons-nous pas dit : « Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu ? » *Act.*, IV, 20. Non ; ils n'aiment pas la dispute. Seulement, ils répètent de nouveau les mêmes choses, parlant encore de la croix et de la résurrection. Ils ne rapportent plus pourquoi le Christ a été crucifié, ni qu'il l'a été pour nous ; ils le laissent entrevoir, sans le dire d'une manière formelle, afin de toucher leurs ennemis par la terreur.

Quelle est donc cette rhétorique ? Il n'y en a d'aucune sorte. Ils annoncent sans recherche l'Evangile de vie. Dès que Pierre a dit : « Dieu l'a élevé, » il ajoute aussitôt la cause de cette exaltation : « Afin de donner à Israël la grâce de la pénitence et la rémission des péchés. » On dira peut-être : Mais ces choses ne semblaient guère probables alors. — Que prétendez-vous ? Comment ? N'était-ce donc rien que des paroles que ni les princes ni le peuple ne pouvaient contredire, et qui fermaient aux uns la bouche, en instruisant les autres ? « Et nous sommes nous-mêmes les témoins de ce que nous vous disons. » Et que disent-ils ? Qu'il serait fait un jour rémission à Israël repentant. Déjà ils avaient ouvertement prêché et soutenu la résurrection. Que les péchés soient pardonnés, nous en sommes témoins, nous et le Saint-Esprit, qui ne fût jamais venu, si les péchés n'eussent été auparavant remis, de telle sorte que c'est là une preuve irréfragable. — Malheureux, vous entendez proclamer la rémission des péchés et la miséricorde du Dieu qui pardonne, et vous voulez mettre à mort les apôtres ? Qu'il faudrait que votre malice fût grande ! S'ils enseignent l'erreur, corrigez-les ; et, si vous ne voulez pas les croire, au moins ne les tuez pas ! Qu'ont-ils fait qui mérite la mort ? — Mais, aveuglés par la fureur, ces insensés ne

savent pas ce qui s'est fait. Quant aux apôtres, remarquez comment, en même temps qu'ils rappellent le crime, ils font mention du pardon. — Sans doute, semblent-ils dire, il y a des crimes qui méritent la mort; mais ils sont remis à ceux qui savent s'en repentir. — Et comment seraiton parvenu à les convaincre autrement qu'en leur apprenant que c'était là leur gloire? Or, voyez la malice de ces hommes. Ils mettent en scène les Sadducéens, qui se plaignaient surtout de la résurrection. Mais leurs plans furent déjoués. Après cela on dira peut-être : Qui donc, à la place des apôtres, favorisé des mêmes dons, ne se fût pas comme eux montré grand? — Considérez comment les apôtres, avant de recevoir les dons du ciel, persévéraient unanimement dans la prière, et mettaient dans les secours d'en haut toute leur confiance. Et vous, mon bienaimé, n'attendez-vous pas le royaume des cieux? Et cependant que savez-vous supporter? Vous avez reçu le Saint-Esprit, et vous ne souffrez pas ce qu'ils ont souffert, vous ne courez pas les dangers qu'ils ont courus. Eux ne sortaient d'un péril que pour tomber dans un péril plus redoutable. Et, malgré tout, ils ne s'enorgueillissaient pas, ils ne savaient pas vanter leur conduite, ils parlaient avec modestie. Aussi, que leur bonheur était grand, et fructueuse leur prédication! Tout n'était pas en eux l'œuvre de la grâce; ils y coopéraient fortement, comme on peut le voir à chaque pas. Et, si les dons de la grâce brillaient d'un tel éclat dans leurs œuvres, c'est à leurs bonnes dispositions qu'il le faut attribuer.

Dès le commencement de l'Eglise saint Pierre se montre plein de sollicitude.

3. Voyez, en effet, comment dès l'origine Pierre se montre plein de sollicitude. Qu'il est austère et vigilant! Quel désintéressement chez les premiers chrétiens! Ils ne possèdent rien en propre; ils vaquent à la prière; ils ne forment qu'un cœur et qu'une âme; ils jeûnent assidûment. A quelle grâce attribuer tout cela, je vous le demande? Voilà pourquoi les princes des prêtres furent confondus par ceux-là mêmes qu'ils avaient envoyés; de même qu'autrefois ceux qu'on avait envoyés vers le Christ revinrent en disant : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme; » *Joan.*, VII, 46; car les messagers s'empressent de rapporter ce qu'ils ont vu. Considérez, je vous prie, et la douceur des apôtres, qui se laissent faire, et l'hypocrite conduite du prince des prêtres. Celui-ci feint la bonté, et la crainte le domine; ce qu'il veut, c'est empêcher les apôtres de parler; pour les mettre à mort, il sait bien que c'est inutile. Donc, afin de les toucher et de leur persuader qu'il y va de leurs plus chers intérêts, — « voulez-vous, dit-il, faire tomber sur nous le sang de cet homme? » Quoi! Le Christ vous semble encore être simplement un homme? Ainsi parle-t-il, montrant bien que cette exhortation, il eût dû se l'adresser à lui-même. Mais entendez Pierre qui s'écrie : « Le Dieu de mes pères a ressuscité Jésus, et l'a établi de sa main comme prince et comme Sauveur, afin d'apporter la pénitence à Israël et la rémission des péchés. » Il ne parle pas des Gentils, pour ne laisser aucune place aux récriminations. « Et ils délibéraient de le mettre à mort. » Voilà que la douleur et l'angoisse tourmentent encore les Juifs, tandis que les apôtres sont tranquilles et heureux, dans la joie qui les inonde. Les Juifs ne sont pas seulement tristes; mais « ils sèchent de rage. » Or, mal et malheur sont choses inséparables, et nous en avons une preuve *ici*. Les apôtres étaient en prison; on les avait traduits devant les juges, et les juges tremblaient, ne sachant que faire. En frappant sur un diamant, on se blesse soi-même : ainsi les juges se blessaient-ils en frappant sur les apôtres. Et rien n'arrêtait l'ardeur de ces derniers : leur prédication devenait sans cesse plus éclatante; ils parlaient sans aucune crainte, ne laissant jamais rien échapper qui pût les compromettre.

Imitons les apôtres, mes bien-aimés, et soyons fermes dans le malheur. Il n'y a rien de redoutable pour celui qui craint Dieu; mais celui qui ne le craint pas doit tout redouter. Lorsqu'on a le courage et la force de vaincre ses passions, et qu'on estime de véritables chimères les choses présentes, que peut-on souffrir de nuisible, de quelque part que ce soit? Qu'a-t-on à craindre? Comment regarder comme sérieux les accidents qu'on peut essuyer? Réfugions-nous donc près de cette pierre inébranlable. Si l'on construisait pour nous une ville entourée d'une forte muraille, si l'on nous transportait dans un lieu où

nous n'eussions rien à démêler avec personne, nous serions moins tranquilles que nous ne le sommes maintenant avec le Christ. Supposez une ville d'airain, protégée par une muraille solide et inexpugnable; une cité qui n'ait pas d'ennemis, dont le sol soit fertile; où l'abondance la plus large règne, dont les habitants soient doux et bons; où l'on ne voit ni méchant, ni voleur, ni escroc, ni sycophante, ni tribunal, mais une fraternité véritable entre tous; eh bien, même dans cette ville, nous ne serions pas sûrs de vivre dans une entière sécurité. Pourquoi? Parce qu'il faudrait s'y froisser souvent avec des serviteurs, une épouse, des enfants, et que ce serait là le sujet de nombreux chagrins. Ici rien de semblable. Pas de sujet de chagrin ni de douleur. Même ce qui nous semble engendrer nécessairement la tristesse, y devient une cause de contentement et de joie. Et pourquoi, dites-moi, les apôtres eussent-ils été tristes? Qu'est-ce qui aurait pu leur paraître pénible et dur? Voulez-vous un exemple? Imaginez un homme ayant été consul, riche jusqu'à l'opulence, vivant dans la ville impériale, n'ayant rien à démêler avec qui que ce soit, uniquement occupé de jouir, arrivé enfin au comble de la fortune, des honneurs et de la puissance; représentez-vous à côté Pierre dans les fers, exposé à d'innombrables épreuves, et vous le trouverez plus joyeux et plus serein. Si, malgré ses chaînes, Pierre est heureux, faut-il que la joie qui l'anime soit grande et abondante! De même que l'éclat de la puissance rend souvent les hommes insensibles au malheur, et leur donne une joie inaltérable; de même les apôtres se réjouissaient de ce qui leur arrivait.

Et qui pourrait exprimer combien il est doux de souffrir à cause du Christ? Il y a plus de joie dans le malheur ainsi supporté que dans toutes les félicités de la terre. Celui qui aime le Christ comprend ce que je dis. Mais quoi? Devaient-ils donc pour se défendre eux-mêmes fuir tous ces maux? Quel est, je vous le demande, l'homme riche qui éviterait tant de périls, s'il avait à faire à tant de nations, et s'il avait à changer les institutions du pays? Les apôtres agissaient comme d'après un ordre royal, et plus facilement encore. Il n'y a pas, en effet, de commandement royal capable de faire ce qu'opéraient les apôtres : on obéit forcément à un ordre émané de haut; les apôtres n'avaient après eux que des cœurs soumis, se donnant librement et pleins de reconnaissance. Et quel décret royal eût été assez puissant pour persuader aux hommes d'abandonner leurs richesses, et même leur vie, de quitter leur maison, leur patrie, leurs proches, et jusqu'à leur sécurité propre? Voilà cependant ce que fit la prédication de quelques pêcheurs et faiseurs de tentes! La joie de leur conscience les rendait plus puissants et plus forts que tous. — Vous direz peut-être : Cette joie avait sa source dans les miracles qu'ils faisaient. — Mais les premiers fidèles, les trois mille et puis les cinq mille convertis par Pierre, faisaient-ils des miracles? Et cela les empêchait-il d'être heureux et contents? On comprend cette fois; car ils avaient fait disparaître la cause de tout chagrin, je veux dire, la possession des biens de la fortune. C'est la richesse, ce principe des guerres, des discussions, de la douleur et de tous les maux, qui rend la vie pénible et dure. Pour quelques pauvres que vous trouverez mécontents, que de riches ennuyés! Vous rencontrez des hommes qui jugent autrement; mais c'est moins à la nature des choses qu'il faut l'attribuer qu'à l'état de leur esprit. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les riches goûtent un certain plaisir. Est-ce que les lépreux ne sont pas souvent dans la joie? Or, les lépreux et les riches ont plus d'un point de contact; ils se ressemblent, et il est évident qu'ils ont le même esprit. Les sollicitudes les dévorent, et ils n'y veulent pas renoncer à cause de la volupté passagère qu'ils éprouvent. Mais ceux-là sont à l'abri du chagrin, et jouissent d'une santé parfaite qui sont exempts de toute préoccupation terrestre.

4. Et qu'est-ce qui est plus doux et plus sûr, je vous le demande, de n'avoir à s'occuper que de sa nourriture et de son vêtement, ou d'être forcé de se préoccuper de mille serviteurs et de mille étrangers, sans jamais pouvoir songer à soi-même? Si, dans le premier cas, on répond de soi-même, dans le second, on craint toujours pour ceux qui dépendent de vous. — Et pourquoi, direz-vous, les hommes éloignent-ils d'eux

la pauvreté tant qu'ils peuvent? — Parce que souvent on s'éloigne de certains biens, non en raison de l'horreur qu'ils inspirent, mais des difficultés qu'ils présentent. Donc la pauvreté n'est pas détestable, elle est seulement difficile. On ne voudrait pas la fuir, si l'on avait la force de la supporter. Pourquoi les apôtres ne l'ont-ils pas haïe? Pourquoi tant d'autres la choisissent-ils, et, loin de la détester, l'embrassent-ils avec transport? Ce qu'il faut réellement éviter ne peut paraître désirable qu'aux fous. Si donc des hommes très-sages se sont réfugiés dans la pauvreté comme dans un asile inviolable et pur, qu'importe que d'autres n'aient pas pensé comme eux? Le riche, je le compare volontiers à une ville assise dans la plaine et ouverte de tout côté, qui semble appeler les assaillants; le pauvre, au contraire, est une forteresse inexpugnable, entourée d'inaccessibles remparts. — Vous me direz : L'expérience est contre vous. Les pauvres sont traduits souvent devant les tribunaux; ils sont maltraités et malheureux. — J'entends; mais ce ne sont pas des pauvres simplement, ce sont des pauvres qui désirent s'enrichir. Loin de moi de vouloir parler de ces pauvres, je n'ai en vue que ceux qui s'appliquent à vivre dans la pauvreté. Dites-moi, je vous prie, pourquoi personne n'inquiète ceux qui vivent dans les montagnes. Si la pauvreté est si facilement opprimée, ce sont ceux-là surtout qui devraient subir l'oppression; car nul n'est pauvre comme eux. Pourquoi ne traduit-on pas les mendiants devant les juges? Pourquoi sont-ils à l'abri de la violence et de la calomnie? N'est-ce pas parce qu'ils habitent en un lieu sûr? — Cependant la condition du pauvre et du mendiant semble très-malheureuse à beaucoup. Quoi donc, est-il bon de mendier? — Oui, si l'on rencontre des cœurs miséricordieux et compatissants, qui viennent au secours de l'infortune; tout le monde sait combien douce et tranquille est cette vie. Mais ce n'est pas ce que je loue; ce qui me plaît, c'est une âme détachée qui ne désire pas les richesses. Dites-moi encore lesquels vous sembleront plus heureux, ceux qui s'appliquent à la pratique de la vertu, ou ceux qui vivent dans le vice. Les premiers évidemment. S'il faut s'instruire utilement et faire preuve de grande sagesse, lesquels vous paraîtront mieux disposés? Toujours les mêmes. Etudiez ces vérités, si vous ne les pouvez croire. Prenez deux hommes, l'un mendiant, aveugle, boiteux et manchot; l'autre beau de formes, robuste et vigoureux, riche, distingué et puissant. Amenez ces deux hommes à l'école de la sagesse, et voyez lequel des deux recevra plus favorablement la doctrine. Voici, par exemple, le premier commandement : Soyez humbles et modestes; car le Christ a recommandé ces vertus; lequel vous semble plus apte à remplir ce précepte? Et cet autre : « Bienheureux ceux qui pleurent? » Et celui-ci : « Bienheureux ceux qui sont humbles? » Qui entendra plus facilement ces conseils : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice? » *Matth.*, v, 5, 8, 6, 10. Mais, pour en venir à des applications particulières, est-ce que le dernier ne s'énorgueillit pas, ne respire pas de tout côté la suffisance et l'orgueil, tandis que le premier est humble et sans aucune prétention? Oui, c'est ainsi que vont les choses. Ecoutez un adage étranger : Epictète esclave, pauvre comme Irus et contrefait, est l'ami des immortels. Ainsi en est-il du pauvre. L'âme du riche est dévorée par des maux innombrables, elle est livrée à l'arrogance, à la vaine gloire, à des passions nombreuses, à la colère, à la fureur, à l'avarice, à l'injustice, à mille autres maladies. Elle est donc moins apte que l'âme du pauvre à embrasser la sagesse.

Le pauvre est une forteresse inexpugnable.

Mais vous voudriez savoir peut-être ce qui est le plus agréable; car on se demande souvent quelle est la vie la plus agréable, celle du riche ou celle du pauvre. Il ne peut pas y avoir de doute à ce sujet. On est d'autant plus heureux qu'on est plus proche de la santé. Lequel des deux, dites-moi, est mieux disposé vis-à-vis de cette loi que nous voulons établir, du riche ou du pauvre? Lequel jurera plus facilement, celui qui s'irrite contre ses fils et traite avec un grand nombre d'hommes, ou celui qui demande humblement un morceau de pain ou un misérable vêtement? Quel besoin ce dernier a-t-il, s'il veut, de faire des serments? Il n'a pas le souci des

affaires. Bien plus, en ne jurant pas, il apprend souvent à mépriser les richesses. Oh! si cette bonne coutume pouvait être pratiquée, la vertu étendrait partout son empire; on verrait tous les hommes donner l'exemple de l'équité, du mépris des richesses, de la piété, de la vie régulière, de la componction. Loin de nous donc l'arrogance, mes bien-aimés, courage et ardeur. Que les bons demeurent ce qu'ils sont et prennent garde à ne pas retourner en arrière; que ceux qui n'ont pas encore eu le courage du bien se hâtent de changer de conduite et d'acquérir ce qu'ils n'ont pas. Vous donc qui vous êtes corrigés, tendez la main à ceux qui sont encore plongés dans leur iniquité, comme dans un abîme, et conduisez-les dans un port tranquille où le jurement ne soit pas connu. Ne pas jurer est un port assuré, un port où l'on est à l'abri des naufrages occasionnés par la fureur des vents. Malgré la colère, malgré le malheur, malgré toutes les violences, l'âme y jouit de la paix; elle n'y dit rien qui ne puisse se dire, et n'y subit ni nécessité ni joug. Voyez ce que fit Hérode à cause de son serment; il fit trancher la tête du Précurseur : « A cause du serment qu'il avait fait et de ceux qui étaient à table, il ne voulut pas la refuser. » *Marc.*, VI, 26. Que n'endurèrent pas les tribus à cause de leur serment au sujet de la tribu de Benjamin? Que ne souffrit pas Saül à cause de son serment? Sans doute Saül se parjura; mais Hérode commit un crime plus affreux que le parjure. Vous savez bien encore ce que Josué eut à supporter pour le serment qu'il avait fait aux Gabaonites. Le jurement est un lien de Satan. Brisons cette chaîne funeste, et nous nous mettrons en état d'aviser facilement à tout. Délivrons-nous des attaches du démon; respectons le précepte du Seigneur; rendons notre vie excellente, et, de progrès en progrès, accomplissant ce précepte et les autres, nous obtiendrons les biens promis par Dieu à ceux qui l'aiment, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

« Mais un pharisien, nommé Gamaliel, docteur de la loi, qui était honoré de tout le peuple, se levant dans le conseil, commanda qu'on fît retirer les apôtres pour un peu de temps. »

1. Gamaliel était le maître de Paul; il est très-étonnant que, droit et instruit comme il l'était, il ne fût pas encore croyant. Cependant il n'avait pu demeurer incrédule. On le voit par le conseil qu'il donne. « Il commanda qu'on éloignât les apôtres pour un peu de temps. » Admirez, avec sa prudence, comment il remplit les Juifs d'une terreur profonde. Il se garde bien de laisser soupçonner qu'il partage les sentiments des apôtres; il s'adresse à ceux qui siégent au conseil comme un homme qui n'a pas d'autre opinion qu'eux; il parle sans véhémence; on dirait qu'il veut calmer des esprits ivres de fureur : « O Israélites, dit-il, prenez garde à ce que vous allez faire à l'égard de ces hommes. » N'agissez pas à la légère et sans conseil. « Il s'éleva il y a quelque temps un certain Theudas, qui prétendait être un grand personnage; environ quatre cents hommes s'attachèrent à lui; mais il fut tué, et tous ceux qui avaient cru à sa parole se dispersèrent et furent réduits à néant. » Il veut les ramener par des exemples, et, pour les consoler, il fait mention des disciples que Theudas avait conquis. Néanmoins, avant de citer ces exemples, il dit : « Prenez bien garde; » une fois ces exemples donnés, il se prononce et il ajoute : « C'est pourquoi, croyez-moi, laissez ces gens-là tranquilles. Judas de Galilée s'éleva après lui pendant le dénombrement; il eut aussi un grand nombre de disciples; mais il périt de même, et tous ceux qui avaient cru en lui furent dissipés. Voici donc mon conseil : Séparez-vous de ces gens-là et laissez-les faire. Si l'œuvre qu'ils font vient des hommes, elle se détruira; si elle vient de Dieu, vous ne parviendrez pas à la ruiner. » Comme s'il disait : Attendez, si ces hommes agissent d'eux-mêmes, ils seront bientôt confondus. « Autrement vous pourriez combattre contre Dieu même. » Il les détourne d'une ten-

tative impossible et sans résultat. Il ne dit pas par qui les disciples de Judas de Galilée furent mis à mort; il se contente de dire qu'ils furent dissipés, jugeant superflu de rien ajouter. La suite de son allocution explique bien sa pensée : si l'œuvre est humaine, ne vous en inquiétez pas ; si elle est divine, quoi que vous fassiez, il faudra la laisser s'accomplir. Ce discours fut estimé sage, et, au lieu de mettre à mort les apôtres, les Juifs se contentèrent de les flageller. « Ils se rendirent à son avis. Ayant donc fait venir les apôtres, ils les firent frapper de verges, leur défendant de parler à l'avenir au nom de Jésus ; puis ils les laissèrent aller. » Les apôtres flagellés après tant de miracles ! Néanmoins leur doctrine gagnait toujours du terrain; car ils enseignaient dans les maisons et dans le temple. « Les apôtres s'en allaient du conseil pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus. Et ils ne cessaient d'enseigner dans les maisons et dans le temple, annonçant partout Jésus-Christ. »

« Or, en ce temps-là, le nombre des disciples se multipliant, il s'éleva un murmure des Grecs contre les Hébreux, parce que leurs veuves étaient dédaignées dans la dispensation des choses qui se donnaient chaque jour. » Il ne faut pas entendre cette date dans un sens absolu; l'écrivain sacré s'exprime ainsi pour se conformer à un usage de l'Ecriture, qui parle des choses futures comme si elles se passaient au moment même. Les Juifs grecs mentionnés ici, sont ceux qui parlaient la langue grecque, quoiqu'ils fussent Hébreux. Mais voici une nouvelle épreuve : en faisant attention, vous vous apercevrez que, dès l'origine, l'Eglise eut à combattre et au dedans et au dehors. « C'est pourquoi les douze ayant convoqué tous les disciples, leur dirent : Il n'est pas juste que nous quittions la parole de Dieu pour vaquer aux soucis matériels. » Ce n'était pas juste, en effet; car les choses plus nécessaires doivent toujours l'emporter sur celles qui le sont moins. Toutefois, admirez comment ils pourvoient à tout et s'occupent même des choses matérielles, sans négliger la prédication. Ils étaient à juste titre entourés de respect, et c'est pourquoi on avait recours à eux de préférence. « Choisissez, disent-ils, parmi vous sept hommes d'une probité reconnue, pleins de l'Esprit saint et de sagesse, à qui nous commettrons ce ministère. Pour nous, nous nous appliquerons entièrement à la prière et à la dispensation de la parole. Ce discours plut à toute l'assemblée, et ils élurent Etienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit. » Ils voulurent élire des hommes pleins de foi comme eux-mêmes, afin de ne pas voir se renouveler ce qui avait eu lieu déjà au temps de Judas, d'Ananie et de Sapphire. Ils élirent encore Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, prosélyte d'Antioche; ils les présentèrent aux apôtres, qui, après avoir prié, leur imposèrent les mains. Cependant la parole de Dieu se répandait de plus en plus, et le nombre des disciples augmentait dans Jérusalem. « Un grand nombre de prêtres même se convertissaient à la foi. » Mais reprenons. « O hommes, prenez bien garde. » Gamaliel s'exprime avec douceur et en peu de mots; il ne revient pas sur des choses anciennes, quoiqu'il pût en citer beaucoup; il se contente de quelques traits récents, bien plus propres à raffermir la foi. Son langage est insinuant : « Avant ces jours-ci, » dit-il, c'est-à-dire, il n'y a pas longtemps. S'il eût dit de prime abord : Rendez la liberté à ces hommes, il eût semblé suspect, et son discours eût perdu de sa force. Les exemples donnent de l'autorité à sa parole. Aussi ne se contente-t-il pas d'un seul; il en cite deux, et il aurait pu en citer un troisième pour donner plus d'éclat à son discours, et toujours pour détourner les Juifs de leur projet sanguinaire. « Laissez ces hommes tranquilles. »

Quels sont ces hommes auxquels les apôtres donnaient le nom de Grecs.

2. Admirez la mansuétude de Gamaliel. Il ne fait pas de longs discours; il s'exprime en peu de mots et sans aucune colère. « Tous ceux qui avaient cru en lui, dit-il, furent dispersés; » en parlant ainsi, il ne blasphème pas contre le Christ; mais il arrive à ses desseins. « Si cette œuvre vient des hommes, elle se détruira. » Il les presse, il semble leur faire ce raisonnement : Puisque cette entreprise n'a pas été ruinée, elle n'est point humaine. « Prenez garde de combattre contre Dieu même. » Par là, il veut les détourner d'un projet insensé et stérile. « Si

cette œuvre est de Dieu, vous ne réussirez pas. » Il ne dit pas : Si le Christ est Dieu ; il se contente simplement de parler de l'œuvre, sans affirmer qu'elle soit humaine ou divine, laissant ce soin à l'avenir, afin de les persuader.—Mais, direz-vous, s'il les persuada, pourquoi flagellèrent-ils les apôtres ? — Ils ne purent résister aux sages paroles qu'ils venaient d'entendre, et cependant ils laissèrent libre cours à leur colère, car ils espérèrent dominer les apôtres par la terreur. En parlant de la sorte, en l'absence de ces derniers, il attire mieux ses auditeurs : il les persuade et par la douceur et par l'équité de son langage. Ne dirait-on pas un prédicateur de l'Evangile ? Bien plus, avec cette justice dont il s'inspire, il semble leur parler ainsi : Vous êtes persuadés de n'avoir pu dissoudre cette nouvelle croyance. Pourquoi dès lors ne croyez-vous pas vous-mêmes ? — Grande chose que la prédication ; il n'est pas jusqu'aux ennemis qui ne lui rendent témoignage. Là quatre cents hommes s'étaient levés, et derrière eux une immense multitude. Ici, douze seulement se présentaient les premiers.

Ne vous laissez donc pas émouvoir par la vue de la foule. « Si cette œuvre vient des hommes, elle se dissoudra. » Il pouvait puiser un autre exemple dans les souvenirs de l'Egypte; mais cela n'avait plus aucune utilité. Il termine donc son discours en excitant un sentiment de crainte. Il ne pose pas une véritable conclusion, de peur de paraître avoir parlé pour les novateurs; il raisonne d'après l'issue probable des choses. Il n'a pas eu le courage d'affirmer que cette doctrine n'était pas une invention humaine, qu'elle venait de Dieu. S'il eût déclaré qu'elle venait de Dieu, il eût soulevé de violentes contradictions ; mais, s'il eût dit qu'elle venait des hommes, c'est une émeute qu'il aurait provoquée. Après avoir donc déclaré qu'il fallait attendre l'issue, il congédia l'assemblée avec cette parole : « Retirez-vous. » Les Juifs en reviennent néanmoins aux menaces, sachant bien qu'elles seront sans résultat, mais obéissant à leurs vieilles propensions. C'est ainsi, la malice ne recule même pas devant l'impossible. « Après lui, vint Judas. » Pour les détails des événements qu'il rappelle, vous pouvez recourir à l'histoire de Josèphe, qui les retrace avec soin. C'était encore assez de hardiesse à Gamaliel d'émettre l'hypothèse que ceci vînt de Dieu ; et dans la suite les événements mêmes l'amenèrent à la foi. Oui, grande était sa confiance et non moins grande son impartialité. « On se rangea de son avis. Les apôtres furent appelés, » battus de verges et renvoyés. C'est par respect pour le sentiment de cet homme qu'ils renoncèrent à faire mourir les apôtres ; ils les renvoyèrent après les avoir flagellés. « Et ceux-ci s'éloignaient joyeux de la salle du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir l'injure pour le nom du Christ. » Cela n'est-il pas plus étonnant que tous les miracles ? Jamais pareille chose n'avait eu lieu dans les siècles passés. Jérémie sans doute fut flagellé pour avoir annoncé la parole de Dieu, Elie et d'autres encore furent menacés; mais ici nous voyons dans les mauvais traitements, non moins que dans les miracles, une preuve de la puissance divine. L'historien ne dit pas que les apôtres n'aient pas souffert ; il atteste qu'ils se sont réjouis dans leurs souffrances. Comment ont-ils manifesté cette joie ? Par l'assurance qui respire ensuite dans leur parole : les coups qu'ils ont reçus ne font qu'exciter de plus en plus le feu de la prédication. Rien de moins douteux : « Dans le temple et dans les maisons particulières, ils ne cessaient d'enseigner et d'annoncer le Christ Jésus. »

« Or, en ces jours-là. » En quels jours? Quand ces choses se passèrent, quand on mettait en œuvre les menaces et les coups, quand se multipliait le nombre des disciples; alors « un murmure s'éleva. » Peut-être était-il occasionné par ce nombre toujours croissant; car un ordre parfait ne saurait toujours régner dans une grande multitude. « Une foule considérable de prêtres obéissaient à la foi. » Ceci nous donne à comprendre que beaucoup de ceux qui avaient tramé la mort du Christ, s'étaient soumis à sa doctrine. « Un murmure s'éleva, parce que les veuves des Grecs étaient dédaignées dans le ministère quotidien. » Il y avait donc un ministère de chaque jour à l'égard des veuves. Et remarquez ce mot de ministère remplaçant celui d'aumône :

Qu'était-ce que le ministère de chaque jour.

c'est relever en même temps et celui qui donne et celui qui reçoit. Du reste, ce murmure était moins un signe de perversité qu'un effet de l'incurie des masses. Ce n'était pas toutefois un mal sans importance; aussi le signale-t-on, parce qu'il fallait en prévenir les conséquences. Dès le commencement donc, tout le mal n'était pas au dehors, on le voit encore à l'intérieur. Ne regardez pas seulement à la guérison, regardez de plus à la gravité de la plaie. « Avisez donc, mes frères, à trouver sept hommes parmi vous. » Les apôtres n'imposent pas leurs idées, ils commencent par s'excuser auprès de la multitude. Voilà ce qui devrait encore avoir lieu de nos jours. « Il n'est pas juste que nous laissions de côté la parole de Dieu, pour nous occuper du service des tables. » Pierre met en avant une impossibilité, montrant par là qu'on ne saurait bien remplir ce double ministère. Quand il s'était agi de l'élection de Matthias, il avait de même commencé par en établir la nécessité, fondée sur la défection du traître et sur le nombre sacré de douze. Il n'en vient à démontrer ici cette même nécessité qu'après avoir entendu les murmures, en prenant soin toutefois de ne pas les laisser aller trop loin.

3. Remarquez de plus qu'ils abandonnent le choix à l'assemblée tout entière; ils accepteront de préférence ceux qui auront réuni toutes les sympathies et tous les témoignages. Quand il fut question de proposer Matthias, « il faut choisir, dirent-ils, l'un de ceux qui sont avec nous dès l'origine. » Ils procèdent maintenant d'une autre façon; car la mission n'est plus la même. Aussi n'ont-ils plus recours à la voie du sort; ils s'abstiennent de choisir également eux-mêmes, quoiqu'ils l'eussent pu, guidés qu'ils étaient par l'Esprit saint : ils aiment mieux s'en rapporter à l'opinion générale. Il leur appartenait de délimiter et de coordonner les fonctions pour un tel objet; mais ils laissent aux autres la désignation des personnes, afin de n'avoir pas même l'apparence de faire une faveur. Dieu permit de même à Moïse de choisir les vieillards qui lui seraient connus. Il faut une grande sagesse dans de telles dispositions à prendre. Ne pensez pas que des hommes à qui la prédication n'était pas confiée, n'eussent pas besoin de sagesse; ils en avaient un grand besoin. « Quant à nous, nous resterons appliqués à la prière et au ministère de la parole. » Ils se justifient à la fin comme ils l'avaient fait au début. « Nous resterons appliqués. » Remarquez cette expression, non d'une façon quelconque, par manière d'acquit, mais bien avec une constance inébranlable. « Et tous approuvèrent ce discours, » comme cela convenait du reste à leur sagesse. Tous le louèrent, tant la prudence y respirait. « Et ils choisirent (c'est le second choix fait par eux) Etienne, homme plein de foi et plein de l'Esprit saint, puis Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, prosélyte d'Antioche; on les plaça devant les apôtres, qui en priant leur imposèrent les mains. » C'est un signe évident qu'ils les séparent de la multitude; mais c'est la multitude qui les a présentés, et les apôtres ne les ont pas pris eux-mêmes. Voyez la précision de l'historien sacré : il n'entre dans aucun détail inutile, il dit simplement qu'ils leur imposèrent les mains en priant, et c'est là l'ordination véritable. La main de l'homme s'étend sur la tête de l'ordinand; et tout cependant est l'œuvre de Dieu, c'est sa main qui touche cette tête prédestinée, si l'ordination est ce qu'elle doit être. « Et la parole de Dieu se répandait de plus en plus, et le nombre des disciples se multipliait. » Ce n'est pas sans intention que l'auteur le dit; il nous montre ainsi la puissance de l'aumône et celle du bon ordre. Comme il va tout à l'heure s'occuper spécialement d'Etienne, il expédie d'avance ce qui regarde les autres. « Et beaucoup de prêtres obéissaient à la foi. » Ayant entendu s'expliquer un de leurs chefs, de leurs maîtres, ils en vinrent à l'expérience.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la multitude ne se soit pas divisée dans une telle élection, et qu'il ne se soit pas élevé d'opposition contre les apôtres. Il importe d'apprendre maintenant quelle est la dignité dont ces hommes furent investis, quelle sorte d'ordination ils reçurent. Est-ce le diaconat? Cette fonction n'était pas encore exercée dans les églises; toute l'administration reposait sur les prêtres. Il n'existait pas même d'évêques alors, en dehors des apôtres,



Aussi mon avis est que les noms de diacres et de prêtres n'étaient pas encore généralement admis et proclamés ; mais l'ordination n'avait pas moins lieu dans son but essentiel. En leur confiant les fonctions saintes, on pria pour que la puissance leur fût en même temps accordée. Et songez si l'on avait besoin de ces sept hommes, quand les dons affluaient de toute part, quand il fallait secourir un si grand nombre de veuves. Ce n'était donc pas là une prière ordinaire ; la prière prenait en ce moment le caractère et l'importance de la prédication, et beaucoup d'œuvres s'accomplissaient par la prière. Ainsi se transmettaient les biens spirituels, ainsi s'entreprenaient les voyages, ainsi s'imposait le ministère de la parole. L'apôtre évite les longs détails et le ton de l'apologie ; il se borne à dire qu'ils ne doivent pas renoncer à l'œuvre dont ils sont chargés. Moïse les avait formés longtemps d'avance à ne pas tout embrasser. De là ce que Paul dit ailleurs : « Seulement souvenons-nous des pauvres. » *Galat.*, II, 10. Sachez comment ils ont promu les nouveaux ministres. C'est en jeûnant, c'est en persévérant dans la prière. Cela doit se faire aujourd'hui comme alors. L'historien ne les appelle pas simplement des hommes spirituels, il déclare qu'ils sont pleins de l'Esprit et pleins de sagesse, nous enseignant ainsi qu'il fallait une grande philosophie pour supporter les récriminations des veuves. A quoi sert que le dispensateur ne vole pas, s'il parvient à tout perdre, ou s'il se montre dur et violent? En cela Philippe était vraiment admirable. C'est de lui qu'il est dit : « Etant entrés dans la maison de Philippe l'Evangéliste, qui était l'un des sept, nous avons séjourné auprès de lui. » *Act.*, XXI, 8. Partout brille une pensée plus qu'humaine. « Et le nombre des disciples se multipliait à Jérusalem. » Oui, chose admirable, dans cette même ville de Jérusalem où le Christ avait été immolé, croissait et fructifiait sa parole. Non-seulement personne parmi les disciples n'était ébranlé en voyant les apôtres soumis à la flagellation, et les autres tentant l'Esprit saint, d'autres encore faisant entendre des menaces ou des murmures ; mais la foule des croyants allait augmentant sans cesse. Le malheur d'Ananie les avait également stimulés au bien, en leur inspirant une plus vive crainte. Observez dans quelles circonstances cette augmentation se produit. C'est à la suite des épreuves et non auparavant. Considérez aussi l'amour de Dieu pour les hommes. De ces mêmes princes des prêtres qui poussaient la foule à verser le sang et qui s'écriaient naguère : « Il a sauvé les autres, et voilà qu'il ne peut se sauver lui-même, » *Matth.*, XXVII, 42, plusieurs, « beaucoup même obéissaient à la foi. »

Soyons les imitateurs de Dieu.

4. Soyons les imitateurs de Dieu. Il les accueille, et ne les repousse pas. Répondons de même par des bienfaits aux maux sans nombre que les ennemis nous ont causés. S'il est quelque chose de bon en nous, faisons-leur en part, ne les oublions pas dans nos bonnes œuvres. S'il nous est ordonné de calmer leur fureur par notre patience, bien plus le devons-nous par nos bienfaits : il n'y a pas égalité. Non, ce n'est pas la même chose de faire du bien aux ennemis, et d'aspirer à souffrir davantage ; en passant par le premier degré, nous arriverons au second. Telle est la noblesse des disciples du Christ. Les Juifs avaient crucifié celui qui venait leur apporter le salut, et puis flagellé ses disciples ; voilà cependant qu'il les admet au même honneur que ses disciples eux-mêmes et les fait également participer à ses biens. Soyez donc, je vous en conjure de nouveau, les imitateurs du Christ. Une telle imitation nous est possible, elle nous élève de plus au-dessus de la nature humaine et nous rend semblables à Dieu. Appliquons-nous à l'aumône : c'est l'école et l'exercice de la divine philosophie. Celui qui sait avoir pitié des malheureux, saura bientôt pardonner les injures ; et, faisant encore un pas dans cette science, il fera du bien à ses ennemis. La commisération pour les maux de nos frères nous fera supporter leurs travers. Allons droit à celui qui nous poursuit de sa haine, et demandons-lui s'il ne condamne pas ses sentiments, s'il ne veut pas écouter les conseils de la sagesse, s'il ne voit pas dans cette hostilité la défaillance de l'âme et le tourment de la vie, s'il préfère être du nombre de ceux qui se répandent en outrages et se laissent emporter par la fureur, au lieu de se ranger parmi ceux

qui souffrent en silence et qu'il ne peut s'empêcher d'admirer.

Ne pensez pas vous avilir par cette conduite. Rien ne nous avilit comme d'insulter les autres : rien ne nous ennoblit comme de subir patiemment les insultes. Dans un cas on n'a que de l'audace; dans l'autre on a de la philosophie; ou bien on tombe au-dessous de l'homme, ou bien on monte au niveau de l'ange. Serait-on plus faible que celui qui vous insulte, on pourrait bien, si l'on voulait, se venger de ses outrages. En agissant autrement, on obtient les sympathies de tous, tandis qu'il ne recueille que leur exécration. N'est-ce donc pas ici le moyen de se placer bien au-dessus de lui? Le monde admirera votre prudence et le regardera comme un furieux. Lors donc que quelqu'un vous excite à récriminer contre un autre, dites-lui : Je ne puis pas en dire du mal, je craindrais de me tromper sur ses véritables dispositions. Tenez-vous surtout en garde contre toute pensée d'inimitié, et n'en parlez jamais aux autres. N'appelez pas sur votre persécuteur la colère de Dieu. Quand il est attaqué, prenez même sa défense; dites alors : C'est la colère, et non l'homme qui vient de parler; c'est l'emportement et non l'ami, c'est la frénésie et non l'âme. Voilà comment nous devons raisonner devant une faute quelconque. N'attendez pas que le feu se soit développé, étouffez-le dès l'origine; n'irritez pas la bête féroce, et ne la laissez pas s'emporter; il arrive un moment où l'on n'est plus maître du feu. Que vous a donc dit cet homme ? Vous a-t-il traité de stupide et de fou? Mais quel est celui de vous deux qui est responsable de cette parole, vous qui l'avez entendue, ou lui qui l'a prononcée? Serait-il un sage, on le regardera comme un insensé : seriez-vous un insensé, on vous regardera comme un sage. Est-ce à dire aux autres des choses qui ne sont pas, je vous le demande, ou à ne pas s'en émouvoir, que consiste la folie? D'un autre côté, si c'est de la vraie philosophie de garder le calme quand on est provoqué, s'exaspérer quand personne ne vous dit rien, n'est-ce pas de la vraie démence? Pour le moment, je ne parle pas des châtiments réservés à ceux qui lancent des outrages ou des blasphèmes sur la tête du prochain.

Que vous a-t-on dit encore? Que vous étiez un homme obscur, sans distinction et sans naissance? Comme toujours, l'injure retombe sur celui qui la fait. C'est lui qui sera l'homme vil et méprisable, tandis qu'on vous jugera plein d'honneur et digne de respect. Reprocher à quelqu'un l'obscurité de sa famille, et prétendre ainsi lui faire affront, c'est avoir une âme bien petite. Celui-là est grand, celui-là est admirable, qui se trouve au-dessus de tels affronts, qui les entend absolument de la même manière qu'il s'entendrait louer et préférer aux autres. Vous a-t-on traité d'impudique et de corrupteur? Si votre conscience ne vous tient pas le même langage, c'est le cas de rire et non de se fâcher. Ne vous affligez pas non plus en pensant aux expressions perfides et basses dont on s'est servi. Tout au plus cet homme a-t-il révélé ce qui plus tard devait être su de tout le monde; mais lui-même, par une telle lâcheté, n'ayant pas su tenir secret le mal du prochain, a perdu toute créance, il s'est couvert d'ignominie, au lieu d'en couvrir un autre, il s'est fermé tous les ports, et de plus au jugement futur il aura un compte terrible à rendre. Sur la terre déjà, les hommes l'abhorrent et prennent parti pour sa victime. Gardez donc le secret, ne le trahissez jamais, si vous désirez avoir une réputation honorable. Non-seulement vous tiendrez dans le silence ce qu'on aura dit de mal, mais vous ferez un bien de plus, vous ne provoquerez pas contre vous une sentence de condamnation. A-t-on médit de vous, répondez : On ne se serait pas arrêté là, si l'on avait tout su. —Mes paroles vous étonnent et vous confondent? Il vous reste à les mettre en pratique. Si je vous ai rappelé des principes émis par les philosophes étrangers, ce n'est pas que l'Ecriture ne les présente en mille circonstances, c'est qu'ils pouvaient mieux ainsi vous faire rougir. L'Ecriture elle-même fait assez souvent mouvoir ce ressort de la honte, comme lorsqu'il est dit : « Est-ce que les Gentils eux-mêmes ne s'y conforment pas? » *Matth.*, v, 47. Le prophète Jérémie cite les enfants de Réchab, qui ne voulurent pas transgresser le précepte de leur père. Marie s'était déchaînée contre Moïse, et il se hâta de

prier Dieu de détourner le châtiment, ne voulant pas qu'on pût croire qu'il s'était vengé. C'est le contraire que nous faisons : ce que nous voulons avant tout, c'est qu'on sache bien que nous ne laissons pas une insulte impunie.

Jusques à quand ne respirerons-nous que passions terrestres? Une lutte n'existe pas sans deux combattants. Si vous les mettez en présence quand ils sont furieux, vous les exaspérez davantage; si vous écartez l'un ou l'autre, vous éteignez l'emportement. En frappant sur quelqu'un qui résiste, on s'exalte de plus en plus; la patience dissipe la colère, ou fait retomber les coups sur celui qui les porte. Un athlète exercé dans tous les genres de combat ne triomphe pas aussi bien de son antagoniste qu'un homme qui souffre l'injure sans la repousser. Votre adversaire se retire alors confondu, condamné par sa propre conscience d'abord, par tous les spectateurs ensuite. Vous connaissez l'adage populaire : Qui honore, s'honore. Donc qui insulte, subit la même loi.

Personne ne pourra nous nuire, je l'ai dit souvent, excepté nous-mêmes; nul n'a le pouvoir de me rendre pauvre, si ce n'est moi. Voici comment nous devons envisager les choses : si mon âme est dans l'indigence, alors même que tous me prodigueraient leurs biens, à quoi cela me servira-t-il? Tant que mon âme ne changera pas, tout le reste est inutile. Si j'ai une grande âme, que tous me dépouillent à l'envi, quel mal cela peut-il me faire? Absolument aucun, pourvu que je ne me rapetisse pas moi-même. Qu'on dise ce qu'on voudra, impossible qu'on le pense. D'un autre côté, qu'on me blâme; qu'en résultera-t-il, si ma vie est sans tache? La conscience des calomniateurs s'élève contre eux, ils parlent sans conviction. Il ne faut pas plus faire cas des éloges que des critiques. Pourquoi vous parlé-je ainsi? C'est pour vous bien montrer que les embûches et les accusations dirigées contre nous, il dépend de notre volonté de les rendre impuissantes. Voyons les choses sous ce jour. Qu'on nous traîne devant les tribunaux, qu'on nous attaque par le mensonge, qu'on s'en prenne à notre âme, si vous voulez; qu'est-ce que cela, si ces traitements passagers sont injustes? — Mais voilà précisément le mal, me direz-vous. — Non, c'est un bien de souffrir sans l'avoir mérité. Aimeriez-vous mieux avoir mérité de telles souffrances?

J'ajoute une parole : Un philosophe de la gentilité, ayant appris qu'un homme avait été mis à mort, comme un de ses disciples lui disait : Quel malheur d'avoir été condamné injustement? — Voudriez-vous donc que ce fût avec justice? répondit-il aussitôt. Jean ne subit-il pas aussi une mort injuste? Quel est donc celui que vous plaignez le plus, de celui qui mérite son sort ou de celui qui ne le mérite pas? Ne proclamez-vous pas vous-même le malheur de l'un et le bonheur de l'autre? Quel dommage la mort peut-elle causer à l'homme, et n'y gagne-t-il pas beaucoup au lieu d'y perdre? Si d'immortel elle l'avait fait mortel, il y perdrait sans doute; mais, si elle n'a fait que l'entraîner plus rapidement à la gloire, alors qu'il était déjà mortel et qu'il devait mourir avant peu, quel préjudice lui a-t-elle causé? Que notre âme soit parfaitement en ordre, et il n'est pas de mal qui puisse lui venir du dehors. — Mais vous n'avez aucune gloire? — Qu'importe encore? Il en est de la gloire comme des richesses. Si je suis vraiment grand, je n'ai besoin de personne; si je soupire après la vaine gloire, plus j'obtiens, plus je suis esclave. Jamais la gloire ne m'entourera d'un plus vif éclat, que lorsque je la mépriserai. Formés par de telles leçons, soyons pleins de reconnaissance envers le Christ notre Dieu, qui nous a favorisés d'une telle vie; n'aspirons qu'à sa gloire, parce qu'à lui la gloire appartient, en même temps qu'au Père, principe sans principe, et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Exhortation morale.

HOMÉLIE XV.

« Or Etienne, plein de foi et de force, faisait des prodiges et de grands miracles au milieu du peuple. »

Intervention du Saint-Esprit dans l'ordination.

1. Voyez-vous comment, parmi les sept, il en était un qui s'élevait au-dessus des autres et tenait le premier rang? La dignité de l'ordre était la même; mais la grâce était en lui plus abon-



dante. Auparavant, il n'opérait pas de miracles, et ce n'est qu'après avoir été mis en évidence qu'il en opéra ; preuve que la grâce ne suffit pas seule, et qu'il faut de plus l'imposition des mains pour que l'Esprit intervienne. Si les diacres le possédaient avant leur ordination, c'était en vertu du baptême. « Et quelques-uns se levèrent du sein de la synagogue. » C'est une image qui nous peint leur irritation et leur emportement. On y voit aussi le mouvement de la multitude, et plus encore une nouvelle forme d'accusation. Comme Gamaliel avait empêché les Juifs d'accuser les fidèles touchant le Christ, ils introduisirent un nouveau grief. « Quelques-uns s'élevèrent du sein de la synagogue qui est appelée des Affranchis, des Cyrénéens et des Alexandrins, de ceux qui étaient de la Cilicie et de l'Asie. Ils disputèrent contre Etienne, et ils ne purent résister à la sagesse et à l'Esprit, qui parlait par sa bouche. Alors ils glissèrent des hommes gagnés qui soutinrent l'avoir entendu proférer des paroles de blasphème contre Dieu et contre Moïse. » S'ils disputent maintenant, c'est pour l'exposer à dire quelque chose dans le même sens. Il parlait certes d'une manière assez claire ; peut-être annonçait-il l'abrogation de la loi, ou bien l'insinuait-il, s'il ne l'exprimait en termes formels. En effet, dans ce dernier cas, on n'avait nul besoin d'hommes subornés, ou de faux témoins. Les Affranchis et les Cyrénéens formaient deux synagogues différentes, les Cyrénéens, dont la ville est au delà d'Alexandrie, conservaient leur culte parmi les nations, et vivaient là sans doute pour éviter de fréquentes migrations. Les Affranchis, dont il est question dans ce texte, étaient ceux des Romains. Or, comme il y avait là beaucoup d'étrangers, ils avaient plusieurs synagogues, où devait se faire la lecture de la loi, ainsi que la prière.

Remarquez maintenant, je vous prie, que le diacre était dans la rigoureuse obligation d'enseigner, et que ceux-là le poursuivaient dans leur jalousie, non-seulement à cause de ses miracles, mais encore par suite de la supériorité de sa parole. Ne pouvant donc le supporter, ils lui suscitent de faux témoins. Ils ne veulent pas le faire mourir sans raison apparente ; ils le mettront en jugement pour ne pas encourir l'odieux de cette mort. Ils vont des uns aux autres, exerçant sur eux la même pression menaçante. Aussi ne disent-ils pas : Il parle ; mais bien : « Il ne cesse de parler, » pour aggraver l'accusation. « Ils agitèrent les anciens et les scribes ; puis, se précipitant à la fois, ils enlevèrent Etienne et l'entraînèrent au conseil. Ils y présentèrent de faux témoins chargés de dire : Cet homme ne cesse de parler contre le lieu saint et la loi. » « Il ne cesse, » disent-ils, déclarant que c'est là son œuvre et son but. « Nous l'avons entendu soutenant que ce Jésus de Nazareth détruira le sanctuaire et changera les institutions que Moïse nous a données. » — « Ce Jésus de Nazareth, » disent-ils sur le ton du mépris, « détruira le sanctuaire et changera les institutions. » *Matth.*, XXVII, 40. C'est qu'ils étaient pleins de vénération pour le temple, faisant de ce lieu le centre de leur nation, et de même pour le nom de Moïse. Il y a là une double accusation, vous le voyez : « Il détruira le sanctuaire, il changera nos institutions. » Cette double accusation déborde encore d'acrimonie et de menace. « Et, tous ceux qui étaient assis au conseil ayant les yeux sur lui, ils virent sa figure semblable à la figure d'un ange. » Ainsi peuvent briller ceux qui sont dans un rang inférieur. Qu'avait le diacre, dites-moi, de moins que les apôtres ? N'avait-il pas opéré des miracles ? n'avait-il pas montré la plus noble fermeté ? « Ils virent sa figure semblable à la figure d'un ange. » Telle fut jadis la grâce, telle la gloire de Moïse. A mon avis, Dieu revêt Etienne de cet éclat mystérieux, pour préparer ce que son ministre va dire, et pour frapper déjà les spectateurs par cette lumière inaccoutumée. Oui, des visages illuminés par la grâce spirituelle ont le pouvoir d'attirer les cœurs aimants, comme aussi d'inspirer le respect et la frayeur aux âmes hostiles. Peut-être l'auteur a-t-il voulu nous indiquer la cause pour laquelle on toléra le langage d'Etienne. Que dit alors le prince des prêtres ? « Les choses sont-elles ainsi ? » Voyez quelle modération et quelle absence d'aigreur dans cette première question. Voilà pourquoi l'accusé commence à parler avec une égale mansuétude : « Hommes, mes frères et mes pères, écoutez : Le Dieu de

gloire apparut à notre père Abraham, alors que celui-ci était encore en Mésopotamie, avant qu'il vînt habiter à Charan. » Dès le début il renverse leurs idées, il insinue, sans encourir de soupçon, que le temple au fond n'est rien, ni la tradition légale, et qu'ils ne doivent pas s'opposer à la prédication, par la raison que Dieu ne cesse de préparer et d'accomplir des œuvres jugées impossibles. On sent venir un discours dans lequel il leur sera démontré qu'après avoir toujours reçu les plus grands témoignages de l'amour divin, ils n'ont reconnu ces bienfaits que par la résistance, en luttant contre un pouvoir supérieur. « Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham, et lui dit : Sors de ta patrie et viens dans une terre que je te montrerai. » *Genes.*, XII, 1.

2. Ni le temple ni le sacrifice ne sont encore, lorsque Abraham est favorisé de la vision divine, bien qu'il ait les Perses pour aïeux et qu'il soit né sur une terre étrangère. Et pourquoi Etienne commence-t-il par cette parole : « Le Dieu de gloire? » Pour leur montrer que Dieu se plaît à couvrir de gloire les hommes méprisés, et que, s'il a glorifié ces derniers, beaucoup mieux peut-il glorifier ses premiers. Voyez comme il les éloigne des choses terrestres, et d'abord du lieu, puisque c'est du lieu qu'il s'agissait. « Le Dieu de gloire. » Si tel est son nom, il n'a nul besoin de la gloire que nous pouvons lui rendre, ni de celle dont le temple est l'instrument; lui-même est la source de la gloire. Ne pensez donc pas que vous puissiez ainsi le glorifier. — Mais alors pourquoi l'Ecriture parle-t-elle ainsi d'Abraham notre père? — Parce qu'elle ne s'arrête pas à ce qu'il y a de moins important. Elle se contente de nous apprendre ce qu'il nous est utile de savoir; c'est que, après avoir jeté les yeux sur son enfant, il partit avec lui : elle tait le reste, parce qu'il ne tarda pas à mourir quand il eut habité Charan. « Sors de ta famille. » C'est leur déclarer qu'ils ne sont pas les vrais enfants d'Abraham. Comment? Abraham pratiquait l'obéissance, et les Juifs étaient pleins d'opiniâtreté. On le voit en outre par la conduite du patriarche : il supporta mille labeurs; eux, au contraire, couraient après les délices, oubliant que leurs aïeux avaient tous été dans la tribulation. Etant sorti de la terre des Chaldéens, il vint habiter à Charan; et de là, quand son père fut mort, Dieu le transporta dans cette contrée que vous habitez maintenant. « Il ne lui laissa pas ici d'héritage, pas même où poser le pied. » Voyez, encore une fois, comme il les élève au-dessus de la nature. Il ne parle pas de l'avenir, il parle uniquement du passé, leur montrant de la sorte que tout vient du patriarche et rien d'eux. Il avait quitté sa famille et sa patrie. Pourquoi Dieu ne lui donna-t-il pas le sol? Parce que cet homme était la figure d'une autre vie, que le Seigneur avait promis de lui donner. Ce n'est donc pas vainement que le saint diacre est revenu sur tout ce passé. « Il ne lui donna pas, dit-il, il promit à la postérité qui naîtrait de lui, quoiqu'il n'eût pas encore d'enfant. » Là ressort de nouveau la puissance divine, que l'impossible n'arrête jamais. Un homme né dans la Perse, ce pays si lointain, Dieu lui promet de le rendre maître de la Palestine.

Mais reprenons le texte cité plus haut : « Portant les yeux sur lui, ils virent sa figure semblable à la figure d'un ange. » D'où venait dans Etienne cette vive fleur de la grâce? N'était-ce pas de la foi? La chose est évidente; car l'auteur a dit naguère qu'il était plein de foi. Or, il est une grâce qui n'est pas celle des guérisons, d'après cette parole de l'Apôtre : « A l'un est donnée la grâce des guérisons, à l'autre le discours de la sagesse. » I *Cor.*, XII, 9. C'est donc une grâce éminente qui me paraît indiquée dans ce passage : « Ils virent sa figure semblable à la figure d'un ange. » La même chose a été dite de Barnabé. Cela nous prouve que les hommes simples et purs sont ceux qui méritent la plus grande admiration et qui possèdent la grâce la plus abondante. « Ils glissèrent alors des hommes chargés de dire qu'ils l'avaient entendu prononcer des blasphèmes. » Les Juifs reprochaient aux apôtres d'annoncer la résurrection et d'attirer après eux la foule; ils leur reprochent ici de guérir les malades. O folie! ce dont ils auraient dû les remercier, ils leur en font un crime; ceux qui triomphaient par les œuvres, ils comptent les vaincre par la parole. Ainsi faisaient-ils à l'égard du Christ;

c'est à la parole qu'ils ont constamment recours. Ils n'osent pas s'emparer d'eux sans prétexte, sans avoir rien à leur reprocher. Remarquez encore que les juges eux-mêmes ne formulent pas d'accusation, parce qu'il eût été trop facile de les réfuter; ils gagnent des accusateurs à prix d'argent, afin que rien en cela ne trahisse la violence. Souvenez-vous qu'ils avaient tenu la même conduite envers le Christ.

Force des ministres de Dieu annonçant la parole sainte.

Quelle force dans la prédication ! comme elle triomphe, non-seulement quand les prédicateurs sont flagellés, mais encore quand ils sont lapidés, traînés devant les tribunaux, en butte à des persécutions incessantes ! Aussi, même avec le secours des faux témoins et malgré leur impudence, ne peuvent-ils arrêter les progrès de la vérité, bien loin de pouvoir remporter la victoire : c'est Etienne qui triomphe d'eux par sa fermeté, quoiqu'ils entassent contre lui toute sorte d'accusations incohérentes, comme ils l'avaient fait contre le Christ, quoiqu'ils emploient tous les moyens pour le conduire à la mort; si bien qu'il devient évident pour tout le monde que ce n'est plus un combat humain, que la lutte est engagée entre l'homme et Dieu. Or, pesez les expressions dont se servent les faux témoins apposés par les hommes sanguinaires qui l'ont traduit devant le conseil : « Nous l'avons entendu proférant des blasphèmes contre Moïse et contre Dieu. » Impudents ! vous-mêmes vous blasphémez par vos actes contre Dieu; et vous n'en avez aucun souci, et vous feignez le plus grand zèle pour Moïse ! — S'ils parlent tant du législateur, c'est qu'ils ne s'occupent guère de ce qui regarde Dieu; ils ont toujours le nom de Moïse à la bouche : « Ce Moïse, disent-ils, qui nous a délivrés; » *Act.*, VII, 40; et c'est ainsi qu'ils excitent aisément un peuple impressionnable. Et comment un blasphémateur pourrait-il prévaloir? comment un blasphémateur accomplirait-il de tels prodiges parmi le peuple ? Voilà ce que c'est que l'envie : ceux dont elle s'est une fois emparée, elle les frappe d'aliénation, au point qu'ils ne savent plus ce qu'ils disent. Ce qu'ils disent, le voici : « Nous l'avons entendu proférant des blasphèmes contre Moïse et contre Dieu... Cet homme ne cesse de parler contre le lieu saint et contre la loi, » contre les institutions « que Moïse nous a données; » ce n'est plus Dieu.

3. Ils l'accusent donc de bouleverser les institutions publiques, et partout d'impiété. Mais qu'un tel homme ait eu l'audace de tenir de pareils propos, il est évident pour tous que cela ne saurait être, tant son visage même respire la douceur. C'est une remarque que l'Ecriture ne fait pas quand il n'y a pas de calomniateurs à combattre; comme ici tout est calomnie, il est juste que Dieu la repousse par l'extérieur même de l'homme calomnié. On ne calomniait pas les apôtres, on les empêchait d'accomplir leur mission. Pour Etienne, c'est par la calomnie qu'on l'attaque : c'est pour cela qu'avant tout son visage même le justifie. Probablement le prêtre en fut-il ébranlé. En rappelant la promesse divine, Etienne fait voir qu'elle existait avant la consécration du lieu saint, avant la circoncision, avant le sacrifice et le temple; il leur prouve dès lors que ce n'est pas à cause de leurs mérites qu'ils ont reçu la circoncision ou la loi, et que leur contrée fut le prix de leur obéissance seule. La promesse ne s'accomplit même pas après que la circoncision fut donnée. Que ces anciens personnages fussent des types, qu'ils aient sur l'ordre de Dieu quitté leur patrie et leur famille, persuadés que la véritable patrie est celle où Dieu nous conduit; que là ils n'aient pas eu d'héritage; que, si l'on veut examiner les choses de près, les Juifs fussent vraiment des Perses; qu'il faille se soumettre à la parole de Dieu sans avoir besoin des miracles, en dépit de tous les dangers, c'est ce qui ressort de ce texte, puisqu'il nous représente le Patriarche abandonnant le sépulcre de ses pères et toute chose, pour obéir à Dieu. Si son père ne l'accompagna pas dans sa transmigration en Palestine, et ne partagea pas son bonheur, parce qu'il était idolâtre, ses descendants y participaient encore moins, bien qu'ils aient fait une partie considérable du chemin, n'imitant pas la vertu de leur père.

« Et Dieu promit de la lui donner ainsi qu'à ses descendants après lui. » La bonté de Dieu pour les hommes et la foi d'Abraham brillent



ici d'un grand éclat. « Alors qu'il n'avait pas encore d'enfant; » ce qui recommande bien son obéissance et sa foi; alors que tout semblait l'en détourner, et son changement de patrie, et sa vie errante, et la douleur d'être sans enfant, il se soumet à la voix divine. Instruits par une telle leçon, sachons attendre, nous aussi, ce que Dieu nous a promis, et cela, malgré tous les événements contraires, événements du reste qui ne méritent pas ce nom par rapport à nous, et qui rentrent essentiellement dans notre condition. Ce qui s'oppose à l'accomplissement d'une promesse, peut évidemment être considéré comme un revers ou comme un obstacle; mais nous n'avons pas le droit de nous en étonner, puisque la terre est le lieu des tribulations et le ciel celui du repos. Pourquoi confondons-nous l'ordre des choses? D'où vient cet étrange bouleversement? Vous êtes dans l'affliction, n'est-ce pas? parce que vous vivez au sein de l'indigence, et le trouble dès lors s'est emparé de vous. Cessez de vous troubler; votre trouble serait légitime, si la tribulation vous était réservée pour l'avenir : quant à la tribulation actuelle, c'est la source du repos. « Cette infirmité ne va pas jusqu'à la mort. » *Joan.*, XI, 4. La tribulation future est un châtiment; la tribulation présente, une école et une amélioration. C'est maintenant le temps des combats; il faut donc être prêt à la lutte : nous sommes au milieu des ennemis. Or, durant la guerre nul ne cherche le repos, nul ne songe aux délices, nul ne se préoccupe des richesses ou des plaisirs; on n'a devant les yeux qu'une chose, comment on remportera la victoire. Voilà comment nous devons agir; si nous sommes plus forts que la douleur, si nous revenons couverts de palmes, Dieu nous donnera tout. Encore une fois, n'ayons qu'une chose en vue, de terrasser le diable; et même n'est-ce pas là le résultat de nos efforts, c'est uniquement celui de la grâce divine. Par conséquent, notre unique souci doit être d'attirer cette grâce, de nous concilier ce secours. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » *Rom.*, VIII, 31. Que celui-là ne devienne pas notre ennemi, qu'il ne détourne pas de nous sa face, et c'en est assez.

4. Ce n'est pas la tribulation, c'est le péché qui est un mal. C'est ici la grande tribulation, alors même que nous vivrions au sein des plaisirs; et ce n'est pas de l'avenir seulement que je parle, c'est encore du présent. Quelles ne sont pas les morsures de la conscience? Connaissez-vous un pire tourment? Je voudrais bien interroger de près ceux qui passent leur vie dans le mal, leur demander si les péchés commis n'assiégent pas leur mémoire, s'ils n'éprouvent pas la frayeur, l'incertitude et l'angoisse, s'ils ne proclament pas heureux les hommes dont la vie s'écoule dans le jeûne, sur les montagnes, à l'école de la philosophie. Voulez-vous goûter le repos ici-bas? Supportez la tribulation pour le Christ : pas de repos semblable. Les apôtres se réjouissaient quand ils étaient battus de verges. Paul nous adresse cette exhortation : « Réjouissez-vous dans le Seigneur. » *Philipp.*, IV, 4. — Et comment se réjouir, me dira-t-on, au milieu des chaînes, des tortures et des tribunaux? — C'est là surtout que doit régner la joie. Qu'elle soit possible parmi cet appareil, je vais vous l'apprendre. Un homme à qui la conscience ne reproche rien ressent un tel bonheur que la tribulation elle-même le rend encore plus heureux. Quand un soldat a reçu de nombreuses blessures, n'a-t-il pas la joie au cœur et le sourire sur les lèvres, dites-moi, sachant que ces blessures attesteront sa valeur, le couvriront de splendeur et de gloire? S'il vous était donné de pousser ce cri sublime de Paul : « Je porte les stigmates de Jésus, » *Galat.*, VI, 17, que vous seriez grand, vous aussi, que vous seriez illustre! — Mais il n'est plus de persécution? — Résistez à la vaine gloire; si quelqu'un parle mal de vous, supportez-le généreusement pour le Christ. Résistez à la tyrannie du faste, aux assauts de la colère, aux violentes impulsions de la concupiscence.

Voilà des stigmates aussi, voilà des tortures. Je vous le demande, en effet, que renferment les tortures de plus intolérable? N'est-ce pas la propriété qu'elles ont de pénétrer jusqu'à l'âme et de la torturer? Les douleurs physiques déchirent principalement le corps; les passions agissent entièrement sur l'âme. C'est elle qui souffre quand elle se livre à la colère, à l'envie,

à toute autre passion, ou plutôt quand elle s'en laisse dominer; car ce n'est pas exercer, c'est subir une action que d'être colère ou jaloux : de là vient qu'on appelle ces diverses passions les maladies de l'âme, ses blessures, ses plaies. Oui, vraiment, la passion est une maladie, et quelque chose de plus grave encore. Hommes sujets à la colère, vous savez bien que vous êtes malades dans votre emportement. On n'est donc pas malade quand on ne s'emporte pas. De même, l'homme outragé n'a rien à souffrir, c'est l'auteur de l'outrage qui souffre, comme je l'ai déjà dit. Le nom tout seul de passion manifeste la souffrance, puisque tel en est le sens. L'état du corps n'est pas moins significatif : il résulte de la colère une grande atonie dans le regard, la stupeur empreinte sur le visage, bien d'autres effets pareils. — Mais on a fait outrage à mon enfant, direz-vous peut-être, on a maltraité l'un des miens. — Ne regardez pas comme une faiblesse que vous n'en fassiez pas autant à l'égard des autres. Est-ce un bien, dites-moi, qu'on a fait? Je ne pense pas que vous osiez le dire; ne faites donc pas ce que vous blâmez. Je sais à quels emportements on est sujet dans de telles circonstances. — Et si cet homme m'a méprisé? s'il m'injurie de nouveau? — Reprenez, conjurez; la colère cède à la douceur; c'est en face que l'accusation doit être faite. Il faut bien s'en garder quand il s'agit de nous-mêmes; c'est quelquefois un devoir quand il s'agit des autres. Ne regardez pas l'injure reçue par votre enfant comme une injure personnelle; et, si vous en éprouvez quelque douleur, que ce ne soit pas le ressentiment d'une injure : ce n'est pas vous qui êtes outragé dans ce que votre enfant a souffert, c'est l'auteur de l'outrage. Retenez votre main, rengaînez votre glaive. Si nous le tenons hors du fourreau, nous pourrons aisément en faire usage sans raison, dans un accès de colère; si nous le tenons caché, alors même que nous pourrions nous en servir, nous éteindrons la colère.

Comment nous devons apaiser la colère.

Le Christ ne veut pas que nous nous emportions pour lui; car, écoutez ce qu'il disait à Pierre : « Remets ton glaive dans le fourreau. » *Matth.*, XXVI, 52. Et vous vous emportez pour votre enfant? Donnez à cet enfant une leçon de philosophie, dites-lui les souffrances du Seigneur, et vous-même imitez votre Maître. Quand il annonçait des humiliations à ses disciples, il n'ajoutait pas qu'il en tirerait vengeance. Quoi donc? « Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront de même. » *Joan.*, XV, 20. Supportez tout avec générosité; car vous n'êtes pas meilleurs que moi. — Tenez le même langage à votre enfant, à votre serviteur : Tu n'es pas meilleur que le Maître. — Mais une telle philosophie ne paraît plus que propos de vieille femme. Hélas! on ne saurait exprimer en paroles ce que l'expérience toutefois nous apprend : que vous ne sauriez, quand vous êtes témoin d'une lutte, vous déclarer en faveur des opprimés et non des oppresseurs, si vous n'attendez pas pour vous les honneurs du triomphe, des couronnes resplendissantes. Voyez comment Dieu, sous le coup d'un outrage, parle avec douceur et bonté : « Où est Abel, ton frère? » Que répond le meurtrier? « Est-ce que je suis le gardien de mon frère? » *Genes.*, IV, 9. Quoi de plus arrogant? Supporterait-on ce langage de la part même d'un fils? Et de la part d'un frère, ne le regarderait-on pas comme une insulte? Dieu reprend encore avec douceur : « La voix du sang de ton frère crie vers moi. » — Dieu, me dira-t-on, n'est pas accessible à la colère. — Mais le Fils de Dieu est descendu jusqu'à vous pour vous élever jusqu'à lui, autant que le permet la nature humaine. — Je ne saurais y arriver, n'étant qu'un homme. — Souffrez donc que des hommes soient mis sous vos yeux. Et ne pensez pas que je veuille parler de Paul ou de Pierre. Non, des hommes qui leur sont de beaucoup inférieurs. Un indigne fils d'Héli insulte Anne en lui disant : « Va digérer ton vin. » I *Reg.*, I, 14. Quoi de plus outrageant? Que répond-elle? « Je suis une femme dans un jour d'amertume. » Et dans le fait, rien n'est comparable à l'affliction : c'est la mère de la philosophie. Cette même femme, étant humiliée par une rivale, se gardait bien de l'insulter. Que faisait-elle donc? Elle se réfugiait en Dieu, et dans sa prière elle oubliait cette autre femme, elle ne disait pas : Vengez-moi des insultes qu'elle m'a faites. — Hommes, rougissons : voilà quelle



était la philosophie d'une femme; et vous n'ignorez pas que rien n'est aussi violent que la jalousie.

5. Le Publicain est outragé par le Pharisien, et, loin de lui rendre outrage pour outrage, ce qu'il eût pu facilement s'il l'avait voulu, il supporte tout avec philosophie, et se contente de dire : « Soyez-moi propice, je suis pécheur. » *Luc.*, XVIII, 13. Memphibaal subit les accusations et les calomnies d'un esclave, sans rien dire ni faire pour se venger, pas même auprès du roi. Voulez-vous entendre de plus quelle fut la philosophie d'une courtisane? Ecoutez ce que disait le Christ pendant que de ses cheveux elle lui essuyait les pieds : « Les publicains et les courtisanes vous précéderont dans le royaume. » *Matth.*, XXI, 31. La voyez-vous là baignée de pleurs, se purifiant de ses souillures? Elle ne s'irrite pas contre le Pharisien qui l'insulte, et qui se dit : S'il savait que cette femme est une pécheresse, il ne la supporterait pas. La courtisane ne parle pas ainsi à cet homme : Dites-moi, vous-même, êtes-vous sans péché? Elle endure patiemment son dédain, poussant de plus profonds soupirs et versant de plus brûlantes larmes. Or, si des femmes, des publicains, des courtisanes ont de la sorte pratiqué la philosophie, même avant le règne de la grâce, ne sommes-nous pas indignes de tout pardon, nous qui, malgré la grâce dont nous avons été comblés, luttons entre nous avec plus de fureur que les bêtes, nous servant comme elles des dents et des pieds? Rien de plus ignominieux que la colère, rien de plus déshonorant et de plus vil, rien de plus dangereux et de plus funeste. Je le dis pour vous inspirer la douceur, non-seulement envers les hommes, mais encore et surtout envers votre femme, si sa loquacité met votre patience à l'épreuve : que le foyer domestique soit pour vous la palestre et le gymnase de la vertu. Ne serait-ce pas une chose contraire à la raison d'admettre des gymnases qui n'ont guère d'autre utilité que de briser notre corps, et de ne pas faire de notre maison un gymnase spirituel où nous obtenions la couronne avant d'aborder le combat? Votre femme vous a-t-elle gravement insulté? Ne devenez pas vous-même une femme; car on le devient en insultant : c'est une maladie de l'âme, c'est une dépression. Ne croyez pas être amoindri parce qu'une femme vous insulte. Ce qui vous amoindrit, c'est de lui prodiguer l'injure pendant qu'elle vous donne l'exemple de la philosophie. C'est alors que vous agissez d'une manière honteuse et que vous êtes déshonoré. En souffrant l'injure, au contraire, vous donnez une grande preuve d'énergie. En parlant de la sorte, je n'entends pas assurément autoriser l'insolence de la femme; loin de là : ce que je veux, c'est que vous soyez patient si cette insolence éclate à l'instigation de Satan.

Aux hommes forts à supporter les faibles. Si votre serviteur vous contredit, c'est le moment de montrer votre sagesse : ne dites ni ne faites ce qu'il aurait mérité; dites et faites ce qui convient à votre honneur. N'insultez pas une jeune fille par un propos honteux; ne traitez jamais votre esclave de vil scélérat. Ce n'est pas lui qui serait outragé. Un homme en colère n'est pas plus maître de lui qu'une mer soulevée par la tempête. Une fontaine perd sa limpidité quand on y jette de la boue. Voilà comment tout est dans la confusion, ou mieux dans un complet bouleversement. Si vous frappez quelqu'un, si vous lui déchirez la tunique, c'est à vous-même surtout que vous causez un dommage : il est blessé dans son corps ou dans son vêtement, vous l'êtes dans votre âme. C'est votre âme que vous avez blessée et déchirée; vous avez mis le cocher sous les pieds des chevaux, de telle sorte qu'ils puissent le traîner sur la terre; ou plutôt il est arrivé que le cocher lui-même, dans sa colère contre un autre, s'est laissé traîner. Que vous fassiez un reproche ou que vous donniez un avertissement, dans toute occasion semblable agissez sans emportement et sans colère. Si celui qui fait le reproche est le médecin du coupable, comment pourra-t-il le guérir, quand il commence par se faire à lui-même un mal qu'il ne guérit pas? Supposez un médecin qui va visiter un malade, et qui d'abord se blesse lui-même à la main ou s'arrache les yeux; sera-t-il en état de guérir le malade? Nullement, me direz-vous. Eh bien, quand vous avez à faire une réprimande, à donner un avis, ayez un regard pur et serein.

N'ayez pas le trouble dans votre âme; car, comment feriez-vous alors pour appliquer un remède efficace? On n'est pas dans le même état de tranquillité, qu'on soit en colère ou qu'on n'y soit pas. Lorsque vous avez jeté le docteur à bas de son trône, qu'allez-vous lui demander pendant qu'il gît à terre? Ne voyez-vous pas comment les juges, au moment d'exercer leur pouvoir, montent sur un siége et portent un habit convenable à leur dignité? Agissez de même : revêtez votre âme des ornements de la justice, qui n'est autre chose que la vertu, et puis montez sur votre siége de juge. — On ne me craindra pas, m'objecterez-vous. — C'est alors surtout que vous inspirerez la crainte; tandis que, dans l'emportement, diriez-vous des choses justes, votre serviteur les attribuerait à l'exaspération. Lui parlez-vous avec douceur, il se condamnera lui-même, et, ce qu'il y a de capital, Dieu vous approuvera; vous acquerrez ainsi des droits aux biens éternels, par la grâce, la miséricorde et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

« Dieu cependant lui prédit que sa postérité se transporterait sur une terre étrangère, où elle serait asservie et maltraitée pendant quatre cents ans. Mais je jugerai, dit le Seigneur, cette nation qui les aura soumis au joug; puis ils sortiront et me serviront en ce lieu. »

Du temps d'Abraham il n'y avait ni sacrifice ni circoncision.

1. Remarquez bien l'époque reculée de cette promesse et la forme dont elle est revêtue. Nulle part encore le sacrifice, nulle part la circoncision. Nous voyons là que le Seigneur avait permis l'affliction de son peuple, mais ne la laisserait pas impunie. « Je jugerai, a-t-il dit, la nation qui les aura soumis au joug. » Vous le voyez, l'auteur de la promesse, celui qui leur avait donné la terre, avait d'abord permis qu'ils fussent opprimés : de même aujourd'hui, bien qu'il nous ait promis le royaume, il permet que nous soyons éprouvés. Si la liberté vint alors après quatre cents ans, faut-il s'étonner que la même chose ait lieu dans la vie future? C'est néanmoins ainsi qu'il agit, et les siècles n'ont pu trouver sa parole en défaut, bien que leur servitude fût rigoureuse. Ce ne fut pas assez pour lui de les avoir châtiés, il leur fit espérer une vie prospère. Etienne, en tout cela, leur rappelle les bienfaits qu'ils ont reçus. « Il lui donna l'alliance de la circoncision, et c'est ainsi que le patriarche engendra Isaac. » Le voilà prenant désormais un ton plus modeste. « Et il le circoncit le huitième jour. Isaac engendra Jacob; et Jacob, les douze patriarches. Les patriarches, poussés par la jalousie, vendirent Joseph pour qu'il allât en Egypte. » Ce trait reparaît dans la vie du Christ, dont Joseph était la figure. L'histoire tout entière est pleine de semblables allusions.

Tel est donc le fatal accueil que les frères de Joseph lui firent, alors qu'ils n'avaient rien à lui reprocher, et qu'il venait leur apporter leur nourriture. Vous remarquerez encore ici une promesse dont il faut longtemps attendre la réalisation, mais qui se réalise enfin. « Et Dieu était avec lui, » pour le bonheur même de ses frères. « Et il le délivra de toutes ses tribulations. » Il nous les montre là concourant à l'accomplissement d'une prophétie qu'ils ignorent, et subissant déjà les conséquences du mal qu'ils ont commis. « Et il lui donna grâce et sagesse aux yeux de Pharaon, roi d'Egypte. » Oui, Dieu lui fait obtenir la faveur de ce barbare, tout esclave et prisonnier qu'il est. Ses frères l'avaient vendu, l'étranger l'honore. « Or la famine survint en Egypte et dans la terre de Chanaan, et la tribulation était grande, et nos pères ne trouvaient plus d'aliments. Jacob ayant appris qu'il y avait du froment en Egypte, il y envoya nos pères une première fois. A la seconde fois, Joseph fut reconnu par ses frères. » Ils y descendirent pour acheter, et c'est de lui qu'ils eurent besoin. Quelle fut alors sa conduite? Non-seulement il manifesta sa bonté dans cette circonstance, mais encore il s'en ouvrit à Pharaon; puis il les renvoya. « Et Pharaon connut la famille de Joseph. Or Joseph envoya pour faire venir Jacob son père et toute sa famille, au nombre de soixante-



quinze personnes. Et Jacob descendit en Egypte, et c'est là qu'il mourut, ainsi que nos pères. Leurs restes furent transportés à Sichem et placés dans un tombeau acheté par Abraham aux fils d'Hémor, fils de Sichem. Or, comme le temps approchait où devait s'accomplir la promesse faite avec serment par Dieu envers Abraham, le peuple s'accrut et se multiplia en Egypte, jusqu'à ce que vînt un autre roi qui ne connaissait pas Joseph. » Voilà donc un autre motif de désespérer. Le premier était la famine, le deuxième fut de tomber entre les mains de leur frère, l'arrêt de mort prononcé par le roi fut le troisième; ils furent néanmoins sauvés de tous ces dangers.

Le saint diacre proclame ensuite les admirables inventions de la sagesse divine. « Dans ce temps naquit Moïse, qui fut agréable à Dieu. » S'il est étonnant de voir la fortune de celui qui fut vendu par ses frères, il l'est encore plus de voir élever par un roi celui qui doit le renverser de son trône, alors même que le roi voulait le faire mourir. Presque partout vous apercevez une image de la résurrection. Ne confondons pas l'action déployée par Dieu avec le résultat de la liberté humaine. Ce n'est pas de cette dernière cause que partaient les événements. « Il était puissant en paroles et en œuvres. » Il le dit pour mieux nous le montrer sauvant son peuple, et faire ressortir l'ingratitude de ce même peuple à son égard. Comme Joseph les avait d'abord sauvés au milieu des persécutions, c'est encore dans les persécutions que Moïse les sauva. Qu'importe qu'ils ne l'aient pas réellement mis à mort? Ils l'ont tué par la langue, à l'exemple de leurs devanciers. Ceux-ci vendirent Joseph, et du sol natal l'envoyèrent dans une terre étrangère; leurs descendants obligent Moïse à fuir d'exil en exil : le premier portait de la nourriture, le second donnait des conseils propres à ramener l'homme à Dieu. Ainsi se trouve démontrée par l'ordre de la providence cette parole de Gamaliel : « Si cela vient de Dieu, vous ne pourrez pas le détruire. » Pour vous, en apprenant que les opprimés sont une cause de salut pour les oppresseurs, admirez la puissance et la sagesse de Dieu. Si les uns n'avaient pas subi la persécution, les autres n'auraient pas été sauvés. La famine régnait; mais elle ne les extermina pas. Ce n'est pas assez dire; ils en furent délivrés par celui-là même dont ils croyaient avoir consommé la perte. La sentence royale était portée; mais elle ne les atteignit pas. Bien plus, ils augmentèrent de nombre quand fut mort le roi qui les connaissait. Ils voulurent tuer leur futur sauveur, et Dieu les en empêcha.

2. Voyez-vous comment les efforts du diable pour ruiner la promesse divine, en agrandissent l'accomplissement. Ils auraient dû dire alors : Les ressources de la sagesse de Dieu sont inépuisables, il peut nous ramener d'ici. Cette sagesse éclatait déjà par la multiplication du peuple au milieu des revers, malgré la tyrannie, les persécutions et les meurtres. De là ressortait aussi la grandeur de la promesse. Que cette multiplication se fût produite dans la patrie, la chose eût été même étonnante. Ajoutez que leur séjour sur une terre étrangère n'avait pas été de courte durée : il datait de quatre siècles. Il nous donne par là même un grand exemple de philosophie; car les Egyptiens agissaient envers eux, non comme des maîtres, mais comme des despotes et des ennemis. Aussi leur est-il annoncé qu'ils jouiront d'une liberté complète; c'est ce que signifient ces paroles : « Ils me serviront et reviendront dans cette contrée, » non sans vengeance. Notez qu'il semble accorder quelque chose à la circoncision, bien qu'au fond ce ne soit rien, puisqu'elle est postérieure à la promesse. « Les patriarches étaient poussés par la jalousie, » dit-il; et cette expression ménage leur honneur au lieu d'y porter atteinte. Il donne aux aïeux le nom de patriarches, à cause de la haute idée que leurs descendants en avaient. Sans doute qu'il veut aussi montrer que les épreuves ne manquèrent pas aux saints, et qu'ils furent secourus au milieu même de leurs tribulations. Non-seulement ils ne cherchaient pas à s'y dérober, mais encore ils partageaient les travaux de leurs oppresseurs, quand tout les portait à mettre un terme aux maux dont ils étaient accablés. De même que les frères de Joseph contribuèrent à sa gloire en le vendant, de même Pharaon prépara la gloire de Moïse en

Les ressources de la sagesse de Dieu sont inépuisables.

ordonnant la mort des enfants. Sans un pareil ordre, ce qui suivit ne serait pas arrivé. Voyez la providence de Dieu : le roi chasse Moïse; et Dieu ne l'empêche pas, parce qu'il dispose ainsi l'avenir et qu'il veut favoriser son serviteur de la vision divine. Voilà comment il avait fait de l'esclave vendu le roi de cette même contrée où ne l'attendaient que des chaînes. Or, comme Joseph trouve la royauté dans l'esclavage, le Christ manifeste sa puissance dans la mort. Ce n'est pas là seulement un signe de gloire, c'est de plus le témoignage d'un pouvoir sûr de lui-même.

Revenons cependant aux expressions du texte. « Il l'établit gouverneur de l'Egypte et de toute sa maison. » Remarquez aussi les grandes choses préparées par la famine. « Jacob descendit en Egypte à la tête de soixante-quinze personnes, et il y mourut, ainsi que nos pères. Et leurs restes furent transférés à Sichem et déposés dans le tombeau acheté par Abraham aux enfants d'Hémor, fils de Sichem. » C'est nous dire qu'ils eurent la propriété d'un tombeau. « Mais, lorsque approcha le temps de la promesse faite avec serment par Dieu envers Abraham, le peuple s'accrut et se multiplia en Egypte, jusqu'à ce que vint un autre roi qui ne connaissait pas Joseph. » Ce n'est donc pas durant tout ce long espace de temps qu'il augmenta leur nombre, c'est à l'approche de la fin; et cependant ils avaient passé là quatre siècles, et même plus. C'est une circonstance qu'il ne fallait pas laisser inaperçue. « Ce roi, accablant notre nation, affligea nos pères jusqu'à leur faire exposer leurs enfants, pour en éteindre la race. » Les expressions du texte indiquent clairement des meurtres déguisés, la crainte de frapper au grand jour; et de là cette parole : « Jusqu'à leur faire exposer leurs enfants. En ce temps naquit Moïse, et il fut agréable à Dieu. » Encore une chose étonnante, que le chef futur de la nation ne soit né ni avant ni après cette époque, qu'il avait vu le jour au plus fort de la tribulation. « Et il fut nourri pendant trois mois dans la maison de son père. » Lors donc que tout était humainement sans espoir, lorsqu'il fut expulsé de cet asile, la providence divine brilla de tout son éclat. « Comme on venait de l'exposer, la fille de Pharaon le recueillit et le nourrit comme son fils. » Encore une fois, ni temple ni sacrifice quand de si grandes choses s'accomplissaient d'après l'ordre de Dieu. Il fut donc élevé dans la maison d'un barbare. « Et Moïse fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens, et il était puissant en paroles et en œuvres. » Je m'étonne qu'il ait pu rester là pendant quarante ans sans être découvert, ne serait-ce que par la circoncision; ou plutôt j'admire comment cet homme et Joseph avant lui ont avec tant de confiance négligé leurs propres intérêts pour s'employer au salut des autres.

« Dès qu'il eut atteint l'âge de quarante ans, la pensée lui vint au cœur d'aller visiter les Israélites. Et, voyant l'un d'eux subir un outrage, il le défendit et le vengea en frappant de mort l'Egyptien qui le maltraitait. Il pensait que ses frères comprendraient que Dieu voulait les sauver par sa main; mais eux ne le comprirent pas. » Remarquez que sa présence ne leur fut pas d'abord désagréable, et qu'ils ne refusaient pas de l'écouter, quoiqu'il leur tînt un langage si sublime; tant la grâce de sa figure les avait captivés. « Il pensait donc que ses frères comprendraient. » C'est par des actes qu'il affirmait son dévouement; il n'avait nul besoin de donner d'autres raisons. Et néanmoins ils ne comprirent pas. Quelle modération dans les paroles qu'il leur adressait, quelle indignation contre l'étranger, quelle douceur pour l'Israélite! « Le jour suivant, il parut devant quelques-uns qui se querellaient, et il cherchait à rétablir entre eux la concorde et la paix, en disant : O hommes, vous êtes frères; pourquoi vous nuire réciproquement? Or, celui qui faisait outrage à son prochain le repoussa, et lui dit : Qui t'a établi prince et juge sur nous? Voudrais-tu me tuer comme hier tu tuas l'Egyptien? » C'est dans les mêmes dispositions que les Juifs me paraissent avoir dit plus tard au Christ : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » *Joan.*, XIX, 15. C'était leur coutume de témoigner ainsi leur reconnaissance des bienfaits qu'ils avaient reçus. Quelle folie! Les voilà qui trahissent donc celui qui venait les sauver, puisqu'ils disent : « Comme



hier tu tuas l'Egyptien. Moïse s'enfuit en entendant cette parole; il s'exila dans la terre de Madian, où il eut deux fils. » Il prit la fuite; mais cette fuite ne renversera pas le plan divin; la mort elle-même n'y saurait porter atteinte. « Après quarante ans révolus, l'ange du Seigneur lui apparut dans le désert de Sinaï, au milieu d'un buisson enflammé. »

3. Voyez-vous comme la pensée divine est supérieure au temps? Moïse était un fugitif, un exilé, il errait depuis de longues années dans une terre étrangère, il avait eu deux fils, il n'espérait plus retourner auprès des siens; et c'est alors que l'ange de Dieu lui apparut. Ce nom d'ange, comme celui d'homme, désigne le Fils de Dieu. Où se montre-t-il? Dans le désert, et non dans un temple. Que de miracles s'accomplissent dans un temps où l'on n'aperçoit encore ni le temple ni le sacrifice! Ce n'est pas seulement dans le désert, c'est même dans un buisson ardent. « A cette vue, Moïse fut saisi d'admiration, et, comme il approchait pour mieux considérer, la voix de Dieu se fit entendre. » Il a donc aussi l'avantage d'entendre cette voix : « Je suis le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » Cela nous montre non-seulement que l'ange qui vient d'apparaître est l'ange du grand conseil, mais encore combien la bonté divine éclate dans cette vision. « Saisi de tremblement, Moïse n'osait regarder. Or le Seigneur lui dit : Ote la chaussure de tes pieds; car le lieu où tu es est une terre sainte. » Pas de temple, je le répète, et voici cependant un lieu saint par l'apparition et l'opération du Christ. Ceci est beaucoup plus merveilleux que ne le fut plus tard le sanctuaire appelé le Saint des saints; ce dernier ne fut jamais témoin ni d'une telle vision ni d'une telle frayeur. Vous avez eu sous les yeux la bonté, et maintenant c'est la prévoyante sollicitude. « J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple, qui est en Egypte; j'ai entendu son gémissement, et je suis venu pour le délivrer. Je viens en ce moment, et je t'enverrai en Egypte. » Il est évident qu'il les conduit par les bienfaits, les châtiments et les miracles; mais eux ne changent pas. Nous apprenons de plus ici que Dieu remplit tout de sa présence. Excités à notre tour par cette leçon, jetons-nous dans son sein quand nous sommes affligés. « J'ai entendu leur gémissement. » Cette parole ne témoigne pas simplement de sa science, elle témoigne aussi de sa pitié pour le malheur. Si quelqu'un demande pourquoi le Seigneur avait permis qu'ils fussent ainsi persécutés, qu'il sache que les tribulations sont pour les justes une source intarissable de récompenses. On peut dire également que Dieu permit de telles calamités pour faire mieux briller sa puissance, pour que la douleur fût l'école d'une parfaite philosophie. Vous savez que dans le désert, abondamment nourris, engraissés, non-seulement ils s'élevèrent en eux-mêmes, mais encore ils se révoltèrent contre Dieu. Partout, mon bien-aimé, le relâchement est funeste. Voilà pourquoi Dieu dit à notre premier père : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » *Gen.*, III, 19. De peur donc qu'en passant d'une affliction profonde aux douceurs du repos, ils ne viennent à l'outrager, il les abandonne aux épreuves; car c'est un grand bien que la tribulation. Ecoutez David proclamant cette vérité : « Il m'est bon que vous m'ayez humilié. » *Psalm.* CXVIII, 71. Mais, si la tribulation est un grand bien pour les hommes éminents et dignes d'admiration, beaucoup plus l'est-elle pour nous.

Si vous le voulez, nous examinerons la tribulation en elle-même. Représentez-vous un homme qui déborde de contentement et de joie : quoi de plus humiliant et de plus insipide? Aussi quelle plus belle leçon de philosophie qu'un homme plongé dans l'angoisse et le chagrin? De là cet avertissement qui nous est donné par le Sage : « Mieux vaut entrer dans une maison de deuil que dans une maison où l'on rit. » *Eccli.*, VII, 3. Ma parole vous sera peut-être un sujet de moquerie. Eh bien, considérons ce qu'était Adam dans le paradis, et ce qu'il fut dans la suite; ce qu'avait d'abord été Caïn, et ce qu'il devint plus tard. L'âme est dénuée de tout point d'appui, elle n'est plus sûre d'elle-même, quand elle est emportée par le souffle de la volupté. Elle accepte volontiers toutes les promesses, elle n'en est pas avare à son tour, sa raison est toujours indécise et flottante. De là les rires intempestifs,

Avantage de l'affliction.



les joies insensées, les propos vains et futiles. Et pourquoi parler des autres? Prenons même un saint, et voyons ce qu'il est, soit dans le bonheur, soit dans la tristesse. Voulez-vous que nous choisissions David? Quand il est dans le plaisir et l'allégresse par suite de ses nombreux trophées, de ses victoires, de ses couronnes, de son opulence et de sa sécurité, voici quel est son langage et quelle est aussi sa conduite : « Pour moi, j'ai dit dans mon abondance : Je ne serai jamais ébranlé. » *Psalm.* XXIX, 7. Quand il est dans l'affliction, écoutez comment il s'exprime : « En viendrait-il à me dire : Je ne veux pas de toi, me voici; qu'il agisse à mon égard selon son bon plaisir. » II *Reg.*, XV, 26. Quelle philosophie dans ces paroles! Qu'il en soit de moi ce qui sera le plus agréable à Dieu. Il avait déjà dit à Saül : « Si c'est Dieu qui vous excite contre moi, que votre sacrifice lui soit un doux parfum. » I *Reg.*, XXVI, 19. Alors aussi, sous le poids de la tribulation, il épargnait même ses ennemis; tandis qu'il était ensuite sans pitié pour ses amis eux-mêmes, pour ceux qui ne l'avaient jamais offensé.

Dans la tribulation, Jacob disait aussi : « Que Dieu me donne du pain à manger, un vêtement pour me couvrir. » *Gen.*, XXVIII, 20. Et le fils de Noé, après s'être montré non moins respectueux que ses frères, quand il ne trembla plus pour sa vie, se rendit coupable de l'outrage que vous connaissez. Parmi les épreuves, voyez tout ce que fait Ezéchias pour obtenir le salut : il se revêt d'un sac, il s'assied sur la terre; et quand le bonheur lui sourit, il tombe à cause de l'enflure de son cœur. C'est pour cela que Moïse donne cette leçon à son peuple : « Quand vous aurez mangé et bu, quand vous serez rassasiés, souvenez-vous du Seigneur votre Dieu. » *Deut.*, VI, 12. Le terrain du bonheur est glissant et conduit à l'oubli de Dieu. Affligeait-il les Israélites, ils devenaient plus nombreux; les laissait-il respirer, ils couraient tous à leur perte. Et pourquoi vais-je citer les exemples des anciens? Consultons, s'il vous plaît, notre propre expérience. La plupart d'entre nous se laissent enfler par la prospérité; ils sont ennemis de tous, faciles à la colère tant qu'ils possèdent la puissance : cette puissance a-t-elle disparu, ils deviennent humbles, doux, modérés, et ils apprennent à se connaître. Qu'il en soit ainsi, David nous l'enseigne d'une manière frappante : « L'orgueil s'est emparé d'eux jusqu'aux dernières limites; l'exubérance a produit chez eux l'iniquité. » *Psalm.* LXXII, 6-7. Si je vous ai dit ces choses, c'est pour que nous ne soyons pas toujours et de toute façon à chercher le plaisir. — Et comment Paul, m'objecterez-vous, a-t-il dit : « Réjouissez-vous sans cesse? » *Philipp.*, IV, 4. — Il ne s'est pas contenté de dire : Réjouissez-vous; « dans le Seigneur, » a-t-il ajouté.

4. C'est la plus grande de toutes les joies, celle qui fut le partage des apôtres, une joie qui porte récompense, qui trouve sa source et son fondement dans la captivité, les verges, les persécutions, les calomnies, les misères de tout genre : c'est la joie qui seule conduit à l'heureuse fin. Il n'en est pas ainsi de la joie du monde : celle-ci commence par les délices et finit par la douleur. Je ne vous défends donc pas de vous réjouir dans le Seigneur; au contraire, je vous exhorte vivement à vous réjouir ainsi. Les apôtres étaient frappés de verges, et se réjouissaient; ils étaient enchaînés, et rendaient grâces; ils étaient lapidés, sans discontinuer leurs prédications. Telle est la joie que je souhaite, celle dont la source est dans les biens spirituels, et nullement dans les choses corporelles. Celui qui se réjouit selon le monde ne saurait en même temps se réjouir selon Dieu. Se réjouir selon le monde, en effet, c'est se complaire dans les richesses et les voluptés, dans la gloire et la puissance, dans les satisfactions de l'orgueil; tandis que se réjouir devant Dieu, c'est se complaire dans les affronts supportés pour lui, dans l'indigence et les privations, dans les jeûnes et les abaissements. Pouvez-vous concevoir des principes plus opposés? Ici-bas, en fuyant le plaisir on évite la peine, en repoussant la peine on se prive du plaisir. Vous comprenez désormais ce qui fait la véritable joie; le monde n'en a que le nom, le chagrin y domine complétement. Quels ennuis pour l'orgueilleux, quels déchirements dans son orgueil même! Il se prépare laborieusement mille outrages, d'impla-

cables inimitiés, des jalousies incessantes. Est-il insulté par les grands, le voilà dans l'angoisse; n'est-il pas capable de faire tête à tous, il est déchiré. L'humble jouit d'un contentement ineffable, n'attendant de personne aucun honneur : a-t-on pour lui quelque prévenance, il s'en réjouit; le méprise-t-on, il ne s'en afflige pas, ou mieux il se réjouit encore davantage de n'être pas honoré. Ainsi donc, ne point rechercher l'honneur et le recevoir néanmoins, c'est une grande satisfaction. Le contraire a lieu dans le siècle : on y cherche l'honneur sans le recevoir. L'obtiendrait-on, du reste, impossible de trouver dans un honneur ambitionné la joie qu'on goûte dans celui qui ne l'a pas été. On a beau donner à l'ambitieux, il croit toujours n'avoir rien reçu : qu'on donne à l'homme de bien la moindre chose, il se persuade qu'il possède tout.

Voyez encore le voluptueux : il a des soucis sans nombre; les revenus afflueraient-ils autour de lui comme jaillissant d'une source intarissable, qu'il redoute les maux provenant des voluptés elles-mêmes, et qu'il se tourmente des incertitudes de l'avenir. Le juste est toujours dans le calme et le bonheur, accoutumé qu'il est à vivre de peu. Il n'est pas tenté de se plaindre de ce qu'il n'a pas une table délicate et somptueuse; il lui suffit de n'être pas en sollicitude pour l'avenir. Personne n'ignore, il est vrai, de quels maux les délices sont la cause; il est cependant nécessaire d'en parler. Il y a là comme une double guerre, celle de l'âme et celle du corps; une double tempête, une double infirmité, et de plus une infirmité qui ne connaît pas de remède et qui se complique d'une foule de revers. La frugalité, par la même raison, est une double force, un double bien. « Le sommeil de la santé, est-il écrit, est pour l'homme sobre. » *Eccli.*, XXXI, 24. Partout on aime la modération, nulle part l'intempérance. Voyez plutôt : si vous entassez le bois sur un feu très-faible, au lieu d'avoir une flamme rayonnante, vous aurez une insupportable fumée. Prenez un homme grand et fort, chargez-le d'un fardeau supérieur à ses forces, et vous le verrez bientôt gisant à terre sous son fardeau. Surchargez un navire, et vous aurez un naufrage complet. Voilà ce que font les délices : de même que, dans un navire qui menace de sombrer, il règne un grand tumulte parmi les matelots et les passagers, sans en excepter le pilote et le capitaine, s'empressant tous de jeter à la mer ce qui se trouve sur le pont et dans la cale; de même font les intempérants, travaillant à leur propre destruction, et finissant toujours par un triste naufrage. Pour comble d'ignominie, leur bouche a changé de destination et de rôle : c'est à ce point qu'ils se sont dégradés.

Les délices sont un fardeau pour les âmes.

Or, si leur bouche est tellement souillée, pensez ce qu'il doit en être de leur âme. Les ténèbres l'ont envahie, c'est une horrible tempête, une profonde nuit; le désordre et la confusion règnent dans les pensées; l'âme elle-même proclame sa ruine. Les hommes esclaves de leur ventre ne cessent de s'accuser réciproquement; ne pouvant supporter leur malaise, ils s'efforcent de rejeter la fange qui les remplit. Y sont-ils parvenus, ils n'ont pas encore apaisé la tempête : restent après cela les fièvres et les maladies. — Oui, me dira-t-on, ils sont malades, ils se couvrent d'ignominie; inutile de raconter ces choses, d'énumérer leurs infirmités. Je ne suis pas moins malade, je n'éprouve ni moins de souffrances, ni moins de mépris, moi qui n'ai pas de quoi manger. Pour eux, ils sont dans les délices, dans l'embonpoint et l'allégresse, ils se font traîner par leurs chevaux. — Hélas ! de telles paroles ne sont-elles pas dignes de larmes? Et les goutteux, qui ne peuvent plus faire un pas qu'en litière, ces hommes emmaillotés, de quel œil les considérerons-nous, je vous le demande? S'ils ne regardaient pas mes paroles comme un outrage, s'ils ne pensaient pas que mon intention est de les insulter, je les aurais déjà désignés par leur nom. — Mais il en est, insisterez-vous, qui jouissent d'une bonne santé. — C'est que, non contents de rechercher les délices, ils s'adonnent au travail. Donnez-moi donc un homme ne songeant qu'à la bonne chère, toujours oisif, ne s'imposant aucune fatigue, et qui se porte bien. Vous n'en trouverez pas. Qu'on assemble des médecins sans nombre; ils ne pourront pas soustraire aux maladies cette victime de la gourmandise; la nature même de cette passion ne le permet pas.

C'est avec le langage des médecins que je veux vous répondre : dans les choses que le ventre engloutit, tout n'est pas un aliment véritable; car tout n'a pas la propriété de nourrir le corps, et l'estomac en rejette une partie. En prenant la nourriture avec modération, vous secondez admirablement ce travail intérieur, chaque chose prend sa place, les principes utiles et nutritifs s'assimilent au corps, le superflu se sépare et se dégage; si vous surchargez votre estomac, ce qui devrait vous nourrir vous devient nuisible.

Un exemple éclaircira cette vérité. Dans le froment il est aisé de distinguer la partie substantielle et celle qui ne l'est pas, la farine et le son. Si la meule ne reçoit que ce qu'elle peut écraser, elle sépare parfaitement ces choses; est-elle encombrée, tout se confond. Voyez encore le vin : s'il est traité d'une manière convenable, s'il est fait en son temps, tout est d'abord confondu sans doute; mais après cela la lie tombe au fond; l'écume remonte et le vin pur reste pour l'usage des hommes. Cette précieuse liqueur ne change pas alors facilement; auparavant ce n'était ni lie ni vin, c'était un mélange. Un hiver excessivement rigoureux fait que la mer nous présente un phénomène analogue. On voit alors les poissons morts flotter à la surface, parce que le froid les empêche de descendre au fond. Il se passe en nous quelque chose de semblable : quand l'âme est comme inondée par les flots que la gourmandise fait tomber sur elle et qui la bouleversent jusqu'au fond, les pensées auparavant calmes et saines flottent à la surface dans un état de mort. Puisqu'il nous est démontré par de tels exemples combien ce mal est grand, cessons d'appeler heureux ceux que nous devrions plaindre, ne les félicitons pas de ce qui fait leur malheur; ne pleurons pas sur nous-mêmes à l'occasion de ce qui nous rend heureux : aimons la tempérance. N'entendez-vous pas les médecins dire : L'indigence est la mère de la santé? Ce n'est pas seulement de la santé corporelle, c'est aussi de la santé spirituelle que l'indigence est la mère, à mes yeux. Paul, ce vrai médecin, le proclame en ces termes : « Ayant de quoi manger et nous couvrir, ne demandons pas autre chose. » I *Tim.*, VI, 8. Obéissons à ces prescriptions, afin d'accomplir avec la force de la santé tout ce que nous avons à faire, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

« Ce Moïse qu'ils renièrent en disant : Qui t'a établi prince et juge sur nous? Dieu l'envoya comme prince et rédempteur avec le secours de l'ange qui lui était apparu dans le buisson. »

1. Ce texte se rapporte admirablement au sujet que nous nous sommes proposé. « Ce Moïse, » est-il dit. Quel est donc ce Moïse? Celui qui avait couru risque de la vie; celui qu'ils avaient eux-mêmes dédaigné, dont ils avaient ainsi renié le dévouement : « Qui t'a établi prince? » *Exod.*, II, 14. C'est dans le même sens qu'ils disaient au Christ : « Nous n'avons d'autre roi que César. » *Joan.*, XIX, 15. « Dieu l'envoya comme prince et rédempteur avec le secours de l'ange » *qui lui avait dit* : « Je suis le Dieu d'Abraham. » *Exod.*, III, 6. C'est déclarer que les miracles alors opérés, le furent par le Christ. « Celui-là même (remarquez l'éclat dont Moïse est ici revêtu) les tira d'esclavage, en faisant des miracles et des prodiges dans la terre d'Egypte, dans la mer Rouge et dans le désert, durant l'espace de quarante ans. Celui-là fut Moïse, qui dit aux enfants d'Israël : Le Seigneur Dieu vous suscitera un prophète du milieu de vos frères, semblable à moi, » *Deut.*, XVIII, 18, méprisé, entouré de piéges. En effet, Hérode avait voulu le mettre à mort, et c'est en Egypte qu'il fut sauvé, tout comme celui-là quand il était enfant et poursuivi par la haine. « C'est celui qui fut avec le peuple dans le désert, accompagné de l'ange qui lui parlait sur la montagne du Sinaï; il était avec nos pères et il a reçu les paroles de vie pour nous les donner. » Il faut le dire une fois de plus, pas de temple encore, nulle part le sacrifice. « Accompagné de l'ange, est-il écrit, il a reçu les paroles de vie pour nous les donner. » Il n'a donc pas seulement fait des miracles, il a



donné la loi, comme le fera plus tard le Christ, et dans le même ordre, puisque, dans les deux cas, la loi vient après les miracles.

Les Juifs ne l'écoutèrent pas néanmoins, toujours opiniâtres après tant de prodiges opérés pendant quarante ans. Loin d'obéir à ses ordres, ils firent tout l'opposé de ce qu'il leur demandait; c'est ce que déclare Etienne en ajoutant : « Nos pères ne voulurent pas obéir; mais ils le repoussèrent, tournant leur cœur vers l'Egypte, et disant à Aaron : Faites-nous des dieux qui nous précèdent; *Exod.*, XXXII, 1, car ce Moïse qui nous a tirés de la terre d'Egypte, nous ne savons ce qu'il est devenu. Et dans ces jours-là ils firent un veau, et ils offrirent un sacrifice à l'idole, et ils se réjouirent dans les œuvres de leurs mains. Et Dieu se détourna d'eux et les laissa servir la milice du ciel, ainsi qu'il est écrit au livre des prophètes : Maison d'Israël, m'avez-vous offert des victimes et des sacrifices pendant quarante ans dans le désert? Vous avez apporté le tabernacle de Moloch et l'astre de votre Dieu Remphan, figures que vous aviez façonnées pour les adorer. Et je vous transporterai par delà Babylone. » *Amos*, V, 25-27. Le verbe laisser signifie là permettre. « Le tabernacle du témoignage fut avec nos pères au désert, comme Dieu le leur avait ordonné par l'intermédiaire de Moïse, en leur prescrivant de le faire selon le modèle que Moïse avait vu. » *Exod.*, XXV, 40. Le tabernacle existait; mais les sacrifices n'existaient pas encore, on le voit clairement par ces paroles du texte : « M'avez-vous offert des victimes et des sacrifices? » Ils avaient là le tabernacle du témoignage; et cela ne leur était d'aucun profit, ne les empêchait pas d'être exterminés. Ni les miracles non plus ne leur furent d'aucun avantage, ni avant ni après. « Et nos pères le reçurent et l'emportèrent avec eux. » Voilà donc un lieu saint : où est Dieu? Si le désert est ici mentionné, c'est pour que le dieu soit mis en regard du lieu. Puis vient le bienfait. « Et nos pères le reçurent et l'emportèrent avec Josué dans la terre des nations que Dieu chassa devant nos pères jusqu'aux jours de David. Celui-ci trouva grâce devant Dieu et demanda d'élever un tabernacle au Dieu de Jacob. » *Psalm.* CXXXI, 5. Oui, David demanda la faveur de bâtir le temple, et cet homme si grand, si digne d'admiration, ne l'obtint pas; c'est Salomon qui le bâtit, quoique bien inférieur à son père. De là ce qui suit : « Salomon lui bâtit une maison; mais le Très-Haut n'habite pas dans des temples faits de main d'homme. »

Cela se trouve déjà démontré par ce qui précède; la voix d'un prophète vient le confirmer; de quelle façon, le voici : « Conformément à ce que dit le Prophète : Le ciel est mon trône et la terre est l'escabeau de mes pieds. Quelle est donc la maison que vous me bâtirez? s'est écrié le Seigneur; ou, quel est le lieu de mon repos? N'est-ce pas ma main qui a fait toutes ces choses? » *Isa.*, LXVI, 1. Ne soyez pas étonnés que le Christ fasse du bien à ceux qui repoussent son royaume, semble dire le saint, puisque Moïse en a fait de même, non-seulement en les tirant de l'esclavage, mais encore en les conduisant dans le désert. Vous le voyez, c'est pour eux que les signes s'accomplirent. Ainsi donc, celui qui s'entretenait avec Dieu, cet homme sauvé par miracle, le dépositaire d'un si grand pouvoir, l'auteur de tant de merveilles, déclare que la prophétie doit absolument se réaliser, sans être en contradiction avec lui-même. Mais reprenons le texte déjà cité. « C'est ce Moïse qui a dit : Le Seigneur vous suscitera un prophète semblable à moi. » C'est à cette parole que le Christ faisait allusion, je le pense, quand il disait : « Le salut vient des Juifs. » *Joan.*, IV, 22, voulant parler de lui-même. « C'est lui qui fut dans le désert avec l'ange qui lui parlait. » Le Christ nous signifie donc qu'il a lui-même donné la loi, qu'il était avec Moïse au milieu du peuple dans le désert. Là se trouve aussi rappelé l'étonnant prodige qui s'était produit sur la montagne. « Il reçut les paroles de vie pour nous les donner. » Moïse est partout admirable; mais il l'est principalement quand il va donner la loi. Quel est le sens de cette expression : « Les paroles de vie? » Ou bien c'est le but final des discours, ou bien ce sont les prophéties qu'elle désigne. Puis vient une accusation contre les anciens Hébreux, qui, témoins de signes et de prodiges, après avoir même reçu les paroles de vie, « ne voulurent pas se montrer dociles. » En disant : « Les pa-

roles de vie, » le saint nous fait heureusement entendre qu'il est des paroles qui ne donnent pas la vie. C'est de celles-là que parle Ezéchiel quand il dit : « Et je vous ai donné des préceptes qui ne tourneront pas à votre bien. » *Ezech.*, xx, 25. Les paroles de vie dont il est ici question rappellent par opposition de tels préceptes. « Ils le repoussèrent et tournèrent leur cœur vers l'Egypte, » où cependant ils avaient gémi, poussé des cris plaintifs, invoqué Dieu. « Et ils dirent à Aaron : Faites-nous des dieux qui nous précèdent. »

Folie des Juifs.

2. Quelle folie ! « Faites-nous des dieux qui nous précèdent. » Pour aller où ? En Egypte. Quelle peine ils ont à renoncer aux mœurs des Egyptiens ! Que dites-vous? Ne pouvez-vous pas attendre celui qui vous a délivrés? Avez-vous oublié le bienfait, pour fuir ainsi le bienfaiteur? Ils vont jusqu'à l'insulte. « Ce Moïse qui nous a tirés de la terre d'Egypte. » Ils ne prononcent pas le nom de Dieu, ils attribuent tout à Moïse. Alors qu'ils auraient dû rendre grâces, ils font le procès à Moïse; mais ils ne le mentionnent plus quand le moment est venu d'obéir à la loi. Il leur avait dit néanmoins qu'il allait sur la montagne pour y recevoir la loi; mais eux n'ont pas même la patience de l'attendre quarante jours. « Faites-nous des dieux. » Remarquez ce pluriel, je vous prie; telle est leur frénésie qu'ils ne savent plus ce qu'ils disent. « Et dans ces jours-là ils firent un veau, et ils offrirent des sacrifices à l'idole. » A quel excès de démence n'en sont-ils venus? Pendant que Dieu se montre à Moïse, ils dressent une grossière effigie et l'adorent. « Et ils se réjouissaient, est-il dit encore, dans les œuvres de leurs mains. » Un sujet de honte leur devient donc un sujet de joie. Faut-il s'étonner que vous ne connaissiez pas le Christ, quand vous ignorez Moïse, et même Dieu, manifesté par tant de signes? Non-seulement ils ne le connaissent pas, mais encore ils l'outragent en façonnant de faux dieux. « Or Dieu se détourna d'eux, et les laissa servir la milice du ciel. » C'est là qu'ils puisent leurs mœurs et leurs sacrifices; ils donnent l'exemple de l'idolâtrie. David rappelle ce fait quand il s'exprime de la sorte : « Et ils firent un veau dans Horeb, et ils se prosternèrent devant cette image façonnée. » *Psalm.* cv, 19. Jusque-là le nom de sacrifice n'avait pas été prononcé; ils avaient eu de vivants préceptes, une parole vivante : point d'initiations, mais des miracles et des prodiges. « Selon ce qui est écrit au livre des prophètes. » Ce n'est pas sans intention que ce témoignage est invoqué; il montre que les sacrifices ne sont pas nécessaires.

Notez ce que Dieu leur disait : « M'avez-vous offert des victimes et des sacrifices dans le désert pendant quarante ans? Vous avez accepté le tabernacle de Moloch et l'astre de votre dieu Remphan, figures que vous aviez façonnées pour les adorer. » Sous cette véhémence de langage, voici quel est le sens : Vous ne pouvez pas dire que vous avez fait à ces idoles les sacrifices que vous me faisiez. — Et cela se passait dans le désert, où Dieu les guidait d'une manière spéciale. « Et vous avez accepté le tabernacle de Moloch. » De là les sacrifices que vous avez offerts. « Et je vous transporterai par delà Babylone. » La captivité sera de la sorte un témoignage de leur perversité. — Et comment eurent-ils, me demanderez-vous, le tabernacle du témoignage? — Le tabernacle était là pour attester la présence de Dieu; il n'avait pas d'autre but. « Selon le modèle, est-il ajouté, qui t'a été montré sur la montagne. » C'est donc sur la montagne que le plan en avait été tracé; et puis il suivait les voyages du peuple dans le désert, sans jamais se fixer en aucun lieu. S'il est nommé tabernacle du témoignage, c'est uniquement à cause des miracles et des préceptes. On ne peut pas dire cependant qu'ils eussent un temple; et c'est même pour cela que l'ange leur avait donné ce symbole. « Jusques aux jours de David. » Avant cette époque, le temple n'existait pas, bien que le peuple eût vu fuir devant lui les nations, dont il est dit : « Que le Seigneur a chassées à l'approche de nos pères. » Expression confirmant une fois de plus qu'ils n'avaient pas de temple. Quoi donc? tant de merveilles, et pas de temple ! Ainsi ce premier tabernacle existait, tandis que le temple ne surgissait pas encore. Et David pria; espérant trouver grâce devant Dieu. Il pria, mais ce n'est pas lui qui bâtit cet édifice. Cela

prouve que le temple n'était pas une chose tellement grande, quoique les Juifs aient regardé Salomon comme grand et l'aient mis au-dessus de son père, par la raison qu'il a construit le temple. Or, que cette supériorité soit imaginaire, qu'il n'y ait pas même entre eux de parité, la suite du texte le montre clairement: « Mais le Très-Haut n'habite pas des demeures bâties par les hommes, selon cette parole du Prophète: Le ciel est mon trône, la terre est l'escabeau de mes pieds. » Et même ces créatures ne sont-elles pas dignes de Dieu, parce que ce sont des créatures, l'œuvre de sa main.

Voyez comme il élève graduellement leurs pensées. Il s'appuie sur le langage du Prophète pour établir qu'on ne saurait le dire de Dieu. —Et pour quel motif, me demanderez-vous encore, Etienne parle-t-il avec une telle vivacité? — C'est qu'un homme qui va mourir a toute la liberté de sa parole; de plus, je suis persuadé qu'il le savait par révélation. « Hommes à la tête dure, incirconcis de cœur et d'oreilles. » C'est encore une prophétie, et ce n'est pas lui seul qui s'exprime de la sorte. « Vous résistez toujours au Saint-Esprit; vous êtes ce que furent vos pères. » Vous offriez des sacrifices lorsqu'il les défendait, et vous n'en offriez plus lorsqu'il les demandait; ne voulait-il pas vous donner des préceptes, vous en exigiez; mais pour les mettre en oubli après les avoir reçus. Quand le temple était debout, vous serviez les idoles; et maintenant qu'il veut être servi hors du temple, vous faites tout l'opposé. — Remarquez bien, il ne dit pas : Vous résistez à Dieu; il dit: « Vous résistez au Saint-Esprit; » n'admettant là aucune différence. Il ajoute avec encore plus d'énergie : « Vous êtes ce que furent vos pères. » C'était le reproche que le Christ leur adressait, parce qu'ils se glorifiaient sans cesse de leurs aïeux. « Quel est celui des prophètes que vos pères n'aient pas persécuté? Ils ont fait mourir ceux qui prédisaient l'avénement du Juste. » Il se contente de le nommer ainsi, le Juste, afin de réprimer leur fureur. « Que maintenant vous avez trahi et tué.» Il les accuse de deux choses, d'aveuglement et de barbarie. « Vous qui avez reçu la loi par le ministère des anges, et qui ne l'avez pas gardée. »

Les anges ne remplissent point l'office de législateurs.

3. Qu'est-ce à dire? Quelques-uns prétendent que les anges eux-mêmes ont dressé la loi. Mais cela ne saurait être; où donc voyons-nous les anges remplir l'office de législateurs? Le saint diacre veut dire seulement que la loi fut transmise à Moïse par l'ange qui lui était apparu dans le buisson. Le Christ n'était-il pas homme? Il n'est donc pas étonnant que les auteurs des premiers attentats aient osé s'attaquer à lui. C'est leur déclarer qu'ils n'ont cessé de résister à Dieu, aux anges, aux prophètes, à l'Esprit, à toute inspiration salutaire, comme l'Ecriture le dit ailleurs : « Seigneur, ils ont mis à mort vos prophètes, ils ont renversé vos autels. » III *Reg.*, XIX, 10. Pour eux, comme s'ils prenaient la défense de la loi, ils s'écrient : « Cet homme blasphème contre Moïse. » C'est lui qui leur montre plutôt qu'ils sont eux les vrais blasphémateurs, non-seulement contre Moïse, mais encore contre Dieu; qu'ils ont depuis longtemps agi de la même manière, qu'ils ont violé leurs institutions, que ces institutions ne sont plus nécessaires, qu'ils luttent actuellement même contre le Saint-Esprit, tout en l'accusant de s'élever contre Moïse, qu'ils ajoutent l'homicide à l'opiniâtreté, que leur inimitié date de loin. Voyez-vous avec quelle évidence il les montre opposés à Moïse ainsi qu'à tous les saints, et de plus infidèles à la loi? Moïse cependant avait dit: « Le Seigneur vous suscitera un prophète. » *Deut.*, XVIII, 18. D'autres avaient annoncé ce même avénement, sans en excepter celui qui faisait tenir à Dieu ce langage: « Quelle maison me construirez-vous?... M'avez-vous offert des victimes et des sacrifices pendant quarante ans? »

Un homme armé de la croix doit être plein de confiance.

Telle était la noble confiance d'un homme armé de la croix. Pratiquons-la nous-mêmes, quoique nous ne soyons pas dans un temps de persécution; c'est toujours le temps de déployer cette confiance. « Je parlais de vos témoignages en présence des rois, dit le Prophète, et je n'étais pas confondu. » *Psalm.* CXVIII, 46. Si nous sommes en discussion avec les Gentils, fermons-leur ainsi la bouche sans emportement, sans acrimonie. Si nous nous emportons, ce n'est plus de la confiance, on jugera que c'est plutôt de la passion; la confiance véritable n'existe pas



sans la douceur. Il n'est pas possible, en effet, qu'une même œuvre soit en même temps bonne et mauvaise. Or, la confiance est un bien, et la colère un mal. Il faut donc que nous nous tenions en garde contre la colère, si nous voulons parler avec confiance, de peur que nos paroles ne soient attribuées à cette passion. Diriez-vous des choses justes avec colère, vous avez tout perdu, et votre fermeté de langage, et vos sages avertissements, et tous vos efforts quelconques. Considérez cet homme parlant sans aigreur, n'injuriant personne, rappelant les anciennes prophéties. Qu'il n'ait été poussé par aucun ressentiment, il le prouve lorsque, succombant sous les coups, il prie de la sorte pour ceux qui le frappent : « Ne leur imputez pas ce péché. » Ce n'est pas ici le langage de la colère, c'est celui de la douceur et de la pitié pour ses ennemis. De là cette remarque : « Ils virent sa figure semblable à la figure d'un ange ; » et cet aspect seul eût dû les gagner. Soyons donc exempts de colère ; car où la colère règne n'habite pas l'Esprit saint ; la fureur attire la malédiction. Quand la colère déborde, rien de bon ne sort du cœur. Sur la mer, au fort de la tempête, le désordre et le fracas éclatent de toute part ; il n'en est pas autrement dans la colère. L'âme veut-elle donner ou recevoir, il faut avant tout qu'elle soit dans le port. Lorsque nous devons nous entretenir de choses importantes, nous cherchons, vous le savez, un lieu calme et paisible, afin de n'être pas interrompus.

Mais si le bruit extérieur nous fait obstacle, à plus forte raison le tumulte intérieur. C'est en vain qu'on essaie de s'appliquer à la prière, quand on est dominé par la colère et l'emportement. Qu'on parle dans cet état, et l'on prête au ridicule ; on n'y prête pas moins en gardant le silence ; qu'on mange, et l'on se nuit ; qu'on boive ou qu'on s'abstienne de boisson, qu'on soit assis ou debout, qu'on marche ou qu'on dorme, la même chose a lieu ; car les mêmes images nous obsèdent dans les rêves. Que n'offre pas de repoussant un homme en fureur ? Les yeux ont quelque chose de sinistre, la bouche est contournée, les membres sont agités d'un tremblement pénible, la raison est altérée, la langue est sans frein et n'épargne personne, l'extérieur n'a plus rien de décent, tout inspire la répulsion. Regardez les yeux d'un démoniaque, d'un homme ivre ou d'un fou ; en quoi diffèrent-ils ? n'est-ce pas toujours la même déraison ? Qu'importe que cela ne dure que quelques instants ? Le maniaque n'est pas non plus toujours dans cet état. Quoi cependant de plus triste ? Ils ne rougissent pas de dire pour leur justification : Je ne savais pas ce que je disais. — Et pourquoi ne le saviez-vous pas, étant homme, un être doué de raison ? D'où vient que vous agissez comme les brutes, comme un cheval saisi par le vertige et la fureur ; votre justification même vous condamne. Plût à Dieu que vous eussiez su ce que vous disiez ! — Ce langage est celui de la colère, me répondrez-vous, et non le mien. — Comment la colère pourrait-elle parler par elle-même ? Elle ne tient ce pouvoir que de *vous*. C'est comme si quelqu'un disait : Ce n'est pas ma blessure, c'est la blessure de ma main. A quoi pensez-vous que la colère doive surtout servir ? N'est-ce pas à la guerre et pour le combat ? Eh bien, là même, si la colère domine, tout est compromis et souvent perdu. C'est aux combattants surtout qu'il convient de ne pas se mettre en colère, et plus encore à ceux qui font de vives représentations. — Comment donc faut-il combattre ? me demanderez-vous. — Avec sagesse et modération ; le combat dépend de la fermeté. Ne voyez-vous pas des lois établies, un ordre et même un temps déterminé dans les guerres ordinaires ? La colère n'est autre chose qu'une impétuosité sans raison ; et ce qui n'a pas de raison ne saurait rien produire de raisonnable.

4. Etienne parlait certes avec énergie, mais sans éprouver de colère. Le prophète Elie disait : « Jusques à quand boiterez-vous des deux côtés ? » III *Reg.*, XVIII, 21. Et la colère n'entrait pour rien dans ces paroles. Phinées donnait la mort, et ne s'irritait pas davantage. La colère nous ôte la faculté de voir, elle jette tout dans une sorte de combat nocturne, menant à son gré et fascinant les yeux et les oreilles. Affranchissons-nous donc de ce démon ; repoussons-le dès le début ; apposons sur notre cœur le signe sacré comme un frein salutaire. Sans doute la colère est un



chien impudent; mais qu'elle apprenne à subir la loi. Si le chien du troupeau est tellement sauvage qu'il n'écoute pas les ordres du berger et méconnaisse sa voix, c'est le salut du troupeau qui périclite. On le nourrit avec les brebis; mais s'il se met à manger les brebis mêmes, on le tue parce qu'il est nuisible. Sait-il vous obéir, nourrissez votre chien; car il vous est utile par ses aboiements contre les loups et les malfaiteurs, surtout contre le chef des larrons, et non contre les brebis ou les habitués de la famille. Indocile, il devient un danger; toujours prêt à mordre, il compromet tout. Que la douceur soit donc inépuisable en vous; que la disposition à la colère ne serve qu'à la conserver en la protégeant. Or, elle la conservera, elle tiendra votre intérieur dans une sécurité profonde, en faisant une guerre d'extermination aux pensées perverses, aux sentiments corrompus, en donnant partout la chasse au diable. On conserve la douceur quand on ne pense point mal de son prochain : nous nous attirons même le respect des autres, en n'affichant aucune prétention. Rien ne rend impudent comme une conscience impure. D'où vient l'effronterie des femmes perdues? d'où vient la pudeur des vierges? Chez les unes, n'est-ce pas de la corruption, et de l'innocence, chez les autres? Je l'ai dit, rien ne rend impudent comme le péché. — Au contraire, me direz-vous, il nous couvre de confusion. — Sans doute, mais à la condition qu'on se condamnera soi-même. S'il en est autrement, il accroît l'impudence du coupable : l'audace est le contre-coup du désespoir. « Lorsqu'il est tombé au dernier degré du mal, l'impie méprise. » *Prov.*, XVIII, 3. Ne sachant plus rougir, on devient insolent; insolent, on est téméraire.

Voulez-vous savoir quand est-ce qu'on perd la modération? C'est quand les mauvaises pensées nous envahissent. Cela viendrait-il cependant à nous arriver, nous ne devrions pas désespérer encore : le chien n'en est pas à ses plus furieux aboiements. Nous avons une fronde, il nous reste une pierre, — vous comprenez ma pensée, — nous tenons une lance, nous pouvons nous réfugier dans une bergerie, où nous conserverons nos pensées intactes. Si le chien est doux pour les brebis, menaçant et terrible pour les étrangers, c'est la vertu que ce chien représente : s'il a faim, il ne doit pas s'attaquer aux brebis; il ne doit pas épargner les loups alors même qu'il est rassasié. Que telle soit la colère : serions-nous déchirés, ne nous éloignons pas de la modération; sommes-nous calmes, montrons-nous toujours prompts contre les mauvaises pensées. Dans nos plus vives réprimandes, reconnaissons les nôtres et ne les abandonnons pas; en nous tenant à l'abri de la violence, ruinons les desseins des ennemis. Souvent le diable caresse comme un chien; mais sachons tous que c'est là l'ennemi capital. Soyons pleins d'aménité pour la vertu, quelque pénible qu'elle puisse être; ne cessons de lutter contre le vice, quelque riant qu'il soit. Ne soyons pas pires que les chiens, qui ne se laissent arrêter ni par les loups ni par les entraves. S'ils sont nourris par une main étrangère, comment ne deviendraient-ils pas dangereux? La colère est parfois utile, mais quand elle aboie contre les étrangers. Que signifie cette parole : « Celui qui sans raison s'irrite contre son frère? » *Matth.*, v, 22. En voici le sens : Ne vous faites pas justice à vous-même, ne vous vengez pas; si vous voyez périr un homme, tendez-lui la main. Plus de colère lorsqu'on n'est pas mu par un sentiment personnel. David surprit Saül et ne se laissa pas emporter par la colère; au lieu de transpercer son ennemi, il frappa sur le diable. Moïse, voyant un étranger commettre une injustice, le tua; mais ce n'est plus ainsi qu'il agit envers un Israélite : il repoussait les étrangers, il réconciliait les frères. Quoique l'Ecriture le proclame le plus doux des hommes, il ne manquait ni de vigilance ni de fermeté.

Il est aisé de voir en nous tout le contraire : lorsqu'il faudrait montrer de la douceur, nous sommes plus emportés que des bêtes féroces; quand il faudrait déployer de l'activité, nous sommes extrêmement timides et lâches. Aussi, comme nous n'usons bien d'aucune de nos facultés, notre vie s'écoule inutile et ne laisse au résultat aucun bien. Qu'on vienne à changer la destination des différents meubles d'une maison, et bientôt tout sera détruit. Qu'on prenne un glaive, par exemple, lorsqu'il est réellement

nécessaire de s'en servir; et puis qu'on essaie de faire avec la main ce qu'on devait faire avec le glaive, c'est une puérilité, mais une puérilité nuisible : il en est de même quand on prétend se servir d'un glaive pour une chose que la main seule doit accomplir. Un médecin qui n'emploie pas le fer lorsque c'est nécessaire, ou qui l'emploie inutilement, attaque à fond la vie de l'homme. Je vous en conjure donc, sachons maîtriser et diriger cette passion. La colère ne doit pas intervenir quand il est question de nous-mêmes; mais quand il s'agit de réprimer ou de délivrer quelqu'un de nos frères, c'est le moment de l'appeler à notre secours. Si nous dominons la colère, nous deviendrons en quelque sorte égaux à Dieu, et nous acquerrons les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Exhortation morale.

Ainsi soit-il.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME SEPTIÈME

Homélies sur saint Matthieu. (Fin.)

Homélies sur l'Evangile de saint Jean.

Homélies sur les Actes des Apôtres.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.

Besançon. — Imprimerie d'Outhenin-Chalandre fils.